



**HAL**  
open science

**Édition établie, présentée et annotée de la  
correspondance inédite échangée entre Jean  
Schlumberger (1877-1968) et sa femme Suzanne Weyher  
(1878-1924) de 1899 à 1912.**

Lucie Carlier

► **To cite this version:**

Lucie Carlier. Édition établie, présentée et annotée de la correspondance inédite échangée entre Jean Schlumberger (1877-1968) et sa femme Suzanne Weyher (1878-1924) de 1899 à 1912.. Littératures. Université de Toulon, 2020. Français. NNT : 2020TOUL3001 . tel-04303525

**HAL Id: tel-04303525**

**<https://theses.hal.science/tel-04303525>**

Submitted on 23 Nov 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**ÉCOLE DOCTORALE N° 509 SOCIÉTÉS MÉDITERRANÉENNES ET  
SCIENCES HUMAINES**

**Thèse présentée par Lucie CARLIER**

*soutenue le 07 juillet 2020*

*pour obtenir le grade de Docteure ès lettres*

*Spécialité : Langue et littérature française du XX<sup>e</sup> siècle*

**Édition établie, présentée et annotée de la  
correspondance inédite échangée  
entre Jean Schlumberger (1877-1968)  
et sa femme Suzanne Weyher (1878-1924)  
de 1899 à 1912**

sous la direction de Mme Martine Sagaert

**JURY :**

<b>Mme Martine SAGAERT</b>	Professeure émérite, Université de Toulon
<b>M. Peter SCHNYDER</b>	Professeur émérite, Université de Haute-Alsace, rapporteur
<b>M. Pierre MASSON</b>	Professeur émérite, Université de Nantes, rapporteur
<b>M. François OUELLET</b>	Professeur, Université du Québec à Chicoutimi
<b>M. André-Alain MORELLO</b>	Maître de conférences, Université de Toulon



**Thèse présentée par Lucie CARLIER**

**Édition établie, présentée et annotée de la  
correspondance inédite échangée  
entre Jean Schlumberger (1877-1968)  
et sa femme Suzanne Weyher (1878-1924)  
de 1899 à 1912**

sous la direction de Mme Martine Sagaert

**JURY :**

<b>Mme Martine SAGAERT</b>	Professeure émérite, Université de Toulon
<b>M. Peter SCHNYDER</b>	Professeur émérite, Université de Haute-Alsace, rapporteur
<b>M. Pierre MASSON</b>	Professeur émérite, Université de Nantes, rapporteur
<b>M. François OUELLET</b>	Professeur, Université du Québec à Chicoutimi
<b>M. André-Alain MORELLO</b>	Maître de conférences, Université de Toulon

*À mon père, Jackie Carlier.*

## Remerciements

*Soyons reconnaissants aux personnes qui nous donnent du bonheur ; elles sont les charmants jardiniers par qui nos âmes sont fleuries.*

Marcel Proust

Je souhaite exprimer ma profonde reconnaissance à tous ceux qui ont participé à la réalisation et à l'aboutissement de cette thèse.

Mes premières pensées vont vers ma directrice de thèse, Martine Sagaert. Je tiens à lui exprimer mes plus vifs remerciements pour la confiance qu'elle m'a témoignée en acceptant d'encadrer ma thèse. Je la remercie également de m'avoir aidée à être financée par l'Université de Toulon dans le cadre d'un contrat doctoral, sans lequel ce travail n'aurait pu être envisagé. Malgré ses nombreuses responsabilités, Martine Sagaert s'est toujours montrée disponible et attentive. Elle m'a appris la rigueur scientifique, la ténacité et m'a permis de donner le meilleur de moi-même. Je lui manifeste ici toute ma gratitude pour ses qualités humaines, qui me serviront de socle et de repères chaque jour de ma vie.

J'adresse toute ma reconnaissance à l'ensemble des membres de mon jury qui me font l'honneur et l'immense joie de participer à ma thèse : Messieurs Peter Schnyder, Pierre Masson, François Ouellet et André-Alain Morello.

J'exprime tous mes remerciements à celles et ceux qui m'ont accueillie au sein de leur institution. Je pense à l'accueil bienveillant que j'ai reçu de la part d'Anne Bourjade, ancienne Présidente de la Fondation des Treilles, et à Valérie et Olivier Monoyez, personnalités majeures de la Fondation.

Des pensées toutes particulières vont à MM Peter Schnyder, Président de la Fondation Catherine Gide, et Robert Kopp qui m'ont permis de participer à mon premier colloque et de faire de formidables rencontres.

Un immense merci à toute l'équipe de la Bibliothèque Universitaire de la Garde, plus particulièrement à Gaëlle Chapdelaine, responsable du PEB.

Enfin, j'adresse mon amour profond à ma mère, qui n'a cessé de me soutenir. Je témoigne ma tendre affection à mon conjoint qui a été compréhensif, tolérant, ainsi qu'à tous les membres de ma famille qui ont su graviter patiemment autour de ma thèse, centre de ma vie durant près de quatre années.

# Sommaire

## **PARTIE I - ANALYSE CRITIQUE..... 9**

### **1 – HISTOIRE DES MENTALITÉS ET ÉCHANGES INTERPERSONNELS.. 17**

1.1 Rencontre avec les deux scripteurs ..... 17

1.1.1 Suzanne Weyher (1878-1924)..... 17

1.1.2 Jean Schlumberger (1877-1968) ..... 19

1.2 Une éducation bourgeoise protestante commune ..... 22

1.2.1 La *Bible*, outil religieux et pédagogique ..... 23

1.2.2 L'instruction fille / garçon ..... 24

1.3 Une représentation de la société de l'époque (fin XIX<sup>e</sup> - début XX<sup>e</sup>) ..... 28

1.3.1 Suzanne Weyher dans son milieu bourgeois..... 28

1.3.2 Les us et coutumes autour des fiançailles ..... 31

1.3.3 Le mariage : mœurs et mode d'emploi ..... 33

1.3.4 Famille et contraintes épistolaires ..... 36

### **2 – ÉCRITURE DE L'HABITUEL ET DES ÉMOTIONS..... 39**

2.1 Écrire la vie courante, le quotidien..... 39

2.1.1 Le métadiscours épistolaire associé à la variabilité émotionnelle..... 41

2.1.1.1 Le parcours du courrier..... 41

2.1.1.2 Critiques autour du "pacte épistolaire" ..... 43

2.2 De l'importance du cadre spatio-temporel dans la confection de la lettre  
amoureuse ..... 46

2.2.1 La notion de "temps" et ses conséquences sur le discours épistolaire ..... 46

2.2.2 La mise en scène du geste d'écriture dans l'espace ..... 48

2.3 Typologie du discours amoureux ..... 51

2.3.1 De la découverte de l'autre *via* le prisme de la littérature ..... 51

2.3.2 Les premières lettres : miroir d'un couple naissant ..... 55

2.3.3 Stéréotypes de la lettre d'amour ..... 57

2.3.3.1 S'écrire l'amour..... 57

2.3.3.2 L'aspect lacunaire du langage..... 62

2.3.3.3 Sacralisation de l'objet qu'est la lettre .....	64
2.3.4 Motifs d'écriture originaux .....	68
2.3.4.1 Le monde onirique .....	68
2.3.4.2 Le corps pour dire l'absence .....	71
2.3.4.3 Isotopie de la mort.....	73
<b>3 – LA RELATION ÉPISTOLAIRE ENTRE LES DEUX PARTENAIRES, DEVENUS PARENTS .....</b>	<b>75</b>
3.1 L'expérience de la maternité.....	75
3.1.1 Rappel du contexte législatif : le Code Napoléon .....	75
3.1.2 Une affaire de femmes mais pas seulement .....	76
3.1.3 Ambivalence autour de l'éducation : infériorisation et émancipation de la mère .....	81
3.2 Deux parents aux pensées avant-gardistes .....	83
3.2.1 Des projets pédagogiques progressistes .....	83
3.2.2 Réflexions sur l'instinct parental .....	85
3.2.3 Vers une différenciation des sentiments maternels et amoureux .....	87
<b>4 – LA CORRESPONDANCE COMME REFLET D'UN PROCESSUS D'ÉMANCIPATION ET DE MATURATION RÉCIPROQUES .....</b>	<b>89</b>
4.1 Affranchissement analogue d'une éducation protestante .....	89
4.2 Écllosion de deux identités dans leur art respectif .....	93
4.2.1 Jean Schlumberger et l'écriture .....	93
4.2.2 Suzanne Weyher et la peinture.....	96
4.2.3 Le rôle d'André Gide dans l'épanouissement artistique du couple Schlumberger .....	100
4.3 La correspondance privée, épitexte de l'œuvre .....	104
4.3.1 Attention à l'art de l'autre .....	104
4.3.2 Éléments liés à la genèse des œuvres littéraires et picturales .....	107
4.3.3 Éléments sur la réception des oeuvres.....	111
4.4 Développement spécifique de deux artistes .....	115
4.4.1 Suzanne ou la difficulté d'être une femme peintre .....	115



4.4.2 Jean et un flux de rencontres artistiques.....	119
<b>5 – UN ESPACE ÉPISTOLAIRE PRIVÉ QUI S’OUVRE AU MONDE</b>	
<b>LITTÉRAIRE.....</b>	<b>123</b>
5.1 Jean Schlumberger, <i>La NRF</i> et le théâtre.....	123
5.2 L’aide de Suzanne dans cette entreprise éditoriale .....	127
5.3 La présence du couple gidien dans le dialogue épistolaire et ses conséquences .....	132
5.3.1 La figure omniprésente d’André Gide .....	132
5.3.2 La légitimité épistolaire de Suzanne Schlumberger menacée ? .....	135
5.3.3 Un nouveau duo énonciatif : Madeleine Gide-Suzanne Schlumberger ...	137
<b>6 – CONCLUSION ET PERSPECTIVES.....</b>	<b>138</b>
<b>PARTIE II – PRÉSENTATION ÉDITORIALE .....</b>	<b>143</b>
<b>1 – PRÉSENTATION DU CORPUS ÉPISTOLAIRE.....</b>	<b>143</b>
1.1 Origine et lieu du fonds épistolaire .....	143
1.2 L’état de la Correspondance de Jean et Suzanne Schlumberger.....	144
1.3 Description du document .....	144
1.4 Typologie des lettres .....	145
<b>2 – ACCÈS AU CORPUS ÉPISTOLAIRE.....</b>	<b>146</b>
<b>3 – CHOIX MÉTHODOLOGIQUES .....</b>	<b>146</b>
3.1 La retranscription .....	146
3.2 Homogénéisation de la forme .....	147
3.3 Présence d’ajouts autographes .....	148
3.4 La datation.....	149
3.5 Les annotations.....	150
<b>PARTIE III – ÉDITION DES LETTRES.....</b>	<b>151</b>
1899.....	151
1900.....	205
1901.....	237
1902.....	249

1903.....	274
1904.....	316
1905.....	337
1906.....	397
1907.....	441
1908.....	489
1909.....	525
1910.....	557
1911.....	572
1912.....	669
<b>BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>729</b>
<b>ANNEXE .....</b>	<b>783</b>
<b>INDEX DES NOMS PROPRES, DES ŒUVRES ET DES PÉRIODIQUES DANS LA CORRESPONDANCE .....</b>	<b>792</b>

## PARTIE I - ANALYSE CRITIQUE

Au XVII<sup>e</sup> siècle, la lettre est définie comme étant « *un écrit envoyé à une personne absente pour lui faire savoir ce que nous lui dirions si nous étions en état de lui parler*<sup>1</sup>. » Au XX<sup>e</sup> siècle, l'historien et sociologue de la littérature française Alain Viala reprend cette même idée et montre les similitudes entre la lettre et la conversation :

*Dans les deux cas, l'énoncé constitue un discours au sens scientifique du terme, c'est-à-dire un acte de communication privilégiant la relation entre celui qui s'exprime et le destinataire, une relation où le locuteur exerce par son propos une action sur son auditeur ou lecteur pour l'informer, l'émouvoir ou le convaincre.*

L'auteur rappelle que « *la correspondance et l'entretien oral diffèrent sur un point essentiel : la lettre est une communication à distance, et donc une communication différée*<sup>2</sup> ». La lettre peut être circulaire, administrative, judiciaire, polémique... En d'autres termes, elle se caractérise par « *une multiplicité de formes et d'usages*<sup>3</sup> ». Cette diversité contribue à la difficulté de théoriser cet objet complexe qu'est la lettre. Néanmoins, il est possible d'élaborer quelques distinctions. Le type de lettre dépend du destinataire. La lettre ouverte, publique, est destinée à être publiée. Elle vise un large auditoire. À l'inverse, la lettre personnelle, privée, n'a pas pour but d'être divulguée à un tiers ni d'être publiée. Destinée à un ami, un amant ou un membre de la famille, la lettre privée est associée à l'intime, à la vérité, car l'énonciateur y exprime sa subjectivité à travers une présence accrue du « je ». La professeure d'université Françoise Simonet-Tenant note que cette tendance à l'intimité de l'écriture « *anime les scripteurs européens dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle*<sup>4</sup> ». Ce penchant est exponentiel car « *les années 1880 ont connu l'édition de manuels pour l'écriture des lettres d'amour, tel Le Petit Secrétaire des Amants (1886)*<sup>5</sup> ».

La correspondance conjugale inédite échangée entre Jean Schlumberger (1877-1968), auteur et cofondateur de *La Nouvelle Revue Française*, du Théâtre du Vieux Colombier, et plus

---

<sup>1</sup> Ortigue de Vaumorière, *Lettres sur toutes sortes de sujets*, Paris, 1689, t. I, chap. II (n. p.) ; cité dans A. Viala, « La genèse des formes épistolaires en français et leurs sources latines et européennes. Essai de chronologie distinctive (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles) », *Revue de littérature comparée*, n° 218, avril-juin 1981, p. 168.

<sup>2</sup> Alain Viala, « Littérature épistolaire », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 19 février 2019. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/litterature-epistolaire/>

<sup>3</sup> Françoise Simonet-Tenant, « Aperçu historique de l'écriture épistolaire : du social à l'intime », *Le français aujourd'hui*, 2004/4 (n° 147), p. 35-42. DOI : 10.3917/lfa.147.0035. URL : <https://www.cairn.info/revue-le-francais-aujourd-hui-2004-4-page-35.htm>

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> Susan Foley, « J'avais tant besoin d'être aimée ... par correspondance » : les discours de l'amour dans la correspondance de Léonie Léon et Léon Gambetta, 1872-1882 », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], mis en ligne le 01 décembre 2008, consulté le 19 février 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cli0/4242>

tard journaliste prolifique du *Figaro*, et sa femme Suzanne Weyher (1878-1924), artiste peintre, élève du peintre néo-impressionniste belge Théo Van Rysselberghe, est une parfaite illustration de ce qu'est une correspondance privée.

Débutant le 5 juillet 1899, la correspondance intime du couple illustre les premières étapes de l'union entre Suzanne Weyher et Jean Schlumberger puisqu'ils se fiancent le 19 juin 1899 et se marient le 25 septembre de la même année à Saint-Georges-Buttavent en Mayenne. De ce fait, leur relation épistolaire ne se fait pas encore gardien du lien mais plutôt constructeur du lien qui vient à peine de naître. Cette correspondance, qualifiée aussi de « *mine de renseignements sur la vie littéraire et artistique de l'époque*<sup>6</sup> », entre celui qui remportera en 1942 le Grand prix de littérature de l'Académie française, ainsi que le Grand prix national des lettres en 1955, avec la fille de l'ingénieur Charles Weyher, comprend près de 2600 lettres.

Dans le cadre d'un contrat doctoral débuté en octobre 2016 en langues et littératures françaises du XX<sup>e</sup> siècle, nous nous proposons d'établir, de présenter et d'annoter une partie de cette correspondance allant de 1899 à 1912, ce qui représente un corpus de 539 missives. Cette thèse de doctorat a un double enjeu. Il s'agit d'abord d'éditer une partie de la correspondance conjugale du couple Schlumberger et d'élaborer ensuite une analyse critique.

Même si Jean Schlumberger est un auteur, il n'est pas pour autant un auteur épistolaire, c'est-à-dire qu'il n'avait pas pour but premier d'éditer les lettres écrites à sa femme. Le critique littéraire Gérard Ferreyrolles nous explique l'importance de cette distinction :

[...] *entre l'épistolier et l'auteur épistolaire* : « *l'épistolier (ou l'épistolière) est quelqu'un qui écrit de vraies lettres, des lettres privées, où s'expriment avec naturel et spontanéité des sentiments authentiques : une personne singulière s'adresse à une autre personne singulière ; l'auteur épistolaire, lui, songe d'abord à la publication et tient à se conformer aux lois d'un genre littéraire reconnu : à travers une personne singulière il vise en réalité un public.* »

Les récentes recherches liées à la théorisation du genre épistolaire dénoncent toutefois le mythe de la prétendue sincérité de l'épistolier<sup>7</sup>, « *qui rend la lettre depositaire de la vérité de l'individu*<sup>8</sup> ». Ces travaux montrent que le genre épistolaire est essentiellement lié aux pratiques sociales. Par exemple, dans son étude sur *Les discours de l'amour dans la correspondance de Léonie Léon et Léon Gambetta (1872-1882)*, Susan Foley n'oublie pas de préciser que « *les lettres représentent une forme particulière de rencontre sociale, une forme qui utilise des codes*

<sup>6</sup> [https://www.les-treilles.com/wp-content/uploads/2016/04/3e\\_Journees\\_CatherineGide\\_InterventionVDM.pdf](https://www.les-treilles.com/wp-content/uploads/2016/04/3e_Journees_CatherineGide_InterventionVDM.pdf)

<sup>7</sup> Gérard Ferreyrolles, « L'épistolaire, à la lettre », *Littératures classiques*, 2010/1 (N° 71), p. 5-27. DOI : 10.3917/licla.071.0005. URL : <https://www.cairn.info/revue-litteratures-classiques1-2010-1-page-5.htm>

<sup>8</sup> Geneviève Haroche-Bouzinac, *L'épistolaire*, Paris, Hachette Livre, « Contours littéraires », 1995, p. 6.

*précis, profondément enracinés dans les lieux et le temps, sans parler de la situation sociale*<sup>9</sup> ». Cette affirmation ne s'applique pas uniquement aux correspondances intimes, mais se révèle être une caractéristique inhérente à la lettre comme le déclare l'historien Roger Chartier : « *Libre et codifiée, intime et publique, tendue entre secret et sociabilité, la lettre, mieux qu'aucune autre expression, associe le lien social et la subjectivité*<sup>10</sup> ».

L'aspect polymorphe de la lettre soulève, de fait, de nombreux paradoxes. Gérard Ferreyrolles écrit :

*Pour ce qui est du monde environnant les épistoliers, ces derniers, même s'ils aiment à rapporter des nouvelles ignorées de leurs correspondants, écrivent néanmoins sur un fonds de connaissances qui leur sont communes. Leurs références, parce qu'elles sont partagées, peuvent demeurer implicites : inutile de répéter à l'autre ce qu'il sait déjà. C'est dire que l'écriture épistolaire fonctionne en grande partie sous le régime de l'allusion. Or, ce que les correspondants savent trop bien pour le répéter, souvent nous l'ignorons et avec le temps, paradoxalement, plus la correspondance est familière, plus elle risque de nous devenir hermétique.*

En partant des dernières observations réalisées sur la spécificité du genre épistolaire, associées au fait que l'impénétrabilité d'une lettre va de pair avec son intimité, nous nous demanderons quel peut donc être l'intérêt d'éditer la correspondance intime entre Jean Schlumberger et Suzanne Weyher. Et puis, nous nous poserons la même question que celle que pose l'éditeur Bernard Chassé dans son introduction à la correspondance d'Alain Grandbois : « *N'est-ce pas rendre publics des textes écrits sous le sceau de la confiance, dévoilant ainsi la vie privée d'un écrivain*<sup>11</sup> [et d'une artiste peintre] ? »

De manière générale, l'édition commentée de cette correspondance conjugale entre Jean Schlumberger, auteur dont la postérité retient surtout son rôle actif au sein de *La NRF*, et sa femme, Suzanne Weyher, artiste peintre inconnue, qui finira d'ailleurs par détruire une partie de ses œuvres, peut-elle se justifier en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, d'autant plus que Jean Schlumberger avouera à son amie Aline Mayrisch avoir « *jalousement gardé cette partie de [sa] vie à l'abri*<sup>12</sup> » afin qu'elle ne subisse « *nul mélange* » avec sa vie littéraire. En quoi leur correspondance peut-elle être qualifiée de document exceptionnel ? Quels sont les enjeux spécifiques de cette correspondance privée ?

---

<sup>9</sup> Susan Foley, « J'avais tant besoin d'être aimée ... par correspondance », *op. cit.*

<sup>10</sup> Roger Chartier, *La Correspondance. Les usages de la lettre au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1991, p. 9.

<sup>11</sup> Alain Grandbois. *Introduction. Correspondances* [en ligne]. Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 2003 (généré le 30 avril 2019). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/pum/1300>

<sup>12</sup> Lettre du 15 octobre 1924, Aline Mayrisch – Jean Schlumberger, *Correspondance (1907-1946)*, éditée par Pascal Mercier et Cornel Meder, Publications nationales Luxembourg, 2000, p. 74.

Éditer la correspondance conjugale de Jean Schlumberger, c'est d'abord donner à voir une pratique familiale. Dans son œuvre autobiographique *Éveils*, Jean Schlumberger revient sur l'exemple de son ancêtre, l'historien et homme d'État François Guizot (1787-1874), qui « *trouva toujours moyen de faire à la correspondance une place considérable* ». Il note aussi la manière dont sa « *grand'mère [Henriette Guizot (1829-1908)] avait perpétué l'habitude de s'entretenir, par des lettres quotidiennes, avec les êtres qui lui étaient chers* » et comment lui aussi, s'est astreint tous les deux jours à ce geste communicatif lorsqu'il était encore en Alsace. Il mentionne la difficulté de suivre ces excellents modèles :

*J'allongeais l'écriture pour que trois mots fissent une ligne ; je recourais aux adverbes inutiles, aux « passablement », aux « énormément », qui occupaient la place. Quel plaisir, quelle illusion d'une présence ma mère pouvait-elle trouver dans ces phrases vides ? Je pris pour longtemps l'habitude de bâcler mes lettres. Mais si l'écriture de ces feuillets, griffonnés à la diable, exagère un peu le désordre et l'immaturité, elle n'en reste pas moins révélatrice.*

Il ajoute notamment que « *d'accablantes traditions épistolaires pesaient sur [s]es épaules. Aucune famille n'a tant dépensé que la [s]ienne en ports de lettres<sup>13</sup>* ». Ainsi, le lien que la famille Schlumberger entretient avec le genre épistolaire apparaît comme étant congénital, héréditaire. Il n'est donc pas surprenant de voir que pendant son enfance, Jean Schlumberger s'est essayé, comme ses aïeux, à cet exercice de style. D'ailleurs, Cécile Dauphin affirme que :

*la tenue d'une correspondance tient lieu de pédagogie : le savoir écrire étant affiché comme un savoir vivre. La précocité de cet apprentissage et la familiarité de l'espace [...] permettent d'incorporer, de façon inconsciente, les normes et les valeurs de la sociabilité épistolaire<sup>14</sup>.*

La pratique de la correspondance chez les Schlumberger relève de l'histoire familiale. À l'âge adulte, Jean Schlumberger continue à entretenir ce rite familial tout en l'élargissant à d'autres sphères, intellectuelles et amicales. Il correspondra, entre autres, avec Aline Mayrisch, Jacques Copeau, Jacques Rivière, André Gide, Roger Martin du Gard, Jean Paulhan ou encore Anna de Noailles. Ernst Jünger déclare par ailleurs que même à quatre-vingt-dix ans, l'auteur « *consacre toujours ses matinées à écrire. Un paquet de lettres est rangé sur la table, il met au point l'édition de sa correspondance<sup>15</sup>* ».

---

<sup>13</sup> Jean Schlumberger, *Éveils*, Paris, Gallimard, 1950, pp. 100-101.

<sup>14</sup> Cécile Dauphin, « Pour une histoire de la correspondance familiale », *Romantisme*, 1995, n° 90. « J'ai toujours aimé les correspondances... », pp. 89-99. URL : [www.persee.fr/doc/roman\\_0048-8593\\_1995\\_num\\_25\\_90\\_3055](http://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_1995_num_25_90_3055)

<sup>15</sup> Ernst Jünger, « Deux visites », *La Nouvelle Revue Française*, Hommage à Jean Schlumberger, 17<sup>e</sup> année, n° 195, 1<sup>er</sup> mars 1969, p. 354.

Ainsi, l'édition de cette correspondance sentimentale s'inscrirait dans une sorte de *continuum* éditorial, puisque certaines des correspondances littéraires entretenues par Jean Schlumberger ont été publiées.

Jean Lambert, l'auteur de *Gide familial*, revient sur l'épistolier Jean Schlumberger :

*Quel correspondant merveilleux il a été ! Pas seulement par sa fidélité, sa promptitude à vous répondre, mais parce que, dans ses lettres, il a mis toute la spontanéité dont il était capable. – Oui, il lui a fallu souvent lutter contre un excès de retenue. Mais, écrivant à un ami, il connaissait exactement la mesure de la liberté qu'il pouvait se permettre*<sup>16</sup>.

Par ailleurs, le genre épistolaire a tant d'importance et est si efficace pour Jean Schlumberger, qu'il le hausse au rang de création littéraire. En effet, c'est par ce biais qu'il s'adresse à sa femme après son décès, des suites d'un cancer du sein, en 1924. Non seulement il écrit un texte à caractère autobiographique, qui décrit « *la cruelle agonie* » dans les mois qui suivirent la disparition de Suzanne, intitulé *In memoriam*, publié au tome III de ses *Œuvres*, mais il rédige aussi de 1924 à 1964 (soit quatre ans avant son propre décès) une lettre à sa femme à chaque date anniversaire de sa mort, le 7 septembre, qu'il regroupe dans l'ouvrage *Anniversaires*, suivant ainsi l'exemple de son ancêtre François Guizot<sup>17</sup>.

Dans son article « Ébauche d'un Jean Schlumberger<sup>18</sup> », Marguerite Yourcenar fait une critique élogieuse de l'œuvre *In memoriam* :

[...] *le livre me toucha, comme Jean Schlumberger souhaitait, j'en suis sûre, qu'il touchât le lecteur, et me fut une leçon de lucidité et de courage. De toutes les œuvres qu'il nous a laissées, je n'en connais pas de plus parfaites que ce « tombeau » à la fois stoïque et puritain.*

Jean Schlumberger admet pourtant s'être longtemps refusé à publier ces pages, comme le confirme la romancière des *Mémoires d'Hadrien* :

*J'avais vingt-quatre ans quand, par un frais et âcre printemps suisse, une amie hollandaise, la comtesse de Bylandt, qui connaissait Jean Schlumberger, me prêta presque confidentiellement son récit des derniers mois de la vie de sa femme, chef-d'œuvre de gravité, de maîtrise de soi, et pourtant d'indicible émotion en présence de la mort d'un être, que Schlumberger lui-même n'a consenti à rendre public que bien des années plus tard.*

---

<sup>16</sup> Jean Lambert, « Notre vieil ami », *Ibid.*, pp. 372-373.

<sup>17</sup> Jean Schlumberger, *In memoriam* suivi de *Anniversaires*, Paris, Gallimard, 1991, p. 9.

<sup>18</sup> Marguerite Yourcenar, « Ébauche d'un Jean Schlumberger », *La Nouvelle Revue Française*, *op. cit.*, pp. 322-324.

L'auteur est confronté à un problème auquel Roger Martin du Gard tente de répondre dans une lettre inédite à Élisabeth Van Rysselberghe datée du 15 septembre 1957, à savoir : que faut-il faire de ses archives ? :

[...] *je crois fermement qu'il n'y a que deux attitudes possibles, deux attitudes extrêmes : tout détruire, effacer toutes les traces derrière soi (méthode Herbart) ; ou bien tout garder, tout classer, avoir un ensemble aussi complet, varié et riche que possible, et qui permette de retrouver la Vérité, de dissiper toutes les légendes*<sup>19</sup>.

Il semble que Jean Schlumberger ait choisi la deuxième attitude, puisqu'il décidera de publier *In memoriam*. Il explique le cheminement de sa pensée concernant la publication de cette œuvre autobiographique dans le tome III de ses *Œuvres* :

*Je savais, par trop d'illustres exemples, comment les écrivains se libèrent d'un chagrin en l'extériorisant par l'écriture : ils remercient l'art qui les a guéris ; mais si j'avais consigné ces souvenirs poignants, ce n'était pas pour en être délivré, c'était tout au contraire pour les garder plus présents. J'aurais cru m'en déposséder en les abandonnant à l'anonymat de l'imprimé... Mais nos lendemains sont entourés de tant d'incertitude qu'il y a quelque présomption à compter sur l'intérêt que nos sentiments d'aujourd'hui pourront encore susciter dans quelques années. Et puisque ces souvenirs sont au centre de ma vie, le temps m'a semblé venu de les mettre à la place qui leur revient, au centre des écrits qui les ont précédés ou suivis et qui en reçoivent une lumière diffuse*<sup>20</sup>.

De fait, puisque Jean Schlumberger lui-même s'est décidé à publier ses souvenirs, pourquoi ne pas perpétuer ce geste en éditant sa correspondance conjugale, qui éclairerait d'autant *In memoriam* et *Anniversaires* ?

En outre, c'est aussi par le biais de la lettre que Jean Schlumberger souhaite réhabiliter, en quelque sorte, la figure de Madeleine Gide, à la suite de la parution d'*Et nunc manet in te*, composé par André Gide. Jean écrit dans son étude intitulée *Madeleine et André Gide* :

*Je ne sais plus si la première version qu'il m'en montra commençait par le beau fragment qui ouvre Et nunc manet in te, mais je ne lui cachai pas que le reste me semblait plus riche en explications qu'en élans du cœur, plus propre à le déconsidérer, lui, qu'à la baigner, elle, de clarté. Et comme il m'objectait la difficulté de rendre sensible, sans pénibles commentaires, un charme si discret et des circonstances exceptionnelles, je lui demandai pourquoi il ne citerait pas certaines lettres de Madeleine, qui la situeraient d'emblée au rang qui lui revient, l'une notamment qu'il m'avait montrée quelque vingt ans plus tôt et dont je gardais un souvenir précis. Il ouvrit un tiroir, chercha parmi des papiers et mit la main sur ladite lettre, datée de 1918 [...]. Il relut la lettre à haute voix et elle me parut plus émouvante que jadis. [...] « Pas besoin, dis-je, de rien ajouter : Madeleine est là tout entière. »*

<sup>19</sup> Lettre autographe signée, inédite, fondation Catherine Gide, cote 29-05.

<sup>20</sup> Jean Schlumberger, *Œuvres*, T. III., Paris, Gallimard, 1959, p. 183.



Si le genre épistolaire est privilégié par Jean Schlumberger, c'est qu'il est pour lui un garant d'authenticité, confortant son souci de vérité.

L'auteur alsacien a également publié une œuvre autobiographique *Éveils*, dans laquelle il relate les souvenirs de son enfance et les événements majeurs qui ont composé sa vie. À la lecture de ses mémoires, certains de ses camarades lui demandent de prolonger cette réminiscence. Il décide alors de réunir ses *Œuvres* complètes et de les accompagner de commentaires dignes d'un mémorialiste. Il écrit dans le tome I :

*Des amis m'ont pressé de prolonger ces souvenirs [Éveils] et de décrire les expériences de l'âge mûr après avoir raconté celles de la jeunesse : à quoi j'ai toujours répondu que ma vie avait été dépourvue d'événements mémorables, que mes sentiments intimes n'étaient pas matière à récit, bref, que mon « histoire » se réduisait à celle de mon travail et de mes livres, la seule, disais-je, qui me semblât pouvoir présenter quelque intérêt. La présente édition voudrait être cette histoire<sup>21</sup>.*

La lecture des ouvrages autobiographiques de Jean Schlumberger associée à celle de sa correspondance conjugale confère à cette dernière sa valeur biographique. Ses lettres à sa femme donnent du relief à ses écrits, car elles nous permettent de voir de l'intérieur quelques événements clés de sa vie littéraire<sup>22</sup>. La liaison épistolaire de Jean et de Suzanne se mêle aussi implicitement aux souvenirs que Jean relate dans ses œuvres autobiographiques telles que *Éveils*, *In memoriam* ou *Anniversaires*. Elle peut notamment être lue comme une introduction aux *Œuvres* complètes de Jean Schlumberger, car elle est centrée dans ses premiers temps sur son parcours d'écrivain et sur la fondation de *La N.R.F.* Ces sources réunies donnent une cohérence temporelle et narrative à l'histoire de l'écrivain Jean Schlumberger, et plus largement de son couple.

Bien que la correspondance entre Suzanne et Jean Schlumberger soit privée, la constitution d'un réseau de diverses personnalités se combine au rythme des lettres et de l'évolution de la carrière d'écrivain de Jean Schlumberger. En effet, au fil du temps, les rencontres artistiques se multiplient, la plus importante étant celle avec André Gide.

L'universitaire Pierre-Henri Kleiber déclare :

*Les correspondances jouent de fait un rôle majeur dans les cercles de sociabilité littéraire et artistique, et témoignent des affinités électives ou esthétiques entre créateurs,*

---

<sup>21</sup> Jean Schlumberger, *Œuvres*, T. I., Paris, Gallimard, 1958, p. 11.

<sup>22</sup> Alain Grandbois. *Introduction. Correspondances* [en ligne], *op. cit.*

*critiques, journalistes, etc. Elles participent à la vie collective des mouvements, des salons, cénacles et écoles littéraires, et forment à ce titre un document de premier ordre pour une sociologie de la littérature et de la culture*<sup>23</sup>.

La relation épistolaire du couple devient progressivement un témoignage sociologique de la littérature de la fin XIX<sup>e</sup> – début XX<sup>e</sup> siècle. Plus particulièrement, la valeur sociologique de la correspondance privée de Suzanne et de Jean Schlumberger s'illustre dans le parcours de la naissance et de l'évolution de leur union, à travers la construction de leur famille (le ménage aura trois enfants), et par-là même, la façon dont les deux partenaires s'inscrivent dans leur temps et dans leur milieu social.

Afin de définir les enjeux spécifiques de cette correspondance, nous découvrirons d'abord en quoi les prémices de la relation conjugale entre Jean et Suzanne Schlumberger, mises en scène dans leurs échanges interpersonnels, sont une illustration de l'histoire des mentalités spécifiques à la grande bourgeoisie, univers social auquel appartiennent les deux fiancés, de la fin XIX<sup>e</sup> – début XX<sup>e</sup> siècle. Ensuite, nous analyserons comment la rhétorique épistolaire amoureuse du couple Schlumberger donne à voir l'établissement de leur liaison sentimentale, mais aussi la construction de leur sphère familiale, les deux époux devenant parents. Puis nous verrons que Jean et Suzanne Schlumberger sont mus par une volonté commune d'émancipation et que la correspondance devient, au fil du temps, le lieu d'éclosion de deux sensibilités artistiques (Jean, l'écriture ; Suzanne, la peinture) où la lettre se fait « *archive de la littérature*<sup>24</sup> » et de la peinture. Enfin, nous étudierons les conséquences du développement de la carrière respective des deux époux sur le caractère privé de leur liaison épistolaire et nous montrerons dans quelle mesure la relation affective entre Jean et Suzanne Schlumberger est directement liée à l'histoire littéraire et à la création de *La N.R.F.*

## **1 HISTOIRE DES MENTALITÉS ET ÉCHANGES INTERPERSONNELS**

---

<sup>23</sup> [https://www.fabula.org/actualites/seminaire-les-correspondances-d-ecrivains\\_69354.php](https://www.fabula.org/actualites/seminaire-les-correspondances-d-ecrivains_69354.php)

<sup>24</sup> José-Luis Diaz, « Quelle génétique pour les correspondances ? », *Genesis (Manuscrits-Recherche-Invention)*, numéro 13, 1999. pp. 11-31. DOI : <https://doi.org/10.3406/item.1999.1115> [www.persee.fr/doc/item\\_1167-5101\\_1999\\_num\\_13\\_1\\_1115](http://www.persee.fr/doc/item_1167-5101_1999_num_13_1_1115)

## 1.1 Rencontre avec les deux scripteurs :

### 1.1.1 Suzanne Weyher (1878-1924)



Théo Van Rysselberghe, *Portrait de Mme Suzanne Schlumberger-Weyher*, 1913  
Huile sur toile, 92 x 73 cm, collection privée, Bruxelles<sup>25</sup>.

Suzanne Weyher est née le 21 mars 1878 à Pantin, en Seine-Saint-Denis, en région Île-de-France. Elle est la fille de l'ingénieur et constructeur Charles Weyher (1836-1916) et de Blanche Denis (1843-1916), mariés en 1869. Son père, Alsacien d'origine, choisira la nationalité française le 18 juin 1872<sup>26</sup>. Inventeur et chercheur en météorologie, il construit les premières machines à vapeur et fonde la maison Weyher et Richemond. Promu officier de la Légion d'honneur en 1889, il réalise également des expériences sur le mécanisme des tourbillons. Sa mère, protestante et Mayennaise, appartient à l'illustre famille Denis qui s'implantera durablement à Fontaine-Daniel dès 1832. Le frère de Blanche Denis, Gustave, industriel du textile, sera directeur de l'entreprise familiale de filature de coton « Toiles de Mayenne », sise dans une ancienne abbaye cistercienne, de 1862 à 1914 à Fontaine-Daniel. Il sera aussi sénateur, « président du conseil général de la Mayenne de 1883 à 1925 », maire de Saint-Georges-

<sup>25</sup> Photographie prise lors de l'exposition "Autour de Théo" à la Villa Théo à Saint-Clair au Lavandou du 13 novembre 2017 au 7 janvier 2018. Autorisation de l'attaché culturel M. Raphaël Dupouy.

<sup>26</sup> [http://www2.culture.gouv.fr/LH/LH278/PG/FRDAFAN83\\_OL2754085V014.htm](http://www2.culture.gouv.fr/LH/LH278/PG/FRDAFAN83_OL2754085V014.htm)

Buttavent de 1874 à 1904, puis « *nommé membre du Conseil central des Églises réformées le 16 février 1893, en remplacement de Guillaume Guizot, le fils de François* ». En d'autres termes, c'est par Gustave Denis que « *la famille Denis passe de la moyenne à la grande bourgeoisie et acquiert une dimension nationale*<sup>27</sup>. »

Rappelons que la famille Denis était catholique jusqu'à ce que le père de Blanche et de Gustave Denis, Martin Denis, rencontre sa femme Élisabeth Armfield, dite Betsy. En effet, « [...] *c'est par elle que les Denis se convertissent au protestantisme qui connaît, en France, un vigoureux renouveau* ». L'une des sœurs de Blanche et de Gustave Denis, Marie Denis, se marie le 7 décembre 1853 avec Charles Waddington, « *ancien secrétaire de Victor Cousin, théologien et professeur de philosophie, [...] renforçant l'ancrage protestant et probablement évangéliste des Denis*<sup>28</sup> ». Cet oncle de Suzanne est une figure emblématique de Fontaine-Daniel :

*[...] Promenades, lectures, séances d'herborisation, chansons et représentations théâtrales, dont Charles Waddington est l'animateur, font de Fontaine-Daniel un petit centre culturel. Ces distractions, en autarcie, s'expliquent par le relatif isolement du village, à six kilomètres de Mayenne, et par un milieu rural et profondément catholique, où la tribu protestante des Denis fait figure de "corps étranger"*<sup>29</sup>.

Les alliances et unions restent donc au sein de la minorité protestante. Des suites de ces différentes liaisons qui élargissent la famille, « *l'abbaye peine à accueillir tous les nouveaux venus*<sup>30</sup> ». C'est pourquoi, l'architecte Mévès commence dès 1895 à construire le château de Bois-Salair dans lequel les parents de Suzanne Weyher habiteront. C'est dans ce château que Suzanne résidera principalement en attendant le retour de son mari, Jean Schlumberger.

Le couple aura cinq filles : Élisabeth, Alice, Yvonne, Marthe et Suzanne. Élisabeth se marie avec Justin Poussié ; ils auront quatre enfants : Gérard, Denise, Madeleine et Jacques. Alice Weyher épouse Georges Hoffet et donnera naissance à cinq enfants : Hervé, Geneviève, Pierre, Violette et Jacques. Yvonne et son mari, Lucien Ferrand, auront deux enfants. Quant à Marthe Weyher, elle semble être restée célibataire.

Ces différents membres de la famille sont au cœur de la correspondance entre Jean Schlumberger et Suzanne Weyher lui conférant ainsi, un caractère à la fois familial et historique.

---

<sup>27</sup> *Tissu Topique : Toiles de Mayenne à Fontaine-Daniel depuis 1806*, préface de Régis Debray, Paris, Éditions Gallimard Loisirs / Toiles de Mayenne, 2006, pp. 84-91.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>30</sup> *Ibid.*, *ibid.*

1.1.2 Jean Schlumberger (1877-1968)



Théo Van Rysselberghe, *Portrait de Jean Schlumberger*, avril 1918. Huile sur toile, 40,1 x 31,75 cm<sup>31</sup>.

---

<sup>31</sup> Domaine public. William Doyle Galleries. URL : <https://doyle.com/auctions/11be02-belle-epoque-19th-20th-century-decorative-arts/catalogue/44-theo-van-rysselberghe>



Jean Schlumberger est né le 26 mai 1877 à Guebwiller, en Alsace. Il est le fils de l'industriel du textile Paul Schlumberger (1848-1926) et de la Directrice de la Ligue internationale pour le droit des femmes, Marguerite de Witt (1853-1924). Ses parents, mariés en 1876, sont de confession protestante. Son père, petit-fils de Nicolas Schlumberger, fondateur de l'entreprise de filatures de coton « Nicolas Schlumberger & Cie », laisse de côté son goût pour les sciences et reprend l'entreprise familiale. Sa mère, pionnière de l'histoire de l'émancipation des femmes, sera, entre autres, présidente du *Patronage des détenues, des libérées et des pupilles de l'administration pénitentiaire*, de la

Section de la morale et de la répression de la traite des femmes du Conseil National des Femmes Françaises<sup>32</sup>, ainsi que de l'UFSF (Union Française pour le Suffrage des Femmes). Marguerite de Witt, petite-fille de l'historien et homme politique François Guizot, est également auteure d'ouvrages comme *Une femme aux femmes : Pourquoi les femmes doivent étudier la question des mœurs ?* ou encore *De la responsabilité des mères dans l'éducation morale de leurs fils*.

Jean Schlumberger est l'aîné de quatre frères et d'une sœur : Conrad, Marcel, Maurice, Daniel et Pauline. Leur père met un point d'honneur à les soutenir dans leurs projets respectifs. Conrad et Marcel Schlumberger s'illustrent dans les affaires minières et l'exploration pétrolière. Ils créent en 1926 la « Société de prospection électrique » devenue aujourd'hui une multinationale de services et d'équipements pétroliers appelée « Schlumberger Limited ». Le cadet, Maurice, fonde en 1919 avec André Istel et Louis Noyer la banque Schlumberger, Istel & Noyer, qui deviendra, après plusieurs fusions, l'actuelle banque néerlandaise ABN-AMRO. Seule ombre au tableau de cette dynastie industrielle, Daniel Schlumberger. André Gide le décrit dans une lettre à Eugène Rouart le 15 novembre 1904 comme étant aboulique. Il écrit : « [...] *Il reste assis dans un fauteuil comme un vieillard et ne s'intéresse plus à rien que, de temps en temps, à la chasse.* » Il se suicidera à l'âge de trente-six ans à Issy-les-Moulineaux. Quant à la seule fille de cette fratrie, Pauline, elle épousera en 1906 Albert Doll, architecte et chevalier de la Légion d'honneur.

---

<sup>32</sup> [https://www.jstor.org/stable/24310449?seq=1#page\\_scan\\_tab\\_contents](https://www.jstor.org/stable/24310449?seq=1#page_scan_tab_contents)



En 1892, alors que Jean est âgé de quinze ans, il est en âge de s'inscrire sur les listes militaires et donc, de porter l'uniforme allemand. Ses parents décident qu'il est temps pour lui de quitter l'Alsace, qui est en pleine Annexion (1871-1919) depuis la défaite de la France contre l'Empire Allemand, et de rentrer « *dans une classe de rhétorique à Condorcet* ». Lorsque Jean entame sa relation avec Suzanne Weyher, il a vingt-deux ans. Il est à Paris chez ses grands-parents maternels et suit des études de théologie (jusqu'en 1900), puis en histoire des religions, tout en s'investissant dans la Fondation de l'université de Belleville, aux côtés de Jacques Bardoux (1874-1959) ou encore Charles Gide (1847-1932). Si nous pouvons affirmer que la rencontre entre Jean et Suzanne a été facilitée par quelques relations communes, comme celle du pasteur Édouard Sautter, il nous est également possible de noter quelques analogies entre les deux belles-familles, favorisant elles aussi, l'union entre les deux partenaires.

D'abord, les deux lignées ont des marques identitaires communes. Charles Weyher est strasbourgeois d'origine, les Schlumberger, eux, sont mulhousiens. Ils choisiront d'opter pour la nationalité française. L'Alsace, dont ils sont originaires, est réputée pour être « *l'un des berceaux européens de l'industrie du textile et de l'habillement*<sup>33</sup> ». Nous l'avons dit précédemment, les familles Denis et Schlumberger sont des dynasties industrielles implantées dans le textile. Certes, les Denis, contrairement aux Weyher, ne sont pas alsaciens mais normands. Néanmoins, Gustave Denis fera son apprentissage « *à l'occasion de stages effectués en Alsace, haut lieu de l'industrie textile, et en Angleterre, à Manchester*<sup>34</sup> ». Ces racines communes ont facilité un apprentissage et une expérience professionnelle similaires.

Les deux familles ont également un socle commun de valeurs humanistes. En effet,

*l'entreprise Nicolas Schlumberger & Cie (NSC), qui emploie 2 000 ouvriers en 1845, est par ailleurs un laboratoire d'expérimentation sociale qui lui vaut d'être récompensée lors de l'Exposition universelle de 1867 par un des quatre prix attribués pour « avoir développé la bonne harmonie et le bien-être des populations*<sup>35</sup> ».

De son côté, le patron des « Toiles de Mayenne », Gustave Denis, est décrit comme « *ouvert à l'expérimentation [...] attentif aux réalités [...] cherch[ant] toujours la meilleure adéquation possible entre rentabilité, efficacité et amélioration de la condition des ouvriers*<sup>36</sup> ». Les deux hommes apparaissent comme des parangons de l'homme républicain progressiste. Ces

---

<sup>33</sup> <http://www.alsaceterretextile.fr/wp-content/uploads/Dossier-Presses-Alsace-Terre-Textile-2013-11-toute-une-filiere-sengage.pdf>

<sup>34</sup> *Tissu Topique : Toiles de Mayenne à Fontaine-Daniel depuis 1806*, op. cit., p. 78.

<sup>35</sup> <http://archives-histoire.centraliens.net/pdfs/revues/rev603.pdf>, p. 77.

<sup>36</sup> *Tissu Topique : Toiles de Mayenne à Fontaine-Daniel depuis 1806*, op. cit., p. 90.

mêmes valeurs morales s'associent à une confession religieuse identique. Les familles Denis et Schlumberger sont des familles protestantes.

Nous allons montrer en quoi et comment Suzanne Weyher et Jean Schlumberger sont représentatifs des valeurs véhiculées par leur famille, à travers l'éducation bourgeoise protestante qu'ils ont reçue.

## 1.2 Une éducation bourgeoise protestante commune

La lettre qui ouvre la correspondance est écrite le 21 juin 1899 par Charles Weyher à sa fille Marthe. Il raconte comment Jean et Suzanne se sont rencontrés, grâce à l'entremise du pasteur protestant Édouard Sautter (1856-1926), et annonce qu'ils ont décidé de s'unir. Les futurs époux, tous deux issus de la théologie protestante, connaissaient déjà séparément le pasteur Sautter. Le théologien a joué un rôle dans l'instruction spirituelle de Suzanne et de Jean Schlumberger. Suzanne écrit le 15 septembre 1899 à son futur mari :

*Ma vie intérieure a commencé à se développer vers quinze ans. Je ne me souviens de rien de précis avant. Je puis dire que c'est M. Sautter qui l'a éveillée en moi, et je lui en garderai toujours une profonde reconnaissance. C'était la première personne que je rencontrais qui était conséquente et qui, je le sentais, aurait tout sacrifié en vue de ce qu'il croyait bien. Puis c'est lui, le premier qui m'a pris au sérieux. Il a eu certainement une énorme influence sur mon développement intérieur.*

Le pasteur s'est également occupé d'une partie de l'éducation protestante de Jean Schlumberger, qui écrit dans *Éveils* :

*Je restais très sincèrement pieux. J'avalais sans broncher les sermons dominicaux. Après le prosaïsme des prédicateurs alsaciens, ceux de Paris me semblaient autant de poètes ; et après tant de conformisme religieux, j'étais même disposé à voir, dans des manifestations de ferveur un peu péniblement piétistes, l'authentique foi des catacombes. Je songe aux réunions populaires des « Salles Mac All<sup>37</sup> », où m'emmenait parfois le pasteur Sautter, âme ardente et simpliste, qui avait fait siens les espoirs de ma mère et m'avait adopté parmi le petit groupe de ses anciens catéchumènes<sup>38</sup>.*

En effet, la mère de Jean Schlumberger, Marguerite de Witt, est une fervente protestante qui « aurait été pasteur [...] si le sort l'avait faite homme<sup>39</sup> ». De ce fait, « on ne s'étonnera pas

---

<sup>37</sup> En référence au pasteur protestant Robert McAll (1821-1893), fondateur de la Mission Populaire Évangélique, qui faisait ses « réunions d'évangélisation » par le biais de « location[s] de petites salles ou boutiques [...], avec l'aide de pasteurs et d'évangélistes anglais ou français pour la prédication, de dames pour la bibliothèque ou pour les cours ». (Voir Jean-Paul Morley, 1871-1984, *la Mission populaire évangélique : les surprises d'un engagement*, Editions Olivetan, 1993, p. 24).

<sup>38</sup> Jean Schlumberger, *Éveils*, op. cit., pp. 102-103.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 75.



*que, riche de cinq fils, elle ait caressé l'espoir d'en voir un se donner à Dieu. Et, puisqu'il montrait une piété candide, pourquoi n'aurait-ce pas été tout de suite l'aîné<sup>40</sup> ? »*

Le jeune couple a reçu une éducation spirituelle similaire, ce qui a vraisemblablement facilité la naissance de leur liaison. Et même si les préceptes pédagogiques inculqués diffèrent selon le sexe de l'individu, Suzanne et Jean ont tous les deux été initiés à la lecture de la *Bible*.

### 1.2.1 La *Bible*, outil religieux et pédagogique

Il est difficile, en l'occurrence, de dissocier l'éducation bourgeoise de l'instruction religieuse protestante car leurs préceptes se confondent. D'ailleurs, l'auteur Jean Bretin affirme la concomitance entre la religion protestante et l'éducation. Il écrit : « *le protestantisme est un mouvement religieux qui a eu d'importantes influences sur les sociétés où il était implanté<sup>41</sup>.* » Chez les chrétiens protestants, apprendre à lire et à écrire est indispensable afin de comprendre la *Bible*, ouvrage d'autorité absolue, seul représentant de la parole divine. Les protestants refusent le système hiérarchique de l'Église et s'en remettent à la *Sola scriptura* (*L'Écriture seule*). L'œuvre indispensable est omniprésente dans les familles bourgeoises protestantes et est même offerte lors des célébrations de mariages aux nouveaux époux.

Dans les premières lettres destinées à son futur mari, Suzanne énonce l'importance de la *Bible* dans son éducation religieuse, tout en avouant les difficultés de compréhension qui furent les siennes à la lecture de ce texte essentiel. Le 11 juillet 1899, elle écrit : « *Souvent même, j'étais dégoûtée d'étudier la Bible, me sentant incapable de discerner entre le faux et le vrai.* » Ou encore, le 15 septembre de la même année :

*[...] voulant m'adonner à la recherche de la vérité mais ne sachant quels ouvrages étudier, cherchant à creuser dans la Bible et en extraire la moelle mais m'y embourbant généralement jusqu'au cou dans toutes ses obscurités, ses contradictions que je finissais par la laisser de côté de guerre lasse.*

Cela rentre en parfaite adéquation avec les propos du professeur Émile Doumergue (1844-1937), qui écrivait :

*Savoir lire et comprendre par soi-même est typique du protestantisme en ce que, s'il n'est pas nécessaire de savoir lire pour être catholique ou libre penseur, en revanche,*

---

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>41</sup> Jean Bretin, *Souffrance, sagesse et religions*, Lulu, 2017, p. 296.

*savoir lire est indispensable à tout vrai protestant, pour lire la Bible lui-même et apprendre directement de Dieu par sa Parole, pour sa vie quotidienne*<sup>42</sup>.

Suzanne expose aussi dans ses lettres l'un des principes de base du protestantisme qui découle de la lecture de la *Bible*, à savoir la recherche de la vérité. Elle écrit le 5 juillet 1899 : « *Mes aspirations se résument ainsi : un ardent désir de chercher la vérité et de vivre sincèrement la petite portion que je croirai en avoir découverte.* » C'est un principe que, là encore, Jean Schlumberger partage. Il écrit dans *Éveils* : « *Nous étions élevés dans un souci de vérité*<sup>43</sup>. » S'ajoute à cette valeur, la volonté d'être tolérant face aux avis différents des siens et de développer son sens critique. Suzanne note le 20 septembre 1901 :

*La seule chose que j'ai peine à admettre, et qui me fera toujours bouillir, c'est de ne pas respecter les opinions d'autrui et de vouloir que ses idées à soi, ses croyances, soient la vérité absolue. Faire du prosélytisme c'est au fond avoir un certain orgueil en soi.*

Ces citations nous permettent de comprendre comment l'instruction religieuse protestante est au service de la formation de l'individu.

L'un des souvenirs d'enfance de Jean Schlumberger illustre également l'importance de la famille au cœur de cette pratique intellectuelle qu'est la lecture. Il écrit :

*Le soir, dès l'âge où nous sûmes répéter deux phrases, ma mère nous faisait agenouiller autour de sa chaise, le front sur ses genoux [...] En outre, elle avait conservé la vieille tradition du Val-Richer : un bref culte familial avait lieu avant le repas de midi. Rentrant de la fabrique, mon père y prenait part en lisant un chapitre de la Bible*<sup>44</sup>.

### 1.2.2 L'instruction fille / garçon

Dans la religion protestante, les premiers précepteurs sont les parents. L'éducation qu'ils donnent à leurs enfants au sein du domaine privé se surajoute à celle reçue à l'école. Même pendant ses vacances scolaires au sein du Val-Richer, ancien monastère d'hommes situé dans le Calvados en Normandie ayant appartenu à son arrière-grand-père François Guizot, l'adolescent ne peut éviter d'assister au culte familial, cette fois-ci tenu par sa grand-mère maternelle, Henriette de Witt. Il écrit :

*Une des fonctions marquantes de ma grand-mère, c'était encore de présider le culte*

---

<sup>42</sup> Émile Doumergue, 14 novembre 1879, Encrevé, 2001, pp. 257-258.

<sup>43</sup> Jean Schlumberger, *Éveils*, *op. cit.*, p. 18.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 73.

*familial : la « petite prière » qui, chaque jour avant le déjeuner, réunissait la famille dans le cabinet de travail de Guizot, et la « grande prière » du dimanche, qui avait lieu l'après-midi, dans le salon, et à laquelle assistaient, avec la domesticité, les protestants isolés du voisinage (car il n'y avait pas de pasteur à moins de dix lieues<sup>45</sup>).*



Toujours au cœur de son œuvre autobiographique *Éveils*, Jean Schlumberger fait un parallélisme entre le dogme protestant et l'érudition. Quelques lignes après la citation ci-dessus, il note ses souvenirs :

*Enfin ma grand-mère avait pour attribution de faire la lecture à haute voix entre le goûter et la première cloche du dîner. La lecture en commun a toujours été de tradition au Val-Richer. Guizot aimait prendre un volume de Corneille ou de Racine et lire une tragédie.*

La lecture, qu'elle soit collective ou individuelle, est indissociable des valeurs du protestantisme. Cette capacité cognitive s'accompagne du développement nécessaire d'autres compétences, comme la découverte des œuvres littéraires et des langues.

« *Aucun professeur de français n'étant toléré en Alsace* », le jeune Jean Schlumberger, qui avait entre huit et dix ans, voit s'installer chez lui des précepteurs suisses. Mais dès la classe de

---

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 50.

quatrième, le père de Jean décide de faire entrer l'élève dans un collège allemand. Par l'étude de la grammaire, des langues anciennes (grecque et latine) et de la littérature antique païenne, l'instruction de Jean Schlumberger se consolide. Il est conscient « *que l'enseignement quasi militaire de la syntaxe grecque et latine [...] pos[e] dans un jeune esprit d'assez solides assises*<sup>46</sup>. » L'étude des œuvres antiques, en prose ou en poésie, se borne toutefois à Tite Live, César ou Homère. Le futur écrivain regrette de rester à la surface de la langue et de ne jamais pénétrer au cœur de la valeur de l'œuvre. Il écrit : « *Inutile de dire qu'Homère et Virgile ne servaient que d'illustration à la grammaire ; pas une fois notre attention ne fut attirée sur le sens de l'œuvre, sur sa beauté, sur la place qu'elle tient dans la littérature ancienne*<sup>47</sup>. » Il reconnaît néanmoins que ses maîtres prussiens ont éveillé chez lui le goût des vieilles épopées. Malheureusement, cette préférence se déploiera timidement car « *il faut dire que les consignes restrictives étaient chez [eux] plus nombreuses que les encourageantes*<sup>48</sup> ».

Essentielle à l'instruction protestante, la pratique de la lecture est vivement encouragée mais n'en reste pas moins contrôlée. Jean Schlumberger a l'interdiction absolue de lire Jules Verne, des contes de fées ou autre récits fantastiques. Et lorsque les parents s'absentent, c'est une institutrice qui choisit et organise les lectures.

Il y a donc d'un côté la lecture imposée, comme l'incontestable *Bible*, des œuvres de Fenimore Cooper ou encore de Walter Scott, et de l'autre côté, la lecture choisie par Jean Schlumberger lui-même. Jean se plaît à lire des récits historiques et découvre au sein de *l'Histoire des Grecs* de Duruy, « *toute l'essence de la Grèce*<sup>49</sup> ». Il décrit le plaisir de cette lecture, non pas tant pour l'histoire elle-même, mais plutôt pour le caractère privé et secret dont il l'investit. Il note : « *Jamais je ne dis un mot de ce livre à personne ; je le tenais caché sous mon matelas. Dans l'ombre de ce secret, toute sorte d'instincts confus frémissaient en moi pour la première fois et me comblaient de bonheur.* » En d'autres termes, fort de ses solides bases grammaticales et stylistiques, Jean Schlumberger fait de la lecture un terrain d'expérimentation où sa « *vie autonome* » se développe, même s'il reconnaît qu'il n'a jamais été « *un dévorateur de livres* ».

Suzanne Weyher est aussi une lectrice régulière. Elle apprécie des périodiques comme la *Revue des deux mondes*, *Le Temps*, *Le Matin* ou encore *La Revue de Paris*. Plusieurs auteurs et œuvres apparaissent dans les lettres : Tolstoï, Emerson, Zola, Renan, Dante. Elle lit notamment

---

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 31.

des œuvres d’auteures anglaises en langue originale, comme *Aurora Leigh* d’Élizabeth Barrett Browning ou des textes de Christopher Marlowe. Elle prend du plaisir à « [s]’étendre avec [s]es bouquins d’allemand<sup>50</sup> », ou encore à s’essayer à l’italien avec sa sœur Yvonne.

De fait, cela indique que l’apprentissage des langues étrangères fait aussi partie de l’éducation reçue car « *la femme bourgeoise doit connaître autre chose que la langue française pour montrer son ouverture d’esprit et son appartenance à une élite cultivée*<sup>51</sup> ». Cette ouverture d’esprit requise est également l’une des caractéristiques de l’enseignement protestant, car la curiosité aiguisée et développe le sens critique.

Comme souvent les jeunes filles de sa classe sociale, Suzanne Weyher maîtrise les arts d’agrément comme le piano, « *haschich des femmes*<sup>52</sup> » selon Edmond de Goncourt, « *pour le plaisir d’abord, mais aussi parce qu’en cas de revers de fortune, être maîtresse de piano valait mieux qu’être institutrice ou couturière*<sup>53</sup> ». Elle écrit le 19 janvier 1906 : « *Sais-tu ce que j’ai fait ce soir pour étouffer le silence que je sens autour de moi, j’ai joué du piano pendant plus d’une heure, le Pergolèse et les morceaux d’orgue de Franck !!!!!!!* ». Elle note aussi la joie d’entendre jouer de cet instrument :

[...] après le dîner, Hélène Schlum a fait de la musique ; elle joue délicieusement, vraiment surtout Chopin. Je t’assure que Chopin est absolument différent joué par elle et Marthe que par tous les autres gens. Personne ne semble comprendre comme elle ce nerveux, ce passionné<sup>54</sup>.

Alors que le piano semble être un instrument privilégié pour ces femmes, il se révèle être en réalité un choix par défaut, car « *l’éducation musicale donnée aux jeunes filles se définit en termes de limitations, nombre d’instruments et de sujets leur étant plus ou moins explicitement interdits*<sup>55</sup> ». En d’autres termes, « *on n’imaginait pas à l’époque une jeune fille à la trompette*<sup>56</sup>. »

Le chant apparaît également comme nécessaire à la formation artistique de la jeune fille bourgeoise. Cela lui permet de briller en société lors de réceptions. Elle doit aussi

---

<sup>50</sup> Lettre du 1<sup>er</sup> juillet 1900.

<sup>51</sup> Rebecca Rogers, « Les femmes dans l’enseignement des langues vivantes : éléments pour une histoire à construire » [en ligne], *Ela. Études de linguistique appliquée*, 2006/2, n° 142, p. 135-149. URL : <https://www.cairn.info/revue-ela-2006-2.htm-page-135.htm>

<sup>52</sup> Edmond de Goncourt, *Chérie*, La Chasse au Snark, Collection de la Société des études romantiques, préface de J.-L. Cabanès et P. Hamon, 2002, p. 129.

<sup>53</sup> Yvonne Knibiehler, Martine Sagaert, *Les Mots des Mères du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2016, p. 199.

<sup>54</sup> Lettre du 23 septembre 1901.

<sup>55</sup> Florence Launay, *Les compositrices en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 2006, p. 12.

<sup>56</sup> Estelle Freyermuth, « *L’éducation musicale des filles à Strasbourg au XIX<sup>e</sup> siècle* », *Genre & Histoire* [en ligne], Printemps 2008, mis en ligne le 16 juin 2008, consulté le 07 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/genrehistoire/260>

impérativement maîtriser la broderie et la couture afin d'être une bonne maîtresse de maison. Le 12 juin 1906, Suzanne Schlumberger demande à son mari de lui apporter son « *petit livre vert Thérèse de Dillmont*<sup>57</sup> ».

L'étude des lettres associée à la lecture des ouvrages autobiographiques de Jean Schlumberger, nous font entrevoir de manière oblique et parcellaire, l'éducation religieuse et l'instruction qu'ont reçue Suzanne et Jean Schlumberger. Ainsi un portrait des deux scripteurs peut commencer à se dessiner.

Attardons-nous maintenant plus précisément sur la valeur sociologique et historique des premières missives de Suzanne Weyher. Elles renseignent sur les rapports sociaux, internes et externes, que la jeune femme bourgeoise entretient, tout en donnant accès aux particularismes et mœurs spécifiques d'une époque à la charnière de deux siècles.

### 1.3 Une représentation de la société de l'époque (fin XIX<sup>e</sup> - début XX<sup>e</sup>)

#### 1.3.1 Suzanne Weyher dans son milieu bourgeois

Tout d'abord, la présence de la domesticité indique que Suzanne et sa famille appartiennent à la grande bourgeoisie. Comme l'écrit la sociologue Marguerite Perrot : « *Au XIX<sup>e</sup> siècle et jusqu'à la guerre de 14, la présence d'un ou plusieurs domestiques est un des signes extérieurs de l'appartenance à la classe bourgeoise*<sup>58</sup>. »

Dans la lettre du 11 juillet 1899, Suzanne parle d'une femme de chambre qui pourrait leur convenir :

*Si vous vous en souvenez, je vous ai montré à Paris le certificat d'une femme de chambre qui contenait beaucoup de choses qui me plaisaient. [...] Elle est revenue chez ses parents, qui n'ont qu'un désir ainsi qu'elle-même, celui d'entrer chez nous connaissant toute la famille. Je l'ai vue hier, elle a un aspect très soigné, très intelligent, beaucoup plus fin que la généralité de nos braves, mais je dois dire bien encroûtés, mayennais, que bref, je l'ai arrêtée. Elle a tellement envie d'entrer chez nous qu'elle accepte de bonne volonté de servir à table, nettoyer l'argenterie etc. et de faire tout le reste avec 40 frs par mois. Qu'en dites-vous, ai-je eu tort ?*

---

<sup>57</sup> Thérèse de Dillmont (1846-1890) est brodeuse et écrivaine aristocrate qui a écrit l'*Encyclopédie des ouvrages de dames* en 1886.

<sup>58</sup> Marguerite Perrot, *Le mode de vie des familles bourgeoises : 1873-1953*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 2<sup>e</sup> éd., 1982, p. 79.

Le mode de recrutement de la domestique correspond à ce qui se pratique habituellement : « *là encore la recherche de travail et la proposition d'un emploi particulier se sont faites par un réseau de famille et / ou de connaissances : la jeune fille est "placée" chez Untel qui connaît la famille, on prend par recommandation*<sup>59</sup>. »

De plus, nous découvrons les attentes de Suzanne concernant les fonctions qu'aura à exercer l'employée et le fait que la femme de chambre souhaite travailler dans une famille qu'elle juge fiable et qui lui est familière. Suzanne dresse notamment le portrait mélioratif de cette future femme de chambre et la distingue des autres « braves ». Cela indique que la famille emploie plusieurs domestiques. En effet, dans cette correspondance, nous rencontrerons successivement différentes employées, de la femme de chambre à la gouvernante. Ainsi, puisque Suzanne « *a des domestiques en nombre suffisant, elle peut consacrer la fin de la matinée à des activités personnelles : courrier, piano, ouvrage de dame* », que nous avons décrites précédemment.

À Fontaine-Daniel, les journées de la fiancée sont remplies de réceptions et de dîners qu'elle organise ou auxquels elle participe, de visites sociales et familiales. Cela correspond à son rôle de maîtresse de maison, « *chargée de mettre en scène la vie privée tant dans l'intimité familiale – cérémonies quotidiennes des repas et soirées au coin du feu – que dans les relations de la famille au monde extérieur – organisation de la sociabilité, visites, réceptions*<sup>60</sup> ».

C'est pourquoi Suzanne écrit souvent à Jean qu'elle doit faire des visites à Mayenne et ses alentours. Le 19 août 1899, c'est pour aller voir Jenny Clénet, qu'elle qualifie de vieille demoiselle, qu'elle se rend à Mayenne. Le 10 novembre 1902, ayant promis sa visite à Annie Swanzy, une amie de sa grand-mère paternelle, elle part pour Fontaine-Daniel. Elle précise toutefois dans cette même lettre qu'elle ne souhaite pas refaire « *toute la cérémonie des visites* ».

En d'autres termes, « *les après-midi où elle ne reçoit pas chez elle, une femme se doit d'apparaître aux « jours » des autres et de rendre des visites*<sup>61</sup>. » De plus, « *toute famille bourgeoise se doit de recevoir* ». Plusieurs notations sont présentes dans les lettres. Le 17 juin 1900, elle écrit : « *Il y a eu réception chez moi jusqu'à 10 h ½* » ou encore le 22 janvier 1906 : « *J'ai reçu la visite d'Hélène Armand-Delille et de Roger, puis dîner rue Ampère où je suis arrivée ¼ en retard* ».

---

<sup>59</sup> Danièle Auffray, *Feux et lieux : Histoire d'une famille et d'un pays face à la société industrielle*, Paris, Éditions Galilée, 1980, p. 150.

<sup>60</sup> Anne Martin-Fugier, « Les rites de la vie privée bourgeoise », *Histoire de la vie privée : de la Révolution à la Grande Guerre*, Philippe Ariès, Georges Duby, Tome IV, Paris, Éditions du Seuil, 1999, p. 201.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 207.

Quand elle n'est pas en représentation à l'extérieur, la jeune fiancée, qui ne travaille pas, supervise plutôt les tâches domestiques comme « *la cuisine, les fournisseurs, le blanchissage*<sup>62</sup> ». Là encore, cela correspond aux traits caractéristiques de la femme bourgeoise : « *Elle doit régler le cours des tâches ménagères de manière que chacun, son époux tout le premier, trouve à la maison le maximum de bien-être*<sup>63</sup> », pour reprendre l'analyse de l'historienne Anne Martin-Fugier.

Suzanne a également des responsabilités au sein de la sphère privée. En effet, « *elle a la charge d'entretenir les relations de la famille, qui peuvent être légion*<sup>64</sup>. » Par exemple, en mai 1909, elle doit rejoindre La Baule en Loire-Atlantique afin de s'occuper de ses cinq neveux car sa sœur, Alice, a dû rester au chevet de son mari Georges Hoffet, hospitalisé à Lyon des suites d'une congestion pulmonaire. Et elle a là aussi pour mission la gestion de la vie domestique. Elle écrit à Jean :

*La seule chose qui me console un peu c'est que je suis vraiment utile : les bonnes seraient affolées. C'est moi qui dois tout décider, commander les repas, choisir les chambres, louer des lits, faire l'inventaire. Et tout cela avec un service hybride, d'autres habitudes que les miennes et une cuisinière sans aucune idée ni expérience pour les menus, les prix et les achats*<sup>65</sup>.

Même si Suzanne écrit avoir « *été assaillie à [s]on arrivée par une foule de garçons, bouchers, épiciers, jardiniers dont quelques-uns fort gentils* » pour l'aider, son rôle d'éducatrice auprès de ses neveux associé à celui de maîtresse de maison occupe pleinement son emploi du temps. Suzanne restera à La Baule au moins jusqu'au 11 juin 1909. La jeune mère est heureuse de se sentir utile et écrit : « [...] *Cela donne à Alice et à Georges une telle tranquillité d'esprit qu'il faudrait être un monstre d'égoïsme pour regretter quoique ce soit : seulement ce n'est en effet pas dans le cadre bonnes œuvres et c'est peut-être même pour cela que je trouve cela plus excitant*<sup>66</sup> ! »

Dans cette déclaration, Suzanne fait la distinction entre un service rendu de son plein gré et un service donné dans « le cadre bonnes œuvres ». En effet, faire de « bonnes œuvres » auprès des plus nécessiteux est un devoir en milieu bourgeois. Cela incombe à la femme bourgeoise, y compris en province, ce qui est le cas lorsque Suzanne réside au château de Bois-Salair situé en Mayenne. Ainsi, « *dans la bourgeoisie rurale, la femme véhicule une image plus maternelle.*

---

<sup>62</sup> Lettre du 11 juillet 1899.

<sup>63</sup> Anne Martin-Fugier, « Les rites de la vie privée bourgeoise », *op. cit.*, p. 201.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 207.

<sup>65</sup> Lettre reclassée du 21 mai 1909 écrite par Suzanne.

<sup>66</sup> Deuxième lettre du 23 mai 1909 écrite par Suzanne.



*Seules les œuvres charitables, d'inspiration religieuses et paternalistes, permettent un rôle social extérieur à la famille<sup>67</sup>. » D'ailleurs, Marguerite Perrot affirme que « les bonnes œuvres étaient fréquemment mentionnées sur le livre de compte familial. Il y avait autrefois beaucoup de mendicité et nombreuses femmes de la bourgeoisie se dévouaient à secourir ces misères<sup>68</sup>. »*

Ces obligations bourgeoises influencent la jeune femme et façonnent sa personnalité. Dans la lettre du 15 septembre 1899, Suzanne raconte à son futur mari les différentes étapes de son développement intérieur. Elle lui annonce qu'elle a pensé à devenir une messagère de la compassion, qui procure nourriture, asile aux pauvres et soigne les malades<sup>69</sup> :

*[...] rêvant une vie complète de l'esprit et de l'amour, voulant à un moment me faire diaconesse et me dépouiller de tout pour vivre dans un quartier misérable quelconque de Paris et veiller et soigner les malades chez eux et leur enseigner l'hygiène et un tas de choses moralisantes [...].*

Le don de soi chez les femmes bourgeoises est une obligation parce qu'elles sont le double social de leur mari, mais cette activité renforce aussi leur propre sociabilité.

Les lettres de Suzanne Weyher nous font entrer dans son univers social. En nous intéressant aux personnes qui gravitent autour d'elle (la famille, les amis, les domestiques), nous avons un aperçu de l'univers bourgeois, avec ses codes et ses traditions, dans lequel la future mariée évolue à l'aube de sa liaison avec Jean Schlumberger.

Le portrait de Suzanne Weyher, tel que les missives nous le restituent, conforte le surnom qu'André Gide se plaît à lui donner, à savoir, la « Bourgeoise ».

### 1.3.2 Les us et coutumes autour des fiançailles

Consciente de l'importance de son union avec Jean Schlumberger et du changement de vie qu'elle engendre, Suzanne se projette dans l'avenir et son écriture témoigne de ses attentes. Elle écrit le 5 juillet 1899, soit quelques jours après leurs fiançailles, qui datent du 19 juin 1899 :

*Je sais que maintenant j'aurai souvent, par la nouvelle vie que je mènerai, des intérêts en dehors et différents des leurs et que j'aurai peut-être souvent à veiller à ce qu'ils ne m'absorbent pas complètement mais tout comme je désire de toute mon âme que votre intimité avec vos amis ne soit changée en rien, je désire aussi rester absolument la même*

---

<sup>67</sup> Voir <http://www.alienor.org/publications/bourgeoise/texte.htm>

<sup>68</sup> Marguerite Perrot, *Le mode de vie des familles bourgeoises : 1873-1953, op. cit.*, p. 99.

<sup>69</sup> Janine Hourcade, *Les diaconesses dans l'Église d'hier... et de demain ?* Éditions Saint-Augustin, 2001, p. 118.

*pour les miens. Et je crois que ce n'est pas impossible. Il me semble que nous serons si riches par notre amour !*

Il est de coutume que la jeune fiancée reçoive les « *félicitations*<sup>70</sup> » de sa famille et de son entourage lors des fiançailles. Elle écrit, toujours dans sa lettre du 5 juillet 1899 : « [...] *J'espère que l'on ne me fera pas trop d'exclamations et d'ovations comme on a la mauvaise habitude de le faire, je ne sais pourquoi, pour les fiancés* ». La promesse solennelle de mariage échangée entre les futurs époux concerne tout l'univers social dans lequel ils sont implantés, même si ce rite semble déplaire à Suzanne. D'ailleurs, son père, Charles Weyher, admet lui aussi l'aspect protocolaire de ces pratiques, et écrit le 21 juin 1899 à Marthe Weyher, sœur de Suzanne : « *Nous allons rendre la visite aux parents en signe d'acceptation. Tout cela sont des simagrées mais il faut y passer. C'est l'usage.* »

Comme prévu, Suzanne se rend donc, le 6 juillet 1899, au village de Fontaine-Daniel et reçoit « *avec une sérénité feinte les félicitations d'usage [...]* ». S'en suit la fête familiale autour d'un repas dans le but de réunir familles et amis afin de faire plus ample connaissance avec les promis. Là encore, la correspondance témoigne de cette tradition. Notons que les futurs époux se vouvoient uniquement durant la première année de leur relation épistolaire.

Le 9 juillet 1899, Suzanne annonce à son futur mari :

*Je vous préviens charitablement que vous trouverez ici à dîner tous les habitants valides de F[ontaine]-D[aniel] qui sont pour le moment au nombre respectable de huit. Inutile de vous dire que c'est sans habit noir. Enfin je pense qu'après avoir bien satisfait les curiosités familiales, nous pourrons nous échapper un peu après dîner.*

Les détails vestimentaires associés au fait que le jeune couple doit satisfaire les « *curiosités familiales* » indiquent qu'il s'agit bien du repas familial lié à leurs fiançailles. Il faut donc respecter certains usages spécifiques à cette fête. Ce dîner, organisé le dimanche 9 juillet 1899, se déroulera sans Jean Schlumberger, retenu pour cause d'enterrement. Le lendemain de ce désistement, Suzanne écrit : « *Quant à ma sœur elle a été aussi très déçue et se demande quand elle fera enfin votre connaissance.* » Ou encore : « *Pour consoler la famille, très désappointée hier soir en arrivant ici pour dîner de ne pas vous trouver, j'ai été obligée de montrer votre photo et d'entendre des appréciations plus ou moins saugrenues et taquines.* » Ces éléments illustrent à la fois les prémices de leur union et indiquent que les membres des familles respectives ne se connaissent pas encore. D'ailleurs, Suzanne écrit le 25 août 1899 avant de

---

<sup>70</sup> Anne Martin-Fugier, « Les rites de la vie privée bourgeoise », *op. cit.*, p. 207.

rejoindre Jean à Lisieux : « *Demain ! Pourvu que le trac ne me prenne pas à la vue de tous ces nouveaux visages.* »

Cette correspondance conjugale s'ouvre sur la découverte d'un microcosme, l'histoire de l'union sentimentale entre Suzanne et Jean Schlumberger, elle-même implantée dans un macrocosme, qu'est l'histoire de leur environnement social bourgeois.

### 1.3.3 Le mariage : mœurs et mode d'emploi

En ce début de relation épistolaire, l'écriture est donc tournée vers l'avenir. Après les péripéties des fiançailles viennent les préparatifs du mariage, prévu pour le 26 septembre 1899, à Saint-Georges-Buttavent, en Mayenne, soit trois mois après les fiançailles. Les festivités accompagnant l'union maritale, que Suzanne qualifie d'ailleurs d'*obligatoires*<sup>71</sup>, se déroulent jusqu'au 27 septembre 1899.

La conservatrice Charlotte Denoël rappelle que « *les cérémonies et les festivités qui s'ensuivent obéissent à des règles minutieusement codifiées*<sup>72</sup>. » Les lettres nous apportent quelques informations concernant le déroulement des réjouissances du mariage, « *sans doute le plus public des rites privés*<sup>73</sup> », entre Suzanne et Jean Schlumberger, à commencer par l'organisation d'une chorale. Suzanne note le 21 août 1899 : « *Anna Denis et Marthe organisent un chœur pour chanter à notre mariage et les voix d'hommes manquent.* » Blanche Denis, la mère de Suzanne, se charge de la gestion du nombre d'invités. Suzanne écrit à Jean le 17 août 1899 « [...] *Je lui parlerai de l'invitation de vos amis et vous dirai ce qui sera décidé, si c'est elle ou vous qui écrira, et si les quatre autres pourront être invités.* » Si le mariage est avant tout une affaire familiale, l'organisation de ce dernier semble être du ressort féminin.

Charlotte Denoël observe que « *le nombre d'invités et le faste avec lequel l'union est célébrée varient selon le rang social plus ou moins élevé des familles* ». Dans l'affirmation qui suit, Suzanne se réjouit du caractère intimiste de son mariage, ils seront « *presqu'entièrement en famille* », même si beaucoup de personnes semblent être conviées pour les festivités. Elle écrit le 23 août 1899 :

*Que voulez-vous l'on ne peut empêcher la plupart des gens qui viennent à un mariage, d'y venir avec le désir, quelques-uns de bien boire et manger, et la bonne moitié du reste avec l'espoir de bien s'amuser. Pourtant nous aurons la consolation de nous dire que*

---

<sup>71</sup> Lettre du 23 août 1899.

<sup>72</sup> Charlotte Denoël, « Le mariage et ses pratiques au XIX<sup>e</sup> siècle », *Histoire par l'image* [en ligne], consulté le 12 avril 2019. URL : <http://www.histoire-image.org/fr/etudes/mariage-ses-pratiques-xixe-siecle>

<sup>73</sup> Anne Martin-Fugier, « Les rites de la vie privée bourgeoise », *op. cit.*, p. 243.

*cela eût pu être pire – que nous échappons à l'épluchage que nous aurions subi de la part de la « société protestante », que nous serons presque entièrement en famille et que le reste sera, à part le sous-préfet et famille, le médecin et sa femme et une ou deux autres personnes au plus de Mayenne – tout le reste sera braves paysans. Puis nous aurons les arbres, l'herbe autour de nous.*

Selon l'usage, la jeune mariée reçoit également des cadeaux, principalement pour la confection de la future demeure qu'elle partagera avec son mari. Précisons que ces dons ont été offerts quelques jours avant la célébration du mariage. Elle écrit : « Arrivé hier cadeau très bien de M<sup>me</sup> de Juge : vieux fauteuil archaïque recouvert de cuir<sup>74</sup> ». Puis, le lendemain : « Hier j'ai reçu un très joli tapis de table de Madeleine Grand d'Esnon, puis en allant à F[ontaine]-D[aniel] j'ai été arrêtée à chaque carrefour par un cadeau : d'abord les deux petites Bazin avec un chemin de table, puis Simone Denis, avec un petit tapis très gentil. »

En cette période de changement, l'écriture épistolaire de Suzanne mêle le quotidien aux réflexions faites sur l'acte social et religieux qu'est le mariage. Elle note le 17 septembre 1899 :

*Je ne connais aussi rien d'aussi énervant que cette agitation de préparatifs de fête lorsqu'on voudrait au contraire rester bien tranquille comme dans une veillée d'armes et s'examiner bien une dernière fois soi-même pour savoir si réellement l'on a le droit, avec si peu à apporter, de lier sa vie à celle de celui qui vous aime.*

Ainsi, à travers le canal épistolaire Suzanne arrive à « s'examiner » et à réfléchir à l'évolution de sa vie. Elle écrit le 14 août 1899 :

*Savez-vous qu'il n'y a que depuis quelques jours seulement que je commence à réaliser pleinement que vous serez bientôt mon mari et que vous ne serez pas un simple passant dans ma vie et que ces heures si radieuses passées ensemble se répèteront pendant des années et des années encore peut-être – mon mari – votre femme – c'est-à-dire l'union la plus intime, la plus profonde qui puisse exister ; toutes les souffrances, les découragements, les luttes ; les joies de l'un devenant communs à l'autre ! C'est presque trop beau, et je me demande pourquoi tant de bonheur pour moi qui ne l'ai pas mérité, tandis qu'il y en a tant et tant qui vivent et meurent dans l'isolement et qui ne goûteront jamais la joie ineffable d'aimer et d'être aimée !*

Elle donne aussi à voir son idéalisme et sa volonté de s'engager sincèrement :

*Je suis quelquefois si effrayée de voir quelle responsabilité morale endossent un homme et une femme en se mariant. Je me sens si faible et ignorante, et d'un autre côté je vois si peu de ménages véritablement unis et progressant d'année en année, que j'en serais parfois écrasée si je ne mettais ma force en dehors de moi.*

---

<sup>74</sup> Lettre du 15 septembre 1899.

Les propos de Suzanne sont en parfaite adéquation avec ceux de l'historienne Adeline Daumard qui relève les attentes respectives des époux l'un envers l'autre, et ce, quel que soit le milieu social :

*Loin de mener une vie séparée, la plupart des époux, dans tous les milieux et sauf exceptions individuelles, apparaissaient comme unis par des préoccupations communes ; ils étaient conscients de la nécessité de s'épauler dans la conduite de leur vie privée et familiale, professionnelle et publique. L'épouse était la première collaboratrice, le premier appui de son mari, le mari était pour sa femme à la fois un guide, un protecteur et l'agent grâce auquel elle pouvait donner un sens à sa vie<sup>75</sup>.*

La jeune mariée devient un soutien et une sorte d'éducatrice pour ses sœurs, même si, rappelons-le, elle est la cadette. En effet, Suzanne échange ses considérations sur la question du mariage, en particulier avec Marthe Weyher, la seule de ses sœurs à n'être pas encore mariée. Elle écrit à Jean le 17 juin 1900 : « Avec M[arthe] en ce moment le sujet est toujours et toujours mariage » ou encore le 12 juin de la même année :

*J'essaye, lorsque Marthe met sur le tapis le sujet mariage de lui inculquer quelques idées plus justes. Hier elle me parlait d'Alice qui lui semble être l'idéal du bonheur. J'ai voulu l'amener à se rendre compte qu'en somme, dans le mariage moins on était exigeant, plus il y avait de chances de bonheur, (bonheur moyen, s'entend). Du moment que l'on accepte de vivre une partie de sa vie à part, qu'on ne cherche pas à se pénétrer complètement l'un l'autre, plus cela était facile de trouver un mari ou une femme. J'aurais voulu lui faire comprendre que les différents degrés dans l'amour ne découlent pas des conditions extérieures différentes mais d'une source beaucoup plus profonde, de la façon dont on conçoit la vie mariée.*

Les pensées de Suzanne sur le mariage deviennent des axiomes. Citons en exemple : « Le mariage qui peut être une telle force peut être aussi une telle chaîne<sup>76</sup> » ou encore : « L'important est de savoir à peu près ce que l'on cherche avant de se marier, et ne pas croire qu'à dater de ce jour tout sera idéal et marchera sur des roulettes<sup>77</sup>. »

La jeune mariée fait également profiter ses amies de ses conseils, par exemple Françoise de Juge Montespieu, qui se marie le 17 septembre 1902. Pour l'occasion, Suzanne passe quelques jours à Castres au château familial de Montespieu afin de participer au mariage et à ses préparatifs. Elle raconte à Jean Schlumberger le détail des festivités : « Aujourd'hui commencement des arrivages familiaux ; demain garden-party avec danse etc., souper le soir et

---

<sup>75</sup> Adeline Daumard, « Affaire, amour, affection : le mariage dans la société bourgeoise au XIX<sup>e</sup> siècle », *Romantisme*, 1990, n° 68. *Amours et société*. pp. 33-47. DOI : <https://doi.org/10.3406/roman.1990.6124> [www.persee.fr/doc/roman\\_0048-8593\\_1990\\_num\\_20\\_68\\_6124](http://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_1990_num_20_68_6124)

<sup>76</sup> Lettre du 17 septembre 1899.

<sup>77</sup> Lettre du 17 juin 1900.

*feu d'artifice*<sup>78</sup>. » Nous découvrons, de ce fait, un exemple des us et coutumes observés à propos du mariage dans la haute bourgeoisie. Elle écrit le lendemain de la cérémonie :

*Je suis un peu fatiguée ce soir. Depuis 9 h ½ jusqu'à 4 h en noce, puis j'ai changé de robe et accompagné Marthe à Hauterive, à 6 kilomètres d'ici ; là j'ai été encore aimable pendant une heure ou plus, puis retour ici pour dîner.*

La correspondance dévoile les prémices de la relation sentimentale entre Suzanne Weyher et Jean Schlumberger, tous deux issus de la même classe sociale bourgeoise. Dans les lettres nous retrouvons les coutumes et les traditions ainsi que le rôle que joue Suzanne Weyher et la manière dont elle appréhende ces pratiques.

#### 1.3.4 Famille et contraintes épistolaires

La jeune femme a aussi des responsabilités autres que ménagères. Elle a des obligations auprès de sa famille et de ses connaissances. Pour reprendre les termes de Danièle Pouban, elle a un rôle de « *médiation graphique*<sup>79</sup> ». Elle doit donner des nouvelles de son entourage et écrire le cours des derniers événements. Le but étant de maintenir les liens familiaux et sociaux malgré la distance. Néanmoins, cela est perçu par Suzanne comme une corvée à accomplir parmi d'autres. En effet, elle parle du « *cauchemar d'un tas de lettres auxquelles il faut répondre*<sup>80</sup> ». Le 19 septembre 1899, elle écrit : « *Ici naturellement j'ai eu à écrire une quantité de lettres, huit hier et plus si je le puis aujourd'hui.* » Le 24 mai 1909, elle note : « *ma correspondance est très lourde avec une lettre quotidienne à toi et à Alice, une presque quotidienne à Maman, des cartes postales en plus.* »

L'entretien d'une correspondance familiale ou amicale est une obligation au même titre que les tâches quotidiennes. Cette pratique sociale est parfois même utilisée par Suzanne afin de tromper l'ennui : « *Cette après-midi j'écrirai à Yvonne Rau, à Mère, je rangerai un peu, commencerai ma malle, m'occuperai autant que possible pour tuer le temps*<sup>81</sup>. » D'ailleurs, Jean Schlumberger affirme aussi dans son œuvre autobiographique *Éveils* : « *D'accablantes traditions épistolaires pesaient sur mes épaules. Aucune famille n'a tant dépensé que la mienne en ports de*

---

<sup>78</sup> Lettre du 15 septembre 1902.

<sup>79</sup> Danièle Pouban, « Écriture et rôle social. La place des femmes dans une correspondance familiale au XIX<sup>e</sup> siècle », *L'Épistolaire, un genre féminin ?* Christine Planté (éd.), Paris, Champion, 1998, p. 212.

<sup>80</sup> Lettre du 6 juillet 1899.

<sup>81</sup> Lettre du 31 janvier 1901.

lettres<sup>82</sup> ». Il écrit le 16 juin 1905 à sa femme : « *Il me faut encore écrire aux Bazin.* » L’adverbe de temps « encore » indique à lui seul la réitération de cet acte fastidieux.

Ces notations apportent plusieurs renseignements. D’abord, le couple entretient plusieurs correspondances d’ordre social ou familial, mais chacun place sa correspondance conjugale dans un autre rapport. D’un côté, obligation, de l’autre, nécessité. Suzanne écrit à son mari le 31 janvier 1901 : « [...] *Tu as créé en moi ce besoin de tout te communiquer* », là où Jean Schlumberger « *la supplie de [lui] écrire tous les jours d’aussi gentilles lettres que ce matin*<sup>83</sup> ». Ensuite, cela nous amène à nous demander si cette pratique épistolaire sociale est courante en cette fin XIX<sup>e</sup> – début XX<sup>e</sup> siècle. « L’enquête postale de 1847 », réalisée par Cécile Dauphin, Pierrette Pezerat et Danièle Pouban, montre que « *l’épistolier “ordinaire” [...] ne reçoit guère plus d’une lettre par an et ne parvient pas tout à fait à en écrire une dans l’année*<sup>84</sup>. » Et Mireille Bossis d’affirmer : « *La tenue d’une correspondance peut donc être considérée, à cette époque, comme l’un des critères d’appartenance à une élite cultivée, au même titre que l’abonnement à des journaux, la possession d’une bibliothèque, la fréquentation des spectacles*<sup>85</sup> [...] ». Ainsi, ce qui apparaît sous la plume du couple Schlumberger comme étant une obligation, juxtaposée aux charges quotidiennes, nous donne accès aux « *vestiges d’une pratique sociale répandue dans la bourgeoisie à l’époque étudiée (fin XIX<sup>e</sup> – début XX<sup>e</sup> siècle) et à laquelle l’individu ne peut se soustraire sous peine d’être exclu de son groupe d’appartenance*<sup>86</sup>. »

Ces contraintes épistolaires modifient la correspondance conjugale du couple Schlumberger au point de la rendre familiale. En effet, lorsque les familles sont bouleversées par quelques événements particuliers, les deux partenaires, *via* l’écriture épistolaire, se mettent d’accord sur ce qu’ils vont écrire et à qui il faut écrire.

Le 15 juin 1905, Suzanne apprend le décès de l’un des membres de sa famille : Philippe Gaston Bazin. Comme l’écrit l’ingénieure de recherche Cécile Dauphin : « *Le décès d’un proche représente un moment fort pour la remise en circulation des lettres*<sup>87</sup>. » Entre conseils et personnes auxquelles il va falloir écrire, le temps de la lettre amoureuse disparaît au profit des devoirs familiaux. L’extrait de la lettre qui suit montre comment le drame familial modifie la

---

<sup>82</sup> Jean Schlumberger, *Éveils*, *op. cit.*, p. 100.

<sup>83</sup> Lettre du 29 juin 1905 écrite par Jean.

<sup>84</sup> Mireille Bossis, *L’Épistolarité à travers les siècles, Geste de communication et/ou d’écriture*, Centre Culturel International de Cerisy la Salle, Franz Steiner Verlag Stuttgart, 1990, p. 169.

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 172.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 147.

<sup>87</sup> Cécile Dauphin, « Écriture de l’intime dans une correspondance familiale du XIX<sup>e</sup> siècle », *Le Divan familial*, 2003/2 (N° 11), p. 63-73. DOI : 10.3917/difa.011.0063. URL : <https://www.cairn.info/revue-le-divan-familial-2003-2-page-63.htm>

rhétorique épistolaire du couple. Par exemple, dans sa lettre du 16 juin 1905, Suzanne écrit des recommandations à son mari :

*Mais mes lettres étant parties je n'ai pu te demander de penser à passer chez oncle Gustave qui est encore à Paris. Tu es si gentil que tu y auras peut-être pensé tout seul, mais en cas où tu ne l'aurais pas encore fait, je viens te le demander. Je lui ai écrit une petite carte ce matin. J'écris aussi à Alice, à Germaine, à Anna dont j'ai reçu un petit mot hier après-midi et à Suz[anne] Bazin. Peut-être pourrais-tu envoyer quelques lignes à Paul et à Maurice Armand-Delille car je sais qu'ils aimaient particulièrement leur oncle.*

Les notations familiales dans la correspondance conjugale du couple Schlumberger sont généralement plus subtiles et n'occupent que la fin de la lettre. Cécile Dauphin remarque qu'« à toutes ces inscriptions du collectif dans la correspondance familiale, viennent s'ajouter, de façon souvent redondante, les kyrielles de compliments à distribuer à l'entourage. » Même si le couple ne va pas jusqu'à l'énonciation de compliments assignés à la famille, il n'en oublie pas pour autant les formalités d'usage. Suzanne écrit à son mari le 18 novembre 1902 : « N'oublie pas de dire quelque chose de temps en temps de ma part aux parents » ou encore « Entre parenthèses, pense à dire de temps à autre, aux moments propices, un mot de ma part aux deux Barbey et Brams[on]. Je n'aime pas jouer le rôle d'Impératrice qui reçoit tous les hommages comme chose due et ne rend jamais rien<sup>88</sup>. » Jean Schlumberger utilise aussi le cadre de sa relation épistolaire pour faire parvenir des messages à ses enfants, comme dans sa lettre du 21 janvier 1906 : « Remercie Marco pour sa carte », « Embrasse nos petits enfants<sup>89</sup>. »

Les lettres échangées entre mari et femme portent la responsabilité de sauvegarder l'harmonie familiale, surtout en cas de crise. En juin 1905, le couple Ferrand, composé de la sœur de Suzanne, Yvonne, et de Lucien Ferrand, traverse une période difficile. Yvonne a trompé son mari et envisage le divorce. Dans cette histoire tourmentée, le couple Schlumberger sert de médiateur, en particulier Jean qui écrit à sa femme les dernières nouvelles apprises de ses beaux-parents. Il conseille à sa femme, laquelle lui envoie les lettres d'Yvonne, d'adapter ses lettres en fonction de ce qu'il vient d'apprendre. Suzanne doit mettre en place des stratagèmes épistolaires même si pour cela, elle doit mentir. Jean Schlumberger écrit le 16 juin 1905 : « On a intercepté le tout et Lucien a gardé les lettres. N'oublie donc pas quand tu verras Yvonne que tu es censée avoir reçu une lettre intermédiaire entre celle que tu m'as envoyée et celle que je joins à ceci

---

<sup>88</sup> Lettre du 30 juin 1900.

<sup>89</sup> Lettre du 21 février 1905 écrite par Jean.



*(lettre que Père avait interceptée mais pas ouverte)<sup>90</sup>. » Et le lendemain : « J'ai prié Lucien de t'envoyer la lettre d'Yvonne qui avait été supprimée. Tâche de trouver une excuse (mort de Philippe, contradiction des lettres reçues coup sur coup, puis annonce de l'arrivée d'Yvonne) pour n'avoir pas répondu tout de suite<sup>91</sup>. »*

La correspondance conjugale entre Suzanne et Jean Schlumberger fait partie d'un circuit épistolaire complexe, dès lors que l'équilibre familial est en jeu. Les contraintes épistolaires, inhérentes au rang social que le couple occupe, mais aussi essentielles afin de maintenir les liens rompus par la distance, font de la correspondance conjugale, une correspondance parfois familiale.

## 2 ÉCRITURE DE L'HABITUEL ET DES ÉMOTIONS

La place oblique, mais omniprésente de la famille au cœur de l'échange épistolaire sentimental, la narration des contraintes épistolaires, sont des topoï constitutifs de l'écriture de l'habituel. En effet, écrire l'habituel, le quotidien, c'est aussi donner des nouvelles de la famille, c'est-à-dire réhabiliter l'existence de l'absent. Ainsi, « *pour la plupart des couples, le discours de la vie familiale fournit des codes d'intimité, en leur rappelant ce qui les unit en dépit d'une séparation passagère et en exprimant le désir mutuel de se réunir et de reprendre la vie commune<sup>92</sup>* ».

### 2.1 Écrire la vie courante, le quotidien

Analyser l'écriture du quotidien peut paraître dérisoire puisque, par définition, le quotidien est ce « *qui a lieu ou qui se produit chaque jour, que l'on fait régulièrement, tous les jours<sup>93</sup>* ». Pourtant, « *toute correspondance participe de la culture d'une époque [et] construit sa version du vécu dans une mise en récit du quotidien<sup>94</sup>* ». Ainsi, l'écriture de la vie courante dans l'échange épistolaire est au service d'une représentation de la société de l'époque. La narration du quotidien, d'apparence ordinaire, a aussi des valeurs particulières qui garantissent le maintien du lien amoureux entre les deux partenaires.

---

<sup>90</sup> Lettre du 16 juin 1905 écrite par Jean.

<sup>91</sup> Lettre du 17 juin 1905 écrite par Jean.

<sup>92</sup> Susan Foley, « J'avais tant besoin d'être aimée ... par correspondance », *op. cit.*

<sup>93</sup> <https://www.cnrtl.fr/definition/quotidien>

<sup>94</sup> Cécile Dauphin, « Pour une histoire de la correspondance familiale », *op. cit.*

Françoise Simonet-Tenant déclare que « *la rédaction de la lettre, s'insérant souvent entre d'autres activités dans une journée remplie à ras bords de tâches diverses, tire par là même les tâches quotidiennes évoquées de l'anodin et leur confère un autre poids*<sup>95</sup> ». Chaque lettre comporte inévitablement les détails du déroulement de la journée. Il s'agit de présenter à l'autre ce qu'il ne peut savoir puisqu'il est absent. La fonction la plus évidente de la place du quotidien dans les lettres est d'abord purement informative.

Toutefois, ce qui peut apparaître insignifiant peut se révéler constructif et servir de socle à la relation. Par exemple, lorsque Jean Schlumberger part pour le Val-Richer, il note dans ses lettres toutes les étapes de l'agencement du manoir annexe, future demeure du couple, appelée Braffy. Que ce soit sur la composition du jardin :

*Au Val-Richer on me dit que les iris Germanica ne réussissent ici que dans les endroits les plus secs, qu'on en a planté à plusieurs endroits humides au Val-Richer et qu'ils ont disparu. Qu'en penses-tu, si on en faisait une bordure le long de l'herbe en face de la cuisine*<sup>96</sup> ?

Ou sur la décoration : « *N'oublie pas mesures tapis escalier Braffye*<sup>97</sup> », chacun convoque l'autre pour avoir son avis et ses idées. Le caractère anodin voire superficiel de ces données sont pourtant des manifestations de l'élaboration d'une vie commune.

Raconter le quotidien permet aussi de continuer à se projeter dans l'avenir et rappelle que la séparation est temporaire. La description du quotidien rassure et conforte. De ce fait, écrire le quotidien, c'est estomper la distance, c'est tromper l'absence. L'écriture épistolaire n'a plus seulement sa fonction communicative et informative. Elle permet à l'autre de s'imaginer le déroulement complet de la journée de son partenaire et des siens.

Suzanne écrit le 28 septembre 1904 :

*Le soir au moment du bain de mes enfants, Nurse R[ose] était sortie un instant de la chambre pour chercher l'eau, Marco était chez Hervé [Hoffet], restaient seulement Monique et Violette [Hoffet] dans la chambre. Ne voilà-t-il pas que Violette imagine de s'enfermer à clef avec Monique ! Naturellement elle ne pouvait plus ouvrir. [...] Violette a été fouettée et ne recommencera plus je pense*<sup>98</sup>.

---

<sup>95</sup> Françoise Simonet-Tenant, « Enquête sur la pratique des lettres personnelles », *L'Épistolaire au féminin : Correspondances de femmes (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)* [en ligne]. Caen : Presses universitaires de Caen, 2006 (généré le 19 avril 2019). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/puc/10248>>. ISBN : 9782841338016. DOI : 10.4000/books.puc.10248.

<sup>96</sup> Lettre du 14 septembre 1907 écrite par Jean.

<sup>97</sup> Lettre du 11 août 1905 écrite par Suzanne.

<sup>98</sup> Lettre du 28 septembre 1904 écrite par Suzanne.

Le récit du quotidien occupe aussi une fonction mnésique, car l'absent peut garder en mémoire ces instants de vie auxquels il ne participe pas. Ces éléments de l'habituel recensés par l'écriture épistolaire se déploient dans l'imaginaire et fabriquent en quelque sorte de faux souvenirs. D'un point de vue psychologique, l'écriture épistolaire est un leurre pour la mémoire. Elle engendre l'illusion d'une double existence. D'ailleurs, Suzanne déclare : « *Je vis une vie absolument double en ce moment : une cachée en toi, mon bien-aimé, l'autre très extérieure où je plaisante, bavarde, rit, mais le vrai moi est là-bas près de toi*<sup>99</sup>. »

Écrire la vie courante, c'est également partager avec l'autre les désagréments liés au parcours d'une lettre.

### 2.1.1 Le métadiscours épistolaire associé à la variabilité émotionnelle

#### 2.1.1.1 Le parcours du courrier

Autrement dit :

[...] *Dans la lettre se rencontrent régulièrement des remarques sur l'acheminement du courrier, sur la présentation ou le graphisme de la missive, et constamment des commentaires sur le pacte qui lie les correspondants et la façon dont il est ou non respecté par eux – ainsi les reproches à l'autre sur ce que ses lettres sont trop courtes, trop sèches, trop rares, ou point assez sincères*<sup>100</sup>.

À l'image de M<sup>me</sup> d'Épinay, « *qui conditionne sa joie ou sa peine à la fréquence de l'échange*<sup>101</sup> », Suzanne reconnaît que « *ces lettres font les perturbations dans [s]on humeur*<sup>102</sup> ! » Elle écrit le 16 octobre 1903 : « *Que se passe-t-il ? Ma lettre n'est de nouveau pas arrivée ce matin. Cela suffit pour me mettre de très mauvaise humeur. Cette poste fonctionne ridiculement mal.* » Parfois, c'est la fluctuation des lettres qui est critiquée puisqu'elle est synonyme d'attente : « *Ô ces lettres qui mettent deux jours à venir me rendent malade*<sup>103</sup>. »

Plusieurs éléments métadiscursifs donnent à voir la lettre dans tous ses états et ses impacts sur la stabilité psychologique. Si l'échange épistolaire est en lien étroit avec la variabilité émotionnelle, c'est parce que son fonctionnement dépend de multiples contingences extérieures. La lettre est placée entre les mains d'une entreprise, la Poste, laquelle rémunère un facteur afin que l'objet soit remis. De ce fait, le parcours du courrier est semé d'embûches. Il est soumis aux

---

<sup>99</sup> Lettre du 21 septembre 1902.

<sup>100</sup> Gérard Ferreyrolles, « L'épistolaire, à la lettre », *op. cit.*

<sup>101</sup> Marianne Charrier-Vozel, « L'autoportrait de l'épistolière au XVIII<sup>e</sup> siècle : entre réalité et fiction », *Correspondances de femmes (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, *op. cit.*, p. 31.

<sup>102</sup> Lettre du 16 octobre 1903.

<sup>103</sup> Deuxième lettre reclassée du 17 octobre 1909 écrite par Suzanne.

retards, aux conditions météorologiques, aux divers problèmes que peut rencontrer l'employé durant sa tournée.

Les aléas postaux mettent en évidence plus généralement la fragilité de l'objet qu'est la lettre, qui peut être perdue, brûlée, abîmée, détruite, etc., alors qu'elle est le garant matériel de la liaison sentimentale. En d'autres termes, « *les correspondances sont des biens fragiles, exposés au feu comme aux ciseaux ou aux pâtes d'encre, d'autant plus qu'ils appartiennent à la sphère sacrée de l'intime*<sup>104</sup> ».

Dans ses lettres, Suzanne s'en prend souvent au « *monstre* », au « *maudit*<sup>105</sup> » facteur qui arrive trop tard, trop tôt, ou pire, sans courrier. La non-réception d'une lettre peut être provoquée, par exemple, par une mauvaise lisibilité de la graphie. Suzanne écrit à son mari :

*Mon trésor adoré, ta lettre de vendredi est arrivée ce matin : elle était allée à Mayence !! Cela n'est pas la première fois que cela arrive, pour des lettres adressées ici. Pourtant tu n'écris pas mal, mais Papa me soutient mordicus que tes « Mayenne » ne sont pas écrits assez gros et lisiblement*<sup>106</sup>.

Plus généralement, les silences épistolaires sont suscités par des problèmes postaux. Les conséquences sont telles que Jean Schlumberger se excuse en rappelant à sa femme que cela ne dépend pas de sa volonté. Il écrit le 17 juin 1905 :

*Je t'en supplie, ma petite femme ne te venge pas des irrégularités de la poste en ne m'écrivant pas. Si tes lettres sont en retard, ce n'est jamais ma faute. Je me ferais bien trop de remords de te laisser un jour sans lettres. Mais les services de l'Ouest sont exécrables. Je clos cette lettre et la fais porter immédiatement pour être sûr que tu la reçoives.*

Cette imploration révèle comment les difficultés inhérentes aux détails techniques de l'expédition d'une lettre agissent sur la qualité de la relation épistolaire. Elles produisent incompréhensions et erreurs de jugement. Jean Schlumberger note le 10 juin 1906 :

« *Ta lettre. Comment as-tu pu n'en pas recevoir samedi matin ? Chaque jour je les mets moi-même. C'est une des innombrables irrégularités de la poste en ce moment.* » Puis, deux jours plus tard : « *Je t'assure que tes lettres sont régulièrement mises avant la levée de 11 heures et que seul le service des postes est coupable.* » Paradoxalement, c'est lorsque la lettre n'est pas reçue qu'elle devient, dans une autre lettre, un sujet d'écriture majeur comme pour compenser la disparition.

---

<sup>104</sup> José-Luis Diaz, « Quelle génétique pour les correspondances ? », *op. cit.*

<sup>105</sup> Lettre du 17 juin 1900.

<sup>106</sup> Lettre reclassée du 9 novembre 1908 écrite par Suzanne.

L'absence de lettre exacerbe donc la souffrance de la séparation et renvoie implacablement au caractère illusoire de la présence de l'autre *via* la réception des lettres. Ainsi, si nous considérons la lettre comme un « *substitut de l'autre absent*<sup>107</sup> », l'absence de lettre est une mort métaphorique de l'être aimé mais aussi de soi-même. Suzanne révèle le 7 novembre 1908 :

*Cela me dessèche plus que je ne saurais le dire de ne pas avoir eu ta lettre ce matin : cela me donne la tentation de t'oublier et d'en avoir fini avec l'amour et ses tourments : dans ce moment je m'exerce à ne plus penser que tu existes et pour cela il faut me plonger dans mille petites besognes médiocres où tu ne saurais avoir part. Peut-être que si tu m'abandonnais je ne me suiciderais pas, mais ce serait pire car je me suiciderais moralement : je m'exercerais à vivre si petitement, à remplir mon existence de si petits intérêts qu'il n'y aurait plus de place pour toi et que mon esprit ratatiné n'aurait plus de désir de toi, ni regrets, ni rien : il n'y aurait plus le souffle qu'il faut pour cela.*

*Voilà – le suicide réel serait plus noble*<sup>108</sup>.

#### 2.1.1.2 Critiques autour du « pacte épistolaire »

Brigitte Diaz affirme que l'un des « *topo[i] incontournable[s] du métadiscours épistolaire est l'évaluation critique de la lettre. Incidemment ou massivement, ironiquement ou sérieusement, ponctuellement ou longuement, s'exprime un jugement évaluatif sur la lettre écrite ou reçue*<sup>109</sup> ».

En effet, chaque élément composant la missive est susceptible d'être soumis à une appréciation, qu'elle soit méliorative ou péjorative. Que ce soit sur la longueur, la fréquence, le contenu, la graphie, la critique de la lettre, généralement placée au début ou à la fin du message, sert à juger implicitement le « pacte épistolaire » scellé entre les deux époux.

Susan Foley rappelle que cette notion vient du « *concept dérivé du "pacte autobiographique" de Philippe Lejeune* ». L'idée défendue est que « *l'échange de correspondance sert surtout à construire les liens entre deux personnes*<sup>110</sup>. » Autrement dit, « *dans la situation épistolaire, le pacte, plus ou moins explicité, amène la personne signataire à se saisir d'outils rhétoriques pour mener à bien la rencontre avec l'autre. Là, l'écriture devient double de soi. Ici la lettre scelle l'engagement de soi dans la relation à l'autre*<sup>111</sup>. » Les

---

<sup>107</sup> Benoît Melançon, *Diderot épistolier : contribution à une poétique de la lettre familière au XVIII<sup>e</sup> siècle*, préface de Roland Mortier, Montréal, Fides, 1996, p. 257.

<sup>108</sup> Lettre du 7 novembre 1908 écrite par Suzanne.

<sup>109</sup> Brigitte Diaz, « Le défi de l'intime », *Revue de l'AIRE*, « Éditer les correspondances », n° 33, Paris, Honoré Champion, 2007, p. 180.

<sup>110</sup> Susan Foley, « J'avais tant besoin d'être aimée ... par correspondance », *op. cit.*

<sup>111</sup> Cécile Dauphin, Pierrette Lebrun-Pezzerat, Danièle Poublan, *Ces Bonnes Lettres*, Paris, Albin Michel, 1995, p. 131.

remarques faites sur le « pacte épistolaire », sont autant de critiques déguisées de la relation sentimentale. Cela explique le lien entre métadiscours épistolaire et variabilité émotionnelle.

Comparons les évaluations de Suzanne et de Jean Schlumberger à propos de la lettre écrite et reçue. Prenons d'abord quelques extraits de lettres de Jean : « *Voilà une bien sèche lettre. Je t'aime pourtant bien tendrement*<sup>112</sup> » et « *Je rentre pour t'écrire encore, mon amour ; une lettre bien sèche, bien remplie de documents, alors que je ne suis malgré tout et malgré tout qu'attendrissement et que désir de toi*<sup>113</sup>. » L'auteur exprime la concession en associant deux idées contradictoires qui ne s'excluent pas nécessairement. D'abord, il critique négativement sa lettre ; elle est trop courte, pas assez expressive, trop protocolaire. Ensuite, il rassure sa partenaire en affirmant que ses lettres ne sont pas en parfaite adéquation avec l'intensité de ses sentiments.

La critique du « pacte épistolaire » chez Jean Schlumberger, centrée davantage sur la lettre écrite plutôt que sur la lettre reçue, apparaît lorsqu'il est conscient que sa missive ne sera pas à la hauteur des attentes de sa femme. Ces éléments métadiscursifs sont surtout présents dans l'écriture de Jean Schlumberger, afin d'anticiper les jugements de sa femme sur la qualité de leur pacte épistolaire, comme dans cet exemple : « *Lettre vide pense mon petit rat [...]*<sup>114</sup>. »

Nuançons notre propos en citant quelques exemples de remarques évaluatives concernant la lettre reçue par Jean Schlumberger. Souvent à la fin de ses missives, se glisse le sentiment de joie que procure la réception d'une lettre : « *Que ta lettre de ce matin m'a fait plaisir*<sup>115</sup> » ; « *Enfin une bonne lettre de toi ! Enfin ! Quel soulagement. En quinze jours je serais devenu enragé de chagrin*<sup>116</sup> » ou « *Ta lettre était exquise*<sup>117</sup>. »

Pour Suzanne Schlumberger, la critique du « pacte épistolaire » se déploie aussi bien sur la lettre écrite que sur la lettre reçue. Néanmoins, les éléments métadiscursifs épistolaires diffèrent selon où nous nous situons dans la correspondance.

Au commencement de la correspondance conjugale, les remarques métadiscursives chez Suzanne concernent la lettre écrite. Elle discrédite la nature de ses épîtres, car elle craint que Jean ne se fasse une représentation erronée de sa personnalité à travers ses lettres. Il ne s'agit pas encore pour le couple de maintenir le lien amoureux, mais plutôt de le construire. Cette

---

<sup>112</sup> Lettre du 12 novembre 1904 écrite par Jean.

<sup>113</sup> Lettre du 21 janvier 1906 écrite par Jean.

<sup>114</sup> Lettre reclassée du 3 juin 1906 écrite par Jean.

<sup>115</sup> Lettre du 5 mars 1910 écrite par Jean.

<sup>116</sup> Lettre du 26 janvier 1906 écrite par Jean.

<sup>117</sup> Lettre du 2 novembre 1907 écrite par Jean.

responsabilité fait que la jeune femme remet en cause sa capacité à se donner à voir telle qu'en elle-même *via* l'échange épistolaire.

Aux prémices de leur relation, le début des lettres de Suzanne a une structure récurrente. Elle commence une lettre en dépréciant celle écrite la veille. Citons quelques exemples : « *J'ai le sentiment de vous avoir écrit une lettre idiote hier*<sup>118</sup> » ; « *Il me reste un peu sur la conscience de vous avoir écrit une si ennuyeuse lettre hier*<sup>119</sup>. » Ou encore, deux jours plus tard « [...] *J'ai des envies folles de pleurer devant mon impuissance à vous écrire une lettre moins absurde.* » Elle note même encore un an plus tard : « [...] *Je pourrais me battre de t'avoir écrit une si sottre lettre hier*<sup>120</sup>. »

Ensuite,

*comme toutes les écritures intimes, les correspondances, parvenues à l'âge adulte, se heurtent à un cran d'arrêt. Prenant leur vitesse de croisière, elles perdent peu à peu les stimuli de l'urgence qui les avait fait éclore, pour se stabiliser dans cet immobilisme parfois aboulisque qu'on appelle la maturité*<sup>121</sup>.

De ce fait, avec le temps, les deux partenaires n'en sont plus à la découverte l'un de l'autre, mais dans l'entretien de leur liaison sentimentale. Cela a des conséquences sur l'écriture de Suzanne : la critique du « pacte épistolaire » se focalise alors sur la lettre reçue.

En effet, la réception de la lettre est constamment suivie d'un commentaire sur sa valeur. Le 2 juillet 1905, c'est la taille de l'épître qui est condamnée : « *Mon amour de petit homme en recevant ta lettre ce matin mon premier mouvement a été de grommeler en la trouvant trop courte [...].* » Parfois même, l'humeur change en fonction du format du courrier : « *Qu'est-ce que c'est que cette petite misère de carte postale que tu m'as envoyée ?* » L'envoi d'une carte postale au lieu de l'habituelle lettre, composée la plupart du temps de quatre feuillets, engendre cette conclusion lapidaire : « *Demain je ne t'écris pas, [...] Je crois que je ne t'aime plus*<sup>122</sup>. » Le 4 novembre 1907, la critique porte sur l'inconsistance du message : « *Je me sens d'humeur à te faire une petite querelle, ô monstre chéri. Ta lettre de ce matin n'était qu'une gaufrette : qu'est cela pour rassasier !* » À l'inverse, le reproche peut concerner la longueur de la lettre : « *J'ai été fâchée, oui fâchée en recevant ta lettre hier soir, qu'au lieu de dormir tu m'aies écrit six pages sur cette répétition ! Dans ces cas-là écris-moi quatre mots et dors le reste*<sup>123</sup>. »

---

<sup>118</sup> Lettre du 23 juillet 1899.

<sup>119</sup> Lettre du 18 août 1899.

<sup>120</sup> Lettre du 3 juillet 1900.

<sup>121</sup> Brigitte Diaz, *L'épistolaire ou la pensée nomade : formes et fonctions de la correspondance dans quelques parcours d'écrivains au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF, 2002, p. 103.

<sup>122</sup> Lettre du 19 octobre 1909 écrite par Suzanne.

<sup>123</sup> Lettre reclassée du 9 novembre 1911 écrite par Suzanne.

La relation épistolaire entre Suzanne et Jean Schlumberger (conservée de manière unilatérale jusqu'en 1903 inclus) donne à voir une union sentimentale (les fiançailles, le mariage) au cœur d'un contexte social de haute bourgeoisie. L'évolution du lien amoureux entre les nouveaux mariés entraîne l'apparition de topoï inévitables du discours épistolaire, du motif de l'intrusion familiale à la présence inexorable du quotidien. Et lorsque la lettre, garant du lien amoureux, fait défaut (retard, absence, qualité, etc...), c'est la valeur du « pacte épistolaire » qui est remise en cause, et donc la relation sentimentale elle-même.

Mais comment la lettre devient-elle un substitut de l'être aimé ? Quels sont les procédés d'écriture utilisés par Suzanne et par Jean ? Comment leur intimité se donne-t-elle à lire *via* l'écriture épistolaire ?

## 2.2 De l'importance du cadre spatio-temporel dans la confection de la lettre amoureuse

Avant d'appréhender la spécificité des lettres du couple Schlumberger, attardons-nous sur une donnée inhérente à la rédaction d'une lettre, à savoir le cadre spatio-temporel. Nous verrons que la notion de temps, perçue différemment par Suzanne et Jean Schlumberger, peut limiter le développement du discours amoureux. À l'inverse, nous observerons comment la mise en scène du geste d'écriture dans l'espace engendre un mécanisme illusoire, propice à une rencontre fictive entre les deux époux.

### 2.2.1 La notion de « temps » et ses conséquences sur le discours épistolaire

Le concept de temps renvoie à un « *milieu indéfini et homogène dans lequel se situent les êtres et les choses et qui est caractérisé par sa double nature, à la fois continuité et succession*<sup>124</sup> ».

Le temps est « *un marqueur fort de l'échange épistolaire*<sup>125</sup> ». Il est essentiel à la confection et à la lecture de la lettre amoureuse. La rédaction de la missive dépend de cette constante omniprésente. Or, les deux partenaires ont un emploi du temps antagoniste et ne disposent pas du même temps libre.

Prenons à titre d'exemple, la situation où les deux époux ne reçoivent pas de lettres. Jean Schlumberger note le 29 septembre 1904, de manière lapidaire : « *Rien de toi ce matin, ma bien*

---

<sup>124</sup> <https://www.cnrtl.fr/definition/temps>

<sup>125</sup> <https://puc.hypotheses.org/1867>



*aimée petite femme. J'attends le courrier du soir. Je n'ai d'ailleurs pas beaucoup de temps car il faut que j'écrive à André Patry.* » L'auteur ne s'attarde pas sur la déception de ne pas avoir reçu sa lettre, de plus, il doit encore écrire à quelqu'un d'autre. En l'espace de deux lignes, le sujet est clos. Suzanne, elle, « *s'épanche et s'exhibe*<sup>126</sup> » dans la lettre du 2 juillet 1900 :

*Je suis complètement à plat. Encore si j'étais sûre de l'avoir cet après-midi par le second courrier – mais dire qu'il faudra peut-être vivre encore plus de douze mortelles heures à attendre, passer toute une longue nuit pendant laquelle je suis sûre de me réveiller toutes les deux ou trois heures pour voir à ma montre si le matin n'est pas près d'arriver !!! Ô tristesse !!!!!!! Ta lettre, la seule chose qui me donne le courage de traîner le long de la monotonie d'un jour sans toi !!!!!*

La différence d'épanchement entre les deux écritures est étroitement liée au temps. Soit, il conditionne et limite le message épistolaire (Jean Schlumberger), soit au contraire, il autorise l'effusion des sentiments (Suzanne Schlumberger).

Cécile Dauphin remarque aussi que « *les salutations des hommes sont souvent plus brèves que celles des femmes, résultat, sans doute, de la hâte avec laquelle ils écrivent souvent leurs lettres*<sup>127</sup> ». À l'inverse, Suzanne Schlumberger est au comble du désespoir, elle a le temps d'écrire et de décrire sa frustration. Le temps formate et dicte la rédaction d'une lettre d'amour. D'ailleurs, Suzanne associe le temps à la longueur de la lettre : « [...] *il me semble que j'aurais tant à vous dire si le temps était illimité aujourd'hui*<sup>128</sup> ».

L'heure de la levée de la poste, autre détail inhérent à l'acheminement postal, joue également un rôle essentiel dans la confection de la lettre amoureuse. La lettre, tributaire des codes épistolaires de son époque, est aussi soumise plus largement au temps objectif, au « *temps des horloges*<sup>129</sup> ».

Cette contrainte extérieure modifie le discours épistolaire et entrave la rhétorique amoureuse. Suzanne écrit le 18 septembre 1901 : « *Je t'écris très vite pour donner ma lettre et ne pouvant choisir mes mots faute de temps, je suis sûre que toute ma lettre sonne faux et ne te fera pas lire entre les lignes tout l'amour que je voudrais y enfermer.* » Ou encore, le 14 septembre 1902 : « *On me bouscule pour la poste ! Il faut que je me dépêche. Je déteste me dépêcher en général et spécialement lorsque je suis toute pleine d'amour que je voudrais t'envoyer tout palpitant.* »

---

<sup>126</sup> Brigitte Diaz, *L'épistolaire ou la pensée nomade*, op. cit., p. 164.

<sup>127</sup> Susan Foley, « J'avais tant besoin d'être aimée ... par correspondance », op. cit.

<sup>128</sup> Première lettre du 14 septembre 1899 écrite par Suzanne.

<sup>129</sup> <https://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/tnarrative/tnintegr.html>

La notion de temps a un impact sur les motifs d'écriture de la lettre amoureuse. Suzanne Schlumberger aimerait s'appesantir sur la feuille de papier pour trouver les mots qui correspondent à ses ressentis, or, l'heure de la levée de la poste l'empêche de se dire, car la précipitation la paralyse. Elle développe le motif qui la contrarie, la contrainte temporelle, au détriment du développement de son discours amoureux. La rhétorique épistolaire est bridée par le temps.

Pour Jean Schlumberger, l'heure de la levée de la poste est un détail qui n'influe pas directement sur le contenu de ses lettres, très souvent « *griffonnées* », par faute de temps en général. Son vocabulaire nous renseigne sur l'agitation qui règne autour de lui, ne serait-ce que par l'utilisation récurrente, dans son acception purement temporelle, de l'adverbe « vite ». Citons : « *Vite deux lignes griffonnées*<sup>130</sup> » ; « *Nous venons de déjeuner et je t'envoie vite un mot pour que tu ne sois pas toute la journée de demain sans rien recevoir*<sup>131</sup> » ; « *Vite je t'écris en rentrant de Braffie*<sup>132</sup>. » À l'inverse de Jean pour qui toutes les activités ne gravitent pas autour de la lettre, pour Suzanne, c'est « *la lettre [qui] imprime un rythme à l'existence quotidienne, dicte les temps faibles et les temps forts*<sup>133</sup>. »

Si les deux époux ont une conception du temps discordante, c'est aussi parce qu'ils évoluent dans des espaces opposés. Jean Schlumberger est celui qui part pour Paris, qui va vers la ville, « *espace social par excellence* », alors que Suzanne reste à « *la campagne, domaine, lui aussi par excellence, de l'intimité*<sup>134</sup> ». Cette affirmation appuie le contraste, que souligne Roland Barthes, entre celui qui part et celui qui reste :

*L'autre est en état de perpétuel départ, de voyage ; il est, par vocation, migrateur, fuyant ; je suis, moi qui aime, par vocation inverse, sédentaire, immobile, à disposition, en attente, tassé sur place, en souffrance, comme un paquet dans un coin perdu de gare*<sup>135</sup>.

## 2.2.2 La mise en scène du geste d'écriture dans l'espace

---

<sup>130</sup> Lettre reclassée du 2 août 1905 écrite par Jean.

<sup>131</sup> Lettre du 20 février 1905 écrite par Jean.

<sup>132</sup> Lettre du 28 septembre 1904 écrite par Jean.

<sup>133</sup> Françoise Simonet-Tenant, « Enquête sur la pratique des lettres personnelles », *L'Épistolaire au féminin : Correspondances de femmes (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, op. cit., p. 243.

<sup>134</sup> Marc Buffat, « Société et intimité dans les lettres à Sophie Volland », Mireille Bossis (éd.), *La lettre à la croisée de l'individuel et du social (Institut National de la Recherche Pédagogique à Paris, les 14-15-16 décembre 1992)*, « Détours littéraires », Paris, Éditions Kimé, 1994, p. 60.

<sup>135</sup> Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil, 1977, p. 19.

Celui qui reste est donc seul dans le lieu occupé habituellement par les deux partenaires. L'absent fait figure de fantôme. La mise en scène du geste d'écriture dans l'espace est une stratégie épistolaire afin de rétablir l'absent dans le lieu qu'il a abandonné. D'ailleurs, Suzanne avoue à son mari dans la lettre du 23 mai 1903 : « *Aussi je t'écris pour me raccrocher à toi, t'empêcher de te sauver.* »

Pour Cécile Dauphin, « *la ritualisation de l'espace dans l'écriture, dans un jeu subtil de mises à distance et de rapprochements, contribue à fabriquer un imaginaire autarcique, jalonné de " lieux communs ", connus de chacun des épistoliers*<sup>136</sup>. »

Suzanne se décrit dans l'univers qu'elle partage avec son mari, rappelant ainsi, les fondations de leur intimité : « [...] *Il m'arrive généralement de rester la plume en l'air, perdue dans une vague rêverie très douce, tandis que je vous écris*<sup>137</sup> » ; « *Je vous écris dans le petit salon à côté de ma chambre et comme il n'y a pas de table je vous écris sur mes genoux d'une façon fort instable*<sup>138</sup> » ou encore : « *Je t'écris dans mon petit salon*<sup>139</sup>. »

Ces détails spatiaux servent à créer une rencontre fictive. Ce rendez-vous illusoire se fait souvent au bord d'un quai chez Jean Schlumberger qui, souvenons-nous, est l'archétype du voyageur : « *Je t'écris de Bâle en attendant mon train. Je ne vais toute la journée qu'attendre des trains*<sup>140</sup> » ; « *Je t'écris en train, retour de Bray*<sup>141</sup> » ; « *J'avais emporté de quoi t'écrire hier en train, ma petite femme*<sup>142</sup>. »

L'écrivain Jürgen Siess déclare que la correspondance « *constitue aussi en soi un espace privé particulier. Le fauteuil dans lequel on lit l'épître intime ou la table sur laquelle on écrit, [...] le portrait qu'on tient de son partenaire ou la cheminée devant laquelle on était assis autant d'accessoires d'un décor que l'épistolier crée dans et par son discours*<sup>143</sup>. » La lettre configure un cadre intime. D'ailleurs, les mots utilisés par le couple Schlumberger témoignent de l'acte égotiste que constitue l'écriture de la lettre amoureuse. En effet, les amoureux écrivent parfois dans « un coin de ». Le substantif employé dans son acception particulière, met l'accent « *sur l'intimité et/ou l'étroitesse de l'espace*<sup>144</sup> ». Ce faisant, ils évitent les regards indiscrets et bâtissent un mur, créent une rupture, entre eux et le monde qui les entoure. Citons quelques

---

<sup>136</sup> Cécile Dauphin, « Pour une histoire de la correspondance familiale », *op. cit.*

<sup>137</sup> Lettre du 11 juillet 1899.

<sup>138</sup> Lettre du 15 septembre 1899.

<sup>139</sup> Lettre du 30 septembre 1903.

<sup>140</sup> Lettre du 23 février 1905 écrite par Jean.

<sup>141</sup> Lettre du 14 juin 1905 écrite par Jean.

<sup>142</sup> Lettre reclassée du 13 novembre 1907 écrite par Jean.

<sup>143</sup> Jürgen Siess, « La place de l'autre et l'image de soi dans les lettres de Marie-Jeanne Riccoboni », *L'Épistolaire au féminin : Correspondances de femmes (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, *op. cit.*, p. 17.

<sup>144</sup> <https://www.cnrtl.fr/definition/coin>

exemples. Suzanne écrit : « *Ce voyage me semble à présent un rêve, un rêve délicieux et je t'aime encore plus que jamais : mais un coin de table de buffet de gare n'est pas un endroit rêvé pour pouvoir le bien dire*<sup>145</sup>. » De son côté, Jean « *griffonne une ligne dans un coin de [s]on wagon*<sup>146</sup> » ou « *griffonne ce mot sur un coin de la table de la salle à manger*<sup>147</sup> ».

La mise en scène de l'espace privé met aussi en exergue les émotions. Les éléments géographiques sont en adéquation avec les ressentis. Le 18 septembre 1901, Suzanne écrit : « [...] *Je songe, assise dans un fauteuil jaune à la table à écrire du petit salon, je songe avec désespoir que commence pour moi une série de jours longs, lugubrement ternes et dont je ne vois pas la fin* ». Le 12 septembre 1899, l'aspect dégradé des lieux, pour cause de déménagement, corrèle avec la tristesse et la solitude de Suzanne : « *Je vous écris assise sur des débris d'armoire dans le salon et tout me semble triste, tellement triste sans vous*<sup>148</sup>. »

Cependant, l'illusion épistolaire est fragile. Elle peut être brisée par l'irruption du réel, notamment par l'intrusion d'autrui. Suzanne note dans ses lettres la présence de personnes, qui sont autant d'intrus, au moment où elle compose ses missives : « *Je t'écris en causant avec Louise, ce qui n'est pas trop pratique*<sup>149</sup> » ; « *Je t'écris avec une troupe de sœurs qui entre à chaque instant me voir pour une chose ou une autre*<sup>150</sup> » ou même : « *J'ai une furieuse envie de lancer les gens par la fenêtre à commencer par les enfants qui bavardent et m'empêchent d'écrire, je les bouscule et me fâche après contre moi-même d'être si irritable*<sup>151</sup>. »

Comme le dit Catherine Kerbrat-Orecchioni :

*On écrit parce qu'on est séparés, en même temps que pour créer l'illusion qu'on est ensemble ; du fait de l'existence de ce fossé, et pour tenter de le combler. La surabondance des références au cadre spatio-temporel dans le discours épistolaire a à cet égard un statut bien paradoxal, puisqu'en même temps qu'elles produisent un effet-de-présence, ces références soulignent aussi, puisqu'elles seraient superflues en situation partagée, la réalité de l'absence*<sup>152</sup>.

Toutefois, des stratégies épistolaires sont créées, pour compenser la vulnérabilité de l'échange. La mise en scène du geste d'écriture dans l'espace donne au destinataire une

---

<sup>145</sup> Lettre reclassée du 4 juin 1906 écrite par Suzanne.

<sup>146</sup> Lettre reclassée du 21 janvier 1911 écrite par Jean.

<sup>147</sup> Lettre du 7 juillet 1907 écrite par Jean.

<sup>148</sup> Lettre du 12 septembre 1899.

<sup>149</sup> Lettre du 23 septembre 1902.

<sup>150</sup> Lettre du 21 septembre 1903.

<sup>151</sup> Première lettre du 19 janvier 1906 écrite par Suzanne.

<sup>152</sup> Catherine Kerbrat-Orecchioni, « L'interaction épistolaire », *La lettre entre réel et fiction*, Jürgen Siess (dir.), coll. « Questions de littérature », Paris, CDU SEDES, 1998, p. 17.

représentation de la sphère intime qu'il partage avec le destinataire. Les deux scripteurs peuvent ainsi se retrouver grâce à ce mécanisme illusoire, le temps de la lecture de la lettre.

Dès lors que la lettre d'amour est tributaire de multiples contingences, que reste-t-il de sa substantifique moelle ?

### 2.3 Typologie du discours amoureux

La correspondance entre Suzanne et Jean Schlumberger illustre tout au long une relation amoureuse. À l'image de la correspondance entre Georges Sand et Alfred Musset, « [...] *le cliché (ou stéréotype) abonde dans l'épistolaire [du couple Schlumberger]. Outre qu'il est caractéristique de la prose lyrique et romantique, il est encore inhérent à la lettre d'amour, à son langage codé*<sup>153</sup>. »

Les lettres de femmes amoureuses « *sont pleines de protestations de sentiments et d'inquiétudes, d'exclamations, d'apostrophes passionnées, de larmes, de reproches, de supplications*<sup>154</sup> ». La lettre féminine « *s'ouvre aux confessions psychologiques, aux effusions du moi qui ose s'affirmer, au tutoiement, aux embrassades et aux tendresses*<sup>155</sup> ».

Retrouve-t-on dans l'écriture épistolaire de Suzanne les caractéristiques inhérentes à la lettre d'amour ? Qu'en est-il de l'écriture amoureuse de Jean Schlumberger ? Y retrouvons-nous les topoï et la lexie de l'amour ? Ou, au contraire, leur rhétorique sentimentale est-elle originale et met-elle en scène des thématiques inexploitées ?

#### 2.3.1 De la découverte de l'autre *via* le prisme de la littérature

L'intérêt d'une analyse des lettres d'amour « *tient au fait essentiel qu'elles sont l'expression, la construction symbolique de relations amoureuses* ». Brigitte Diaz affirme que

*[...] le sens de la marche épistolaire, en l'occurrence, c'est d'abord cette exploration phénoménologique de soi [...]. Autoréflexive en dépit de sa structure dialogique, la correspondance, dans ses premiers temps d'existence, est tout entière centrée sur le moi*

---

<sup>153</sup> Nathalie Abdelaziz : « La lettre et l'être : une correspondance d'artiste » (Sand-Musset), *La lettre à la croisée de l'individuel et du social*, op. cit., 107.

<sup>154</sup> Cécile Dauphin, Danièle Pouban, « Les stéréotypes de l'épistolière à l'épreuve des gravures (France, XIX<sup>e</sup> siècle), *L'Épistolaire au féminin : Correspondances de femmes (XVIII<sup>e</sup> –XX<sup>e</sup> siècle)*, op. cit., p. 77.

<sup>155</sup> Marie-Claire Grassi, « Des lettres qui parlent d'amour », *Romantisme*, 1990, n° 68. Amours et société, [https://doi.org/10.3406/roman.1990.6123www.persee.fr/doc/roman\\_00488593\\_1990\\_num\\_20\\_68\\_6123](https://doi.org/10.3406/roman.1990.6123www.persee.fr/doc/roman_00488593_1990_num_20_68_6123) pp. 23-32.

*qu'il s'agit à la fois de mettre en scène, d'explorer, d'identifier, d'archiver mais aussi de construire*<sup>156</sup>.

La construction identitaire de soi, puis du couple, passe par le prisme de la littérature qui tient une place sacralisée dans la relation épistolaire du couple Schlumberger, et plus largement, dans leur famille respective. Jean Schlumberger déclare que « *la lecture en commun a toujours été de tradition au Val-Richer*<sup>157</sup> ». Suzanne lit aussi bien Dante, Marcelle Tinayre, qu'Elizabeth Barrett Browning, que des livres que Jean lui conseille, lequel consacre une partie de son œuvre *Éveils* à ses « premières lectures » en énumérant les auteurs et œuvres de son enfance « *Fenimore Cooper, un grand nombre de Walter Scott, Ivanhoé, Quentin Durward, Guy Mannering, [...] et l'Histoire des Grecs de Duruy*<sup>158</sup>. »

Nous l'avons vu, qu'elle soit individuelle ou collective, la lecture est d'abord liée aux principes éducatifs de la bourgeoisie, mais aussi aux valeurs du monde protestant auquel appartiennent les deux partenaires. Mais il faut ajouter que pour le couple Schlumberger le lien à la littérature « *est quasiment immanent à la lettre en elle-même*<sup>159</sup> ». C'est le moyen par excellence d'approfondir la relation à l'autre et de se découvrir soi-même. Au début de la relation épistolaire, c'est par le biais des lectures communes que l'homme et la femme vont apprendre à s'affirmer, à défendre leurs idées et à se dire.

Prenons une longue citation de Suzanne dans la lettre du 16 août 1899 :

*J'ai fini tous vos livres : j'ai lu en entier hier Âmes Solitaires, je plains énormément Käthe. Je crois qu'elle aurait pu être une vraie compagne pour son mari, Johannes, si celui-ci s'était donné la peine de chercher à la comprendre et de ne pas la traiter de parti-pris comme une petite fille. Pour moi, Johannes malgré toutes ses idées élevées est un parfait égoïste qui ruine le bonheur de toute sa famille sans but plus noble que lui-même au fond... Dans ces ménages qui ne s'entendent pas je ne donne pas toujours les torts au mari : par exemple, quoique cela ne ressemble pas en beaucoup de points à Âmes Solitaires, prenons Robert Elsmere : là, la femme de Robert m'agace par son étroitesse : cette nature si noble, si droite, si peu égoïste justement de Robert comment n'a-t-elle pas essayé de la pénétrer, de la comprendre. Et comment n'a-t-elle pas vu que malgré les formes changées, il était resté très religieux et qu'ils auraient pu rester en communion d'esprit si elle ne s'était pas attachée et arrêtée si étroitement aux mots, à la lettre plutôt qu'à l'esprit. Quant à Rosmersholm que j'ai relu, je trouve le caractère de Rosmer très intéressant, attachant comme nature quoiqu'un peu faible. Pour Rebecca je ne puis arriver à démêler au juste ce qu'elle est. Je vous abandonne le recteur Kroll encore un de ces sectaires inflexibles !*

---

<sup>156</sup> Brigitte Diaz, *L'épistolaire ou la pensée nomade*, op. cit., p. 84.

<sup>157</sup> Jean Schlumberger, *Éveils*, op. cit., p. 51.

<sup>158</sup> *Ibid.*, pp. 29-30.

<sup>159</sup> Brigitte Diaz, « L'épistolaire au féminin », op. cit., p. 11.

Jean Schlumberger donne à sa femme des livres qu'il a déjà lus, certainement dans le but de savoir si les critiques de Suzanne s'alignent sur les siennes ou s'y opposent. Le prisme de la littérature sert à sonder la personnalité, à découvrir le partenaire. C'est comme si Jean Schlumberger avait prêté ses livres à Suzanne en lui murmurant : « Dis-moi ce que tu penses de cette œuvre, je comprendrai qui tu es. »

Même si nous ne disposons pas des premières missives de Jean Schlumberger, nous devinons, grâce au contenu des lettres de Suzanne, que c'est par le biais de lectures identiques que leurs opinions se confrontent. La lecture du drame intime *Âmes Solitaires* de Gerhart Hauptmann en est une illustration :

*Vous m'amusez beaucoup en commençant par me dire que vous êtes tout à fait de mon avis pour Âmes Solitaires quand la suite de ce que vous dites prouverait que vous n'êtes pas tout à fait pourtant de mon avis, et d'ailleurs vous auriez bien raison de garder votre manière de penser si vous croyez être dans le vrai*<sup>160</sup>.

Dans un jeu proche de la parade nuptiale, les caractères se jaugent, les esprits s'évaluent, les avis se heurtent ou se confondent. Suzanne Schlumberger écrit le 20 août 1899 : « *Je reconnais que vous avez parfaitement raison pour Le Canard Sauvage, et en y réfléchissant depuis je l'ai compris comme vous.* »

La littérature, valeur fondamentale de l'éducation et de l'instruction religieuse du couple Schlumberger, est ici au service d'une construction de soi, grâce à l'exercice du jugement sur l'œuvre littéraire, et d'une fabrication du couple, où chaque scripteur décèle la psychologie de l'autre. La référence littéraire dans la lettre amoureuse permet l'articulation d'une « *double mise en scène : celle du moi singulier qui s'énonce, et celle de la relation qui engage les deux correspondants*<sup>161</sup> ».

La critique de l'œuvre littéraire peut servir plusieurs causes. D'abord, elle facilite l'apparition d'un processus identificatoire. En lisant « *la première histoire d'Andersen* », intitulée *What the Moon Saw*, Suzanne reconnaît s'être identifiée « *à cette jeune fille des Indes qui avance rapidement sans prendre garde aux lianes épineuses qui déchirent ses sandales, aux bêtes sauvages qui reculent devant la lampe allumée qu'elle tient*<sup>162</sup> ». Lorsqu'elle découvre le roman de Gabriele d'Annunzio, *Le Triomphe de la Mort*, elle se sent « *des parentés d'esprit avec Georges* », le protagoniste.

---

<sup>160</sup> Lettre du 18 août 1899.

<sup>161</sup> Marie-Françoise Chanfrault-Duchet : « Lettres d'adolescents en détresse : énonciation du moi et représentations sociales », *La lettre à la croisée de l'individuel et du social*, op. cit., p. 186.

<sup>162</sup> Lettre du 15 juin 1900.

En s'identifiant aux personnages rencontrés dans les livres, Suzanne donne à voir de manière oblique des éléments constitutifs de son autoportrait. D'ailleurs, Brigitte Diaz signale qu'il s'agit d'une « *étape obligée et récurrente de toutes ces correspondances [de femmes], comme s'il en était l'intention première et le moteur d'écriture ; c'est là un paradoxe de la correspondance, où l'on s'adresse à l'autre pour se trouver soi-même*<sup>163</sup> ». Même l'acte de lecture est propice à une représentation de soi-même, comme le montre cette lettre de Suzanne :

*Généralement lorsque je lis un livre, j'en reçois tout d'abord une impression – impression qui varie selon l'état d'esprit dans lequel je me trouve au moment où je le lis – impression analogue à celle que l'on reçoit d'un tableau, d'une œuvre musicale, la première fois qu'on l'entend et qui se modifie souvent étrangement après à la réflexion, tellement même parfois que l'on ne peut se rappeler cette première impression*<sup>164</sup>.

L'appréciation de l'œuvre littéraire peut être déviée également afin de souligner les similitudes qui existe entre l'histoire de l'œuvre et l'histoire de leur couple :

*Sais-tu aussi ce que je pense quand je lis maintenant l'histoire de l'amour de deux amants. C'est que nous nous aimons aussi ardemment, aussi follement nous deux et que de plus, nous avons au fond une sérénité et une confiance qui vient de notre vie en commun*<sup>165</sup>.

Suzanne n'esquisse pas seulement quelques autoportraits fragmentés dans ses lettres, elle expose ses attentes à travers l'œuvre littéraire. Afin d'exprimer au mieux son idéal de vie commune, elle cite dans la lettre du 18 juillet 1899, un passage du roman *Hellé* de Marcelle Tinayre :

*Ensemble, nous pourrions faire de grandes choses, et nos luttes et nos déceptions auraient de merveilleuses revanches. Nous serions ce couple ... non plus le maître et l'esclave, mais les époux égaux et différents, associés pour le bien et le bonheur, fortifiés, meilleurs l'un par l'autre*<sup>166</sup>.

La littérature devient alors la messagère du désir de l'union complète. Pour faire part à Jean de ses réflexions sur l'égalité homme / femme, Suzanne utilise, dans la lettre du 20 juillet 1899, un autre passage du roman *Hellé* :

*Et quel étrange idéal d'amour propose-t-on à la femme ? Pourquoi doit-elle plutôt que l'homme se briser, se sacrifier ? Pourquoi effacerai-je ma personnalité dans l'amour ?*

---

<sup>163</sup> Brigitte Diaz, « L'épistolaire au féminin », *op. cit.*, p. 9.

<sup>164</sup> Lettre du 20 août 1899.

<sup>165</sup> Lettre du 19 août 1899.

<sup>166</sup> Marcelle Tinayre, *Hellé*, La Revue de Paris, 1899/07 (A6, T4)-1899/08, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k17450h/f31.item>, p. 31.



*Celui qui méconnaîtrait la justice au point de m'imposer un suicide intellectuel serait un tyran ou un imbécile : en aucun cas je ne saurai l'aimer. Je ne veux ni me sacrifier, ni sacrifier mon mari. Nous devons nous efforcer de réaliser ensemble une vie harmonieuse en nous respectant, nous aidant, nous complétant*<sup>167</sup>.

Marie-Françoise Chanfrault-Duchet note :

*Si, dans le cas de la lettre personnelle, la relation qui engage les deux correspondants relève, comme il se doit, de l'interpersonnel, elle reste, comme toute interaction, marquée au sceau du social, et donc surdéterminée par un "qui je suis pour toi" – "qui tu es pour moi". Cette dimension, F. Flahaut (1978) l'a théorisée, à partir de la notion de "rapport de places" ; comme directement liée à la place assignée à tout sujet par la société, mais aussi par les réseaux interpersonnels dont il participe. Constituant le cadre dans lequel se fonde et se définit l'identité singulière, ce rapport de places est ainsi le lieu où le sujet investit un désir de reconnaissance qui adjoint à la figure du je et du tu envisagée plus haut, un "qui je prétends-entends être pour toi"/"qui tu prétends-entends être pour moi"*<sup>168</sup>.

Plus largement, la mise en scène de la lecture dans les lettres donne à voir Suzanne Schlumberger comme une femme cultivée et bien éduquée. La place de la littérature dans cette correspondance conjugale est d'autant plus importante que Jean Schlumberger deviendra écrivain. Parler de littérature est une sorte de mise à l'épreuve pour Suzanne qui consiste à jauger ses capacités intellectuelles et cognitives. D'ailleurs, elle écrira, le 1<sup>er</sup> juillet 1905 : « [...] *Il me faudra trouver encore le temps de travailler et de lire pour que tu ne me méprises pas trop* ».

### 2.3.2 Les premières lettres : miroir d'un couple naissant

Rappelons-le, la correspondance conservée existe à une voix jusqu'en 1903 inclus. Mais les réponses de Suzanne à Jean nous permettent d'envisager une partie du contenu de celles de Jean. L'analyse de son discours permet de relever la présence d'au moins trois motifs d'écriture identiques chez les jeunes fiancés. Les lettres deviennent un lieu où s'observe l'origine de leur histoire sentimentale.

Les premières lettres de Suzanne mettent en valeur une écriture centrée sur le futur. Le style épistolaire se projette dans un idéal de vie commune. La jeune femme débute ses lettres par l'adverbe d'acceptation « *oui* », et exprime, de ce fait, son accord sur « *un énoncé positif*<sup>169</sup> ». Le 6 juillet 1899, elle note : « *Oui, il faut que notre foyer devienne un centre de chaleur, où tous*

---

<sup>167</sup> *Ibid.*, pp. 339-340.

<sup>168</sup> Marie-Françoise Chanfrault-Duchet : « Lettres d'adolescents en détresse : énonciation du moi et représentations sociales », *La lettre à la croisée de l'individuel et du social*, op. cit., p. 186.

<sup>169</sup> <https://www.cnrtl.fr/definition/oui>

*ceux qui souffrent, tous les découragés, tous les isolés, puissent venir s'y réchauffer et y retremper leurs forces !* » le 14 août de la même année, elle écrit : « *Oui, Jean, il faut que nous soyons vigilants pour que rien ne se glisse entre nous.* » La présence de la locution adverbiale « moi aussi », qui note l'approbation de l'opinion de Jean Schlumberger, est un autre moyen de comprendre ce qui a été écrit. Citons en exemple : « *Moi aussi mon Jean je veux vous aimer tout à fait bien et ne pas être une de ces fausses sentimentales, exigeantes dans leur amour*<sup>170</sup> » ou encore : « *Tu sais, je crois, moi aussi que je t'aime pas peu et que je t'aime comme d'autres femmes aiment leur amant*<sup>171</sup> ... ». À travers ces indices linguistiques, se dessinent les valeurs communes que le couple veut établir.

Chacun énonce ses attentes et exprime aussi la crainte de décevoir l'autre. Suzanne unit sa pensée à celle de son futur mari : « *Nos peurs réciproques d'être la source de désillusions l'un pour l'autre finissent par m'amuser car je crois que franchement nous pouvons être sans crainte à ce sujet*<sup>172</sup> ». Et Suzanne, à plusieurs reprises, cherche à rassurer Jean. Par exemple, elle écrit : « *Mon Jean, n'ayez plus de doutes sur vous-même vis-à-vis de moi et soyez sûr que par vous je suis et serai parfaitement heureuse*<sup>173</sup>. » Ou encore : « *[...] Pourquoi croyez-vous que le sentiment de votre responsabilité envers vos frères et sœur me choquerait-il. Au contraire, je vous comprends, et vous en aime un peu plus (si cela est possible !) de prendre au sérieux votre place d'aîné*<sup>174</sup>. » Les deux partenaires confirment l'authenticité de leurs sentiments : « *Oui, je crois absolument au désintéressement, à la noblesse de votre amour, j'y crois malgré tout ce que cela a d'étonnant, d'irréel, d'inconcevable*<sup>175</sup> ! » ; « *Oui, mon Jean, je suis persuadée, tout à fait persuadée de votre confiance en moi*<sup>176</sup>. »

Une volonté de transparence et de sincérité émane des lettres :

*A force de me parler des choses noires que je ne vois, soi-disant pas au fond de toi, je pourrais finir par croire aux choses les plus épouvantables. Mais, vois-tu maintenant tout ce que je pourrais découvrir même de plus vil, de plus bas, ne changerait rien à mon amour. Je sais aussi moi ce que je vauz .... et pourtant tu m'aimes !! Peut-être ne valons-nous tous deux que par cet amour même*<sup>177</sup> ???

Les premières lettres de Suzanne Weyher à celui qui n'est encore que son fiancé, Jean Schlumberger, illustrent leurs attentes et leurs espérances mutuelles. Tous deux érigent le

---

<sup>170</sup> Lettre du 18 juillet 1899.

<sup>171</sup> Lettre du 22 septembre 1902.

<sup>172</sup> Lettre du 8 juillet 1899.

<sup>173</sup> Lettre du 24 août 1899.

<sup>174</sup> Lettre du 16 août 1899.

<sup>175</sup> Lettre du 22 août 1899.

<sup>176</sup> Lettre du 20 juillet 1899.

<sup>177</sup> Lettre du 17 juin 1900.

sentiment amoureux comme socle de leur relation. Cela fait de leur correspondance un témoignage de « *ce nouvel idéal du couple républicain, tout pénétré de stoïcisme romain et libre penseur, qui fait de son unité même sa religion. [...] Aspiration à l'unité fusionnelle d'un couple qui se suffirait à lui-même*<sup>178</sup>. » La relation conjugale du couple Schlumberger se met en place, dans et par l'échange épistolaire.

### 2.3.3 Stéréotypes de la lettre d'amour

L'analyse de la correspondance permet de constater que le lien entre Suzanne Weyher et Jean Schlumberger se construit au rythme du flux des lettres et parallèlement s'observe une typologie du discours amoureux, attendue dans ce type de correspondance.

#### 2.3.3.1 S'écrire l'amour

L'énonciation du sentiment amoureux au sein d'une correspondance conjugale est un topos incontournable. Il vise à assurer l'autre de l'authenticité de son amour, de son intensité et sa pérennité. De fait, puisque Jean et Suzanne Schlumberger sont un couple, il est prévu qu'ils s'écrivent des lettres d'amour. Notons cependant que la rhétorique amoureuse de Jean et de Suzanne diffère.

En effet, Jean Schlumberger révèle son amour à Suzanne par le biais de ce que Cécile Dauphin appelle la « *lettre-caresse* ». Sa spécificité est qu'elle « *appartient aux deux registres de l'âme et du corps, de l'objet qui caresse le cœur*<sup>179</sup>. » Susan Foley rappelle que c'est « *au cours du XIX<sup>e</sup> siècle [que] le corps de l'absent(e) est de plus en plus souvent évoqué dans la correspondance pour exprimer les sentiments liés au corps*<sup>180</sup>. » La rhétorique amoureuse de Jean Schlumberger est représentative de cette association corps / cœur. Il clôt sa lettre du 28 septembre 1904 en se projetant dans l'avenir : « *Je te serrerais et te presserais ce soir dans mes bras... Et je t'embrasse et je t'aime.* » Il termine une autre missive en annonçant : « *Je dévore ta chère figure, tes yeux qui rient. Je t'aime plus que tout*<sup>181</sup>. » Il n'est pas anodin que ces manifestations amoureuses, mêlant sensualité et affection, soient écrites, généralement, à la fin des lettres de Jean Schlumberger, avant la signature de son initiale « J ». En effet, le dénouement de la lettre met fin symboliquement au temps de la rencontre virtuelle. L'écriture amoureuse de

---

<sup>178</sup> Michelle Perrot, *Histoire de la vie privée : de la Révolution à la Grande Guerre*, op. cit., p. 138.

<sup>179</sup> Cécile Dauphin, Pierrette Lebrun-Pezzerat, Danièle Pouban, *Ces Bonnes Lettres*, op. cit., p. 142.

<sup>180</sup> Susan Foley, « J'avais tant besoin d'être aimée ... par correspondance », op. cit.

<sup>181</sup> Lettre reclassée du 4 août 1905 écrite par Jean.

Jean Schlumberger termine l'entretien fictif dans une sorte d'apothéose, de communion entre les corps, séparés par la distance : « *Après-demain ! T'embrasser et t'embrasser encore.* » ; « *Toi je t'embrasse moins respectueusement, ainsi que tu l'aimes.* » Ou encore : « *Et je t'embrasse et je m'en donne*<sup>182</sup>... »

La présence de points de suspension dans la rhétorique amoureuse de Jean Schlumberger est une invitation à l'allusion et à la suggestion. La figure de style qu'est l'aposiopèse, permet à Suzanne Schlumberger, de compléter à sa guise les phrases en suspens de son mari. La future union des corps passe par une communion des esprits, rendue tangible par le jeu de séduction qui s'instaure entre les deux époux, *via* la rhétorique amoureuse. Suzanne Schlumberger écrit le 1<sup>er</sup> août 1905 : « *Je t'aime beaucoup, beaucoup.... Ta Suse. As-tu pensé à emporter ta drogue fortifiante ?* » ou même le 11 août 1905 : « *Tu avais l'air aussi de bien m'aimer hier soir !... !.....* »

De son côté, Suzanne Schlumberger énonce également dans ses lettres le sentiment amoureux, mais elle l'idéalise, l'exalte, le porte à son paroxysme. Il s'agit d'amour-passion. Le psychiatre Jean Schmid en donne la définition suivante :

*La passion est un état psychique dans lequel, pour la personne affectée (sujet de la passion), une certaine personne (choisie par le sujet comme objet de sa passion) est perçue comme la source de tout bonheur possible ; la pensée de perdre le contact avec l'objet est vécue comme un malheur à peine imaginable*<sup>183</sup> [...].

La rhétorique amoureuse de Suzanne est celle d'une passionnée. L'être aimé, Jean Schlumberger, est le dépositaire de la joie de Suzanne. Celle-ci écrit le 14 septembre 1899 : « *Mais je me considère au contraire comme la plus heureuse des femmes ! J'ai rencontré l'âme sœur, celle à côté de laquelle je pourrai m'épanouir librement, complètement [...]* ». L'exaltation est telle que l'amour acquiert une connotation magique, irréelle : « *Tous mes rêves que je croyais irréalisables, réalisés ! Je me sens comme renaissant à la vie [...]. Vous êtes venu réveiller, remuer ce vieux fond : vous êtes le Prince des vieux contes de fées, attendu longtemps qui venez enfin briser le charme*<sup>184</sup>. » Dans ce passage, la passion « *apparaît dans sa nudité, comme la négation du rationnel et du cognitif* ». Nous pouvons ajouter avec Herman Parret que

---

<sup>182</sup> Lettre reclassée du 1<sup>er</sup> août 1905 écrite par Jean.

<sup>183</sup> Jean Schmid, « "Passion amoureuse et clivage du moi" : une théorie de la passion est-elle possible ? », *Psychothérapies*, 2008/3 (Vol. 28), p. 189-200. DOI : 10.3917/psys.083.0189. URL : <https://www.cairn.info/revue-psychotherapies-2008-3-page-189.htm>

<sup>184</sup> Lettre du 7 juillet 1899.

« le sujet des passions se rend présent dans son discours, se met en discours, car les passions ont un langage particulier<sup>185</sup>. »

La déclaration enflammée de Suzanne Schlumberger, qui suit, synthétise ces propos :

*Ô mon amour adoré, ô toi, Jean que j'aime plus que tout, de nouveau pouvoir t'embrasser follement, éperdument, de nouveau sentir tes lèvres qui savent embrasser comme personne ne sait embrasser, sur les miennes, regarder jusqu'au fond de tes yeux, et tout cela après-demain !!! Quelle ivresse !!!! Comment vais-je faire pour vivre calmement jusque-là ?!!!!!!!!!!!!!! Je ne peux plus penser à autre chose<sup>186</sup>.*

D'un point de vue stylistique, la présence de l'apostrophe associée à une prolifération de points d'exclamation, donnent du relief à l'écriture amoureuse de Suzanne Schlumberger, qui parvient à transcrire ses émotions. Son écriture tourmentée renvoie à son état d'esprit. La présence intempestive de points d'exclamation est d'autant plus significative que cette ponctuation était qualifiée au XVIII<sup>e</sup> siècle de « point d'admiration » ou « point admiratif<sup>187</sup> ». Néanmoins, Suzanne est consciente que son amour la déraisonne, l'assujettit, car elle « constate avec mélancolie [qu'elle devient] tous les jours plus absurde ». Elle avoue :

*Je m'aperçois que je n'ouvre plus ma bouche que pour parler de toi à propos de tout et de rien. Ce que cela doit assommer tous ces pauvres êtres d'entendre toujours ton nom !! Et chaque matin je prends la résolution que pas une fois dans la journée je ne prononcerai le nom de Jean, et puis, et puis... c'est tout au plus si j'arrive à le rentrer deux ou trois fois sur cent quand il est sur le point de sortir<sup>188</sup>.*

Le bonheur excessif qui s'empare de Suzanne Schlumberger, dès lors qu'il est question de son amour pour Jean Schlumberger, engendre la formulation de méditations sur la fragilité même de cet état : « Mon Jean, mon Jean, pourquoi ne puis-je aimer calmement et raisonnablement ? Et pourquoi y a-t-il dans mon bonheur un tel bizarre mélange de joie intense et de mélancolie<sup>189</sup> ? » Suzanne s'interroge. A-t-elle droit à cet amour ? : « C'est presque trop beau, et je me demande pourquoi tant de bonheur pour moi qui ne l'ai pas mérité<sup>190</sup> [...]. » Ses pensées sont en adéquation avec l'affirmation de Marie-Françoise De Munck qui constate que « l'histoire de la relation amoureuse comme telle s'accompagne d'une distanciation sous forme d'analyse,

---

<sup>185</sup> <http://www.diacronia.ro/ro/indexing/details/A5562/pdf>

<sup>186</sup> Lettre du 19 juin 1900.

<sup>187</sup> Liselotte Biedermann-Pasques, « Approche d'une histoire du point d'exclamation », *Faits de langues*, n° 6, Septembre 1995. L'exclamation. pp. 13-22. URL : [www.persee.fr/doc/flang\\_1244-5460\\_1995\\_num\\_3\\_6\\_1001](http://www.persee.fr/doc/flang_1244-5460_1995_num_3_6_1001)

<sup>188</sup> Lettre du 29 juin 1900.

<sup>189</sup> Lettre du 21 juillet 1899.

<sup>190</sup> Lettre du 14 août 1899.

*de commentaires sur l'amour même, d'une réflexion sur les conditions de l'amour, sur ses ravages*<sup>191</sup>. »

Lorsque Jean est loin de sa femme, qui se retrouve alors seule confrontée à ses pensées, celle-ci réalise le caractère subordonnant de ses sentiments amoureux. Elle se déclare « *esclave* » de son amour car en dehors de lui, elle n'a « *plus ni volontés, ni énergies* ». Elle témoigne du sentiment de perte, insurmontable, qu'elle ressent : « *Tu es le ressort de toute ma vie : si tu venais à me manquer, tout s'arrêterait en moi. [...] Et je m'aperçois que ce n'est que la triste et exacte vérité lorsque je te dis que loin de toi je ne peux pas vivre*<sup>192</sup>. » Ou encore : « *Mais je sais que je t'aime plus tendrement que jamais et que je ne peux pas vivre sans toi. Dis-toi encore jusqu'à ce soir combien je t'adore*<sup>193</sup>. » L'être aimé est même confondu à un besoin physiologique. Elle déclare le 19 octobre 1902 : « *Tu es aussi nécessaire à ma vie que l'air, la nourriture et le sommeil*<sup>194</sup>. »

Le psychiatre Jean Schmid indique néanmoins que la passion est « *une composante du sentiment amoureux [...] pratiquement indiscernable de celui-ci dans la phase de l'amour à l'état naissant et aussi longtemps qu'il existe une perspective d'amour partagé* ». Force est de constater que les déclarations passionnées de Suzanne Schlumberger se situent principalement au début de leur relation épistolaire, et donc, aux prémices de son histoire sentimentale. Et puisque nous n'avons pas les premières lettres de Jean Schlumberger, rien ne nous invite à croire qu'il n'était pas non plus dans les premiers temps de son histoire sentimentale, sous le joug de la passion.

Le docteur en médecine et psychothérapeute continue son analyse et précise :

*Par contre, dès le moment où cette perspective d'amour partagé est menacée ou absente, la passion se manifeste comme distincte du sentiment amoureux. Alors se révèle une dimension de violence inhérente à la passion, volontiers caractérisée par des métaphores à caractère oral (une passion « dévorante »). Cette violence, en tant que phénomène intrapsychique, s'exerce à l'égard du moi du sujet, par le fait que la pensée de l'objet prend la place de toute autre pensée*<sup>195</sup>.

Dans le cas de Suzanne Schlumberger, ce n'est pas la perspective d'amour partagé qui est absente, c'est l'être aimé qui, par son absence, remet en cause le lien amoureux. Le discours passionné prend la forme d'une obsession où tout est prétexte à penser à l'être absent. Le 13 juin

---

<sup>191</sup> Marie-Françoise De Munck, « Les femmes écrivent l'amour. Amour et sexualité dans la littérature féminine contemporaine », *La Cause freudienne*, 2008/3 (N° 70), p. 129-142. DOI : 10.3917/lcdd.070.0129. URL : <https://cache.univ-tln.fr:2057/revue-la-cause-freudienne-2008-3-page-129.htm>

<sup>192</sup> Lettre du 2 juillet 1900.

<sup>193</sup> Lettre du 30 juillet 1900.

<sup>194</sup> Lettre du 19 octobre 1902.

<sup>195</sup> Jean Schmid, « "Passion amoureuse et clivage du moi" : une théorie de la passion est-elle possible ? », *op. cit.*

1900, c'est le roucoulement des tourterelles qui amène la femme délaissée à ressasser sa solitude : « *J'ai des envies folles le matin d'étrangler d'impudentes tourterelles qui ont le mauvais goût de venir roucouler devant ma fenêtre et me dire : " Nous avons un gentil mari, qui nous fait de belles révérences, tandis que toi tu es seule... seule..."* ». » Jean Schlumberger occupe tout l'espace cognitif de Suzanne. Le 28 juin 1900, elle note : « *Je ne sais rien te dire d'autre, que je t'aime, que je t'adore, que tu es toute ma vie, que je n'ai pas une pensée à laquelle tu ne sois mêlé.* » Cela perdure et ne s'applique pas uniquement au seuil de leur relation conjugale, la femme quittée continue à exposer sa passion : « *Mon amour adoré, je pense à toi tout le temps, tout le temps*<sup>196</sup>. »

Le temps de l'écriture d'une lettre à sa belle-mère, Marguerite Schlumberger, Suzanne pourrait se libérer de cette ardeur en pensant à autre chose, mais l'être aimé revient toujours dans son esprit, comme par intrusion. Elle écrit le 30 juin 1900 :

*Je ne sais plus ce que j'ai pu écrire à Mère hier ; mais j'ai le sentiment d'avoir dit dans ma lettre un tas d'idioties. Je sais seulement que je l'ai écrite très vite, que j'étais très excitée, qu'elle roulait uniquement sur toi et que ton nom revenait au moins deux ou trois fois par page. Qu'est-ce que tu veux, j'ai le cœur tellement plein, débordant de notre amour qu'il faut absolument que je parle de toi sans cela j'étoufferais.*

Afin de ne pas fulminer sous le poids écrasant de cette passion inassouvie, la rhétorique amoureuse de Suzanne Schlumberger adopte « *le mode élégiaque dont les modulations vont à la fois fournir des ressources expressives et contribuer à entretenir et canaliser l'effervescence du sentiment*<sup>197</sup> ». Tel un animal agonisant, Suzanne « *brame* » après Jean « *à chaque instant*<sup>198</sup> ». Elle a « *envie de pleurer [...] comme un tout petit bébé*<sup>199</sup> » quand elle pense à la distance qui la sépare de lui, ou encore, elle exprime sa colère, rendue tangible par la prolifération des points d'exclamation : « *Tu crois que c'est gai d'être restée seule dans ce grand vide qui se fait toujours après tes départs*<sup>200</sup> !!!! » La fin de sa lettre du 12 juin 1906 résume son tempérament lorsqu'elle est quittée : « *Je n'aime décidément pas le veuvage. Cela me réussit toujours très mal.* »

---

<sup>196</sup> Lettre du 31 juillet 1905 écrite par Suzanne.

<sup>197</sup> Bernard Bray, « Treize propos sur la lettre d'amour », *L'Épistolarité à travers les siècles, Geste de communication et/ou d'écriture, op. cit.*, p. 34.

<sup>198</sup> Lettre du 12 juin 1906 écrite par Suzanne.

<sup>199</sup> Deuxième lettre du 22 janvier 1906 écrite par Suzanne.

<sup>200</sup> Lettre du 31 janvier 1901.

Comme le dit Roland Barthes : « *Historiquement, le discours de l'absence est tenu par la Femme*<sup>201</sup>. » La rhétorique amoureuse de Suzanne Schlumberger est caractéristique de cette norme. Toutefois, c'est cette même absence qui renforce le lien amoureux, c'est ce que Stendhal nomme la cristallisation des désirs.

La spécificité de la relation sentimentale entre Jean et Suzanne Schlumberger est qu'elle est rythmée, du début à la fin, par des séparations momentanées. Loin de représenter des entraves à leur union, ces absences temporaires semblent au contraire être au service d'une consolidation de leurs sentiments amoureux, car l'absence elle-même rappelle la précarité de l'union, et vient renforcer le plaisir des retrouvailles.

S'écrire l'amour, c'est essayer, par de multiples modalités expressives, de dire à l'absent ce que l'on ressent. Mais il s'agit bien là d'une tentative de transparence souvent vaine, rendue impossible par les différentes fluctuations du sujet écrivant. De plus, à la manière de la romancière Françoise de Graffigny, Suzanne s'interroge « *sur l'incommunicabilité et le rôle de la langue*<sup>202</sup> ».

### 2.3.3.2 L'aspect lacunaire du langage

Suzanne se plaint souvent de l'aspect inconsistant du langage : « *Hélas ! Toujours la même impuissance à exprimer ce qui vous remplit l'âme et à en peindre les teintes ternes et grises, chaudes et lumineuses, ou sombres et étouffées*<sup>203</sup>. » Ses propos sont en parfaite adéquation avec ceux de Roland Barthes :

*Je ne puis m'écrire. Quel est ce moi qui s'écrirait ? Au fur et à mesure qu'il entrerait dans l'écriture, l'écriture le dégonflerait, le rendrait vain ; il se produirait une dégradation progressive, dans laquelle l'image de l'autre serait, elle aussi, peu à peu entraînée (écrire sur quelque chose, c'est le périmer), un dégoût dans la conclusion ne pourrait être que : à quoi bon ? Ce qui bloque l'écriture amoureuse, c'est l'illusion d'expressivité*<sup>204</sup> [...].

Les considérations sur le langage, qui paraît toujours faible par rapport à la foule de sentiments ressentis, est un thème récurrent dans une correspondance conjugale. Cette réflexion

---

<sup>201</sup> Roland Barthes, *Œuvres complètes : Fragments d'un discours amoureux*, T. V., livres, textes, entretiens, 1977-1980, nouvelle édition revue, corrigée et présentée par Éric Marty, Paris, Seuil, 2002, p. 41.

<sup>202</sup> Marianne Charrier-Vozel, « L'autoportrait de l'épistolière au XVIII<sup>e</sup> siècle : entre réalité et fiction », *Correspondances de femmes (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, op. cit., p. 31.

<sup>203</sup> Lettre du 13 août 1899.

<sup>204</sup> Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, op. cit., p. 114.



sur la langue apparaît dans l'écriture amoureuse de Suzanne Schlumberger. Rappelons-le, Jean ne dispose pas du même temps libre que sa femme.

Cette frustration générée par « *l'illusion d'expressivité* » influence l'humeur de la femme. Elle est irritée à force « *d'aligner ainsi des mots qui n'aboutissent qu'à caricaturer la pensée*<sup>205</sup> », ou un peu triste, car elle souffre de ne pas pouvoir exprimer ce qu'elle sent. Elle déclare le 5 juillet 1899 : « *Quand je parle ou quand j'écris, tout ce que je dis me semble tellement amoindrir et même souvent fausser ce que je pense !* » Parfois, elle souhaite s'abstenir de tout commentaire sur son amour, car elle « *préfère ne pas trop chercher à analyser ce sentiment, de peur d'en enlever de son intensité et un peu de son caractère sacré*<sup>206</sup> ».

La difficulté de s'écrire semble aussi problématique que l'acte de dire, Suzanne soupire dans sa lettre du 29 juin 1900 : « *Que veux-tu que je te dise ou te raconte. Déjà en paroles je trouve toujours que les choses ne valent pas la peine d'être dites, et par lettre encore davantage.* » Elle déplore l'inefficacité de l'écriture épistolaire : « [...] *Par lettres, je me sens impuissante à te faire parvenir autre chose que des parcelles de moi-même*<sup>207</sup> ».

Cette impossibilité de se donner *via* l'écriture, et plus largement le langage, est intimement liée à la violence des sentiments éprouvés car plus les sentiments sont intenses en elle, moins elle a la possibilité de les extérioriser. Aussi écrire devient de plus en plus « *difficultueux*<sup>208</sup> ». Cet aveu conforte la pensée de Roland Barthes : « *Puissance du langage : avec mon langage je puis tout faire : même et surtout ne rien dire*<sup>209</sup>. »

Toutefois, des tactiques épistolaires sont créées par Suzanne Schlumberger afin de contrer cet aspect lacunaire du langage. Le professeur de l'université de Sherbrooke, Roch Hurtubise, nous explique que « *l'une des stratégies fréquemment utilisée par les amoureux pour pallier cette difficulté à dire est la métaphore qui est un processus de construction du sens, de comparaison et d'explication par lequel on cherche à rendre compréhensible ce qui n'est pas familier*<sup>210</sup>. » Cette ruse stylistique est valable pour Suzanne Schlumberger qui utilise la métaphore botanique pour dire sa soif d'amour : « *Que voulez-vous il y a des plantes qui ont besoin plus ou moins de chaleur pour se développer, et des gens auxquels plus ou moins d'affection est nécessaire*<sup>211</sup>. » La comparaison, toujours botanique, est aussi employée pour décrire les attentes de la jeune femme, qui n'est pas encore mariée lorsqu'elle écrit : « *J'ai la*

---

<sup>205</sup> Lettre du 18 juin 1900.

<sup>206</sup> Lettre du 18 août 1899.

<sup>207</sup> Lettre du 16 juin 1900.

<sup>208</sup> Lettre du 17 septembre 1899.

<sup>209</sup> Roland Barthes, *Œuvres complètes : Fragments d'un discours amoureux*, T. V., *op. cit.*, p. 54.

<sup>210</sup> Roch Hurtubise : « Lettres d'amour : un siècle de correspondances québécoises (1860-1988) les vertus heuristiques de l'analyse des métaphores », *La lettre à la croisée de l'individuel et du social*, *op. cit.*, p. 224.

<sup>211</sup> Lettre du 16 août 1899.

*conviction que tout comme les plantes qui ont besoin pour grandir et fleurir de chaleur et de lumière, le germe divin que nous avons en nous pour s'épanouir a besoin d'amour et de joie*<sup>212</sup>. » L'usage de la métaphore botanique peut s'avérer sexuelle en servant l'expression du désir charnel. Suzanne annonce le 30 juin 1903 : « *L'enclos est tout prêt de nouveau à recevoir la charrue ; mais le laboureur ne viendra que samedi et d'ici là les fleurs de l'enclos se faneront et ses sources tariront !* »

Dans la rhétorique amoureuse de Suzanne Schlumberger, l'utilisation de la figure de style qu'est la métaphore botanique « *sert et serre la pensée au plus près*<sup>213</sup> » en tentant de dire l'ineffable. Elle apparaît comme une solution à la difficulté de faire coïncider la pensée et la langue qui ne correspond jamais à l'intensité du sentiment amoureux. Aussi, est-il nécessaire d'avoir recours à des ruses rhétoriques.

Pour s'écrire l'amour, la lettre, en tant que matériau, est en mesure d'être investie de fonctions particulières au point de devenir objet sacré.

### 2.3.3.3 Sacralisation de l'objet qu'est la lettre

Jacques Lacan affirme que la lettre est « *ce support matériel que le discours concret emprunte au langage*<sup>214</sup> ». Cette notion de matérialité est importante pour comprendre que l'objet qu'est la lettre a une fonction substitutionnelle. Par sa réalité matérielle, elle remplace le corps absent et agit comme une prolongation de ce corps. En d'autres termes : « *La lettre, qui sert souvent à justifier l'absence, a véritablement pour mission de "représenter" le corps absent : non seulement elle lui sert de substitut, mais encore elle le met en scène*<sup>215</sup>. » Par conséquent, la lettre devient un objet de dévotion, une sorte de relique, car elle a été touchée par l'être aimé. Citons en exemple la lettre du 16 septembre 1902 :

*"L'idolâtrie" a recommencé (si elle [n'] avait jamais hélas cessé d'exister). Les lettres sous l'oreiller, les lettres relues et relues, quoique sues par cœur, rien que pour contempler ton écriture, la place où ta main était posée en écrivant, pour embrasser*

---

<sup>212</sup> Lettre du 7 juillet 1899.

<sup>213</sup> Paul-Laurent Assoun, « Métaphore et métapsychologie. La raison métaphorique chez Freud », *Figures de la psychanalyse*, 2005/1 (n°11), p. 19-31. URL : <https://www.cairn.info/revue-figures-de-la-psy-2005-1-page-19.htm>

<sup>214</sup> Jacques Lacan, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 495.

<sup>215</sup> Christine Bénévent, *Les Écritures de la douleur dans l'épistolaire de l'Antiquité à nos jours*, Patrick Laurence, François Guillaumont, Presses universitaires François Rabelais, 2010, p. 178.

*cette place. Tu n'auras le droit de me mépriser pour ces faiblesses que quand tu n'en auras plus toi-même.*

La lettre devient donc objet fétiche car elle permet de s'imaginer et de se représenter l'être absent. L'attente de la réception de l'objet fait également partie du processus de sacralisation de la lettre.

Jean Schlumberger fait aussi de la lettre un fétiche, car il compare la lettre reçue qu'il tient dans sa main, à la main de sa femme :

*Quand Madeleine [Gide] m'a remis ta petite enveloppe en disant : "Voilà la plus jolie écriture du monde" elle avait un sourire qui voulait dire qu'elle savait bien m'apporter un plaisir. Et pendant plus d'une heure, tandis qu'André continuait à jouer [du piano] j'ai gardé sans l'ouvrir ta lettre dans ma main. C'était un peu comme si nous écoutions la musique ensemble. Et je ne l'ai lue que dans ma chambre<sup>216</sup>.*

L'objet qu'est la lettre est aussi la preuve tangible, pérenne, du lien qu'entretiennent les deux scripteurs. Pendant un temps, elle comble l'absence et apaise le manque. En date du 14 juin 1900, la citation qui suit montre que la lettre reçue provoque une frénésie chez Suzanne, comparable à celle liée au retour de l'absent :

*Je n'ai même plus assez le respect de ma dignité, pour chercher des prétextes pour te relire. Dès que je l'ai, j'en arrache l'enveloppe, commence à la parcourir follement par n'importe quel bout, passant du milieu à la fin et de là aux premières lignes ... puis la reprenant plus posément depuis le premier mot jusqu'au dernier, et la recommençant ainsi de suite trois ou quatre fois sans m'arrêter, jusqu'à complet rassasiement. Alors, satisfaite, je la mets de côté pour la relire vingt fois dans la journée et une dernière fois le soir avant de la glisser sous mon oreiller après l'avoir embrassée très dévotement.*

Cette déclaration illustre les dires de Françoise Simonet-Tenant :

*La femme fait sans doute, plus que l'homme, de la lettre un événement, et elle hyperbolise volontiers l'arrivée de la modeste feuille de papier dans laquelle elle projette peut-être l'informulé de toutes ses attentes<sup>217</sup>.*

Suzanne prend plaisir à recevoir la lettre parce que celle-ci lui donne l'illusion de la présence de Jean à travers l'écriture. Les motifs et raisons qui engendrent la rédaction de la lettre apparaissent comme des prétextes, des artifices. Suzanne déclare le 14 juin 1905 :

---

<sup>216</sup> Lettre reclassée du 11 août 1911 écrite par Jean.

<sup>217</sup> Françoise Simonet-Tenant, « Enquête sur la pratique des lettres personnelles », *Correspondances de femmes (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, op. cit., p. 243.

*Chaque jour je trouve une raison pour attendre ta lettre avec impatience : ce matin c'était pour avoir des nouvelles des miochillons, demain ce sera pour des nouvelles Doll, après-demain ce sera pour des nouvelles d'Y[vonne]. Mais j'ai beau déguiser cette impatience à moi-même en la légitimant par ces choses importantes, je crois bien que tout au fond ta lettre est seulement attendue pour des nouvelles de toi, de ce que tu fais, pour voir ton écriture, pour te sentir pensant un peu à moi.*

Pour reprendre les termes de Bernard Bray, « *le fétichisme attaché à la lettre, comme aussi au portrait, voire à la boucle de cheveux, témoigne du puissant effet de présence physique causé par l'écriture*<sup>218</sup> ». Le terme « fétichisme » est d'ailleurs utilisé par la femme délaissée : « *Je m'accuse d'un nouvel acte de fétichisme ce matin : j'ai embrassé follement ta cravate rouge pendue dans le cabinet de toilette. Tu peux sourire, mais ne me méprise pas tout à fait*<sup>219</sup>. » Tout ce qui touche à l'être absent est sacralisé. Le 14 octobre 1909, Suzanne écrit à son mari : « *Je suis tout émue par un poil de ta moustache que je viens de trouver sur ta table à écrire et je le suce amoureusement.* » Les objets laissés par l'absent, les traces corporelles de sa présence, la lettre reçue, sont autant de signes de l'absent dont il s'agit de reconstituer le sens.

Qu'il s'agisse d'exprimer l'attente liée à la réception de la lettre ou l'attente de l'être aimé, les manifestations linguistiques sont similaires, comme les citations suivantes le montrent :

*Ô la mortelle monotonie, la torture des choses revenant à heures fixes et marquant impitoyablement les heures !!! Se dire : il y aura encore tant de fois ceci à entendre, à voir, à faire ... avant que mon bien-aimé ne revienne*<sup>220</sup>.

Puis,

*Je n'ai pas eu ma lettre ce matin !!!!!!!!!!!!!!! Je suis complètement à plat. Encore si j'étais sûre de l'avoir cet après-midi par le second courrier – mais dire qu'il faudra peut-être vivre encore plus de douze mortelles heures à attendre, passer toute une longue nuit pendant laquelle je suis sûre de me réveiller toutes les deux ou trois heures pour voir à ma montre si le matin n'est pas près d'arriver !!! Ô tristesse !!!!!!!!!!! Ta lettre, la seule chose qui me donne le courage de traîner le long de la monotonie d'un jour sans toi !!!!! Et si cette lettre s'est perdue*<sup>221</sup> !!!

Le vocabulaire employé par Suzanne Schlumberger est identique, notamment par l'emploi du substantif « monotonie », par la présence de l'anaphore et même, par la profusion des points d'exclamation. Tous ces éléments donnent à voir la lettre comme une personnification de l'être absent.

---

<sup>218</sup> Bernard Bray, « Treize propos sur la lettre d'amour », *L'Épistolarité à travers les siècles, Geste de communication et/ou d'écriture*, op. cit., p. 45.

<sup>219</sup> Lettre du 29 juin 1900.

<sup>220</sup> Lettre du 3 juillet 1900.

<sup>221</sup> Lettre du 2 juillet 1900.

Dans la correspondance de Jean et Suzanne Schlumberger, la sacralisation de la lettre passe aussi par la mise en scène d'un mécanisme de répétition, emblématique de la lettre d'amour. Les époux développent le motif de la relecture de la lettre. Ils notent la volupté qu'ils prennent à relire la lettre reçue. Jean Schlumberger écrit le 21 janvier 1906 : « *Je relis encore tes lettres* », le 24 janvier 1906 : « *Tu m'écris de bonnes, d'exquises lettres. Ne les raccourcis pas. Je les lis et les relis.* » Et Suzanne d'écrire, le 22 août 1899 : « *Je relis votre lettre d'hier pour la centième fois au moins. Je voudrais presque la lire à genoux tant ce grand amour qui s'y lit me semble chose sacrée et infiniment trop beau pour moi.* »

La lettre, en tant que simple feuille de papier dépliée sous le regard du lecteur, de la lectrice, est une barrière physique entre Moi et le Monde. La lecture de la lettre permet, pendant un temps, de partager un moment chimérique avec l'autre, instant qui perdure grâce à la relecture. Relire la lettre d'amour, c'est exclure tout étranger à la relation. L'épistolaire se fait garant et gardien de la rencontre fictive : « *Mon amour aimé, les journées grises, mornes finissent tout de même par passer et tes lettres sont lues et relues et sucées par moi chaque jour et mettent un peu de douceur en moi*<sup>222</sup>. »

Le motif de la relecture de la lettre renvoie également à la recherche d'une sensation de satiété, que seule la présence de l'être aimé peut combler. Suzanne déclare le 24 juin 1903 : « *Ta dernière visite m'a été un vrai repas dont je me nourris encore* ». De fait, un glissement s'opère parfois du thème de la relecture de la lettre, à l'usage d'une figure de style que Suzanne Schlumberger affectionne, la métaphore, et plus particulièrement la métaphore culinaire. En effet, la jeune femme cherche à extraire de la lettre, sa substantifique moelle : « *Quand je reçois votre lettre, mon Jean aimé, je la lis, la relis, m'en imprègne et en vide tout le sens jusqu'à ce que j'ai entre les mains devienne rien qu'un morceau de papier couvert de pattes de mouche qui ne veulent plus rien dire*<sup>223</sup>. »

Marie-Claire Grassi confirme que « *dans le rapport plaisir-déplaisir, la lettre est une nourriture qui apaise, rassure, comble le vide de l'absence*<sup>224</sup> ». Suzanne Schlumberger attend chaque soir son « *pain quotidien*<sup>225</sup> ». Comme elle sait que la « *maudite poste* » ferme le dimanche, elle a peur de ne rien avoir à « *se mettre sous la dent*<sup>226</sup> », et lorsqu'elle reçoit l'aliment symbolique qu'est la lettre, elle se sent « *un peu plus nourrie*<sup>227</sup> ».

---

<sup>222</sup> Lettre du 26 janvier 1906 écrite par Suzanne.

<sup>223</sup> Lettre du 16 septembre 1899.

<sup>224</sup> Marie-Claire Grassi, « La correspondance comme discours du privé au XVIII<sup>e</sup> siècle », *L'Épistolarité à travers les siècles, Geste de communication et/ou d'écriture*, op. cit., p. 183.

<sup>225</sup> Lettre du 21 septembre 1902.

<sup>226</sup> Lettre reclassée du 18 septembre 1909 écrite par Suzanne.

<sup>227</sup> Lettre du 25 janvier 1906 écrite par Suzanne.

Jean Schlumberger n'utilise pas la métaphore culinaire dans sa rhétorique amoureuse et ne sacralise pas la lettre. Pourtant, une déclaration, dans sa lettre du 23 janvier 1911, nuance notre propos et nous invite à associer sa prise de repas quotidienne à la pratique de la (re)lecture de la lettre amoureuse, il écrit : « *Pendant les repas que je prends seul à la salle à manger, je lis et relis tes lettres.* »

Nourriture spirituelle, substitut du corps, la lettre d'amour s'écrit pour limiter la frustration et le manque, liés à l'absence de l'être aimé. Son idéalisation est d'autant plus grande lorsqu'elle a été longtemps attendue, surtout chez Suzanne Schlumberger, qui s'éprouve comme une femme quittée. Suzanne attend, parfois de manière « *fébrile*<sup>228</sup> », mais toujours « *avec impatience* » sa « *lettre de demain matin*<sup>229</sup> ».

### 2.3.4 Motifs d'écriture originaux

Pour Roland Barthes, « *le langage naît de l'absence*<sup>230</sup> » mais ce langage, nous l'avons vu, est imparfait, insatisfaisant. Différentes stratégies rhétoriques attendues sont mises en place dans l'écriture amoureuse de Jean et de Suzanne Schlumberger afin d'y remédier. Mais, pour se dire et dire l'amour, Suzanne a recours aussi à des tactiques qui, contrairement aux topoï étudiés précédemment, ne font pas « *partie de la topique épistolaire admise*<sup>231</sup> ».

#### 2.3.4.1 Le monde onirique

Par le biais de la narration de ses rêves, et plus précisément de ses cauchemars, Suzanne Schlumberger scénarise, inconsciemment, la violence de ses ressentis. Défini comme étant l'expression de l'inconscient, de la vie mentale, le rêve est un discours psychique involontaire qui ne dépend pas de la raison. De fait, « *si le rêve est une expérience indomptable, subie par l'individu durant son sommeil, son récit, a fortiori dans une lettre, résulte d'une intention de l'énonciateur*<sup>232</sup> ». En narrant ses cauchemars, Suzanne reproche implicitement à son mari son absence, génératrice d'angoisses et de frustrations.

---

<sup>228</sup> Lettre reclassée du 15 octobre 1908 écrite par Suzanne.

<sup>229</sup> Lettre du 5 juillet 1900. Cette phrase déclarative apparaît plusieurs fois dans l'écriture de Suzanne Schlumberger : le 13 août 1899, le 22 août 1902, le 15 septembre de la même année, le 25 septembre 1903, le 5 juin 1909, etc.

<sup>230</sup> Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, op. cit., p. 22.

<sup>231</sup> Geneviève Haroche-Bouzinac, « La lettre et le rêve », *Revue de l'Aire*, n° 29, Paris, Honoré Champion, 2003, p. 9.

<sup>232</sup> Catherine Boschian-Campaner : « André Gide en prière, un rêve improbable d'Henri Ghéon », *Ibid.*, p. 113.

L'inconscient de Suzanne met en scène Jean Schlumberger dans des situations catastrophiques où l'homme prend constamment la fuite. Il est celui qui part. Citons trois exemples. Dans la lettre du 22 juin 1903, Suzanne imagine que Jean a eu un accident de voiture avec son frère Daniel : « *Pas te voir hier et pas de lettre ce matin !! C'est affreux des choses pareilles ; surtout que cette nuit j'ai fait un vilain cauchemar : Daniel et toi aviez été à Caen hier en auto et vous aviez eu un accident*<sup>233</sup> [...] ». Dans la lettre du 19 janvier 1906, la rêveuse se représente son mari en train de naviguer, tel *Ulysse*, sur une mer hostile, dans un climat général d'effondrement : « *J'ai assez mal dormi et ai fait des cauchemars : murs et plafond de ton cabinet à Braffye s'écroulaient, puis tu partais en voyage en bateau par une tempête épouvantable et je restais terrifiée.* » Dans la lettre du 19 juin 1911, alors que Jean Schlumberger a l'espoir « *de prendre le train de 3 h 20 vendredi* », Suzanne rêve « *toute la nuit [...] d'accidents épouvantables de chemin de fer*<sup>234</sup> ».

Il ne s'agit pas de faire l'analyse psychanalytique des cauchemars de Suzanne, mais plutôt de dire qu'elle les utilise comme moyen de communication, au sein de l'écriture épistolaire. Nous l'avons vu précédemment, Suzanne déplore souvent le caractère parcellaire du langage pour dire ses émotions. De ce fait, même si le rêve est un produit de l'inconscient, il sert d'intermédiaire pour témoigner la souffrance de l'éloignement. Il a une fonction de dramatisation<sup>235</sup>. Parfois, le cauchemar reproduit des scènes de séparation déjà vécues par Suzanne : « *Enfin j'ai rêvé que tu partais en Angleterre et je pleurais, pleurais*<sup>236</sup>... » Dans la citation qui suit, c'est même le motif de la lettre qui est associé à un profond désarroi :

*J'ai fait des rêves horribles cette nuit sur ton compte. Pendant mon séjour à Villers tu avais passé quinze jours chez M. Marrot. Et tu étais très mystérieux sur ce séjour, et je te sentais tout autre ; et Marrot t'écrivait de longues, longues lettres dont tu ne me disais pas un mot. Et j'étais triste à mourir. Et un jour où je te croyais sorti, j'ai pris ces lettres et j'ai commencé à lire : mais à ce moment tu es entré et tu étais très fâché et je me suis réveillée*<sup>237</sup>.

Ainsi, même si les thématiques oniriques diffèrent entre elles, elles sont toutes les messagères de la séparation. Suzanne rêve aussi de la mort de l'être aimé dans sa lettre du 3 juin 1900 :

---

<sup>233</sup> Lettre du 22 juin 1903.

<sup>234</sup> Lettre reclassée du 19 juin 1911 écrite par Suzanne.

<sup>235</sup> Joanna Rajkumar, « Onirocosmos ou la vie dans les plis du rêve », *Acta fabula*, vol. 7, n° 2, Mai 2006, URL : <http://recherche.fabula.org/acta/document1351.php>. Page consultée le 21 février 2019.

<sup>236</sup> Lettre du 16 juin 1903.

<sup>237</sup> Première lettre du 11 octobre 1903 écrite par Suzanne.

*Cette nuit j'ai rêvé qu'on me disait que tu étais mort [...]. Alors je me suis heureusement réveillée lorsque cela devenait odieux, quand l'idée de la possibilité de ta mort commençait à pénétrer mon cerveau – et réveillée, j'en ai conservé encore pendant longtemps le cœur oppressé.*

En 1912, elle s'imagine avoir été trompée depuis longtemps par son mari : « *J'ai rêvé que depuis treize ans tu me trompais avec une personne qui tenait le milieu entre M<sup>me</sup> Mayrisch et Alice, très sympathique d'ailleurs [...]. Voilà les rêves qu'on fait en l'absence de son homme*<sup>238</sup>. » Ici, Suzanne fait explicitement le lien entre l'absence de son mari et les conséquences que cela a sur son sommeil. C'est parce que Jean est absent qu'elle lui prête des liaisons adultérines. De son côté, Jean Schlumberger ne se laisse pas perturber par les récits de rêves de sa femme. L'aspect itératif des cauchemars de Suzanne, qui se compare d'ailleurs aux frères Goncourt remplissant leurs lettres du récit de leurs rêves<sup>239</sup>, n'éveille aucune réaction affective chez Jean Schlumberger, qui préfère au contraire, non sans humour, dédramatiser. Jean écrit le lendemain :

*Tu me désoles, mon pauvre amour ; quand tu ne sais plus de quoi t'inquiéter dans la réalité, tu trouves moyen de faire d'affreux rêves dont tu restes impressionnée toute la journée suivante. Au moins cette fois as-tu eu le bon goût de me prêter une amie « entre Alice et M<sup>me</sup> Mayrisch » et non quelque abominable créature comme c'est ton habitude.*

La « *lettrêve* », comme la qualifie le psychanalyste Paul-Laurent Assoun, permet à Suzanne Schlumberger de se confronter, par la mise en scène de la mort (accident de voiture, train, tempête) ou de l'adultère, à sa peur viscérale de perdre pour toujours l'être aimé. Les séparations momentanées qu'elle subit sont des alertes qui réveillent sa crainte de l'abandon. Lorsque Suzanne Schlumberger narre ses mauvais rêves dans ses lettres à Jean, c'est pour dire, de manière oblique, qu'il en est le responsable, car c'est son absence qui génère ces troubles nocturnes. Dans une lettre non datée de 1911, elle rompt la frontière entre réalité et monde onirique, en rendant Jean responsable de ses malheurs : « *Toute la nuit en rêve tu m'avais fait pleurer : réveillée, puis rendormie, au moment où Désirée frappait à ma porte, je rêvais qu'on venait m'annoncer qu'il t'était arrivé un accident.* »

Du fait de son caractère déraisonnable et incontrôlable, « *le rêve renvoie à l'être dépouillé de tous ses artifices sociaux, libéré des codes qui régissent le Monde. Le rêve dit l'être*<sup>240</sup> ».

---

<sup>238</sup> Lettre reclassée du 25 octobre 1912 écrite par Suzanne.

<sup>239</sup> Lettre reclassée du 2 novembre 1907 écrite par Suzanne.

<sup>240</sup> Franck Bellucci : « Le statut du rêve et du sommeil », *Revue de l'Aire*, n° 29, *op. cit.*, p. 94.



Chez Suzanne Schlumberger, la narration du cauchemar, rêve pénible et angoissant, est un moyen de dire l'absence, autrement que par le langage traditionnel.

Un autre procédé rhétorique est visible dans l'écriture épistolaire de Jean et de Suzanne Schlumberger pour dire l'absence, c'est le récit du corps.

#### 2.3.4.2 Le corps pour dire l'absence

Rappelons qu'à la charnière du XIX<sup>e</sup> – XX<sup>e</sup> siècle, « *l'affection s'exprime de plus en plus par la référence au corps ; la santé et le bien-être de ce corps deviennent des sujets de préoccupation majeure* ». Il y a un langage du corps en bonne santé et un « *langage du corps souffrant*<sup>241</sup> ».

L'intérêt d'étudier ce motif dans la correspondance conjugale du couple Schlumberger est qu'il donne à voir comment les deux époux prennent soin l'un de l'autre *via* leur écriture épistolaire. Le discours de la santé s'accompagne plutôt d'avertissements et de conseils maternels chez Suzanne Schlumberger, alors que se met en place dans l'écriture de Jean des recommandations quasi médicales.

Chez Suzanne Schlumberger, la lettre agit d'abord comme preuve écrite du dérèglement corporel et psychologique suscités par l'absence. La citation qui suit illustre la relation entre la disparition temporaire de Jean Schlumberger et l'apparition de troubles. À la suite du départ de l'être aimé, elle est « *tout affadie*<sup>242</sup> », et peut même devenir apathique et aphone :

*Rien que cette séparation momentanée m'est insupportable ; il me faut tout un effort pour me mettre à quelque chose avec ardeur et j'ai toutes les peines du monde à lutter contre l'invasion de lassitude et d'ennui qui monte en moi depuis ton départ. A chaque instant je deviens plus silencieuse et taciturne, je ne saurai presque plus parler bientôt*<sup>243</sup>.

Quand Suzanne se retrouve seule, une certaine torpeur s'empare d'elle. Non seulement elle est malade, mais elle craint que son époux le soit aussi et que le corps absent ne soit plus identique à son retour. Pour cela, elle adopte, entre recommandations et conseils d'hygiène de vie, un discours maternel. Elle écrit le 21 octobre 1902 : « *Mon Jean, il faut que je te gronde. Tu*

---

<sup>241</sup> Susan Foley, « J'avais tant besoin d'être aimée ... par correspondance », *op. cit.*

<sup>242</sup> Lettre du 1<sup>er</sup> juillet 1902.

<sup>243</sup> Lettre du 21 septembre 1901.

*ne me dis rien de ta santé, tu es parti avec l'estomac détraqué, j'en étais tourmentée et tu ne m'en donnes aucune nouvelle !! [...] Ne te fatigue pas trop mon amour. Ton corps peut n'être qu'une guenille mais j'y tiens beaucoup.* » Le 18 juin 1900, elle n'est « pas très contente » que Jean « [s]e repose ainsi sur [s]es lauriers de sagesse de l'autre jour (bain et sommeil dans la journée) pour ensuite dîner à des heures extravagantes et [s]e coucher à 1 h du matin ». Elle clôt la missive par une menace : « Si tu continues je ne promets pas de ne pas débarquer un jour rue d'Assas pour te gronder. » La jeune femme est d'ailleurs consciente de son attitude protectrice, plus proche de celle d'une mère que d'une amante : « Ne vous fatiguez pas trop et bourrez-vous de porridge voilà les recommandations quasi maternelles et certainement peu sentimentales de la part d'une fiancée que je vous fais en terminant ma lettre<sup>244</sup>. »

Jean Schlumberger est aussi attentif à la santé de sa femme, notamment lorsque celle-ci est enceinte. En juin 1900, la future mère va bientôt accoucher de son premier enfant, Marc Schlumberger. Jean donne des « recommandations [qui] arrivent à point pour le petit marmot<sup>245</sup> ». En 1904-1905, lorsque la mère attend son troisième et dernier enfant, Sabine Schlumberger, il « espère que [s]a petite femme se bourre de mandarines et d'oranges. [II] le lui prescri[t] absolument<sup>246</sup> », à la manière d'un médecin. Les deux partenaires attendent mutuellement des nouvelles du corps de l'autre. Suzanne écrit le 14 juin 1905 : « Mon amour, me voilà rassurée sur ta santé [...]. Rassure-toi sur mon corps maigre : je deviens tellement obèse que j'ai hâte de pouvoir remuer pour fondre un peu ma graisse ». Lorsque le langage du corps est absent de la lettre, chacun en fait la remarque. Jean d'écrire : « Tu ne me dis rien de ta santé<sup>247</sup> », et Suzanne de terminer similairement une lettre de 1911 : « Toujours rien de ta santé<sup>248</sup>. »

En cas de séparations, même temporaires, le discours de la santé permet dans un premier temps de prendre des nouvelles de l'autre, de s'assurer qu'il va bien. L'assurance du bien-être corporel garantit l'équilibre de la relation, malgré la distance. Chacun attend de l'autre qu'il prenne soin de sa personne, l'entretienne. Jean « supplie, [s]on petit rat » de bien se soigner et de ne pas lui donner « d'inquiétudes de ce côté<sup>249</sup> ». Se soigner, c'est entretenir son corps, c'est prendre soin de la relation sentimentale.

---

<sup>244</sup> Lettre du 7 juillet 1899.

<sup>245</sup> Lettre du 13 juin 1900.

<sup>246</sup> Lettre reclassée du 17 décembre 1904 écrite par Jean.

<sup>247</sup> Lettre reclassée du 4 août 1905 écrite par Jean.

<sup>248</sup> Lettre reclassée du 25 janvier 1911 écrite par Suzanne.

<sup>249</sup> Lettre reclassée du 20 novembre 1908 écrite par Jean.

De manière biaisée, demander à l'absent de se soigner, c'est avoir la certitude qu'il reviendra. Suzanne Schlumberger justifie le conseil maternel par sa peur de voir mourir l'être aimé. Elle avoue le 31 janvier 1901 :

*Je t'en prie, soigne-toi bien car si tu mourais avant moi je ne sais ce que je deviendrais ; je t'assure que je me demande cela avec angoisse chaque fois que tu me quittes pour plus de quelques heures. Je me sens perdue, inerte, un pauvre petit poussin qui aurait perdu sa mère et qui serait tout grelotant de froid.*

Les absences répétitives du mari sont vécues par Suzanne Schlumberger comme des agonies. Son écriture épistolaire métaphorique mêle deux notions : l'amour et la mort.

#### 2.3.4.3 Isotopie de la mort

De manière allégorique, Suzanne associe dans son écriture les figures mythiques antagonistes que sont Éros et Thanatos pour dire la violence de l'absence. Éros, dieu grec du désir amoureux, de la pulsion de vie, s'oppose à Thanatos, fils de la Nuit, dieu grec de la mort et de la destruction. Véritable héroïne romantique, Suzanne développe le motif de sa propre mort pour dire la souffrance du départ de Jean Schlumberger. Elle lui écrit le 11 août 1905 : « *Chaque fois que tu pars c'est comme les pelletées de terre qu'on fera tomber sur mon cercueil et je resterai ainsi comme un pauvre petit cadavre jusqu'à lundi.* » Le 22 janvier 1906, après avoir lu une lettre où Jean lui disait qu'elle ne lui avait pas manqué, elle déclare que « *cela est tombé en [elle] comme une pelletée de terre sur un cercueil* ». *A contrario*, Jean Schlumberger ne fait aucunement référence à sa mort ou à celle de sa femme.

Pour décrire la rupture, les mots employés par Suzanne Schlumberger sont identiques et lapidaires. Selon un mécanisme répétitif, Suzanne passe d'un sentiment d'unicité, de complétude lorsqu'elle est avec son mari, à un sentiment d'abandon, de morcellement, lorsqu'elle est quittée. De fait, Éros, symbole de communion, disparaît au profit de Thanatos, l'archétype de la destruction et de la désunion. Même si les séparations ne sont que passagères, Suzanne les hyperbolise en les imaginant définitives. Pour dire le vide existentiel qu'elle ressent, elle a souvent recours à l'analogie :

*[...] Ce serait comme si tout s'était arrêté, que tout serait mort, et que je m'agitais au milieu de cela, sans but, sans volonté de vivre. Quand tu n'es plus là, tout prend une vilaine couleur grise uniforme ; le soleil a beau briller, ce ne sont que des reflets*

*métalliques, rien de chaud, ni de vibrant. Et chaque fois, mon amour, je pense à ce que ce serait si je te perdais pour toujours*<sup>250</sup>.

Le départ de Jean a également un impact sur l'environnement spatial qu'occupe Suzanne. Tout devient inerte, figé, sans vie. La disparition de l'être aimé contamine le lieu. Elle note : « *Tu ne t'imagines pas comme c'est glacial de se réveiller dans une chambre morte. Et celle-ci quand tu n'es plus là, me fait l'effet plus triste et plus laide que la plus triste et plus laide petite chambre du plus misérable petit hôtel de province*<sup>251</sup>. »

La fugue physique, corporelle, de Jean Schlumberger, renvoie Suzanne à des réalités implacables, celle du caractère illusoire d'une union absolue et atemporelle entre les deux conjoints, celle du décès de Jean Schlumberger et enfin, celle de sa propre mort. Dans la lettre du 20 septembre 1901, Suzanne va jusqu'à écrire : « *Vois-tu Jean il ne faut pas que tu meures avant moi. Comment vivrai-je seule ? J'ai tant besoin de toi quand tout me fait mal.* »

Dans la lettre du 1<sup>er</sup> juillet 1905, Suzanne Schlumberger envisage sa future mort comme pour anticiper à la fois sur l'inéluctable et sur l'imprévisible :

*Je suis moins lamentable aujourd'hui : je n'ai eu qu'un petit attendrissement sur ma propre mort ; je pense que pour plus de commodité l'on m'enterrerait à Saint Georges et je te voyais menant Marco sur ma tombe porter de jolies fleurs blanches ; il aime tant les fleurs qu'il serait tout content de porter des bouquets à sa maman.*

De retour d'un enterrement le 27 septembre 1912, Suzanne expose à son mari ce qui s'apparente à ses dernières volontés :

*Je tiens à avoir une tombe la plus simple possible, cachée par des plantes, lierre et rosiers et le moins de mon nom possible dessus. Ces grands monuments ne sont qu'une gêne pour les vivants, une violence à leur souvenir : du moins qu'on puisse redevenir anonyme après sa mort.*

Pourquoi parsème-t-elle ses lettres d'amour de « réflexions » aussi « mélancoliques<sup>252</sup> » ? Sans spéculer sur les intentions d'écriture de Suzanne Schlumberger, précisons qu'il s'agit, là encore, d'une tentative de se dire. En effet, si nous partons du principe, selon le poète Édmond Haraucourt, que « *Partir, c'est mourir un peu, C'est mourir à ce qu'on aime*<sup>253</sup> » alors la projection de Suzanne Schlumberger dans sa future mort est un message implicite, oblique, glissé à l'être absent, pour lui dire : « *Moi aussi je peux partir.* »

---

<sup>250</sup> Première lettre du 27 juin 1900.

<sup>251</sup> Deuxième lettre du 27 juin 1900.

<sup>252</sup> Lettre du 16 juin 1900.

<sup>253</sup> Édmond Haraucourt, « Rondel de l'adieu », *Seul*, Paris, Bibliothèque-Charpentier, 1891.

Nous venons d'analyser en quoi les lettres échangées entre Jean et Suzanne Schlumberger peuvent être qualifiées de lettres d'amour et comment leur rhétorique amoureuse s'inscrit dans les topoï attendus, mais relèvent aussi de stratégies moins conventionnelles. Les lettres, détentrices de la spécificité du lien qu'entretiennent les deux partenaires, illustrent aussi les bouleversements de vie inhérente à leur histoire sentimentale. À travers l'exercice de la parentalité, des questionnements autour de l'éducation, du rôle de chacun dans ces évolutions à la fois sociales et intersubjectives, nous découvrons par le canal épistolaire deux personnes qui devenant parents, tentent de se définir, entre conservatisme et modernisme.

### **3 LA RELATION ÉPISTOLAIRE ENTRE LES DEUX PARTENAIRES, DEVENUS PARENTS**

#### 3.1 L'expérience de la maternité

##### 3.1.1 Rappel du contexte législatif : le Code Napoléon

Avant de nous intéresser au bouleversement radical que constitue l'expérience de la maternité chez Suzanne Schlumberger, rappelons le contexte législatif dans lequel elle évolue. Qualifié en 1982 par Ernst Holthöfer de « *chef-d'œuvre de l'art législatif libéral* », le Code civil de Napoléon de 1804 regroupe des lois et articles qui fondent le droit civil français. Sorte de prolongation de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen (1789), ce « *document national*<sup>254</sup> », qui inspirera de nombreux modèles démocratiques, sera désigné pourtant par la femme de lettres, George Sand « *d'infâme code civil*<sup>255</sup> ».

Et pour cause. Les femmes sont éternellement mineures aux yeux du Code civil. Elles sont soumises à tout âge, passant de la tutelle de leur père à la tutelle de leur mari, et ce, jusqu'en 1970. Le Code Napoléon prive, entre autres, les femmes mariées de tous droits juridiques au même titre que les criminels et les débiles mentaux (art. 1124), les oblige à obéir à leur mari (art. 213), fait du père le seul garant de l'autorité parentale (art. 374). La femme mariée peut travailler seulement si elle en a l'autorisation, elle doit attendre la loi du 13 juillet 1907 « *sur le libre salaire de la femme mariée et contribution des époux aux charges du ménage*<sup>256</sup> », pour disposer librement de son salaire.

---

<sup>254</sup> Ute Gerhard, « Le droit civil, un outil de domination masculine ? », *Encyclopédie pour une histoire nouvelle de l'Europe* [en ligne], ISSN 2677-6588, 2016, mis en ligne le 14/11/2016, consulté le 03/06/2019. Permalien : <https://ehne.fr/node/895>

<sup>255</sup> Michelle Perrot, « Le couple au XIX<sup>e</sup> siècle », *La Cause du Désir*, 2016/1 (N° 92), p. 30-32. DOI : 10.3917/lcdd.092.0030. URL : <https://cache.univ-tln.fr:2057/revue-la-cause-du-desir-2016-1-page-30.htm>

<sup>256</sup> <https://www.laculturegenerale.com/13-juillet-1907-loi-libre-salaire-femme/>

Dans les lettres de Suzanne Schlumberger, rares sont les manifestations de l'impact de ce Code civil, même si quelques notations modèrent notre propos. Dans l'exemple qui suit, nous comprenons que Suzanne doit avoir l'autorisation de Jean Schlumberger pour se procurer quelque chose : « *Comme tu avais donné permission d'acheter pour voyage un Guy de Maupassant je me suis permis d'acheter pour 3 frs même prix l'Histoire de l'anatomie plastique de Mathias-Duval*<sup>257</sup>. » Dans la lettre du 1<sup>er</sup> juillet 1900, elle demande une autre approbation, celle de ne prendre du calcium qu'une fois par jour pendant sa grossesse :

*C'est affreux ! Il faut que tu m'accordes une permission, c'est de ne prendre du phosphate qu'une fois par jour. Sans cela, je t'assure que la graisse finira par m'empêcher complètement de remuer. J'essaie bien de temps en temps de tromper la vigilance de Marthe. Mais forte de ton autorisation je serai plus tranquille.*

Ce rappel législatif est crucial afin de comprendre la différence statutaire qui existe entre l'homme et la femme à la charnière du XIX<sup>e</sup> – XX<sup>e</sup> siècle.

### 3.1.2 Une affaire de femmes mais pas seulement

La correspondance conjugale du couple Schlumberger illustre les différentes évolutions psychologiques de Suzanne en tant que mère, puisqu'elle donne naissance à trois enfants : Marc en 1900, photographié ci-dessous avec André Gide en 1927.

---

<sup>257</sup> Lettre reclassée du 8 novembre 1904 écrite par Suzanne.



© Fondation Catherine Gide

Monique (assise à gauche) en 1901 et Sabine (debout) en 1905. La photographie ci-dessous a été prise en 1918<sup>258</sup>.



Comme on le voit dans les lettres de Suzanne :

*La future mère, la jeune mère, n'est jamais laissée à elle-même. Elle accomplit un parcours initiatique tout au long duquel elle est accompagnée, conseillée, par des aînées. Ses actes, ses gestes, ses comportements sont prévus et souvent ritualisés dans le cadre de traditions rassurantes. L'expérience maternelle est une affaire collective, une affaire de femmes<sup>259</sup>.*

<sup>258</sup> <http://www.fondation-catherine-gide.org/accueil-archives-fondation-catherine-gide>

<sup>259</sup> Yvonne Knibiehler, Martine Sagaert, *Les Mots des Mères du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours*, op. cit., p. 7.



En effet, chacune des quatre sœurs de Suzanne y va de sa recommandation. Marthe Weyher trouve qu'elle est trop maigre : « *Ici, c'est une horrible conspiration pour me faire engraisser, Marthe ne cesse de me répéter que je ne mange pas assez et que mes bras lui font horreur* ». Alice Hoffet la rassure sur la position du fœtus dans son ventre. Ou alors, c'est la gouvernante Nurse, qui s'occupe de plonger des paquets de tilleul dans l'eau de ses bains afin de soulager ses maux de dents, récurrents pendant ses grossesses. Précautions et soins sont administrés par les femmes qui gravitent autour de la future mère. Suzanne donne des exemples dans ses lettres :

*Nurse pour exciter mon amour propre et m'encourager à boire beaucoup de lait, ne cesse de chanter devant moi les louanges de la beauté des épaules d'Hervé à sa naissance, des épaules potelées et blanches comme il ne s'en voit jamais paraît-il. Et cela parce qu'Alice aurait bu beaucoup de lait. Cette brave femme a été jusqu'à m'en monter une tasse exprès hier pour le goûter. Il vaudrait autant me mettre tout de suite avec les poulets dans la machine à engraisser. La morale de tout ça c'est que je vais tellement m'épaissir dans la matière, que je n'aurai même plus la force de t'aimer<sup>260</sup>.*

Pour reprendre les termes de la docteure en histoire, Emmanuelle Berthiaud, l'expérience de la maternité est « *marquée par l'incertitude* » et est donc « *source d'angoisses<sup>261</sup>* ». Suzanne Schlumberger se décrit comme étant « *curieuse* », car elle souhaite « *avoir une idée de la position de son petit mioche en elle* ». Pour ce faire, elle lit des livres « *avec gravures* », où il y a « *toute la façon dont se passent les accouchements* » afin de s'en faire « *une idée très exacte* ». Même lors de sa troisième et dernière grossesse (elle croit attendre un garçon qu'elle nomme Cyril, alors qu'il s'agira d'une fille Sabine), la mère s'imagine que son « *enfant sera idiot* » car « *sa tête est depuis trop longtemps engagée : serrée ainsi entre les os du bassin<sup>262</sup>* ». Le couple semble aussi s'interroger sur le visage qu'aura leur premier enfant, sur le rôle héréditaire de chacun. Suzanne répond à son mari le 29 juin 1900 :

*Ne te réjouis pas trop d'avance, mon pauvre enfant, du visage que pourra avoir notre mioche. Une peur m'a saisie ce matin à déjeuner, c'est qu'il ne ressemble au petit oncle Wadd[ington] dont la face jaune de Ouistiti que je contemple pendant les repas finit par m'impressionner quelque peu. J'aimerais pourtant savoir si pour le physique d'un enfant il y a une part d'influence plus grande du père ou de la mère, car ce serait un grand soulagement de ne pas avoir cette responsabilité tout entière.*

---

<sup>260</sup> Lettre du 15 juin 1900.

<sup>261</sup> Emmanuelle Berthiaud, « Le vécu de la grossesse aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles en France », *Histoire, médecine et santé* [en ligne], 2 | automne 2012, mis en ligne le 01 décembre 2013, consulté le 03 juin 2019. URL : <http://journals.openedition.org/hms/282>

<sup>262</sup> Lettre reclassée du 12 juin 1905 écrite par Suzanne.

La future mère note son inconfort et sa douleur, particulièrement à la fin de sa première grossesse — Elle accouchera le 26 juillet 1900 de Marc Schlumberger —, mais uniquement pour revenir à la perte temporaire, plus douloureuse que son état physique, de Jean Schlumberger : « *Le petit continue à me faire mal, mais tout cela m'est égal, maintenant que tu es loin. Je t'assure que pour la souffrance cela me serait égal d'être cent fois plus mal à mon aise et d'avoir de plus grands ennuis*<sup>263</sup>. » Alors que « *jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la perspective de l'accouchement place la grossesse sous le signe de l'angoisse*<sup>264</sup> », la primipare affirme au contraire, qu'elle n'a « *aucune appréhension de ces souffrances*<sup>265</sup> ». Elle commente davantage sa prise de poids et l'incommodité que cela suscite. Elle a une « *démarche d'éléphant*<sup>266</sup> », et a « *hâte de pouvoir remuer pour fondre un peu [s]a graisse et ne pas prendre l'aspect éléphantique de Pauline Wadd[ington]*<sup>267</sup> », l'une de ses cousines.

La maternité, l'une « *des étapes essentielles de la socialisation féminine*<sup>268</sup> », est aussi un sujet abordé par Jean dans ses lettres à sa femme, surtout après la première grossesse de Suzanne. Que ce soit pour révéler une grossesse désirée et attendue chez sa cousine Agnès Schlumberger : « *Cette dernière a enfin son affaire. Elle jubile et en parle à tout le monde. Cela lui manquait terriblement. On avait déjà dû lui donner trois chiens et vingt oiseaux. Des lapins allaient suivre ; je pense qu'on va les décommander*<sup>269</sup> » ou pour signaler à Suzanne que l'accouchement d'Isabelle Fournier, la femme de Jacques Rivière, s'annonce compliquée : « *Il paraît que la petite Rivière est enceinte et mal conformée. On sera obligé, à un moment donné, de lui faire l'opération césarienne*<sup>270</sup> ».

Le parcours initiatique de la jeune mariée qui devient mère engendre des réflexions et des préoccupations autour des futures responsabilités qui l'attendent. Dans ses lettres à son mari Suzanne n'adopte pas un point de vue constant en matière d'éducation des enfants, doutant même quelquefois de ses capacités maternelles.

---

<sup>263</sup> Lettre du 16 juin 1900.

<sup>264</sup> Emmanuelle Berthiaud, « Le vécu de la grossesse aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles en France », *Histoire, médecine et santé, op. cit.*

<sup>265</sup> Lettre du 4 juillet 1900.

<sup>266</sup> Lettre du 23 juin 1905 écrite par Suzanne.

<sup>267</sup> Lettre du 14 juin 1905 écrite par Suzanne.

<sup>268</sup> Emmanuelle Berthiaud, « Le vécu de la grossesse aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles en France », *Histoire, médecine et santé, op. cit.*

<sup>269</sup> Lettre du 23 février 1905 écrite par Jean.

<sup>270</sup> Lettre du 8 avril 1911 écrite par Jean.

### 3.1.3 Ambivalence autour de l'éducation : infériorisation et émancipation de la mère

Suzanne révèle à son mari ses difficultés à se concevoir à la fois comme bonne mère et comme bonne épouse. Elle écrit à Jean :

*Ce qui me trouble beaucoup plus que tout cela c'est la pensée d'avoir à diriger pendant tout le commencement de sa vie, ce petit être, moi, qui me sens encore si flottante, si peu formée ! Pour moi et pour toi cela a peu d'importance en somme, si je tâtonne à côté de toi dans la vie, si tout en est encore à l'état intuitif. Mais dans une éducation pas de tâtonnements possibles ; le désir de bien faire, d'être le plus conforme à ce qui vous paraît être la vérité ne suffisent pas. Ce qui est fait ne peut pas se défaire. Mon seul espoir est de penser que je t'aurai toujours avec moi bien uni. Sais-tu ce que je pense aussi, c'est qu'il nous faudra bien un jour savoir faire à ce petit bonhomme, le sacrifice de mettre un peu d'ordre dans notre vie d'amoureux ! Et savoir pourtant ne pas tomber dans le pot-au-feu, le petit train-train, les habitudes et ne plus savoir être fous !!!!! Ah ! J'aimerais mieux presque tordre le cou à notre enfant le jour de sa naissance<sup>271</sup> !!!!!*

La future mère, qui s'avoue « encore si flottante », inquiète son mari, qui en vient à douter des capacités maternelles de sa femme, comme cet autre extrait de la lettre précédente en atteste : « Même si tu ne le pensais pas sérieusement au moment où tu l'as dit tu avais bien raison ! : Comment serais-je jamais capable d'élever un enfant avec tant de brouillard en moi !!!!!!!! »

Par manque de confiance en elle, Suzanne a besoin d'une aide sûre. Elle s'en remet à son mari, son « seul espoir ». Elle attend de lui un investissement autre que financier :

*Enfin, je t'ai, toi, et ce sera toi qui sauras me diriger et m'aider dans cette tâche. O toi, mon amour, tu sauras faire autre chose que de t'occuper du bien-être matériel de tes enfants. Tu ne me laisseras pas à moi seule le soin de tout le reste. Je sais bien que tu y prendras une aussi grande part que moi, et même peut-être plus grande<sup>272</sup>.*

En voulant faire du père de ses enfants un partenaire éducatif plutôt que le représentant de la puissance paternelle, Suzanne se montre avant-gardiste. En effet, il faut attendre la loi du 4 juin 1970, soit soixante-dix ans après l'écriture de cette lettre, pour que l'autorité parentale soit instituée.

Si la future mère est si troublée, c'est parce qu'elle souhaite avant tout offrir à son enfant une meilleure éducation que celle qu'elle a reçue, en accord avec les espérances de son mari :

*Certainement il doit être bien plus simple et facile d'élever des enfants lorsqu'il vous paraît que la vérité est une chose existante et une, une chose en dehors de nous. Que tout*

<sup>271</sup> Deuxième lettre du 4 juillet 1900.

<sup>272</sup> Ibid.

*cela est grave, mon Jean adoré ! Nous sommes pourtant bien d'accord n'est-ce pas, et décidés à ne pas lui transmettre tout ce lourd bagage de formes stériles et figées, mais à extraire pour lui tout ce qu'il y a d'esprit et de vie dans les choses qui ont aidé à nous former. Il est certain aussi que pour parler aux imaginations d'enfants il faut des images, des symboles.*

Les lettres lui permettent d'écrire ses angoisses face à cette première naissance, tout en réfléchissant à un mode d'emploi éducatif. La future mère est consciente que cet événement personnel, privé, qu'est la maternité, est aussi et surtout un bouleversement social. Marguerite Perrot souligne qu'au XIX<sup>e</sup> siècle « *l'enfant est, plus que jamais, au centre de la famille. Il est l'objet d'un investissement de tous ordres : affectif, culturel, éducatif, économique*<sup>273</sup> ». La pression est double, à la fois personnelle et sociale. Suzanne Schlumberger est lucide, elle sait qu'autrui attend d'elle un comportement de parent irréprochable.

Mais elle est honnête et cherche toujours à être en accord avec elle-même. Par exemple, le 30 juin 1900, après avoir été émue à la lecture des « *si bonnes lettres* » de Jean Schlumberger, qui la font rougir « *comme une petite fille* », elle se reprend et déclare : « *J'oublie vraiment trop par moment que je vais bientôt être une respectable mère de famille !* » Et, quand elle a des convictions, elle n'hésite pas à dire ce qu'elle pense. Ainsi, en 1902, lors d'un dîner dans la famille de Juge de Montespieu, Suzanne se réjouit des mariages réalisés sans l'autorisation parentale en Indochine, ce qui choque Mathilde Velay, la femme de Paul de Juge Montespieu. Suzanne raconte l'épisode à son mari :

*Cette femme me fait bouillir. Je sors tous les jours des horreurs : hier soir un vieux Monsieur racontait qu'en Indochine on se mariait sans consentement des parents etc., etc., et que c'était bien mieux ; Louise et moi avons répondu en écho que c'était tout à fait bien. Alors M<sup>me</sup> de J[uge] sur un ton horripilé : « Suzanne vous oubliez que vous êtes parent<sup>274</sup> ?!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!! »*

Même si la jeune mère se décrit comme « *une femme bien peu capable* », elle prend confiance en elle au rythme de ses trois grossesses. L'éducation des enfants est un sujet qui la préoccupe et qu'elle partage, là encore, avec d'autres femmes, en particulier avec sa sœur Alice. Elle écrit : « *Hier soir je me suis couchée assez tard ayant bavardé avec Alice. Nous avons beaucoup parlé d'éducation d'enfants. Elle me disait que c'était son seul intérêt à Lyon et qu'elle y pensait beaucoup. Elle m'a demandé des titres des livres que j'ai déjà lus sur ce*

---

<sup>273</sup> Marguerite Perrot, « L'enfance révolutionnée par la Révolution ? Parents et enfants au XIX<sup>e</sup> siècle », *L'Enfant, la Famille et la Révolution française*, M.-F. Lévy (dir.), Olivier Orban, 1990, pp. 406-407.

<sup>274</sup> Lettre du 16 septembre 1902.

*sujet*<sup>275</sup>. » Suzanne Schlumberger a donc cherché à se documenter sur les questions relatives à l’instruction des enfants. Cela confirme les propos d’Yvonne Knibiehler et de Martine Sagaert qui montrent que les mères bourgeoises « *font aussi l’effort de s’instruire, d’observer autour d’elle, de réfléchir*<sup>276</sup> ».

Dans les lettres échangées entre les nouveaux parents que sont Jean et Suzanne Schlumberger, se dessine, à côté du portrait d’une mère en devenir, un pacte éducatif commun aux deux époux, pacte aux accents modernes.

### 3.2 Deux parents aux pensées avant-gardistes

#### 3.2.1 Des projets pédagogiques progressistes

Pour l’éducation de leurs enfants, les intentions du couple sont identiques à celles émises par le dramaturge et moraliste progressiste Ernest Legouvé (1807-1903). En effet, celui-ci dit l’importance de l’affection des parents pour les enfants et préconise le respect de l’autonomie :

*Il faut élever les enfants pour eux-mêmes, non pour nous, admettre que leurs « intérêts » peuvent ne pas coïncider avec ceux du groupe, qu’ils auront à assumer seuls leur destin, et par conséquent développer leur initiative, voire cultiver une certaine indétermination qui préserve leur capacité de liberté, voie que préconisent les pédagogies libertaires*<sup>277</sup>.

Les projets pédagogiques de Legouvé sont à mettre en corrélation avec ce que Suzanne écrit à Jean :

*La nature s’est simplement servie de nous, de notre volupté pour faire un homme et une femme de plus. Ils auront à leur tour leur part d’amour, leur vie propre, leur place mystérieuse dans le monde, avec en eux plus ou moins d’hérités directes de leurs parents, peut-être très peu. Et nous notre but n’est pas de faire des enfants et de rester cramponnés à eux, à nous mirer en eux, à les considérer comme notre bien. Une de tes œuvres est bien plus une partie de toi-même, qu’un de tes enfants. Crois-moi, aimons-nous toujours plus et nous ne souffrirons pas lorsque nos enfants iront chacun de leurs côtés*<sup>278</sup>.

L’utilisation du pronom personnel inclusif « nous » implique Jean Schlumberger dans le propos de Suzanne. Son écriture épistolaire traduit la convergence de leurs points de vue.

---

<sup>275</sup> Lettre du 22 octobre 1902.

<sup>276</sup> Yvonne Knibiehler, Martine Sagaert, *Les Mots des Mères du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours*, op. cit., p. 177.

<sup>277</sup> Michelle Perrot, « Figures et rôles », *Histoire de la vie privée : de la Révolution à la Grande Guerre*, op. cit., p. 161.

<sup>278</sup> Lettre reclassée du 11 juin 1905 écrite par Suzanne.

Progressivement, Suzanne prend de l'assurance et se sent capable d'avoir sa propre idée concernant l'éducation de sa fille. Après avoir accouché de Sabine Schlumberger, le 23 juillet 1905, elle écrit quelques jours plus tard à son mari :

*Mon rêve serait d'en faire à ma tête pour cette petite-là sans qu'on s'en mêle. Mon malheur c'est de toujours croire que j'en sais moins que les autres et quand les conseils pleuvent de tous les côtés j'en perds toute initiative et n'ose plus même agir dans aucun sens<sup>279</sup>.*

Ce besoin de liberté se heurte aux conseils écrasants des autres femmes qui ont fini par paralyser toute initiative de la part de la jeune mère. C'est pourquoi, elle prône, sous une forme quasi testamentaire et en guise de dernières volontés, l'indépendance de ses enfants :

*Rappelle-toi si je meurs que c'est ainsi que je le voudrais pour nos enfants : qu'ils soient considérés le plus tôt possible par toi comme des individualités séparées, liés à toi simplement par des liens d'amitié et de respect mutuel d'homme à homme et d'ami à ami<sup>280</sup>.*

Ce qui caractérise la modernité du couple Schlumberger, c'est cette détermination à échanger sur la question de l'éducation avec authenticité et sincérité. Même si Jean Schlumberger est plutôt muet sur ce point dans ses lettres, il ne se fait pas pour autant allocutaire passif des méditations de sa femme. Au contraire, si Suzanne se livre autant sur cette question de l'éducation des enfants, c'est que tous deux en ont parlé de vive voix et que l'écrit fait suite à l'oral.

Mais quels sont donc les fruits de cette éducation basée sur l'affranchissement de soi et l'autonomie ? Sur le plan scolaire, Marc Schlumberger, dont la santé est fragile, partira dès 1907 en internat, à l'École de l'Île de France au château de Liancourt, situé à Villiers. La spécificité de cette école, « très moderne », est « basée sur l'Éducation plus que sur les programmes en vigueur dans les collèges et les lycées de l'époque<sup>281</sup> ». Marc Schlumberger deviendra psychanalyste, « maître de l'analyse des rêves », et secrétaire général de la *Revue française de Psychanalyse*. Il fera découvrir à son amie, la pédiatre Françoise Dolto (1908-1988), l'œuvre de Sigmund Freud. Dans son hommage à Marc Schlumberger, la psychanalyste Janine Chasseguet-Smirgel (1928-2006) annonce avoir été « frappée par [...] son humour, son absence totale de

---

<sup>279</sup> Lettre du 2 août 1905 écrite par Suzanne.

<sup>280</sup> Lettre reclassée du 11 juin 1905 écrite par Suzanne.

<sup>281</sup> Voir <http://fr.calameo.com/books/00090079042af9c7a0fc1>

*conformisme* » mais surtout « *par sa très grande indépendance d'esprit*<sup>282</sup> ». Il semble que la volonté commune de Jean et de Suzanne Schlumberger de faire de leurs enfants des êtres autonomes et indépendants, ait été respectée.

En 1911, Monique et Sabine Schlumberger, seront inscrites au collège Sévigné à Paris. Cet établissement privé laïque, fondé en 1880, est alors le seul en France à proposer une éducation pour les filles similaire à celle des garçons. Le Président d'honneur de l'association Collège Sévigné, Alain Attali (1937-2019), affirme que le « *véritable esprit* » de cette institution est « *son sens de la modernité*<sup>283</sup> ». Monique Schlumberger se mariera avec son cousin, « *spécialiste du vol à voile*<sup>284</sup> », Hervé Hoffet (1899-1937). De son côté, Sabine Schlumberger, épousera l'universitaire et agrégé d'anglais, Robert Francillon (1899-1956).

La modernité du couple Schlumberger en tant que parents ne se manifeste pas uniquement dans les préceptes éducatifs avant-gardistes qu'ils veulent inculquer à leurs enfants. Elle tient aussi à leurs réflexions conjointes sur la paternité et la maternité.

### 3.2.2 Réflexions sur l'instinct parental

L'expérience de la parentalité chez Jean et Suzanne Schlumberger a des conséquences sur leur relation épistolaire. Le père et la mère transposent différemment ces révolutions psychiques.

Écrivain, Jean Schlumberger projette dans son roman *L'Inquiète Paternité*, dont le titre initial est *Heureux qui comme Ulysse*, ses questions sur la nature du sentiment paternel. Dans ses *Œuvres complètes*, l'auteur reconnaît avoir transposé à travers son protagoniste Cyrille, ses doutes sur la spontanéité de l'instinct paternel :

[...] *L'auteur aurait mauvaise grâce à ne pas reconnaître qu'il avait abordé en toute innocence, à travers son personnage, un problème qui lui tenait personnellement à cœur, à savoir s'il existe réellement, dans l'affection paternelle, un facteur instinctif, une prétendue « voix du sang ». (Il n'est pas surprenant que la question se soit posée au jeune père que j'étais, encore tout absorbé par les tâtonnements d'un couple novice, en quête de son propre équilibre, et à qui trois enfants étaient tombés du ciel avant qu'il eût pu vraiment les souhaiter. Bien que tout annonçât en eux des qualités charmantes, je ne me sentais pas enflammé de cette passion viscérale qu'on me donnait comme allant de soi...) En prêtant à Cyrille quelques déclarations scandaleuses sur la paternité élective, je*

---

<sup>282</sup> *La Revue française de psychanalyse : organe officiel de la Société psychanalytique de Paris*, [en ligne], Société psychanalytique de Paris, Paris, Presses Universitaires de France, 1978/07 (T42, N4) - 1978/08, p. 757, page consultée le 6 juin 2019, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6139123d/f158.item>.

<sup>283</sup> <http://www.collegesevigne.fr/letablissement/histoirevaleur/>

<sup>284</sup> *Les Annales coloniales : organe de la « France coloniale moderne »*, [en ligne], 1937/05/21, (A38, N31), p. 4, page consultée le 6 juin 2019, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k62654876/f4.item>.

*laisçais, pour la première fois, percer un thème qui allait bien souvent resurgir dans mes romans*<sup>285</sup>.

En effet, cette thématique de la paternité est récurrente dans des textes comme *Un Homme heureux* ou *Saint-Saturnin*. À la suite de la parution du premier tome de *L'Inquiète Paternité*, Jean Schlumberger s'entretient avec Pierre Hamp (1876-1962), un ami de Paul Desjardins (1859-1940), sur les interrogations que soulève ce sujet inédit. Faisant partie tous deux de l'association *l'Union pour la Vérité*, Jean Schlumberger propose alors « *d'introduire un débat sur le sentiment paternel* », dans le but « *d'amorcer d'intéressants échanges de vues entre les membres*<sup>286</sup> ». Les récentes paternités de Jean Schlumberger (comme nous savons il est fiancé et marié à vingt-deux ans, et devient père de trois enfants à vingt-sept ans) l'amènent à réfléchir sur la question de l'instinct paternel. Jean Schlumberger note « *le conflit de deux tendances* » :

*D'une part, survit le bon sens un peu brutal de nos ancêtres, selon lesquels l'indifférence du père est toute naturelle à l'égard d'un nourrisson [...]. Mais d'autre part, une vue tout opposée commence à prévaloir : on parle d'instinct paternel, de voix du sang ; on semble prêt à créer par analogie un pendant à l'instinct maternel. [...] Il en résulte quelque chose d'impropre, d'excessif, une sorte de devoir d'exaltation qui trouve un adjuvant dans ce qu'il y a de plus étroit, de plus hypnotisé dans notre sentiment de la famille*<sup>287</sup>.

Alors que « *pendant longtemps, le père a intéressé les historiens en tant que sujet juridique et politique doté de la puissance du pater familias* », Jean Schlumberger médite sur la « *dimension personnelle et intime de la paternité* ». Question majeure, puisqu'en 2013, l'historienne Anne Verjus écrit que cette perspective « *reste à explorer*<sup>288</sup> ».

Si Jean Schlumberger passe par l'écriture fictionnelle pour se libérer de ses préoccupations psychologiques, Suzanne Schlumberger utilise le canal épistolaire pour donner son point de vue sur l'instinct maternel.

Tandis que la maternité, définie comme « *la seule fonction gratifiante pour une femme*<sup>289</sup> », est portée au pinacle, Suzanne Schlumberger donne à voir dans ses lettres un sentiment maternel, non pas instinctif et naturel, mais en construction. Lors de sa première grossesse, elle découvre dans un livre « *la formation de l'enfant jusqu'à la fin avec gravures* ».

---

<sup>285</sup> Jean Schlumberger, *Œuvres*, T. I., *op. cit.*, p. 27.

<sup>286</sup> *Ibid.*, p. 131.

<sup>287</sup> Jean Schlumberger, « Enquête sur les sentiments : L'instinct paternel », *Bulletin de l'Union pour la Vérité*, 1<sup>er</sup> mai 1909, pp. 228-229.

<sup>288</sup> Anne Verjus, « La paternité au fil de l'histoire », *Informations sociales*, 2013/2 (n° 176), p. 14-22. URL : <https://www.cairn.info/revue-informations-sociales-2013-2-page-14.htm>

<sup>289</sup> Michelle Perrot, *Histoire de la vie privée : de la Révolution à la Grande Guerre*, *op. cit.*, p. 248.



C'est à partir de ce moment qu'elle a senti qu'à « *sa vue [s]on sentiment maternel a grandi du coup*<sup>290</sup> ». Quelques jours après son accouchement, elle écrit le 30 juillet 1900 :

*Il me semble qu'aujourd'hui j'aime davantage le petit. Je me dis que c'est toi qui me l'as donné, que c'est un peu de toi qui est resté près de moi, que ce petit a grandi enveloppé dans notre tendresse à tous deux et que cela n'est pas possible qu'il n'en garde pas quelque chose.*

L'amour exponentiel qu'elle ressent pour Marc Schlumberger, son premier enfant, tient au fait qu'il représente une partie de Jean Schlumberger. L'enfant est aimé parce qu'il est aussi une prolongation du père. Suzanne est à contre-courant du comportement typique de la mère pour qui l'instinct maternel est censé éclipser l'amour conjugal<sup>291</sup>. Être mère pour Suzanne n'est pas une « vocation », elle « *ne désire pas le moins du monde avoir quinze enfants*<sup>292</sup> ». Lorsque le 25 septembre 1903, elle rentre chez elle « *avec un mal de tête [...], de drôles de maux d'estomac, d'écoeurements, d'insomnies inexplicables* », elle s'inquiète « *mortellement* », car elle ne sait si elle doit « *croire à un nouvel accident ou pas* ». La mère, avant-gardiste, est à rebours de la politique nataliste de l'époque puisqu'elle est prête à « *toutes les précautions inimaginables pour ne plus attraper de gosses*<sup>293</sup> ». Rappelons qu'en 1920 une loi interdisait encore les moyens anticonceptionnels et la propagande antinataliste<sup>294</sup> ; et il faudra attendre 1967 pour que la contraception soit légalisée.

### 3.2.3 Vers une différenciation des sentiments maternels et amoureux

Les observations de la jeune mère autour du sentiment maternel engendrent d'autres réflexions. En effet, Suzanne Schlumberger propose une différenciation entre l'amour d'une femme et l'amour d'une mère et compare les sentiments qu'elle ressent pour son mari avec ceux qu'elle éprouve pour ses enfants. En n'hésitant pas à dire honnêtement que ses enfants passent au second plan, elle apparaît comme une femme anticonformiste. Elle écrit le 29 juin 1903 : « *Je t'aime avec tout ce que j'ai et je sens de plus en plus que je n'ai rien à donner aux autres, que mon amour m'a tout pris. L'affection que je puis avoir pour d'autres est faite seulement de pitié, de souvenirs ou d'habitude.* » Ou encore le 10 juin 1905 : « *J'aime bien aussi mon petit Marco et peut-être même Monique, mais eux, pas comme quelque chose faisant partie de moi-même.* »

<sup>290</sup> Deuxième lettre du 4 juillet 1900.

<sup>291</sup> Laure Adler, *Secrets d'alcôve : Histoire du couple de 1830 à 1930*, Paris, Hachette, 1983, p. 110.

<sup>292</sup> Lettre du 22 février 1905 écrite par Suzanne.

<sup>293</sup> Lettre du 1<sup>er</sup> juillet 1905 écrite par Suzanne.

<sup>294</sup> Laure Adler, *Secrets d'alcôve : Histoire du couple de 1830 à 1930*, op. cit., p. 126.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, le langage maternel est celui de l'effusion<sup>295</sup>. Or, Suzanne s'épanche davantage quand il s'agit de l'amour qu'elle éprouve pour son mari. Elle écrit le 12 juin 1906 que « *les deux choses principales [pour elle] sont l'amour de [s]on homme et l'art* ». Il ne s'agit pas de dire que la jeune mère ne souhaitait pas avoir d'enfants, ou pire, qu'elle ne les aime pas, mais plutôt d'affirmer que son statut de femme amoureuse l'emporte sur son rôle de mère.

C'est aussi à travers le vocabulaire atypique qu'elle emploie pour désigner sa progéniture que la personnalité avant-gardiste de Suzanne se révèle. Elle énonce la crainte que son « *mioche* », ou son « *petit parasite* » ne soit pas beau, plutôt que de décrire son sentiment maternel. Lorsque qu'elle reçoit les photographies de ses enfants en juin 1911, elle regrette que Sabine « *y ait l'air d'une dinde* » ou alors, quand elle rejoint sa famille après quelques jours d'absence, elle déclare être « *frappée de la beauté de [son] fils* » mais ajoute qu'elle trouve « *Monique, maigrie, et Sabine plutôt enlaidie* ». Les mots qu'utilisent Suzanne pour parler de ses enfants n'appartiennent pas au registre mièvre représentatif du langage maternel courant à l'époque et viennent nuancer l'idéalisation de la maternité.

Plutôt que de sacraliser le rapport mère-enfant, comme il est convenu de le faire au XIX<sup>e</sup> siècle, Suzanne Schlumberger érige sa relation sentimentale avec Jean Schlumberger comme étant unique et exclusive. C'est lui qui donne de la cohérence à leur sphère familiale. En 1906, il est à Paris et souffre d'une violente crise d'eczéma. Suzanne, à Bois-Salair, « *incapable de fixer [s]on attention sur rien* », lui écrit :

*Tu comprends que les enfants n'ont nullement besoin de moi et qu'à Paris au contraire je ferai tes courses, je te lirai, te mettrai tes compresses, te dorloterai. D'abord je ne veux pas que personne d'autre que moi te soigne, tu entends. N'importe qui peut soigner mes enfants, mais moi je veux soigner mon homme*<sup>296</sup>.

Et lorsque l'homme et père de famille tant attendu repousse son départ, pour cause de fièvre, alors ce sont les enfants qui en pâtissent. Suzanne Schlumberger annonce qu'ils ne fêteront pas Noël :

*J'ai envie d'étrangler le soleil : il m'agace de briller ainsi : je le trouve bête et stupide de ne pas comprendre. Nous ne fêtons pas Noël aujourd'hui : peut-être est-ce féroce mais je*

---

<sup>295</sup> Yvonne Knibiehler, Martine Sagaert, *Les Mots des Mères du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours*, op. cit., p. 175.

<sup>296</sup> Lettre reclassée du 8 juin 1906 écrite par Suzanne.

*trouve que les enfants peuvent souffrir de l'absence de leur père : il n'y a eu ni souliers dans la cheminée, ni rien*<sup>297</sup>.

La correspondance conjugale du couple Schlumberger devient le reflet d'une union qui, en essayant de s'adapter à une nouvelle vie familiale, « *et à qui trois enfants étaient tombés du ciel avant qu'il[s] aien]t pu vraiment les souhaiter*<sup>298</sup> » traite de problématiques modernes. Ces mêmes interrogations feront dire quelques années plus tard à la philosophe Élisabeth Badinter que « *l'instinct maternel est un mythe*<sup>299</sup> », et contredire de fait, l'auteur du best-seller *Monsieur, Madame et Bébé* (1866), Gustave Droz, qui déclare que « *l'amour maternel est un sentiment inné chez la femme*<sup>300</sup> ».

La correspondance de Jean et Suzanne montre l'évolution de leur histoire sentimentale et la construction de leur famille. Après les fiançailles et le mariage, arrive l'expérience de la parentalité. Les lettres privées donnent à voir l'expérience de la maternité vécue par Suzanne Schlumberger selon la tradition de l'époque qui en fait une affaire exclusivement féminine. Mais les lettres donnent accès également aux considérations et réflexions modernes des deux parents sur l'instruction qu'ils souhaitent donner à leurs enfants ou sur leurs interrogations liées à l'instinct parental.

L'avant-gardisme, qui fait la particularité de cet échange épistolaire privé, se retrouve au niveau esthétique. En effet, à mesure que s'affirme la personnalité des deux conjoints *via* le canal épistolaire, se développe leur vocation artistique.

## **4 LA CORRESPONDANCE COMME REFLET D'UN PROCESSUS D'ÉMANCIPATION ET DE MATURATION RÉCIPROQUES**

### **4.1 Affranchissement analogue d'une éducation protestante**

Avant de voir l'éclosion artistique des deux conjoints dans leur art respectif, soulignons que cet avènement mutuel est le résultat d'une volonté d'affranchissement analogue, d'une

---

<sup>297</sup> Lettre reclassée du 25 décembre 1912 écrite par Suzanne.

<sup>298</sup> Jean Schlumberger, *Œuvres*, T. I., *op. cit.*, p. 27.

<sup>299</sup> Élisabeth Badinter, *L'Amour en plus. Histoire de l'amour maternel (XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Flammarion, 1980, p. 369.

<sup>300</sup> Gustave Droz, *Monsieur, madame et bébé*, 116<sup>e</sup> éd., Paris, V. Havard, 1882, p. 286, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64180x/f292.item>.

pensée identique. D'ailleurs, cela est en parfaite adéquation avec l'étymologie même du mot *correspondance*. Mokhtar El Mahoual « *retient sa constance sémantique qui revient à mettre en commun deux entités parallèles. La correspondance se veut ainsi un rapport de conformité mutuelle, accord d'idées et de sentiments, voire encore la trace ou l'expression formelle d'une concordance entre deux personnes liées, de facto, par des circonstances*<sup>301</sup> ».

Les deux époux vont s'émanciper de leur instruction religieuse, qualifiée par Suzanne Schlumberger de « *lourd bagage de formes stériles et figées*<sup>302</sup> » et par Jean Schlumberger de « *dressage*<sup>303</sup> ».

Dans son œuvre autobiographique *Éveils*, Jean Schlumberger révèle les prémices de son indépendance. Sa mère aurait souhaité qu'il devienne prêtre, il étudiera la théologie mais « *avec plus d'hostilité que de sympathie*<sup>304</sup> », et ne suivra jamais cette voie. Il s'intéresse plutôt à la philosophie, puis à l'histoire des religions, pour enfin tourner « *délibérément [s]es regards vers les lettres*<sup>305</sup> ». C'est en lui écrivant « *lettres sur lettres* » qu'il essaiera, en vain, de convaincre sa mère, qu'il ne « *vau[t] pas moins mais mieux qu'auparavant* ». Cette dernière « *ne capitulera jamais : longtemps elle redoutera [s]on influence sur [s]a sœur et [s]es frères cadets, et ce sera, dans [leurs] rapports, le passage le plus difficile à franchir*<sup>306</sup> ».

C'est grâce à son union avec Suzanne que Jean continue son processus de libération, de concert avec elle. En effet, de son côté, Suzanne reconnaît que l'éducation que ses sœurs et elle ont reçue, formate et falsifie les caractères. Elle écrit le 20 juillet 1899 :

*Nos natures « ours » et certains goûts sérieux dus à notre tempérament et à notre éducation ne nous y ont pas poussés. Mais nous avons toujours été entourées par nos parents de tout le luxe et de toutes les facilités matérielles que nous pouvions désirer. Et d'un autre côté nous n'avons jamais mené une vie très active et utile au dehors. Et je sais aussi que dans le monde nous passons pour être très froides et souvent très hautaines.*

Cet autoportrait correspond à la description que fait Jean Schlumberger dans ses *Œuvres* de la femme de sa vie :

*Elle était la cadette de cinq sœurs, nullement cendrillon, même gentiment gâtée, mais il peut subsister longtemps, chez « la plus petite », un pli de soumission qui la retient de*

---

<sup>301</sup> Mokhtar El Mahoual, « Le métadiscours générique épistolaire dans *Lettres parisiennes : autopsie de l'exil* et *Le Même livre* », *Le travail du genre à travers les échanges épistolaires des écrivains : Épistolarité et généricité*, Biagioli Nicole, S. Kaplan Marijn, Thyse n°8, L'Harmattan, 2015, p. 227.

<sup>302</sup> Deuxième lettre du 4 juillet 1900.

<sup>303</sup> Jean Schlumberger, *Œuvres*, T. I., *op. cit.*, p. 236.

<sup>304</sup> André Gide, Jean Schlumberger, *Correspondance (1901-1950)*, édition établie, présentée et annotée par Pascal Mercier et Peter Fawcett, Paris, Gallimard, 1993, p. 10.

<sup>305</sup> Jean Schlumberger, *Éveils*, *op. cit.*, p. 150.

<sup>306</sup> *Ibid.*, p. 81.

*s'affirmer. L'étouffante et restrictive éducation, laminoir conformiste, que les mœurs de l'époque imposaient aux jeunes filles, tendait à la même inhibition*<sup>307</sup>.

Cette tendance au repli sur soi se retrouve également chez la sœur de Jean, Pauline Schlumberger. Les lettres de Suzanne montrent à quel point la personnalité, dénaturée par une éducation prohibitive, de la sœur de son mari, la fait paraître aux yeux d'autrui, plus âgée et plus terne. La longue citation qui suit illustre notre propos :

*Cette idée de l'impression presque générale que fait Pauline me fait beaucoup de peine surtout qu'elle est tellement fausse et que Pauline est une nature très personnelle, très ardente. Et je la dépeins sous son véritable jour aux personnes qui m'en parlent. Souvent je ne te le dis pas pour ne pas te peiner comme moi, mais bien des personnes lui trouvent un air triste, vieux, recroquevillé. Moi qui la connais, je ne le vois pas du tout, mais devant ces opinions aussi bien de femmes que d'hommes, j'ai peur qu'elle trouve difficilement à plaire à quelqu'un. Encore dernièrement Nurse a été renversée quand je lui ai dit que P[auline] n'avait que vingt et un ans. Et cela tient je suis sûre à votre éducation. Sans s'en rendre compte on éteint en vous beaucoup de jeunesse, de spontanéité, d'« animal spirits ». Je suis sûre que déjà à quinze ans vous auriez trouvé au-dessous de vous de vous détendre en une journée de farces, de bêtises, de rires entre cousins ou camarades de votre âge ce qui ne vous aurait pas empêchés d'être très sérieux le lendemain. Je t'assure que même maintenant à mon âge respectable je me sens capable de m'amuser comme un enfant sans croire que je dérois*<sup>308</sup>.

Les deux époux ont pour objectif commun de se délivrer de leur passé. Dans l'excipit de sa première lettre du 10 mai 1901 destinée à André Gide, Jean Schlumberger énonce, en prenant en considération Suzanne dans ses propos, son besoin de changement de vie, de relations : « *Comme nous nous efforçons de vivre la vie qui nous plaît, nous sommes obligés de renoncer à une foule d'anciennes connaissances, mais nous voudrions nous rapprocher de celles avec lesquelles nous avons peut-être des préoccupations communes*<sup>309</sup>. » Quelques années plus tard, Suzanne confie à son mari le sentiment d'étrangeté qui s'empare d'elle lorsqu'elle va à Fontaine-Daniel, en Mayenne : « *Je me sens gênée, hors de mon élément. Je me demande si ce ne serait pas moins douloureux si l'on rompait complètement avec tout ce poids mort des familles, du passé*<sup>310</sup> ! »

Les conséquences de cette volonté d'émancipation se manifestent aussi à travers la question du baptême. Faut-il baptiser ou non Marc Schlumberger ? Suzanne s'interroge dans sa lettre du 19 juin 1900 :

---

<sup>307</sup> Jean Schlumberger, *Œuvres*, T. III., *op. cit.*, p. 183.

<sup>308</sup> Lettre reclassée du 17 novembre 1904 écrite par Suzanne.

<sup>309</sup> André Gide, Jean Schlumberger, *Correspondance (1901-1950)*, *op. cit.*, p. 2.

<sup>310</sup> Lettre du 10 juin 1906 écrite par Suzanne.

*Si tu as causé avec Conrad dimanche de la question baptême, justement de mon côté j'y ai beaucoup pensé ces jours-ci. Et voici la solution où j'en suis momentanément. Ce serait de le faire baptiser par M. Sabatier ou un pasteur libéral à qui nous exposerions préalablement nos idées, et qui consentirait à supprimer dans la liturgie tout ce à quoi nous ne pourrions paraître adhérer sans hypocrisie. Ce serait déjà un éclat dans la famille, mais moindre que l'absence total de baptême. Peut-être tout au fond dans le désir de ne pas le faire baptiser y entre-t-il un peu d'orgueil, très légitime jusqu'à un certain point d'affirmer notre indépendance. Mais certainement maintenant, d'un autre côté, je ne pourrais supporter de voir ainsi souiller le commencement de la vie de ce petit être inconscient, par un acte d'hypocrisie de la part de ses parents.*

Toutefois, l'affranchissement se heurte aux exigences familiales. Suzanne Schlumberger ne veut pas utiliser son enfant, « *ce petit être inconscient* », pour asseoir leur autonomie vis-à-vis de la religion protestante et de la famille. Mais d'un autre côté, elle ne veut pas non plus que son fils soit souillé par « *un acte d'hypocrisie de la part de ses parents* ». Le motif du baptême signale la distance que le couple entend prendre avec les rites et traditions religieuses de leurs familles respectives. Les nouveaux parents finiront tout de même par faire baptiser leur fils dans le salon de la grand-mère maternelle de Jean, Henriette Guizot (1829-1908). Jean Schlumberger revient dans *Éveils* sur les raisons de cette décision :

*Et plus tard, comme je tardais à faire baptiser mon fils, elle me pressa par ces mots désarmants : « Si Dieu le reprenait à lui, je crois bien qu'il accueillerait son âme ; mais tout de même, c'est plus sûr. » (Nous eûmes le bon sens de ne pas nous entêter dans notre éloignement pour des cérémonies qui n'avaient plus pour nous leur pleine signification, et le baptême eut lieu dans le salon de ma grand-mère. Elle s'intéressait fort à ce premier né de ses arrière-petits-enfants et ne l'appelait que sa « merveille<sup>311</sup> ».)*

Plusieurs notations dans les lettres témoignent de la libération progressive du couple. En 1902, Suzanne se désolidarise de sa communauté religieuse en refusant de se rendre à l'Église : « *Presque toute la partie féminine de Montespieu est à « church » ce matin ; je n'ai pas voulu faire acte d'hypocrisie en y allant<sup>312</sup>.* » En 1905, lorsque sa sœur Yvonne Ferrand traverse une crise de couple, elle rejette le rôle de moralisatrice qu'elle est censée prendre et se révolte en même temps contre l'hypocrisie générale de sa classe sociale :

*Cette idée pourtant me fait presque rire qu'on veuille que je fasse de la morale à Yvonne, que, moi, dont la vie est toute d'amour, j'aille lui dire : « Fais ton devoir (?) Il n'y a que cela au monde ! » Cela me ferait l'effet monstrueux des dames riches dont la vie matérielle est de velours, qui vont prêcher le renoncement, la résignation aux pauvres<sup>313</sup> !!!*

---

<sup>311</sup> Jean Schlumberger, *Éveils*, op. cit., p. 55.

<sup>312</sup> Lettre du 21 septembre 1902.

<sup>313</sup> Lettre du 18 juin 1905 écrite par Suzanne.

Quand Jean lui rappelle, non sans la taquiner, dans une lettre du 20 février 1905, qu'elle a « *le devoir de [s]'amuser* » (Il prend soin d'ailleurs de souligner le substantif « devoir »), la réponse ne se fait pas attendre. Suzanne associe le terme « devoir » aux préceptes protestants qui prônent rigueur, discrétion et sérieux : « *Qu'est-ce que tu me chantes, que c'est mon devoir de m'amuser. Ô l'horrible mot huguenot qui vient de sa grande ombre noire planer même sur nos amusements*<sup>314</sup>. »

Ces multiples considérations nous montrent quels regards portent le couple Schlumberger sur l'éducation protestante qu'ils ont tous deux reçue. Le culte protestant est une entrave à l'épanouissement singulier de leur personnalité. Les deux conjoints sont à l'unisson pour affirmer que les principes de l'instruction protestante brident toute spontanéité.

Selon un processus d'émancipation réciproque, deux individualités parviennent à naître, et ce dans leur art respectif. Jean deviendra écrivain et Suzanne, qui commence à dessiner en 1902, sera artiste peintre. La mise en regard des processus créatifs nous permet d'appréhender la dynamique émancipatrice commune du couple et surtout d'insister sur le fait que cet épanouissement dans l'art n'aurait pas été possible sans une influence intime mutuelle.

## 4.2 Éclosion de deux identités dans leur art respectif

### 4.2.1 Jean Schlumberger et l'écriture

Encouragé par sa femme, l'auteur novice, toujours étudiant à Paris en 1902, fréquente le salon littéraire de José-Maria de Heredia (1842-1905), qui recevait « *tous les dimanches après-midi, à la bibliothèque de l'Arsenal* » et donnait son avis sur les écrits poétiques de ses invités. La lettre du 19 octobre 1902 en atteste. En effet, Suzanne écrit à Jean : « *Tu te prépares à aller chez Heredia en ce moment et peut-être ne penses-tu pas beaucoup à ta petite femme.* » Jean Schlumberger apprécie les découvertes stylistiques qu'il y fait, notamment « *une notion du mot en tant que matière plastique [...] une attention à ses valeurs propres, à sa couleur, aux associations subtiles que ne peut indiquer aucun dictionnaire* ». Néanmoins, il reconnaît avoir étouffé « *dans les courtes idées de ce milieu d'orfèvres*<sup>315</sup> ».

La lecture des lettres de Suzanne et de Jean Schlumberger associée aux éléments autobiographiques qu'il donne dans son œuvre *Éveils*, nous livre des informations sur le début de carrière, apparemment houleux, de l'écrivain. À titre d'exemple, comme Heredia n'aide pas Jean

---

<sup>314</sup> Lettre du 21 février 1905 écrite par Suzanne.

<sup>315</sup> Jean Schlumberger, *Éveils*, op. cit., p. 136.

Schlumberger, Suzanne se déclare « *furieuse contre ce Heredia*<sup>316</sup> », demande à son mari de le « *secoue[r] ferme* » et ajoute que « *c'est une moule s'il ne se donne pas un peu de peine pour [lui]*<sup>317</sup> ». Autrement dit, ses réponses nous laissent deviner les difficultés traversées par son Jean.

En 1911, Schlumberger cherche à faire monter sa pièce de théâtre *La Mort de Sparte* au théâtre de l'Odéon, dirigé de 1906 à 1914, par André Antoine (1858-1943). À travers les lettres écrites à sa femme, apparaît le parcours semé d'obstacles et de déceptions de l'homme de lettres, pourtant combatif. C'est par l'entremise du producteur Gabriel Trarieux (1870-1940) que Jean Schlumberger essaye de rentrer en contact avec Antoine : « [...] *J'ai vu Trarieux qui m'a longtemps parlé de la situation d'Antoine qu'il cherche à rétablir* » écrit-il à Suzanne en avril 1911. Un mois plus tard, le 5 mai, il sort de chez Trarieux, lequel « *verra Antoine lundi ou mardi et selon l'humeur où il le trouvera, il parlera ou ne parlera pas. Peut-être Antoine ayant de l'argent acceptera-t-il la pièce sans demander d'argent. Personne ne peut savoir.* » Quelques jours plus tard, on lui annonce que « *tout cela se décidera d'ici l'été*<sup>318</sup> », même si le 5 septembre 1911, il écrira encore à Suzanne qu'il se tient « *prêt à toutes les déceptions* ». Pourtant, ce même jour, il apprendra que sa pièce est acceptée. Mais l'effervescence est de courte durée car la pièce est reportée pour les saisons 1911-1912, 1912-1913, 1913-1914 et n'est montée pour la première fois que le 14 mars 1921 au théâtre du Vieux-Colombier, dont Jean Schlumberger sera l'un des fondateurs, par le metteur en scène, acteur et auteur dramatique Jacques Copeau (1879-1949).

La relation épistolaire nous donne également des renseignements à propos des premières œuvres de l'auteur, comme par exemple celles composées en 1902, son recueil de poèmes intitulé *Poèmes des Temples et des Tombeaux* et son premier roman *Le Mur de Verre*, ouvrages que l'écrivain n'inscrira pas dans sa bibliographie. Il explique pourquoi dans ses *Œuvres* :

*Depuis plus de quarante ans j'ai cessé de mentionner, sur la liste qu'un auteur donne de ses ouvrages, mes deux premières publications : Poèmes des Temples et des Tombeaux, édités au Mercure de France à la fin de 1903, et un roman, Le Mur de Verre, paru juste en même temps chez Ollendorff. Si je les ai fait disparaître, moralement, en les passant sous silence, et matériellement, en les mettant au pilon quand les éditeurs m'eurent renvoyé les invendus – ce n'est pas tant par désaffection pour ce que j'avais tâché d'y exprimer, que par impatience devant les maladresses de forme et l'immaturité de goût qui s'y trahissaient.*

---

<sup>316</sup> Première lettre du 17 septembre 1902.

<sup>317</sup> Lettre du 19 octobre 1902.

<sup>318</sup> Lettre du 8 mai 1911 écrite par Jean.



Néanmoins, l'homme de lettres inexpérimenté n'avait pas ménagé ses efforts afin de faire publier ces deux œuvres, volontairement rejetées et oubliées par la suite. Le 4 juillet 1902, Suzanne espère que la *Revue des deux mondes* acceptera de publier les *Poèmes* de Jean. Le 17 août 1903, alors que Jean est un abonné de la première heure aux *Cahiers de la Quinzaine*, il écrit, à son fondateur Charles Péguy (1873-1914), dans l'espoir (vain) d'être édité :

*Mon cher Péguy,  
Je m'étais habitué à l'idée de publier une plaquette de vers aux Cahiers et j'ai quelque peine à y renoncer. [...] Ne pourriez-vous pas envoyer ladite plaquette en supplément à vos abonnés, en même temps qu'un autre numéro – à l'occasion de la Toussaint, par exemple*<sup>319</sup>.

Il faudra attendre 1906 pour que Charles Péguy accepte de publier, aux frais de Jean Schlumberger, le roman *Heureux qui comme Ulysse*, qui deviendra *L'Inquiète Paternité*, dans le dix-septième cahier de la septième série des *Cahiers de la Quinzaine*.

La correspondance conjugale relate en outre des créations de Jean Schlumberger qui n'ont jamais été publiées, comme sa tragédie moderne écrite en 1903-1904, dont le manuscrit original se trouve à la Fondation des Treilles à Tourtour, *Le Caducée*, ou encore son divertissement mythologique conservé à la Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet à Paris, *La Désirable*. Le 9 août 1904, Jean Schlumberger présente sa pièce de théâtre *Le Caducée* à l'Académicien, diplomate et auteur dramatique Paul Hervieu (1857-1915). Il en ressort « *tout ébaubi* », écrit-il à sa femme, car il n'y a « *rien à faire. Pas même possibilité d'améliorer.* » Suzanne Schlumberger avait d'ailleurs fait part de son inquiétude à son mari concernant « *cette pièce écrite d'un jet* » car « *cela n'est pas [s]on genre d'écrire ainsi*<sup>320</sup> ». Loin de se décourager, Jean Schlumberger fera lire quelques nouvelles œuvres à André Gide, y compris le « *petit conte de cet été* », *La Désirable*, dès le 29 septembre 1904.

La relation épistolaire nous renseigne sur les étapes successives de l'œuvre littéraire de Jean Schlumberger, révèle à la fois son parcours d'écrivain et témoigne de l'implication de sa femme dans le cheminement de ses pensées créatrices.

---

<sup>319</sup> Voir *Le Bulletin d'informations et de recherches / L'Amitié Charles Péguy*, [en ligne], 1979/01 (A2, N5) - 1979/03, page consultée le 5 février 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k96093129/f49.image>., pp. 47-48.

<sup>320</sup> Lettre du 23 septembre 1903.

#### 4.2.2 Suzanne Weyher-Schlumberger et la peinture

Par le procédé de l'anamnèse, Jean Schlumberger se demande dans ses *Œuvres* comment a pu naître chez sa femme, une telle prédisposition à la peinture. Il écrit :

*Encore inexperts à défendre notre indépendance (je m'étais marié dès mes vingt-deux ans), nous nous étions garés de notre mieux, en nous logeant le plus loin possible, derrière le Luxembourg. Est-ce que le voisinage de tant de marchands de couleurs, d'encadreurs et d'ateliers remua d'emblée, dans le cœur de ma femme, une passion qui n'avait pas encore osé lever la tête ? A vrai dire nous ne savions presque rien de ce qu'est vraiment la peinture. Nos amis, tout notre entourage ne s'engouaient jamais que de sous-produits insignifiants ou prétentieux. On se représente difficilement dans quelle ignorance, faute d'information, le public demeurait alors devant les grands mouvements des arts plastiques. Les œuvres qui ont fait la gloire de cette époque restaient dans une demi-clandestinité à laquelle nous n'avions aucun accès. Il y avait bien le Louvre ; mais, quand on ne sait seulement pas tenir un pinceau, comment chercher conseil parmi les dieux de cet Olympe ?*

L'autobiographe se souvient notamment que c'est en 1901, lors d'un séjour à Florence, « avec tout son art linéaire », que sa femme eut « une révélation décisive<sup>321</sup> ». Mais son naturel craintif et timide l'obligera à attendre 1902 avant de commencer à exposer dans ses lettres ses premiers pas dans l'art pictural, répondant enfin à « l'appel irrésistible, l'anch' io pittore [moi aussi je suis peintre !] qui dominera sa vie<sup>322</sup> ». Consciencieuse, la jeune artiste débute par le dessin. « Je pense aller dessiner un pommier », « Il faut que j'aïlle dessiner » écrit-elle à Jean Schlumberger en juillet 1902, suivant ainsi le modèle des peintres de la Renaissance qui « faisaient leur apprentissage » dans leurs « patients dessins ». Comme le note l'écrivain, « il fallait dessiner, dessiner, ne pas toucher aux couleurs avant d'avoir acquis le solide savoir qui leur sert de soubassement<sup>323</sup>. » Cette technique d'apprentissage sera toujours utilisée par la peintre, comme par exemple en 1911, à Cannes : « Ai été me réfugier au jardin Luynes, dessiner. [...] D'ailleurs toute cette végétation inconnue pour moi me passionne chaque jour davantage et si j'avais la facilité des Japonais j'en remplirais des cahiers de dessins<sup>324</sup>. » Notons que son futur professeur, le peintre belge Théo Van Rysselberghe « soutenait que le dessin pouvait s'apprendre – et devait être entretenu, comme un musicien entretient sa technique<sup>325</sup> ». En plus d'étudier et de pratiquer le dessin, Suzanne Weyher s'instruit grâce à des ouvrages tels que

---

<sup>321</sup> Jean Schlumberger, *Œuvres*, T. III., *op. cit.*, p. 184.

<sup>322</sup> Jean Schlumberger, *Éveils*, *op. cit.*, p. 172.

<sup>323</sup> Jean Schlumberger, *Œuvres*, T. III., *op. cit.*, p. 185.

<sup>324</sup> Lettre reclassée du 7 mai 1911 écrite par Suzanne.

<sup>325</sup> Ronald Feltkamp, *Théo Van Rysselberghe : Monographie et catalogue raisonné*, Paris, Les Éditions de l'Amateur, 2003, p. 103.

*l'Histoire de l'anatomie plastique* de Mathias-Duval, dans lequel les dessins de Léonard et de Michel-Ange ont « *l'air des plus instructifs et intéressants*<sup>326</sup> ».

Par ailleurs, les lettres témoignent de l'importance de l'art pictural pour Suzanne, puisqu'au fil des années elle s'essaye aussi bien à la sanguine qu'à l'aquarelle et qu'elle pratique l'esquisse comme le croquis. Elle travaille aussi en fonction du temps libre dont elle dispose car « *lorsqu'on n'a qu'une demi-heure, même qu'une petite heure, une aquarelle c'est trop long* » affirme-t-elle dans sa lettre du 12 octobre 1903. Plus largement, la lettre est le lieu par excellence de réflexions picturales :

*J'écris à Berville pour qu'il m'envoie la liste des couleurs des crayons Conté. Depuis longtemps cette idée me tient. Je veux voir quel parti je pourrai en tirer. En tous cas je crois que pour des petits croquis rapides cela pourrait me servir. [...] Mais avec ce procédé où la couleur et le dessin se feraient en même temps, je pourrais peut-être obtenir des petits croquis et que je traduirais au besoin après en aquarelle. Tu m'as refroidi plusieurs fois pour ces crayons, mais tu vois comme je suis têtue.*

Jean Schlumberger ajoute dans son œuvre autobiographique *Éveils* : « *Dès qu'eut paru Le Mur de verre, en novembre 1903, nous réalisâmes, ma femme et moi, un projet caressé depuis longtemps : nous nous établîmes à Rome pour tout un hiver et un printemps*<sup>327</sup>. » Ce séjour permet à Suzanne de se perfectionner :

*[Elle] travaillait dans un atelier de la Villa Médicis ; elle y courait le matin, elle y retournait l'après-midi (...) et elle dessinait, dessinait, tâchant de rattraper le temps perdu, n'osant pas encore s'accorder la facilité de s'exprimer par les couleurs, avec l'ardente passion d'une novice sûre de sa vocation, mais qui sait qu'elle doit donner des preuves de persévérance avant d'être admise à prononcer ses vœux*<sup>328</sup>.

Dès 1904, forte de son expérience romaine, elle réalise des aquarelles, des esquisses à l'huile, des portraits, des nus, des natures mortes, des paysages. La même année, Jean Schlumberger fait la rencontre du peintre « *pointilliste* » belge, Théo Van Rysselberghe (1862-1926), en soulignant déjà le fait que « *ce sera une relation très agréable*<sup>329</sup> ». Ainsi, Suzanne franchit une nouvelle étape lorsque le peintre néo-impressionniste découvre ses œuvres et qu'il devient, en 1907, son conseiller. Jean Schlumberger se souvient :

*Nous venions de nous lier d'amitié avec Théo Van Rysselberghe et avec celle qui allait devenir, pour toute notre équipe, « la Petite Dame ». Il tomba en arrêt devant deux ou*

---

<sup>326</sup> Lettre reclassée du 8 novembre 1904 écrite par Suzanne.

<sup>327</sup> Jean Schlumberger, *Éveils*, op. cit., p. 115.

<sup>328</sup> *Ibid.*, p. 174.

<sup>329</sup> Lettre du 16 novembre 1904 écrite par Jean.

*trois fleurs de bégonias dans un vase de porcelaine blanche. Plus question de retourner dans le studio poussiéreux ! Bannies de la palette les couleurs boueuses ! Nous fîmes ouvrir une baie dans la toiture d'une de nos mansardes, et dans ce modeste atelier, ou dans notre ferme de Braffy, ou près du Lavandou chez les Van Rysselberghe, la vocation encouragée put enfin commencer à prendre confiance en elle-même<sup>330</sup>.*

Les lettres privées écrites par Jean Schlumberger à sa femme sont comme des prolongements des éléments biographiques qu'il distille dans ses œuvres autobiographiques. Les lettres nous offrent les contours et les détails des événements les plus significatifs de la vie artistique de Suzanne Weyher. Le 6 novembre 1908, Jean Schlumberger révèle à sa femme l'impact de sa peinture sur Théo Van Rysselberghe :

*Hier j'ai porté tes deux cartons chez les Van Ryss[elberghe]. Combien j'ai eu raison de les emporter les deux ! Théo est tombé en arrêt devant les fleurs « Que c'est étonnant ! Mais regarde donc Maria ! Ces bleus, ces bleus mauve ! » Il a couru chercher un cadre d'or très pâle et je dois dire que l'effet était exquis. D'autant plus exquis que le cadre trop petit enlevait cinq centimètres au bas du tableau et c'était beaucoup mieux. Dans mon portrait, il a été chipoté par la fenêtre. Mais le vêtement lui a paru excellent. « Et la peau lui saute du front, regarde Maria ! » Quant à ma figure on l'a jugée plus « aigüe » que ressemblante à proprement parler.*

Fier des talents picturaux de sa femme, Jean écrit même à Henri Ghéon (1875-1944) : « Grande émotion. Rysselberghe a revu des études de ma femme – il est tout à fait épaté, emballé ; il n'a fait que parler de cela chez les Gide et chez les Copeau<sup>331</sup>. » Un an plus tard, Gide, conquis à son tour, écrit à Jean le 26 mai 1908 : « Extrêmement épaté ce matin par la grande toile de votre femme, que me montre Théo [Van Rysselberghe]. » Quant à Henri Ghéon, déjà cité, alors qu'il s'essaye lui aussi à la peinture, il s'extasie dans une lettre à Jean Schlumberger, à propos d'un nu réalisé par la peintre mayennaise :

*C'est mieux qu'une promesse, qu'une indication, qu'une étape vers de complètes réalisations. Cela tiendrait à côté d'un bon Renoir et ce n'est pas un Renoir. Je cherche en vain ce que cela rappelle et qui a jamais traité la chair de cette façon. Quelle savoureuse et subtile plénitude<sup>332</sup> !*

---

<sup>330</sup> Jean Schlumberger, *Œuvres*, T. III., *op. cit.*, p. 185.

<sup>331</sup> Lettre inédite (mai 1907) citée dans la *Correspondance* André Gide – Jean Schlumberger en note de bas de page, *op. cit.*, p. 121.

<sup>332</sup> *Ibid.*, p. 122.

À la suite du décès prématuré de Suzanne Weyher-Schlumberger en 1924, une exposition de ses œuvres aura lieu du lundi 6 au vendredi 17 avril 1925 à la Galerie E. Druet au 20, rue royale à Paris.



Suzanne Schlumberger, *Théo Van Rysselberghe (trois têtes)*, en 1922<sup>333</sup>.

Dans la préface du catalogue, le veuf, fervent amateur des œuvres de sa femme écrit dans un dernier hommage :

*Chacun de ces panneaux fut obtenu avec effort. Rien n'y est né par hasard, tout y vient de la ferveur. Nulle improvisation, nulle facilité féminine. La liberté et l'ampleur furent de patientes conquêtes sur un excès de discrétion et sur une conscience trop appliquée. Peu d'âmes eurent à un plus haut degré le sens de l'adoration. Nul art, nulle science, nul caractère ne la touchait profondément si elle n'y découvrait une faculté d'émerveillement et de respect devant les beautés sensibles ou secrètes de la vie. C'est dans l'observation émue d'une fleur, d'un arbre, d'un visage, que son aspiration religieuse trouvait forme. Prétendre embellir ce que les yeux découvrent lui semblait une présomption et une impiété. L'invention était inconsciente, manifestation spontanée du don. Et ce don était si vital que, durant la lente approche d'une mort prématurée, parmi tant d'épreuves, la plus cruelle fut certainement de ne plus avoir la force de peindre.*

---

<sup>333</sup> Ronald Feltkamp, *Theo Van Rysselberghe : Monographie et catalogue raisonné*, Paris, Les Éditions de l'Amateur, 2003, p. 220, illus. Ce tableau sera offert au musée de Gand, en Belgique, le 6 août 1925.

#### 4.2.3 Le rôle d'André Gide dans l'épanouissement artistique du couple Schlumberger

À mesure que se développe au cœur de la correspondance conjugale des Schlumberger la sensibilité artistique des deux époux, s'illustre de manière concomitante la figure de celui qui deviendra le prix Nobel de littérature 1947, l'écrivain André Gide (1869-1951). Ce dernier « *ne commence de s'intéresser réellement à [Jean Schlumberger] que le jour où, l'histoire des religions abandonnée, [il] tourne délibérément [s]es regards vers les lettres*<sup>334</sup> ». La rencontre avec André Gide ne fait que conforter l'Alsacien dans son ambition de s'inscrire dans le monde de la littérature. Il écrit : « *Je me trouvais pour la première fois dans un milieu où les valeurs déterminantes étaient les littéraires. J'en étais à la fois choqué dans toutes mes habitudes et séduit à l'extrême*<sup>335</sup>. »

Nous allons voir que l'auteur de *L'Immoraliste* a plusieurs fonctions dans cette relation épistolaire privée, à commencer par les rôles de conseiller littéraire auprès de Jean Schlumberger et celui d'intermédiaire artistique pour Suzanne Schlumberger.

Même si les deux hommes se connaissaient depuis longtemps *via* leur proche voisinage en Normandie, le « *premier échange de paroles* » en 1897, ne se transformera en relation amicale qu'à partir de 1901. Un amour mutuel des lettres associé à une pensée audacieuse commune fait naître cette amitié. En effet, plus encore que ce goût commun pour la littérature, les deux hommes ont été élevés dans le même milieu bourgeois et dans la religion protestante, dont ils souhaitent en partie s'affranchir. D'ailleurs, Jean Schlumberger a conscience que son aîné de huit ans vit à travers lui sa propre libération, il note : « *Je crois que ce qui l'attachait surtout, c'est d'assister à une émancipation qui lui rappelait, par plus d'un trait, sa propre rupture avec les traditions sociales ou religieuses de son adolescence*<sup>336</sup>. »

Fort de cette amitié naissante, Jean Schlumberger présente en 1902 à son semblable et nouvel ami André Gide, ses premiers poèmes intitulés *Poèmes des temples et des tombeaux*, et son premier roman *Le Mur de Verre*, dont nous savons les difficultés éditoriales traversées.

André Gide est un soutien et un guide. Il conseille à Jean de publier d'abord ses vers<sup>337</sup>, lui promet même d'aller parler de son livre, *Poèmes des Temples et des Tombeaux*<sup>338</sup>, à l'éditeur et

---

<sup>334</sup> Jean Schlumberger, *Éveils*, op. cit., p. 145.

<sup>335</sup> *Ibid.*, p. 149.

<sup>336</sup> *Ibid.*, p. 153.

<sup>337</sup> André Gide, Jean Schlumberger, *Correspondance (1901-1950)*, op. cit., lettre d'André Gide du 5 juin 1902, p. 3.

<sup>338</sup> *Ibid.*, lettre d'André Gide du 1<sup>er</sup> octobre 1903, p. 15.

fondateur du *Mercure de France*, Alfred Vallette (1858-1935) ou encore lui recommande d'envoyer une lettre au directeur de la revue l'*Ermitage*, Édouard Ducoté (1870-1929). En fait, il a fait croire à Ducoté que Charles Péguy est également intéressé par l'œuvre, afin d'en précipiter la publication. Pour remercier Gide de ses conseils, Jean Schlumberger décide de lui dédier ses *Poèmes* plutôt qu'au poète du Parnasse, Heredia. Suzanne est ravie de ce choix, et précise qu'une « *dédicace à Heredia sentirait le petit élève et le grimpon*<sup>339</sup> ». Finalement *Poèmes des temples et des tombeaux* paraîtra au *Mercure de France* en 1903 et *Le Mur de verre* sera édité en prépublication la même année, à la *Renaissance latine*, puis en volume, chez Ollendorff, en 1904.

Les critiques constructives d'André Gide sur les premiers écrits du jeune écrivain Jean Schlumberger lui permettent de se remettre de ses échecs. Dans sa lettre du 15 décembre 1903, André Gide avoue avoir été « *secrètement étreint* » par « *certaines pages* » du *Mur de verre*, et ajoute à l'adresse de Jean Schlumberger : « *J'attends beaucoup de vous, cher ami, car dessiner si délicatement un pareil caractère de femme était chose très difficile*<sup>340</sup>. » Le portrait de la femme n'étant autre que celui de Suzanne Schlumberger.

Confiant, Jean fait aussi lire à Gide sa pièce inédite, *Le Caducée*, puis, en informe Suzanne par une lettre datée du 28 septembre 1904 :

*Ce matin je lui ai lu Le Caducée. Il est très content. Une ou deux critiques sur le premier acte et sur le dernier. Il trouve la scène finale un peu discuteuse et longue. Dans l'ensemble il n'a pas été déçu le moins du monde, ni pour la solidité du fond et sa force dramatique, ni pour la forme. Je t'avoue que j'en ai éprouvé un grand plaisir. Il est stupéfié des jugements de Hervieu.*

La correspondance échangée entre Gide et Schlumberger témoigne aussi de l'importance de leurs discussions littéraires. A propos d'*Heureux qui comme Ulysse*, Schlumberger remercie Gide de lui avoir « *fait éviter plusieurs écueils*<sup>341</sup> ». Dans sa lettre du 10 mars 1904, il écrit : « *Il est temps que de nouvelles fermentations m'exaltent. L'œuf a un tout petit peu grossi. Vos conversations ont tant contribué à l'éclosion du précédent, sur quelque sujet qu'elles aient d'ailleurs porté ! Qu'arrivera-t-il de celui-ci*<sup>342</sup> ? » Pour l'écrivain, les entretiens avec Gide sont fructueux et générateurs d'œuvres. D'ailleurs, c'est lors d'une conversation avec lui dans les environs de La Roque, qui portait sur un ouvrier agricole nommé Mulot, dont Gide a plus tard

---

<sup>339</sup> Lettre du 12 octobre 1903.

<sup>340</sup> André Gide, Jean Schlumberger, *Correspondance (1901-1950)*, *op. cit.*, lettre d'André Gide du 15 décembre 1903, p. 24.

<sup>341</sup> *Ibid.*, lettre de Jean Schlumberger du 10 mars 1904, p. 29.

<sup>342</sup> *Ibid.*, lettre de Jean Schlumberger du 11 novembre 1905 à Gide, pp. 78-79.



raconté l'histoire dans le récit intitulé *Jeunesse*, que Jean Schlumberger créera « *l'existence charnelle*<sup>343</sup> » du protagoniste de sa pièce de théâtre éponyme *Césaire ou la Puissance de l'Esprit*.

Cela n'est pas sans susciter de calomnieuses critiques, comme celle du journaliste de *L'Opinion*, Jean de Pierrefeu (1881-1940) qui, à la suite de la parution de *L'Inquiète Paternité* aux Éditions de La N.R.F. en 1911, écrit le 23 septembre de cette année-là, un article intitulé « *L'Immoraliste et son Disciple* », dont la conclusion, est un éreintement en règle : « *M. Schlumberger, homme libre, est un esclave d'André Gide*<sup>344</sup>. »

André Gide ne se cantonne pas au rôle de conseiller éditorial et littéraire auprès de Jean, il apparaît aussi sous les traits d'un intermédiaire artistique pour Suzanne Schlumberger, artiste peintre. En effet, il permet à cette dernière, grâce aux renseignements du peintre Jacques-Émile Blanche (1861-1942), de trouver la personne à qui s'adresser dans Paris afin de trouver un atelier pour peindre. Il écrit à Jean : « *Blanche ne donne pas l'adresse de l'atelier, mais bien de la personne à qui s'adresser (Mlle St[e]ttler) pour s'inscrire*<sup>345</sup>. » Et Suzanne bénéficie de cette information. Elle écrit à Jean : « *Passée chez Mlle Stettler. Elle doit m'écrire s'il y aura de la place pour moi le 21 nov[embre] ou le 1<sup>er</sup> décembre parce qu'il y [a] paraît-il pas mal de monde*<sup>346</sup>. » L'atelier en question se trouve au 23, rue Boissonade, à Paris, et coûte soixante francs par mois.

Si Gide se fait médiateur artistique, c'est parce qu'il est avant tout convaincu de la qualité des peintures de Suzanne Schlumberger. À propos de deux de ses toiles, il écrit à Jean, le 10 juillet 1908 : « *Mené [Eugène] Rouart avant-hier chez les Bernheim pour ce que vous pensez ! Vu de même chez Théo [Van Rysselberghe] ce que vous savez ! Bravo !! Bravo !!!*<sup>347</sup> »

Quelques mois plus tard, André Gide réussit à convaincre Jacques Copeau de s'entretenir avec les peintres, Henri Lebasque (1865-1937) et René Piot (1866-1934), « *tous deux membres du comité du Salon*<sup>348</sup> », afin que des toiles de Suzanne Schlumberger puissent être exposées. Cette « *association d'artistes* », créée en 1903, « *organise à Paris une grande réunion annuelle*

---

<sup>343</sup> Jean Schlumberger, *Œuvres*, T. I., *op. cit.*, pp. 159-160.

<sup>344</sup> <http://www.gidiana.net/articles/GideDetail5.1.15.htm>

<sup>345</sup> André Gide, Jean Schlumberger, *Correspondance (1901-1950)*, *op. cit.*, lettre d'André Gide du 4 novembre 1904, p. 43.

<sup>346</sup> Lettre reclassée du 8 novembre 1904 écrite par Suzanne.

<sup>347</sup> André Gide, Jean Schlumberger, *Correspondance (1901-1950)*, *op. cit.*, lettre d'André Gide du 10 juillet 1908, p. 125.

<sup>348</sup> Pierre Masson, Olivier Monoyez, *André Gide et les peintres, lettres inédites*, « Cahiers de la NRF », série Les inédits de la Fondation des Treilles, Paris, Gallimard, 2019, p. 85.



*de prestige qui met en avant plusieurs centaines d'œuvres d'art dans toutes les disciplines*<sup>349</sup> ». Il s'agit donc là d'un rendez-vous culturel incontournable pour faire connaître les peintures de l'artiste.

André Gide rapporte, dans la lettre du 20 septembre 1908 destinée à Jean Schlumberger, un mot de Copeau :

*Lebasque est venu me voir à la galerie pour m'annoncer qu'il avait bataillé de toutes ses forces en faveur de nos amis, au moment où leurs œuvres passaient devant le jury. [...] Il a néanmoins réussi à faire accepter une toile de Ghéon, et deux toiles de Mme S[chlumberger]*<sup>350</sup>.

Finalement, trois toiles de Suzanne seront présentées lors de la sixième édition du Salon en 1908 : *Jeune fille assise*, *Femme à la cruche* et *Zénia*.

L'année suivante, l'entremetteur André Gide s'entretient avec Georges Desvallières (1861-1950) et Frantz Jourdain (1847-1935), membres du comité de sélection du Salon, afin que « *s'il en est encore temps* », ils « *rajout[ent] le nom de Weyher*<sup>351</sup> ». Suzanne Schlumberger sera surprise d'apprendre que deux de ses peintures seront retenues pour la septième édition du Salon d'Automne, qui se déroulera du 1<sup>er</sup> octobre au 8 novembre 1909 au Grand-Palais des Champs-Élysées, au point d'en avoir « *l'estomac dans les talons* » et se demandant même « *quels peuvent être ces deux tableaux reçus*<sup>352</sup> ». Ces deux productions présentées lors du Salon d'Automne de 1909 sont *Cinéraires* et *Bouquet*<sup>353</sup>.

Grâce à sa notoriété, André Gide a la possibilité de se faire médiateur esthétique de l'écrivain Jean Schlumberger et de l'artiste peintre Suzanne. Ses interventions, qu'elles soient directes ou indirectes auprès de ses nombreuses connaissances artistiques, engendrent le début d'une visibilité publique pour Jean comme pour Suzanne.

Certes, l'influence d'André Gide sur les carrières respectives de Jean et de Suzanne Schlumberger est à souligner. Par ailleurs, au cœur de la relation épistolaire des deux époux se développe une sorte d'épître<sup>354</sup> de leurs œuvres.

---

<sup>349</sup> <https://www.salon-automne.com/fr/accueil/>

<sup>350</sup> André Gide, Jean Schlumberger, *Correspondance (1901-1950)*, op. cit., lettre d'André Gide du 20 septembre 1908, pp. 132-133.

<sup>351</sup> *Ibid.*, lettre d'André Gide du 8 septembre 1909, p. 217.

<sup>352</sup> Lettre reclassée du 18 septembre 1909 écrite par Suzanne.

<sup>353</sup> Catalogue des ouvrages de peinture, sculpture, dessin, gravure, architecture et art décoratif exposés au Grand Palais des Champs-Élysées du 1<sup>er</sup> octobre au 8 novembre 1909 / Salon d'automne, Paris, Kugelmann, 1909, 251 p. : ill. ; 20 cm. – Microfiche, Paris, Bibliothèque nationale, 1981.

<sup>354</sup> Gérard Genette, *Seuils*, Paris, Seuil, « Poétique », 1987.

### 4.3 La correspondance privée, épitexte de l'œuvre

#### 4.3.1 Attention à l'art de l'autre

De Paris, Jean rapporte à Suzanne des petits tubes de jaune de chrome et même des crayons Conté. Et il lui fait part des expositions ou musées qu'il visite, souvent en compagnie d'André Gide, dans le but de lui transmettre ses nouvelles connaissances. Il note le 16 novembre 1904 : « *Vu des choses excellentes au Salon d'Automne. J'étais avec André Gide qui m'a donné quelques indications précieuses et révélations. N'importe, tous ces peintres on les reverra et je pourrai te les faire remarquer.* » En 1906, il découvre l'Ancienne Pinacothèque de Munich et tombe en admiration devant la toile de Pierre Paul Rubens, réalisée vers 1615, *Bacchanale*. Il écrit le 21 janvier :

*[...] L'émotion la plus forte a été la découverte d'une faunesse ivre de Rubens allaitant deux petits faunes. Cela fait partie du cortège de Silène. Je me rappelais bien le tableau, mais sans me souvenir de la prodigieuse qualité de ce morceau. De la chair à y mordre, à y plonger les doigts, une bestialité divine. On sent les tissus rouges, sous la peau grasse et musquée.*

Ces conversations épistolaires sur la peinture activent et dynamisent la créativité de la peintre, qui répond à son mari le 24 janvier 1906 :

*Ce que tu me dis de la faunesse ivre de Rubens me met l'eau à la bouche et me donne presque l'envie de me remettre à travailler. Ce n'est pas que j'imagine que je fasse du Rubens ! Mais je crois quelquefois que j'ai en moi ce que si peu de gens ont de nos jours, une sensibilité et une émotion devant la chair humaine, devant la matière des objets qui finirait peut-être par percer à travers les difficultés du métier. C'est comme de la volupté, une souffrance, mêlée de joie, qui me saisit à la vue d'un dos, d'un ventre, de tout un corps et dont les peintres modernes semblent si peu en général sentir le frémissement.*

L'écrivain prône à la peintre la persévérance et la régularité de l'effort. Il termine sa lettre du 10 juin 1906 par cette suggestion : « *Dessine, dessine.* » Lorsque Suzanne ne commente pas assez ses travaux en cours, il lui en fait la remarque : « *Tu ne me dis rien de ta peinture. Je me dis qu'au moins tu travailles tes paysages<sup>355</sup>* » ; « *Tu ne me dis pas où tu en es. Hélas, tu travailles certainement mieux que je ne ferai aujourd'hui<sup>356</sup>.* » Jean établit un parallèle entre Suzanne et lui, car tous deux sont artistes. Lorsqu'il est contraint à « *l'inactivité forcée* », il veut qu'elle compense sa propre oisiveté : « *Il faut que tu puisses me montrer quelque chose à mon arrivée* » déclare-t-il le 8 juin 1906, ou encore : « *Cette séparation inutile me fait enrager qu'au*

<sup>355</sup> Lettre du 15 novembre 1907 écrite par Jean.

<sup>356</sup> Lettre reclassée du 11 juin 1905 écrite par Jean.

*moins j'aie le sentiment que tu travailles bien.* » En octobre 1910, il écrit à Suzanne : « *Est-ce que tu songes à ta peinture ? Tu avais dit que lorsque les Poussielgue seraient partis... Je ne veux pas te tarabuster mais tu sais combien j'y pense* » car lui, tient à « *reprandre avec fièvre La Mort de Sparte*<sup>357</sup> ! » Par contre, l'enthousiasme de la peintre est fluctuant, il lui arrive même d'écrire en début de lettre : « *Je me f... de la peinture, mon amour, et de tout le reste*<sup>358</sup>. »

De son côté, Suzanne Schlumberger est toute aussi attentive à la création de Jean. Elle croit en son talent et lui fait part de ses réflexions. Le 17 juin 1905, il est question de la publication de la pièce de théâtre, inédite, *Le Caducée* (les époux croyaient un temps que ladite pièce serait jouée). Elle note :

*Qui sait une fois la petite pièce un peu connue, ton second roman paru, ce qui sera, je pense, l'hiver prochain, Le Caducée trouvera sa place. Pourquoi se hâter : si une chose a de la valeur en art, elle finira toujours par s'imposer et la célébrité trop vite acquise est bien dangereuse non seulement pour la discipline artistique de l'artiste, mais aussi comme critérium sur la valeur de l'œuvre. Tu es déjà goûté par quelques esprits dont le jugement a du poids, c'est déjà beaucoup à ton âge. Voilà ô horreur, que je te fais de la morale. Mais c'est que j'ai une si grande confiance dans ton avenir littéraire que je dors sur les deux oreilles sans me soucier de l'opinion du public.*

Le ton employé par l'artiste peintre peut même être incisif :

*Autant je comprends que tu aies besoin de voir des gens pour t'exciter au travail, autant je blâme en toi l'idée que ton mérite ne dépend en quelque sorte que des gens que tu verras. Laisse-les donc tranquilles, travaille, écris tes pièces, tes romans. Et si ce sont de vrais œuvres d'art elles perceront sans et malgré ces gens*<sup>359</sup> !!

Au même titre que la relation sentimentale ou familiale, les deux artistes entretiennent leur liaison artistique, et ce, par le prisme épistolaire. Leurs lettres donnent à voir les rapports tumultueux et problématiques que chaque partenaire entretient avec ses œuvres. À travers les missives envoyées à sa femme, Jean Schlumberger dévoile ses inquiétudes et ses doutes concernant la qualité de son premier roman, *Le Mur de Verre*. Suzanne tient alors un double rôle, celui de conseiller littéraire et de soutien moral. Elle lui écrit le 20 octobre 1902 :

*Il ne faut pas trop te tracasser à propos de ton roman quoique je comprenne ce que tu éprouves. Ce n'est sûrement pas une œuvre forte, mûre, mais autant que je puisse en juger, il me semble qu'il y a dedans de grandes qualités qui promettent pour l'avenir. Je ne crois pas que ce soit à vingt-cinq ans qu'on puisse donner l'œuvre maîtresse. Ce roman t'aura été très utile pour te rendre compte de ce que c'était que d'écrire mais*

---

<sup>357</sup> Lettre reclassée du 5 octobre 1910 écrite par Jean.

<sup>358</sup> Lettre non datée, classée en 1911, écrite par Suzanne.

<sup>359</sup> Lettre reclassée du 9 novembre 1907.

*reste à savoir s'il faudrait le publier. Peut-être y a-t-il un peu orgueil de ma part, mais comme je te crois capable de beaucoup mieux, cela m'ennuie que tu sois jugé sur ce premier essai. Et puis tous ces critiques bêtes ou impitoyables qui déchireront ce pauvre volume d'un mot... Quand on a un enfant infirme au milieu des autres, on le garde plus caché mais on l'aime tout autant ...*

Partie intégrante de l'écriture épistolaire, l'œuvre, comparée à un « *enfant infirme* », est personnifiée. Suzanne écrit même à son mari : « *Une de tes œuvres est bien plus une partie de toi-même, qu'un de tes enfants*<sup>360</sup>. » La création devient une tierce personne dont les relations, torturées, sont décrites et commentées.

Suzanne soutient aussi Jean dans d'autres circonstances. Il a du mal à être considéré dans sa famille comme un écrivain à part entière. Il appréhende les réactions des siens, surtout lorsqu'il doit rapporter ses échecs, notamment pour *Le Caducée*. Il confesse le 9 août 1904 à Suzanne :

*Ce qui m'ennuie le plus dans tout cela ce sont les explications ce soir à la famille. Toi au moins, suis sûr que tu ne me croiras pas un crétin parce que je n'aurais pas eu l'approbation d'Hervieu. Tandis que la famille ! Il va falloir artistement entortiller tout cela.*

Les dissensions familiales rencontrées par Jean Schlumberger mettent d'autant plus en exergue l'aide psychologique que lui apporte Suzanne. Le 1<sup>er</sup> novembre 1911, il raconte à sa femme la confrontation avec son frère Conrad :

*Assez irritante conversation avec Conrad à déjeuner. J'en suis venu à lui déclarer tout net que je n'avais rien à voir avec les gens qui ne me respectaient pas comme écrivain. Ça l'a renversé et il m'a répondu qu'il avait autant d'orgueil que moi, mais qu'il ne se gobait pas. Je suis très content d'avoir été aussi catégorique.*

Dans sa réponse, Suzanne se révolte aussi contre l'orgueil de son beau-frère :

*Je suis tout irritée de la conversation de Conrad comme si j'y assistais. L'orgueil de Conrad me paraît l'antipathique : orgueil Schlumberger qui me révolta dès le début, parce qu'ils sont mieux nés (?) plus intelligents (?) plus riches que d'autres<sup>361</sup> [...].*

Par ailleurs, Suzanne inspire l'œuvre de son mari. Déjà en 1905, il écrivait à sa femme : « *Ecrirais-je un livre où je parviendrai à mettre tout ton portrait. Je te dois déjà tant dans ce que j'ai écrit*<sup>362</sup> ! » D'ailleurs, Jean ne trouvera-t-il pas au cœur de sa vie sentimentale le thème de

---

<sup>360</sup> Lettre reclassée du 11 juin 1905 écrite par Suzanne.

<sup>361</sup> Lettre reclassée du 1<sup>er</sup> novembre 1911 écrite par Suzanne.

<sup>362</sup> Lettre reclassée du 12 juin 1905 écrite par Jean.

son premier roman *Le Mur de Verre* ? Suzanne elle-même, n'essayera-t-elle pas de tromper sa « mauvaise humeur<sup>363</sup> », liée à l'absence de son mari, à travers l'élaboration d'un dessin d'une branche de tulipier ? Dans une lettre à son amie Aline Mayrisch (1874-1947), à peine plus d'un mois après le décès de Suzanne en 1924, l'auteur continue à témoigner de l'empreinte indélébile laissée par sa femme artiste peintre :

*Je ne pense pas que personne puisse se rendre compte de la mesure où Suzanne a formé, approfondi, affiné le garçon un peu sommaire que j'étais lorsqu'elle m'a connu. Nous étions si jeunes, si malléables, qu'on ne peut même imaginer ce que l'on serait devenu sans l'influence de l'autre. S'il y avait chez moi quelque effort de vertu, il y avait chez elle une intégrité toute naïve qui allait du premier coup beaucoup plus loin. C'est ce rayonnement qui m'a pénétré, vingt-cinq années durant, grâce à une double volonté de ne laisser pas subsister d'obstacles, avec une générosité spontanée de sa part, avec des soins et quelques sacrifices de la mienne<sup>364</sup>.*

Non seulement la correspondance privée de Jean et Suzanne Schlumberger donne à voir une attention partagée à l'art spécifique de l'autre, mais elle illustre aussi un soutien réciproque indéfectible. Par-delà, elle donne accès à certains éléments liés à la genèse des œuvres littéraires et picturales.

#### 4.3.2 Éléments liés à la genèse des œuvres littéraires et picturales

Selon Jin-Seok Park :

*Il est impossible d'étudier la vie et les œuvres d'un écrivain [ou d'une artiste peintre], sans avoir recours à sa correspondance. Les lettres nous montrent le monde intérieur, les pensées, l'état d'esprit d'un écrivain. Ainsi, elle nous permet de mieux saisir sa vision personnelle et de comprendre ses idées<sup>365</sup>.*

En effet, l'écriture épistolaire favorise la mise en place d'une position réflexive et permet au couple Schlumberger de dévoiler les pensées qui gravitent autour de leur création. De ce fait, la relation épistolaire « prend les proportions d'une œuvre autour de l'œuvre : elle reprend l'histoire de la création dans ses différentes étapes, du plaisir de la conception aux douleurs de l'enfantement<sup>366</sup> ».

---

<sup>363</sup> Lettre du 1<sup>er</sup> juillet 1902.

<sup>364</sup> Aline Mayrisch – Jean Schlumberger, *Correspondance (1907-1946)*, op. cit., lettre du 15 octobre 1924, p. 74.

<sup>365</sup> Jin-Seok Park, *Les thèmes et l'écriture épistolaire de la correspondance entre Jean-Jacques Rousseau et Malesherbes*, thèse de nouveau doctorat, sous la direction de Michel Launay, Université de Nice, UFR lettres et sciences humaines, juin 1996, vol. I, p. 412.

<sup>366</sup> Maatallah Gleya dans « Balzac épistolier : écriture du moi / discours sur l'œuvre et sur le siècle », *Le travail du genre à travers les échanges épistolaires des écrivains : Épistolarité et généricité*, op. cit., p. 65.

Dans sa lettre du 8 novembre 1904, Jean Schlumberger cite un extrait de ses *Épigrammes romaines*, offrant par là même à sa femme le dernier état de son texte et des informations génétiques ; comme Gide à propos des *Nourritures terrestres*, il cite le mathématicien et poète persan Omar Khayyam :

*Voici l'épigramme que j'ai faite :*

Vous m'avez allaité mamelles des coupoles  
Vous que gonfle la ville à son ventre divin !  
Lait de la foi, combien tu grises et consoles !  
Cité sainte, vraiment, n'était-ce pas du vin ?

*Je ne nie pas que Khayyam ne m'ait un peu influencé.*

Le lendemain, après avoir donné à lire à sa femme une autre de ses épigrammes, il explique le but de cette création : « *Discrète allusion aux remords que le christianisme met dans l'amour. On ne comprendra peut-être pas tout de suite, mais tant pis !* », affirmant ainsi la volonté de s'affranchir de tout dogme. Et « *la forme de la lettre présente, [...] parallèlement à la création poétique, une réflexion sur cette création*<sup>367</sup> ». En juin 1905, c'est à propos du *Caducée* que Jean écrit :

*Ce matin j'ai travaillé. Je dois apporter Le Caducée à Ghéon. J'ai voulu le relire. J'y ai naturellement découvert une foule de petites choses à reprendre. Le ton, surtout au premier acte en est d'une pompe fastidieuse. Aujourd'hui j'eusse écrit toute la pièce de façon plus alerte, moins éloquente et cicéronienne. J'ai un peu allégé certaines périodes mais j'aurai de la peine à remédier à un certain ennui non du fond, mais de la forme.*

Schlumberger, lecteur de son œuvre, fait part de ses observations à sa femme et l'informe de certaines réécritures. Par exemple, il note le 13 juin 1905 :

*J'ai fini de relire Le Caducée. Les trois derniers actes sont beaucoup meilleurs que le premier. L'action une fois lancée se maintient bien. J'ai supprimé quelques traces d'un goût à la d'Annunzio des « mains faites pour créer des œuvres belles » et autres sornettes. J'ai raccourci quelques phrases et supprimé deux ou trois répliques inutiles. Dans le premier acte seul j'ai peut-être supprimé une page et demie de membres de phrases inutiles. Quand je pense que j'ai déjà deux fois fait un pareil épluchage, je m'effraie de ce qu'a dû être le texte primitif.*

Le 30 août 1905, c'est la première partie du roman *L'Inquiète Paternité, Heureux qui comme Ulysse*, qui est analysée et critiquée :

---

<sup>367</sup> Déborah Roussel, « Ovide épistolier », *L'information littéraire*, 2004/4 (Vol. 56), p. 48-51. URL : <https://cache.univ-tln.fr:2057/revue-l-information-litteraire-2004-4-page-48.htm>

*J'ai tout bonnement travaillé. Que mes phrases sont gauches, naïves, j'aurai beau corriger ! De temps en temps il y a une de ces bonnes pages où les mots volent, sans un choc ; sans mollesse non plus, à coups d'ailes nerveuses. Le commencement est décidément meilleur. C'est ce qui a été écrit le plus lentement et qui semble le moins lent. Le reste manque de frémissement, d'inquiétude.*

C'est ainsi que Suzanne connaît les tourments de Jean à propos de l'œuvre en gestation.

Quant à l'artiste peintre, elle n'est pas seulement la destinataire des considérations littéraires de son mari, elle-même le renseigne sur les étapes de sa création picturale. En novembre 1907, elle commence à peindre un sous-bois, mais préfère néanmoins « *rester tranquille à [s]es champignons que de mouiller [s]es pieds et trimbaler toutes [s]es affaires*<sup>368</sup> ». Le 3 novembre 1907, elle persévère jusqu'à ce qu'elle « *sente une migraine* » s'installer et déclare : « *Que c'est donc dur de mettre un sous-bois en train !!! C'est au-dessus de mes forces !* » Finalement, elle décide quelques jours plus tard de débiter « *un autre sous-bois dans le brouillard* ».

Outil privilégié d'introspection<sup>369</sup>, la lettre favorise donc l'apparition de signes autour de l'acte créatif. Dans une attitude réflexive, Suzanne déclare le 23 septembre 1903 :

*Je médite une aquarelle ; je suis très excitée à cette idée malgré tout ce que je me ressouviens de mes dégoûts la chose faite. Il me semble toujours que celle que je vais faire va être splendide, savoureuse, vibrante et cette illusion me soutient jusqu'à la fin, jusqu'au moment où je vois la triste et terne réalité.*

Chez Suzanne Schlumberger, les quelques évocations autour de sa genèse picturale sont étroitement liées aux difficultés et contraintes qui entourent la production artistique. Pour les portraits, il lui est pénible de faire poser sa sœur Alice Hoffet en tant que modèle : « *Le profil d'Alice est diabolique. Elle ne pose pas une demi-seconde tranquille et je n'ose pas lui demander de poser sans bouger car elle prend alors une figure si spéciale que ce n'est plus du tout elle*<sup>370</sup>. » Pour les paysages, c'est la variabilité de la luminosité qui domine l'acte créatif :

*Le temps est gris et maussade, hier beau : je ne sais que devenir : je me décide à faire un plein air morne, cela commence à m'emballer comme ton et puis crac voilà le soleil : je transcris mon affaire en tons ensoleillés et continue bravement et patapouf le lendemain il fait gris. C'est à s'en arracher les cheveux*<sup>371</sup>.

---

<sup>368</sup> Lettre reclassée du 2 novembre 1907 écrite par Suzanne.

<sup>369</sup> Déborah Roussel, « Ovide épistolier », *L'information littéraire*, 2004/4 (Vol. 56), p. 48-51. URL : <https://cache.univ-tln.fr:2057/revue-l-information-litteraire-2004-4-page-48.htm>

<sup>370</sup> Lettre du 29 septembre 1904 écrite par Suzanne.

<sup>371</sup> Lettre du 4 novembre 1907 écrite par Suzanne.

Pour nous, le but n'est pas d'écrire l'histoire génétique des œuvres littéraires et picturales du couple Schlumberger, mais de dire que les lettres privées échangées entre les deux époux, qui deviennent artistes, se font « *archives de la création*<sup>372</sup> » en duo et en collaboration.

Les deux artistes font aussi des aventures de leur vie des engrais pour l'œuvre. L'écrivain livre à sa femme ses inspirations, provoquées pour la plupart, par des événements troublants qu'il a vécus. En juin 1911, Suzanne Schlumberger se fait voler son porte-monnaie à Braffy par un jeune employé de la ferme, Auguste Arnaud. Jean, passionné par l'intrigue de ce garçon qui s'incriminera à tort, raconte à ses amis l'affaire qui lui valut « *un succès extraordinaire*<sup>373</sup> ». Il se sert de son vécu et compose un traité psychologique intitulé *L'Enfant qui s'accuse*. Ce sera son « *dernier travail avant la grande coupure de la guerre*<sup>374</sup> ».

En 1912, lors d'un voyage à Saint-Malo, il regrette ne pas avoir connu cet endroit plus tôt. Il s'en explique à sa femme, dans une lettre datée du 23 novembre :

*Ce matin je suis resté étendu sur les galets à penser à mon roman. Je vais y retourner. Mon bonhomme s'embarquera à Saint-Malo ce sera très bien. Quel dommage que je n'aie pas connu cette ville plus tôt. Comme elle aurait eu du caractère à l'arrière-plan de L'Inquiète Paternité ! Comme ça allait bien à Cyrille d'être malouin !*

Suzanne Schlumberger met elle aussi en scène sa propre vie dans ses tableaux. Par exemple, elle réalise souvent des portraits de ses enfants. Dans la liste des œuvres présentées à la Galerie E. Druet de Paris en avril 1925, le portrait n° 4 ayant pour titre « *Enfant aux mains jointes* » n'est autre que celui de sa fille Sabine Schlumberger, filleule de la pieuse Madeleine Gide, qui tenait absolument à poser ainsi en signe de dévotion, pour faire plaisir à sa marraine. Epitexte confidentiel, les lettres donnent aussi à voir des éléments de genèse picturale. En avril 1911, Suzanne écrit :

*Je mets en train un portrait de Sab[ine]. Elle est assise dehors, par terre avec son chapeau, mais je ne sais pourquoi s'entête à vouloir poser les mains jointes dans une attitude d'extase : elle y tient tant qu'elle vient voir si je dessine ses mains. Et disait-elle (car ce portrait selon elle doit être pour Madeleine G[ide]). « Marraine croira que je prie. » Elle était roulante un moment ; ses yeux au ciel, ses mains jointes et sa microscopique bouche un peu serrée. Mais je ne crois tout de même pas que je vais lui donner cet air dévot auquel elle semble tant tenir.*

---

<sup>372</sup> José-Luis Diaz, « quelle génétique pour les correspondances ? », *op. cit.*

<sup>373</sup> Lettre du 14 juin 1911 écrite par Jean.

<sup>374</sup> Jean Schlumberger, *Œuvres*, T. II., (1913-1922), Paris, Gallimard, 1958, p. 43.



Avant d'être définitive, puis publique, l'œuvre d'art, littéraire ou picturale, est l'affaire du privé. Georges Sand disait dans son introduction aux *Lettres d'un voyageur* que « *certaines lettres familières, certains actes insignifiants en apparence, de la vie d'un artiste, seraient la plus explicite préface, la plus claire exposition de son œuvre*<sup>375</sup> ».

En effet, la relation épistolaire intime de l'écrivain et de la peintre donne sa pleine signification au célèbre vers d'Horace, qui écrit dans son *Art poétique* « *ut pictura poesis* », ce qui signifie « *la poésie est comme la peinture* ». Au sein de la correspondance privée coexistent et cohabitent art pictural et art littéraire et se dessinent le profil de Suzanne Schlumberger que le commissaire-priseur Vincent Wapler définissait comme *peintre de fleurs et de paysages*<sup>376</sup> et portraitiste douée, et de Jean Schlumberger, auteur talentueux.

La correspondance privée peut être considérée comme l'épître de l'œuvre et s'y déploient par endroit des éléments de genèse textuelle et picturale mais également, des éléments relatifs à la réception des œuvres.

#### 4.3.3 Éléments sur la réception des œuvres

Les lettres nous permettent d'entrevoir l'aspect polygraphique de Jean Schlumberger, un auteur qui pratique tous les genres littéraires : poésie (*Poèmes des Temples et des Tombeaux, Épigrammes romaines*), théâtre (*L'Amour, le Prince et la Vérité, La Mort de Sparte*), roman (*Le Mur de verre, L'Inquiète Paternité*), récit (*Les Fils Louverné*), et même traité (*L'Enfant qui s'accuse*).

Gardons en mémoire que l'auteur est en perpétuel mouvement, il est celui qui part « *vers de littéraires bavardages* », souvent à Paris, tandis que Suzanne reste en milieu rural, principalement à Bois-Salair.

Les éléments relatifs à la réception de l'œuvre de Schlumberger concernent à la fois l'entourage immédiat et le public.

Le premier roman de Jean Schlumberger, *Le Mur de verre*, est perçu comme un véritable cataclysme par sa famille d'origine. Même si l'auteur cessera à l'avenir d'inscrire cette œuvre dans sa bibliographie, elle n'en est pas moins riche d'informations, puisqu'elle est inspirée de sa vie sentimentale. En effet, l'écrivain croyait « *avoir quelque chose à dire sur les efforts d'un*

---

<sup>375</sup> Nathalie Abdelaziz : « La lettre et l'être : une correspondance d'artiste (Sand-Musset) », *La lettre à la croisée de l'individuel et du social*, op. cit., p. 105.

<sup>376</sup> <http://cdn.interencheres.com/medias/g/9/9/9/0/b/7/9990b76e2d66960e0bb03dbdf4842dd891e64d479dca06570215a38de7245872.pdf>

*couple qui cherche à se rejoindre et lutte contre le mur de verre, insaisissable et pourtant si difficile à détruire, qui fait que deux cœurs éternellement restent deux, malgré jeunesse, bonne foi, tendresse, amour*<sup>377</sup> ».

L'accueil et la réception de cet ouvrage initial auprès des Schlumberger ne fait que renforcer la rupture, déjà consommée, entre lui et les siens. Son grand-père paternel, industriel, conseiller municipal de Guebwiller puis d'État d'Alsace-Lorraine, anobli par Lettres patentes par Guillaume II de Hohenzollern le 22 février 1895, Jean de Schlumberger (1819-1908), n'admettra jamais la carrière d'écrivain de son petit-fils, synonyme pour lui de dépravation :

*Pour moi, la publication de mon premier livre mit le comble à ma défaveur. Bien que ce faible roman ait bénéficié d'une presse, telle que de ma vie je n'en ai plus eu d'aussi élogieuse, le seul fait de voir le respectable nom de sa famille livré aux journalistes lui semblait frôler la prostitution*<sup>378</sup>.

Face à cette œuvre qui met à mal la symbiose des âmes dans l'amour, les réactions hostiles viennent de toute part, des Schlumberger comme de son prédicant, le pasteur Édouard Sautter. L'auteur incompris se souvient :

*Il y eut aussi tels parents grincheux, qui déclarèrent que je jetais la honte sur la famille ; et mon pauvre pasteur Sautter m'écrivait de son côté : "Quel dommage, quel chagrin que votre talent d'écrivain soit employé à exprimer des idées si lamentables. Que je vous plains d'en être là !" Rien ne manquait de ce qui pouvait étourdir un débutant, jusqu'à ces colères ou ces peines qu'il causait*<sup>379</sup>.

Le père de Jean, Paul Schlumberger, qui sacrifiera sa prédilection pour la voix scientifique au profit des affaires familiales, soutiendra ses fils dans leur choix de carrière. Il semble être le moins réfractaire aux créations littéraires de son fils. Pour preuve, en 1905, Paul Schlumberger « *tourne autour d[u] roman [Heureux qui comme Ulysse] comme une mouche autour du sucre* ». Mais l'auteur, qui est en train d'écrire son texte, préfère ne « *rien lâch[er]*<sup>380</sup> », probablement par crainte de se laisser influencer ou de recevoir une quelconque critique. D'ailleurs, lorsque Jean fait part à sa femme de l'intérêt que porte son père à sa nouvelle œuvre, cette dernière réplique :

*Va, continue à ne rien dire pour ton roman. Contente Père par de vagues phrases et montre toi homme et artiste conscient en donnant cette fois une œuvre forte tirée du fond de toi-même et dans laquelle tu n'auras été forcé à aucune concession. Qu'on apprenne*

---

<sup>377</sup> Jean Schlumberger, *Éveils*, op. cit., p. 138.

<sup>378</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>379</sup> *Ibid.*, pp. 140-141.

<sup>380</sup> Lettre reclassée du 10 juin 1905 écrite par Jean.

*enfin à te considérer comme un homme intégral avec sa personnalité propre qui s'impose et non comme un enfant encore en tutelle*<sup>381</sup>.

Du côté de sa belle-famille, l'accueil de ses œuvres laisse également à désirer. Lorsque son beau-père, ingénieur des arts et manufactures, Charles Weyher, lit le roman *L'Inquiète Paternité*, il ne posera qu'une seule question à sa fille en guise d'opinion : « *Où diable ton mari va-t-il pêcher ses idées ?* » Ce à quoi Suzanne répondra : « *Il ne les pêche pas, elles lui arrivent comme ça.* » Puis, elle ajoute : « *Maman l'a lu après déjeuner mais d'elle pas un mot. J'aime mieux ça. Ils n'ont rien dû y comprendre.* » Dans sa lettre du 12 juin 1906, Jean Schlumberger rassure Suzanne en lui envoyant les lettres reçues par sa belle-mère, Blanche Denis, afin de prouver à Suzanne « *que si l'effet du livre ne pouvait pas être bon, il n'a du moins pas été tragique* ».

Ce sont les motifs d'écriture avant-gardistes, l'art de la nuance et de l'ambiguïté, qui loin d'être appréciés, provoquent et dérangent la famille, autant que les amis.

Lorsque Madeleine Gide lit *Heureux qui comme Ulysse*, elle avoue à André avoir été « *très impressionnée par la force de l'exécution, mais épouvantée, gênée même par le sujet*<sup>382</sup> ». Le 7 juin 1906, c'est à son ami d'enfance, Jacques Bramson, appelé par souci de pudeur dans *Éveils*, Amos, en référence à l'un des prophètes de la *Bible*, que l'auteur présente son *Heureux qui comme Ulysse*. Il écrit à Suzanne :

*Aperçu Bramson hier. Il ne voulait rien me dire de mon livre avant de l'avoir relu et puis, quand même, il n'a pu se retenir. En somme c'est pour lui une déception. Je crois qu'entendant parler de ce roman depuis longtemps, il s'attendait à quelque chose de plus considérable.*

Quelques mois plus tard, Jean Schlumberger présente à son ami d'enfance Jacques Bramson mais aussi à l'un des co-fondateurs de *La N.R.F*, Marcel Drouin (1871-1943) et à Jacques Copeau, une pièce de théâtre qui portera d'abord le titre du *Dominateur*, puis *Celui qui domine sur son cœur*, pour enfin, suivant les conseils de Copeau, s'appeler *Les Fils Louverné*. Jean Schlumberger ressort de ces divers entretiens avec un sentiment mitigé :

*J'ai lu hier soir ma pièce à Bramson, [...] Naturellement je n'ai encore rien tiré de bien précis de Bramson, mais je crois que l'impression a été très bonne. Chez lui les objections se hérissent toujours avant la louange. Il a eu l'air très emballé par le second acte, par le dernier aussi. [...] Par contre rien ne l'a choqué dans l'emprise que l'exemple de Grégoire prend sur Alain, là où surtout portaient les objections de Copeau. Ce dernier que j'ai vu avant-hier ne m'a rien dit non plus, ni Drouin que j'ai vu hier au*

---

<sup>381</sup> Lettre reclassée du 11 juin 1905 écrite par Suzanne.

<sup>382</sup> Lettre du 8 juin 1906 écrite par Jean.

*soir. Drouin jamais ne communique ses impressions et Copeau est trop préoccupé de sa propre carrière pour beaucoup s'intéresser à celle des autres*<sup>383</sup>.

À l'incompréhension de sa famille et de certains de ses amis s'ajoute celle du public. Jean Schlumberger écrit en 1958 :

*On se représente difficilement, aujourd'hui, combien les lecteurs étaient déroutés, il y a cinquante ans, par toute psychologie qui ne se mouvait pas dans le plein jour classique. Ils regardaient avec méfiance tout ce qui n'est pas rationnellement expliqué, tout ce qui repose sur certaines ambiguïtés, sur certaines confusions ou superpositions de sentiments*<sup>384</sup>.

L'accueil de la pièce de théâtre *La Mort de Sparte* illustre l'un des rendez-vous manqués entre le dramaturge et son auditoire. Achevée en 1910, *La Mort de Sparte* ne sera montée pour la première fois que le 14 mars 1921 par Jacques Copeau, au Théâtre du Vieux Colombier. Cette œuvre, qui traite de la mort d'une civilisation, n'apparaît pas au bon moment sur le devant de la scène. En effet, alors que Jean Schlumberger aurait voulu que le public reconnaisse « *quelque chose de son propre destin dans celui de ces Spartiates*<sup>385</sup> », les ravages, à tous points de vue, de la Grande Guerre ont falsifié l'interprétation de la pièce. En effet, la population, glorieuse et triomphante, était sans doute lasse d'entendre, à travers *La Mort de Sparte*, l'écho de la célèbre sentence lapidaire de Paul Valéry (1871-1945) qui écrivait en 1919 : « *Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles*<sup>386</sup>. »

Autrement dit, Jean Schlumberger admet qu'on

*[...] voulait oublier tout ce qui rappelait la guerre, on ne songeait qu'à se détendre dans une sécurité enfin reconquise. Quel intérêt trouver à cette sombre histoire, à cette Sparte avec laquelle on était heureux de n'avoir aucune ressemblance*<sup>387</sup> ?

Pour la peintre Suzanne Schlumberger, ce ne sont pas les remarques défavorables ou ingrates de la part des membres du Salon d'Automne à la suite de l'exposition de trois de ses tableaux en 1908 qui l'agace, mais plutôt l'indifférence dont ils font preuve. Elle écrit à son mari :

*Ce silence sur mon salon me dérouté. J'aurais cru à toutes les critiques possibles et souvent justes... mais non à ce mutisme, si je ne commençais à me rendre compte qu'en somme on regarde beaucoup plus les signatures que les œuvres ; ce sont elles surtout*

<sup>383</sup> Lettre du 4 novembre 1907 écrite par Jean.

<sup>384</sup> Jean Schlumberger, *Œuvres*, T. I., *op. cit.*, p. 25.

<sup>385</sup> *Ibid.*, p. 318.

<sup>386</sup> Paul Valéry, *La Crise de l'Esprit*, première lettre, 1919.

<sup>387</sup> Jean Schlumberger, *Œuvres*, T. I., *op. cit.*, pp. 321-322.

*qui intéressent. Si dans le Journal de Colmar on a parlé de moi, c'est que mon nom alsacien les avait arrêtés... toujours le nom. Si les envois étaient signés tous de croix, que les critiques des salons seraient piquantes et inattendues*<sup>388</sup> !!!

Les lettres deviennent le lieu qui révèle le polygraphisme de Jean Schlumberger et le parcours esthétique de sa femme artiste peintre, Suzanne. La création « en dialogue », en duo, fait découvrir des éléments de genèses textuelles et picturales et donne des indications sur la réception de certains ouvrages. En cela, la relation épistolaire du couple Schlumberger est épitexte privé de l'œuvre, tant littéraire que picturale. Dans tous les cas, elles favorisent l'activité introspective, dévoilant ainsi le cheminement spécifique des deux artistes.

#### 4.4 Développement spécifique de deux artistes

Même si les deux artistes se développent et s'émancipent dans leur art respectif, ils le font de manière différente. En effet, tandis que l'une se bat pour s'imposer comme peintre, avec les obstacles inhérents à sa condition féminine, l'autre cherche sa place au cœur de la vie littéraire en plein Paris. Suzanne Schlumberger se recroqueville dans sa campagne mayennaise à mesure que la carrière littéraire de Jean Schlumberger s'amplifie, faisant accroître, de fait, le nombre de ses rencontres professionnelles et esthétiques.

##### 4.4.1 Suzanne ou la difficulté d'être une femme peintre

Même si le processus créatif de Jean et de Suzanne Schlumberger est à l'origine d'une libération commune, d'une entente profonde, l'évolution de la carrière de l'écrivain et de l'artiste peintre diffère. Alors que la correspondance, qui a débuté par l'établissement d'une relation conjugale, puis familiale, semble aboutir à une sorte de paroxysme, semble s'épanouir dans un échange artistique fructueux, se creuse au fil des lettres, un déséquilibre, donnant ainsi sa pleine signification à la sentence de Kafka : « *Une correspondance est le signe que quelque chose ne va pas. La paix n'a pas besoin de lettres*<sup>389</sup>. » En effet, Jean Schlumberger se déploie tandis que Suzanne se replie.

---

<sup>388</sup> Lettre reclassée du 6 novembre 1908 écrite par Suzanne.

<sup>389</sup> Franz Kafka, *Correspondance*, lettre du 15 août 1913, Paris, Gallimard, « Du Monde entier », 1972, p. 224.

L'écrivain témoigne lui-même dans ses *Œuvres* du « laborieux acheminement » de la vocation de Suzanne Schlumberger car « *tout conspire à traverser, par des empêchements et des scrupules, la vocation d'une femme*<sup>390</sup> ». Il en ajoute les raisons :

*Trois jeunes têtes qu'on chérit (et comment eût-on fait pour ne pas les chérir ?) ; une vieille ferme qu'on a aménagée avec amour et pour laquelle on n'a jamais fini de coudre des étoffes, de projeter des embellissements ; deux familles accaparantes, qui ne savaient jouir de leurs nombreux rejetons qu'en les tenant réunis par tablées complètes...*

Tout cela, additionné au nomadisme d'un mari écrivain, contribue aux difficultés rencontrées par Suzanne dans son devenir artiste. Dans sa lettre du 22 octobre 1902, celle-ci montre qu'elle est consciente que la carrière embrassée par son mari entraîne pour elle quelques sacrifices : « *C'est à moi de me fondre en toi si je le veux, mais sans porter atteinte à ta liberté et à ta personnalité. Les femmes d'écrivains, d'artistes, doivent pouvoir aimer sans demander de l'être. Elles devraient être impersonnelles.* » Mais Suzanne est lasse d'être souvent abandonnée et Jean la voudrait plus compréhensive :

*Parfois tu mets tant de gentillesse à me laisser partir puis tout à coup j'ai de nouveau le sentiment de la laisser par où tu me retiens [...]. Chérie, il faut un peu tenir compte de mon caractère, comme je tiens beaucoup compte du tien... Pour un homme de lettres, je suis bien tranquille et rangé, conviens-en*<sup>391</sup>.

Brigitte Diaz rappelle « *qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, il est sans doute fort difficile pour une femme de s'imposer abruptement sur la scène publique comme artiste, ou tout simplement comme être libre et indépendant*<sup>392</sup> ». La femme, cantonnée au rôle de procréatrice et de « fée du logis » est ostracisée du milieu artistique. Toutefois, la charnière du XIX<sup>e</sup> – début XX<sup>e</sup> siècle tend à opérer un virage au point qu'« *un tiers des artistes [sont dorénavant] des femmes*<sup>393</sup> ». Néanmoins, la tendance naturelle à l'effacement de Suzanne Schlumberger associée, par la suite, à l'indifférence et au silence des membres du Salon d'Automne, ne font que renforcer son appréciation négative d'elle-même. Elle manque de confiance en elle et va même jusqu'à comparer ses productions picturales à « *ses digestions* » :

---

<sup>390</sup> Jean Schlumberger, *Œuvres*, T. I., *op. cit.*, p. 16.

<sup>391</sup> Lettre du 1<sup>er</sup> juillet 1907 écrite par Jean.

<sup>392</sup> Brigitte Diaz, « La correspondance entre Georges Sand et Marie d'Agoult : un labyrinthe d'équivoques », *Correspondances de femmes (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, *op. cit.*, p. 108.

<sup>393</sup> Bougueret Florence, « Sociologie / femmes artistes et images de femmes », *Papiers Universitaires*, <https://papiersuniversitaires.wordpress.com/2012/05/20/sociologie-femmes-artistes-et-images-de-femmes-par-florence-bougueret/>, page consultée le 3 juillet 2019.

*Suis morne et découragée, je patauge dans la peinture et me demande si ma façon de voir et de procéder ne sera pas l'empêchement à de plus grands progrès. Qu'au moins je puisse me dire qu'à la rentrée les gens ne m'embêteront pas pour voir mon travail de l'été. Il y a des moments où l'on a besoin de patauger, de chercher, de produire des horreurs dans la solitude et ce serait un manque d'élégance de laisser voir ces choses aux autres pas plus qu'on ne leur montre ses digestions<sup>394</sup>.*

Et, c'est lorsque la jeune peintre commence à avoir une certaine visibilité via l'exposition de quelques toiles au Salon d'Automne, qu'elle se replie sur elle-même, préférant s'en remettre à la réussite, plus évidente et plus attendue, de son mari. Elle écrit le lendemain :

*Temps désespérément gris, aujourd'hui. Rien à faire pour les sauges. Dormi encore mal : neurasthénie continue ; un été en somme perdu pour la peinture ; ai l'impression de la stérilité après ce printemps fécond. Jusqu'à présent j'allais de progrès en progrès mais il me semble que j'ai tout donné : que j'ai des défauts incoercibles qui m'empêcheront complètement d'aboutir à quoi que ce soit. Je savais bien qu'il était prématuré d'exposer avant de savoir si j'aurais le souffle nécessaire pour continuer. C'est toi seul qui marchera de triomphe en triomphe, qui a la volonté de vivre, qui est au fond sûr de soi – mais c'est dans l'ordre que ce soit toi le supérieur : mon Dieu, que ferais-je d'un homme inférieur : j'ai bien trop besoin de tendresse et de protection.*

L'acte artistique est presque honteux pour Suzanne Schlumberger. Elle qualifie ses tableaux de « *croûtes* », et espère même que Jean en brûlera une partie<sup>395</sup>. Notons que son professeur Théo Van Rysselberghe, éternel insatisfait, n'hésite pas à recommencer « *régulièrement un tableau* » et fait, lui aussi, « *périodiquement un feu de tout ce qu'il appelle les déchets*<sup>396</sup> ». Par ailleurs, lorsque ce dernier observe quelques critiques à l'égard des œuvres de son élève, cela fortifie davantage son impression d'incapacité et d'amateurisme. Elle se dénigre et n'hésite pas à pratiquer l'autocritique. Elle écrit à son mari :

*Je viens de monter à mon atelier... Hélas que Rysselberghe avait raison... que le peu de choses que j'ai fait cet hiver est de la saleté pure !!!! Avec les yeux encore imprégnés de véritable peinture, que toutes mes peintures même les moins mauvaises m'ont semblé non seulement vides, creuses, maussades, mais absolument inexistantes en fait de peinture<sup>397</sup>.*

Lorsque Suzanne arrive toutefois à reprendre confiance en elle et à vouloir « *recommencer depuis le début* » une œuvre inachevée et qu'elle juge insatisfaisante, ce sont les préoccupations quotidiennes qui prennent le dessus. Elle écrit dans la même lettre : « *Mais pour cela il me*

---

<sup>394</sup> Lettre reclassée du 14 octobre 1908 écrite par Suzanne.

<sup>395</sup> Lettre reclassée du 22 novembre 1908 écrite par Suzanne.

<sup>396</sup> Ronald Feltkamp, *Théo Van Rysselberghe : Monographie et catalogue raisonné*, op. cit., p. 221.

<sup>397</sup> Lettre reclassée du 3 mars 1910 écrite par Suzanne.

*faudrait de longues journées tranquilles avec le cerveau complètement libre et cela ne peut être encore ces jours-ci. »*

L'artiste peintre fait aussi preuve d'une pudeur handicapante dès qu'il s'agit d'engager la conversation sur ses tableaux. Le 5 novembre 1907, Jean écrit : « *J'étais brûlé du désir de parler de ta peinture et j'ai tâché de l'assouvir chez les Van R[ysselberghe] mais trouvé personne.* » La réponse de Suzanne est incisive :

*Veux-tu bien, terrible, incorrigible homme, ne parler à qui que ce soit de ma peinture : j'aurai encore moins l'envie de rentrer à Paris : il n'y aura plus moyen de me décrocher d'ici. J'ai écrit hier soir huit pages à Madeleine Gide sans un mot sur ma peinture<sup>398</sup> !!*

Le sujet est tabou. De plus, quand Suzanne apprend que son nom apparaît pour la deuxième fois consécutive au Salon d'Automne de 1909, elle a une attitude inattendue, elle se recroqueville : « *Pendant qu'ils y étaient,* » déclare-t-elle, « *ils auraient pu aussi bien tout refuser et me laisser en paix<sup>399</sup>.* » Son envie de réclusion s'accroît, car la jeune peintre préfère rester à Bois-Salair plutôt que de se rendre à Paris pour le vernissage de l'exposition. Fin septembre 1909, quand Jean annonce aux Van Rysselberghe la décision de sa femme, ils ne la comprennent pas. Suzanne explicite son attitude, dans une lettre à Jean du 14 octobre 1909 :

*Au fond sauf d'être avec toi et juste le voyage, je ne regrette guère d'être restée : il y aurait eu trop de gens à voir et je ne suis pas d'humeur ces temps-ci à faire effort pour sortir de ma coquille, toute ma réserve de forces s'usant à essayer de sortir du marasme noir avant l'hiver.*

Ainsi, une différence de tonalités est perceptible au fil du temps dans les lettres. Les oppositions s'affirment ; Suzanne est à la sédentarité ce que Jean Schlumberger est au nomadisme. Elle est à la torpeur ce qu'il est à l'activité. Suzanne se dit « *dans les ténèbres* » et elle est consciente des conséquences que cela peut avoir sur sa relation conjugale. Elle écrit à son mari : « *Tu vas après des journées si remplies être dégoûté en retrouvant une momie* ». Au rythme des séparations, la peintre abandonne la peinture et supporte de moins en moins « *les exaltations communes* » que partagent Jean Schlumberger avec d'autres personnes. Elle écrit :

*Le rapprochement qui s'opère dans les exaltations communes me donne raison lorsque je les crains, ces exaltations, pour toi avec d'autres : ceux qui n'y sont pas mêlés restent*

---

<sup>398</sup> Lettre reclassée du 5 novembre 1907 écrite par Suzanne.

<sup>399</sup> Lettre reclassée du 18 septembre 1909 écrite par Suzanne.



*toujours en dehors : c'est cela qui unit et non le même lit partagé d'habitude, les mêmes petits intérêts, les mêmes repas ingurgités ensemble*<sup>400</sup>.

Force est de constater qu'au fil du temps, les lettres de Suzanne traduisent la langueur et la lassitude d'attendre, tandis que la vie de Jean regorge de rendez-vous littéraires, de rencontres, d'entretiens, de voyages, et que ses missives se transforment en « *miroir des cercles littéraires et artistiques*<sup>401</sup> ».

#### 4.4.2 Jean et un flux de rencontres artistiques

Il ne s'agit pas ici de faire la liste de noms connus et inscrits dans le milieu littéraire dans le seul intérêt d'affirmer que Jean Schlumberger côtoyait des personnalités illustres. Le but est plutôt de montrer comment l'écrivain transcrit une partie de ses rencontres professionnelles, et par-delà, comment il donne à sa femme des précisions qui servent l'histoire littéraire et artistique de l'époque.

Nous découvrons, entre autres, la collaboration entre Jean Schlumberger et le dramaturge et romancier Tristan Bernard (1866-1947) pour l'écriture de la pièce appelée primitivement *Une Maison bien servie*, puis *On naît esclave*, représentée pour la première fois le 14 avril 1912 au théâtre du Vaudeville à Paris. Nous apprenons également qu'il déplore l'agitation générale dans la maison où vit Tristan Bernard, car « *tout le monde bavarde, circule, fait du potin* ». Par ailleurs, c'est par Tristan Bernard qu'il fera la connaissance de sa future dactylographe, Lucie Meyer. Il se plaint aussi des transformations subies par l'une de ses pièces ; il écrit à sa femme :

*Tu n'imagines pas ce qu'est devenu On naît esclave ! De tous les côtés les acteurs rajoutent des répliques. Le balai mécanique sert à de nouvelles farces. Les scènes deviennent informes. Le public glousse d'aise aux clowneries, mais les parties comiques n'existent plus*<sup>402</sup>.

À travers les nouvelles que Jean Schlumberger transmet à sa femme, se découvre tout un pan de la vie littéraire de l'époque. Le 20 novembre 1908, Jean informe sa femme que Charles Péguy, le directeur des *Cahiers de la Quinzaine*, est malade, lui qui croyait « *la neurasthénie une maladie d'oisifs*. *Le voilà qui pleure toutes les nuits sans savoir pourquoi et qui s'épouvante de*

---

<sup>400</sup> Lettre reclassée du 10 septembre 1908 écrite par Suzanne.

<sup>401</sup> Maatallah Gleya, « Balzac épistolier : écriture du moi / discours sur l'œuvre et sur le siècle », *Le travail du genre à travers les échanges épistolaires des écrivains : Épistolarité et généricité*, op. cit., p. 61.

<sup>402</sup> Lettre reclassée du 17 avril 1912 écrite par Jean.

la situation des Cahiers ». Un autre jour, il commente la « *brouille avec [Charles Lucas de] Pesloüan et avec les Laurens* » car Péguy aurait refusé de publier dans ses *Cahiers* un « *volume de vers* » de Pesloüan, et partage sa crainte « *qu'un beau jour Péguy [puisse] tourner au catholicisme*<sup>403</sup> ».

Chaque rencontre artistique faite par Jean Schlumberger est rapportée dans les lettres destinées à sa femme et est accompagnée d'un commentaire. Les lettres se font sans de décompression et l'auteur dévoile en toute liberté ses impressions et ses opinions sur les personnalités intellectuelles qu'il rencontre.

Les lettres destinées à Suzanne Schlumberger portent aussi les traces des pensées spontanées de Jean et donne lieu à des portraits sans concession qui rappelle par endroit certaines caricatures de Paul Léautaud dans son *Journal littéraire*. En 1909, il observe que la poétesse alsacienne Elsa Koeberlé (1881-1950) apparaît à côté de la poétesse et comtesse Anna de Noailles (1876-1933) comme « *une sage petite poule à côté d'un cacatoès* ». Il va même jusqu'à décrire le comportement excentrique de cette dernière lors de l'inauguration du monument, érigé les 16 et 17 octobre 1909, « *aux soldats français morts pour la patrie* » pendant la guerre de 1870, à Wissembourg :

*Dieu merci, pas de théories ou de discours ; de l'esprit tout le temps, de l'esprit d'oiseau, par instant tout à fait drôle et aigu mais le reste du temps, sans queue ni tête. Des enfantillages à tout prix, faisant dix fois éteindre et rallumer le lustre, changer son assiette, ouvrir les fenêtres, trempant sa cigarette dans son verre – à gifler. [...] Avec ça fagotée ! Un chapeau de feutre brun en forme de casque avec formidables plumes vert pomme, un monstre*<sup>404</sup>.

Le chapeau en question est dessiné en filigrane dans la lettre. Par ailleurs, c'est durant ce même séjour dans le Bas-Rhin qu'il fait la connaissance de Gaston Gallimard (1881-1975), futur directeur des Éditions de la Nouvelle Revue Française, qu'il décrit au premier abord « *très aimable, très enfant gâté jabotant comme un oiseau, mais comme un oiseau qui fait beaucoup de bruit*<sup>405</sup> ». Il revoit aussi le poète, camarade de l'École normale Supérieure de Maurice Schlumberger et neveu du philosophe Henri Bergson (1859-1941), Henri Franck (1888-1912). Lors de sa visite à Wissembourg, l'homme de lettres est entouré notamment par le journaliste et secrétaire de la *Revue de Paris*, Pierre Hepp (1882-1948), ou encore par le docteur Pierre Bucher (1869-1921), l'un des fondateurs de la *Revue Alsacienne Illustrée*.

---

<sup>403</sup> Lettre reclassée du 5 novembre 1907 écrite par Jean.

<sup>404</sup> Lettre reclassée du 18 octobre 1909 écrite par Jean.

<sup>405</sup> Lettre reclassée du 16 octobre 1909 écrite par Jean.

Dans ses échanges privés avec sa femme, Jean Schlumberger témoigne en outre des courbes de son amitié complexe avec Jacques Copeau, dont le nom apparaît pour la première fois dans la correspondance conjugale du couple Schlumberger, le 8 juin 1906. Bien que quelques extraits de lettres inédites entre les deux passionnés de théâtre aient été présentés par Marie-Hélène Dasté, lors de la publication des *Registres* de Copeau et par Pierre Masson, la correspondance entre Schlumberger et Copeau est encore, en partie, inédite<sup>406</sup>. De la mention du voyage à Londres en compagnie de Suzanne, Gide, Henri Ghéon et Jacques Copeau, aux récits des déboires que traversent Copeau pour faire monter son adaptation des *Frères Karamazov*, ou même jusqu'à l'ébauche du projet théâtral qui deviendra le théâtre du Vieux-Colombier, Jean rapporte des faits et événements dans sa relation épistolaire privée qui sont outils de compréhension pour la lecture d'une probable future publication de la correspondance entre Schlumberger et Copeau, et plus largement, pour l'histoire littéraire.

Alors que le théâtre du Vieux-Colombier ne sera créé qu'en 1913, Jean Schlumberger écrit déjà à sa femme, le 28 septembre 1911 :

*Passé un long moment, hier, au Théâtre des Arts, avec Copeau. Je l'ai trouvé dans une grande effervescence : projets de théâtre. Il voudrait se mettre à la tête d'une entreprise. Il dit, ce qui est vrai, qu'on n'imagine pas la quantité de dévouement que l'on rencontrerait si l'on voulait véritablement faire œuvre d'art. Il doit me parler de tout cela ce soir ; nous dînons ensemble. Évidemment je ne suis que trop disposé à me laisser tourner la tête par un projet de ce genre.*

Quelques jours plus tard, le passionné de théâtre rend compte de son implication dans ce projet artistique, même s'il se veut rassurant sur son investissement personnel et financier :

*On est en train de tâter à droite et à gauche ; pour voir si l'on pourrait réunir des fonds. Le grand avantage de la combinaison c'est qu'on acquerrait un théâtre tout remonté et mis en état tandis que partout ailleurs il y aurait des frais énormes avant qu'on puisse songer à rien entreprendre. Il est terrible que la question se soit posée de façon aussi urgente. Il y a bien des points noirs, mais quel appui ce serait pour nos carrières à tous ! C'est cinq ou six ans de gagnés sur les délais dans lesquels nous risquerions de languir encore longtemps. Mais sois tranquille : de toute façon je n'appartiendrais à la combinaison que comme dixième roue du char. Aucune responsabilité personnelle et aucun asservissement<sup>407</sup>.*

Et pourtant, nous connaissons le rôle primordial qu'occupera Jean Schlumberger aux côtés d'André Gide et de Jacques Copeau, dans cette entreprise « *de rénovation active et de*

---

<sup>406</sup> Pierre Masson, « Jacques Copeau – Jean Schlumberger quelques étapes de leurs relations à travers leur correspondance », *Gide, Copeau, Schlumberger. L'art de la mise en scène*, Paris, Gallimard, « Cahiers de la NRF », série Entretiens des Treilles, Paris, 2017, pp. 283-322.

<sup>407</sup> Lettre reclassée du 14 octobre 1911 écrite par Jean.

*réflexion* ». De fait, alors qu'il est mobilisé le 8 décembre 1918, il déclare : « *De toute l'œuvre que nous avons assumée, c'est au Vieux Colombier que je suis le plus attaché. Le reste, c'est-à-dire la Revue, me trouve beaucoup moins disposé à y sacrifier de mon temps*<sup>408</sup>. »

Les missives relatent également la participation de Jean Schlumberger le 26 septembre 1911 à l'inauguration du buste de l'auteur Charles-Louis Philippe, réalisé par Antoine Bourdelle, à Cérilly. Il note les personnalités présentes comme l'écrivain Valéry Larbaud, le romancier Émile Guillaumin, ou encore l'artiste peintre Francis Jourdain, mais « *pas de Gallimard* ». Il décrit scrupuleusement la « *toute petite maison resserrée entre deux plus grosses*<sup>409</sup> » où Philippe vivait avec sa mère, née Jeanne Déchâtre (1843-1914), maison natale qui est actuellement devenue un musée consacré à l'écrivain bourbonnais.

Les rencontres artistiques de l'auteur se font aussi à l'étranger. En 1906, Jean accompagne André Gide à Vienne pour la représentation de son *Roi Candaule* au Volkstheater. « *Au lieu de l'affreux petit juif* », il découvre en la personne de Franz Blei (1871-1942), le traducteur de *Candaule*, « *un monsieur fort bien, à la conversation intéressante*<sup>410</sup> ». Il révèle quelques jours plus tard à sa femme, l'apport culturel et intellectuel de ces entrevues :

*Les opinions d'un étranger cultivé sont ce que l'on peut trouver de plus fécond. Non seulement on y apprend à connaître des auteurs qu'on ne soupçonnait pas, mais on y trouve une extraordinaire stimulation au travail. Je dois déjà beaucoup à ce voyage. D'abord matériellement : la connaissance de Blei peut être pour moi de grand intérêt. C'est un traducteur possible et un introducteur auprès du public allemand. Mais surtout je sens à un pareil frottement s'affiner ma notion de l'œuvre d'art ; s'affirmer le sentiment que j'ai de moi-même*<sup>411</sup>.

C'est notamment à Vienne qu'il se lie d'amitié avec le traducteur de *Philoctète* de Gide, l'autrichien Rudolf Kassner (1873-1959). Il écrit d'ailleurs à Suzanne le 2 novembre 1911 : « *Kassner est le premier homme chez qui je trouve ce sens de la grandeur humaine, ce coup d'œil pour distinguer dans l'histoire ceux qui furent de très grands hommes. Sa conversation est une des plus toniques que je connaisse.* »

En mars 1910, Jean part en Allemagne afin de présenter un projet éditorial appelé *L'Ermitage*, entreprise qui ne verra jamais le jour, mais qui lui permettra néanmoins de faire la

---

<sup>408</sup> Jacques Copeau, *Les Registres du Vieux-Colombier*, T. I., Lettre du 8 décembre 1918 écrite par Jean Schlumberger à Copeau, textes recueillis et établis par Marie-Hélène Dasté et Suzanne Maistre Saint-Denis, notes de Norman Paul, Paris, Éditions Gallimard, 1979, p. 363.

<sup>409</sup> Lettre du 26 septembre 1911 écrite par Jean.

<sup>410</sup> Lettre du 20 janvier 1906 écrite par Jean.

<sup>411</sup> Lettre du 23 janvier 1906 écrite par Jean.

connaissance de « *l'ancien directeur de la "Maison Moderne" et de L'Art décoratif*<sup>412</sup> ! », Julius Meier-Graefe (1867-1935), ou encore du peintre néo-impressionniste Curt Herrmann (1854-1929), grand ami de Théo Van Rysselberghe.

Ces notations parsemées dans les lettres privées Jean Schlumberger servent, au-delà de l'illustration du développement spécifique de l'écrivain, à l'histoire culturelle de l'époque. Au fil des missives se tisse le réseau social construit par l'auteur au rythme de ses escapades parisiennes et de ses voyages à l'étranger. Les noms de ceux qui font et défont la vie littéraire et artistique de ce début du XX<sup>e</sup> siècle, occupent la correspondance conjugale du couple Schlumberger.

En plus de son métier d'écrivain, Jean Schlumberger participe en 1908 au « *faux départ*<sup>413</sup> » de *La Nouvelle Revue Française*, dont il deviendra l'un des codirecteurs de 1909 à 1911. Il ne s'agit pas pour autant de relater l'histoire littéraire de *La N.R.F.*, déjà amplement renseignée par des auteurs comme Auguste Anglès ou Alban Cerisier pour ne citer qu'eux, mais plutôt de souligner le glissement qui s'opère, du privé au public, au sein de la relation épistolaire du couple Schlumberger.

## 5 UN ESPACE ÉPISTOLAIRE PRIVÉ QUI S'OUVRE AU MONDE LITTÉRAIRE

### 5.1 L'écrivain Jean Schlumberger, *La NRF* et le théâtre

Initialement prévue pour le 1<sup>er</sup> novembre 1908, la parution du premier numéro de *La Nouvelle Revue Française* sous la direction de l'ancien directeur des *Marges*, Eugène Montfort, est reportée au 15 novembre 1908. Jean Schlumberger, en charge de la chronique *Poésie*, fournit également un poème intitulé *Sur les bords du Styx*. Les lettres de Jean envoyées à Suzanne montrent les en-deçà, tumultueux, de cette furtive collaboration littéraire.

D'abord, Montfort demande à Schlumberger d'allonger sa chronique poétique, ce à quoi l'écrivain répond qu'il « *ne fabrique pas de la guimauve*<sup>414</sup> ». Ensuite, Jean écrit le 5 novembre 1908 à sa femme :

---

<sup>412</sup> Lettre du 3 mars 1910 écrite par Jean.

<sup>413</sup> Auguste Anglès, *André Gide et le premier groupe de La Nouvelle Revue Française, la formation du groupe et les années d'apprentissage 1890-1910*, Paris, Gallimard, 1978, p. 101.

<sup>414</sup> *Ibid.*, p. 117.

*J'ai vu Montfort et je suis exaspéré contre lui. Il a de sa propre autorité supprimé le premier de mes quatre poèmes – celui qui te fait pleurer – sous prétexte qu'il avait déjà paru dans La Grande Revue. Or c'est le meilleur et les trois autres n'ont aucun sens sans celui-là. Il fallait mettre une note en bas de page et tout était dit. Du coup je n'ai plus aucun plaisir à voir paraître ce premier numéro.*

Ce premier numéro, sous la direction de Montfort, sera aussi le dernier. Le récit du quotidien de Jean Schlumberger devient la chronique d'une coopération intellectuelle agonisante. Les citations qui suivent révèlent l'investissement de l'écrivain, sur le plan personnel et financier, au sein de *La NRF*.

Le 7 novembre 1908, il témoigne de la difficulté à acquérir des abonnés :

*Le déjeuner que j'ai pris hier avec Montfort a pu être utile car nous avons bien causé. Les nouvelles de la revue sont assez inquiétantes. On comptait beaucoup sur le noyau d'abonnés de L'Ermitage et d'Antée et ne voilà-t-il pas que Ducoté n'a pas gardé le double des listes d'anciens abonnés de L'Ermitage et qu'on ne peut se procurer celles d'Antée. C'est très grave. Car nous ne sommes que trois à nous démener pour les abonnements : Montfort, Copeau et moi. Les autres donnent de la copie mais c'est tout. Je nous vois réunissant de la sorte cent cinquante abonnements mais guère plus. Et alors ? Comment trouver les six mille francs qu'il faudrait ?*

Le 20 novembre 1908, Jean se « *sen[t]* dans les noirs ». Rappelons, entre autres, que sur les huit bailleurs de fonds listés par Copeau, il est l'un des seuls à donner cent francs<sup>415</sup> et Alban Cerisier d'ajouter qu'il est « *le pourvoyeur de fonds*<sup>416</sup> » de la revue. Jean se confie à sa femme :

*Je fais des comptes et naturellement ça ne va pas du tout. Nous n'avons fait guère d'économies malgré le long séjour à Bois-Salair. [...] La vraie raison de ma mauvaise humeur c'est cela ne va pas du tout à la revue. J'ai vu hier André qui posait chez Rysselberghe. On se propose ce soir de casser les vitres. Un ultimatum sera posé à Montfort : il faudra qu'il accepte de soumettre tout ce qui paraîtra au comité de lecture et de n'y disposer que d'une voix, comme les autres, quand on votera sur le choix de la copie. S'il accepte on continuera cahin-caha. S'il refuse on verra. Gide offre, dans un an, de faire les frais d'une revue, mais il ne veut pas avant. Alors ils se sont mis dans la tête qu'on laisserait couler celle-ci, à moins que je n'en prisse la direction. Me voilà donc dans de jolis draps. Il est extrêmement mortifiant pour moi de laisser tomber la Revue Française. D'autre part je n'ai aucune envie de me laisser mettre cela sur le dos à moins d'être absolument couvert au point de vue finances.*

De fait, lorsque Jean Schlumberger apprend que Montfort ne croit pas en la pérennité de la revue et qu'il fait même cesser l'impression du deuxième numéro, il note sa déception et sa colère à sa femme :

---

<sup>415</sup> *Ibid.*, p. 121.

<sup>416</sup> Alban Cerisier, *Une histoire de la NRF*, Paris, Gallimard, 2009, p. 73.

*Un mot seulement. Je viens de faire le brouillon d'une longue lettre d'abattage à Montfort. Je casse tout et prends la direction de la revue. Cet animal n'a-t-il pas eu le front de me dire hier qu'il ne croyait pas à la vitalité de la revue, qu'il se réservait et n'osait encore demander d'abonnements autour de lui. J'ai trouvé cela révoltant, moi qui ne cesse de me compromettre. Nous sommes tous fort montés. Je vais porter tout à l'heure ma lettre à Gide et si Montfort ne nous lâche pas la revue c'est nous qui nous en allons c'est-à-dire Gide, Drouin, Ruyters, Ducoté, Copeau et moi. Et dans un an Gide nous donne la galette pour faire une revue propre<sup>417</sup>.*

Bien que *La Nouvelle Revue Française* soit « aussitôt morte que née<sup>418</sup> », comme l'écrit André Gide à Paul Claudel, les amis n'attendent pas un an pour lancer « *la revue future*<sup>419</sup> » puisque le second numéro, qui portera pourtant le numéro 1, paraît dès le 1<sup>er</sup> février 1909 avec comme triumvirat Jacques Copeau, André Ruyters et Jean Schlumberger.

Comme le note Maaïke Koffeman :

*Schlumberger garantit entre 1909 et 1911 la continuité de la revue. Assisté du secrétaire Pierre de Lanux, il assume la tâche ingrate d'interpeller les collaborateurs retardataires, de centraliser les manuscrits et de surveiller la correction des épreuves. En 1912, Schlumberger passe la direction à Copeau, mais il reste un des piliers de la NRF<sup>420</sup>.*

Là encore, les lettres de Jean Schlumberger envoyées à Suzanne transcrivent les différentes fonctions de l'écrivain au moment du « vrai départ<sup>421</sup> » de *La Nouvelle Revue Française*. Citons quelques exemples. Le 5 septembre 1911, il écrit : « *Je ne suis sorti que pour aller déjeuner. Toute ma matinée s'est passée avec Gallimard et Pierre [de Lanux] à prendre des décisions pour les éditions et le numéro* » ; « *Je t'écris seulement pour que tu aies un tendre baiser demain matin, car je ne sens plus ma tête tant je suis abruti d'avoir colligé des adresses et parcouru des articles de revues<sup>422</sup>.* » Ou encore : « *Pas un instant je ne suis seul. Ce matin s'est passé avec Gallimard et Cerf, cette après-midi avec les collaborateurs de La N.R.F. Et je vais sortir un moment avec Copeau<sup>423</sup>.* » Jean reconnaît même qu'à la lecture de toutes ces tâches juxtaposées, Suzanne doit « *en avoir le vertige* » et l'imaginer « *tout fondu<sup>424</sup>* ».

---

<sup>417</sup> Première lettre du 24 novembre 1908 écrite par Jean.

<sup>418</sup> Léon Émery, *Claudé. – Lyon : Les Cahiers libres*, Impr. Audin, 1967, p. 95.

<sup>419</sup> Auguste Anglès, *André Gide et le premier groupe de La Nouvelle Revue Française, la formation du groupe et les années d'apprentissage 1890-1910*, op. cit., p. 123.

<sup>420</sup> Maaïke Koffeman, *Entre classicisme et modernité : La Nouvelle Revue Française dans le champ littéraire de la belle époque*, Rodopi, 2013, p. 46.

<sup>421</sup> Auguste Anglès, *André Gide et le premier groupe de La Nouvelle Revue Française, la formation du groupe et les années d'apprentissage 1890-1910*, op. cit., p. 123.

<sup>422</sup> Lettre reclassée du 13 juin 1911 écrite par Jean.

<sup>423</sup> Lettre reclassée du 4 mai 1911 écrite par Jean.

<sup>424</sup> Lettre reclassée du 11 avril 1911 écrite par Jean.

Pourtant, nous aurions tort de penser que Jean Schlumberger ait été absorbé par les obligations inhérentes à son nouveau rôle de codirecteur de la revue, au point d'en délaissier ses amis ou son travail. Bien au contraire, les lettres exposent l'implication de l'homme de lettres, qui est aussi homme de théâtre, au sein des projets théâtraux de Jacques Copeau, mais aussi d'Henri Ghéon.

Jean apparaît comme un soutien considérable auprès de Copeau. Le 10 février 1911, il relate à sa femme les problèmes rencontrés par le metteur en scène :

*J'ai reçu de Copeau une carte assez découragée. Rouché se dérobe. Copeau s'énerve, tâche d'atteindre Gémier pour pouvoir faire chanter l'autre. Naturellement cette question des Karamazov est pour lui très urgente, le budget de l'année prochaine étant certainement établi en partie sur les droits d'auteur.*

Le 6 avril 1911, Gide, « assez noir », essaye de convaincre Copeau de supprimer entièrement le quatrième acte des *Frères Karamazov*, son adaptation théâtrale d'après le roman de Dostoïevski. Jean Schlumberger, empathique, temporise. Il déclare à sa femme : « *J'ai fait mon possible pour qu'on n'embêtât pas ce pauvre Copeau de changements irréalisables et qu'on ne parlât que des points de détail qui peuvent effectivement être améliorés séance tenante.* »

Même si Jean n'a pas le même rôle auprès d'Henri Ghéon lorsque ce dernier monte sa tragédie lyrique *Le Pain* au théâtre des Arts, il n'en est pas moins présent. Il assiste à la répétition générale, jusqu'à 4 h du matin, ainsi qu'à la première représentation de la pièce. Alors qu'il est « bien abruti », il dévoile les coulisses du spectacle à Suzanne : « *Ghéon est extraordinaire d'enthousiasme. Il circulait derrière les décors en criant : "Je vous disais bien que ça porterait comme du Rostand. Mais c'est bien meilleur."* »

Mais qu'en est-il du travail d'écrivain de Jean Schlumberger ? Les corvées administratives, les « projets pour la revue », les desseins théâtraux de ses amis, ne gênent pas la carrière littéraire de l'homme de lettres. D'ailleurs, l'affirmation de Jean Lambert appuie notre propos :

*J'espère qu'on va dire un jour combien cette place [dans La NRF] a été considérable, et pas seulement pour le ficelage des paquets. Les besognes que comporte une revue, matérielles aussi bien qu'intellectuelles, rédaction des notes, choix des articles, correspondance, discussions, tout cela, Dieu merci, n'a pas été au détriment de son œuvre. Le temps lui a été laissé de tout faire, sauf son Contre Pascal. Mais il s'est dévoué avec une générosité sans réticence à ces tâches collectives.*



Et pour cause, en 1911, Schlumberger travaille sur plusieurs ouvrages. En janvier, il se concentre sur la pièce de théâtre *La Mort de Sparte* : « *J'ai relu mes deux actes. Oui le second manque terriblement de conflit tragique. Il y a plus d'action que de drame. Mais il y a peut-être remède*<sup>425</sup>. » En février, il refait tout le commencement d'une autre pièce de théâtre, *Césaire*, et pense déjà à d'autres productions :

*Une fois ces deux actes dactylographiés l'horizon sera de nouveau dégagé et je pourrai songer à quelque grande machine. Ce sera vraisemblablement l'Homme Heureux qui ne mûrira pas beaucoup plus tout seul, tandis que mon Retz est encore dans les limbes les plus pâles. Et je ne voudrais pas faire à la suite deux pièces historiques.*

Loin d'être une entrave à la production littéraire, les multiples missions de Jean Schlumberger le vivifient et impulsent la création.

Nous l'avons vu, dès 1908, la correspondance conjugale du couple Schlumberger prend un nouvel essor et se tourne, principalement, vers les coulisses du « *faux départ* » de *La N.R.F.* Nous savons le rôle essentiel qu'a joué l'auteur dans cette aventure éditoriale, à la fois intellectuel et financier, sans pour autant délaisser sa passion du théâtre et son travail d'écrivain.

## 5.2 L'aide de Suzanne Schlumberger dans cette entreprise éditoriale

En revanche, ce que nous savons moins, c'est la place qu'occupe Suzanne dans ce projet artistique. En effet, elle n'est pas la simple réceptrice des événements clefs de la vie littéraire de son mari, elle le conseille, fait preuve de clairvoyance et prend même en charge quelques responsabilités lorsqu'il est absent.

Mais avant de s'impliquer personnellement dans quelques démarches administratives de la revue, Suzanne Schlumberger s'intéresse de près à la sortie du numéro initial. Le 8 novembre 1908, elle se demande quand Jean lui enverra « *le premier numéro de La Nouvelle Revue* » et ajoute : « *Penses-tu par hasard que je vais attendre béatement jusqu'à mercredi... et encore pas sûre que tu l'apportes !!!!* » Elle note son intérêt pour les chroniques que Jean produit pour la « revue mensuelle de littérature et de critique » : « *Cela m'intéressera passionnément de voir ton article sur Sœur Thérèse et que tu as raison de faire ces critiques sur toute espèce de livre*<sup>426</sup>. » Par ailleurs, lorsque Jean ne donne pas de nouvelles de la revue, Suzanne lui en fait la remarque,

---

<sup>425</sup> Lettre reclassée du 21 janvier 1911 écrite par Jean.

<sup>426</sup> Lettre reclassée du 9 novembre 1908 écrite par Suzanne.

comme dans la lettre du 7 juin 1909 : « *Tu ne me dis rien de la rue Auber – ni du dîner à Auteuil, ni de la revue.* »

Suzanne suit donc attentivement les débuts boiteux de *La Nouvelle Revue Française* sous la direction de Montfort, qu'elle surnomme le « *Prince* ». Quand Jean lui fait part des problèmes relationnels qu'il rencontre, elle l'avise de ne pas laisser Montfort « *devenir grand manitou dans la revue*<sup>427</sup> ». Deux jours avant la rupture définitive, Suzanne donne à voir son acuité dans cette déclaration : « *Je serais si heureuse si vous pouviez la continuer [la revue] et que tu n'aies pas à t'en charger complètement : cela te prendrait trop de temps et tu ne pourrais rien faire d'autre*<sup>428</sup>. »

Ainsi, lorsque Jean Schlumberger, devenu codirecteur de *La N.R.F.*, quitte Paris pour faire connaître la revue à l'étranger, c'est Suzanne qui remplit des tâches de secrétariat. Elle lui envoie « *une lettre de Verbeke*<sup>429</sup> », l'imprimeur belge de la revue, « *cour[t] les bureaux et les renseignements*<sup>430</sup> », ou encore, lui annonce combien de nouveaux abonnements ont été souscrits : « *Ici j'ai trouvé peu de lettres pour la revue : deux demandes de spécimen et un abonnement : P[ierre] de Lanux vient de venir : il a trois autres nouveaux abonnements.* » Elle se fait aussi la publiciste du périodique auprès de ses connaissances. Elle parvient, grâce à l'aide de son amie Marie Diemer, à obtenir de nouvelles inscriptions. Elle écrit : « *C'est ennuyeux qu'il n'y ait plus de numéros spécimen de la revue. Voici la liste envoyée par Marie Diemer*<sup>431</sup>. »

---

<sup>427</sup> Lettre reclassée du 6 novembre 1908 écrite par Suzanne.

<sup>428</sup> Lettre reclassée du 22 novembre 1908 écrite par Suzanne.

<sup>429</sup> Première lettre du 17 octobre 1909 écrite par Suzanne.

<sup>430</sup> Lettre reclassée du 3 mars 1910 écrite par Suzanne.

<sup>431</sup> Lettre reclassée du 23 novembre 1908 écrite par Suzanne.

En cas d'absence du codirecteur, qui fait de son appartement parisien au 78, rue d'Assas, le siège de la revue (façade de l'immeuble ci-dessous<sup>432</sup>), Suzanne garantit le maintien des relations intellectuelles de Jean. Elle est intermédiaire social.



Elle annonce : « *Personne lundi à ta réception. Trouvé une invitation à déjeuner chez les Ducoté pour le 8 et une à dîner pour le même jour chez les Yvan Moricand. J'ai refusé les deux sous prétexte que tu ne serais pas de retour de Berlin*<sup>433</sup>. » Le lendemain, elle lui apprend que Madeleine Gide va accueillir à la Villa Montmorency les invités du comité de rédaction, qui se tient habituellement le premier dimanche de chaque mois : « *J'ai envoyé à P[ierre] de Lanux un*

---

<sup>432</sup> Photographie de la rue d'Assas, dans le 6<sup>e</sup> arrondissement de Paris, prise le 18 mars 2019.

<sup>433</sup> Lettre reclassée du 2 mars 1910 écrite par Suzanne.

*billet et à Jacques Rivière l'autre ne sachant au monde à qui l'envoyer. Madeleine Gide offre de prendre la réunion de dimanche à la villa puisque tu ne seras probablement pas là J'accepte. »*

Pourtant, il nous faut préciser que *La N.R.F.* bénéficie déjà d'un secrétaire en la personne de Pierre de Lanux, qui « *se trouv[e] être le lointain cousin*<sup>434</sup> » de Jean Schlumberger. Mais, comme l'affirme André Gide, dont Lanux était d'abord le secrétaire, le jeune homme ne semble pas efficace. Gide écrit le 21 juin 1909 à Jean, à propos d'articles qu'il aimerait se procurer, que Pierre de Lanux « *est fort peu habile à découvrir et à dépister*<sup>435</sup> ». Puis, le 8 janvier 1910, Gide conclut que le scribe « *n'est pas suffisant* ».

Suivant l'opinion de Gide, Suzanne pose cet avis dépréciatif dans la lettre du 23 janvier 1911 : « *Je n'ai donné aucun ordre pour la revue : ce P[ierre] de Lanux est si brouillon que les choses que je puis faire je les fais avec bonheur : cela me donne l'impression de t'être au moins un peu utile ici.* » Par ailleurs, ces « *besognes matérielles* » ne sont pas sans déplaire à Suzanne, qui ajoute dans la même missive qu'elle aimerait « *même en être aux temps héroïques de la revue et avoir toutes les adresses à écrire* ».

Ainsi, pendant que Jean Schlumberger vaque au développement de la revue à l'étranger, il peut compter sur Suzanne qui l'informe des nouvelles du mensuel tout en le soulageant de certaines corvées. Les lettres nous permettent de deviner le rôle de Suzanne Schlumberger, minime mais inattendu, au sein de l'entreprise éditoriale.

Plus largement, la relation épistolaire du couple Schlumberger propose une vision encore inconnue de l'histoire littéraire de *La N.R.F.*, à savoir la place qu'ont pu occuper les femmes respectives des hommes du premier groupe de cette revue littéraire. D'ailleurs, Jean Schlumberger revient dans ses *Œuvres* sur l'amitié qui lie Suzanne, Madeleine Gide et Agnès Copeau, et sur l'impact que cela a eu sur la cohésion du groupe masculin. Il écrit : « *Si l'accord qui régnait dans la première équipe de la N. R. F. fut si robuste, on ne dira jamais assez combien il fut soutenu par l'attachement réciproque de ces trois femmes*<sup>436</sup>. »

Par extension, nous pouvons affirmer que si le lien entre Jean et Suzanne Schlumberger est si solide malgré les absences sporadiques de Jean, c'est que, hormis l'amour indéfectible qui les unit, Suzanne relativise à propos de son sentiment d'abandon lorsqu'elle se compare à ses amies.

---

<sup>434</sup> Frank Lestringant, *André Gide l'inquisiteur, Le ciel sur la terre ou l'inquiétude partagée 1869-1918*, T. I., Paris, Flammarion, « Grandes Biographies », 2011, p. 644.

<sup>435</sup> André Gide, Jean Schlumberger, *Correspondance (1901-1950)*, op. cit., p. 206.

<sup>436</sup> Jean Schlumberger, *Œuvres*, T. III., op. cit., p. 187.

En effet, lorsque les trois femmes se retrouvent (comités de rédaction de la revue, décades de Pontigny, spectacles de théâtre...), Suzanne admet qu'elle n'est pas la plus délaissée :

*Seulement, chéri, je ne me sens pas le droit de me plaindre quand je pense à Agnès Copeau et les nouveaux sacrifices que cette entreprise théâtrale va lui coûter. Je ne peux penser à cette pauvre petite femme avec sang-froid et chaque fois qu'il est question de son mari, je revois le visage si doux, si lumineux, mais si triste et fatigué qu'elle avait à Pontigny. Et quant à Madeleine Gide !!! Avec l'exemple de ces deux femmes là, j'arriverai peut-être à ne pas trop te faire sentir le poids d'une femme et de trois enfants<sup>437</sup>.*

Pascal Mercier note également le soutien que ces femmes ont su se procurer entre elles :

*A son épouse qui se plaignait, de chez ses parents en Mayenne, d'être quelque peu délaissée, il ne sut rien répondre lorsqu'elle ironisa sur cette tentation héroïque de tout sacrifier à un but commun. Pour la consoler, Copeau lui envoya sa propre femme, la douce Agnès, et l'on peut imaginer quel dialogue de vestales elles eurent toutes deux sous les futaies<sup>438</sup>.*

Par ailleurs, dans la correspondance échangée entre Copeau et Schlumberger, Jean Claude affirme que ce qui rapprocha les deux hommes, en dehors de leur collaboration professionnelle, est « *la délicate amitié qui s'est installée entre Suzanne Schlumberger et Agnès Copeau<sup>439</sup>* ».

De par le développement de la carrière littéraire de Jean et ses nouvelles fonctions au sein de *La N.R.F.*, la correspondance privée de Jean et Suzanne Schlumberger se dilate et s'ouvre progressivement au monde public, alors qu'elle est à l'origine privée, close sur elle-même.

Les multiples intrusions de personnalités intellectuelles qui gravitent autour de Jean Schlumberger apparaissent néanmoins de manière succincte dans la correspondance, comme par à-coups. À l'inverse, Madeleine et André Gide s'insinuent graduellement au fil des lettres échangées entre Jean et Suzanne Schlumberger.

---

<sup>437</sup> Lettre non datée, classée en 1911, écrite par Suzanne.

<sup>438</sup> Jean Schlumberger, *Notes sur la vie littéraire, 1902-1968*, préface de Pascal Mercier, Paris, Gallimard, « Cahiers de la NRF », 1999, p. 18.

<sup>439</sup> Jean Claude, « Portrait de Jean Schlumberger d'après sa correspondance ( inédite ) avec Jacques Copeau », *Jean Schlumberger et La Nouvelle Revue Française*, travaux réunis et publiés par Gilbert-Lucien Salmon, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 201.

### 5.3 La présence du couple gidien dans le dialogue épistolaire et ses conséquences

Il s'agit d'illustrer comment de manière différente pour les deux époux, André Gide et Madeleine Gide s'insinuent progressivement dans cette correspondance, la rendant parfois polyphonique. Cela montre que la spécificité de la lettre par rapport aux autres écritures du moi réside donc dans « *cette présence accrue de l'autre, ou même des autres, dans ces relations triangulaires que la lettre rend possibles puisqu'il n'y a pas seulement deux correspondants qui dialoguent, mais autour d'eux d'autres réseaux qui se forment subtilement*<sup>440</sup> ».

#### 5.3.1 La figure omniprésente d'André Gide

Souvenons-nous, nous avons déjà montré le rôle essentiel qu'André Gide a joué dans l'épanouissement artistique du couple Schlumberger. Avant de nous intéresser à la place cruciale que prend Gide dans la correspondance privée du couple Schlumberger, notons qu'il est difficile de parler de Jean Schlumberger, sans mentionner André Gide. Cela se vérifie jusqu'aux hommages rendus par ses amis à la suite de son décès en 1968, dans un numéro exceptionnel de *La Nouvelle Revue Française*, paru le 1<sup>er</sup> mars 1969.

Jean Schlumberger est indissociable d'André Gide. L'auteur allemand, Ernst Jünger, se souvient :

*En voyant Jean Schlumberger assis près de Gide, je resongeai à un terme de la langue au barreau : l'assesseur. Chaque métier connaît ses contremaîtres, ses premiers assistants, et bien plus que dans le seul domaine des techniques. Mais on pensait aussi à quelque ordre monastique de type extrême-oriental. Gide fumait une cigarette et réclama un verre de lait : ses traits étaient ceux d'un vieux Chinois. Schlum se tenait à ses côtés, droit et attentif*<sup>441</sup>.

Écrivain et ancien gendre de Gide, Jean Lambert dresse le portrait de son « vieil ami » :

*Il lui a manqué à cet égard la désinvolture de Gide, dont on pourra se demander quelle part d'inconscience y entrait, et quelle part de courage. Il faudra qu'on examine, un jour, l'action de Gide sur lui. Sans leur rencontre, sans le hasard qui les a fait passer leurs années d'adolescence dans des propriétés voisines, la Roque et le Val-Richer séparés par un bois, mais réunis par un sentier, avec cette scène comique du plus jeune passant le conseil de révision devant son aîné, maire de la commune, quelle aurait été la carrière de l'étudiant en théologie ? Ses premiers essais littéraires, en vers ou en prose, n'annoncent que de très loin l'auteur de L'Inquiète Paternité ou des Yeux de dix-huit Ans. Il m'a*

---

<sup>440</sup> Brigitte Diaz, *L'épistolaire ou la pensée nomade*, op. cit., p. 150.

<sup>441</sup> Ernst Jünger, « Deux visites », *La Nouvelle Revue Française*, op. cit., pp. 355-356.

*toujours semblé que l'exemple de Gide lui avait donné le goût, pour ne pas dire la hardiesse, de les écrire. – Il se peut en effet que Gide l'ait aidé à sortir d'un conformisme où toute son éducation risquait de l'embourber*<sup>442</sup>.

Omniprésent dans la vie littéraire de Jean, il n'est pas surprenant que la figure de Gide se manifeste également dans sa correspondance conjugale.

Et pour cause, nombreux sont les voyages et déplacements en duo que font Jean Schlumberger et André Gide. D'ailleurs, la relation épistolaire qu'entretient le couple est la preuve concrète et tangible des multiples absences de Jean, qui se décrit lui-même comme étant le « *cruel* » et « *l'insensible [qui] s'en va vers de littéraires bavardages*<sup>443</sup> ».

Les lettres nous informent des prémices de la relation littéraire, mais aussi amicale, entre les deux hommes. Alors que Jean mentionne le nom de Gide dans la première lettre à sa femme datée du 9 août 1904, l'auteur des *Nourritures terrestres* apparaît déjà dans la lettre du 26 septembre 1903, écrite par Suzanne. Elle semble curieuse et impressionnée par l'homme de lettres : « *Tu me diras bien tout ce que vous aurez dit avec André Gide. Je regrette un peu de n'être pas au V[al]-R[icher] pour le voir un peu plus. Mais je suis sûre qu'il intimiderait atrocement.* »

C'est pendant cette même période que le couple s'organise pour vivre à Rome, de l'hiver 1903 au printemps 1904. Le 11 octobre 1903, Suzanne est déçue d'apprendre que Jean souhaite faire venir les Gide. Elle écrit : « *Je trouve ta combinaison pour Rome très mauvaise. Tu as toujours peur de rester seul avec moi et tu es toujours pressé de recevoir des visites. Je pensais que jusque vers février nous vivrions calmement et organiserions bien notre vie romaine* ». Madeleine et André Gide viendront les rejoindre durant tout le mois de janvier 1904.

Au début de la relation épistolaire, la figure d'André Gide se montre timidement. Pourtant, sa place dans la correspondance évolue de manière exponentielle à mesure que se développent les liens amicaux entre les deux écrivains. Précisons que sur 191 lettres écrites par Jean, 84 occurrences concernent le nom de l'auteur de l'*Immoraliste*.

En effet, lorsque Gide est avec Schlumberger, sa présence bouleverse l'organisation de la journée de ce dernier, modifiant par-là même le discours épistolaire. Illustrons notre propos. Le 28 septembre 1904, Jean se rend à Braffy pour y faire quelques travaux et reçoit la visite de Gide. Jean débute sa missive à sa femme en décrivant l'état dans lequel est la ferme : « *Rien*

---

<sup>442</sup> Jean Lambert, « Notre vieil ami », *La Nouvelle Revue Française*, op. cit., pp. 374-375.

<sup>443</sup> Lettre reclassée du 25 septembre 1904 écrite par Jean.

*n'est encore en place. Les meubles sont accumulés dans la chambre des enfants.* » Puis, il note « *André a eu l'air ravi.* » Le sujet de la lettre se tourne alors vers l'entretien avec Gide, marqué d'ailleurs dans la lettre par un retour à la ligne : « *Ce matin je lui ai lu Le Caducée. Il est très content.* » Enfin, Jean déclare « *Nous bavardons tout le jour. Je ne m'occuperai de Braffye que lorsqu'il sera parti.* » La présence de Gide a deux conséquences. Elle suspend le déroulement du quotidien de Jean et infléchit son discours, qui se focalise sur l'intervention de Gide.

Citons un autre exemple, plus probant encore. Le 18 janvier 1906 au soir, les deux hommes partent à Vienne *via* Munich afin de se rendre à la représentation du *Roi Candaule*, prévue le 27 janvier 1906 au Volkstheater. L'écriture épistolaire de Jean illustre l'omniprésence de Gide à travers le vocabulaire spécifique qu'il utilise, notamment par l'emploi d'un « nous » exclusif : « *Nous devons visiter un château* », « *Notre première visite* », « *Nous irons pendant quelques minutes* », etc. Le « je », traditionnellement admis et attendu dans un échange épistolaire privé, s'efface au profit de ce « nous » qui englobe Jean et André.

Cette symbiose dévoilée par l'écriture se donne même à voir dans le partage des émotions. Lors de son départ, Jean déclare avoir été « *bien bouleversé hier au soir en voyant les sanglots* » que Suzanne avait tant de mal à retenir. Puis, il appuie son propos en incluant la réaction d'André Gide dans la sphère privée qu'est la lettre, puisqu'il écrit : « *André en était tout ému*<sup>444</sup>. »

En 1911, Jean Schlumberger dort à la Villa Montmorency, chez les Gide, afin d'être présent lors des comités de rédaction de la revue. Les lettres privées de Jean, loin de se polariser sur son intimité avec Suzanne, dépeignent à l'inverse, la sphère privée du couple gidien. Jean raconte :

*Le silence de la villa la nuit est rafraîchissant. On entend le matin chanter les coqs. Ne crois pas que je me sente prêt à déménager, je veux seulement que tu me sentes au repos et dans la verdure. Une chose doit aussi te rassurer, c'est l'impossibilité qu'éprouve André à veiller. Ce que c'est que de ne pas avoir d'enfants. Si tu voyais l'asservissement que ces sept chiens et chats imposent aux Gide tu en serais consternée pour eux. André court d'une porte à l'autre au moindre miaulement. Le soir il installe ses chats dans leur corbeille. Madeleine se précipite sur des torchons car il n'y a pas que chez nous que les chats vomissent. C'est un souci perpétuel. À peine s'ils osent quitter la villa tous les deux ensemble.*

Ces quelques fragments de lettres, espacés dans le temps, illustrent l'importance que prend progressivement l'auteur de *L'Immoraliste* dans la vie littéraire de Jean Schlumberger. Cela transparaît dans la relation épistolaire privée du couple qui perd son aspect intime au profit d'une

---

<sup>444</sup> Première lettre du 19 janvier 1906 écrite par Jean.



amitié littéraire envahissante. De fait, le dialogue épistolaire entre les deux partenaires se fait parfois triangulaire.

Alors que Suzanne fait des lettres de son mari des substituts du corps absent, quelle peut donc être sa réaction face à cette figure intrusive ?

### 5.3.2 La légitimité épistolaire de Suzanne Schlumberger menacée ?

La présence physique de Gide auprès de Schlumberger donne l'impression à Suzanne qu'elle est substituable, car cette existence empiète sur sa correspondance intime et l'influence. Plus largement, l'envahissement de Gide perturbe le statut de l'épistolier qui, selon les propos de Brigitte Diaz, « convoque impérativement sur lui le regard de l'autre. De cet autre auquel il s'adresse, il attend une légitimation de sa personne ou de son personnage, et cette attente semble d'autant plus forte que l'épistolier est une femme<sup>445</sup> ».

Nous l'avons mentionné, Jean et Gide voyagent ensemble en 1906. Cette énième séparation est vécue encore plus intensément que les autres par Suzanne, qui ne supporte pas que Jean puisse partager une vie commune avec Gide.

Sur le ton plaintif, elle note :

*Ô ces souvenirs communs que tu vas conserver avec André Gide de ce voyage, ces émotions d'art communes et même jusqu'à ces toutes petites choses inconscientes comme certaines lumières, certaines odeurs qui vous font revivre d'une façon aigüe vos souvenirs, depuis la vue de tableaux, monuments, jusqu'au papier même des chambres d'hôtel en passant par le souvenir des types vus, de la qualité même de l'atmosphère, d'une conversation etc., etc...*<sup>446</sup>

Suzanne doit donc accepter que Jean puisse partager des souvenirs qui soient en dehors d'eux<sup>447</sup> même si cela a comme conséquence qu'elle ne retrouve pas dans ses échanges épistolaires la substantifique moelle qui assurait le maintien et l'équilibre de sa relation sentimentale avec Jean Schlumberger, puisqu'un intrus, en la personne d'André Gide, prend sa place.

Tout cela est ressenti par la femme délaissée comme une véritable agression dans son intimité. Nous avons noté comment le « nous » exclusif employé par Jean marque

---

<sup>445</sup> Brigitte Diaz, « L'épistolaire au féminin », *Correspondances de femmes (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, op. cit., p. 9.

<sup>446</sup> Deuxième lettre du 19 janvier 1906 écrite par Suzanne.

<sup>447</sup> Deuxième lettre du 22 janvier 1906 écrite par Suzanne.

l'omniprésence de Gide dans les lettres. Précisons, de ce fait, que ce « nous », exclut Suzanne. Jean Schlumberger écrit : « *Nous allons d'abord voir une exposition* », « *Notre voyage commence bien*<sup>448</sup> » et il termine même une lettre en incluant, à son tour, Madeleine Gide : « *Tout de même, ça me gêne de ne rien savoir de ce que vous devenez*<sup>449</sup>. »

Ainsi, l'aspect intime de la lettre, si espéré par Suzanne, s'efface au profit de l'amitié Gide-Schlumberger, qui envahit l'espace épistolaire. En conséquence, Suzanne fait preuve de jalousie, voire d'une certaine hostilité envers les deux hommes. Elle écrit :

*Dire que tu vas t'occuper de tout, faire du thé pour deux comme quand nous voyageons ensemble et que cette fois-ci ton double va être André Gide ! J'espère que quelquefois il ne pourra pas t'accompagner dans tes courses et que tu te sentiras seul alors*<sup>450</sup>.

La légitimité épistolaire de Suzanne, menacée par l'omniprésence de Gide dans les lettres de Jean, a une influence néfaste sur l'attitude de la femme délaissée. En attendant le retour de l'être aimé, elle se recroqueville et suspend le cours de sa vie. Elle déclare :

*Je sens que cela va être une période de cessation de vie pour moi pendant ces jours. Je ne peux que te suivre follement en pensée, imaginant avec fièvre les endroits où tu passes, le genre de vie que tu vas mener, et tout fuit insaisissable dans mon imagination ; je ne puis me fixer sur rien de net et c'est infiniment douloureux*<sup>451</sup>.

Cette apathie a aussi un impact sur son environnement. Elle annonce que « *les mioches sont insupportables* » et trouve « *inutile* » d'aller « *travailler* ». Le 24 janvier 1906, elle écrit : « *C'est pour moi en ce moment comme une sorte de retraite ; je vis toute concentrée en moi-même, fermant toutes les issues aux bruits extérieurs pour pouvoir vivre avec toi.* » Et d'ajouter dans la même missive : « *Mon amour, que fais-tu, que vois-tu, qu'entends-tu, que dis-tu ?* » Elle cherche « *la sensation de vie* » dans les lettres de Jean, quête vaine, puisqu'elle est consciente que sa lettre « *va tomber comme un sirop fade dans une existence agitée et excitante* ».

Néanmoins, la torpeur de Suzanne est temporaire. Pour faire contrepoint à la présence invasive d'André Gide, Suzanne Schlumberger modifie son énonciation et adopte, au sein de la relation épistolaire, un nouveau comportement.

---

<sup>448</sup> Lettre du 20 janvier 1906 écrite par Jean.

<sup>449</sup> Lettre reclassée du 21 janvier 1906 écrite par Jean.

<sup>450</sup> Première lettre du 19 janvier 1906 écrite par Suzanne.

<sup>451</sup> Deuxième lettre du 19 janvier 1906 écrite par Suzanne.

### 5.3.3 Un nouveau duo énonciatif : Madeleine Gide-Suzanne Schlumberger

En effet, Suzanne inaugure une autre stratégie énonciative en insérant dans son discours épistolaire, la voix de Madeleine Gide.

Schlumberger écrit :

*Entre celle qui n'était pas encore Alissa [Madeleine Gide] et celle qui tremblait encore [Suzanne] comme une alouette devant le miroitement de l'art qui l'appelait, une affection tendre et forte commençait à se nouer, qui devait aller toujours grandissant avec les années*<sup>452</sup>.

Et pour cause, Suzanne Schlumberger et Madeleine Gide voient leur amitié se fortifier sur une expérience mutuelle d'abandon. Pour contrer la symbiose Gide-Schlumberger, Suzanne affirme sa légitimité épistolaire en mettant en valeur son duo avec Madeleine Gide. De même que Jean passe des journées entières avec André, il est naturel et attendu que Suzanne raconte dans ses lettres le quotidien qu'elle partage, en cas de « veuvages », avec Madeleine. En janvier 1906, à la suite du départ de Jean pour Vienne, elle lui écrit :

*J'ai été chez Madeleine Gide, seul être qui me fût sympathique à ce moment. J'ai trouvé une femme dans le même état que moi, toute désemparée, toute lugubre ; tout ce que je t'ai dit hier dans cette journée terrible elle l'a dit à son mari : on dirait que toutes les deux nous aimons de la même façon. Elle trouve aussi comme moi que le retour de pareilles expéditions a un caractère pénible pendant assez longtemps*<sup>453</sup>.

Suzanne se console auprès d'une femme qui partage ses ressentis. Elle écrit le 21 janvier 1906 : « *Le seul un peu bon moment a été le soir après dîner chez Madeleine Gide. J'y ai été à pied. Je l'ai trouvée ayant également passé une journée très terne.* » Notons que Madeleine Gide a également une place importante au sein de la famille Schlumberger, car elle est aussi la marraine de Sabine, le dernier enfant du couple.

Forte de ce lien amical, presque familial, Suzanne parvient à adapter son discours en l'harmonisant avec celui de son mari. Jean inclut Gide dans ses propos, en faisant disparaître le « je » au profit d'un « nous », et Suzanne inclut Madeleine Gide.

Les déclarations qui suivent illustrent comment le dialogue épistolaire devient polyphonique : « *Plaignez-vous d'avoir des femmes trop amoureuses mais soyez-en fiers aussi.* »

---

<sup>452</sup> Jean Schlumberger, *Éveils*, op. cit., p. 176.

<sup>453</sup> Deuxième lettre du 19 janvier 1906 écrite par Suzanne.

ou « *Nous sommes toutes les deux assez méchantes pour oser avouer qu'au fond de nous-mêmes nous espérons que vous n'aurez pas beau temps !* »

Les deux femmes en viennent à évaluer leur pratique épistolaire. Suzanne écrit :

*Madeleine croit avoir fait la découverte hier soir que je suis une amoureuse : est-ce vrai ? Elle prétend qu'alors, elle, n'en est pas une. J'ai été scandalisée d'apprendre qu'elle n'envoyait à son mari tous les jours qu'une carte correspondance, et elle, stupéfaite que je t'écrive tous les jours, six, huit ou dix pages. Elle prétend que je suis faible, que je te gêne trop et que cela ne t'encouragera que davantage à me quitter<sup>454</sup>.*

De ce fait, Suzanne s'interroge sur l'efficacité du lien épistolaire en le comparant, là encore, à celui de Madeleine Gide. Le lendemain, elle annonce à Jean : « [...] *Peut-être finirai-je par suivre l'exemple de Madeleine Gide et ne plus t'écrire qu'une toute petite carte avec des petits faits tous secs énumérés les uns après les autres*<sup>455</sup>. » C'est l'insatisfaction de son échange avec Jean qui l'amène à douter de la valeur de sa relation sentimentale. C'est parce que Suzanne souffre de ne pas retrouver dans les lettres de son mari la spécificité de leur lien amoureux, qu'elle aimerait adopter le comportement de Madeleine Gide. D'ailleurs, le 26 janvier 1906, Suzanne écrit à Jean : « *Madeleine Gide trouve toujours que je te gêne abominablement et que mon éducation est toute à refaire ; mais moi, je crois que si je ne t'avais pas tout enveloppé d'amour, tu ne m'aurais pas aimé autant.* »

Ainsi, même si les deux amies sont à l'unisson lorsqu'elles se retrouvent seules pour des raisons littéraires, elles ne peuvent pour autant prétendre aimer de la même façon. Suzanne en est parfaitement consciente ; elle écrit : « *Pardonne-moi de t'aimer trop : il t'aurait fallu une femme religieuse qui eût partagé entre son Dieu et son mari...* »

## 6 CONCLUSION ET PERSPECTIVES

Ainsi, l'édition de la correspondance conjugale entre Jean et Suzanne Schlumberger, échangée entre 1899 et 1912, est un document polymorphe ouvert à de multiples usages<sup>456</sup>. Plusieurs approches épistémologiques ont donc été utilisées afin de mettre en lumière ses différents apports.

---

<sup>454</sup> Lettre du 21 janvier 1906 écrite par Suzanne.

<sup>455</sup> Première lettre du 22 janvier 1906 écrite par Suzanne.

<sup>456</sup> Cécile Dauphin, « Les correspondances comme objet historique. Un travail sur les limites », *Sociétés & Représentations*, 2002/1 (n° 13), p. 43-50. URL : <https://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2002-1-page-43.htm>

D'abord, cette relation épistolaire sert l'histoire des mentalités, car les lettres privées nous font découvrir les jeunes partenaires protestants, à l'aube de leurs fiançailles, puis de leur mariage et nous disent comment ils s'inscrivent dans leur univers social bourgeois. En cela, les missives sont un document historique sur la société bourgeoise de la fin XIX<sup>e</sup> – début XX<sup>e</sup> siècle. En d'autres termes, selon Philippe Ariès : « *Ce qui importe, c'est comment ma vie dans cet univers témoigne, par son déroulement quotidien le plus plat, d'une participation à une certaine manière d'être dans l'Histoire*<sup>457</sup> ». Ainsi, les 539 lettres reproduites dans la présente édition révèlent tout un pan du passé. En effet, pour reprendre les propos du sociologue Norbert Elias, « *l'Histoire est toujours l'histoire d'une société, mais toujours aussi d'une société d'individus*<sup>458</sup> ». Archive qui complète les pièces des fonds institutionnels, chacune des missives a un intérêt patrimonial et scientifique.

Ensuite, ego-document, la lettre est archive du moi. À la manière de Marie-Claire Grassi, nous avons privilégié une *approche monographique sur longue durée*, afin de mettre en évidence *l'évolution des sentiments à l'intérieur d[u] couple, celle du lexique amoureux, de la sémantique des mots clés* : [...] *attachement, tendresse, amour, du rôle de chacun des protagonistes*, en tentant de répondre à la question : *l'homme et la femme parlent-ils le même langage*<sup>459</sup> ? » Cela nous a permis d'affirmer que l'échange épistolaire entre Jean et Suzanne Schlumberger est d'abord un exemple de correspondance amoureuse, illustrant l'affirmation de Roland Barthes : « *Historiquement, le discours de l'absence est tenu par la Femme : la Femme est sédentaire, l'Homme est voyageur. C'est la Femme qui donne forme à l'absence, en élabore la fiction, car elle en a le temps*<sup>460</sup> [...] ». Chacun à leur manière, par la narration de la vie de tous les jours, les deux scripteurs « *ordonnent et reconstruisent de manière implicite le paysage amoureux*<sup>461</sup> ». La correspondance témoigne aussi de manière plus expressive encore du côté de Suzanne Schlumberger, la notion de cristallisation stendhalienne. En effet, nous découvrons comment l'absence sporadique de l'être aimé, créatrice de manque, génère l'écriture et par cette écriture, idéalise la relation sentimentale, la renforce et est à son service.

Au rythme des lettres d'amour, le canal épistolaire devient le lieu par excellence où se construit la sphère familiale, puisque les deux individus deviennent parents. À travers ces extraits de vie que sont les témoignages épistolaires, se constitue une illustration de l'Histoire de la

---

<sup>457</sup> Philippe Ariès, *Le Temps de l'Histoire*, Paris, Seuil, 1986, p. 75.

<sup>458</sup> Hélène Ampère, « Micro-Archives : Préserver les archives des gens ordinaires », *Revue de l'autobiographie, La Faute à Rousseau*, n° 79, octobre 2018, p. 4.

<sup>459</sup> Marie-Claire Grassi, « Lettres d'amour en archives », *Cahiers Textuel*, n° 24, « La Lettre d'amour », Paris, 1992, p. 49.

<sup>460</sup> Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, *op. cit.*, pp. 41-42.

<sup>461</sup> José-Luis Diaz, « Un mot de toi... », *Cahiers Textuel*, *op. cit.*, p. 89.

maternité et de la paternité dans un contexte législatif particulier, où la femme est sous le joug du Code Napoléon (1804). Réflexions et pensées autour de ces bouleversements de vie, à la fois intersubjectifs et sociaux, au cœur de la correspondance, donnent à voir les nouveaux parents essayant de se définir dans leur singularité, entre tradition et modernité. Suzanne se révèle être une mère à contre-courant de l'idéalisation de la maternité, tendance qui devait durer tout le XIX<sup>e</sup> siècle et pendant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, tandis que Jean, dans son roman *L'Inquiète Paternité*, se demande « *s'il existe réellement, dans l'affection paternelle, un facteur instinctif, une prétendue "voix du sang"*<sup>461</sup> ».

Conjugale, familiale, la relation épistolaire de Jean et Suzanne Schlumberger est aussi artistique. S'affranchissant tous deux d'une éducation commune prohibitive et mus par des idées avancées, les époux s'épanouissent progressivement dans leur art respectif, Jean l'écriture, Suzanne la peinture. Leurs échanges épistolaires deviennent les témoins de la réalisation de leurs projets, rendue possible par la confiance et le soutien qui les animent. Les sources confidentielles que sont les lettres conjugales dessinent l'acte créatif en cours où chaque partenaire se fait l'oreille attentive de l'autre. Autrement dit, les lettres que s'adressent Jean et Suzanne se font parfois, comme dans la Correspondance entre George Sand et Alfred de Musset, « *laboratoire d'écriture ou chambre d'écho des œuvres en gestation. [...] Partout, voici l'épistolier amoureux transformé en critique*<sup>462</sup> ». Outils privilégiés d'une étude interactionniste entre l'être humain et l'œuvre, les lettres conjugales sont autant de signes qui font sens et illustrent l'histoire intime de deux artistes. D'ailleurs, toujours selon la romancière George Sand, les lettres « *peignent une histoire du cœur humain, "c'est-à-dire histoire vraie" – et dans ce sens encore, la lettre, c'est l'être – l'être humain*<sup>463</sup> ».

Souvenons-nous, même si Jean Schlumberger affirmait à son amie Aline Mayrisch avoir « *jalousement gardé*<sup>464</sup> » sa vie privée à l'écart de sa vie littéraire, la correspondance intime et artistique, mêle pourtant, au cœur même des lettres de Jean, le récit de ses rencontres professionnelles, publiques, qui sont engrais pour l'histoire littéraire de l'époque. Cela appuie les propos de Gisèle Sapiro qui affirme que « *sur le plan sociologique, le monde des lettres est un espace privilégié pour appréhender le système des relations entre individus*<sup>465</sup> ». Et pour cause, à mesure que se développe la carrière d'écrivain de Jean Schlumberger ainsi que sa place, qui devait être cruciale au sein de *La Nouvelle Revue Française*, la correspondance privée, pourtant

---

<sup>461</sup> Jean Schlumberger, *Œuvres*, T. I, *op. cit.*, p. 27.

<sup>462</sup> José-Luis Diaz, « Un mot de toi... », *Cahiers Textuel*, n° 24, *op. cit.*, p. 99.

<sup>463</sup> Nathalie Abdelaziz : « La lettre et l'être : une correspondance d'artiste (Sand-Musset) », *La lettre à la croisée de l'individuel et du social (Institut National de la Recherche Pédagogique à Paris, op. cit.*, p. 111.

<sup>464</sup> Aline Mayrisch – Jean Schlumberger, *Correspondance (1907-1946)*, Lettre du 15 octobre 1924, *op. cit.*

<sup>465</sup> Gisèle Sapiro, *Sociologie de la littérature*, Paris, Éditions La Découverte, « Repères », 2014, pp. 30-31.

par définition close sur elle-même, s'ouvre au monde littéraire. Les notions oxymoriques « privé » et « public » s'entrechoquent au sein de la relation épistolaire du couple Schlumberger, nous faisant découvrir le rôle minime mais inconnu, de Suzanne au sein de l'entreprise éditoriale qu'est *La Nouvelle Revue Française*. Dans les lettres de Jean Schlumberger, la frontière, de plus en plus frêle entre intérieur et extérieur s'étirole davantage face à la présence, exponentielle, du futur prix Nobel de littérature (1947), André Gide, empiétant sur la légitimité épistolaire de Suzanne. Celle-ci adopte alors de nouvelles stratégies énonciatives et fait de son amitié avec Madeleine Gide, la marraine de Sabine Schlumberger, un nouveau duo énonciatif rendant le discours épistolaire, polyphonique.

Les lettres sont le miroir des relations littéraires et artistiques de l'époque et permettent une réflexion autour de l'importance de l'amitié entre les femmes des intellectuels à l'origine du premier groupe de *La N.R.F.*, c'est-à-dire entre Suzanne Schlumberger, Agnès Copeau et Madeleine Gide. Et aux dires de Jean Schlumberger, l'accord « robuste » de l'équipe était consolidé par ces femmes : « *Sans intervenir jamais dans le travail des hommes, elles étaient là. Et l'atmosphère avait une qualité particulière, simplement parce qu'elles y respiraient*<sup>466</sup> ». Cette affirmation engendre une autre interrogation plus générale. Existe-t-il une histoire féminine de *La N.R.F.* ?

La correspondance des époux Schlumberger a donc de multiples intérêts, d'ordre historique, sociologique, biographique, psychologique, générique, littéraire et artistique. Plus largement, la présente édition est la réalisation d'un souhait, certes qui n'a pas été explicitement exprimé par Jean Schlumberger, mais que nous nous permettons de supposer. Jean remet « *en ordre, année par année* » tous les feuillets recouverts de la belle écriture de Suzanne. Comme tous les 7 septembre depuis le décès de Suzanne en 1924, Jean écrit à sa femme et lui parle de leur correspondance, de « *ces billets crayonnés dans des trains* », de ces « *lettres qui tâchaient de tromper l'attente* ». Il prend conscience que ces « *simples signes* » sont « *ceux-là qui demeurent, parlants et chaleureux* ». En éditant une partie de la correspondance entre Jean et Suzanne Schlumberger, nous donnons la possibilité à ces lettres, à ces « *signaux* » de luire toujours et à ces « *appels* » de ne jamais cesser, respectant ainsi le désir de Jean Schlumberger de voir ses lettres conjugales continuer « *d'entrecroiser leurs désirs, leurs soucis, leurs joies*<sup>467</sup> ».

Par ailleurs, cette édition ne peut que se voir enrichie et complétée par la publication d'autres lettres, rappelons que la correspondance se prolonge jusqu'en 1924, et par d'autres

---

<sup>466</sup> Jean Schlumberger, *Œuvres*, T. III., *op. cit.*, pp. 183-187.

<sup>467</sup> Jean Schlumberger, *Anniversaires*, *op. cit.*, lettre du 7 septembre 1937, pp. 111-112.

documents, comme les sept carnets manuscrits de Jean Schlumberger, « *sorte de journal de l'auteur*<sup>468</sup> », allant de 1912 à 1948, nous faisant découvrir, entre autres, l'homme face à la Première Guerre mondiale.

Et pourquoi, sans exclure une édition papier, ne pas envisager une édition électronique<sup>469</sup> de ces lettres, qui pourrait donner à voir les manuscrits et leurs transcriptions et permettrait de nombreux hypertextes ? Comme le disait déjà Françoise Leriche, les possibilités numériques « *sont en train d'introduire un nouvel essor et une mutation positive dans le domaine de l'édition et la philologie – comme l'imprimerie, à la Renaissance, avait permis l'apparition de nouveaux corpus et d'une nouvelle philologie*<sup>470</sup>. » En effet, une édition électronique de cette correspondance permettrait des indexations multiples, thématique (histoire, scolarité, politique, amour, argent, littérature, peinture...), stylistique, générique, iconographique... et pourrait donner des outils de repérage nombreux. En d'autres termes, les correspondances, *via* l'édition numérique, « *peuvent désormais constituer des corpus textuels, si un mode éditorial spécifique parvient à désancrer les lettres de leur concaténation chronologique – donc de la logique historico-biographique des éditions papier*<sup>471</sup> ». Cette nouvelle perspective, davantage interdisciplinaire, ferait de la correspondance entre Jean et Suzanne Schlumberger une pièce à intégrer à un réseau de corpus littéraire et artistique et permettrait « *la conservation, la diffusion et l'exploitation*<sup>472</sup> » pérennes de cet échange épistolaire.

---

<sup>468</sup> <http://e-gide.blogspot.com/2016/05/journees-catherine-gide-la-fondation.html>

<sup>469</sup> Citons en exemple l'*Édition génétique des Caves du Vatican d'André Gide*, conçue, élaborée et présentée par Alain Goulet ; réalisation éditoriale : Pascal Mercier. Sheffield : André Gide Editions Project ; et Paris : Gallimard, 2001 (Code Sodis : A 79716), ou encore Catherine Viollet, « Martine Sagaert, Peter Schnyder, André Gide. *L'Écriture vive*, 2008 », *Genesis* [En ligne], 31 | 2010, mis en ligne le 18 juin 2013, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/genesis/415>

<sup>470</sup> Françoise Leriche, « Quel balisage pour les corpus épistolaires numériques ? De l'annotation traditionnelle du "document" à une analyse générique et pragmatique », in *Corpus en Lettres et Sciences sociales : des documents numériques à l'interprétation*, Ballabriga, Michel, Rastier, François, (dir.), Actes du colloque international d'Albi, juillet 2006. Publiés par Carine Duteil et Baptiste Foulquié, Paris, Texto, 2006.

<sup>471</sup> *Ibid.*

<sup>472</sup> Marie Dupond, "Des principes d'édition aux principes d'éditorialisation". Site "La correspondance inédite du géomètre Gaspard Monge (1746-1818)". Consulté le 03/12/2019 sur la plateforme EMAN. URL : <http://eman-archives.org/monge/des-principes-ddition-aux-principes-dditorialisation>



## PARTIE II - PRÉSENTATION ÉDITORIALE

### 1. PRÉSENTATION DU CORPUS ÉPISTOLAIRE

#### 1.1. Origine et lieu du fonds documentaire

Lors des « Journées Catherine Gide » au Lavandou en 2016, Valérie et Olivier Monoyez présentent les fonds du Centre André Gide-Jean Schlumberger qui se trouvent au sein de la Fondation des Treilles à Tourtour, créée par Anne Gruner Schlumberger en 1986, fille de Louise et de Conrad Schlumberger, frère de Jean Schlumberger. Femme mécène, « *visionnaire dans les domaines de l'art, de l'architecture, du paysage, de l'éducation, de la science*<sup>1</sup> », Anne Gruner Schlumberger consacra sa vie à faire du domaine des Treilles, qui couvre près de 300 hectares (inscrit à ce jour à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques), un lieu d'échanges et de réflexions entre créateurs et chercheurs. Celle qui est appelée « Annette » dans les lettres conjugales de Jean Schlumberger, conservera les archives de son oncle, dont elle était très proche, à la Fondation des Treilles. Ce fonds, originellement nommé le fonds Jean Schlumberger, contient « *un millier d'unités bibliographiques* » mais, selon la directrice de la Fondation, Anne Bourjade, ces documents, trop centrés « *sur une personnalité*<sup>2</sup> », ne sont pas assez représentatifs de la place cruciale de l'auteur au sein de *La N.R.F.* D'où la nécessité de l'extension du fonds.

En 2008, la Fondation des Treilles acquiert la collection de l'ancien directeur des archives et « *pilier* » des éditions de Gallimard, Jean-Pierre Dauphin. Anne Bourjade précise qu'il s'agit d'une masse documentaire comportant près de « *neuf cents cartons de livres, catalogues et documents autographes* ». Entre 2013 et 2015, cet achat est suivi d'une donation de la part de la Fondation Catherine Gide, suite à une convention signée en 2011 avec la Fondation des Treilles. Ce legs est constitué d'un « *fonds d'archives documentaires et d'ouvrages du cabinet de travail d'André Gide* ». C'est à la suite de ce don que le fonds Schlumberger s'appellera le fonds André Gide-Jean Schlumberger. Le Centre André Gide-Jean Schlumberger compte aujourd'hui près de 30 000 unités bibliographiques. La réunification de ces archives permet de mieux se représenter le paysage intellectuel et artistique d'une période allant de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle.

Les bibliothécaires de la Fondation annoncent qu'une majeure partie de ces documents, comprenant des manuscrits, des carnets, des notes et des correspondances, n'a pas encore été

---

<sup>1</sup> <https://www.les-treilles.com/la-fondation-des-treilles/anne-gruner-schlumberger/>

<sup>2</sup> <http://e-gide.blogspot.com/2016/05/journees-catherine-gide-la-fondation.html>

éditée, notamment, la Correspondance conjugale inédite échangée entre Jean Schlumberger (1877-1968), auteur dont la postérité retient surtout son rôle actif au sein de *La Nouvelle Revue Française*, du Théâtre du Vieux Colombier, ou encore du *Figaro*, et sa femme Suzanne Weyher (1878-1924), artiste peintre, élève du peintre néo-impressionniste belge Théo Van Rysselberghe.

Les lettres privées échangées entre les deux époux, de 1899 à 1924, jusqu'au décès de Suzanne des suites d'un cancer du sein, sont regroupées dans le cabinet Jean Schlumberger de la Fondation des Treilles.

## 1.2. L'état de la Correspondance de Jean et Suzanne Schlumberger

Cette relation épistolaire, qualifiée de « *mine de renseignements sur la vie littéraire et artistique de l'époque*<sup>3</sup> », entre celui qui remportera en 1942 le Grand prix de littérature de l'Académie française, ainsi que le Grand prix national des lettres en 1955, avec la fille du constructeur du château de Bois-Salair situé en Mayenne, comprend près de 2600 lettres. Précisons toutefois que le fonds documentaire disponible aux Treilles est incomplet. D'ailleurs, l'universitaire Frank Langlois déclare que « *l'édition de lettres porte la marque de l'inachèvement. [...] L'inexhaustivité est fondamentale à l'édition critique épistolaire*<sup>4</sup> ».

En effet, Olivier Monoyez, chargé de mission des fonds littéraires et artistiques de la Fondation, nous a appris que Marc Schlumberger, l'un des enfants du couple, a vendu beaucoup de lettres dans les années 1970. Il a retrouvé un mot au sein du fonds André Gide-Jean Schlumberger attestant l'aspect lacunaire du fonds, eu égard aux ventes de Marc Schlumberger. Du reste, Olivier Monoyez ajoute que nous n'avons, à ce jour, aucune information concernant l'acheteur, les auteurs des lettres et le nombre des archives vendues.

## 1.3. Description du document

Dans le cadre d'une thèse de doctorat en langues et littératures françaises, nous établissons, présentons et annotons une partie de cette correspondance, de 1899 à 1912, ce qui représente un corpus de 539 lettres.

Tout d'abord, pourquoi s'être arrêté en 1912 ? Plusieurs raisons circonstanciées motivent cette décision. Le dossier 1913 s'est avéré problématique en termes de conservation

---

<sup>3</sup> [https://www.les-treilles.com/wp-content/uploads/2016/04/3e\\_Journees\\_CatherineGide\\_InterventionVDM.pdf](https://www.les-treilles.com/wp-content/uploads/2016/04/3e_Journees_CatherineGide_InterventionVDM.pdf)

<sup>4</sup> Frank Langlois, « L'édition de correspondances de musiciens », *Épistolaire, Revue de L'AIRE*, « Éditer les correspondances », n° 33, *op. cit.*

du document. Olivier Monoyez affirme que cette année comprend environ 250 pages. De plus, ces feuilles n'ont, pour la plupart, ni début, ni fin, et surtout ne sont pas datées. Par ailleurs, Olivier Monoyez et le docteur et professeur certifié d'histoire-géographie, Laurent Gayard, travaillent déjà sur les lettres conjugales de 1913 à 1918, dans une perspective historique ayant trait à la Première Guerre mondiale. Le professeur d'université, auteur et éditeur suisse Robert Kopp et le professeur d'université, critique littéraire et Président de la Fondation Catherine Gide, Peter Schnyder, s'intéressent également à ces années par rapport à la place majeure qu'occupe Jean Schlumberger au sein de *La N.R.F.*

Ainsi, pour diverses raisons de faisabilité, il nous a paru opportun de nous limiter à 1912, eu égard à la complexité de l'année 1913, et aussi pour ne pas empiéter sur le travail effectué et en cours, réalisé par d'autres chercheurs.

Sur les 539 missives, 345 ont été écrites par Suzanne et 191 par Jean Schlumberger. Cela fait un total de 536 lettres auquel viennent s'ajouter une lettre ouvrant la correspondance de Charles Weyher, le père de Suzanne, à sa fille Marthe, composée le 21 juin 1899, ainsi que deux lettres de Marc Schlumberger, l'une écrite le 29 juin 1905 et l'autre en octobre 1907, avec sa petite sœur Monique.

Sur les 539 documents, 11 sont des petites cartes, 13 sont des cartes-lettres et 16 sont accompagnées de leur enveloppe. Une carte postale a été envoyée par Suzanne le 29 décembre 1911 de Fontarabie.

Suzanne Weyher écrit sa première lettre le 5 juillet 1899 à Jean Schlumberger, son fiancé depuis le 19 juin de la même année. La correspondance conjugale est unilatérale jusqu'en 1903 inclus. Il faut attendre le 9 août 1904 pour lire la première lettre de Jean à sa femme. Là encore, les quelques lettres de Jean Schlumberger font probablement partie des archives vendues par Marc Schlumberger.

#### 1.4. Typologie des lettres

Concernant le format des lettres, voici les trois formats les plus fréquemment utilisés :

- 18 cm x 22,5 cm, plié en deux pour former quatre pages.
- 14 cm x 21,5 cm, pour le papier *NRF* utilisé principalement par Jean Schlumberger.
- Enfin, 20,7 cm x 27 cm, employé couramment par Suzanne Schlumberger.

Néanmoins, force est de constater que le corpus épistolaire est disparate. Nous relevons aussi l'utilisation de feuilles type A4, mais aussi des feuilles de carnet, de papier d'hôtel, de cahier d'écolier, de format NRF, de papier à en-tête. La couleur du papier varie également. Elle va du gris, au bleu, en passant par la couleur crème et la couleur saumon. Toutefois, la couleur la plus souvent rencontrée est la couleur saumon. Qu'elle soit violette ou le plus souvent noire, la teinte de l'encre utilisée est aussi susceptible de varier. Même si le stylographe à réservoir est inventé vers 1860, il semble que les deux scripteurs emploient une plume métallique, apparue en 1800 et se servent d'un encrier. Suzanne écrit par exemple le 11 juillet 1899 être « *torturée par la tentation de “jeter par la fenêtre” encrier, plume et papier* ». Le 20 septembre 1902, elle déclare écrire « *avec une plume pointue détestable* » ou encore le 21 septembre 1901, elle se plaint auprès de Jean de l'encre « *détestable, toute bourbeuse* » qu'il lui a laissé. Il n'est pas rare aussi de rencontrer des lettres écrites au crayon de bois ou au crayon de couleurs. Nous avons précisé en note de bas de page tous ces éléments codicologiques.

## 2. ACCÈS AU CORPUS ÉPISTOLAIRE

Olivier Monoyez, responsable des archives de Jean Schlumberger, a effectué un travail de numérisation, qui nous a permis d'obtenir, *via* une transmission électronique, les fichiers en couleurs aux formats JPEG.

Les lettres étaient déjà préalablement classées par année, elle-même divisée en mois, ou dans un dossier intitulé « sans date ».

Grâce à la numérisation élaborée par Olivier Monoyez, il nous a été possible de retranscrire les lettres d'après les fac-similés. Nous avons consulté les manuscrits chaque fois que nécessaire.

## 3. CHOIX MÉTHODOLOGIQUES

### 3.1. La retranscription

Nous avons restitué aussi fidèlement que possible chacune des lettres<sup>5</sup> dans un fichier Word. Dans un souci constant d'authenticité, la syntaxe a été conservée, des alinéas à la ponctuation (de nombreux points d'interrogation et d'exclamation sont présents, surtout chez Suzanne Schlumberger). Les en-têtes de lettres ont été aussi scrupuleusement recopiés. Les

---

<sup>5</sup> <https://puc.hypotheses.org/category/5-questions-dedition>

lettres non signées ont été également indiquées (12 occurrences). Lorsque la lecture d'un mot s'est avérée douteuse, nous l'avons signalé en note de bas de page par la notation « graphie incertaine » (7 occurrences). Pour un mot indéchiffrable, la mention illisible est indiquée entre crochet et en italique (4 occurrences).

Dans cette correspondance, il y a peu de biffures et elles sont rarement significatives. Nous n'avons donc pas eu recours aux traditionnels appels de variantes. Nous donnons ici un relevé de quelques biffures significatives :

- Dans les lettres de Suzanne :

- Je ne puis croire que réellement vous ayez l'idée que quelque chose quelle qu'elle [soit *biffé*] puisse être, qui vous touche, me soit indifférent. (Lettre 3 de Suzanne à Jean, du 6 juillet 1899).
- Peut-être vous imaginiez-vous que j'étais toujours très gaie, très sensée, vous vous [tromperiez *biffé*] seriez fait alors d'étranges illusions sur mon compte. (Lettre 9 de Suzanne à Jean, du 12 juillet 1899).
- Vous avez tué l'orgueil en moi qui voulait me faire croire que n'étant pas supérieure à la moyenne des femmes, je n'avais aucun droit [de réclamer *biffé*] à l'amour tel que je le rêvais. (Lettre 25 de Suzanne à Jean du 22 août 1899).
- Si [d'autres t'ont empêché *biffé*] tu as été souvent distrait dans ton travail, n'est-ce pas beaucoup ma faute avec mon amour accaparant ? (Lettre 88 de Suzanne à Jean, du 22 octobre 1902).
- Sais-tu ce que j'ai fait ce soir pour [remplir le *biffé*] étouffer le silence que je sens autour de moi, j'ai joué du piano pendant plus d'une heure, le Pergolèse et les morceaux d'orgue de Franck. (Lettre 227 de Suzanne à Jean, du 19 janvier 1906)

- Dans les lettres de Jean :

- Je voudrais bien [penser *biffé*] savoir si Madeleine Gide a lu *Heureux*. (Lettre 252 de Jean à Suzanne du 7 juin 1906).

### 3.2. Homogénéisation de la forme

Pour une meilleure lisibilité du corpus, nous avons homogénéisé certaines variables de l'écriture du couple Schlumberger. En voici les principales :

- Les majuscules aux mois ont été supprimées.
- Les tirets, trop abondants, ont été remplacés par des points.
- Des majuscules ont été ajoutées lorsque cela était nécessaire.
- Les mots soulignés dans les lettres sont retranscrits en italique.
- Les substantifs abrégés sont réécrits entièrement.
- Les noms de lieux abrégés sont complétés entre crochets.
- Les titres d'ouvrages sont retranscrits en italique.
- Le « i » de la conjonction « si » est élidée devant les pronoms « il » et « ils ».
- Le « e » de la préposition « de » est élidée devant un verbe ayant une voyelle à son initiale et devient « d' ».
- Des virgules ont été ajoutées dans le but d'harmoniser la prosodie de la phrase.
- L'orthographe et les noms propres ont été normalisés<sup>6</sup>.
- Les chiffres et nombres sont écrits en lettres lorsque c'est la norme.

### 3.3. Présence d'ajouts autographes

En parcourant scrupuleusement chacune des lettres du corpus, nous avons constaté la présence d'ajouts autographes, particulièrement dès 1904, au crayon de bois ou des soulignements effectués au crayon rouge (5 occurrences). Les 207 inscriptions manuscrites, toutes signalées en note de bas de page, viennent probablement de la main de Jean Schlumberger.

En effet, plusieurs éléments nous permettent d'affirmer qu'il s'agit bien de son écriture. Plusieurs indices laissent penser qu'avant de décéder, l'auteur a relu sa correspondance intime. Dans un dernier hommage, Ernst Jünger présente son ami Jean Schlumberger, alors âgé de quatre-vingt-dix ans, en train de mettre « *au point l'édition de sa correspondance*<sup>7</sup> ». Bien qu'il ne précise pas de quelle correspondance il s'agit, Jean Schlumberger lui-même nous donne des informations. Dans son ouvrage autobiographique *Anniversaires*, Jean Schlumberger rédige une lettre tous les 7 septembre de chaque année à sa femme, décédée en 1924. Le 7 septembre 1937, il s'adresse à l'absente et lui parle de leur correspondance :

---

<sup>6</sup> « L'édition scientifique d'une correspondance », *correspondancefamiliale* [en ligne], mis à jour le : 14/02/2016, <http://correspondancefamiliale.ehess.fr/index.php?12513>

<sup>7</sup> Ernst Jünger, « Deux visites », *La Nouvelle Revue Française*, Hommage à Jean Schlumberger, *op. cit.*

*Tous ces feuillets recouverts de ta belle écriture, les voici maintenant en ordre, année par année. Comment n'avais-je dénoué ces liasses et songé que j'y retrouverais tant de vie, d'ardeur, d'amour ? [...] Pardonne, ma chérie, si j'ai tant tardé, si j'ai donné le pas à tant de vaines besognes, si j'ai peut-être craint, à relire tant de billets griffonnés par moi, de m'irriter contre l'homme que je fus et contre ses sentiments inhabiles<sup>8</sup>.*

Jean semble vouloir mettre « en ordre, année par année », ce qui au fil du temps, a formé les vestiges de sa vie sentimentale. En relisant sa correspondance conjugale, Jean Schlumberger prend conscience de la portée et de la valeur de ses échanges épistolaires avec sa femme.

*Vois, les jours dont, séparés l'un de l'autre, nous n'avons pas joui, ceux qui nous paraissent perdus, vides de caresses et de regards, ce sont ceux-là qui demeurent, parlants et chaleureux, parmi le silence et l'effacement de tout le reste. BILLETS crayonnés dans des trains, lettres qui tâchaient de tromper l'attente ; simples signes, pensions-nous, échangés à travers l'espace, comme de loin, une rive à l'autre, on agite un mouchoir. Hélas, la rive a disparu, il n'y a plus de terme à l'absence, mais nos signaux luisent toujours, nos appels ne cessent pas, nos lettres continuent d'entrecroiser leurs désirs, leurs soucis, leurs joies<sup>9</sup>.*

Ces confidences destinées à la femme aimée, distillées dans un ouvrage que l'auteur s'est « longtemps refusé à publier<sup>10</sup> », donne l'impression d'inachevé. Mais les notations de Jean Schlumberger servent essentiellement à dater telle ou telle lettre, quelques fois griffonnées à la hâte. Sans spéculer sur ses intentions, il semblait vouloir reconstruire son histoire sentimentale, afin certainement, de percevoir la lumière de ce qu'il nomme ces signaux.

De fait, dans une volonté de perpétuer ce geste éditorial nous avons tenté de dater au mieux les lettres lacunaires.

### 3.4. La datation

Concernant le corpus, nous avons choisi de respecter « un principe éditorial intangible<sup>11</sup> » pour l'édition papier d'une correspondance, à savoir, le principe chronologique.

---

<sup>8</sup> Jean Schlumberger, *Anniversaires*, op. cit., lettre du 7 septembre 1937, p. 111.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 112.

<sup>10</sup> Jean Schlumberger, *Œuvres*, T.III, op. cit., p. 183.

<sup>11</sup> Frank Langlois, « L'édition de correspondances de musiciens », *Épistolaire, revue de l'AIRE*, op. cit., p. 57.

Sur les 539 missives, 204 se sont révélées problématiques, soit parce qu'elles étaient faussement datées, soit parce qu'elles ne possédaient aucune indication temporelle. Progressivement, certaines d'entre elles ont pu être reclassées grâce à la mise en relation du document énigmatique avec d'autres lettres ou, comme nous venons de le voir, grâce à l'intervention en filigrane de Jean Schlumberger. Parfois, c'est la réponse du destinataire qui aide à la datation d'une lettre, ou encore le cachet postal, lorsque la lettre est accompagnée de son enveloppe.

Il nous est arrivé également de constater que certaines lettres étaient morcelées et classées dans des années différentes. Au début de notre travail de retranscription, nous croyons qu'il manquait le début ou la fin de ces lettres, or ces morceaux manquants étaient dans d'autres années que nous n'avions pas encore reçues. Après plusieurs lectures attentives de ces lettres problématiques, nous avons eu le plaisir de les reconstituer, modifiant ainsi le nombre de lettres de notre corpus.

Plus largement, lorsque le discours épistolaire, très souvent hermétique et allusif, ne permet pas une datation des lettres, même imprécise, l'utilisation de multiples ressources ou de bases de données comme celle de la bibliothèque numérique de la BNF, Gallica, s'est avérée concluante puisque sur 204 lettres non datées, seulement 11 resteront sans date. Ainsi, 193 lettres ont été reclassées par nos soins.

### 3.5. Les annotations

Comme il est attendu dans une édition épistolaire critique, nous avons annoté les lettres dans un but perpétuel d'éclairer les passages opaques. Pour cela, nous nous sommes aidés là encore de la bibliothèque numérique de la BNF, Gallica, de la lecture de nombreux ouvrages d'histoire littéraire ou encore de l'analyse de multiples correspondances entretenues par d'autres écrivains. Cela nous permettait de savoir, par exemple, où était Jean Schlumberger lors de ses nombreux déplacements. Chaque lettre annotée tente d'explicitier l'implicite, notion que les lettres privées, par définition, cultivent.



## PARTIE III - Édition des lettres

1899

1- Lettre de Charles Weyher à Marthe Weyher sur la rencontre entre Jean et Suzanne

[Mercredi] 21 juin 1899<sup>1</sup>

Ma chère petite Marthe<sup>2</sup>, tu sais déjà la grandissime nouvelle ! Ne t'étonne pas si dans ma dernière lettre je ne t'ai parlé que d'une façon tout à fait vague d'autres choses qui m'occupaient encore. C'était principalement celle-là. Mais je ne pouvais rien dire, les choses n'étant pas mûres. Hélas les choses ont marché beaucoup plus vite que je n'aurais voulu, on peut dire à la vapeur. Bref, les parents sortent d'ici après avoir fait leur demande officielle. Ce que je peux te dire c'est que le garçon<sup>3</sup> ; tout jeune qu'il soit, est très gentil et sérieux. Pas trop – seulement il mène les choses trop vite. N'a-t-il pas depuis lundi soir fait venir ses parents du fin fond de la Suisse ! D'où ils sont arrivés ce matin.

Je crois qu'il te plaira pour ta petite sœur il joue au tennis. Est-il de 1<sup>ère</sup> force ? Il dit que non. Je n'en sais rien. Mais vous pouvez le dresser.

Tu juges si nous sommes un peu émus moi j'aurais bien voulu gagner un an encore pour marier cette enfant mais est-on jamais maître des situations ?? Suze semble au comble du ravissement d'ailleurs le petit masque ne nous avait pas dit qu'elle avait vu ce garçon bien plus de fois que nous ne le croyions. Par exemple, il y a longtemps déjà, dans un dîner chez M. Sautter<sup>4</sup>. Le lendemain je lui demandais s'il y avait des jeunes gens à ce dîner et elle m'avait répondu – oh oui, des petits blancs becs seulement tout à fait insignifiants. Or il était de ces blancs becs mais elle ne me l'a pas nommé. Puis elle l'a rencontré aussi chez ces dames de Nanterre puis où sais-je encore. Bref quand nous lui avons fait part des ouvertures que M. Sautter nous faisait, elle n'a pas eu d'hésitation à nous répondre qu'elle voulait bien revoir le jeune homme.

---

<sup>1</sup> Le lieu de l'expéditeur est Paris car les parents de Jean Schlumberger doivent arriver dans cette ville afin de rencontrer les parents de Suzanne Weyher. Lettre écrite à l'encre violette.

<sup>2</sup> Marthe Weyher (1866-?), grande sœur de Suzanne Weyher (1878-1924).

<sup>3</sup> Jean Schlumberger (1877-1968).

<sup>4</sup> Le pasteur Édouard Sautter a pris en charge l'éducation protestante de Jean Schlumberger. L'écrivain le décrira dans son œuvre autobiographique, *Éveils* en 1950, pp. 102-03 : « *Je restais très sincèrement pieux. J'avalais sans broncher les sermons dominicaux. Après le prosaïsme des prédicateurs alsaciens, ceux de Paris me semblaient autant de poètes ; et après tant de conformisme religieux, j'étais même disposé à voir, dans des manifestations de ferveur un peu péniblement piétistes, l'authentique foi des catacombes. Je songe aux réunions populaires des « Salles Mac All », où m'emmenait parfois le pasteur Sautter, âme ardente et simpliste, qui avait fait siens les espoirs de ma mère et m'avait adopté parmi le petit groupe de ses anciens catéchumènes.* »

Elle l'a donc revu ; avant-hier nous les avons lâchés devant nous dans la forêt et 2 heures après, les deux mauvais diables nous ont rejoints en riant et le garçon de dire : « Vous devez voir à nos figures le résultat » ou quelque chose d'approchant. Hier je recevais un mot de Jean. (Jean c'est le garçon) me disant que ses parents arrivaient à Paris ce matin et demandait à quelle heure nous pourrions les recevoir. J'ai aussitôt télégraphé à Maman<sup>5</sup> à Fontainebleau et elle est venue mais repart tout à l'heure. Elle n'a pas le temps de t'écrire car nous allons rendre la visite aux parents en signe d'acceptation. Tout cela sont des simagrées mais il faut y passer. C'est l'usage.

J'aurais bien voulu un gendre plus âgé et mécanicien, mais que veux-tu. Il faut en faire mon deuil et nous tâcherons d'aimer celui-ci ; cela ne me paraît pas difficile. Je dois dire que je suis très heureux que Suzanne tombe sur un garçon très bien élevé, de très bonnes manières, d'une excellente famille et de tout à fait bons sentiments.

Je ne sais si tu pourras me lire, mais je tenais à employer ces 10 minutes pour ne pas te laisser sans te dire moi aussi la chose qui nous touche tant tous que nous sommes.

Ton père.

CLW.

2- SUZANNE A JEAN

[Mercredi] 5 juillet 1899<sup>1</sup>

Bois-Salair<sup>2</sup>

J'espère que cet inélégant papier ne choquera pas vos goûts esthétiques mais tout ce que je trouve ici est trop petit et il faut attendre que j'aille moi-même à Mayenne choisir l'idéal. Oui, lundi soir j'étais un peu triste : je souffrais de ne pas pouvoir exprimer ce que je sentais, mais quand je parle ou quand j'écris, tout ce que je dis me semble tellement amoindrir et même souvent fausser ce que je pense ! Mais vous êtes le seul être au monde auquel, non seulement je permets, mais auquel je demande de pénétrer jusque dans les moindres recoins de cette retraite intérieure où je me suis retirée si sauvagement jusqu'à maintenant.

Moi de mon côté je ferai tous mes efforts pour vous en faciliter l'accès : mais vous pardonneriez n'est-ce pas si quelquefois l'habitude, prenant le dessus, je me retire brusquement ?

J'étais un peu triste aussi parce que je me demandais si en causant avec vous, tout en cherchant ardemment à être parfaitement sincère et vraie, je ne vous aurais pas donné l'idée d'une personne

---

<sup>5</sup> La mère de Suzanne Weyher, Blanche Denis (1843-1916), se maria le 21 avril 1869 avec Charles Weyher (1836-1916) à Saint-Georges-Buttavent, Mayenne.

<sup>1</sup> Lettre écrite à l'encre violette. Sauf mention contraire, les lettres qui suivent sont de la même encre.

<sup>2</sup> Bois-Salair fait référence au château de Bois-Salair. Il se situe dans la forêt de Salair, près de Fontaine-Daniel, dans la commune de Saint-Georges-Buttavent (dans les environs de Mayenne). Son propriétaire initial n'est autre que Charles Weyher (1836-1916), le père de Suzanne Weyher.

tout autre que je ne suis et qu'alors dans la vie de chaque jour me découvrant telle que je suis, vous ne souffriez terriblement de la perte de vos illusions.

Et puis la peur me prend quelquefois d'être incapable de devenir une aide, une vraie compagne de travail dans tout ce que vous devez être et dans tout ce que vous devez faire : Oh ! Si je devenais une entrave dans votre vie ! J'ai rêvé tant de choses merveilleuses ces dernières années et j'ai si souvent gémi de ne pouvoir agir et maintenant que le moment est venu je me demande avec angoisse : en suis-je digne ?

Mes aspirations se résument ainsi : un ardent désir de chercher la vérité et de vivre sincèrement la petite portion que je croirai en avoir découverte, malgré les sourires ironiques et les paroles blessantes des incrédules, des formalistes etc.

Est-ce assez pour être la femme qu'il vous faut. Oh ! Jean, lorsque je me taisais j'aurais tant voulu que vous lisiez dans mes yeux jusqu'au plus profond de mon âme tout ce qu'il y a de choses inexprimables et de tendresse pour vous ! Et croyez-le bien, si je vous dis aujourd'hui que ce n'est pas seulement l'Idée qui est en vous que j'aime mais tout ce qui est vous, tout ce qui constitue votre personnalité, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de saint, de noble, de divin en même temps que de faible et d'humain en vous. Oui croyez-le simplement comme je vous le dis : c'est vous que j'aime, Jean ou alors je ne sais pas ce qu'est l'amour, si ce n'est ce sentiment qui me pousse à vous dire que mon seul bonheur sera de partager vos joies, vos souffrances, votre travail, vos idées, votre vie et d'arriver à réaliser avec vous une union toujours grandissante en y sacrifiant tout, excepté ce que je croirai mon devoir ou la vérité : mais cela je suis sûre.....

Je n'ai pas grand-chose encore à vous dire sur ma vie ici, le lendemain de notre arrivée ! Comme je le prévoyais j'ai beaucoup et surtout causé avec Marthe qui m'a chargée de beaucoup de choses affectueuses, pour son beau-frère<sup>3</sup> « nouveau-né » quoique ne le connaissant pas encore. Je me suis efforcée de lui faire comprendre que mon affection pour elle ne bougerait pas d'une ligne, car je sens que le départ de sa dernière sœur lui sera un peu pénible. J'ai été obligée de recommencer le même genre de discours avec Euge<sup>4</sup> qui est venue me voir un instant ce matin et qui me disait tristement « ce ne sera plus la même chose ». Je sais que maintenant j'aurai souvent, par la nouvelle vie que je mènerai, des intérêts en dehors et différents des leurs et que j'aurai peut-être souvent à veiller à ce qu'ils ne m'absorbent pas complètement mais tout comme je désire de toute mon âme que votre intimité avec vos amis ne soit changée en rien, je désire aussi rester absolument la même

---

<sup>3</sup> Jean Schlumberger.

<sup>4</sup> Eugénie Denis (1875-1959), cousine de Suzanne du côté maternel, se mariera le mercredi 10 avril 1901 à Saint-Georges-Buttavent en Mayenne avec Maurice Armand-Delille (1877-1966).

pour les miens. Et je crois que ce n'est pas impossible. Il me semble que nous serons si riches par notre amour !

Tout à l'heure je vais avec Marthe à Fontaine-Daniel<sup>5</sup> voir le petit bout de la famille qui y est en ce moment : j'espère que l'on ne me fera pas trop d'exclamations et d'ovations comme on a la mauvaise habitude de le faire, je ne sais pourquoi, pour les fiancés<sup>6</sup>. Cela me serait profondément désagréable car Marthe est très sensitive à ces genres de choses ayant été toujours, à cause de sa santé et de ses nombreux dons, très choyée et admirée : cela est d'ailleurs très naturel, et comme elle ne connaîtra probablement jamais un bonheur semblable au nôtre qui comble tous les vides de l'âme quoi de plus simple si elle éprouve inconsciemment le désir de provoquer partout la sympathie.

Vous me pardonneriez si ma lettre est un peu obscure et embrouillée et vous aurez de la patience avec moi n'est-ce pas ? Vous pouvez être sûr, sûr, sûr, absolument *sûr* de ce que je vous ai dit l'autre soir et par conséquent vous pouvez être tranquille sur mon bonheur. Toute ma vie j'ai eu une soif ardente d'être aimée et d'aimer. Vous pouvez donc avoir autant de confiance que j'en ai moi-même, *mon Jean*.

Votre Suzanne.

Une recommandation : celle de cacheter vos lettres car nous ne sommes pas sûrs de la poste de Mayenne et croyons que plusieurs lettres ont été ouvertes cet hiver.

3- SUZANNE A JEAN

[Jeudi] 6 juillet 1899

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>1</sup>

Jean, pourquoi tout en me faisant la joie de m'associer déjà à vos tristesses me mettez-vous dans votre lettre une phrase comme celle-ci « D'ailleurs tout cela vous est indifférent ». Je ne puis croire que réellement vous ayez l'idée que quelque chose quelle qu'elle puisse être, qui vous touche, me soit indifférent. Mais, alors comment avez-vous pu m'écrire cela. Si vous saviez la peine que cela m'a fait !!

Et puis pourquoi vous imaginez aussi que je puisse vous oublier même un peu. Vous me croyez donc si légère, si volage ? Vous ne comptez donc pas sur moi comme je compte tout simplement sur vous ?

---

<sup>5</sup> Fontaine-Daniel est un village français, appartenant au département de la Mayenne et à la région Pays-de-la-Loire. Ce village dépend de la commune de Saint-Georges-Buttavent.

<sup>6</sup> Suzanne Weyher et Jean Schlumberger se sont fiancés le lundi 19 juin 1899.

<sup>1</sup> Papier bleu à en-tête.

Quant à vous pardonner votre triste lettre, je vous en remercie au contraire. Si j'ai été souvent très gaie, très taquine avec vous, c'est que j'ai en moi par moments un tel débordement de vie, de jeunesse, et ces derniers temps de bonheur, que j'éprouve le besoin de le dépenser de temps à autres en quelques folies.

Ce que vous me dites sur ce qu'il y a déjà beaucoup de gens qui comptent déjà sur moi, m'a tout d'abord effrayée. Mais je crois que lorsque je sens que l'on a confiance en moi, je suis capable de m'élever bien au-dessus de moi-même et d'atteindre les hauteurs où l'on s'attend à me voir. Et puis je compte tant sur votre aide, Jean. Naturellement vous avez été beaucoup plus mêlé à la vie que moi : je n'ai pu encore me rendre compte que d'une très minime portion des souffrances humaines et seulement pressentir un peu du reste. Oui, il faut que notre foyer devienne un centre de chaleur, où tous ceux qui souffrent, tous les découragés, tous les isolés, puissent venir s'y réchauffer et y retremper leurs forces ! Je crois que vous êtes capable de cela, mon Jean, et j'espère que je ne serai pas indigne de vous aider.

Vous recevrez en même temps que ceci mes photos : il y en a deux approuvées par la famille : je les ai marquées au dos par une croix au crayon rouge : si vous êtes du même avis voulez-vous les envoyer au photographe et en commander de la part de Maman douze grandes et *deux* douzaines de petites : j'attends les vôtres avec impatience<sup>2</sup>.

*Vous savez* (je ne veux pas croire qu'il en soit autrement) combien votre venue ici me serait un sujet de réjouissance : mais je vous aime assez déjà pour ne pas vous aimer égoïstement et ce que je désire avant tout c'est que l'affection que nous avons l'un pour l'autre loin de vous affaiblir, de vous amollir, de vous nuire en quoique cela soit, vous soutienne au contraire et vous donne un nouvel et viril essor vers votre but. Je vous aime assez pour rétracter le oui de Fontainebleau<sup>3</sup> si je sentais que j'étais pour vous un boulet qui vous tire en arrière.

Et maintenant, Jean, aimez-moi assez pour être très raisonnable et ne pas vous rendre malade en vous surmenant afin de venir passer deux ou trois jours ici et compromettre peut-être le succès de vos examens<sup>4</sup>. Aujourd'hui je fais une longue course en voiture avec Marthe : des femmes étant venues hier nous dire que leur ferme avait brûlé nous allons voir ce qui en est.

---

<sup>2</sup> Suzanne recevra deux photos de Jean Schlumberger qu'elle commentera dans la lettre du samedi 8 juillet 1899.

<sup>3</sup> Suzanne fait ici référence à ses fiançailles avec Jean Schlumberger, le lundi 19 juin 1899, qui se sont donc déroulées à Fontainebleau.

<sup>4</sup> Jean suit des études théologiques qu'il abandonnera en 1900 au profit de l'histoire des religions pour enfin se plonger dans la littérature. Dans sa lettre à André Gide du 26 août 1902, il confesse les différentes étapes de son évolution autant spirituelle qu'intellectuelle : « *Lorsque je me suis mis à la théologie, ce n'était que pour pouvoir serrer les problèmes de plus près – et peut-être avec plus d'hostilité que de sympathie. Je pensais alors que l'histoire des religions pourrait m'offrir un utile champ d'étude. Puis j'ai dû reconnaître que je serais toujours un mauvais érudit, un de ces historiens-littérateurs qui n'ont plus de place dans nos études contemporaines ; il a fallu m'avouer qu'on ne pouvait faire œuvre utile à contre-cœur.* » (André Gide – Jean Schlumberger, *Correspondance (1901-1950)*, Ed. Pascal Mercier & Peter Fawcett, Paris, Gallimard, 1993, p. 10).

Comme c'est en charrette anglaise que nous allons et que c'est moi en général qui conduis, Marthe a eu l'impertinence de me dire qu'elle avait peur que mes pensées étant ailleurs, je ne la conduise dans un fossé ou que je la fasse verser sur un tas de pierres. Hier nous avons été à Fontaine-Daniel où j'ai dû recevoir avec une sérénité feinte les félicitations d'usage, puis nous sommes revenues ici et avons joué au tennis Marthe ; Euge<sup>5</sup>, Paul Denis<sup>6</sup> et moi. Pour le moment je ne fais rien de très intéressant ayant devant moi le cauchemar d'un tas de lettres auxquelles il faut répondre ! Et puis c'est une telle jouissance les premiers jours à la campagne que de rester des heures à ne rien faire et se laisser envelopper par toute cette nature si calme, si simplifiante et qui semble si aimante. Je suis même un peu honteuse de jouir d'une telle détente lorsque vous êtes encore à Paris et piochez vos examens !

Écrivez-moi toujours sans arrière-pensée toutes vos préoccupations, toutes vos tristesses, n'est-ce pas et puis ne me dites plus d'horreurs.

Si vous saviez combien je pense à vous !

Le facteur m'exaspère ; hier il est venu à 9 h ½ et ce matin un bon quart d'heure plus tard encore. Il faut qu'il n'ait vraiment pas l'ombre d'un cœur.

Je vous embrasse bien tendrement sur le front pour en chasser toutes les vilaines rides qui ont pu s'y former depuis trois jours.

Votre Suzanne.

4- SUZANNE A JEAN

[Vendredi] 7 juillet 1899

Bois-Salair

Mon cher Jean

Il me semble maintenant que d'après la lettre que je vous ai écrite hier, vous avez dû trouver mon affection bien austère et rigide. Mais c'est seulement cette sottise crainte de vous être une entrave qui a pu lui donner cette note fautive : au contraire si vous saviez combien tandis que visiblement je suis ici, ma pensée vous suit constamment ! Et combien en esprit je vous enveloppe de tendresse compatissante tandis que vous êtes absorbé par votre travail. Je vous comprends et sympathise avec vous d'autant plus que moi, qui n'ai rien d'ardu à faire, j'arrive avec difficulté à fixer mon attention sur quoi que ce soit et jusqu'à ce que votre lettre m'arrive, je ne suis bonne à rien. Voilà une confession que je vous devais après ma morale d'hier.

---

<sup>5</sup> Eugénie Denis, cousine de Suzanne.

<sup>6</sup> Paul Denis (1863-1942), marié le 31 août 1889 avec Anne-Marie Flavie Bazin (1867-1958), dite « Anna », est un cousin du côté maternel de Suzanne Weyher.

Si vous venez dimanche<sup>1</sup> dites-moi par quel train vous arrivez afin que l'on puisse vous chercher à la gare.

N'ayez aucune crainte de mon jugement sur votre ami<sup>2</sup>. D'ailleurs je serais bien superficielle si je m'en étais formé un d'après les quelques mots que vous m'en avez dits et les deux lettres que vous m'avez montrées : j'ai cru seulement comprendre que c'était une nature très triste qui à force de souffrir, n'ayant jamais rencontré que les âpretés de la vie sur son chemin, avait perdu un peu d'équilibre. Et loin de le blâmer ou de le condamner je vous encouragerai toujours, Jean, à être pour lui un ami de plus en plus fidèle et tendre et lui faire comprendre que le bonheur est une chose sainte et anoblissante.

J'ai la conviction que tout comme les plantes qui ont besoin pour grandir et fleurir de chaleur et de lumière, le germe divin que nous avons en nous pour s'épanouir a besoin d'amour et de joie. Et puis c'est si naturel qu'il ait eu un mouvement de défiance contre moi, vous aimant aussi profondément, que vous me le dites et que je l'ai vu d'après ses lettres. Et si par la suite il est froid envers moi, croyez bien que je le comprendrai, et vous, mon Jean, n'en soyez jamais irrité, pensez que vous êtes peut-être sa planche de salut.

Aujourd'hui je vais essayer d'écrire des lettres en retard, puis j'irai à F[ontaine]-D[aniel] voir un peu Eugé et nous reviendrons ensemble ici pour le tennis. Vous me demandiez l'autre jour de vous faire un récit détaillé de ma vie ici, mais la réalité est que pour le moment je vis peu dans le présent, je vis bien plus dans le passé et dans l'avenir, vers lequel je regarde sans bien savoir ce qu'il sera, avec pourtant une confiance illimitée !

Tous mes rêves que je croyais irréalisables, réalisés ! Je me sens comme renaissant à la vie : depuis quelques années je sentais se dessécher en moi une capacité d'aimer, une force de sympathie active immense que tuaient lentement un manque d'expansion, de direction vers un but déterminé. Et c'était quelquefois terrible de sentir le meilleur de moi-même mourir lentement ainsi, malgré des luttes acharnées contre cette apathie, ce sommeil moral. Mais vous êtes venu réveiller, remuer ce

---

<sup>1</sup> Jean Schlumberger devait arriver à Bois-Salair le dimanche 9 juillet 1899, mais il sera retenu à Paris pour un enterrement.

<sup>2</sup> Suzanne va rencontrer Jacques Bramson, ami proche de Jean. Celui-ci apparaîtra sous les traits du prophète Amos, dans *Éveils*. L'auteur le nomme ainsi par discrétion, afin de ne pas troubler « *ses malheureuses cendres dans la paix qu'elles ont fini par trouver !* » C'est grâce à son autre ami, Georges Barbey, que la rencontre se produisit : « *On ne pouvait imaginer tempéraments plus opposés : Barbey, imaginatif et confiant [...]; l'autre, au contraire, toujours sur ses gardes, avec une sensibilité d'échaudé, ne risquant que des paroles pesées, accroché précautionneusement aux chétives positions qu'il s'était aménagées, observateur aigu, apte à dépenser, dans sa sphère étriquée, autant de curiosité, de passion, d'abnégation et de colère, que si ce fût dans le plus vaste champ d'action. Durant plusieurs années, ils dînèrent ensemble chez nous tous les dimanches soir. Ma femme avait adopté ce couple d'hôtes bizarrement assortis, sincèrement amicale envers le premier, intéressée par l'étrangeté du second et lui pardonnant même, par réaction contre le conformisme des familles, sa voix et ses façons de manger.* » (*Éveils*, Gallimard, 1950, pp. 156-57).

vieux fond : vous êtes le Prince des vieux contes de fées, attendu longtemps qui venez enfin briser le charme.

Ne vous fatiguez pas trop et bourrez-vous de « porridge » voilà les recommandations quasi maternelles et certainement peu sentimentales de la part d'une fiancée que je vous fais en terminant ma lettre. Je vous répète que je préfère (oui, j'ai le cœur suffisamment dur envers vous et moi pour cela) vous voir préparer tranquillement sans surmenage vos examens que de jouir pendant trois jours de la présence d'un pauvre étudiant vert et ayant la mine d'un squelette.

Là-dessus je vais me plonger dans la confection de quelques épîtres et essayer de vous oublier un peu pendant ce temps.

Votre Suzanne.

5- SUZANNE A JEAN

[Samedi] 8 juillet 1899

Bois-Salair

J'ai été affreusement sotte, mon cher Jean mais tout cela me paraît encore si étonnant, si merveilleusement beau que de loin il s'empare quelquefois de moi de peurs ridicules et aussi irraisonnées qu'irraisonnables.

Mais c'est tout à fait fini maintenant je vous promets, et même le jour où je vous ai écrit cette absurde lettre je l'ai regrettée dès qu'elle a été partie.

La poste est arrivée plus tard que jamais et précisément ce matin je l'espérais de bonne heure car nous partons tout à l'heure pour quelques courses à Laval<sup>1</sup> et je n'ai que peu de temps pour vous écrire. Je suis médiocrement satisfaite de vos photos – pourquoi sur l'une avez-vous l'air d'un bon petit mouton et sur l'autre roulez-vous des yeux tragiques qui ont l'air de deux pistolets ?

Nos peurs réciproques d'être la source de désillusions l'un pour l'autre finissent par m'amuser car je crois que franchement nous pouvons être sans crainte à ce sujet. Je crois que nous avons été trop sincères tous les deux et que nous savons trop combien les aspirations sont loin de ce qu'est le plus souvent la réalité pour que nous n'ayons pas l'un et l'autre beaucoup de patience, de compassion pour nos défaillances.

Depuis que j'ai lu votre lettre ce matin le mot « demain » sonne comme un grelot au fond de moi et tout me semble radieux. Je vous préviens charitablement que vous trouverez ici à dîner tous les habitants valides de F[ontaine]-D[aniel] qui sont pour le moment au nombre respectable de huit. Inutile de vous dire que c'est sans habit noir. Enfin je pense qu'après avoir bien satisfaits les curiosités familiales, nous pourrons nous échapper un peu après dîner.

---

<sup>1</sup> Il s'agit du chef-lieu du département de la Mayenne.



Je ne vous en écris pas plus long aujourd'hui ; d'ailleurs vous me verrez le soir et cela sera amplement suffisant pour vous. Et puis si je continue je vous dirais des méchancetés me sentant d'humeur horriblement taquine.

J'espère que vous n'avez pas eu la saugrenue idée de ne pas m'écrire aujourd'hui sans cela je vous recevrai fort mal.

Votre très aimante.

Suzanne.

6- SUZANNE A JEAN

[Dimanche] 9 juillet [18]99

[Bois-Salair]

6 h du soir

Je vous écris de la gare<sup>1</sup> où j'ai demandé une feuille et une enveloppe pour vous écrire : je viens seulement de trouver votre dépêche à la poste en venant vous chercher : comme c'est aujourd'hui dimanche on ne me l'a pas portée à Bois-Salair. Je comprends *absolument* que vous soyez resté à Paris mon Jean mais cela ne m'empêche pas d'être navrée malgré tout. Je vous embrasse tendrement comme je vous aime.

Votre Suzanne.

7- SUZANNE A JEAN

[Lundi] 10 juillet 1899

Bois-Salair

Mon Jean

Nous autres, femmes, avons une puissance d'intuition quelquefois extraordinaire : tout ce que vous me dites dans votre lettre est absolument et presque exprimé dans les mêmes termes les sentiments que je m'imaginai vous aviez dû avoir en m'envoyant la dépêche et je songeais, tandis qu'un peu mélancoliquement je refaisais avec ma mère la route en voiture de Mayenne ici : « Voilà ce que Jean pense, voilà pourquoi il n'est pas venu » et je vous approuvais complètement. Oui, je suis heureuse qu'il en ait été ainsi pour pouvoir vous le dire — pas un instant la pensée n'a traversé mon esprit que vous auriez pu faire autrement. Et alors après le premier moment de déception très vive, j'ai senti une joie très grave et douce de ce que notre amour soit si pur et si vrai, car pour moi il me semble que l'amour égoïste ne peut être un amour véritable. D'ailleurs si vous étiez venu quand même, toute la douceur de notre bonheur serait partie : nous nous serions sentis comme deux

---

<sup>1</sup> Il s'agit de la gare de Laval, qui est à la fois une gare de grandes lignes (Paris-Montparnasse à Brest) et une gare régionale.

coupables avec le fantôme de vos amis en larmes, dressé entre nous. Merci d'avoir eu à ce point confiance en moi et de n'avoir pas trompé celle que je vous ai donnée !

Savez-vous que j'avais tellement l'obsession de tout ce que vous pensiez hier, que quelqu'un me disant hier soir : « Est-ce qu'il n'aurait pas pu se dispenser de cet enterrement » je lui ai répondu sans hésiter et sans l'ombre d'une arrière-pensée : « Non, c'était impossible. »

Oui, Jean, je suis fière d'être aimée par vous d'un amour si loyal et si fort et dire que lorsque je rêvais vaguement naguère d'être aimée d'un amour pareil, je chassais ces idées loin de moi comme romanesques, folles et irréalisables !

Je sens que j'ai si peu fait pour mériter tant de bonheur qu'il faut que je fasse beaucoup maintenant.

Vous pouvez complètement vous rassurer : mes parents<sup>1</sup> n'ont pas été contrariés de ce que vous n'êtes pas venu, si ce n'est à cause de vous et de moi et un peu aussi parce qu'ils se réjouissaient réellement de vous voir. Quant à ma sœur<sup>2</sup> elle a été aussi très déçue et se demande quand elle fera enfin votre connaissance. Naturellement j'ai dit un peu pourquoi vous aviez été empêché de venir, sans pourtant entrer dans de grandes explications car j'ai le sentiment, un peu exagéré peut-être quelquefois, que c'est pénétrer dans notre sanctuaire intime que de trop vouloir savoir le pourquoi de nos actions.

Non, je ne vous demande pas de reposer<sup>3</sup>, malgré votre regard un peu impressionnant, je ne trouve pas la photo furibonde mauvaise ; quant au mouton je ne tiens pas du tout à vous conserver ainsi. Maintenant, que faut-il faire de ces deux épreuves ? *R. S. V. P*<sup>4</sup>

Je suis désolée de n'avoir pu vous envoyer hier que ce petit mot si terne et si plat, si éloigné de tout ce que je sentais pour vous mais j'étais fort mal installée à la bibliothèque de la gare et je craignais les regards indiscrets de la librairiste et des allants et venants qui s'agitaient dans mon dos : de plus j'avais une plume détestable ayant servi à tous les employés de la gare et je me sentais pressée par l'heure.

Ah ! J'oubliais — une autre fois, même en semaine, lorsque vous enverrez une dépêche ici voulez-vous mettre sur l'adresse : Lebroc pour Weyher — Mayenne — ou alors payer un exprès (6 kilom. de Mayenne à B[ois]-S[alair]) — mais la première manière est la plus simple. C'est notre faute que la dépêche ne soit pas arrivée ici, nous aurions dû penser à vous prévenir.

---

<sup>1</sup> Blanche Denis et Charles Weyher sont les parents de Suzanne mais aussi de Marthe (1866-?), Yvonne (1873-1963), Alice (1874-?) et Élisabeth Weyher (1870-1944).

<sup>2</sup> Marthe Weyher.

<sup>3</sup> En référence aux photos reçues dans la lettre du samedi 8 juillet 1899.

<sup>4</sup> Répondez s'il vous plaît.

Pour consoler la famille, très désappointée hier soir en arrivant ici pour dîner de ne pas vous trouver, j'ai été obligée de montrer votre photo et d'entendre des appréciations plus ou moins saugrenues et taquines. En effet, j'ai peur d'avoir beaucoup de tâtonnements à faire avant d'être de quelque utilité dans cette nouvelle vie qui s'ouvre devant moi et où j'ai accepté de devenir votre *helpmate*<sup>5</sup>. Je sens aujourd'hui d'une façon si spéciale et si profonde l'union de nos deux âmes malgré la distance qui nous sépare, que tous les mots que j'écris m'en semblent troubler l'harmonie. Et c'est pourquoi, ayant eu l'intention de vous écrire une lettre plus longue que d'habitude, je me trouve au bout déjà de tout ce que j'ai à vous dire aujourd'hui sans avoir pu pourtant vous exprimer le quart de ce que je voulais.

Ne soyez pas trop modeste et sachez y lire alors tout ce que je sens pour vous et dont je me sens comme oppressée.

Votre *Suzanne*.

8- SUZANNE A JEAN

[Mardi] 11 juillet [18]99

Bois-Salair

Vous pouvez être parfaitement tranquille, mon Jean, je ne suis pas une de ces personnes qui ont besoin de s'entendre dire toutes les cinq minutes qu'elles sont aimées pour y croire, même si vous étiez à l'autre bout de la terre et que je ne recevais que rarement de vos nouvelles, il me semble que je n'aurais pas un instant de doute à cet égard, peut-être est-ce là beaucoup de fatuité, mais je crois aussi que la confiance que j'ai en vous y est pour une bonne part.

Je commence à trouver que le lien sympathique entre nos deux esprits est vraiment quelquefois par trop étroit. Si vous étiez dans un état d'abrutissement hier, je l'étais joliment aussi, et en vous écrivant j'étais torturée par la tentation de « jeter par la fenêtre » encrier, plume et papier. Seulement pour moi il n'y avait pas d'excuse si ce n'est le regret de ne pas vous avoir et un temps très orageux. Non, je ne vous trouve aucunement irrévérencieux mon Jean aimé, ceux qui me semblent au contraire réellement irrévérencieux, sont ceux qui prêtent à Dieu toutes les erreurs et inepties d'hommes ignorants. Souvent même, j'étais dégoûtée d'étudier la *Bible*, me sentant incapable de discerner entre le faux et le vrai. Et je suis heureuse maintenant de ce que vous me dites que vous vous réjouissez de me montrer un peu de ce que vous savez.

J'ai des scrupules et des remords épouvantables après coup d'une chose que j'ai faite hier sans penser au moment à vous demander votre avis d'abord : si vous vous en souvenez, je vous ai montré

---

<sup>5</sup> Compagne, épouse.

à Paris le certificat d'une femme de chambre qui contenait beaucoup de choses qui me plaisaient. C'est une fille de ce pays-ci ; elle est l'enfant d'une femme très propre, active, et intelligente qui a servi pendant longtemps dans la famille de ma mère. Cette jeune fille a été pendant quatre ans chez une dame à Nîmes, mais le climat ne lui convenant pas, elle est revenue chez ses parents, qui n'ont qu'un désir ainsi qu'elle-même, celui d'entrer chez nous connaissant toute la famille. Je l'ai vue hier, elle a un aspect très soigné, très intelligent, beaucoup plus fin que la généralité de nos braves, mais je dois dire bien encroûtés, mayennais, que bref, je l'ai arrêtée. Elle a tellement envie d'entrer chez nous qu'elle accepte de bonne volonté de servir à table, nettoyer l'argenterie etc. et de faire tout le reste avec 40 frs par mois. Qu'en dites-vous, ai-je eu tort ?

Alors, vous vous occupez de votre côté de notre « pigeonnier ». J'ai un peu honte de rester ici à rien faire tandis que vous veillez à tout cela mais qu'y puis-je faire ?

J'ai reçu ce matin une lettre de votre tante Léon de Schlumberger<sup>1</sup> et une de votre cousine Agnès<sup>2</sup>. Elles sont bien gentilles de m'avoir écrit ..... mais bien ennuyeuses. Non, c'est affreux ce que je dis là, mais voyez-vous, je pensais avec béatitude avoir liquidé pour un temps une correspondance volumineuse et très en retard et je gémissais d'avoir à recommencer. C'est déjà pénible pour moi de trouver des phrases pour exprimer ce que je pense, mais lorsque mes pensées sont très vagues ou nulles, c'est pour moi un travail herculéen surtout par la chaleur.

Ma sœur<sup>3</sup> me taquine quelquefois sur le temps que je mets à vous écrire : il est vrai que j'en prends souvent beaucoup car il m'arrive généralement de rester la plume en l'air, perdue dans une vague rêverie très douce, tandis que je vous écris — et puis si je cherche d'habitude à être sincère dans ce que je dis, je m'y applique encore plus scrupuleusement avec vous : c'est si difficile de ne pas se laisser aller à sa propre imagination, de ne pas se faire valoir inconsciemment presque, ou au contraire par une fausse modestie se peindre en noir, exagérer quelque défaut !

Nous sommes tous tellement faussés par notre éducation, par tout ce que nous avons respiré dans l'air ambiant d'artifices, d'erreurs accumulés qu'il est toujours bien difficile de rester parfaitement droit aussi bien vis-à-vis de soi-même que vis-à-vis des autres.

Je lis en ce moment dans *La Revue de Paris*<sup>4</sup>, un roman qui m'intéresse beaucoup : *Hellé* par Marcelle Tinayre<sup>5</sup>. C'est une jeune fille élevée à la campagne par son oncle un vieux philosophe

---

<sup>1</sup> Léon de Schlumberger (1855-1929), oncle de Jean Schlumberger, manufacturier et maire de Guebwiller, a épousé Jeanne Wilhemine Henriette Catherine de Witt (1855-1944), le 14 août 1879, à Saint-Ouen-le-Pin, dans le Calvados. C'est donc Jeanne Schlumberger qui écrit une lettre à Suzanne.

<sup>2</sup> Le couple eut trois enfants : Agnès (1880-?), Pierre (1883-1908), et Verena Schlumberger (1890-1967).

<sup>3</sup> Il s'agit de Marthe puisque les autres ont quitté le domicile familial.

<sup>4</sup> Fondée en 1829 par Louis Désiré Véron (1798-1867), cette revue de littérature française s'éteindra en 1970.

<sup>5</sup> *Hellé*, le roman de Marcelle Tinayre, est publié en quatre livraisons, dans *La Revue de Paris* : 1<sup>er</sup> juin 1899, 15 juin 1899, 1<sup>er</sup> juillet 1899 et 15 juillet 1899, pp. 487-539 (1<sup>re</sup> partie du chapitre I-XII), pp. 699-737 (2<sup>e</sup> partie du chapitre XIII-

passionné pour l'antiquité grecque. Il a entrepris de donner à sa nièce une éducation semblable à son idéal et de façonner en elle une âme antique. Lorsqu'elle a dix-huit ans et que son oncle se sent vieillir, il se décide à l'emmener à Paris afin qu'elle y trouve un mari et il est curieux de voir alors cette âme antique jetée dans ce monde moderne qu'elle ignore et de voir tout ce qu'elle a en plus et ce qui lui manque aussi. C'est très très intéressant et il y a des choses exquises. L'éducation qu'elle a reçue a développé extraordinairement son esprit, mais non son cœur, elle ignore ce qu'est la tendresse, la sympathie pour autrui. Et précisément elle rencontre un humanitaire qui ne rêve que réformes sociales et qui me fait beaucoup penser à Romney Leigh, dans *Aurora Leigh*<sup>6</sup>. A propos, j'espère bien que vous connaissez *Aurora Leigh* sans cela il faudra que vous le lisiez. C'est un livre que j'aime passionnément et dont je sais des passages presque par cœur, quoique ce soient des vers anglais.

C'est très bien de vous instruire en une chose aussi pratique et assommante que celle des questions d'argent. Mais il est bien juste que vous ayez votre part d'ennuis et de responsabilités ; moi j'ai bien la cuisine, les fournisseurs, le blanchissage etc., etc ... Enfin je ferai de mon mieux pour devenir très pratique et prouver en même temps qu'il n'est pas indispensable pour cela de devenir trop pot-au-feu, à moins que cela ne soit votre désir et que vous n'ayez rêvé de trouver en moi qu'une femme de ménage pour surveiller la bonne tenue de votre appartement et la confection de vos plats sucrés et de vos confitures. Pourtant si j'avais quelques soupçons, qu'il en soit ainsi, c'est alors que je serais capable de vous renvoyer ma « chaîne » par le premier courrier.

Votre un peu taquine mais très aimante au fond.

Suzanne.

9- SUZANNE A JEAN

[Mercredi] 12 juillet [18]99

Bois-Salair

Votre lettre m'a remise dans un tel courant de pensées que j'ai passé une bonne partie de la matinée dehors sur un banc à la méditer et qu'ensuite, lorsque j'ai voulu m'installer pour vous écrire, mon esprit avait tellement vagabondé que je ne suis pas arrivée à le ressaisir. Aussi il est déjà une heure de l'après-midi et pour la première fois je n'ai même pas commencé à vous écrire ! Vous allez peut-être me trouver très inférieure, mais cela m'est égal car je ne vous fais pas l'injure de craindre

---

XVII), <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k174499/f489.item>. Puis, pp. 25-53 (3<sup>e</sup> partie du chapitre XVIII-XXIII) et pp. 329-372 (du chapitre XXIV à la fin), <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k17450h/f25.item>.

<sup>6</sup> Elizabeth Barrett Browning (1806-1861) publie *Aurora Leigh* en 1856. Voir London, J. Miller, 1864. Reprinted : Chicago : Academy Chicago Printers (Cassandra Editions), 1979.

vosre opinion quoiqu'il m'en coûte, mais quant à moi, je crois à une vie supérieure ou inférieure après la mort, suivant les cas et même quelquefois à une vie antérieure à celle-ci. Sans une continuation quelconque de cette vie-ci – où je n'en sais rien pas plus que d'autres – peut-être dans une série d'étoiles successives où nous passerons par différentes évolutions. Je ne comprends pas pourquoi il y a en nous une telle aspiration vers l'Idéal s'il ne doit jamais être atteint ; je ne comprends pas pourquoi des enfants dont l'avenir semble plein de promesses, meurent ; je ne comprends pas. Je ne comprends pas pourquoi il y a des gens contre lesquels depuis leur naissance jusqu'à leur mort le malheur s'est acharné, tandis que pour d'autres la route a été toujours aisée et facile en comparaison. Pourquoi, pourquoi ? Pourquoi ? .... Et pourquoi nous deux qui nous sentons si utiles l'un à l'autre pourrions-nous être peut-être violemment séparés à l'aube même de cette vie commune grâce à laquelle avec nos deux volontés réunies rendues puissantes par notre amour, il semble que nous pourrions faire tant de bien. Et ainsi après nous être aimés pendant un temps si court, tout pourrait-il donc être fini ?? Voyez-vous en songeant à cela je me sens en proie à un véritable vertige et je sens tout cela *tourbillonner* obscurément et fantastiquement dans mon cerveau. Il me semble quelquefois être sur le point de comprendre et au moment même tout m'échappe.

Tout me semble très noir et confus aujourd'hui, mais vous pouvez être certain que votre lettre n'en est pas la cause. Je suis quelquefois ainsi, moins qu'autrefois, mais cela ne m'a pas encore passé tout à fait. Peut-être vous imaginiez-vous que j'étais toujours très gaie, très sensée, vous vous seriez fait alors d'étranges illusions sur mon compte. Il y a des jours où je me sens remplie de vagues tristesses, d'un désir indéfinissable de ne je ne sais quoi, et d'un besoin immense de repos, d'être comprise et d'être aimée. Je vous demande pardon de toute cette mélancolie mais vous ne voudriez pas, n'est-ce-pas, que je dissimule avec vous et très probablement demain je serai de nouveau très bien : ces crises de noirceurs sont de courtes durées généralement si elles sont aiguës. Et d'ailleurs je crois qu'aujourd'hui si vous étiez là ce serait vite fini, je me laisserais entourée de vos bras et la tête sur votre épaule, la tranquillité renaîtrait dans mon esprit.

Aujourd'hui pendant que Maman et Marthe seront en visite chez une dame (vraie type) des environs, j'irai à F[ontaine]-D[aniel]. J'éprouve le besoin de voir un peu mes *fellow-creatures*<sup>1</sup>, sans cela à force de rouler des idées saugrenues dans mon cerveau je deviendrai idiote. Je vais donc renvoyer votre photo à Boyer<sup>2</sup> et m'en séparer à regret. Enfin je conserverai en attendant le mouton et cela vaut mieux que rien.

*Mon Jean, je suis bien réellement votre Suzanne.*

---

<sup>1</sup> Mes semblables.

<sup>2</sup> En référence à la lettre du samedi 8 juillet 1899. Boyer est le photographe.

## Bois-Salair

Ainsi donc nous voilà de nouveau réduits à échanger de pauvres lettres où il n'y a pas la moitié, et quant aux miennes, pas même un centième de tout ce que je voudrais y mettre. Mon Jean, mon Jean, ces deux jours<sup>1</sup> restent dans mon souvenir comme enveloppés d'un nuage d'or. Savez-vous que vous êtes un abominable voleur et que vous êtes parti emportant avec vous tout ce qu'il peut y avoir d'affection et de pensée en moi. Dans tout ce que je fais, dis et pense, vous m'êtes présent avec une clarté inouïe. Je me sens l'âme toute remplie et rayonnante du mystérieux duo entre nos deux esprits. Vous avez définitivement conquis la meilleure partie de moi-même et je sens à quel point je vous appartiens complètement et le droit que vous avez pour vous de sonder jusqu'au fond de mon âme même lorsque j'essaye quelquefois de m'en défendre.

Mais comme tout ce que je vous dis là est obscur et terne ! Je ne sais pas laisser couler en phrases simples et claires le trop plein de mon cœur.

Tenez, j'ai trouvé ce matin dans des vers d'Elizabeth Browning<sup>2</sup> à son mari beaucoup de ce que je pensais et je m'en approprie quelques-uns pour vous les envoyer :

*« Indeed, this very Love, wick is my boast,  
And wick, when rising up from breast to brow,  
Doth crown me with a ruby large enow  
To draw men's eyes, and prove the inner cost,  
This love even, all my worth, to the uttermost,  
I should not love withal, unless that thou  
Had set me an examplar, shown me how,  
When first thine earnest eyes with mine were crossed,  
And love called love. And thus, I cannot speak  
Of love even, as a good thing of my own ! –  
Thy soul hath snatched up mine all faint & weak,  
And placed it by thee on a golden throne  
And that I love (O soul, I must be meek !)  
Is by thee only, whom I love alone<sup>3</sup>.*

.....

<sup>1</sup> Jean passera le week-end avec Suzanne, à Bois-Salair.

<sup>2</sup> Ce sont les *Sonnets portugais* d'Elizabeth Barrett Browning n<sup>os</sup> XII, XIII, XVI, XXXI. Claire Malroux en fait la traduction et la présentation dans l'édition bilingue : Elizabeth Barrett Browning, *Sonnets Portugais*, Le Bruit du temps, 2009.

<sup>3</sup> N<sup>o</sup> XII, p. 45 : « *En vérité cet Amour, qui fait mon orgueil / Et qui, montant du cœur à mon front, / Me couronne d'un rubis assez gros pour, / Attirant les regards, en prouver le prix secret... / Cet amour... tout ce que je vau... à son extrême... / Même avec lui je ne saurais aimer... si tu / Ne m'avais donné l'exemple... montré comment, / Quand d'abord tes yeux graves ont croisé les miens / Et l'amour appelé l'amour. Aussi ne puis-je parler / De l'amour même, comme de mon bien propre ! – / Ton âme a saisi la mienne toute défaillante / Et l'a placée près de toi sur un trône d'or – / Et si j'aime... (Ô mon âme, il faut être humble !) / C'est seulement par toi, toi seul que j'aime –* »

*And wilt thou have me fashion into speech  
 The love I bear thee, finding words enough,  
 And holding the torch out, where the winds are rough,  
 Between our faces, to cast light on each ?  
 I drop it at thy feet. I cannot teach  
 My hand to hold my spirit so far off  
 From myself... me... that I should bring thee proof  
 In words, of love hid in me out of reach.  
 Nay, let the silence of my womanhood  
 Commend my woman-love to thy belief<sup>4</sup>, –*

*And yet, because thou overcomest so,  
 Because thou art more princely & like a king,  
 Thou canst prevail against my fears & fling  
 Thy purple round me, till my heart shall grow  
 Too close against thine heart, to henceforth know  
 How it shook when alone. Why, conquering  
 May prove as lordly and complete a thing  
 In lifting upward as in crushing low !  
 And as a soldier, struck down by a sword,  
 May cry, « My strife ends here, » and sinks to earth,  
 Even so, beloved, I at last record,  
 Here ends my doubt ! If thou invite me forth,  
 I rise above abasement, at the word.  
 Make thy love larger to enlarge my worth<sup>5</sup>.*

*Thou comest ! – all is said without a word ! –  
 I sit beneath thy looks, as children do  
 In the noon-sun, with souls that tremble through  
 Their happy eyelids, from an unaverred  
 Yet prodigal inward joy.....  
 ..... Ah! keep near and close,  
 Thou dovelike help ! – and when my fears would rise,  
 With thy broad heart serenely interpose !  
 Brood down with thy divine sufficiencies  
 These thoughts which tremble when bereft of those,  
 Like callow birds left desert to the skies<sup>6</sup>. »*

<sup>4</sup> N° XIII, p. 47 : « Et tu voudrais que je façonne en paroles, / Sans manquer de mots, l'amour que je te porte, / Que dans les vents violents je tiens haut la torche / Entre nos visages, pour chacun les éclairer ?... / Je la lâche à tes pieds. Je ne puis habituer / Ma main à tenir mon âme si loin de moi-même... / Moi... que je t'apporte la preuve en mots... / De l'amour en moi caché, hors d'atteinte. / Non, – laisse le silence de ma féminité / Confier mon amour de femme à ta foi, »

<sup>5</sup> N° XVI, p. 53 : « Et pourtant... parce que de loin tu me surpasses... / Parce que tu es plus noble et tel un roi, / Tu peux l'emporter sur mes peurs et jeter / Ta pourpre autour de moi, jusqu'à ce que, grandi / Trop près du tien, mon cœur ne se rappelle plus / Comme il tremblait étant seul. Oui, la conquête / Peut être aussi souveraine et complète / Si l'on élève que si l'on abaisse en écrasant ! / Et comme un soldat vaincu remet son épée / À qui le soulève de la terre sanglante... / De même, mon aimé, enfin j'en donne acte, /... Ici cesse mon combat ! – Si tu m'y invites, / Je surmonterai mon abaissement, aussitôt. / Agrandis ton amour pour grandir ma valeur. »

<sup>6</sup> N° XXXI, p. 82 : « Tu viens ! – et sans parole tout est dit ! – / Je me tiens sous tes regards, comme les enfants / Au soleil de midi, quand leur âme tremble / Sous leurs paupières heureuses, d'une joie / Secrète mais profuse. [...] / Ah, reste proche, / Colombe, mon secours ! – et quand naissent mes craintes, / De ton vaste cœur fais-leur écran sereinement ! – / Couve de tes divines capacités / Ces pensées qui tremblent lorsqu'on les en prive, – / Comme des oisillons abandonnés aux cieus. »



Dans ces lignes est contenu tout ce que je ne sais pas vous dire.

Hier après votre départ j'ai fait la garde malade tout le reste du jour car Marthe s'est couchée avec un mal de tête : après le dîner je suis aussi retournée passer ma soirée auprès d'elle. Nous avons naturellement parlé du « nouveau-né<sup>7</sup> » et ce qu'il y a de plus étonnant c'est que nous n'en avons pas dit trop de mal. Vous avez su conquérir les bonnes grâces de votre future belle-sœur et réellement je commence à être fatiguée d'entendre des phrases favorables à votre égard car je n'ai plus même alors la consolation de me dire que je suis une sottise de vous aimer, jeune monstre.

Vers cinq heures, Euge est venue aussi nous voir Marthe et moi. Elle m'a apporté un catalogue des lampes de l'Art Nouveau<sup>8</sup> pour que nous choissions (ces lampes, en cuivres rouge et jaune mélangés sont représentées au huitième de leur grandeur nature). Je suis dans le plus grand embarras, Henri<sup>9</sup> et Euge veulent nous en donner deux à eux deux et y mettre de 100 à 150 frs. En tout cas il y en a une petite que j'aimerais beaucoup, à la seconde page, celle qui porte le N° 267 et sur laquelle je voudrais un abat-jour comme la lampe qui est juste en dessous. Mais cette lampe n'est que de 32,50 et il y en a une autre qui me plaît beaucoup et qui est du même prix, le N° 425 à la sixième page. Voilà : faut-il choisir la seconde plus grande et alors en ce cas regardez voir s'il y en a une qui vous plaît et dites le moi, ou faut-il demander les deux petites de 32,50 et ne pas aller même jusqu'aux 100 frs, qu'en dites-vous ? Je vous envoie le catalogue en vous demandant de le considérer avec attention et de me le renvoyer dès que vous aurez décidé quelque chose.

Aujourd'hui je vais chercher Alice<sup>10</sup> à la gare, Marthe n'étant pas assez bien pour y aller. Je me réjouis presque autant que vendredi, pas tout à fait, mais presque.

J'espère que les examens, l'hébreu et le grec ne vont pas vous abrutir et vous dessécher au point que vous ne sachiez plus m'aimer mon Jean.

Est-ce que la personne qui vous écrit vous semble toujours très différente de celle que vous avez vue ?? Je vous assure que c'est bien la même et que vous arriverez un jour à concilier les deux, soit que vous me compreniez mieux, soit que j'apprenne à être aussi libre avec vous dans ce que je dis que dans ce que j'écris.

Votre *Suzanne*.

N'oubliez pas l'échantillon jaune.

---

<sup>7</sup> Le « nouveau-né » désigne Jean Schlumberger. Voir la lettre du mercredi 5 juillet 1899.

<sup>8</sup> L'Art nouveau est un mouvement artistique qui s'étendra en Europe de 1895 à 1910. Ce courant a révolutionné la décoration intérieure. Les architectes dessinent des objets du quotidien mais aussi du mobilier, de la verrerie ou encore de la céramique. La peinture devient aussi un élément décoratif. Nous retrouvons le peintre Maurice Denis (1870-1943) parmi ceux qui représenteront le mouvement, ami fidèle d'André Gide.

<sup>9</sup> Henri Denis (1872-1915) est le frère d'Eugénie Denis, par conséquent un cousin de Suzanne.

<sup>10</sup> Alice Weyher (1874-?) est la grande-sœur de Suzanne Weyher. Elle aura avec son mari Georges Hoffet (1867-?) cinq enfants : Hervé, Geneviève, Pierre, Violette et Jacques.

Bois-Salair

Je n'avais pas osé trop espérer une lettre de vous ce matin afin de ne pas avoir un immense désappointement si vous n'aviez pas eu le temps de m'écrire ; et afin d'être aussi loyale que possible dans mon affection pour vous, c'est-à-dire non seulement ne pas vous en vouloir (ce qui d'ailleurs ne me serait pas venu à l'esprit) si je n'avais rien reçu aujourd'hui, mais savoir attendre patiemment et de bon cœur pour le courrier du lendemain. Moi aussi mon Jean je veux vous aimer tout à fait bien et ne pas être une de ces fausses sentimentales, exigeantes dans leur amour.

Mais vous avez été bon quand même de vous arranger pour pouvoir m'écrire car je suis loin d'être aussi forte que je voudrais l'être et je crains que sans cela cette journée m'eût semblée interminable et toute morne.

Quant à ce que je puisse vous trouver monotone si vous me redites souvent votre tendresse pour moi, vous vous forgez de vaines craintes. Ne sentez-vous pas au contraire, malgré mes taquineries, quelle joie profonde et paisible je ressens lorsque vous me faites comprendre que vous m'aimez et que je suis tout pour vous ?!

Mes photos sont arrivées ce matin<sup>1</sup> ; je vous envoie une petite et une grande aujourd'hui en même temps que ma lettre. Détruisez les deux horreurs que vous avez gardées<sup>2</sup>.

Il fait abominablement chaud aujourd'hui ici. Alors quelle fournaise ce doit être à Paris, mon pauvre Jean, et je souffre de la pensée que vous êtes là-bas tout seul avec une série d'ennuyeux examens et que je ne puis rien pour vous. Ô dites-moi encore qu'il n'en sera pas toujours ainsi, que plus tard je ne serai pas la femme inactive pour laquelle son mari travaille et qui n'a aucune part dans ses pensées, dans ses travaux ! Dites-moi encore que je pourrai réellement être une aide pour vous dans beaucoup de choses et qu'à nous deux nous pourrions mener une vie vraiment utile et *vivante*.

« *Ensemble, nous pourrions faire de grandes choses, et nos luttes et nos déceptions auraient de merveilleuses revanches. Nous serions ce couple ... non plus le maître et l'esclave, mais les époux égaux et différents, associés pour le bien et le bonheur, fortifiés, meilleurs l'un par l'autre* ». Vous vous souvenez de cette phrase sur laquelle vous êtes tombé l'autre soir dans *Hellé*<sup>3</sup> .....

---

<sup>1</sup> Voir la lettre du mercredi 12 juillet 1899.

<sup>2</sup> Voir la lettre du jeudi 6 juillet 1899.

<sup>3</sup> La citation exacte est : « *Hellé, si vous sentez en vous les forces surhumaines que crée et qu'entretient l'amour, venez à moi, dévouez-vous à mon œuvre. Ensemble, nous pourrions faire de grandes choses, et nos luttes et nos déceptions auraient de merveilleuses revanches. Nous serions ce couple dont je vous parlais autrefois, non plus le maître et l'esclave, mais les époux égaux et différents, associés pour le bien et le bonheur, fortifiés, meilleurs l'un par l'autre*. » (Marcelle Tinayre, *Hellé*, *La Revue de Paris*, 1<sup>er</sup> juillet 1899, p. 31.)

Je sais que je deviens très silencieuse lorsqu'il s'agit de choses intimes, que j'arrive difficilement à me faire connaître même en y mettant de la bonne volonté. Mais je vous l'ai déjà dit, Jean, je veux que vous me connaissiez comme je veux vous connaître. Car enfin quoique sachant certaines choses et ayant l'intuition de beaucoup d'autres, vous m'êtes encore un peu comme un pays inexploré : savez-vous que vous êtes aussi très renfermé ?

J'aimerais bien avoir les mesures des murs du salon sans compter portes et boiseries. Je me sens très bête aujourd'hui, mon cerveau est vide et j'ai plutôt envie de dormir que d'écrire surtout lorsque tout ce que je dis est si loin de ce que je pense. Et puis voici l'heure où la poste part et cela me coupe net mes idées.

Ô Jean, c'est la dernière fois que je vous le demanderai, mais vous êtes *sûr*, n'est-ce pas, maintenant que je vous aime comme vous m'aimez ?

Votre *Suzanne*.

12- SUZANNE A JEAN

[Mercredi] 19 juillet [18]99

Bois-Salair

Mon Jean

J'ai eu des remords de ma lettre si courte d'hier après avoir lu la vôtre ce matin ; il est vrai de dire que non seulement il faisait très chaud hier mais de plus j'avais une névralgie dans la tête. Mais aujourd'hui la névralgie étant passée je vais essayer d'être bonne pour vous et vous écrire une longuissime lettre : ne vous désolez pas si vous ne trouvez le temps que de m'écrire quelques lignes tant que vous serez à Paris. Une fois que vous serez au Val-Richer<sup>1</sup> je deviendrai plus exigeante et beaucoup moins pardonnante.

Savez-vous qu'il y a juste un mois aujourd'hui que nous sommes fiancés<sup>2</sup> ? Et que je n'ai pas eu un instant de regret depuis, au contraire. Au commencement j'ai bien eu un peu peur que vous ne vous soyez fait un idéal de la femme que vous vouliez aimer et que trouvant en moi certains points communs à cet idéal vous ne vous soyez imaginé que j'étais cet idéal réalisé. Mais maintenant plus du tout. Je suis absolument, complètement rassurée.

---

<sup>1</sup> L'abbaye Notre-Dame du Val-Richer était un monastère cistercien, situé dans la commune de Saint-Ouen-le-Pin, dans le Calvados, en Normandie. En 1836, François Guizot rachète les murs à l'abandon. C'est grâce aux mariages entre, d'une part, les deux filles de François Guizot avec les frères de Witt, et d'autre part, les deux filles d'Henriette Guizot et Conrad de Witt avec deux frères Schlumberger que le domaine passa dans la famille de Marguerite de Witt et Paul Schlumberger. Ce couple n'étant autre que les parents de Conrad, Jean, Marcel, Maurice, Pauline et Daniel Schlumberger.

<sup>2</sup> Les fiançailles ont eu lieu le lundi 19 Juin 1899.

Ce matin j'ai trouvé mes sœurs assises derrière le banc du tennis à l'exact endroit où nous étions dimanche dernier, tous les deux<sup>3</sup>. Cela m'a fait une curieuse impression car je ne me livre pas aux pèlerinages sentimentaux et solitaires et je n'étais pas retournée là depuis dimanche.

Hier soir nous avons clair de lune : c'est ma passion. Je me suis promenée longtemps dans les allées silencieuses autour de la maison avec Alice<sup>4</sup>, et nous avons beaucoup causé principalement de mariages, sujet sur lequel, elle et moi, nous nous entendons très bien ayant presque les mêmes idées. Cela m'a un peu reposé l'esprit car voyez-vous je suis quelquefois bien lasse de penser tant à vous tout en continuant à mener une vie (?) toute machinale si loin et si à part de vous. Peut-être que des pensées semblables vous agitent parmi vos occupations laborieuses et absorbantes de Paris .....

Je suis tranquille sur votre choix de peinture et de papier étant persuadée que vous n'avez rien choisi de criard, en sorte que cela ne sera jamais ni choquant ni même très laid.

Quand vous quitterez définitivement Paris n'oubliez pas d'emporter un bout d'échantillon de la cretonne de notre chambre pour me l'envoyer un jour ou l'autre ou me l'apporter ici quand vous viendrez.

Nous avons une nouvelle petite cousine ; Blanche Pelon<sup>5</sup> (feu. Denis) a une petite fille, Juliette<sup>6</sup>. Eugé est venue hier nous le dire. Voilà les nouvelles pour aujourd'hui.

Je suis horriblement embarrassée pour mes photos : je n'en ai pas assez encore pour en envoyer à toute votre famille et j'ai bien eu l'idée d'en envoyer une tout de suite à vos parents<sup>7</sup> mais j'ai pensé alors que peut-être Mme de Witt<sup>8</sup>, Pauline et vos frères penseraient que je ne compte pas leur en donner. Pourtant je crois que si j'ai encore le temps avant l'heure de la poste j'en enverrai une à votre mère avec un mot d'explication. Il me semble que je remplis ma lettre avec une foule de choses que vous allez trouver fort peu intéressantes, mais que voulez-vous, je ne sais pas écrire ni faire des dissertations philosophiques, ni surtout « délabrynter mes sentiments » et « broder » sur le thème : je vous aime. D'ailleurs tous les plus beaux discours ne valent pas les actes et j'espère que plus tard j'aurai quelquefois des occasions de vous prouver que je vous aime si vous n'en êtes déjà convaincu.

Votre *Suzanne*.

---

<sup>3</sup> Jean Schlumberger était avec Suzanne à Bois-Salair, ce qui justifie l'interruption de la correspondance du jeudi 13 juillet 1899 au dimanche 16 juillet 1899.

<sup>4</sup> Alice Weyher, grande sœur de Suzanne Weyher.

<sup>5</sup> Blanche Denis est l'une des filles de Gustave Denis (1833-1925) et Eugénie Reine Merle d'Aubigné (1839-1923). Gustave Denis est l'un des frères de Blanche Denis (1843-1916), la mère de Suzanne ; il est l'oncle de Suzanne. Blanche Denis, la cousine de Suzanne, se mariera avec Roland Pelon.

<sup>6</sup> Juliette Pelon est le premier enfant du couple Blanche Denis et Roland Pelon. Juliette aura deux frères : Raymond et Maxime.

<sup>7</sup> Paul Schlumberger (1848-1926) et Marguerite de Witt (1853-1924) auront six enfants : Jean Schlumberger (1877-1968), Conrad Schlumberger (1878-1936), Daniel Schlumberger (1879-1915), Marcel Schlumberger (1884-1953), Maurice Schlumberger (1886-1977) et Pauline Schlumberger (1883-1973), la seule fille de cette fratrie.

<sup>8</sup> Il s'agit de la grand-mère maternelle de Jean Schlumberger : Henriette Élisabeth Guizot (1829-1908).

Bois-Salair

Oui, mon Jean, je suis persuadée, tout à fait persuadée de votre confiance en moi. Mais je ne regrette presque plus ma lettre d'avant-hier puisqu'elle m'a valu une si délicieuse réponse ce matin. Il s'en est fallu de bien peu qu'elle ne me rende tout à fait sentimentale et que je n'aille errer toute la journée dans des sentiers ombreux en la lisant et la relisant.

Hier soir j'ai fini *Hellé* et j'y ai trouvé encore un passage se rapportant exactement à ce que nous pensons, tous les deux... « *Et quel étrange idéal d'amour propose-t-on à la femme ? Pourquoi doit-elle plutôt que l'homme se briser, se sacrifier ? Pourquoi effacerai-je ma personnalité dans l'amour ? Celui qui méconnaîtrait la justice au point de m'imposer un suicide intellectuel serait un tyran ou un imbécile : en aucun cas je ne saurai l'aimer. Je ne veux ni me sacrifier, ni sacrifier mon mari. Nous devons nous efforcer de réaliser ensemble une vie harmonieuse en nous respectant, nous aidant, nous complétant*<sup>1</sup>. » N'allez pas croire pourtant d'après cela que je suis une sorte de gendarme en jupons. Je suis même peut-être beaucoup trop femme à certains égards. Je n'aurais jamais eu assez de courage devant la vie pour pouvoir rester seule. J'ai un instinct de chat ou d'enfant qui m'a fait toujours, depuis les temps les plus reculés, désirer ardemment trouver des bras aimants et tendres qui seraient pour moi ma retraite, mon lieu de refuge et dans lesquels je pourrais me blottir avec confiance et laisser couler le trop plein de mon cœur tumultueux. J'ai ainsi longtemps cherché cet asile et pleuré seule bien souvent de ne pas le trouver.

D'abord j'ai tourné mes regards vers ma mère, mais c'est triste à dire, quoiqu'une excellente mère, il m'a toujours été impossible d'avoir aucune intimité avec elle. Puis j'ai espéré en mes amis, mais là aussi je n'ai pas trouvé ce que je cherchais. Et puis vous êtes venu, et alors se sont envolés toutes mes lassitudes, mes inquiétudes, mes découragements.

Comme je vous comprends, mon Jean, de ne pas pouvoir vous contenter d'à-peu-près. J'ai toujours eu une profonde horreur des gens tièdes et de ceux qui sont toujours satisfaits. J'aime cent mille fois mieux les gens un peu fous qui se trompent quelquefois dans leur emballement que ces gens qui s'arrangent pour mener une petite vie ni très mauvaise, ni très bonne et auxquels « le monde » ne peut rien trouver à reprocher. Vous ne vous doutiez peut-être pas que sous les dehors de glace de votre fiancée se cachent un vrai volcan et que je suis malheureusement d'une nature très passionnée.

---

<sup>1</sup> Marcelle Tinayre, *Hellé*, *La Revue de Paris*, 15 juillet 1899, pp. 339-340.

Je comprends parfaitement que votre ami Sueur<sup>2</sup> ne soit pas très rassuré s'il a recueilli quelques ouï-dire sur la famille Weyher. Jusqu'ici elle n'a jamais donné beaucoup de preuves de ce qu'elle aurait pu être. Il est vrai que nous n'avons jamais été « très chics » dans notre vie. Nos natures « ours » et certains goûts sérieux dus à notre tempérament et à notre éducation ne nous y ont pas poussés. Mais nous avons toujours été entourées par nos parents de tout le luxe et de toutes les facilités matérielles que nous pouvions désirer. Et d'un autre côté nous n'avons jamais mené une vie très active et utile au dehors. Et je sais aussi que dans le monde nous passons pour être très froides et souvent très hautaines.

Aujourd'hui le facteur m'a fait bouillir encore plus que d'habitude ; il a exercé ma patience jusqu'à 10 h ½ et je vous assure qu'elle était à bout.

Mes parents avaient déjà calculé que vous viendriez le 25 avec M. et Mme de Schlumberger<sup>3</sup> : ils seront donc tout prêts à vous recevoir mais moi c'est différent, je ne sais pas encore. Enfin venez toujours, si vous n'avez pas trop peur de l'accueil que je vous ferai.

J'écris, j'écris, avec une ardeur fébrile. Il me semble qu'aujourd'hui je vous écrirai volontiers toute la journée. Mon Jean, je crois que les racines de notre amour sont si solidement fixées, que rien ne pourra l'ébranler désormais et qu'il ne fera que croître de plus en plus. Puisse-t-il devenir comme un grand arbre sous l'abri duquel beaucoup de ceux qui souffrent pourront se réfugier.

Votre *Suzanne*.

---

<sup>2</sup> Théo Sueur sera l'un des meilleurs amis de Jean Schlumberger, qui en dressera le portrait dans *Éveils* : « Enfin Théo Sueur, mon frère de vingt années, non pas tué par les Allemands celui-là, mais arrivé au terme de sa lutte contre la maladie [...]. Théo, fils d'un industriel qui possédait une grande tannerie à Montreuil-sous-Bois, n'avait qu'à suivre la voie toute tracée qui l'amènerait un jour à l'usine familiale ; mais son caractère entier, sa générosité emportée, son mépris juvénile pour ce qu'on appelle le bon sens, le jetaient dans de perpétuels conflits avec les siens. [...] Pour lui comme pour moi notre amitié primait toutes les autres. [...] Tout en prolongeant ses années d'études, il prenait pied dans l'usine familiale, et ne sachant rien faire à moitié, il commençait la lutte contre les routines que son père et de vieux employés y maintenaient. [...] Déjà il avait liquidé son service militaire ; déjà il s'était marié, quand brusquement ce fut le coup d'arrêt... On accusa le surmenage : le mal venait de beaucoup plus loin. Il avait commencé bien avant notre rencontre. Nés de parents parfaitement sains, les trois enfants Sueur, contaminés, semble-t-il, par une femme de service, couvèrent longtemps des germes ignorés ; puis en chacun d'eux, tour à tour, la tuberculose se révéla brutalement. [...] La mort emporta le cadet, puis elle se retourna contre la sœur. Celle-ci n'avait pas encore succombé que Théo eut son premier crachement de sang. Plus robuste que les deux autres, il avait résisté plus longtemps. Mais la maladie voulait sa troisième victime. » (pp. 94-98).

<sup>3</sup> Les grands-parents paternels de Jean Schlumberger : Jean de Schlumberger (1819-1908) et Clarisse de Schlumberger (Dollfus) (1826-1908). Leur petit-fils expliquera dans *Éveils*, les raisons de l'existence de la particule « de » devant leur nom de famille : « Malgré l'anoblissement dont le gratifia [son grand-père paternel Jean Schlumberger] Guillaume II (et qui nous encombra d'une particule dont nous eûmes le plus grand mal à nous débarrasser), sa carrière entièrement probe et désintéressée fut certainement de celles qui assurent la bonne marche d'un petit pays, et qu'un petit pays sait apprécier. » (pp. 41-42).

Bois-Salair

C'est bien ainsi que je l'entends : une vie de travail en commun et si cela ne dépend que de moi, votre rêve de m'associer à vos travaux sera pleinement réalisé. J'ai toujours eu une vraie passion pour ce genre de questions et si je ne les ai jamais approfondies autant que je l'aurais voulu et seulement par à-coup, c'est que je ne rencontrais que de loin en loin quelqu'ouvrage s'y rapportant et qu'en réalité je ne connaissais personne avec qui en causer à fond. Et puis n'est-ce pas une vie toute simple et de travail que vous m'avez demandé de partager avec vous ? L'aurais-je acceptée si ce n'avait été justement à une vie semblable que j'aspirais ? Vous savez bien que non, mon Jean. Voyez-vous je suis dégoûtée tous les jours de ce que je vous écris : je sens que je sais si peu me faire connaître, tandis que vous il me semble que je vous connais à fond et depuis des siècles tellement tout ce que vous dites trouve d'écho en moi et réalise exactement tous mes rêves que je croyais les plus irréalisables. Si c'est vrai ce que vous m'avez dit avoir écrit un jour à votre ami [Théo] Sueur, que pour comprendre une femme il faut l'aimer, aimez-moi beaucoup, beaucoup, beaucoup, mon Jean. Mais je ne sais pourquoi je vous dis cela car je sens si bien combien vous m'aimez déjà. Vous allez finir par me trouver ridicule et affreusement sentimentale avec ce verbe « aimer » toujours au bout de ma plume. Mais j'ai une véritable et immense soif d'affection, cela m'est aussi nécessaire pour mon développement moral et intellectuel que l'air pour le développement physique. Et si vous saviez combien votre amour a déjà donné d'essor à une quantité de forces latentes en moi.

Ah ! Comme les mots me semblent spécialement vides et impuissants aujourd'hui. Je suis irritée de sentir vibrer en moi un chant harmonieux et ne trouver que des notes fausses pour l'exprimer. Mon Jean, mon Jean, pourquoi ne puis-je aimer calmement et raisonnablement ? Et pourquoi y a-t-il dans mon bonheur un tel bizarre mélange de joie intense et de mélancolie ? Mais je crois que cette tristesse vient de ce que vous êtes loin et de la crainte de détruire par des mots maladroits l'unisson existant entre nous.

Votre *Suzanne*.

Si je ne craignais un trop grand désappointement pour vous demain matin en ne recevant pas de lettre, je mettrais celle-ci au feu tant elle est sottre et sèche et creuse. Pardonnez-moi.

Bois-Salair

Mon Jean aimé

J'ai le sentiment de vous avoir écrit une lettre idiote hier, mais une chaleur orageuse épouvantable m'avait un peu déséquilibrée : à 6 h du soir l'orage a éclaté enfin avec une extrême violence, d'abord sec, puis des seaux d'eau sont tombés accompagnés de rafales de vent et d'éclairs formidables, cela a duré avec la même force jusqu'à dix heures, et a recommencé à minuit jusqu'au matin. Je me sentais trop mal à mon aise et trop oppressée par cette atmosphère chargée d'électricité qui nous environnait pour pouvoir jouir de la beauté du spectacle. J'ai peur que cela ne recommence encore ce soir car il fait toujours très lourd.

Cette responsabilité que vous voulez que j'assume, mon Jean, d'être celle qui blâme ou qui approuve, m'écraserait si je ne songeais que vous ne me croyez pas plus infaillible que vous-même et que vous serez pour moi aussi cet appui, cette seconde conscience que vous voulez que je sois pour vous.

Et ainsi en nous aidant l'un l'autre nous monterons toujours plus haut en puisant à toutes les sources les vérités qui ont formé des héros, des sages, des saints. N'est-ce pas ainsi que vous l'entendez ? Car sans cette certitude d'un appui *mutuel* je serais trop effrayée du peu avec lequel je viens vers vous et qui n'est rien qu'aspirations vagues.

Je trouve cette page de Nietzsche tellement bien ce que vous et moi nous pensons. C'est ainsi, que sans savoir le formuler, je concevais l'union véritable et que je la conçois pour nous.

Oui, vous avez raison *d'être sûr* que pour vous j'écarterai les murailles de glace dont je m'entoure souvent, d'autant plus que vous avez déjà pénétré au cœur de la place et que je vous y tiendrai prisonnier à moins que vous ne m'exprimiez un vif désir d'en sortir et de replacer entre nous les froides barrières. Tout à l'heure je vais reporter à Euge le catalogue<sup>1</sup> et lui faire part de notre choix. J'ai encore une lettre à écrire avant cela. Cette chaleur me rend effroyablement paresseuse : j'en ai honte lorsque je songe que tant de gens sont obligés de travailler quand même et je pense surtout à tous ces malheureux qui sont dans les villes. Je me réjouis à la pensée que mardi<sup>2</sup> j'aurai de nouveau quelqu'un à taquiner ..... et à aimer !

Votre *Suzanne*.

---

<sup>1</sup> Voir la lettre du lundi 17 juillet 1899. Il s'agit d'un catalogue d'exposition de l'Art Nouveau dans lequel Suzanne a repéré deux lampes pour son mobilier.

<sup>2</sup> Comme il est écrit dans la lettre du jeudi 20 juillet 1899, Jean sera de retour le mardi 25 juillet 1899 accompagné de ses grands-parents.



Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>1</sup>

Il me semble que plusieurs jours se sont déjà écoulés depuis votre départ, tant les heures passent lentement lorsque vous n'êtes pas là ! Hier, comme j'en avais l'intention j'ai été à F[ontaine]-D[aniel] pour voir Eugénie<sup>2</sup> : j'en suis revenue l'âme lourde et oppressée avec ce sentiment avivé de nouveau, que parce qu'on sait ou que l'on pressent que notre désir est de mener une vie harmonieuse et pure, l'on nous observe et l'on marque intérieurement nos plus légères fautes, oubliant trop que pour avoir des aspirations élevées l'on n'est ni infailibles, ni saints. Sans doute aussi je suis trop sensible et à certains jours, je m'exagère à moi-même quelque regard, quelque parole qui n'ont peut-être aucune signification réelle. Mais hier pour Eugénie j'ai eu plus qu'un vague sentiment, mais une certitude. J'ai vu qu'elle cherchait, vous et moi, à nous trouver en faute. J'ai été peinée pour elle, de voir qu'elle souffre réellement de mon mariage<sup>3</sup> et qu'une double jalousie, que trop compréhensible, à la pensée que tout ce bonheur d'amour réciproque m'est échu et d'un autre côté que dans son intimité avec moi il y a tout un côté où elle ne peut pénétrer, se traduit chez elle par une certaine amertume. J'ai senti qu'elle me blâmait presque pour mon amour pour vous, ne pouvant comprendre ce sentiment tout-puissant si différent de toutes les autres affections et que l'on ne peut concevoir que quand on l'a éprouvé soi-même.

A ce propos Eugénie m'a raconté d'Yvonne<sup>4</sup> un mot qui serait drôle s'il n'était pas très triste à entendre dans sa bouche : – le jour où nous étions au Hecque et que nous les avons laissé passer devant, elle s'étonnait de ce qu'étant tout le matin, vous et moi, seuls et à d'autres moments, nous profitions de toutes les minutes pour être seuls et elle ajoutait : « Ils ont donc toujours quelque chose à se dire ? » Elle ignore aussi, la pauvre enfant, les embrassades !!!

Pour en revenir à ma conversation avec Euge, je me suis demandée à moi-même si en effet je ne devenais pas égoïste, si je ne me laissais pas trop aller à cette joie si parfaite et si nouvelle d'être aimée et d'aimer et qui m'envahit tout entière. Je suis aussi, en effet, souvent très absorbée, et je me sens errée loin de la terre, dans des flots d'azur. Mais je me répète que c'est évidemment là une loi éternelle à laquelle je ne puis résister et que probablement un peu de calme et d'aplomb reviendra

---

<sup>1</sup> Papier à en-tête.

<sup>2</sup> Sa cousine Eugénie Denis.

<sup>3</sup> Suzanne Weyher se mariera le lundi 25 septembre 1899, à Saint-Georges-Buttavent en Mayenne, avec Paul Conrad Nicolas Jean Schlumberger.

<sup>4</sup> Yvonne Weyher, grande sœur de Suzanne Weyher. Elle est mariée à Lucien Ferrand.

lorsque nous vivrons, travaillerons, lutterons ensemble et que nous n'aurons plus besoin de ruser, de comploter pour voler aux autres quelques instants pour nous aimer.

Je ne sais tout ce que je vous écris et si vous y comprendrez quelque chose. Hélas ! Toujours la même impuissance à exprimer ce qui vous remplit l'âme et à en peindre les teintes ternes et grises, chaudes et lumineuses, ou sombres et étouffées.

Hier tennis, aujourd'hui arrivée de Georges Hoffet<sup>5</sup> et tennis. Rien d'autre.

J'ai lu hier soir l'article de la *Revue des deux mondes* sur Saint François d'Assise<sup>6</sup> mais c'est fadasse et ne dit rien de plus que Paul Sabatier<sup>7</sup>. J'attends demain matin avec grande impatience pour ma lettre : j'espère qu'elle sera longue et bonne.

Sur ce, je me blottis en imagination dans vos bras et j'y reste-là en pensée ....

Votre Suzanne.

17- SUZANNE A JEAN

[Lundi] 14 août [18]99

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>1</sup>

Mon Jean aimé

Je suis presque honteuse de la lettre si froide que je vous ai écrite hier, car la vôtre m'a apportée tant de chaleur, de clarté ! Quels droits aurais-je de me poser en critique sévère devant vous, ayant encore si peu vécu réellement et sachant encore si peu me dominer moi-même. La seule chose avec laquelle je viens à vous, c'est avec un grand amour confiant dans les forces qui sont en vous et qu'il aspire à faire éclore. Et cet amour qui est à vous, je sens qu'il contient tout ce qu'il y a de meilleur en moi, de plus pur, de plus élevé.

Quant à vos faiblesses, vos heures de défaillances, elles ne trouveront jamais rien d'autre en moi qu'immense et infinie sympathie.

Puissé-je être réellement une S<sup>te</sup> Claire<sup>2</sup> pour vous, mon Jean. Je suis quelquefois si effrayée de voir quelle responsabilité morale endossent un homme et une femme en se mariant. Je me sens si

---

<sup>5</sup> Georges Hoffet est le mari d'Alice Weyher, grande sœur de Suzanne.

<sup>6</sup> Il existe un article sur Saint François d'Assise dans la *Revue des deux mondes* ; il n'est pas daté de 1899 mais de 1894 : Valbert, G., [de son vrai nom, Victor Cherbuliez] « Saint François d'Assise et ses derniers biographes », *Revue des deux mondes*, [en ligne]. 121<sup>e</sup> vol, quatrième période, LXIII<sup>e</sup> année, (janvier – février 1894), pp. 213-23. Page consultée le 20 septembre 2017. <http://visualiseur.bnf.fr/CadresFenetre?O=NUMM-87169&I=219&M=tdm>.

<sup>7</sup> Paul Sabatier, *Vie de Saint François d'Assise*, Paris, Librairie Fischbacher, 1894. Paul Sabatier (1858-1928), pasteur protestant, deviendra l'historien de Saint François d'Assise après avoir quitté la paroisse française de Strasbourg pour des raisons de santé. Il tient en admiration la ville par excellence de la Chrétienté, Assise, dont il deviendra citoyen et où il créera en 1902 la Société internationale d'études franciscaines.

<sup>1</sup> Papier à en-tête.

faible et ignorante, et d'un autre côté je vois si peu de ménages véritablement unis et progressant d'année en année, que j'en serais parfois écrasée si je ne mettais ma force en dehors de moi.

Oui, Jean, il faut que nous soyons vigilants pour que rien ne se glisse entre nous. Je crois qu'il faut cultiver le bonheur et l'amour, constamment ; sans cela ils risquent, je crains, d'aller en s'amoindrissant.

Je n'ai pas encore lu beaucoup des livres que vous m'avez laissés ; j'ai commencé pourtant *Rosmersholm*<sup>3</sup> et ai lu *Le Canard Sauvage*<sup>4</sup> que j'ai trouvé intéressant mais un peu trop pessimiste pour me plaire. Il me semble que Grégoire a raison en dépit de l'insuccès de ses efforts et qu'il vaut mille fois mieux détruire chez les autres comme en soi-même l'illusion, « le mensonge vital » et enlever du même coup le soi-disant bonheur, que d'être heureux et ne pas vivre.

Alors, c'est ainsi que vous mettez à exécution vos menaces de remplir vos pages de copie ? Mais je vous pardonne puisque c'est encore du « vous ». Seulement vous pourrez maintenant arracher cette page du cahier et la remplacer par une autre où vous direz au contraire comment j'ai franchi le seuil de vos jardins et combien je suis déjà unie à vous, mon Jean.

J'espère que vous êtes bien sage et que vous vous soignez intelligemment pour que je n'aie pas trop de morale à vous faire lorsque j'arriverai, car je n'aime pas avoir à gronder les enfants continuellement.

Nous n'avons reçu de réponses<sup>5</sup> encore ni des Ernest de Schlum<sup>6</sup>, ni des François de Witt<sup>7</sup>. Ne feriez-vous pas bien aussi de demander à votre suite imposante d'amis maintenant de venir. Vous savez que vous pouvez en inviter de 12 à 20. Est-ce suffisant ???????

---

<sup>2</sup> Voir la lettre précédente, celle du dimanche 13 août 1899, en rapport avec Saint François d'Assise. Sainte Claire, de son vrai nom Chiara Offreduccio di Favarone, née à Assise en 1193 ou 1194, est la fondatrice de l'ordre des Pauvres Dames, que l'on appelle aussi les clarisses. Avant d'être déclarée sainte par l'Église catholique romaine, Chiara quittera sa famille le 20 mars 1212 dans le but de renoncer au monde. Elle fuit avec l'une de ses tantes pour retrouver François d'Assise et ses compagnons. Elle se fait tondre les cheveux en signe de soumission et arrivera dans un couvent tenu par des bénédictines. À plusieurs reprises son père essaiera de manière violente de la ramener au domicile familial car il projetait pour elle un mariage de convenance. À présent, la Sainte Claire est la patronne des télécommunications, des brodeuses et des aveugles.

<sup>3</sup> *Rosmersholm* (1886) est un drame en quatre actes d'Henrik Ibsen (1828-1906). Rosmer, veuf depuis un an, a cessé ses fonctions de pasteur et s'est retiré dans le domaine familial de Rosmersholm. Créatures mythologiques et fatum traversent cette famille de notables en perdition. La pièce se termine par un double suicide.

<sup>4</sup> *Le Canard Sauvage* a été également créé par Ibsen en 1885. Le protagoniste Gregers Werle, que Suzanne appelle Grégoire, retourne dans sa ville natale après un long moment d'absence. Il se trouve confronté aux problèmes familiaux de la famille Ekdal. En effet, il constate que chaque membre de cette famille vit dans le mensonge. Gregers pense qu'il faut que chacun assume ses fautes, jusqu'alors inavouables. Cela se solde notamment par le suicide de la petite fille, Hedvig, qui adorait se réfugier dans son grenier, sorte de forêt imaginaire, avec un canard sauvage.

Ces pièces ont en commun la destruction progressive d'une famille. Cela peut être mis en corrélation avec l'enfance même d'Ibsen qui assistera à la faillite financière de sa famille. Son père sombrera dans l'alcool et sa mère se plongera dans le mysticisme protestant.

<sup>5</sup> Par rapport au mariage prévu le lundi 25 septembre 1899 à Saint-Georges-Buttavent en Mayenne.

<sup>6</sup> Ernest Schlumberger est l'un des frères de Paul Schlumberger (1848-1926), le père de Jean. Lorsque Suzanne dit « les Ernest de Schlum », selon les habitudes de l'époque, cela inclut Caroline Trautmann, la femme d'Ernest, et leurs enfants.

Georges Hoffet, qui a une bosse toute spéciale pour les généalogies, me demande constamment si je ne deviendrais pas parente de celui-ci, de celle-là ; et je dois avouer à ma honte que ma réponse presque invariable est : « Je ne sais pas. » Que voulez-vous, vous avez peut-être des cousins et cousines très gentils mais ce n'est pas eux que j'épouse alors pour le moment cela m'est égal et je ne m'en préoccupe pas. Vous seriez parent de quelque personnalité remarquable ou d'un vil chenapan que je ne vous en aimerais ni plus, ni moins.

Après la vôtre, je vais écrire encore deux lettres, puis j'ai de la couture à faire et je voudrais encore pouvoir lire un peu avant le tennis. Ce matin j'ai perdu (ce terme est peu poli et respectueux) beaucoup de temps à causer, avec Maman et Yvonne qui se trouvaient là, de notre installation. Je vous dirai qu'à mesure que j'y pense, j'inscris ce que nous aurons à faire à Paris<sup>8</sup>, sans cela nous oublierons certainement quelque chose.

Hier, je me suis promenée toute la soirée autour de la maison avec Yvonne, puis avec Alice et toujours Yvonne, car tout le reste, attirés comme des papillons, sans doute par la lumière du lustre allumé au salon, était rentré.

Savez-vous qu'il n'y a que depuis quelques jours seulement que je commence à réaliser pleinement que vous serez bientôt mon mari et que vous ne serez pas un simple passant dans ma vie et que ces heures si radieuses passées ensemble se répèteront pendant des années et des années encore peut-être – mon mari – votre femme – c'est-à-dire l'union la plus intime, la plus profonde qui puisse exister ; toutes les souffrances, les découragements, les luttes ; les joies de l'un devenant communs à l'autre ! C'est presque trop beau, et je me demande pourquoi tant de bonheur pour moi qui ne l'ai pas mérité, tandis qu'il y en a tant et tant qui vivent et meurent dans l'isolement et qui ne goûteront jamais la joie ineffable d'aimer et d'être aimée !

Oh ! mon Jean, est-ce que vous comprenez à présent tout à fait, que je vous aime et que je vous appartiens ? Et quand vous m'appellez « *ma* Suzanne », sentez-vous toute la force et la réalité de cet adjectif *possessif*.

La prochaine fois que l'on ira à Mayenne, je ferai passer chez l'illustrissime Bouleau<sup>9</sup> pour lui dire d'envoyer en petite vitesse l'armoire, les deux chaises, et la glace, 78 rue d'Assas. Vous ne pouvez vous imaginer à quel point je me réjouis d'arranger avec vous notre « chez nous », surtout lorsque je réalise que c'est pour y vivre avec un si gentil mari et y passer d'heureuses années. Il me

---

<sup>7</sup> Il en va de même pour « les François de Witt » qui, sous cette appellation, désigne toute la famille : sa femme Marthe Renouard de Bussière (1876-?) et ses enfants. François de Witt Guizot, officier de la Légion d'honneur, est un cousin de Jean du côté maternel.

<sup>8</sup> Future demeure de Jean Schlumberger et Suzanne Weyher dans le 6<sup>e</sup> arrondissement de Paris.

<sup>9</sup> Le menuisier.

semble que cette lettre peut compter pour une très longue et que je suis très gentille et que je mériterais d'être embrassée longuement et bien tendrement, mais, hélas !.....

Votre *Suzanne*.

18- SUZANNE A JEAN

[Mardi] 15 août [18]99

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>1</sup>

Je suis toute triste aujourd'hui mon Jean : pas de lettre pour moi ce matin ! Je pense que j'en aurai deux demain mais c'est tout de même un peu lugubre de passer tout un jour sans rien de vous...

Ah ! Voici juste au moment où j'écrivais ces mots votre dépêche qui m'arrive. Mais qu'allez-vous faire à Paris ? J'espère qu'il ne se passe rien de grave. Si je pensais que tous les humains étaient semblables à ma famille qui ne se déplace qu'en cas de circonstances graves, cette dépêche m'affolerait. Mais heureusement la vue constante d'agitations, d'inquiétudes folles et sans fondement m'a guérie presque radicalement de cette disposition dont pourtant j'ai dû avoir hérité.

Depuis hier je suis plongée dans vos livres : il faut que je relise *Rosmersholm*<sup>2</sup> avant de vous dire ce que j'en pense, c'est plus difficile à comprendre, à en saisir le sens que *Le Canard Sauvage*<sup>3</sup> et surtout à me rendre compte ce que, moi, j'en pense.

J'ai lu le *Gant*<sup>4</sup> que j'ai trouvé très, très bien. Et j'ai commencé ce matin *Âmes Solitaires*<sup>5</sup>.

Hier soir nous avons eu un dîner de 18 : tout F[ontaine]-D[aniel]. J'étais à côté de Georges Hoffet et je ne me suis pas ennuyée. Il m'a donné un conseil pratique pour nos tentures de toile à voile que je vous dirai. D'après lui aussi je crains que les Ch[arles] Cambefort<sup>6</sup> ne soient pas à notre mariage. Il paraît que Daisy Cambefort est malheureusement phtisique : on ne le dit pas tout à fait mais il paraît que c'est certain. C'est horriblement triste d'autant plus que c'est le premier cas dans sa famille. Ah ! Ce serait merveilleux si l'on arrivait à découvrir le moyen de guérir la tuberculose.

---

<sup>1</sup> Papier à en-tête.

<sup>2</sup> Voir la lettre du lundi 14 août 1899.

<sup>3</sup> *Ibidem*.

<sup>4</sup> *Un Gant* a été écrit par le dramaturge norvégien Bjørnstjerne Bjørnson (1832-1910). Il recevra en 1903 le Prix Nobel de littérature.

<sup>5</sup> *Âmes Solitaires* est une pièce de théâtre allemande d'inspiration ibsénienne en cinq actes écrite par Gerhart Johann Robert Hauptmann en 1890. C'est à Berlin que Johannes Vockerat, jeune philosophe, et sa femme Käthe viennent d'avoir un fils. La convalescence de Käthe est difficile. Johannes, lui, peine à terminer un ouvrage philosophique inspiré du matérialisme de Haeckel. Une certaine Anna Mahr, étudiante russe, connaissance d'un ami de Johannes, arrive à Berlin. Anna aime les écrits de Johannes. Tous deux se plaisent. Une idylle commence. Käthe s'en aperçoit et tombe malade. La mère de Johannes essaye de temporiser en aidant, d'un côté, sa belle-fille, et de l'autre, son fils en le persuadant d'arrêter cette relation adultérine. Intervient alors le père qui veut que la situation cesse. Anna repart en Russie et Johannes se suicide.

<sup>6</sup> Le banquier Charles Cambefort (1858-1919) est marié avec une cousine de Marguerite de Witt : Suzanne de Witt (1866-1934). Son frère, Oscar Cambefort (1866-1951), lui aussi banquier, est marié avec Daisy Johnston (1872-1909).

Mais comme cela donne à réfléchir : voilà un ménage heureux (ce n'est pas à nous de chercher jusqu'à quel point il l'était) et voilà le malheur tombé sur eux sans que rien n'ait pu le faire prévoir. Et nous qui disons que nous avons beaucoup d'années de bonheur devant nous – qui sait ? Nous nous sentons plein de vie, de jeunesse, mais encore une fois qui sait ? .....

Vous allez me trouver macabre aujourd'hui. Je vais pourtant mieux depuis votre dépêche ; c'est quelque chose de vous. Je vous écris à la vapeur, n'ayant pu vous écrire ce matin et ayant en tout une heure avant le départ des lettres. Aussi le peu d'inspiration que j'ai habituellement est-il absolument nul aujourd'hui.

Maman a reçu en réponse aux lettres qu'elle a écrites aux anciens maîtres de Victorine Pottier<sup>7</sup>, de si excellents renseignements que nous l'arrêtons.

Mme Chaulin Servinière<sup>8</sup> a envoyé le prix de ses meubles :

Chacune des chaises du bureau	20 frs
Chenets	150 frs
Fontaine de cuivre	120 frs
Commode	300 frs

Pour la commode nous en trouverons ailleurs de mieux et moins chères. Nous n'avons vraiment pas besoin de la fontaine. Maman est d'avis de demander les chaises et de proposer 100 frs pour les chenets. Mais elle n'écrira que lorsque vous aurez dit ce que vous pensez à ce sujet.

Ah ! Quelle lettre froide, froide, froide, je vous écris mais vous remplissez tellement toutes mes pensées, tout mon être, et il me semble que nous savons tellement combien nous nous aimons, que je ne trouve rien à dire qui ne soit monotone.

Votre *Suzanne*.

19- SUZANNE A JEAN

[Mercredi] 16 août [18]99

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>1</sup>

J'ai reçu ce matin vos deux lettres et je suis toute consolée de ma déception d'hier matin. Je pensais bien que cela n'était pas de votre faute et que quelqu'autre en était le coupable.

---

<sup>7</sup> Victorine Pottier (1882-1962) est une domestique du couple Schlumberger. Elle se mariera deux fois : le 23 novembre 1900 avec Emmanuel Aubert (1863-?), union sans enfant, puis avec un cousin germain, Albert Fauvet.

<sup>8</sup> Armande Marie Louise Granger (1852-?), femme de l'homme politique Lucien Chaulin-Servinière (1848-1898), conseiller municipal de Mayenne en 1878, maire en 1887 puis député en 1889, 1893 et 1898, vend des biens mobiliers à la suite du décès de son mari.

<sup>1</sup> Papier à en-tête.

Quelle drôle d'idée et pourquoi croyez-vous que le sentiment de votre responsabilité envers vos frères et sœur me choquerait-il. Au contraire, je vous comprends, et vous en aime un peu plus (si cela est possible !) de prendre au sérieux votre place d'aîné.

Voyez-vous il y a une chose, mon Jean, qui m'a causé une immense joie, c'est de voir combien vous étiez tous unis en famille et si simplement. Et j'espère tant dans ce milieu n'être pas comme une fausse note et que peu à peu j'y gagnerai à perdre ce qu'une vie un peu renfermée a pu me donner de contraint, d'artificiel, et à perdre cette espèce de fausse honte qui veut dissimuler mes sentiments.

Je me reproche à moi-même de vous avoir parlé ainsi d'Eugénie<sup>2</sup> et d'autres. Vous allez leur en vouloir et me plaindre outre mesure, ce qui serait injuste. D'autant plus qu'à part ce jour-là et encore rien que pendant un moment, Eugénie a été réellement très très gentille toujours avec moi et très tendre même. Et encore hier elle disait à Yvonne, paraît-il, que moi et mon bonheur était son seul rayon de soleil du moment. D'ailleurs elle serait tout à fait excusable si elle était un peu jalouse, sa vie n'étant pas des plus gaies à présent. Mais oubliez, je vous en prie, ce que je vous ai dit l'autre jour. Je suis vraiment quelquefois trop affreusement sensitive. Heureusement qu'en ayant beaucoup souffert j'ai pu m'en guérir un peu depuis quelques années, mais il vous en reste toujours un vieux fonds. C'était à tel point qu'autrefois un mot dit en passant sans intention aucune me mettait en larmes et me rendait misérable pour plusieurs jours. Que voulez-vous il y a des plantes qui ont besoin plus ou moins de chaleur pour se développer, et des gens auxquels plus ou moins d'affection est nécessaire. Seulement je crois que souvent ce besoin d'affection poussé trop loin devient ridicule et morbide et qu'il faut le combattre à tout prix.

J'ai fini tous vos livres : j'ai lu en entier hier *Âmes Solitaires*<sup>3</sup>, je plains énormément Käthe<sup>4</sup>. Je crois qu'elle aurait pu être une vraie compagne pour son mari, Johannes, si celui-ci s'était donné la peine de chercher à la comprendre et de ne pas la traiter de parti-pris comme une petite fille. Pour moi, Johannes malgré toutes ses idées élevées est un parfait égoïste qui ruine le bonheur de toute sa famille sans but plus noble que lui-même au fond... Dans ces ménages qui ne s'entendent pas je ne donne pas toujours les torts au mari : par exemple, quoique cela ne ressemble pas en beaucoup de points à *Âmes Solitaires*, prenons *Robert Elsmere*<sup>5</sup>. Là, la femme de Robert m'agace par son étroitesse : cette nature si noble, si droite, si peu égoïste justement de Robert<sup>6</sup> comment n'a-t-elle pas

---

<sup>2</sup> Voir la lettre du dimanche 13 août 1899.

<sup>3</sup> Voir la lettre du mardi 15 août 1899.

<sup>4</sup> Käthe Vockerat est la femme de Johannes Vockerat. Voir la note 5 concernant la lettre du 15 août 1899.

<sup>5</sup> *Robert Elsmere* est un roman anglais écrit par Mary Augusta Ward (1851-1920) et publié pour la première fois en 1888 sous le règne de Victoria. C'est l'une des œuvres qui a eu le plus de succès au XIX<sup>e</sup> siècle. Robert Elsmere, ecclésiastique anglican, vit une crise spirituelle en découvrant les écrits des rationalistes allemands. Il finira par trouver un équilibre dans le don de soi auprès des plus pauvres.

<sup>6</sup> Le point de vue de Robert apparaît dans ce discours à Catherine : « *Le christianisme me semble quelque chose de petit et de local. - Derrière, autour - y compris - je vois le grand drame du monde, emporté - dirigé par Dieu - du changement*

essayé de la pénétrer, de la comprendre. Et comment n'a-t-elle pas vu que malgré les formes changées, il était resté très religieux et qu'ils auraient pu rester en communion d'esprit si elle ne s'était pas attachée et arrêtée si étroitement aux mots, à la lettre plutôt qu'à l'esprit. Quant à *Rosmersholm*<sup>7</sup> que j'ai relu, je trouve le caractère de Rosmer<sup>8</sup> très intéressant, attachant comme nature quoiqu'un peu faible. Pour Rebecca je ne puis arriver à démêler au juste ce qu'elle est. Je vous abandonne le recteur Kroll<sup>9</sup> encore un de ces sectaires inflexibles !

Ici nous avons tous été très émus de l'attentat sur Labori<sup>10</sup> et nous suivons avec inquiétudes les nouvelles de sa santé. Si ce n'est pas un fanatique qui a fait cela, l'état des choses devient inquiétant et il serait à redouter que la fin du jugement ne se passe pas sans événements encore plus graves.

Vous savez que si c'est pour moi que vous vous escrimez ainsi sur le tennis il ne faut pas vous inquiéter : si je l'aime beaucoup, je sais aussi m'en passer, et d'ailleurs il y en a qui sont plus passionnés que moi pour ce jeu.

C'est très sot d'avoir oublié votre acte de naissance<sup>11</sup> à Paris et d'être obligé d'aller par cette chaleur, le chercher. D'ailleurs n'aurait-il pas été assez tôt en septembre. C'est absurde il n'y a personne pour vous soigner rue la Boétie et vous allez vous nourrir de je ne sais quelle odieuse cuisine et faire trente-six mille bêtises sous le prétexte qu'il ne faut pas penser à soi !!!! Mais vous connaissez mes sermons à ce sujet, aussi je vous en fais grâce. Seulement à quoi et à qui cela servira-t-il lorsque votre estomac de plus en plus délabré sera cause de toutes sortes de maux qui vous rendront hargneux et incapable de tout travail et peut-être aboutiront à une fin prématurée<sup>12</sup>. Vous avez une nature très riche et je crois qu'on est responsable des dons dont on n'est que le dépositaire et qu'il faut les faire valoir et les rendre utiles comme dans la parabole des talents. Or le physique, malheureusement, influe beaucoup sur le moral et pour les gens qui pensent et qui veulent agir beaucoup, un corps sain est très nécessaire pour garder l'équilibre. Que je suis ennuyée aujourd'hui, n'est-ce pas, mon Jean aimé ?? C'est dans dix jours maintenant que vous pourrez me

---

*au changement, de l'acte à l'acte. Ce n'est pas que le christianisme soit faux, mais que ce n'est qu'un reflet humain imparfait d'une partie de la vérité. La vérité n'a jamais été, ne peut jamais être, contenue dans un credo ou un système !* » <http://www.victorianweb.org/>

<sup>7</sup> Voir la lettre du lundi 14 août 1899.

<sup>8</sup> Rosmer est un pasteur. Sa femme, Beate, se suicidera en se jetant par-dessus un pont. On apprend par la suite que c'est la domestique Rebekka qui a poussé Beate au suicide afin de pouvoir se marier avec Rosmer.

<sup>9</sup> Le recteur Kroll est un proviseur de lycée, conservateur.

<sup>10</sup> Fernand Labori (1860-1917) était l'avocat de Mathieu Dreyfus, frère du capitaine Alfred Dreyfus, et de Lucie Dreyfus, femme du capitaine. Il les défendra comme parties civiles contre le commandant Esterhazy, espion au service de l'Allemagne qui participera activement à l'accusation du capitaine Dreyfus en 1894. Celui-ci est soupçonné d'avoir livré à l'Empire Allemand des documents français secrets et sera innocenté définitivement en 1906 par la Cour de cassation. Les tensions entre dreyfusards et antidreyfusards se dérouleront sur une douzaine d'année, ainsi, le 14 août 1899, l'avocat Labori sera victime d'un attentat à Rennes au moment où devait se dérouler un énième conseil de guerre concernant l'affaire Dreyfus.

<sup>11</sup> Pour le mariage prévu le lundi 25 septembre 1899.

<sup>12</sup> Jean gardera un estomac fragile des suites d'un voyage en Palestine en 1898, où il aurait bu une eau non potable.



tenir dans vos bras. Et pourquoi pleuvrait-il pendant ces quatre jours. A quoi sert de voir les choses en noir ?

Vous ne m'avez jamais dit si votre photo avait fait pousser beaucoup de cris à votre famille.

Je suis heureuse de n'avoir pas été là le jour du déballage Léo<sup>13</sup> : il m'est impossible de prendre cette famille au sérieux et quant à M<sup>me</sup> Léo j'ai un fou rire continu et inextinguible tout le temps qu'elle est là. Enfin j'espère que vous avez été aussi aimable que vous pouvez l'être ce qui n'est vraiment pas mal, je dois avouer, sauf quand vous vous oubliez trop en de graves observations.

Je vous gêne aujourd'hui, cette lettre me semble interminable et va vous rendre terriblement exigeant pour quand j'en écrirai de plus courtes. Ce n'est pas diplomatique de montrer ainsi toute la mesure de ce que je puis faire, seulement il y a des jours où je suis plus ou moins inspirée.

Votre très tendrement.

*Suzanne.*

20- SUZANNE A JEAN

[Jeudi] 17 août [18]99

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>1</sup>

Mon Jean

Je suis absolument incapable de vous écrire une longue lettre aujourd'hui ayant passé une matinée très émotionnante attendant d'un moment à l'autre la naissance de bébé Hoffet<sup>2</sup> : Marthe, Yvonne et moi nous nous sommes promenées comme des âmes en peine, ne pouvant rien faire, et ne pouvant rester tranquilles : enfin vers midi on est venu nous annoncer que notre sœur avait un beau petit garçon très vigoureux. Nous sommes montées peu après contempler notre neveu qui, quoique vous puissiez en dire, est délicieux. Nous avons aussi pu embrasser Alice qui va très, très bien.

Maman me charge de vous demander de communiquer la nouvelle de sa part à vos parents.

Vous voilà donc promu à la dignité d'oncle, mais je crains que votre cœur dur n'en soit nullement ému. Vous m'avez écrit une lettre exquise ce matin qui m'a aidée à attendre plus patiemment l'événement.

Dans un ou deux jours lorsque Maman se sera un peu remise des fatigues et des émotions de cette longue nuit et matinée d'attente, je lui parlerai de l'invitation de vos amis et vous dirai ce qui sera décidé, si c'est elle ou vous qui écrira, et si les quatre autres pourront être invités.

---

<sup>13</sup> Personnes non identifiées.

<sup>1</sup> Papier à en-tête.

<sup>2</sup> Hervé Hoffet (1899-1937) est le premier enfant d'Alice Weyher, grande sœur de Suzanne et de Georges Hoffet.

J'ai reçu ce matin une très très gentille lettre de Monsieur Sautter, nous remerciant pour nos photos. On le sent tout ému de l'attentat sur Labori<sup>3</sup> et tout vibrant à ce qui se passe à Rennes, à Paris et ailleurs relatif au jugement. Dans la fin de sa lettre, il ne vous oublie pas dans ses messages et je vous les transmets.

Vous serez bon aujourd'hui et me pardonnerez cette lettre courte et plate en songeant que c'est mon premier neveu et l'enfant d'une sœur très aimée et en pensant que je vous aime toujours plus que je ne sais le montrer dans mes lettres.

Votre *Suzanne*.

21- SUZANNE A JEAN

[Vendredi] 18 août [18]99

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>1</sup>

Mon Jean aimé

Il me reste un peu sur la conscience de vous avoir écrit une si ennuyeuse lettre hier. Aussi comme tout est rentré dans le calme aujourd'hui, qu'Alice va admirablement, que le jeune Hervé dort comme un bienheureux, je vais essayer de vous dédommager un peu sans cela vous seriez capable d'en vouloir toute votre vie à ce pauvre petit innocent bonhomme de neveu.

Vous m'amusez beaucoup en commençant par me dire que vous êtes tout à fait de mon avis pour *Âmes Solitaires*<sup>2</sup> quand la suite de ce que vous dites prouverait que vous n'êtes pas *tout à fait* pourtant de mon avis, et d'ailleurs vous auriez bien raison de garder votre manière de penser si vous croyez être dans le vrai. Peut-être en effet, je manque un peu d'indulgence envers Johannes, mais il me semble que j'en aurais davantage si l'auteur le présentait différemment. Mais précisément il ne m'a pas fait l'effet d'un emballé qui sacrifierait *tout* à son idée. Il m'a fait plutôt l'effet d'un rêveur égoïste. Et quand vers la fin, aux reproches que lui fait sa mère, il répond : « Et moi-même, ne faut-il donc pas que je pense à moi-même » ou quelque chose d'approchant, ne dirait-on pas que dans le cri il se montre inconsciemment tel qu'il est. Il me semble être un de ceux qui veulent rester « eux-mêmes » mais de la mauvaise manière. Maintenant je puis me tromper et je ne fais que vous donner là *mon* opinion sans aucune garantie sur sa justesse.

Ce que vous me dites des boiseries couleur saumon du salon, me fait frémir ! Je trouve même cela beau qu'ils n'aient commis que cette monstruosité-là.

---

<sup>3</sup> Voir la lettre du mercredi 16 août 1899.

<sup>1</sup> Papier à en-tête.

<sup>2</sup> Voir les lettres du mardi 15 août 1899 et du mercredi 16 août 1899.

Pendant que nous sommes au pratique, Maman ne demande pas mieux que d'inviter aussi les Cornélis de Witt<sup>3</sup> si vous le jugez bon ; et en ce cas vous prie de donner leur adresse et demande aussi s'il ne faudrait pas renvoyer alors une nouvelle invitation aux François<sup>4</sup> avec le numéro exact. Pour vos amis vous pouvez parfaitement les inviter de la part de Maman, car celle-ci est accablée en ce moment sous une volumineuse correspondance. Maintenant dites-moi franchement, les yeux dans les yeux si vous tiendriez à avoir à notre mariage l'un ou l'autre, des « bouches trous<sup>5</sup> » disponibles ou tous les quatre, car en ce cas j'en parlerai à Maman et ce sera tout ce qu'il y aurait de plus facile à arranger.

Je viens de m'interrompre pour aller déjeuner et puis voir si le mioche dormait toujours. Marthe l'a d'abord pris dans ses bras, puis moi et il n'a pas plus bougé qu'une marmotte. Il faut que les lettres pour le Val-Richer partent à 1 h ½ et comme j'attends toujours cet horrible facteur avant de vous écrire il ne reste souvent pas un temps énorme car ce monstre vient de plus en plus tard !

Dimanche dernier j'ai fait réclamer *Brand*<sup>6</sup> à la poste et je n'en avais plus entendu parler jusqu'à ce matin où le facteur m'a apporté un bout de papier pour attester en votre nom que je n'avais rien reçu. J'ai signé très docilement Weyher pour de Schlumberger et ne sais ce qu'il en adviendra et si vous verrez ce livre un jour ou l'autre.

J'éprouve un grand besoin aujourd'hui de vous dire un tas de douces et gentilles choses mais je m'aperçois que je ne pourrais les détailler tant je sens que c'est un sentiment de grande confiance et d'immense tendresse qui me tourne tout entière vers vous. Oui mon Jean, elle est toute pour vous cette tendresse sauvage qui s'était calmée peu à peu après m'avoir souvent fait pleurer en secret en songeant que personne n'en avait spécialement besoin. Mais ne croyez pas pour cela que c'est ce besoin de me donner sans réserve qui m'a fait vous aimer comme étant n'importe lequel premier venu. Non, je sens que c'est quelque chose d'infiniment plus élevé, plus fort qui m'unit à vous et que je ne saurais définir. D'ailleurs je préfère ne pas trop chercher à analyser ce sentiment de peur d'en enlever de son intensité et un peu de son caractère sacré. Je me fais l'effet de divaguer légèrement en ce moment et si je n'oubliais heureusement assez vite ce que je vous écris tout en continuant à le

---

<sup>3</sup> Cornélis de Witt (1828-1889) est l'oncle de Jean Schlumberger du côté maternel. Il s'est marié à Pauline Guizot (1831-1874) en 1850. De cette union naîtra sept enfants : Marie (1851-1895), Cornélius (1852-1923), Robert (1853-1881), Pierre (1857-1892), Rachel (1861-1879), Suzanne (1866-1934) et François de Witt (1870-1939). Suzanne invite les enfants de Cornélis de Witt et de Pauline Guizot.

<sup>4</sup> François de Witt Guizot, sa femme Marthe Renouard de Bussière et leurs enfants.

<sup>5</sup> Quatre des amis de Jean sont en ballotage et attendent la confirmation de leur invitation en fonction de la place restante disponible d'où le fait que Suzanne les nomme « les bouches trous ».

<sup>6</sup> *Brand* est une pièce de théâtre en cinq actes, écrite par Henrik Ibsen en 1866. C'est l'une des œuvres qui consolidera l'amitié de Jean et de Théo Sueur. Schlumberger écrit à son propos : « *Lui, logique à la façon de Brand (la pièce d'Ibsen nous avait fait grande impression).* » (*Éveils*, p. 95).

sentir, à le penser en des termes moins absurdes, je crois que je n'oserais plus vous regarder en face après m'être ainsi abandonnée : je le fais si rarement !

Oh ! mon Jean, je commence à comprendre tout à fait ce qu'est l'amour et à réaliser que vous m'aimez. Et cela doit être épouvantable de ne pas pouvoir aimer celui qui vous aime !! Aussi suis-je heureuse, heureuse et je me sens si riche.

Votre *Suzanne*.

22- SUZANNE A JEAN<sup>1</sup>

[Samedi] 19 août [18]99

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>2</sup>

Mon Jean

Je ne sais qui accuser, ou encore ce misérable petit garçon qui emporte vos lettres, ou la poste, mais ce matin il n'y avait de nouveau pas ma lettre. J'espère la trouver ce soir à 4 h à Mayenne où je vais avec Marthe et Eugénie cet après-midi – c'est déjà si long d'attendre d'un matin au suivant pour lire des choses douces qui vous remplissent le cœur ! Et je sens un grand vide lorsque un jour la lettre manque. Enfin vous n'y pouvez rien et je ne veux pas vous désoler inutilement par mes lamentations.

En ce moment une bonne partie de mon temps est consacré à la correspondance. J'écris fréquemment à Françoise de J[uge]<sup>3</sup>, pauvre petite. Vous savez qu'elles ont leur père très malade et même pendant des semaines à la mort – depuis hier, heureusement, les nouvelles sont meilleures, le danger est écarté pour le moment, mais lui qui est l'activité en personne, il est probablement condamné à une vie d'immobilité et les médecins ont l'air de laisser entrevoir qu'il traînera jusqu'à la fin qui sera plus ou moins prochaine.

Depuis que j'ai été chez les de Juge à Montespieu<sup>4</sup>, je ne puis plus voir tout à fait M. de J[uge] malgré son extérieur pénible, avec les mêmes yeux que des étrangers : à voir la véritable adoration de ses filles pour lui, combien il est aimé et respecté dans tout le pays par tous, et aussi par nombre de voisins qui sont de véritables amis pour lui et qui le prouvent joliment en ce moment, il faut vraiment croire qu'il y a au fond de cet homme énormément plus qu'il ne paraît à la surface. En tous cas, je

---

<sup>1</sup> Calvados. Monsieur Jean de Schlumberger. Château du Val-Richer. Par Lisieux.

<sup>2</sup> Papier à en-tête.

<sup>3</sup> Françoise de Juge est l'une des trois filles du couple formé par Paul de Juge de Montespieu et Mathilde Velay (1850-1923). Ils auront aussi deux autres filles : Louise et Henriette. Françoise de Juge se mariera en 1902.

<sup>4</sup> Montespieu fait ici référence au château de Montespieu qui se trouve dans la commune française de Navès. Cette commune se situe dans l'arrondissement de Castres et appartient au département du Tarn. La famille de Juge acquiert par Antoine de Juge le château en 1680, dont elle sera propriétaire jusqu'en 1964, date à laquelle mourra Henriette de Juge de Montespieu. Le château est classé monument historique depuis 1992.

suis sûre d'une chose c'est qu'il y a en lui une rare et immense bonté. Les enfants, nous racontent ce matin de traits vraiment très touchants dans un pays extrêmement catholique et étroit d'idées. C'est d'abord la supérieure des sœurs de Castres<sup>5</sup> faisant avec une autre le long trajet de Castres à Montespieu exprès pour venir témoigner aux de Juge leur sympathie et leur dire que depuis la maladie de M. de J[uge] toute leur communauté n'avait cessé de prier pour lui. Puis c'est le curé de la commune qui leur a fait demander si elles seraient choquées qu'il dise à une de ses messes des prières pour le rétablissement de leur père. Ces pauvres petites ont bien besoin de témoignages d'affection en ce moment, car en plus de l'état inquiétant de leur père, leur mère qui ne leur rend souvent pas la vie des plus faciles habituellement, est dans un état nerveux très grand ce qui rend les choses encore plus pénibles.

Aujourd'hui je vais donc à Mayenne avec Marthe et l'enfant Euge goûter chez Jenny Clénet<sup>6</sup> (la vieille demoiselle). Nous devons revenir par S<sup>t</sup> Georges-Buttavent<sup>7</sup> pour passer à « la Croix Roseau<sup>8</sup> » arrêter définitivement notre cuisinière que vous avez vue.

La première cloche a sonné il y a dix minutes aussi vais-je vous abandonner à votre triste sort pour venir vous retrouver plus tard.

Me revoici.

Je songeais hier soir assez mélancoliquement que j'aurai fort à faire – et qui sait peut-être sans succès – pour me débarrasser de ce sentiment absurde d'être de trop, d'être une gêne ou un ennui pour les autres qui a été une telle entrave durant toute ma vie dans tout ce que je voulais faire. Et c'est pour cela que j'ai eu tant de peine à réaliser que votre affection était pour moi, tout à fait pour moi et non pas pour un idéal dont vous m'aviez enveloppée !

Je me sens décidément beaucoup de vague à l'âme aujourd'hui et un tas de pensées emmêlées et confuses s'agitent nébuleusement au fond de mon cerveau. Je vous demande pardon si ma lettre s'en ressent et dites-vous bien surtout que si mes pensées passent avec rapidité du noir au rose, et du rose au noir, il y a une chose qui ne varie jamais : je vous aime toujours autant et je suis toujours

Votre *Suzanne*.

---

<sup>5</sup> Les sœurs de Notre-Dame de l'Immaculée Conception de Castres est une organisation religieuse fondée en 1836 par Émilie de Villeneuve. Cette congrégation a pour but d'accueillir des jeunes filles abandonnées et pauvres. Les sœurs occupent aussi plusieurs fonctions : rendre visite à des malades, aux prisonniers, assurer l'enseignement du catéchisme, etc.

<sup>6</sup> Jenny Clénet est une amie de la famille Weyher à Mayenne. Elle a probablement un lien familial avec François Louis Clénet, mécanicien de l'usine de Fontaine-Daniel dans les années 1840. (*Tissu Topique, Toiles de Mayenne à Fontaine-Daniel depuis 1806*, préface de Régis Debray, Paris, Éditions Gallimard Loisirs / Toiles de Mayenne, 2006, p. 65).

<sup>7</sup> Saint-Georges-Buttavent est une commune française située dans le département de la Mayenne. C'est dans cette commune que le couple Schlumberger se mariera le 25 septembre 1899. Trois villages la constituent : Saint-Georges-Buttavent, la Chapelle-au-Grain et Fontaine-Daniel.

<sup>8</sup> La Croix Roseau est une route du village de Saint-Georges-Buttavent.

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>1</sup>

Je viens de recevoir vos deux lettres : j'ai vu qu'elles sont datées toutes deux du 19 août à Lisieux<sup>2</sup> et sont arrivées ensemble à Mayenne le 20 août. A qui la faute ?

Quel enfant, quel enfant vous êtes !!!! Hélas, je crois que j'oublierais le monde entier plutôt que vous, donc vous pouvez être sans aucune jalousie envers le tout petit enfant<sup>3</sup> qui dort là-haut.

Je reconnais que vous avez parfaitement raison pour *Le Canard Sauvage*<sup>4</sup>, et en y réfléchissant depuis je l'ai compris comme vous. Généralement lorsque je lis un livre, j'en reçois tout d'abord une impression – impression qui varie selon l'état d'esprit dans lequel je me trouve au moment où je le lis – impression analogue à celle que l'on reçoit d'un tableau, d'une œuvre musicale, la première fois qu'on l'entend et qui se modifie souvent étrangement après à la réflexion, tellement même parfois que l'on ne peut se rappeler cette première impression.

J'ai peu de temps pour vous écrire aujourd'hui car j'ai encore à écrire à Betsy<sup>5</sup> pour son anniversaire et d'ailleurs si j'essayais de débrouiller tout ce qui s'agite, se contredit, bouillonne au fond de mon cerveau depuis quelques jours, il me faudrait un temps indéfini, et encore je doute si j'y réussirais.

Ici tout le monde étant à peu près du même avis, l'on ne discute pas beaucoup, mais les journaux sont lus aussi avec avidité. Malheureusement – triste preuve de ma déchéance – je n'ai plus la tête assez lucide pour les lire d'une façon suivie et je ne reconnais presque plus en moi-même la personne qui, il y a quelques mois à peine au moment de la publication de l'enquête<sup>6</sup>, ne pensait plus qu'à cela, n'avait ni trêve, ni repos jusqu'à ce qu'elle ait dévoré toutes les dépositions ! J'en veux un peu à l'amour d'être un tel bouleversement, mais j'espère peu à peu retrouver l'équilibre.

Je me sens en proie aujourd'hui à de vagues tristesses, à des doutes, des appréhensions de je ne sais quoi – mais je pense qu'une bonne partie de tennis va chasser tous ces papillons noirs.

---

<sup>1</sup> Papier à en-tête.

<sup>2</sup> Jean est alors dans la propriété de famille du Val-Richer, à une dizaine de kilomètres de Lisieux (Calvados).

<sup>3</sup> Hervé Hoffet.

<sup>4</sup> Voir la lettre du mardi 15 août 1899.

<sup>5</sup> Betsy ou Élisabeth Weyher (1870-1944), grande sœur de Suzanne, est née le 22 août ce qui explique la lettre de Suzanne en partance du 20. Elle s'est mariée le 29 mars 1897 avec Justin Poussiègue (1863-1948). Ils auront quatre enfants : Gérard, Denise, Madeleine et Jacques Poussiègue.

<sup>6</sup> « La publication de l'enquête » concerne l'Affaire Dreyfus et fait référence à la publication du procès-verbal de l'enquête réalisée par la chambre criminelle de la Cour de cassation, publiée dans *Le Figaro* du 31 mars 1899. Le 19 septembre 1899, Alfred Dreyfus sera gracié par le président de la République, Émile Loubet.

Je crois avoir vu cet ami d'Henri à Fontaine-Daniel il y a six ou sept ans – une grande allumette rousse à l'air très délicat si je m'en souviens bien. En tous cas j'en ai souvent entendu parler. Je ne sais vraiment ce que j'ai aujourd'hui, mais je suis dans un état d'esprit vraiment déplorable contre lequel je finirai par me fâcher, et j'ai des envies folles de pleurer devant mon impuissance à vous écrire une lettre moins absurde.

Quelqu'un me comparait un jour à un ciel très bleu sur lequel passeraient de temps à autre des nuages très noirs. Et c'est un peu vrai. Malgré cela vous m'aimerez toujours, n'est-ce pas, et vous essayerez de me comprendre même lorsque je ne peux plus me comprendre moi-même.

Mon Jean, mon Jean aimé ! Pardonnez-moi cette inepte lettre car si je ne sais pas écrire je saurai aimer.

Votre Suzanne.

24- SUZANNE A JEAN

[Lundi] 21 août [18]99

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>1</sup>

Je suis de nouveau furieuse ! Pas de lettre ce matin de nouveau. J'aimerais bien savoir si la même irrégularité a lieu pour les lettres que vous recevez de moi. Je me demande si ce misérable petit garçon n'oublie pas souvent des lettres au fond de sa poche !

Je viens de passer un bon petit moment de tranquille causerie avec Alice avant de m'installer à vous écrire. Mes sœurs sont toutes désolées, et elle en particulier que Gustave Soulier<sup>2</sup> ne se trouve pas sur la liste des amis que vous demandez pour les festivités du 26 et 27 septembre<sup>3</sup>. A propos de frères et d'amis, n'y aurait-il pas parmi eux des voix justes. Anna Denis<sup>4</sup> et Marthe organisent un chœur pour chanter à notre mariage et les voix d'hommes manquent : cela ne nécessite pas des voix extraordinaires, un filet de voix suffirait pourvu qu'il soit juste et son propriétaire tant soit peu musicien, car parmi les voix de femmes la plupart seront des voix non travaillées, entr'autres il y aura les deux petites Bazin<sup>5</sup> qui ont quatorze et quinze ans.

---

<sup>1</sup> Papier à en-tête.

<sup>2</sup> Gustave Soulier (1872-1937) est un historien d'art. Il écrit dans la revue *Art et décoration* en 1898 et devient secrétaire de rédaction en 1899. Il sera l'auteur d'une thèse sur *Les Influences orientales dans la peinture toscane* (1926) et dirigera l'Institut français de Naples.

<sup>3</sup> Le mariage ayant lieu le lundi 25 septembre 1899, les festivités se dérouleront sur deux jours.

<sup>4</sup> Anne-Marie Flavie Bazin (1867-1958), dite « Anna », est mariée depuis le 31 août 1889 avec Paul Denis (1863-1942).

<sup>5</sup> Germaine et Henriette Bazin sont les deux filles d'Alice Denis (cousine du côté maternel de Suzanne) et de Philippe Gaston Bazin (1854-1905), frère d'Anna Denis.

Hier soir une partie de la famille a dîné à F[ontaine]-D[aniel], c'est-à-dire les petits Ferrand<sup>6</sup>, Georges Hoffet et moi. Un clair de lune splendide a rendu encore plus exquise cette soirée qui m'a rappelé tant de vieux souvenirs et cela m'a fait un bien inexprimable de revoir ce vieux clos baigné dans cette clarté purifiante.

Le retour aussi a été délicieux entre 10 et 11 h.

Je ne saurais vous dire quel souvenir ineffaçable je garderai toujours me semble-t-il des vacances à F[ontaine]-D[aniel] et il n'y a rien tant que j'aime que de retrouver tel coin du clos ou de la campagne environnante sous tel ou tel aspect qui a fait souvent date dans ma vie. C'est dans ce coin de la Mayenne que je me retrouve le mieux ; tout ce que j'ai été, tous mes rêves d'avenir ! Ça a toujours été pendant cette période des vacances que ma vie intérieure prenait un nouveau développement, car tout ce que j'absorbais pêle-mêle à Paris par l'observation des gens et des choses, se tassait alors en des causeries avec Euge, en des discussions entre nous Weyher, et nos plus jeunes cousins Denis, en des songeries solitaires. C'est alors aussi que je lisais beaucoup et que je ressentais l'ivresse de l'esprit qui s'ouvre et s'épanouit. Et ce qui me semble curieux c'est de penser que nos souvenirs de cette période de jeunesse sont différents, que nous ne pourrions jamais les revivre ensemble et que nous ignorons chacun les impressions, les influences, le courant de choses qui nous a formés l'un et l'autre jusqu'ici. Et cela me paraît parfois un peu triste tout ce passé dont vous êtes absent.

J'ai encore une très vague lueur d'espoir qu'Yvonne en allant accompagner son mari à la gare trouvera à la poste votre lettre. Lucien est parti ce matin pour ses 28 jours<sup>7</sup>.

Vous ne m'avez jamais répondu à propos des quatre amis de second ou troisième ordre que vous pourriez inviter s'il y avait de la place<sup>8</sup>. Je vous dis qu'il y aura toujours assez de place, car pour le logement on les mettra n'importe où et pour le dîner on fera une petite table pour les enfants s'il y a lieu. Pensez que peut-être vous ne vous marierez qu'une fois dans votre vie : ne soyez donc pas trop discret.

J'attends la voiture, retour de Mayenne, avec impatience.

Je vous aime, mon Jean, avec toute la tendresse dont je suis capable et veux être digne de la confiance que vous avez en moi.

Votre Suzanne.

---

<sup>6</sup> Jean Ferrand et sa sœur sont les enfants du couple Yvonne Weyher et Lucien Ferrand.

<sup>7</sup> Pour son service militaire.

<sup>8</sup> Voir la lettre du vendredi 18 août 1899 à propos du mariage.



Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>1</sup>

Mon Jean

Je suis heureuse que vous n'ayez pas compris que c'était des premiers temps que je parlais et non de maintenant et que je n'avais plus l'ombre de soupçons sur votre amour, car sans cela vous ne m'auriez pas écrit la lettre que j'ai reçue ce matin qui m'inonde de joie et vient affermir la douce certitude qui a fait place en moi depuis quelques temps aux craintes folles, aux appréhensions vagues qui me troublaient. Oui, je crois absolument au désintéressement, à la noblesse de votre amour, j'y crois malgré tout ce que cela a d'étonnant, d'irréel, d'inconcevable !

Je vous en prie ne faites plus l'essai de m'envoyer votre lettre par une levée plus tardive car c'est moi qui en souffre.

Je pense que peut-être il suffira d'apporter les quatre photos que vous demandez avec moi samedi. Quant aux vôtres j'aimerais bien en avoir dix. Il y a trois tantes et sept ménages de cousins. Si vous pouviez me les envoyer avant mon arrivée je pourrai les distribuer à F[ontaine]-D[aniel].

Ecrivez-moi vendredi aussi car je partirai d'ici après l'arrivée du facteur. Je trouve ce jeune Maurice<sup>2</sup> fort indiscret : nous lui resservirons cela dans quelques dix ans lorsqu'il sera fiancé à son tour. J'ai passé toute la matinée avec Alice, puis Yvonne et Marthe sont venues. Yvonne est arrivée nous lire dans le journal les troubles qui ont eu lieu hier à Paris<sup>3</sup> : c'est désolant et je me demande comment tout cela finira. Je relis votre lettre d'hier pour la centième fois au moins. Je voudrais presque la lire à genoux tant ce grand amour qui s'y lit me semble chose sacrée et infiniment trop beau pour moi. Mais je veux être humble et comprendre enfin que pour être aimée il n'est pas besoin de mériter l'amour. Oh ! Mon Jean, l'heure de la poste avance et je reste comme en extase sans pouvoir me décider à traduire en mots tout ce que vous avez allumé en moi. Mais forte de votre amour je me sens capable de remuer des montagnes. Vous avez tué l'orgueil en moi qui voulait me faire croire que n'étant pas supérieure à la moyenne des femmes, je n'avais aucun droit à l'amour tel que je le rêvais.

Votre Suzanne.

---

<sup>1</sup> Papier à en-tête.

<sup>2</sup> Maurice Schlumberger (1886-1977) est le petit-frère de Jean Schlumberger. Il sera banquier et épousera en 1914 Françoise Monnier (1891-1985).

<sup>3</sup> Une manifestation anarchiste dreyfusarde s'est déroulée à Paris le dimanche 20 août 1899. *Le Journal du Peuple* a invité la population à se réunir place de la République, anciennement place du Château-d'Eau. Les manifestants ont pris d'assaut l'Église S<sup>t</sup> Joseph en signe de protestation contre l'Église catholique qui est antidreyfusarde et antisémite selon les anarchistes.

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>1</sup>

Décidément je suis abonnée à recevoir deux lettres tous les deux jours au lieu d'une tous les jours. Encore ce matin votre lettre d'hier ne m'est pas arrivée et je pense que je l'aurai demain avec celle que vous m'écrivez aujourd'hui. Je ne comprends vraiment pas ce qui arrive car voici la quatrième fois que la même chose arrive et je commence à la trouver plutôt mauvaise. Ce que je ne puis comprendre, c'est qu'une lettre sur deux m'arrive parfaitement le lendemain matin du jour où elle a été écrite tandis que l'autre met deux jours à me parvenir.

J'ai très peur que Bois-Salair et toutes les festivités obligatoires qui s'y donneront pour notre mariage ne donnent à votre ami [Théo] Sueur une tout autre idée de nous que la réalité et ne le rendent plus triste encore pour vous. Que voulez-vous l'on ne peut empêcher la plupart des gens qui viennent à un mariage, d'y venir avec le désir, quelques-uns de bien boire et manger, et la bonne moitié du reste avec l'espoir de bien s'amuser. Pourtant nous aurons la consolation de nous dire que cela eût pu être pire – que nous échappons à l'épluchage que nous aurions subi de la part de la « société protestante », que nous serons presque entièrement en famille et que le reste sera, à part le sous-préfet et famille<sup>2</sup>, le médecin et sa femme et une ou deux autres personnes au plus de Mayenne – tout le reste sera braves paysans. Puis nous aurons les arbres, l'herbe autour de nous.

C'est donc samedi que j'arrive par le train de 7 h 18<sup>3</sup>. Maintenant que j'y réfléchis j'ai peur que cette heure d'arrivée ne gêne vos parents horriblement s'il est dans les habitudes du Val-Richer d'aller chercher les arrivants à la gare, car alors la malheureuse personne qui se dévouerait, et je crains qu'en ce cas ce serait votre mère, dînerait à des heures impossibles de tôt ou de tard. Écrivez-moi franchement si cela est trop gênant et alors j'enverrais un télégramme pour dire par quel train plus convenable je débarquerais à Lisieux.

J'écris à votre mère quand même aujourd'hui pour lui annoncer définitivement mon arrivée samedi à 7 h 18.

Tout est de plus en plus paillason ici et les feuilles de bouleaux jaunissent ; tout se dessèche même mon esprit et je ne puis rien en extraire aujourd'hui pour vous ; d'ailleurs votre lettre qui m'a

---

<sup>1</sup> Papier à en-tête.

<sup>2</sup> Charles Rosse, né à Saint-Servan en Ille-et-Vilaine le 27 septembre 1853, décédé en 1917, a été sous-préfet de la Mayenne de 1894 à 1904. Il sera accompagné de sa femme, Marie Marguerite Billion (1861-1941) et de ses enfants : Charles, Renée et Suzanne Rosse. Ces informations nous ont été aimablement communiquées par Christine Mary, chef du service des archives anciennes et modernes aux Archives départementales de la Mayenne.

<sup>3</sup> Suzanne arrivera à Lisieux le samedi 26 août 1899. L'interruption de la correspondance jusqu'au lundi 11 septembre 1899 inclus justifie sa présence aux côtés de Jean.

manqué ce matin de nouveau est aussi pour une bonne part dans cette sécheresse de mon cerveau : j'en suis quitte pour relire et relire encore vos deux lettres d'hier. Tâchez donc de découvrir pourquoi vos lettres sont si irrégulières.

Que voulez-vous que je vous dise ? Peut-être que d'autres à ma place mettent à profit ces lettres pour faire une confession générale, exposer systématiquement toutes leurs idées, leurs projets d'avenir etc. Mais cette sorte d'étalage de soi-même me répugne et d'ailleurs tout est trop confus et vague au-dedans de moi. Je laisse au temps le soin de découvrir à vos yeux peu à peu ce que je suis et ce que je peux être. C'est dans la lutte, l'action en commun que nous apprendrons à nous connaître parfaitement l'un l'autre et non pas en exposant d'avance nos théories.

Je vous demande pardon de cette lettre peu intéressante et j'espère que vous ne jugez pas de l'étendue de mon affection par ces lignes ternes et sèches que je vous écris chaque jour car vous vous tromperiez terriblement.

Je vous envoie tout ce que j'ai de tendresse pour vous.

Votre tout à fait à vous.

Suzanne.

27- SUZANNE A JEAN

[Jeudi] 24 août [18]99

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>1</sup>

Mais mon Jean aimé, quelle idée croyez-vous donc que je me fais de ma propre valeur pour me croire si exigeante ? Ce n'est que lorsqu'on a beaucoup soi-même que l'on est en droit d'exiger beaucoup d'un autre.

Voyez-vous au fond, au fond tout à fait, j'ai tellement la certitude que tout ira bien et toujours de mieux en mieux parce que si nous n'apportons rien d'autre, nous apportons chacun, en tous cas, beaucoup de sincérité, une grande bonne volonté et un cœur très aimant – et c'est l'essentiel. Ne médisez pas de vous-même en vous comparant à un bon chien : vous m'êtes beaucoup plus que cela et vous le savez bien ; vous sentez bien que mon affection pour vous n'est pas celle d'un être supérieur pour un inférieur, mais c'est celle d'égal à égal et toute faite de respect et de confiance. Oui, vous ne pouvez pas vous défaire de l'idée qu'à nous autres, femmes, même aux plus sérieuses, il nous faut toujours un certain vernis brillant chez l'homme que nous aimons et que *toutes* nous nous laissons prendre comme les alouettes par ce qui miroite.

---

<sup>1</sup> Papier à en-tête.

Oh ! bien non ! Jean, vous vous trompez en cela : tout ce qui est surface m'est indifférent pourvu que vous *marchiez* ; et alors quoiqu'il arrive, que vous tombiez, que vous perdiez courage ou que vous remportiez des triomphes, je serai toujours près de vous avec la même tendresse fidèle et infinie.

Votre lettre qui ne m'est pas arrivée hier matin a été trouvée à la poste à Mayenne dans l'après-midi avec celle de votre mère, évidemment il y a eu un petit retard quelconque. Cette lettre de votre mère s'est croisée avec le petit mot que je lui ai écrit hier : voulez-vous lui dire combien j'ai été sensible à ses lignes affectueuses.

Qu'ont-ils tous à reprocher à votre écriture. Elle est très lisible et démontre une nature franche et en dehors, contrairement à la mienne, écriture hypocrite, résultat de l'habitude qui a poussé graduellement en moi de me renfermer en moi-même et de ne rien laisser transparaître. J'aimerais bien voir l'écriture des illustres Conrad, Daniel et Co !!!!!!!!!!!!!!!

Comme je vous l'avais dit cela ne fait pas l'ombre d'un pli, invitez vos quatre autres amis, on les casera à F[ontaine]-D[aniel] et mes sœurs sont ravies de penser qu'elles verront G[ustave] Soulier. Et cela ne gêne Maman en rien ni pour le logement, ni pour les repas.

Jean, Jean quel enfant terrible vous faites et quel effet de vieille antiquité momifiée, sans vie, sans enthousiasme, vous fais-je donc ? Mais c'est au contraire la chose la plus simple, la plus naturelle du monde que lorsqu'une idée vous possède, l'on cherche à l'exprimer en une forme quelconque et que l'on s'y essaye ; et pourquoi voulez-vous que je le trouve ridicule et que je vous octroie un pardon inutile.

Décidément vous avez bien peu de confiance en moi si vous craignez mon blâme ou même un sourire moqueur pour semblable chose ! Mais je me console en me disant que tout cela est encore « pour la forme » et qu'au fond vous n'aviez qu'une idée (et très excellente !) celle de me faire partager dès maintenant vos rêves, vos pensées ; seulement vous avez jugé encore nécessaire de me les servir sous un déguisement convenable.

Je réfléchis à propos de ce que vous me dites à propos du voyage<sup>2</sup>. Mais nous causerons de cela mieux au Val-Richer. Mais je ne sais si cette arrivée à Paris<sup>3</sup> dans un appartement à peine arrangé vide de bibelots et de choses accrochées au mur, ne serait pas un peu lugubre, et j'aurais la crainte que cela ne me laisse une fâcheuse impression pour tout le reste du voyage et qui ne sera pas du tout la même, j'en suis sûre, lorsque nous nous installerons définitivement chez nous au mois de

---

<sup>2</sup> Jean revient avec humour sur ce voyage : « 1899. Un couple dont l'aîné a vingt-deux ans. Ils n'ont pas craint le ridicule de choisir Venise pour leur voyage de noces [...] ». (Éveils, p. 171).

<sup>3</sup> Au 78, rue d'Assas dans le 6<sup>e</sup> arrondissement de Paris.

novembre et que nous pourrons arranger toutes ces différentes choses ensemble en y mettant le temps voulu. Enfin nous discuterons cela dans trois ou quatre jours.

Mon Jean, n'ayez plus de doutes sur vous-même vis-à-vis de moi et soyez sûr que *par vous* je suis et serai parfaitement heureuse. Les vagues tristesses qui m'agitent parfois viennent de moi-même, de ma nature un peu triste et qui doute souvent d'elle-même. Mais je crois que cette disposition à la mélancolie s'en ira de plus en plus, lorsque je m'épanouirai librement à côté de vous.

Voici que sonne l'heure du courrier. Adieu ; il me semble qu'aujourd'hui je vous aime un peu plus qu'hier et que tous les jours il en est ainsi.

Votre Suzanne.

28- SUZANNE A JEAN

[Vendredi] 25 août [18]99

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>1</sup>

Je suis furieuse ! J'ai peur que ma lettre d'hier ne vous soit pas parvenue ce matin et la faute en est à cet absurde petit domestique Henri.

Merci pour les photos.

Je ne sais où donner de la tête aujourd'hui entre votre lettre à écrire et une de remerciement, ma poupée à finir pour la distribution des prix de F[ontaine]-D[aniel]<sup>2</sup>, un chapeau à garnir, la composition de ma malle à étudier, des explications de choses que je laisse à faire pendant mon absence<sup>3</sup>, une apparition à F[ontaine]-D[aniel] pour voir Euge, distribuer nos photos et porter nos actes de naissance à Oncle Gustave<sup>4</sup> et lire dans le journal le débat entre Labori et Mercier<sup>5</sup>. Et par-dessus tout cela il fait une chaleur accablante. J'ai reçu hier le cadeau de Juge<sup>6</sup> (des trois enfants) qui me ravit mais qui a stupéfait, pour ne pas dire choqué (fait curieux ou plutôt non, pas curieux) les

---

<sup>1</sup> Papier à en-tête.

<sup>2</sup> Fontaine-Daniel est associée à l'entreprise de filature créée en 1806 par la famille Denis appelée « Toiles de Mayenne. » Paul Denis, fils de Gustave Denis, auquel il succèdera, et d'Eugénie Reine Merle d'Aubigné, essaiera avec sa femme, Anne Bazin (1867-1958) de consolider les liens entre les ouvriers et l'entreprise familiale en distribuant, par exemple, des cadeaux de naissance ou même en proposant des spectacles. Suzanne contribue à ces échanges en confectionnant une poupée.

<sup>3</sup> Suzanne partira le lendemain pour Lisieux (voir la lettre du mercredi 23 août 1899).

<sup>4</sup> Gustave Denis (1833-1925) est l'un des oncles de Suzanne. Il s'est marié le 19 juillet 1860 avec Eugénie Reine Merle d'Aubigné (1839-1923) avec qui il aura neuf enfants : Alice (1861-1939), Paul (1863-1942), Hélène (1865-1932), Léon (1867-?), Georges (1868-1950), Gustave (1870-1871), Henri (1872-1915), Blanche (1873-?) et Eugénie (1875-1959). Ingénieur diplômé de l'École centrale des arts et manufactures, il participe activement à l'essor de l'entreprise de filature et de tissage de Fontaine-Daniel. Aujourd'hui l'entreprise est dirigée par Grégoire et Raphaël Denis. Si Suzanne apporte les actes de naissance à son oncle, c'est parce qu'il est, de 1874 à 1904, le maire de Saint-Georges-Buttavent, commune où le couple se mariera.

<sup>5</sup> Adrien Hébrard, « Dernière nouvelles, L'audience du conseil de guerre, Questions au Général Mercier », *Le Temps*, 25 août 1899, p. 4.

<sup>6</sup> De Françoise, Louise et Henriette de Juge Montespieu.

personnes les mieux pensantes et les plus orthodoxes de la famille. C'est une très belle et originale vieille croix qu'elles ont trouvée dans leur voyage dans les Pyrénées – évidemment une ancienne croix d'autel. Elle est en plusieurs morceaux de bronze ciselé appliqué sur du bois : au pied, au sommet, et à l'extrémité de chaque bras sont des médaillons avec la tête de quatre évangélistes et au milieu un médaillon plus grand avec la mère et l'enfant Jésus : tout cela est très patiné et très doux de ton. Le pied, évidemment rapporté après mais très intelligemment, est joliment travaillé avec des ornements tous différents. Les de Juge m'ont dit qu'elles n'auraient pas osé donner un tel cadeau à tout le monde mais elles me connaissaient assez pour savoir que je n'en serais pas choquée. J'ai pensé que l'endroit indiqué pour elle serait notre chambre, et d'ailleurs qu'ainsi elle ne risquerait pas de scandaliser quelque trop puritaine personne.

Je ne puis réaliser que je vous verrai demain soir ! J'espère que les larmes auront cessé de couler et que par conséquent vous n'aurez plus besoin de jouer votre rôle de consolateur. Mais je vous plains d'avoir à écrire à ce pauvre garçon une lettre douche d'eau froide.

Je ne me sens pas en humeur de vous écrire une longue lettre me sentant incapable de fixer mon esprit sur rien. Pardon pour cette dégoûtante tache d'encre, mais je suis trop pressée par l'heure pour vous écrire une autre lettre moins sale. Demain ! Pourvu que le trac ne me prenne pas à la vue de tous ces nouveaux visages. Enfin vous serez là et cela m'est un grand point lumineux.

Votre Suzanne.

29- SUZANNE A JEAN

[Mardi] 12 septembre [1899]

78 rue d'Assas<sup>1</sup>

Mon Jean aimé

Je vous écris assise sur des débris d'armoire dans le salon et tout me semble triste, tellement triste sans vous. Je viens de faire un tas de courses et il me semble qu'il y a à ranger encore beaucoup ici avant que nous ne quittions l'appartement ce soir.

D'habitude lorsque vous étiez ici avec nous et qu'ensemble tous les deux nous combinions l'arrangement de notre nid, tout me semblait presque déjà fait et que nous y serions si bien et si heureux. Aujourd'hui au contraire je ne puis vous dire quel effet triste et désolé tous ces murs vides, ces meubles épars, ce désordre d'un emménagement m'ont fait ! Et toute une longue journée, si longue à ranger, à trotter et à ranger encore rue Ampère sans même l'espoir d'être embrassée dans un petit coin ou d'être serrée tendrement dans vos bras. Oh, Jean pourquoi m'avez-vous tant fait vous

---

<sup>1</sup> Papier bleu. Lettre écrite au crayon.

aimer ? Et maintenant il va falloir attend[re] huit grands jours ou plus qui vont me paraître comme autant de siècles.

Si je ne vous en écris pas plus long aujourd'hui c'est que réellement je n'en ai pas le temps et puis je me sens si peu raisonnable avec de grandes envies de prendre le train pour Lisieux. Je sais bien que c'est un peu fou ce que je dis là mais c'est vous qui en êtes coupable. Je crois que vous êtes sûr maintenant que je vous aime et que vous m'êtes plus que tout au monde. Adieu.

Votre Suze.

30- SUZANNE A JEAN [1]

[Jeudi] 14 septembre [18]99<sup>1</sup>

Paris<sup>2</sup>

Je n'ai que quelques pauvres minutes pour vous écrire ce matin mon Jean et précisément il me semble que j'aurais tant à vous dire si le temps était illimité aujourd'hui. Demain je vous promets une longuissime lettre de B[ois]-S[alair] pour racheter ces deux petites misérables que je vous ai écrites depuis votre départ.

Je suis certaine qu'avec nos deux volontés réunies nous ne nous endormirons pas dans les à-peu-près. Oh merci d'avoir confiance quand si peu existe pour la justifier.

Je me sens un peu lugubre aujourd'hui, d'abord je m'habitue de moins en moins à notre séparation et puis sur tout me semble planer comme un gros nuage noir ce jugement de samedi<sup>3</sup>.

Ah ! Mon Jean tendrement aimé, je suis si reconnaissante d'avoir trouvé en vous quelqu'un qui sent, qui aime, qui se passionne et qui vibre à tout. D'ailleurs si je n'avais pas deviné cela .....

Vous avez été gentil, gentil de m'écrire une si bonne lettre et qui m'a fait revivre un peu certain de ces moments où je sentais l'union déjà si intime et profonde entre nous. Il est déjà temps que je vous quitte.

Votre Suzanne.

---

<sup>1</sup> Il existe deux lettres datées du 14 septembre 1899.

<sup>2</sup> Papier bleu.

<sup>3</sup> Le 9 septembre 1899, Alfred Dreyfus est condamné à dix ans de réclusion avec « circonstances atténuantes ». Mais, le mardi 19 septembre 1899, Alfred Dreyfus sera gracié par le Président de la République, Émile Loubet.

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>1</sup>

Ici au contraire mon Jean j'ai trouvé les esprits indignés et révoltés. À Fontaine-Daniel où on l'a su le samedi soir, on a été bouleversé, Oncle Gustave est paraît-il très violent, cette brave Élisabeth Denis<sup>2</sup> en a pleuré toute la nuit, enfin tous en sont profondément tristes et outrés. On en parle peu car les Schlumberger seuls sont d'un avis contraire. À B[ois]-S[alair] on ne l'a su que dimanche matin, mon père en a été presque malade et tous ses travaux en ont été oubliés ce jour-là. Quoique le calme soit un peu revenu à la surface, au fond personne ne se soumet ici.

Mon pauvre petit enfant très aimé, pourquoi me plaindre de vous aimer quelque chose d'extravagant que vous puissiez paraître aux yeux du monde. Mais je me considère au contraire comme la plus heureuse des femmes ! J'ai rencontré l'âme sœur, celle à côté de laquelle je pourrai m'épanouir librement, complètement et plus sûrement que si j'étais restée seule, ballottée à tous les vents. Oh, Jean si vous pouviez sentir à quel point toutes vos sorties révolutionnaires me font vibrer<sup>3</sup>. Et puis je sens si bien qu'avec nous ce ne seront pas rien que des paroles, mais l'action, la lutte, la vie réelle.

Mes élans passionnés vers la vérité vont se changer en une marche suivie et constante. Jean, mon Jean je ne crois pas sincèrement devoir être une de celles qui « bercent » et qui endorment. Si j'avais eu le moindre doute à cet égard ces derniers temps j'aurais eu le triste courage de vous laisser aller de votre côté car je vous aime beaucoup trop pour ne pas bien vous aimer.

<sup>1</sup> Papier à en-tête.

<sup>2</sup> Élisabeth Denis (née Bacot) (1876-1934) est la femme de Georges Gustave Denis (1868-1950), fils de Gustave Denis et d'Eugénie Reine Merle d'Aubigné.

<sup>3</sup> En référence aux Universités Populaires comme Jean Schlumberger en témoignera lui-même dans *Éveils* : « Notre zèle trouva son emploi dans le mouvement des Universités Populaires. » (p. 129) ; « Sur l'activité de notre Fondation Universitaire, sur sa gestion par les ouvriers eux-mêmes, je renvoie au petit livre qu'y a consacré Jacques Bardoux. » (p. 131) En effet, dans *La Fondation Universitaire de Belleville* (Paris, Alcan, 1901) écrit par Jacques Bardoux, nous constatons avec quel intérêt Jean s'est investi dans ce projet. L'introduction réalisée par Charles Gide nous aide à appréhender les fonctions de cette fondation : « [...] du jour où les deux classes se pénétreraient et où les hommes – et les femmes ! – pourraient passer de l'une à l'autre sans avoir le sentiment de changer de société. Ce jour-là, je suis sûr qu'on verrait sans s'étonner parmi les fils d'une même famille l'un fondateur et l'autre banquier, l'un tisserand et l'autre avocat. Comment travailler à rapprocher ce jour ? Ce n'est certes pas le programme marxiste de la lutte des classes, mais c'est bien l'œuvre des universités populaires : tel est du moins leur idéal et leur préoccupation très sincère et plus particulièrement peut-être de l'U. P. qui m'a chargé de vous parler ce soir. » (p. 18) Ainsi, c'est à partir de cette volonté que Jean : « [...] lança, au mois de novembre 1898, son projet d' « Appel aux Étudiants ». Il se proposait de « réunir, autour de quelques principes purement moraux, des étudiants de toutes les Universités de France, afin de faire sortir de toutes les aspirations communes, un foyer de vie supérieure, et de toutes les bonnes volontés, aujourd'hui éparses, une véritable force au service de la société ». » Jean sera le secrétaire du Comité exécutif régulier de la fondation jusqu'en octobre 1899 puis il deviendra en décembre le directeur du « Groupe d'Études philosophiques ». Le but étant, pour ceux qui le désiraient, de « donner, d'une façon très succincte, un aperçu de l'histoire de la philosophie antique. Les soirées du mardi furent tour à tour consacrées à la République et au Phédon de Platon, à Aristote, Épicure, Sénèque et Marc Aurèle ».



« Rien que quelques petits moments perdus tous les jours » !!!! Si je ne voulais vous donner que ça de pensée je n'y pourrais arriver. Je suis déjà trop complètement à vous pour n'être pas la même identiquement de près et de loin.

Mon Jean, j'ai une envie folle de voler vers vous et de me blottir à ma place, tout contre vous.

Votre un peu toquée.

Suze

32- SUZANNE A JEAN

[Vendredi] 15 septembre [18]99

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>1</sup>

Commençons par le pratique. J'ai oublié de vous dire que j'ai fait déballer la commode de Lisieux l'autre jour : elle est décidément très jolie, seulement elle est pour le moment fort sale et aura besoin d'un sérieux fourbissage. Vous verrez lorsque vous y serez, pour l'armoire je crois qu'elle fera mieux là où nous voulions la mettre d'abord. J'ai pris les mesures, cela peut aller tandis que la commode à la place<sup>2</sup> où j'ai fait une petite croix serait trop contre les lits.

Arrivé hier cadeau très bien de M<sup>me</sup> de Juge : vieux fauteuil archaïque recouvert de cuir, genre de ceux qu'on voit dans des romans de Walter Scott illustrés, *Woodstock*<sup>3</sup>, je crois, par exemple.

Rien vu que des horreurs chez notre tapissier pour recouvrir les chaises Chaulin S[ervinière]<sup>4</sup>, mais la tapissière m'a dit que ce qu'elle voulait nous montrer était chez un client.

Je vous écris dans le petit salon à côté de ma chambre et comme il n'y a pas de table je vous écris sur mes genoux d'une façon fort instable.

J'attends votre lettre... Enfin la voici – et je me sens un peu restaurée, un peu moins affamée.

Mon Jean, vous pouvez être sûr, absolument sûr que certaine page du cahier<sup>5</sup> n'a pas jeté une ombre d'inquiétude, un atôme de nuage dans notre ciel si bleu. Vous avouerais-je même que je n'y ai prêté qu'une médiocre attention étant tout empoignée par le développement si droit de la vie intérieure de mon aimé. Cette lecture, ce coup d'œil que vous m'avez permis de jeter sur votre passé m'a tenue tout entière et m'a profondément humiliée. Mon Jean aimé, j'y ai retrouvé tant de phases, que moi aussi j'ai traversées, mais vous toujours plus fort, plus tenace, moins facilement décourageable que moi !

---

<sup>1</sup> Papier à en-tête.

<sup>2</sup> Présence dans la lettre d'un croquis dessiné par Suzanne représentant la commode.

<sup>3</sup> Walter Scott, *Woodstock ou le Cavalier : Histoire de l'année mille six cent cinquante et une*, traduit par Auguste-Jean Baptiste Defauconpret, Charles Gosselin, Paris, 1826.

<sup>4</sup> Voir la lettre du mardi 15 août 1899.

<sup>5</sup> Jean a permis à Suzanne de lire quelques lignes de ce qui s'apparente à un journal intime.

Ma vie intérieure a commencé à se développer vers quinze ans. Je ne me souviens de rien de précis avant. Je puis dire que c'est M. Sautter qui l'a éveillée en moi, et je lui en garderai toujours une profonde reconnaissance. C'était la première personne que je rencontrais qui était conséquente et qui, je le sentais, aurait tout sacrifié en vue de ce qu'il croyait bien. Puis c'est lui, le premier qui m'a pris au sérieux. Il a eu certainement une énorme influence sur mon développement intérieur.

Puis l'été 95 j'ai lu Emerson<sup>6</sup> et mes idées religieuses ont commencé à se modifier et depuis lors cela n'a été qu'une série de phases avec Sabatier<sup>7</sup>, Stapfer<sup>8</sup>, Tolstoï<sup>9</sup> etc., etc., tantôt allant vers le doute complet, tantôt en proie à un mysticisme effréné, ballottée à droite, à gauche, dégoûtée de ma vie frivole et inutile, rêvant une vie complète de l'esprit et de l'amour, voulant à un moment me faire diaconesse<sup>10</sup> et me dépouiller de tout pour vivre dans un quartier misérable quelconque de Paris et veiller et soigner les malades chez eux et leur enseigner l'hygiène et un tas de choses moralisantes : tantôt ne pouvant mener une vie active, voulant m'adonner à la recherche de la vérité mais ne sachant quels ouvrages étudier, cherchant à creuser dans la *Bible* et en extraire la moelle mais m'y embourbant généralement jusqu'au cou dans toutes ses obscurités, ses contradictions que je finissais par la laisser de côté de guerre lasse. Vous voyez quel chaos a été l'esprit de votre pauvre Suze jusqu'ici et quelles heures d'angoisse elle a traversées par moments. Mais aimez-moi tout de même un peu et pensez qu'à travers tout ce fouillis, il y a toujours eu une même et grandissante aspiration passionnée vers une vie « en esprit et en vérité ». Et si j'ai souvent faibli, si j'ai voulu, quelquefois lassée par la lutte, faire taire ma raison et essayer de mentir à moi-même, il faut que vous ayez pitié de moi et penser que pour une jeune fille, cette prise en possession de soi-même est quelquefois très pénible et difficile surtout lorsqu'on est placé dans un milieu qui n'a rien de reprochable mondainement parlant, très honnête, très bon, vivant calfeutré en famille sans frayer avec beaucoup de société d'aucun genre, ni frivole, ni très intellectuelle.

Tout le long du jour ma pensée va vers vous, mon Jean tendrement, tendrement aimé.

Votre Suze.

---

<sup>6</sup> Ralph Aldo Emerson (1803-1882), philosophe, essayiste, poète est aussi l'un des partisans du transcendentalisme américain. Ce courant culturel, littéraire et philosophique consiste à croire en la pureté naturelle de l'humain. Ce seraient les institutions politiques et religieuses qui corrompraient notre état de nature jusque-là innocent et pure.

<sup>7</sup> Voir la lettre du dimanche 13 août 1899.

<sup>8</sup> Albert Stapfer (1766-1840) est un théologien protestant, mais aussi un homme politique puisqu'il sera ministre des arts et sciences sous la République helvétique de 1798 à 1800. Il abandonnera la théologie au profit de l'enseignement car il sera aussi professeur de littérature au Collège de France, il fera notamment partie des premiers traducteurs des œuvres de Goethe.

<sup>9</sup> Léon Nikolaiévitch Tolstoï (1828-1910), le célèbre auteur de *Guerre et Paix* (1869) et d'*Anna Karénine* (1877), est un homme en proie à la mélancolie et au nihilisme, il est en perpétuelle quête d'un idéal qu'il trouvera au sein de la doctrine du Christ. Il écrivit aussi de nombreux essais traitant de tous les sujets : la vie, la morale, le bien et le mal... Les lectures de Suzanne sont en corrélation avec son état d'esprit. Elle cherche une voie à suivre à travers ses lectures.

<sup>10</sup> Les diaconesses étaient des femmes protestantes, qui se consacraient à des actions caritatives.

Alors, je pense que le livre que je vous ai renvoyé hier était *Brand*<sup>11</sup> !

Que dites-vous du Commandant Carrière<sup>12</sup> qui voulait la peine de mort et maintenant qui [dit] qu'il faut le gracier pour arranger les choses ! C'est dégoûtant !!!!!!!!!!!

33- SUZANNE A JEAN

[Samedi] 16 septembre [18]99

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>1</sup>

Quand je reçois votre lettre, mon Jean aimé, je la lis, la relis, m'en imprègne et en vide tout le sens jusqu'à ce que j'ai entre les mains devienne rien qu'un morceau de papier couvert de pattes de mouche qui ne veulent plus rien dire. Et alors je suis relativement heureuse pendant le reste de l'après-midi et moins impatiente de voir les jours s'écouler. Mais c'est très heureux que nous ayons une sérieuse idée chacun de la responsabilité que nous prenons l'un envers l'autre, car c'est le sûr moyen que notre amour ne devienne pas une habitude et que nous soyons toujours sincères.

Un soir, il n'y a pas bien longtemps de cela, j'ai pleuré d'angoisse en comprenant tout à fait quelle grande confiance vous m'aviez donnée sans me connaître beaucoup et quelle était alors ma responsabilité. Plus l'on sent l'intensité de la vie intérieure chez l'homme qui vous a choisie et plus l'on sent que son choix n'a pas été l'effet d'un caprice, plus grandit en soi l'idée de cette responsabilité.

Hier j'ai reçu un très joli tapis de table de Madeleine Grand d'Esnon<sup>2</sup>, puis en allant à F[ontaine]-D[aniel] j'ai été arrêtée à chaque carrefour par un cadeau : d'abord les deux petites Bazin<sup>3</sup> avec un chemin de table, puis Simone Denis<sup>4</sup>, avec un petit tapis très gentil. Ces pauvres enfants ne savaient comment m'offrir leurs ouvrages et arrivaient droit sur moi d'un air confus tenant leur paquet derrière le dos.

J'avais très sottement un peu peur de l'accueil des Schlum, et bien à tort car ils ont été on ne peut plus gentils avec moi se réjouissant beaucoup de faire la connaissance du second Schlum ; vous

---

<sup>11</sup> Voir la lettre du vendredi 18 août 1899.

<sup>12</sup> Le commandant Louis Norbert Carrière (1833-?), antidreyfusard, fait partie de ceux qui ont souhaité la seconde condamnation de Dreyfus à Rennes, le samedi 9 septembre 1899.

<sup>1</sup> Papier à en-tête.

<sup>2</sup> Le père de Madeleine Grand d'Esnon (1879-1962), Charles Antoine Grand d'Esnon (1850-1914), est le petit-fils d'Henri Grand d'Esnon (1757-1827) et de Marie Jeanne Élisabeth de Witt (1788-1863), fille de Jean François de Witt (1755-1809). C'est donc une cousine de Jean.

<sup>3</sup> Alice Denis (1861-1939) qui est la cousine du côté maternel de Suzanne Weyher, est mariée depuis le 3 novembre 1881 à Philippe Gaston Bazin (1854-1905). Ils auront quatre enfants dont deux filles, Germaine Bazin (1883-1973) qui se mariera avec Jean Velay (1884-?) et Henriette Bazin. Ce sont elles qui vont offrir un chemin de table à Suzanne. Viennent ensuite Roger Bazin qui se mariera avec Jacqueline Schlumberger et Jacques Bazin.

<sup>4</sup> Simone Denis (1890-?) est la fille de Paul Denis (1863-1942) (l'un des enfants de Gustave Denis, oncle de Suzanne) et d'Anna Bazin (1867-1958).

verrez, Hélène<sup>5</sup> est la crème de tout ce qu'il y a de bon, et Pierre est vraiment très gentil lorsqu'on ne le met pas sur l'affaire<sup>6</sup> et encore il n'est pas violent et loin d'être comme Justin<sup>7</sup>.

Voilà le déjeuner qui sonne, et ici il faut être à l'heure !

Non, le service de table n'était pas encore arrivé.

Mon Jean, je voudrais tant être pour vous tout ce qu'il vous faut car je vous aime tant !

Votre Suzanne.

34- SUZANNE A JEAN

[Dimanche] 17 septembre [18]99

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>1</sup>

Mon Jean aimé

Plus les sentiments sont intenses en moi, moins je puis les extérioriser ; aussi vous écrire me devient de plus en plus difficile ; comme vous je ne sais que vous dire et je ne vis plus que dans l'attente de jeudi<sup>2</sup> où nous n'aurons plus besoin de phrases suivies pour nous comprendre ; les journées me semblent toutes de 24 heures et j'arrive à constater tristement que décidément je ne peux plus me passer de vous.

Je ne connais aussi rien d'aussi énervant que cette agitation de préparatifs de fête lorsqu'on voudrait au contraire rester bien tranquille comme dans une veillée d'armes et s'examiner bien une dernière fois soi-même pour savoir si réellement l'on a le droit, avec si peu à apporter, de lier sa vie à celle de celui qui vous aime. Oh ! mon Jean tendrement, très tendrement aimé, je vous apporte si peu en échange de ce que vous me donnez : cette immense affection, l'affranchissement possible de tous les liens qui m'emprisonnent dans la médiocrité, l'épanouissement de mon être intérieur, tous mes rêves réalisés et au-delà.

Oh ! Jean voyez-vous, je sens quelquefois avec tant d'intensité, tout ce que vous pourrez être et je tremble à la pensée que peut-être, inconsciemment, il pourrait arriver que j'étouffe ces germes en vous et alors j'ai des envies immenses de vous dire adieu pour toujours. Le mariage qui peut être une telle force peut être aussi une telle chaîne.

---

<sup>5</sup> Hélène Denis (1865-1932), cousine de Suzanne du côté de Gustave Denis, se marie avec Pierre Schlumberger (1857-1941) le 10 octobre 1889.

<sup>6</sup> Sur l'Affaire Dreyfus.

<sup>7</sup> Beau-frère de Suzanne. Justin Poussielgue (1863-1948) est marié depuis le 29 mars 1897 avec Élisabeth Weyher (1870-1944).

<sup>1</sup> Papier à en-tête.

<sup>2</sup> Jean revient le jeudi 22 septembre 1899 à Mayenne afin de préparer le mariage prévu pour le lundi 25 septembre 1899.

Oh ! Jean promettez-moi d'être toujours absolument sincère avec moi, de n'avoir jamais la crainte de me peiner, de me froisser, de me briser, même s'il le faut. Je suis prête à tout et forte par l'amour même que j'ai pour vous. Quoiqu'il arrive je ne cesserai de vous aimer avec toute la chaleur, la passion accumulées en moi depuis des années et je ne demande rien en retour que de vous voir être un *homme* et un *vivant*.

Je vous embrasse tendrement, si tendrement mon Jean.

Votre Suze.

Bouleau n'a fait teindre que 26 mètres de teinture et les enverra cette semaine rue d'Assas. Maman demande que vous vouliez bien ne pas oublier de rapporter du Val-Richer les quelques cuillères ou fourchettes qu'elle vous avait prêtées et à vos parents et des chaussures qu'elle a oubliées.

35- SUZANNE A JEAN

[Lundi] 18 septembre [18]99

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>1</sup>

Mon Jean si profondément aimé, je ne peux vous écrire que quelques lignes ce matin ayant sept à huit lettres en plus de la vôtre à écrire et nageant dans la joie. Nous venons de recevoir une dépêche de M<sup>me</sup> de Juge nous disant qu'elle enverra Françoise pendant trois jours ici pour mon mariage si Miss Blakeway<sup>2</sup> peut la conduire de Paris ici et la ramener à Castres<sup>3</sup>. Je suis ravie : cette pauvre enfant se desséchait, m'écrivait des lettres de plus en plus tristes sans dire pourtant la vraie cause, et devenait presque malade paraît-il.

C'est que je suis son unique amie et qu'elle a une affection passionnée pour moi. Maman, partant de bonne heure pour Laval, m'a laissé le soin d'expliquer la chose à Miss Blakeway et je tiens aussi à écrire à Madame de J[uge] une lettre bien sentie de remerciement car je la connais assez pour savoir que c'est là un grand sacrifice qu'elle fait.

Je ne sais où vous écrire. N'oubliez pas d'envoyer un mot à M<sup>lle</sup> Sigwart pour le linge et faites mettre les tringles à notre table de toilette si Krieger a donné la nôtre, quoique je ne sois même pas sûre d'apporter les rideaux avec moi, l'ouvrage ne manquant pas ici. Mais je vais encore essayer de fléchir Nurse, car moi-même je n'ai pas le temps vraiment de m'en occuper, j'ai pu seulement les tailler un soir.

---

<sup>1</sup> Papier à en-tête.

<sup>2</sup> Miss Blakeway, M<sup>lle</sup> Sigwart ou encore Krieger sont des domestiques alors que Nurse est une gouvernante.

<sup>3</sup> C'est-à-dire au château de Montespieu. Voir la lettre du samedi 19 août 1899.

Voilà une bien ennuyeuse lettre écrite à la vapeur. Mais vous savez maintenant mon Jean que je vous aime avec une tendresse infinie et que votre souvenir ne cesse de me hanter.

Votre Suzanne.

36- SUZANNE A JEAN

[Mardi] 19 septembre [18]99

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>1</sup>

Je suis un peu dans le marasme ce matin, mon Jean. Je viens de recevoir une lettre de votre mère et j'ai peur qu'elle me trouve très froide, très sèche, et qu'elle ait été un peu étonnée que je ne lui ai pas écrit depuis le Val-Richer. Mais réellement à Paris vous savez que je n'avais guère le temps d'écrire et que je n'écrivais même pas à mes sœurs et à mes amies, et que le soir, après votre départ chaque jour, le seul moment où j'aurais pu écrire j'étais si fatiguée qu'il m'était presque impossible de penser. Et ici naturellement j'ai eu à écrire une quantité de lettres, huit hier et plus si je le puis aujourd'hui. Avec cela toutes mes possessions à trier, à ranger. Je me sens en retard avec tout ce que j'ai encore à faire et chaque matin je me réveille avec l'idée que jamais tout ne sera liquidé avant le 27<sup>2</sup>. Et puis j'ai si peu, nous tous avons si peu l'habitude de témoigner en famille, vivant extérieurement ensemble mais avec une vie intérieure très à part. Ne dites pas surtout à votre mère que je vous ai écrit tout cela, mais j'espère qu'elle comprendra un jour que mon éducation a été très différente de la vôtre et qu'il n'y a jamais eu entre nos parents et nous ce libre échange d'idées, de sentiments, qui existe chez vous. Ne sentez-vous pas encore quelquefois que même avec vous que j'aime si profondément et si tendrement et en qui j'ai une si entière confiance, j'ai peine à me défaire de cette habitude de garder beaucoup pour moi et que dans cette union parfaite que nous voulons créer entre nous, j'aurai plus d'efforts à faire que vous pour être aussi ouverte avec vous que vous avec moi.

Ce que vous me dites de Sueur<sup>3</sup> me paraît aussi très triste : je connais trop peu les deux et les circonstances dans lesquelles ils sont placés pour me permettre d'en juger, mais d'après ce que vous m'avez raconté l'autre soir, je ne puis me défendre de penser qu'il est profondément regrettable que si les obstacles ne sont qu'extérieurs deux natures semblant si faites l'une pour l'autre ne s'unissent pas complètement.

---

<sup>1</sup> Papier à en-tête.

<sup>2</sup> Avant le départ pour leur voyage de noces.

<sup>3</sup> Théo Sueur et sa femme Yvonne Sueur.

Je viens à l'instant de recevoir une superbe glace Louis XIV des Poussielgue tout en bois sculpté doré, avec un fronton, vous pouvez donc faire enlever la glace du salon que celle-ci remplacera avec avantage.

Toute la maison est déjà en déménagement et je ne puis vous dire à quel point tous ces préparatifs, cette agitation, ces quantités de choses que personnellement j'ai encore à faire et à penser et qui m'empêchent d'être paisiblement tout ce temps tout à vous me fatiguent. Si seulement dans ces instants d'irritation qui s'emparent de moi parfois vous étiez là et que je puisse me réfugier dans vos bras et me laisser enveloppée de votre tendresse si calmante.

Mon Jean, mon Jean aimé, peut-être plus qu'un jour en entier avant de vous avoir de nouveau et cette fois-ci pour longtemps !!

Votre Suzanne.

## 1900

37- SUZANNE A JEAN<sup>1</sup>

Lundi [11 juin 1900]<sup>2</sup>

[Bois-Salair]

Il n'y a pas encore une heure que tu es parti mais je ne veux pas que tu commences ta journée sans un baiser, sans un mot de moi. Tu sais bien pourtant, mon bien-aimé, mon Jean adoré, que tu m'as toute avec toi, que je suis attachée à toi par toutes les fibres de mon être. C'est dur, cette séparation. Mais pour ne pas alourdir ton chagrin de tout le mien, je cherche au contraire à ne pas trop m'appesantir sur ton départ et à penser au contraire et à repasser en mon cœur toute l'intensité de notre amour ; tout le bonheur chaque jour grandissant de ces mois passés où nous n'avons cessé de nous unir plus profondément, plus complètement. Ô mon trésor si passionnément aimé ! Souviens-toi en m'écrivant qu'au moment de partir tu étais souffrant et dis-moi comment tu as été. Je t'adore et t'embrasse comme lorsque nous nous réveillons l'un tout près de l'autre.

Ta Suzanne.

---

<sup>1</sup> Carte-lettre. Adresse du destinataire : Monsieur Jean de Schlumberger. 78, rue d'Assas. Paris.

<sup>2</sup> Lettre datée d'après le cachet postal.

Bois-Salair

Mon mari aimé, je t'adore !! Tu as compris que ta sottise de petite femme espérerait malgré tout quelques lignes de toi ce matin. Pourtant si tu savais tous les efforts que j'ai faits pour essayer de me convaincre que la poste ne m'apporterait rien aujourd'hui !! Ah ! bien oui, ça a été un beau succès. Tout en cherchant à me persuader de l'absurdité de l'attente, je n'ai fait qu'attendre fiévreusement tout le matin l'arrivée du facteur, demandant à chaque personne qui entrait chez moi s'il était arrivé, le guettant etc. Et quand je l'ai vu venir, et que j'ai entendu dans l'escalier monter les lettres, j'étais sûre avant de la tenir qu'il y aurait *ma* lettre ! Et maintenant je la tiens, je peux m'en nourrir tout le long du jour, la lire et la relire jusqu'à ce que le sens des mots m'en échappe tant leur esprit m'aura toute pénétrée et remplie.

C'était triste, triste, triste, hier soir de se coucher toute seule dans cette grande chambre vide, toute pleine encore de toi. Pour m'endormir, j'ai changé nos oreillers et pris le tien pour poser ma tête, là où reposait la tienne pendant ces quelques nuits passées, et il m'a vaguement semblé que j'y découvrais encore le parfum chaud et vivant de tes cheveux et de tout ton être endormi. Beaucoup de gens austères et graves auraient pu voir là un enfantillage. Mais toi, toi seul, tu sais combien et comment je t'aime, avec toute mon âme et tout mon corps ; car pour te les donner je ne les ai pas plus séparés qu'ils ne le sont sans doute en réalité.

La journée hier s'est passée très tranquillement. L'air était aussi lourd que mon cœur et nous avons eu du tonnerre, des éclairs, et des trombes d'eau à différents intervalles jusqu'au soir. Je suis restée avec Marthe dans sa chambre jusqu'à 4 h et entre deux averses nous avons fait quelques tours parmi les roses, dans les charmilles etc. Puis nous avons vertueusement tenu compagnie aux Wadd[ington]<sup>1</sup> dans le hall. Pour un jour j'ai autant aimé cela, je ne pouvais rien faire que penser à toi.

J'essaie, lorsque Marthe met sur le tapis le sujet mariage de lui inculquer quelques idées plus justes. Hier elle me parlait d'Alice qui lui semble être l'idéal du bonheur. J'ai voulu l'amener à se rendre compte qu'en somme, dans le mariage moins on était exigeant, plus il y avait de chances de

---

<sup>1</sup> Charles Waddington, est « né à Milan le 19 juin 1819 ». « Ancien secrétaire de Victor Cousin, théologien et professeur de philosophie que Marie Denis [(1832-1926)], fille de Martin et de Betsy, [sœur de Blanche Weyher], épouse le 7 décembre 1853, renforçant l'ancrage protestant et probablement évangéliste des Denis. [...] Les époux Waddington résident à Paris, 74 rue de Condé, mais comme le veut la tradition, Marie revient chez sa mère à Fontaine-Daniel pour accoucher, le 16 novembre 1854, d'une petite fille prénommée Louise Marie ». Charles Waddington sera aussi un membre actif et fondateur de la Ligue nationale contre l'athéisme ce qui explique pourquoi Suzanne utilise le terme « vertueusement ». Le couple aura aussi un fils : Albert Waddington (1861-1926), professeur d'histoire moderne à la faculté des lettres de Lyon. (*Tissu Topique, Toiles de Mayenne à Fontaine-Daniel depuis 1806, op. cit.*, p. 76).



bonheur (bonheur moyen, s'entend), du moment que l'on accepte de vivre une partie de sa vie à part, qu'on ne cherche pas à se pénétrer complètement l'un l'autre, plus cela était facile de trouver un mari ou une femme.

J'aurais voulu lui faire comprendre que les différents degrés dans l'amour ne découlent pas des conditions extérieures différentes mais d'une source beaucoup plus profonde, de la façon dont on conçoit la vie mariée. Elle me disait : Georges n'est pas un intellectuel (!!!!!) Alors je lui ai répondu que là n'était pas la question. Que ce que je voyais c'est qu'il y avait tout un côté de la vie d'Alice vécu à part de son mari, que celui-ci, tout en ayant beaucoup d'affection pour elle, ne cherchait pas à la comprendre et qu'elle de son côté ne se livrait pas à lui. Que certainement dans ces conditions, certaines et même beaucoup de natures peuvent être très heureuses. Mais alors il faut renoncer presque d'avance à l'union intime, la fusion complète. Je ne lui ai pas fait un long discours comme celui-ci, mais quelques phrases dans ce même sens en réponse à ce qu'elle me disait, pour remettre les choses au point.

J'ai à me confesser de n'avoir pas très brillamment dormi cette nuit. J'ai entendu sonner 10 h ½ quelque temps encore avant de m'endormir, plusieurs fois je me suis réveillée pour constater que tu n'étais pas là, et ce matin à 5 h ½, le sommeil avait de nouveau fui. J'ai fait de très grands efforts pour qu'il revienne, mais je ne suis arrivée qu'à somnoler un peu en pensant à toi entre 6 et 7. Je te voyais dormant là-bas<sup>2</sup> dans notre chambre, ta mèche de cheveux dans tes yeux, ton air si paisible et si bon, avec comme quelque chose de solennel et de sacré dans toute ton attitude, tellement que plus d'un matin, j'ai eu l'envie de sortir tout doucement de mon lit, et de venir me mettre à genoux devant le tien, ma tête inclinée tout contre la tienne.

Tout est calme, confiance, harmonie près de toi, mon Jean adoré ; je suis arrivée, et, cela chaque jour davantage à pouvoir m'abandonner complètement à toi ; à ne plus rien garder pour moi. Et tout ce vieux fond d'orgueil, que je conservais encore jusque dans notre intimité tombe aussi peu à peu. J'en suis arrivée à pouvoir accepter ton amour même sous forme d'aumône, tant cet amour est la vie pour moi, le salut.

Ce matin je me suis fait laver les cheveux. J'ai eu la visite de Marthe, Nurse et Rose<sup>3</sup> qui s'est faufilée chez moi, je ne sais comment, et qui s'est livrée à des démonstrations amicales intempestives. Pour l'en remercier je lui ai donné le reste du lait de mon déjeuner. Puis j'ai eu une grande entrevue avec la couturière de Mayenne et l'idée qui m'obsédait tout le temps que je lui parlais était comment tu aimais me voir. Sur quatre corsages qu'elle aura à me faire, trois me laisseront le cou nu, es-tu content ??

---

<sup>2</sup> À Paris, au 78, rue d'Assas dans le 6<sup>e</sup> arrondissement.

<sup>3</sup> Un chat.

Ah ! S'aimer ainsi même dans les plus petits détails, s'aimer complètement à fond comme nous, mon Jean, ce n'est donc pas un rêve ? Alors l'union absolue, non plus, peut-être ??????

Notre enfant<sup>4</sup> a été très tranquille hier, mais le soir me sentant sans doute tout oppressée de chagrin il a cherché à me consoler en me donnant des coups de pieds tellement énergiques que je sentais extérieurement ses talons.

Voilà une heure et demie que je viens de passer à t'écrire et je continuerais encore tout le jour. Mais il faut bien que je me fasse une raison pour cesser. D'ailleurs je voudrais écrire encore à Mère, de laquelle j'ai reçu une lettre ce matin. Et cela finit par me faire un peu mal au dos de griffonner ainsi.

Pourrais-tu m'envoyer dans ta prochaine lettre les ordonnances de M<sup>lle</sup> Desmolières<sup>5</sup> que tu trouveras dans mon tiroir du cabinet de toilette.

Ô mon trésor aimé, aimé, aimé jusqu'à la folie, que ne puis-je me blottir toute vibrante de tendresse dans tes bras qui savent si bien m'entourer, me consoler, me réchauffer. Ma pensée va avec tant de force vers toi qu'il me semble que la tienne ne peut pas ne pas être dans tout l'air qui m'entoure.

Ta femme.

Ta Souk<sup>6</sup>.

39- SUZANNE A JEAN

[Mercredi] 13 juin 1900

Bois-Salair

Mon mari aimé, me voilà de nouveau dans ma chambre, seule avec toi pour un bon moment. Ne t'inquiète pas de m'envoyer des lettres que tu crois sèches, ennuyeuses, et courtes. Sois tranquille, je sais toujours y découvrir et y trouver la part de choses folles, douces ou tendres dont mon pauvre cœur est affamé. Et cela, parce que tout au fond, je sais bien que tu m'aimes comme je voulais être aimée et même au-delà.

Tes recommandations arrivent à point pour le petit marmot : depuis ton départ il a inauguré un nouveau système dont il est évidemment très fier, c'est de se livrer à de telles diaboliques

---

<sup>4</sup> Suzanne Schlumberger est alors enceinte de son premier enfant : Marc Schlumberger. Il naîtra le jeudi 26 juillet 1900 à Fontaine-Daniel, en Mayenne.

<sup>5</sup> Dans la *Liste des docteurs en médecine, officiers de santé, sages-femmes, chirurgiens-dentistes et pharmaciens et des dentistes*, élaborée par la Préfecture de police de Paris, nous apprenons que Juliette Desmolières a été reçue Dr en médecine, le 12 juin 1895 et qu'elle habitait à Paris au 19, rue de Bellefond, Quartier de Rochechouart (Melun, Imprimerie administrative, 1913, p. 97).

<sup>6</sup> Surnom de Suzanne qui n'apparaîtra qu'une seule fois dans la correspondance.

gymnastiques dès que je suis dans mon lit le soir qu'il me faut attendre patiemment la fin de ses ébats, pour pouvoir m'endormir.

Après t'avoir écrit, j'ai voulu hier m'installer dehors pour faire de l'allemand, mais je n'ai pu lire que quelques lignes tant il y avait du vent, et d'ailleurs plus tard il a plu.

J'ai lu aussi un peu de Dante<sup>1</sup>. C'est mon livre de salon, je garde le *Jésus* de Renan<sup>2</sup> pour ma chambre de peur de scandaliser les pieux Wadd[ington] et de leur causer la peine de croire que je m'en irai droit en enfer. Justement ce matin à table ils ont parlé des libéraux. Tu peux te douter de tout ce qui a pu sortir de leur bouche à ce propos. Je riais intérieurement et me réjouissais presque que tu ne sois pas là, car j'aurais été dans de mortelles transes que tu ne laisses échapper quelques « hérésies » pour le vilain plaisir de faire grimper ces pauvres vieux. Ou bien tu aurais finaudé en prenant un petit air vertueux, ce que j'aurais encore moins aimé. C'est vraiment navrant que dès qu'on ne partage pas leurs convictions, les gens s'imaginent que vous êtes voués aux flammes éternelles ! Je préférerais les voir me haïr que de les voir se lamenter et pleurer sur mon âme perdue !!!

J'ai envie de leur crier à tous ces gens que toute la religion consiste dans l'amour et qu'ils n'ont d'ailleurs qu'à lire soigneusement leur Nouv[eau] T[estament] pour y voir que ceux qui aiment sont infiniment plus près du Royaume des cieux que tous les piliers d'églises et de bonnes œuvres qui croient depuis A jusqu'à Z à l'enfer, au diable, aux miracles, à la Trinité etc., etc. Mon royaume des cieux, c'est notre amour qui épanouit tout le meilleur en moi, qui brise peu à peu ma chrysalide, et qui me fait *vivre*.

J'ai été furieuse. Cette nuit je me suis réveillée et j'ai regardé l'heure espérant qu'il serait entre minuit et minuit et demi. Alors j'aurais pensé à toi rentrant de Belleville. Mais il était déjà 2 h ½ et tu devais alors dormir.

J'ai des envies folles le matin d'étrangler d'impudentes tourterelles qui ont le mauvais goût de venir roucouler devant ma fenêtre et me dire : « Nous avons un gentil mari, qui nous fait de belles révérences, tandis que toi tu es seule... seule... »

Les Ferrand<sup>3</sup> arrivent demain à 6 h. Si Lucien pouvait se transformer en toi ! Ne te fatigue pas trop, et si tu as l'occasion de voir de belles ou intéressantes choses sans moi, va les voir. Pense que toute la journée, moi je puis me remplir les yeux de tous ces arbres, ces plantes, ces fleurs, ce ciel...

---

<sup>1</sup> Durante degli Alighieri (1265-1321), *alias* Dante, est surtout connu pour avoir écrit la *Divine Comédie*. Les lectures de Suzanne sont souvent empreintes de théologie, non pas pour guider sa foi, mais pour chercher les causes de la religion.

<sup>2</sup> Ernest Renan (1823-1892) est un écrivain, philologue et historien. La *Vie de Jésus* (publié en 1863) que Suzanne est en train de lire est le premier tome de son *Histoire des origines du christianisme*. Cette œuvre en sept tomes soutient l'idée qu'il faut lire la *Bible* comme un livre historique et lire la biographie de Jésus comme un document susceptible d'être soumis à la critique, comme les autres. Autrement dit, Renan veut étudier le « christianisme franciscain » de manière objective.

<sup>3</sup> Il s'agit de sa sœur Yvonne Weyher et son mari Lucien Ferrand.

Chéri, tu crois que ce n'est pas triste de jouir de tout cela sans toi, et de sentir que je me fais du bien ici malgré ton absence. Ce serait odieux tout simplement, si ce n'était pour notre petit enfant que j'aime pourtant déjà joliment – cette petite vie qui est notre œuvre à tous les deux.

J'ai passé une bonne partie de la matinée aujourd'hui à couper sous le cloître des feuilles de capucines naines. J'ai offert à Marthe de lui faire ce petit travail tranquille, car le seul moyen pour que ces plantes aient beaucoup de fleurs, c'est, je le sais par expérience, de supprimer toutes les plus grosses feuilles. Mais comme il y en a beaucoup, j'en fais un peu tous les jours.

Après le dîner, tante Marie Wadd[ington] nous fait la lecture d'un article de la *Revue des deux mondes* sur l'installation des Boers en Afrique<sup>4</sup>. Pour un article de cette revue dont la vue de la couverture seule, me fait bailler d'ennui, je ne sais pourquoi, ce n'est pas ennuyeux. Et cela vous fait détester encore plus les Anglais.

Pour les noms et prénoms de Ch[arles] C[olin]<sup>5</sup> je ne puis affirmer pour son second nom de Félix, mais il est de toute probabilité qu'il s'appelle ainsi, son grand-père, le mari de tante Louise s'appelant Félix. S'il est nécessaire de s'en assurer complètement, il sera facile que je m'en informe adroitement. Son beau-père a nom M. Antoine, est professeur d'arithmétique au lycée de Nancy, je crois, et demeure 9 rue d'Auxonne. La date du méfait est entre le 15 et le 25 juin.

Il pleut et il fait assez frais. Je voudrais que tu aies frais, et que moi j'aie toute la chaleur. J'espère que Barbey<sup>6</sup> te soigne bien et que vous n'allez pas causer ensemble jusqu'à 2 et 3 h du matin.

Ce que tu me dis de Fuster<sup>7</sup> ne m'étonne pas. Si on lui découvrait une centaine d'autres passions dans la même année, cela ne ferait que prouver peut-être un peu plus que c'est là réellement de la maladie ou du détraquement quelconque. Et c'est d'autant plus à souhaiter que l'affaire H. T. ne marche pas. Mais c'est vraiment triste après tout pour ce pauvre garçon.

Cela me fatigue encore un peu d'écrire, mon Jean très adoré, aussi ne mets pas sur le compte d'un refroidissement de mon affection, lorsque mes lettres ont moins de pages un jour qu'un autre. Si tu vois Mère demain, (je crois que c'est demain qu'elle arrive à Paris) tu le lui expliqueras. Car avec ta lettre, quelques autres, et Maman à Paris en ce moment, peut-être que je lui écrirai moins souvent.

---

<sup>4</sup> Leclercq Jules, « Les Origines des républiques sud-africaines », *Revue des deux mondes*, tome 159, mai 1900, pp. 594-628.

<sup>5</sup> Charles Ernest Colin est le petit-fils de Louise Denis (1831-1910) et de Félix Hippolyte Colin (1818-1861). Il a donc comme deuxième prénom Ernest et non pas Félix. Son père est Ernest Félix Colin (1850-1883).

<sup>6</sup> Georges Barbey (1873-1921), ami d'enfance de Jean : « [...] (alors secrétaire de Labori, l'avocat de Zola) » est aussi « [...] imaginatif et confiant, plus impétueux que psychologue, voyant grand mais parfois un peu sommairement, doué d'une éloquence si chaleureuse qu'elle électrisait de grands auditoires [...] ». » (*Éveils*, p. 157).

<sup>7</sup> Édouard Fuster (1869-1935) collabore aux travaux du Comité permanent des Congrès internationaux des accidents de travail. Il est rédacteur en chef du *Bulletin des assurances sociales* et, de 1916 à 1935, professeur de prévoyance et assistance sociales au Collège de France. Nous ne disposons pas assez d'éléments pour savoir de quelle affaire il s'agit.

J'embrasse passionnément tes yeux, ton front, ton cou, ta bouche.

Ta propriété privée.

Suze.

40- SUZANNE A JEAN

[Jeudi] 14 juin 1900

B[ois]-S[alair]

Mon Jean à moi, si passionnément aimé, comment ferons-nous jamais pour arriver à payer la dette exigée par notre grand amour ? : la dette de tous ces matins, tous ces soirs de toutes ces longues journées passées sans pouvoir nous embrasser, sans sentir tes lèvres sur les miennes, sans pouvoir nous dire toutes ces choses folles qui ne veulent rien dire par elles-mêmes, mais qui sont si douces alors que la tendresse les rend palpitantes de vie.

Tu mériterais que je relise mes lettres avant de te les envoyer (et alors je les brûlerais souvent, n'osant pas envoyer de telles inepties à mon grave époux) ou bien que je les donne à corriger au petit oncle Wadd[ington]. Et toi ce matin, il y avait deux fautes d'orthog[raphe].... Et peut-être plus.

Je n'ai même plus assez le respect de ma dignité, pour chercher des prétextes pour te relire. Dès que je l'ai, j'en arrache l'enveloppe, commence à la parcourir follement par n'importe quel bout, passant du milieu à la fin et de là aux premières lignes ... puis la reprenant plus posément depuis le premier mot jusqu'au dernier, et la recommençant ainsi de suite trois ou quatre fois sans m'arrêter, jusqu'à complet rassasiement. Alors, satisfaite, je la mets de côté pour la relire vingt fois dans la journée et une dernière fois le soir avant de la glisser sous mon oreiller après l'avoir embrassée très dévotement. Ah ! Mon très adoré, si je te croyais capable de sourire en lisant toutes ces folies, je ne te les écrirais pas. Mais tu sais tout ce qu'il y a de profond, de pur, de sacré renfermé dans ces mots extravagants.

Je puis beaucoup moins profiter du dehors que tu y comptais car depuis trois jours nous sommes sous de continuelles averses. Mais c'est tout de même très différent de Paris.

Et si ce n'était que le petit continue à me faire mal, à côté de ce que j'étais il y a quinze jours je me sentirais transformée. Si tu voyais l'immense tasse de lait que je bois sagement à chaque grand repas !

Les pauvres parents ont en ce moment un grand ennui. Une personne de Bordeaux a écrit qu'il y aurait un autre testament d'oncle Albert<sup>1</sup> fait quatre mois après celui qui favorisait la famille, et qui

---

<sup>1</sup> Albert Weyher (1843-1900), ingénieur des Arts et Manufactures, est le seul frère de Charles Weyher, père de Suzanne. Il sera domicilié au 68, rue Ampère à Paris. Lors de son décès, Yvonne et Lucien Ferrand décideront de venir habiter dans son ancienne demeure.

annulerait ce dernier pour tout laisser à « une dame très peu honorable », dit la lettre de Maman à Marthe. Je pense que c'est la personne de Monte-Carlo. Papa et sa sœur vont faire un procès et intervenir les experts car il se peut que l'on soit en face d'un faux quelconque. En tous cas pour le moment voilà les Ferrand sur le pavé, chassés de chez eux et ne pouvant emménager au 68 de la rue Ampère. En attendant, tous leurs meubles sont hospitalisés au 36<sup>2</sup>. Eux ils arrivent ce soir, et nous donneront les détails. En tous cas, tout cela ne pourra être encore que très pénible pour Papa.

Les iris que tu as rapportés un matin sont toujours sur ma table. Aujourd'hui, Nurse voulait les jeter. J'ai protesté indignée. Il y a encore quelques boutons qui vont s'ouvrir ! Et puis ils me parlent de toi, ont été cueillis, regardés, épluchés, aimés par toi. Ah ! oui, nous nous aimons !!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!

Des ordonnances Desmolières il y en a bien une que je voulais, mais il en manque une. Cela ne fait rien, ne prends pas la peine de la chercher. Seulement veux-tu dire à la cuisinière de demander au pharmacien de refaire l'ordonnance des cachets formule N°35139 et me l'envoyer.

A demain, mon Jean, c'est moi tout entière que je t'envoie. C'est demain que ton premier misérable examen a lieu. Si c'était vrai, pourtant, que je puisse alléger quelque peu tes ennuis, que je puisse vraiment, comme tu le dis, être la joie, la lumière de ta vie. Alors je me lamenterais moins sur mes nombreuses lacunes. Qu'est-ce donc que l'amour pour pouvoir tenir lieu de tout le reste ?... ?... Et pourtant, si mon esprit était indifférent à tout ce que tu aimes, qui t'intéresse, tu m'aimerais moins. Plus il y aurait de trésors en moi, plus je pourrais te donner, plus tu m'aimerais pourtant.

Mais je m'arrête... parce que je vais dire des insanités et que je n'ai pas le temps.

Ta femme Suzanne.

41- SUZANNE A JEAN

[Vendredi] 15 juin 1900

Bois-Salair

Donc les Ferrand sont arrivés hier soir. Je ne suis pas fâchée de les avoir, cela fera diversion aux ternes Waddington. Mais, pourtant, je donnerais bien tous ces gens pour un baiser de toi. Ô mon plus qu'aimé, j'ai soif de toi ! Et ma vie me semble tout étriquée ici, je suis toute avec toi là-bas, chez nous. Depuis que tu es parti, tout me semble moins beau, moins grisant. Il pleut, il est vrai, mais même si le soleil brillait, il me semble que je ne trouverais plus le même charme à la moindre petite fleur, à la moindre feuille comme lorsque tu étais là.

---

<sup>2</sup> Chez les parents de Suzanne qui habitent au 36, rue Ampère lorsqu'ils sont à Paris.

Les Ferrand nous ont apporté de bonnes nouvelles toutes fraîches de cette affaire du testament<sup>1</sup>. Il n'y a pas l'ombre d'un doute que c'est un faux. L'écriture ne ressemble absolument pas à celle d'oncle Albert. Et en plus de cette preuve indiscutable paraît-il, c'est qu'en cherchant dans les papiers d'oncle Albert qui avait l'habitude de garder toutes ses lettres, on a trouvé des papiers qui établissent que le frère de la dite dame est un voleur, ayant autrefois volé 6 000 frs dans la caisse de ses patrons, qu'o[ncl]e A[lbert] avait payé ces 6 000 frs et demandé qu'on étouffe l'affaire. Or ce soi-disant testament était déposé chez ce frère. Comment est-ce admissible qu'o[ncl]e A[lbert] eût déposé son testament chez cet homme qu'il savait un voleur ? D'autres lettres et papiers prouvent aussi que cette dame et son frère se livraient à un indigne chantage sur o[ncl]e A[lbert]. Puis sur l'enveloppe il y a, paraît-il, « À ouvrir trois mois après ma mort », chose qui ne s'est jamais vue disent les notaires. Ils ont mis cela sans doute pour expliquer ce retard. C'est évidemment le frère, en grand besoin d'argent qui a dû tripoter tout cela. Et autre maladresse, c'est d'avoir fait *tout* laisser ainsi à cette dame sans discernement, sans rien pour ses domestiques etc... cela lui ressemblerait si peu. Il faudra qu'il y ait procès quand même, paraît-il, un papier n'ayant pas été encore signé qui aurait pu éviter le procès. C'est ennuyeux d'avoir ainsi à mettre au grand jour des choses qui seront interprétées au plus mal par les gens bornés et étroits. Quant au monsieur, il fera bien de filer au plus vite.

Ici, c'est une horrible conspiration pour me faire engraisser. Marthe ne cesse de me répéter que je ne mange pas assez et que mes bras lui font horreur ; Nurse pour exciter mon amour propre et m'encourager à boire beaucoup de lait, ne cesse de chanter devant moi les louanges de la beauté des épaules d'Hervé à sa naissance, des épaules potelées et blanches comme il ne s'en voit jamais paraît-il. Et cela parce qu'Alice aurait bu beaucoup de lait. Cette brave femme a été jusqu'à m'en monter une tasse exprès hier pour le goûter. Il vaudrait autant me mettre tout de suite avec les poulets dans la machine à engraisser. La morale de tout ça c'est que je vais tellement m'épaissir dans la matière, que je n'aurai même plus la force de t'aimer.

Ce que tu me dis à propos de la ligue abolitionniste<sup>2</sup> m'indigne. C'est toujours ainsi, tout finit par se cristalliser dans des formes, tout finit par s'arrêter dans son élan, brisé contre le mur de

---

<sup>1</sup> Voir la lettre précédente.

<sup>2</sup> La Ligue abolitionniste est un courant de pensée occidental datant du XVIII<sup>e</sup> siècle qui consiste à vouloir supprimer l'esclavagisme. Par extension, les abolitionnistes peuvent manifester également contre la peine de mort, ou encore la prostitution. Toutefois, certains ne veulent pas supprimer radicalement ce qui existe, mais plutôt penser à d'autres systèmes à mettre en place de manière progressive.

Cette phrase pourrait faire référence à Marguerite de Witt Schlumberger, la belle-mère de Suzanne, militante féministe. Fondatrice d'un refuge pour prostituées (1891-1899), Membre de la commission d'organisation du Congrès des œuvres et institutions féminines (1900), elle représente au sein du Conseil National des Femmes Françaises (CNFF), « *la Fédération abolitionniste internationale qui combat la réglementation étatique de la prostitution* ». Jean Schlumberger venait probablement d'écrire à Suzanne les dernières péripéties des multiples combats moraux menés par sa mère. Voir Battagliola Françoise, « Les réseaux de parenté et la constitution de l'univers féminin de la réforme sociale, fin XIX<sup>e</sup>-

l'étroitesse. Et on s'étonne quelques fois qu'il y ait en somme si peu de résultats en comparaison de tous les efforts entrepris vers le progrès !! Je deviens, décidément chaque jour plus révolutionnaire, plus ennemie de toute forme, de tout dogme, et je suis au contraire plus étonnée de voir combien les gens sont plus étroits, plus matériels, plus formalistes que je ne le croyais dans ma naïveté. On finira par tuer toute vie, et l'important est de vivre et non de se momifier.

Ô Jean bien-aimé, que ne te dois-je pas ? Toute seule, probablement, j'aurais fini par être écrasée sous cet amas de choses mortes. Mais avec toi je me sens le courage de m'affirmer, de tout affronter, de vouloir vivre.

Mon Jean à moi, à moi, mon Jean adoré, j'ai tant de confiance en toi, si tu savais. Il me semble qu'à nous deux, tout en nous trompant quelquefois, nous ne nous endormirons jamais, que nous savons veiller sur notre amour et que de cet amour découlera tout naturellement tout le reste, car un amour comme le nôtre ne saurait être égoïste et s'il est vraiment véritable comme nous le croyons, il fera la tache d'huile.

Sans cause spéciale j'ai mal dormi cette nuit, mais je pense alors encore plus à toi. Seulement c'est si triste, si triste de ne pas entendre ta respiration tranquille à côté de moi, j'ai quelquefois bien envie de pleurer. Mais je ne le fais pas, parce que je veux être bien sage. Il y a bien eu après ton départ une ou deux petites averses, le soir dans mon lit, et le lendemain quand j'ai tenu ta première lettre, parce qu'elle semblait me rappeler brutalement que tu étais bien réellement loin puisqu'il fallait s'écrire.

J'ai fini la première histoire d'Andersen<sup>3</sup> et presque entièrement la seconde. J'ai lu la première avec passion, m'identifiant à cette jeune fille des Indes qui avance rapidement sans prendre garde

---

début XX<sup>e</sup> siècle », *Annales de démographie historique*, 2006/2 (n° 112), p. 77-104. <https://www.cairn.info/revue-annales-de-demographie-historique-2006-2-page-77.htm>

<sup>3</sup> Suzanne vient de lire le premier conte de fées d'Hans Christian Andersen (1805-1875) *What the Moon Saw — Ce que la lune a vu* et « presque entièrement » le deuxième intitulé *The Story of the Year — L'Histoire de l'année* —, parus dans *What the Moon Saw : and Other Tales* traduit par H. W. Dulcken, London, George Routledge and sons, Broadway, Ludgate Hill, 1866. Voici le passage de la première histoire à laquelle Suzanne fait référence : « *Last night* » — *I am quoting the Moon's own words* — « *last night I was gliding through the cloudless Indian sky. My face was mirrored in the waters of the Ganges, and my beams strove to pierce through the thick intertwining boughs of the bananas, arching beneath me like the tortoise's shell. Forth from the thicket tripped a Hindoo maid, light as a gazelle, beautiful as Eve. Airy and ethereal as a vision, and yet sharply defined amid the surrounding shadows, stood this daughter of Hindostan : I could read on her delicate brow the thought that had brought her hither. The thorny creeping plants tore her sandals, but for all that she came rapidly forward. The deer that had come down to the river to quench their thirst, sprang by with a startled bound, for in her hand the maiden bore a lighted lamp. I could see the blood in her delicate finger tips, as she spread them for a screen before the dancing flame. She came down to the stream, and set the lamp upon the water, and let it float away. The flame flickered to and fro, and seemed ready to expire ; but still the lamp burned on, and the girl's black sparkling eyes, half veiled behind their long silken lashes, followed it with a gaze of earnest intensity. She knew that if the lamp continued to burn so long as she could keep it in sight, her betrothed was still alive ; but if the lamp was suddenly extinguished, he was dead. And the lamp burned bravely on, and she fell on her knees, and prayed. Near her in the grass lay a speckled snake, but she heeded it not — she thought only of Bramah and of her betrothed. He lives ! she shouted joyfully, he lives ! And from the mountains the echo came back upon her, he lives ! »* [https://www.gutenberg.org/files/27000/27000-h/27000-h.htm#WHAT\\_THE\\_MOON\\_SAW](https://www.gutenberg.org/files/27000/27000-h/27000-h.htm#WHAT_THE_MOON_SAW)



aux lianes épineuses qui déchirent ses sandales, aux bêtes sauvages qui reculent devant la lampe allumée qu'elle tient. Arrivée au bord du Gange, elle la jette dans le courant. Si la lampe ne cesse de brûler, son bien-aimé (Geliebter) vit toujours. Si elle s'éteint, il est mort. La lampe vacille puis se ranime, elle la suit d'un regard passionné, le cœur brûlant et tremblant ; elle se jette à genoux et prie ; le serpent froid et humide dans l'herbe est près d'elle. Mais elle ne pense qu'à Brama et à son fiancé. « Il vit ! » s'écrie-t-elle avec transport, et les montagnes répondirent « Il vit !! »

Ô mon trésor aimé, je crains que ta pauvre petite femme n'ait une grosse araignée dans son cerveau. Mais c'est ta faute aussi, tu m'écris toujours de si délicieuses choses que le sang se met à bouillonner dans mes veines avec une telle force que je suis obligée de dire des folies. Si tu me veux calme, sois comme oncle Wadd[ington] ou Lucien, ou n'importe qui. Alors peut-être que je deviendrai très pondérée et, même, maintenant je crains que ce ne soit trop tard, car je suis bien malade, et en ces neuf mois de vie conjugale, beaucoup de mal a été fait déjà.

Je t'adore.

Et pendant que je t'écris tout cela tu dessèches sur tes examens, mon pauvre petit enfant !!! Va au contraire beaucoup à l'Exp[osition] si tu peux<sup>4</sup>, et vas-y comme un pensum si tu ne peux en jouir sans moi. Si tu as vu un peu les choses, tu sauras me conduire aux plus intéressantes, et ce sera autant de temps perdu en moins. Tu sais combien je t'aime.....

Ta femme.

Suse.

42- SUZANNE A JEAN

[Samedi] 16 juin 1900

Bois-Salair

Mon pauvre petit mari, je n'ai pas très peur que tu te dessèches moralement au point de ne jamais redevenir fou, mais j'ai peur que ce soit physiquement que tu deviennes comme un horrible petit squelette. Depuis un bon moment je reste devant ce papier exaspérant de positivisme, sans pouvoir me décider à t'écrire. Lorsque nous sommes ensemble, un simple regard, un simple mot, une simple étreinte où nous nous donnons tout entier, suffisent à établir la communion profonde et mystérieuse de nos deux êtres. Mais par lettres, je me sens impuissante à te faire parvenir autre chose

---

<sup>4</sup> Il s'agit sans doute de l'Exposition universelle, inaugurée le 14 avril par le président Émile Loubet (et qui durera 212 jours), dont le thème est « Le bilan d'un siècle », « grande édition de la Belle époque parisienne » et célébration de l'Art nouveau. Voir le montage d'archives de documents en noir et blanc tournés par les Frères LUMIÈRE sur les réalisations et les attractions de l'exposition universelle de 1900, réalisé par Marc Allégret, commenté par Jean Rouch et produit par les « Films du jeudi » (<http://www.ina.fr/video/CAB8301052601>).

que des parcelles de moi-même. Tu sais pourtant que je suis à toi, et que tous ces mots bêtes et vides ont un sens spécial lorsqu'ils s'adressent à toi.

Je m'en veux de ne pouvoir t'écrire qu'une sottise lettre aujourd'hui. Mais hier soir, je me suis couchée tout de suite après dîner étant très fatiguée et je ne suis pas encore tout à fait reposée. J'ai une envie phénoménale de dormir .... ou de t'embrasser.

Le petit continue à me faire mal, mais tout cela m'est égal, maintenant que tu es loin. Je t'assure que pour la souffrance cela me serait égal d'être cent fois plus mal à mon aise et d'avoir de plus grands ennuis. Mais si j'ai été si peu patiente tout cet hiver, c'était à cause de cette vie de quasi invalide que j'étais forcée de mener lorsque j'aurais voulu me sentir forte, en train, vaillante, et t'être une aide et non un boulet. Cela n'est pas beaucoup plus excusable, il est vrai. Et toi, tu as été tout le long si patient avec moi, ne semblant presque jamais agacé !!! Ô Jean, si tu ne m'aimais pas, que de choses tu aurais à pardonner !!!.....

J'ai aujourd'hui le vague à l'âme et une violente envie de broyer du noir. Mais je pense à toi, à ta lettre de ce matin, et tout s'éclaire, se transforme. Tu peux comprendre qu'entre le vieux ménage Wadd[ington], l'incroyable ménage Ferrand, et Marthe, j'ai des sujets de réflexions mélancoliques.

T'aimer tant, et ne pas savoir te le dire !!!

J'étouffe quelquefois en t'écrivant, et pourtant mes lettres me semblent si mortes et froides.

Je suis ta femme qui t'aime.

Suse

43- SUZANNE A JEAN

[Dimanche] 17 juin 1900

Bois-Salair

Mon homme bien-aimé, je t'écris ce matin avant la venue du monstre de facteur, car le dimanche les lettres doivent être prêtes de bonne heure ici.

Hier soir, je me suis encore couchée de suite après dîner, étant, je ne sais pourquoi, tout à fait fatiguée. Il y a eu réception chez moi jusqu'à 10 h ½ malgré cela ; d'abord Yvonne, puis ensuite Marthe. Avec M[arthe] en ce moment le sujet est toujours et toujours mariage. Évidemment c'est une idée fixe en ce moment chez elle, et cela se comprend jusqu'à un certain point. Nous avons discuté pendant une heure et demie et chaudement je t'assure.

Ces discussions où l'on ne peut s'abandonner à exprimer son idée tout entière et que de tous côtés l'on se sent borné par ce qu'il ne faut pas ou ne serait pas prudent de dire. Enfin je suis arrivée à ce qu'elle se rende compte de ce qu'elle cherchait dans le mariage : absolument pas l'union

complète, simplement une bonne camaraderie avec sa liberté d'action. En somme, une union assez extérieure sans intimité profonde.

J'ai été obligée, sans lui dire le quart de ce que je sais pourtant, de lui redresser les idées sur le mariage Ferrand. Elle me disait que quoiqu'ils ne partagent pas en beaucoup de choses les mêmes idées et les mêmes goûts, Yvonne était très heureuse (?) et elle me demandait si en tous cas cela n'avait pas mieux valu pour elle que de rester vieille fille. À cela j'ai fini par lui répondre qu'Y[vonne] m'avait dit deux fois en toutes lettres que si c'était à recommencer, elle ne recommencerait pas. Cela l'a vivement étonnée et un peu bouleversé les idées.

Naturellement, suivant les natures, les exigences sont plus ou moins grandes ; l'important est de savoir à peu près ce que l'on cherche avant de se marier, et ne pas croire qu'à dater de ce jour tout sera idéal et marchera sur des roulettes. Évidemment, si elle se marie et qu'elle tombe sur un brave garçon, ce sera encore un de ces bons ménages moyens comme il y en a tant.

Ô mon trésor adoré, je suis tellement et complètement heureuse avec toi, que je voudrais voir tout le monde comme nous.

Je m'arrête pour m'habiller et reprendrai plus tard. J'espère qu'alors le maudit facteur sera là.

À force de me parler des choses noires que je ne vois soi-disant pas au fond de toi, je pourrais finir par croire aux choses les plus épouvantables. Mais, vois-tu maintenant tout ce que je pourrais découvrir même de plus vil, de plus bas, ne changerait rien à mon amour. Je sais aussi moi ce que je vauds .... et pourtant tu m'aimes !! Peut-être ne valons-nous tous deux que par cet amour même ???

Cette phrase à la fin de ta lettre de ce matin me fait travailler le cerveau « Et si tu continues (d'être sage) le S<sup>t</sup> Esprit me fera rester un jour de plus à B[ois]-S[alair]. » Rester un jour de plus, quand ? etc. Je n'ose te parler du moment où tu viendras me faire une petite visite. Je ne veux pas exercer de pression sur toi en ce moment avec tes exam[en]s<sup>1</sup>.

Je sais que tu viendras quand tu le croiras raisonnable. Et je ne voudrais pas te dire que je me consume du désir de te voir, car alors tu serais peut-être capable de jeter la fac et tous les profs au diable !!

Il faut que je te quitte pour que les petits Wadd[ington]<sup>2</sup> puissent emporter ma lettre à F[ontaine]-D[aniel].

Je t'aime, je t'aime, je t'aime tant.

Ta Suse.

---

<sup>1</sup> Voir la lettre du 6 juillet 1899.

<sup>2</sup> Les petits Waddington sont les petits-enfants du couple Charles Waddington (1819-1914) et de Marie Denis (1832-1926). Ainsi, leur fils, Albert Waddington aura avec son épouse Pauline Ferrand (1866-1952) cinq enfants : Frédéric (1892-1919), Paul Ivan Robert (1893-1986), Marie Yvonne Alice (1895-?), Maurice Prosper Lucien (1901-?) et Édith Mathilde Suzanne Waddington (1904-1978). Suzanne n'a reçu à Bois-Salair que les trois premiers enfants du couple.

Bois-Salair

Je t'écris, mon Jean tant aimé, en dégustant une poignée de cerises volées au sortir de table. Elles sont cent fois meilleures ainsi.

Tu verras, en recevant demain des fleurs, que je n'ai pas oublié pourtant le 19 Juin<sup>1</sup>. Je ne puis arriver à comprendre cette confiance qui a jailli si spontanément et mystérieusement entre nous. Et il me semble maintenant que dès ce jour l'idée ne m'est jamais venue de rien garder caché de toi, que je savais qu'il faudrait me livrer entièrement à toi et qu'il n'y avait plus de vie à part possible. Connaissant à présent ma nature, ma vie passée, tu dois pouvoir me pardonner d'avoir été si fermée pendant tout le temps de nos fiançailles. Je t'assure je ne pouvais être autrement, je ne le pouvais pas, et à certains jours j'en souffrais profondément. Ô mon trésor adoré, comme j'aime mieux être maintenant avec tous ces vilains jours derrière nous.

C'est bête au fond de te redire toutes ces choses que tu as comprises à fond, je le sens bien, cet hiver, mieux que je ne sais les exprimer. C'est irritant à la fin d'aligner ainsi des mots qui n'aboutissent qu'à caricaturer la pensée, quand il suffit de si peu de chose quand tu es près pour te faire tout sentir.

Tu verras que les iris sont tout à fait à leur fin. Je n'ai pu trouver que ces quelques boutons.

Si un jour tu as un moment je crois que tu ferais très plaisir aux parents rue Ampère en allant les voir. Maman m'écrit qu'elle en aurait bien envie, mais elle n'ose pas t'inviter à dîner de peur de prendre ton temps ; et elle a déjà écrit dans plusieurs de ses lettres soit à Marthe ou autre personne d'ici dans le même sens.

Il fait une bonne petite chaleur ici et je ne dors plus très admirablement. D'ailleurs il se passe la nuit des choses bizarres. Cette nuit, je suis réveillée par un bruit d'inondation dans ma chambre. D'abord un peu abasourdie, je crie plusieurs fois : « Qui est là, qu'est-ce qui se passe ? » Puis rien ne répondant que l'eau continuant à tomber du plafond, je m'avise qu'il serait plus intelligent d'allumer et voir ce qui en était. Je ne vis rien que l'eau tombant d'en haut, un peu à droite de ton lit. J'ai su ce matin par Nurse que c'était la cuisinière qui avait renversé sa cruche d'eau. Mais à minuit et demi je n'y comprends rien !

Il y a aussi des avalanches de choses qui tombent dans notre chambre de temps à autres du haut de la cheminée. Mais ça, c'est d'un nid de corneilles dont j'entends les petits piailler.

---

<sup>1</sup> Suzanne et Jean se sont fiancés le lundi 19 juin 1899.

Je ne suis pas très contente que tu te reposes ainsi sur tes lauriers de sagesse de l'autre jour (bain et sommeil dans la journée) pour ensuite dîner à des heures extravagantes et te coucher à 1 h du matin. Si tu continues je ne promets pas de ne pas débarquer un jour rue d'Assas pour te gronder.

Ô mon tant tant aimé, mon si passionnément adoré, je t'écris des lettres si ternes, si froides. Quelquefois j'ai envie d'avaler toute la bouteille de Chlorobrom<sup>2</sup> pour dormir jusqu'à ce que tu viennes me prendre dans tes bras. Ce n'est que là que je suis tout à fait bien.

Ta Suse.

45- SUZANNE A JEAN

[Mardi] 19 juin 1900

Bois-Salair

Ô mon amour adoré, ô toi, Jean que j'aime plus que tout, de nouveau pouvoir t'embrasser follement, éperdument, de nouveau sentir tes lèvres qui savent embrasser comme personne ne sait embrasser, sur les miennes, regarder jusqu'au fond de tes yeux, et tout cela après-demain<sup>1</sup> !!! Quelle ivresse !!!! Comment vais-je faire pour vivre calmement jusque-là ?!!!!!!!!!!!!!! Je ne peux plus penser à autre chose. Je me représente cent fois depuis ta lettre ce matin, comment ce sera de t'avoir de nouveau. J'entends la voiture sur la route, je vois les chevaux tourner au haut de l'avenue et tout cela me semblera si long, si long, avant de pouvoir me perdre tout entière dans tes bras.

Si tu as causé avec Conrad<sup>2</sup> dimanche de la question baptême, justement de mon côté j'y ai beaucoup pensé ces jours-ci. Et voici la solution où j'en suis momentanément. Ce serait de le faire baptiser<sup>3</sup> par M. Sabatier<sup>4</sup> ou un pasteur libéral à qui nous exposerions préalablement nos idées, et qui consentirait à supprimer dans la liturgie tout ce à quoi nous ne pourrions paraître adhérer sans hypocrisie. Ce serait déjà un éclat dans la famille, mais moindre que l'absence totale de baptême. Peut-être tout au fond dans le désir de ne pas le faire baptiser y entre-t-il un peu d'orgueil, très

---

<sup>2</sup> Somnifère.

<sup>1</sup> Jean viendra rendre visite à Suzanne à Bois-Salair du jeudi 21 juin 1900 au mardi 26 juin 1900.

<sup>2</sup> Conrad Schlumberger.

<sup>3</sup> Ainsi, Marc Schlumberger sera baptisé surtout pour ne pas faire souffrir la grand-mère maternelle de Jean, Henriette Guizot, qui tenait fort à ce que le nouveau-né soit accepté au royaume de Dieu : « *Au temps où je terminais mes études, elle me dit un jour, parlant d'un pasteur « libéral » qui prêchait à l'Oratoire du Louvre : « Certainement je n'irai pas l'entendre ; il me ferait beaucoup de mal. » Et plus tard, comme je tardais à faire baptiser mon fils, elle me pressa par ces mots désarmants : « Si Dieu le reprenait à lui, je crois bien qu'il accueillerait son âme ; mais tout de même, c'est plus sûr. » (Nous eûmes le bon sens de ne pas nous entêter dans notre éloignement pour des cérémonies qui n'avaient plus pour nous leur pleine signification, et le baptême eut lieu dans le salon de ma grand'mère. Elle s'intéressait fort à ce premier-né de ses arrière-petits-enfants et ne l'appelait que « sa merveille ».) » (Éveils, p. 55)*

<sup>4</sup> Auguste Sabatier (1839-1901) est un pasteur ardéchois et professeur de dogme protestant. Il sera congédié de la faculté de Strasbourg en 1873 par les Allemands. Il se consacrera alors à la fondation de la faculté de théologie protestante de Paris pour en devenir le doyen en 1895. Jean Schlumberger sera l'un de ses élèves. Il écrit dans *Éveils* : « *Quant aux leçons d'Auguste Sabatier sur les grands dogmes de la Grâce ou sur l'autorité en matière de foi, elles avaient beau partir d'un esprit supérieur, les objets mêmes qu'elles étudiaient n'avaient plus pour moi de réalité présente.* » (p. 137)

légitime jusqu'à un certain point d'affirmer notre indépendance. Mais certainement maintenant, d'un autre côté, je ne pourrais supporter de voir ainsi souiller le commencement de la vie de ce petit être inconscient, par un acte d'hypocrisie de la part de ses parents. Et davantage aujourd'hui que je me rends compte à quel point les choses que je prenais autrefois au sens spirituel et symbolique, sont prises au contraire à la lettre et matériellement.

Ne presse plus Bramson pour *Le Triomphe de la Mort*<sup>5</sup>. Je ne sais comment Yvonne avait cherché, mais il existe ici en entier dans la *Revue des deux mondes*<sup>6</sup>. Ce sera sans doute une erreur de date qui existe sur la reliure d'un des deux volumes qui le contiennent qui en sera cause.

Je l'ai commencé hier soir, et je m'y délecte tout en le lisant avec un affreux serrement de cœur. Il y a pourtant toujours quelque chose de si égoïste dans l'amour des hommes que nous peint d'Annunzio qui les rend peu sympathiques. Et c'est triste à constater je me trouvais en lisant hier soir des parentés d'esprit avec Georges. Cette angoisse de ne posséder que partiellement, cette façon de torturer comme à plaisir Hippolyte en se torturant lui-même. Tout cela m'a rappelé étrangement certains jours où j'ai dû tant te faire souffrir et où j'ai souffert si cruellement.

Sais-tu aussi ce que je pense quand je lis maintenant l'histoire de l'amour de deux amants. C'est que nous nous aimons aussi ardemment, aussi follement nous deux et que de plus, nous avons au fond une sérénité et une confiance qui vient de notre vie en commun. L'union libre ne me semble possible que quand on quitte tout pour vivre ensemble. Comment veux-tu arriver à la possession complète, lorsque la vie de chaque jour est vécue à part. Je sais que t'aimant comme je t'aime, si en dehors des moments que nous donnerions à notre amour, nos deux vies se déroulaient à part, j'en deviendrais folle. Je suis pressée par l'heure et je sens que j'exprime que très imparfaitement ce que je veux dire.

Ô après-demain, après-demain. Encore deux nuits, deux jours et tout un long matin !!! Et pourtant je ne t'espérais pas si tôt tant je désirais t'avoir.

Veux-tu apporter avec toi les six tabliers blancs (avec petits plis au bas) *pas les tabliers de Claire à volants*, que tu trouveras dans l'armoire à linge. Je t'expliquerai pourquoi. Inutile de perdre mon temps à cela aujourd'hui quand il m'en reste à peine pour te dire que je t'aime. D'ailleurs tu commences déjà peut-être à le savoir et à en avoir les oreilles fatiguées. Que veux-tu, je pourrais si tu

---

<sup>5</sup> *Le Triomphe de la mort (Trionfo della morte)* est un roman psychologique écrit par Gabriele d'Annunzio (1863-1938). Son protagoniste Georges (Giorgio Aurispa) représente l'archétype de l'homme pessimiste qui décide de chercher sa propre vérité en dehors de toutes conventions moralisatrices.

<sup>6</sup> *Le Triomphe de la Mort* apparaît en cinq parties dans la *Revue des deux mondes* : les deux premières parties sont introuvables même si elles ont été éditées respectivement dans les livraisons du 1<sup>er</sup> juin et du 15 juin 1895. Nous retrouvons la troisième partie dans le tome 130 de la livraison de juillet 1895/août 1895, pp. 93-118, puis la quatrième partie, pp. 241-295 et la dernière partie, pp. 481-533.

le désirais très fortement te le dire moins souvent, mais tu ne pourrais plus m'empêcher de t'aimer malgré toi.

Ô Jean, Jean, Jean, viens, je t'attends.

À toi tout entière.

S.

46- SUZANNE A JEAN [1]

[Mercredi] 27 juin 1900<sup>1</sup>

Bois-Salair

Je n'arrive pas encore à réaliser que de nouveau tu es loin, mon Jean à moi si aimé ; il me semble que tu vas ouvrir la porte d'un moment à l'autre et arriver m'embrasser. Sauf peut-être un sentiment du vide qui m'entoure : ce serait comme si tout s'était arrêté, que tout serait mort, et que je m'agitais au milieu de cela, sans but, sans volonté de vivre. Quand tu n'es plus là, tout prend une vilaine couleur grise uniforme ; le soleil a beau briller, ce ne sont que des reflets métalliques, rien de chaud, ni de vibrant.

Et chaque fois, mon amour, je pense à ce que ce serait si je te perdais pour toujours. Maintenant je trouverais peut-être la force de vivre quand même à cause du petit dans lequel j'essaierais de te faire revivre, dans lequel je voudrais voir tes idées, tes rêves, tes ambitions grandir, se développer, prendre corps. Mais sans ce dépôt sacré, ce serait trop affreux !

Et pourtant, il y aurait encore une façon de t'aimer. Ce serait de travailler, à devenir moi, ce que tu veux que je devienne, et à recueillir soigneusement les germes de toutes les pensées que tu aurais eues de tous les rêves qu'à nous deux nous aurions ébauchés, à les faire passer dans ma vie, afin que par moi, tu vives encore.

Je m'en veux de t'écrire une lettre si mélancolique, qui t'apportera au lieu d'un sourire à ton réveil solitaire, encore des tristesses. Enfin, dix jours, et tu seras de nouveau ici.

D'ailleurs quoique toute aussi triste et même peut-être davantage, je me sens plus de courage que la dernière fois. Sans doute aussi parce que je suis plus forte physiquement.

Je t'aime, je t'aime, je t'aime ! Cela n'a rien de neuf. Mais pour toi, peut-être comme cela l'est pour moi, ces deux mots te remplissent-ils de lumière et de chaleur.

Pardonne-moi de ne pas avoir l'art de dire ce que je sens si profondément ....

Ta femme

S.

---

<sup>1</sup> Il existe deux lettres datées du 27 juin 1900.

Bois-Salair

Mon Jean adoré, j'avais fermé et timbré ma lettre hier lorsque Benoît<sup>1</sup> m'a rapporté la tienne. Il était trop tard pour que je la rouvre<sup>2</sup>. Peut-être as-tu compris par ce que j'ai mis au dos de l'enveloppe que je venais de la recevoir. Mon tant aimé, figure-toi que m'y attendant si peu j'ai eu d'abord la vilaine pensée que [tu] avais dû laisser quelque chose d'important ici !!!!! Comment n'ai-je pas deviné ce qu'elle contenait ?!!!

Hélas, hier, je me faisais de tristes illusions sur ma propre raison et j'ai bien dû reconnaître que ce n'était que superficiel et dû, sans doute, à toute la douce chaleur que ces cinq jours avaient rallumée en moi. Car au contraire, à moi aussi cette séparation me semble plus dure encore ! Tu ne t'imagines pas comme c'est glacial de se réveiller dans une chambre morte. Et celle-ci quand tu n'es plus là, me fait l'effet plus triste et plus laide que la plus triste et plus laide petite chambre du plus misérable petit hôtel de province.

« L'idolâtrie » a recommencé (si elle [n'] avait jamais hélas cessé d'exister). Les lettres sous l'oreiller, les lettres relues et relues, quoique sues par cœur, rien que pour contempler ton écriture, la place où ta main était posée en écrivant, pour embrasser cette place. Tu n'auras le droit de me mépriser pour ces faiblesses que quand tu n'en auras plus toi-même.

C'est moi qui ai été d'une paresse noire pendant six jours. Te souviens-tu du *Roi des aulnes*<sup>3</sup> que tu me disais dans le chemin des Forges<sup>4</sup> et que j'écoutais d'une oreille si distraite me laissant aller au seul charme d'entendre ta voix moduler des mots étranges. Tu sais mettre tant de musique dans les choses ! Ce matin dans ma grammaire j'ai trouvé à la fin du volume ce même *Roi des aulnes* et je me suis mise à l'apprendre. J'en sais déjà les quatre premiers vers ; mais quelle tête de vieille paysanne j'ai pour retenir par cœur.

Hier après goûter j'ai fait des tours qui auraient voulu être solitaires autour de la maison, mais j'ai été accrochée par les petits Wadd[ington], puis par Marthe, Yvonne, et Lucien revenant de promenades.

Le soir j'ai lu du Baudelaire dans mon lit. Et j'ai surtout pensé, repensé, archi-repensé à toi. Pas plus pour moi que pour toi, il n'y a de vie possible quand nous sommes loin l'un de l'autre.

---

<sup>1</sup> Un domestique.

<sup>2</sup> Cela explique pourquoi il y a deux lettres en ce mercredi 27 juin 1900.

<sup>3</sup> *Le Roi des aulnes* est un poème de Johann Wolfgang von Goethe écrit en 1782. Le Roi des aulnes, « Erlkönig » en allemand, est une créature maléfique qui hante la forêt et entraîne tous ceux qui l'écoutent vers la mort.

<sup>4</sup> Nous retrouvons dans le Calvados trois chemins portant le nom de « Chemin des Forges » : à Ouézy, à Saint-Germain-Langot et à Sainte-Thérèse-en-Pays-de-Falaise.



Je te vois arpentant les rues à grands pas, ou écoutant quelqu'ami égrainer son chapelet d'insanités, secouant celui-ci ou celui-là, ou bien encore penché sur tes cahiers, tes bouquins. Et ne savoir même pas mettre dans mes lettres de quoi te rafraîchir, te reposer, te tonifier. Peut-être ai-je l'art de sourire et de ronronner, mais à quoi sert une chatte lorsqu'elle n'est pas avec vous ?!!! Je ne veux pas pourtant profiter de ce que tu ne peux me fermer la bouche pour me lamenter sur mes misères.

Je sais que tu m'aimes telle que je suis d'une tendresse immense et je me tais.

Il faut que j'écrive encore à Maman et puis je me plongerai dans Andersen et le gros Dic[tionnaire]<sup>5</sup> pour rattraper un peu de temps perdu.

Je t'embrasse follement.

Ta femme Suze

Je t'aime tant, tant, Jean, si tu savais !!!

48- SUZANNE A JEAN

[Jeudi] 28 juin 1900

Bois-Salair

Ah ! Mon jeune finaud de mari, vous voulez me faire croire que vous tenez des promesses que je vous ai soi-disant faites, espérant que l'attendrissement de la séparation m'ôtera le courage de résister à vos volontés !!!!!!!!! Je ne me souviens d'aucune promesse spéciale, et si j'en ai fait, vous-même y aviez si peu de foi que vous avez chargé chacun de me surveiller !!!!!!!

Décidément je traverse une phase d'agacement à l'égard de Barbey. Il me semble tourner de plus en plus à la vieille portière avec sa manie de bavardage, et réellement là, je comprends que Bramson soit blessé. Barbey est trop bon enfant pour qu'on puisse lui en vouloir longtemps ; mais vraiment quelquefois il manque par trop de finesse et de tact. C'est un de ces nombreux êtres avec lesquels il me serait impossible de faire bon ménage. Il « *should rub me the wrong way*<sup>1</sup> » perpétuellement.

J'ai envie aujourd'hui de jeter gens et choses par la fenêtre. Je suis loin de me glorifier d'une semblable disposition surtout n'ayant pas de soucis, ni d'ennuis pouvant servir d'excuse. Sauf tout le mortel ennui d'être loin de toi.

Je vis comme une machine, ne prenant plus plaisir à rien, attendant avec impatience le soir pour pouvoir me dire : encore un jour de passé !

---

<sup>5</sup> Suzanne apprend l'allemand.

<sup>1</sup> Il me prend à rebrousse-poil.

C'est toi, Jean, qui me fait telle que tu m'aimes. Et si tu me voyais, lorsque tu n'es pas là pour m'épanouir, tu ne m'aimerais guère. Sans toi je ne suis qu'une pauvre inutilité ; car toute ma raison de vivre est dans le besoin que tu as de mon amour. Et cela seul me rachète un peu à mes propres yeux.

Tu auras une misérable lettre, la voiture partant de très bonne heure pour Mayenne. Je puis de moins en moins t'écrire.

Et voilà les tristes choses que je trouve à te dire et que tu trouveras demain matin pour te reconforter après ton examen. Si ce n'est pas tout bonnement dégoûtant !!!! Ce serait à se jeter à l'eau. Je devrais savoir au contraire te dire des choses si douces, si douces, que tout le reste soit oublié.

Je ne sais rien te dire d'autre, que je t'aime, que je t'adore, que tu es toute ma vie, que je n'ai pas une pensée à laquelle tu ne sois mêlé.

Je t'embrasse en t'enveloppant tout entier de ma tendresse, la seule chose que j'ai à te donner.

Ta Suze.

49- SUZANNE A JEAN

[Vendredi] 29 juin 1900

Bois-Salair

Je constate avec mélancolie que je deviens tous les jours plus absurde. Je m'aperçois que je n'ouvre plus ma bouche que pour parler de toi à propos de tout et de rien. Ce que cela doit assommer tous ces pauvres êtres d'entendre toujours ton nom !! Et chaque matin je prends la résolution que pas une fois dans la journée je ne prononcerai le nom de Jean, et puis, et puis... c'est tout au plus si j'arrive à le rentrer deux ou trois fois sur cent quand il est sur le point de sortir.

Ne te réjouis pas trop d'avance, mon pauvre enfant, du visage que pourra avoir notre mioche. Une peur m'a saisie ce matin à déjeuner, c'est qu'il ne ressemble au petit oncle Wadd[ington] dont la face jaune de Ouistiti que je contemple pendant les repas finit par m'impressionner quelque peu. J'aimerais pourtant savoir si pour le physique d'un enfant il y a une part d'influence plus grande du père ou de la mère, car ce serait un grand soulagement de ne pas avoir cette responsabilité tout entière.

Pendant que j'y pense : dès le 1<sup>er</sup> juillet tu feras bien de faire acheter par Augustine<sup>1</sup> *L'Indicateur de l'Ouest*<sup>2</sup>. C'est le moment où il y a souvent des changements d'heure pour les trains

---

<sup>1</sup> Une domestique.

<sup>2</sup> *L'Indicateur général de l'Ouest* est un journal mensuel permettant de voir les horaires de trains. Suzanne souhaite que Jean se prépare à venir à tout moment pour la naissance de leur premier enfant, Marc Schlumberger.

d'été. Et si par hasard tu recevais une dépêche t'appelant ici tu seras content de pouvoir voir de suite quel train tu peux prendre.

Si j'ai un conseil à te donner c'est de toujours éviter le plus possible les longues séparations. Je sens combien tout ce laborieux travail de décolimaçonnage, de décloîtrage serait vite détruit. Il s'en faut de bien peu que je ne me remette à vivre comme autrefois, tellement perdue au fond de moi-même, que je ne saurais plus même me retrouver et que toute communication avec l'extérieur me devienne de nouveau très pénible.

Tu as de la chance, toi, de posséder *plusieurs* photos de ta femme, moi, qui n'en ai qu'une et exécration de toi. Aussi veux-je être très aimable avec Lucien<sup>3</sup> pour qu'il te prenne dans toutes les positions, dans toutes tes expressions, afin d'en avoir une ou deux de passable parmi la collection.

Que veux-tu que je te dise ou te raconte. Déjà en paroles je trouve toujours que les choses ne valent pas la peine d'être dites, et par lettre encore davantage. Tu vois qu'il sera nécessaire que tu reviennes me voir une fois avant le 17 juillet sans cela je tomberai tout à fait malade.

Quoique tu en dises, j'ai en moi l'étoffe d'une vieille fille, et telle, peut-être aurais-je dû rester.... Seulement je n'aurais jamais été très heureuse, ne sachant pas ce que c'est que d'aimer comme je t'aime et d'être aimée comme tu m'aimes. Et après tout ne le sachant justement pas, ignorant toute cette folie enivrante, toute l'intensité de ce bonheur, j'aurais mené une petite vie bien paisible, bien terne. Et si de temps en temps j'avais été en proie à de vagues aspirations inassouvies, avec les années, elles auraient probablement pâli peu à peu et puis disparues, ne restant dans mon souvenir que comme des rêves très lointains et peu sages de ma jeunesse.....

Mais maintenant parce que je t'adore, parce que je veux être tout entière à toi, je souffre chaque fois que je sens encore l'effort à faire pour t'ouvrir les portes de mon âme.

Ô Jean, Jean, j'aime ton nom. Je me le chante à moi-même tout le long du jour, j'y découvre toujours de nouvelles harmonies, des significations vagues, et cela berce un peu le chagrin de ne pas t'avoir.

Je m'accuse d'un nouvel acte de fétichisme ce matin : j'ai embrassé follement ta cravate rouge pendue dans le cabinet de toilette. Tu peux sourire, mais ne me méprise pas tout à fait.

Ayant dit assez d'idioties je vais me calmer un peu en écrivant vite encore un mot à Mère<sup>4</sup>.

Je t'adore comme peu de femmes aiment leur mari.

S.

---

<sup>3</sup> Lucien Ferrand, mari d'Yvonne Weyher, beau-frère de Suzanne Schlumberger.

<sup>4</sup> À sa belle-mère : Marguerite de Witt.

Bois-Salair

Mon Jean tant aimé

En même temps que ta lettre je recevais ce matin un mot d'Yvonne Rau<sup>1</sup>, m'annonçant elle-même la rupture de ses fiançailles. Je te l'envoie ci-inclus car elle est bien tout autant pour toi que pour moi.

Ô mon aimé si tu savais à quel point je me sens humble lorsque je repasse dans mon esprit les histoires de cet hiver, je ne me sens plus que comme un pauvre tout petit insecte pouvant tout au plus aspirer à s'abriter à ton ombre. Je ne cherche même plus d'excuses à mon incroyable conduite. Mon seul droit au pardon, c'est la souffrance que j'ai endurée tout le long et de sentir encore maintenant une certaine gêne se glisser entre nous quand certains noms sont prononcés comme si tu avais peur de rouvrir la blessure cicatrisée, oh ! bien cicatrisée je t'assure. Si encore parfois en y pensant, en en parlant, ma voix tremble un peu, ou mes yeux se remplissent de larmes, c'est pure nervosité. Ce dont je me souviens aussi d'odieux c'était de souffrir de ce certain charme très féminin et un peu de chatte, dont j'avoue très franchement, j'ai toujours eu un peu conscience. Si je cherchais généralement peu à en exercer la puissance, c'est que j'en avais un peu peur, et que d'ailleurs les hommes m'étaient indifférents. Quelquefois, j'ai essayé pourtant à quelques rares moments, mais heureusement que toujours au moment où ça commençait à prendre, ma réserve naturelle reprenait le dessus. Et je souffrais de la certitude que je saurais bien toujours te garder captif par ce charme et ne pourrais même pas m'en empêcher malgré les affinités plus grandes et l'admiration que tu pourrais avoir pour une autre. Que tout cela était laid, n'est-ce pas, mon bien-aimé ? Mais maintenant je t'affirme, les yeux dans les yeux, que tout est passé, passé, et que je crois tout simplement en ta grande tendresse et que tu es à moi, comme je suis toute à toi.

Tu as pu remarquer par les lettres d'Yvonne R. l'affection que je crois très sincère qu'elle a prise pour moi. C'est là encore un curieux cas de psychologie féminine que je ne comprends pas bien. Au lieu d'être désagréable avec elle, comme la logique l'aurait voulu, je me rends très bien compte au contraire que j'ai tout fait pour attirer cet hiver cette affection. Pourquoi ?? Peut-être

---

<sup>1</sup> Yvonne Rau se maria avec Théo Sueur dont elle aura deux enfants : Jean et Jacqueline Sueur. Néanmoins, nous constatons dans *Le Matin* [en ligne], n° 6686 du 1902/06/16, p. 5, qu'un mariage entre : « *M. Louis Sueur, industriel, fils de M. Ch. Sueur, industriel, chevalier de la Légion d'honneur, avec Mlle Yvonne Rau, fille du conseiller à la cour de cassation, chevalier de la Légion d'honneur* » est annoncé. Toutefois, nous affirmons qu'Yvonne Rau s'est mariée avec Théo Sueur, car la communication de la mort de leur fils, Jean, le 24 septembre 1939, dans le n° 229 du *Journal des débats politiques et littéraires* réitère le fait que Théo est bien le mari d'Yvonne Rau : « *On annonce la mort du capitaine Rossignol, et du lieutenant Jean Sueur, son pilote, tous deux glorieusement tombés sur le front de la Sarre. Le lieutenant Jean Sueur était le fils de Mme Théo Sueur, née Rau, et le gendre de M. de Peyerimhoff de Fontenelle, il laisse un fils, Olivier.* » (p. 3)

voyant l'amitié qui régnait entre elle et toi et ne voulant pas en être exclue ? Tu vas me croire dans une veine triste aujourd'hui. Et pourtant il n'en est rien. Tu m'écris de si bonnes lettres. Et hier j'en ai eu deux !!! Car ta carte est arrivée à l'heure du goûter. J'étais un peu furieuse de moi-même. En voyant une seconde fois ton écriture, j'ai piqué un fard n° 1 comme une petite jeune fille, et les cerises que je mangeais ont failli me rester sur le cœur. J'oublie vraiment trop par moment que je vais bientôt être une respectable mère de famille ! C'est qu'aussi je ne suis pas quelque peu fière que les gens voient combien mon mari m'aime.

Je suis si contente que tu ne restes pas toute la journée à te dessécher chez nous et que tu vois et entends de quoi te refaire un peu. Et je suis bien reconnaissante à Bramson de t'arracher ainsi à tes bouquins, et à tes rêveries solitaires. Entre parenthèses, pense à dire de temps à autre, aux moments propices, un mot de ma part aux deux Barbey et Brams[on]. Je n'aime pas jouer le rôle d'Impératrice qui reçoit tous les hommages comme chose due et ne rend jamais rien.

Qu'ai-je encore à te dire aujourd'hui ? Qu'il fait gris, qu'il « pleuviote » – que je t'aime, que je m'ennuie de te voir, que je rêve de toi la nuit, que je pense à toi tout le jour ???

J'ai assez mal dormi, une dent m'ayant de nouveau fait mal, par ma faute il est vrai, car je me suis promenée hier soir sans embobiner ma tête croyant qu'il faisait chaud et c'est alors que j'ai senti qu'elle se prenait. Mais à force de badigeonnages réitérés jusqu'à minuit avec l'iode elle s'est calmée.

Je ne sais plus ce que j'ai pu écrire à Mère hier ; mais j'ai le sentiment d'avoir dit dans ma lettre un tas d'idioties. Je sais seulement que je l'ai écrite très vite, que j'étais très excitée, qu'elle roulait uniquement sur toi et que ton nom revenait au moins deux ou trois fois par page. Qu'est-ce que tu veux, j'ai le cœur tellement plein, débordant de notre amour qu'il faut absolument que je parle de toi sans cela j'étoufferais.

Je t'embrasse doucement, longuement et si tendrement, ô si tendrement.

Ta femme

Suze

51- SUZANNE A JEAN

[Dimanche] 1<sup>er</sup> juillet 1900

Bois-Salair

Mon pauvre petit enfant, je ne me sens pas en velléité d'écrire une longue lettre aujourd'hui. Toutes mes dents me font plus au moins mal et ont été cause d'une nouvelle assez mauvaise nuit. D'ailleurs il fait un temps de grenouilles. Oncle Wadd[ington] et moi sommes en sympathie sur ce

triste point : lui, depuis deux jours, vit avec une petite calotte noire, les quelques dents qui lui restent le faisant souffrir. Tu vois par conséquent qu'il ne faut pas pourtant mettre tout sur le compte du petit mioche. L'obésité de ce dernier commence à le rendre paresseux et quant à moi je deviens plus tour que jamais. C'est affreux ! Il faut que tu m'accordes une permission, c'est de ne prendre du phosphate qu'une fois par jour. Sans cela, je t'assure que la graisse finira par m'empêcher complètement de remuer. J'essaie bien de temps en temps de tromper la vigilance de Marthe. Mais forte de ton autorisation je serai plus tranquille.

Il pleuvait hier soir et je me suis couchée de bonne heure. Pour m'endormir j'alternais entre la *Vie de Jésus* et toutes tes lettres.

Oh ! Si tous ces vieux profs pouvaient tomber malades de la peste ou du choléra à partir de samedi pour que tu n'aies plus à me quitter. Enfin nous jouirons encore bien de ces quelques jours et puis ce sera la dernière séparation et plus courte. Mais c'est long encore jusqu'à samedi, sais-tu<sup>1</sup>. Presque toute une semaine.

Je me demande ce que tu fais aujourd'hui pour ton dimanche. Peut-être verras-tu Conrad ? Peut-être dormiras-tu ?

Pour l'article du journal, apporte-le moi en tout cas et nous verrons.

Sur ce je vais aller m'étendre avec mes bouquins d'allemand et avec l'espoir surtout de m'endormir dessus.

Je me sens suprêmement bête aujourd'hui. Je ne t'ai pas encore dit que je t'aimais, mais tu le sais si bien, même quand j'ai mal aux dents. Ah ! Si seulement je pouvais tout à l'heure m'endormir sur ton épaule, étendue près de toi, ton bras m'entourant, ce serait tellement mieux.

Je t'aime trop Jean.

Ta Suzanne.

52- SUZANNE A JEAN

[Lundi] 2 juillet 1900

Bois-Salair

Mon Jean tant adoré

Sers-toi de tous les adjectifs qui peuvent qualifier la bêtise à mon égard mais aie un peu de compassion... Je n'ai pas eu ma lettre ce matin !!!!!!!!!!!!!!! Je suis complètement à plat. Encore si j'étais sûre de l'avoir cet après-midi par le second courrier – mais dire qu'il faudra peut-être vivre encore plus de douze mortelles heures à attendre, passer toute une longue nuit pendant laquelle je

---

<sup>1</sup> Jean reviendra pour le samedi 7 juillet 1900 à Bois-Salair, il en repartira quelques jours après la naissance de Marc Schlumberger, le jeudi 26 juillet 1900, puisque Suzanne écrira un mot le lundi 30 juillet 1900.

suis sûre de me réveiller toutes les deux ou trois heures pour voir à ma montre si le matin n'est pas près d'arriver !!! Ô tristesse !!!!!!! Ta lettre, la seule chose qui me donne le courage de traîner le long de la monotonie d'un jour sans toi !!!!! Et si cette lettre s'est perdue !!! Je ne saurai jamais tout le soleil qu'elle devait m'apporter et que tu m'envoies tous les matins. Si c'est la cook<sup>1</sup> qui est coupable de ce crime, étrangle-la ou menace-la de l'étrangler, tout au moins si elle se trompe de boîte encore.

Aurai-je ou n'aurai-je pas ta lettre aujourd'hui ?? Voilà l'unique pensée qui vit en moi, qui me tourmente, me mine. Tout le reste m'est égal, je voudrais tout oublier, ne plus rien sentir, ne plus rien voir jusqu'au moment où je la tiendrai, ta lettre !!!

Ah ! Quelle pauvre ridicule et sottise femme tu es. Et avec cela il pleut, il pleut... une de ces pluies fines et serrées qui mettent un rideau de brume entre les choses et soi. C'est du dernier mélancolique.

Quand samedi sera-t-il là<sup>2</sup> ? Et surtout quand serons-nous enfin au 17 juillet, réunis enfin pour de bon ?!!! Tu es le ressort de toute ma vie : si tu venais à me manquer, tout s'arrêterait en moi. Je suis irritée quelquefois de voir à quel point pendant ces périodes de séparations je gâche les heures. Il semble que je n'aie plus qu'un but unique, tuer le temps. Et je m'aperçois que ce n'est que la triste et exacte vérité lorsque je te dis que loin de toi je ne peux pas vivre. Et c'est alors qu'il vous vient parfois des doutes sur la perfection de l'amour et s'il est légitime de lui tout subordonner ?

Ô Jean, je suis à toi tout entière ! Je voudrais maintenant me reprendre que je ne le pourrais pas. Et quel que soit le prix de l'effort, il faudra peu à peu, tôt ou tard, arracher tout en moi, tout ce qui se cache, se replie, ou s'ignore encore pour le jeter à tes pieds. Je suis l'esclave de notre amour ; en dehors de lui je n'ai plus ni volontés, ni énergies.

Je t'adore. Voilà tout ce que je trouve à te dire aujourd'hui, mais cela c'est vrai, vrai, tu sais.

Ta femme

S.

53- SUZANNE A JEAN

[Mardi] 3 juillet 1900

Bois-Salair

Mon amour tant aimé, je pourrais me battre de t'avoir écrit une si sottise lettre hier. Si j'avais seulement su que c'était un bon sommeil réparateur qui en avait été la cause !! J'ai reçu ta lettre par le second courrier.

---

<sup>1</sup> La cuisinière.

<sup>2</sup> Jean arrivera le samedi 7 juillet à Bois-Salair.

Je regrette beaucoup d'avoir à t'infliger un bout de sermon à lire, mais je ne suis pas sans quelqu'inquiétude sur la façon dont tu te soignes. Je trouve cela tout à fait bien et même utile pour te reposer d'aller aux expositions, chez les Marillier<sup>1</sup> etc... Mais à condition que dans ces choses-là aussi tu ne te fatigues pas, c'est-à-dire ne cours pas trop, ou ne veille pas trop tard. Tout ce qui pourrait être pour toi en ce moment un délassément salutaire devient une fatigue de plus si tu en abuses. Tu sais bien que tu as besoin de beaucoup de sommeil, et encore plus quand tu as à donner un gros effort de la tête. Tu n'es pas encore assez fort pour te permettre de ne pas réparer à mesure tout ce que tu perds. Et je te vois t'oubliant à causer tard avec Barbey, Bramson ou etc., courant en hâte ici ou là quelquefois pour faire une course pas absolument nécessaire, étant toujours pressé. Tu sais que l'agitation aussi ne te vaut rien. Et si en pensant toujours ainsi à ménager tes forces tu te sens égoïste, rappelle-toi bien que tu n'es plus un célibataire et que tu as une femme et un tout petit enfant qui ont tous les deux tant besoin, ô tant besoin de toi ! Pense aussi que je suis alors doublement malheureuse de n'être pas auprès de toi, pour te soigner et t'aider si j'étais tout à fait bien portante. Fais cela pour moi, n'est-ce pas, fatigue toi le moins possible et aie le courage d'envoyer les gens se promener lorsque tu as sommeil ou es fatigué. Et écris-moi de toutes petites lettres.

Je suis bien ennuyée avec mon sermonnage ! Et pourtant je me sens dans l'impossibilité de t'écrire des choses très gaies. Je me sens aussi triste que le temps, j'aurais plusieurs lettres à écrire et je n'en ai pas le courage ; quand je lis, les phrases passent devant mes yeux mais n'atteignent pas mon intelligence, et alors je m'irrite d'être ainsi, je broie du noir, je passe du présent au passé, je revis toutes les heures sombres ou laides de ma vie et j'en arrive à un tel écoëurement que je me mets à te plaindre de toute mon âme d'avoir une telle femme. Encore quatre jours avant que cet état de choses ne prenne fin ! Et c'est moi qui devrais t'écrire des lettres réconfortantes ! Cette nuit j'ai rêvé qu'on me disait que tu étais mort, mais chose curieuse, cela me semblait tellement impossible, tellement inepte que nous qui nous aimons tant, pouvions être séparés, que je n'arrivais pas à le croire et par cela même n'en étais pas très affligée. Alors je me suis heureusement réveillée lorsque cela devenait odieux, quand l'idée de la possibilité de ta mort commençait à pénétrer mon cerveau – et réveillée, j'en ai conservé encore pendant longtemps le cœur oppressé.

---

<sup>1</sup> Léon Marillier (1862-1901) et son épouse, née Jeanne Le Braz. Léon Marillier est un pionnier dans l'histoire de la psychologie. Il créera avec Charles Richet et Théodule Ribot la Société de Psychologie physiologique en 1885. En 1896, avec Jean Réville, il dirigera la *Revue de l'histoire des religions*. Le couple aura une fin tragique ; en effet, suite au naufrage du bateau *Marie-Thérèse*, le 20 août 1901, Jeanne mourra et Léon succombera en octobre au « syndrome du vivant ». Dans le but de leur rendre hommage et de perpétuer leurs œuvres sociales comme « *celles de la paix internationale, de la défense des peuples opprimés, de la justice sociale, de la lutte contre l'alcoolisme, etc.* », la Fondation Léon Jeanne-Marie Marillier sera créée avec Jean Schlumberger, chargé de centraliser les souscriptions. <http://real-ms.mtak.hu/8989/1/000757261.pdf>



Je suis irritée par tout ce qui m'entoure, j'en veux aux gens, aux choses, de continuer à vivre lorsque tout en moi est suspendu jusqu'à ton retour. J'en veux aux nuits de succéder uniformément aux jours, aux oiseaux de se remettre à chanter dès le matin, aux arbres d'être toujours verts, aux gens de continuer à vaquer aux mêmes heures à leurs mêmes affaires, et jour après jour c'en est ainsi.

Ô la mortelle monotonie, la torture des choses revenant à heures fixes et marquant impitoyablement les heures !!! Se dire : il y aura encore tant de fois ceci à entendre, à voir, à faire ... avant que mon bien-aimé ne revienne et qu'avec lui entre en moi tout un flot de vie nouvelle, un épanouissement de tout mon être qui transforme tout autour de moi.

Ô Jean, n'est-ce pas trop d'aimer ainsi ? N'est-ce pas presque malsain ?

Je t'aime, je t'aime follement. Peut-être rôtirai-je en enfer. Mais si seulement nous rôtissons ensemble dans les bras l'un de l'autre cela me sera égal !!!!!!!

Ta femme à toi.

Suzanne.

Sois tranquille tu auras les rideaux de toilette à temps. Seulement il y avait quelque chose à y ajouter.

54- SUZANNE A JEAN [1]

[Mercredi] 4 juillet 1900<sup>1</sup>

Bois-Salair

J'avais bien besoin, mon Jean adoré, de ta longue et douce lettre ce matin. Tu m'aurais trouvé bien absurde en me voyant pleurant à chaudes larmes dessus ! Que veux-tu depuis deux ou trois jours la moindre petite émotion triste ou joyeuse rouvre les fontaines. Voilà cinq jours que j'ai plus ou moins, mais presque sans discontinuer, mal aux dents. Cette nuit a été lamentable. Déjà hier soir à dîner j'ai dû quitter la table souffrant beaucoup. Jusqu'à 10 h ½ je me suis promenée dans ma chambre en appliquant sur le point douloureux toutes les drogues que je possédais et pour finir, j'ai avalé de la Chlorobrom<sup>2</sup>. J'arrive à m'endormir. Mais vers minuit je me réveille souffrant horriblement. Nouvelles promenades à travers la chambre ; enfin à moitié folle, n'y pouvant plus tenir, je sonne Nurse. Marthe, entendant la sonnette, arrive en même temps qu'elle. Elles sont d'abord un peu épouvantées de me trouver sanglotant, claquant des dents et tremblant de tous mes membres. Elles me font recoucher de force, m'apportent tout un tas de nouvelles drogues. Peu à peu l'état nerveux se calme, mais cette si brave Nurse qui est vraiment touchante par l'affection vraiment

---

<sup>1</sup> Il existe deux lettres datées du 4 juillet 1900.

<sup>2</sup> Voir la lettre du lundi 18 juin 1900.

maternelle qu'elle a pour nous, n'a pas voulu me quitter et est restée tout le reste de la nuit à dormir près de moi sur le lit à côté où pour le moment il n'y a ni draps, ni rien !

Je suis arrivée à dormir un peu, et ce matin comme c'était le jour de mon bain, Nurse m'a mis dans l'eau un gros paquet de tilleul pour le rendre plus calmant. Après quoi je me suis recouchée et ai essayé de dormir. Je souffre moins aujourd'hui et ai la joue un peu enflée. Je ne compte pas mettre le nez dehors. Pour aujourd'hui, ne pouvant rien mâcher je me nourris sagement de tapioca<sup>3</sup> au lait dans lesquels je mets du glycéro<sup>4</sup>, et de purées. Tu vois que je suis bien raisonnable. Peut-être même vais-je essayer de dormir après ta lettre.

Enfin même dans les mauvais moments il y a quelquefois du bon. Cette nuit je sentais très clairement la différence qu'il y a à être soignée par toi ou quelqu'un d'autre. Lorsque c'est quelqu'un d'autre, quelque puisse être le degré de véritable affection que cette personne a pour vous, j'éprouve un sentiment un peu oppressant de gratitude comme celui qui reçoit un service, ou une charité. Et quand tu me soignes, j'ai un sentiment tout autre. Cela ne me pèse pas ainsi, parce que malgré mes doutes de certaines mauvaises heures, je sens bien instinctivement qu'il en est pour toi comme pour moi. Si tu souffrais, j'en souffrirais comme si c'était une partie de mon propre corps qui était malade.

Ah ! Que c'est donc horripilant de ne pas pouvoir rendre les nuances qui existent. Je les sens admirablement, mais j'ai beau aligner des phrases, je ne puis arriver à rendre ma pensée intelligible !! Ô toujours la même souffrance ! Ne rien pouvoir fixer de pensées fugitives, ne rien pouvoir exprimer des rêves qu'on vit parfois, ne rien savoir rendre de tout ce qui vous fait jouir ! Et c'est aussi un peu de cette souffrance qui entre sans doute pour moi dans ce que je te disais un jour : que dans la contemplation de quelque belle chose, dans la joie que me donne cette contemplation, il y a toujours un fond de douleur, comme un je ne sais quoi qui m'empêche d'en jouir absolument. Peut-être cette impression serait-elle justement moins profonde, si je pouvais retenir en une forme quelconque cette jouissance éphémère.

Je t'en prie, Jean, ne t'éreinte pas afin de pouvoir être libre samedi. Prends plutôt un train plus tard, ou viens seulement dimanche. Cela a l'air idiot ce que je te dis là, quand depuis ton dernier départ, je ne fais que t'écrire jour après jour, que je ne puis vivre sans toi, que je n'existe que dans l'attente de samedi, que cette séparation m'est encore plus dure que la première. Pourtant en te disant de venir plus tard s'il le faut, je suis tout à fait sincère et ai l'intention de l'être jusqu'au bout si toi aussi tu juges qu'il serait plus sage de retarder. Je ne peux pas dissimuler que cela me serait un gros désappointement : mais que cela surtout ne t'influence pas, car alors je regretterais d'être franche

---

<sup>3</sup> Le tapioca, utilisé pour épaissir les soupes ou les desserts, est issu de la fécule de manioc.

<sup>4</sup> Le glycérophosphate de magnésium est un complément alimentaire conseillé pendant la grossesse.

avec toi. Ce n'est pas une raison parce que j'ai une nature faible de céder à tous mes caprices, de me traiter en enfant ou en malade. Ce ne serait pas le moyen de me rendre forte.

*Choses pratiques* : Je t'envoie les rideaux de toilette aujourd'hui. *Maintenant* si tu apportes cette fois-ci ta malle mets-y :

1° douze tabliers *blancs de cuisine*.

2° mes caoutchoucs que tu trouveras dans ton armoire du cabinet de toilette.

3° N'oublie pas les dessins de la porte de S<sup>t</sup> Marc pour nous inspirer pour la bande salle à manger.

*Voilà tout.*

Là-dessus je te quitte à cause de l'heure ; mais je continue à t'aimer effrayamment.

Ta Suzanne à toi.

55- SUZANNE A JEAN [2]

[Mercredi] 4 juillet 1900

Bois-Salair

Mon Jean aimé, il est cinq heures. Je quitte mon lit où je suis restée étendue jusqu'ici et où j'ai dormi environ une heure, pour t'écrire : j'ai pensé pendant ces quelques heures tant à toi, à nous deux, qu'il me semble que ce sera un peu comme si tu étais là que de venir te dire un peu de tout ce qui me passe par la tête.

Sais-tu le bon côté de ces horribles séparations ? C'est de nous avoir fait saisir à quel point nous étions nécessaires l'un à l'autre, à quel point nous étions déjà fondus et ne faisons plus qu'un seul et même corps, qu'une seule et même âme ! Et cela si miraculeusement vite.

Bien des choses ont changé en moi, et pourtant au fond rien n'a réellement changé ! Ce sont les mêmes aspirations, les mêmes rêves, seulement souvent plus précisés maintenant, et sous des formes moins fausses, c'est-à-dire qui détonnent moins avec leur fond véritable.

C'est comme si tout un monde en germe mais qui s'ignore encore prenait conscience de son existence. Avec toi, il ne m'a fallu rien briser, ni anéantir, ni changer de direction radicale. Il n'y a qu'à laisser se développer, s'épanouir et tout au plus se redresser quelquefois. Et que ce travail d'adaptation l'un à l'autre est délicieux lorsque ce n'est qu'un accroissement de vie et ne nécessite de part et d'autre aucune mutilation. Je ne sais pas si c'est exactement tout cela que je pensais tout à l'heure. Car je sentais ma pensée qui allait vers toi très doucement et la tienne qui flottait autour de moi. Mais pourtant il y avait là-dedans beaucoup de tout ce que j'exprime mal ici.

Ta femme curieuse en est arrivée à ce qu'elle voulait. À avoir une idée exacte de la position de son petit mioche en elle... Dans la collection des livres dont le fameux vert que tu m'as acheté fait

partie, j'avais vu qu'il en existait par un docteur sur la formation de l'enfant jusqu'à la fin avec gravures. Ce petit parasite est pourtant bien gentil tout recroquevillé. A sa vue mon sentiment maternel a grandi du coup. Et puis il y a décrit toute la façon dont se passent les accouchements. Ce qui fait que revue et corrigée par ce qu'Alice m'en a dit, j'arrive à m'en faire une idée très exacte. D'ailleurs je n'ai aucune appréhension de ces souffrances. Et j'en serais même presque contente. Que veux-tu, c'est là peut-être un reste de faux sentiments ? Mais alors je sentirais tout à fait purifiée et légitimée la joie que j'éprouve dans le don physique de mon être depuis le jour où mes nerfs ont été complètement surmontés.

Ce qui me trouble beaucoup plus que tout cela c'est la pensée d'avoir à diriger pendant tout le commencement de sa vie, ce petit être, moi, qui me sens encore si flottante, si peu formée ! Pour moi et pour toi cela a peu d'importance en somme, si je tâtonne à côté de toi dans la vie, si tout en est encore à l'état intuitif. Mais dans une éducation pas de tâtonnements possibles ; le désir de bien faire, d'être le plus conforme à ce qui vous paraît être la vérité ne suffisent pas. Ce qui est fait ne peut pas se défaire. Mon seul espoir est de penser que je t'aurai toujours avec moi bien uni. Sais-tu ce que je pense aussi, c'est qu'il nous faudra bien un jour savoir faire à ce petit bonhomme le sacrifice de mettre un peu d'ordre dans notre vie d'amoureux ! Et savoir pourtant ne pas tomber dans le pot-au-feu, le petit train-train, les habitudes et ne plus savoir être fous !!!!! Ah ! J'aimerais mieux presque tordre le cou à notre enfant le jour de sa naissance !!!!!

Certainement il doit être bien plus simple et facile d'élever des enfants lorsqu'il vous paraît que la vérité est une chose existante et une, une chose en dehors de nous. Que tout cela est grave, mon Jean adoré ! Nous sommes pourtant bien d'accord n'est-ce pas, et décidés à ne pas lui transmettre tout ce lourd bagage de formes stériles et figées, mais à extraire pour lui tout ce qu'il y a d'esprit et de vie dans les choses qui ont aidé à nous former. Il est certain aussi que pour parler aux imaginations d'enfants il faut des images, des symboles.

Hélas ! Voilà encore des pages d'écrites où je ne fais que côtoyer ou tourner autour du fond même de ma pensée !

Même si tu ne le pensais pas sérieusement au moment où tu l'as dit tu avais bien raison ! : Comment serais-je jamais capable d'élever un enfant avec tant de brouillard en moi !!!!!!!!!

Enfin, je t'ai, toi, et ce sera toi qui sauras me diriger et m'aider dans cette tâche.

Ô toi, mon amour, tu sauras faire autre chose que de t'occuper du bien-être matériel de tes enfants. Tu ne me laisseras pas à moi seule le soin de tout le reste. Je sais bien que tu y prendras une aussi grande part que moi, et même peut-être plus grande<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> La lettre n'est pas signée. Et elle se poursuit sur le même support le lendemain.

Mon pauvre Jean aimé, quand tu seras de nouveau près de moi, je voudrais que toute ma passion pour toi, se fasse douce et calmante, qu'enveloppé de ma tendresse tu t'y reposes complètement ! Je saurai si tu le veux, rester des heures tranquille auprès de toi, caressant doucement ton front fatigué, sans rien dire, sans t'exciter. Et toi tu te laisseras envahir par cette tiédeur et t'endormiras paisiblement sans plus penser à rien. Tu vois qu'hier, si tu avais particulièrement soif de ma tendresse, moi de mon côté, je ne faisais que penser à toi. Peut-être nos deux âmes s'unissaient-elles en quelque région mystérieuse.

Aujourd'hui je suis encore un peu plus jolie qu'hier ! L'enflure a plutôt augmenté, mais je souffre d'une façon beaucoup moins aigüe. C'est vraiment comique de nous voir à table, le petit oncle<sup>1</sup> et moi, l'un en face de l'autre, lui avec sa calotte noire, moi embobinée dans mon voile de Nazareth, nos bouches piteusement de travers, et faisant mouvoir avec d'infinies précautions nos pauvres mâchoires endolories ! Comme voilà le 3<sup>e</sup> jour où je ne sors pas, je suis naturellement plus fatiguée, dormant et mangeant moins bien.

Hier soir sur la table du hall, je vois un *Relèvement social*<sup>2</sup> sous bande, envoyé je ne sais en quel honneur à Papa. En le voyant, je pense tout d'un coup à ta lettre réfutant celle de cet imbécile d'Hayem<sup>3</sup>. J'ouvre le journal et quelle n'est pas ma jubilation de l'y trouver ! Les Ferrand l'ont lue aussi et l'ont approuvée fortement. Quant à tante Marie Wadd[ington] elle a voulu la lire à son époux, et évidemment sa pauvre âme a dû n'y rien comprendre et frémir d'épouvante si elle a saisi le sens de certaines phrases tapées !!!

J'attends avec impatience ta lettre de demain matin pour savoir quand et à quelle heure tu arriveras ! Si c'est décidément samedi, je voudrais t'envoyer dans cette lettre tout un monde de choses douces qui t'aident à bien dormir cette dernière nuit au lieu d'être trop excité comme il y a quinze jours.

Tu demanderas à Augustine si elle n'a pas reçu pour moi, deux paires de chaussures, l'une neuve, l'autre ressemelée.

Puis si le dictionnaire anglo-français n'est pas trop enfoui, pourrais-tu y chercher la signification du mot anglais *brimstone*<sup>4</sup>. C'est pour Marthe et il n'y a pas de dictionnaire ici.

---

<sup>1</sup> Charles Waddington.

<sup>2</sup> *Le Relèvement social* : organe de la Ligue française de la moralité publique est un périodique fondé par le pasteur Louis Comte (1857-1926), qui paraîtra de 1892 à 1947. Il aura aussi comme titre : *Le Relèvement social* : revue de morale et d'actions sociales mais aussi celui de *L'Abolitionniste*. Voir la lettre du vendredi 15 juin 1900.

<sup>3</sup> Docteur en droit, Henri Hayem (1879-1915) sera secrétaire du Comité parisien de la Ligue française de la moralité publique, puis avocat à la Cour d'appel de Paris.

<sup>4</sup> Que l'on traduira par : « soufre, damnation ».

Est-ce la dernière fois avant de te revoir que tout mon amour si profond, si complet, s'exprime maladroitement sur le papier !

Bientôt pouvoir se taire et sentir à nouveau vibrer dans chaque baiser, dans la moindre parole insignifiante l'immensité de notre amour !!!!!!!!!

Ô Jean ne pas croire maintenant que tu m'aimes ! Quand tout dans tes gestes, dans ton regard, dans ta voix me le révèle à tout instant. Et par moments je me sens folle d'orgueil de t'avoir tout entier pour moi seule !

Mais voilà que je vais me mettre à dire des folies, des extravagances et t'exciter au lieu de t'apporter du calme et du repos.

Je t'envoie un long baiser dans lequel je me jette éperdument tout entière, espérant que malgré ce long trajet quelques parcelles t'en arriveront.

Ta femme très humblement aimante.

Ta Suze.

57- SUZANNE A JEAN

[Lundi] 30 juillet 1900

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>1</sup>

Mon Jean adoré, on ne me permet qu'une petite carte aussi je ratatine mon écriture. J'ai un sommeil épouvantable et je vais dormir après ceci. Je t'aime. J'ai relu un nombre infini de fois tous les délicieux mots que tu m'as écrits ce matin. Il me semble qu'aujourd'hui j'aime davantage le petit. Je me dis que c'est toi qui me l'as donné, que c'est un peu de toi qui est resté près de moi, que ce petit a grandi enveloppé dans notre tendresse à tous deux et que cela n'est pas possible qu'il n'en garde pas quelque chose.

Et maintenant qu'il est né<sup>2</sup>, nous continuerons à le tenir au chaud dans notre amour. Je ne sais pas ce que je t'écris, je sens bien que mes idées sont encore toutes brouillées. Mais je sais que je t'aime plus tendrement que jamais et que je ne peux pas vivre sans toi.

Dis-toi encore jusqu'à ce soir combien je t'adore.

Ta Suzanne.

---

<sup>1</sup> Carte à en-tête bordée de noir. Écriture au crayon.

<sup>2</sup> Marc Schlumberger naîtra le jeudi 26 juillet 1900.

## 1901

58- SUZANNE A JEAN

[Jeudi] 31 janvier 1901

Val-Richer<sup>1</sup>

Mon Jean adoré

J'ai demandé au facteur de revenir cet après-midi pour que je puisse t'écrire et me consoler un peu comme cela de ton absence. Je t'en prie, soigne-toi bien car si tu mourais avant moi je ne sais ce que je deviendrais ; je t'assure que je me demande cela avec angoisse chaque fois que tu me quittes pour plus de quelques heures. Je me sens perdue, inerte, un pauvre petit poussin qui aurait perdu sa mère et qui serait tout grelotant de froid. Il me semble que je ne t'ai pas assez embrassé ce matin et que j'ai encore faim de toi. Après ton départ je n'avais pas envie de me lever, ni de rester couchée, ni de m'habiller, ni de me laver, ni de rien faire, tant ces deux journées sans toi me semblent longues et insupportables.

Enfin à 10 h  $\frac{1}{4}$  je me suis levée après avoir lu *Les Petits d'Anna*<sup>2</sup>, je me suis habillée lentement en pensant à toi, puis j'ai été voir le petit pour avoir quelqu'un à qui parler de toi. Et maintenant après mon déjeuner je me repose en t'écrivant.

Cette après-midi j'écrirai à Yvonne Rau, à Mère, je rangerai un peu, commencerai ma malle, m'occuperai autant que possible pour tuer le temps. Tu crois que c'est gai d'être restée seule dans ce grand vide qui se fait toujours après tes départs !!!!

Je n'ai même plus envie de lire S<sup>t</sup> Ambroise<sup>3</sup> de peur de trouver des choses que je voudrais te rappeler les trouvant intéressantes ou bien, maintenant que tu as créé en moi ce besoin de tout te communiquer. Dans cinq minutes tu vas être à Paris tu vas retrouver notre cher petit « chez nous ». Tu sais, j'aime beaucoup le Val-Richer et le temps que nous venons d'y passer a été délicieux, mais rien ne vaut ce petit coin, perché là-haut, rue d'Assas. C'est là que nous avons tenté toutes nos premières expériences d'union complète, c'est là qu'est né cet amour qui est le meilleur de nous-mêmes et qui nous entraîne en avant, c'est là qu'a germé ton histoire ! Même ce petit coin te semblait tellement étroitement lié à l'histoire que tu ne parvenais pas à lui donner un autre cadre.

---

<sup>1</sup> Papier vert. Encre noire.

<sup>2</sup> *Les Petits Livres de notes d'Anna Magdalena Bach* ont été rédigés à partir de 1720 par Johann Sebastian Bach. Ce sont des cahiers de musique.

<sup>3</sup> Ambroise de Milan (vers 339-397) était l'un des Pères de l'Église d'Occident avec saint Grégoire le Grand, saint Augustin et Jérôme de Stridon. Fervent amateur de Cicéron et de son *De officiis*, il est l'auteur du *De officiis ministrorum* — *Morale des ecclésiastiques* et il ne cessera de défendre le christianisme et sa promulgation. Il a été avocat à Rome, évêque de Milan, mais il est aussi poète et ses *Hymnes* ont eu de l'influence.

Dis, mon amour aimé, nous nous aimerons encore bien n'est-ce pas.

Moi, tu sais, je t'appartiens entièrement, sans plus pouvoir me reprendre.

Je t'embrasse doucement, tendrement, longuement, indéfiniment, passionnément et de tout mon cœur, de tout mon corps, de toute mon âme et de toute ma pensée.

Que mon amour t'enveloppe en entier.

Ta Suzanne.

59- SUZANNE A JEAN

[Vendredi] 1<sup>er</sup> février 1901

Val-Richer<sup>1</sup>

Je suis si contente que ton voyage se soit bien passé, mon trésor que j'aime follement. Aujourd'hui je suis un peu moins désemparée car je peux me dire : demain<sup>2</sup>. Et puis ma malle à moitié faite, même presque achevée, tout autour de moi ayant un air de départ cela me ragaillardit.

Je partirai d'ici sans remords, j'ai écrit hier cinq lettres avec la tienne et j'écrirai encore probablement à Françoise<sup>3</sup> ce soir. Ce matin je me suis nettoyée à fond les cheveux, j'ai pris un tub<sup>4</sup>, fait les comptes avec Caroline<sup>5</sup>, écrit à Papa<sup>6</sup> pour sa fête, commencé *La Débâcle*<sup>7</sup>, lu et relu et encore relu ta lettre (qui sentait le savon) et ai pensé et pensé à toi. Cet après-midi je vais finir les emballages complètement pour ne pas avoir à courir demain matin. Aline<sup>8</sup> me soigne maternellement, fait mon feu le matin et m'aide pour les emballages.

Je ne sais si c'est toi ou la bonne femme qui m'a envoyé le bout de toile rouge semblable à la couverture. Elle est de 7 frs et quoiqu'un peu passée à certains endroits, je crois qu'on pourrait en trouver assez pour un fauteuil normand ou recouvrir nos deux chaises blanches.

Alors tu m'aimes donc vraiment un peu ?!!!!

Je n'oublie ni l'ancêtre à la sanguine<sup>9</sup>, ni le réchaud.

---

<sup>1</sup> Papier vert. Encre noire.

<sup>2</sup> Le couple se prépare à partir pour Florence, en Italie ; comme il est écrit dans *Éveils* : « Ils sont encore à cet âge de boulimie où l'on absorbe églises sur musées, et où l'on piafferait d'impatience, s'il fallait, sans rien faire, écouter l'eau chanter dans les fontaines d'un beau jardin, alors qu'il reste quelque part un retable ou une majolique qu'on n'a pas inventoriés. » (p. 172).

<sup>3</sup> Françoise de Juge de Montespieu.

<sup>4</sup> Une douche.

<sup>5</sup> Caroline Trautmann (1862-1927) est mariée depuis le 3 mai 1882 avec Ernest Schlumberger (1851-1926), frère de Paul Schlumberger. Elle est la tante de Jean.

<sup>6</sup> C'est l'anniversaire de Charles Weyher, qui est né le 1<sup>er</sup> février 1836.

<sup>7</sup> *La Débâcle* est le dix-neuvième roman écrit par Émile Zola en 1892 et appartient à la série des *Rougon-Macquart*.

<sup>8</sup> Une domestique.

<sup>9</sup> Ce terme désigne une technique de l'art pictural datant de la Renaissance, qui consiste à combiner trois minerais : une pierre noire, une craie blanche et une craie sanguine dans le but de dessiner un modèle vivant (ou ici un arbre) sur un papier teinté.



Je t'aime, je t'aime, je voudrais te voir entrer ici et m'embrasser.

Encore une nuit de solitude !!!!!

Ta femme aimante.

Suz.

60- SUZANNE A JEAN

[Mercredi] 18 septembre 1901

Bois-Salair<sup>1</sup>

C'est lamentable, mon Jean adoré ; je n'aurais pas cru que les choses prendraient ainsi soudain un air désolé. Je suis rentrée tard de Mayenne, j'ai avalé rapidement un œuf et une côtelette et je songe, assise dans un fauteuil jaune à la table à écrire du petit salon, je songe avec désespoir que commence pour moi une série de jours longs, lugubrement ternes et dont je ne vois pas la fin. Je sens maintenant que j'espérais jusqu'au bout lâchement que quelque chose, je ne savais quoi, viendrait t'empêcher de partir ; et ce n'est que lorsque le train s'est ébranlé que j'ai réalisé la séparation.

Tu ne comprendras donc jamais combien je t'aime ; que je t'aime jalousement, féroce et qu'à chaque séparation je touche du doigt ce que serait l'affreux écroulement si tu venais à me quitter pour toujours.

Enfin pour toi, pour être la petite femme que tu me voudrais, je vais essayer de n'y pas trop penser et de travailler courageusement en attendant. Je t'adore, tu sais !!!!!

Pour l'agrandissement des photos du petit nous les aurons dans quinze jours à trois semaines et pour 2 f 60. Je n'ai pas pu m'occuper aujourd'hui des agrandissements Marillier<sup>2</sup>, le bonhomme étant horriblement pressé et ne pouvant retrouver les pellicules. Il prenait le train pour Laval où il avait été appelé par un couvent pour en photographier toutes les sœurs ?!!!!!!

Ceci ne sera pas encore une véritable lettre, c'est seulement pour que tu aies un mot de moi demain. La seule chose qui pourrait me consoler un tout petit peu de notre séparation c'est que par lettre, j'ose un peu plus te dire les choses que je pense.

De vive voix c'est si difficile, et de plus chaque regard étonné, ou un silence trop prolongé ou simplement un trac soudain vous coupe le fil de ce que vous alliez dire. Ou bien aussi souvent la peur de n'être pas comprise par toi dans une chose vitale. Cela c'est très sot car rien jusqu'ici n'est là pour justifier ces sortes de terreurs.

Mon Jeannot, je t'aime, je t'aime et je ne sais que te le répéter.

---

<sup>1</sup> Papier saumon. Encre violette.

<sup>2</sup> Des agrandissements des photos du couple Jeanne et Léon Marillier. Voir la lettre du mardi 3 juillet 1900.

Mais tu sais combien intensément je t'aime, et que cela, si tu m'aimes assez et si tu as foi en moi, pourra me faire accomplir des miracles.

Je t'écris très vite pour donner ma lettre et ne pouvant choisir mes mots faute de temps, je suis sûre que toute ma lettre sonne faux et ne te fera pas lire entre les lignes tout l'amour que je voudrais y enfermer.

Je t'embrasse passionnément.

Ta Suz.

61- SUZANNE A JEAN

[Jeudi] 19 sept[embre] 1901

Bois-Salair<sup>1</sup>

Mon Jean aimé

Je me demande si à 4 heures tu recevras ce second petit mot. Je voudrais t'entourer, t'envelopper, te garder tout pour moi. Ne me parle pas de ce que tu me dois, car lorsque je me mets à faire le compte de ce que je te dois, je me sens si humble, si petite. Pour ne parler que d'une chose, crois-tu que beaucoup d'hommes m'eussent aimée d'un amour si délicat, si patient ?!

Mon amour, tout ce que je te dois, mais c'est incalculable et je ne le sais pas peut-être encore en entier ; et s'il me fallait payer mes dettes envers toi, je n'y arriverais jamais.

Je t'adore, je t'adore, je t'aime tant mon Jean ; je ne t'avais pas assez embrassé avant ton départ et j'ai déjà faim de toi ; je voudrais me blottir dans tes bras si chauds, si aimants.

Combien de jours encore !!!!!?

Et notre petit Marco ? L'embrasses-tu quelquefois pour moi ; lui parles-tu bien doucement de sa maman ? Lui, il m'aura sûrement oubliée.

Mais à lui je ne demande rien que de devenir bon à quelque chose et d'aimer sa femme comme je t'aime.

À toi de tout mon être.

Ta Suz.

---

<sup>1</sup> Carte grise. Encre violette.

[Bois-Salair]

Mon Jean, en allant à F[ontaine]-D[aniel] je porterai encore ce message d'amour pour toi afin que si tu m'as un peu oubliée depuis le matin, ceci renouvelle la tiédeur de l'atmosphère chaude et caressante dont je voudrais t'envelopper dans ton travail.

Car je pense que tu travailles, j'y compte absolument et tu auras beaucoup à me lire n'est-ce pas ? Je ne sais pas pourquoi j'ai si sommeil ; tout à l'heure je me suis endormie sans m'en douter en lisant *Le Voiturier Henschel*<sup>2</sup>.

Il fait d'ailleurs un temps gris et froid, un de ces temps mélancoliques d'automne qui ont un charme doux et triste et par lesquels les jeunes filles ont le vague à l'âme. Mais aujourd'hui je n'ai pas de raison de rêver tristement, j'ai un mari si admirablement fait pour moi, qui me comprend tellement bien et m'aime si tendrement... seulement il est loin de moi en ce moment et je voudrais me joindre à lui dans un long baiser tendre et fort et lire dans ses yeux qu'il m'aime, et je ne puis ...

C'est vraiment merveilleux tout ce que notre amour nous a déjà apporté de bonheur : il me semble que cela a fondu quelque chose au dedans de moi et qu'à cause de cela toute douleur que j'éprouverai aura moins d'amertume.

Je t'aime tant.

Ta Suz.

---

<sup>1</sup> Carte grise. Encre violette. Il existe deux lettres datées du 20 septembre 1901.

<sup>2</sup> *Le Voiturier Henschel* est une pièce de théâtre en cinq actes écrite par Gerhart Hauptmann. Suzanne a déjà lu *Âmes Solitaires* du même auteur.

Bois-Salair<sup>1</sup>

Voilà les tours de cette abominable poste du Val-Richer qui commencent. C'est facile à dire qu'il ne faut pas se plaindre, mais quand il me faut attendre jusqu'à 8 h passé du soir aujourd'hui pour avoir des nouvelles de ton arrivée, si toi et Marco vous n'avez pas été trop fatigués, comment vous avez été reçus etc. etc., je trouve cela dur. Je pensais pourtant un peu au fond que je n'aurais pas de lettre ce matin. Car je crois que les lettres qui partent dans l'après-midi de Cambremer ne doivent arriver que le soir ici. Mais malgré tout l'espoir était plus fort. J'ai bien envie d'aller à pied à Mayenne chercher la poste. Si j'étais plus entraînée à la marche, je le ferais. J'ai reçu hier soir ton petit mot écrit de Caen et je le relis, relis ainsi que celui de Flers. Je ne sais vraiment pas pour jusqu'à quand nous sommes séparés, mon Jeannot adoré. Si je ne suis pas malade demain ou dimanche, je ne désire plus l'être avant mercredi ou jeudi, car j'arriverai au Val-Richer juste pour t'embrasser et te voir partir pour le mariage de Neufville<sup>2</sup>. Le faire-part est arrivé ce matin : ils se marient le lundi 30 à 1 h ½ à l'Étoile et il y a réception après chez les Pereire<sup>3</sup>.

Mon Jean aimé, qu'est-ce que je fais seule ici, j'ai froid, je me sens misérable, j'aimerais t'avoir pour m'étendre dans tes bras pour m'y réchauffer. Tandis que je t'écris pour que ma lettre parte à l'heure, grelotante et fatiguée. Lasse surtout à l'idée de cette longue journée monotone sans toi.

Aujourd'hui Marthe et Betsy<sup>4</sup> vont être parties jusqu'à 7 h du soir ; elles font avec M<sup>lle</sup> Delannoy<sup>5</sup> une promenade en voiture. J'irai probablement avec Yvonne à F[ontaine]-D[aniel] pour me promener, mais c'est bien ennuyeux. J'ai lu hier dans *Le Matin* qu'on a arrêté le gérant du journal le *Liberté* à la suite d'articles sur le tsar<sup>6</sup> et sa venue en France. Et justement dans l'après-midi

<sup>1</sup> Papier saumon. Encre violette.

<sup>2</sup> Gérard de Neufville (1879-1934) se mariera le lundi 30 septembre 1901 avec Jenny Pereire (1878-?) « en l'église de l'Étoile, avenue de la Grande-Armée, au milieu d'une élégante assistance [...] La bénédiction nuptiale a été donnée par M. le pasteur Édouard Sautter. Témoins du marié : le baron Henri de Neufville, son oncle, et M. le pasteur Georges Appia ; de la mariée : MM. Émile et Gustave Pereire, ses oncles. » (Voir *Figaro : journal non politique* [en ligne] le 1<sup>er</sup> octobre 1901, n° 274, p. 2).

<sup>3</sup> Il s'agit de la famille de la mariée Jenny Pereire, qui est la fille de l'héritier du siège du conseil des *Chemins de fer de l'Etat austro-hongrois*, Henry Jacob Pereire (1841-1932) et de Emma Caroline Léontine de Stoppani (Cyril Grange, *Une élite parisienne : Les Familles de la grande bourgeoisie juive (1870-1939)*, CNRS Éditions, Paris, 2016, p. 103). A propos de « l'opulent Henri Pereire », Jean Schlumberger écrira qu'il « aimait quitter son hôtel du Parc Monceau, comme Haroun-al-Rachid son palais, pour venir s'entretenir, le plus simplement, avec les petites gens du faubourg. » (*Éveils*, p. 132).

<sup>4</sup> Betsy est le surnom d'Élisabeth Weyher, grande sœur de Suzanne.

<sup>5</sup> Une amie des sœurs Weyher.

<sup>6</sup> Gaston Leroux, « Arrivée du tsar à Dunkerque », *Le Matin*, N° 6416, jeudi 19 septembre 1901, pp. 1-6. <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k558651c/f1.item.zoom>

j'avais lu dans *Pages Libres*<sup>7</sup> un article sur la liberté d'opinion donnant un certain nombre de lettres de personnes inquiétées pour leurs idées seulement. Tout cela est écœurant. Et ce même contrôle, cette même peur des idées personnelles se retrouvent en petit partout. Il me semble que cela doit vous rendre joliment indulgent pour toute pensée qui n'est pas la vôtre. La seule chose que j'ai peine à admettre, et qui me fera toujours bouillir, c'est de ne pas respecter les opinions d'autrui et de vouloir que ses idées à soi, ses croyances, soient la vérité absolue. Faire du prosélytisme c'est au fond avoir un certain orgueil en soi.

Vois-tu Jean il ne faut pas que tu meures avant moi. Comment vivrai-je seule ? J'ai tant besoin de toi quand tout me fait mal. C'est toi qui feras qu'au lieu de m'anéantir, la faculté de vibrer aux souffrances qui est en moi ne fera qu'augmenter et deviendra ma force.

Seulement, mon trésor, il faut que tu m'aimes beaucoup ; il ne faut pas que je sente de doute en toi et il faut que tu te laisses aimer par moi passionnément sans être importuné par tout ce qu'il y a de jaloux et d'accaparant dans mon amour. Je te veux de toute ma volonté et je veux que notre vie soit belle l'un par l'autre et qu'elle répande beaucoup de chaleur. Il est déjà tard, presque 1 h. Je vais aller m'étendre et me réchauffer tant bien que mal.

Mais je t'aime, je t'aime, je t'aime.

Je t'embrasse tout entier.

Ta petite femme.

64- SUZANNE A JEAN

[Samedi] 21 sept[embre] 1901

Bois-Salair<sup>1</sup>

Mon Jeannot bien-aimé, ta lettre d'hier soir m'a toute remontée ; je te sens utile là-bas et peut-être es-tu plus libre sans moi, tu as plus de temps à leur donner et eux-mêmes peuvent t'avoir avec eux davantage et sans scrupules. Pardonne-moi si mes dernières lettres trahissaient quelques frémissements de jalousie à la pensée que d'autres jouissaient de toi, sans que je sois là ; je t'aimerais moins intensément, vois-tu, si je t'aimais plus sagement. Il me semble que cela devrait tellement adoucir pour tes parents les discussions de cet hiver, de sentir en toi quelqu'un sur lequel on puisse compter, on puisse se reposer. Il me semble qu'ils devraient être fiers et heureux, malgré tes idées différentes des leurs, d'avoir un fils qui leur a donné si peu de soucis !

---

<sup>7</sup> *Pages Libres* est une revue politique hebdomadaire, fondée en 1901 par Charles Guieysse (1868-1920). C'est une revue qui voulait continuer le combat des universités populaires, dont Jean Schlumberger était l'un des partisans. Par mesure d'économie, *Pages Libres* partageait son local rue de la Sorbonne avec les *Cahiers de la Quinzaine*, dirigés par Charles Péguy. La revue mourra en 1909, mais elle continuera à paraître en tant que supplément dans *La Grande Revue*.

<sup>1</sup> Papier saumon. Encre violette.

Le pauvre Daniel<sup>2</sup>, ce serait bien préoccupant si c'est vrai ; j'espère qu'on n'est pas trop sévère pour lui, avec sa nature et son isolement au Val-Richer on ne pouvait espérer qu'il resterait chaste éternellement.

Et Pauline, tu ne m'en parles pas ni des petits ? Pense que tout m'intéresse, jusqu'au moindre détail, car tu es mêlé à leur vie en ce moment ; c'est le cadre dans lequel tu te meus, qui te fait penser, te voit agir pour le moment. Je voudrais qu'il n'y ait ni un sourire, ni un pli sur ton front que je ne voie et dont je ne partage pas la cause.

J'ai vu Hélène Schlum<sup>3</sup> hier, elle m'a parlée d'Hélène Tattet<sup>4</sup>. Elles se sont beaucoup vues et il paraît qu'Hélène Tattet a parlé de toi, de moi, d'Yvonne Rau, de Théo [Sueur] mais elle n'a jamais dit un mot à Hélène Schlum de son fiancé. C'est même accidentellement qu'Hélène a appris qu'elle allait se marier. Mais je ne crois pas qu'on puisse voir là-dedans un sérieux mauvais signe. Accoutumée à voir autour d'elle G[ustave] S[oulier] tourné en ridicule, elle craint, sans doute involontairement, de voir se glisser sur les lèvres de ceux à qui elle en parlerait un sourire moqueur qui l'impressionnerait. Évidemment elle n'est pas sortie de ses luttes absolument calme encore et sûre de ce qu'elle fait ; elle sent presque partout, sinon l'hostilité, du moins l'étonnement provoqué par son choix, et doutant encore probablement elle-même, il est bien naturel que cette pauvre petite soit particulièrement sensitive.

Monique<sup>5</sup> déroutait sensiblement ; maintenant on cuit l'amidon avant de le mettre dans le bain ; c'est comme de la colle à photographie et c'est beaucoup plus efficace. J'ai lu une chose assez curieuse hier dans le journal anglais *Country Life*<sup>6</sup> que reçoit Marthe. C'était un article sur les jardins japonais. Dans toutes les classes, le jardin est pour eux d'une grande importance et sujet aux plus

---

<sup>2</sup> Daniel Schlumberger se maria en 1907 avec Fanny de Turckheim mais avant cela, il passera quelques années seul au Val-Richer, ce que confirmera André Gide à son ami Eugène Rouart, dans sa lettre du 15 novembre 1904 : « *Le jeune Daniel Schlumberger, qui, sous prétexte d'agriculture vient de s'enfermer trois ans durant dans la grande ferme du Val-Richer, souffre présentement d'une inquiétante maladie morale ; il ne peut ni ne veut vouloir ; cela s'appelle de l'aboulie, et c'est très grave ; il reste assis dans un fauteuil comme un vieillard et ne s'intéresse plus à rien que, de temps en temps, à la chasse. On essaie de le faire voyager ; un ami soigneusement stylé l'emmène, et doit le promener en Algérie ; on lui cherche des distractions ; on m'a demandé l'autre soir maints tuyaux – quels motifs d'intérêt Daniel pourrait trouver là-bas ? Quelles chasses ? [...]* » (*Correspondance*, pp. 197-98). Le jeune Daniel finira par se suicider le 17 juin 1915, à Issy-les-Moulineaux (voir la *Correspondance* entre Jean Schlumberger et André Gide, p. 588).

<sup>3</sup> Hélène Denis (1865-1932), cousine de Suzanne du côté de Gustave Denis, s'est mariée avec Pierre Schlumberger (1857-1941) le 10 octobre 1889.

<sup>4</sup> Hélène Tattet (1877-1956) se maria le dimanche 29 septembre 1901 avec « *M. Gustave Soulier [(1872-1937)], homme de lettres, fils du pasteur de l'église réformée [...]* ». (Voir *Gil Blas* [en ligne], 1901/09/30, (A23, N7987), <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k75367815/f2.image>.)

<sup>5</sup> Monique Schlumberger (1901-1992) est née le vendredi 2 août 1901. C'est le deuxième enfant du couple Schlumberger. Elle souffre, comme son père, d'eczéma.

<sup>6</sup> Magazine britannique hebdomadaire créé en 1897, sur l'art de vivre dans les communautés rurales. Fraser, Hugh « *Gardens Old & New : of Gardens in Japan* », *Country Life*, 14 septembre 1901, pp. 336-42. On y lit, p. 338 : « *The character or leading idea of the garden is the first thing to be considered by the landscape gardener in Japan. Here in Europe such a man would be much puzzled at receiving orders to lay out your pleasure so as to express gentleness, fidelity, hope, dignified seclusion, or self-abnegation. There is a garden attached to an abbot's palace in Tokuwamoni where the theme carried out is named 'The Power of Divine Truth.'* »

grands soins. Généralement ils l'organisent d'après une idée morale qu'ils cherchent à exprimer par l'arrangement même du jardin. Tout est choisi avec soin pour contribuer à donner l'impression de cette idée. Ainsi par exemple, tel jardin doit exprimer la fidélité, tel autre l'espoir, tel autre l'abnégation etc. Il y a un jardin attaché au Palais d'un prêtre dont le thème est « La Puissance de la Divine Vérité ».

Mon Jean adoré, j'ai peur quelquefois, vois-tu, si je devais te perdre, que je n'aie plus de courage à vivre et que ma tristesse soit stérile. Rien que cette séparation momentanée m'est insupportable ; il me faut tout un effort pour me mettre à quelque chose avec ardeur et j'ai toutes les peines du monde à lutter contre l'envahissement de lassitude et d'ennui qui monte en moi depuis ton départ. À chaque instant je deviens plus silencieuse et taciturne, je ne saurai presque plus parler bientôt. Tu m'as légué une encre détestable, toute bourbeuse, je ne sais comment tu fais pour déchiffrer ces pattes de mouches. J'espérais être malade aujourd'hui ; j'ai mal dormi cette nuit, j'avais très mal dans le dos et je me sentais toute drôle. Je ne crois pas que cela puisse beaucoup tarder maintenant mais même alors il faudra attendre encore au moins cinq ou six jours avant de pouvoir partir. Je n'ai plus plaisir à voir personne, tous ces demi-bonheurs autour de moi me font mal et je suis honteuse du mien, de tant t'aimer et d'être tant aimée. Oh ! mon Jean, j'attends ce soir mon pain quotidien ; j'ai si faim de toi, de toute ta tendresse, de toute ta confiance et c'est si long toute une journée sans lettre.

Tu sais combien je t'aime ; je t'enveloppe dans mon amour.

Ta Suz.

Le nom de la bandagiste<sup>7</sup> de Lausanne est : M<sup>me</sup> Miersh Golay rue S<sup>t</sup> François.

65- SUZANNE A JEAN

[Dimanche] 22 septembre 1901

Bois-Salair<sup>1</sup>

Mon trésor aimé, j'arrive mardi<sup>2</sup> ..... À moins que tu ne veuilles pas de moi ou si je suis malade ou si je gêne. Il n'y a vraiment pas de raisons pour lesquelles je serais malade maintenant plus que dans quinze jours, je suis fatiguée d'attendre, je sens que tu as besoin de moi. Ma famille n'y fait aucune opposition ; c'est même maman qui a proposé cela la première, seulement elle parlait de jeudi. Mais nous lui avons fait justement remarquer, Nurse et moi, que puisque je me décidais à

---

<sup>7</sup> Fabricant de semelles, ceintures abdominales, bandages herniaires, etc. Les bandagistes travaillent avec les orthopédistes.

<sup>1</sup> Papier saumon. Encre violette.

<sup>2</sup> Suzanne rejoindra Jean le mardi 24 septembre 1901 au Val-Richer.

partir, mieux valait tout de suite, d'autant plus que jeudi faisant juste un compte rond de semaines, il y a bien plus de danger ce jour-là.

Donc j'arrive mardi soir 7 h 10 sauf contre ordre avec Aline et Monique. Je suis dans la jubilation, je te dévorerais de baisers tant j'ai faim de toi. Et puis tu m'auras là dimanche, cela fera plaisir à tes parents, et je serai là pour calmer les blessures que te fera cette cérémonie du prédicant<sup>3</sup>. Va, je sens quelle glace apportera durant cette journée cet étranger qui ne vous est rien et qui ne saura rien dire de bon. Cette journée que vous auriez tous voulue très simple, très douce, très recueillie, sans fausse note, cela me fait mal pour toi, mon amour et je veux être là. De vous avoir autour d'eux, tous heureux, reconnaissants, aimants et réussis à bien des égards cela n'aurait-il pas été la plus grande et la plus sainte bénédiction. Tes parents auraient dû comprendre que rien ne devait choquer et blesser dans cette fête pour aucun de vous, qu'elle devait être une fête tout intime, toute de paix et d'union. D'ailleurs j'ai toujours trouvé bizarre cette cérémonie extérieure pour un semblable anniversaire ; cela vient aussi que j'y suis peu habituée ; dans la famille on ne l'a jamais fait.

Je voudrais trouver des paroles douces et apaisantes et je ne trouve rien qui puisse correspondre à l'immense amour que j'ai en moi et dont je voudrais t'envelopper. Tes lettres sont bonnes et réconfortantes. Je sens que tu m'aimes et que je te suis bonne à quelque chose. Je voudrais que ta vie soit toute auréolée de mon amour. Hier n'ayant pas reçu ta lettre le matin et sachant qu'elle arrive à Mayenne souvent le matin peu de temps après le départ du facteur, j'ai été la chercher moi-même, comme la voiture allait à Mayenne. Je l'ai eue ainsi à 9 heures au lieu de 6 heures. J'en ai aussi profité pour faire une bonne visite à Jenny Clénet<sup>4</sup> pour laquelle nos visites sont une grande joie. Puisque tu n'as pas encore reçu l'eau j'en apporterai une bouteille dans ma malle mardi. Pense mon Jean adoré, mardi ! Je me réjouis à n'en plus pouvoir tenir en place. Je me réjouis aussi de voir notre petit Marco ; nous l'aimerons bien n'est-ce pas et notre petite fille aussi. Il faut que je ne t'en écrive pas trop long aujourd'hui, ce matin je n'ai pas pu écrire à cause de mes cheveux que j'ai lavés et qu'il a fallu sécher. Je suis tout ensoleillée au dedans de moi-même ; le sang circule dans mes veines en torrents chauds, rien qu'à l'idée de te serrer de nouveau dans mes bras, de voir tes yeux si joyeux et brillants d'amour, de sentir ta main caresser mes cheveux, ô mon Jean, c'est vraiment trop triste quand tu n'es pas là. Ce soir je dîne avec Élisabeth à F[ontaine]-D[aniel]. Je mettrai ma robe du baptême et si je suis jolie ce sera en pensant à toi, en rapportant tout à toi, car il n'y a que ton amour

---

<sup>3</sup> Le *Figaro : journal non politique* du 16 octobre 1901, mentionne le fait que le mariage entre Hélène Tattet et Gustave Soulier s'est produit dans un « temple du Saint-Esprit » et que c'est « le père du marié, M. le pasteur Soulier, qui a donné la bénédiction nuptiale, après avoir prononcé une allocution d'une grande élévation » (n° 289, p. 2).

<sup>4</sup> Amie de Blanche Denis, la mère de Suzanne.



qui fasse briller mes yeux et me transfigure entièrement. Sans toi je serais maintenant un pauvre petit être ratatiné, jaune, terne, marchant tête basse sans oser regarder personne.

Mon Jean, mon Jean, je t'aime intensément.

Ta Suz.

Sois doublement gentil avec Marco pour toi et moi. En l'aimant beaucoup nous allumerons en lui un foyer pour toute sa vie.

66- SUZANNE A JEAN

[Lundi] 23 septembre 1901<sup>1</sup>

[Bois-Salair]

Mon Jean très passionnément aimé, quelle bonne lettre que celle d'hier !! Que je suis contente ; je ne pouvais plus tenir en place après l'avoir reçue. Tu es un amour de m'avoir écrit de suite.

Et puisque Père est avec toi et souffre tant de cette particule<sup>2</sup>, tout ne peut que bien marcher maintenant. Je n'ose pas encore te la supprimer sur les enveloppes avant que tu en aies parlé à Mère de peur de l'indisposer et d'amener la crise avant que tu ne juges que cela soit le moment. Cette nuit j'ai peu et mal dormi, ta lettre d'abord, et la joie de te retrouver demain m'avaient tout excitée. Et de plus j'ai dîné à F[ontaine]-D[aniel] hier soir ; après le dîner, Hélène Schlum a fait de la musique ; elle joue délicieusement, vraiment surtout Chopin. Je t'assure que Chopin est absolument différent joué par elle et Marthe que par tous les autres gens. Personne ne semble comprendre comme elle ce nerveux, ce passionné. J'en avais la fièvre ; d'ailleurs Hélène elle-même l'a remarquée tandis que, étant allée lui demander de jouer encore du Chopin, dans un de ses gestes affectueux, elle m'avait pris la main : « Mais tu es brûlante, tu n'as pas de fièvre ? » On était peu nombreux hier soir, tout le monde était gentil et heureux de nous avoir. (Il y avait Betsy, les Hoffet<sup>3</sup>, retour de Bretagne, et moi).

On m'a donné à lire deux bonnes lettres d'Euge<sup>4</sup> : il paraît que Maurice avait bien eu une fièvre typhoïde, mais ils n'avaient pas écrit le mot. Ils ont dû passer un vilain moment. Heureusement la dernière lettre d'Euge disait qu'il était absolument en convalescence et avait la permission de reprendre son service dans une huitaine. Cela fait vraiment plaisir de lire ces lettres d'Euge, on y

---

<sup>1</sup> Papier saumon. Encre violette.

<sup>2</sup> Le grand-père paternel de Jean Schlumberger, qui porte le même prénom que son petit-fils, a été anobli par Lettres patentes par Guillaume II de Hohenzollern le 22 février 1895. « *Malgré l'anoblissement dont le gratifia Guillaume II (et qui nous encombra d'une particule dont nous eûmes le plus grand mal à nous débarrasser), sa carrière entièrement probe et désintéressée fut certainement de celles qui assurent la bonne marche d'un petit pays, et qu'un petit pays sait apprécier.* » (*Éveils*, pp. 41-42).

<sup>3</sup> La famille Hoffet est composée d'Alice Weyher (sœur de Suzanne), Georges Hoffet et leur enfant Hervé Hoffet.

<sup>4</sup> Eugénie Denis (1875-1959), cousine de Suzanne, s'est mariée le mercredi 10 avril 1901 à Saint-Georges-Buttavent en Mayenne avec Maurice Armand-Delille (1877-1966). Elle attend son premier enfant : Sybil Armand-Delille. Elle aura aussi une autre fille : Colette Armand-Delille.

respire le calme, le contentement. Quant à elle-même, elle a la chance de supporter admirablement sa grossesse. C'est tout de même curieux de voir à quel point les circonstances influent sur les natures. Mariée à Maurice, Eugé donnera toute sa mesure et ce ne sera pas peu. Tandis que médiocrement mariée à son idée, j'aurais plaint de tout mon cœur le pauvre homme qui aurait été son mari. J'apporte pour Marco un petit jersey de matelot breton. Alice l'avait acheté à S<sup>t</sup> Malo pour Hervé, mais il est beaucoup trop petit pour ce gros bonhomme ; on l'a essayé à Gérard<sup>5</sup>, mais il est un peu court, et sa grosse tête ne peut y entrer. Enfin j'en ai hérité. S'il va à Marco ce sera très bon pour cet hiver et il sera gentil comme tout dedans, il aura l'air d'un petit mousse.

Est-ce que tu comprends que demain lorsque ma lettre arrivera, je ne serai pas loin de t'arriver aussi !! C'est trop exquis !!!!

Je suis contente de t'amener une fille bien nettoyée<sup>6</sup>, ses rougeurs sont complètement disparues, et elle remplit ses devoirs comme jamais jusqu'ici cela lui était arrivé. Je la crois tout à fait du bon côté maintenant.

Je te laisse pour faire ma malle ; mais je t'aime follement, tu sais ? Que je serai bien dans tes bras.

Ta Suz.

Remercie Mère pour sa lettre à laquelle je répons de la meilleure façon en arrivant.

67- SUZANNE A JEAN

[Lundi] 30 septembre 1901<sup>1</sup>

[Bois-Salair]

Mon Jean aimé, c'eût été une folie de prendre un train plus tard que celui de 4 h 44. J'espère que même ainsi tu n'es pas arrivé trop fatigué. Mon amour, naturellement je me sens seule sans toi, comment cela pourrait-il être autrement. Chaque fois que tu pars c'est comme si l'on m'arrachait quelque chose, mais ce sentiment quelque douloureux qu'il puisse être à chaque nouvelle séparation, je ne voudrais pas ne plus l'éprouver, car alors je t'aimerais moins, tu serais moins tout pour moi, tu ne serais plus tant ma raison de vivre, tu ne serais plus autant ma force, ma confiance, ma paix !

---

<sup>5</sup> Gérard Poussielgue est le premier enfant du couple Élisabeth Weyher et Justin Poussielgue.

<sup>6</sup> Voir la lettre du samedi 21 septembre 1901.

<sup>1</sup> Papier vert. Écriture au crayon.

Je vois en effet pas mal Pauline mais je ne sais si nous lisons beaucoup car aujourd'hui elle vient de disparaître jusqu'au goûter et après elle doit jouer au tennis avec les François<sup>2</sup> et Agnès<sup>3</sup>. Mais nous avons causé d'un certain nombre de choses, de ses frères, par exemple.

Je tâche de lire dans mon lit, mais aujourd'hui j'ai horriblement sommeil et je m'endors tout le temps. J'ai ta photographie sur ma table avec des violettes que Pauline m'a apportées.

Je t'adore, je t'adore, je t'adore ! J'ai encore devant moi la longue journée de demain et puis tout un long matin encore !!

N'oublie pas la mesure de la bande de cheminée.

Je t'aime, mais j'ai si sommeil que je ne sais plus que dire. Je t'embrasse follement.

Ta petite femme Suz.

Ce matin une carte de Gérard de Neufville est arrivée pour toi, elle s'est promenée de la rue d'Assas à B[ois]-S[alair] et de là ici.

Il te disait que si tu voulais le voir, il serait 11 rue Ampère entre 10 et 11 h ce matin.

## 1902

68- SUZANNE A JEAN

[Mardi] 1<sup>er</sup> juillet 1902

Val-Richer

Mon amour, je reste empêtrée dans une carte que j'écris à Yvonne Sueur<sup>1</sup> (puisque'elle sera Sueur en recevant ce mot) – alors je t'écris pour m'éclaircir les idées. J'ai bien fait mes courses. Nous venons de déjeuner. Je suis sous la véranda avec Grand-mère et Grand-père<sup>2</sup>. Tout de suite après mes lettres j'irai me plonger dans ma branche de tulipier. Après je pense aller dessiner un pommier pour me remettre de ma mauvaise humeur.

---

<sup>2</sup> « Les François » désignent tous les membres de la famille François de Witt : le cousin de Jean, François de Witt Guizot (1870-1939), sa femme Marthe Renouard de Bussière (1876-?) et leurs enfants.

<sup>3</sup> Agnès Schlumberger (1880-?) est une cousine du côté paternel de Jean Schlumberger. Elle est la fille de Léon Schlumberger (1855-1925), oncle de Jean, et de Jeanne Wilhemine Henriette Catherine de Witt (1855-1944), plus souvent appelée tante Jeanne dans les lettres.

<sup>1</sup> Voir la note 1 de la lettre du 30 juin 1900.

<sup>2</sup> Henriette Élisabeth Guizot (1829-1908) et Conrad de Witt (1824-1909) sont les grands-parents du côté maternel de Jean Schlumberger : « *Le monde de mes grands-parents de Witt est aussi rayonnant pour notre cœur que l'autre est gris et froid. Nous sentons qu'on nous y aime ; notre arrivée y est saluée comme une fête pour toute la maison. À vrai dire, mon grand-père Conrad et ma grand-mère Henriette sont associés, dans notre esprit, au bonheur des vacances et du séjour au Val-Richer dans le Calvados.* » (Éveils, p. 47).

Je dormirai dans ton lit cette nuit et les suivantes jusqu'à ton retour : Gertrude<sup>3</sup> a trouvé mon matelas plein de vers ce matin, oh horreur !, et on va le refaire d'ici vendredi.

Caroline<sup>4</sup> m'a dit que tu pouvais très bien revenir vendredi soir et que, par contre, cela gênerait beaucoup plus si tu revenais samedi.

Je ne trouve pas ton départ drôle du tout, j'en suis tout affadie.

Je t'écrirai une plus longue lettre demain.

Tu sais que je t'adore, que tes yeux, ta bouche me rendent folle.

Dis-moi bien tout ce que tu fais et si tu es content de tes dactylographes.

Je t'étreins de tout mon amour, je t'en enveloppe, je t'en submerge.

Ta Suz.

69- SUZANNE A JEAN

[Mercredi] 2 juillet [19]02

Val-Richer

Mon Jean adoré

Je t'aime bien, va !

Hier je suis restée à ma branche de tulipier de 2 h ½ à 5 h ½ !! Et en suant sang et eau dessus à cause de ce misérable jaune qu'il faut triturer je ne sais quel temps avant d'en avoir un peu sur le pinceau. Je t'assure qu'il m'a fallu la patience d'un ange pour faire ainsi toutes ces feuilles vertes. D'ailleurs je ne suis pas contente des jaunes de ta boîte il y en a trop peu, et ce maudit jaune pâle fait un peu fadasse pour certains effets. Si cela ne t'ennuie pas trop, pourrais-tu me rapporter de petits tubes de jaune de Chrome. Il existe, je crois trois n<sup>os</sup> de jaune de Chrome plus ou moins foncé. Ce serait les deux n<sup>os</sup> les plus foncés qu'il me faudrait, 2 et 3 je pense. Je ne sais si cela existe en Rowney's<sup>1</sup> mais en tout cas cela existe en une autre marque. Il me faudrait alors aussi deux petits godets carrés en porcelaine pour mettre ces jaunes dedans.

Cette nuit, maître Marco<sup>2</sup> m'a fait une scène de trois quart d'heure, sur le thème « voir Aline » ; une rage pire que la première. Il poussait de véritables hurlements ; il en étouffait par moments. Il était debout par terre au bas de mon lit ; je l'avais sorti un instant de son lit et il n'avait plus voulu que je l'y remette, ni que je le touche. Enfin au bout d'une bonne demi-heure il a commencé à se calmer ; il s'est laissé prendre. Je l'ai mis dans mon lit un peu, à côté de moi, il m'a

---

<sup>3</sup> Une domestique.

<sup>4</sup> Caroline Trautmann, tante de Jean.

<sup>1</sup> « Daler-Rowney » est une marque de peinture aquarelle qui existe depuis 1783.

<sup>2</sup> Souligné au crayon rouge.

promis d'être sage, il avait l'air assez penaud. J'ai déménagé son lit pour l'avoir à côté de moi (il voulait rester dans le mien) je l'ai mis dedans sans qu'il oppose pourtant de résistance. Seulement il a demandé à tenir ma main et ta petite femme et ton petit garçon se sont rendormis ainsi la main de Marco dans la main de Maman.

Il faut que j'aïlle dessiner.

Je t'embrasse longuement et si tendrement que mon baiser s'infiltré dans tout ton être.

Je ne peux pas croire que c'est seulement hier que tu es parti, cela me semble déjà si lointain et j'ai déjà si soif de toi. Reviens vite : je serai tellement bonne et gentille, je ferai tout ce que tu voudras, je t'embrasserai des journées entières, je me ferai douce, caressante, comme en mes très bons jours et tu me pardonneras encore toutes mes méchancetés. Je t'aime passionnément.

Ta petite femme.

Suz.

70- SUZANNE A JEAN

[Jeudi] 3 juillet [19]02

Val-Richer

Mon trésor aimé

Je n'ai pas fait grand-chose hier de bon. Mes lettres écrites j'avais voulu me mettre à un pommier, mais il faisait un de ces temps gris avec soleil derrière les nuages qui font le jour faux et particulièrement laid. Je suis rentrée et ai fait une petite branche de groseilles pas fameuse.

Ce matin, l'ancêtre étant mal éclairé à cause des reflets causés par le soleil, j'ai fait un pommier, mauvais, et quelques croquis à la ferme en ¼ d'heure. Les journées sont vraiment trop courtes.

Tous les jours avant déjeuner et tous les soirs avant son bain je promène Marco et nous allons voir les bêtes. Hier matin il a tenu un bébé cochon d'Inde dans sa main.

Ne te réjouis pas trop : je crois que j'ai renoncé à la féminité et à toutes ses pompes.

Je pense que je saurai demain quand tu reviens. Je ne suis qu'une pauvre petite chose sans toi.

Je suis fâchée de t'écrire des lettres si sottes mais vraiment je suis encore tout ensommeillée par le grand air. Je voudrais t'envoyer de telles pages que tu en sois tout inondé d'amour ... et je ne trouve rien qu'une bête d'envie de me blottir dans tes chers bras.

Tu comprendras peut-être ce télégramme d'André Patry<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> André Patry (1876-1971) est un ophtalmologue. Il se maria en 1917 avec Hélène Bouthillier de Beaumont (1891-1969).

Je t'embrasse amoureusement...

Ta petite femme.

Suz.

71- SUZANNE A JEAN

[Vendredi] 4 juillet [19]02<sup>1</sup>

[Val-Richer]

Mon Jean adoré

Je t'écris un petit mot pour si par hasard tu ne venais pas ce soir. Cette perspective ne me semble pas bien réjouissante !! Enfin, avant tout, je veux que tu arrives cette fois-ci à la *Revue des deux mondes*<sup>2</sup>. Je ne suis pas très enchantée, Barnum et Bailey<sup>3</sup> sont à Lisieux aujourd'hui ; Grand-père et Daniel y vont. Moi, je n'en ai pas la moindre envie, mais cela a l'air de faire tellement envie à Grand-père de m'emmener que j'irai probablement, n'ayant pas d'empêchement de santé et ayant encore des courses à Lisieux. Si j'arrive à prendre quelques croquis cela me consolera de perdre ma journée. Déjà ce matin je n'aurai rien fait, m'étant réveillée tard et ayant eu à m'occuper de voir pour un lit pour Monique.

Tu sais que je t'aime follement !?

Ta Suz.

72- SUZANNE A JEAN

[Vendredi] 22 août 1902

Bois-Salair

Mon trésor

Mon arrivée a été toute noircie par l'annonce de ce que tu ne pourrais arriver ici que le lundi. Si ce n'était que la question de la voiture ce n'aurait rien été mais justement on a donné congé aux domestiques pour dimanche comme ils ont beaucoup à faire pour le moment.

Mais tout vient d'être arrangé car il m'est venu à l'idée, soudain, que tu n'aurais peut-être pas le temps de télégraphier en Alsace pour retarder le voyage de Marco.

Il faudra seulement que tu prennes le train de 7 h qui arrive à 2 h ou 2 h 10.

---

<sup>1</sup> Petite carte. Papier gris-bleu.

<sup>2</sup> Jean cherche à faire publier *Poèmes des temples et des tombeaux*. Ce texte paraîtra au *Mercure de France*, en novembre 1903.

<sup>3</sup> Le *Barnum & Bailey's Greatest Show on Earth* est un cirque américain, qui se présentera le 4 juillet 1902, à Lisieux, pour partir dès le lendemain à Caen.

Et puis j'espère que cela ne t'ennuiera pas trop, mon pauvre amour, de dîner le même soir à F[ontaine]-D[aniel].

Très souvent il y a du riz à la créole et probablement même que tante Eugénie<sup>1</sup> se souviendra et te fera faire un plat de farinage.

Et pense quel bonheur de ne pas attendre à lundi pour t'avoir !!

Ici on a trouvé Monique toute petite. On va essayer de lui faire prendre de la poudre d'huile de foie de morue. Cela a réussi à merveille pour les enfants d'Élisabeth. Sa petite fille<sup>2</sup> qui était couverte de clous va beaucoup mieux et Gérard a une mine superbe cette année et a beaucoup embelli. Je crois que cela pourra lui faire du bien à notre petite mirmidonne<sup>3</sup> d'enfant. Le voyage s'est très bien passé. Nous avons été seules à partir de Caen. J'ai pensé beaucoup trop à toi. J'attends une lettre avec impatience. Je n'aime pas que tu ailles dans des endroits et chez des gens que je ne connais pas ; je ne peux alors rien me représenter.

Il fait beau et je voudrais t'avoir, je t'aime tu sais.

Seulement comme ce sera une voiture de louage il faudra que je modère mon impatience et que je t'attende ici dimanche.

Je t'adore, je t'aime, je te couvre de baisers de la tête aux pieds et je t'embrasse ta délicieuse bouche.

Ta Suz.

Si tu vas à Belleville samedi soir, prends une voiture pour revenir pour rentrer moins tard.

73- SUZANNE A JEAN

[Samedi] 13 sept[embre 19]02

Entre Montauban et Castres

Je me serais passée volontiers du dernier souvenir que tu m'as laissé sous forme de parapluie à cent sous. Me voilà obligée de le transporter partout avec moi !! Notre voyage s'est passé aussi bien que possible sans toi. J'ai bien un peu de névralgie ce matin mais dès que j'aurai digéré le café au lait que nous venons de prendre à Montauban, je prendrai un cachet d'aspirine.

Je trouve cela une abomination de t'avoir laissé loin<sup>2</sup> si longtemps, mais je ne le regrette pourtant pas trop parce que si tu étais venu, j'aurais eu peur tout le temps de te sentir mal à l'aise.

---

<sup>1</sup> Eugénie Reine Merle d'Aubigné est la femme de Gustave Denis.

<sup>2</sup> Denise Poussielgue.

<sup>3</sup> Petit être chétif.

<sup>2</sup> Lecture incertaine.

J'avais bien peu de courage pour partir hier soir, mais je ne voulais pas que tu le voies pour que tu n'en sois pas malheureux. Tu profiteras bien pour travailler pendant que ta bavarde de femme n'est pas là pour te distraire et tu parleras de moi à mes petits enfants.

Je garde encore sur les lèvres le goût de ton dernier baiser.

Je t'embrasse passionnément, mon Jean.

Ta Suze.

74- SUZANNE A JEAN

[Dimanche] 14 sept[embre 19]02

Montespieu<sup>1</sup>

Mon Jean

Me voilà si loin de toi, dans un endroit inconnu et chez des gens que tu connais à peine ! Je suis arrivée hier naturellement avec une bonne migraine mais vers le soir j'allais mieux, grâce à un peu de repos dans la journée et des cachets d'antipyrine<sup>2</sup>. Cette nuit j'ai bien dormi, mais après avoir eu un peu de peine à m'endormir. Je suis ravie d'avoir emporté des photos ; je les ai toutes devant moi sur ma table à écrire et je regarde mon homme et mes petits et cela me reconforte. Enfin je ne regrette pas d'être venue ; cela leur fait un plaisir vraiment extraordinaire à tous. M<sup>me</sup> de Juge a eu hier un entretien particulier avec moi sur les qualités de son gendre<sup>3</sup>. Françoise m'avait prévenue d'ailleurs. Il paraît que M<sup>me</sup> de J[uge] en est toute coiffée et qu'elle ne tarit pas du matin au soir sur les vertus du M. Il arrive d'ailleurs ce matin. Je pourrai donc commencer mes études.

Je suis dans une chambre toute rouge avec meubles en pitchpin et vue très ensoleillée et lointaine par la fenêtre géminée. J'aurai comme voisin un vieux Monsieur : nos cabinets de toilette communiquent et il paraît que l'on entend admirablement tout ce qui se passe pendant les toilettes !!

Tu m'écriras bien tout ce que tu fais et penses pour que nous vivions tout de même un peu ensemble. On me bouscule pour la poste ! Il faut que je me dépêche. Je déteste me dépêcher en général et spécialement lorsque je suis toute pleine d'amour que je voudrais t'envoyer tout palpitant. Tu sais je ne veux pas tu m'oublies. Dis à Maman et à Yvonne que je leur répondrai demain si je me prends à temps pour écrire.

Je t'adore mon aimé.

Ta petite femme à toi.

---

<sup>1</sup> Suzanne est au château de Montespieu dans le Tarn, chez la famille de Juge de Montespieu afin d'assister au mariage de Françoise.

<sup>2</sup> L'antipyrine est un analgésique et homéostatique.

<sup>3</sup> Françoise de Juge de Montespieu (1877-1904) se maria le 17 septembre 1902 à Navès dans le Tarn avec Félix Aimé Jean de France-Mandoul (1876-1954).



Suz.

Dis à Maman que l'adresse télégraphique est Dejuge. Castres.

75- SUZANNE A JEAN

[Lundi] 15 sep[tembre] 1902

Montespieu

« *Ici commencent une grande soif et une grande faim* »... de qui<sup>1</sup> ? De mon unique amour, de toi mon adoré et hélas cette grande soif et cette grande faim n'ont pas l'air d'être prêts de finir ; ils<sup>2</sup> vont en augmentant toujours et toujours. Je dors avec ta chère photo à côté de moi, c'est la dernière chose que je contemple le soir et la première sur laquelle mes yeux se fixent le matin.

Justin<sup>3</sup> revenu des manœuvres est venu me voir hier. C'est vraiment quelquefois un brave garçon. Il m'a dit qu'il était désolé de n'avoir pas su plus tôt pourquoi tu ne venais pas, sans cela, il nous aurait installés chez lui avec la cuisinière et l'ordonnance à notre disposition. C'eût été très agréable. Enfin ici je tâche de les égayer : j'ai des conversations légères avec M. de Juge ; je scandalise de temps en temps les doctes oreilles de M<sup>me</sup> de Juge à la grande joie de ses filles et avec ces dernières nous avons des conversations très libres ; elles sont très peu ignorantes ces demoiselles mais, ayant peu lu, elles émettent de drôles de théories germées dans leur cerveau avec les connaissances qu'elles ont.

J'ai eu encore un peu de migraine hier après-midi, mais j'espère qu'aujourd'hui cela ne réapparaîtra pas. Aujourd'hui commencement des arrivages familiaux ; demain garden-party avec danse etc., souper le soir et feu d'artifice.

Mercredi repos. Jeudi mariage à onze heures, grand déjeuner. Voilà.

Décidément le M. ne me plaît pas<sup>4</sup>. Cela m'ennuie de t'écrire d'ici mes appréciations. Cela m'est désagréable étant chez des gens qui me reçoivent très bien de les bêcher dans des lettres.

---

<sup>1</sup> « *Ici commencent une faim et une soif éternelles qui ne seront jamais assouviées ; ici commence une éternelle aspiration dans d'éternels efforts. Quoi qu'ils boivent et mangent, ils ne seront jamais rassasiés. Il y a là d'éternels efforts affamés en une éternelle impuissance...* ». Les propos du théologien Ruysbroeck dans *L'Ornement des noces spirituelles* seront repris en épigraphe dans le premier roman de Jean Schlumberger, *Le Mur de verre*.

<sup>2</sup> *Sic*.

<sup>3</sup> Justin Poussielgue.

<sup>4</sup> Son voisin de chambre. Voir la lettre du dimanche 14 septembre 1902.

J'attends avec impatience le facteur pour avoir enfin une lettre de toi. Mais j'ai peur qu'elle ne me donne pas encore des nouvelles de Heredia<sup>5</sup>.

Embrasse mes tout petits pour moi bien fort. Mon trésor aimé tu es vraiment trop exquis, je suis quelquefois si méchante avec toi et quand je suis loin je me demande comment j'ai le courage de te maltraiter.

Je t'embrasse partout, tu sens mes lèvres, dis .....

Ta femme.

Suz.

76- SUZANNE A JEAN

[Mardi] 16 sep[tembre 19]02

[Montespieu]

Mon amour adoré

Je viens d'arranger depuis tout le matin des fleurs avec Henriette, nous déjeunons à 11 h et le facteur venant à midi, j'ai une toute petite minute pour t'écrire. Je ne pense qu'à une chose c'est à te revoir bientôt mon Jean à moi.

Hier soir nous nous sommes couchées tard, les trois de Juge et moi. Il y avait magnifique clair de lune. Quand tout le monde nous croyait dans nos chambres respectives, nous sommes montées comme des voleurs sans souliers, sans lumière par un petit escalier en vis où nous tâtions notre chemin jusque sur le toit de la maison et là, nous avons discuté sur la culpabilité des parents qui laissent leurs enfants dans l'ignorance de la vie. Ces pauvres parents ont passé là un mauvais quart d'heure spécialement M<sup>me</sup> de Juge. Cette femme me fait bouillir. Je sors tous les jours des horreurs : hier soir un vieux Monsieur racontait qu'en Indochine on se mariait sans consentement des parents etc., etc., et que c'était bien mieux ; Louise et moi avons répondu en écho que c'était tout à fait bien. Alors M<sup>me</sup> de J[uge] sur un ton horrifié : « Suzanne vous oubliez que vous êtes parent ?!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!! »

---

<sup>5</sup> José-Maria de Heredia (1842-1905), d'origine espagnole naturalisé français en 1893, est l'un des parangons du mouvement parnassien. Il participera à plusieurs revues comme la *Revue des deux mondes* ou encore le *Journal des Débats*. Jean Schlumberger commente l'influence qu'a eue Heredia sur ses premiers écrits poétiques : « Nous appartenions encore à un temps, disons homérique, où les secrets du métier se transmettaient oralement, dans certains cafés littéraires, dans certains petits groupes dont nous ignorions même l'existence. Des noms comme ceux de Rimbaud ou de Mallarmé nous étaient inconnus. Aussi reçus-je, comme un sourire du Ciel et comme un épi de la Terre Promise, l'introduction que, vers 1902, quelqu'un me remit pour Heredia. L'affabilité de son accueil était connue. On le trouvait, tous les dimanches après-midi, à la bibliothèque de l'Arsenal. Ses réceptions n'avaient plus le brillant dont mes aînés ont gardé le souvenir. Ses filles s'étaient mariées ; la maison s'était assagie. Maurice Maindron et Henri de Régner, ses gendres, ne venaient qu'irrégulièrement. Les dames que recevait madame de Heredia restaient confinées dans le grand salon, tandis que, dans son cabinet, le Maître, un peu bègue et devenu fort sourd, présidait avec une parfaite courtoisie sa petite cour de poètes. » (*Éveils*, p. 135).

Je t'assure que je boue ici vingt mille fois par jour, et que je regrette de ne pas t'avoir. Ce serait comique quelquefois et pour toi il y aurait eu une étude de caractères très piquante.

Je t'embrasse sur tes deux yeux qui sont comme des violettes ; je les vois lumineux me regardant et savoure tes lèvres. Te voilà je pense à B[ois]-S[alair] un peu triste peut-être et au fond, ô femme que je suis, je ne te voudrais pas trop heureux.....

Je t'aime profondément, passionnément avec tout ce que j'ai. La seule misère c'est de ne pas avoir beaucoup à te donner .....

Ta petite femme Suz.

77- SUZANNE A JEAN [1]

[Mercredi] 17 sep[tembre] 1902<sup>1</sup>

[Montespieu]

Mon Jean adoré

Voici ce qui se décide pour mon départ. Je partirai d'ici samedi matin<sup>2</sup> et prendrai dimanche matin le train pour Mayenne à 7 h 55. Qu'on m'écrive exactement l'heure du train et surtout si c'est celui-là ou le train de midi que prend Alice Hoffet.

Probablement Marthe a écrit à Maman l'accident qui est arrivé à Justin<sup>3</sup>, mais n'en dis rien si on ne t'en parle pas. Il est tombé de cheval à un rallye lundi et on a eu très peur pendant une heure. Il est à Hauterive chez les de Villeneuve, n'ayant pu retourner à Castres. Mais le docteur affirme qu'il n'y a rien de grave et qu'il en sera heureusement quitte pour quelques jours de lit. Je vais le voir aujourd'hui. C'est ennuyeux que cela retarde ainsi son départ pour la Savoie, mais j'espère que Betsy ne s'inquiètera pas trop. Marthe lui a écrit, le médecin aussi, et ce qu'il y a de mieux, Justin a pu lui envoyer un mot. J'aurais voulu partir vendredi mais les de Juge me supplient de rester un jour de plus, car c'est alors qu'elles auront besoin qu'on sorte leurs parents, surtout M<sup>me</sup> de Juge, de « son chagrin ».

Je serais restée même deux ou trois jours de plus si je n'avais voulu revenir pour me reposer un peu lundi avant la journée de Caen. Ces pauvres filles ont vraiment bien besoin de moi ; ce n'est pas du temps perdu.

---

<sup>1</sup> Il existe deux lettres datées du mercredi 17 septembre 1902.

<sup>2</sup> Suzanne sera retardée et ne partira pas le samedi 20 septembre 1902. Elle prolongera son séjour jusqu'au samedi 27 septembre 1902 et arrivera le dimanche 28 septembre 1902 à Bois-Salair.

<sup>3</sup> Son beau-frère, Justin Poussielgue, mari d'Élisabeth Weyher résidera chez le comte Roger de Villeneuve (1843-1913) dans le château d'Hauterive pendant sa convalescence. Le château appartient à la famille Villeneuve, acheté par Jean-Joseph de Villeneuve en 1783.

À voir de près, leur vie est un enfer et Louise hier, dans une conversation le soir avec moi dans le parc, m'a bien dit que leur mère leur avait empoisonné la vie. Malgré tout ce qu'on peut lui reprocher, Louise a un caractère vraiment admirable, d'une énergie morale étonnante. Je sais mon trésor que tu ne m'en voudras pas trop si je n'arrive que dimanche. Vois-tu, nous sommes si heureux qu'il faut, quand les occasions se présentent, savoir en donner notre part aux autres. Je dis cela surtout pour moi-même car toi tu es toujours prêt.

Je t'adore si passionnément et tu es si bon et moi si méchante quelquefois.

Je t'adore, je voudrais te voir fier de moi.

Ta Suz.

C'était bon tes deux lettres hier. Que je suis furieuse contre ce Heredia<sup>4</sup>.

78- SUZANNE A JEAN [2]

[Mercredi] 17 sep[tembre 19]02

[Montespieu]

Mon Jean aimé, je t'écris ce soir n'étant pas sûre d'avoir un moment demain matin. Le mariage est à onze heures, il faut partir d'ici à 9 h ½ et après il n'y aura plus de poste.

Mes mouvements sont moins fixés que ce matin. Il y a une nouvelle complication chez les Villeneuve. La femme du fils aîné<sup>1</sup> qui attendait un bébé dans deux mois a accouché ce matin d'une petite fille vivante. Ces malheureux sont un peu empêtrés, Justin d'un côté dans son lit, la jeune femme d'un autre, le bébé à soigner, Marthe dans tout cela qui ne peut servir à grand-chose. Bref on transportera demain Justin à Castres chez lui et Marthe doit venir ici. Le médecin pense que peut-être Justin pourrait partir dans une dizaine de jours. Aucun symptôme alarmant ne réapparaît. (Il avait uriné du sang après sa chute mais le docteur croit à une simple petite déchirure mais non à une lésion.) Seulement on se demande s'il ne vaudrait pas mieux faire revenir Élisabeth car même partant dans une dizaine de jours, Justin n'aurait que quatre à cinq jours à passer en Savoie. Enfin pour en

---

<sup>4</sup> Voir la lettre du lundi 15 septembre 1902. Même si nous n'avons pas la réponse de Jean concernant son entretien avec Heredia, nous en déduisons d'après l'agacement de Suzanne, que cela ne s'est pas passé comme Jean l'aurait souhaité. En effet, il décrit le contraste entre le Maître, celui qui sublime les effets liés à la phonétique ou à la grammaire, et l'élève, qui est davantage attiré par les « *beautés littéraires ou ses dessous psychologiques* » : « *Heredia vantait la beauté d'un nom propre, les mérites rivaux de deux adjectifs, puis partait dans des anecdotes. Les qualités autres que formelles lui semblaient d'intérêt très petit. Je suivis ces dimanches avec assez d'assiduité. Quelque chose s'en dégagait pour moi : une notion du mot en tant que matière plastique, que matière précieuse par elle-même, une attention à ses valeurs propres, à sa couleur, aux associations subtiles que ne peut indiquer aucun dictionnaire, bref un culte du langage dans ses mystérieux accidents, un quasi religieux accès à ses trésors. J'étouffais bien un peu dans les courtes idées de ce milieu d'orfèvres ; mais je ne m'étais pas laissé rebuter par la poursuite d'objets bien moins passionnants, et je persévèrai, comme un néophyte prend son parti de la sacristie pour approcher l'autel.* » (Éveils, p. 136).

<sup>1</sup> Le fils aîné du marquis de Villeneuve s'appelle Louis de Villeneuve (1875-1952). Sa femme, Simone de Carayon-Latour (1880-1942) donnera naissance à Hermine de Villeneuve, ce mercredi 17 septembre 1902 (1902-1963).

arriver à la fin il se pourrait qu'en attendant j'aïlle à Castres soigner Justin. Ce serait plutôt ma place que celle de Marthe et alors il faudrait que je reste jusqu'à l'arrivée de Betsy. En tous cas si je ne t'envoie rien, j'arrive dimanche par le même train que les Hoffet comme je t'écrivais ce matin.

Je trouve que ce ne serait pas gentil de laisser Justin seul souffrant entre sa cuisinière et son ordonnance. Tout cela se décidera demain matin. Hauterive (la propriété des Villeneuve) est loin d'ici et je n'ai eu la nouvelle de ce nouvel embarras que ce soir vers 6 h par le médecin qui est venu nous raconter tout cela et m'apporter un mot de Marthe.

Il est déjà dix heures ½. Je viens de voir un peu Françoise, nous avons parlé des questions qui sont agitées dans *Le Mur de verre*<sup>2</sup> mais sans parler de ton roman même.

Je crois que je vais recevoir encore la visite de Louise avant de pouvoir me coucher. J'ai peur que la journée de demain soit un peu pénible. Voilà une lettre bourrée de faits sans un mot d'amour, et pourtant j'en suis toute remplie : Henriette vient de faire de la musique tout à l'heure et je n'ai cessé pendant ce temps de penser à toi, à notre vie à tous deux, à notre amour. Je le voudrais toujours plus intense et plus profond. Je te raconte bien peu de choses dans mes lettres ; je voudrais t'associer à ma vie ici, mais tu sais que maintenant ma vraie vie est en toi et ce que je fais ici c'est seulement d'essayer à me rendre un peu utile et ne pas me renfermer égoïstement dans mon amour.

Je voulais continuer ma lettre ce matin mais je me suis réveillée trop tard. Louise et Henriette ont bavardé avec moi hier soir jusqu'à minuit.

Je t'embrasse longuement longuement.

Ta Suz.

79- SUZANNE A JEAN

[Jeudi] 18 septembre [19]02

[Montespieu]

Mon bien-aimé, j'ai bien peur d'avoir à t'envoyer demain ou après-demain cette vilaine dépêche que je ne ferai partir qu'avec un cœur très gros et des larmes bien près des yeux. Le médecin déclare que tout voyage est impossible pour Justin pour le moment. Il ne l'a même pas trouvé

---

<sup>2</sup> Il s'agit du premier roman de Jean : « *Son précoce mariage, à vingt-deux ans, avec une jeune protestante de la Mayenne lui fournit le sujet de son premier roman Le Mur de verre : « L'encre en est pâle et le développement aussi raide que flou. Mais le titre, au-delà de l'expérience de deux jeunes mariés, traduisait une de ses constantes : une pellicule transparente et infranchissable, — imperceptible gêne qu'on ne saurait, ni nommer, ni dissiper, — passera toujours entre lui et ses amis, entre les personnages de ses romans et à l'intérieur de chacun d'eux. »* (Auguste Anglès, *André Gide et le premier groupe de La Nouvelle Revue Française*, pp. 49-50). Jean Schlumberger déclare également : « *Je croyais avoir quelque chose à dire sur les efforts d'un couple qui cherche à se rejoindre et lutte contre le « mur de verre », insaisissable et pourtant si difficile à détruire, qui fait que deux cœurs éternellement restent deux, malgré jeunesse, bonne foi, tendresse, amour.* » (*Éveils*, p. 138). D'abord publié à *La Renaissance latine* dans les livraisons du 15 septembre (pp. 505-546), du 15 octobre (pp. 75-115) et du 15 novembre 1903 (pp. 306-340), le roman sera ensuite édité aux Editions Ollendorff en 1904, avant d'être définitivement supprimé par l'auteur lui-même.

transportable à Castres aujourd'hui. D'un autre côté, Justin que j'ai vu aujourd'hui, ne veut pas entendre parler de faire revenir Betsy même par lettre sans lui faire peur. D'ailleurs le médecin est content. Justin n'a pas eu encore de fièvre, toute idée de péritonite semble écartée. Seulement tout de même je ne trouverais pas fraternel de me tirer les pieds de tout cela et d'y laisser Marthe seule.

Si je t'envoie une dépêche, j'écrirai aussi en même temps à M<sup>me</sup> Bourgeon<sup>1</sup> pour lui exprimer tous mes regrets et lui dire que je ne pourrai être au mariage de sa fille. Mon pauvre amour, je sais bien que ce sera un gros désappointement pour toi !

Et pour moi donc ! Tu crois que je le ferais si je pensais qu'il puisse en être autrement ! Je t'assure qu'à la pensée des kilomètres qui nous séparent, je suis prête à tout planter là. Enfin je ne pourrai décider cela que demain. Après la visite du médecin demain, François de Villeneuve<sup>2</sup> m'apportera un mot pour me dire ce qu'il a dit.

La dernière cérémonie a eu lieu aujourd'hui. Françoise était *très très bien*. C'est étonnant comme la toilette lui va. Elle avait un voile de dentelle derrière, une robe très jolie. Cela habillait ses jambes et elle avait vraiment grand air. Pour le reste, mariage ordinaire qui s'est passé à peu près comme tous les mariages sans incidents. Je te dirai que je t'écris encore ce soir comme nous débarrassons la maison en faisant un pique-nique dans la montagne et que demain matin par conséquent il faudra se lever de bonne heure. Je suis un peu fatiguée ce soir. Depuis 9 h ½ jusqu'à 4 h en noce, puis j'ai changé de robe et accompagné Marthe à Hauterive, à six kilomètres d'ici ; là j'ai été encore aimable pendant une heure ou plus, puis retour ici pour dîner. Je prends ma lécithine<sup>3</sup>.... Quand j'y pense, mais ça c'est arrivé quelquefois.

Ah ! Je voudrais bien ne plus être seule dans ma chambre !!!!

Je t'embrasse très, très passionnément.

Ta Suz.

N'oublie pas de dire quelque chose de temps en temps de ma part aux parents.

---

<sup>1</sup> Suzanne ne pourra pas assister au mariage de la fille de l'entrepoteur Henri Bourgeon (?-1906) qui était « *entré au Conseil municipal de Rouen à l'élection partielle du 24 décembre 1893. Réélu en 1896, il fut successivement adjoint de M. Théophile Laurent et de M. Marcel Cartier* ». (*Le Travailleur normand, organe républicain des cantons de Boos, Elbeuf et Grand Couronne*, [en ligne] du 1906/07/22, (A16, N820). Page consultée le 30 janvier 2018, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6388682j/f2.item>.

<sup>2</sup> François de Villeneuve (1883-1917) est le frère de Louis de Villeneuve.

<sup>3</sup> La phosphatidylcholine, aussi appelée « lécithine », est un lipide que l'on peut retrouver dans le jaune d'œuf.

[Montespieu]

Tu crois qu'il ne m'en coûte pas de t'envoyer la dépêche que je viens de t'écrire !!! Mais voilà, Betsy revient dans trois ou quatre jours, et comme Justin n'est pas d'une humeur remarquable, elle sera peut-être bien contente de nous avoir un peu et puis nous pourrons l'aider un peu Marthe et moi avec ses enfants. Par conséquent je resterai probablement encore deux ou trois jours pendant que Betsy sera là. Ce ne serait vraiment pas gentil de m'en aller juste au moment où Élisabeth arrive ; et nous faisons un sacrifice, notre amour n'en deviendra que plus profond. Je t'écris encore très à la hâte, cette poste est insupportable comme heure. Et ce matin j'ai été retardée par la visite de Marthe.

Hier nous avons fait une grande expédition dans la montagne ; c'était absolument ravissant et j'ai pensé tout le temps comme tu en aurais joui et moi plus encore si je t'avais eu. La route pour monter se déroulait entre des hêtraies. Pour redescendre nous avons pris une autre route ; d'immenses lacets serpentant sur des pentes très arides un peu pelées quelquefois mais très belles d'aspect. Quelque chose de très grand et très large. Nous sommes montés à une hauteur de 800 mètres environ si cela te dit quelque chose. Partis à 8 h ½ nous sommes revenus à 7 h le soir. Nous étions huit, Louise de Juge et moi, leurs cousins, M. et M<sup>me</sup> Louis de Juge<sup>1</sup>, Guy, Jean et Maxime Velay<sup>2</sup> et Henri Grand d'Esnon. Nous étions moitié dedans et moitié dessus un grand break et de temps en temps dans les endroits moins raides et à tournants moins dangereux, nous nous mettions tous les huit sur le haut du break.

Je t'écris avec une plume pointue détestable depuis que je suis ici.

Ce soir je dîne chez M<sup>me</sup> Bouffé<sup>3</sup> aux environs.

Il faut maintenant que j'écrive à M<sup>me</sup> Bourgeon.

Tu sais que je t'aime et que je trouve cela dur de ne pas m'en aller. Mais je ne veux pas trop y penser.

Je t'aime un peu, beaucoup, passionnément et je t'envoie tout ce que j'ai de bon en moi pour t'envelopper et te garder.

Ta femme.

---

<sup>1</sup> Louis de Juge de Montespieu (1848-1906) et sa seconde femme Laure Joséphine Marie Daguilhon-Pujol (1851-1921).

<sup>2</sup> Guy (1876-?), Jean (1884-?) et Maxime Velay de Racoules (1887-?) sont les enfants d'André Velay de Racoules et d'Octavie Hentsch. André Velay a une sœur, Gabrielle Velay de Racoules (1852-1901), qui s'est mariée le 20 mai 1878 avec Charles Antoine Grand d'Esnon (1850-1914). Ils auront six enfants dont Madeleine Grand d'Esnon et Henri Grand d'Esnon, cousins du côté maternel de Jean Schlumberger.

<sup>3</sup> M<sup>me</sup> Bouffé fait partie de l'entourage de la famille France-Mandoul et des de Juge de Montespieu. Le mardi 16 octobre 1906, ils seront invités ensemble au mariage de Geneviève de Falguerolles et d'André du Serech d'Aurimont, de Saint-Avit, qui se déroulera au temple protestant de Puylaurens dans le Tarn.

Suz.

Ces nouvelles de Théo<sup>4</sup> sont bien ennuyeuses !

81- SUZANNE A JEAN

[Dimanche] 21 septembre [19]02

[Montespieu]

Mon Jean adoré,

Presque toute la partie féminine de Montespieu est à « church<sup>1</sup> » ce matin ; je n'ai pas voulu faire acte d'hypocrisie en y allant, surtout qu'un service à Castres ne doit pas être extraordinaire. J'aime mieux rester par ce beau matin, t'écrire et me promener un peu.

Je t'ai donc envoyé cette dépêche : je suis un peu triste à la pensée qu'elle t'aura peut-être apporté un gros désappointement et que tu t'attendais à me voir arriver à B[ois]-S[alair] cet après-midi. Il nous faut encore un peu de patience. Mon billet est prolongé jusqu'à samedi soir. Peut-être partirai-je avant, tout dépend de l'arrivée de Betsy. Je resterai encore deux ou trois jours chez elle. Ce qui est bon avec toi c'est d'être sûre d'être approuvée lorsque je crois une chose bien, quoiqu'il t'en coûte et je m'avoue tristement à moi-même que tu ne peux pas toujours compter ainsi sur moi !....

Quoique m'étant préparée à ne pas recevoir de lettre de toi hier matin, j'ai été très triste de ne pas en trouver une dans le courrier ; et je pense bien tristement que ce matin encore il ne pourra rien y avoir pour moi...

J'ai une terrible faim de toi, et je voudrais bien revoir aussi mes tout petits. Combien de dents à Monique à présent ?

Et Marc parle-t-il quelquefois de sa maman ?

Hier soir nous avons été dîner, une partie de nous, chez M<sup>me</sup> Bouffé à deux heures d'ici. Ce qu'il y a de très joli dans un pays comme celui-ci surtout vers le soir ce sont les lignes. Certainement dans un pays comme la Normandie et la Mayenne, il n'y a presque pas de lignes. Aussi ici, y aurait-il des masses de choses à faire à l'aquarelle. Le retour en grand break de chasse par un beau clair de lune et des chevaux qui allaient comme le vent était tout simplement exquis.

J'ai beaucoup causé avec Henriette hier ; c'est décidément la plus fine des trois. Nous avons parlé de différentes choses et entr'autres d'Yvonne et de Lucien. Elle n'en parle jamais ici, sentant sa famille, surtout Louise, très hostile à leur égard, aussi a-t-elle eu plaisir à en causer avec moi.

---

<sup>4</sup> Voir la lettre du 7 juillet 1899. Théo Sueur, atteint de tuberculose, verra souvent sa santé vaciller.

<sup>1</sup> À l'église.



Je me demande quelquefois comment j'ai le courage d'être aussi gaie que je m'efforce d'être sans toi. Je vis une vie absolument double en ce moment : une cachée en toi, mon bien-aimé, l'autre très extérieure où je plaisante, bavarde, rit, mais le vrai moi est là-bas près de toi.

Je vais me payer le petit plaisir maintenant d'aller me promener en pensant à toi.

Tu sais si je t'aime ...

Ta Suz.

82- SUZANNE A JEAN

[Lundi] 22 sep[tembre] 1902

Montespieu

Dire que je pourrais être maintenant dans tes bras ...

Voici mes projets à peu près mon Jean ; je vais avec Louise à Hauterive savoir quand Betsy arrive. Si elle vient avec ses enfants sans belle-mère je vais chez elle à Castres et j'y reste jusqu'à expiration de mon billet. Si M<sup>me</sup> Poussielgue<sup>1</sup> mère l'accompagne, je reste ici encore un ou deux jours après son arrivée, et je file sur Paris, c'est-à-dire jeudi ou vendredi. Mon billet finit samedi soir, c'est-à-dire que la dernière limite c'est [d'] arriver dimanche matin à Paris.

J'ai été ô ! combien déçue d'être de nouveau sevrée de ma lettre, c'est dur ces choses-là. J'espère que tu trouveras bien la mienne demain matin à Caen en arrivant à l'Hôtel Moderne<sup>2</sup> ; réclame-la.

Je suis tout émue en relisant ta lettre d'hier. Je voudrais bien te faire cette joie d'être là mardi soir à ta rentrée d'une journée pas bien amusante.

J'espère que ton imagination ne m'embellit pas trop au moral et au physique dans ton souvenir. Bien souvent les grandes joies du revoir tombent tout d'un coup à l'arrivée.

Tu sais, je crois, moi aussi que je t'aime pas peu et que je t'aime comme d'autres femmes aiment leur amant ...

Je n'ai pas le courage de te raconter tout ce que je fais, d'ailleurs ce n'est pas très mouvementé ; promenades avec Louise ou Henriette, salon etc. Mais ta pensée me suit partout, est tissée dans tout ce que je dis sans pourtant que je parle de toi.

Je t'aime éperdument.

Ta Suz.

---

<sup>1</sup> La mère de Justin Poussielgue s'appelle Sarah Vulliamy (1826-1910).

<sup>2</sup> Le Best West Hôtel Moderne se trouve au 116, Boulevard Maréchal Leclerc, à Caen.

[Montespieu]

Mon Jean adoré

Je t'écris en causant avec Louise, ce qui n'est pas trop pratique. Si je n'envoie pas de dépêche, j'arriverai dimanche soir à 6 h.

Betsy arrive à minuit ½ ce soir. Je vais l'attendre chez elle, l'aider à fourrer au lit ses mioches et je resterai chez les Poussielgue jusqu'à samedi soir.

Je serai à Paris à 9 h 20 du matin, je retiendrai à la gare une voiture à l'heure à l'avance, j'irai déposer mes affaires rue Ampère<sup>1</sup> et reprendre celles que j'y ai laissées et je reprendrai à Montparnasse le train de 11 h 35.

J'ai vu que je faisais très plaisir aux Poussielgue en restant quelques jours avec eux ; il n'y a déjà pas trop d'intimité entre nos ménages ; ce serait une sottise de ne pas profiter des occasions de leur prouver un peu d'affection quand on peut leur être utile ; il faut penser au moment où nos parents ne seront plus là comme centre pour nous tenir attachées entre sœurs.

Je t'exprime bien mal ce que je veux dire, mais je suis sûre que tu comprends.

On doit transporter aujourd'hui Justin à Castres. Il a pu se lever un peu hier sans se sentir mal, et je lui ai trouvé bien meilleure figure.

Je passe encore toute la journée ici, ce ne sera qu'après dîner que je me rendrai à Castres.

Je viens de recevoir ta lettre. Véritablement je crois que les parents ne seraient contents que si on leur écrivait que Justin était mourant ! Je regrette de ne pouvoir l'écrire pourtant car ce serait une fausse nouvelle.

Tu es un amour de ne pas m'en vouloir de ce que je fais en te laissant attendre huit jours de plus..... Et je me sens très humble en pensant à ce que j'aurais pu dire à ta place.

Il n'y a décidément pas beaucoup d'hommes comme toi et je t'adore.

Ta Suz.

---

<sup>1</sup> Chez ses parents, au 36, rue Ampère à Paris.

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>1</sup>

Mon cher époux

Que veulent dire ces manières-là ? Je n'ai pas eu de lettre ce matin. Si c'est parce que tu as mis ma lettre à la poste trop tard, arrange toi dorénavant pour m'écrire avant de sortir !!

J'ai passé la journée hier tranquille au lit. J'ai commencé *La Double Maîtresse* de Régnier<sup>2</sup>. Je trouve cela très intéressant ; je vois cela se passer dans le château de Bourgon<sup>3</sup>, et d'autres de ce pays au XVII<sup>e</sup> siècle. Je n'ai pas le sens historique développé mais cela me semble assez vivant comme époque et ce caractère de Galandot<sup>4</sup> aurait pu exister. Comme langue cela n'est pas toujours, il me semble, très clair, quoique somme toute cela me paraisse bien écrit et assez personnel comme style.

Je m'enrhume de nouveau, j'espère que mercredi ce sera fini. Tu ne m'en veux pas trop, dis, de ne t'avoir écrit qu'une petite carte hier ; mais voilà je n'avais pas d'enveloppe sous la main.

Je vais aller garder mes petits tout à l'heure pendant qu'Aline déjeune. Marco a été très drôle ce matin : il est venu me dire bonjour dans ma chambre. Nurse était installée dans la bergère. Il la regarde et dit « Non, Nurse n'est pas là. » – « Qu'est-ce tu veux dire, Nurse est là », je lui dis. Puis l'idée me venant qu'il voulait dire que ce n'était pas la place de Nurse, d'autant plus qu'il répétait en parallèle : « Maman est là », je dis : « Tu veux dire, ce n'est pas la place de Nurse ». Alors, il me regarde, puis tape mon lit : « Là, c'est la place de Maman » ; puis tapant ton lit : « Là, c'est la place de Papa » Et Nurse ? Je lui demande, où est sa place ? « En bas » déclare-t-il.

C'est drôle de voir toutes ces petites idées roulant dans sa tête et manquant de mots pour les exprimer. Cela prouverait peut-être que les enfants pensent beaucoup plus qu'on ne se l'imagine, avant de parler.

Je t'aime beaucoup tout de même quoique tu sois vilain et ne m'a pas envoyé mon pain quotidien à temps hier.

Je te donne un baiser long et pénétrant.

Ta femme.

Suz.

---

<sup>1</sup> Papier à en-tête violet.

<sup>2</sup> Henri de Régnier, *La Double Maîtresse*, Société du Mercure de France, 1900. Le roman se focalise sur trois personnages principaux : François de Portebize, sa mère Julie et Nicolas de Galandot.

<sup>3</sup> Le château de Bourgon se trouve dans la commune française de Montourtier en Mayenne.

<sup>4</sup> Nicolas de Galandot est l'un des personnages principaux du roman *La Double Maîtresse*.

Bois-Salair<sup>1</sup>

Mon Jean adoré

J'espère que tu ne vas pas mal : mon imagination trotte un peu comme je n'ai pas reçu de lettre de toi ce matin. Tu te prépares à aller chez Heredia<sup>2</sup> en ce moment et peut-être ne penses-tu pas beaucoup à ta petite femme. Il fait toujours mauvais : j'ai presque fini mon col<sup>3</sup> et je vais peut-être faire une étude à l'aquarelle cet après-midi.

Je voudrais que ces cinq jours passent vite.....

J'ai reçu pour toi ce matin le compte-rendu de l'affaire Soulier<sup>4</sup> : faut-il te l'envoyer ? Il y a eu une lettre d'Élisabeth ce matin ; l'affaire F. pour M<sup>5</sup>. Semble dans l'eau. Ce soir, grand dîner ici, je ne m'en réjouis pas. Je t'écrirai dorénavant le soir, je suis trop idiote après déjeuner et surtout lorsque je suis pressée par l'heure de la poste. Maintenant si tu le préfères, je pourrais ne t'écrire que tous les huit jours comme Flaubert et Louise Colet<sup>6</sup>. Tu sembles trouver que c'est assez. Secoue ferme Heredia ; c'est une moule s'il ne se donne pas un peu de peine pour toi et je l'exécrerai, ce qui je pense d'ailleurs lui serait parfaitement égal.

Tu es aussi nécessaire à ma vie que l'air, la nourriture et le sommeil. Aussi ne me méprise pas trop et aime moi un peu. Ta femme.

Suz.

<sup>1</sup> Le lieu a été ajouté au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Voir la lettre du lundi 15 septembre 1902. Jean rend visite à Heredia tous les dimanches.

<sup>3</sup> Suzanne confectionne un col de chemise. Voir la lettre du 22 octobre 1902 écrite par Suzanne.

<sup>4</sup> Il pourrait s'agir de l'affaire de l'abbé François Soulier (1847-1918) synthétisée dans *Le Temps* du 17 novembre 1902 : « L'abbé Soulier, auparavant curé d'une petite commune du département du Rhône avait trouvé, à son arrivée dans ce pays, une église dans un état de délabrement complet. Il jugea nécessaire de faire effectuer des réparations, qui engloutirent les maigres fonds de la fabrique, et au-delà même, puisqu'il restait un reliquat de dettes d'environ 3,000 francs. Des rumeurs s'élevèrent contre la gestion du curé qui avait fait cette opération sans prendre l'avis de son conseil de fabrique [...]. C'est dans ces conditions que l'abbé Soulier vint dans le quartier de Saint-Georges précédé d'une réputation qui, dès le premier abord, indisposa contre lui les membres du conseil de fabrique de sa nouvelle paroisse et même un de ses vieux vicaires, postulant lui-même à la cure de Saint-Georges. [...] Un jour vint où les adversaires du curé de Saint-Georges le dénoncèrent à l'archevêque comme ayant produit au conseil de fabrique des comptes inexacts et falsifiés. [...] Pendant ce temps le conseil de fabrique ne désarmait pas ; on organisa un véritable boycottage ; les fidèles furent invités à désertier l'église ; les parents prévenus d'avoir à ne plus envoyer les enfants au catéchisme. Fort de son droit, de sa conscience et de son inamovibilité, le curé Soulier refusait toujours de céder la place ; la lutte devint plus vive ; on lui enleva ses vicaires ; on lui supprima le chauffage et l'éclairage de l'église de telle façon que l'office de Noël de l'an dernier ne put être célébré. [...] Les choses en sont là ; l'abbé Soulier continue l'exercice de son ministère et aujourd'hui il célébrera la messe sous l'œil protecteur de gardiens de la paix et devant ses nombreux paroissiens qui ne l'ont pas abandonné. » [En ligne], page consultée le 31 janvier 2018, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k237316k/f3.item>.

<sup>5</sup> Nous n'avons pas assez d'éléments pour savoir de quelle affaire il s'agit.

<sup>6</sup> Louise Colet (1810-1876), poétesse et écrivaine française, était la maîtresse de Gustave Flaubert lorsqu'il était encore méconnu du public. Ils entretiendront une correspondance de 1846 à 1848 (Gustave Flaubert, *Lettres à Louise Colet : 1846-1848*, préface de Mathieu Terence, Rivages, 2017).

[Bois-Salair]

Mon aimé, adoré,

Tu m'as écrit une bonne longue lettre ce matin. Il ne faut pas trop te tracasser à propos de ton roman<sup>1</sup> quoique je comprenne ce que tu éprouves. Ce n'est sûrement pas une œuvre forte, mûre, mais autant que je puisse en juger, il me semble qu'il y a dedans de grandes qualités qui promettent pour l'avenir. Je ne crois pas que ce soit à 25 ans qu'on puisse donner l'œuvre maîtresse. *Ce roman t'aura été très utile* pour te rendre compte de ce que c'était que d'écrire mais reste à savoir s'il faudrait le publier. Peut-être y a-t-il un peu orgueil de ma part, mais comme je te crois *capable de beaucoup* mieux, cela m'ennuie que tu sois jugé sur ce premier essai. Et puis tous ces critiques bêtes ou impitoyables qui déchireront ce pauvre volume d'un mot... Quand on a un enfant infirme au milieu des autres, on le garde plus caché mais on l'aime tout autant ....

Hier soir je me suis couchée assez tard ayant bavardé avec Alice. Nous avons beaucoup parlé d'éducation d'enfants. Elle me disait que c'était son seul intérêt à Lyon<sup>2</sup> et qu'elle y pensait beaucoup. Elle m'a demandé des titres des livres que j'ai déjà lus sur ce sujet. C'est vraiment dommage qu'elle ne soit pas tombée sur un homme plus développant que Georges. Elle a bien raison dans ce cas de vouloir beaucoup d'enfants<sup>3</sup>, si elle prend sa tâche aussi à cœur.

Hier je n'ai pas fait grand-chose comme dessin : où diable ont disparu toutes les gommages ? Aujourd'hui je me munirai de mie de pain à table. J'ai regardé par contre mes œuvres de cet été ; et *bien sais-tu qu'elles m'ont encouragée*<sup>4</sup> ; il y a de grosses balourdises et âneries, mais par ci, par là, il ressort des qualités et je crois que cela vaut mieux que des choses uniformément médiocres.

Voilà, je travaillerai bien cet hiver et si au bout d'un an je n'ai pas fait des progrès monstres, je jette tout par-dessus bord.

Cette maudite idée d'utilité vient tout le temps s'infiltrer en moi et me décourager. Je me dis bien que je n'arriverai qu'à faire tout au plus des œuvres fines, consciencieuses de travail et alors à quoi bon ! Perdre du temps à cela c'est stupide.

---

<sup>1</sup> Suzanne rassure son mari à propos de son premier roman, *Le Mur de verre*. L'auteur reconnaît dans ses *Œuvres* s'être attaqué, alors qu'il n'avait qu'une vingtaine d'année, à un grand sujet qu'il était « incapable de maîtriser », celui de « l'impénétrabilité des êtres les uns aux autres, leur isolement congénital, l'invisible cloison qui sépare les cœurs les plus unis ». C'est ce que Jean Schlumberger nomme le mur de verre, « à travers lequel les couples se parlent, se sourient, croient se toucher, et le long duquel ils peuvent marcher pendant des années sans le percevoir, tant il est transparent. » (*Œuvres*, T. I., 1958, p. 19).

<sup>2</sup> La famille Hoffet habite au 3 quai S<sup>t</sup> Clair à Lyon.

<sup>3</sup> Le couple aura cinq enfants : Hervé (1899-1937), Geneviève (1902-1995), Pierre, Violette et Jacques Hoffet.

<sup>4</sup> Les termes en italique sont soulignés au crayon rouge dans les lettres originales.

Sois pourtant tranquille, j'aurai le temps de m'occuper de toi, de lire avec toi, de t'aimer ; de m'occuper de mes petits enfants.

Je rêve aussi toutes sortes d'ouvrages pour Braffie<sup>5</sup>.

Cet hiver lorsque j'aurai fini tout ce que j'ai à faire comme ouvrage, je ferai un coussin avec un motif des pavés de San Miniato<sup>6</sup> pour m'exercer à la bande de cheminée.

Dans mon livre, on dit que ces ouvrages en point de chaînettes se font dans un temps relativement très court.

Voilà la première cloche.

Il pleut toujours, c'est lamentable mais je t'aime malgré tout.

Ta Suz.

87- SUZANNE A JEAN

[Mardi] 21 octobre [19]02

[Bois-Salair]

Mon Jean, il faut que je te gronde. Tu ne me dis rien de ta santé, tu es parti avec l'estomac détraqué, j'en étais tourmentée et tu ne m'en donnes aucune nouvelle !!

Sois tranquille si on publie tes lettres plus tard on coupera ces passages-là !!!!

Je suis fâchée de ne pas être à Paris avec toi si tu es ainsi dans les noirs et si tu me veux, télégraphie-moi tout de suite et je viendrai.

Aujourd'hui il fait enfin beau et chaud ; je crois en effet que tu feras bien de revenir, dix jours de tranquillité valent encore la peine et pendant encore trois semaines Monique pourra se faire du bien.

Ta lettre de ce matin m'a ennuyée ; je suis toute triste lorsque je te sens découragé car cela ne t'es pas très naturel et alors je grossis les causes qui ont pu te faire broyer du noir.

Et puis j'ai peur de t'avoir écrit hier des choses brutales sur ton roman et peut-être es-tu encore plus démonté aujourd'hui.

---

<sup>5</sup> Pascal Mercier décrit dans la *Correspondance (1907-1946)* entre Jean Schlumberger et son amie Aline Mayrisch (1874-1947), le lieu qu'est Braffy : « Avec ou sans e final, Braffy c'est avant tout une ferme qui se voulait manoir. Placée à proximité d'une ancienne abbaye (celle du Val-Richer), elle prétend par rapport à elle à cette autonomie mi-réelle mi-fictionnelle qui permet à chacun de conserver dignement son quant-à-soi. Elle est constituée de deux bâtiments séparés, mais placés perpendiculairement l'un par rapport à l'autre, dont l'un révèle par son nom – le pressoir – sa fonction. Schlumberger, dont la mère avait fait de l'abstinence en matière d'absorption de boissons alcoolisées l'une de ses innombrables croisades, avait annexé le grenier de ce dernier bâtiment remplaçant les pommes par des livres. Il n'ira pourtant pas jusqu'à imiter une Nancy Cunard et n'y fondera nulle rurale maison d'édition, mais se contentera d'y travailler à ses œuvres, alors que son épouse y avait aménagé, à l'étage inférieur, un atelier. » (p. 20). L'historien de *La N.R.F.* précise également que ce n'est qu'en 1925 que Jean découvrira sur les « actes authentiques » de sa propriété qu'il n'y avait jamais eu de e final à Braffy.

<sup>6</sup> San Miniato se trouve en Toscane. Cette ville italienne se situe entre les fleuves Arno et Elsa.

Ce Belleville<sup>1</sup> je commence à le maudire.

Pense que nous pourrons lire encore presque un volume de Flaubert si tu reviens. Etre encore quelques jours tout seuls, bien tranquilles avant de rentrer à Paris, tu ne rêves pas cela toi. Maintenant que cet été va finir je suis prise de mélancolie à l'idée que nous ne saurons peut-être pas mettre à profit ces derniers jours.

Va je ne te maltraiterai pas pendant ce temps...

Hier soir on parlait de Marie Bartchicheff<sup>2</sup> (je ne sais jamais son nom) on disait qu'elle avait eu une passion pour Flaubert. Je n'en sais pas davantage et me demande si c'est une passion cachée ou qui s'est exprimée. D'ailleurs je ne sais au juste quand Flaubert est mort. Mais je ne m'étonne pas qu'une femme artiste comme devait l'être Marie B. d'après les portraits que j'ai vus d'elle chez Bénédicte<sup>3</sup> ait pu avoir une passion pour un homme comme Flaubert.

Heureusement que la température s'est radoucie car il est arrivé un accident au calorifère, une fuite dans la chaudière ou je ne sais quoi. En tous cas hier cela sentait abominablement mauvais dans toute la maison, on l'a éteint, fermé toutes les bouches et ouvert toutes les fenêtres.

Ne te fatigue pas trop mon amour.

Ton corps peut n'être qu'une guenille mais j'y tiens beaucoup.

Mon col va être fini aujourd'hui, je pense.

Je me coule dans tes bras, et je veux que tu sentes mon amour s'infiltrer dans toute ta chair, te chauffer, te consoler, te raviver.

Ta petite femme Suz.

88- SUZANNE A JEAN

[Mercredi] 22 octobre [19]02

[Bois-Salair]

Mon homme aimé

Au lieu d'avoir une déception j'ai été ravie de savoir que tu arriverais vendredi. D'après ta lettre d'hier, je ne sais pourquoi, je m'étais imaginée que tu rentrerais samedi au plus tôt.

Hier je n'ai pas travaillé du tout ; il faisait beau et je suis beaucoup restée dehors à baguenauder tant je trouvais ce soleil exquis. Puis j'ai perdu beaucoup de temps à épinglez mon col

---

<sup>1</sup> En références au mouvement des Universités Populaires.

<sup>2</sup> *Sic.* L'artiste peintre ukrainienne Marie Bashkirtseff (1858-1884) est surtout connue pour son *Journal (1873-1877)* (voir la dernière édition, 10/18, 2019). Elle entretiendra une correspondance assez brève, non pas avec Flaubert, mais avec Guy de Maupassant, de mars 1884 à fin avril 1884. La jeune femme mourra le 30 octobre de la même année de la tuberculose au 10, rue Ampère à Paris.

<sup>3</sup> Personne non identifiée.

pour bien l'étendre, et c'était une stupidité puisque cela ne pouvait servir à rien avant de le tremper dans de l'empois<sup>1</sup>. Aujourd'hui je ne pense pas travailler davantage : il fait de nouveau si sombre qu'on n'y voit rien et qu'il n'y a de lumière nulle part. J'ai des remords atroces pour mon allemand.

Vois-tu mon pauvre Jean, tu as pris une femme bien peu capable.

Ne crois pas que je te rêve faisant un genre de livre particulier, je ne suis pas encore aussi sotté que ça, mais ce que je voulais dire, c'est ce que tu dis que *Le Mur de verre*<sup>2</sup> n'est pas aussi achevé qu'il aurait pu l'être<sup>3</sup>. Je me le reproche un peu à moi-même. Si tu as été souvent distrait dans ton travail n'est-ce pas beaucoup ma faute avec mon amour accaparant ?

Je te parle tout le temps d'autres choses ne pouvant pas me faire à avoir une vie autre que la tienne et ne sachant pas m'occuper de mes enfants et de mon ménage sans t'en parler. C'est à moi de me fondre en toi si tu le veux, mais sans porter atteinte à ta liberté et à ta personnalité. Les femmes d'écrivains, d'artistes, doivent pouvoir aimer sans demander de l'être. Elles devraient être impersonnelles.

Je suis loin tu vois d'être la femme qu'il te faut, mais c'est toujours quelque chose que de m'en rendre compte.

Je t'aime, et t'aimerai j'espère de moins en moins orageusement, mais toujours plus profondément.

Ta femme.

Suz.

89- SUZANNE A JEAN<sup>1</sup>

[Jeudi 23 octobre 1902]<sup>2</sup>

[Bois-Salair]

Naturellement mon Jean, ce sera l'art pur que tu auras en vue. Je pense beaucoup de choses là-dessus mais c'est trop difficile à dire et à expliquer.

Il y a de bonnes nouvelles de Théo [Sueur] : une lettre d'Yvonne pour toi.

---

<sup>1</sup> De la poudre d'amidon mélangée avec de l'eau chaude est utile pour raidir le linge.

<sup>2</sup> Jean digère mal l'accueil glacial de son premier roman, comme nous l'avons vu dans la lettre du 20 octobre 1902. Il raconte les débuts de sa carrière d'écrivain : « *Il y eut aussi tels parents grincheux, qui déclarèrent que je jetais la honte sur la famille ; et mon pauvre pasteur Sautter m'écrivait de son côté : « Quel dommage, quel chagrin que votre talent d'écrivain soit employé à exprimer des idées si lamentables. Que je vous plains d'en être là ! » Rien ne manquait de ce qui pouvait étourdir un débutant, jusqu'à ces colères ou ces peines qu'il causait.* » (Éveils, pp. 140-41).

<sup>3</sup> Souligné au crayon rouge.

<sup>1</sup> Papier saumon. Adresse du destinataire : Monsieur Jean Schlumberger. 14, rue Pierre-Charron. Paris 16<sup>e</sup>.

<sup>2</sup> Lettre datée d'après le cachet postal.



Je t'aime, je veux te le dire encore une fois avant de te voir<sup>3</sup> car peut-être n'oserai-je plus te le dire, il y a si longtemps que je ne t'ai vu.

Je t'embrasse éperdument.

Ta Suz.

90- SUZANNE A JEAN

[Jeudi] 6 nov[embre 19]02

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>1</sup>

Mon amour adoré

J'ai tant d'ouvrage à abattre que je ne vais pouvoir t'écrire [que] de tous petits mots. Mais tu ne penseras surtout pas que c'est parce que je ne t'aime pas, quand justement hier soir je pensais combien maintenant il n'y avait qu'à toi que j'étais solidement attachée ; cramponnée même, puis-je dire, de toutes mes forces. Je me sentais d'une indifférence de pierre pour tout autre. C'est affreux de dire des choses comme ça mais c'est hélas très vrai à certaines heures. Hier j'avais été blessée par plusieurs petites choses et j'avais un grand besoin de toi.

Tu ne m'en as pas voulu, dis, hier de te quitter si vite ; mais que veux-tu, cette gare pleine de gens, toute cette agitation du départ n'était pas le cadre qu'il fallait pour nous dire un dernier adieu ; j'aimais mieux rester sur l'impression de notre dernier baiser à B[ois]-S[alair].

I know the truth now, about the story of the trunk. Don't trouble ; it is the man L. that is at the bottom of all this fuss. I'll tell you all about it when I shall be with you<sup>2</sup>.

Je ne suis pas souffrante ; mon rhume est complètement arrêté. Tu sais si je t'aime.

Pense à passer chez Grasset<sup>3</sup>.

Ta petite femme.

Suz.

---

<sup>3</sup> Jean arrivera le vendredi 24 octobre 1902 comme cela était prévu. Il repartira le mercredi 5 novembre 1902.

<sup>1</sup> Papier à en-tête violet.

<sup>2</sup> Que l'on traduira par : « Je sais la vérité maintenant, à propos de l'histoire du coffre. Ne t'inquiète pas ; c'est monsieur L. qui est au fond de toute cette agitation. Je te dirai tout quand je serai avec toi. » Nous n'avons aucune autre information concernant cette histoire.

<sup>3</sup> Chez Bernard Grasset (1881-1955), le futur éditeur qui créera en 1907 « Les Éditions Nouvelles » qui deviendront les Éditions Grasset & Fasquelle.

[Bois-Salair]

Mon Jean aimé

Je ne comprends rien à tes lettres : hier pas une et aujourd'hui j'en reçois deux datées du 7.

Voici l'adresse de la demoiselle Gazé<sup>1</sup> : 29, rue Claude-Bernard.

J'écris à la blanchisseuse, je chercherai ton parapluie. Quant à ne pas t'oublier c'est le point le plus difficile à observer. Je suis bien contente des nouvelles que tu me donnes de Bramson.

Dis-leur à tous de ma part de bien bonnes choses comme tu sais les dire.

Quant à M. Pozzi<sup>2</sup> il me fait faire un nouveau retour sur la question de l'éternité de l'amour. Qui sait, malgré les sentiments que tu crois avoir pour moi, si tu ne reprendrais pas femme aussi au bout de dix-huit mois tout en me gardant peut-être, une toute petite place au fond de toi.

Et moi-même, quoique cette seule pensée me semble odieuse à présent, qui peut répondre qu'aucun homme ne me séduise plus jamais ?

Et pourtant tout en t'écrivant, cela me paraît bien impossible et effroyable. Mais quand même pour le beau-frère de Georges cette phrase dénote un manque de tact monstrueux.

J'ai des remords atroces de te laisser patauger dans cette maison en désordre ; la prochaine fois c'est moi qui m'en irai la première et tu me rejoindras avec les mioches.

J'espère que tu seras content des rideaux, je ne répons pas du vert, mais pourtant par transparence je crois que cela ira. La doublure était très difficile à poser, mais une fois pendue elle fait bien. Enfin j'ai fait pour le mieux.

Ce sera quand même plus « cosy » pour toi de les avoir c'est pourquoi je te les envoie aujourd'hui.

Tu es ma lumière, ma force, mon orgueil !

J'embrasse tes yeux bien doucement.

Ta femme.

Suz.

Travaille sans te décourager.

---

<sup>1</sup> Une domestique.

<sup>2</sup> Le gynécologue français Jean Samuel Pozzi (1846-1918), fils d'un pasteur protestant, était aussi connu pour la séduction qu'il exerçait auprès de ses patientes, d'où le surnom de « Docteur Dieu ».

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>1</sup>

Mon Jean à moi

Je me réjouis aussi de recommencer une bonne vie à Paris dans notre cher petit coin où  
..... !

Marco ne rêve plus qu'une chose, c'est « partir en chemin de fer pour Paris retrouver Papa ». Il fait même de temps à autre de grandes scènes avec larmes à ce propos, voulant partir tout de suite. Aujourd'hui je vais à F[ontaine]-D[aniel] avec lui comme je l'avais promis à Miss Swanzy<sup>2</sup>, mais je ne refais pas toute la cérémonie des visites.

*Es-tu passé chez Grasset ?* Tu pourras encore m'écrire pour mercredi matin, je ne pars qu'à 11 h ½. Papa est parti ce matin. Il n'y a toujours pas d'eau : on puise au puits toute l'eau pour la maison et la machine !

Je viens de finir le manteau de Marco.

Je me sens très sotté et très vide aujourd'hui. Je voudrais savoir les résultats de ta visite chez Heredia.

Je suis sûre que tu fricotes trop chez nous et que cela t'empêche de travailler. Laisse donc tout ça : je rangerai, nettoierai, récurerai.

Je t'embrasse à te broyer.

Ta petite femme.

Suz.

Il faut que je monte auprès des enfants.

---

<sup>1</sup> Papier à en-tête.

<sup>2</sup> Annie Swanzy (?-1903) est une amie de la grand-mère paternelle de Suzanne, Adélaïde Frédérique Zimmer.

## 1903

93- SUZANNE A JEAN<sup>1</sup>

[Samedi] 23 mai [19]03

[Bois-Salair]

Triste et seulette je suis sans mon amour.... Et lui ne pense guère à cela. Aussi je t'écris pour me raccrocher à toi, t'empêcher de te sauver.

Non, tu ne jouiras pas de ces deux jours et demi de liberté ; si tu as réussi à m'oublier aujourd'hui, cette lettre te ramènera demain à ton réveil à la triste réalité.

Ce matin à 9 h ½ j'étais dehors avec Marco et il ressortira cet après-midi après son goûter avec Aline.

Je ne sais ce que tu as fait de la lettre de Réville<sup>2</sup>, impossible de la retrouver : j'en conclus que tu l'as prise, mais tu aurais dû me le dire. J'en suis très ennuyée car tu m'avais dit qu'elle était pressée.

Il fait horriblement chaud, les nuages s'amoncellent et je pense que tout cela annonce un orage.

J'ai peur que tu ne sois très fatigué, je t'ai si peu vu ce matin ; j'ai été idiot de ne pas laisser la porte ouverte sur le couloir.

Je pense qu'en ce moment tu es peut-être à notre petite maison : n'y vois pas trop de difficultés, pense comme nous y serons bien chez nous, que cela simplifiera bien des choses, que nous y pourrions recevoir nos amis, passer l'hiver si nous voulons etc., etc.

Tâche de trouver quelque chose de gentil à dire de ma part à Caroline. Elle et son mari ont été toujours si complaisants pour nous.

Remplis-toi d'air pur, de la vue des bois, des lointains, des fleurs. Roule-toi dans l'herbe et reviens-moi plus faune que jamais.

---

<sup>1</sup> Adresse du destinataire : Monsieur Jean Schlumberger Val-Richer par Cambremer Calvados.

<sup>2</sup> Jean Réville (1854-1908) est un théologien protestant libéral et professeur à l'Ecole des Hautes Études et au Collège de France. Il est également historien des religions et contributeur, avec Léon Marillier, de la *Revue de l'histoire des religions*. Jean Schlumberger assistera à ses cours, dont il garde quelques souvenirs : « *Les cours de Jean Réville sur les auteurs chrétiens des premiers siècles, m'avaient bien montré comment, à travers l'écrit le plus médiocre, une investigation perspicace peut retrouver la vie d'une époque ; mais ces évocations ne m'avaient captivé que comme une galerie de figures saisissantes.* » (*Éveils*, p. 137).

« Tout craignait ce Sylvain à toute heure allumé<sup>3</sup> ». On ne peut guère dire cela encore de toi ; tu n'es malheureusement pas taillé absolument sur le modèle du *Satyre* du Père Hugo : mais tu es pourtant un peu de la famille quoique dégénéré, civilisé, christianisé.

Je te scandalise un peu ??... Tu m'adores, dis, au fond, tout de même.

Il est bien sûr que je ne pourrais pas vivre longtemps sans toi et j'ai la folie de vouloir t'aimer aussi amoureusement toute notre vie ensemble.

Ta Suze.

Si tu ne reviens pas lundi, tu n'auras pas ta lampe.

94- SUZANNE A JEAN [1]

[Mardi] 16 juin [19]03<sup>1</sup>

Villers

Mon Jean, tu as été gentil, gentil de m'écrire. Non, je n'y comptais vraiment pas et ma joie a été d'autant plus grande.

Cela a été si court hier, ... mais très bon.

J'ai fait des rêves stupides cette nuit.

D'abord les petits de Caroline n'avaient pas la coqueluche : c'était une invention de Mère pour empêcher les enfants d'aller au Val-Richer et cela parce que c'était la saison où l'on menait les juments aux étalons et qu'elle craignait que cette vue pervertisse les enfants. Puis il y avait une discussion entre Daniel et toi sur l'épaisseur de mes lèvres et sur ma plus ou moindre sensualité.

Enfin j'ai rêvé que tu partais en Angleterre et je pleurais, pleurais...

Hier après ton départ nous avons fait une grande promenade dans la campagne et sommes revenus juste à temps pour voir rentrer la procession de la Fête-Dieu<sup>2</sup> dans l'église. Déjà on commençait à garnir les rues lorsque nous étions partis : autels, draps blancs étendus piqués de fleurs, et feuillages et fleurs jonchant le sol des rues disposés en rosaces, en croix etc.

Tout le clergé en robes avaient de sales têtes de Normands, pas une belle tête parmi eux et ils avaient tous l'air de se ficher intérieurement de ce qu'ils faisaient. Je suis sûre que dans certains coins de Bretagne l'impression doit être tout autre. Mais cela m'a amusée, je n'avais jamais vu de procession.

---

<sup>3</sup> Alexandrin faisant partie du poème *Le Satyre* de Victor Hugo (1802-1885) dans le recueil *La Légende des siècles* publié en 1859 : « *Tout craignait ce sylvain à toute heure allumé ; La bacchante elle-même en tremblait ; les napées S'alliaient blottir aux trous des roches escarpées ; Écho barricadait son antre trop peu sûr [...]* ».

<sup>1</sup> Il existe deux lettres datées du mardi 16 juin 1903 écrites par Suzanne qui est à Villers-sur-Mer, dans le Calvados en Normandie, avec ses enfants.

<sup>2</sup> La Fête-Dieu, aussi appelée fête du Saint-Sacrement, est une fête chrétienne catholique mobile, qui célèbre la présence réelle du Christ dans le vin et l'hostie lors de la communion eucharistique. Cette fête a été supprimée en pays protestants.

Ce matin il y avait du soleil, pas de vent, et les enfants se sont bien amusés sur la plage. Comme il fait très bon, nous y passerons encore l'après-midi jusque vers quatre heures près de la mer et après ils iront se promener un peu derrière Villers.

Mais il fait encore trop frais et ils sont encore trop peu habitués pour que j'ose les faire patauger.

Marco n'a presque plus toussé cette nuit.

J'ai lu hier soir *Œdipe Roi*<sup>3</sup> et continuerai ce soir les autres pièces.

Je pense tellement à notre petit Braffie : je me demande par quoi on a commencé et je te vois donnant des ordres.

Si le beau temps te rend sentimental, viens à Villers, j'y connais une petite femme prête à te donner toutes les satisfactions et toutes les jouissances possibles.

Je t'envoie un baiser tout plein d'amour.

Ta Suz.

95- SUZANNE A JEAN [2]

[Mardi] 16 juin [19]03

[Villers]

Mon amour aimé

Tu es un trésor de m'écrire une si longue lettre sur Braffie. Tu ne t'imagines pas comme au fond j'ai le cœur gros de penser que nous ne sommes pas ensemble tous les deux pour décider chaque chose. Je m'en réjouissais tant et il me semblait qu'après chaque petit coin renfermerait pour nous un souvenir.

Voudrais-tu me dire si une toile de deux mètres carrés pourrait se placer à Braffie dans la salle à manger. Les signes du zodiaque ne seront bien qu'en cette grandeur. Cela ne serait pas plus long à faire puisque je pourrais ainsi employer un crochet plus gros. De dimension plus petite, les espaces seraient trop peu larges.

Dis-moi ce que tu en penses.

M<sup>lle</sup> Fuster<sup>1</sup> est arrivée hier soir à 6 h 40.

Il pleut malheureusement aujourd'hui, j'espère que cela ne va pas continuer car j'aurais alors des remords de l'avoir fait venir.

---

<sup>3</sup> La pièce de Sophocle.

<sup>1</sup> Une amie de Suzanne.

La prochaine fois que tu viendras, pourrais-tu m'apporter des lectures à haute voix je n'ai guère que le *Marlowe*<sup>2</sup> qui puisse aller.

Tu as été bien gentil de m'envoyer les journaux, mais ne prends pas la peine de m'en envoyer tous les jours à moins que dans *Le Temps*<sup>3</sup> il y ait un article intéressant : j'ai fait depuis hier un arrangement avec une bonne femme qui doit m'apporter *Le Matin*<sup>4</sup> tous les jours.

Pendant que j'y pense aussi, pourrais-tu aussi m'envoyer par colis-postal le petit habit en tricot bleu foncé de Marco qui est dans la malle d'Aline et aussi le petit manteau en laine blanche que Monique mettait cet hiver.

Je vais écrire tout de suite à Marie-Louise<sup>5</sup>.

Hier le temps a été très passable, assez doux et vers le soir même beau. Le matin et l'après-midi jusqu'à 4 h les enfants ont été sur la plage et après le goûter ils se sont promenés du côté de la gare.

Ne t'attends pas à trouver beaucoup d'œuvres car par cette pluie il n'y a rien à faire !

Je demande à Marco ce qu'il veut te dire : « Il faut dire que j'ai fait des pâtés et des grandes maisons. » Moi : « Et faut-il dire à Papa que tu as fait dans ton pantalon hier ? » Lui : « Non. » Moi : « Pourquoi ? » « Parce que c'était vilain. »

Je suis électrisée par toutes ces découvertes que tu as faites à Lisieux et j'espère qu'un jour il y aura moyen d'aller les voir.

Est-ce que toi, mon pauvre chéri, tu as eu de la peine à t'habituer à la laideur de mon visage ; cela me serait affreux de penser cela, surtout que je suis un tout petit brin coquette....

Je sais bien qu'il est entré pas mal de froid calcul dans ton choix aussi, mais je ne veux pas y penser parce que cela me glace.

Et je crois que maintenant je t'ai bien conquis.

Si j'étais satanique et voulais me venger je te lâcherais à présent que tu ne peux plus te passer de moi ..... Seulement j'aurais tout de même peur de te voir te consoler trop vite ....

Je t'embrasse tout le long de ton corps tant aimé.

Ta Suz.

Je ne laisse pas traîner mes lettres : tu peux m'écrire des folies, je les adore tu sais.

---

<sup>2</sup> Suzanne lit du Christopher Marlowe (1564-1593), l'auteur de *The Tragical History of Doctor Faustus*.

<sup>3</sup> Le quotidien français *Le Temps* paraîtra de 1861 à 1942.

<sup>4</sup> *Le Matin* est aussi un journal quotidien français, qui sera créé en 1883 et disparaîtra en 1944.

<sup>5</sup> Une domestique.

[Villers]

Comme je suis contente de te sentir au vert, en jouissant et t'y faisant du bien... Seulement j'aimerais bien y être avec toi.

Tous les plus petits détails que tu me donnes sur ta vie là-bas, sur notre maison m'intéressent passionnément. Ne néglige pas de te procurer si possible ces portes d'armoires et de buffets dépareillés dont tu me parlais.

Si au lieu de portes de sapins vulgaires on se sert de ces pièces pour les placards qu'on fera, tout l'intérieur de la maison gagnera au centuple comme confortable pour l'œil. Penses-y n'est-ce pas. Je suis encore plus d'avis que tu cherches ces portes que des pierres sculptées.

Je vois que tu penses d'ailleurs à des placards.

Tu peux bien me parler des travaux à Braffie car je crois bien que j'ai présente à la mémoire la position actuelle de chaque pierre.

J'ai peur de ne pas faire grand-chose ici tant que M<sup>lle</sup> Fuster sera là.

J'avance seulement un peu l'agrandissement pour mon ouvrage<sup>1</sup>. Je pense qu'elle voudra se promener pas mal lorsqu'il fera beau.

Ce matin nous avons du soleil mais cela a l'air à présent de vouloir se gâter.

Je n'ai pas fait non plus une ligne d'italien depuis que je suis ici<sup>2</sup>.

Tu te passes encore probablement très bien de moi.

Mais ta pauvre petite sottie de femme a déjà une grande faim de son homme.

Je t'aime follement mais me dessèche à l'idée que Braffie sera presque fini lorsque j'arriverai et que tu auras tout fait tout seul.

Moi j'ai moins de chose à te dire que tu en as.

Je suis très bête quand tu n'es pas là et ne vaux quelque chose que quand je te sens tout près.

Je me serre contre toi de toute ma force...

Ta Suz.

---

<sup>1</sup> Suzanne souhaite agrandir l'une de ses peintures. Voir les lettres suivantes.

<sup>2</sup> Nous verrons que le couple passera l'hiver 1903 ainsi que le printemps 1904 à Rome, c'est pour cela que Suzanne cherche à parfaire son italien.



[Villers]

Mon Jean adoré

Tu m'as écrit et je ne t'aurai rien envoyé pour que tu le reçoives ce matin.

Voilà, je suis rentrée, tellement pleine d'amour pour toi que je n'aurais rien su écrire ; il eut fallu que je puisse m'abandonner tout entière dans tes bras pour te faire sentir ce que j'éprouvais.

Notre nuit, ces presque vingt-quatre heures avec toi, me semblaient un rêve exquis.

Aujourd'hui le temps est d'accord avec mon humeur : il fait gris, venteux, très froid.

Hier pour nous fêter il faisait chaud, lumineux<sup>1</sup>. Les enfants ont pu être pieds nus. La mer était haute et assez forte. Marco crânement se laissait déferler les vagues sur ses jambes. Monique poussait des cris de paon dès qu'un tout petit peu d'eau venait mouiller ses pieds. Cette après-midi il n'est pas question de pataugeage : je les emmènerai même probablement dans la campagne à l'abri du vent.

Hier soir, M<sup>lle</sup> F[uster] et moi, nous nous sommes promenées sur le haut des falaises. La mer avec des teintes gris argent d'une finesse extraordinaire avec une traînée orange dans le ciel.

Je me demande si on ne pourrait pas se servir des panneaux des côtés de l'armoire à coquille Saint-Jacques pour faire des portes entre les pièces. Il me semble qu'en les encastrant dans du bois on pourrait en tirer deux portes si je m'en souviens bien. Tu as oublié de me montrer hier ce morceau de bois que tu voulais appliquer sur un des manteaux de cheminée.

Je crois que notre maison deviendra tout à fait délicieuse : elle s'éloigne un peu de la simple ferme mais ce serait bête, pour une affaire de quelques cent francs, de ne pas l'arranger joliment ; surtout que pour bien des choses le simple sapin coûterait tout aussi cher.

Autre chose à laquelle je pense : dans beaucoup de pièces nous voulions faire mettre des planches au-dessus des portes pour mettre des vases.

Si tu rencontres des petits bouts de bois sculpté pouvant servir pour soutenir ces planches, cela pourrait être très bien.

J'ai lu hier soir dans mon lit un article de Gabriel Mourey<sup>2</sup> dans *La Renaissance latine*.

---

<sup>1</sup> Suzanne était allée rejoindre Jean à Braffy afin de passer le vendredi 19 juin 1903 ensemble pour fêter leur anniversaire de fiançailles, qui avaient eu lieu le 19 juin 1899.

<sup>2</sup> Gabriel Mourey affirme : « *Je sais du délicieux artiste qui a nom Maurice Denis de bien émouvantes pages, je n'en vois point qui le soient autant, cependant, que sa Mise au tombeau ; il y a évidemment aujourd'hui nombre de peintres sachant mieux que lui leur métier, – leur métier ! – mais où trouver cette concentration de sentiment, cette finesse et cette sincérité expressive de sensibilité ?* » (« Les Salons de 1903. I. (La Société des Beaux-Arts) ». *La Renaissance latine* [en ligne]. 2<sup>e</sup> année, N°5. 15 mai 1903. 1903/04 (A2, T2, N4) – 1903/06 (A2, T2, N6), pp. 420-436. Page consultée le 19 avril 2017. <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k80157v/f10.image>

Au milieu de choses très raisonnables, de critiques très justes sur beaucoup de peintres et d'appréciations sensées, il va faire un dithyrambe sur Maurice Denis<sup>3</sup> !!!

Je n'y comprends rien ; ou il faut que je sois complètement bouchée.

Sur ce je t'embrasse sur tes yeux, dans les petits coins de ta bouche, partout enfin.

Ta Suz.

98- SUZANNE A JEAN

[Dimanche] 21 juin [19]03

[Villers]

5 h ½

Alors décidément tu ne viens pas aujourd'hui. Dire que je ne t'attendais pas serait un mensonge et dire que je ne suis pas un peu désappointée, même beaucoup, tu ne me croirais pas.

Et puis j'avais à te faire part d'une lettre pressée de Marthe et je voulais te consulter avant de lui répondre. Voici ce qu'elle m'écrit :

« *Je crois que Bagnoles<sup>1</sup> va remettre Adèle. Elle a le désir d'aller à Rochefort le 15 juillet : il est très important qu'elle y soit à cette date afin de décider de son avenir : elle n'a personne pouvant la chaperonner... Où serez-vous le 15 juillet ? Le rêve serait que Jean et toi fassiez une petite pointe à Rochefort... Il faut absolument que je trouve une ou des personnes pouvant y aller avec Adèle, il m'est difficile de t'expliquer par lettre combien c'est important.* »

Ce que je vais en tous cas lui répondre c'est qu'avant cela il faudrait prendre des renseignements très sérieux sur ce Monsieur.

Il a fait merveilleusement beau aujourd'hui, et je trouve un peu dur qu'il y ait une belle auto au V[al]-R[icher] et qui serve si peu.

J'ai le cœur très dolent ce soir mais je ne t'en veux pas. Je *suis sûre* qu'il n'y a pas de ta faute ; mais quand je crois qu'il est possible que tu viennes, je suis stupide, je ne puis rien faire et t'attends comme on attend son amoureux mais non pas un vieux mari avec lequel on a vécu pendant près de quatre ans.

Il faut que ma lettre parte tout de suite pour que tu l'aies demain matin et que tu ne crois pas que je boude.

---

<sup>3</sup> Maurice Denis (1870-1943) est un peintre français. Il appartient au mouvement Nabi, dont les valeurs artistiques postimpressionnistes d'avant-garde se veulent en marge de la peinture académique. Gide lui avait acheté *Hommage à Cézanne*, qu'il installera au-dessus de l'escalier dans le hall de la villa Montmorency à Auteuil. Et il avait préfacé le catalogue de sa première exposition en 1904. Lors du premier numéro de la revue *L'Ermitage*, le 15 janvier 1905, Maurice Denis s'occupera, sous le commandement de Gide, de la rubrique *Peinture*. Voir aussi Maurice Denis, André Gide, *Correspondance (1892-1945)*, Gallimard, « Les Cahiers de La N.R.F. », 2006.

<sup>1</sup> « Bagnoles » est le surnom de l'artiste peintre Harry Floyd (1861-1933) (Voir *Le Rappel* du 11 novembre 1911. [En ligne], page consultée le 2 février 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k75473925/f3.item>). Il se mariera avec Adèle de Neufville (1873-1937), en décembre 1903. Adèle de Neufville est une tante de Gérard de Neufville.

J'espère encore vaguement te voir arriver pour dîner mais je vais toujours porter ma lettre.  
Je t'embrasse longuement d'un long baiser qui coule en toi.  
Ta Suze.

99- SUZANNE A JEAN

[Lundi] 22 juin [19]03

Villers

Ça c'est trop ! Pas te voir hier et pas de lettre ce matin !! C'est affreux des choses pareilles ; surtout que cette nuit j'ai fait un vilain cauchemar : Daniel et toi aviez été à Caen hier en auto et vous aviez eu un accident ; on me faisait dire de venir vite au V[al]-R[icher] et je te trouvais couché, une grande plaie béante dans la poitrine.

Quand je me suis réveillée je me suis demandée si ce rêve n'avait pas été un pressentiment ; j'attendais anxieusement de voir si Caroline ou Georges ne venait pas m'annoncer la chose. Maintenant je suis un peu rassurée puisqu'on n'est pas encore venu mais une lettre de toi me disant ce que tu comptais faire hier m'eût été particulièrement agréable ce matin.

Et puis je ne sais pas tes projets : ne sachant rien, mon imagination trotte ; je dresse l'oreille au moindre bruit qui ressemble à un halètement d'auto.

Si tu vas à Caen étudier la femme problématique de Daniel<sup>1</sup>, il pourrait bien te payer ce service en te conduisant voir ta femme à toi qui existe, que tu aimes et qui t'adore.

Car je ne veux surtout pas que tu te fatigues à venir ici à bicyclette.

Je n'ai pas grand-chose à te dire sauf que je t'aime plus qu'il n'est raisonnable et que je suis toute dolente sans mon amour.

Ta Suze.

---

<sup>1</sup> Il s'agit de Fanny de Turckheim (1880-1965) qu'il épousera le 26 septembre 1907 : « [...] suivant le rite protestant, en l'église de Kolbsheim (Basse-Alsace). Cette église s'ouvre successivement au culte catholique et au culte protestant. Un rideau s'abaisse devant l'autel lorsque les pasteurs protestants officient et il se relève pour les services du culte catholique. Les témoins étaient, pour le marié : MM. Conrad de Witt et Léon de Schlumberger ; pour la mariée : la vicomtesse de Bussierre et le baron Camille de Turckheim. Après la cérémonie religieuse, un déjeuner de cent dix couverts a été servi sous une vaste tente ornée des armes des familles et a réuni les parents et les amis venus de Paris et de la Haute et de la Basse-Alsace ». Le couple aura une fille : Antoinette Schlumberger (1908-1994). (Voir le *Figaro : journal non politique* [en ligne] du 1<sup>er</sup> novembre 1907 ; page consultée le 2 février 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k287893z/f2.item>., p. 2).

100- SUZANNE A JEAN

[Mercredi] 24 juin [19]03

[Villers]

Mon petit homme bien-aimé, je t'écris avant de m'embarquer avec M<sup>lle</sup> F[uster] pour Houlgate<sup>1</sup>. Nous reviendrons en train de sorte que ce ne sera pas très fatigant.

Tout ce Braffie me semble avancer très vite et tu m'as l'air d'un merveilleux directeur de travaux.

Sais-tu que nous sommes très heureux et que notre vie est très facile. Je me sens tout épanouie de bonheur et tu es un amour de mari, juste celui qu'il me fallait. Je t'aurais pétri de mes mains que je n'eusse pas mieux réussi : peut-être t'aurais-je fait un tout petit peu plus grand et plus robuste et encore... je ne sais vraiment pas maintenant.

Pour la commode, si tu la trouves bien, prends-la, nous en aurons toujours l'emploi.

L'arrangement du grenier me paraît très bien et les deux petites chambres ne seront pas très petites. Enfin tout me paraît marcher à merveille. Et c'est vraiment étonnant toute la place que nous finirons par y avoir.

Il faut que je me dépêche. Je voudrais te dire un tas de choses que je sens, qui se disent sans paroles lorsqu'on est ensemble et qui sont sottes dites par écrit.

Ta dernière visite m'a été un vrai repas dont je me nourris encore.

Je t'aime, tu sais combien et je t'embrasse d'un bon baiser bien long sur tes lèvres que j'adore.

Ta Suze.

101- SUZANNE A JEAN

[Jeudi] 25 juin [19]03

[Villers]

Mon Jean,

J'ai été hier avec M<sup>lle</sup> F[uster] à Houlgate par la plage. Nous avons mis environ 1 heure  $\frac{3}{4}$ . J'ai pu visiter le chalet, il n'y avait encore personne. Cela m'a fait une impression lamentable. Je n'ai pas été trop fatiguée par cette course.

Les enfants vont bien. Les jambes de Marco se fortifient. Il marche avec ses pieds moins en dedans. Dès que je pourrai mettre les pieds dans l'eau je le ferai entrer dans l'eau jusqu'au-dessus des genoux qui sont un peu faibles.

---

<sup>1</sup> Houlgate est une cité balnéaire normande, située entre Villers-sur-Mer et Cabourg, et qui se trouve à 14 kilomètres de Caen.

Pourtant hier je ne sais pourquoi il avait l'air d'avoir ses glandes sous les oreilles plus enflées que de coutume et il n'avait pas l'air de bien entendre. Aujourd'hui cela a l'air d'être comme d'habitude.

Je ne sais où écrire mes lettres : sur la plage je suis trop distraite et je trouve pourtant triste de m'enfermer par ce beau temps.

Lorsque M<sup>lle</sup> F[uster] sera partie, je crois que j'écrirai mes lettres le soir après dîner.

Je viens d'écrire à la maison D.M.C. de Paris<sup>1</sup> pour avoir différents échantillons de coton et de lin de plusieurs rouges.

Avant de commencer mon grand ouvrage, je veux avoir absolument les fournitures qui feront le mieux. Voici de nouveau une lettre peu intéressante ; je voudrais te dire quelque chose qui te fasse m'aimer encore plus et je ne sais pas. Lorsqu'on est comme nous, je crois vraiment qu'on ne peut plus que vivre en silence l'un près de l'autre ; l'on n'a plus rien à se dire que l'autre ne sache pas, c'est comme si on se parlait à soi-même.

Je t'aime et voudrais te le prouver par des folies.

Ta Suz.

102- SUZANNE A JEAN

[Samedi] 27 juin [19]03

Villers

Mon amour aimé

Je suis cuite, il fait une chaleur effroyable ; il me reste juste assez de forces pour t'écrire.

Je ne fais rien pour Barbey puisqu'il n'y a plus rien à faire.

Si vous allez à Hérouville, allez à une allure modérée, il me serait assez désagréable d'avoir à aller ramasser des morceaux de toi sur la route.

Marco ce matin a pris un bain accidentel : la mer était haute mais très calme ; son petit ami et lui jouaient sur le bord et remplissaient leurs seaux d'eau. Marco s'aventurait un peu trop malgré nos rappels et avertissements réitérés ; tout d'un coup il tombe et une lame passe par-dessus lui. Il a été pas mal ému surtout par le froid de l'eau.

---

<sup>1</sup> D.M.C., « Dollfus-Mieg et Compagnie », est une entreprise mulhousienne de négoce de toiles fondée en 1746 par Jean-Henri Dollfus, Jacques Schmalzer et Samuel Kœchlin. Déjà dans sa lettre du 17 juin 1903, Suzanne avait fait part de son désir de faire un « agrandissement » pour son « ouvrage », qu'elle qualifie aussi de « grand travail » dans les lettres suivantes. En d'autres termes, Suzanne souhaite réaliser une grande toile.

Villers est pour le moment plein de couples amoureux. Cette vue me rend très mélancolique ; je les envie beaucoup pour le moment. Oh ! si tu étais là je ne les envierais plus du tout, car j'aurais alors bien mieux qu'eux tous.

J'ai été mettre M<sup>lle</sup> F[uster] dans son train ; elle a beaucoup gâté les enfants, en s'en allant elle a donné un beau bateau à Marco et une boîte de cubes pour Monique.

Que tu dois avoir chaud dans tes trajets entre le V[al]-R[icher] et Braffie.

Je t'embrasse pour la dernière fois jusqu'à demain soir<sup>1</sup> ; mais je ne veux pas trop y compter pour que tu ne te croies pas forcé de venir.

Ta Suz.

103- SUZANNE A JEAN

[Lundi] 29 juin [19]03

[Villers]

Un mot mon amour pour te redire comme cette nuit de délices m'a fait de bien... moralement car physiquement j'ai un peu mal à la tête : mais cela ne fait rien car, hélas, j'ai toute une semaine devant moi pour me reposer.

J'ai gardé les enfants jusqu'à 4 heures sur la plage seule, Aline ayant à laver des bas et quelques flanelles.

Puis je viens d'écrire pour toutes les fournitures de mon grand travail<sup>1</sup> et j'ai la tête cassée d'avoir eu à faire un choix dans tout cela.

Je t'aime avec tout ce que j'ai et je sens de plus en plus que je n'ai rien à donner aux autres, que mon amour m'a tout pris. L'affection que je puis avoir pour d'autres est faite seulement de pitié, de souvenirs ou d'habitude. Pour moi-même je n'ai besoin de personne que toi.

Ta Suze.

104- SUZANNE A JEAN

[Mardi] 30 juin [19]03

Villers

Mon amour, j'ai dormi une bonne nuit, cette nuit, je ne me suis réveillée qu'à 8 h ¼. L'enclos est tout prêt de nouveau à recevoir la charrue ; mais le laboureur ne viendra que samedi et d'ici là les fleurs de l'enclos se faneront et ses sources tariront !

---

<sup>1</sup> Jean passera la nuit du dimanche 28 juin 1903 avec Suzanne à Villers pour repartir dès le lendemain.

<sup>1</sup> Voir la lettre du jeudi 25 juin 1903.

J'envie aujourd'hui la dame Hollandaise qui va chercher son mari. Elle s'est faite toute belle et son petit garçon aussi pour le recevoir<sup>1</sup>.

C'est ennuyeux, pendant deux ou trois jours, Marco ne pourra pas être pieds nus. Il a un petit mal sous la plante du pied qui s'était rempli de sable sans qu'on puisse arriver à le bien nettoyer et cela s'était un peu envenimé cette nuit. Je l'ai conduit chez le pharmacien qui m'a conseillé de lui faire prendre un bain de pied de vingt minutes dans de l'eau boriquée tiède<sup>2</sup> et d'appliquer après un cataplasme de farine de lin. C'est ce que j'ai fait tout de suite, mais il ne doit pas courir dans le sable avant que son pied soit guéri et cela est très dur. J'ai dû l'occuper ce matin sur la plage à construire une maison avec des pierres et du sable.

Le bain de pied a failli être tragique aussi : heureusement le petit garçon rouge qui sait le chemin de nos appartements est venu chercher Marco et a assisté au bain de pied et au cataplasme, ce qui a fait prendre patience à notre petit bonhomme.

J'ai commandé toutes mes affaires chez Dollfus Mieg<sup>3</sup> hier. Aujourd'hui je fais des comptes : tu as été gentil de penser à m'envoyer les tiens. Tu donneras ses 40 francs à Marie-Louise. Comment paies-tu tes ouvriers ? Je pensais que tu les paierais à la semaine.

La plage commence à s'emplier. Il y a maintenant une assez grande quantité de petits tas de chenilles assis sous des parasols et à voir tous ces gens ne faisant rien, ces dames et demoiselles et quelquefois des messieurs papotant toute la journée et tous les jours, je suis prise d'un ennui mortel.

Tous ces gens ont les mêmes attitudes en face de la mer que ceux qu'on a vu il y a dix ou quinze ans à Houlgate, que ceux qui sont à Trouville, à Cabourg, etc.

L'humanité se ressemble vraiment terriblement et il résulte de tout ceci une monotonie désespérante. Je note des impressions vagues mais dont je suis tout envahie depuis quelques jours.

Je t'embrasse passionnément.

Ta Suz.

105- SUZANNE A JEAN

[Mercredi] 1<sup>er</sup> juillet [19]03

Villers

Point du tout, Monsieur, vous vous trompez : votre lettre était soigneusement rangée quand je vous ai conduit à la gare !

---

<sup>1</sup> Suzanne observe les couples amoureux lorsqu'elle se trouve sur la plage de Villers. Voir la lettre du samedi 27 juin 1903.

<sup>2</sup> L'eau boriquée est une solution aqueuse antiseptique contenant environ 3 % d'acide borique qui a pour but de nettoyer les plaies.

<sup>3</sup> Voir la lettre du jeudi 25 juin 1903.

Il refait chaud aujourd'hui. Je ne peux décidément rien faire sur cette maudite plage : j'avais pris le gros Tacite<sup>1</sup> que j'ai commencé hier soir, ce matin, et je n'ai pu en lire qu'une ligne par-ci par-là. Je fais des études de mœurs sur la plage. Le Monsieur de la dame Hollandaise<sup>2</sup> est arrivé : première désillusion il a au moins vingt [ans] de plus qu'elle ; mais à le voir plus, il a l'air très intelligent. Hier soir je l'ai entendu parler malheureusement en hollandais de plusieurs professeurs de la Sorbonne, de l'école de Sèvres<sup>3</sup>. Et puis un moment où il parlait français, je l'ai entendu dire d'une ville de Hollande qu'elle était odieuse comme étroitesse de pensée. Ce matin il parlait en français : il connaît les Havet<sup>4</sup>, les Chavannes<sup>5</sup>, M<sup>me</sup> Darmesteter<sup>6</sup> ; c'est très amusant. D'ailleurs d'après ce que j'avais pu glaner hier soir, son pastorat m'étonnait de plus en plus et ce matin j'ai demandé à Aline si elle était sûre que la dame lui ait dit que son mari était pasteur ou professeur. Elle s'est alors souvenue qu'en effet c'était professeur. La pauvre fille avait confondu cela dans son esprit. Ce sont les seuls gens ici qui m'intéressent un peu.

Dans n'importe quel endroit où je vais il faut que j'éprouve des sympathies ou des haines. Ma haine du moment sur la plage est une famille composée d'un père d'au moins quarante-cinq ans, d'une mère de trente-cinq environ, de deux horreurs de petites filles de l'âge de Monique environ, laides, qui ne crient ni ne rient jamais et qui n'ont pas l'air d'avoir pour deux sous de malice, comme dit Aline qui éprouve pour elles la même haine que moi. Avec cela une nounou revêche qui ne laisse ces petites jouer avec aucun autre enfant ; une vieille cousine genre grenouille de bénitier, son vieux mari goutteux, une jeune fille un peu mûre à l'air bien sage viennent s'installer avec eux l'après-midi sous le même parasol achèvent ce tableau enchanteur. Tu sais de ces gens biens, honnêtes, mais d'une de ces médiocrités d'esprit désolantes !!!! Et tout ça tient en main de ces petits ouvrages achetés au bon marché tout échantillonnés... Tu vois le tableau d'ici.

Tout mon être pensant, sentant, aimant, vivant, est tendu vers ce dimanche après-midi que tu me donneras peut-être. Je me sens à cet égard comme un collégien se réjouissant toute la semaine pour son jour de sortie, comme la petite bonne vivant dans l'attente du jour où elle ira se promener au bras de son amoureux.

Je suis bête, je suis sotté, je suis tout ce que tu veux mais cela ne m'empêchera pas de t'adorer tout de même.

---

<sup>1</sup> Il s'agit de Tacite, de son vrai nom Publius Cornelius Tacitus (55 env. - 120), célèbre historien latin, auteur de *La Vie d'Agriola*, *La Germanie*, *Le Dialogue des orateurs*, *Les Histoires*, *Les Annales*.

<sup>2</sup> Voir la lettre du mardi 30 juin 1903.

<sup>3</sup> L'école de Sèvres, ou plutôt l'Atelier de Sèvres, est une école d'art à Paris.

<sup>4</sup> Louis Havet (1849-1925) est Professeur au Collège de France et latiniste.

<sup>5</sup> Édouard Chavannes (1865-1918) est orientaliste, philosophe et archéologue.

<sup>6</sup> Mary Robinson - Darmesteter (1857-1944), veuve de James Darmesteter (1849-1894), est une poétesse anglaise et critique littéraire.



Ce pauvre B[agnoles] !... Je crois un peu qu'il était persuadé que si, lui, avançait, il ne serait pas refusé.

J'écris à Marthe à propos des Gérard comme chaperons<sup>7</sup>.

Aussi je te laisse, mon amour aimé. Et je t'embrasse tu sais combien.

Ta Suze.

106- SUZANNE A JEAN

[Jeudi] 2 juillet [19]03

[Villers]

Mon amour aimé, je ne t'écrirai qu'un tout petit bout de mot aujourd'hui : je suis toute patraque, j'ai mal au dos, mal à la tête, des points blancs dans la gorge et 38°2 de fièvre. Mais ne t'inquiète pas j'ai été voir le médecin. C'est la même chose que j'ai eu l'année dernière avant de quitter Paris. Pour me guérir bien vite je me gargarise tout le temps avec une horreur de gargarisme qu'il m'a prescrite et je prends sagement toutes les deux heures une écœurante potion qui doit me couper la fièvre et me désinfecter la gorge. Je serai guérie j'espère pour le jour de mon bien-aimé. Comme Zuber<sup>1</sup> ne m'avait donné qu'un gargarisme, je pense que cette potion va me guérir à la vapeur ; elle est assez mauvaise pour cela.

Je suis toute fatiguée mais je t'adore doucement, doucement sans faire trop de bruit aujourd'hui.

Ta Suz.

107- SUZANNE A JEAN

[Vendredi] 3 juillet [19]03

Villers

Mon Jean

Me voilà presque retapée. Cette potion m'a fait un bien énorme, et seul le mal de tête qui persistait ce matin très fort s'est envolé chassé par de l'antipyrine. Je me sens seulement assez fatiguée n'ayant à peine mangé hier et ayant eu deux vomissements, et la gorge encore un peu irritée. Le médecin m'a dit hier que c'était une angine rhumatismale ; je ne sais, mais sa potion a été

---

<sup>7</sup> Voir la lettre du 21 juin 1903, où Marthe souhaite que quelqu'un puisse accompagner Adèle de Neufville à Rochefort afin de voir Harry Floyd. Suzanne pense ici à Gérard de Neufville et sa femme Jenny Pereire « comme chaperons ».

<sup>1</sup> Le médecin bactériologiste et Chevalier de la Légion d'honneur Ernest Alfred Zuber (1865-1938).

précieuse. J'avais tellement peur d'être encore souffrante dimanche ! C'est moi qui haïrai Pellorce<sup>1</sup> d'une haine mortelle s'il arrivait ce jour-là !!!

Le petit garçon rouge ayant déjeuné un matin pieds nus, c'est devenu la grande mode ici. Marco ne veut naturellement plus se chauffer pour déjeuner et son petit ami fait comme lui.

Alors tu te réjouis un tout petit peu de venir voir ta petite femme<sup>2</sup> ?? Si cela t'ennuie trop ne viens pas...

Je t'assure quand je suis loin de toi je suis incapable de faire quelque chose de bon et chaque fois l'attente de te voir me met sens dessus dessous.

Quand tu recevras ma lettre tu seras tout prêt de venir.

Tu sais que je t'aime...

Ta petite femme.

Suz.

N'oublie pas apporter panier à crevettes enfant qui se trouve au V[al]-R[icher] dans armoire chambre d'Aline. Et aussi si possible, livre facile, roman à lire sur la plage pour moi.

108- SUZANNE A JEAN [1]

[Lundi] 6 juillet [19]03<sup>1</sup>

[Villers]

Mon Jean, je suis bien revenue ici hier soir toute seulette. Tu m'avais mis avec une honnête famille et à Trouville je suis entrée dans les dames seules où il y avait deux Fraülein<sup>2</sup>.

J'étais à 10 h dans ma chambre. Je ne puis réaliser qu'hier j'étais à Braffie avec toi. Tu as été un amour de me faire venir. J'ai la tête tout excitée par tout ce que j'ai vu.

Aujourd'hui je vais bien rien qu'un tout petit peu fatiguée. Malheureusement il y a un vent épouvantable aujourd'hui.

---

<sup>1</sup> Pellorce est l'ami de Jean Schlumberger, Édouard Dolléans (1877-1954). C'est en 1902 qu'il changera son nom Pellorce pour récupérer celui de sa mère, car il ne voulait pas être associé à son père qui avait été condamné pénalement en 1895. Jean et Édouard se rencontreront au lycée Condorcet à Paris. Jean décrit cette période salvatrice : « *Si ces deux années furent si rayonnantes, ce n'est pas seulement parce que, délivré des lisières de l'Alsace, j'étais jour et nuit conscient d'un nouveau bonheur, celui de sentir mon esprit remuer librement ; c'est aussi l'époque où j'acquiers mon premier faisceau d'amis. [...] Grand nombre de ces amitiés furent durables, comme celle qui m'unit encore aujourd'hui à Édouard Dolléans.* » (*Éveils*, pp. 93-94). Agrégé en droit, Dolléans sera secrétaire général de la Chambre de Commerce International, professeur à l'Université de Dijon, mais sera « *surtout connu comme l'auteur d'un livre remarquable sur le Mouvement ouvrier* ». (Voir *Les Cahiers du Musée social* [en ligne], 1952 (N4), page consultée le 5 février 2018, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6255178x/f34.item>., p. 124).

<sup>2</sup> Jean ne viendra pas passer le week-end à Villers, mais il fera venir Suzanne à Braffy du samedi 4 juillet 1903 au dimanche 5 juillet 1903.

<sup>1</sup> Il existe deux lettres datées du lundi 6 juillet 1903 écrites par Suzanne.

<sup>2</sup> Demoiselles.

Ce matin Aline et moi avons travaillé comme deux nègres pour faire un grand trou dans le sable pour nous loger, les mioches, elle et moi, cet après-midi et pouvoir rester là-bas à l'abri du vent.

Aujourd'hui Marco est consolé du départ de son petit ami<sup>3</sup> ; mais il paraît qu'hier il a pleuré au moment de son départ et en a parlé plusieurs fois dans la journée.

J'ai reçu la toile pour mon grand ouvrage : ce sera *très* bien.

Je me demande tout le temps ce qu'on est en train de faire à notre maison. Je rêve de tes sculptures, du Saint Sébastien, des fenêtres à profondes embrasures !

Je devrais écrire des lettres mais je n'en ai pas le courage : je voudrais d'abord avancer la couverture de Françoise [de Juge de Montspieu] et pouvoir me mettre tout de suite, après avoir reçu mon coton, à ma grande toile. Monique a sa douzième dent. Voilà toutes les nouvelles.

Pense toute la journée de je t'aime, pense comme nous étions gentils dimanche soir ; que cela ne te fasse pas trop oublier au sein de ta famille et de tes amis, ta petite femme.

Suz.

109- SUZANNE A JEAN [2]

[Lundi 6] juillet [19]03<sup>1</sup>

[Villers]

Mon trésor amour

Que j'ai déjà envie de te revoir !! C'est vraiment ridicule...

Après demain, après-demain me sonne dans la tête<sup>2</sup>. Regarde si tu peux si la chambre verte peut s'arranger avec le lit de Marco aussi. Au V[al]-R[icher] c'est mieux lorsqu'il peut dormir chez nous un peu en dehors des domestiques et je le préférerais beaucoup.

Ce matin j'ai rencontré M<sup>me</sup> Pass<sup>3</sup> sur la plage : elle m'a fait des invites pour aller la voir. J'allais y monter avec Marco, lorsque j'ai rencontré la Fraülein<sup>4</sup> qui m'a dit qu'elle attendait sa sœur et que toutes deux descendraient sur la plage ce soir.

Je n'ai pas pris de bain ce matin, la mer était trop grosse et la température trop fraîche. Si demain il fait moins froid peut-être me déciderai-je. On y est si bien le premier moment passé.

Je serai bien prête de te revoir lorsque tu recevras la présente.

---

<sup>3</sup> Marc s'était fait un camarade de jeu pendant ses vacances à Villers. Voir la lettre du mardi 30 juin 1903.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après l'arrivée de Jean prévue le 8 juillet 1903.

<sup>2</sup> Jean viendra à Villers accompagné d'Édouard Dolléans le 8 juillet 1903 pour repartir dès le lendemain en laissant son ami avec Suzanne pour que celui-ci rencontre la dame Pass.

<sup>3</sup> Nous verrons que Suzanne va jouer le rôle d'entremetteuse entre cette dame et Édouard Dolléans. Voir la lettre du 10 juillet 1903.

<sup>4</sup> La demoiselle que Suzanne a rencontrée dans le train de Trouville pour repartir à Villers.

Je t'adore terriblement.

Ta Suz.

110- SUZANNE A JEAN

[Mardi] 7 juillet [19]03

[Villers]

Tu penses si à l'idée de te voir demain j'avalerais volontiers toutes les dames Pass du monde !!! J'en bénis même Pellorce d'avoir eu cette idée.

On ne peut pourtant forcer ce pauvre Daniel<sup>1</sup> à se jeter tête baissée dans ce mariage et c'est ce qui arrivera si Mère veut ainsi précipiter les choses et s'avancer tant. Il me semble de la dernière imprudence de jeter ainsi un homme dans les bras d'une femme qui lui déplaît physiquement ; encore si Daniel avait fait la noce avant !!! Il faudrait être sûr qu'il puisse s'habituer à elle avant de l'engager plus avant vis-à-vis de la jeune fille.

Qu'en dis-tu ? Toutes les vertus morales, intellectuelles sont tout ce qu'il faut lorsqu'il s'agit d'amitiés platoniques ou pour un vieux noceur repentant qui veut finir convenablement sa vie après une vie des sens très pleine.

Je m'exprime très mal, mais tu comprends je sais.

J'ai trouvé ici les mioches retoussant, surtout Monique. Aussi ce matin n'est-elle pas sortie et cette après-midi avant 4 heures nous avons été dans la campagne et sommes revenues par un chemin creux que Marco appelle « un chemin tout noir ».

Je t'enserme de tout mon corps.

Ta petite femme.

Suz.

---

<sup>1</sup> Voir la lettre du 22 juin 1903 sur « la femme problématique de Daniel ».

Villers

Mon amour, vite un mot ce soir avant que le courrier parte. Je commence déjà à en avoir assez de ce rôle de *gooseberrie*<sup>1</sup>. Après le déjeuner je suis montée avec Pellorce chez la dame [Pass]. Vers 4 heures j'ai tenté de les laisser pour aller soi-disant voir ce que les petits faisaient sur la plage.

Évidemment la dame ne tient pas du tout à rester seul avec Pellorce : elle a aussi décidé de descendre aussi sur la plage. Mais là je me suis pourtant arrangée pour les laisser seuls sous leur tente. Ce soir nous devons faire une promenade encore. Mes idées sur elle se précisent. Décidément il y a quelque chose de commun au fond d'elle qui me choque et qui se trahit par mille petits riens qui se sentent très bien de femme à femme, mieux je crois que de la part d'un homme jugeant une femme n'étant pas de son monde. Rien même que l'intonation de sa voix et la façon dont ses « n'est-ce pas » sont dits me rappellent M<sup>me</sup> Bonzon ou quelqu'autre personne de son genre. Elle a le genre cocotte, mais pas le genre cocotte grande dame. Comprends quelque chose si tu peux à ce que je te note si rapidement de mes impressions.

Je tâche d'être gentille pour faire plaisir à Dolléans mais c'est tout. Sais-tu ce que je crois, c'est que les hommes de mondes différents frayent beaucoup plus facilement ensemble que les femmes. Les femmes gardent de leur milieu et de leur naissance une empreinte presque indélébile je crois.

Que je te dis donc bêtement et grossièrement tout cela.

Je t'adore tu sais.

Fais attention je flirte avec M. Portugais que je trouve de plus en plus gentil. Il a un très joli regard. Ecris-moi de bonnes lettres pour peser plus fort dans la balance.

Ta f[emme].

Suz.

Villers

Mon Jean, comme je ne compte pas sur toi demain, je t'envoie ce petit mot.

---

<sup>1</sup> « Goosberry » que l'on traduira par « tenir la chandelle ». Cette union ne verra jamais le jour puisque Dolléans se maria le 9 décembre 1907 avec Edulphie Adèle Marcelle Loye (1877-?) à Paris, avec laquelle il aura une fille, Marie-Thérèse Dolléans.

Ce matin il faisait délicieusement chaud et la mer était calme comme un lac. Aline et moi nous avions bien envie de nous baigner mais ni l'une ni l'autre nous n'avons eu le courage de nous décider.

Hier soir Dolléans et moi avons passé la soirée sur la terrasse de la petite mascotte jusqu'à minuit ¼ !!! et j'ai bien failli être obligée de coucher dehors ; l'hôtel<sup>1</sup> était encore ouvert mais notre annexe avait sa porte fermée à clef par la petite bonne qui couche au-dessus de moi et qui ne me savait pas sortie. Heureusement qu'on est parvenu à l'ouvrir tout de même.

Je serais bien heureuse d'être au V[al]-R[icher] loin de tout et avec toi.

Si tu viens me chercher pourrais-tu apporter ta valise : nos malles étaient déjà pleines et j'ai davantage de choses que quand je suis venue.

Je pense que tes ouvriers ne travailleront pas le 14 juillet.

Je crois que ce pauvre Dolléans est assez aveuglé. Pour moi c'est une femme comme il y en a beaucoup qui sait être avec chacun selon celui auquel elle a affaire. Mais au fond elle a deux ou trois petites idées qu'elle a trouvées originales et à laquelle elle ramène tout dans la conversation. Elle n'est pas capable d'apprécier un autre genre de littérature qu'Amiel<sup>2</sup>, Maeterlinck<sup>3</sup> et autres philosophes pour dames.

Hier soir Dolléans parlait de livres à lui envoyer, il cherchait. Je pense à [*Vie de*] *Saint François d'Assise* de Sabatier<sup>4</sup>. Il m'a répondu que cela ne l'intéresserait pas, qu'il lui avait donné à lire *Les Fioretti*<sup>5</sup> et qu'elle n'en avait lu que les deux premières pages. Et elle-même avait l'air de penser que cela l'assommerait. D'ailleurs Pellorce m'a avoué naïvement que pendant un an et demi où il avait cessé de la voir elle n'avait pas lu du tout.

Tu vois d'ici le genre de femme, un peu Geneviève Mirabaud<sup>6</sup> avec l'éducation protestante en moins et aussi pas mal de distinction en moins.

Si c'est la pensée d'elle qui empêchera Dolléans de se marier je trouverai cela vraiment dommage.

Je t'adore bien à fond.

Ta Suz.

---

<sup>1</sup> Suzanne réside à l'hôtel « La Mascotte » au 11, rue de la Comtesse de Béarn, 14640, Villers-sur-Mer.

<sup>2</sup> Henri Frédéric Amiel (1821-1881) était enseignant de philosophie et d'histoire de la philosophie à l'Université de Genève.

<sup>3</sup> Le poète symboliste belge Maurice Maeterlinck (1862-1949) recevra en 1911 le prix Nobel de littérature et s'intéressera aux sciences morales.

<sup>4</sup> Paul Sabatier. Voir la lettre du dimanche 13 août 1899.

<sup>5</sup> *Les fioretti de saint François d'Assise* sont des histoires et anecdotes concernant la vie de saint François d'Assise.

<sup>6</sup> Geneviève Mirabaud (1877-1939) est la fille de Paul Mirabaud (1848-1908) et d'Hélène Dollfus (1852-1895). Elle se maria le 6 juillet 1905 avec Jean-Baptiste Boissonnas (1870-1953), ministre plénipotentiaire (ambassadeur) de France à Vienne, Chevalier de la Légion d'honneur et Secrétaire de l'ambassade à Saint-Pétersbourg.

113- SUZANNE A JEAN

[Vendredi] 18 sep[tembre 19]03<sup>1</sup>

[Bois-Salair]

Mon Jean

Je ne t'écrirai qu'un tout petit mot pour que tu te réjouisses de me retrouver. Ce sera seulement pour te donner des nouvelles de Marco.

Je l'ai trouvé très maigri et le Docteur dit que cela peut durer encore une quinzaine de jours. Mais il va beaucoup mieux et il n'y a plus que des petits filets de sang. Même à midi il n'a rien fait du tout ce qui est bon signe. Il est à un régime très sévère comme nourriture. On est obligé de s'en occuper pas mal car il sort que très peu et aux heures les plus chaudes. Aujourd'hui il est sorti pour la première fois depuis dimanche de 11 h à midi maintenant il dort. D'ailleurs ses nuits sont aussi très bonnes et il n'a pas de fièvre et ne souffre pas.

Monique est très bien. Ils ont été, je dois dire, ravis de me voir. Ils ne veulent plus me quitter et Marco était tout excité et tout rose de joie hier soir. Il a annoncé à Georges qui lui disait bonsoir : Mon Papa viendra samedi.

Voilà assez de nouvelles, tu auras le reste en venant me voir... et beaucoup d'autres choses douces et exquises par-dessus le marché.

Ta Suz.

114- SUZANNE A JEAN

[Lundi] 21 sept[embre 19]03

Bois-Salair

Mon amour

Je suis toute triste et cela te fait bien plaisir que je te le dise. Tu es parti si vite et je me reproche encore de ne pas t'avoir accompagné à Mayenne !

Tu n'étais décidément pas très réveillé ce matin, du moins ton intelligence sommeillait encore : j'entre pour me laver dans mon cabinet de toilette et la première chose que je vois (moi qui ne vois jamais rien !) c'est ton couteau sur la tablette ! 2° : Ton déjeuner était tout prêt dans la salle à manger ! Je crois que s'il avait été dix heures du matin au lieu de 6 h ½ nos deux intelligences auraient pu deviner cela ! Je ris encore toute seule de ton bol à éponges !

---

<sup>1</sup> Jean viendra passer le week-end à Bois-Salair, du samedi 19 septembre 1903 au dimanche 20 septembre 1903.

Comme il fait gris aujourd'hui de nouveau j'ai pendu au mur du petit salon quelques aquarelles d'Agay et tu ne t'imagines pas comme c'est joli de couleurs sur ce bleu pâle, surtout la petite avec ses pins rabougris et l'Estérel au fond.

Après mes lettres je vais faire de l'italien avec Yvonne.

Je rêve de ces carreaux de faïence à Braffye.

Je t'écris avec une troupe de sœurs qui entre à chaque instant me voir pour une chose ou une autre.

Je t'écrirai je crois à présent le soir, tout mon esprit fond après déjeuner.

Je t'aime de la tête au pied.

Ta Suz.

115- SUZANNE A JEAN

[Mardi] 22 sept[embre 19]03

Bois-Salair

Mon Jean

Marco est à présent bien remis. Il s'agit de le nourrir maintenant suffisamment sans aller trop vite.

J'ai commencé à agrandir un autre quart de mon grand ouvrage et je travaille ferme à la couverture de Françoise<sup>1</sup>. Je t'envoie par le même courrier les fourneaux d'Allez<sup>2</sup>.

Lorsqu'il ne se passe rien de saillant et que tu es parti je ne sais vraiment plus quoi te dire tant tu es à présent une partie de moi-même. Je me demande quelquefois si c'est cela ou un engourdissement de mon esprit.

Voudrais-tu m'envoyer la dimension des deux fenêtres de notre salle à manger pour les rideaux.

Dis-moi tout ce que tu fais, tout ce que tu penses.

Je crois que tu devrais te décider à publier ton *Culte des Morts* en plaquette<sup>3</sup>. Cela me navrerait de penser que des gens intelligents ne le lisent pas en même temps que le roman. Et puis, j'ai

---

<sup>1</sup> Voir la lettre du lundi 6 juillet 1903.

<sup>2</sup> Suzanne souhaite s'acheter un nouveau fourneau de cuisine. Voir sa lettre du 26 septembre 1903.

<sup>3</sup> Dans *Une histoire de la N.R.F.*, Alban Cerisier revient sur la publication des premiers poèmes de l'auteur à *L'Ermitage* : « Jean Schlumberger y publie en septembre 1903 ses premiers vers, « Prières », bientôt réunis en volume aux Éditions du Mercure de France sous le titre Poèmes des temples et des tombeaux. » Pour Auguste Anglès, ces vers sont une manière pour Jean d'affirmer son évolution et « [...] sa déclaration d'indépendance à l'égard des dogmes, sinon de l'esprit religieux. » Dans *Éveils*, Jean commente la publication quasi simultanée de ses vers et de son premier roman tout en ayant un regard rétrospectif sur son œuvre : « Ce qui me manquait encore, à vingt-cinq ans, c'était tout simplement l'A B C du jugement critique. Je restais beaucoup plus intéressé par l'esprit des œuvres que par leur facture. Heureusement pour mes débuts dans le métier, le public n'est pas à cheval sur une esthétique farouche. Pour se poser en



tellement envie de l'avoir en volume pour moi. Cela ne te coûterait peut-être pas très cher et puis nous pourrions économiser peut-être sur autre chose.

Je suis pressée que Braffye te laisse libre enfin de travailler pour te mettre en train avant notre séjour à Rome<sup>4</sup>.

Nous travaillerons tous les deux si bien cet hiver. Je me réjouis pour ce moment plus que je ne te l'ai jamais dit !!

Les Pierre Richemond<sup>5</sup> sont venus déjeuner ici en automobile, ils repartent à 3 h. Il faut que je descende un peu encore. Je t'embrasse sur tes deux yeux et je te serre bien contre moi.

Ta Suz.

116- SUZANNE A JEAN

[Mercredi] 23 sep[tembre 19]03

Bois-Salair

Mon Jeannot

J'écris tout de suite pour [te] remercier des photos. Je pense que cela arrivera en ne mettant que Groningen<sup>1</sup> puisque sur la carte il n'y a pas d'autre adresse.

Je suis toute abrutié aujourd'hui : je ne sais pourquoi je n'ai pu m'endormir que vers 1 h du matin. Je n'avais malheureusement ni sulfonal<sup>2</sup>, ni fleur d'oranger. J'ai fini par m'entortiller de la flanelle autour de l'estomac et cela m'a permis de m'endormir.

---

*Mécène et concurrencer la Revue de Paris, le prince de Brancovan venait de fonder la Renaissance Latine. A court de roman, il me fit d'urgence demander le mien. Je courus en repêcher le manuscrit à la Revue des deux mondes où Heredia l'avait obligeamment porté. Et sitôt la dernière livraison sortie, Ollendorff fit paraître le volume – à compte d'auteur bien entendu – en même temps que le Mercure publiait de moi une plaquette de poèmes.* » (pp. 139-140). *Le Bulletin d'informations et de recherches / L'Amitié Charles Péguy* nous rappelle que Jean avait écrit le 17 août 1903 du Val-Richer, une lettre à Charles Péguy, avec l'espoir toujours, d'être édité par l'auteur des *Cahiers*, dont il est l'un des abonnés de la première heure : « *Je m'étais habitué à l'idée de publier une plaquette de vers aux Cahiers et j'ai quelque peine à y renoncer. En même temps que mon roman qui paraîtra en novembre, j'eusse aimé pouvoir remettre à mes amis ce « Culte des Morts » que vous connaissez et dont la forme est plus ferme et plus mûre que celle de ma prose.* » (p. 47). [En ligne], 1979/01 (A2, N5) - 1979/03, page consultée le 5 février 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k96093129/f49.image>.

<sup>4</sup> Ils partiront de l'hiver 1903 au printemps 1904 à Rome : « *Puisque cette ville avait fécondé tant de génies, puisque les effluves capiteux qui montent de son épaisse alluvion d'histoire, de nature et d'art, avait soulevé les plus puissants esprits, pourquoi, nous chétifs, n'aurions-nous point de part à ses largesses ? Et nous voilà partis pour tout un hiver et un printemps, avec nos deux petits, âgés de trois et de deux ans, quelques lettres d'introduction dans ma poche et, parmi nos impedimenta, un couple de braves Mayennaises pour nous libérer des soins ménagers.* » (*Éveils*, p. 173).

<sup>5</sup> Pierre Richemond (1864-?), résidant au 49, rue Ampère à Paris est ingénieur des Arts et Manufactures, Chevalier de la Légion d'honneur en 1900, président de l'Union des Industries Métallurgiques et Minières. Il a créé en 1885 avec Charles Weyher, le père de Suzanne, tous deux constructeurs de machines à vapeur, la Compagnie électromécanique (CEM). Il deviendra administrateur délégué de la société des anciens établissements Weyher et Richemond ainsi que juge au Tribunal de Commerce de la Seine de 1908 à 1919 et il sera nommé président de la Compagnie du chemin de fer d'Orléans en 1928.

<sup>1</sup> Groningen (en français Groningue) est une ville aux Pays-Bas.

<sup>2</sup> Le sulfonal est un hypnotique.

Demain nous allons à Laval : j'espère dénicher quelques vieilleries et des pots merveilleux. Je grille d'envie de voir tout ce que tu as encore trouvé.

Ne dis pas, vilain, que ton absence a du bon : je pourrais très bien voir mes sœurs sans que cela m'empêche de m'endormir avec délices dans tes bras, cela me referait prendre goût à la vie.

Tu m'effraies avec cette pièce écrite d'un jet<sup>3</sup>, cela n'est pas ton genre d'écrire ainsi et je me demande avec grande impatience ce qui sortira de cela.

Si tu mets ce devant de coffre comme rampe, pense à faire la boule dans le même style pour éviter de trop grandes cacophonies dont j'ai un peu peur avec toutes ces choses de toutes les paroisses.

Marie-Louise avance-t-elle les rideaux ?

Je médite une aquarelle ; je suis très excitée à cette idée malgré tout ce que je me ressouviens de mes dégoûts la chose faite. Il me semble toujours que celle que je vais faire va être splendide, savoureuse, vibrante et cette illusion me soutient jusqu'à la fin, jusqu'au moment où je vois la triste et terne réalité.

J'écrirai un jour à Pauline mais aujourd'hui je suis très fatiguée et ma tête est vide.

Je t'aime, tu sais toi aussi plus qu'aucun mot ne peut exprimer.

Ta Suse.

117- SUZANNE A JEAN

[Jeudi] 24 sep[tembre 19]03

[Bois-Salair]

Mon amour

Je t'écris ce matin entre 7 h ½ et 8 h en attendant mon eau chaude.

---

<sup>3</sup> Il s'agit de sa tragédie moderne le *Caducée* sur laquelle il travaillera jusqu'au printemps 1904. Dans *Éveils*, Jean commente sa déception face à cette nouvelle oeuvre : « *Nous ne regagnâmes Paris qu'à la fin du printemps, avec des portefeuilles remplis de fusains, quelques débris de sculpture antique achetés chez des brocanteurs, et une tragédie moderne, que je croyais propre à régénérer le théâtre, mais qui était bien la chose la plus ennuyeuse sur laquelle j'aie jamais perdu ma peine [...]* » (p. 179). En effet, l'auteur souhaitait d'abord écrire cinq actes ainsi qu'un prologue mais finalement la tragédie sera composée de trois actes. De plus, comme l'indique Johanna Dorothea Hosbach dans *Jean Schlumberger : Problematik und Stil des Gesamtwerkes*, 1962, l'accueil de cette oeuvre par Paul Hervieu s'avèrera décevant : « *Im Frühling 1904 schreibt er während des römischen Aufenthaltes eine moderne Tragödie, Caducée, die eines seiner Lieblingsprobleme zum Inhalt hat : den Konflikt zwischen Liebe und Freundschaft. Das Urteil Paul Hervieus ist enttäuschend für Schlumberger. In späteren Jahren aber kommt er zu der Erkenntnis, daß man dem Theaterpublikum eigentlich jedes Sujet vorsetzen kann, vorausgesetzt, daß man es mit wirklichem Leben erfüllt – « or c'est ce dont ma pièce manquait déplorablement. »* » (p. 62). « Au printemps 1904, lors de son séjour à Rome, il écrit une tragédie moderne, *Caducée*, qui reprend l'un de ses thèmes préférés : le conflit entre l'amour et l'amitié. Le verdict de Paul Hervieu est décevant pour Schlumberger. Cependant, plus tard, il reconnaîtra que l'on peut présenter n'importe quel sujet au public du théâtre, à condition de le remplir de vie réelle. » Le manuscrit original, inédit, se trouve à la Fondation des Treilles à Tourtour.

C'est aujourd'hui que nous allons à Laval : je t'enverrai directement pots et *antichita*<sup>1</sup>, s'il y en a. Nous partons à midi, c'est pourquoi je t'écris à présent. Je me dépêche pour être prête et commencer l'aquarelle préméditée que je vais faire sur une feuille assez grande. Donc tu juges mon état d'esprit en ce moment : très excitée, une grande réjouissance et beaucoup d'angoisse. Mais comme je ne la peindrai probablement que demain matin, la mauvaise humeur sera pour alors. Cette nuit j'ai heureusement dormi comme une marmotte, après avoir pris comme soporifique un livre de Gyp<sup>2</sup>. Je ne sais si c'est que je ne suis pas à la hauteur, ou si je ne sais plus rire : je trouve cela assez ennuyeux et je n'ai pas du tout ri. Enfin cela m'a fait dormir, c'était l'essentiel. Nos marmots sont toujours des amours. Monique est assez jalouse : lorsque je prends un autre enfant dans mes bras elle vient se frotter contre moi d'un air suppliant et me tend sa petite figure assombrie pour m'embrasser. D'ailleurs en ce moment elle a de grands accès de tendresse pour moi.

Marco lui va tout à fait bien. Il n'est pas encore gras, mais cela viendra avec le temps et les soins. Il n'a plus du tout ses airs alanguis et ses joues se rosissent.

Roger Bazin<sup>3</sup> a à présent la varicelle à F[ontaine]-D[aniel]. Ici tous les enfants l'ont déjà eu sauf Marco et le petit Jean<sup>4</sup> et j'espère bien qu'ils ne l'auront pas. Je m'occupe des oies de Mère. C'est déjà à peu près entendu avec M. Bouvier<sup>5</sup> ; il n'attend plus que le moment où je lui dirai de les expédier : un beau jar avec ses dames.

Je viens de recevoir ta lettre. Ce voyage à Athènes<sup>6</sup> ne me fait pas croire que tu es toqué mais je voudrais quelques explications. En m'habillant je fais de tristes réflexions sur la corde que tu t'es mis à la patte en prenant femme et enfants à 22 ans ! Mon pauvre amour je devrais tellement m'effacer et ne pas t'envahir et je ne sais pas ! Tout cela !!!

Je t'adore.

Ta S.

---

<sup>1</sup> « Antiquités ». Suzanne s'exerce à l'italien pour préparer leur futur voyage.

<sup>2</sup> Un livre de la romancière et illustratrice française Sybille de Riquetti de Mirabeau (1849-1932).

<sup>3</sup> Roger Bazin (1888-1961) est l'un des enfants d'Alice Denis (cousine de Suzanne) et de Philippe Gaston Bazin. Il sera : « élu maire de Saint-Germain-du-Crioult » et se mariera avec Jacqueline Schlumberger le 3 mai 1923. (Voir *L'Ouest-Éclair* [en ligne], 1914/02/19, n° 5534, page consultée le 6 février 2018, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k492444n/f7.item>, p. 7).

<sup>4</sup> Jean Ferrand est le fils de Yvonne et Lucien Ferrand.

<sup>5</sup> Il pourrait s'agir d'Auguste Bouvier (1859-1935), régisseur et maire de Méral, commune de Mayenne.

<sup>6</sup> Jean s'est-il laissé influencer par son ami André Gide ? Dans sa lettre du 20 septembre 1903, extraite de leur *Correspondance*, Gide est en effervescence face à ses projets de voyage : « Mais, si je n'avais en tête un livre sur l'Algérie, combien Athènes m'attirerait ! Quand irez-vous en Grèce ? Et quand irai-je ? » (p. 20). Finalement, le prochain voyage que Jean fera sera avec Suzanne lorsqu'ils s'établiront à Rome de l'hiver 1903 au printemps 1904.

[Bois-Salair]

Mon amour aimé

J'aurais pu me dispenser de t'écrire hier puisque probablement aujourd'hui tu as André Gide<sup>1</sup> et par conséquent pas beaucoup de temps pour penser à ta petite femme.

J'ai fait les antiquaires de Laval hier et n'ai rien trouvé que deux petits chandeliers Louis XVI en argent que j'ai eu la faiblesse d'acheter, leur couleur me séduisant et pensant à leur effet dans notre chambre bleue et mauve.

Il faisait une chaleur épouvantable et orageuse. Nous avons quatre heures et demie à Laval ; après avoir fait la visite des antiquaires et des curiosités à voir, après avoir goûté, ne sachant plus que faire, nous avons été tirer des pipes à la foire. J'ai été très fière, sur dix coups j'ai cassé trois pipes que j'avais visées et c'était mes premiers exploits d'arme à feu !

Je suis rentrée avec un mal de tête et autre chose que j'attendais avec impatience car j'avais eu depuis quelques jours de drôles de maux d'estomac, d'écoeurements, d'insomnies inexplicables et qui m'avaient inquiétée mortellement sans que je te le dise. Je ne sais si je dois croire à un nouvel accident ou pas<sup>2</sup>.

T'ai-je dit que Marco avait très bien reconnu Pauline sur son portrait, et que Marthe et Yvonne l'ont trouvée absolument ressemblante, un peu vieillie seulement ?

Tu as été gentil de m'écrire tout de même ce petit bout de mot ; c'eût été trop triste une journée sans une ligne de mon bien-aimé ; j'attends ce moment de la poste avec tant d'impatience tous les matins !!

La lampe d'église part aujourd'hui. Je n'ai pas trouvé l'ombre d'un loquet hier.

Je t'embrasse tout le long de ton corps.

---

<sup>1</sup> C'est la première fois dans la correspondance que le nom d'André Gide est noté. Comme l'affirme Auguste Anglès, l'amitié entre Jean et André a demandé du temps et certains déclics : « *En ce qui concerne Jean Schlumberger, la date tardive de l'adoption doit être expliquée. Il appartenait au même milieu de bourgeoisie protestante que Gide. Le domaine de La Roque, propriété de la mère de celui-ci, étendait ses bois jusqu'aux lisières du Val-Richer, que sa famille maternelle tenait de son arrière-grand-père Guizot. Lorsqu'il était enfant, il avait vu le jeune voisin venir en visite, se lier d'une amitié enflammée avec son grand cousin François de Witt. [...] L'éducation du jeune Schlumberger et les voies sur lesquelles il tâtonna ne pouvaient que maintenir les distances.* » Et pourtant, lorsque Madeleine Gide et André Gide rendront visite aux Schlumberger en janvier 1904 à Rome, André Gide comprendra que Jean a évolué : « *Gide était tombé là sur quelqu'un qui avait les pieds sur terre et traitait les questions pratiques avec bon sens. Il bénéficia de judicieux avis dans ses démêlés, qui l'excédaient vite, avec les régisseurs et les fermiers des terres qu'il conserva quelques années aux environs de La Roque. Schlumberger l'accompagnait dans ses tournées, lui évitait d'onéreux déboires et le ramenait chez lui à Braffye, vieille ferme du Val-Richer qu'il avait aménagée avec son talent de bricoleur.* » Suzanne a raison, Jean doit aller chercher Gide à Honfleur afin qu'ils puissent se rendre, le lendemain, à Cricquebœuf chez Léon Blum. (Voir *André Gide et le premier groupe de La Nouvelle Revue Française*, pp. 48-51 et la *Correspondance* entre André Gide et Jean Schlumberger, p. 21).

<sup>2</sup> Suzanne a eu peur d'être de nouveau enceinte.

Ta femme.

Suz.

119- SUZANNE A JEAN

[Samedi] 26 sep[tembre 19]03

[Bois-Salair]

Mon aimé

Une bonne nouvelle : Adèle<sup>1</sup> est de nouveau fiancée avec Floyd et cela semble cette fois-ci définitif puisqu'elle l'annonce officiellement à la famille. Je lui écris aujourd'hui et en même temps je vais lui demander pour un appartement à Rome.

Mes bavardes de sœurs viennent de m'interrompre en venant faire salon chez moi. Et maintenant je dois me dépêcher, Yvonne est là, attendant pour me faire lire de l'italien.

Je ne t'ai rien dit du fourneau d'Allez, parce que je ne me souviens ni du prix, ni de la taille de celui que nous avons vu chez Somma, et que je pense que tu sauras bien choisir seul, puis[que] nous avons vu cela ensemble.

Ce soir, Alice, Georges, Marthe et moi dînons chez les Georges Denis<sup>2</sup>.

Je n'ai toujours pas trouvé mon cadeau de mère. Si tu vois quelque chose qui te plaît, achète-le, ce sera sûr de me plaire aussi.

Tu me diras bien tout ce que vous aurez dit avec André Gide. Je regrette un peu de n'être pas au V[al]-R[icher] pour le voir un peu plus. Mais je suis sûre qu'il intimiderait atrocement. Tu sais combien le temps me semble long sans toi. J'espère que ton esprit ne vagabonde pas trop et que tu n'as pas de rêves lubriques.

Je t'aime tant, tant.

Ta femme.

Suz.

---

<sup>1</sup> Adèle de Neufville se mariera le 10 décembre 1903 avec Harry Floyd.

<sup>2</sup> Chez son cousin ingénieur textile Georges Gustave Denis (1868-1950) et sa femme Élisabeth Denis (1876-1934), née Bacot. Georges Denis sera député de la Mayenne de 1932 à 1942.

[Bois-Salair]

Mon amour adoré,

Nous dînions chez les Georges Denis hier soir, et voilà que tout d'un coup, pendant que je pensais à toi intensément, le fait que c'était aujourd'hui notre anniversaire<sup>1</sup> et que je ne t'avais rien dit de spécial à cet égard m'a fait bondir. J'aurais voulu t'envoyer une dépêche ce matin, mais je ne voyais pas trop le moyen de te dire quelque chose de mon amour sans que tout le télégraphe le sache.

Je me console un peu en me disant que notre véritable nuit de noces n'a pas été ce soir, et même une vraie nuit de noces devrait être des nuits triomphalement belles et celles-là nous les avons eues, mais plus tard !!

Je ne suis plus si tyrannique parce que je suis sûre de toi à présent et que je doute peut-être moins de moi-même et de ma science pour te garder... ?

Annie Swanzy est morte hier soir à onze heures. C'est encore un vieux souvenir qui s'en va ; c'était une amie de ma grand-mère<sup>2</sup> et elle vivait à F[ontaine]-D[aniel] depuis la guerre ; sa figure est tissée dans mes souvenirs d'enfance.

Il y a des moments où ces souvenirs revivent si intensément en moi et je me le reproche presque comme une infidélité à toi, car hélas, tu ne fais pas partie de ce passé. Hier soir j'y ai replongé presque comme si j'y vivais encore : Hélène Schlum et Blanche<sup>3</sup> jouaient une rhapsodie de Litsz emballée, qu'Euge et moi aimions follement ; et toujours lorsqu'elles la jouaient nous allions nous asseoir sur le haut du vieil escalier de F[ontaine]-D[aniel]. Tu ne m'en veux pas, dit ?

Lorsque nous sommes ensemble c'est presque toujours dans l'avenir que nous vivons : nos plans pour l'hiver, ou l'été suivant, notre demeure que nous arrangeons, les projets de travaux etc. Lorsque je suis seule c'est presque toujours dans le passé que je vis comme une très vieille femme. Non pas que je regrette ce passé, mais je crois que dans tout ce que j'ai vu il reste un peu de moi. Cela a l'air idiot ce que j'écris, mais je ne sais pas raisonner ces choses, ce sont de fortes sensations et c'est tout. Je commence à croire que je ne suis qu'un informe tas de sensations irraisonnées.

Les bougeoirs, pour parler d'autres choses plus intelligentes, ne peuvent être donnés par Mère puisqu'elle ne veut donner qu'un objet. Ils ont coûté en tout 10 frs.

---

<sup>1</sup> Sachant que les lettres ont deux jours de retard entre l'écrit et la réception, nous savons que Suzanne parle de leur anniversaire de mariage, c'est-à-dire, le lundi 25 septembre 1899. Cela fait donc quatre ans que Jean et Suzanne sont mariés.

<sup>2</sup> Annie Swanzy était une amie de la grand-mère paternelle de Suzanne, Adélaïde Frédérique Zimmer, puisque la grand-mère maternelle, Élisabeth Louise Armfield est décédée en 1867.

<sup>3</sup> Blanche Denis est une cousine du côté maternel de Suzanne.

Tu n'aurais pas dû me dire que tu avais l'intention de venir aujourd'hui car je n'y comptais pas du tout et à présent j'en veux mortellement à ce bonhomme routier.

Si André Gide et moi sommes d'accord pour vouloir que tu publies une plaquette<sup>4</sup>, il me semble en effet que tu ne peux plus ne pas t'exécuter.

Aime-moi toujours un peu. Quant à moi tu es toujours bien sûr de ce que je pense de mon homme.

Ta Suz.

121- SUZANNE A JEAN

[Lundi] 28 sep[tembre 19]03

Bois-Salair

Mon amour adoré

Moi aussi je ne t'écrirai aujourd'hui qu'un tout petit mot. Le service pour Annie Swanzy se fait à F[ontaine]-D[aniel] à 1 h ½ et nous y allons naturellement tous. Papa, Maman et Yvonne vont après au cimetière mais le reste de nous revient ici.

Quand les plâtriers auront-ils fini ?

J'ai fait une pochade hier soir que j'espère refaire mieux ce soir : c'est un joli effet de lumière vers 6 h : l'électricité allumée dans mon petit salon et le jour pas tout à fait tombé entrent par la tournelle. Mais quelle ingrate chose que l'aquarelle ! Il n'y a malheureusement plus de soleil le matin et je ne puis continuer ce que j'avais commencé.

Je suis pleine d'impatience de lire ta pièce<sup>1</sup>. Ô mon amour je t'adore lorsque tu travailles. Quand penses-tu que tu pourras venir pour de bon ?

Je t'adore aussi lorsque tu ne travailles pas, je crois que je t'aime follement toujours.

Ta Suze.

122- SUZANNE A JEAN

[Mardi] 29 sep[tembre 19]03

[Bois-Salair]

Mon Jean, je t'envoie ci-inclus une bonne lettre d'Adèle [de Neufville] qui me met en grande joie.

---

<sup>4</sup> André Gide jouera même le rôle d'intermédiaire entre Jean Schlumberger et Édouard Ducoté (1870-1929), alors directeur de *L'Ermitage*, pour bousculer la publication des vers de son ami puisqu'il écrit le 9 juillet 1903 : « *Je suis heureux de pouvoir vous communiquer ces quelques lignes de Ducoté, où vous verrez qu'il a su apprécier votre poème. Si vous étiez très désireux d'en voir hâter la publication, peut-être pourriez-vous lui écrire un mot, lui disant que, si L'Ermitage ne se hâte pas, Péguy lui volera la virginité de la pièce.* » (Voir leur *Correspondance*, p. 14).

<sup>1</sup> *Le Caducée*.

Tu es gentil de m'écrire tout de même de bonnes lettres, pleines de ce que tu fais. Je voudrais tant pour toi... et pour moi aussi naturellement... que tu sois ici pour pouvoir travailler, me lire ce que tu as fait, m'en parler, et puis te calmer le soir dans mes bras.

Je vais recommencer une troisième fois mon aquarelle : la lumière est plus réussie, mais il y a des duretés et des maladresses navrantes.

Demain matin je pars à 8 h ½ à cheval avec Camille<sup>1</sup> : j'aimerais que tu sois là pour me voir. Je me réjouis follement comme une petite enfant.

Tous les Poussielgue sont partis ce matin. Et Marthe part demain pour Castres.

Nous irons cette semaine-ci, les Hoffet, Ferrand et moi à Bourgon<sup>2</sup> : j'espère qu'il fera beau, j'aimerais faire une aquarelle.

Mon amour, il ne faut pas non plus médire de notre passé à nous deux ; nous avons eu plus d'un beau jour et j'aime à y repenser aussi.

J'ai reçu les modèles de tapisserie de [Marie]-Louise : il y en a quelques-uns de ravissants : crois-tu que les deux fauteuils puissent être différents de dessin, ou seraient-ils mieux pareils ? R[épondez] S[il] V[ous] P[laît].

Je voudrais te prendre dans mes bras ; ils sont si sots à présent, tous seuls, je les sens tout godiches.

Mon ouvrage de Françoise avance beaucoup ; ma grande toile aussi.

Je t'aime passionnément.

Ta Suze.

123- SUZANNE A JEAN

[Mercredi] 30 sep[tembre 19]03

Bois-Salair

Mon amour aimé

Je ne sais si ma colère doit se répandre sur ta tête ou sur celui qui aura mis ma lettre trop tard à la poste, car je n'ai *pas* de *lettre* aujourd'hui !! Tu vois d'ici dans quelle humeur je suis...

J'ai pourtant fait une délicieuse promenade à cheval ce matin ; c'était exquis et je ne suis pas fatiguée, un peu moulue seulement.

---

<sup>1</sup> Camille Gruau (1848-1936), officier de la Légion d'honneur, est marié à Marie Marguerite Colin (1860-1910), cousine du côté maternel de Suzanne.

<sup>2</sup> Au château de Bourgon, dans la commune de Montourtier en Mayenne.



Je t'écris dans mon petit salon pendant qu'Hervé<sup>1</sup> et Marco jabotent sur des images. Nous, les mères de famille, regrettons bien Riquet<sup>2</sup>: c'était une véritable bonne d'enfant ; il les gardait en général après le déjeuner et s'en occupait si gentiment.

Je suis tout de même un peu écœurée de ne pas avoir de lettre et j'aimerais bien te voir ! Je pense que tu iras à Paris directement du Val-Richer et qu'après tu reviendras ici pour de bon. Peut-être si j'arrivais à t'oublier, je serais très heureuse sans toi : ... mais voilà justement je ne peux pas t'oublier !!

C'est impossible d'écouter ces deux petits : j'entends des bribes de temps en temps : tout à l'heure Marco déclarait à Hervé d'un air grave : « Tous les hommes sont vilains, mais les dames ne sont pas vilaines. » Et Hervé a de drôles d'explications souvent pour les images.

Un jour que tu auras le temps, voudrais-tu prendre la dimension des deux fenêtres de la salle à manger pour les rideaux.

Je t'adore bien, mon amour mais écris-moi régulièrement sans cela je prends une maladie noire.

Ta Suze.

124- SUZANNE A JEAN

[Samedi] 3 octobre [19]03

Bois-Salair

Mon pauvre petit homme

Tu m'en as fait passer une nuit ! D'abord ta dépêche n'était pas bien claire et je n'étais pas absolument sûre que tu me demandais de venir. Ensuite j'ai eu beaucoup de peine à m'endormir pour me réveiller à 2 h ½ du matin et ne plus me rendormir. J'avais à côté de mon lit un réveil matin qui m'agitait beaucoup. Et surtout t'avouerais-je que j'étais inquiète : je me demandais si cette dépêche ne me cachait pas quelque chose, si ce n'était pas un moyen de me prévenir de quelqu'accident et me faire venir. Enfin à 5 h ½ je me suis levée. À 6 h 25 je déjeunais en bas, mon chapeau sur la tête, mon baluchon dans le vestibule quand on m'apporte ta dépêche me disant de ne pas venir. Cela a été encore tout un bouleversement, 1° j'ai été ravie qu'il n'y ait rien de grave puisque tu allais à Paris 2° j'étais toute triste de penser qu'il fallait renoncer à te voir pour ce jour-là et enfin 3° j'étais très ennuyée de ce départ pour Paris avec un estomac délabré et je ne sais à quel point !!

---

<sup>1</sup> Hervé Hoffet.

<sup>2</sup> Il pourrait s'agir d'un ancien domestique. Il n'apparaît qu'une seule fois dans la correspondance.

Mon cher amour, je suis si tourmentée de ne pas te sentir bien et puis tes dernières lettres me semblaient toutes découragées. J'aurais voulu te consoler, te requinquer.

Si c'était possible j'aimerais arriver mardi<sup>1</sup> par un train un peu plus tard pour t'arriver toute fraîche et reposée. Je resterais tout le mercredi et je repartirais le jeudi. Je t'assure que si je t'étais arrivée aujourd'hui j'aurais été toute raplatie en arrivant et je n'aurais été bonne à rien du tout.

Par exemple dis-moi si les Cambefort ou les François [de Witt] seraient là mercredi car j'apporterais une robe en conséquence pour le soir. S'il n'y a pas moyen pour causes de voitures que je prenne un autre train, je prendrai tout de même le train de 7 h 18 le mardi matin.

Dis-moi bien mon Jean, comment tu vas. Tu ne m'as rien dit jusqu'ici et ta dépêche semble dire qu'il y a plusieurs jours que tu es patraque.

Je suis à présent presque fâchée que tu sois malheureux sans moi. Autrefois avant d'être sûre de ton amour j'en eus été si fière !!!

Je voudrais te rouler dans ma tendresse pour que ces jours à Paris ne soient pas trop pénibles ; je voudrais te dire des mots qui te ragaillardissent !

Je pense que tu vas être forcé de rester jusqu'au lundi soir à cause de ces domestiques !

Où couches-tu, rue de La Boétie ou rue d'Assas<sup>2</sup> ?

Ô tu sais je t'aime tant et tant, et tant !!!!!!!

Si tu as l'occasion aussi, j'aimerais bien que tu prennes rue d'Assas dans la boîte de mercerie des petits boutons (il doit y en avoir trois ou quatre) de mon complet brun à jupe courte ; des boutons en bois noir et brun, comme des espèces de petits glands raplatés. Il m'en manque un à ma jaquette.

J'ai commencé le portrait d'Yvonne au crayon Conté<sup>3</sup> et à la craie sur papier gris foncé : Effet d'éclairage. Commencé hier il s'annonce assez bien. Je vais m'y remettre tout à l'heure quoique je sois assez fatiguée. Mais je viens de prendre une tasse de thé fort à déjeuner avec une tasse de café noir par-dessus.

J'espère que cela me ravigotera.

Mon aimé, que te dire pour que cette lettre t'apporte tout le soleil que je voudrais !

Ta Suze.

---

<sup>1</sup> Suzanne arrivera à Braffy le mardi 6 octobre 1903 et repartira le jeudi 8 octobre 1903.

<sup>2</sup> Va-t-il plutôt dormir chez ses grands-parents maternels au 56, rue La Boétie, ou alors dans leur appartement au 78, rue d'Assas à Paris ?

<sup>3</sup> Depuis 1795, la marque française Conté a créé des crayons de couleur et autres outils nécessaires pour le dessin avant d'être rachetée en 1979 par la société française Bic.

125- SUZANNE A JEAN

[Dimanche] 4 octobre [19]03

Bois-Salair  
Par Mayenne

Mon Jean chéri

Si tu as reçu la lettre que je t'ai envoyée hier rue d'Assas n'y fais pas attention. Je viens de consulter l'indicateur il n'y a que le train qui arrive à 1 h 06 à Lisieux qui soit commode. Celui du milieu du jour est trop long et me ferait perdre toute une journée.

C'est donc décidé et il n'y a plus à revenir là-dessus.

Si tu n'as pas reçu ma lettre adressée rue d'Assas, tu [ne] sauras [pas] que je t'ai demandé d'y chercher dans la boîte de mercerie des petits boutons de mon complet brun à jupe courte : ce sont des petits boutons en bois brun et noir comme des petits glands aplatis, le brun est comme le gland, et le noir comme la petite coupe dont ils sortent. Il doit y en avoir trois ou quatre et il m'en manque un sur la jaquette, ce qui est très désordre.

Si tu as une minute, pourrais-tu passer rue Bréa m'acheter une gomme mie de pain et un crayon Conté noir un peu mou... ce ne sont pas des choses indispensables ; si tu n'as pas le temps, je n'en mourrai pas.

Je me réjouis de revoir notre petite maison. Mais je t'en prie fais marcher tes hommes aussi vite que possible, je voudrais tant t'avoir.

Je suis ennuyée d'avoir envoyé ma lettre rue d'Assas ; aussi pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu descendais rue Pierre-Charron<sup>1</sup> ?!!!!

Je tâchais de te reconforter et aujourd'hui je ne trouve plus d'autres mots que ceux d'hier et je déteste rabâcher. Que je suis heureuse que ton estomac se soit remis !

À après-demain, pour de bon à 1 h 06.

Ta Suse.

126- SUZANNE A JEAN

[Jeudi] 8 octobre [19]03

En train

Mon amour

Que ce voyage est stupide et long. Je sens encore heureusement ta grande tendresse qui me tient encore chaud... pour combien de temps ? Tu as été si exquis, et je t'aime tant.

---

<sup>1</sup> Chez les parents de Jean Schlumberger, qui résident au 14, rue Pierre-Charron à Paris.

Et puis maintenant que je connais ta pièce<sup>1</sup>, que nous avons pu causer ensemble, ma solitude me semble moins dure.

J'espère que tu recevras cette lettre demain matin.

Dis-toi bien que je t'aime, que j'aime notre petite maison.

Je t'écris très mal à l'aise car nous sommes au complet !

Je me roule dans tes bras comme nous étions ce matin.

Ta Suze.

127- SUZANNE A JEAN

[Vendredi] 9 octobre [19]03

Bois-Salair

Mon amour, j'étais tellement abruti hier dans le train que je t'ai écrit un stupide petit bout de lettre où il n'y avait rien de l'immensité de tendresse dont je fonds pour toi. J'ai eu une arrivée plutôt émouvante : très peu de minutes après que j'étais là, je goûtais dans la salle à manger avec Maman, Yvonne et Alice, lorsqu'entre Georges Denis<sup>1</sup> avec une figure décomposée qui demande à parler à Maman.

Son cheval en passant au galop près de la voiture à âne avait fait bondir celui-ci de côté. Âne, voiture, bonnes et enfants avaient roulé dans le fossé. Tu comprends notre peur, surtout que la petite Ginette<sup>2</sup> pleurait beaucoup et avait l'air de souffrir. Le D<sup>r</sup> Morisset<sup>3</sup> est venu hier soir et l'a bien tâté ; elle n'a qu'un genou contusionné et surtout une forte commotion nerveuse. Ce matin elle va mieux, vous regarde avec des yeux moins terrifiés et ne se cramponne plus à vous comme hier soir et cette nuit. La bonne a le bras fortement contusionné. Nos petits n'ont rien du tout, Aline non plus ; Charlotte Gruau<sup>4</sup> a le poignet seulement un peu foulé.

J'espère qu'avec quelques bons bains de tilleul encore et beaucoup de calme, Ginette sera tout à fait remise.

Mon rhume, ce voyage et cette émotion, tout cela ne m'a pas rendue très fraîche pour le dîner Gruau. Mais j'ai heureusement très bien dormi et mon rhume est moins fort.

---

<sup>1</sup> *Le Caducée*.

<sup>1</sup> Voir la lettre du 26 septembre 1903.

<sup>2</sup> Geneviève Hoffet (1902-1995), surnommée « Ginette », est la fille d'Alice et Georges Hoffet.

<sup>3</sup> Martial Morisset (1851-1934) est un médecin de Mayenne.

<sup>4</sup> Charlotte Gruau (1897-1978) est la fille de Camille Gruau et Marie Marguerite Colin. Les parents de Marie Marguerite Colin sont Félix Hyppolite Colin et Louise Denis qui n'est autre qu'une tante de Suzanne.

Je fais des châteaux en Espagne sur tes succès futurs ! Tu me diras bien tout sur ton entrevue avec Vallette<sup>5</sup> !

Comme notre petite maison était jolie et ensoleillée ! Demande donc à Pauline d'en faire des photos.

J'ai trouvé ici cette lettre d'Adèle<sup>6</sup> bien ennuyeuse. Que faire ? Je ne puis renoncer à l'idée d'appartement !

Je t'aime, je t'aime, je t'adore.

Ta Suse.

128- SUZANNE A JEAN [1]

[Dimanche] 11 octobre [1903]<sup>1</sup>

Bois-Salair

Je vous crois, Monsieur, que je n'étais pas contente, lorsque je n'ai pas trouvé votre lettre dans le courrier de 4 heures. Heureusement que ta dépêche m'a un peu décourroucée lorsque je suis rentrée. Mais je n'ai pas fini de grogner, tes lettres de ce matin m'en donnent, de nouveau, sujet. Est-ce que je gronde et boude et te maltraite lorsque tu vas chez Heredia, ingrat !?... et si je l'ai fait quelquefois, c'est inconsciemment car je ne m'en souviens même pas.

Ensuite je trouve ta combinaison pour Rome<sup>2</sup> très mauvaise. Tu as toujours peur de rester seul avec moi et tu es toujours pressé de recevoir des visites. Je pensais que jusque vers février nous vivrions calmement et organiserions bien notre vie romaine. Mon cerveau travaille à en chercher d'autres.

Je crois maintenant que mes grognements sont finis. Que me laisses-tu entrevoir, ô imprudent, sur la fin de ton exil là-bas ?

---

<sup>5</sup> Alfred Vallette (1858-1935), directeur des Éditions du *Mercur de France*. Jean Schlumberger y publiera ses *Poèmes des temples et des tombeaux* grâce à l'intervention de Gide comme l'atteste la lettre de celui-ci datée du 1<sup>er</sup> octobre 1903 : « [...] Je n'avais pas oublié ce que vous m'aviez dit, et me promettais d'aller parler à Vallette de votre livre – mais peut-être, en effet, une lettre est-elle préférable : la voici. Vous la mettrez vous-même à la poste quand vous jugerez le temps venu de le faire. Si par hasard quelque phrase, quelque mot ne vous y plaît pas, je vous prie de m'en aviser aussitôt : je recommencerai la lettre. J'ai cru bon d'y parler de Renaissance latine et d'Ollendorff, pour bien montrer que vous n'en êtes pas à quémander un éditeur. » (Voir leur *Correspondance*, p. 22).

<sup>6</sup> Adèle de Neufville devait se charger de trouver un appartement à Rome pour le couple. Finalement, les Schlumberger résideront au 95, Via Veneto, célèbre quartier italien proche du centre-ville de Rome.

<sup>1</sup> Il existe deux lettres datées du dimanche 11 octobre 1903.

<sup>2</sup> Auguste Anglès explique dans *André Gide et le premier groupe de La Nouvelle Revue Française* les raisons de ce voyage mais aussi pourquoi Suzanne semble déçue : « [...] l'Italie parut propice au mûrissement de leurs arts respectifs. Ils passèrent à Rome l'hiver et le printemps 1903-1904, avec leurs deux bébés et deux servantes de la Mayenne. [...] Survint le ménage Gide de retour d'Afrique du Nord et qui fit halte pendant la plus grande partie du mois de janvier 1904. » Sans doute Suzanne voulait-elle se retrouver, pendant ce séjour, seule avec son mari. Jean Schlumberger commentera aussi dans *Éveils* le projet du voyage à Rome : « Dès qu'eût paru Le Mur de verre, en novembre 1903, nous réalîsâmes, ma femme et moi, un projet caressé depuis longtemps : nous nous établîmes à Rome pour tout un hiver et un printemps. »

Je m'exerce à n'y pas trop compter...

J'ai fait des rêves horribles cette nuit sur ton compte. Pendant mon séjour à Villers<sup>3</sup> tu avais passé quinze jours chez M. Marrot. Et tu étais très mystérieux sur ce séjour, et je te sentais tout autre ; et Marrot t'écrivait de longues, longues lettres dont tu ne me disais pas un mot. Et j'étais triste à mourir. Et un jour où je te croyais sorti, j'ai pris ces lettres et j'ai commencé à lire : mais à ce moment tu es entré et tu étais très fâché et je me suis réveillée.

Je t'assure que c'est justement parce que j'étais tellement prise par *Le Rouge et le Noir* que je l'ai lu si vite. Je ne pouvais m'en détacher. Cela me rappelait le plaisir que j'avais à lire du Flaubert. Moi, quand un livre me prend, je le lis d'un bout à l'autre. Puis je le relis après en analysant mes impressions et la valeur réelle du livre. Je suis trop sensible à l'art pour raisonner d'abord ; le raisonnement vient après. Une jouissance artistique est pour moi une chose tellement délectable et intense qu'il faut que je m'en gave. Et ce n'est même souvent que quelques jours après que je me rends compte de combien c'était beau et combien j'en jouissais. Je n'aime même souvent pas m'en rendre compte nettement, car une fois dite, au lieu de s'accroître par l'imagination et le raisonnement, l'émotion devient moins forte et moins voluptueuse.

Ô femmes que de complications ! Est-ce cela que tu penses ???

Je mourrai dans mon péché : je ne serai jamais une vraie intellectuelle. Il faudra t'y résigner et aimer tout de même ton petit sauvageon inculte et sans beauté.

Ta Suze.

PS. J'oublie tous les jours de te dire que depuis jeudi soir Françoise a une fille : Roseline.

Tu me diras si les oies mayennaises sont bien arrivées !

129- SUZANNE A JEAN [2]

[Dimanche] 11 octobre [19]03

[Bois-Salair]

Mon amour aimé

Ce matin ta lettre m'a manquée : enfin cette après-midi je vais à Mayenne et je pense l'avoir par la seconde poste. Tu es à Paris aujourd'hui ; je voudrais y être avec toi et choisir les papiers et formats etc.

La petite Ginette va beaucoup mieux. Hier son genou et sa cuisse enflaient, on a téléphoné pour le D<sup>r</sup> Morisset, qui a fait dire que le chirurgien de Laval, étant en tournée de ces côtés, il viendrait avec lui voir la petite.

---

<sup>3</sup> Suzanne était à Villers du samedi 13 juin 1903 au samedi 11 juillet 1903.

Ils sont donc venus hier soir et il n'y a absolument rien de cassé, seulement une entorse du genou et un peu d'épanchement de synovie.

T'ai-je dit que j'ai découvert que notre petite Monique avait une petite nature jalouse : chaque fois qu'elle me voit prendre un autre enfant dans mes bras, son visage s'assombrit et elle vient se faire caresser et tend sa petite figure pour être embrassée, sans rien dire. Pour Aline c'est la même chose ; comme la bonne de Ginette a le bras encore malade, c'est Aline qui donne les bains de la petite. Pendant ce temps Monique rôde autour et cherche à se faire embrasser. Je vais aujourd'hui à Mayenne avec Yvonne, Alice et Marco ; ce dernier est de la partie, sa tignasse ayant grand besoin d'un coup de ciseaux. Je vais acheter un verre pour couvrir Pauline qui s'abîme<sup>1</sup>.

J'ai des idées grandioses : on va bientôt faire le cidre dans la cour près des communs. S'il y a beaucoup de soleil, j'irai voir si je puis en faire des études.

Demain je reprendrai le portrait d'Yvonne.

Je t'aime, tu sais, plus que tout, mais je ne sais pas le dire avec toute l'intensité de la réalité.

Ta Suz.

130- SUZANNE A JEAN

[Lundi] 12 oct[obre 19]03

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>1</sup>

Mon Jean adoré

Je crois que tout ce que tu as décidé pour ton volume sera très bien. Et je préfère aussi que tu le dédies à André Gide. Avant d'être connu, une dédicace à Herédia<sup>2</sup> sentirait le petit élève et le

---

<sup>1</sup> Suzanne veut acheter un verre de protection pour le portrait de Pauline Schlumberger, sœur de Jean Schlumberger.

<sup>1</sup> Papier à en-tête. Encre violette.

<sup>2</sup> Jean souhaitait dans un premier temps dédier ses *Poèmes des temples et des tombeaux* à Herédia et ne savait pas dans quel ordre publier ses écrits. Fallait-il commencer par publier le roman ou les vers ? C'est André Gide qui le guidera : « Plus que jamais, je vous conseille de publier d'abord vos vers – ne fût-ce que quelques-uns de vos vers. Leur forme m'avait paru plus sûre, plus accomplie que celle de votre livre. Les qualités de celui-ci, surtout morales, sont si discrètement exprimées qu'elles risquent de passer inaperçues aux yeux de tout lecteur non prévenu d'avance en leur faveur. Pour ma part, cependant, croyez que j'y suis très sensible – et peut-être, après tout, fais-je le public moins délicat qu'il n'est. » (Voir leur *Correspondance*, p. 3). *Poèmes des temples et des tombeaux* paraîtra au *Mercur* de France en 1903. *Le Mur de verre* paraîtra en prépublication en 1903, à la *Renaissance latine*, et en volume, chez Ollendorff, en 1904.

Le 15 décembre 1903, alors qu'il est à Biskra, André Gide écrit à Jean Schlumberger, son émotion face à cette dédicace et son attachement croissant envers son ami : « Avez-vous bien compris vous-même, cher ami, combien profondément me toucherait cette dédicace de votre premier livre de vers ? Je suis resté quelques jours avant de vous écrire, craignant de ne pas vous remercier assez bien ; puis, je voulais d'abord tout relire et tout lire, pour me convaincre mieux, à nouveau, que j'aimais vos vers à cause d'eux, et que mon affection pour vous ne me les avait fait en rien paraître meilleurs qu'ils n'étaient en réalité. Il se mêle à nos sentiments neufs tant de vieux souvenirs déjà que je doutais d'abord quelle part de sympathie réelle pourrait chauffer nos relations. Sitôt que nos souvenirs de famille et de religion entrent en jeu, mon esprit entre en défiance, et le plus souvent laisse le cœur marcher tout seul. Vous m'avez récemment écrit que je suis le seul artiste de vos amis ; dois-je avouer que vous êtes le seul protestant des miens ? » (pp. 23-24).

grimpion. Je suis à présent horriblement pressée de voir ce volume ! C'est extraordinaire quel amour presque jaloux a poussé en moi pour tes œuvres. Tous ces gens qui ont l'air de se les approprier m'agacent horriblement ! Et en même temps j'attends avec impatience leur effet sur le public... choisi naturellement. Je sais d'avance que les louanges à leur sujet me griseront, que les critiques bêtes m'horripileront et que je vivrai dans une sorte de fièvre pendant longtemps. Toi, tu seras infiniment plus serein que moi, j'en suis sûre aussi.

Je suis dans le dernier des dessous avec ce malheureux pastel. C'est énervant, on ne peut pas serrer son dessin de près et j'ai fait une parfaite horreur ; j'ai si peu de conviction que je ne sais si je me déciderai à continuer.

J'écris à Berville<sup>3</sup> pour qu'il m'envoie la liste des couleurs des crayons Conté. Depuis longtemps cette idée me tient. Je veux voir quel parti je pourrai en tirer. En tous cas je crois que pour des petits croquis rapides cela pourrait me servir. Lorsqu'on n'a qu'une demi-heure, même qu'une petite heure, une aquarelle c'est trop long. Mais avec ce procédé où la couleur et le dessin se feraient en même temps, je pourrais peut-être obtenir des petits croquis et que je traduirais au besoin après en aquarelle. Tu m'as refroidi plusieurs fois pour ces crayons, mais tu vois comme je suis têtue.

Et voilà comme je suis, je ne voulais rien te dire et te présenter tout de suite quelque chose qui te convaincrerait... Et je t'ai tout dit !!!

Donne-moi toujours des nouvelles de notre petite maison. Et demande à Pauline des photos.

Je t'aime terriblement.

Ta petite femme.

Suze.

131- SUZANNE A JEAN

[Mardi] 13 oct[obre 19]03

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>1</sup>

Mon homme chéri,

Les crevasses au mur du salon ne m'étonnent nullement ; je m'y attendais presque. Nous avions déjà remarqué il y a longtemps qu'il semblait soufflé du côté du nord ! Enfin si le mythique

---

<sup>3</sup> Jules Berville, marchand d'art, restaurateur, fabricant de couleurs, tiendra boutique successivement au 29, rue de la Chaussée d'Antin puis au 25, rue de la Chaussée d'Antin, à Paris. Il est le plus habilité à répondre au projet de Suzanne puisque : « *Bervilles Farben für Aquarelle und Miniaturen werden von den Künstlern geschätzt und können in ihrer Qualität mit den englischen Farben konkurrieren.* » « Les couleurs de Berville pour les aquarelles et les miniatures sont appréciées par les artistes et rivalisent en termes de qualité, avec les couleurs anglaises. » (Voir *Der Pionier : Wie Louis Sachse in Berlin den Kunstmarkt erfand* de Anna Ahrens, Böhlau Verlag Cologne Weimar, p. 543).

<sup>1</sup> Papier à en-tête.



Oscar<sup>2</sup> vient cette semaine avec *tous ses hommes* !!!!!... il pourra se faire beaucoup d'ouvrage en ces derniers jours.

Le petit ruban bleu a été acheté sur la place du marché dans une des merceries qui se trouvent situées entre A et B<sup>3</sup>.

Je ne vois rien d'extraordinaire à te dire aujourd'hui. Il fait toujours gris et mélancolique. Que penserais-tu de chercher à dénicher une agence quelconque d'appartements à Rome<sup>4</sup> ? Il faudrait je crois se remuer un peu. Tu ne connais personne ayant des affinités avec des Romains ?

Maintenant n'y pense pas, tu as assez avec Braffye ; mais si tu viens pour de bon dans une dizaine de jours nous en causerons.

Je devrais écrire des lettres et cela m'ennuie tant qu'il y en a tout un monceau accumulé dans mon tiroir auxquelles je devrais répondre si j'avais pour deux sous de vertu ; mais ce genre de vertu me manque éminemment pour l'instant. Je suis prise en ce moment d'une crise de mutisme et de dégoût à l'idée de sortir de ma petite boîte, pire que jamais. Je ne puis me décider à écrire des lettres sans rien dedans, et d'autre part, toutes ces dissertations, sur n'importe quel sujet littéraire, artistique, philosophique, etc., me sonnent faux à l'oreille. D'ailleurs ce n'est pas la première fois que j'éprouve cela. Et c'est souvent l'écueil dans notre cercle d'amis pétris de bonnes intentions, mais qui inconsciemment croiraient déchoir s'ils ne discutaient certain sujet, même lorsqu'ils ne le sentent pas et s'excitent l'imagination à en parler. Je dis tout cela très grosso modo et tu vas m'en vouloir et t'inquiéter de ma mentalité<sup>5</sup>.

Je t'assure qu'elle n'a pas changé mais qu'elle devient de plus en plus susceptible au factice aussi bien chez moi-même que chez les autres.

Ta femme qui t'adore.

Suze.

---

<sup>2</sup> Un ouvrier de la ferme du Val-Richer.

<sup>3</sup> Suzanne a dessiné un croquis sur la lettre.

<sup>4</sup> Voir la lettre du 9 octobre 1903.

<sup>5</sup> Cette lettre trouve son écho avec celle que Jean a écrite à André Gide le 10 mai 1901, puisqu'il affirme sa volonté de distanciation avec « *une foule d'anciennes connaissances* » car « *Comme nous nous efforçons de vivre la vie qui nous plaît, [...] nous voudrions nous rapprocher de celles avec lesquelles nous avons peut-être des préoccupations communes* ». (Voir leur *Correspondance*, p. 2).

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>1</sup>

Mon amour

Je me suis tellement attardée à écrire des lettres à Berville pour des crayons et au Bon Marché<sup>2</sup> pour des étoffes, qu'il est affreusement tard et je n'ai plus que dix minutes devant moi.

Ce cintre de pierre me fait rêver. Ce sera ravissant notre petite hutte !!!

J'ai reçu la liste des crayons. J'en ai pris 40 sur 60 pour commencer. J'ai peur d'en avoir trop pris et n'avoir pas su me borner. Ça a l'air des couleurs fines : d'ailleurs ces crayons sont marqués comme crayons extra-fins. Je m'imagine que peut-être je ferai de jolies choses avec. Des choses très dessinées, ce qui ne sera pas mauvais pour la discipline générale et en même temps assez brillantes ou fines selon l'humeur du jour... ou peut-être que de belles horreurs ! Là, il faudra que je trouve le procédé pour n'en pas faire trop au commencement.

Prends le Hollande, je veux quelque chose de très chic !!!!

Je te dévore de baisers passionnés.

Ta Suz.

---

<sup>1</sup> Papier à en-tête.

<sup>2</sup> « Au Bon Marché » est un magasin français créé en 1838, que l'on appelle depuis 1989 « Le Bon Marché ».

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>1</sup>

Que se passe-t-il ? Ma lettre n'est de nouveau pas arrivée ce matin. Cela suffit pour me mettre de très mauvaise humeur. Cette poste fonctionne ridiculement mal.

Eclaire-moi, je t'en prie : nous avons lu dans *Le Temps*<sup>2</sup> ce matin que ton grand-père d'Alsace avait donné sa démission pour cause de santé. Serait-il plus malade ?

Il fait un froid noir aujourd'hui et j'ai une faim terrible de quelqu'un que je ne te dirai pas pour ne pas t'infatuer !

Si cela était possible, pourrais-tu m'envoyer les dimensions de notre salle à manger, de la chambre à coucher et de celle des enfants. Je n'en ai aucune idée et j'aime bien m'en rendre compte par comparaison avec des pièces toutes meublées.

Voilà plusieurs jours déjà que je voulais te les demander.

Si tu crois que je vais t'écrire une longue lettre !! ... Je sais bien que je ne devrais pas être méchante et que ce n'est sans doute pas ta faute que cette maudite lettre ne soit pas encore arrivée. Qu'est-ce que tu veux, ces lettres font les perturbations dans mon humeur !

J'étais pressée aussi de savoir des nouvelles de ces porcelaines de Saint-Ouen.

Enfin je t'aime tout de même et je sens que si tu étais là, que tu entrais à l'instant dans la chambre, je me précipiterais dans tes bras et que je t'embrasserais, t'embrasserais comme si je devenais folle.

Ta Suze.

---

<sup>1</sup> Papier à en-tête.

<sup>2</sup> « M. Jean de Schlumberger a donné sa démission de président de la Délégation d'Alsace-Lorraine, pour des motifs de santé. Il remplissait ces fonctions depuis 1875. » (Voir *Le Temps* [en ligne] « Nouvelles de l'étranger, Alsace-Lorraine ». N° 15462 (16 octobre 1903), p. 2. Page consultée le 24 avril 2017, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2376578/f2.item>, p. 2).

## SANS DATE 1903

134- SUZANNE A JEAN

[19]03

[Paris]

Mon amour aimé

Je viendrai vers 5 h rue d'Assas, ne m'attends pas avant. Ce matin j'ai été à Braffie, le petit mur de briques est fini et on travaillait à reboucher les trous où avaient été les échafaudages.

Ma tête n'est pas tout à fait finie ; elle a certainement du caractère mais je ne sais si elle a de la beauté : je ne lui en vois pas. Peut-être pourras-tu lui en donner ?

Il faudra voir avec toi rue d'Assas s'il y aurait moyen d'emporter notre machine à coudre. Avec tous ces grands rideaux on n'en finirait plus s'il fallait tout coudre à la main !!!

Et ici il n'y a qu'une machine à Élise<sup>1</sup> qu'elle ne veut pas prêter.

Je veux finir vite cette tête. D'ailleurs je te verrai *domani*.

*Io t'amo, t'amo tanto sei un marito cosi voluptuoso.*

*La Tua<sup>2</sup>.*

Suz.

Si à cause de quelques courses à heure fixe tu préfères que je vienne d'abord rue d'Assas avant de faire les miennes, n'oublie pas que l'adresse de Françoise est 63 B<sup>d</sup> Malesherbes et que j'y déjeune si tu as un télégramme à m'envoyer.

135- SUZANNE A JEAN

[Sans lieu ni date]

Mon Jean aimé

Il ne s'est rien passé depuis ton départ et pourtant il faut que je t'écrive un petit mot car j'espère que tu serais fâché s'il n'y avait rien pour toi demain matin.

J'ai un peu continué ma tête, seulement j'ai tout à l'heure appuyé mon coude dessus sans faire attention : heureusement que ce n'est qu'une partie de la figure que j'ai écrasée.

Après goûter je m'en vais à Braffy porter les 25 frs.

Soigne-toi bien, ne m'oublie pas trop, ne te fatigue pas et pense que tu as une bonne petite femme qui t'aime, t'aime, t'aime à s'en rendre idiote.

Ta Suz.

---

<sup>1</sup> Élise Mieg (1871-1947) est la femme de Jacques Schlumberger (1864-1942), oncle de Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Je t'aime, je t'aime tellement, tu es un mari si voluptueux. Ta.

Mon mari aimé, si tu savais combien j'ai encore pleuré tout à l'heure en te laissant avec Bramson, c'était toutes les larmes que j'avais réussies à contenir tout le long du jour. Vois-tu mon Jean adoré je t'écris ce soir parce que je sens que le salut de notre amour en dépend en quelque sorte. Si chaque jour notre union ne devient pas plus étroite, notre amour sombrera. Oh ! Jean cela ne peut pas continuer ainsi, pardonne-moi.

Voilà dix semaines que je marche à côté de toi sans rien te dire, ni te laisser voir tandis qu'un lent travail se fait en moi qui s'était déjà ébauché nombre de fois mais sans aboutir.

Le point de départ de ce travail a été « Résurrection. » Depuis lors, toutes les injustices, les tyrannies, les abominations qui se commettent journellement dans notre monde soi-disant civilisé (!) m'obsèdent. Et nous-mêmes, jusqu'à quel point avons-nous le droit de jouir de ce que nous avons ? Et ne manquons-nous pas nous-mêmes à chaque instant à la loi d'amour ? Te dire exactement ce que je pense, je ne le saurai pas, car je sens plutôt que je ne pense et quand je plonge ainsi mes regards dans toutes ces horreurs mon cœur saigne affreusement. Je ne vois pas ma voie, *notre* voie, clairement ; peut-être la vois-tu mieux, mais tout ce que je sais c'est que je ne peux continuer à vivre comme je l'ai fait jusqu'à présent.

Et alors aussi je songe à tous mes défauts qui sont comme autant de barrières, ma timidité presque malade, mon impressionnabilité aux choses extérieures, la peine que j'ai à me dépouiller des préjugés, des mensonges que j'ai respirés dans l'air ambiant depuis ma naissance et qui, pour tout être, est l'héritage des générations passées. Le moindre regard méfiant, hostile ou simplement moqueur me blesse douloureusement et m'arrête dans mon élan. Ne prends pas cela pour toi, mon mari aimé, toi, quoique tu puisses penser, tu ne m'as jamais fait de mal. Si je ne t'ai pas encore ouvert toute mon âme ce n'est pas parce que je ne veux pas, mais parce que je ne sais pas.

Oh ! mon mari, toi que j'aime plus que tout au monde, viens tout près de moi, prends-moi dans tes bras si aimants, et si je dors réveille-moi doucement et dis-moi que tu me pardonnes et que tu m'aimes malgré tout.

Je t'aime, je t'aime, je t'aime un peu, beaucoup, passionnément, follement<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Crayon de bois.

<sup>2</sup> Lettre non signée.

1904

137- SUZANNE A JEAN

[Samedi] 4 juin [19]04

[Brafy]

Mon tout petit homme,

Ceci est un talisman que je t'envoie pour te défendre contre toutes les séductions et ruses du Diable. Ah si tu te réjouissais comme un écolier en vacances de ces deux jours de congé<sup>1</sup>, voici la douche qui te ramènera face à face avec le devoir qui est d'aimer ta petite femme plus qu'aucun autre n'aime la sienne.

Moi je t'aime toujours ridiculement follement même après quatre ans et demie je déteste les séparations.

Après ton départ, Père m'a entraînée dans les vignes et nous avons fait la rencontre d'Ed[mond] Frauger<sup>2</sup> ! Quel homme ! Quel homme !

Sois bien sage et ne te fatigue pas, sans cela je grogne en arrivant.

Ta Suze.

Tu pourrais payer les gages des bonnes avec 5<sup>frs</sup> en plus pour le vin. Elles n'en ont pas bu, nous non plus.

---

<sup>1</sup> Après leur voyage commun à Rome du printemps 1903 à l'hiver 1904, Jean allait passer une semaine en Alsace, du 29 mai 1904 au 5 juin 1904 pour s'installer ensuite à Paris. (Voir la *Correspondance* entre André Gide et Jean Schlumberger, pp. 31-32).

<sup>2</sup> Edmond Frauger (1835-1913) est l'un des enfants d'Adèle Schlumberger (1813-1895), sœur du grand-père paternel de Jean, et de Jean Frauger (1809-1848). Il fait partie de la Société industrielle de Mulhouse depuis 1861, qui dans son Bulletin, publiera, en 1913, sa nécrologie : « *Il commença ses études à Guebwiller dans la pension Dauteville. [...] Reçu à l'Ecole centrale des arts et manufactures de Paris en 1854, il suivit les cours de cette école comme ingénieur chimiste jusqu'en 1857. Il en sortit le deuxième de sa promotion sur 300 élèves. Ses études terminées, M. Frauger entra, au mois d'août 1857, dans les ateliers de construction de MM. Nicolas Schlumberger & C<sup>ie</sup>, à Guebwiller, et y travailla pendant 30 années consécutives. [...] Pendant la guerre de 1870, il fut nommé conseiller municipal et adjoint au maire. En 1887, il se retira des affaires et s'occupa de viticulture et de questions scientifiques auxquelles il s'intéressa jusqu'à sa mort.* » (Voir le *Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse* [en ligne], T. 38, page consultée le 8 février 2018, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9648792h/f1024.item>., pp. 58-59).

Quel abattage ! J'en suis encore tout ébaubi. Rien à faire. Pas même possibilité d'améliorer. La faute au sujet. La femme ne devrait pas partir, l'ami pas se suicider. *Hervieu*<sup>2</sup> juge pour un public de 50 000 personnes. Impossible de lui faire avaler une amitié pareille.

Avec cela très cordial, me disant qu'il était sévère parce qu'il m'estimait et me croyait capable de bien faire.

Bref, rien de pratique à entreprendre. Je lui sais d'ailleurs gré de ne pas me donner quelque vague lettre d'introduction qui ne me mènerait à rien.

Me voilà donc provisoirement débarrassé de cette pièce ce qui me permettra au moins de travailler librement à autre chose.

Ce qui m'ennuie le plus dans tout cela ce sont les explications ce soir à la famille. Toi au moins, suis sûr que tu ne me croiras pas un crétin parce que je n'aurais pas eu l'approbation d'Hervieu. Tandis que la famille ! Il va falloir artistement entortiller tout cela<sup>3</sup>.

Et maintenant ne te monte pas ta chère petite tête à cause de cette histoire. Je t'assure que j'en prends fort bien mon parti. Il y a une heure à peine que j'ai reçu la douche et je ne m'en porte pas plus mal pour cela. On a bien joué *Le Roi Candaule*<sup>4</sup> qui présentait pourtant des mentalités plus exceptionnelles que celles que j'ai posées. Seulement ma pièce n'est pas assez intéressante pour vivre hors du théâtre, voilà.

Et la belle galette !!!!!!!

Tant pis. Je vais bravement travailler mon poème de l'Hadès.

Humiliante aventure.

<sup>1</sup> Val-Richer. Cambremer. Lisieux. Calvados. Papier à en-tête. Il existe deux lettres datées du mardi 9 août 1904 écrites par Jean.

<sup>2</sup> Souligné au crayon rouge. Le romancier et auteur dramatique Paul Hervieu (1857-1915) est élu en 1900 à l'Académie française. Jean le rencontrera ce 9 août 1904 pour lui présenter sa pièce *Le Caducée*. Dans *André Gide et le premier groupe de La Nouvelle Revue Française*, Auguste Anglès raconte cette entrevue : « *Schlumberger allait [...] soumettre une pièce manuscrite à Paul Hervieu, qui eut le mérite de l'exhorter à la déchirer.* » Compte-tenu de ce que Jean écrit lui-même dans sa lettre, nous comprenons que sa pièce *Le Caducée* n'a pas remporté l'adhésion escomptée. D'autant plus que, dans une lettre datée du 27 mai 1904, extraite de sa *Correspondance* avec Gide, Jean exprimait déjà sa nervosité à propos de l'entretien qui l'attendait : « *Mais mon principal objectif est de faire lire la pièce à Hervieu. Il suffirait qu'il s'y intéressât pour que je fusse sûr d'être joué. En attendant je ne sais trop que penser de ce que j'ai écrit.* » (p. 31).

<sup>3</sup> Pourtant il affirmera, toujours dans sa lettre du 27 mai 1904 à Gide, que sa : « [...] famille se déclare très satisfaite [...] ».

<sup>4</sup> *Le Roi Candaule* est une pièce de théâtre en trois actes écrite pendant l'été 1899 par André Gide. Frank Lestringant revient sur la publication de cette œuvre : « *Ce drame en trois actes, dédié à Georges Rondeaux, le cousin et beau-frère de Gide – « bon Georges », comme l'appelait Madeleine – fut aussitôt publié dans les numéros de L'Ermitage de septembre, novembre et décembre 1899. L'édition originale parut à la Revue blanche en 1901, et le 9 mai de la même année, la pièce fut représentée par le théâtre de l'Œuvre, la compagnie de Lugné-Poe, au Nouveau-Théâtre.* » (*André Gide l'inquisiteur : Tome I, le ciel sur la terre ou l'inquiétude partagée (1869-1918)*).

Ton J.

Comme tu vas pester et maudire les maîtres du théâtre.

139- JEAN A SUZANNE [2]

[Mardi] 9 août [19]04<sup>1</sup>

Rien qu'un mot en toute hâte, mon petit rat aimé, pour te dire que la journée d'hier a été parfaitement agréable. Les Ducoté<sup>2</sup> sont des gens charmants. Ils voulaient absolument me retenir pour la nuit. Je l'eusse fait sans le déjeuner de ce matin et la nécessité de changer de col auparavant.

J'ai eu plaisir comme toujours à causer avec Gide et à retrouver Drouin<sup>3</sup>.

Braffye marche tout doucement. Herbert<sup>4</sup> fera les volets pendant notre absence. J'ai été avec lui ce matin pour lui montrer ce que je désirais.

Je t'embrasse et t'adore et me réjouis de venir tout tranquillement travailler auprès de toi<sup>5</sup>.

Gide m'a chargé de bien des choses pour toi.

Ton J.

---

<sup>1</sup> Val-Richer. Cambremer. Lisieux. Calvados. Papier à en-tête.

<sup>2</sup> Édouard Ducoté (1870-1929) est un auteur dramatique et poète symboliste. Il prendra la direction de la revue *L'Ermitage* en 1896 en y ajoutant ce sous-titre : « *revue mensuelle illustrée de littérature et d'art* » afin de la redynamiser après la direction d'Henri Mazel. De manière précipitée, comme André Gide l'écrira à son ami Henri Ghéon, Jean Schlumberger et André Gide se sont donc retrouvés la veille à la Bouille, commune normande, chez les Ducoté : « *J'ai dû, pour des raisons compliquées, précipiter mon voyage à la Bouille ; Drouin m'accompagna ; J. Schlumberger nous y rejoignit ; mon cousin, point.* » (*Correspondance (1904-1944)*, p. 567).

<sup>3</sup> Marcel Drouin (1871-1943) est un professeur de philosophie, écrivain et co-fondateur de *La N.R.F.* Nous le retrouverons également sous le pseudonyme de Michel Arnauld. Auguste Anglès nous peint, dans *André Gide et le premier groupe de La Nouvelle Revue Française*, le portrait de cet homme qui sera aussi le beau-frère d'André Gide : « *Reçu, premier bien entendu, à l'agrégation de philosophie, il fit comme boursier d'études, durant l'année universitaire 1895-1896, un séjour à Berlin, dont la première moitié coïncida avec le long voyage de noces d'André et de Madeleine. [...] Il passa l'année 1896-1897 comme pensionnaire de la Fondation Thiers. [...] Ce fut surtout l'année de ses difficiles fiançailles avec l'aînée des sœurs cadettes de Madeleine, Jeanne Rondeaux. [...] Le mariage se fit en septembre 1897 ; les deux amis étaient devenus beaux-frères. Drouin allait suivre la carrière d'un professeur de philosophie, à Alençon, au Prytanée de La Flèche, à Bordeaux, avant de « monter » à Paris huit ans plus tard. [...] La naissance du petit Dominique, [...] dont André et Madeleine furent parrain et marraine et qu'ils considéreront comme leur fils, mit un sceau de plus à l'entente. Les années qui suivirent furent, aux yeux d'un observateur extérieur, les plus actives intellectuellement pour Marcel Drouin, qui collabora de façon assez régulière et abondante à L'Ermitage et à La Revue Blanche [...]. Gide le sermonna, le harcela, le bouscula, dans une bonne intention évidente, mais avec une furia excessive : il fallait que Michel Arnauld prît entièrement en charge à La Revue Blanche la rubrique des ouvrages de sociologie et de politique, et qu'à L'Ermitage il débitât en tranches la thèse qu'il était censé avoir en chantier sur La Sagesse de Goethe [...]. A la fin de 1904, l'amitié reste intacte entre les deux hommes, mais c'est une amitié plâtrée et envers laquelle on prend des précautions. Marcel Drouin continue d'être pour Gide un conseiller littéraire fréquemment consulté et écouté, mais un point d'interrogation est posé, de part et d'autre, sur l'avenir intellectuel de Michel Arnauld.* »

<sup>4</sup> Un ouvrier de la ferme du Val-Richer.

<sup>5</sup> Jean rejoindra Suzanne à Bois-Salair afin qu'ils passent la fin de l'été ensemble.



140- JEAN A SUZANNE

[Dimanche 25 septembre 1904]<sup>1</sup>

[Jean quitte Bois-Salair pour Braffy]

Mon rat tant aimé

Te voilà rendormie dans tes oreillers, toute chaude encore de mes baisers, tandis que le cruel et l'insensible s'en va vers de littéraires bavardages. Ne me maudis pas trop et profite du loisir pour faire un crayon d'Alice<sup>2</sup>. Mais ne tarde plus il serait trop tard. C'est là ma dernière volonté.

Je t'adore.

Mets de côté un billet de toi qui se trouve dans le tiroir à argent.

Je l'ai oublié, à ne pas égarer<sup>3</sup> !

141- SUZANNE A JEAN

[Dimanche 25 septembre 19]04<sup>1</sup>

[Bois-Salair]

Mon vieil amour, ton petit mot m'a un peu radoucie. Je t'aime bien va et ton absence m'est toujours mauvaise. Je t'écris vite voulant travailler et de plus, n'ayant rien à te dire que tu ne saches depuis cinq ans déjà. J'aime mieux être à aujourd'hui qu'à la même date en 1899<sup>2</sup> !

Commande l'ouvrière pour samedi. J'ai oublié d'écrire. Si elle n'a rien à faire avant notre arrivée il y a encore six serviettes du service de table données par Yvonne à ourler.

Avant lundi fais acheter à Lisieux :

1° : Allumettes de cuisine et autres

2° : Pétrole

3° : Gros sel cuisine (le sel fin est dans Potin<sup>3</sup>)

4° : Bobèches (pas pressés)

5° : N'oublie pas lampes.

Je t'adore mon trésor.

Ta Suz.

---

<sup>1</sup> Petite carte. Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après leur anniversaire de mariage. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Pour faire un portrait d'Alice Hoffet, la sœur de Suzanne.

<sup>3</sup> Lettre non signée.

<sup>1</sup> Petite carte. Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après leur anniversaire de mariage.

<sup>2</sup> Cela fait maintenant cinq ans que Suzanne et Jean se sont mariés.

<sup>3</sup> L'épicière Félix Potin (1820-1871) est un pionnier de la grande distribution grâce à la création, en 1844, de son entreprise éponyme de distribution appliquant quatre principes novateurs : « *vente à bon poids, produits de qualité, marge bénéficiaire réduite et prix affichés en magasin* ». L'enseigne disparaîtra en 1995.

Petite femme bien aimée

Vite je t'écris en rentrant de Braffie. Ô horreur ! J'aperçois la blouse de deux peintres. Ils donnaient la dernière couche à la clôture du petit jardin. Au-dedans c'est fini. La couleur de l'escalier m'interloque un peu. C'est d'un jaune qui me chipote un peu. Rien n'est encore en place. Les meubles sont accumulés dans la chambre des enfants. Les boiseries de la salle à manger aussi laissent un peu à désirer. Enfin l'ensemble est bien et je brûle de t'arranger ton petit nid. André a eu l'air ravi.

Ce matin je lui ai lu<sup>1</sup> *Le Caducée*<sup>2</sup>. Il est très content. Une ou deux critiques sur le premier acte et sur le dernier. Il trouve la scène finale un peu discuteuse et longue. Dans l'ensemble il n'a pas été déçu le moins du monde, ni pour la solidité du fond et sa force dramatique, ni pour la forme. Je t'avoue que j'en ai éprouvé un grand plaisir. Il est stupéfié des jugements de Hervieu.

Nous bavardons tout le jour. Je ne m'occuperai de Braffye que lorsqu'il sera parti.

Et ne crois pas que je n'aie pas le temps de penser à ma petite femme qui se morfond en soupirant après son Seigneur. Je te serrerai et te presserai ce soir dans mes bras... Et je t'embrasse et je t'aime.

J.

Tes caisses Potin arrivent.

153 fr !!!

---

<sup>1</sup> Souligné au crayon rouge.

<sup>2</sup> Quelques jours auparavant, le 12 septembre 1904, André Gide écrivait : « *Ne m'aviez-vous pas dit que vous rentriez au Val-Richer en automne ? Qu'un mot de vous, je vous en prie, me renseigne ; j'ai si grand désir de vous revoir et de vous entendre me lire votre pièce.* » Ce à quoi Jean répondra à la mi-septembre : « *Pourtant, s'il est nécessaire que vous alliez à La Roque encore en septembre, envoyez-moi une ligne et je serai au Val-Richer au jour dit. Il n'y a pas beaucoup de monde là-bas et les chambres ne manquent pas. Je préférerais si ce pouvait être dans les tout derniers jours du mois, car dans ce cas je ne reviendrais pas ici.* » (Voir leur *Correspondance*, pp. 36-37).

Bois-Salair

Mon tout petit homme

Tu es un véritable calamiteux. Non seulement tu m'abandonnes un jour anniversaire mais de plus tu me laisses dans le pétrin : la malle de Nurse Rose est arrivée mais on demande à Mayenne 90 frs ! Naturellement je ne débourse pas et ai mis l'affaire entre les mains de M. Bouvier. C'est inexplicable à moins d'une erreur. Tout le monde me dit que je ne devrais avoir à payer au plus qu'une dizaine de francs comme port. Et quant à la douane, si on a ouvert la malle, Nurse Rose dit n'avoir rien, tous ses vêtements ont déjà été portés. J'ai été très agitée par cela ce matin mais à présent je suis très calme et déterminée à réclamer jusqu'au bout si l'affaire ne s'éclaire pas.

Hier a été une journée d'aventures pour les enfants. Le matin Gérard [Poussielgue] est tombé dans la mare aux canards. Il est tombé sur le dos et en est ressorti ruisselant d'horreurs. On l'a baigné à fond, changé, fait boire du tilleul pour le remettre de ses émotions et tout a été dit. Le soir au moment du bain de mes enfants, Nurse R[ose] était sortie un instant de la chambre pour chercher l'eau, Marco était chez Hervé [Hoffet], restaient seulement Monique et Violette [Hoffet] dans la chambre. Ne voilà-t-il pas que Violette imagine de s'enfermer à clef avec Monique ! Naturellement elle ne pouvait plus ouvrir. Il y avait une grande assemblée devant la porte, Lucien, Papa, toutes les bonnes, Eugène<sup>1</sup>, etc... etc... Il a fallu chercher des instruments pour ouvrir. Mais avant que cela fût fini Eugène avait trouvé moyen de passer par la fenêtre d'Hervé et d'entrer dans la chambre pour ouvrir. Violette a été fouettée et ne recommencera plus je pense. C'est paraît-il un peu une manie chez elle. Je t'envoie ci-inclus la lettre de Bramson et celle de Bethmann<sup>2</sup>.

Je t'aime passionnément avec un grand désir des lèvres et de tout mon corps. Je pense à il y a cinq ans aussi et combien nous étions inexpérimentés.

Ta petite femme.

S.

---

<sup>1</sup> Eugène Poussielgue (1890-1914) est le demi-frère de Gérard, Denise, Madeleine et Jacques Poussielgue. En effet, avant de se marier avec Élisabeth Weyher, Justin Poussielgue avait été marié en 1889 avec Adèle Rivet qui décèdera en 1896.

<sup>2</sup> En lien avec la dynastie protestante banquière Bethmann.

Rien de toi ce matin, ma bien aimée petite femme. J'attends le courrier du soir. Je n'ai d'ailleurs pas beaucoup de temps car il faut que j'écrive à André Patry dans l'espoir que peut-être il consentirait à faire un voyage avec Daniel cet hiver. Celui-ci est toujours comme par le passé. La cure de Dubois<sup>1</sup> semble avoir eu peu d'action. Il n'a vu ce médecin que rarement et se défendait contre son influence.

Rien de nouveau. Ce matin j'ai accompagné André à sa ferme<sup>2</sup> puis nous avons fait deux parties de tennis. Hier soir je lui ai lu le petit conte de cet été<sup>3</sup>, l'*Homme Heureux*<sup>4</sup> et quelques épigrammes<sup>5</sup> qu'il ne connaissait pas. Il a été très content des épigrammes et de l'épisode de la courtisane<sup>6</sup>. Cette après-midi il me faut le conduire près de Pont-l'Évêque où il a quelqu'un à voir.

Je n'ai pas vu Braffye aujourd'hui. Je suis impatient de l'arranger.

<sup>1</sup> La station thermale de Saujon propose depuis 1860, grâce au D<sup>r</sup> Louis Dubois, des cures thermales pour améliorer la santé physique et psychique des patients. Voir la note 2 de la lettre du 21 septembre 1901 écrite par Suzanne concernant l'état de santé moral de Daniel Schlumberger.

<sup>2</sup> André Gide héritera à la mort de sa mère, en 1895, d'à peu-près 425 hectares que composent le château de La Roque-Baignard et de ses six fermes. Très vite, il voudra vendre cette propriété compte tenu de l'entretien onéreux de tous ces espaces, d'autant que Madeleine Gide préfère séjourner dans sa maison de Cuverville. Jean Schlumberger revient sur l'aide qu'il apportera à André : « *Au cours de l'automne qui suivit notre retour [de Rome], celui de 1904, Gide fut plusieurs fois appelé à la Roque. Il avait vendu le château et les bois, mais non les fermes – où gérants et entrepreneurs se donnaient le mot pour le lancer dans des travaux coûteux. Mon père le tenait pour un fin renard, parce qu'il avait tiré, d'une habitation incommode et de taillis mal exploités, une somme assez ronde. Mais si, dans une affaire lestement enlevée, Gide pouvait en effet soutenir la gageure de jouer serré, les ergotages des paysans l'excédaient trop vite pour qu'il ne fût pas roulé d'avance. L'accompagnant dans ses tournées, je pus parfois le contraindre à résister, obtenir la grâce de tel bâtiment en excellent colombage, qu'on voulait lui faire jeter bas ; mais il était toujours pressé de laisser là ses rapaces et marquait du plaisir à reprendre nos causeries.* » (Éveils, p. 181).

<sup>3</sup> Loin d'avoir perdu son inspiration à la suite de son malheureux entretien avec Hervieu, Jean souhaite faire découvrir à Gide sa « *comédie mythologique* » (comme il l'écrira à son ami Willy Schmid, dans une lettre inédite du 17 octobre 1904 selon les propos de Pascal Mercier), dont l'histoire reprend « *la vieille fable pleine de sens des amours de Vulcain, de Vénus et de Mars* » (lettre à Gide, mi-septembre 1904. Voir leur *Correspondance*, p. 38). Le manuscrit de cette nouvelle œuvre intitulée *La Désirable* se trouve dans le Fonds Schlumberger de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet à Paris.

<sup>4</sup> Il faudra attendre 1920 pour qu'*Un Homme heureux*, récit qui « [...] ne devait être ni une apologie ni une confession, mais une confidence » soit publié. (Voir ses *Œuvres*, T. II., p. 72).

<sup>5</sup> L'ouvrage de poésie *Épigrammes romaines* devra lui aussi attendre 1911 avant d'être édité par la Bibliothèque de l'Occident, alors qu'il avait été confectionné lors du voyage à Rome de 1903-1904 et que le bon à tirer avait été donné en août 1910. Toutefois, le *Mercur de France* publiera quelques épigrammes dans son numéro du 15 mars 1906. Auguste Anglès commente la genèse textuelle de cette œuvre : « *Cet enfant du Nord se sentait renouveler l'expérience de Goethe, sous le parrainage de qui il composa de laconiques poèmes, dont le recueil s'appellera Épigrammes romaines. La prosodie en reste à mi-chemin entre Heredia et le Moréas des Stances. Mais ils sont gros d'une sourde libération et lourds d'un pathétique qui vient de l'excès du senti par rapport à l'exprimé : leurs durs pépins enserraient les germes d'œuvres à venir.* » (Voir *André Gide et le premier groupe de La Nouvelle Revue Française*, p. 50). Notons également que les propos de Johanna Dorothea Hosbach confirment cette idée d'émancipation créatrice liée à l'expérience romaine mais s'opposent au fait qu'Heredia soit encore considéré comme un modèle poétique pour Jean Schlumberger : « *Der römische Aufenthalt hat zweifache Bedeutung : einmal ist Rom die Befreiung von der Tradition ; auf der persönlichen Ebene die Lösung allzu enger familiärer Bindungen, auf der künstlerischen Ebene die Befreiung vom lyrischen Erbe des Parnasse ; fortan sind nicht mehr Leconte de Lisle und Heredia die dichterischen Idole.* » « L'expérience romaine a eu deux conséquences : sur le plan personnel, la solution de liens familiaux trop étroits, sur le plan artistique, la libération du patrimoine lyrique du Parnasse, Leconte de Lisle et Heredia ne sont plus les idoles poétiques. » (Voir *Jean Schlumberger: Problematik und Stil des Gesamtwerkes*, p. 40). Le peintre Maurice Denis apportera aussi sa contribution en voulant orner d'un frontispice les *Épigrammes romaines*.

<sup>6</sup> Graphie incertaine.

Et je t'embrasse, et je t'aime. Toujours la chère ritournelle.

Ton Jeannot.

145- SUZANNE A JEAN

[Jeudi] 29 sept[embre 19]04<sup>1</sup>

Bois-Salair  
Par Mayenne

C'est idiot cette histoire de malle, mon petit homme. Le cocher est imbécile ou le bonhomme de la gare. Les 90 frs étaient pour un paquet contre remboursement du Bon Marché pour Betsy ! Il aurait pu rapporter la malle tout simplement sans ces ridicules histoires qui m'ont retourné les esprits.

Il fait tout d'un coup ce matin un froid horrible. Après cette lettre je vais me mettre aux abats jour, mon modèle étant avec mari et les Poussielgue en excursion pour la journée. Je suis très ennuyée de n'avoir pas reçu ta lettre ce matin : viendra-t-elle ce soir ou suis-je oubliée ??!!!

Le profil d'Alice est diabolique. Elle ne pose pas une demi-seconde tranquille et je n'ose pas lui demander de poser sans bouger car elle prend alors une figure si spéciale que ce n'est plus du tout elle.

J'ai réfléchi à une chose pour cet hiver après m'être beaucoup tâtée. Je crois que j'irai en tous cas jusqu'aux beaux jours l'après-midi à l'atelier au lieu du matin<sup>2</sup>. Si j'y allais le matin je ne pourrais aller au théâtre ni rien avec toi et je risquerais de manquer assez souvent. Si j'y vais d'1 h à 4 h, si j'ai des courses, je puis les faire le matin et pour les visites j'aurai après 5 heures et d'ailleurs quant à elles, flûte !!!

La soirée a été très gaie hier chez Élisabeth. Le dîner succulent avec asti et champagne, glace etc., etc., après petits papiers dont la note était assez généralement peu convenable. Nous avons tous ri à nous décrocher les mâchoires. Nous étions de retour à minuit à peu près et mon cerveau se ressent de ces excès. J'ai plus envie de dormir que d'écrire.

N'oublie pas demain ta cuisinière qui arrive par le train de 8 h 45 !

---

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Suzanne s'est exercée à la peinture, plus précisément d'abord au dessin, pendant leur voyage à Rome entre l'hiver 1903 et le printemps 1904. Auguste Anglès affirme qu'« elle travaillait avec ardeur dans un atelier ». Nous retrouvons dans *Éveils* la confirmation du travail constant de Suzanne : « *Ma femme travaillait dans un atelier de la Villa Médicis ; elle y courait le matin, elle y retournait l'après-midi (en suivant le milieu de la chaussée, car son courage en face de toutes les difficultés véritables n'avait d'égal que sa pusillanimité devant la manie qu'ont les Italiens de pincer les cuisses des femmes dans la cohue des trottoirs) ; et elle dessinait, dessinait, tâchant de rattraper le temps perdu, n'osant pas encore s'accorder la facilité de s'exprimer par les couleurs, avec l'ardente passion d'une novice sûre de sa vocation, mais qui sait qu'elle doit donner des preuves de persévérance avant d'être admise à prononcer ses vœux.* » (p. 174.) De retour en France, Suzanne cherchera un atelier sur Paris. Voir la lettre reclassée du 8 novembre 1904 écrite par Suzanne.

Qu'est-ce qu'André Gide dit de ta pièce<sup>3</sup>, et que raconte-t-il ? As-tu su ce qu'avait ce pauvre grabataire Conrad ?

Comment est Daniel ?

L'Auto monstre est-il là<sup>4</sup> ?

Agnès<sup>5</sup> a-t-elle des espérances ?

Si tu ne me veux pas, je resterai encore peut-être trois à quatre semaines ici. Il est possible que cela entre dans tes plans puisqu'en théorie tu aimes les séparations.

Sais-tu les noms des enfants d'Adèle<sup>6</sup> ? Ashburton et Roderick !

Les nôtres ont l'air sage et très heureux. Marco m'a demandé ce matin où tu étais.

Ingrat époux, ingrat père, il y a quelqu'un qui l'aime encore bien ce vilain Jean Schlum mais je ne dirai pas qui.

Ta petite femme.

Suse.

146- JEAN A SUZANNE

[Vendredi 30 septembre 19]04<sup>1</sup>

[Braffy]

Un tout petit mot, ma femme aimée, pour te soutenir dans les affres du voyage. L'arrangement de la maison avance ; mais il faudra que les petits se passent encore de rideaux. Pas moyen de les faire arranger. Je ne trouve pas le galon ou ne sais pas lequel tu veux qu'on emploie. Pas de Potin non plus !! Mais tranquillise-toi. On mangera quand même.

Ne te réjouis pas trop pour l'auto<sup>2</sup>.

D'abord la petite a de nouveau un ressort cassé et la grande ne pourrait vous amener que jusqu'au Val-Richer. Il faudra aller à pied avec sacs et enfants jusqu'à Braffye.

Voilà la cloche du petit déjeuner. Je vais continuer mon labeur, planter des clous, couper des tringles etc. Et bientôt nous inaugurerons notre nid. Suis-je délicat de n'y pas coucher cette nuit ! Mais je t'adore.

J.

---

<sup>3</sup> Suzanne n'a pas encore reçu la lettre de Jean du 28 septembre 1904.

<sup>4</sup> L'Auto monstre désigne leur automobile.

<sup>5</sup> Agnès Schlumberger (1880-?) est une cousine de Jean car ses parents sont Léon Schlumberger (1855-1929), frère de Paul Schlumberger, et Jeanne de Witt (1855-1944).

<sup>6</sup> *Sic.* Adèle Floyd (née de Neufville) vient de donner naissance à des jumeaux : Ashburnham Henry Alex Floyd et Roderick Pierre Floyd, le 24 septembre 1904.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger. Suzanne va rejoindre Jean à Braffy avant de partir pour Paris le 7 novembre 1904.

<sup>2</sup> Que Suzanne appelle « l'Auto monstre » dans la lettre précédente.

Braffye

Je suis bien tranquillement à travailler dans mon cabinet tandis que tu trottes à travers Paris. Ma pauvre petite femme, dois-tu te sentir petite et perdue. J'avais le cœur gros, hier soir, à te sentir si effrayée devant ce voyage. Tu t'es bien tenue à la gare, mais je ne m'étonnerais qu'une ou deux larmes aient coulé...

J'ai bien travaillé.

Voici l'épigramme<sup>2</sup> que j'ai faite :

*Vous m'avez allaité mamelles des coupoles  
Vous que gonfle la ville à son ventre divin !  
Lait de la foi, combien tu grises et consoles !  
Cité sainte, vraiment, n'était-ce pas du vin ?*

Je ne nie pas que Khayyam<sup>3</sup> ne m'ait un peu influencé.

On travaille au jardin rien n'est encore planté.

Présente mes respectueux souvenirs aux demoiselles de Juge<sup>4</sup> et mes hommages à Madame.

Toi je t'embrasse moins respectueusement, ainsi que tu l'aimes.

Ton homme.

J.

Paris (XVI<sup>e</sup>)

14, rue Pierre-Charron<sup>2</sup>

Mon tout petit homme

Je suis très bien arrivée et viens de faire un tas de courses.

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Voir la lettre du jeudi 29 septembre 1904. Cet extrait se lit dans le n°4 de *La N.R.F.* de mai 1909, où l'on retrouve, dans la section « Trinita dei Monti », l'épigramme citée dans la lettre à la p. 14, chapitre V, ainsi qu'à la p. 122 du tome I de ses *Œuvres*.

<sup>3</sup> Omar Khayyam (1021 env. - env. 1122) est un mathématicien persan qui, déçu dans ses recherches, cherchera à exprimer son mécontentement et ses déceptions dans des *rubā'īyyāt*, terme que l'on traduira par « quatrains ».

<sup>4</sup> Jean présente ses hommages à la famille de Juge Montespieu car ils viennent de perdre l'une de leurs filles, Françoise de Juge Montespieu, qui, souvenons-nous, venait de se marier le 17 septembre 1902. Suzanne rejoindra Montespieu le 9 novembre 1904.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après la lettre précédente. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Papier à en-tête.

Passée chez M<sup>lle</sup> Stettler<sup>3</sup>. Elle doit m'écrire s'il y aura de la place pour moi le 21 nov[embre] ou le 1<sup>er</sup> décembre parce qu'il y [a] paraît-il pas mal de monde. C'est 60 frs par mois et c'est 23 rue Boissonade, malheureusement c'est le matin et jamais l'après-midi. Maintenant que j'espère en cet atelier-là ce me serait un gros désappointement s'il me fallait en chercher un autre. Mais le matin c'est un peu terrible !

Acheté au Louvre un chapeau m'allant ravissamment mais un peu élégant quoique tout noir pour tous les jours. En achèterai à mon retour un plus simple et meilleur marché ! Celui-ci coûte 35 frs mais a l'air comme façon et qualité d'un chapeau d'au moins 60 ou 80.

Commandé tapis pour enfants, bien assez joli pour une moquette, copie tapis oriental fond feu. Comme tu avais donné permission d'acheter pour voyage un Guy de Maupassant je me suis permis d'acheter pour 3 frs même prix l'*Histoire de l'anatomie plastique* de Mathias-Duval<sup>4</sup>. Cela ne me sort pas de mon travail pour le moment et est en même temps seulement à lire, ce qui sera très délassant entre mon travail d'anatomie. Il y a dans ce nouveau livre des tas de dessins de Léonard, de Michel-Ange etc., etc., et cela a l'air des plus instructifs et intéressants. J'ai pioché très ferme mon anatomie ce matin et commence à m'y reconnaître tout à fait. Cela me passionne.

Je t'aime, t'aime, t'aime.

Je vais me plonger à présent dans un bain.

Je t'embrasse tout du long de ton corps.

Embrasse les petits pour moi.

Ta Suse.

149- JEAN A SUZANNE

[Mercredi] 9 nov[embre] 1904<sup>1</sup>

Braffye

Mon petit rat

Me voilà rassuré sur les quelques heures que tu as passées à Paris. J'attends encore ta dépêche.

---

<sup>3</sup> Suzanne cherche un atelier à Paris dans lequel elle pourrait prendre des cours de dessin. Avant de se rendre chez l'artiste peintre Marthe Stettler (1870-1945), elle se renseignera auprès de Gide. Il écrit à Jean Schlumberger, le 27 octobre 1904 : « *J'écris à Blanche* [le peintre Jacques-Émile Blanche (1861-1942)] *pour les renseignements que Madame Jean Schlumberger demande.* » Puis, le 4 novembre : « *Blanche ne donne pas l'adresse de l'atelier, mais bien de la personne à qui s'adresser (Mlle Stettler) pour s'inscrire – ou bien « l'atelier » aurait-il déménagé ? Ou y aurait-il deux ateliers ?* » (Voir leur *Correspondance*, pp. 42-43).

<sup>4</sup> Duval, Mathias, Cuyer, Édouard, *Histoire de l'anatomie plastique : les maîtres, les livres et les écorchés*, Société Française d'Éditions d'Art, 1898.

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.



Rien de saillant. Depuis ma lettre d'hier je n'ai pas bougé de ma chambre à coucher et de mon cabinet. J'ai commencé *Le second Faust*<sup>2</sup> et continué les contes de Musset. Stupides, sauf *Le Merle blanc* qui est délicieux<sup>3</sup>.

Voici une nouvelle épigramme<sup>4</sup> :

*Ce lit secret pour la langueur dont tu succombes,  
Car tu trembles sentant combien ton corps est beau.  
As-tu honte ? Voici que j'éteins le flambeau.  
— Ah qui vous éteindra lampes des catacombes !*

Discrète allusion aux remords que le christianisme met dans l'amour. On ne comprendra peut-être pas tout de suite, mais tant pis !

Marco est très préoccupé de toi, de savoir pourquoi tu es partie, où tu es. Les deux petits<sup>5</sup> ont gribouillé hier des papiers que j'ai dû mettre sous enveloppe et promettre de t'envoyer. Marco parle déjà de t'embrasser tout de suite quand il arrivera à Paris.

Je pense aller voir Férey<sup>6</sup> et le curé cette après-midi.

Quelle terreur je viens d'avoir ! Tandis que j'écrivais j'entends en bas les enfants qui crient ; contre mon habitude je descends et je trouve Monique *en train de brûler*. Ces stupides enfants ont encore une fois voulu mettre du feu dans la locomotive et la robe de Monique a pris feu. Heureusement c'était sa robe de velours qui ne brûle que lentement. Avec une robe de mousseline Dieu sait ce qui serait arrivé. Il n'y a que le bas de la robe et du tablier de brûlé. M'étais-je pas assez plaint de la façon dont ces enfants jouaient toujours avec le feu. Tu as été faible et Nurse aussi. Nous aurions pu en être terriblement punis !

Ton J.

150- SUZANNE A JEAN

[Mercredi 9] nov[embre 19]04<sup>1</sup>

Montauban

Mon trésor, amour trop aimé, je viens de changer de wagon et je commence à t'écrire en attendant que le petit train de Castres s'ébranle. Je viens d'ingurgiter un réconfortant café au lait qui

---

<sup>2</sup> Johann Wolfgang von Goethe, *Faust et Le second Faust*, trad. Gérard de Nerval, Garnier frères, 1877.

<sup>3</sup> Alfred de Musset, *Histoire d'un merle blanc*, 1853.

<sup>4</sup> Cette nouvelle épigramme fait partie de la section « Saint-Calixte ».

<sup>5</sup> Marc et Monique Schlumberger.

<sup>6</sup> Ouvrier agricole de la ferme du Val-Richer.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Lettre écrite au crayon de bois.

me tiendra j'espère jusqu'à midi, car j'ai vérifié hier, ce n'est qu'à onze heures que j'arrive à Castres et par conséquent à midi à Montespieu.

Je n'ai pas mal dormi cette nuit. J'étais toute seule dans le wagon des dames et ai pu m'étendre en long en large etc. J'avais enlevé chapeau, col, et bottines. Maurice<sup>2</sup> m'a très gentiment mis dans le train, m'a porté mes sacs et affaires. Je ne suis toujours pas malade, c'est ridicule ! Ô les femmes !! Le train part.

Il fait ravissant ce matin, la lumière est tout italienne et pour compléter l'illusion quelques cyprès se dressent de part en part, de lents bœufs tirent la charrue et les toits sont recouverts de ces grosses tuiles rondes.

Mon nouveau bouquin d'anatomie me ravit<sup>3</sup>. Cette revue à travers les siècles des différentes études sur l'anatomie semble très bien faite et il y a des tas d'illustrations. Il y est question de Pollaiuolo<sup>4</sup>, de Michel Ange, Léonard, Titien<sup>5</sup>, Benvenuto Cellini<sup>6</sup>, Verrocchio<sup>7</sup>, Raphaël, etc., etc.

Ce qui me rappelle aussi un peu l'Italie, dans ce voyage, ce sont les hommes bruns, aux grands nez, aux yeux un peu sortants qui regardent les femmes à la mode italienne.

Embrasse mes tout petits pour moi très fort, très fort.

Voudrais-tu regarder dans l'armoire à linge si ma grosse toile paysanne pour mon ouvrage n'y est pas ? Il faudrait la mettre dans ma malle.

Je t'embrasse sur tes deux chers yeux.

Ta Suze.

151- SUZANNE A JEAN

[Jeudi] 10 nov[embre 19]04

Montespieu

Mon tout petit homme

Je t'écris après une bonne nuit de sommeil. J'ai bien fait de venir ici : ces pauvres Henriette<sup>1</sup> et Louise sont dans un état terrible et sont ravies des visites qui viennent leur apporter un peu de vie extérieure et forcent M<sup>me</sup> de Juge à sortir de ses lamentations.

---

<sup>2</sup> Maurice Schlumberger.

<sup>3</sup> Voir la lettre du mardi 8 novembre 1904.

<sup>4</sup> Pollaiuolo Antonio Benci (1432-1498) est un peintre, sculpteur et graveur.

<sup>5</sup> Titien, de son vrai nom Tiziano Vecellio, (1488 env.-1576) est un peintre de la Renaissance.

<sup>6</sup> Orfèvre et sculpteur, Benvenuto Cellini (1500-1571) sera l'un des premiers artistes à écrire son autobiographie dans son roman *Vie*.

<sup>7</sup> Andrea di Michele di Francesco di Cione (1435-1488), plus souvent appelé Verrocchio en résonance à son maître Giuliano Verrochi, est un orfèvre, sculpteur et peintre.

<sup>1</sup> Henriette de Juge de Montespieu et sa sœur Louise viennent de perdre leur sœur, Françoise de Juge de Montespieu.

Celle-ci depuis six mois refuse de faire n'importe quoi, elle ne s'occupe plus même de sa maison : elle prend tout au tragique et au noir, parle tout le temps sur un ton macabre, ne sait parler que des quinze derniers jours de la vie de Françoise au lieu de se reporter comme les autres au temps où F[rançoise] était gaie et bien portante. Il paraît qu'à présent son gendre<sup>2</sup> l'a prise en grippe... et c'est bien naturel. Mais cette vie pour ces deux petites entre un père malade et une mère hypocondriaque sans aucun espoir d'en jamais sortir est usante pour elles. Elles ne peuvent même pas avoir d'occupations fixes, il faut qu'elles aillent tout le temps de leur père à leur mère, tâcher de les distraire.

Toi qui aimes les odeurs, sens si cette petite feuille ne sent pas bon.

Les Poussielgue étaient hier à la gare, Louise [Delpech] aussi. Les P[oussielgue] m'ont retenue pour toute la journée de dimanche. Il faudra que j'y aille.

Je t'aime tant, tant, tant mon petit amour d'homme. Mais je pense que tu travailles beaucoup et que tu te passes fort bien de moi.

Je mets cette lettre pour les enfants que j'avais écrite hier en chemin de fer pour eux et que j'avais oublié de mettre dans ton enveloppe.

Non, décidément je l'envoie séparément cela leur fera plus plaisir.

Embrasse-les très fort, très fort pour moi.

J'espère avoir bientôt une lettre de M<sup>lle</sup> Stettler<sup>3</sup>.

Je t'aime terriblement.

Ta petite femme.

Suse.

152- SUZANNE A JEAN

[Vendredi] 11 nov[embre 19]04

Montespieu

Mon petit homme adoré

J'espère bien ce matin avoir une lettre de toi : vous me semblez toi et les petits si horriblement loin. Je regarde tout le temps dans ma chambre vos photos et je me dis : ce petit homme est vraiment à moi, ces bras m'ont prise, ces lèvres m'ont embrassée etc., etc., tu devines le reste. Et ce bon petit Marco avec son petit air si bon !

Ces pauvres petites de Juge me font de plus en plus pitié. Elles se ratatinent, se recroquevillent et n'auront bientôt plus un atome de vie en elles. Et ce qu'il y a de triste, c'est qu'elles s'en rendent

---

<sup>2</sup> Félix Aimé Jean de France-Mandoul.

<sup>3</sup> Afin de savoir si Suzanne peut louer l'atelier au 23, rue Boissonade, pour 60 francs par mois à Paris.

compte et ne peuvent plus réagir. Je me suis promenée longtemps avec Henriette hier et je lui exprimais mon étonnement qu'elles ne cherchassent à s'intéresser à quelque chose en dehors de soigner ses parents et le ménage, à se créer un intérêt. Elle m'a dit qu'à force de tous les bâtons dans les roues, de raplatissage, arrivées à leur âge, elles ne se sentaient plus la vigueur et l'enthousiasme nécessaire pour quoi que ce soit pour entreprendre de nouvelles luttes.

Et je me mettais à penser au-dedans de moi que ce qui pourrait leur advenir de meilleur, c'est que leurs parents meurent et qu'elles soient forcées ainsi de se créer une vie indépendante. C'est lamentable de voir des intelligences, des caractères originaux semblables finir par tomber dans l'apathie et tout cela par la faute de leur mère.

Naturellement la mort de Françoise a été le dernier raplatissage. Elles se réjouissaient de voir au moins l'une d'elles sortir de ce végétisme. Cela leur était un intérêt et l'intérieur de leur sœur leur amenait un peu de vie extérieure.

J'ai oublié de te mettre hier cette feuille odorante. La voici aujourd'hui : froisse-la dans tes doigts.

La terre ici est couleur ocre.

Je t'aime tant mon petit homme et nous allons passer un hiver très plein.

Ta Suse.

153- JEAN A SUZANNE

[Samedi] 12 nov[embre 19]04

14, rue Pierre-Charron

J'ai fait des courses tout le jour, petite femme chérie et je rentre juste à temps pour faire encore partir ma lettre par la levée exceptionnelle<sup>1</sup>.

Excellent voyage. Lu un bon tiers de *L'Agonie*<sup>2</sup> c'est véritablement savoureux, terriblement faisandé. Passé rue d'Assas, puis longue séance au Salon d'Automne.

Beaucoup de bonnes choses. Je suis désolé que tu ne le vois pas. Toulouse Lautrec et Renoir surtout : admirables ensembles. Excellente occasion d'étudier Cézanne que je connaissais fort mal. J'ai pu avoir aujourd'hui un coup d'œil d'ensemble, j'y retournerai demain.

J'ai laissé tes petits en fort bon état, un peu indignés de mon départ sans eux.

---

<sup>1</sup> Jean est arrivé la veille à Paris pour une durée de trois jours afin de se rendre à un rassemblement d'artistes qui propose depuis 1902 la présentation de nombreuses œuvres, françaises et étrangères, dans le but de promouvoir les beaux-arts. Plus communément appelé le Salon d'Automne, ce rassemblement se déroulera du 15 octobre au 15 novembre 1904 au Grand-Palais, à Paris.

<sup>2</sup> Jean Lombard (1854-1891), *L'Agonie*, Paul Ollendorff, 1888.

Maman me demande de rentrer vendredi à cause de Daniel. Elle a hâte de rentrer à Guebwiller, mais doit pourtant voir Daniel auparavant. Mais ce n'est pas une raison pour que tu rentres mercredi. Tu auras assez de vingt-quatre heures pour ranger le plus indispensable. Je ne donne donc aucun contre ordre à Aline. Préviens M<sup>me</sup> Capron<sup>3</sup>.

Voilà une bien sèche lettre.

Je t'aime pourtant bien tendrement.

Ton J.

154- JEAN A SUZANNE

[Dimanche] 13 nov[embre 19]04

Paris

Mon rat aimé

Je fus hier soir à l'Olympia entendre une fort stupide pièce anglaise : *The Country Girl*<sup>1</sup>. Malgré les exhibitions de cuisses et de seins je me suis ennuyé à l'extrême. Pour le coup je ne t'ai pas regrettée.

J'attends l'arrivée d'André Frey<sup>2</sup> et de sa fiancée qui déjeunent ici. Ces reprises de contact sont toujours pénibles. Que peut-il rester entre nous de commun après tant d'années ? De manière à couper court aux épanchements, j'ai dit à Gide de venir me prendre à deux heures et demie, je ne veux pas repartir sans avoir revu le Salon d'Automne.

Tandis qu'on est au Saint Lieu j'ai été rue d'Assas. Je remporte une cargaison de livres qui laissera un peu de place dans les bibliothèques de Paris.

Je suis heureux que tu puisses rester un jour de plus avec les de Juge. Ne t'inquiète de rien. Qu'importe que tout ne soit pas astiqué quand nous arriverons ?

Que te dire encore, ma petite femme aimée. Ma cervelle est bien vide. Mais je sais encore que je t'aime très tendrement, avec une confiance sans limite.

Voilà les hôtes.

Vite que je t'embrasse.

Jean.

---

<sup>3</sup> M<sup>me</sup> Adela Capron, née de Weisweiler (1845-1925), est la femme d'André Capron (1854-1930), maire de Cannes de 1902 à 1910 et député des Alpes-Maritimes. Elle est mentionnée aux côtés de M. Paul de Juge ou encore de M<sup>me</sup> Bouffé dans *Le Vétéran : bulletin de la Société nationale de retraites*. (Voir *Le Vétéran : bulletin de la Société nationale de retraites*, Les vétérans des armées de terre et de mer 1870-1871, fondée à Paris le 1<sup>er</sup> janvier 1893, [en ligne], 1908-05-05 (A11, N9), page consultée le 1<sup>er</sup> août 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k62373867/f1.item>., p. 17).

<sup>1</sup> *The Country Girl* est une « opérette anglaise type » écrite par le dramaturge anglais David Garrick (1717-1779) qui sera représentée à l'Olympia. (Voir *Le journal amusant : journal illustré, journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.*, [en ligne], 1904/11/05 (N280), page consultée le 27 mars 2018, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5508874r/f12.item>., p. 12).

<sup>2</sup> André Frey (1877-1958), cousin du côté paternel de Jean Schlumberger, épousera le 14 janvier 1905 Marguerite Thierry-Mieg (1881-1945).

Braffye

Cette lettre, ma petite femme aimée, t'attendra à Paris. Tu seras un jour sans lettre à Montespieu. J'ai manqué le courrier de lundi matin et comme le facteur ne vient plus l'après-midi, il était trop tard mardi.

Par où commencer ? Excellente journée à Paris dimanche. Vu des choses excellentes au Salon d'Automne. J'étais avec André Gide qui m'a donné quelques indications précieuses et révélations. N'importe, tous ces peintres on les reverra et je pourrai te les faire remarquer. Ensuite il m'a mené chez les Van Rysselberghe<sup>1</sup>, peintre pointilliste, intérieur exquis, femme charmante, accueillante. Nous les reverrons souvent ; ce sera une relation très agréable.

Puis nous avons organisé un tennis bien plus intéressant que celui des Roy. En feront partie : André, son neveu Paul Gide<sup>2</sup>, M. et M<sup>me</sup> Ducoté<sup>3</sup>, les Van Rysselberghe, Albert<sup>4</sup> Jean Paul Laurens, d'autres encore. Je tâche d'avoir Maurice<sup>5</sup> avec nous mais Maman y met de la mauvaise volonté. Elle craint le milieu, bien que je l'aie peint sous de favorables couleurs.

---

<sup>1</sup> Fondateur avec Octave Maus du cercle des XX, Théo Van Rysselberghe (1862-1926) est un peintre belge néo-impressionniste.

Il se marie en 1889 avec Maria Monnom (1866-1959), amie et confidente de Gide, « La Petite Dame ». Le couple van Rysselberghe sera proche du couple Schlumberger depuis cette rencontre, comme en témoignent les propos de Jean Schlumberger dans *Éveils* : « *Souvent nous aboutissions à l'atelier de Théo Van Rysselberghe, et sans que je pusse encore me douter de la place que sa femme et lui prendraient dans notre affection à tous, je trouvais chez eux une cordialité d'accueil, une spontanéité de goûts et de pensées, quelque chose de direct, de loyal et d'allant qui me ravissait.* » (Voir pp. 181-82). Théo Van Rysselberghe deviendra le conseiller en peinture de Suzanne.

<sup>2</sup> Paul Gide (1884-1915) est un cousin germain d'André Gide. Frank Lestringant traite du rapport qui existe entre les deux cousins : « *Mais plutôt qu'à l'oncle Charles, en vérité, c'est à son fils Paul, un adolescent de quatorze ans, qu'il s'intéressait – « le petit Paul », comme on l'appelait dans la famille, pour le distinguer du défunt Paul Gide, le père d'André. Entre les deux cousins, l'écart était de quinze ans exactement, ce qui plaçait André en position de tuteur et de pédagogue.* » (André Gide, *l'inquisiteur*, T. I, p. 393).

<sup>3</sup> Édouard Ducoté, directeur de *L'Ermitage*, et sa femme.

<sup>4</sup> Paul Albert Laurens (1870-1934), enseignant à l'Académie Julian, est le fils du peintre Jean-Paul Laurens (1838-1921). Les deux hommes sont des amis d'André Gide.

<sup>5</sup> Maurice Schlumberger, le petit frère de Jean Schlumberger, est alors âgé de dix-huit ans. Si Jean essaye d'avoir Maurice pour cette partie de tennis, c'est sans doute pour satisfaire la demande d'André Gide, qui n'est pas insensible au charme du jeune homme, comme le montre Auguste Anglès dans *André Gide et le premier groupe de La Nouvelle Revue Française* : « *Gide était à l'automne de 1904 tombé éperdument amoureux de l'un de ses jeunes partenaires au tennis d'Auteuil, que dans son Journal il appelle M. L'affaire s'était corsée à la fin de décembre, lorsque Ghéon avait à son tour pris flamme pour le même jouvenceau, non sans que Gide, poussé par son démon de l'expérimentation, eût favorisé cette contagion sentimentale, qu'il aurait souhaité voir s'étendre à son cousin Paul. Loin de souffrir de ce que le vulgaire aurait appelé une rivalité, l'amitié des deux camarades s'exalta à s'engager sur des chemins « si neufs, si hasardeux », et à faire mentir ce que des siècles de mesquinerie psychologique avaient raconté du « cœur de l'homme ».* » Dans *André Gide l'inquisiteur*, Frank Lestringant pointe le rôle de Jean Schlumberger, dans cette entreprise amoureuse : « *On se souvient que Jean Schlumberger et Gide s'étaient rencontrés en mai 1901 sous le signe de Candaule, le roi généreux jusqu'à la mort, qui donne sa femme Nyssia au pauvre pêcheur Gygès. Instruit par cet exemple, qu'il avait admiré au théâtre dans la mise en scène de Lugné-Poe, Jean Schlumberger joua à son tour les Candaule, mais cette fois dans la réalité. À la différence de la fable antique et de la pièce qui s'en inspirait, ce n'est pas son épouse, c'est son propre frère que Jean offrit à Gide. On mesure par-là l'ascendant que celui-ci exerçait et la métamorphose morale qui, en l'espace de quelques mois, à partir de leurs conversations à Rome, avait affecté en*

Les petits vont parfaitement bien et sont vraiment bien sages. Les menuisiers n'ont pas encore fini la pose de leurs volets. Le jardinier va poser les fils de fer pour les espaliers, etc.

Je retiens un omnibus pour après-demain.

Un homme de Bourbourg est venu me chercher hier matin voulant me montrer une paire de chenets. J'y ai été. Paire d'assez bons chenets gothiques en fonte. Certainement des bons échantillons mais qui ne me disaient rien. D'ailleurs l'homme en veut plus de 50 frs. Bast ! Qu'il les garde.

Plus que deux jours et nous serons réinstallés dans notre nid et tu travailleras bien. Quelle belle année nous avons devant nous et comme je compte en profiter.

Je t'aime, beaucoup, beaucoup.

Ton J.

156- SUZANNE A JEAN

[Mercredi] 16 nov[embre 19]04<sup>1</sup>

Montespieu

Mon tout petit homme

Il faisait beau, beau, beau hier. M. de Juge m'a emmenée hier en auto à un petit village nommé Puy Laurens. Très pittoresque, méridional. Et toute la course à travers ces collines à lignes très simples, la vue tout le temps de la montagne d'un côté, ces terres d'ocre, de temps à autres quelques cyprès sur le ciel très bleu, des peupliers d'or, tout cela baigné dans une lumière blonde que Carpaccio<sup>2</sup> et les Vénitiens auraient su rendre. Si je pouvais seulement faire une aquarelle juste comme ton et lumière je serais contente.

Quel malheur que M. Guizot<sup>3</sup> qui était pourtant méridional se soit fixé en Normandie et pas aux environs d'Arles, Avignon ou Nîmes.

Il force maintenant tous ses descendants à former une colonie normande !

Je me suis levée très tard ce matin et les petites sont venues jaboter dans ma chambre ; aussi la poste partant à onze heures je ne puis te griffonner qu'un mot.

---

*profondeur le paisible Schlumberger.* » Si l'affaire se complique c'est aussi et surtout parce que l'un des frères de Jean Schlumberger, Conrad Schlumberger, s'apercevra du jeu de Jean : « Cette découverte prit quelque temps, mais c'est d'elle qu'il faut partir, car elle éclaire rétrospectivement les faits de toute une année. Dans une lettre de novembre 1905, Conrad reprocha à Jean de suborner leurs deux plus jeunes frères, Marcel et Maurice. [...] Jean, pour justifier sa conduite, raconta son histoire. L'histoire d'une révolte contre la famille, contre les parents, contre la tutelle étouffante d'une éducation protestante qu'il rejetait à présent de toute son âme. »

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Vittore Carpaccio (1460 env.-1526) est un peintre italien.

<sup>3</sup> L'ancêtre des Schlumberger, François Guizot, est né à Nîmes, mais s'installera à Saint-Ouen-le-Pin, dans le Calvados, jusqu'à sa mort.

Embrasse *miei fancuilli*<sup>4</sup> pour moi comme je les embrasserais moi-même. Et fais-toi embrasser par eux pour moi. Toujours pas de lettre de M<sup>lle</sup> Stettler<sup>5</sup> !

Je t'aime passionnément sans aucun dévouement ni aucune bonté simplement parce que j'adore tes yeux, ta bouche, tout ton corps et que nous comprenons les choses à peu près de même et que tu es artiste.

Ta petite femme.

Suse.

157- SUZANNE A JEAN

[Jeudi 17 novembre 19]04<sup>1</sup>

Montespieu

Mon tout petit trésor

Le Brancovan<sup>2</sup> est un âne tout comme Ganderax<sup>3</sup>, Brunetière<sup>4</sup> et C<sup>ie</sup>. Mais au lieu de me faire rager cela me réjouit singulièrement. Les commencements trop faciles sont toujours un assez mauvais signe. Ce sont les MM. Rivoire<sup>5</sup>, André Dumas<sup>6</sup> etc. dont il ne restera probablement rien qui encombrant de leur vivant les revues et qui sont admirés, fêtés, etc.

D'ailleurs si le Tout-Paris littéraire t'élevait sur un piédestal à tes débuts tu risquerais bien un peu d'avoir la tête tournée.

Crois-moi, les véritables artistes travaillent tranquillement à l'écart dans leur petit coin.

Cette idée de l'impression presque générale que fait Pauline me fait beaucoup de peine surtout qu'elle est tellement fautive et que Pauline est une nature très personnelle, très ardente. Et je la dépeins sous son véritable jour aux personnes qui m'en parlent. Souvent je ne te le dis pas pour ne pas te peiner comme moi, mais bien des personnes lui trouvent un air triste, vieux, recroquevillé. Moi qui la connais, je ne le vois pas du tout, mais devant ces opinions aussi bien de femmes que d'hommes, j'ai peur qu'elle trouve difficilement à plaire à quelqu'un. Encore dernièrement Nurse a été renversée quand je lui ai dit que P[auline] n'avait que vingt et un ans.

---

<sup>4</sup> Mes enfants.

<sup>5</sup> Voir la lettre du mardi 8 novembre 1904.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Michel Constantin Bibesco-Bassaraba de Brancovan (1875-1967) est le Prince de Brancovan. Il est le frère d'Anna de Noailles (1876-1933), poétesse. Il sera directeur de la revue *La Renaissance latine*, qui publiera *Le Mur de verre* de septembre 1903 à novembre 1903.

<sup>3</sup> Charles Étienne Louis Ganderax (1855-1940) est critique littéraire et journaliste. Son nom figure dans des revues comme le *Figaro*, la *Revue bleue* ou encore comme codirecteur de la *Revue de Paris* en 1894.

<sup>4</sup> Ferdinand Brunetière (1849-1906) est critique et historien littéraire. Il sera en 1893 le directeur de la *Revue des deux mondes*.

<sup>5</sup> André Rivoire (1872-1930) est un poète qui écrira sous le pseudonyme d'André Suzel.

<sup>6</sup> André Dumas (1874-1943) est aussi un poète. André Rivoire et André Dumas se rencontreront au lycée Henri-IV à Paris et deviendront amis. Dumas collaborera aussi à la *Revue des deux mondes*, à la *Revue bleue* et à la *Revue de Paris*.



Et cela tient je suis sûre à votre éducation. Sans s'en rendre compte on éteint en vous beaucoup de jeunesse, de spontanéité, d' « animal spirits ». Je suis sûre que déjà à quinze ans vous auriez trouvé au-dessous de vous de vous détendre en une journée de farces, de bêtises, de rires entre cousins ou camarades de votre âge ce qui ne vous aurait pas empêchés d'être très sérieux le lendemain. Je t'assure que même maintenant à mon âge respectable je me sens capable de m'amuser comme un enfant sans croire que je déchois.

Le mari de Pauline sera des plus heureux une fois marié mais pour se décider à l'épouser il faudrait qu'il arrive à la connaître comme ses frères ou moi.

Sur ce je t'aime beaucoup, beaucoup passionnément.

Ta folle de petite femme.

Suse.

158- JEAN A SUZANNE

Samedi [17 décembre 1904]<sup>1</sup>

En train

Rat bien-aimé

Une ligne en train tandis qu'André Gide lit son journal. Nous venons de quitter Orgeville un peu déçus de notre matinée parce que l'on ne nous a pas laissé errer seuls dans la ferme. Tant pis nous avons pourtant vu une foule de choses.

Hier le procès Président Bonjean n'a pas eu lieu<sup>2</sup>. Donc pas de témoignages. Paul Gide et son ami Coutard<sup>3</sup> sont venus nous rejoindre à Évreux. Une heure terriblement émouvante passée dans un

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine, reclassée d'après la date du procès Bonjean. Jean Schlumberger avait daté faussement cette lettre de 1905 probablement à cause de la seconde audience qui devait se tenir le 6 janvier 1905 à laquelle, cette fois-ci, il ne souhaitait pas participer. Lettre écrite au crayon de bois.

<sup>2</sup> Afin de comprendre de quel procès il s'agit, revenons quelques jours plus tôt à la *Correspondance* échangée entre Eugène Rouart et André Gide. Celui-ci lui écrit vers le 11 décembre 1904 : « *Cher vieux, je reçois ce matin un mot très étonnant du père Bonjean, le fondateur de l'établissement d'Orgeville, dont je t'ai assez longuement parlé et que tu m'as dit qu'il t'intéresserait de visiter. Une campagne de presse a été dirigée contre son établissement ; poussé à bout il intente un procès en diffamation ; l'affaire, qui promet d'être des plus intéressantes, se juge vendredi prochain à Evreux. Le père Bonjean me demande avec grande insistance de bien vouloir me laisser citer comme témoin ; et, ma foi, quelque scabreuse que soit l'affaire, j'accepte ; aussi bien cela me permettra-t-il de suivre le procès. Mon cousin Paul Gide doit être cité lui aussi, et je pense que ses parents ne feront pas de difficulté de le laisser déposer. Tout cela se terminera par une nouvelle visite à Orgeville. Dans ces conditions exceptionnellement intéressantes et favorables, rien ne me sera plus facile que d'amener avec moi quelque ami ; l'hospitalité du père Bonjean est je te l'ai dit sans limites. J'espère décider Jean Schlumberger, que je vois demain, à m'y suivre [...].* » (p. 204). L'avocat Georges Bonjean (1848-1918) a créé en 1879 « *la Société pour la protection de l'enfance abandonnée et entretenait, à ses propres frais, une vaste colonie agricole à Orgeville (Eure) [...]* » selon Pascal Mercier (*Correspondance* entre Jean Schlumberger et André Gide, p. 53). Le directeur de cette colonie d'Orgeville, Jules Marche, a été accusé par deux journaux de maltraitance envers les pupilles dont il s'occupait, il a donc décidé de leur intenter un procès. Ainsi, si Paul Gide devait lui aussi être cité, c'est parce qu'il avait fait son service militaire avec le fils de Georges Bonjean, Louis (1883-1914) et qu'il aurait donc aidé à défendre les intérêts des Bonjean. Néanmoins, comme il est écrit dans la lettre, l'audience n'aura pas lieu et sera reportée au 6 janvier 1905 au tribunal d'Évreux mais, cette fois-ci, André et Jean ne souhaiteront pas y participer car « [...] *cela*

petit café borgne où se cachait un déserteur ancien brosseur de Gide. On est arrivé à le persuader de rentrer à la caserne mais qui sait s'il ne va pas passer au Conseil de guerre et être envoyé en Afrique. Et tout cela pour une lampe cassée !

C'était tragique.

Nous ne rentrerons que dimanche à *minuit*. Paul Gide et son ami brûlent de venir chasser au Val-Richer. Je les y ai invités et ils ne pensent arriver que demain matin. J'espère que ma petite femme se bourre de mandarines et d'oranges. Je le lui prescris *absolument*. J'espère que tu n'as pas trop mal au cœur, que tu restes au lit, que tu dors. Il s'agira que je t'embrasse pour trois jours et demie !

Ton homme.

J.

---

*nous était impossible [...] J'ai trop à faire – et vous aussi, je suppose ; puis la saison n'est pas trop engageante* ». (Voir leur *Correspondance*, p. 53).

<sup>3</sup> Le médecin Henri Coutard (1876-1950) et Paul Gide seront tous deux dans le 28<sup>e</sup> régiment d'infanterie, lors de la Première Guerre mondiale.

## 1905

159- JEAN A SUZANNE

[Lundi] 20 févr[ier 19]05

[En voyage pour Guebwiller]<sup>1</sup>

Ma petite femme

Nous venons de déjeuner et je t'envoie vite un mot pour que tu ne sois pas toute la journée de demain sans rien recevoir.

Le trajet qui passe pour calamiteusement laid est charmant aujourd'hui. L'atmosphère est tendrement printanière. Les saules sont couverts de chatons. Il y a beaucoup de prés inondés et les nuages sont magnifiques.

J'ai un peu lu. Très peu !! Une vingtaine de pages de *La Ville*<sup>2</sup> j'y découvre des choses prodigieuses, d'un lyrisme échevelé, singulièrement puissant.

Tu n'oublies pas que tu as le *devoir* de t'amuser.

Tu es la seule femme que jamais, jamais j'aie aimée.

J.

160- JEAN A SUZANNE

[Mardi] 21 févr[ier 19]05

[Guebwiller]

As-tu vu, ma petite enfant, que l'on donne *Orphée*<sup>1</sup> demain soir. Tu pourrais y aller avec M<sup>lle</sup> Witz<sup>2</sup>. C'est une excellente idée que de l'emmener une fois.

Bien arrivé ici. Je loge chez tante Jeanne<sup>3</sup>, très confortablement. Voici deux journées ennuyeuses. Aujourd'hui des visites et à cinq heures une espèce de culte chez les grands-parents. Tu m'as écrit une bonne lettre. Me voilà un peu rassuré. Je suis ravi que tu aies Maurice et Paul Gide<sup>4</sup>

---

<sup>1</sup> La famille Schlumberger se retrouve à Guebwiller pour fêter le dixième anniversaire de l'anoblissement du grand-père de Jean Schlumberger, Jean de Schlumberger, effectué par l'Empereur d'Allemagne, Guillaume II de Hohenzollern, le 22 février 1895. Suzanne et les enfants sont restés à Paris. Lettre écrite au crayon de bois.

<sup>2</sup> Paul Claudel (1868-1955) composera à partir de 1893 une pièce de théâtre en trois actes, intitulée *La Ville*.

<sup>1</sup> Finalement Suzanne n'ira pas voir *Orphée* avec son amie M<sup>lle</sup> Witz.

<sup>2</sup> Celle-ci se distinguera pendant la Première Guerre mondiale par son dévouement « en faveur de la Croix-Rouge et des réfugiés. » (Voir *L'Action féminine : bulletin officiel du Conseil national des femmes françaises*, [en ligne], 1914/02, page consultée le 27 mars 2018, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6559418n/f89.item>, p. 679).

<sup>3</sup> Jeanne de Witt (1855-1944) est mariée à l'oncle de Jean, Léon de Schlumberger.

<sup>4</sup> Déjà un mois plus tôt, en janvier 1905, Maurice Schlumberger et Paul Gide étaient souvent ensemble comme en témoigne une lettre d'André Gide à Maria Van Rysselberghe : « *Vous avouerez-vous aussi que Paul Gide et Maurice Schlumberger meurent d'envie de me rejoindre rue Laugier... ?* » (*Correspondance (1899-1950)*, lettre 96).

vendredi. Sans doute auront-ils également un cours vers 1 h ½. Tâche de les débaucher. Tu pourrais entraîner les Gide jeudi aux aquarellistes. En tout cas profite de l'automobile.

Il n'y a encore ici que Conrad et Daniel. Agnès, Pierre<sup>5</sup>, les Ernest<sup>6</sup>, tout cela se déballe aujourd'hui.

J'étais délicieusement dans mon lit hier soir. J'y ai lu un récit des *Moralités légendaires*<sup>7</sup>. Aujourd'hui je vais prendre le 3<sup>e</sup> acte de *La Ville*. Cette pièce contient de merveilleuses choses, d'autres plus dures. Un peu trop d'économie politique. Nous n'eussions jamais pu en venir à bout à haute voix.

J'espérais que la trépidation du chemin de fer mettrait mes idées en branle. Jusqu'ici rien.

Dès demain mercredi écris-moi à Adelboden, par Frütigen, c<sup>on</sup> de Berne (chez M. Sueur) je repartirai d'ici dès 8 h du matin.

J'embrasse ma pauvre adorable petite femme. Embrasse nos petits enfants.

Quelle veine tout de même que d'être tombé sur toi.

Ton J.

161- SUZANNE A JEAN

[Mardi] 21 février [19]05<sup>1</sup>

[Paris]

Voilà déjà un jour de passé ! et j'ai déjà reçu deux gentils petits mots de mon petit bout d'homme. Il est écrit que dès que je voudrais faire de la peinture quelque chose viendra en travers : ce matin je me lève dès l'aube 8 h ½ dans cette intention et qu'est-ce que je trouve ? Tous les meubles de ton cabinet dans le couloir, le reste sens dessus dessous et Aline armée de balais, éponges, torchons au beau milieu de ce chaos se livrant à un nettoyage à fond. Il est dix heures ½ et elle y est encore. Je ne puis la détourner de son louable zèle et je m'incline écrasée sous la fatalité. Hier Grand-père<sup>2</sup> est venu : je l'ai débauché avec du curaçao et de l'eau de vie de Dantzic ne sachant que lui offrir.

Marco a toussé plus cette nuit que les autres et pas mal encore ce matin mais il est gai et est pris de la frénésie de manger comme Monique. Malgré cela il est encore très vert et la figure toujours un peu bouffie. J'ai rêvé toute la nuit de ton *Caducée*, je ne sais pourquoi. Un nommé Falzar, qui

---

<sup>5</sup> Agnès (1880-?) et Pierre Schlumberger (1883-1908) sont les enfants de Jeanne et de Léon de Schlumberger.

<sup>6</sup> Ernest Schlumberger (1851-1926), oncle de Jean Schlumberger, et sa femme Caroline née Trautmann (1862-1927) et leurs enfants : Gaspard Jean Louis de Schlumberger (1883-1948), Ernest Charles de Schlumberger (1885-1954), Charles Ernest Schlumberger (1886-1904), Jeanne Louise Schlumberger (1889-?), Jean (dit Hans) Schlumberger (1897-?).

<sup>7</sup> Jules Laforgue, *Moralités légendaires*, 1887.

<sup>1</sup> Lettre écrite au crayon de bois.

<sup>2</sup> Conrad de Witt.

dans mon rêve, lance toutes les pièces s'était emballé sur la tienne, l'avait lue dans une grande assemblée parmi laquelle se trouvait Claretie<sup>3</sup> et Hervieu qui jaunissait, jaunissait à mesure que l'enthousiasme de ce Falzar augmentait. Enfin ta pièce devait être jouée et nous étions dans la béatitude.

Si nous faisons la noce à ton retour il faudra que ce soit quelque chose qui te fasse envie aussi. Je ne veux pas de sacrifice tu sais ! Qu'est-ce que tu me chantes, que c'est mon *devoir* de m'amuser. Ô l'horrible mot huguenot qui vient de sa grande ombre noire planer même sur nos amusements.

Heureusement que tu vas voir Théo<sup>4</sup> avant de m'arriver car tu me reviendrais j'ai peur – trop vertueux après avoir passé ces deux jours à Guebwiller !

Évite les discussions stériles en famille pour que tu ne me reviennes pas non plus grognon.

Voilà je t'embrasse partout où tu aimes être embrassé.

Ta Suse.

162- JEAN A SUZANNE

[Mercredi] 22 févr[ier 19]05

[Guebwiller]

Rien de toi ce matin, ma petite femme. Je t'écris avant de partir pour le couvent des Dominicains, cette vieille église abandonnée où nous avons vu de vieilles peintures gothiques presque effacées<sup>1</sup>. On y doit prononcer trois discours en allemand.

C'est la partie la moins réjouissante de ces festivités. Ensuite grand déjeuner chez grand-maman<sup>2</sup>.

Le petit service d'hier s'est passé sans accroc et je dois dire avec tact. Je craignais qu'on ne tuât grand-maman par trop d'agitation et de bruit, mais tout s'est bien passé.

Vu ces braves Jacques<sup>3</sup> et leur marmot. La tante Céline<sup>4</sup> m'a chargé d'embrasser ma « chère Suzanne ». Vu également le petit ménage André Frey<sup>5</sup> revenu de voyage de noces.

---

<sup>3</sup> Jules Claretie (1840-1913) est élu à l'Académie française en 1888. Il sera auteur dramatique, romancier mais surtout critique littéraire. Il participera au *Figaro* ou encore au *Temps* et deviendra le président de la Société des Gens de Lettres ainsi que de la Société des Auteurs dramatiques.

<sup>4</sup> Théo Sueur.

<sup>1</sup> Le couvent des Dominicains est un monument historique qui se situe dans le département du Haut-Rhin à Guebwiller. Son église est classée monument historique en 1920 alors que le couvent le sera en 1976.

<sup>2</sup> Chez Clarisse Dollfus (1826-1908), grand-mère paternelle de Jean Schlumberger.

<sup>3</sup> Jacques Schlumberger (1864-1942) est l'un des oncles de Jean Schlumberger. Il épouse en 1892 Élise Caroline Mieg (1871-1947) avec qui il aura quatre enfants : Paul Louis Schlumberger (1892-1915), Christine Schlumberger (1894-1971), Laure Schlumberger (1899-1991) et Roger Schlumberger (1905-1955).

<sup>4</sup> Céline Rowcliffe (1841-1916) est mariée depuis 1863 à Adolphe Schlumberger (1931-1911), l'un des frères du grand-père paternel de Jean Schlumberger.

<sup>5</sup> Voir la lettre du 13 novembre 1904 écrite par Jean.

Tante Jeanne est comme toujours fort gentille.

Inutile de dire que je ne travaille pas. Je ne pense même guère. J'ai lu avant de me coucher une « Moralité Légendaire » et à la famille à haute voix un chant de Mireille<sup>6</sup>.

Interminable discussion esthétique à déjeuner. J'ai été irréductible. Ils croient sans cela m'avoir réduit au silence. Autre discussion sur la manière dont il convient [de] dire des vers.

Cette brave Pauline prend systématiquement mon parti.

Il y a eu une petite prise de bec désagréable entre Maman et elle hier matin. Elles avaient d'ailleurs tort toutes les deux.

Il y a un tel boucan autour de moi que je ne puis réunir deux idées. Je t'adore mon petit rat chéri.

Ton J.

163- SUZANNE A JEAN

[Mercredi] 22 février [19]05

Paris

Mon vieux chat, je ne t'ai pas beaucoup envié ces deux journées à Guebwiller quoiqu'il fasse toujours, en n'importe quel lieu, meilleur sous ta peau que sous la mienne. J'ai eu une journée un peu terne hier. J'ai passé une heure au Bon Marché, une autre chez les Wadd[ington] et trois quart d'heure chez grand-mère<sup>1</sup>. Je crois m'être un peu fatiguée car j'ai mal dormi cette nuit. Aussi ne suis-je pas encore sûre d'aller au théâtre ce soir avec M<sup>lle</sup> Witz<sup>2</sup>. Elle vient en tout cas dîner et en la pompant adroitement je verrai si elle en aurait très envie ou pas, car je ne lui ai pas encore soumis mes projets d'après dîner.

Comme quoi il ne faut pas se fier à la température de ces côtés. Jusqu'à lundi il faisait un temps de printemps et brusquement il fait un froid horrible. Hier on gelait dehors et le vent vous coupait en deux au coin des rues. Aujourd'hui il a l'air de faire encore gris et très froid. Je n'arrive pas à chauffer ton cabinet.

Je pense qu'en tous cas ce ne seront pas les conversations Guebwilleroises qui pourront mettre tes idées en branle, et je suis sûre que tu reviendras sans avoir ajouté une ligne à ton roman<sup>3</sup>.

---

<sup>6</sup> Frédéric Mistral compose en langue occitane, en 1859, un poème de douze chants ayant pour titre *Mireille / Miréio*.

<sup>1</sup> Henriette Guizot.

<sup>2</sup> Dans sa lettre du mardi 21 février 1905, Jean écrivait à Suzanne qu'*Orphée* était joué ce jour-là.

<sup>3</sup> Dédié à son ami Théo Sueur, *Heureux qui comme Ulysse*, deviendra *L'Inquiète Paternité*. C'est l'histoire d'un marin, Cyrille, qui retourne dans son foyer auprès de sa femme Claire, sa tante Lucrèce et son « fils » Rémy. Il va apprendre à son retour que ce n'est pas lui le père biologique de l'enfant, mais son meilleur ami décédé, Germain. Contre toute attente, Cyrille est soulagé de ne pas être le père de l'enfant et semble enfin apte à créer des liens affectifs avec celui-ci sans la contrainte de l'obligation génétique. Il s'agit d'un roman mais « *l'auteur aurait mauvaise grâce à ne pas*

Tu pourras dire à Théo<sup>4</sup> que même dût-il m'aimer douze fois plus, je ne désire pas le moins du monde avoir quinze enfants ; je ne m'en sens décidément pas la vocation !

Dis leur à tous les deux une foule de choses tendres de ma part si ton esprit n'est pas trop congelé.

Je te vois d'avance recroquevillé sur toi-même dans ce froid !

Marco va mieux aujourd'hui qu'hier. Je me demande s'il n'avait pas senti ce changement de temps. C'est vrai, tu ris, tu ne crois pas à cette influence !

Je me sens d'humeur grise comme le temps.

Au moins s'il y avait eu un peu de soleil pour te remplacer.

Voilà, maintenant tu n'as plus besoin de mes lettres. D'ailleurs je ne sais où t'écrire après ceci.

Je m'allonge comme une chatte tout au long de toi pour te réchauffer dans ce froid : une femme est tout de même meilleure qu'une boule d'eau chaude ?

Un long, enveloppant, profond baiser.

Ta Suse.

164- JEAN A SUZANNE

[Jeudi] 23 fév[rier 19]05

[Bâle]

Je t'écris de Bâle<sup>1</sup> en attendant mon train. Je ne vais toute la journée qu'attendre des trains. C'est ce qui explique mes douze heures de voyage.

Tout s'est bien passé hier, sans faute de tact, sans laïus patriotiques.

L'Empereur<sup>2</sup> s'est contenté cette fois d'envoyer un cadeau : un ignoble vase décoré de son portrait et surchargé de roses et de coquilles en porcelaine dorée. Ce fut la seule note désagréable.

On s'est séparé vers 4 heures. Nous avons été nous promener puis à 7 h il a fallu recommencer à festoyer en famille, chez nous cette fois. Je ne me suis couché qu'à minuit pour me relever à 6 h.

---

*reconnaître qu'il avait abordé en toute innocence, à travers son personnage, un problème qui lui tenait personnellement à cœur, à savoir s'il existe réellement, dans l'affection paternelle, un facteur instinctif, une prétendue voix du sang* ». D'ailleurs, il affirme avoir projeté en son protagoniste, Cyrille, ses tourments psychologiques liés à ses récentes paternités : « *Je ne me rappelle pas comment est né dans mon esprit ce Cyrille en qui passèrent mon agressivité et mes démons, comment il s'est revêtu de chair et individualisé.* » (Voir ses *Œuvres*, T. I., pp. 26-27). Toutefois, Dorothea Johanna Hosbach considère le motif de l'amitié comme étant la clef interprétative de l'œuvre : « *In der Inquiète Paternité klingt zum erstenmal das andere wesentliche Motiv des Schlumbergerschen Werkes auf: das Problem der Freundschaft.* » « Dans *L'Inquiète Paternité*, l'autre motif essentiel de l'œuvre de Schlumberger apparaît pour la première fois : le problème de l'amitié. » (Voir *Jean Schlumberger : Problematik und Stil des Gesamtwerkes*, p. 29).

<sup>4</sup> Théo Sueur. Inscription manuscrite au crayon de bois par Jean Schlumberger : Sueur.

<sup>1</sup> Jean prend le train pour aller à Adelboden, en Suisse, chez Théo Sueur.

<sup>2</sup> L'Empereur d'Allemagne, Guillaume II de Hohenzollern.

Agnès et Pierre<sup>3</sup> font tous deux plaisir à voir.

La première a enfin son affaire. Elle jubile et en parle à tout le monde. Cela lui manquait terriblement. On avait déjà dû lui donner trois chiens et vingt oiseaux. Des lapins allaient suivre ; je pense qu'on va les décommander.

Tu vas, je pense, être bien attrapée à midi demain quand tu vas voir venir Paul Gide tout seul. Maurice ne rentre que le soir.

Je te serre dans mes bras ma petite femme bien aimée.

J.

165- JEAN A SUZANNE

[Vendredi] 24 fév[rier 19]05

Adelboden

Ma femme aimée,

Vite un mot avant que Théo<sup>1</sup> vienne me prendre.

Bien arrivé hier soir. J'ai trouvé à la gare terminus un petit traîneau ouvert qui en deux heures m'a amené ici. Grâce à une boule et des couvertures, je n'ai pas eu froid un instant.

Théo en assez moyen état. Toujours pas guéri. Assez démoralisé par l'inconfort de leur petit chalet et par le brouillard qui ne cesse de régner ici. J'ai une chance extraordinaire, paraît-il, en trouvant du beau temps. J'habite chez un voisin et j'ai un poêle à pétrole.

Tu m'écris de délicieuses lettres. Je tremble de n'en pas recevoir aujourd'hui.

Ah, petite femme, je puis me montrer avide d'indépendance, mais au fond...

Et moins cet attachement est fait de contrainte extérieure plus j'en découvre la force cachée.

J'aurai beau faire c'est vers toi que toujours je reviendrai.

Je t'aime bien autrement que je n'en ai l'air.

Ton J<sup>2</sup>.

---

<sup>3</sup> Agnès et Pierre Schlumberger sont les enfants de Jeanne et Léon de Schlumberger, oncle de Jean Schlumberger. Agnès Schlumberger se mariera le 31 mai 1904 avec René Amédée Auguste Dollfus (1877-1914). Celle-ci a « enfin son affaire », c'est-à-dire qu'elle est enceinte de son premier enfant, Sonia Dollfus, qui naîtra en 1905.

<sup>1</sup> Sœur.

<sup>2</sup> La correspondance ne reprendra qu'en juin 1905.



[Paris]

Quelles bonnes lettres tu m'écris, mon amour. En voici encore une qu'il me faut bâcler. Je rentre des Français où j'ai vu *Polyeucte*<sup>2</sup>. L'effet est très grand. Silvain<sup>3</sup> a fait du vieux Félix une admirable création. C'est ce qui m'a paru de la plus belle qualité. Segond-Weber<sup>4</sup> est fort bonne et Mounet-Sully<sup>5</sup> également sauf aux derniers actes où, par je ne sais quelle aberration, il cherche à se donner de faux airs de Christ blond. La pièce s'en passait fort bien. Du coup il y entre un élément doucereux qui fait trépigner d'aise le public.

J'ai juste le temps de partir pour la rue Ampère où je vais dîner et voir les petits. J'y devais dîner demain mais je change, ayant reçu un mot d'Albert Doll<sup>6</sup> me priant de venir dîner avec sa mère<sup>7</sup> et lui.

Mademoiselle Witz a été envoyée avant-hier auprès de la mère pour tâter le terrain. En effet, ils n'avaient pensé à rien, craignant la disproportion de fortune. La mère a semblé heureuse et touchée de cette avance et le fils est censé ne pas être au courant.

Je vais demain pomper de toutes mes forces.

Louise<sup>8</sup> est, hélas, plus terne que jamais. Elle désole et décourage tout le monde. Tante Jeanne m'en parlait hier sans illusion. Espérons que sa grossesse y est pour quelque chose mais je ne constate pas de différence entre ce qu'elle était avant son mariage et aujourd'hui.

Il faut donc te soigner bien sagement jusqu'à dimanche<sup>9</sup>. Si tu manques de livres écris-moi. La littérature anglaise de Taine m'est revenue en de magnifiques reliures. J'espère que tu n'as pas d'orages. Ici il y en a de terribles. Je vais embrasser pour toi nos marmots.

Cela ne vaut pas tes chères lèvres et tes yeux et les creux de ton cou.

Ton J.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine, reclassée d'après la représentation de *Polyeucte* au Théâtre Français.

<sup>2</sup> « *C'était, mardi, le 299<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de Racine. Au Théâtre-Français, après une ingénieuse comédie de circonstance, Rue Saint-Thomas-du-Louvre de M. Georges Docquois, on donnait Polyeucte avec MM. Mounet-Sully, Silvain, Albert Lambert. Pour la première fois, M<sup>me</sup> Segond-Weber jouait Pauline et l'on nous dit qu'elle y fut admirable.* » (Voir *Le Monde artiste : théâtre, musique, beaux-arts, littérature*, [en ligne], 1905/06/11, (A45, N24), page consultée le 28 mars 2018, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5459809m/f4.item>, p. 372).

<sup>3</sup> Eugène Charles, appelé Silvain (1851-1930) est un comédien français qui deviendra Sociétaire de la Comédie-Française.

<sup>4</sup> Eugénie Segond-Weber (1867-1945) est une tragédienne et Sociétaire de la Comédie-Française.

<sup>5</sup> Jean-Sully Mounet (1841-1916), plus souvent appelé Mounet-Sully, est un acteur de la Comédie-Française.

<sup>6</sup> Albert Doll (1879-1957), architecte, se mariera en 1906 avec Pauline Schlumberger, sœur de Jean Schlumberger.

<sup>7</sup> Mathilde Laure Frey (1853-1935) est la mère d'Albert Doll.

<sup>8</sup> Louise Delpech (1883-1976) est mariée depuis le 26 juillet 1904 à Conrad Schlumberger, frère de Jean Schlumberger. Elle est alors enceinte d'Anne Marguerite Louise Schlumberger (1905-1993).

<sup>9</sup> La *Correspondance* entre André Gide et Jean Schlumberger nous informe que ce dernier a dû emmener sa femme en ambulance à Bois-Salair le 3 juin 1905. Elle y restera jusqu'à l'accouchement de son dernier enfant, Sabine, qui naîtra le 23 juillet 1905 (p. 63).

Bois-Salair

Mon amour aimé. Je t'écris aujourd'hui installée sur la chaise longue : hier je suis restée debout seulement une heure ½ : aujourd'hui n'ayant pas été fatiguée je pourrai rester davantage.

Il pleut... mais qu'est-ce que cela me fait... c'est même ainsi plus en harmonie avec mon état général. Je t'assure que pour le moment je me réjouis réellement de ce que tu sois à Paris te sentant vivant et bien portant. En ce moment je n'ai rien à te donner, n'ayant en moi pas plus de vie qu'une plante, qu'une vache normande ou qu'une limace ! Et même mon amour pour toi est seulement platonique, hélas, et ne peut te galvaniser. Donc reste sans remords à Paris. Tu sais, ces journées sans événements finissent par passer assez vite ; cela a la monotonie et la régularité d'une vie de couvent : mes pensées flottent vaguement tandis que je tire l'aiguille, j'écoute les oiseaux, je regarde les arbres et me laisse gagner par ce grand calme. Que ferais-tu donc d'une femme comme cela pour le moment ? Un bon gros chat ferait aussi bien ton affaire.

Ci-inclus une note qui est pour Nurse Rose : Mina<sup>1</sup> pourrait se charger d'envoyer un mandat carte en voulant bien écrire dessus si Nurse est satisfaite de ses corsages, cette ouvrière demandant une réponse à cela dans une lettre accompagnant la note. Dis à Mina aussi de regarder sur l'enveloppe du paquet s'il n'y a pas l'adresse à Pau de cette M<sup>lle</sup> Olga Delachaux. Elle ne la met pas sur sa lettre : je lui écris toujours aux bons soins de M. Calame<sup>2</sup>, horloger, rue de la Nouvelle Halle, Pau, mais je ne sais si cela peut marcher pour un mandat.

Tâche d'éclaircir cette histoire de garde le plus vite possible pour que la petite bonne de seize ans ne soit pas laissée indéfiniment le bec dans l'eau.

Je t'embrasse longuement, doucement, profondément sur tes yeux. Cela te causera peut-être encore, même de loin et en pensée, un tout petit frisson voluptueux.

Ta Suse.

---

<sup>1</sup> Une domestique.

<sup>2</sup> La bijouterie Calame fondée en 1898, située à Pau, existe encore aujourd'hui.

[Paris]

Ma petite femme

J'ai trouvé Ghéon<sup>2</sup> qui m'attendait hier à la gare. André n'était pas à Paris<sup>3</sup>. Comme il avait apporté le manuscrit du *Pain*<sup>4</sup> il m'a accompagné rue d'Assas, a dîné avec moi et m'a fait sa lecture. C'est une œuvre forte, lyrique et populaire à la fois. Il y a un acte entier qui est de la plus grande beauté. On a plaisir à voir un homme de coterie comme est Ghéon réussir une œuvre aussi large.

Tu ne pouvais pas me faire plus plaisir qu'en me disant que tu te soignes. Une complète journée de lit était certainement ce que tu pouvais faire de mieux. Songe que c'est pour nous, pour notre bonheur de plus tard, pour ton dessin. Tu seras bien avancée si cet hiver tu ne peux rien faire.

J'irai ce soir dîner rue Ampère. Auparavant je tâcherais de voir Lucien<sup>5</sup>. J'ai le crayon que je porterai à Marco.

Je n'ai pas encore eu grand temps pour voir Nurse. Mina dit qu'elle mange bien et qu'elle est fort gaie. La pauvre fille déplore surtout d'être à notre charge<sup>6</sup>.

Je suis un peu abruti aujourd'hui résultat du voyage. Je me coucherai avec les poules.

Je t'adore et t'embrasse partout où tu aimes.

J.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Henri Ghéon (1875-1944), de son vrai nom Henri Léon Vangeon, est un auteur dramatique et poète. Il participera surtout à la création et au fonctionnement de *La Nouvelle Revue Française*. Auguste Anglès dresse le portrait de celui qui sera un admirateur incontestable de Gide, que ce dernier surnommait son « franc camarade » : « *Volubile, rubescent, excessif, exubérant, passant de l'hilarité à des torrents de larmes, Henri Ghéon forme avec Drouin ou Ruyters un contraste qui mesure l'empan des amitiés de Gide. De six ans le cadet de celui-ci, il s'appelait pour l'état civil Henri Vangeon : il avait tiré son pseudonyme de la seconde syllabe, sollicitée de manière à rappeler le nom grec de la Terre. Ils étaient entrés en rapports au printemps de 1897, alors que le jeune poète, ivre des Nourritures terrestres, essayait de saisir dans une étude du Mercure de France la personnalité d'André Gide. [...] Il formula en quelques mots son ambition d'écrivain le jour où germa dans sa féconde cervelle l'idée d'une « tragédie populaire », Le Pain, dont l'image centrale serait celle du boulanger pétrissant la pâte pour en nourrir l'humanité [...]. De son côté, à Paris, il s'était rangé auprès des partisans de Dreyfus [...]. Leur correspondance permet de repérer les caractéristiques de leur corydonisme. Leurs amis de rencontre, dont le Journal édité n'a retenu que quelques-uns et aux traits gommés, surgissent ici aux détours des lettres, avec leurs noms, parfois leurs adresses, leurs particularités physiques, psychologiques, amoureuses. [...] Drôle de « médecin de campagne » ! Il avait commencé par exercer illégalement avant la soutenance de sa thèse, qu'il mit au point en quelques heures, sur la table d'un café, avec l'aide d'un ancien camarade de la Faculté. » (pp. 38-39)*

<sup>3</sup> Il est à Cuverville.

<sup>4</sup> Il faudra attendre novembre 1911 pour que cette « tragédie populaire » en quatre actes et en cinq tableaux soit jouée au Théâtre des Arts.

<sup>5</sup> Lucien Ferrand.

<sup>6</sup> Le couple est très attaché à leur gouvernante Nurse Rose, que l'on soupçonne d'être tuberculeuse.

Bois-Salair

C'est bête si tu le veux, mon amour d'homme aimé, mais à présent l'heure de la poste est la seule où je vis un peu et après avoir eu ta lettre je retombe dans mon engourdissement en rêvant vaguement à la lettre que j'ai eue et en me réjouissant pour celle du lendemain.

M'enverras-tu un de ces jours du papier plus petit<sup>1</sup> ?

J'ai honte, en m'imaginant ta vie active, en revoyant en pensée les yeux de braise de Ghéon, de ma propre somnolence dont je n'ai même pas horreur. Et dire qu'il y a des gens assez peu psychologues pour me classer dans les intellectuelles !!!

Je trouve même cela une telle béatitude d'être ici avec personne pour venir causer, remuer des idées, parler des uns et des autres.

Il me manque très réellement que mon petit homme adoré, et encore, lui me manque que comme une sensation délicieuse de chaud, de lumière qu'on ne peut plus ressaisir et qui vous laisse dans le brouillard.

Les vieux Wadd[ington] me forcent à heures régulières à sortir de cette torpeur et je ne sais comment j'arrive à sortir de mon cerveau quelques phrases congrues.

Je ne me sens qu'une immense tendresse qui me noie toute pour toi. Et pourtant j'aime bien aussi mon petit Marco et peut-être même Monique, mais eux, pas comme quelque chose faisant partie de moi-même.

Je t'embrasse passionnément.

Ta Suze.

---

<sup>1</sup> Les papiers qui suivront seront majoritairement les mêmes, au format 20,7 x 27 cm.

[Paris]

Petite femme adorée

Tes lettres sont bonnes et pleines et ta solitude te fait y mettre bien plus de substance que mon agitation. Celle-ci est assez vide.

Hier j'ai vu la famille, puis les petits.

On est sur la piste du jeune Doll. Je t'ai dit que ce garçon me plaisait fort. Il doit venir me voir un de ces jours. Il semble que sa mère et lui aient été sensibles à l'avance que leur faisait la famille. Je crois le fils assez fier et une fortune modique l'empêche de faire les premiers pas. S'il vient, je l'inviterai à dîner et nous sortirons ensemble. Rien d'autre.

Papa tourne autour de mon roman comme une mouche autour du sucre<sup>2</sup>. Mais je n'ai rien lâché.

Monique est superbe. Marco pâlot. Ils m'ont eu l'air très gai. Marco s'est informé de Nurse pour savoir dans quelle chambre elle couchait, et pourquoi pas dans ton lit à côté de moi. Il était très fier de son crayon. Il paraît que tous ses outils sont trop petits. Je dois passer aux Trois Quartiers<sup>3</sup> pour lui en acheter d'autres.

J'ai également vu Lucien. Ce qu'il m'a dit de la nervosité d'Yvonne m'a donné à réfléchir et m'a fait penser à un peu de fatigue cérébrale<sup>4</sup>. Dans la même journée les protestations de tendresse alternent avec les plus dures déclarations d'hostilité. Lucien remarque que sitôt qu'elle est fatiguée les velléités lui viennent d'écrire à son monsieur. Somme toute, situation moins tendue.

Tu es bonne d'être raisonnable mon petit rat. Mon cœur fond en pensant à toi et à ta gentillesse pour les vieux Wadd[ington]. Je n'ai encore *rien* vu de beau où je t'aie regretté.

Mais je t'adore.

J.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée.

<sup>2</sup> D'*Heureux qui comme Ulysse...* dont il a lu une partie à Gide, Ghéon et Maurice Schlumberger, le 16 mai 1905.

<sup>3</sup> Les Trois Quartiers est un grand magasin, à Paris.

<sup>4</sup> Le couple Ferrand est en train de traverser une crise. Yvonne aime un autre homme et ne supporte plus de vivre avec Lucien.

[Bois-Salair]

[...] impressionnables. Je n'ai rien reçu de nouveau d'elle depuis la lettre qui est venue lorsque tu étais ici.

Je serais si contente si ce jeune Doll était réellement quelqu'un de bien, sortant de l'ordinaire. Cela me ferait une véritable peine de voir Pauline s'embourgeoiser comme le reste.

Va, continue à ne rien dire pour ton roman<sup>2</sup>. Contente Père par de vagues phrases et montre-toi homme et artiste conscient en donnant cette fois une œuvre forte tirée du fond de toi-même et dans laquelle tu n'auras été forcé à aucune concession. Qu'on apprenne enfin à te considérer comme un homme intégral avec sa personnalité propre qui s'impose et non comme un enfant encore en tutelle.

Rappelle-toi si je meurs que c'est ainsi que je le voudrais pour nos enfants : qu'ils soient considérés le plus tôt possible par toi comme des individualités séparées, liés à toi simplement par des liens d'amitié et de respect mutuel d'homme à homme et d'ami à ami.

La nature s'est simplement servie de nous, de notre volupté pour faire un homme et une femme de plus. Ils auront à leur tour leur part d'amour, leur vie propre, leur place mystérieuse dans le monde, avec en eux plus ou moins d'hérités directes de leurs parents, peut-être très peu. Et nous notre but n'est pas de faire des enfants et de rester cramponnés à eux, à nous mirer en eux, à les considérer comme notre bien. Une de tes œuvres est bien plus une partie de toi-même, qu'un de tes enfants. Crois-moi, aimons-nous toujours plus et nous ne souffrirons pas lorsque nos enfants iront chacun de leurs côtés. Tout cela est très mal exprimé et senti beaucoup plus que raisonné. Aussi n'en voudrais-je raisonner avec personne.

J'aime beaucoup mieux passer pour n'avoir aucune pensée précise sur rien... d'ailleurs c'est vrai, car les sensations, l'instinct, n'est pas pensée et ne peut se raisonner et s'exposer en un certain nombre de points bien nets.

Pardon de ce fatras brouillasseux. Je t'aime, je t'aime que cela te suffise. Je suis si tranquille et paisible dans ma solitude et je pense peut-être plus à mon homme tant aimé que s'il était là.

Ta petite femme.

Suze.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Absence du début de la lettre.

<sup>2</sup> *Heureux qui comme Ulysse.*

[Paris]

J'ai attrapé, ma petite femme, un gros mal de tête, dans l'église étouffée et nauséabonde où j'attendais Véréna<sup>2</sup>. On n'est sorti qu'à une heure. L'auto m'a ramené avec toute la famille rue La Boétie où je déjeunais. Je retrouverai ce soir tante Jeanne rue Pierre-Charron. Toute la famille était à Plaisance<sup>3</sup> et je te réponds qu'on s'est informé de toi.

Je comptais aller ce matin voir Ernest Charles<sup>4</sup>. La paresse m'en a empêché. Il n'y a rien à faire aujourd'hui. Je vais ranger les livres qui doivent aller chez le relieur.

Il paraît que Marco n'a pas de quoi se couvrir. J'ai donc été hier aux Trois Quartiers lui acheter deux vêtements de coutil. Pour ce qui est de la petite bonne j'attends toujours de savoir si nous aurons une garde. Je lui ai dit qu'elle pouvait en tout cas rester jusqu'au 15 juillet.

Je n'ai pas encore vu de cartes postales.

J'ai toute une série d'expositions à voir ; celle de Besnard<sup>5</sup> chez Georges Petit, celle des peintres anglais à Bagatelle<sup>6</sup>, celle de Whistler<sup>7</sup> qui dure encore, le Salon où je n'ai encore été qu'une fois. Ni aujourd'hui, ni demain, il n'y aura rien à faire.

Je te vois d'ici travaillant, travaillant. Tu ne me dis pas où tu en es. Hélas, tu travailles certainement mieux que je ne ferai aujourd'hui. Ma tête va tout juste être à la hauteur voulue pour tirer quelques-uns des pochons japonais que j'ai achetés l'autre jour et en faire des gardes pour mes livres. Rénette<sup>8</sup> a paru ravie de son Mänz<sup>9</sup> et m'a chargé de te remercier. Mardi je te ferai acheter du papier. J'ai beau faire tu es toujours à ta place. Ah si tu savais combien peu j'ai envie de te déloger de moi ! et comme je fais Joseph quand on m'accoste dans la rue !

Ton homme qui t'aime.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Véréna Schlumberger (1890-1967) est une cousine de Jean Schlumberger car elle est l'une des filles de Jeanne et Léon de Schlumberger.

<sup>3</sup> Certainement au Temple de Plaisance qui est une église protestante, à Paris.

<sup>4</sup> Ernest Charles de Schlumberger (1885-1954) est un cousin du côté paternel de Jean Schlumberger.

<sup>5</sup> Albert Besnard (1849-1934) est peintre et graveur français. Il sera aussi directeur de la Villa Médicis à Rome, de 1913 à 1921, ainsi que de l'École des Beaux-Arts de 1922 à 1932. L'exposition Albert Besnard se déroulera du 9 juin au 9 juillet 1905 à la galerie Georges Petit au 8, rue de Sèze, Paris.

<sup>6</sup> L'exposition de l'art anglais a lieu au pavillon de Bagatelle à Paris.

<sup>7</sup> James Abbott McNeill Whistler (1834-1903) est un peintre américain. Cette exposition a lieu au Palais de l'École des beaux-arts, quai Malaquais, à Paris, depuis mai 1905.

<sup>8</sup> Personne non identifiée.

<sup>9</sup> Graphie incertaine.

[Paris]

Ma petite femme

Je rentre de chez Zuber. Il trouve encore Marco maigriot et jaune. Il pense que des bains de Salies<sup>2</sup> trois fois par semaine lui feront beaucoup de bien. On fait venir de l'eau concentrée en flacons. Il insiste pour encore plus de repos et un farinage au moins une fois par jour. Beaucoup de beurre ; un peu de viande crue à déjeuner. Rien que des choses faciles à faire.

Ensuite nous avons passé chez le coiffeur et Mina va le reconduire rue Ampère.

Le dîner avec les Doll<sup>3</sup> m'a apporté une certaine déception. Le jeune homme n'a pas dit grand-chose. Rien du moins de saillant qui marquât une personnalité. J'ai vu ses aquarelles, d'un goût timide. Il manque certainement de curiosité : ainsi il y avait Gonze<sup>4</sup> le collectionneur de Japon sans lui avoir jamais demandé de voir ses collections. Il peut y avoir là le manque d'un milieu stimulant. Sa mère parlait toujours à sa place de sorte que je n'en ai rien tiré pour ce qui est de ses amis ou de ses idées. Je me rattraperai en l'invitant la semaine prochaine. C'est un garçon bien élevé, aimable et qui a du goût. Son intérieur tout en meubles anciens est charmant.

Ne te tracasse pas pour les petites choses. Mina va chercher la boîte en question. Quant à la petite bonne j'ai donc écrit à sa patronne de la garder jusqu'au 15 juillet. Mais comme la donzelle est venue à Paris entre temps elle n'avait peut-être pas connaissance de cette lettre. J'ai également écrit au cordonnier tant à Paris qu'à Pau.

Je dîne ce soir chez les Cambefort<sup>5</sup>. J'ai pensé qu'il n'était pas très convenable de ne rien donner à Henriette<sup>6</sup> et je lui ai acheté tout emballé un des petits temples siciliens de Ménard<sup>7</sup>. Tu recevras également un petit cadeau pour te récompenser de ta sagesse.

Je ne sais à quoi passent mes journées. Ce matin j'ai travaillé. Je dois apporter le *Caducée*<sup>8</sup> à Ghéon. J'ai voulu le relire. J'y ai naturellement découvert une foule de petites choses à reprendre. Le ton, surtout au premier acte en est d'une pompe fastidieuse. Aujourd'hui j'eusse écrit toute la pièce de façon plus alerte, moins éloquente et cicéronienne. J'ai un peu allégé certaines périodes mais

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après la Pentecôte.

<sup>2</sup> Sorte de cure thermale. L'eau de Salies-de-Béarn (Pyrénées-Atlantiques) soigne les troubles du développement de l'enfant.

<sup>3</sup> Voir la lettre du dimanche 10 juin 1905 écrite par Jean.

<sup>4</sup> *Sic.* Louis Gonse (1846-1921) est un historien d'art.

<sup>5</sup> Oscar Cambefort et sa femme Daisy Johnston.

<sup>6</sup> Henriette Cambefort (1888-1966) est une nièce d'Oscar Cambefort. Elle est la fille de Charles Cambefort (1858-1919) qui s'est marié avec Suzanne de Witt (1866-1934).

<sup>7</sup> Émile-René Ménard (1862-1930), peintre symboliste français.

<sup>8</sup> Voir la première lettre du mardi 9 août 1904. Cette pièce « écrite en un jet » ne sera jamais représentée.



j'aurai de la peine à remédier à un certain ennui non du fond, mais de la forme. Tu ne me dis pas si tu as des orages. Ici en voilà encore un ce soir et je pense bien à tes tourments ma pauvre petite. Je t'assure que je te rejoindrais si je ne me sentais pas utile ici. Cette affaire Doll en particulier ne peut guère se passer de moi.

Demain je pars dès l'aube pour Bray<sup>9</sup> où je verrai Ghéon. Peut-être ta lettre aura-t-elle du retard mais j'aime à croire que non. Comment n'as-tu pas pensé qu'il y avait de l'irrégularité dans les services postaux un lundi de Pentecôte ? Et te voilà qui te monte l'imagination !

Petit chat chéri, je t'aime avec une tendresse qui ne peut se dire. Et si peu de gens peuvent savoir tout ce que tu vaux. Cela me met hors de moi. Ecrirais-je un livre où je parviendrai à mettre tout ton portrait. Je te dois déjà tant dans ce que j'ai écrit !

Ton homme.

J.

174- SUZANNE A JEAN

[Lundi 12] juin 1905<sup>1</sup>

Bois-Salair

Mon vieux rat, pas de lettre de toi ce matin. Pour te punir je me suis demandée si je t'écrirais aujourd'hui. Mais ce serait vraiment trop noir et puis si à 5 h, je recevais ta lettre pleine de choses douces, que j'y voie que quelque empêchement t'ait forcé à mettre ta lettre trop tard à la poste, tout mon cœur se fonderait de remords. Nous n'avons pas eu encore de vrais orages : quelques éclairs et grondements sourds hier soir vers 8 h : c'est tout.

Mais hier soir j'étais assez nerveuse : tante Wadd[ington] après m'avoir dit bonsoir, réapparaît dix minutes après dans ma chambre pour me dire une chose sans importance et elle avait un air si égaré, sa bouche avait une sorte de rictus nerveux sinistre qui décomposait son visage comme si ce fût une personne morte qui marchait. Je n'ai pas analysé tout cela au moment mais cela m'a donné la chair de poule au moment. Puis vers minuit, je crois que c'était une bonne qui se mouchait au-dessus, mais j'ai cru entendre par deux fois quelqu'un éternuer à ma porte distinctement et comme oncle Wadd[ington] éternue souvent, j'ai cru que c'était lui cherchant à entrer. Enfin ce matin vers 4 ou 5 h voilà que je me monte l'imagination sur Cyril<sup>2</sup> : certainement, me disais-je, cet

---

<sup>9</sup> « [...] son canton natal de Bray-sur-Seine, dans l'arrondissement de Provins, Seine-et-Marne, où il pratiqua la médecine de l'été 1901 à l'automne 1909. » (Voir Auguste Anglès, *André Gide et le premier groupe de La Nouvelle Revue Française*, p. 43).

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée.

<sup>2</sup> Suzanne et Jean sont intimement persuadés que leur dernier enfant sera un garçon, c'est pourquoi ils l'ont déjà appelé Cyril, qui est d'ailleurs le même prénom que le personnage principal du nouveau roman de Jean Schlumberger, *Heureux qui comme Ulysse*. Or, dimanche 23 juillet 1905, naîtra Sabine Schlumberger.

enfant sera idiot : sa tête est depuis trop longtemps engagée : serrée ainsi entre les os du bassin son cerveau est tout comprimé. Et cette idée prenait une acuité extraordinaire.

Que te dire d'autre aujourd'hui sauf que je t'aime, je t'aime, je t'aime.

Remarques : je ne me lamente pas une fois dans mes lettres sur ton absence : ne trouve pas cela tout naturel mais admire.

Ta vieille.

Suse.

175- JEAN A SUZANNE

[Mardi] 13 juin [1905]<sup>1</sup>

[En train]

Ma bien aimée petite femme je commence à t'écrire en train en allant chez Ghéon. J'ai dû me lever à 6 heures ce qui m'a fait une nuit courte car je ne suis parti de chez les Cambefort qu'à 11 heures. Ils ont été forts gentils. Ma petite pièce<sup>2</sup> est acceptée et aurait été jouée ce printemps si l'on avait donné quelque chose. Mais il n'y a pas eu une seule représentation. Ce sera pour la fin de l'hiver prochain vers février.

Ton petit Marco a été aussi gentil que possible pendant tout le temps que je l'ai eu. Il était sage et grave. Zuber l'a ausculté pendant un long temps. Il faisait des aspirations profondes avec une conviction ! Puis il a absolument voulu m'ausculter à son tour ; il me tapotait, m'écoutait, me priait de respirer.

J'ai fini de relire le *Caducée*. Les trois derniers actes sont beaucoup meilleurs que le premier. L'action une fois lancée se maintient bien. J'ai supprimé quelques traces d'un goût à la d'Annunzio des « mains faites pour créer des œuvres belles » et autres sornettes. J'ai raccourci quelques phrases et supprimé deux ou trois répliques inutiles. Dans le premier acte seul j'ai peut-être supprimé une page et demie de membres de phrases inutiles. Quand je pense que j'ai déjà deux fois fait un pareil épiluchage, je m'effraie de ce qu'a dû être le texte primitif. Je termine en hâte.

Je vais rester coucher à Bray et j'expédie les lettres pour que tu aies quelque chose de moi.

Je t'adore.

J.

---

<sup>1</sup> Lettre écrite au crayon de bois.

<sup>2</sup> *L'Amour, le Prince et la Vérité* est une œuvre compensatrice comme l'expliquera l'auteur lui-même dans *Éveils* : « [...] ayant dépensé un trop-plein d'agressivité dans mon récit Heureux qui comme Ulysse (*plus apparenté d'ailleurs à la scène qu'au roman*), je sacrifiai aux Grâces en écrivant *L'Amour, le Prince et la Vérité*. Je parvins à faire lire ce divertissement à Antoine, qui voulut bien le trouver « plein de choses amusantes » mais, à mon naïf étonnement, 'aussi peu théâtre que possible' ». (Voir pp. 227-228).

Bois-Salair

Mon amour, me voilà rassurée sur ta santé : j'ai eu ta lettre hier à cinq heures et puis ta lettre d'hier ce matin. L'exp[osition] Besnard et ce que tu en dis m'a mis l'eau à la bouche : je maudis un peu Cyril qui aura bien des crimes sur sa conscience. Rassure-toi sur mon corps maigre : je deviens tellement obèse que j'ai hâte de pouvoir remuer pour fondre un peu ma graisse et ne pas prendre l'aspect éléphanterque de Pauline Wadd[ington]<sup>1</sup> !

As-tu vu Yvonne<sup>2</sup> ? Quel air a-t-elle ? Que disent donc les parents ? Qu'ont-ils appris de nouveau ? Ce que tu me dis me trouble. Serait-elle vraiment malade, cette crise traversée par elle serait-elle le point de départ de son état physique ou son état physique le point de départ de cette crise ? Je t'envoie par le même courrier la lettre que j'ai reçue d'elle justement hier. Fais-en ce que tu voudras (sauf de la laisser traîner). Dis-en ce que tu en jugerais utile... ou n'en dis rien suivant le cas. Étant si loin je ne puis guère juger des choses. Écris-moi ce que tu penses là-dessus.

Chaque jour je trouve une raison pour attendre ta lettre avec impatience : ce matin c'était pour avoir des nouvelles des miochillons, demain ce sera pour des nouvelles Doll, après-demain ce sera pour des nouvelles d'Y[vonne]. Mais j'ai beau déguiser cette impatience à moi-même en la légitimant par ces choses importantes, je crois bien que tout au fond ta lettre est seulement attendue pour des nouvelles de toi, de ce que tu fais, pour voir ton écriture, pour te sentir pensant un peu à moi.

Je suis très inquiète : on semble retarder de plus en plus le départ pour l'Alsace. Fixé au 15 d'abord, c'était le 16 et maintenant on parle de vendredi soir ou samedi matin<sup>3</sup> ! J'ai une peur terrible qu'on allonge alors le séjour par l'autre bout et comme mon homme doit me ramener mes enfants, chaque vingt-quatre heures de plus que j'accorde est un sacrifice qui déchire mes entrailles. Si on s'imagine que je suis une femme insensible et qui ne passe pas son temps à compter les heures qui la séparent encore de son homme, on se trompe.

Une trop grande impatience, un trop grand remous d'espoirs et de désespoirs risquent de provoquer l'accouchement ! Qu'on le sache.

Que raconte Bramson de la Russie : je regrette de ne pas entendre les récits. Tu me raconteras bien tout. Je te dévore de baisers profonds des pieds à la tête.

Ta Suze.

<sup>1</sup> Pauline Ferrand (1866-1952) est mariée avec Albert Waddington, fils de Charles Waddington et de Marie Denis.

<sup>2</sup> Voir la lettre du 10 juin 1905 écrite par Jean.

<sup>3</sup> Marc et Monique Schlumberger partiront le 17 juin 1905 pour l'Alsace.

[En train]

Ma petite femme

Je t'écris en train, retour de Bray. Je vais avoir une journée très pleine et sans doute aurai-je mal le temps de t'écrire. J'ai passé chez Ghéon des heures délicieuses. Il a une petite maison dans un jardin touffu, plein de fleurs incultes. C'est parfumé et tranquille. Dans une petite chambre isolée et blanchie à la chaux, Ghéon m'a lu le premier acte de *L'Eau de Vie*<sup>2</sup>. Je le trouve de tout premier ordre. C'est d'une saveur, d'une trépidation et d'un lyrisme ! ensuite j'ai lu *Le Caducée*. Le premier acte m'a décidément paru lent. Il faut resserrer. Les trois autres actes par contre se tiennent. Ghéon en a paru content, mais beaucoup moins emballé que par le roman<sup>3</sup>. Il ne croit pas la pièce jouable, non en elle-même, mais pour le public. Il la trouve au contraire scénique et pleine de mouvement. Il serait d'avis de la publier telle quelle, persuadé que ce serait extrêmement *lisible*. Mais je trouve ce parti désespéré et ne l'accepterais que contraint. Ghéon est d'ailleurs un juge bien moins sûr qu'André.

Il s'est montré si affectueux qu'au lieu de rentrer à Paris le soir je me suis décidé à coucher et à ne partir que le matin. Il m'a dit combien il avait été épaté en te voyant pour la première fois. Me connaissant, il était très intrigué de voir, sensuellement parlant, quelle sorte de femme avait pu me séduire. Ta carnation, ta bouche l'intéressaient. Tu vois que tu as un type qui revient aux artistes.

Je vais déjeuner rue Pierre-Charron où je retrouverai Louise. Puis j'irai rue Ampère m'occuper des vêtements des petits. La journée s'annonce accablante.

Je termine rue P[ierre]-C[harron]. J'ai passé rue d'Assas, ai ramassé tes lettres. Cette pauvre Yvonne ! Je vois que les lettres mises à la levée exceptionnelle ne t'arrivent pas. Si j'ai le temps je t'écrirai encore un mot ce soir en rentrant de la rue Ampère.

J'apprends que ce pauvre Philippe<sup>4</sup> est à l'agonie.

Je t'adore ma petite femme.

J.

<sup>1</sup> Lettre écrite au crayon de bois.

<sup>2</sup> Commencée en 1899, *L'Eau de Vie* est la première pièce de théâtre en trois actes écrite par Henri Ghéon. Il faudra attendre le 23 avril 1914 pour qu'elle soit jouée au Théâtre du Vieux Colombier mais : « [...] après onze représentations, Copeau la retira de l'affiche. L'avait-il lancée trop tard en saison, comme le lui avait fait remarquer Ghéon et faut-il voir là la vraie raison de cet échec ? » (Voir André Gide – Henri Ghéon, *Correspondance (1897-1903)*, édition Jean Tipy – Anne Marie Moulènes, Gallimard, 1976, p. 91).

<sup>3</sup> *Heureux qui comme Ulysse*.

<sup>4</sup> Philippe Gaston Bazin, le mari d'Alice Denis, cousine de Suzanne, vient de mourir le 14 juin 1905. Il laisse derrière lui sa femme ainsi que quatre enfants : Germaine, Henriette, Roger et Jacques Bazin.

[Paris]

Amour aimé

Me voilà au courant. La situation s'éclaircit. Je reviens de chez les parents<sup>2</sup> qui t'arriveront dimanche avec Yvonne. Bien des événements se sont passés depuis que je les avais vus.

Père a commencé par obtenir d'Yvonne une confession complète. Elle lui a tout raconté. Je l'avais mis hier sur la voie afin qu'il sût comment orienter ses questions. Père l'a prise avec douceur ; puis une fois les aveux faits, ne lui a pas caché qu'il ne la reverrait plus si elle cédait. Le soir même M. Massari<sup>3</sup> est allé la voir. Elle lui a également tout raconté. Il est sorti disant qu'il ne voyait pas qu'il y ait aucunement lieu de l'isoler, qu'un internement ne ferait que la révolter vu qu'elle avait toute sa clarté d'esprit.

Il faut te dire que un jour avant elle avait eu une crise. Elle avait de nouveau déclaré à Lucien que tout était fini qu'elle n'avait pas la force etc. et qu'elle écrivait au M. Elle écrivit en effet, mais n'envoya pas la lettre.

Le lendemain après l'entretien avec Père, elle a demandé pardon à Lucien et lui a dit qu'elle écrivait définitivement qu'elle renonçait et elle a remis la lettre à Lucien. Celui-ci l'a portée à Père ainsi qu'une lettre adressée à toi. Père les a ouvertes toutes deux. Celle à toi expliquait sa nouvelle décision de rompre, sa haine pour Lucien etc., celle au M. un peu postérieure contenait toute une série de lettres contradictoires : celle où elle annonçait qu'elle allait le rejoindre et celle où elle disait que décidément elle ne pouvait renoncer à son enfant et à sa famille.

On a intercepté le tout et Lucien a gardé les lettres. N'oublie donc pas quand tu verras Yvonne que tu es censée avoir reçu une lettre intermédiaire entre celle que tu m'as envoyée et celle que je joins à ceci (lettre que Père avait interceptée mais pas ouverte).

Donc le lendemain on s'est rendu chez le médecin de Marthe. M. Massari y avait sans peine amené Yvonne. Elle a là encore tout raconté avec la plus grande clarté, ajoutant qu'elle avait renoncé et proposant d'aller se reposer à Bois-Salair. Les médecins ont aussitôt acquiescé. Ils ne considèrent aucun régime comme nécessaire, sinon du calme et de l'engraissement. Ils ne la considèrent pas comme *malade*. Les parents sont dans la joie mais considèrent un peu trop le devoir comme une chose *naturelle*. Le divorce leur semblait un *abîme*. Ils voudraient surtout qu'Yvonne ne se considérât pas comme une martyre. Je compte sur toi pour adoucir et mettre un élément de plus

---

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Inscription manuscrite au crayon de bois par Jean Schlumberger : Weyher.

<sup>3</sup> Un ami d'Yvonne Weyher.

grande compréhension dans l'entourage d'Yvonne. Puisqu'elle a eu le courage de prendre cette résolution, il faut maintenant l'y aider, tâcher de lui en montrer les avantages, lui faire une douce violence si ses confidences l'amènent trop souvent et avec trop de regrets sur le même sujet. Nous n'en sommes plus au même point qu'il y a un mois. À cette époque nous ne pouvions qu'écouter car rien ne se dessinait et on ne pouvait savoir quoi lui conseiller. Aujourd'hui au contraire elle a pris une décision ; il faut la soutenir – comme nous l'aurions soutenue dans le cas contraire. Les incertitudes et les contradictions ne peuvent pas continuer.

Elle est, paraît-il, très calme aujourd'hui, très affectueuse envers Lucien.

Bref tout semble entrer dans une phase meilleure.

J'ai pensé un moment prendre ce soir le train pour Condé<sup>4</sup>. Mais j'ai les digestions assez détraquées (ne va pas te monter la tête mais il me faut prendre de l'eau de l'œuf). Père préfère également que je reste ici pour les enfants. J'ai donc télégraphié que j'avais une crise d'entérite – ce qui est exagéré, mais personne ne vérifiera.

Adieu ma bien aimée. Il me faut encore écrire aux Bazin.

Je t'adore.

J.

179- SUZANNE A JEAN

[Vendredi] 16 juin [19]05

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>1</sup>

Mon petit homme aimé, j'étais furieuse hier. Depuis avant-hier soir tante Marie<sup>2</sup> savait la mort de Philippe et n'en disait rien. Elle s'est décidée à me le dire seulement dans la journée d'hier vers 4 h et cela après avoir été trouver Nurse, lui disant qu'elle ne savait pas comment m'annoncer cette nouvelle. Nurse lui a fort bien répondu que d'abord je savais bien que ce n'était plus qu'une question de temps et qu'ensuite qu'elle, Nurse, se chargeait bien de venir me le dire. Enfin tante Marie s'y est décidée. Mais mes lettres étant parties je n'ai pu te demander de penser à passer chez oncle Gustave<sup>3</sup> qui est encore à Paris. Tu es si gentil que tu y auras peut-être pensé tout seul, mais en cas où tu ne l'aurais pas encore fait, je viens te le demander. Je lui ai écrit une petite carte ce matin. J'écris aussi à

---

<sup>4</sup> Afin d'aller à Condé sur Noireau dans le Calvados, là où vivent les Bazin qui viennent de perdre l'un des membres de leur famille, Philippe Gaston Bazin.

<sup>1</sup> Papier à en-tête.

<sup>2</sup> Marie Waddington.

<sup>3</sup> Gustave Denis, frère de Blanche Denis.

Alice<sup>4</sup>, à Germaine<sup>5</sup>, à Anna<sup>6</sup> dont j'ai reçu un petit mot hier après-midi et à Suz[anne] Bazin<sup>7</sup>. Peut-être pourrais-tu envoyer quelques lignes à Paul<sup>8</sup> et à Maurice Armand-Delille car je sais qu'ils aimaient particulièrement leur oncle.

Tu as eu une excellente idée de mener Marco chez Zuber avant qu'il ne quitte Paris pour tout l'été. Vers l'âge de douze ou treize ans on m'a fait prendre aussi des bains de Salies qui m'ont beaucoup fortifiée. Je vois ce petit avec toi, comme il a dû être content de sortir tout seul avec son Papa.

Je n'ai pas beaucoup d'espoir d'après ce que tu me dis sur ce jeune Doll : de beaucoup de gens insignifiants l'on peut dire : il est bien élevé, aimable et a du goût. Enfin peut-être n'est-ce là qu'une première impression fausse.

Je suis bien contente de t'avoir tout de même écrit hier, car à 5 h j'ai eu ta longue, si bonne lettre. J'ai été naturellement toute fondue d'amour. Mais je te défends bien de jamais écrire un livre où tu mettes mon portrait : comme ce serait intéressant !!!!

J'ai reçu ce matin ta lettre écrite en chemin de fer et le temple de Ménard : je suis épatée qu'une photo puisse rendre jusqu'à l'aspect gras et onctueux de l'huile.

J'ai été dans l'enchantement. Mais horreur d'homme, je ne suis pas sage pour recevoir des récompenses : c'est seulement pour que tu sois tranquille et puisses jouir sans remords de Paris. Va, je t'aime encore plus que tu ne croies.

Je t'écris au milieu d'un orage. Le tonnerre n'est pas trop fort et la pluie est un soulagement.

Je t'embrasse et t'enserme d'un long baiser d'amoureuse.

Ta Suze.

180- JEAN A SUZANNE

[Samedi] 17 juin [19]05

[Paris]

Ma petite femme

J'ai conduit ce matin nos petits à la gare. L'idée du voyage et la joie du chemin de fer leur avait enlevé toute appréhension de l'Alsace.

---

<sup>4</sup> Alice Denis (Bazin) est la cousine de Suzanne qui vient de perdre son mari.

<sup>5</sup> Germaine Bazin (1883-1973) est l'une des filles de Philippe Gaston Bazin et d'Alice Denis.

<sup>6</sup> Anne-Marie Flavie Bazin (1867-1957), dite « Anna », est la sœur de Philippe Gaston Bazin, mariée à Paul Denis.

<sup>7</sup> Personne non identifiée.

<sup>8</sup> Paul Armand-Delille (1874-1963) et son frère Maurice Armand-Delille (1877-1966) sont les fils d'Isaac François Armand-Delille (1841-1918) et de Berthe Bazin (1849-1937), laquelle est la sœur de Philippe Gaston Bazin et d'Anna Denis.

J'ai vu les parents<sup>1</sup> pendant un quart d'heure. Ils étaient de nouveau très agités. Yvonne n'a l'intention de rester à Bois-Salair que jusqu'à vendredi puis de passer deux jours à Paris (Boutet de M[onvel]<sup>2</sup> veut lui montrer le portrait du petit). Je trouve en effet la raison faible et je crois préférable qu'elle ne revoie pas Lucien et reste à B[ois]-S[alair]. Peut-être pourras-tu la retenir.

Les parents m'ont exaspéré ce matin. Mère manque de toute modération et de tout tact. Il faut à tout prix éviter qu'elle sermonne Yvonne car elle ne le ferait qu'à rebrousse-poil. Elle ne parle que d'imagination et de mauvaise littérature. Père est plus compatissant ; seulement il ne parvient pas à être juste. Pour lui l'alternative consiste entre le *crime* et le renoncement à une exaltation romanesque tout à fait inutile à la vie. Il se rend compte que l'effort est douloureux et prend Yvonne avec une bien autre tendresse que sa mère.

On attend de toi que tu prêcheras la morale à cette pauvre enfant. Leurs termes pudibonds feraient rire en d'autres circonstances. Je n'arrive pas à me mettre tout à fait à leur diapason, aussi commence-t-on à se méfier de nous. On est persuadé qu'Yvonne va à Bois-Salair surtout pour te demander conseil. On m'endoctrine et on t'endoctrinera sur la façon dont tu dois lui parler. Ne t'en occupe pas et agis avec le bon sens que tu as eu dans toute cette affaire.

Il est bien certain que je ne vois guère d'autre issue pour Yvonne que le dur renoncement. Je voudrais être sûr que M. Cézanne<sup>3</sup> l'aime autant qu'elle le dit. Une femme amoureuse est prompte à prendre les moindres paroles charitables pour des aveux de passion. Si c'est nécessaire j'irai à Arcachon pour voir moi-même. Je suis le seul qui puisse faire cette démarche.

J'ai prié Lucien de t'envoyer la lettre d'Yvonne qui avait été supprimée. Tâche de trouver une excuse (mort de Philippe, contradiction des lettres reçues coup sur coup, puis annonce de l'arrivée d'Yvonne) pour n'avoir pas répondu tout de suite.

C'est un gâchis où je n'ai plus la tête à moi.

La pauvre Nurse m'est arrivée hier toute jubilante. Elle est allée revoir son D<sup>f</sup> Anderson qui, l'ayant auscultée, a prétendu qu'elle n'était aucunement tuberculeuse et qu'elle pouvait reprendre un léger travail de nurse. On lui propose des places mirifiques. Je trouve cela prématuré, mais elle ne peut se décider à rester sans rien faire. Elle va sans doute partir d'un jour à l'autre et m'a fait en sanglotant un petit speech de remerciement.

Je lui ai dit qu'elle nous tienne au courant de ses adresses pour le cas où nous ne serions pas contents de la nouvelle nurse et où elle serait, elle, complètement remise.

---

<sup>1</sup> Weyher.

<sup>2</sup> Maurice Boutet de Monvel (1851-1913) est illustrateur de contes pour enfants mais aussi peintre, graveur et dessinateur.

<sup>3</sup> M. Cézanne est l'amant d'Yvonne Ferrand.



Théo<sup>4</sup> est plus mal de nouveau. Je devais déjeuner avec lui ce matin. Yvonne m'a prié de remettre à la semaine prochaine.

Reçu une gentille lettre de Riquet<sup>5</sup>, une autre de Pierre<sup>6</sup> (de Bâle).

Je t'en supplie, ma petite femme ne te venge pas des irrégularités de la poste en ne m'écrivant pas. Si tes lettres sont en retard, ce n'est *jamais* ma faute. Je me ferais bien trop de remords de te laisser un jour sans lettres. Mais les services de l'Ouest sont exécrables.

Je clos cette lettre et la fais porter immédiatement pour être sûr que tu la reçoives.

Je t'aime d'une infinie tendresse. Je t'embrasse toute, ma pauvre petite femme bien aimée. Si tu crois que je ne suis pas touché de la patience que tu montres là-bas...

J.

181- SUZANNE A JEAN

[Samedi] 17 juin [1905]

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>1</sup>

Mon Jean très adoré, La seule chose que je vois clairement c'est que si Y[vonne] s'était décidée à tout quitter, elle n'aurait pas eu la nature qu'il fallait pour être heureuse dans sa nouvelle vie. Les remords l'auraient empoisonnée. Pour le reste je ne me sens pas le droit de rien juger ayant ma vie si pleine, si harmonieuse, si remplie d'amour. Mais comme tu le dis puisque sa décision est prise dans un sens, et je le crois comme je te le disais en commençant dans le sens le meilleur pour elle, il faut l'y aider et l'y encourager.

Que les médecins ne la considèrent pas comme malade ne m'étonne pas : cela prouve qu'ils ne sont pas tout à fait ânes. Je ne suis pas non plus trop étonnée de la façon dont Papa envisage la question. Et malgré ce qu'il y a de rigoureux dans ses jugements, je ne puis que respecter en lui ce fonds si grand de droiture et d'honnêteté qu'il nous a transmis à toutes et qui est une chose bien plus dans le sang qu'une affaire de morale et de principe. Malheureusement il aurait eu besoin à côté de lui d'une femme plus compréhensive, sans idées toutes faites religieuses et morales comme Maman. Ils ont eu Papa et Maman réciproquement une assez mauvaise influence l'un sur l'autre.

---

<sup>4</sup> Théo Sueur.

<sup>5</sup> Voir la lettre du 30 septembre 1903 écrite par Suzanne.

<sup>6</sup> Le cousin de Jean, Pierre Schlumberger (1883-1908), réside à Bâle en Suisse. Il se suicidera à Berlin à l'âge de 24 ans car ses parents refusaient qu'il se marie avec une Allemande.

<sup>1</sup> Papier à en-tête.

Je ne m'inquiète pas outre mesure de tes digestions. Mais je te préviens que je te mettrai à la porte de B[ois]-S[alair] si tu m'arrives avec une mine comme celle que tu avais, il y a juste cinq ans au moment où j'étais ici attendant Marco.

Et moi qui ne te dis rien sur le petit frémissement de joie et d'orgueil que j'ai eu en apprenant que ta petite pièce sera jouée<sup>2</sup>. J'en suis très émue. Mais je ne crois pas non plus qu'il faille publier *Le Caducée* encore. Qui sait une fois la petite pièce un peu connue, ton second roman paru<sup>3</sup>, ce qui sera, je pense, l'hiver prochain, *Le Caducée* trouvera sa place. Pourquoi se hâter : si une chose a de la valeur en art, elle finira toujours par s'imposer et la célébrité trop vite acquise est bien dangereuse non seulement pour la discipline artistique de l'artiste, mais aussi comme critérium sur la valeur de l'œuvre. Tu es déjà goûté par quelques esprits dont le jugement a du poids, c'est déjà beaucoup à ton âge. Voilà ô horreur, que je te fais de la morale. Mais c'est que j'ai une si grande confiance dans ton avenir littéraire que je dors sur les deux oreilles sans me soucier de l'opinion du public.

Je t'aime passionnément.

Ta petite femme.

Suz.

Mais quand donc partent les enfants ? Cette question m'agite beaucoup. Cyril va arriver avant vous !!!

182- JEAN A SUZANNE

[Dimanche] 18 juin [19]05<sup>1</sup>

[Paris]

Ma bien aimée

J'écris ce matin, car Dieu sait si les lettres pour la Mayenne partent le dimanche après-midi.

Hier j'ai été dîné chez les parents<sup>2</sup> afin d'avoir les dernières nouvelles. On s'est tout de même décidé à envoyer les lettres à M. C[ézanne]. Je suis persuadé que c'était indispensable. Comme

---

<sup>2</sup> *L'Amour, le Prince et la Vérité* ne sera pas jouée. La pièce sera néanmoins programmée pour la saison de 1922 à l'Odéon par M. Paul Gavault. (Voir *Le Ménestrel : journal de musique*, [en ligne], 1921/09/09 (A83, N36) – 1921/09/15, page consultée le 2 août 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5618492t/f9.item>, p. 363).

<sup>3</sup> *Heureux qui comme Ulysse* sera publié en 1906 dans le dix-septième cahier de la septième série des *Cahiers de la Quinzaine*, dirigés par Charles Péguy, fier de son entreprise, comme Jean le soulignera dans *Éveils* : « Il fallait être Péguy pour s'imaginer que, chaque quinzaine, il lançait un cahier fait pour durer éternellement. « Vous entrez dans l'immortalité », m'avait-il dit après avoir publié mon *Heureux qui comme Ulysse*. Un peu estomaqué, je compris au bout de cinq secondes que sa prophétie ne se fondait pas sur mon mérite, mais sur celui de ses fameuses « séries ». Il m'y avait admis, moins par goût pour mon récit, qu'il trouvait un peu impudique, que parce que j'étais un abonné de la première heure, c'est-à-dire un brave type, et que, pour ne pas ajouter aux perpétuelles angoisses de son budget, j'avais assumé les frais d'impression... » (pp. 211-12).

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Weyher.

Yvonne a sans cesse agi avec une parfaite droiture elle se fut révoltée si elle avait appris qu'on manœuvrait derrière son dos. D'ailleurs la lettre demandait une réponse. C'est Lucien qui a fait l'envoi, l'accompagnant d'une lettre de lui. Il demande à M. C[ézanne] de répondre à Y[vonne] dans le sens qu'il a déjà fait ; puisqu'il a agi jusqu'ici avec parfaite délicatesse, il le prie de faire encore cet effort pour tâcher de redonner quelque paix à Y[vonne]. Le tout me semble s'être passé très loyalement et Lucien a su prendre le rôle qu'il fallait.

Tu as dû recevoir du papier à lettre. Je suis furieux car c'est un sale papier, pas du tout celui que je demandais.

Aujourd'hui je n'ai rien à faire. Je vais me livrer à la volupté de rester dans mon cabinet toute la journée. Si tu savais comme je m'y sens bien ! J'en jouis tout le temps, je regarde ce qui est au mur, je me réjouis de mes livres, je tire celui-ci ou celui-là, je polis une reliure. Je vais sans doute reprendre mon roman<sup>3</sup>, au moins le relire, tâcher d'en retrouver l'atmosphère. Peut-être Rouart<sup>4</sup> qui est à Paris, viendra-t-il prendre le thé avec moi.

A déjeuner j'ai Bramson.

Certes nous n'aurions rien le droit de reprocher à Y[vonne]. Hélas que n'est-elle assez forte...

Mais non, il n'y faut pas penser.

Et toi tu n'es pas plus aimée qu'elle.

Le malheur n'est pas de ne pas être aimé mais de ne pas aimer. Ah, que je t'aime !...

J.

183- SUZANNE A JEAN

[Dimanche] 18 juin 1905

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>1</sup>

Sais-tu mon amour, que demain lorsque tu recevras ma lettre ce sera le jour où il y a six ans tu faisais la plus grosse sottise de ta vie et où moi, ô bizarrerie, je faisais la chose la plus intelligente<sup>2</sup> !

Ô, oui, quel gâchis ! Je me sens ce matin d'une lâcheté épouvantable, je voudrais rentrer dans un trou, j'appréhende horriblement cette venue des parents. Sois tranquille ils auront beau me chapitrer ils ne pourront jamais me faire dire ce que je ne pense pas, souvent je ne dis pas ce que je pense, c'est tout ce que je puis faire. Cela va être un peu terrible de ne pas t'avoir, ni même les enfants qui seraient là-dedans un élément de détente.

---

<sup>3</sup> *Heureux qui comme Ulysse.*

<sup>4</sup> Eugène Rouart (1872-1936) est un homme politique et exploitant agricole qui est ami avec André Gide depuis 1893.

<sup>1</sup> Papier à en-tête.

<sup>2</sup> Elle parle de leurs fiançailles qui ont eu lieu le lundi 19 juin 1899.

Il n'y aura que moi comme coussin et pour moi je n'aurai pas de coussin, même pas la ressource d'une bonne promenade rapide ou d'une partie de tennis pour remettre les nerfs à leur place.

J'entends d'avance tout ce que diront les parents et cela m'effraie, ce sera comme les paroles d'un civilisé à une sauvage, ou celle d'un austère puritain à quelque danseuse païenne antique. Et cela me fera souffrir parce qu'après tout ce sont mes parents. Je me demande vraiment si pour nos enfants il y aura un tel abîme d'incompréhension entr'eux et nous. Quelquefois je me dis que ce serait insensé de s'imaginer le contraire puisque c'est presque toujours le cas, et pourtant, il me semble que, ne me croyant pas infallible, et l'instinct me conduisant toujours plus que la raison et que les dogmes, je serai très indulgente et compréhensive. Et puis j'ai horreur de voir souffrir et cette pauvre Yvonne va me faire une peine terrible. Enfin je ne devrais pas te dire tout cela. Écris-moi au moins de bonnes lettres. Quand penses-tu arriver : toujours vers le 1<sup>er</sup> juillet ?

Je suis d'autant plus ennuyée que les enfants ne soient partis qu'hier matin que cela t'ait empêché d'aller à Condé<sup>3</sup>. Pas un membre de la branche Weyher, ni Waddington, ni Colin, n'y aura été. Cela a l'air d'un fait exprès : déjà pour l'enterrement d'Henriette<sup>4</sup>, il n'y avait que moi. Marthe m'écrit que si elle avait su, elle serait partie. Si j'avais été le moins du monde plus valide, j'y serais sûrement allée, mais vraiment il n'en pouvait, je crois, être question ?

Hier soir nous avons bien craint Nurse et moi que tante [Marie] Wadd[ington] ne s'éteigne cette nuit. Elle avait été prise d'un malaise subit vers 8 h et avec quelqu'un d'aussi usée, d'aussi faible, le moindre malaise amène la fin. Enfin elle va mieux ce matin.

Je trouve un peu malheureux qu'Yvonne ne vienne ici sans le petit Jean<sup>5</sup> : il faudrait je crois qu'elle l'ait beaucoup avec elle *sans* Lucien : elle s'y raccrocherait de tout son être : je l'ai bien senti, et, d'ailleurs elle aussi, le dimanche où elle est venue rue d'Assas avec lui.

D'après beaucoup de petits indices je serais assez portée à croire qu'en effet Y[vonne] est beaucoup plus emballée que le M.

Cette idée pourtant me fait presque rire qu'on veuille que je fasse de la morale à Yvonne, que, moi, dont la vie est toute d'amour, j'aie lui dire : « Fais ton *devoir* (?) Il n'y a que cela au monde ! » Cela me ferait l'effet monstrueux des dames riches dont la vie matérielle est de velours, qui vont prêcher le renoncement, la résignation aux pauvres !!!

Et puis, miséricorde, cette idée que la littérature... enfin passons !

---

<sup>3</sup> À Condé sur Noireau dans le Calvados pour l'inhumation de Philippe Gaston Bazin, qui est décédé le mercredi 14 juin 1905. Voir la lettre du vendredi 16 juin 1905 écrite par Jean.

<sup>4</sup> Personne non identifiée.

<sup>5</sup> Jean Ferrand est le fils d'Yvonne et de Lucien Ferrand.

Ô mon amour aimé, j'ai quelquefois peur de mon bonheur. T'avoir à moi, toi qui comprends, qui es ardent et qui es si bon, si bon, pour ta vilaine petite femme un peu folle.

Une autre chose à ne pas oublier si possible ce serait de regarder pour cette armoire à glace des Dubois. Ce ne serait pas très gentil de retourner cet été au Val-R[icher] sans qu'ils l'aient.

Que voilà donc une lettre décousue. Sais-tu que c'est bien un peu austère pour mes lèvres de n'avoir à embrasser que les joues flétries de la tante W[addington] !! Aussi dois-je dire que je me laisse embrasser. Quand tu seras là, il faudra être patient et me laisser me repaître après ce jeûne terrible. Quand j'étais petite, à défaut d'autre chose, j'embrassais mon oreiller : mais à présent que je connais mieux, même un oreiller me semble bien peu voluptueux.

Ta petite femme.

Suze.

184- JEAN A SUZANNE

[Lundi] 19 juin [19]05

[Paris]

Moi qui sans ta lettre n'aurais pas pensé à cette date ! Ah quel horrible jour et quel coup de dé. Mon Dieu, que j'ai bien fait ! Je méritais toutes les punitions pour m'être si étourdiment jeté dans le mariage. Au lieu de cela... Voilà six ans que tu as commencé à t'enfoncer dans ma vie, jour à jour, patiemment, presque sans que je m'en aperçusse, rongé tranquillement les obstacles, ma petite taupe chérie. Et je suis heureux que tu sois là, et je n'ai qu'à penser à ton cher abandon dans mes bras pour qu'aussitôt le cœur me batte d'attendrissement.

Et je pense à ce que tu fais aujourd'hui. J'en suis tourmenté à toute minute. Les parents vont t'excéder et cette pauvre Yvonne t'éreintera. Tu dois me maudire et je me maudis et je maudis Bois-Salair où toute visite prend deux jours de voyage.

J'étais tout ragaillard hier. D'abord l'eau de l'œuf m'a complètement retapé ; ensuite j'ai eu une excellente journée de travail. Je me suis remis à mon roman<sup>1</sup>. J'ai écrit deux pages et espère avoir repris mon élan. Il ne cesse de faire orageux.

Pourvu, pauvre petit rat, que tu n'en aies pas autant.

Rouart n'est pas venu hier après-midi. Peut-être n'est-il plus à Paris<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> *Heureux qui comme Ulysse.*

<sup>2</sup> Eugène Rouart se trouvait à l'École nationale d'agriculture de Grignon afin de prononcer un discours en l'honneur de l'inauguration du monument du professeur André Sanson. (Voir sa *Correspondance* avec André Gide, p. 220).

J'ai commencé hier Gulliver<sup>3</sup>. Cela m'amuse extrêmement. J'ai lu auparavant l'étude de Taine sur Swift<sup>4</sup>.

Je t'aime, ma pauvre petite, je te dorlote, je caresse tes cheveux je veux que tu oublies toutes tes misères.

Ton homme.

J.

185- SUZANNE A JEAN

[Mardi] 20 juin [19]05

Bois-Salair

Mon amour d'homme

J'ai eu tort de te dire que j'avais mal dormi tous ces derniers temps, car justement cette nuit j'ai beaucoup mieux dormi, grâce, je crois, à mon installation hier dehors.

Vois-tu je ne te parlerai, ni d'Yvonne, ni des parents, il n'y a rien de neuf et cela me fait l'effet de vivre en un vilain cauchemar. C'est peut-être très mal mais en ce moment je tâche d'y penser le moins possible en dehors des instants où j'y suis forcée. C'est pour moi la seule façon de garder une certaine sérénité.

Tu sais comme en mon état les femmes sont particulièrement impressionnables, mais justement je ne veux pas me laisser aller, je pense à notre petit Cyril cela m'aide. Et puis je vis avec toi, pensant à notre bonheur, te voyant travailler. Je reçois ta lettre le matin et c'est un moment exquis, puis je t'écris. Je me réjouis presque du départ d'Y[vonne] ; car alors les parents ne se tracasseront pas à chercher à démêler en elle à chaque instant ses pensées. On ne les lui demande pas, mais je sens que Papa épie ses changements d'attitudes, de physionomies, en déduit ceci, cela.

J'ai reçu une délicieuse lettre de Pauline de dimanche matin. Je suis contente de savoir les enfants avec elle, et je t'envoie sa lettre. C'est encore une course pour Mina au Bon Marché : dis-lui d'acheter deux pièces de ruban de satin de la largeur du modèle : l'une *rose* comme le bout ci-joint et l'autre *blanche*.

Ce n'est pas pressé. Tu l'apporteras avec toi.

Penses-tu à *Armide*<sup>1</sup> avec Marthe. Tu sais, elle s'en réjouissait.

Je voudrais encore écrire à Pauline et à Marcotin<sup>2</sup>.

---

<sup>3</sup> Jonathan Swift (1667-1745), *Les Voyages de Gulliver*, Library of Alexandria, 1726.

<sup>4</sup> Hippolyte Taine (1828-1893), *Histoire de la littérature anglaise*, vol. III, Paris, L. Hachette & C<sup>ie</sup>, 1863.

<sup>1</sup> *Armide* est une tragédie lyrique en cinq actes et en un prologue, composée par Philippe Quinault (1635-1688) et mise en musique par Jean-Baptiste Lully (1632-1687).

<sup>2</sup> Marc Schlumberger.

Je t'embrasse longuement doucement sur tes deux yeux de violette et cela te fait travailler.  
Ta petite femme.  
Suze.

186- JEAN A SUZANNE

[Mardi] 20 juin [19]05

[Paris]

Mon rat aimé

J'ai eu une délicieuse soirée hier. Ghéon est venu dîner avec moi et aussitôt après nous avons été rejoindre Rouart chez son beau-père le peintre Lerolle<sup>1</sup>. Nous avons interminablement bavardé, mais comme le train de Ghéon partait à minuit nous n'avons pas pu abuser de la veillée.

André doit, paraît-il, arriver demain et j'aurai sans doute quelques bonnes heures avec lui<sup>2</sup>.

J'ai eu de longues conversations avec Nurse. Un second médecin la déclare non tuberculeuse. Je vais la faire examiner soigneusement par Zuber pour savoir s'il estime qu'après un été de repos elle serait complètement remise et inoffensive. Je ne vois vraiment pas – si elle guérit complètement – pourquoi nous nous priverions d'elle. La nouvelle nurse a l'air d'une vraie chiffé. Je ne la vois pas du tout se débrouillant à Braffye. L'ancienne au contraire nous est extrêmement attachée et a certainement beaucoup plus de valeur. Je ne vois pas du tout sa remplaçante avec une autre domestique sous ses ordres.

Je ne savais pas que tu avais autorisé Mina à se placer en été. Cela dérange un peu mes plans car je comptais l'envoyer à Braffye avec Nurse. Mais ne te fais souci de rien. Je m'arrangerai.

Je comptais venir te rejoindre cette semaine, mais j'ai trop de choses sur les bras, dentiste, nurse, etc. Je me tourmente à l'idée que tu sois seule là-bas avec toutes ces histoires. Je ne te promets pas une visite mais si cela peut s'arranger je t'arriverai pour deux ou trois jours dimanche. Seulement n'y compte pas.

Quelles vilaines taquineries me fais-tu sur aimer et être aimé. Je suis trop paresseux pour démêler tout cela. Il est certain que si Lucien aime mal, il aime beaucoup. Je suis pourtant comme toi

---

<sup>1</sup> Henry Lerolle (1848-1929) est un peintre français. Il posera avec sa famille pour des peintres comme Maurice Denis ou encore Albert Besnard. Il est le père d'Yvonne Lerolle, femme d'Eugène Rouart. Christine Lerolle, sœur d'Yvonne, se mariera avec le frère d'Eugène, Louis Rouart.

<sup>2</sup> André Gide sera de passage à Paris du 26 au 28 juin 1905. Il s'établira à partir du 1<sup>er</sup> juillet à Cuverville. Il écrit à Jean le 28 juin 1905 : « [...] *Je me repens amèrement de n'avoir averti plus tôt de ma venue ni vous ni Ghéon... ni personne.* » Puis, ce même jour, à 11 heures, il écrit de nouveau : « [...] *Non décidément il m'en coûte trop de partir sans vous avoir revu. Je manque mon train d'une heure et prendrai celui de 7 h 50, après avoir dîné avec vous.* » (Voir leur *Correspondance*, pp. 64-66).

agacé par la disposition qu'on a de le mettre au pinacle. Dès l'instant qu'Yvonne ne le quitte pas il a absolument cessé d'être intéressant.

C'est encore un bonheur que je ne sois pas à B[ois]-S[alair] ces jours-ci. J'éclaterais. Je ne sais pas comme toi m'arrêter à temps et éviter d'inutiles scandales. Je nous perdrais dans l'opinion des parents. Piteuse vertu – elle est bien odieuse dès qu'elle triomphe.

Je t'embrasse avec cent gentilles et amoureuses mignardises, petite femme bien aimée.

J.

187- SUZANNE A JEAN

[Mercredi] 21 juin [19]05

Bois-Salair

Mon Jean, c'est la sagesse qui me pousse à te conseiller de ne pas venir pour deux ou trois jours. Je pense que, quoique tu ne m'en dises toujours rien, tu seras ici dans une quinzaine de jours et même peut-être moins, et malgré que mon être brame à chaque heure du jour après toi je crois plus raisonnable que tu ne viennes pas : le voyage est long et avec le changement de régime risque de te fatiguer et de te détraquer ; de plus cela coûte encore un peu.

Je t'assure ma dose de patience durera encore le temps qu'il faudra. Et je crois que cet hiver j'ai appris à t'aimer beaucoup plus pour toi que pour moi-même. Et puis, encore, si c'est risquer de te voir éclater comme une bombe à propos de ces histoires d'Y[vonne], cela vaut beaucoup mieux que tu ne viennes pas. Que veux-tu, ce sont après tout mes parents. Si toi tu peux être sévère envers eux comme moi je suis souvent dure et injuste envers les tiens, c'est tout naturel. Mais pour moi, je souffre réellement trop de voir le chagrin de Papa et combien il est changé et vieilli à cause de cela, pour avoir le cœur de le peiner davantage. Il est arrivé à son âge avec une telle vie de droiture derrière lui qu'on ne peut même en ne le comprenant pas toujours, que sentir un grand respect. Car ce ne sont pas des principes qui l'ont fait agir, mais sa conscience. Il me disait encore hier la sérénité qui lui était venue après des tentations vaincues et combien après des années il souffrait encore des peccadilles qu'il avait commises, comme par exemple une entr'autres bien petite en effet, d'avoir sous l'instigation de ses associés, soufflé au chef d'usine chez lequel il avait premièrement travaillé : un de ses bons contremaîtres — du filleul<sup>1</sup>.

Tiens-moi au courant aussi des nouvelles de Théo<sup>2</sup>. Cela m'inquiète plus que je ne saurais le dire. Ta femme qui existe toute pour toi, en toi, par toi.

Suze.

---

<sup>1</sup> Charles-Louis Weyher regrette d'avoir débauché le filleul de l'un de ses premiers patrons.

<sup>2</sup> Théo Sueur.



[Paris]

Mon amour aimé

J'attends Rouart<sup>1</sup> avec lequel je dois aller voir ce matin le musée des Arts décoratifs. Ensuite je déjeune chez Bardoux<sup>2</sup> ; puis il me faut courir chez Zuber qui, entre temps, aura vu la Nurse. Enfin à quatre heures j'ai un comité de l'Art décoratif<sup>3</sup>. Avec tout cela j'ai beaucoup de chances de rentrer trop tard pour t'écrire.

J'ai vu hier soir les Pereire ; la situation ne s'améliore pas. L'indulgence n'est plus possible. Tout le monde lâche les Neufville<sup>4</sup> ce qui leur est très sensible. C'est sans doute pour cela qu'ils ont été si empressés avec nous. Je devais dîner chez eux vendredi. Je vais écrire à Gérard que j'avais accepté uniquement dans le désir d'avoir avec lui une explication mais qu'il me serait trop pénible de manger à sa table alors que l'estime que j'avais pour lui n'existe plus etc., etc. Je ne puis feindre plus longtemps d'ignorer. Je déjeune par contre chez les Pereire demain.

Tu as bien fait de m'envoyer la lettre de Pauline ; elle est délicieuse tout à fait. Par contre tu as oublié l'échantillon de ruban.

J'ai fait visite aux Delpech<sup>5</sup> plus endormis que jamais puis j'ai dîné hier rue P[ierre]-C[harron]. Marcel et Maurice<sup>6</sup> tout à fait gentils. Maurice a déjà brillamment passé trois examens sur cinq des Sciences Politiques.

Je voudrais t'envelopper de tendresse, protéger ton repos, te faire tranquillement la lecture auprès de ta chaise longue ou te garder entre mes bras.

Je t'aime.

J.

---

<sup>1</sup> Le musée des Arts décoratifs venait d'ouvrir ses portes le 29 mai 1905.

<sup>2</sup> Jacques Bardoux (1874-1959) est un homme politique français et un écrivain qui participera à la Fondation Universitaire de Belleville.

<sup>3</sup> Un comité de la revue *L'Art décoratif* dont le directeur est l'ami de Jean Schlumberger, Gustave Soulier. Pourtant la revue sera en liquidation un an plus tard. Le dimanche 18 novembre 1906, Jean Schlumberger écrira à André Gide : « *Mon cher André, depuis huit jours je me surmène sans une minute à moi. Toute une liquidation que j'ai sur les bras me cause un abominable tracas.* » (Voir leur *Correspondance*, p. 90).

<sup>4</sup> La famille de Gérard de Neufville. Celui-ci est marié depuis 1901 à Jenny Pereire, fille d'Henry Pereire. Voir la lettre du 23 juin 1905 écrite par Jean. Gérard de Neufville aurait une mauvaise attitude envers sa belle-mère car, selon Jenny, elle tromperait son mari.

<sup>5</sup> Dans la famille de sa belle-sœur Louise Delpech. Celle-ci est mariée depuis le 26 juillet 1904 avec Conrad Schlumberger.

<sup>6</sup> Marcel et Maurice Schlumberger sont les frères de Jean Schlumberger. Maurice sortira diplômé en 1908 de l'École libre des Sciences Politiques, section économique et financière.

Bois-Salair

Mon amour de vieux chat, l'austère Sagesse et l'exquise Folie se disputent en moi : l'une dit que tu aurais tort de venir, l'autre se tait ne sachant raisonner mais fait briller mes yeux, relève malgré toute ma volonté les coins de ma bouche et creuse mille petites fossettes joyeuses dans mes joues de lapin.

Pour ce qui est de voir par tes yeux comment je vais, crois-moi : un teint rose et frais, une figure toute ronde, une démarche d'éléphant.

Ô folie, folie, je voudrais dire à mon petit homme que je suis très raisonnable, que je me passe très bien de lui, et à l'idée qu'il pourrait venir, j'ai envie de danser en l'air malgré ma corpulence. Je ne me sens pas sérieuse pour deux sous aujourd'hui.

Cela n'empêche pas je ne voudrais tout de même pas que vous arriviez plus tard que le 4 juillet ici. M<sup>lle</sup> Martigny<sup>1</sup> a dit que l'enfant pourrait très bien venir à cette date, date où j'ai été malade la dernière fois et si je dois en mourir j'aimerais assez que cela soit dans tes bras.

Il y a si longtemps que je ne t'ai vu que cela va m'intimider beaucoup.

Je ne sais rien te dire d'autre aujourd'hui que de ce que je suis toute pleine d'amour pour toi.

Ta Suze.

---

<sup>1</sup> Une sage-femme.

[Paris]

Ma bien aimée

Que je te raconte mon entrevue d'hier. Elle a duré plus de deux heures et demie. Gérard<sup>1</sup> comme tu peux penser a fait le chat et le câlin, fuyant, confessant certaines choses pour en mieux insinuer d'autres. Il m'a raconté de telles choses sur M<sup>me</sup> Pereire<sup>2</sup> qu'au premier moment j'en ai été abasourdie. Il avait l'art de tout présenter comme des découvertes affreuses faites par sa femme en sa jeunesse. Toute leur conduite aurait pour explication le désir d'éviter tout contact avec M<sup>me</sup> Pereire, ses mensonges et ses tromperies.

Encore une fois au premier moment je me suis demandé s'il n'y aurait pas quelque chose de vrai et j'ai en quelque sorte fait des excuses pour la violence de ma lettre.

Mais ce matin j'ai été voir Sautter<sup>3</sup>. Il en est au même point que moi et avait dans son buvard une lettre de rupture qu'il hésitait encore à envoyer. Il est persuadé que Gérard ment et de plus, il n'a aucune estime pour la manière dont il dirige sa vie. Il a confiance absolue, sinon en la vertu de M<sup>me</sup> P[ereire], du moins en l'intelligence de son mari, qui n'a pas dû si facilement se laisser planter des cornes. Résultat de l'entretien : Sautter va envoyer sa lettre et moi j'en enverrai une nouvelle dans huit jours.

Sautter a en outre été fort affectueux, s'informant de toi et t'envoyant toutes ses amitiés.

J'ai été voir, également ce matin Raoul Du Seigneur<sup>4</sup> pour lequel oncle Charles<sup>5</sup> m'avait donné une lettre. Il estime le vitrail entre 800 et 1200, c'est-à-dire le double de l'antiquaire de la rue La Boétie. Mais il prétend que l'objet n'est casable qu'à des antiquaires étrangers et qu'il faudrait venir le revoir en novembre.

C'est décidé. Je prends dimanche le train de 9 h et je serai à 2 h 26 à Mayenne. Qu'on ne s'occupe pas de venir me chercher si cela gêne. Je reviendrai mercredi, car j'ai le soir Albert Doll.

Je t'envoie la lettre de Maman.

---

<sup>1</sup> Gérard de Neufville. Voir la lettre du mercredi 21 juin 1905 écrite par Jean.

<sup>2</sup> Léontine de Stoppani s'est mariée avec Henry Jacob Pereire. Elle est la mère de Jenny Pereire, femme de Gérard de Neufville. C'est elle qui est soupçonnée de tromperies.

<sup>3</sup> Le pasteur Édouard Sautter.

<sup>4</sup> Un antiquaire et collectionneur qui, « *se sentant mourir* », offrira en 1916 au musée du Louvre « *un petit tableau de Taddeo Gaddi, représentant la légende de saint Nicolas ; une statuette en bois, représentant sainte Barbe ; un plat italien de Faenza ; un plat hispanomauresque ; un pot de faïence italienne aux armes des Médicis ; un flambeau de cuivre vénitien et un flambeau de cuivre oriental* ».

(Voir *Le Temps*, [en ligne], 1916/05/06 (Numéro 20027), page consultée le 3 août 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2425327/f5.item>).

<sup>5</sup> Pendrell Waddington.

C'est toi qui as l'adresse et la lettre de M<sup>me</sup> X, patronne de la gosse de 16 ans. Écris-lui de suite pour lui demander si elle peut garder ladite gosse jusqu'au 1<sup>er</sup> nov[embre]. C'est pressé.

J'écris à Maman d'engager.

J'ai fait acheter ton ruban mais n'ai pu retrouver la boîte avec des bandes.

Après-demain ! T'embrasser et t'embrasser encore. J'aurai un fameux arriéré à reprendre.

Comme nous nous en paierons !

J.

191- SUZANNE A JEAN

[Mercredi] 28 juin [19]05

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>1</sup>

Mon amour aimé, rien que deux lignes pour te dire combien ces trois jours derniers ont été exquis et me semblent un rêve<sup>2</sup>.

Pardonne-moi si je n'ai pas su te faire voir assez combien j'étais heureuse.

Après ton départ (si tu t'étais retourné dans la voiture tu eus pu voir derrière la vitre une forme blanche qui te regardait t'en aller et qui vérifiait si tu étais suffisamment couvert), donc après ton départ, je me suis rendormie jusqu'à 7 h ½, puis j'ai pris un bain de quelques minutes et toute arrangée, ma chambre faite j'ai honte de dire que j'ai encore dormoté jusque vers 10 h ½.

Il faisait très lourd et j'étais toute abrutié.

Ai reçu ce matin réponse de la patronne pour la petite de seize ans<sup>3</sup>. C'est convenu, elle entrera chez nous à partir du 1<sup>er</sup> nov[embre].

Je t'aime, t'aime, t'aime.

Ta Suze.

192- JEAN A SUZANNE

[Mercredi] 28 juin [19]05<sup>1</sup>

[Paris]

Excellent voyage, ma petite femme chérie. J'ai été à plat sur ma banquette de la Chapelle à Chartres. Là, des intrus m'ont forcé à m'asseoir. J'en ai été quitte pour finir l'histoire de Gulliver<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Papier à en-tête. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Jean est venu à Bois-Salair du dimanche 25 juin au mardi 27 juin pour repartir à Paris le mercredi 28 juin 1905.

<sup>3</sup> Voir la lettre du vendredi 23 juin 1905 écrite par Jean.

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Voir la lettre du 19 juin 1905 écrite par Jean.

chez les Houyhnhnms. Swift y atteint un degré de sarcasme et de férocité qui ma foi ne laisse rien trop à désirer.

J'ai tout trouvé en bon état. Nurse ne semble pas avoir commis de folies.

Un télégramme d'André<sup>3</sup> m'attendait. Je dîne avec lui ce soir. Il a remis son départ d'une demi-journée pour me voir. Donc le zeste n'est pas encore entièrement pressé... Je dois le retrouver à l'exposition Besnard.

Que te dire, mon amour, que je ne t'aie amoureusement dit mille fois. Tu as été si vaillante dans ta solitude qu'il faudrait être sans entrailles pour ne pas t'en aimer encore davantage. J'aurais impatiemment supporté la campagne si je n'avais eu encore ce stage à Paris.

Dès la semaine prochaine je vais bien travailler.

Comme je t'embrasse !

J.

Même si M<sup>lle</sup> de Montmort<sup>4</sup> vient, ne pourrais-je pas avoir mon cabinet de travail. Je serais fort mal dans notre chambre. Je sais bien que je pourrais m'installer chez Lucien<sup>5</sup>.

193- SUZANNE A JEAN

[Jeudi] 29 juin 1905

Bois-Salair

Mon tout petit amour

J'espère que tu as honte à présent de tes calomnies envers ce pauvre André Gide ! et je suis sûre moi qu'il a au fond de l'affection pour toi.

Certainement non, je ne te laisserai pas avoir ton cabinet de travail pendant le séjour de Renée de Montmort<sup>1</sup> : elle doit habiter notre chambre et elle est bien trop séduisante pour que je vous laisse ainsi voisiner : mais 1° je crois qu'elle ne restera que huit à dix jours avant d'aller avec Marthe en Bretagne voir Adèle<sup>2</sup> et Marthe ne veut pas être à B[ois]-S[alair] au moment de mon accouchement.

---

<sup>3</sup> Dans sa lettre du 28 juin 1905, André Gide écrit qu'il ne pourra pas rester le soir et donc qu'il ne pourra pas voir Jean Schlumberger : « [...] *et par contre il me faut rentrer ce soir ; je ne peux vous attendre.* » Or, une deuxième lettre (celle que Jean trouvera en arrivant à Paris) l'invite à le rejoindre à : « *5h ½ à l'exposition, chez Georges Petit, [8] rue de Sèze.* » car comme il est écrit : « *Non décidément il m'en coûte trop de partir sans vous avoir revu.* » (Voir leur *Correspondance*, pp. 65-66).

<sup>4</sup> Renée Loppin de Montmort (1881-1960) est l'une des créatrices du guidisme en France ; le scoutisme féminin. C'est une amie de Marthe Weyher.

<sup>5</sup> Lucien Ferrand.

<sup>1</sup> Voir la lettre précédente.

<sup>2</sup> Adèle de Neufville.

D'ici là tu pourrais t'installer chez Lucien et dès que le pauvre moi sera transférée dans la maternité rien ne t'empêchera de déménager pour de bon dans notre ancienne chambre avec ton cabinet de travail à côté et toutes tes petites habitudes. Je t'envoie ci-inclus un amour de lettre de Marco : c'est d'un français peu classique mais d'ici le temps où il fera des dissertations françaises au collège il aura le temps de se perfectionner.

Je suis toujours très agacée contre Lucien : il écrit constamment aux parents, les tenant au courant de ce qu'Y[vonne] lui écrit dans ses lettres !!! Franchement je comprends que cela irrite Y[vonne]. Je plains certainement beaucoup Lucien, mais ne puis l'admirer. Il se conduit trop peu en homme. Je le comprendrais avec plus de fierté, ce serait plus viril. Et même une femme se ferait, je crois, moins plaindre et dorloter si une chose semblable lui arrivait. Je sais que si tu refusais de coucher avec moi et de partager ma vie intime j'aurais beaucoup trop d'orgueil pour aller le raconter à mes parents ou aux tiens !!!

Il fait aujourd'hui un temps horriblement mou : d'ailleurs ce matin il y a eu un orage avec beaucoup de pluie et ce n'est pas fini. Hier soir je me suis endormie en relisant du Claudel : des pages de la *Connaissance de l'Est*<sup>3</sup> que tu m'avais lues.

Je t'aime tant, mon Jean, et tu es si bon d'aimer un peu une telle emplâtrée de femme que moi.  
Ta Suze.

194- MARC SCHLUMBERGER A SUZANNE

[Jeudi] 29 juin 1905

[Alsace]

Ma chère Maman

Et que moi je voudrais aller à Bois-Salair et moi je voudrais bien recevoir une lettre de toi (Marco me dit qu'il pense à ce qu'il doit dire). Laure m'a donné des jouets et puis qu'on a rentré le foin un jour et qu'on a été en automobile. Il faut qu'on écrive que moi j'ai vu le coucou, que moi j'ai joué avec l'auto. Moi j'ai regardé tant de livres d'images à Papa.

Adieu Maman, je t'embrasse Maman.

Marco.

---

<sup>3</sup> Paul Claudel, *Connaissance de l'Est*, Mercure de France, 1900.

[Paris]

Mon aimée

Je suis replongé dans Paris comme une éponge vide et je me gonfle.

Hier ç'a été une exposition d'admirables Gauguin<sup>1</sup>, rue Lafitte. J'y ai vu également des lithographies étonnantes de Forain<sup>2</sup>.

Puis je suis retourné avec Gide à l'exposition Besnard. J'y allais avec les restrictions que j'avais entendu faire à Rouart. Et j'ai bien dû reconnaître qu'il n'avait pas absolument tort, qu'à côté de morceaux solides et d'un brio splendide il y avait des effets d'une facilité navrante.

Ce matin j'ai été au nouveau musée des Arts décoratifs. Un monde !

J'ai parcouru peut-être deux cents salles : art musulman, Japon, bois de la renaissance, XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup>, de tout et d'admirables échantillons. Nous y irons souvent.

Cette après-midi c'est le tour du Petit Palais : exposition Carriès<sup>3</sup> et fouilles d'Antinoé<sup>4</sup>.

Je reçois une lettre de Papa. Il demande que les enfants restent encore. Si tu n'étais pas sur le point d'accoucher je refuserais certainement. Mais dans ces conditions, surtout si on les envoie à la montagne, il ne peut guère y avoir qu'avantage pour eux. J'écris que cela ne dépend pas absolument de moi, que certainement tu pesteras beaucoup mais qu'en somme je ne pense pas que tu y mettes de veto. Cela ne m'empêchera pas d'arriver à Bois-Salair mardi<sup>5</sup>. Peut-être pourrais-je combiner mon nouveau voyage à Paris (extrêmement court) avec un voyage d'André car je l'ai trop peu vu hier.

J'irai coucher vendredi soir rue Pierre-Charron. Écris-moi là.

Je mange de baisers ma petite femme et la supplie de m'écrire tous les jours d'aussi gentilles lettres que ce matin.

J.

---

<sup>1</sup> Chez le marchand d'art Ambroise Vollard (1866-1939) au 6, rue Lafitte à Paris.

<sup>2</sup> Jean-Louis Forain (1852-1931) est un graveur, dessinateur et peintre français.

<sup>3</sup> Jean Carriès (1855-1894) est un sculpteur français.

<sup>4</sup> Antinoé est une ville de l'ancienne Égypte située dans la Thébaïde et créée en 132 par Hadrien. Aujourd'hui, ses ruines se trouvent aux alentours du village Cheikh-Abaddeh.

<sup>5</sup> Jean Schlumberger sera de retour avec ses enfants à Bois-Salair le 4 juillet 1905.

Bois-Salair

Mon petit homme aimé

Je ne peste pas à propos des enfants, je suis seulement horriblement désappointée mais décidée à faire ce qu'il y a de mieux pour eux et je te laisse donc répondre ce que tu voudras. A toi je ne te cacherai pas que je suis très sotté et que malgré moi de grosses larmes me montent ce matin aux yeux. Je me réjouissais tant de vous voir arriver tous mardi, je me sentais légère comme un petit oiseau. Je sais bien que j'aurai tout de même le meilleur de tout mardi. Mais de mes petits enfants j'en aurais justement le plus joui à présent et eux de moi. Mon intelligence est pour le moment plus à leur hauteur qu'à la tienne et ne pouvant rien faire d'autre j'aurais pu être beaucoup au jardin avec eux, leur montrer à faire beaucoup de petites choses de leurs mains, tandis qu'après la naissance, d'abord je serai enfermée dans une chambre et ensuite je n'aurai qu'une idée c'est remuer, me mettre à la peinture le plus vite possible etc., enfin sortir de mon apathie.

Donc réponds absolument ce que tu veux, sans faire entrer en ligne de compte ce que je t'écris plus haut et surtout sans dire mon désappointement : cela ne regarde personne d'autre que toi et moi.

Toutes tes courses à travers les musées, les expositions me donnent un petit frémissement d'envie : je sens que malgré tout le vieil homme n'est pas tout à fait mort en moi. Mais je me demande si jamais je ne serai de nouveau assez bien pour être une femme digne de mon petit homme aimé. Quand je suis un peu triste comme ce matin il me semble que je vais peut-être mourir bientôt. Et puis au fond en ce moment je suis même un peu triste lorsque tu es là car je sens bien que pour le moment je ne puis rien te donner et que c'est tout à fait égoïste de ma part de te vouloir près de moi : ce n'est pas pour dire que lorsque je suis bien je te donne beaucoup mais tout de même je suis moins emplâtre.

Si tu demeures rue Pierre-Charron rapporte-moi donc mon dictionnaire Vilmorin<sup>1</sup> dont j'ai bien besoin car je voudrais faire beaucoup de plantations merveilleuses cet automne.

Mon pauvre tout petit amour, je viens de t'écrire une lettre lamentable, mais je me sens déjà moins noire de t'avoir écrit : je suis sûre que le premier moment de désappointement passé je saurai refouler cela et reprendre patience. Même si toi-même tu veux rester encore quelques jours à Paris, fais-le sans remords.

Tu ne me dis rien du jeune Doll avec lequel tu dînais mercredi ??? R[épondez] S[il] V[ous] P[laît].

<sup>1</sup> *Dictionnaire Vilmorin des Plantes potagères*, Paris, 1883.



Si tu repasses rue d'Assas pour tes bagages la teinturière a dû y faire porter un paquet :

Prends dans ce paquet :

1° Mon costume gris

2° Petite jaquette courte rouge Monique

3° Mon corset

4° Une petite robe mousseline blanche à Monique

Le reste laisse-le.

Je t'assure que dès que je serai bien... si je me remets un jour... je te débarrasserai autant que possible de toutes les corvées pratiques et t'en parlerai le moins possible.

Je t'aime tant que je voudrais me fondre en un élixir qui te donnerait des capacités de jouissances à l'infini.

Ta petite femme.

Suze.

197- JEAN A SUZANNE

[Vendredi] 30 juin [1905]

[Paris]

Ma petite femme

J'ai trotté hier comme un dératé. Après ma matinée aux Arts décoratifs, j'ai eu Bramson à déjeuner. Puis j'ai écrit quelques lettres et été rejoindre Bramson et Poinso<sup>1</sup> au Petit Palais. J'ai d'abord vu l'exposition Carriès où sont d'admirables gris et ensuite les fouilles d'Antinoé. Les étoffes brodées y sont de tout premier intérêt. Il y aurait là des idées à prendre comme procédés et comme dessins. Ensuite ç'a été Albert Doll. Maurice était là heureusement ; j'eusse été un peu à bout de conversation. Pour éviter une soirée un peu morne je l'ai emmené au Grand-Guignol<sup>2</sup>. Sans que j'aie pu tirer de lui rien de bien spécial je l'ai pourtant plus fait causer que la dernière fois. Il est timide et se surveille. Je serais peut-être aussi embarrassé que la dernière fois pour le caractériser. Mais pourtant je le connais mieux et je n'en fais que plus de cas.

Aujourd'hui c'est l'horrible journée de rangeage. Mina n'a jamais vu faire cela de sorte que je suis obligé de tout lui montrer. Ma malle est faite et après déjeuner je vais partir pour la rue P[ierre]-C[harron].

---

<sup>1</sup> Il pourrait s'agir du polygraphe Maffeo Charles Poinso (1872-?).

<sup>2</sup> Au Théâtre du Grand-Guignol à Paris.

Ce soir je dînerai avec Marcel, Maurice et Daniel. Ils partent demain en auto pour l'Auvergne, même Maurice ce qui me contrarie beaucoup vu que je comptais passer ces jours avec lui. Espérons encore que Paul Armand-Delille<sup>3</sup> va lui trouver trop d'albuminurie.

Je trouve en effet Lucien très agaçant. Je dîne avec lui dimanche afin de mieux me rendre compte de son état.

Je t'adore ma très douce, ma très bien aimée petite femme.

J.

198- JEAN A SUZANNE [1]

[Samedi 1<sup>er</sup> juillet 1905]<sup>1</sup>

Paris (XVI<sup>e</sup>)  
14, Rue Pierre-Charron<sup>2</sup>

Vite un mot, ma bien aimée, car je pars pour chez Théo<sup>3</sup> et je ne sais trop l'heure à laquelle je serai de retour. C'est d'ailleurs tout ce que je ferai aujourd'hui, car je dînerai en tête à tête avec M<sup>lle</sup> Witz.

Je suis ravi d'être sorti de ma poussière, mais très désappointé du départ des garçons que j'ai juste aperçus hier à dîner<sup>4</sup>.

Fais toujours préparer les chambres des enfants. On ne sait pas s'ils ne peuvent pas arriver tout de même.

Imagine-toi qu'à la Nationale<sup>5</sup> on a refusé de me communiquer un bouquin obscène de l'Arétin<sup>6</sup>. Il faut faire une demande spéciale au bibliothécaire général !!

Je trouve cela d'un M. Béranger<sup>7</sup> !

Je tâcherai de t'écrire de nouveau ce soir. Je crains de manquer mon tramway.

Je t'adore, mon rat chéri et ne veux pour rien au monde que tu sois triste.

J.

---

<sup>3</sup> Paul Armand-Delille est médecin.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine, reclassée d'après la lettre précédente. Il existe trois lettres écrites par Jean datées du 1<sup>er</sup> juillet 1905.

<sup>2</sup> Papier à en-tête.

<sup>3</sup> Théo Sueur.

<sup>4</sup> Voir la lettre précédente.

<sup>5</sup> La Bibliothèque nationale de France.

<sup>6</sup> Pietro Aretino (1492-1556), plus souvent appelé l'Arétin, est un auteur dramatique, conteur et polémiste italien. Ses *Sonetti lussuriosi* (Sonnets luxurieux) l'obligeront à quitter Rome car ils étaient accompagnés de seize positions érotiques dessinées par Giulio Romano.

<sup>7</sup> Le sénateur René Béranger était surnommé « le Père la Pudeur ».

199- JEAN A SUZANNE [2]

[Samedi 1<sup>er</sup> juillet 1905]<sup>1</sup>

[Paris]<sup>2</sup>

J'ai fourré toute la layette dans la petite malle. Je n'ai omis que des pelisses d'hiver. S'il manque des choses, Caroline les cherchera. Fais tout vérifier et réparer par Aline.

J'espère, petit rat chéri, que tu ne me feras pas le chagrin de te fatiguer.

Tu serais la première bien ennuyée d'accoucher sans que je fusse là. Lève-toi très peu. Tant qu'il fait laid, tu n'aurais aucun avantage à descendre.

Mes remords de te laisser toute seule commencent déjà. Je serais bien surpris d'être assez esprit fort pour atteindre de la sorte la fin du mois !

Ah, petite femme aimée, que je t'embrasse !

J.

200- JEAN A SUZANNE [3]

[Samedi] 1<sup>er</sup> juillet [19]05

Paris (XVI<sup>e</sup>)

14, Rue Pierre-Charron<sup>1</sup>

Encore une ligne ce soir, ma bien aimée. J'ai déjeuné avec Théo<sup>2</sup>, causé avec lui une demi-heure avant et autant après. C'est tout.

Il m'a fallu le laisser car il craignait la fatigue. Il est en pleine période de crise. Avec tout cela Rist<sup>3</sup> prétend qu'on n'entend rien à son poumon, que c'est une élimination de toxines. Il a eu néanmoins quinze jours de fièvre et ne doit pas commettre la moindre imprudence.

Yvonne trotte comme si de rien n'était et leur gosse<sup>4</sup> est gentille.

On s'est beaucoup informé de toi et on t'envoie toutes sortes de tendresses.

J'ai eu une bonne surprise en recevant le compte de Perier<sup>5</sup>. Nous y avons mille francs de sorte que nous n'avons guère empiété de plus de 1200 frs sur le trimestre prochain. J'espère donc que malgré la route nous bouclerons.

Il n'y a plus qu'une chose que je veuille faire absolument, c'est voir les peintres anglais à Bagatelle. Je le ferai demain matin.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : Château du Val-Richer. Cambremer. Lisieux. (Calvados).

<sup>1</sup> Papier à en-tête. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Théo Sueur.

<sup>3</sup> Le D<sup>r</sup> Édouard Rist (1871-1956) est un pneumologue. (Voir la *Liste des docteurs en médecine, officiers de santé, sages-femmes, chirurgiens-dentistes et pharmaciens : exerçant dans le ressort de la Préfecture de police...*, [en ligne], 1914/01/01, page consultée le 11 avril 2018, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6558158t/f164.item>, p. 162).

<sup>4</sup> Jacqueline Sueur est la petite sœur de Jean Sueur, enfants du couple Théo et Yvonne Sueur.

<sup>5</sup> Argent placé au sein de la Banque Perier.

Je t'aime *très bien*.

J.

201- SUZANNE A JEAN

[Samedi] 1<sup>er</sup> juillet [19]05

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>1</sup>

Mon petit homme aimé et étourneau, voilà ce matin ta lettre à M<sup>me</sup> Pereire<sup>2</sup> qui revient. Je te la retourne et ai eu la discrétion de ne pas la lire.

Voilà déjà que je regrette les sottises que je t'ai écrites hier ; j'ai peur que cela ne t'ait influencé sur la décision à prendre pour les enfants. Je suis moins lamentable aujourd'hui : je n'ai eu qu'un petit attendrissement sur ma propre mort ; je pense que pour plus de commodité l'on m'enterrerait à Saint Georges et je te voyais menant Marco sur ma tombe porter de jolies fleurs blanches ; il aime tant les fleurs qu'il serait tout content de porter des bouquets à sa maman.

Je ne comprends rien aux garçons<sup>3</sup> : ils n'ont donc pas d'examens jusqu'à fin juillet comme habituellement dans toutes les écoles ?

Mon pauvre amour, dire que tu as eu encore toutes ces horreurs de rangeages à faire. Je veux qu'une fois bien retapée tu n'aies plus jamais à t'occuper de tout cela. Tu verras que je finirai par devenir pratique, que j'apprendrai à faire marcher toute la maison si bien une fois que je serai rétablie. Et de plus je serai toujours prête à sortir avec toi lorsque tu le voudras, ou à recevoir à dîner, ou même peut-être faire des visites : et puis à coucher avec toi avec toutes les précautions inimaginables pour ne plus attraper de gosses. Et il me faudra trouver encore le temps de travailler et de lire pour que tu ne me méprises pas trop. Je voudrais te redonner au centuple tout le temps que tu as perdu à cause de moi.

A propos d'albumine je n'en ai toujours pas. Ce matin en voyant une lettre de Poirier j'ai cru que j'allais être mise au lait mais c'était pour m'envoyer une ordonnance : des cachets avec du phosphate, du fer, du Kola<sup>4</sup>, et une autre préparation phosphorée ; parce que, prétend-il, j'élimine en ce moment une telle quantité de phosphates. J'espère que l'enfant ne va pas être idiot à cause de cela, car j'ai dû en perdre une grande quantité tout l'hiver. En tous cas il ne sera pas une gelée car je sens bien qu'il a des os, mais l'idée de son cerveau me tracasse.

---

<sup>1</sup> Papier à en-tête.

<sup>2</sup> Voir la lettre du 23 juin 1905 écrite par Jean.

<sup>3</sup> Marcel, Maurice et Daniel Schlumberger sont partis le samedi 1<sup>er</sup> juillet 1905 pour l'Auvergne.

<sup>4</sup> La noix de Kola est utilisée pour apporter de l'énergie.

Il fait très orageux aujourd'hui et je me sens idiote. Mardi je t'aurai, mais j'aurai de nouveau un peu peur de toi.

Fais attention avec Lucien, ne perds pas inutilement ton crédit auprès de lui à cause d'Yvonne.

Je t'aime tu sais ô combien et te regarde comme le plus modeste petit brin d'herbe s'étire au soleil.

Ta petite femme.

Suse.

Arrivée pour toi carte tante Suzanne<sup>5</sup> disant avoir lu tous les livres indiqués sauf *Liaisons Dangereuses*<sup>6</sup>.

202- JEAN A SUZANNE

[Dimanche] 2 juillet [19]05<sup>1</sup>

[Paris]

C'est donc décidé, mon petit rat, que je te ramène nos petits mardi<sup>2</sup>. J'irai les chercher à la gare demain, ils coucheront ici, car je suis seul avec M<sup>lle</sup> Witz et je trouve plus commode de les avoir sous la main. On les mettra dans la chambre des garçons avec un troisième lit pour la nurse. Je crois vraiment que je me réjouis de les retrouver, ces petits bobéchos ; [rien] ne me fait tant de bien que de les quitter un peu.

Voici l'emploi de ma journée. Je vais partir dans quelques instants pour Bagatelle. Je reviendrai déjeuner ici avec Barbey.

Dans la journée j'irai rue d'Assas prendre un certain nombre de choses et voir si Mina a tout bien fermé. Finalement je dîne avec Lucien et je tâcherai de l'emmener dans quelque théâtre, car je n'ai pas le cœur à larmoyer pendant toute une soirée.

Mais tu as raison, il faut être prudent et ne pas se brûler inutilement. Il ne faut pas que nous lui devenions plus suspects que nous ne le sommes déjà. Les parents en seraient informés et il en sortirait mille histoires.

Plus que deux jours et tu nous auras tous autour de toi.

Que tu es une tendre et adorable femme.

---

<sup>5</sup> Suzanne de Witt (1866-1934) est la fille de Cornélis Henry de Witt (1828-1889) et de Pauline Guizot (1831-1874). Cette dernière est la sœur d'Henriette Guizot, la grand-mère maternelle de Jean. Suzanne de Witt est mariée à Charles Cambefort (1858-1919).

<sup>6</sup> Choderlos de Laclos (1741-1803), *Les Liaisons dangereuses*, 1782.

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Depuis le samedi 17 juin 1905, Marc et Monique Schlumberger sont chez leurs grands-parents paternels en Alsace.

Tu n'as pas cessé d'être vaillante pendant tout cet abominable hiver – sans te plaindre même discrètement.

J'embrasse tes chers chers yeux.

J.

203- SUZANNE A JEAN

[Dimanche] 2 juillet [19]05

Bois-Salair

Mon amour de petit homme en recevant ta lettre ce matin mon premier mouvement a été de grommeler en la trouvant trop courte, mais je reconnais que je suis trop gourmande et dois être reconnaissante des moindres petites bribes que tu trouves le temps de m'écrire.

Ces nouvelles de Théo<sup>1</sup> sont bien angoissantes, malgré ce qu'en dit Rist : je ne serai vraiment soulagée que le jour où l'on saura qu'il est absolument guéri. Et pour Yvonne combien ces alternatives de progrès et de reculs doivent être lassant[es] à la longue ; d'ailleurs pour Théo naturellement aussi, et j'admire leur confiance et leur sérénité au milieu de tout cela.

Marthe est arrivée ici avec une cousine anglaise de M<sup>me</sup> Tournemire<sup>2</sup> : une M<sup>me</sup> Dunstan qui ne m'inspire pas beaucoup. Mais pour ce qu'en j'en ferai, cela est égal. R[enée] de Montmort<sup>3</sup> n'arrivera que mercredi.

Je suis effrayée combien souvent l'on connaît peu les ancêtres même assez proches qui ont contribué par ce qu'ils vous ont légué dans leur sang à vous former. Du côté Weyher, énigme complète pour moi, du côté Denis Armfield, aperçus fragmentaires que je n'arrive pas à mettre ensemble. J'ai questionné un peu Maman sur ce qu'elle savait et j'ai appris hier que sa grande tante qu'on appelle Granny<sup>4</sup>, qui est morte en 1871 ou 72, celle qui a eu trois maris, qui voyageait de F[ontaine]-D[aniel] à Vire la nuit à cheval et qui a élevé ma grand-mère orpheline toute petite ; donc cette grand-tante et ses sœurs étaient très liées paraît-il avec Pradier<sup>5</sup>, Zimmermann<sup>6</sup>, musicien (que

---

<sup>1</sup> Théo Sueur.

<sup>2</sup> Alice Georgina Taylor (1870-1919), qualifiée de « [...] *femme exceptionnelle, d'origine anglaise, riche et cultivée* » s'est mariée le 3 novembre 1903 avec l'organiste et compositeur Charles Tournemire (1870-1939). (Voir [http://ml-langlais.com/Tournemire\\_files/Eclats%20de%20Me%CC%81moire%20Tournemire.pdf](http://ml-langlais.com/Tournemire_files/Eclats%20de%20Me%CC%81moire%20Tournemire.pdf), p. 7).

<sup>3</sup> Voir les lettres du mercredi 28 juin et 29 juin 1905.

<sup>4</sup> Louise Sensitive Armfield (1793-1871), la grande tante de la mère de Suzanne a eu effectivement trois maris : le 3 janvier 1814, elle épouse Jean-Pierre Horem (1756-1828). « *En octobre 1831* », elle se marie en secondes noces, « *avec Nicolas Damiron, médecin ordinaire des armées et second professeur à l'hôpital d'instruction du Val-de-Grâce* », mais ce dernier meurt prématurément le 25 juillet 1833. Enfin, elle épouse, en troisièmes noces, le 13 janvier 1838, Pierre Victor Thoré, « *notable de Château-Gontier* ». À la mort de son premier mari, le 10 novembre 1828, elle prendra seule la direction de l'entreprise de filature de Fontaine-Daniel. (*Tissu Topique, Toiles de Mayenne à Fontaine-Daniel depuis 1806, op. cit.*, pp. 48-63.)

<sup>5</sup> Jean-Jacques Pradier (1790-1852) est un sculpteur suisse.

<sup>6</sup> Pierre Joseph Guillaume Zimmerman (1785-1853) est un compositeur français.

je ne connais pas,) et Daguerre<sup>7</sup>, l'inventeur du daguerréotype. Et dans ces milieux elles voyaient beaucoup d'artistes, de littérateurs etc. Et ma grand-mère<sup>8</sup> aussi puisqu'elle a été élevée à Paris par cette grande tante.

C'est vraiment très mystérieux de penser à tout ce dont on a hérité inconsciemment et en plus ou moins grande quantité de chaque ancêtre, et le mélange que cela a donné en vous.

Et les parents qui s'imaginent que leurs enfants leur ressemblent infailliblement en tous points !!!

Marthe m'a apporté enfin toutes les bottes de Pau ; j'en suis très contente ; c'est bien fait et pas cher.

Je t'aime passionnément, mon amour et t'embrasse sur tes lèvres aimées et si jolies.

Ta Suse.

C'est la dernière lettre, je pense, que je t'écris<sup>9</sup>.

204- JEAN A SUZANNE

[Lundi] 3 juillet [19]05<sup>1</sup>

[Paris]

Ma bien aimée petite femme,

Les enfants n'arrivent ce soir qu'à minuit de sorte que nous ne pouvons repartir à 8 h du matin. Nous prendrons donc le train de midi et serons là-bas à 6 h. Je ne sais pourquoi on les fait voyager si tard. Sans doute à cause de la chaleur.

J'ai fait peu de choses hier. Visite à Bagatelle. Quelques admirables pièces.

Des Hoppner<sup>2</sup> entre autres qui sont une révélation.

Ensuite Barbey est venu déjeuner. Nous avons causé très longuement et mieux que nous n'avions pu faire depuis longtemps. Je me suis senti de nouveau plus proche de lui, plus confiant.

Le dîner avec Lucien a été plutôt morne ; il avait sommeil, moi aussi, de sorte que nous nous sommes séparés à 9 h ½. Son incompréhension est révoltante. Il ne fait que parler de roman d'imagination. Il a peur que Henriette de Juge n'ait une mauvaise influence en prenant Yvonne au *sérieux*. Les bras m'en tombaient. Je me suis contenté de l'exhorter à la patience, à ne pas discuter son droit et à ne rien brusquer. Je ne comprends que trop qu'Yvonne sente la nécessité d'établir des

---

<sup>7</sup> Louis Jacques Mandé Daguerre (1787-1851) est un dessinateur français.

<sup>8</sup> Élizabeth Louise Armfield (1807-1867) est la grand-mère maternelle de Suzanne Weyher. La mère d'Élizabeth, Sophie Armfield, mourra en 1810, c'est pourquoi « Granny » s'est occupée de sa nièce alors âgée de trois ans.

<sup>9</sup> Avant l'arrivée de Jean et des enfants à Bois-Salair, prévue le mardi 4 juillet 1905.

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger

<sup>2</sup> John Hoppner (1758-1810) est un peintre britannique.

frontières et de le tenir en quarantaine. Mais il ne voit là qu'enfantillage. Il se sent dans son bon droit. Toute cette leçon est perdue. Il faut qu'on lui retape sur les doigts.

Il me semble pourtant qu'entre nous deux une crise de ce genre aurait une autre dignité, un autre respect de soi.

C'est bon à penser – et à ne pas exécuter...

Je t'adore.

Nous serons bientôt l'un contre l'autre.

J.

205- JEAN A SUZANNE

[Lundi] 24 juil[let 1905]<sup>1</sup>

[Paris]

Mon adorée

Rien qu'un mot qui ne te fatiguera pas<sup>2</sup>. Je fais un délicieux voyage ; merveilleux coucher de soleil, pareil à celui que j'eus un soir – il y a six ans revenant à Paris par le même train – Ah bien aimée, quelle différence ! Et comme je sais mieux t'aimer aujourd'hui<sup>3</sup>.

Reste bien étendue sur ton dos – sans rien faire.

J'embrasse tes yeux fermés.

J.

206- SUZANNE A JEAN

[Lundi] 31 juillet [19]05<sup>1</sup>

Bois-Salair

Mon amour adoré, je pense à toi tout le temps, tout le temps. Je suis si fâchée que tu sois parti hier sur la mauvaise impression que tu sais : je crois que j'étais particulièrement fatiguée car hier soir à 9 h ½ le thermomètre n'a pas voulu monter plus haut que 36°3, tandis que ce matin il est monté à 36°8. Tu verras en prenant des fortifiants cet automne je me remettrais bien vite.

Il est sûr que Sabine mourait de faim. Au lieu d'avoir son poids de naissance elle a perdu 200 gr !! Tout en ayant des couches excellentes et ne souffrant de nulle part.

---

<sup>1</sup> Aucune indication de lieu mais nous savons, grâce à une lettre d'André Gide, que Jean se dirige vers Paris : « *Paul [Gide] m'apprend que vous êtes ici. [Paris]* ». (« Vers le 25 juillet 1905 », *Correspondance*, p. 68). Lettre écrite au crayon de bois.

<sup>2</sup> Suzanne a accouché la veille, le dimanche 23 juillet 1905, de son dernier enfant, Sabine Schlumberger.

<sup>3</sup> Six ans auparavant, le 26 juillet 1900, naissait Marc Schlumberger.

<sup>1</sup> Crayon de bois.



Quelle impertinence des Conrad<sup>2</sup>, d'avoir leur premier enfant plus gros que notre troisième !!

Et maintenant pour être bien sage je vais me remettre sur mes oreillers et continuer à penser tout doucement à mon petit homme si bon, si exquis et qui souffre probablement de la chaleur et qui va me revenir tout diminué.

Pardonne ces phrases sans suite ma tête se fatigue vite encore, mais mon amour pour toi plane au-dessus de tout cela.

Ta Suse.

207- SUZANNE A JEAN

[Mardi] 1<sup>er</sup> août [19]05<sup>1</sup>

Bois-Salair

Mon adoré, que c'était bon deux lettres de toi hier soir et une autre ce matin et tu avais pensé dans cette dernière à me dire que cela avait été moins terrible et que ces deux nouvelles opérations suffiraient peut-être<sup>2</sup>.

Je t'envoie ci-inclus une lettre d'Y[vonne]. Je suis très tourmentée, très ballotée par tout cela. Que croire ? Comment agir vis-à-vis d'Y[vonne] ? Nous n'avons l'opinion du D<sup>r</sup> Ballet<sup>3</sup> qu'à travers les parents ou à travers Y[vonne]. Et ces deux cloches sont tellement opposées ! Lequel des deux partis Ballet berce-t-il d'illusions.

Si ce projet n'était pas insensé je te demanderais presque si tu ne pourrais aller, quitte à prolonger d'un jour ton séjour, voir toi-même le D<sup>r</sup> B[allet] avec cette lettre d'Y[vonne] au besoin pour qu'il sache qui tu es (Y[vonne] lui a parlé de nous) et lui demander comment *nous* nous devons agir vis-à-vis d'Y[vonne] et vis-à-vis des parents et de Lucien. Mais ce serait mortellement ennuyeux pour toi et je ne sais où demeure le D<sup>r</sup> B[allet], ni quand il reçoit, etc.

Notre petit crapaud a été énormément plus sage hier et M<sup>me</sup> Bodereau<sup>4</sup> a vu une de ses digestions magnifiques ce matin. Elle n'a pas non plus vomi une goutte de lait hier : donc elle le supporte admirablement et en est satisfaite. Mais je redoute comme la peste d'amener dans notre petit Braffye cette calamiteuse biberonneuse : ce sera un enfer. Enfin ce matin cela semble moins orageux qu'hier !!! Les deux grands sont des amours.

---

<sup>2</sup> Louise Delpech, femme de Conrad Schlumberger, frère de Jean Schlumberger, vient d'accoucher le 30 juillet 1905 de son premier enfant, Anne Schlumberger (1905-1993).

<sup>1</sup> Crayon de bois.

<sup>2</sup> Il s'agit de Marguerite de Witt qui semble avoir des tumeurs. Voir les lettres reclassées du 1<sup>er</sup> et 2 août 1905 écrites par Jean.

<sup>3</sup> Le D<sup>r</sup> Gilbert Ballet (1853-1916) est spécialiste des maladies du système nerveux.

<sup>4</sup> Personne non identifiée.

Je t'assure que Monique ce matin s'est dépêchée de manger sa soupe et de finir vite ses opérations pour venir chez moi et chez grand-mère recevoir ses cadeaux<sup>5</sup>. Avant 8 h ½ elle était prête. Déjà hier paraît-il cette idée la tourmentait et à goûter elle a annoncé à Daisy<sup>6</sup> qu'elle se dépêcherait d'accomplir [*illisible*] le lendemain !

Que n'est-ce sa fête tous les jours.

*Le Mercure de France, Vers et prose* sont arrivés. Dans *Vers et p[rose]* se trouvent *Les Muses* de Claudel<sup>7</sup>.

Je t'aime beaucoup, beaucoup....

Ta Suse.

As-tu pensé à emporter ta drogue fortifiante ?

208- JEAN A SUZANNE

[Mardi 1<sup>er</sup> août 19]05<sup>1</sup>

[Paris]

Femme très chérie,

J'ai vu ce pauvre Théo<sup>2</sup>. Il a eu une vilaine crise depuis que je ne l'ai vu. De la fièvre presque tout le temps et un estomac qui se délabre. Il a dû beaucoup maigrir. Il paraît que son poumon n'a aucunement souffert. Leur petite aussi a eu la fièvre<sup>3</sup> ; les petits Kastler<sup>4</sup> également. C'est un hôpital. Malgré cela le moral pas trop mauvais. Yvonne ne se laissant pas abattre « par esprit de contradiction ». Le reste de ma journée s'est passé en courses.

J'ai même fait une petite folie. J'ai acheté un charmant petit Rousseau dont je suis ravi. Vingt petits volumes en veau. Très décoratif et facile à prendre en poche. J'en suis ravi. Je me suis encore payé un Montaigne en dix petits volumes. Malheureusement les reliures sont laides, sans quoi l'édition serait excellente.

Voici mes plans : Dolléans et Ghéon sont tous les deux en Seine-et-Marne. Je vais donc coucher demain chez D[olléans] à Tilly-sur-Seine (par Ponthierry) et de là j'irai jeudi matin à Bray. J'en reviendrai jeudi soir. Vendredi de bonne heure, opération. À 6 h je t'arrive et je te trouve toute frétilante, les yeux brillants, la bouche amoureuse et fondante.

---

<sup>5</sup> Monique Schlumberger est née le 2 août 1901, c'est donc bientôt son anniversaire.

<sup>6</sup> Une domestique.

<sup>7</sup> On peut lire *Les Muses* de Paul Claudel dans *Vers et prose : recueil trimestriel de littérature*, [en ligne], 1905/06 (T2) - 1905/08, Page consultée le mardi 9 mai 2017. <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k58523192/f5.image>., pp. 7-26.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Théo Sueur.

<sup>3</sup> Jacqueline Sueur.

<sup>4</sup> Roger Kastler (1899-1981) et son frère Jean Kastler (1899-1944) sont les enfants du notaire et collectionneur de timbres Henri Kastler (1863-1957) et de Louise Julia Poletnich (1871-1919).

Et je t'embrasse et je m'en donne...

J.

209- SUZANNE A JEAN

[Mercredi] 2 août [19]05<sup>1</sup>

Bois-Salair

Mon cher petit homme, cela me fait le plus grand bien de t'écrire et d'ailleurs de quoi veux-tu être puni ? Tu as déjà eu plus que ta part de tracas avec ta femme et tes enfants malades et ce nouveau microbe qu'il va falloir élever.

Mon rêve serait d'en faire à ma tête pour cette petite-là sans qu'on s'en mêle. Mon malheur c'est de toujours croire que j'en sais moins que les autres et quand les conseils pleuvent de tous les côtés j'en perds toute initiative et n'ose plus même agir dans aucun sens.

Et peut-être après tout si l'on me laissait faire tranquillement je ne m'en tirerais pas si mal.

J'ai fini de regarder toute la collection de gravures. J'ai lu ce matin toute la revue de la *Quinzaine* dans le *Mercur*<sup>2</sup> et depuis je lis *Les Muses* dans *Vers et prose*.

C'est difficile à lire, je ne comprends pas toujours mais ce que j'en comprends me donne encore plus envie de me débrouiller dans le reste. J'en lis d'ailleurs que quelques lignes à la fois.

Il ne fait plus non plus trop chaud ici et je vais très bien.

Tu ne me dis rien de ton appendicite (?)<sup>3</sup> ?

J'ai tout le temps de penser combien je suis une vilaine femme et toi un délicieux homme cent fois, mille fois supérieur en tout.

Je t'aime avec grande humilité.

Ta Suse.

210- JEAN A SUZANNE

Mercredi [2 août 1905]<sup>1</sup>

[Vers Tilly-sur-Seine]

Vite deux lignes griffonnées.

---

<sup>1</sup> Crayon de bois.

<sup>2</sup> Voir la Revue de la Quinzaine. « Épilogues : Dialogue des Amateurs ». *Mercur de France* [en ligne], T. 56, n° 195, 1<sup>er</sup> août 1905.

Page consultée le 6 octobre 2017. <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1055262/f102.item.r=quinzaine> pp. 422-480.

<sup>3</sup> Jean souffre en réalité d'une « intoxication générale », comme il l'écrira dans sa lettre du 4 août 1905.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée.

Je pars pour chez Dolléans. Je t'envoie ce mot de Papa, si l'on pouvait s'y attendre ! Je crois en effet que l'opération est très facile, mais c'est tout de même une ennuyeuse histoire.

Et surtout par l'état qu'elle révélera peut-être. Je sais bien qu'il y a des tumeurs bénignes...

Le lettre de M<sup>me</sup> Doll disait que tout bien considéré il serait prématuré de tenter un rapprochement cet été, que son fils veut travailler et préfère ne rien entreprendre avant l'hiver ou le printemps.

J'ai dîné hier avec Bramson. Toujours le même.

A peine j'ai le temps de te dire que je t'aime, mais cela tu le sais, tu commences à le savoir.

Ton homme.

J.

211- SUZANNE A JEAN [1]

[Jeudi 3] août [19]05<sup>1</sup>

[Bois-Salair]

Mon amour, je viens de recevoir la dépêche du V[al]-R[icher] disant que l'op[ération] a eu lieu ce matin et a bien réussi<sup>2</sup>, je pense que tu as la même et d'ailleurs te l'ai-je renvoyée, étant à Bray<sup>3</sup> aujourd'hui tu ne l'aurais pas eu avant la lettre.

Si tu vas passer quelques jours au V[al]-R[icher] mieux vaudrait pour toi et pour éviter tous ces voyages que tu y ailles directement demain.

Tu comprends, même si tu voulais y rester huit à dix jours à cause de tes parents, je ne serais pas assez égoïste pour ne pas savoir t'attendre jusqu'à la fin de la semaine prochaine. Réfléchis-y bien et télégraphie si tu n'arrives pas demain soir.

Seulement si tu vas là-bas d'abord quelque temps, écris-moi de longues lettres bien détaillées sur tout ce que t'as dit ton médecin, sur *comment tu vas*, comment tu as trouvé Mère, tes journées à Bray, à Tilly, chez Théo<sup>4</sup> etc., etc.

Je t'aime beaucoup, beaucoup, immensément.

Ta Suze.

Pour ta santé je serais plus tranquille que tu reviennes en passant par le V[al]-R[icher], car ce serait bien moins fatigant, cela éviterait un voyage et le plus long, celui de Paris à Mayenne.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Il existe deux lettres datées du 3 août 1905 écrites par Suzanne. Lettre écrite au crayon de bois.

<sup>2</sup> L'opération de Marguerite de Witt.

<sup>3</sup> À Bray-sur-Seine chez Henri Ghéon.

<sup>4</sup> Théo Sueur.

[Bois-Salair]

Mon amour aimé.

Je suis tout émue par cette lettre de Père. Cette pauvre Mère n'avait pas besoin de cela. Je pense que tu iras passer quelques jours auprès de tes parents, cela leur fera du bien et tu seras mieux à même en voyant Mère et les médecins de juger de ce qui en est. Mais il me semble qu'il y a heureusement tout lieu de croire que cette tumeur est sans gravité. L'opération d'Hervé est faite et il était temps paraît-il, l'appendice avait déjà un abcès et assez ancien disent les médecins<sup>2</sup>. Enfin tout va bien.

On a repesé Sabine ce matin. Elle a repris 145 gr en trois jours avec cette augmentation de lait. Elle est vraiment drôle cette petite, par moment elle regarde avec des yeux déjà intelligents.

Je crois que nous pouvons nous consoler en nous disant qu'au moins nous n'avons pas fait là de la trop mauvaise besogne.

Tu es un amour de m'avoir envoyé cette photo. Cela ne rend pas tout à fait mais c'est bien tout de même. Seulement il ne faut pas me pourrir !

Je t'aime d'un grand amour enveloppant.

Ta Suze.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Crayon de bois.

<sup>2</sup> Hervé Hoffet, le fils d'Alice Weyher et de Georges Hoffet, s'est lui aussi fait opérer, mais de l'appendicite, à la Clinique des Sœurs S<sup>te</sup> Marthe, Montée du Chemin vert, à Lyon.

Mon amour

Comme je te l'ai télégraphié, je n'ai pas reçu l'une de tes lettres, celle que tu as écrite mercredi. J'avais dit que jeudi l'on n'envoie plus les lettres à Bray et cela a été fait quand même. J'espère qu'elle ne contenait rien d'essentiel.

Ce matin je reçois deux mots de toi. J'apprends par toi que l'opération a eu lieu. Je croyais fermement que ce n'était que pour la semaine prochaine.

Dans ce cas je crois vraiment plus gentil de rentrer par le Val-Richer. J'y passerai la journée de demain et te rejoindrai dimanche. Ce qui me peine c'est de te laisser seule deux jours de plus. J'ai peur que tu ne m'y engages qu'en prenant beaucoup sur toi. Voilà si longtemps que tu te montres courageuse et résignée que tu dois être à bout. La seule chose qui doit te consoler un peu, c'est que je ne le fais pas exprès. Si encore les parents savaient que je n'étais à Paris que forcé ! Ils pensent que j'y suis pour mes petites affaires et ne comprendront pas que je te laisse pour cela et ne puisse en faire autant pour eux.

Je déplore que Ballet ne soit pas là. Il est absent pour deux mois. Sans quoi je l'aurais vu. Nous pourrions lui écrire. Il se peut qu'il ne parle de la sorte à Yvonne que pour se les concilier en attendant qu'elle soit guérie.

Ne t'inquiète pas pour ce qui est de moi. Le docteur prétend que mon état vient d'une petite intoxication générale. C'est la même chose que les boutons que j'ai au front, aux épaules et l'eczéma qui me démange autre part. Ennuyeux, peut-être long, mais sans la plus légère gravité. Je vais prendre de l'iode, peut-être des bains de Salies.

Ma journée chez Ghéon fut excellente. Il m'a lu le second acte de *L'Eau de Vie*<sup>2</sup>. Excellent. Il y a crescendo du premier au second et il y en aura encore de là au troisième. C'est une œuvre forte. Je suis rentré le soir à minuit et je vais un peu ronfler cet après-midi pour me rattraper.

A ma stupéfaction j'ai trouvé ce matin Justin<sup>3</sup>, de passage.

Que te dire encore ? J'ai le cœur gros à songer que tu m'attendais ce soir à 6 h si encore j'avais su plus tôt. J'aurais peut-être pu prendre un train un peu moins tard et repartir dès demain... Si tu savais comme je te sais gré d'être si raisonnable ! Je tâcherai que tu n'aies plus besoin de l'être tant !

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée.

<sup>2</sup> *L'Eau-de-Vie* est une pièce de théâtre, qualifiée de rustique, en trois actes, sur les ravages et conséquences de l'alcoolisme qu'Henri Ghéon a commencée à écrire en 1899 et qu'il lira à Jean le jeudi 3 août 1905. La pièce sera représentée pour la première fois au Théâtre des Arts en novembre 1911, puis le 23 avril 1914 au *Théâtre du Vieux-Colombier*. La mise en scène sera assurée par Jacques Copeau, qui jouera le rôle de Martin. Les décors seront de Francis Jourdain. Charles Dullin jouera le rôle de Fossard et Suzanne Bing celui de Lucas.

<sup>3</sup> Poussielgue.

Tu ne me dis rien de ta santé.  
Inutile de m'écrire demain. Je ne recevrai sans doute plus.  
Je dévore ta chère figure, tes yeux qui rient. Je t'aime plus que tout.  
La nurse seule peut te rendre un peu jalouse.  
Heureusement que tu ne peux lui crever les yeux.  
J.

214- SUZANNE A JEAN

[Vendredi 4] août [19]05<sup>1</sup>

Bois-Salair

Mon amour, je t'envoie par le même courrier un tas de paperasses de tes banquiers.

Je suis dans une inquiétude énorme depuis hier soir : figure toi que cet imbécile de cocher a imaginé, n'ayant pas trouvé de boîte en bois à Mayenne, de mettre mon paquet emballé je ne sais comment, sans cachets, sans valeur déclarée au chemin de fer. Il a prétendu que tu lui avais dit de trouver une boîte et après d'envoyer le paquet par le chemin de fer. Ment-il ? Ou lui as-tu mal expliqué ? J'écris à M<sup>me</sup> Decourcelle<sup>2</sup> pour que dès qu'elle les aura reçues elle m'écrive pour me rassurer.

Je me suis levée cinq minutes ce matin pour faire mon lit. J'ai peur de n'être pas très fière demain sur mes jambes tant j'y avais de vertiges ce matin. Mais lundi ce sera je pense déjà beaucoup mieux.

Je doute que tu puisses travailler au V[al]-R[icher] en n'y passant que quelques jours. Père t'agrippera ou les uns ou les autres. Et puis le changement d'atmosphère t'est toujours néfaste les premiers jours pour ton travail.

Tu sais combien je t'aime, et c'est une chose souvent si violente en moi et si submergeante que j'y reste comme une noyée et ne puis rien en exprimer.

Rien encore de Ballet et Y[vonne] arrive mardi !!!

Un baiser de tout mon corps.

Ta Suze.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée.

<sup>2</sup> M<sup>me</sup> Decourcelle est une couturière. Voir aussi la lettre du 5 novembre 1907 écrite par Jean.

[Bois-Salair]

Mon amour si follement aimé je pense que Rigodon c'est Ballet. Tu y aurais donc été si ç'avait été possible !?

J'étais très agitée hier, cette dépêche venant si tôt après la première nouvelle qu'une opération était nécessaire, ne sachant où te prendre, ennuyée que tu n'aies pu être au V[al]-R[icher] à ce moment. Je suis contente que tu y ailles tout de suite.

Restes-y tant que tu feras du bien à Mère, Père et Pauline.

Je suis sûre que cette pauvre petite a dû être très secouée. Tu sais que ta petite femme n'est pas toujours très raisonnable mais quand il le faut elle sait l'être.

Je t'ai écrit tous les jours, je ne sais où aura été ma lettre de mercredi. Je ne sais ce que je t'y disais. Probablement toujours que je t'y aimais.

Je t'envoie ci-inclus cette lettre de Nurse Rose. Dans une lettre à moi elle me dit que tu lui avais offert de lui prêter 300 frs. Comme tu ne m'en avais rien dit je te renvoie cette lettre qui était incluse dans la mienne.

J'ai peur que toutes ces lettres que j'écris ne partent pas à temps pour la Normandie.

Je t'aime tellement je me blottis tout doucement contre toi et là j'y oublie tout, tout...

Ta Suze.

---

<sup>1</sup> Il existe deux lettres datées du 5 août 1905 écrites par Suzanne. Crayon de bois.



Bois-Salair

Mon amour de petit homme,

Comme je suis presque sûre que tu ne reviendras pas demain je t'écris tout de même<sup>2</sup>. Je commence à croire qu'on ne te savait pas à Paris. Une lettre de Père est arrivée pour toi ce matin. J'ai hésité à l'ouvrir pour avoir des nouvelles, et après réflexion je ne l'ai quand même pas fait ne sachant si elle ne contiendrait pas des choses que Père aimerait autant que je ne susse pas, aussi je te la renvoie.

Mais je suis bien impatiente d'avoir quelques détails.

Par une lettre reçue ce matin de tante Jeanne je vois qu'elle n'était pas non plus au V[al]-R[icher]. Cela m'ennuie d'autant plus que tu n'y aies pas été.

Hervé est à présent hors de danger n'ayant eu que très peu de fièvre.

Pourrais-tu écrire, quitte à m'écrire dix lignes de moins, à Georges un petit mot disant que tu es heureux de la réussite de l'opér[ation] d'Hervé. Écris-lui : Clinique des Sœurs S<sup>te</sup> Marthe, Montée du Chemin vert, Lyon. Cela lui arrivera plus vite qu'à Vallombreuse où il ne fait que coucher.

J'avais pensé aussi que nous pourrions écrire à Ballet. Ce sera moins bien mais je crois que ce sera utile, nous en parlerons.

Que voilà une lettre sèche, mais pense que mes baisers valent mieux que mes lettres.

Il faut encore que j'écrive aujourd'hui à tante Jeanne et à Alice. Avec toutes ces op[érations], toi absent, j'écris au moins trois lettres par jour.

Les gosses vont bien. Mes esprits sont bons, surtout après une délicieuse longue lettre comme la tienne de ce matin.

Et ton appendicite ?

Je ne suis pas bien jalouse de la Nurse : c'est elle qui me rend fière de mon homme aussi n'ai-je pas le droit de trop lui en vouloir lorsqu'elle me l'accapare.

Pourquoi a-t-on fait si vite l'op[ération] de Mère ? Cela pressait-il tant ? Tâche de voir Oury<sup>3</sup> seul. On n'aura peut-être pas tout dit à Père. J'espère que oui pourtant et que cette tumeur n'était pas de nature mauvaise.

Comment est Pauline qui soigne Mère etc.

---

<sup>1</sup> Crayon de bois.

<sup>2</sup> Jean reviendra tout de même le dimanche 6 août 1905 car leur correspondance s'interrompt jusqu'au 10 août 1905.

<sup>3</sup> Le D<sup>r</sup> Oury exerce depuis 1898 à Lisieux dans le Calvados. (Voir *Le Guide Rosenwald*, [en ligne], 1905 (A19), page consultée le 16 avril 2018, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k98125419/f468.item>, p. 436).

Ne pense pas trop à ta petite femme si tu es nécessaire là-bas.

Je t'aime, t'aime, t'aime, t'aime.

Ta Suze.

217- JEAN A SUZANNE

[Vendredi] 11 août [1905]<sup>1</sup>

Caen

Mon adorée

J'emporte la tiédeur de tes baisers endormis. Encore une fois il faut que je t'abandonne et que tu me laisses faire sans te plaindre. Si je me lamente d'avoir une femme encombrante, tu pourras me fermer le bec.

J'ai fort bien travaillé jusqu'ici. Deux pleines pages qui sont bien venues<sup>2</sup>. Je voudrais ne pas m'interrompre au Val-Richer. J'ai hâte d'être au bout.

Veille à ce que l'orge soit remise à Lina<sup>3</sup>.

Je t'aime de grande déraisonnable tendresse.

J.

218- SUZANNE A JEAN

[Vendredi] 11 août [19]05<sup>1</sup>

[Bois-Salair]

Mon vieux chat chéri

Chaque fois que tu pars c'est comme les pelletées de terre qu'on fera tomber sur mon cercueil et je resterai ainsi comme un pauvre petit cadavre jusqu'à lundi<sup>2</sup>.

Je n'ai rien du tout à te dire. Je t'écris seulement pour que tu sois bien sûr que je t'aime. Tu avais l'air aussi de bien m'aimer hier soir !... !.....

N'oublie pas mesures tapis escalier Braffye.

Ta Suze.

---

<sup>1</sup> Crayon de bois.

<sup>2</sup> Jean confectionne toujours son *Heureux qui comme Ulysse*.

<sup>3</sup> Une domestique.

<sup>1</sup> Crayon de bois.

<sup>2</sup> Jean reviendra le dimanche 13 août 1905 et restera jusqu'au mardi 29 août 1905.

[Val-Richer]

Mon rat aimé

Je vais ce soir te faire une petite surprise en t'envoyant certaine dépêche. Mon séjour sera suffisant tel quel. J'ai déjà beaucoup vu Maman hier et ce matin. En partant par le second train, elle m'aura encore demain matin. J'attendrai deux heures à Caen.

Cyrille<sup>2</sup> m'en consolera à défaut des antiquaires dont les échoppes seront closes.

Maman est transformée, parle comme tout le monde, s'occupe de tout, lit, dicte des lettres. Elle va descendre cet après-midi.

Rien de neuf à Braffye. J'y ai été avec Papa. Il va sans doute nous reprendre une partie du pré. C'est trop incommode à exploiter. Mais comme tu recevras cette lettre par la seconde poste, pas la peine que j'explique longuement.

Je serai donc là pour les retrouvailles de ma dame, pour lui assurer un tendre accueil dans l'alcôve légitime, une chaufferette souple et complaisante où allonger son corps, chauffer ses pieds et calmer le vide de ses bras qui n'ont rien à presser.

Je t'aime et t'aime.

J.

---

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Le protagoniste de son roman *Heureux qui comme Ulysse*.

220- JEAN A SUZANNE

[Mercredi] 30 août [1905]<sup>1</sup>

[Paris]

Je pense que vous vous êtes bien éblouis à regarder le soleil<sup>2</sup>. Je l'ai fort consciencieusement observé, mais sans surprendre autour de moi le moindre phénomène étonnant : chiens qui se tapissent, vaches qui meuglent etc. Je m'imagine que tu as dû avoir des oppressions !

J'ai tout bonnement travaillé. Que mes phrases sont gauches, naïves, j'aurai beau corriger ! De temps en temps il y a une de ces bonnes pages où les mots volent, sans un choc ; sans mollesse non plus, à coups d'ailes nerveuses. Le commencement est décidément meilleur. C'est ce qui a été écrit le plus lentement et qui semble le moins lent. Le reste manque de frémissement, d'inquiétude. Je serais pourtant heureux de consulter Gide avant de remanier tout cela<sup>3</sup>.

Profite de mon absence pour voir un peu Yvonne. Elle envenimera moins son état à en parler qu'à le ruminer toute seule. Je sais bien qu'elle t'énerve quelquefois – mais elle a des excuses.

Je tâcherai de te mettre un mot ce soir si j'apprends quelque chose de mes mouvements.

Je t'embrasse, mon admirable dame chérie.

Je crains que tu aies pas trop peu d'inquiétudes sur l'emploi de mon temps. Je vais avoir le sort de Lucien.

Ton J.

221- SUZANNE A JEAN

[Mercredi] 30 août [19]05

[Bois-Salair]

Mon petit homme aimé, nous avons admirablement vu l'éclipse, Marco aussi sur mes genoux. C'est pendant ce temps qu'est arrivée la dépêche d'Élisabeth.

---

<sup>1</sup> Crayon de bois.

<sup>2</sup> Le mercredi 30 août 1905, il y eut une éclipse solaire totale. (Voir *L'Astronomie : revue mensuelle d'astronomie, de météorologie et de physique du globe et bulletin de la Société astronomique de France*, [en ligne], janvier-décembre 1905.

Page consultée le 16 avril 2018, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k96408857/f30.image>.

<sup>3</sup> Néanmoins, André Gide écrira dans sa lettre du 28 août 1905 : « *Je suis heureux des nouvelles que vous me donnez ! Et de savoir achevé votre roman.* » Pourtant, Jean ne semble pas pleinement satisfait de son *Heureux qui comme Ulysse...* Ainsi, dans sa lettre du 23 mars 1906, il demandera de l'aide à Gide afin que les épreuves soient corrigées à temps pour une publication prochaine dans les *Cahiers de la Quinzaine* : « *Tant pis. J'y tiens trop pour hésiter à vous en embêter. Mon roman, disiez-vous à Braffye, vous tenait assez à cœur pour qu'il vous intéressât de relire avec moi les épreuves. J'ai fait fond sur votre promesse... Il faudrait pour m'y faire renoncer la crainte d'interrompre votre travail.* » (Voir leur *Correspondance*, pp. 70-88). *Heureux qui comme Ulysse* finira par être édité le 29 mai 1906 dans le dix-septième cahier de la septième série, pp. 105-99.

Naturellement la famille s'affole, Maman surtout je dois dire car le reste de nous préférons croire que la dépêche dit la vérité et qu'elle n'a qu'un pied foulé. Ce ne sera pas très amusant sans doute pour toi de voyager avec les enfants Poussielgue mais c'est moi qui l'ai proposé, aussi il ne faut pas m'en vouloir.

Autre chose à prendre rue d'Assas c'est une bouteille de Poudre intime de Lebrun dans le cabinet de toilette.

Sur ce je te dévore de baisers.

Ta Suze.

222- SUZANNE A JEAN

[Jeudi] 31 août [19]05

Bois-Salair

Mon amour adoré, je me suis permis d'ouvrir cette lettre A[ndré] Gide, voyant qu'elle avait été à Paris et pensant que je pourrai te télégraphier son contenu comme je l'ai fait.

Vas-tu rester jusqu'à lundi si les enfants Poussielgue arrivent avec Justin ? J'ai beaucoup de peine à faire patienter Y[vonne] jusqu'à son départ pour faire ce que tu sais. Hier soir elle voulait le faire tout de suite ! Mais je crois que ce serait une grande erreur. D'abord il vaut mieux discuter ces choses par lettres, chacun est plus calme et pèse mieux ce qu'il dit. Puis à Braffye j'espère retrouver quelques visibles lettres d'Y[vonne] utiles à produire au moment voulu. Et enfin je ne crois pas inutile que les parents à ce moment de crise soient entourés et peut-être que mes sœurs pourront être, si elles prennent le parti d'Y[vonne], un appui pour elle auprès des parents. Mais que tout cela va être pénible. Des deux côtés on va souffrir et j'ai horreur de voir les gens souffrir.

Ça ne va pas être un automne gai, d'ailleurs cela ne l'est guère depuis le commencement de cette histoire.

Hier Y[vonne] a tout dit à Blanche<sup>1</sup> et elle l'a pour elle naturellement.

Il n'y a pas beaucoup de danger que tu aies le sort de Lucien. Car par toi j'aurai au moins connu les frissons de volupté et cela ne s'oublie pas et puis tu ne deviendras pas eunuque d'esprit. Et enfin par-dessus tout j'espère bien que tu vas guérir promptement.

Je t'adore tellement tellement.

Ta Suze<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Blanche Denis (1873-?) est une cousine de Suzanne.

<sup>2</sup> La correspondance entre Jean et Suzanne s'interrompt du 1<sup>er</sup> septembre 1905 au 17 janvier 1906 inclus. Le couple se fixera durant cette période au Val-Richer.

## SANS DATE 1905

223- JEAN A SUZANNE

[pas de date, classée dans 1905]<sup>1</sup>

Au Mans un café au lait m'a tout requinqué.

Je me suis mis à travailler et près de deux pages se sont dévidées. Je vais donc pouvoir ne rien faire cette après-midi.

Le voyage n'est pas trop long ; il fait frais.

Me voilà plongé dans *La Religieuse* de Diderot<sup>2</sup> que j'achève. C'est une grande déception pour le style il n'y a pas cette vivacité de *Jacques le Fataliste*<sup>3</sup>.

Je t'aime.

Ton homme.

---

<sup>1</sup> Lettre écrite au crayon de bois.

<sup>2</sup> *La Religieuse* est un roman publié à titre posthume en 1796 de Denis Diderot.

<sup>3</sup> Il s'agit de *Jacques le fataliste et son maître*, célèbre roman de Denis Diderot, également publié en 1796.

## 1906

224- JEAN A SUZANNE

[Jeudi 18 janvier 1906]<sup>1</sup>

[En train pour Vienne *via* Munich]

Mon amour

Un baiser à ton réveil.

Je veux que tu travailles. Va chez ton médecin.

Je suis tout chose de te laisser avec des larmes dans tes chers yeux. Je les embrasse encore et encore.

J.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée.

225- JEAN A SUZANNE [1]

[Vendredi] 19 janvier 1906<sup>1</sup>

[En train pour Vienne *via* Munich]

Mon pauvre amour

J'étais bien bouleversé hier au soir en voyant les sanglots que tu prenais tant de mal à retenir. André en était tout ému. Je me maudissais d'être cruel – et pourtant, non, il faut. Seulement c'est encore moi qui prends la bonne part et qui te laisse la mauvaise.

J'écris entre la frontière et Strasbourg<sup>2</sup>, pour de là t'envoyer ce mot. Bonne nuit, chacun disposant d'une banquette. Malgré ce confort, peu dormi. À la douane, aperçu Maurice Oesinger<sup>3</sup> qui déglutitionnait<sup>4</sup> du café au lait. Une plante verte en fer blanc me dissimulait de sorte qu'au lieu d'une conversation fastidieuse, je puis écrire à mon amoureuse petite femme.

Tu vas travailler, aller voir M<sup>me</sup> Gide<sup>5</sup> qui t'attend. Oublie cette lugubre journée d'hier. J'ai peu de connaissances des femmes ! Sans quoi j'eusse gardé pour la dernière heure ce qui, prodigué le matin, nous avait tous les deux énervés.

Voilà. J'ai encore une heure à dormir et j'en profite.

Si je t'aime !

J.

226- SUZANNE A JEAN [1]

[Vendredi] 19 janvier [19]06<sup>1</sup>

Paris

Mon tellement follement aimé, il ne faut pas trop m'en vouloir si par moment j'ai de grandes tristesses irraisonnables. S'il y a beaucoup de soleil en moi c'est parce qu'il y a souvent aussi des ombres profondes. Hier j'étais toute oppressée de tristesse, indéfinissable ; c'était comme l'angoisse de quelque cataclysme obscurément pressenti. Et ce matin je te suis éperdument en pensée, cherchant à m'imaginer où tu es, ce que tu fais.

---

<sup>1</sup> Il existe deux lettres datées du 19 janvier 1906 écrites par Jean. Sur l'enveloppe il est écrit : Madame Schlumberger, 78 rue d'Assas, Paris. « *En douane à Avricourt. Ahabtike – Ahabtike ! Toujours la même chose. J.* »

<sup>2</sup> Jean Schlumberger et André Gide sont partis la veille « [...] pour Vienne, via Munich, pour assister aux dernières répétitions et à la première du Roi Candaule, mis en scène par Richard Vallentin, un élève de Max Reinhardt, au Volkstheater ». (Voir Frank Lestringant, *André Gide l'inquisiteur*, T. I., *op. cit.*, p. 564).

<sup>3</sup> Maurice Oesinger est un manufacturier. Son frère Henri Oesinger est un propriétaire à Strasbourg.

<sup>4</sup> *Sic.*

<sup>5</sup> Madeleine Gide (1867-1938), de son nom de jeune fille Rondeaux, est la femme d'André Gide. Elle est scrupuleusement décrite par Jean Schlumberger dans *Madeleine et André Gide* (Gallimard, 1956), qualifié de « *chef d'œuvre de biographie spirituelle* » par François Mauriac dans ses *Mémoires Intérieurs* (Flammarion, 1959). Les deux femmes se rapprocheront et deviendront amies au rythme des escapades de leurs maris.

<sup>1</sup> Il existe deux lettres datées du 19 janvier 1906 écrites par Suzanne.



D'ailleurs hier soir je suis partie en réalité avec toi et je crois que tu l'as compris et m'a emportée toute blottie en toi. Ce qui reste de moi ici n'est qu'un pauvre petit être tout recroquevillé, tout mutilé. Ce qui m'affole aussi c'est de te sentir si loin, de ne pas savoir ton adresse avant quatre à cinq jours pour pouvoir te télégraphier s'il se passait quelque chose. Je serai déjà plus tranquille lorsque je te saurai à Vienne.

Ce qui m'inquiète aussi c'est que tu n'arrives pas à dormir assez et que tu ne t'éreintes. Dire que tu vas t'occuper de tout, faire du thé pour deux comme quand nous voyageons ensemble et que cette fois-ci ton double va être André Gide ! J'espère que quelquefois il ne pourra pas t'accompagner dans tes courses et que tu te sentiras seul alors.

Pardonne-moi de t'aimer trop : il t'aurait fallu une femme religieuse qui eût partagé entre son Dieu et son mari....

Hier soir j'étais rentrée à 11 h 10. L'escalier était éteint ; j'ai assez mal dormi et ai fait des cauchemars : murs et plafond de ton cabinet à Braffye s'écroulaient, puis tu partais en voyage en bateau par une tempête épouvantable et je restais terrifiée.

Je ne sais vraiment ce que je vais faire aujourd'hui. C'est inutile que j'aie travaillé, je ne ferai rien de bon aujourd'hui, j'ai la tête trop lourde. Peut-être pour ne pas tout à fait perdre mon temps irai-je au Louvre voir de la peinture pour m'exciter au travail pour demain.

Les mioches sont insupportables, Monique tousse beaucoup et Marco un peu. Ils n'ont pas été à leur école ce matin : d'ailleurs Marco ne voulait pas y aller sans Monique.

Il est à présent 1 h ½ ici, pour toi 2 h ½ et tu roules toujours. Mon amour, je *veux* être contente que tu fasses ce voyage et que tu voies des gens intéressants mais n'empêche que j'ai une furieuse envie de lancer les gens par la fenêtre à commencer par les enfants qui bavardent et m'empêchent d'écrire, je les bouscule et me fâche après contre moi-même d'être si irritable.

Je viens d'ouvrir une lettre de ta tante Caroline<sup>2</sup> n'y pensant découvrir aucun mystère, elle te donne l'adresse de Gaspard<sup>3</sup> à Munich « 28 Giselastr[aße] » et dit qu'elle l'a prévenu que tu irais peut-être le voir.

Ci-inclus aussi un faire-part Gilligan<sup>4</sup> : est-ce le vieux père ?

Mon petit homme à moi, je voudrais me transformer en lit ce soir et être portée d'un trait dans ta chambre à l'hôtel de Munich<sup>5</sup>. Que je te serrerais dans mes bras, comme tes yeux me regardant tendrement dissiperaient vite le brouillard dans lequel je me sens aujourd'hui.

---

<sup>2</sup> Caroline Trautmann.

<sup>3</sup> Gaspard Schlumberger (1883-1948) est l'un des enfants d'Ernest Schlumberger (oncle de Jean) et de Caroline Trautmann. Il se maria le 8 février 1908 en Alsace avec Herrad Emma de Turckheim (1888-1974).

<sup>4</sup> Georges Goyer Gilligan (1821-1906), tanneur, vient de mourir. Voir la seconde lettre du 19 janvier 1906 écrite par Suzanne.

Quand avais-tu donc écrit le petit mot que j'ai reçu ce matin il m'a fait tout de même plaisir.

Voilà une lettre qui ne t'apporte rien de bien nouveau et cela va tomber comme un sirop fade dans une existence agitée et excitante. C'est tout de même peut-être quelque chose que le don de tout son être que vous a fait une femme ??

Je t'embrasse tout le long de ton cher corps et sur tes yeux aimés.

Ta Suze.

227- SUZANNE A JEAN [2]

[Vendredi] 19 janvier [19]06

Paris

Mon cher, cher amour, je me mets à t'écrire ce soir pour être sûre de t'envoyer une bonne lettre. J'avais pourtant promis de ne pas t'écrire ; seulement à la réflexion il me semble plus prudent de le faire, le sevrage risquant de s'effectuer trop facilement. Et somme toute le système d'enfoncer mes griffes solidement en toi réussissant assez bien je ne vois pas la nécessité d'en changer.

Cet après-midi je n'ai ni été au Louvre, ni à l'atelier<sup>1</sup> ; j'ai été chez Madeleine Gide, seul être qui me fût sympathique à ce moment. J'ai trouvé une femme dans le même état que moi, toute désemparée, toute lugubre ; tout ce que je t'ai dit hier dans cette journée terrible elle l'a dit à son mari : on dirait que toutes les deux nous aimons de la même façon. Elle trouve aussi comme moi que le retour de pareilles expéditions a un caractère pénible pendant assez longtemps : le sentiment poignant d'un blanc dans la vie commune, de jours qui n'ont pas été vécus ensemble, de souvenirs qu'on n'a pas en commun. C'est revivre pendant quelques jours cette sensation si aigüe des premiers mois de mariage avec rien derrière soi dont on puisse se rappeler ensemble et que l'on puisse évoquer par un mot. Cela nous a un peu remonté toutes deux de mêler notre tristesse. Madeleine va acheter un guide pour que nous puissions vous suivre tant bien que mal dans votre voyage. Nous avons un peu ri à l'idée de la tête que vous feriez si nous débarquions à l'improviste toutes les deux à Vienne. Et au fond, tout au fond de moi-même, je me dis qu'après tout, qui sait peut-être ne seraient-elles pas si mauvaises les têtes que vous feriez.

Mon amour, mon amour, voilà ta lettre de Strasbourg et le petit mot d'Avricourt : j'en suis toute tremblante d'émotion. Je n'entrevois qu'une lettre peut-être possible pour demain, mais je ne m'attendais à rien ce soir. Que tu es gentil !!!!!!!!!!! Oui, travailler, je me mettrai à travailler demain, mais je commencerai une autre nature morte : tant pis pour les carottes : cette bouteille, ce pot, ce chou-fleur me resteront sinistres. Je ne pourrai les revoir qu'avec un arrière-goût de cauchemar ; leur

---

<sup>5</sup> Jean et André résident à l'Hotel Vier Jahreszeiten Kempinski München, Maximilianstrasse 17, 80 539 München.

<sup>1</sup> L'atelier du 23, rue Boissonade, à Paris.

seule vue m'évoquerait la journée d'hier, comme tel ou tel de mes ouvrages évoque pour moi telle lecture que j'ai écoutée en y travaillant. Sais-tu ce que j'ai fait ce soir pour étouffer le silence que je sens autour de moi, j'ai joué du piano pendant plus d'une heure, le Pergolèse<sup>2</sup> et les morceaux d'orgue de Franck<sup>3</sup>. Cela m'est arrivé quelquefois déjà lorsqu'il y avait trop longtemps que je n'avais entendu de la musique et que le besoin en montait en moi... et quand je te savais sûrement à l'autre bout de Paris.

C'est extraordinaire comme de vivre surtout de sensations sans penser à les formuler a fait que c'est seulement l'autre soir que tout d'un coup ma tristesse de ne pas t'entendre plus souvent faire de la musique a pris corps et t'a été formulée. Tu me diras alors : « Tu vois bien que tu ne me dis pas tout ce que tu penses. » Mais c'est justement qu'il y a des choses que je ne *pense* pas qui existe dans ma moitié sensitive et que mon autre moitié ignore. Peut-être y a-t-il d'autres choses que j'éprouve souvent mais dont je n'ai pas conscience. Comment pourrais-je donc te les faire connaître si je les ignore moi-même.

Il est dix heures et demie : je veux encore parcourir *l'Art décoratif, Vers et prose, Le Temps* qu'on vient de m'apporter et puis après dormir, dormir pour que la seconde nuit soit bien vite passée.

Demain j'ajouterais encore quelques lignes.

Samedi matin

Je suis décidément qu'une terriblement faible petite femme : après un sommeil agité je me suis réveillée avec ce même poids lourd et des larmes dans les yeux. Ô ces souvenirs communs que tu vas conserver avec André Gide de ce voyage, ces émotions d'art communes et même jusqu'à ces toutes petites choses inconscientes comme certaines lumières, certaines odeurs qui vous font revivre d'une façon aigüe vos souvenirs, depuis la vue de tableaux, monuments, jusqu'au papier même des chambres d'hôtel en passant par le souvenir des types vus, de la qualité même de l'atmosphère, d'une conversation etc., etc... Je ne devrais pas peut-être te dire tout cela mais alors que te dirais-je ? Et puis ne le dis-tu pas toi-même si un jour tu crois qu'*il faut* que tu trompes ou abandonnes ta femme tu le feras. Je suis méchante, mais je suis tellement triste et je m'en veux de l'être et de te le dire.

Je sens que cela va être une période de cessation de vie pour moi pendant ces jours. Je ne peux que te suivre follement en pensée, imaginant avec fièvre les endroits où tu passes, le genre de vie que tu vas mener, et tout fuit insaisissable dans mon imagination ; je ne puis me fixer sur rien de net et c'est infiniment douloureux.

---

<sup>2</sup> Jean-Baptiste Pergolèse (1710-1736) est le compositeur du premier opéra-bouffe *La Servante maîtresse*.

<sup>3</sup> César Franck (1822-1890) est un compositeur belge qui fera carrière en France.

Aujourd'hui je vais faire de vains efforts pour aller peindre puis j'irai tard, très tard rue Pierre-Charron pour n'y rester pas longtemps et souhaiter la fête de Mère<sup>4</sup>. Et après le dîner j'irai trouver Madeleine Gide pour pouvoir parler de vous : j'espère qu'elle aura le guide et peut-être aussi quelques nouvelles. C'est la seule chose qui me fera un peu plaisir de la journée.

Je suis d'une telle impressionnabilité en ce moment que de lire hier soir dans *Le Temps* la rupture entre la France et le Venezuela qui serait, dit-on, au contraire très bien avec l'Allemagne, m'a toute angoissée<sup>5</sup>.

Pour terminer cette lettre lamentable je te dirais que Marco et Monique toussent ; que Marco était très pâle ce matin et se plaignait de mal d'estomac. Je vais faire mon possible pour eux. Sabine a augmenté de 110 gr cette dernière semaine.

Pour ne pas augmenter cette lettre volumineuse, voilà le texte du faire-part Gilligan oublié hier :

« *In loving memory of Georges Goyer Gilligan who entered upon rest on Friday January 12<sup>th</sup> 1906 at Castle Hill, Beading, in the 85<sup>th</sup> year of his age*<sup>6</sup>. »

Et maintenant que te dire que tu ne saches que trop hélas que je t'aime avec extravagance et que tu es toute ma raison d'exister. Plaignez-vous d'avoir des femmes trop amoureuses mais soyez-en fiers aussi. Tu feras, n'est-ce pas, ton possible pour ne pas me rendre compte du squelette seulement de ce voyage, mais de la vie même ; et puis même s'il y a des choses cruelles à me dire dis-les moi tout de même ; j'aime mieux souffrir que de ne pas *vivre* avec toi et de toi. Je voudrais te donner par des mots à travers toute cette distance juste l'illusion d'une seconde d'un long, long, tendre baiser qui te ramène à moi quelques instants.

Ta petite femme.

Suze.

---

<sup>4</sup> Marguerite de Witt fêtera ses cinquante-trois ans le 20 janvier 1906.

<sup>5</sup> Voir « Nouvelles de l'étranger : le conflit franco-vénézuélien ». *Le Temps* [en ligne]. N° 16282 (1906/01/18), p. 2. Page consultée le 10 mai 2017. <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2385017/f2.item>.

<sup>6</sup> « À la mémoire de Georges Goyer Gilligan qui vient de mourir le vendredi 12 janvier 1906 à Castle Hill Beading, dans sa quatre-vingt-cinquième année de vie. »

[Vers Munich]

Mon aimée

Plus qu'une demi-heure jusqu'à Munich<sup>2</sup>. Voyage assez morne. Comme j'ai mal dormi cette nuit, tout le jour je suis resté somnolent. Paysage gris, sans autre beauté que parfois une éclaircie entre deux rafales de pluie ou de grésil.

J'ai un peu lu : de l'allemand – puis la majeure partie d'un volume qu'avait André sur les dédoublements et affaiblissements de la personnalité. Pas une lecture pour toi ; tu n'atteindrais pas les deux tiers du livre sans crises d'hallucination ou de somnambulisme.

Enfin j'ai corrigé une vingtaine de pages de *Heureux*<sup>3</sup>...

B[eaucou]p de coquilles.

Nous devons trouver à la gare Blei<sup>4</sup>, le traducteur de *Candaule*. André craint que ce ne soit un abominable petit juif. C'est lui qui nous indiquera un hôtel.

Voilà ta première journée presque finie. Non, je ne veux pas que tu cherches à faire passer le plus vite possible ces dix jours. Je veux que tu les vives quand même, que tu les aimes quand même.

<sup>1</sup> Crayon de bois.

<sup>2</sup> Auguste Anglès relate les raisons de ce voyage : « *Si Gide se plaignait du public français, réconfort lui venait d'une élite de langue allemande, qui s'attachait à traduire et à divulguer plusieurs de ses œuvres. C'est dire l'émoi que souleva le « circuit », l'annonce que Le Roi Candaule serait représenté à la fin de janvier 1906 au Volkstheater de Vienne, où pouvaient tenir deux mille spectateurs : le succès allait-il de là se répandre comme une traînée de poudre ? L'auteur, – escorté du seul de ses intimes qui fût presque aussi libre que lui de ses mouvements, Jean Schlumberger, – se rendit à Vienne où il suivit les répétitions avec avidité. L'immense salle, la splendeur et l'ingéniosité des décors, la mise en scène d'un effet « épataant », tout le ravit y compris les acteurs, à la malencontreuse exception de celui qui jouait le rôle principal. » (Voir *André Gide et le premier groupe de La Nouvelle Revue Française*, p. 74). La réception de la représentation sera jalouée dès le lendemain dans la presse par le critique Schütz qui descendra l'œuvre de Gide en rappelant qu'il existait déjà un *Candaule* écrit par Friedrich Hebbel en 1854 sous le titre *Gyges und sein Ring*. Gide résumera la situation dans une lettre à Ruyters le 1<sup>er</sup> février 1906 : « [...] la scène allemande possède déjà un *Candaule*, [...] ils ont mis plus de trente ans à en découvrir la valeur. Ils s'en vengent sur moi maintenant, reprochant à ma pièce précisément de ne pas ressembler au *Gyges und sein Ring*, et m'assassinent en sacrifice expiatoire sur la tombe du grand Hebbel. »*

<sup>3</sup> *Heureux qui comme Ulysse*. Pour Auguste Anglès, ce récit est une réponse à l'échec de son premier roman et à sa rencontre avec Henri Ghéon : « [...] il mena à terme un bref récit dialogué, *Heureux qui comme Ulysse...*, où son propos n'avait pas été sans analogie avec celui de Ghéon romancier : explorer les domaines que la littérature française avait laissés en friche, – « toutes les formes de l'amitié, tout ce qui s'y ramène dans les rapports entre père et fils, entre frères, entre camarades, entre maîtres et disciples, entre époux », – et où s'était d'après lui réfugié l'« élément noble de la vie sentimentale ». Ce programme, il l'exécutera dans les années à venir, au cours desquelles il acquerra une plénitude qui manque à ce grêle début. Il y avait adopté une forme outrancièrement laconique et plus proche du dialogue de théâtre que de la narration romanesque, parce qu'il répugnait à l'analyse, qui lui paraîtra toujours profaner le clair-obscur où l'auteur crée par divination plus que par déduction et laisse au lecteur le plaisir d'exercer son flair. Aussi avait-il fait de son personnage principal un rude homme de mer, en apparence très éloigné de lui, mais en qui il avait transféré les audaces que cachait son urbanité : à ce Cyrille il avait prêté les questions que lui-même, jeune père de trois enfants, se posait sur la prétendue « voix du sang », et sa revendication du droit à la « paternité élective. » (Voir *André Gide et le premier groupe de La Nouvelle Revue Française*, p. 67).

<sup>4</sup> En plus d'être le traducteur de *Candaule*, l'autrichien Franz Blei (1871-1942) est aussi essayiste, critique littéraire et éditeur de journaux littéraires.

Nous en avons si peu.

Ton homme.

J.

229- JEAN A SUZANNE

[Samedi] 20 janv[ier 1906]

Munich

Mon amour

Notre voyage commence bien. Au lieu de l'affreux petit juif nous avons trouvé en Blei un monsieur fort bien, à la conversation intéressante et qui certainement ne nous sera à charge ni ici, ni à Vienne. Il nous emmène à l'hôtel et nous annonce qu'il a pris des places pour la soirée même. C'est une première mais organisée par une société particulière, la censure ayant interdit les dites pièces.

Nous allons d'abord voir une exposition de peinture où André pensait retrouver des envois d'Albert Paul Laurens. Puis nous dînons avec Blei et nous rendons au théâtre. Salle construite toute en art moderne. Des choses effarantes d'autres ma foi fort réussies. Sur les trois pièces représentées, deux absurdes, l'autre fort bonne, mais rien de si risqué que tout ça. Un pasteur ridicule qui vient tourmenter un moribond, c'est là ce qui avait effarouché les autorités.

Lever fort tard. Nous allons déjeuner ; puis Blei viendra nous prendre. Nous devons visiter un château des environs de Munich et une ou deux curiosités locales.

Pas de beautés qui risquassent hier soir de me faire oublier mon amour à moi. Soigne-toi, prends de l'arsenic pour que je trouve à mon retour de fermes fossettes à embrasser.

Ton J.

230- JEAN<sup>1</sup> A SUZANNE

[Dimanche 21 janvier 1906]<sup>2</sup>

[Munich]

Mon rat aimé

Voilà la vie de patachon qui continue. Je me suis couché ce matin à 5 h ½. Par bonheur le train que nous devons prendre pour Vienne cet après-midi n'existe plus et nous ne pouvons partir que ce soir avec Blei.

Que te raconter ? La journée d'hier a été assez ratée. Nous attendions Blei, il y avait malentendu ; bref nous ne sommes sortis que vers 3 heures. Pinacothèque fermée. Nous visitons des

---

<sup>1</sup> Papier à en-tête : Hotel Vier Jahreszeiten Telegramm – Adresse : Jahreszeiten München Telefon 430 & 1629. München.

<sup>2</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Il existe deux lettres du 21 janvier 1906 écrites par Jean.

magasins, des libraires. Nous finissons par arriver chez Blei où nous dînons. Deux convives forts intéressants. Des gens qui connaissent aussi bien que moi Mallarmé ou Van Rysselberghe. Dîner à l'allemande, excellent mais sans eau et sans pain. On champagnise toute la soirée jusqu'à une heure. Causeries intéressantes où M<sup>me</sup> Blei n'est pas déplacée. Nous voyons de prodigieux livres érotiques. Enfin nous nous mettons en marche et aboutissons vers 2 h ½ dans des brasseries nocturnes. C'est déjà carnaval. Dans la bienheureuse ville de Munich, il dure quelques quarante jours. Gaieté bruyante, saine, bon enfant. De brasserie en brasserie nous terminons à 5 heures par une espèce de bouge qui correspond un peu aux cafés des Halles, plus anodin.

Qui m'aurait dit qu'un jour, moi le porteur de Baedeker et le visiteur de musées je passerais à côté de Rubens, de Dürer, sans entrer et leur préférerais le spectacle pur et simple des hommes et de la rue. Je vais tout de même tâcher d'aller les voir cet après-midi, mais jusqu'ici tu vois que je voyage, selon tes préceptes. Pas un moment où je t'ai regrettée, sauf quand on nous montrait les illustrations de Beardsley pour *Lysistrata*<sup>3</sup>. Encore je ne désespère pas de te les faire voir.

Il me tarde d'avoir *tes* lettres demain matin. Tout de même, ça me gêne de ne rien savoir de ce que vous devenez. J'embrasse et j'embrasse mon amour de femme.

J.

N'oublie pas Marie Diemer<sup>4</sup>, mardi.

231- SUZANNE A JEAN<sup>1</sup>

[Dimanche] 21 janvier 1906

Paris

Non, mon amour, je ne peux pas vivre et aimer ces jours-ci comme tu le voudrais. Mais qu'importe... il y a des jours où j'ai vécu doublement et que je vis et revis en souvenir avec intensité... cela remplace. Je ne puis pas vivre et aimer ces jours-ci pour les raisons que je t'ai dites hier et sur lesquelles il est inutile que je revienne.

Hier journée morne, morne. Je n'arrivais pas à me mettre en train. Vers le soir j'ai été portée des fleurs à Mère pour sa fête. J'y ai eu ma petite minute d'agacement à cause de mon amour de petit homme : Mère me demandait si tu t'occupais toujours de Belleville et si tu n'avais remplacé cela par rien d'autre ajoutant qu'il était toujours bien regrettable lorsqu'on ne s'occupait que *de soi* !!!

---

<sup>3</sup> Aubrey Vincent Beardsley (1872-1898) est un subversif illustrateur qui ornera en 1896 *Lysistrata*, la comédie écrite par Aristophane vers 411. Il sera aussi poète, romancier et musicien.

<sup>4</sup> Marie Diemer (1877-1938) travaillera toute sa vie pour des causes sociales ainsi qu'en faveur du scoutisme catholique, auquel elle se convertira en 1924, alors qu'elle était jusque-là de confession protestante. Suzanne doit dîner chez elle avec Georges Barbey mais celui-ci oubliera qu'il avait un autre dîné de prévu, ainsi, Suzanne n'ira pas voir Marie Diemer de peur de s'aventurer seule le soir dans Paris.

<sup>1</sup> Adresse du destinataire : Monsieur Jean Schlumberger. Poste Restante. *Vienne*. Autriche.

Cette idée fixe qu'en dehors des œuvres... !!! enfin tu penses si ta petite femme a grimpé haut intérieurement et est devenue de glace extérieurement. Le seul un peu bon moment a été le soir après dîner chez Madeleine Gide. J'y ai été à pied. Je l'ai trouvée ayant également passé une journée très terne. La lecture de Baedeker<sup>2</sup> m'a fait plutôt du mal que du bien : Que de Rubens<sup>3</sup>, Dürer<sup>4</sup>, Holbein<sup>5</sup> vous allez voir à Vienne, un Carpaccio<sup>6</sup>, des Titien<sup>7</sup> etc., etc., et les deux Pinacothèques de Munich<sup>8</sup> !! J'en dessèche tout simplement d'envie. Madeleine Gide veut croire qu'un jour elle ira à Vienne et verra cette collection de peinture, mais quant à moi je ne me leurre même pas de cet espoir de voir ce que tu as vu, il y a tant d'autres voyages que tu n'as pas encore faits. Ô mur de verre, mur de pierre plutôt, quelle illusion de ne pas croire à son existence !

Madeleine croit avoir fait la découverte hier soir que je suis une amoureuse : est-ce vrai ? Elle prétend qu'alors, elle, n'en est pas une. J'ai été scandalisée d'apprendre qu'elle n'envoyait à son mari tous les jours qu'une carte correspondance, et elle, stupéfaite que je t'écrive tous les jours, six, huit ou dix pages. Elle prétend que je suis faible, que je te gêne trop et que cela ne t'encouragera que davantage à me quitter. Mais que veux-tu quand tu es loin c'est ma consolation que de t'écrire ; c'est ma principale occupation : j'y consacre deux à trois heures et j'y pense tout le reste du temps. Il me semble être un peu avec toi au moment où j'écris. Nous sommes toutes les deux assez méchantes pour oser avouer qu'au fond de nous-mêmes nous espérons que vous n'aurez pas beau temps !

Je l'ai quittée à 10 h pour revenir *via* Panthéon-Courcelles et Plaisance. Avec son imagination elle avait peur de me voir partir toute seule, entrevoyant quelque satyre qui me poursuivrait et m'a fait fermer jusqu'à la dernière agrafe du col de ma jaquette d'astrakan pour que j'aie un air bien noir et modeste !

Si vous recevez le Baedeker, remerciez-en Madeleine Gide. Je l'ai désapprouvée en cela ; ce serait trop de bonté de notre part et je ne participe nullement à cet envoi.

Aujourd'hui je vais prendre mon grand courage et ranger ces maudites factures. Ce sera une occupation aussi noire que le temps qui est à la pluie et à la neige fondue. Je dînerai rue Ampère.

---

<sup>2</sup> Karl Baedeker (1801-1859), libraire, écrivain et géographe inventera les guides touristiques du voyageur.

<sup>3</sup> Pierre-Paul Rubens (1577-1640) est un peintre baroque allemand.

<sup>4</sup> Albrecht Dürer (1471-1528) est un peintre, graveur, dessinateur et théoricien allemand.

<sup>5</sup> Hans Holbein l'Ancien (1465-env.1524) et son fils Hans Holbein le Jeune (1497-1543) sont des peintres allemands.

<sup>6</sup> Vittore Carpaccio (1460 env. -1526) est un peintre italien.

<sup>7</sup> Tiziano Vecellio, dit « Titien » (1488 env. -1576) est un peintre et graveur italien.

<sup>8</sup> Il existe maintenant trois Pinacothèques. La première, « Alte Pinakothek » regroupe des œuvres d'art européennes allant d'Holbein, de Dürer à Rembrandt. Cette pinacothèque présente des œuvres datant du Moyen-Âge jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. La deuxième pinacothèque, « Neue Pinakothek », abrite des œuvres du XIX<sup>e</sup> siècle, puis la dernière, « Pinakothek der Moderne », créée en 2002, se consacre aux œuvres contemporaines.



Demain déjeuner avec Madeleine Gide et si le temps est possible visite à la maison d'Auteuil<sup>9</sup>. Pauline doit venir ensuite me voir et je dîne rue Pierre-Charron quoique cela m'amuse fort peu.

Pour mardi soir cela est arrangé avec Barbey.

Le soir je n'éteins ma lampe qu'entre 11 h ½ et minuit et demi, pour être sûre de ne pas m'endormir trop tôt avant toi ; d'ailleurs je n'ai pas sommeil.

Le gros livre de Bardoux est arrivé pour toi ; je vais lui écrire un mot pour lui dire que tu es à Vienne et lui expliquer que tu ne l'as pas encore remercié. Quidor<sup>10</sup> a aussi apporté sa gravure : il n'y a rien que le chevalier sur son cheval pris dans un ovale ce qui est d'un effet amusant. Il a laissé aussi pour nous faire voir son album des vues de la villa<sup>11</sup> avec des effets inattendus du jardin de la villa sous la neige. Cela vous donne froid. Ce qui m'a ravie c'est que Marco a très bien reconnu semble-t-il. Il m'a dit que c'était Rome, la villa Borghèse (mais je n'attache pas grande importance aux noms) et qu'il reconnaissait la villa aux deux tours. Le musée de moulage qui [est] à la villa il l'a pris pour le Musée du Capitole<sup>12</sup> où nous l'avions mené voir la louve. Donc il se souvient vaguement de sa visite au Capitole.

Enfin il arrive à l'instant un faire-part de naissance d'un petit André Frey<sup>13</sup> né le 19 janvier et qui se nomme Hugues.

Les rhumes des enfants ne sont presque plus rien. Je les garde aujourd'hui encore à la maison par prudence et à cause de l'horrible temps.

Reçu hier soir ta lettre mise à Munich en arrivant et ce matin celle de Munich. Mais ce qui est un peu terrible c'est de ne pas savoir *d'avance* ce que vous allez faire pour pouvoir penser à toi dans le moment où tu fais les choses. Je suis prise de désespoir en songeant que nous ne sommes encore que dimanche !

Je n'ai pas encore lu ; peut-être vais-je pouvoir m'y mettre aujourd'hui.

Adieu mon amour, pardonne-moi de t'aimer tant et ne me méprise pas trop pour cela. Je t'embrasse tendrement tendrement sur tes yeux, ta bouche et partout.

Ta Suze.

---

<sup>9</sup> Madeleine et André Gide emménageront du 20 au 23 février 1906 dans la villa Montmorency à Auteuil. Elle a été conçue par l'architecte Louis Bonnier (1856-1946), sous les conseils d'André Gide, et avec l'aide de Théo Van Rysselberghe.

<sup>10</sup> Gabriel-Pascal Quidor (1875-1928) est un graveur et peintre français.

<sup>11</sup> Il s'agit des photos de la villa Médicis où la famille résidait lors de leur séjour à Rome de l'hiver 1903 au printemps 1904 que Marc confond avec la villa Borghèse.

<sup>12</sup> Situé sur la place du Capitole à Rome, le Musée du Capitole abrite la célèbre sculpture appelée « la Louve Capitoline » qui allaite Romulus et Rémus, les jumeaux fondateurs de Rome dans la mythologie romaine.

<sup>13</sup> Marguerite Marie Thierry-Mieg (1881-1945), mariée depuis le 14 janvier 1905 à André Frey (1877-1958), vient de donner naissance à Hugues André Ferdinand Frey.

Il paraît que l'actrice qui joue dans *Le Roi Candaulé* est très jolie ; j'aimerais autant qu'elle fût laide et vieille<sup>14</sup>.

Que devient Bougie rose<sup>15</sup> ?

232- JEAN A SUZANNE

[Dimanche] 21 janvier [19]06

Vienne

Je rentre pour t'écrire encore, mon amour ; une lettre bien sèche, bien remplie de documents, alors que je ne suis malgré tout et malgré tout qu'attendrissement et que désir de toi.

Je crois que c'est toi qui ferais une tête si tu arrivais à l'improviste. Tu tomberais dans une infecte petite chambre empuantée comme celle que nous avons eue tout d'abord à Rome. Je ne t'indique pas l'adresse, parce que nous déménagerons peut-être et que tes lettres risqueraient de se perdre. Je passerai toujours à la poste et deux fois par jour quand je pourrai.

Après t'avoir écrit j'ai été hier à la Pinacothèque. Hélas, trop tard ! Je n'y ai eu qu'une heure et n'ai pas vu le quart de ce que j'aurais voulu. Beaucoup de choses de premier ordre, mais l'émotion la plus forte a été la découverte d'une faunesse ivre de Rubens<sup>1</sup> allaitant deux petits faunes. Cela fait partie du cortège de Silène. Je me rappelais bien le tableau, mais sans me souvenir de la prodigieuse qualité de ce morceau. De la chair à y mordre, à y plonger les doigts, une bestialité divine. On sent les tissus rouges, sous la peau grasse et musquée. Le groupe a une beauté de composition digne de Poussin<sup>2</sup>.

Il faut absolument que j'en trouve une bonne reproduction.

Ensuite nous fûmes chez Blei. Promenade dans le parc royal de Nymphenburg<sup>3</sup>, sorte de Versailles pour souverain retiré des affaires ; vaste et sobre demeure, prolongée par d'immenses communs et par des pavillons symétriques ; on les dirait faits pour loger des maîtresses. Un large parc, moins stylisé que nos plus beaux, mais d'une grande noblesse. C'est une importation directe de notre XVIII<sup>e</sup>, mais par le seul fait qu'elle est implantée ici depuis tant d'années elle a donné à tout ce qui l'entoure une dignité authentique.

---

<sup>14</sup> L'actrice qui joue le rôle de Nyssia est Elsa Galafrés (1880-1977). Franz Blei écrit dans une lettre non datée à André Gide : « *Frl. Galafrés ist schön und routiniert* [...] » « M<sup>lle</sup> Galafrés est belle et expérimentée [...] » (Voir Franz Blei – André Gide, *Briefwechsel 1904-1933*, bearbeitet von Raimund Theis, Akademie der Wissenschaften und der Literatur, Mainz, 1997, p. 44 ainsi que l'Appendice G – Photo : Studio Owe Forsbach, Köln, p. 216).

<sup>15</sup> La Nurse que le couple aimait tant mais qui craignait d'être tuberculeuse.

<sup>1</sup> Le tableau de Pierre-Paul Rubens, *Bacchanalia*, 1615. Toile, 91 x 107 cm, se trouve aujourd'hui au Musée des Beaux-Arts Pouchkine à Moscou.

<sup>2</sup> Nicolas Poussin (1594-1665) est un peintre classique français.

<sup>3</sup> Le parc royal de Nymphenburg appartient au château de Nymphenburg, à Munich. Ce lieu abritait les rois de Bavière autrefois.

Je suis très bouleversé par ce voyage. La fermentation allemande est prodigieuse. Partout à Munich on sent des hommes qui cherchent, qui s'efforcent vers la culture, qui, maintenant qu'ils ont de l'argent, veulent arriver à l'affinement, au luxe. Nous avons de l'avance, nous sommes portés par notre passé, mais ils finiront bien par avoir un passé eux aussi et que ferons-nous contre l'énorme poussée de leur surpopulation et de leurs capitaux.

Bon voyage, c'est-à-dire bon sommeil en train. Arrivée à Vienne sous la neige.

Notre première visite a été pour le Neues Volkstheater où l'on joue *Candaule*. Il n'y avait pas de répétition, mais nous avons vu le directeur<sup>4</sup>, le metteur en scène<sup>5</sup> et la principale actrice<sup>6</sup>. Tout le monde est enthousiaste de la pièce et y travaille avec une ferveur qu'André n'attendait pas.

Ensuite dans une fabrique de meubles modernes, de bijoux, d'argenteries, etc.

Ce soir nous irons pendant quelques minutes à *Nathan le Sage* de Lessing<sup>7</sup>, pièce rasante mais où nous verrons le Gygès<sup>8</sup> et le Candaule<sup>9</sup>. C'est samedi qu'a lieu la première. Il faut que je m'habille pour aller dîner. Nous devons retrouver un ami d'André et de Drouin, Kassner<sup>10</sup>.

Je relis encore tes lettres.

Ah, enfonce tes griffes, que je sois déchiré quand je m'éloigne... J'embrasse tes bien aimées paupières.

J.

Remercie Marco pour sa carte. Je vais en chercher à leur envoyer.

---

<sup>4</sup> Le directeur du Deutsches Volkstheater de 1905 à 1916 est Adolf Weisse.

<sup>5</sup> Richard Vallentin.

<sup>6</sup> Elsa Galafrés.

<sup>7</sup> Dans la revue *Le Monde artiste : théâtre, musique, beaux-arts, littérature* [en ligne] on peut lire : « *Au Deutsches Volkstheater : Dimanche, mercredi, vendredi, Sherlock Holmes ; lundi, Nathan le Sage ; mardi, jeudi, Der Privaldozent ; samedi, le Roi Candaule.* » Kunstler. « Vienne ». Voir le n° 4, A46, (1906/01/28), p. 58. Page consultée le 11 octobre 2017. <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5459083d/f10.item>.

<sup>8</sup> Viktor Kutschera (1863-1933).

<sup>9</sup> Le comédien Leopold Kramer (1869-1942) est adulé par le public mais ne plaît pas à Gide comme l'indique Frank Lestringant en reprenant des propos dans les correspondances de Gide-Ruyters et de Gide-Ghéon : « *Seule réserve mais capitale : Candaule, le personnage-titre, « hélas ! Stupide, phraseur, bellâtre et souriant », représentait « un voluptueux, bon par faiblesse, généreux par sottise, au lieu d'arriver presque au vice à force de générosité, au crime par l'exagération d'une vertu ». L'acteur, selon Gide, dépouillait le rôle de sa noblesse et de toute son âpreté, pour faire de la pièce « quelque chose d'assez vilainement scabreux ». À cause de lui, Gide redoutait un « four noir ». Mais l'acteur en question, Richard [sic] Kramer, avait la faveur du public. Il parlait bien, portait bien le costume.* » (Voir *André Gide l'inquisiteur*, T. I., p. 564).

<sup>10</sup> Rudolf Kassner (1873-1959) est un écrivain autrichien qui traduira en 1900 le *Philoctète* de Gide.

Paris

Mon petit homme adoré, je n'ai qu'une heure un quart devant moi pour t'écrire, déjeunant chez Madeleine Gide et ne revenant qu'à 5 h ici pour trouver Pauline. J'espérais trouver un mot de toi à mon réveil, mais rien, aussi ne suis-je pas très brillante.

Hier de nouveau je n'ai rien fait. J'ai gardé les enfants toute une partie de la journée, ai bâti des maisons avec eux, les ai fait chanter ; ai bien regardé avec eux l'album des photos de la villa que je n'avais fait que feuilleter rapidement la veille. Décidément la mémoire de Marco est étonnante, il reconnaissait certaines choses tout seul sans que [je le] misse sur la voie. Deux petits faits lui ai-je seulement rappelé pour bien évoquer en lui cette époque : d'abord le ballon acheté au Pincio<sup>2</sup> qui était parti dans un pin dont nous avons retrouvé l'image, « le ballon de Monique » s'est souvenu Marco, et puis les petits poissons qu'ils aimaient regarder dans le bassin. En voyant une des allées très sombres « Ah, ça c'était le trou noir » a-t-il dit. Puis à la photo du dernier tournant avant mon atelier : « Ça c'est par où on allait où ce que tu travaillais » puis à la photo du bas de ce pavillon « Là c'est où on montait à ton atelier ». Puis encore la photo de la statue entre les deux colonnes devant l'allée où étaient les orangers et les dégringolades de roses : « Ça c'était de l'autre côté, du côté des statues ». Devant la photo d'un des ateliers dans le jardin perdu dans un bosquet : « Ça je n'ai jamais vu ». J'ai reçu la visite d'Hélène Armand-Delille<sup>3</sup> et de Roger<sup>4</sup>, puis dîner rue Ampère où je suis arrivée ¼ en retard ne me décidant pas à partir et ne trouvant pas de fiacre à la station. Après le dîner tandis qu'on bridgeait j'ai été chercher tout un tas de *Fémina*<sup>5</sup> et de *Vie heureuse*<sup>6</sup> et de *Théâtre*<sup>7</sup> chez Marthe et j'ai regardé des images comme un grand bébé. J'y ai vu Georgette Leblanc<sup>8</sup> dans toutes les poses et tous les costumes jusqu'à celui d'un simple voile moulant son corps ; puis la Duse<sup>9</sup>, Henri de Régnier et un tas d'autres connus et inconnus. Retour ici à 10 h et lu jusqu'à minuit au coin du

<sup>1</sup> Il existe deux lettres datées du 22 janvier 1906, écrites par Suzanne.

<sup>2</sup> Le Pincio est un parc public situé sur la Place du Peuple à Rome.

<sup>3</sup> Hélène Armand-Delille (1880-1970) est la sœur de Maurice et de Paul Armand-Delille.

<sup>4</sup> Roger Bazin, fils d'Alice Denis et de Philippe Gaston Bazin.

<sup>5</sup> *Femina* est un magazine féminin de beauté et de mode créé en 1901.

<sup>6</sup> *La Vie heureuse* est un magazine mensuel créé en 1902, qui disparaîtra en 1917.

<sup>7</sup> *Le Théâtre*, volontairement écrit sans accent circonflexe sur le « a », est une revue bimensuelle créée en 1875 par Jules Bonnassies (1813-1880).

<sup>8</sup> Georgette Leblanc (1869-1941) est une actrice de théâtre et cantatrice française, elle est aussi la compagne de Maeterlinck.

<sup>9</sup> Eleonora Duse (1858-1924) est une actrice italienne qui travaillera pour Gabriele d'Annunzio ou encore Henrik Ibsen.

feu, d'abord *Jérusalem*<sup>10</sup>, puis un peu d'*Amants et voleurs*<sup>11</sup>. Ah ! C'est vrai dans l'après-midi j'avais avancé un peu *Michel-Ange*<sup>12</sup>.

Je n'ai pas encore rangé ces maudites factures tu vois.

Depuis ton départ je ne sais si la température est réellement plus froide ou si c'est ma température qui est à zéro, mais je grelotte toute la journée, et ne me réchauffe que les pieds dans le feu. Mon lit est le seul endroit où je sois un peu bien et qui semble m'accueillir et vouloir me consoler un peu. Aussi je me lève aussi tard que quand tu es là. Dès que je suis réveillée le matin, je me mets à penser, penser à toi de toutes mes forces ; je voudrais arriver à t'étreindre une minute à travers toute cette distance et alors je n'arrive plus à me lever.

Les enfants sont guéris et sont retournés à l'école ce matin.

Je dîne rue Pierre-Charron ce soir ; pourvu qu'il n'y ait pas de phrases sur toi !!!

Voilà une lettre un peu plus courte que les autres ; peut-être finirai-je par suivre l'exemple de Madeleine Gide et ne plus t'écrire qu'une toute petite carte avec des petits faits tous secs énumérés les uns après les autres ; seulement je crois que je me punirais plus moi-même que toi en faisant ainsi.

Mon amour, que fais-tu, que vois-tu, qu'entends-tu, que dis-tu ? Tu vas revenir tout excité, tout plein de vie pour retrouver une petite femme toute racornie, toute tremblante et plus sensitive que jamais.

Et surtout ne cherche pas à me cacher cette vie et cette joie d'avoir vu du nouveau : si je sens que tu te retiens à cause de moi cela me fera affreusement souffrir, bien plus encore.

Ta Suze.

234- SUZANNE A JEAN [2]

Lundi 22 janvier [19]06

Paris

Mon amour tant aimé, la poste ne m'a rien apporté de toi encore. À une heure Madeleine Gide avec qui j'ai déjeuné en recevait une, alors espérant en avoir aussi une nous sommes passées rue d'Assas avant d'aller à Auteuil et rien !

Lundi soir

---

<sup>10</sup> Le Tasse (1544-1595), *La Jérusalem délivrée*, 1580.

<sup>11</sup> Tristan Bernard, *Amants et voleurs*, 1905.

<sup>12</sup> Romain Rolland (1866-1944), *Vie de Michel-Ange*, Suresnes, E. Payen, 1906. Jean rendra compte aussi de cette lecture à son ami André Gide, dans sa lettre du 19 juillet 1906, à travers la découverte des écrits de John Addington Symonds : « Il a fallu l'intérêt passionnant de la vie de Michel-Ange par Symonds pour me tirer de ma torpeur. Pas cynique du tout, ce Symonds. Les documents me paraissent plus décisifs, d'un platonisme moins affirmatif qu'il ne veut bien le prétendre. C'est bien autre chose que les essais de Romain Rolland. » (Voir leur *Correspondance*, p. 94).

Pauline était arrivée et j'avais laissé cette lettre commencée en plan. À présent je t'écris au retour de chez Mère ; j'étais partie de bonne heure pour trouver enfin ta lettre et elle y était. Mais que c'est donc peu de chose ces petits billets écrits en voyage. Je n'arrive à en dégager rien qui puisse me mettre dans ton atmosphère et je te sens si loin, si affreusement loin et j'ai tant envie de pleurer ce soir comme un tout petit bébé. Les journées se traînent, il y a des moments où cela va mieux et puis au beau milieu ce même poids lourd qui revient et m'opprime. Et dire que tu as le cœur de m'écrire des phrases comme celles-ci : « Pas un moment où je t'ai regrettée, sauf etc. » Et cela est tombé en moi comme une pelletée de terre sur un cercueil.

Pardonne-moi de me laisser aller tellement ainsi dans ce que je t'écris, mais tu sens si peu comme moi, tu n'as besoin d'aucun soutien, ni réconfort dans ton voyage, que tu peux bien endurer pendant dix minutes ta lugubre femme ; tu as tout le reste du temps pour oublier ses lamentations.

Ô non vois-tu ce soir il faut que je te laisse. J'ai trop besoin de pleurer. Jamais, jamais tu ne pourras arriver à me raconter tout ce que tu as fait dans ton voyage, vu, entendu, dit, jamais tu ne te souviendras de tout et pourra me le faire revivre. Et puis dès ton retour tu seras repris par des occupations, par des amis auxquels il faudra raconter et je ne saurai rien, rien, presque rien. Tu croiras qu'il suffit de coucher avec moi pour me consoler, mais tu ne comprends donc pas que c'est tout toi que je veux, c'est vibrer des mêmes émotions que toi, ne pas rester en arrière de toi pour toujours pouvoir te comprendre, et ne pas sentir que tu as des souvenirs qui soient en dehors de nous deux. Oui, je suis une folle, folle petite femme. Je t'écrirai demain sur la maison d'Auteuil, il faut que je me calme ce soir avant de dormir et j'ai si peu de courage pour la journée de demain. Ah ! oui je vois ça d'ici, quand tu arriveras, au lieu de me tout raconter bien vite, tu chercheras à me faire des caresses, ce dont j'ai horreur en ces moments-là !!!!!

Pas un moment où tu m'aies regrettée ! Même pas pour me raconter le soir les causeries entendues, les choses vues ? Pas un moment où tu m'aies regrettée ! Même pas pour regarder avec mes yeux ce que tu regardes ? Pas un moment où tu m'aies regrettée ! Même pas pour sentir ma bouche sur tes yeux et mon corps le long du tien ? Comment as-tu pu écrire une phrase si cruelle ??

Mais si tu l'as réellement pensé, merci de l'avoir écrite, j'aime mieux souffrir et t'avoir tout entier, véritablement comme tu es. Cette lettre ne t'arrivera que dans deux jours et j'aurais tant besoin que tu me réconfortes ce soir !

Mardi matin

J'ai eu une odieuse nuit ; je me suis endormie très tard, et me suis réveillée peu après, la tête lourde et les pieds gelés. Impossible de me réchauffer pendant longtemps ; j'ai fini par empiler sur mon lit tous les vêtements épars dans ma chambre.

Tes livres viennent d'arriver de chez le relieur, tous très réussis. Je regrette que *Le Mur de verre* ait été tâché en trop noir. *Les Mille et Une Nuits* sont étonnants, *Chansons d'aube* très bien, etc.

Faut-il vraiment que je te raconte mes impressions sur la maison d'Auteuil. J'en ai été très emballée et contrairement aux reproches qu'on lui fait j'y ai trouvé un grand charme à ce que cela ne ressemble à rien ; au moins les Gide se sentiraient bien chez eux. J'adore l'escalier ; je demande à y passer des journées assise sur les marches à lire et je demande aussi d'avance qu'il me soit permis, s'ils ont de la musique chez eux, de m'asseoir sur l'escalier pour l'entendre. Tous ces coins et recoins m'enchantent ; mais par exemple, si j'habitais une maison pareille, je passerais mon temps à faire de l'acrobatie : jamais je n'aurais la patience en y vivant de faire le tour de toutes ces encoignures pour gagner les tronçons divers des escaliers ; j'irais par les chemins les plus directs, enjambant tout ce qui serait en travers. Je critique la salle de bain sombre et de couleur peu engageante, la fenêtre, la grande du salon. Somme toute, j'ai été enchantée et j'ai trouvé la maison amusante au possible.

Cet idiot de Barbey vient de m'écrire qu'il avait oublié qu'il avait un dîner ce soir et ne pouvait aller chez les Diemer. Je ne crois vraiment pas que j'aie le courage d'y aller toute seule, c'est si loin et pour rentrer tard le soir en toilette claire ! Si j'avais encore su cela à temps j'aurais peut-être osé demander l'auto. Et je sens que tu vas être de nouveau fâché, que faire ??

Je te prie de n'écrire aux autres gens que moi rien que des cartes postales ; il y a déjà si peu de temps en voyage pour écrire à sa petite femme.

Voilà une longue lettre mais peu réjouissante.

Je t'embrasse si passionnément.

Ta Suze.

235- JEAN A SUZANNE [1]

[Mardi] 23 janv[ier 19]06<sup>1</sup>

Vienne

Tu te trompes, ma petite femme, en croyant que la peinture ou les choses d'art constituent l'élément important de ce voyage. Je n'ai presque rien vu à Munich, et si je visite mieux Vienne, j'attache pourtant bien plus de prix aux conversations que je puis avoir avec tel ou tel. Hier soir nous

---

<sup>1</sup> Il existe deux lettres datées du 23 janvier 1906 écrites par Jean.

avons causé de 9 h à 11 h, Blei, Kassner, André et moi, et notre discussion sur Nietzsche a été des plus significatives. Les opinions d'un étranger cultivé sont ce que l'on peut trouver de plus fécond. Non seulement on y apprend à connaître des auteurs qu'on ne soupçonnait pas, mais on y trouve une extraordinaire stimulation au travail. Je dois déjà beaucoup à ce voyage. D'abord matériellement : la connaissance de Blei peut être pour moi de grand intérêt. C'est un traducteur possible et un introducteur auprès du public allemand. Mais surtout je sens à un pareil frottement s'affiner ma notion de l'œuvre d'art ; s'affirmer le sentiment que j'ai de moi-même. Il est très révélateur de voir le dédain qu'on porte ici à Hervieu, à Curel<sup>2</sup>.

J'envoie ma lettre car il faut que je sorte. Je continuerai ce soir.

J'embrasse mon pauvre amour de délicieuse folle petite femme.

J.

236- JEAN A SUZANNE [2]

[Mardi] 23 janv[ier 19]06

Vienne

Je reprends ma lettre.

Nous avons été ce matin au Musée<sup>1</sup> – chacun de notre côté. Je ne puis regarder avec André. Il y a là des choses de premier ordre, un portrait de jeune homme de Rembrandt<sup>2</sup> entre autres – de sa plus large et puissante manière. Mais tout, les Holbein, les Dürer, même la femme à la pelisse de Rubens<sup>3</sup> s'effacent devant la prodigieuse révélation qu'a été pour moi la série des Brueghel<sup>4</sup>. Rappelle-toi la parabole des aveugles au Louvre<sup>5</sup>. Maintenant seulement je me rends compte de l'énorme importance de ce tableau.

Les Brueghel sont toute une dynastie. Il y a trois ou quatre peintres du même nom et d'un art apparenté, qu'on réunissait en un seul homme jusqu'à ces derniers temps. L'un surtout me paraît écrasant. Je suis resté là, comme devant les plus magnifiques Mantegna<sup>6</sup>, abruti, les yeux fermés pour tout le reste. Rarement peinture m'a bouleversé de la sorte. Sois tranquille, je n'aurai de paix

---

<sup>2</sup> François de Curel (1854-1928) est un dramaturge symboliste français.

<sup>1</sup> Au Musée de l'histoire de l'art à Vienne, le « Kunsthistorisches Museum Wien ».

<sup>2</sup> Rembrandt, *Grand autoportrait*, 1652. Toile, 112 x 81,5 cm, signée et datée (Inv. N°411). Galerie impériale (1720).

<sup>3</sup> Pierre Paul Rubens, *La Petite Pelisse (portrait d'Hélène Fourment)*, 1638. Huile sur bois, 176 x 0,83 cm. Vienne, Kunsthistorisches Museum.

<sup>4</sup> Celle de Pieter Bruegel l'Ancien (1525 env. -1569). Les différentes orthographes « Brueghel » et « Bruegel » sont utilisées.

<sup>5</sup> Pieter Bruegel l'Ancien, *La Parabole des aveugles*, 1568. Toile, 86 x 154 cm. Musée Capodimonte, Naples. L'œuvre originale se trouve en Italie. Celle du Louvre est une copie qui a été composée par le fils du peintre : Pieter Bruegel le Jeune (1564-1638).

<sup>6</sup> Andrea Mantegna (1431-1506) est un graveur, peintre et dessinateur de la Renaissance italienne.



que tu ne les aies vus et que nous n'ayons vu ceux de Madrid<sup>7</sup> qui sont, paraîtrait-il, plus importants encore. Il semble ridicule de comparer à cette émotion celle qu'on peut ressentir à la Sixtine par exemple, mais pourtant c'est bien ce que j'éprouve. Il y a de ces découvertes qui viennent juste à propos, que sais-je, qui vous atteignent d'un coup droit.

Elles n'ont pas de valeur objective et générale mais peuvent en avoir individuellement une prodigieuse.

Vu également une exposition de Van Gogh. Je crois que tu n'as rien vu de lui. Ma foi, même après Brueghel, c'était intéressant.

Ce soir nous allons à la répétition générale d'une danseuse la Sacchetts<sup>8</sup> que Blei a fait venir à Vienne. Des danses très neuves, dit-il.

Tranquillise-toi : la xxx (je ne sais plus le nom) qui joue Nyssia n'est pas si épatante que ça. Elle est très enthousiaste de son rôle et m'a l'air de le prendre sincèrement à cœur. Nous avons pu causer avec elle un instant hier dans le cabinet du directeur. Cet intérêt qu'apportent les acteurs et surtout le très sympathique metteur en scène Val[I]entin, constitue pour André un gros atout. Nous avons vu la salle : énorme ! deux mille personnes. Je ne puis encore me mettre dans la tête qu'il soit – je ne dis pas sûr – mais possible que deux mille personnes puissent comprendre *Candaule*. Tout le monde est fort excité par l'approche de samedi<sup>9</sup>. Demain j'assisterai à la répétition.

Nous rentrons d'un café où nous avons aperçu Hermann Bahr<sup>10</sup>, l'auteur du *Dialogue sur l'art tragique* qu'André m'a fait lire à Rome. Il correspond un peu à Remy de Gourmont<sup>11</sup>.

Nous partons pour le théâtre.

Je mets tes chers bras autour de mon cou et je t'embrasse jusqu'à ce que tu finisses par sourire, jusqu'à ce que se creusent leurs fossettes que j'embrasse encore.

J.

---

<sup>7</sup> Au musée du Prado à Madrid.

<sup>8</sup> Sic. Rita Sacchetto (1880-1959) est une danseuse et actrice allemande.

<sup>9</sup> Le samedi 27 janvier 1906 sera jouée à Vienne *Le Roi Candaule*.

<sup>10</sup> Hermann Bahr (1863-1934) est un auteur et journaliste autrichien. Il a écrit *Dialogue sur le Tragique* en 1904.

<sup>11</sup> L'auteur, critique d'art et journaliste Remy de Gourmont (1858-1915) reprend en décembre 1904 avec André Gide *L'Ermitage*. Alban Cerisier rappelle que Gide prendra exceptionnellement la direction de la revue : « *Alors que La Revue blanche et La Plume ont cessé de paraître (Ruyters suggérera à Gide de reprendre la première), soumises elles aussi à de pareilles contingences, une nouvelle formule est adoptée en janvier 1905, avec un comité de direction dont les deux seuls membres sont Gide et Gourmont lequel, boulimique en toutes matières, a déjà la main sur le pléthorique Mercure de France (devenu bimensuel) et La Revue des idées. L'étonnant attelage ! Toujours est-il que c'est la première et la dernière fois que Gide acceptera d'assumer publiquement la direction d'une revue.* » (Voir *Une histoire de La NRF*, p. 38). De plus, comme l'affirme Frank Lestringant, Gide n'appréciait pas Remy de Gourmont : « [...] il [le] détestait cordialement. Il le trouvait non seulement laid à faire peur, un lupus lui dévorant le visage, mais il lui reprochait son matérialisme systématique, hérité des encyclopédistes, du genre Helvétius ou d'Holbach, et ses jugements à l'emporte-pièce sur toutes les grandeurs littéraires du jour. » (Voir *André Gide l'inquisiteur*, T. I., p. 534).

[Vienne]

Tu m'écris de bonnes, d'exquises lettres. Ne les raccourcis pas. Je les lis et les relis. Elles me navrent et me fondent d'attendrissement. Tu ne sais pas la place que tu tiens ici et combien de fois nous parlons de vous.

Sois tranquille, je ne raconte pas ceci et cela...

Je rentre du théâtre. La répétition a duré quatre heures. Le temps de déjeuner et déjà il était trop tard pour retourner au Musée.

Demain je m'y rendrai dès le matin et n'assisterai pas à la répétition.

Triste spectacle hier soir. La fameuse danseuse est d'une imbécilité désolante. Un faux air de femme du monde, des pas d'une stupidité insurpassable. Avec cela une musique de bastringue. Raté, raté. Personne n'applaudissait et Blei, qui patronne plus ou moins la jeune personne, faisait un nez d'une aune. Nous n'avons pas attendu la fin et nous sommes défilés...

N'aie pas peur, je dors huit heures, dix heures. Couché à 11 heures et demie je me suis réveillé à 9 h. Ce soir je ferai de même. Nous allons entendre un jeune violoniste de douze ou treize ans qu'on dit prodigieux.

Tu vois que je ne t'ennuie pas à te prier de reprendre ta peinture. Je sais bien que si tu ne le fais pas c'est que tu ne le peux pas. Tu rattraperas le temps perdu la semaine prochaine. Tu verras. En six ans j'ai pourtant appris quelque chose, et je sais quelle douceur il faut pour faire s'épanouir de nouveau ma petite femme lorsqu'elle s'est recroquevillée. N'aie pas peur du retour, ni de ma joie...

Tu n'auras conscience que de l'enrichissement pour toi comme pour moi.

Ton J.

Paris

Mon amour adoré, j'ai reçu ce matin tes deux bonnes chères lettres et je suis tout émue de t'avoir remué ainsi et regrette presque de t'avoir écrit si tristement. C'est vrai que je le regrette... mais en même temps sais-tu j'ai éprouvé une certaine joie aussi en sentant que par mes lettres je t'avais repris. Et alors cela va mieux ce matin, tu reçois mes lettres, tu y réponds, nous sommes moins séparés, ce n'est plus l'horreur des quatre ou cinq premiers jours, et puis les jours finissent par tout de même avancer. Hier je suis restée toute la journée à la maison ; cela va plus vite ainsi. C'est

pour moi en ce moment comme une sorte de retraite ; je vis toute concentrée en moi-même, fermant toutes les issues aux bruits extérieurs pour pouvoir vivre avec toi.

Je n'ai pas été hier chez Marie Diemer. J'étais fatiguée et aller ainsi si loin la nuit seule dans un fiacre, dans un quartier que je ne connais pas, c'eût été trop courageux pour moi. Demain Madeleine Gide vient déjeuner et nous irons ensemble, si elle a pu se mettre à temps Amie du Louvre<sup>1</sup>, voir un hôtel rue de l'Elysée que les Amis du Louvre sont invités à aller visiter. Comme tu ne pourras peut-être jamais le voir, je voudrais y aller pour te dire un peu au moins ce que c'est. Sans cela je n'ai voulu aller nulle part où tu n'avais été, sans toi, c'est probablement idiot de ma part mais c'est plus fort que moi.

Ce que tu me dis de la faunesse ivre de Rubens me met l'eau à la bouche et me donne presque l'envie de me remettre à travailler. Ce n'est pas que j'imagine que je fasse du Rubens ! Mais je crois quelquefois que j'ai en moi ce que si peu de gens ont de nos jours, une sensibilité et une émotion devant la chair humaine, devant la matière des objets qui finirait peut-être par percer à travers les difficultés du métier. C'est comme de la volupté, une souffrance, mêlée de joie, qui me saisit à la vue d'un dos, d'un ventre, de tout un corps et dont les peintres modernes semblent si peu en général sentir le frémissement.

Que je vais être intimidée en te revoyant : dans mes lettres je me mets à nu devant toi et chaque fois que tu reviens il me prend une grande pudeur à l'idée de m'être si complètement laissé voir.

Adieu mon amour, je vais sortir un peu pour chercher des images pour la chambre de Sabine puis je rentrerai et lirai au coin du feu. Je t'enveloppe dans un long long baiser très ardent.

Ta Suze.

239- JEAN A SUZANNE [1]

[Jeudi 25 janvier 1906]<sup>1</sup>

[Vienne]

Mon amour,

Je griffonne sur un chiffon de papier pendant un changement de décors. On a déjà répété deux actes. L'ensemble est merveilleux. Jamais je ne me serais attendu à quelque chose d'aussi parfait. La pièce a une majesté tragique, une ampleur qui va produire un effet colossal.

---

<sup>1</sup> La Société des Amis du Louvre est une association créée en 1897. Les membres de l'association participent financièrement à l'achat d'œuvres d'art. Cela leur permet de bénéficier d'un statut privilégié avec, par exemple, la visite gratuite et illimitée du musée.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Il existe deux lettres datées du 25 janvier 1906 écrites par Jean.

On termine le III. De plus en plus épatant. Les acteurs sont excellents. Je suis emballé... emballé !

Décors épatants. On recommence les scènes les unes après les autres et le progrès est surprenant. Tout le mérite en revient au metteur en scène Val[il]jentin. Cet homme vaut Antoine<sup>2</sup>. Quel dommage qu'il ne soit pas français !

Et la pièce aussi m'apparaît de plus en plus parfaite. André n'est pas content du troisième acte, mais là encore il est sévère pour lui-même et je ne vois rien à reprendre<sup>3</sup>.

240- JEAN A SUZANNE [2]

[Jeudi 25 janvier 1906]<sup>1</sup>

[Vienne]

Non, mon amour, le jour viendra où tu ne regretteras pas cette dure épreuve. Crois-tu que je n'aie pas mieux appris à te connaître par l'angoisse de tes lettres que par huit jours de vie heureuse ?

Que je te gronde tout de même un peu. Quand tu as été passer dix jours à Montespieu<sup>2</sup>, c'était une séparation du même genre que celle-ci, et pourtant ni l'un ni l'autre nous n'avons songé à le prendre si tragiquement. Et tu es injuste un peu : tu sais bien que je tâche de te raconter le mieux possible ce que je vois ou que j'entends. Mais je ne *sais pas* raconter et en toute occasion j'y suis de la même gaucherie.

Je recentre pour reprendre ma lettre – très abruti d'ailleurs par le froid. Rien de bien intéressant aujourd'hui. Musée fermé. Les meilleurs moments ont été passés avec Kassner à causer dans un café. Ce soir nous devons le retrouver après dîner. Je n'ai guère assisté à la représentation.

On a essayé les costumes et l'éclairage et je n'ai retrouvé André que tard dans la journée. Je t'envoie quelques photographies. Impossible d'avoir tous les Brueghel. J'enrage. Il y en a quatorze et *le plus beau* manque. Il est dans le même style que *la Kermesse*<sup>3</sup> que je t'envoie. Il n'y a pas de ville plus mal montée en photos.

Peut-être t'arriverai-je lundi soir.

Si tu allais au concert ou au théâtre avec Madeleine Gide. Mais je crains de prêcher dans le désert. Brassez-nous donc un peu en vous amusant.

---

<sup>2</sup> André Antoine (1858-1943), metteur en scène naturaliste, est le directeur du Théâtre de l'Odéon de 1906 à 1914.

<sup>3</sup> Lettre non signée.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée.

<sup>2</sup> Suzanne était à Montespieu du samedi 13 septembre 1902 au lundi 22 septembre 1902. Son beau-frère, Justin Poussiégué venait de faire une chute de cheval obligeant sa femme Élisabeth Weyher à rester à son chevet. Par conséquent, Suzanne était restée plus longtemps que prévu afin de s'occuper des enfants de sa sœur.

<sup>3</sup> Pierre Paul Rubens, *la Kermesse ou noce au village*, vers 1630. Huile sur toile. 1,49 m x 2,61 m. Musée du Louvre, Paris.

J'adore mon petit rat.

J.

241- SUZANNE A JEAN

[Jeudi] 25 janvier [19]06

Paris

Mon Jean adoré, il m'a fallu me contenter ce matin de ta pauvre petite lettre de trois pages. Je commence à trembler de ton retour ; ta pauvre petite femme va te sembler si terne, si peu vivante, si en arrière de toi. Tu vas me revenir enrichi, avec des horizons nouveaux, tout plein d'une sève nouvelle que tu auras puisée à un sol inconnu et profondément étranger à moi. Encore si tu avais pu me resservir ces conversations toutes chaudes ; mais lorsque tu reviendras leur suc aura passé inconsciemment en toi ; elles seront devenues tellement ternes que tu ne sauras plus les formuler et distinguer ce qu'elles t'auront apporté. Et j'aurai l'amertume de sentir qu'il y a en toi des choses que je ne puis comprendre, qui restent en dehors de moi parce que je ne pourrai arriver à les saisir, et je souffre affreusement de cela. J'ai peur de te voir subir cette influence allemande qui est si lointaine de moi et plutôt antipathique à ma nature, peut-être justement parce que je n'en connais presque rien. Et c'est tout cela qui me tourmente.

Je sens tellement combien l'écho de ce voyage me reviendra affaibli et d'autant plus affaibli que par l'éducation que j'ai reçue, nullement allemande, je ne pourrai réunir les fils épars de ce que tu me diras en un tout palpable. Si ce voyage doit avoir un grand retentissement sur toi, tu comprends quel mur s'élèvera entre nous dont les fondations descendent très bas, jusqu'à notre petite enfance, toi élevé sur la frontière de l'Allemagne, faisant tes premières études dans cette langue, et moi élevée à Paris.

Je crois par moment que nos deux vies sont arrivées à n'être fondues qu'en une et, non, c'est toujours le douloureux et long enfantement à recommencer. Pardonne-moi de souffrir de choses si ténues... je ne puis être autre.

La poste de 11 h vient de m'apporter ta seconde lettre. Ça c'est bon et je me sens un peu plus nourrie. Je vais me précipiter au Louvre pour revoir le Brueghel : je me souviens bien de l'avoir vu avec toi et d'en avoir été émue. Non, je n'ai jamais vu de Van Gogh.

Hier j'ai reçu cette demoiselle anglaise Miss Janet Whyte<sup>1</sup>. Il faudra les inviter elle et son frère. Elle a eu l'air très contente de notre accueil. Je crois que nous pourrons leur être utiles : ils lisent

---

<sup>1</sup> Janet Chance (1886-1953), née Whyte, mariée à Clinton Frederick Chance en 1912, est une écrivaine féministe écossaise. Elle sera l'une des premières femmes à faire campagne en faveur de la légalisation de l'avortement. (Voir Elizabeth L. Ewan *et al*, *Biographical Dictionary of Scottish Women*, Edinburgh University Press, 2007, p. 70).

beaucoup et aimeraient, on le voit, causer avec des Français intéressants et littéraires et pouvoir être bien au courant de la littérature française. Le frère n'était malheureusement pas avec sa sœur.

Hier soir aussi avant dîner ce brave Bramson est monté. J'ai été touchée par son désir de m'être utile ; me proposant de sortir avec moi quand je voudrais. Je l'ai remercié très gentiment parce que vraiment j'étais touchée, mais tu comprendras que ce chaperonnage ne me dise pas grand-chose. D'ailleurs comme je n'ai même pas pu me décider à aller au théâtre avec Madeleine Gide j'ai pu véritablement lui dire que je n'avais pas envie de sortir cette semaine. Il a donc été décidé que j'étais la veuve inconsolable qui ne veut pas être consolée.

J'ai fini la lecture de *Jérusalem* qui m'a fait vraiment une forte impression. Et j'ai beaucoup avancé hier le *Michel-Ange* qui m'intéresse passionnément et m'apprend des tas de choses que j'ignorais ; le peu d'esprit de suite de Michel-Ange ses projets toujours colossaux puis qui se réduisaient peu à peu lorsqu'il était aux prises avec eux et souvent les laissaient même en plan, découragé et pour courir à une autre œuvre pour laquelle il s'emballait de nouveau. Ce qui est curieux c'est que les fresques de la Chapelle Sixtine, qu'il ne voulait pas faire, pour lesquelles il n'avait aucun enthousiasme avant de commencer soit la seule œuvre qu'il est faite plus considérable qu'il ne l'avait projetée. Il est intéressant aussi de voir que Bramante<sup>2</sup> était un architecte peu probe qui a beaucoup triché dans la construction de Saint-Pierre et qu'il a fallu reconsolider ensuite et soutenir son œuvre.

Il tombe en ce moment un odieux petit grésil.

Je t'aime si tendrement, si entièrement mon amour.

Ta Suze.

---

<sup>2</sup> Bramante (1444-1514) est un peintre et architecte italien.

[Vienne]

Je n'ai pas été à la répétition générale pour pouvoir retourner au Musée. J'ai couru aux Brueghel. L'éclairage était détestable, les vitres étant bouchées par la neige. Mais si je n'ai pas retrouvé toute ma joie d'avant-hier, mon admiration est restée la même. Puis j'ai fait des découvertes : d'admirables Vélasquez<sup>2</sup>, un Poussin<sup>3</sup> (pas des plus extraordinaires, mais beau) un Corrège<sup>4</sup>. Console-toi les Carpaccio sont inintéressants.

Je tâcherai de te rapporter des photos de ce qu'il y a d'important ; mais on ne trouve pas la moitié de ce qu'on veut.

J'ai couru toute la matinée pour trouver des places pour ce soir. On joue le *Torquato Tasso* de Goethe<sup>5</sup>, avec le meilleur acteur de Vienne comme Tasso. Ensuite j'ai été voir un M. Artaria<sup>6</sup>, éditeur d'art, qui va nous piloter demain à la Collection Lichtenstein<sup>7</sup> et à l'Albertine<sup>8</sup>. Je n'ai pas encore pu chercher ta lettre.

Voilà André. La répétition générale a merveilleusement marché. B[eaucou]p de critiques y assistaient. Maintenant que le décor est complet, il produit une prodigieuse impression de somptuosité. Je me réserve pour avoir l'impression totale demain soir.

André repart et me laisse déjeuner seul. Il va déjeuner avec Kramer, l'interprète de Candaule, pour tâcher de l'endoctriner encore. C'est jusqu'ici le seul point faible. Cet acteur est une crapule et joue Candaule vicieusement. C'est très grave. Le rôle n'est possible qu'avec une grande noblesse.

Je rentre après être retourné une seconde fois au Musée. Je vais me faire du thé et me reposer un peu avant le théâtre de ce soir.

<sup>1</sup> Crayon de bois.

<sup>2</sup> Les peintures de Diego Velazquez (1599-1660), qui se trouvent au Kunsthistorisches Museum à Vienne sont : *Philippe IV*, 1632 ; *Isabelle de Bourbon*, 1632 ; *Le prince Baltasar Carlos*, vers 1639 ; *L'Infante Marie Thérèse*, 1651-1653 ; *L'Infante Marguerite*, 1653-1654, *L'Infante Marguerite en robe blanche*, vers 1656 et *Le prince Philippe Prospero*, 1659.

<sup>3</sup> Nicolas Poussin (1594-1665), *La Destruction du temple de Jérusalem II*, 1637. Huile sur toile. 147 x 198 cm. Kunsthistorisches Museum, Vienne.

<sup>4</sup> Antonio Allegri, dit le Corrège (1489 env.-1534) est un peintre italien. Les peintures présentes de Corrège au Kunsthistorisches Museum sont : *Vierge à l'Enfant*, 1512-1514 ; *Lucrèce*, 1520-1530 ; *L'Enlèvement de Ganymède*, 1531-1532 ; *Io et Jupiter*, 1531-1532.

<sup>5</sup> *Torquato Tasso* est une tragédie en cinq actes composée par Goethe en 1807. Dans *Le Monde artiste : théâtre, musique, beaux-arts, littérature* [en ligne]. N° 4, A46, (1906/01/28), p. 58. <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5459083d/f10.item>. Page consultée le 13 octobre 2017., on peut lire : « *Au Hofburgtheater : Dimanche, vendredi*, Torquato Tasso [...] ». »

<sup>6</sup> Franz Artaria (?-1942) est le dernier propriétaire de la maison d'édition musicale créée par les cousins Carlo (1747-1808) et Francesco Artaria (1744-1808) en Autriche. Depuis, l'entreprise porte toujours le même nom, mais est devenue une galerie d'art.

<sup>7</sup> Il existe un musée Lichtenstein à Vienne qui abrite la collection d'œuvres d'art des princes Lichtenstein.

<sup>8</sup> La Collection Albertina, créée en 1779 par le duc Albert de Saxe-Teschen, rassemble des lithographies, dessins et gravures.

Enfin une bonne lettre de toi ! Enfin !

Quel soulagement. En quinze jours je serais devenu enragé de chagrin.

Je pars probablement dimanche soir à 8 h 30 pour arriver à Paris lundi soir à 10 h 52.

Je t'embrasse d'un long tendre baiser.

J.

243- SUZANNE A JEAN<sup>1</sup>

[Vendredi] 26 janvier [1906]

Paris

Mon amour aimé, les journées grises, mornes finissent tout de même par passer et tes lettres sont lues et relues et sucées par moi chaque jour et mettent un peu de douceur en moi. Je ne devrais jamais grogner, tu es si bon pour moi... et je suis insatiable.

Nous nous demandons avec crainte et tremblement vers quel jour nous pouvons tourner notre espérance... ah ! quand je le saurai ce jour et cette heure du retour je m'y accrocherai désespérément tout en craignant ce premier revoir ! Madeleine Gide a déjeuné hier ici et est restée jusqu'à 4 h. Cela a été un bon moment ; nous nous sommes communiquées les nouvelles de Vienne et les avons complétées ainsi. Puis nous avons causé d'un peu de tout.

Marco s'est conduit comme un vrai petit homme à table hier. J'avais tenu à ce qu'il soit à ta place ; quand je lui en avais parlé il refusait. Mais j'ai passé outre, et quand il est venu à table et a vu sa place mise quand même en face de moi et Madeleine Gide à sa droite il a été très brave, s'est assis sans rien dire avec une certaine émotion rentrée. Au passage du premier plat, il est devenu tout rouge mais s'est servi seul bravement et très soigneusement. Et tout le reste du déjeuner il s'est tenu avec beaucoup de sérieux et de dignité. Le soir il m'a dit qu'il avait eu très peur au commencement mais qu'après il avait été très content. Hier soir dîner rue Ampère par un temps affreux. Ce soir Pauline dîne ici.

J'avance beaucoup *Michel-Ange* : ce que j'aime moins dans ce livre c'est lorsque Romain Rolland se met à décrire et à expliquer selon lui certaines des œuvres de Michel-Ange, justement des œuvres devant lesquelles on n'a qu'à se taire sans faire de rhétorique. Ce qui nous intéresse, du moins moi, c'est l'historique de ces œuvres mais nullement ce que Rom[ain] Rolland pense ou sent devant elles ! C'est dommage parce que le reste du livre me semble fait de façon très intéressante. Aujourd'hui je ne t'écris pas très longuement ayant à sortir avec les deux grands, Daisy<sup>2</sup> étant très enrhumée, et je trouve Jeanne un peu jeune pour oser lui confier les trois à la fois. Madeleine Gide

---

<sup>1</sup> Adresse du destinataire : Monsieur Jean Schlumberger. Poste Restante. *Vienne*. Autriche.

<sup>2</sup> Daisy et Jeanne sont deux gouvernantes.



trouve toujours que je te gêne abominablement et que mon éducation est toute à refaire ; mais moi, je crois que si je ne t'avais pas tout enveloppé d'amour, tu ne m'aurais pas aimé autant. Mon trésor aimé, je suis toute dolente et perdue loin de toi.

J'ai horreur d'être dehors ; j'aime être au milieu de tes livres et de tes affaires où tout me parle encore de toi.

Ta Suze.

244- JEAN A SUZANNE

[Samedi 27 janvier 1906]<sup>1</sup>

[Vienne]

Rien qu'une ligne. Je pense toujours partir demain soir. Il faudrait pour me faire retarder à lundi matin que Kaiser jouât dimanche soir *L'Anneau de Gygès* de Hebbel<sup>2</sup>.

J'ai à te gronder terriblement pour ta dernière lettre.

Mais je réserve ceci pour le retour.

Ce soir la première. Je suis beaucoup plus ému qu'André, bien que je ne doute pas du succès.

A la gare de l'Est !...

J'aime ma folle petite femme.

J.

Il paraît que M<sup>me</sup> Charles Gide<sup>3</sup> t'a trouvée « belle, mais d'une beauté du diable, faite pour plaire aux tout jeunes gens ! »... !!!...

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. La correspondance s'interrompt du 27 janvier 1906 au 2 juin 1906 inclus. Durant cette période le couple s'établira principalement à Paris. (Voir la *Correspondance* entre André Gide et Jean Schlumberger, pp. 85-93).

<sup>2</sup> Jean se trompe de semaine car comme il est écrit dans la revue *Le Monde artiste : théâtre, musique, beaux-arts, littérature*, la pièce *L'Anneau de Gygès* sera jouée le mardi 23 janvier 1906 : « *Au Schiller Theater : [...] mardi, L'Anneau de Gygès [...]* » [en ligne]. N° 3, A46, (1906/01/21), p. 41. Page consultée le 13 octobre 2017. <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54590820/f10.item> L'acteur qui joue le rôle de Gygès est Waldemar Staegemann (1879-1958).

<sup>3</sup> La Suisse Adeline « Anna » Im Thurn (1856-1931). (Voir Evelyne Diebolt, Nicole Fouché, *Devenir infirmière en France : une histoire atlantique, 1854-1938*, Editions Publibook, 2011, p. 142).

Paris

Pas d'événement, mon amour.

Un appartement sale. Des livres partout, que je ne sais déjà plus comment caser, bien que je n'aie pas encore la petite vitesse. Des courses déjà. J'ai dîné hier rue Pierre-Charron.

Maman, fatiguée et morne, effarouchée par nos plaisanteries.

Une gentille lettre de Papa ce matin. Touchante et je crois fausse en partie, mais tu la liras.

Naturellement j'ai déjà vu les Gide. J'ai déjeuné avec eux. Il m'a lu un article de Maurice Denis sur l'art classique à Rome<sup>2</sup> – *excellent* important même.

Il y a eu beaucoup de choses pour toi, pour Sabine<sup>3</sup>...

Je ne sais encore pour quelle famille je me déciderai ce soir.

Et voilà.

Lettre vide pense mon petit rat, parce que je ne l'ai pas encore embrassée, caressée, tripotée sur tout son corps aimé.

Ah mon amour je t'aime tellement *mieux* que je ne dis !

J.

Braffye

Mon amour si passionnément, tendrement, dévotement aimé je suis une motte de beurre fondue à cause de la chaleur excessive d'aujourd'hui et je pense que tu as dû tout autant te liquéfier et davantage même dans ton odieux train et dans Paris à présent. Je te plains, je souhaite que tu n'aies pas trop souffert et qu'au moins Gosselin<sup>2</sup> va te soigner énergiquement. Je n'ai pas pensé à

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Inscription manuscrite au crayon de bois par Jean Schlumberger : [Juin 06].

<sup>2</sup> Maurice Denis découvrira pour la première fois Rome en 1898 accompagné d'André Gide. Son article « *Les Arts à Rome ou la méthode classique* » est le fruit de ce voyage. Il sera publié dans *Le Spectateur catholique*, n° 22-24, pp. 183-186, 1898.

<sup>3</sup> Sabine Schlumberger, la filleule de Madeleine Gide, a souffert au mois d'avril d'une pneumonie. Dans sa lettre du 22 avril 1906, André Gide écrit à Jean : « *Nous sommes très attristés et inquiétés par le mot que votre femme écrit à la mienne. Quand j'étais venu pour vous voir, vendredi, les nouvelles que la bonne m'avait données étaient si rassurantes que nous avions pu croire toute alarme et même tout souci écartés... Nous nous reprochons aujourd'hui notre trop rapide optimisme.* » (Voir leur *Correspondance*, p. 91).

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Inscription manuscrite au crayon de bois par Jean Schlumberger : [Eté 06].

<sup>2</sup> Jean fait une crise d'eczéma, l'empêchant même de voir André Gide, comme celui-ci l'écrira dans sa lettre du 11 juin 1906 : « *J'espérais pouvoir aller vous voir, désolé d'apprendre par Paul [Gide] que votre état, loin de s'améliorer, a plutôt empiré.* » (Voir leur *Correspondance*, p. 93).

m'enquérir de quelle façon tu ferais cuire ton petit déjeuner, ce que tu trouveras rue d'Assas comme cacao, café au lait, etc. !!!

J'espère que la concierge pourra s'occuper de cela.

J'aurais dû t'accompagner.

Voudrais-tu, si tu reviens, rapporter des cotons de couleurs pour l'ouvrage de Marco qui sont dans l'armoire Marillier de notre chambre, au bas de l'armoire je crois bien.

Comme c'était bon ce matin d'être à moitié endormis l'un contre l'autre !!!!

Je t'aime et te bécote bien à fond à ton réveil.

Ta Suze.

247- SUZANNE A JEAN [1]

[Lundi 4 juin 1906]<sup>1</sup>

Domfront

Mon amour aimé, il n'y a jamais besoin de se presser dans ce bienheureux pays normand ! Mon train était parti, mais un second à 10 h 5 qui n'était pas celui passant par Folligny à 10 h 22 m'a limaçonné gentiment jusqu'à Domfront où j'attends à présent mon train de Mayenne.

Ce voyage me semble à présent un rêve, un rêve délicieux et je t'aime encore plus que jamais : mais un coin de table de buffet de gare n'est pas un endroit rêvé pour pouvoir le bien dire.

Ma lettre te trouvera à Paris et va te rappeler ta petite femme ce qui te gênera peut-être ??

Ta Suze.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Il existe deux lettres datées du 4 juin 1906 écrites par Suzanne. Inscription manuscrite au crayon de bois par Jean Schlumberger : [Juin 06]. Suzanne repart à Bois-Salair.

## Bois-Salair

Mon amour aimé me voici à Bois-Salair. La maison est morne, les Poussielgue sont partis, les Hoffet et Marthe sont à Caen.

Il m'est arrivé une aventure grotesque à Domfront hier dont tu vas faire des gorges chaudes.

Après avoir déjeuné, t'avoir écrit, pour tuer le temps j'imagine de monter voir la ville. On y monte par un chemin très raide et des escaliers. Devant moi sur la route assez solitaire cheminait une sorte d'ouvrier titubant d'un air ivre. Naturellement je règle ma marche sur la sienne de façon à conserver une distance de vingt ou trente mètres derrière et en même temps pouvoir entendre son pas et surveiller ses mouvements pour qu'il n'aille pas s'embusquer derrière un coude de route. Donc le voilà arrivé ainsi au haut de quelques marches, moi au bas de ces marches avec une maison à notre gauche<sup>2</sup>. Le voilà qui sonne à la porte, personne ne répond. Il resonance et entre temps m'aperçoit arrêtée et commence à m'invectiver d'un air menaçant. Je commence à m'affoler, enfin une petite bonne ouvre la grille du jardin. L'homme lui crie sur son ton ivre qu'il veut voir M. un tel. La petite bonne me demande ce qu'il faut faire, que Monsieur est là mais qu'elle ne sait pas s'il faut faire entrer cet homme. Pendant ce temps j'étais dans le jardin : tandis que la bonne parlementait ahurie avec moi, notre ivrogne ou fou descend les marches et pénètre dans le jardin, la bonne ouvre le cabinet de travail où un monsieur assis écrivait à une table : je m'y précipite avec l'ivrogne sur mes talons : le Monsieur se lève me dit : Mademoiselle ?... moi je bredouille quelques mots pour expliquer que j'avais eu peur de l'homme ivre et laisse la place à cet ivrogne en m'esquivant par la gauche dans la cuisine puis de là dans le jardin et enfin sur l'escalier par lequel je file !!

Ce brave et pacifique Monsieur a dû être plutôt interloqué par mon apparition et disparition et j'espère que la petite bonne aura expliqué.

À la gare de Domfront dans la salle d'attente je suis tombée sur deux braves dames venant de Bagnoles. Elles étaient très causantes, nous avons tout de suite lié conversation. Elles étaient bretonnes de Roscoff. On a parlé voyages, costumes, coutumes bretonnes. La plus vieille m'a dit que le costume se perdait de plus en plus, que par exemple elle se souvenait de processions, et de mariages bretons comme on n'en voit plus. Les mariés allaient sur le même cheval, la mariée dans une robe rouge éclatante avec deux rangs de petits miroirs au bas de sa jupe ! Malheureusement elles voyageaient en 3<sup>e</sup> et avait vu mon billet de seconde ce qui fait que je n'ai osé les suivre en 3<sup>e</sup>. Elles m'auraient je crois raconté beaucoup de choses sur la Bretagne.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Inscription manuscrite au crayon de bois par Jean Schlumberger : [Juin ? 06].

<sup>2</sup> Suzanne a dessiné un croquis représentant sa position et celle de l'ouvrier dans sa lettre.

Nos succulentes soupes m'ont fait engraisser de 500 gr !!

Je t'embrasse tendrement tendrement et t'aime follement.

Ta Suze.

249- SUZANNE A JEAN

[Mardi 5 juin 1906]<sup>1</sup>

Bois-Salair

Par Mayenne

Mayenne<sup>2</sup>

La tendre veuve déplore que son cher époux n'arrive que dans huit à dix jours : le pays ruisselle de genêts et cela commence à être leur fin ; ce ne sont partout qu'énormes gerbes, écroulements flamboyants ; c'est follement joli. Il fait chaud mais un air frais et exquis.

J'attends mes couleurs avec impatience : j'ai des tas d'idées.

N'oublie pas ton ferment et donne-moi des nouvelles de ton eczéma.

Monique est tout à fait ravissante, ses yeux ont complètement changé, toujours grands, mais renfoncés, limpides, mettant une valeur noire dans sa figure avec de grands cils.

J'ai envie de te sevrer de nouvelles pour que tu m'arrives affamé.

Je t'envoie quelques fleurs des champs : je ne sais ce qui voyagera.

Tu devrais voir le champ des Loges : une profusion de boutons d'or, d'œillets, d'orchidées, de margerites et d'autres fleurs. On y enfonce jusqu'aux genoux, il y a plus de fleurs que d'herbe.

J'embrasse tout ton corps adoré.

Ta Suze.

Je pèse 48 kilos ½ sans un fil. Mon minimum est 48.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après l'inscription manuscrite au crayon de bois par Jean Schlumberger : [Juin 06].

<sup>2</sup> Papier à en-tête.

[Paris]

L'amoureuse ligne dont cette tendre veuve a besoin à son réveil et douceurs des douceurs l'annonce qu'elle va bientôt recevoir ses couleurs.

Colis postal en gare Mayenne. Il partira aujourd'hui même.

Tout est payé.

Comme je n'ai pas encore mes exemplaires, je vais en profiter pour passer ma journée à la Nationale<sup>2</sup> et sans doute rentrerai-je dîner pour ne plus ressortir.

Tendrement, tendrement.

Je t'embrasse.

J.

---

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> À la Bibliothèque nationale de France.

251- JEAN A SUZANNE

[Mercredi] 6 juin [19]06<sup>1</sup>

[Paris]

Ni lettre de toi, ni mes volumes. Aussi pesté-je. Tu aurais bien pu m'envoyer une ligne me disant comment vous êtes arrivés.

De plus une visite à faire à M<sup>me</sup> Reinach<sup>2</sup>.

Ceci seul suffirait.

Une seule lettre : de Bardoux. Je te l'envoie. B[eaucou]p de bafouillage, sur Carrière<sup>3</sup> etc., tout à côté. La lettre me fait pourtant plaisir car elle semble sincère et prouve que les contradictions qui arrêtent tant Théo<sup>4</sup> ne sont pas si évidentes que cela. Bardoux n'est pas un esprit subtil et il n'aurait pas trouvé que « l'action déroule sa trame avec une force irrésistible » s'il lui avait fallu reconstituer péniblement le caractère de Cyrille.

Pas bougé ce matin. Tes bijoux sont revenus. On m'offre cent francs de la chaîne et de la montre. Tu penses si j'accepte. J'en profiterai pour restituer la somme à un des enfants, car leurs porte-monnaie sont vides.

Je porte ma carapace<sup>5</sup> sans trop de souffrance mais aussi sans grande amélioration. J'en suis aussi embarrassé que l'autre jour. Décidément tu peux être tranquille.

Et surtout parce que je t'aime plus qu'il ne convient.

Ton homme J.

252- JEAN A SUZANNE

[Jeudi] 7 juin [19]06<sup>1</sup>

[Paris]

Petite femme aimée

Toujours pas mes volumes. J'ai passé ce matin chez le brocheur qui n'a encore rien reçu. Aussitôt j'ai été relancer Bourgeois<sup>2</sup> aux *Cahiers*. Il n'y comprend rien – et ne comprend pas non

---

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> À la femme du journaliste et homme politique Joseph Reinach (1856-1921).

<sup>3</sup> Jacques Bardoux devait parler de la mort récente du peintre Eugène Carrière, décédé le 27 mars 1906 à la Villa des Arts à Paris.

<sup>4</sup> Théo Van Rysselberghe.

<sup>5</sup> Jean souffre toujours d'une crise d'eczéma.

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> André Bourgeois est l'administrateur des *Cahiers de la quinzaine* d'octobre 1900 à 1914. Rappelons qu'*Heureux qui comme Ulysse* sera publié en 1906 dans le dix-septième cahier de la septième série des *Cahiers de la Quinzaine*, pp. 110-199.

plus mon impatience. Je ne peux pas lui expliquer que chaque jour de retard me force à différer d'autant mon départ.

Aperçu Bramson hier. Il ne voulait rien me dire de mon livre avant de l'avoir relu et puis, quand même, il n'a pu se retenir. En somme c'est pour lui une déception. Je crois qu'entendant parler de ce roman depuis longtemps, il s'attendait à quelque chose de plus considérable. Il voudrait des études plus poussées de Claire et de Rémy<sup>3</sup>.

Il y a là, en partie, une question de race. Il ne comprend rien à mon parti pris, à ma volontaire simplification. Nous devons reprendre cet entretien, car je me défends comme un beau diable.

Rien autre qu'une lettre de Dolléans, ci-jointe.

Mon état est stationnaire. J'ai supprimé la consommation de dragées dont je suspecte les amendes. Je suis sanglé de bandes qui tiennent en place mes petits emplâtres... Bougie rose est morne, morne.

Je vais dîner à Auteuil. Je voudrais bien savoir si Madeleine Gide a lu *Heureux*.

Mais il faudrait que tu fusses là pour la tirebouchonner gentiment.

Je t'aime.

J.

253- SUZANNE A JEAN

[Vendredi 8 juin 1906]<sup>1</sup>

Bois-Salair

Mon amour aimé, je me tourmente horriblement ; je me tiens à quatre pour ne pas prendre aujourd'hui le chemin de fer. J'attends un mot, un télégramme de toi et aussi de savoir pour combien de temps tu en as, et je débarque. Tu comprends que les enfants n'ont nullement besoin de moi et qu'à Paris au contraire je ferai tes courses, je te lirai, te mettrai tes compresses, te dorloterai. D'abord je ne veux pas que personne d'autre que moi te soigne, tu entends. N'importe qui peut soigner mes enfants, mais moi je veux soigner mon homme. Ce matin je me promène de long en large ; incapable de fixer mon attention sur rien, sentant que je n'ai rien à faire ici pendant que tu es une pauvre loque misérable tout seul. J'espère que mes fleurs t'arriveront fraîches et te consoleront un peu<sup>2</sup>. Je les avais cueillies hier soir et emballées ce matin à 7 h pour que la mess[agerie] les prenne. Mon trésor

---

<sup>3</sup> Claire et Rémy sont des personnages essentiels d'*Heureux qui comme Ulysse*. Claire est la femme de Cyrille et Rémy le prétendu fils de ce dernier alors que nous apprendrons qu'il est le fils de Germain, le meilleur ami décédé de Cyrille.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée.

<sup>2</sup> Voir la lettre reclassée du 5 juin 1906 écrite par Suzanne.



adoré, je te soignerais si bien si j'étais à Paris. Dis-moi bien tout ce que Gosselin aura dit : je me ronge jusqu'à demain matin.

Ah ! ta lettre est arrivée hier soir. Malgré l'adresse très lisible elle avait été se promener je ne sais où.

Sabine a une dent, grande excitation dans la nursery : c'est moi qui l'ai découverte, et ensuite, Daisy, Marco, Monique ont à tour de rôle mis leur doigt dans la bouche de Sab pour sentir cette fameuse dent.

Ne pourrais-je venir à Paris, t'aider bien vite à expédier tes bouquins, faire les courses nécessaires et t'emmener bien vite ici. Ce qui m'inquiète c'est de savoir combien de temps cela durera. Gosselin ne parle-t-il pas d'une cure d'eaux, Mont Dore ou autre.

Tu peux me faire revenir sans crainte, j'ai engraisé de 700 gr en cinq jours !!!

As-tu vu dans *Le Temps* l'entrefilet sur l'affaire de W. Grove<sup>3</sup>. Que ce serait une affaire de mœurs et que l'assassin est un soldat. Évidemment l'artiste était pédéraste mais cela n'explique pas encore pourquoi il a été tué.

Ta Suze adorée (???) et adorante.

254- JEAN A SUZANNE

[Vendredi] 8 juin [19]06<sup>1</sup>

[Paris]

Chère petite femme

J'ai déballé avec attendrissement les fleurs que j'ai trouvées en rentrant d'Auteuil. Les églantines m'auraient arraché des larmes, avec leurs petits paquets d'ouate. Elles sont d'ailleurs arrivées en parfait état. Les pentecôtes avaient souffert davantage mais il en est encore resté de quoi remplir le vase en frange japonais.

Toujours pas mes livres ce qui commence à m'exaspérer. De plus mon eczéma a commencé à suppurer. Gosselin m'avait annoncé que cela aurait très probablement lieu. Bref me voilà forcé de remplacer les emplâtres secs par des compresses de camomille. Aujourd'hui je reste en peignoir de bain et ne sors pas.

Je te jure que je ne suis pas disposé à faire la noce. D'ailleurs point de souffrance ni même de démangeaisons.

---

<sup>3</sup> Voir les « Dernières dépêches des correspondants particuliers du *Temps* ». *Le Temps* [en ligne]. N° 16422 (1906/06/07), p. 4. Page consultée le 20 mai 2017, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k238640j/f4.item>.

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

Bonne soirée chez André. Nous avons lu du Ronsard. Puis Copeau<sup>2</sup> s'est jeté dans *Ubu Roi*<sup>3</sup> ce qui nous a dilaté la rate.

Comme je sortais André m'a dit dans un coin que sa femme avait lu *Heureux*, très impressionnée par la force de l'exécution, mais épouvantée, gênée même par le sujet.

Il était onze heures – trop tard pour aller rejoindre Dagan<sup>4</sup> et Moréas<sup>5</sup> à la Closerie<sup>6</sup> comme j'en avais eu l'intention. Par contre, sachant Bramson malade en chien, et me doutant bien qu'il serait encore rue Laffitte je suis rentré par là. Il y travaillait encore, en effet après une journée de 1200 frs.

J'ai profité de mon inactivité forcée pour faire quelques courses. J'ai fait expédier deux services de toilette, puis je suis passé chez l'antiquaire. Rien du vitrail. Impossible d'en tirer les mille francs qu'avait espéré Du Seigneur<sup>7</sup> et pour 500 frs, il trouve que nous aurions grand tort de vendre.

Tes cahiers de Fabriano<sup>8</sup> sont partis mercredi. Il faut que tu puisses me montrer quelque chose à mon arrivée.

Je t'aime.

J.

Je reçois le mot Armand-Delille. Réponds en leur envoyant l'enveloppe me prouvant qu'ils sont coupables du retard.

---

<sup>2</sup> Jacques Copeau (1879-1949) apparaît ici pour la première fois dans cette correspondance. Cet acteur, metteur en scène, dramaturge et bientôt directeur de *La N.R.F.* de 1908 à 1913, créera avec Jean Schlumberger, « qui soutenait le projet corps et âme », le Théâtre du Vieux-Colombier en 1913. (Voir Gide, Copeau, Schlumberger. *L'art de la mise en scène*, Cahiers de la NRF, série Entretiens des Treilles, Gallimard, 2017, p. 11). Dans *Les Registres du Vieux-Colombier*, Copeau revient sur les prémices de sa carrière : « Entre 1905 et 1909 j'étais vendeur à la galerie Georges Petit, rue de Sèze, (...) C'est là que se tinrent les assises des premières réunions de La Nouvelle Revue française auxquelles prenaient part André Gide, Jean Schlumberger, Michel Arnauld, Henri Ghéon, André Ruyters et Eugène Montfort. » (T. I, textes recueillis et établis par Marie-Hélène Dasté et Suzanne Maistre Saint-Denis, notes de Norman Paul, Paris, Éditions Gallimard, 1979, p. 17).

<sup>3</sup> Alfred Jarry (1873-1907) composera *Ubu Roi*, une comédie en cinq actes qui sera jouée pour la première fois le 10 décembre 1896 au Théâtre de l'Œuvre.

<sup>4</sup> Henri Dagan (1870-1912), sociologue, verra sa revue *L'Œuvre nouvelle* mourir en cette année 1906 alors qu'elle avait été fondée en 1903. Il deviendra de 1909 à 1912 le rédacteur de *La Petite Gazette aptésienne : journal de littérature, d'art, de critique et d'informations*.

<sup>5</sup> Papadiamantopoulos, dit Jean Moréas (1856-1910) est un poète grec qui se fera naturaliser français.

<sup>6</sup> Au restaurant la Closerie des Lilas situé au 171, Boulevard du Montparnasse à Paris.

<sup>7</sup> Voir la lettre du 23 juin 1905 écrite par Jean, où il demandait une estimation d'un vitrail à Raoul du Seigneur.

<sup>8</sup> Marque de cahiers et de bloc-notes.

[Paris]

Enfin j'ai mes livres. Mais pas sans accidents, bien entendu. On m'a laissé tout le fatras des pages de tête et de queue. J'ai été dans un embarras cruel. Enfin je me suis décidé à les enlever moi-même, même les pages de tête, quitte à fausser la pagination.

Par contre mon eczéma n'est pas brillant. Les compresses de camomille ne font que m'irriter la peau. J'ai écrit à Gosselin de venir aujourd'hui. Je suis piteux dans un sale peignoir de bain, mouillé de tous côtés. Gêné par des épaisseurs de compresses et de taffetas gommé, faisant malgré toutes mes précautions des ronds mouillés partout où je m'assois.

Hier journée terriblement morne, coupée seulement par la visite de Maman. Puis Paul Gide est venu<sup>2</sup>, mais je n'étais pas à la hauteur. Il me houspille pour que je vienne passer une soirée avec Ventura<sup>3</sup>. Tu penses si j'en suis !

Mais avec tout cela je n'imagine pas quand je vais pouvoir partir, car je ne peux faire aucune course que ce soit. Cette séparation inutile me fait enrager qu'au moins j'aie le sentiment que tu travailles bien. Une maigre consolation c'est de penser que même si tu étais ici je ne te servais pas trop à grand-chose.

Ton débris d'homme.

J.

Ne crains rien Mina est aux petits soins. Entendu qu'elle ne me fait pas mes pansements.

[Paris]

Rien de toi ce matin, ma petite femme. Je ne recevrai donc rien aujourd'hui, puisque c'est dimanche. J'avoue qu'aujourd'hui surtout, n'attendant aucune visite et m'embêtant ferme, j'eusse aimé une bonne lettre à ruminer toute la journée.

Heureusement ma mauvaise humeur se dissipe. Mon eczéma est en réel progrès. J'ai remis des emplâtres entoilés, selon la prescription de Gosselin et je ne trouve plus aucune suppuration. J'espère

---

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Voir sa *Correspondance* avec André Gide, p. 93.

<sup>3</sup> Marie Ventura (1887-1954) est une « *actrice d'origine roumaine qui jouait le rôle d'Esther dans la pièce de Racine au théâtre Sarah-Bernhardt* », dont Paul Gide était tombé amoureux.

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

bien être requinqué vers jeudi ou vendredi et t'arriver le 15 ou le 16. Je ne vois guère que je puisse partir auparavant, car je ne sortirai pas encore demain et peut-être pas non plus mardi.

Voilà le plus gros de mes envois achevé. J'ai timbré et mis sous enveloppe, ce matin la fin de la première centaine. Je ne pense pas en expédier plus de 125 pour le moment.

Ta lettre. Comment as-tu pu n'en pas recevoir samedi matin ? Chaque jour je les mets moi-même. C'est une des innombrables irrégularités de la poste en ce moment.

Je comprends ton énervement après l'essai de faire des ébauches. Mais ne regrette rien. Il fallait en avoir le cœur net et dans tes études tu aurais été préoccupée de faire toujours le plus *ébauche* possible.

Je crois qu'il y a en effet fort peu à tirer des paysages mayennais, non plus que des normands, en été du moins. Il y a des pays qui ont de la structure, de l'ossature, des éléments tout près à rentrer dans des compositions : le Japon par exemple ou la Toscane. Ce n'est pas pour rien que Maurice Denis s'est trouvé forcé de mettre des collines et des cyprès dans ses panneaux décoratifs<sup>2</sup>.

Bramson est venu dîner hier. Longues causeries sur le sentiment paternel et sur la jalousie. Toujours à propos de mon livre<sup>3</sup>. « Et je vous reprocherai encore ceci... et encore cela... ». Critiques qui sont loin d'être sottes, mais qui tombent toutes si l'on admet mon parti-pris littéraire. Ceci Bramson ne le sent pas. Il est trop consciencieux. Il voudrait tous les développements et toutes les transitions que j'ai sautées.

Dessine, dessine.

Je t'aime.

J.

Voudrais-tu

1° Ecrire à M<sup>me</sup> Bénédicte<sup>4</sup> 3 rue Dug[u]lay-Trouin pour t'excuser de ne pas avoir pu aller lui faire visite à cause de ton départ etc.

2° M'envoyer les adresses de Maurice Armand D[elille] et de Albert Wadd[ington].

---

<sup>2</sup> Le passionné d'art Charles Stern fera appel à Maurice Denis en 1909 pour décorer une salle de réception avec ce tableau : « [...] Soir florentin [qui] comprenait quatre grands panneaux I. Danses, II. La Cantate, III. Baigneuses, IV. Le Poème, reliés par quatre représentations typiques du paysage italien, Les Pins, Les Cyprès, Les collines, Les Oliviers. Ce décor était directement inspiré par les fréquents séjours du peintre en Italie ». Voir <http://www.petitpalais.paris.fr/oeuvre/soir-florentin>

<sup>3</sup> *Heureux qui comme Ulysse.*

<sup>4</sup> Personne non identifiée.

Bois-Salair

Mon amour, de nouveau pas de lettre ce matin. Tu penses si j'ai été de bonne humeur : pendant une demi-heure j'envoyais paître tout le monde de la plus belle façon ! Je voulais avoir des nouvelles de la visite de Gosselin, savoir ce que je dois faire. En plus de ça ton livre<sup>1</sup> dont je me serais passé ! Papa l'a lu ce matin. Tout ce qu'il m'en a dit est : « Où diable ton mari va-t-il pêcher ses idées ? » Moi j'ai répondu : « Il ne les pêche pas, elles lui arrivent comme ça ». Et puis ça été tout. Maman l'a lu après déjeuner mais d'elle pas un mot. J'aime mieux ça. Ils n'ont rien dû y comprendre, mais je n'étais pas à l'aise et ne le serai que dans quelques jours quand je serai sûre que rien ne sortira d'autre... Ma sensibilité est particulièrement aigüe en ce moment et la moindre petite sensation de frottement me met les esprits à l'envers.

Je suis colimaçon pour l'instant, un rien me fait rentrer en moi-même. Remarque que je souffre tout autant pour les autres et peut-être même plus des désaccords qui peuvent survenir et surviennent à chaque instant.

Je n'ai même plus aucun plaisir d'aller à F[ontaine]-D[aniel]. Je me sens gênée, hors de mon élément. Je me demande si ce ne serait pas moins douloureux si l'on rompait complètement avec tout ce poids mort des familles, du passé !

Je lis avec beaucoup de joie les lettres de Flaubert<sup>2</sup> à sa nièce. Savais-tu que la femme d'Auguste Sabatier<sup>3</sup>, alors Frankline Grout était très liée avec les Flaubert ? Dans un passage Flaubert dit même : « Frankline est venue nous voir elle me semble un peu *forcie* ».

Je me mets bien lentement au travail, mais au dessin seulement. Je voudrais être tranquille sur toi, sur tes projets. Il me serait très facile d'avoir des enfants de l'école ici comme modèle. Simone<sup>4</sup> en prend souvent, leur donne dix sous et un goûter.

On a été à Mayenne chercher ta lettre, j'attends donc avant de fermer celle-ci. Voici j'ai ta lettre et je suis plus rassurée. Si tu viens vendredi ou samedi peut-être ne viendrais-je pas à Paris à moins que tu aies beaucoup de courses à faire.

Je t'embrasse longuement dévotement.

Ta Suze.

---

<sup>1</sup> *Heureux qui comme Ulysse.*

<sup>2</sup> Gustave Flaubert, Caroline Grout, *Lettres à sa nièce Caroline*, E. Fasquelle, Paris, 1906.

<sup>3</sup> Auguste Sabatier (1839-1901) est un pasteur qui deviendra théoricien du protestantisme libéral en France. Son second mariage avec Frankline Grout (1842-?) le 21 septembre 1875 lui permettra de rencontrer la nièce de Flaubert, Caroline Franklin-Grout (1846-1931). Elle lui fera découvrir les manuscrits de *Madame Bovary*.

<sup>4</sup> Personne non identifiée.

[Paris]

Mon rat aimé

Je t'écris dès le matin dans l'espoir que tu recevras ta lettre par le premier courrier et que tu n'auras pas à pester pendant toute la matinée. Je t'assure que tes lettres sont régulièrement mises avant la levée de 11 heures et que seul le service des postes est coupable.

Je t'envoie les lettres de Mère pour te prouver que si l'effet du livre ne pouvait pas être bon, il n'a du moins pas été tragique. La lettre est de tout point affectueuse. Rien d'autre que des accusés de réception.

Hier, visite de Bardoux qui venait me faire relire un soporifique article de la *Revue des deux mondes* et Conrad<sup>2</sup>. Ce dernier ne faisait que passer la journée à Paris. Il m'apportait un Baedeker d'Algérie et une lettre d'un de ses amis donnant des détails terriblement alléchants sur certaines villes d'hivernage en Tunisie... à part cela conversation un peu pénible, de surface, avec le sentiment que ce serait peine perdue que d'aborder pour une demi-heure un sujet important.

Dès 9 heures André est venu ce matin. Il avait conduit quelqu'un à la gare. Nous avons lu du Pétrone<sup>3</sup> et du Sadi<sup>4</sup>. Aujourd'hui encore je garde la chambre. Puis demain et après-demain je fais mes courses en voiture et je t'arriverai sans doute samedi, si Gosselin n'y voit pas d'inconvénient. Je le revois demain. Je n'ai toujours pas reçu mes exemplaires sur Whatman<sup>5</sup>. J'aime à croire que je ne serai pas retardé à cause de cela. Je n'ai pas très bien dormi sur mon matelas par terre mais j'ai beaucoup ruminé ma pièce<sup>6</sup>. Elle sort un peu de l'uniforme, mais si lentement ! Je ne pourrai pas encore la résumer.

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Conrad Schlumberger.

<sup>3</sup> Titus Petronius Niger (mort en 65-66), dit Pétrone, serait l'auteur du roman latin *Satiricon*.

<sup>4</sup> Saadia Ben Joseph (882 ou 892-942), dit Saadi ou Sadi, est l'auteur du livre philosophique *Le Livre sur les croyances et les opinions*.

<sup>5</sup> Marque de papier filtre.

<sup>6</sup> Cette nouvelle pièce portera plusieurs noms. D'abord *Le Dominateur*, puis *Celui qui domine sur son cœur* pour enfin devenir *Les Fils Louverné*. Cette œuvre sera la première pièce jouée lors de l'ouverture du Théâtre du Vieux-Colombier, le 11 novembre 1913. Jean rappelle les risques qu'a pris Copeau : « Dans ses articles de la Grande Revue et de La N. R.F., il était arrivé à Copeau de laisser tomber sur le théâtre contemporain des jugements sans indulgence. Aussi la critique l'attendait-elle au moindre faux pas, prête à lui rendre denier pour denier. (...) On le guettait à son premier spectacle, et c'est avec *Les Fils Louverné* qu'il engagea la partie. (...) Les répétitions en avaient commencé dans ce hameau du Limon où il avait réuni ses premiers comédiens. C'est là-bas que Dullin, Jouvet, Roger Karl et Blanche Albane avaient pris contact avec leurs rôles. Un sympathique garçon du nom de Cariffa, qui fut tué pendant la guerre de 14, et la bonne Gina Barbieri complétaient ma distribution. Sur l'instance de Copeau j'avais modifié le titre de ma pièce. Elle s'appelait primitivement *Celui qui domine sur son cœur* (...). » *Louverné* est le nom d'une petite station, sur la ligne que je parcourais souvent entre Laval et Caen. (...) mais l'histoire de l'enfant qui domine trop bien sur son cœur relevait d'un monde beaucoup plus ancien, beaucoup plus intime, celui où nous avons grandi mes frères et moi. » (Voir *Œuvres*, T. I, pp. 235-236).

J'espère que tu fais venir des mioches de l'école.

Qu'il sera bon, même piteux comme je le suis de me retrouver contre ma petite femme.

J'espère que tu profites de cette semaine pour satisfaire au sacrifice sanglant.

Comme je t'aime !...

J.

259- SUZANNE A JEAN

[Mardi] 12 juin [19]06

[Bois-Salair]

Mon très adoré petit homme

Je suis si heureuse de t'avoir au moins fait un peu de plaisir avec mes fleurs. Je suis sûre que tout doit être infect, inconfortable rue d'Assas, et toi, obligé de rester à te soigner dans ce taudis.

Je vis de nouveau dans l'incertitude : j'ai eu ta lettre ce matin, mais me demande à nouveau si tu vas pouvoir venir. Je voudrais savoir aussi quel jour tu penses que Mina pourra partir pour Braffye pour arranger qu'Aline parte d'ici le même jour et qu'elles arrivent toutes les deux à peu près en même temps à Lisieux à cause de la question voiture.

Je ne sais ce que c'est – à moins que ce ne soit d'être loin de toi – mais je suis triste, triste, endormie et avec un cœur de lièvre. Je me remets au travail si péniblement, mes dessins sont veules ; je fais poser la vieille Nurse et je travaille sans confiance. Ces premiers jours de campagne me mettent dans l'état d'abrutissement d'une convalescence. Puis le sentiment que dans quinze jours à peine il faudra reboucler tout m'enlève cette sensation d'éternité de temps dont j'ai besoin pour me mettre avec âpreté au travail. Avec cela je rage de perdre mon temps, je rage contre moi-même, contre la société, contre les familles, contre mes enfants. Pour moi les deux choses principales sont l'amour de mon homme et l'art et il y a bien peu de gens qui ne me désappointent pas sous ces deux rapports. Si je commence mon été dans cet esprit que sera-ce en automne !!! Je ne sais pourquoi cette année ces chants perpétuels d'oiseaux, ces masses informes de verdure, uniformément papillotantes et miroitantes de soleil, sans une tache de couleur ni une ligne où se reposer les yeux, m'accablent et m'exaspèrent. Enfin puisque tout dans la vie conspire à l'embourgeoisement et au nivellement, parlons pratique comme le reste.

1° Dis à Mina de ne donner aucun coussin à nettoyer lorsqu'on viendra chercher nos rideaux de la chambre.

2° Si tu viens apporte-moi :

Mon petit livre vert Thérèse de Dillmont<sup>1</sup>.

Une des boîtes à aquarelles dans l'armoire Marillier.

Ma plume à réservoir.

Ma bonne femme Bevilacqua<sup>2</sup> peinte qui est dans le coffre. Cela en guise d'os à ronger jusqu'à ce que j'aie autre chose à jeter à la tête de gens qui m'emb... !!

Je n'aime décidément pas le veuvage. Cela me réussit toujours très mal. Je brame après toi à chaque instant et t'adore follement.

Ta Suze.

L'adresse d'Alb[ert] Wadd[ington] 5 Place d'Helvétie Lyon.

Celle de M[aurice] A[rmand] D[elille] demanderai à Fontaine.

260- JEAN A SUZANNE<sup>1</sup>

[Mercredi 27 juin 1906]<sup>2</sup>

[Paris]

Mon amour

Voici tout d'abord une lettre de Paul Adam<sup>3</sup>, dans le style effervescent qu'on pouvait prévoir et une du père Gide, beaucoup moins échauffée. Quel furieux besoin de pelotage peut seul expliquer des factums comme la première de ces deux lettres, coups d'encensoirs gratuits, pour l'amour de l'art, sans même un prétexte de politesse puisque une carte m'avait déjà accusé réception. Mère me dit que les petits sont sages ; que Daisy est mieux et pourra descendre un peu aujourd'hui.

Il est midi. A peine si j'ai roulé deux pensées dans ma tête. Juste assez pour me rendre compte que mon quatrième acte tel que je le voyais hier est ridicule. Mais incapacité de chercher autre chose. Effet de mon jeûne, probablement.

Voyant que toute ma personne semblait avoir fait de grands progrès, j'ai essayé ce matin de revenir à la pommade sans compresses. Jusqu'ici je ne m'en trouve pas trop mal et je me rends compte qu'ainsi barbouillé, je voyagerai facilement. Sauf contre ordre, j'arrive *vendredi* à la même heure que toi. Si nulle auto ne m'attend je prendrai un Vincent<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Thérèse de Dillmont (1846-1890) est brodeuse et écrivaine aristocrate qui a écrit l'*Encyclopédie des ouvrages de dames* en 1886. Elle a aussi travaillé pour l'entreprise textile DMC (Dollfus-Mieg et Compagnie).

<sup>2</sup> Bevilacqua est une commune dans la région de Vénésie en Italie.

<sup>3</sup> Adresse du destinataire : Madame Jean Schlumberger. Ferme de Braffye. Par Cambremer. Calvados.

<sup>4</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après le cachet postal.

<sup>5</sup> Paul Adam (1862-1920) est un écrivain français symboliste et critique d'art proche de Jean Moréas.

<sup>6</sup> Ce « Vincent » énigmatique n'a pas été identifié non plus par Pascal Mercier. En effet on le retrouve aussi sous la plume de Gide lorsqu'il écrit à son ami Jean : « *Vincent, sinon vous, pourrait y être, porteur d'un mot de vous à moi.* » (Voir leur *Correspondance*, p. 61).



Je viens de continuer l'histoire du petit Toomaï<sup>5</sup> puis Marco, à peu près dévêtu s'est couché. Monique, dans le hall, apprend à tricoter !!

Je t'envoie la lettre de Paul Adam pour que tu puisses faire ton petit effet dans les familles si l'on me pioche.

Que tu me manques ! Que vais-je faire toute la journée ? Lire encore et encore.

Je te vois fricotant dans ta petite maison et secouant tes bonnes.

Quelle drôle d'adorable femme tu fais.

J<sup>6</sup>.

## SANS DATE 1906

261- JEAN A SUZANNE

[Lettre sans date non reclassée]

Evreux<sup>1</sup>

Le petit mot du matin sur lequel certainement tu comptes. Ni aventures jusqu'ici, ni même un excellent travail. Il fait mou et collant.

Je parviendrai tout de même à poser trois ou quatre phrases, quantité qu'aucun de ces jours je n'ai dépassée.

J'embrasse tes chers yeux pour que tu n'aies pas d'excuses si tu ne travailles pas.

Folle, folle petite femme, qui me comble et me tourmente et à qui je dois la plus grande part de ce que je suis devenu !

J.

---

<sup>5</sup> Voir Rudyard Kipling (1835-1936), *Le Livre de la jungle*, 1894.

<sup>6</sup> La correspondance s'interrompt ce 27 juin 1906 pour reprendre vers le 15 juin 1907. Le couple passera l'été 1906 à Braffy jusqu'au « 15 septembre » (Voir la *Correspondance* entre André Gide et Jean Schlumberger, pp. 94-107) pour ensuite se promener en Bretagne comme l'écrira André Gide à Henri Ghéon : « *Avec femme et deux frères, Jean court la Bretagne en automobile* » (Voir leur *Correspondance, 1904-1944*, p. 652). Ils resteront ensuite à Paris.

<sup>1</sup> Crayon de bois.

Bois-Salair

Mon amour adoré, je t'écris aujourd'hui avant d'aller à Mayenne dire adieu à Jenny [Clénet], t'acheter ton eau de Cologne et essayer mes corsages de flanelle chez M<sup>lle</sup> Monnier, M<sup>me</sup> Duhamel prenant trop cher.

Depuis deux jours je vis en extase devant des échantillons Liberty de soie à dessin un peu mince, les choses idéales pour abat-jour. J'ai pris les n[uméros] de ceux que je préférais car on est obligé de renvoyer les échantillons.

Je m'arrange pour que cette semaine une de nos caisses et un petit panier ainsi que le coucou partent en petite vitesse.

Comme cela les enfants ne voyageront qu'avec la malle d'Aimée<sup>1</sup> et ma grosse malle et le sac à linge.

Je laisse pas mal de linge à moi ici ce qui m'évitera dorénavant les transports.

Il y a de nouveau un pâle soleil et il a neigé un peu ce matin. Bois-Salair a failli flamber cette nuit par l'imprudence de la fille de cuisine. Mais elle a pu éteindre sans donner l'éveil ; il n'y a qu'un trou brûlé dans le plancher visible aussi d'en dessous juste au-dessus de l'escalier de pierre.

J'ai reçu une très affectueuse et gentille lettre de Mère à laquelle j'avais écrit un mot à propos de Maman. D'ailleurs je quitterai celle-ci très rassurée, ce traitement fait merveille, toute douleur et écoulement ont cessé et j'espère beaucoup que la consultation à Paris sera très bonne.

Ce dîner chez Dolléans m'a royalement réjoui. Je regrette presque de n'avoir pas vu cela !!!!!

Je suis contente de voir que malgré toutes tes courses tu travailles et j'espère que Rambosson<sup>2</sup> va enfin se décider. As-tu des nouvelles de Gustave<sup>3</sup> ?

Tu verras que j'ai été très active, la pelote est faite, la petite nappe pour la planche de notre toilette, un corsage arrangé, deux bonnets de Sabine finis ; j'ai encore aidé Marthe à arranger une robe pour elle ; mes comptes sont en ordre, les additions faites dans toutes les colonnes ; plusieurs lettres en retard écrites et enfin une petite esquisse à l'huile de Marthe cousant dans un fauteuil. Mais c'est mauvais tant à cause de l'éclairage sombre de tous ces jours qu'à cause je pense de mon incapacité.

Je t'aime et espère retrouver un bon et calme sommeil près de toi.

Ta Suze.

---

<sup>1</sup> Une domestique.

<sup>2</sup> Jacques Bramson.

<sup>3</sup> Gustave Schlumberger, frère de Jean Schlumberger.

1907

263- SUZANNE A JEAN

[Samedi 15 juin 19]07<sup>1</sup>

78, rue d'Assas

Mon amour aimé

C'est le même vide que chaque fois après ton départ : il y a le moment sinistre, toujours le même, qui vous tombe dessus... J'ai peine à t'écrire, Monique bavarde à côté en faisant de la peinture et ses paroles me distraient : « Je fais le portrait de Marco... il sera horrible... il a de grandes oreilles comme celle d'un chat... voilà je lui ai fait ses oreilles... il a une figure toute bleue... c'est parce qu'il a un masque... ses oreilles aussi sont le masque... voilà je lui fais ses petits yeux noirs... un petit nez noir... une petite bouche noire... c'est ton petit Marco, Maman... il est bien joli, regarde-le... etc., etc., ... » Je ne te transcris pas ses paroles indéfiniment sans cela ma lettre ne serait pleine que de cela.

J'ai des commissions pour Braffye : peux-tu me rapporter des petites serviettes qui doivent être dans l'armoire ou la commode de notre chambre : je pense que tu sais ce que j'appelle petites serviettes... il doit y en avoir neuf ou dix.

Puis veux-tu dire à Caroline que le chalet prendra aussi le beurre chez elle : elle n'aura qu'à envoyer le tout ensemble à la villa Jacques. Je lui écrirai avant samedi la quantité à envoyer. Demande-lui si en été elle envoie le beurre deux fois par semaine, ou s'il suffit d'une fois, même pendant la chaleur.

Je vais tout à l'heure rue de Bagneux chercher mes affaires<sup>2</sup>. Puis je commencerai à ranger, et à emballer. Je crois vraiment que Monique n'avait pas un bouton neuf aujourd'hui ; je n'ai d'hésitation que pour deux ou trois.

Heureux gens qui êtes à la mer.

Je te vois te lézardant au soleil et voudrais être la lézarde femelle...

Je suis excessivement abrutie, primo par le réveil matinal, secundo par le bavardage incessant de Monique.

Je puis de moins en moins t'écrire, je suis trop fondue en toi pour pouvoir extérioriser mon amour en paroles.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Le couple se prépare à passer l'été à Houlgate, cité balnéaire située dans le Calvados en Normandie. Jean est avec Marc et Sabine à Braffy alors que Suzanne doit rester encore quelques jours à Paris avec Monique car cette dernière a la varicelle.

Ta femme.

Suze.

Cela a-t-il eu lieu hier soir, cette nuit – ce matin ?

J'en conserve un souvenir confus mais délicieux. Je devais à moitié dormir !

264- JEAN A SUZANNE

[Dimanche] 16 juin [19]07<sup>1</sup>

[Vers Houlgate]

Que je voudrais vous avoir ici dans le merveilleux soleil que nous avons !

Excellent voyage, dans un train quasiment vide. C'est celui de 7 h 45 qu'il faut prendre car on n'a pas à changer à Trouville. Tout le temps je me tourmente à la pensée de l'éther qui est resté dans le cabinet de toilette et avec lequel tu risques d'avoir fait je ne sais quelle imprudence !

La maison est décidément très bien. Claudon<sup>2</sup> à l'arrivée, nuée de fournisseurs qui se précipitent, Marco qui me houspille, pauvre petit, pour aller à la plage...

Je ne sais à quelle heure est le courrier, surtout le dimanche.

Aussi j'expédie immédiatement ceci.

J'embrasse tes chers yeux.

Homme.

---

<sup>1</sup> Petite carte.

<sup>2</sup> Le responsable de la villa louée par le couple.

[78, rue d'Assas Paris]

Mon homme adoré

Tu es un amour de m'avoir envoyé ne fût-ce que ce petit mot. Je compatis à ton ahurissement au milieu des fournisseurs d'un côté, de Marco te houspillant de l'autre : tu as dû te dire : que c'est donc assommant d'avoir encore une exigeante petite femme à laquelle il faut écrire.

J'ai assez mal dormi comme d'habitude pendant mes veuvages et ce matin l'appartement est abominable, tout dégarni, les choses sens dessus dessous.

Je fais donner les grands rideaux de ton cabinet et celui du couloir à nettoyer : ils sont dégoûtants.

Je fais mettre force poivre et camphre : j'ai tué quatre mites hier en deux secondes.

Hier j'ai fait mon déménagement de l'atelier, cela m'a rendu très mélancolique. J'aurais volontiers versé une larme. Ce matin j'ai passé deux heures à nettoyer ma palette et hier soir, ô vertu, j'ai rangé toutes les factures et j'ai constaté avec amusement que si tu n'y prends garde tu seras inscrit jusqu'à 90 ans à l'Urbaine sous la profession d'étudiant !! L'assurance de 1907 porte encore ce titre !

Je crois véritablement que nous arriverons mercredi par le train de 7 h 45. Je n'y tiens plus. Et d'ailleurs avec toute la conscience possible je n'arrive pas à découvrir de nouveaux boutons sur Monique : ils me paraissent tous en croûte : je la baignerai donc ce soir et demain soir : cela lui fera deux bains. Elle est très sage et mange comme un ogre.

Marthe vient déjeuner ce matin. Le menuisier est venu emporter la bibliothèque et la table.

J'ai été réveillée à 6 h ½ ce matin par Aline qui battait furieusement tapis, rideaux, coussins – la portière du W.C. en avait des couches de poussière !!

Pauvre petit homme chéri ! L'éther n'a causé aucune catastrophe : je l'avais mis à l'abri et il est à présent dans les lieux secrets ! L'appartement est trop laid pour pouvoir m'inspirer : cette lettre s'en ressentira.

Il n'y a que mes capucines qui me réjouissent : j'en vais cueillir pour la table.

Mercredi, que ferons-nous ??... Ce sera bon, bon, bon.

J'en ai assez de Paris – et je t'adore plus que toutes les autres années.

Ton amoureuse femme.

Suze.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

Houlgate<sup>1</sup>

Mon amour

Je ne me suis pas consolé toute la journée hier, que vous ne soyez pas arrivées avec nous. Il a fait un soleil magnifique et je suis resté avec Marco jusqu'à 6 h sur la plage. Il y est resté seul toute une partie de l'après-midi, déjà requinqué, semble-t-il. Moi aussi je me sens déjà autre et j'ai dévoré hier soir tout le plat de carottes que Mina avait dû préparer pour la communauté. Ce matin le ciel était gris, mais ce n'était que du brouillard. Déjà le soleil perce.

Sabine n'est pas encore sortie. Elle respire assez mal et il faut être prudent. Sa chambre a heureusement le soleil tout le matin. Le seul assez sérieux ennui de notre villa c'est d'être au milieu de l'agglomération sur la plus bruyante rue, celle où passent les autos. L'autre côté de la maison est néanmoins tranquille.

Encore très peu de monde ; vingt personnes en tout sur la plage.

Demain je vais rapporter une quantité de choses de Braffye.

Apporte un morceau de batik car nous serons peut-être forcés de garder un lit pliant plié dans le salon. Il y a aussi une série de vieux fauteuils en toile cirée sur lesquels on n'oserait pas trop s'appuyer sans antimacassars<sup>2</sup>. Vois si tu trouves quelque chose.

Ce qui me paraîtrait plus important c'est que tu achètes de l'épais molleton pour faire des peignoirs pour les enfants quand ils sortiront du bain. Il y a un bon bout de chemin à courir et ils ne se dépêtreraient pas de nos peignoirs éponge. De ces derniers il n'y [en] a ici que deux. C'est tout à fait insuffisant. Y en a-t-il davantage à Braffye ? Si non il faudrait que tu en apportes.

Pourrais-tu faire rechercher par Aline ma paire de bas de laine qu'elle a mis au camphre et me l'apporter.

J'ai à peu près recopié hier *Dépossession sentimentale*<sup>3</sup> j'ai conservé presque entièrement l'ancienne version, un peu clarifié seulement. Tant pis. Cela vaudra ce que ça vaudra. Je me sens

<sup>1</sup> Le lieu a été ajouté au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Petit tissu placé sur le dos ou les bras des fauteuils pour éviter les salissures.

<sup>3</sup> Auguste Anglès écrit qu'« il s'agissait d'un court monologue publié en 1907 par Antée, sous le titre de *Dépossession sentimentale* : Schlumberger l'a repris pour lui insuffler une « vie plus pleine » mais sous quelle forme ? » (Voir *André Gide et le premier groupe de La Nouvelle Revue Française, L'âge critique 1911-1912*, Paris, Gallimard, 1986, p. 20). Jean, lui, décide de répertorier cette nouvelle œuvre qui aura pour titre définitif *Césaire*, dans la catégorie théâtre : « Avec Césaire, écrit d'abord sous forme de monologue brownien, puis développé en deux actes, j'estimai vain d'assiéger les directeurs. (Je ne me doutais pas que cette pièce me vaudrait un jour ma meilleure revanche au théâtre, quand Baty puis Jean Vilar la monteraient, et qu'elle serait de toutes les miennes celle qui passerait le mieux la rampe.) » (Voir *Éveils*, p. 228). Il faudra attendre cependant le 3 mai 1922 pour que la troupe de Gaston Baty (1885-1952), nommée « Baraque de La Chimère », joue *Césaire* au Théâtre des Mathurins. Marcel Delaire jouera Césaire, Jean Fleur sera Benoit et Madeleine Geoffroy tiendra le rôle de Lazare.

terriblement loin de mon troisième acte. Je comptais discuter les deux précédents avec Copeau et liquider cette question. Au contraire elle reste ouverte. Je ne parviens plus à considérer ce qui est fait comme un point acquis d'où je puis repartir. Peut-être qu'en les relisant d'un bout à l'autre je parviendrai à reprendre mon élan. Mais d'abord il faut que les quelques pages pour *Antée* soient expédiées<sup>4</sup>.

Ni Neufville ni Grand d'Esnon. Puissent-ils se faire attendre !

Décidément, viens mercredi si tu crois pouvoir le faire sans imprudence pour Monique.

Au besoin, si des enfants voulaient monter dans votre compartiment vous pourriez dire que vous avez des soupçons que la petite n'ait la varicelle, qu'elle est en surveillance, que vous pensez rendre service en prévenant etc...

Il y avait hier des secondes en queue et en tête du train. Tout le monde est monté dans celle de queue et il n'y avait personne devant. Nous sommes partis un peu trop tard car le chargement des bagages a été long.

C'était au beau milieu de la nuit et tu dormais en effet complètement... La mer va me resaler le sang.

Je t'aime.

J.

267- JEAN A SUZANNE

Mardi soir [18 juin 1907]<sup>1</sup>

[Houlgate]

Temps décidément magnifique chaud soleil sur la plage. Nous avons pêché Marco et moi de superbes crevettes ; seule l'heure de la marée nous a empêchés d'en rapporter un beau plat. Par contre nous avons eu tout notre soûl de gros crabes dont je viens de manger pour mon dîner.

J'ai passé mon après-midi en costume de bain, plus ou moins roulé dans mon grand manteau, mais quand nous sommes revenus de la pêche il était trop tard pour prendre un bain.

Ce mot encore ce soir pour te persuader de venir si tu peux bien emmitoufler Monique et si tu crois qu'il y aura moyen de la retenir encore un jour loin de la plage... Houlgate manque d'aventures, personne à regarder, sagesse obligatoire ce qui est très mauvais pour moi car pour un peu je me manquerais et chercherais à contredire au destin – en attendant j'aime ma petite femme.

Homme.

---

<sup>4</sup> Jean publiera, dans *Antée*, son « ébauche de *Césaire* », intitulée « Dépossession sentimentale », en septembre 1907 (pp. 317-322).

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Petite carte. Suzanne et Monique arriveront à Houlgate le lendemain, le mercredi 19 juin 1907.

[Houlgate]

Mon amour aimé

Je suis navrée de la scène que je t'ai faite hier, du froid, de la pluie, du portrait de Monique qui m'écœure et qui me fait l'effet photographie peinte. De plus je sens des crevettes et du fromage à la crème qui me pèsent. Naturellement une heure après ton départ, notre pêcheur s'est présenté avec des crevettes. J'aime autant qu'il fasse mauvais. J'ai terminé le portrait et n'y touche plus : j'y ai beaucoup tripatouillé et ne sais vraiment plus ce que ça vaut.

En plus des chemises de nuit, je voudrais deux paires de bas noir de coton dans la commode et dans l'armoire des petits gilets de tricot de soie deux ou trois.

Si les chemises sont déjà prises, ne retourne pas exprès rue d'Assas, ce n'est pas la peine d'y retourner pour ces choses qui sont sans importance.

Vent, pluie, froid aux pieds, enfants tapageurs, criillant, voilà la maison aujourd'hui. Tu as bien fait de t'en tirer les pieds.

Les enfants viennent de faire irruption ici et sont comme des mouches.

Si j'avais une baignoire je prendrais un bain à 42°.

Je t'embrasse mieux que ce matin.

Ta Suze.

[En direction de Paris]

Rat bien aimé

J'aurais voulu t'envoyer un mot de Trouville pour que tu l'aies encore ce soir, mais on ne m'en a pas laissé le temps. J'espère du moins que sœur Alice saura chasser la mélancolie où je t'ai laissée. Comme je suis toujours tenté d'être faible et de me laisser vaincre par tes moindres petits chagrins ! Mais comme ce serait une tendresse à courte vue ! Crois-tu que je ne sache pas ce que te coûtent nos séparations ? Parfois tu mets tant de gentillesse à me laisser partir puis tout à coup j'ai de nouveau le sentiment de la laisse par où tu me retiens. Alors je m'énerve, je suis brusque, j'ai envie de partir pour huit ou quinze jours.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger. Jean part pour Paris.



Chérie, il faut un peu tenir compte de mon caractère, comme je tiens beaucoup compte de tien... Pour un homme de lettres, je suis bien tranquille et rangé, conviens-en.

Et puis ne discutons pas, puisque cela ne sert à rien avec une délicieuse petite femme passionnée. Je t'aimerais moins si tu étais trop parfaite, mais toi aussi rends-toi compte que tu aurais vite assez de moi si j'étais docile à l'excès... Il n'y a encore qu'une chose c'est de te blottir dans mes bras et là d'oublier qu'il y a un monde extérieur, plein d'importuns.

Je t'assure que si j'avais pu rêver que je provoquerais une telle tragédie je n'aurais pas organisé ce malheureux thé pour demain. Je t'en supplie ne broie pas du noir, ne t'imagines pas des épouvantails.

J'ai d'ailleurs bien confiance qu'une fois le jour pleinement levé la situation t'aura déjà semblée moins sinistre.

Si tu veux me faire un grand plaisir tu me montreras le portrait de Monique achevé et celui d'Alice posé sur le carton.

J'embrasse ma folle petite femme.

Homme.

270- SUZANNE A JEAN

[Lundi] 1<sup>er</sup> juillet [19]07

[Houlgate]<sup>1</sup>

Mon homme chéri, plus de vent et plus de pluie que jamais : on se sent des nerfs au bout de tous ses cheveux et de tous ses ongles. Les Mallet<sup>2</sup> fuient devant la tempête et partent demain à la première heure, c'est du moins ce que m'a dit Gérard M[allet] ce matin qui m'accostât tandis que sous un parapluie je contemplais à la devanture d'un pâtissier ce que je pourrais leur offrir aujourd'hui.

Cette nuit a été agitée : de jour cela ne me semblait pas très terrible de coucher en bas et un peu ridicule de déménager. Donc je n'avais rien dit comptant sur un bon sommeil. Je rentre des

---

<sup>1</sup> Le lieu et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Le banquier Gérard Mallet (1877-1918) et sa femme Marie Cécile Henriette Bernard de Saint-Affrique (1886-1935). Gérard Mallet est, depuis le mouvement des Universités Populaires de Belleville, un ami de Jean Schlumberger, comme le confirme Johanna Dorothea Hosbach : « *Die beiden Jahre der Vorbereitung auf die « licence » waren von persönlichen Freundschaften bestimmt worden ; die Einsamkeit belebt sich, und der dringende Wunsch, aus der Isolierung herauszutreten, schafft einen Kreis von Freunden, die langjährige Gefährten werden : Edouard Dolléans, Charles Deschars, Gérard Mallet, Théo Sueur...* » « Les deux années de préparation à la licence ont été marquées par des rencontres amicales ; la solitude a été ravivée, et l'urgence de sortir de l'isolement a fait que Jean Schlumberger s'est constitué un cercle d'amis, des compagnons de longue date : Édouard Dolléans, Charles Deschars, Gérard Mallet, Théo Sueur... » (Voir *Jean Schlumberger : Problematik und Stil des Gesamtwerkes*, p. 16).

Mouettes<sup>3</sup> sous une pluie battante, je me déshabille, me couche, m'étant presque persuadée que j'étais très calme. Pourtant me sentant plus réveillée que je ne l'eusse désiré je prends un livre et lis jusque vers 10 h ½ écoutant d'une oreille les bruits du dehors. Je me décide à éteindre et alors commence une veille cauchemardante, l'oreille tendue, mes extrémités se refroidissant enfin si bel et bien qu'à 11 h ½ n'y tenant plus, j'allume et bondis comme une folle sans rien sur moi à travers la maison, sans regarder à droite ou à gauche jusque chez Monique dans le lit de laquelle je m'introduis !!

Je ne me sens nulle envie de commencer le portrait d'Alice aujourd'hui et je n'aurais pas l'esprit assez libre pour le mettre en train.

J'ai reçu ta délicieuse lettre si bonne ce matin. Tu m'amuses seulement parfois en voulant te poser comme plus bohème que tu ne l'es et que c'est presque acquis chez toi. Je me sens au fond bien plus bohème que toi seulement cela se traduit par un besoin contraire, c'est de m'en aller loin de tout, connaissances, amis, famille, enfants, domestiques et vivre sans contrainte en sauvage sans souci ni de l'heure ni de l'entourage.

Je ne peux pas voir A[lice] bien parce qu'il y a toujours Y[vonne] et que je ne voudrais pas le lui faire sentir.

Si B[rams]on parlait de venir vers le 14, dissuade l'en ou fais-le venir avant : Papa et Maman doivent venir vers le 12 et le chalet serait plus plein encore.

Si ce temps continue je deviens enragée.

J'espère que le télégramme d'Yvonne S[ueur] t'arrivera à temps aujourd'hui : tu ne lui avais donc pas dit de répondre rue Pierre-Charron.

Si le temps se met au beau le 25 juillet je deviens furibonde.

Je compte sur toi demain soir mais ne sais trop quelle tête tu feras à ce temps épouvantable<sup>4</sup>.

Si tu ne me trouves pas dans mon lit, c'est que je serai dans celui de Monique où m'auront précipitée de nouvelles terreurs.

Ta femme.

Suze.

---

<sup>3</sup> Les Mouettes est une copropriété, qui se situe à Houlgate, dans la rue Henry.

<sup>4</sup> Jean arrivera le 2 juillet 1907 à Houlgate pour repartir le 6 juillet 1907 à Paris.

[Paris]

Mon amour

Je te griffonne ce mot sur un coin de la table de la salle à manger. André est venu me réveiller à 7 h ½ pour m'emmener à Bray<sup>2</sup>. La petite expédition va être très réussie. Seulement voilà le point noir : Rosenberg<sup>3</sup> l'ami russe d'André et de Ghéon, admirateur chaud d'*Ulysse*, est à Paris. Je tiens *beaucoup* à faire sa connaissance. J'ai demandé à André s'il n'y aurait pas moyen et il organisera un déjeuner pour demain.

Seulement comme j'avais promis aux Barbey de déjeuner avec eux, me voilà forcé de dîner... et de ne repartir que mardi.

Mon petit rat, c'est avec beaucoup, beaucoup de scrupule que je m'y décide.

C'était si émouvant de te voir à la portière du wagon. Pourvu que tu travailles courageusement... J'attends beaucoup de la lecture de ma pièce<sup>4</sup> cette après-midi.

Ah si cela pouvait me donner le coup de fouet !

Je t'adore ma parfaite, ma farouche et délicieuse petite femme.

J.

[Vers Bois-Salair]

Mon amour aimé.

Sommes plus loin que Flers. Train bondé à Caen, étions dix plus Sabine. Cela se vida peu après pour se remplir à nouveau de pioupiou regagnant leurs foyers.

<sup>1</sup> La correspondance s'interrompt le 7 juillet pour reprendre le 14 septembre 1907. Pendant ce temps, le couple sera à la ferme de Braffy.

<sup>2</sup> Aussitôt rentré à Paris, après avoir passé quelques jours à Houlgate, Jean part avec André Gide à Bray-sur-Seine retrouver Henri Ghéon. Dans sa lettre du vendredi 5 juillet 1907, Gide demandait à son ami qu'il le réveille : « *Dimanche je vais à Bray, rentrerai le soir – pourrai vous voir ce soir même, ou lundi matin vous pourriez venir me lever à Auteuil – ou enfin me donner rendez-vous [...]* ». Finalement, c'est Gide qui viendra réveiller Jean (Voir leur *Correspondance*, p. 108).

<sup>3</sup> Fédor Rosenberg (1867-1934) est un philologue orientaliste qui deviendra conservateur de la Bibliothèque asiatique de Saint-Pétersbourg. Dans le descriptif du n° 170 d'avril 2011 du *Bulletin des Amis d'André Gide*, nous trouvons 120 lettres de Gide à Rosenberg, ce qui permet de cerner davantage les liens qui unissaient les deux hommes.

<sup>4</sup> Jean Schlumberger va lire devant Ghéon et Gide son drame en quatre actes qui portera plusieurs noms. Il « *avait travaillé pendant l'été [1906] à une pièce qui semble avoir été une première esquisse de celle qui s'appellera Celui qui domine sur son cœur, puis Les Fils Louverné. Battant les records de lenteur de ses compagnons, il avait mis trois semaines à en écrire les quatre premières pages.* » (Voir Auguste Anglès, *op. cit.*, p. 80).

<sup>1</sup> Adresse du destinataire : Monsieur Jean Schlumberger. Ferme de Braffy. Par Cambremer. Calvados.

<sup>2</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après le cachet postal. Carte-lettre.

Enfants sages. Moi, mélancolique parce que je n'aime pas être seule sans mon homme et que je pense à lui tout le long du chemin et combien plus encore penserai-je à lui ce soir vers 9 h !

Je suis triste aussi de laisser Braffye où nous avons été si heureux !

Ta Suze.

273- JEAN A SUZANNE

[Samedi] 14 sept[embre 19]07<sup>1</sup>

Braffye

Je reviens de chez la femme Leblanc<sup>2</sup> dont je voulais savoir l'adresse des parents, et tout en marchant dans le bois, je me demandais à quoi j'allais travailler. Je n'ai non seulement rien de mûr, mais même rien d'amorcé. Je me sens tout drôle à ne plus rien avoir devant moi. Je crois qu'à Bois-Salair je ne vais faire que lire – quelques gros bouquins que jamais autrement je n'entreprendrais : la vie de Goethe<sup>3</sup> avant tout. Ici je n'aurai pas un moment de tranquillité. J'ai couru tout le matin après des ouvriers qui ne viennent pas. C'est à deux heures seulement qu'on s'est mis à déblayer la source. J'espère tout de même que ce sera fini ce soir.

Au Val-Richer on me dit que les iris Germanica ne réussissent ici que dans les endroits les plus secs, qu'on en a planté à plusieurs endroits humides au Val-Richer et qu'ils ont disparu.

Qu'en penses-tu, si on en faisait une bordure le long de l'herbe en face de la cuisine ?

Il me semble que cela pourrait avantageusement terminer le pré et que cela ne nous empêcherait pas de placer çà et là des rosiers. Réponds-moi à ce sujet par retour.

Je t'aime, ma petite femme et je pense au *Roi d'Agamemnon*<sup>4</sup>.

Que tu étais gentille de vouloir absolument me le lire !

Homme.

---

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Afin d'assister à une vente aux enchères des affaires des parents Leblanc. Voir aussi la lettre du 18 septembre 1907.

<sup>3</sup> Johann Wolfgang von Goethe (1749-1832) a écrit un texte à caractère autobiographique *Poésie et Vérité*, qui raconte sa vie jusqu'en 1775.

<sup>4</sup> La tragédie *Agamemnon* composée par le tragédien grec Eschyle sera représentée pour la première fois en 458 av. J.-C.

274- SUZANNE A JEAN

[Dimanche 15 septembre 19]07<sup>1</sup>

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>2</sup>

Mon homme adoré, juste seulement quelques lignes : il faut absolument que j'aie à la distribution<sup>3</sup>, tout le monde y va et ce serait peu gentil de ne pas m'y montrer. J'ai trouvé tout le monde très bien et suis dans l'admiration chaque fois que je les revoie de la beauté de mes sœurs !

Et moi qu'on trouve jolie quelquefois !!!???

J'ai dormi très bien malgré mon veuvage mais voudrais tant t'avoir. Figure-toi que je me croyais très engraisée et que je pèse seulement 48 [kilos] 500 !

La girouette est vraiment très jolie tout en cuivre et il t'attend ici tout un dossier explicatif sur la façon de la monter. Je t'écris très rapidement ayant à m'habiller ainsi que mes trois enfants.

Tu sais combien t'aime ta sotte petite femme.

Suze.

275- JEAN A SUZANNE

[Dimanche] 15 sept[embre 19]07<sup>1</sup>

Braffye

Tu ne devinerais pas, ma petite femme, où je vais cette après-midi. Au concours agricole de Cambremer<sup>2</sup>. Cela me sera une occasion de voir un peu les gens du pays. Je tâcherai de ne pas y rester trop longtemps. Grand-père<sup>3</sup>, lui, y va dès midi et ne rentre qu'à onze heures du soir.

Hier, toute l'après-midi, j'ai dû surveiller le creusement de la source. Je crois qu'on va obtenir un peu plus d'eau qu'il n'en coulait. On a atteint la couche de sable où se trouve la source véritable. J'avais pris mon parti de planter les iris aujourd'hui, n'ayant pas pu obtenir Harel<sup>4</sup>, mais

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Papier à en-tête.

<sup>3</sup> À la distribution de prix pour le concours de tir organisé par les contremaîtres de Fontaine-Daniel. Voir la lettre reclassée du 17 septembre 1907 écrite par Suzanne.

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> C'est en 1870 qu'est créé le Concours Général Agricole. Il vise à récompenser la qualité de la production agricole et à promouvoir la gastronomie française.

<sup>3</sup> Conrad Jacob Dionys Cornélis de Witt (1824-1909) est le grand-père maternel de Jean Schlumberger. Il est « propriétaire agriculteur, maire de Saint-Ouen-le-Pin (Calvados), ancien président de la Société d'agriculture de Pont-l'Évêque, conseiller général du canton de Cambremer depuis 1874, membre correspondant de la Société d'agriculture de France. M. Conrad de Witt fut porté, aux élections législatives du 4 octobre 1885, sur la liste conservatrice du Calvados, et fut élu, le 7<sup>e</sup> et dernier, par 61 393 voix (89 064 votants, 117 207 inscrite) ». (Voir [http://www2.assemblee-nationale.fr/sycomore/fiche/\(num\\_dept\)/7440](http://www2.assemblee-nationale.fr/sycomore/fiche/(num_dept)/7440))

<sup>4</sup> Chef ouvrier de la ferme de Braffy.

heureusement j'ai vu les jardiniers ce matin et ils m'ont proposé de venir faire ce travail demain matin. Ils apporteront de la terre de bruyère et les rhizomes auront bien plus de chance de reprendre.

Je prends tous mes repas au Val-Richer. Hier soir j'ai fait de la musique avec Conrad. Il faisait si noir quand je suis revenu qu'il m'a fallu, sous l'allée des marronniers, aller à tâtons d'arbre en arbre.

A la maison je bricole un peu ; puis je lis du grec.

Rien d'intéressant pour ma pièce<sup>5</sup>.

Je crois que le mieux sera que j'aille au garden party Oesinger<sup>6</sup> mais que tu t'en abstiennes à moins d'une démarche positive de la part de ces gens. Je n'en ai finalement rien dit à François<sup>7</sup>, préférant le faire de vive voix.

Je te mets sur la conscience d'être tout à fait sage, de ne te lever qu'à onze heures, de rester étendue dans la journée et de ne pas oublier l'arséniate de soude.

J'embrasse ma petite femme et mes trois poussins.

Homme.

276- SUZANNE A JEAN

Lundi [16 septembre 19]07<sup>1</sup>

Bois-Salair

Mon amour adoré

C'était bon deux lettres de toi ce matin. Et justement je suis bien misérable : toujours la même dent qui m'a réveillée ce matin à 5 h ½ et me tient. Pourtant je vais un peu mieux en ce moment.

Pour répondre d'abord : j'approuve la bordure d'iris en face cuisine. Ne te fatigue pas trop pour qu'au moins toi tu aies bonne figure à la noce.

Veux-tu demander à Mina d'écrire la recette pour préparer les graines de capucines en câpres et me l'envoyer : c'est pour la petite mère Poussielgue.

Hier soir grandissime dîner à F[ontaine]-D[aniel]. Trente-huit couverts, table en fer à cheval ravissante toute garnie de roses et de feuillages de clématites et grande corbeille plate et longue sur la cheminée. Il y avait là Suzanne Bazin : elle se marie le 12 octobre. Que faire à propos du chandelier ??

Je voulais t'écrire une longue lettre et suis très abruti.

---

<sup>5</sup> *Les Fils Louverné.*

<sup>6</sup> De Maurice Oesinger, que Jean avait croisé à la douane le 19 janvier 1906.

<sup>7</sup> François de Witt.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

Enfants très sages : Marco me voyant mal aux dents ce matin a été un amour de tranquillité.

Je t'embrasse très doucement, très amoureuxment et retourne dormir.

Ta femme.

Suze.

277- JEAN A SUZANNE

[Lundi] 16 sept[embre 19]07<sup>1</sup>

[Brafy]

Trop peu d'événements, mon amour. Les outils de Harel<sup>2</sup> ne font que d'arriver. Le travail ne commencera que demain. Le réservoir, paraît-il, n'était pas achevé.

Par contre je fais planter les iris. C'est un gros travail auquel deux jardiniers vont passer toute leur journée. Pour les *Kampferi*<sup>3</sup>, au bord de la mare, il faut creuser une tranchée, rapporter de la terre. Jamais nous n'en serions venus à bout, ou bien nos iris n'auraient pas poussé. On va décidément placer les *Germanica* devant la maison, le long de la palissade, à l'extérieur. C'est le meilleur endroit pour qu'ils ne soient pas étouffés par l'herbe. En outre le sol est très pierreux ce qui leur sera excellent.

Pour la source également on ne reprendra le travail que demain.

Assommant le concours agricole de Cambremer<sup>4</sup>. Je ne me suis jamais tant ennuyé. Il a fallu y être avec grand-père dès 1 heure alors que tout le monde était à déjeuner. J'en suis reparti, excédé, quand le monde arrivait seulement. Il aurait fallu n'y aller que le soir pour voir le bal. Pas une seule petite note intéressante.

J'ai dîné au Val-Richer. Longue discussion avec Conrad sur l'idée de progrès. Mais en somme je suis rentré assez tôt pour lire encore une heure dans mon lit.

Est-ce que la famille a vu le portrait de Marco ?

J'ai enfin une lettre d'André<sup>5</sup>. Il semble que l'on veuille donner *Candaule* le 8 oct[obre] avec la Sorma. J'ai écrit immédiatement pour savoir s'ils allaient à Berlin à ce moment-là. J'en doute. Irions-nous ? Ce serait en un sens plus commode puisque la moitié du trajet serait faite. J'attends une réponse. Écris-moi si tu pourras descendre rue Ampère samedi.

---

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Voir la lettre précédente.

<sup>3</sup> Iris du Japon.

<sup>4</sup> Voir la lettre du dimanche 15 septembre 1907.

<sup>5</sup> Il s'agit de la lettre du samedi 14 septembre 1907 qu'André Gide écrira à Jean de son retour de Saint-Brelade. Il écrit : « *La Sorma semble décidément devoir jouer Madame Candaule vers le 8 oct[obre] prochain.* » (p. 111). La Sorma est le pseudonyme de l'actrice Agnès Maria Caroline Zaremba (1865-1927). Finalement, ce n'est pas elle qui interprétera Nyssia mais Angelica Gurlitt. De plus, *Candaule* ne sera pas joué le 8 octobre 1907 mais le 9 janvier 1908, au Kleines Theater de Berlin. Cette fois-ci, Jean n'accompagnera pas André Gide.

Sois sage ; repose-toi beaucoup pour me faire honneur dans huit jours.

Je t'aime.

J.

278- SUZANNE A JEAN

[Mardi 17 septembre 19]07<sup>1</sup>

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne

Mon trésor de petit homme, que vas-tu dire en ne recevant pas de lettre aujourd'hui : ce matin on m'apporte quatre lettres : je me dis : quel courrier et en suis très joyeuse : la première était de toi, la seconde de Blakeway, la troisième de la corsetière et la quatrième à ma stupéfaction portait mon écriture... je regarde et lis l'extraordinaire adresse :

Monsieur Jean Schlumberger  
Ferme de Braffye  
Par Mayenne  
Mayenne

!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!

Comme excuse il faut dire que j'avais très mal à ma dent, très fatiguée et que j'avais trois cachets d'aspirine dans mon intérieur.

Aujourd'hui je vais parfaitement, ai dormi comme un loir et suis débarrassée de mes enfants, la nurse étant bien arrivée hier, rose, fraîche, l'air reposé et nous faisant à tous plutôt bonne impression.

Je suis navrée de ce que tu me dis de *Candaule* et ne crois pas pouvoir, moi, y aller. Cela ferait beaucoup de peine, je crois ici, si je revenais beaucoup plus tard que les premiers jours d'octobre. Alice est ici jusqu'au 23 oct[obre] et les parents, on le sent, ont le vif désir de nous avoir. Si les Gide y allaient, il faudra que tu y ailles et c'est moi qui t'y engage, de sorte que tu n'auras pas de reproches à attendre.

La distribution des prix avait été plus longue et plus brillante que jamais : c'est Albert Wadd[ington] qui a discoursé à la place de son père, pas mal, puis la première distribution des prix pour la société de tir a eu lieu ensuite, entremêlée de chœurs et de musique par l'Orphéon de F[ontaine]-D[aniel], et discours court mais très bien de Georges Denis<sup>2</sup>. Ce sont paraît-il les contremaîtres de F[ontaine]-D[aniel] qui ont eu l'initiative de ce concours de tir et qui ont offert la présidence à Georges.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Georges Denis (1868-1950), fils de Gustave Denis, est un cousin maternel de Suzanne.



Il y a beaucoup d'embellissements fait autour de B[ois]-S[alair]. Cela devient très bien.

Maman peut nous hospitaliser rue Ampère. J'y arriverai donc samedi et t'y attendrai dimanche.

J'ai malheureusement perdu l'autre jour dehors une perle de ma bague : j'en ai une de mon collier encore de reste à Paris alors je me décide à envoyer ma bague à Caen pour qu'il me la donne samedi. J'espère que la perle paiera la réparation.

Mais j'étais furieuse.

Je t'aime tu sais de quel grand amour et me sens tout endormie, triste, bête sans toi.

Ta petite femme.

Suze.

279- JEAN A SUZANNE

[Mercredi] 18 sept[embre 19]07<sup>1</sup>

[Brafy]

Mon amour, j'étais tout à fait fâché quand, après n'avoir pas eu de lettre hier, la poste de ce matin ne m'en a encore pas apporté. Voilà donc l'explication et ceci partira avec la voiture qui emmène les Doll.

Je suis complètement moulu. J'avais pris la bicyclette de Georges pour aller à Clarbec ce matin. Elle m'a très bien mené, mais là-bas un pignon a cassé sans aucune raison et j'ai dû refaire toute la route à pied, 14 km. Je ne suis rentré qu'à deux heures. Il y avait d'ailleurs si longtemps que je n'avais monté une bécane que mon assiette est extrêmement endolorie.

Rien de merveilleux chez les parents de la femme Leblanc<sup>2</sup>. Un vieux coffre terriblement vermoulu et un certain nombre d'assiettes et de plats. J'ai acheté le tout pour 40 frs. Le coffre ira je crois au salon et une quinzaine d'assiettes ne feront pas mal pour notre atelier.

Je pars décidément samedi pour Cuverville<sup>3</sup>. J'y resterai juste le temps de lire ma pièce car je repartirai de Criquetot dès onze heures du matin le dimanche afin d'être à Paris à 5 heures. Je t'apporterai aussitôt ma malle rue Ampère, puis je courrai chercher rue d'Assas les quelques choses dont j'ai besoin. Nous pourrons y aller ensemble si tu veux, car *je compte* que tu ne feras à Paris que ton essayage et que tu ne bougeras pas pendant la journée de dimanche.

---

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Voir la lettre du 14 septembre 1907 écrite par Jean.

<sup>3</sup> Dans une lettre du 17 septembre 1907, André Gide conseille à Jean de prendre le train de 10 h 38 au Havre afin de le rejoindre à Cuverville pour y faire, devant les Copeau, la lecture de son « drame » intitulé *Le Dominateur*, dont le titre final sera *Les Fils Louverné*.

Les travaux vont piano, piano. Le béton du fond de la source est seulement commencé. On creuse le puits pour le moulin. Je serai obligé de laisser la surveillance à le Sain<sup>4</sup>. J'ai fait abattre les deux vieux saules ainsi qu'un pommier mort qui a un fort beau tronc. Si j'en ai encore le temps, je ferai enlever le vieux cerisier derrière la maison. Les hellébore<sup>5</sup> n'ont pas l'air en trop mauvais état et tous les fils de fer des espaliers sont posés.

Voilà toutes les petites nouvelles. Ton mal de dent me met hors de moi. Sans cette distribution et ce dîner on l'aurait évité. Ce n'est vraiment pas gentil de ne pas t'avoir empêché de le faire. Toi je ne te gronde que bien doucement en t'embrassant encore et encore.

J.

Ne t'inquiète pas de la lampe je m'en occuperai en rentrant d'Alsace.

280- JEAN A SUZANNE

[Vendredi] 20 sept[embre 19]07

[Braffy]

Tu m'écris de bonnes, délicieuses lettres, ma petite femme, mais qui ne me tranquillisent qu'à demi. Tant pis si je rabâche, mais je compte *absolument* qu'à Paris tu ne bougeras que pour tes essayages. Moi je suis en très bon état et si je peux repartir dimanche de Cuverville plus tôt que je ne te le disais je le ferai, afin que nous ayons moins à nous précipiter pour notre malle. Conclusion : ne sors pas sans quoi tu risquerais de ne pas être là à mon arrivée.

Me voilà seul. Grand-père est parti ce matin. Il ne reste que M<sup>lle</sup> Strasser avec laquelle je me dispense d'aller prendre mes repas. J'ai donc remis Mina à me faire de la cuisine.

Tout avance ici avec une lenteur désespérante. Le béton est fait au fond de la source c'est tout. Harel dit qu'il a une malchance particulière, que ses ouvriers font leurs vingt-huit jours etc. Mais ne t'inquiète pas ; tout sera fini à mon retour d'Alsace<sup>1</sup>.

J'ai passé ma matinée à attacher un peu les pêchers et à les pincer. Je constate qu'ils ont magnifiquement progressé cet été et que le pincement leur a très bien réussi. Je n'ai d'ailleurs pu rattacher que le plus gros ; il te restera encore du travail.

Je m'aperçois que nous n'avons pas fait de visite aux Duchêne<sup>2</sup>. Je vais m'exécuter demain et aller exprès à Lisieux en voiture. J'enrage de ne pas l'avoir fait plus tôt.

---

<sup>4</sup> Un ouvrier.

<sup>5</sup> Les hellébore sont plus communément appelées les « roses de Noël ».

<sup>1</sup> Comme l'écrira Suzanne, dans sa lettre du 6 novembre 1907, l'été a été mouvementé : « *Je crois que cela vient de notre été jamais seuls : d'abord Houlgate en famille, puis Braffye avec Blakeway et tout le Val-Richer plein, puis Bois-Salair, puis l'Alsace, puis re Bois-Salair.* »

<sup>2</sup> Achille Duchêne (1866-1947) est un artiste paysagiste et architecte.

Veux-tu mettre dans ton carton à chapeau *mon feutre mou*. Je l'emporte.

Hélas, mon petit rat, je trouve cette semaine passée ici ridicule et stupide. Je ne fais rien de bien utile. J'ai l'air de bouder Bois-Salair et je suis loin de toi... Ne te mets pas à l'envers ; je n'irai pas à Berlin sans toi. Enfin, nous aurons une bonne, chère nuit ensemble dimanche. Quelle drôle de petite femme j'ai et que je suis content d'elle !

J.

281- SUZANNE A JEAN

[Vendredi 20 septembre 19]07<sup>1</sup>

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>2</sup>

Mon amour d'homme, que s'est-il passé pour troubler ta sérénité et te rendre de mauvaise humeur ? N'est-ce qu'Harel ? Qu'il me faudra te caresser, te bécoter, pour te rendre ta douceur !!

J'ai trouvé petite Madeleine<sup>3</sup> plutôt mieux. Chaque jour la fièvre baisse un peu : on pourra l'en tirer si d'autres abcès ne se forment pas. C'est une maladie très rare, une carie de l'os qui foudroie en général en deux ou trois jours : du moment qu'elle résiste c'est bon signe.

À la gare sur qui est-ce que je tombe ? M<sup>lle</sup> de Bylandt<sup>4</sup> !! Elle conduisait à la gare une diaconesse pour soigner Madeleine ; une très gentille jeune fille allemande avec laquelle j'ai fait le voyage... et Camille<sup>5</sup>, tombé du ciel que j'avais aussi retrouvé à la gare. Nous sommes arrivés par une pluie battante. Aujourd'hui il fait meilleur. Les mioches ont été dans le ravissement de me revoir, jusqu'à Sabine qu'Yvonne a trouvé piaffant ce matin d'impatience sur le palier en haut voulant descendre voir « Mamma ».

Je ne t'en écris pas long puisque je te reverrai demain, mon amour adoré<sup>6</sup>.

Tu sais si je t'aime.

Ta Suze.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Papier à en-tête.

<sup>3</sup> Madeleine Poussielgue est la fille de Justin Poussielgue et d'Élisabeth Weyher.

<sup>4</sup> Il pourrait s'agir de la comtesse Beatrice Susanna Henriette van Bylandt (1876-1917).

<sup>5</sup> Camille Gruau est le mari de Marie Marguerite Colin.

<sup>6</sup> Jean rejoindra Suzanne et les enfants le dimanche 22 septembre 1907 à Bois-Salair. Ils partiront ensuite quelques temps en Alsace. Jean reprendra sa route vers le 7 octobre 1907 afin d'assister au mariage de Francis Jammes alors que Suzanne retrouvera Bois-Salair.

[Bois-Salair]

Mon trésor d'homme

Je ne sais où t'écrire et t'envoie ma lettre à Paris. Journée lamentable, hier, pluvieuse, noire, mélancolique, qui influe sur mon esprit. Et le pire est que quand je regarde avec sincérité ma peinture faite à Braffye et dont j'étais assez contente là-bas elle me semble à présent mal peinte, fade et aigrette. Ces jours sans lumière ne m'inspirent pas et je me sens gagnée par l'inactivité ambiante. Et surtout j'ai une telle horreur et une telle peur de toute pose et de toute affectation que de peur de donner là-dedans je me tiens coite. Ceci est sans doute une trop grande faculté d'adaptation au milieu.

Pourtant si quelque chose me tentait beaucoup au dehors et que je puisse y aller et en revenir sans tambours ni trompettes, peut-être m'y risquerais-je. Mais la peur semble avoir engourdi jusqu'à mon esprit qui n'arrive à se poser sur rien. Et rien ne sert de me forcer si je ne suis pas dans l'état d'âme nécessaire : je ne fournirais qu'un travail veule et timoré. Il me faut essayer de me remettre, de m'exciter jusqu'à [ce] que cela revienne. J'étais dans un bien meilleur esprit avant d'aller en Alsace et sans cette interruption serais peut-être en train à présent.

Je te quitte pour aller me promener, me secouer car il fait un peu meilleur.

Je t'aime ô combien passionnément. Que les grâces et la candeur de la vierge qui va être sacrifiée ne te fasse pas oublier ta femme<sup>2</sup>.

Ta Suze.

Écarquille bien les yeux et classe tout bien dans ta tête.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après la date du mariage de Francis Jammes. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger, ainsi que cette inscription manuscrite : [Nov ?].

<sup>2</sup> Jean est parti assister au mariage du poète Francis Jammes (1868-1938), qui se déroulera le mardi 8 octobre 1907, à l'église Saint-Martin, à Bucy-Le-Long, dans l'Aisne, avec Geneviève (dite Ginette) Goedorp (1882-1963).

283- JEAN A SUZANNE<sup>1</sup>

[Mardi 8 octobre 1907]<sup>2</sup>

[En train]

Mon amour de rat

Il me semble qu'en dehors de notre voyage d'Alsace, je n'aurai pas une seule fois circulé avec toi cette année. La route se tire... aussi mortelle que d'habitude. Croisilles-Harcourt... Encore trois quarts d'heure avant d'être à Caen. Je vais tâcher d'apercevoir Raoul Patry<sup>3</sup> si nous n'avons pas trop de retard.

Voyageurs imbéciles. Vraiment de quel chimérique espoir de rencontres intéressantes est-ce que je continue à me leurrer ! Combien on peut goûter plus d'aventures sans sortir du lit conjugal ! Mes insupportables délices, j'embrasse vos chers yeux.

J.

284- SUZANNE A JEAN

[Mardi 8 octobre 1907]<sup>1</sup>

Bois-Salair

Mon trésor aimé, trois cartes de toi ce matin, que c'était bon !!!

Malgré un mal de dents cette nuit je me sens plus retapée ce matin d'abord parce que le soleil brille. D'ailleurs hier la journée a été assez macabre, non seulement il pleuvait mais après le déjeuner on est venu prévenir qu'il y avait un noyé dans l'étang du moulin. Tu penses que mes sœurs et moi n'y sommes pas allées voir, mais toute la domesticité sans exception sauf les Anglaises s'y est précipitée comme à une partie de plaisir.

C'est un ouvrier de F[ontaine]-D[aniël] complètement gris qui, rentrant chez lui le soir, est tombé là vers 11 h le dimanche et on n'a pu le retirer qu'hier à 5 h de l'après-midi car il fallait la présence du médecin légiste alias M. Morisset. Cette journée fut donc plutôt sinistre tant l'idée de ce corps flottant là tout prêt était désagréable. J'ai été très soulagée qu'il fût retiré avant la nuit

---

<sup>1</sup> Adresse du destinataire : Madame Jean Schlumberger. Bois-Salair. Par *Mayenne*. Mayenne.

<sup>2</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après le cachet postal et d'après l'inscription manuscrite au crayon de bois par Jean Schlumberger : [8/10].

<sup>3</sup> Raoul Patry (1875-1935), « ancien collaborateur du *Bulletin d'Informations allemandes de Strasbourg* », était aussi « secrétaire du *Cercle des Étudiants protestants de Paris jusqu'en 1905, puis pasteur à Caen* ». (Voir la *Revue critique d'histoire et de littérature*, [en ligne], 1927/02/15, (A61, T94, N4), page consultée le 4 mai 2018, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5703434s/f3.image>., p. 63., ainsi que le *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français : études, documents, chronique littéraire*, [en ligne], 1935, (A84 = SER6, A8), page consultée le 4 mai 2018, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k658207/f62.item>., p. 52).

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après l'inscription manuscrite au crayon de bois par Jean Schlumberger : « Mariage de Jammes 07 ».

tellement je craignais d'être prise d'une attaque de somnambulisme et me réveiller au milieu de la nuit noire à l'endroit où était cet homme.

J'ai dû envoyer deux clefs à Caroline ne connaissant pas celle de la malle des muses<sup>2</sup> et hésitant entre deux. Ta dépêche n'étant arrivée qu'à 5 h ½ je n'ai pu envoyer ces clefs que ce matin.

Hier après-midi comme il pleuvait et que le tennis était impossible nous sommes parties quatre sœurs nous promener jusqu'à la Lande. De ce côté il y a un coin de route tentant. Cet après-midi nous allons aux champignons et un pâle soleil me permettra peut-être de découvrir quelques nouveaux sites. Les feuilles jaunissent avec une lenteur désespérante. Si l'automne était beau et qu'il ne soit plus question de Berlin peut-être resterais-je jusqu'au 15 novembre ?

Je suis fâchée de n'avoir pu voir le Salon d'Automne<sup>3</sup> ; il ferme le 22 et vraiment je n'ai guère envie de faire le voyage de Paris tout exprès : c'est une dépense et une fatigue.

À l'heure qu'il est, tu bénis je pense Jammes : ce que cela doit être cocasse de le voir en marié !!! Je me coule tout contre toi.

Ta Suze.

J'espère que la vue de ce nouveau couple ne va pas t'inciter cette nuit à quelque débauche !! C'est dangereux d'aller sans sa femme assister à l'immolation de timides vierges !!!

285- JEAN A SUZANNE<sup>1</sup>

[Jeudi 31 octobre 1907]<sup>2</sup>

[Chartres]

Mon rat

Les enfants sont sages comme des petits bons dieux. Le ciel se découvre. De magnifiques empilements de nuages deviennent roses peu à peu.

J'ai achevé *Les Eaux printanières*<sup>3</sup>. Non décidément ce n'est qu'habile. La femme fatale est encore plus clichée que le reste. Elle a pu épater à un certain moment, mais que c'est démodé.

Je pense que tu auras eu une belle journée et que les champignons ont avancé.

Voilà la belle cathédrale de Chartres ; l'air est léger, léger tout autour...

J'embrasse bien bien tendrement ma petite femme.

J.

---

<sup>2</sup> Graphie incertaine.

<sup>3</sup> La cinquième édition du Salon d'Automne se déroule au Grand-Palais des Champs-Élysées du 1<sup>er</sup> octobre 1907 au 22 octobre 1907.

<sup>1</sup> Adresse du destinataire : Madame Jean Schlumberger. Bois-Salair. Par *Mayenne*. Mayenne.

<sup>2</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après le cachet postal et l'inscription manuscrite au crayon de bois par Jean Schlumberger : 1/11.

<sup>3</sup> Ivan Tourgueniev, *Eaux printanières*, 1872.

Ma chère petite Maman

Tu sais que mes radis poussent très bien. Ils deviennent très grands. Grand-père m'a fait un beau bassin. C'est pour Monique et moi. Grand-père m'a dit que ce n'est pas de la chaux c'est quelque chose qui devient du ciment. Alors naturellement c'est dur. J'embrasse très fort.

Marco.

Les radis que j'avais plantés dans le trou y'en a déjà beaucoup. Ce matin j'ai été dans le bois et j'avais une ardoise ; je coupais l'herbe et je jardine des petits chemins.

Ma chère petite Maman

Mes radis sont très grands. J'arrose presque jamais mais ils poussent tout de même. On peut presque plus les compter. C'est tout couvert de radis.

J'embrasse bien fort, mais très très fort Maman.

Monique.

J'avais aussi une ardoise.

---

<sup>1</sup> Aucune indication de lieu, mais inscription manuscrite au crayon de bois par Jean Schlumberger : [8/6 ? 06].

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>1</sup>

Mon amour adoré, c'est aujourd'hui jour de tous les saints<sup>2</sup> et il y a quatre saints auxquels personne ne rendra hommage, ni devant lesquels aucun cierge ne brûlera : S<sup>t</sup> Cosme, S<sup>t</sup> Damien, S<sup>t</sup> Luc et S<sup>t</sup> Noé.

Il fait beau superbe. Je travaille comme un nègre, mais que c'est difficile de trouver deux champignons semblables, il va me falloir faire de l'à peu-près, ce que j'abhorre... Tu es un ange de m'avoir écrit hier. Ton départ me paraît moins tragique car je suis sûre que tu reviendras pour poser et que nous aurons encore quelques bons jours tranquilles ici.

Reçu ce matin une lettre d'Yvonne Sueur qui me cause une grande joie : ils sont bien arrivés à Mandelieu, avec très peu de fatigue, sans fièvre aucune et Sauvage<sup>3</sup> à l'auscultation a trouvé un tel progrès qu'il ne peut l'attribuer qu'à l'effet de la tuberculine. Ils nous ont envoyé la photo de leurs petits.

Rien de neuf pour moi, mais non plus ni fatigue, ni troubles gastriques. Je pense que c'est seulement un oubli de la nature qui serait délicieux sans l'anxiété<sup>4</sup>.

Pour ta gouverne que je te récapitule les choses à voir avec l'architecte : chambre enfants, chambre nurse, petit débarras à repeindre. Et avec le concierge voir ce qu'il y aurait à faire pour chambre d'Aline. Puis la mesure des rideaux à l'atelier. Le poêle et le radiateur je pense que tu t'en souviendras : il faudrait probablement aussi faire ramoner comme tous les ans. J'écris à la pharmacie et pour les tapis. Sur ce je te quitte pour aller m'installer dehors peindre.

Tu sais combien je t'aime et suis émue de tout ce que tu es pour moi. Je ne peux même plus exprimer que je suis heureuse tant cela est réel et peu extérieur et s'est transformé en vie chez moi.

Je t'embrasse de tout mon être.

Ta Suze.

---

<sup>1</sup> Papier à en-tête.

<sup>2</sup> C'est la fête de la Toussaint.

<sup>3</sup> On retrouve plusieurs homonymies du patronyme Sauvage. Il pourrait s'agir du D<sup>r</sup> Sauvage qui exerce depuis 1883 à Cannet dans les Alpes-Maritimes. (Voir le *Guide Rosenwald*, [en ligne], 1912 (A26), page consultée le 4 mai 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5478185t/f50.image>., p. 592).

<sup>4</sup> Cet « oubli de la nature » est un retard de menstruation ; Suzanne ne sera pas enceinte. Voir sa lettre du 2 novembre 1907.



[Paris]

Ma petite femme

Ce serait trop dire que de parler d'un appartement déjà confortable. Les ramoneurs viennent de passer de sorte qu'aucune pièce n'est encore en état. Je ne vais pourtant guère sortir aujourd'hui ; rien de Gide avec lequel je pensais passer mon après-midi ; il n'est peut-être pas à Paris<sup>2</sup>. Je vais relancer Dolléans et peut-être Bramson, puis m'informer s'il y a quelqu'un rue Pierre-Charron.

Tout s'est bien passé hier. Pas plus de vingt minutes de retard. Les petits Poussielgue ont tout de suite pris possession de l'appartement et du chemin de fer de Marco. Gérard est vraiment amusant, extraordinairement plein de vie. Ils critiquaient tous les meubles, la vaisselle, la nourriture, émettant une foule de petites opinions drôles. À la gare de Lyon, ils se sont mis dans un compartiment où il y avait deux messieurs. L'un a fui ; l'autre aura dû l'imiter peu après. En tout cas le train n'était pas comble comme celui que nous avons pour venir ici.

À la réflexion il y a tout de même quelque chose d'excellent dans *Les Eaux printanières*, c'est la figure du gros mari impuissant. Ceci est hardi et d'un réalisme qui dépasse l'anecdote.

Que je voudrais retrouver ici un peu d'ardeur qui me manquait tous ces jours-ci à Bois-Salair. J'ai plusieurs épigrammes en train. Pas une qui veuille prendre forme.

Je t'embrasse, ma chère chère petite femme.

J.

---

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> André Gide n'est pas à Paris mais à Pau afin d'assister à l'inhumation de son beau-frère, Marcel Gilbert, qui était le second époux de Valentine Rondeaux, sœur de Madeleine Gide. Il n'écrit à Jean que le lundi 4 novembre 1907 dans le but de le retrouver chez les Drouin, le mercredi 6 novembre 1907 : « *J'apprends par eux [les Drouin] que je dîne avec vous chez eux mercredi. Venez, vers cinq heures, ce même jour, me prendre à la Villa [...]* ». (Voir leur *Correspondance*, p. 112).

Bois-Salair

Mon chérubin d'homme, ce que j'attendais est arrivé enfin ce matin<sup>2</sup> : j'en suis dans la joie quoique mes inquiétudes ne fussent pas grandes, les symptômes tragiques n'ayant pas paru. Cela fait juste sept jours.

Je vais heureusement à Mayenne cet après-midi avec Maman : je trouverai j'espère ta lettre à la poste car ce matin le courrier était plus que maigre et cela m'attriste quand il faut vivre une journée sans nouvelle. Tu n'auras sans doute pas pensé à la Toussaint.

J'ai fait des rêves épouvantables cette nuit : je me réveillais et puis le rêve recommençait : j'étais occupée avec quelqu'un à préparer et à mettre en bière des enfants et des femmes mortes : j'avais une sensation de froid et de viscosité aux mains : les enfants étaient déjà arrangés et je reculai toujours devant le moment d'aller prendre les femmes : juste Marcel en apporte une sur son dos ; j'osais à peine regarder : l'impression horrible était que *sa mâchoire inférieure était toute rentrée* : ses cheveux étaient dénoués et je crois que c'était Blanche Pelon : à ce moment tante Eugénie, vivante, apparaît à la porte et très agitée nous dit : « N'oubliez pas que la reine Jézabel doit être ensevelie avec sa couronne, ses bijoux et sa robe ». Le rêve s'est heureusement terminé là avant que je n'aie pris la reine Jézabel pour lui passer ses funèbres atours.

Je crois que la sensation froide et visqueuse venait des champignons rouges que j'avais maniés dans la journée... quant à la reine Jézabel, j'ignore ce qu'elle venait faire là. Me voilà comme les Goncourt remplissant ma lettre de mes rêves.

Les champignons rouges seront finis je pense aujourd'hui. J'augure assez du sous-bois commencé, mais n'y retournerai pas aujourd'hui préférant rester tranquille à mes champignons que de mouiller mes pieds et trimpler toutes mes affaires.

J'ai bien envie juste à cette minute que tu m'embrasses d'un baiser bien doux de ta bouche charnue et non de celle à petites lèvres que tu fais quelquefois. Il va falloir que je me mette à priser du thé en ton absence...

Ta petite femme.

Suze.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Suzanne craignait d'être enceinte. Voir sa lettre du 1<sup>er</sup> novembre 1907.

[Paris]

Ma petite femme

Je n'ai donc guère pu profiter de ma journée d'hier ; mais j'ai pris le thé avec Pauline qui m'a renseigné sur les mouvements de la famille. Les parents passent par Paris mercredi ; les Conrad sont rue d'Offemont ; les petits vont arriver rue Pierre-Charron.

Également trouvé Dolléans ; tout le monde en tas rue de Médicis : Édouard et sa fiancée<sup>2</sup>, la mère<sup>3</sup>, la tante, l'inévitable vieux Baron affalé au coin de la cheminée, l'inévitable Depitre<sup>4</sup> à côté de la petite guenon. Il paraît que ça ne va pas du tout. Mère et tante sont furibondes de ce mariage, l'une en mère jalouse, l'autre en vieille bourgeoise qui ne veut pas admettre qu'on ait pu confectionner des chapeaux. M<sup>lle</sup> Loye très énervée de ces tiraillements et de ces scènes qu'on lui prodigue également dans sa famille, très fatiguée, mais gardant son joli regard honnête, de plus en plus sympathique et affectueuse. J'ai par bonheur rencontré M<sup>me</sup> Favre<sup>5</sup> chez Édouard. Je devais faire auprès d'elle une démarche de la part de Lichtenberger<sup>6</sup>, dans l'espoir d'obtenir quelques inédits de Jules Favre. Je dois aller la voir mardi matin. Cette après-midi je vais à la Nationale ; puis je tâcherai de voir Copeau et de dîner rue d'Offemont. La moitié des magasins sont fermés. J'ai fait deux courses inutiles ce matin.

On viendra lundi pour percer la cheminée du couloir. Ce matin on est venu essayer un radiateur qui n'allait pas. Tu vois qu'on s'agite.

Les nouvelles de Théo me causent une immense joie. Je vais leur écrire tout de suite.

Ta lettre était exquise. Ah petite femme, comment ferais-je pour t'échapper, pour t'aimer moins quand chaque jour je suis à toi davantage.

Homme.

---

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Edulphie Adèle Marcelle Loye épousera le 9 décembre 1907 Édouard Dolléans.

<sup>3</sup> Léonie Marthe Dolléans (1852-?).

<sup>4</sup> Le docteur en droit et économiste Edgar Depitre (1881-1914) épousera le 2 février 1909 la sœur d'Édouard Dolléans, Léonie Jeanne Marie Dolléans (1891-1962).

<sup>5</sup> Geneviève Favre (1855-1943) est la fille de Jules Favre (1809-1880), l'un des fondateurs de la Troisième République, avocat et académicien.

<sup>6</sup> L'historien, essayiste et romancier André Lichtenberger (1870-1940).

Bois-Salair

Ouvre les yeux grands, ô homme aimé, et surtout tes chères oreilles : je te conseille de prolonger ton séjour à Paris !! voici pourquoi : il serait très désirable que tu fusses ici le 18 novembre – et cela parce qu’il va y avoir une vente où il se trouvera probablement des choses intéressantes. M<sup>lle</sup> Pichard est morte l’hiver dernier et l’on vend tout son mobilier, vieux cristaux, faïences, toute une chambre Empire, boiseries, vieux bois, vieux bijoux. On ne pourra visiter que le matin même. Peut-être n’y aura-t-il rien de très grande valeur mais probablement des choses amusantes, notre genre et authentiques puisqu’elles proviennent des parents de M<sup>lle</sup> Pichard, vieilles gens morts depuis longtemps et dans une situation très aisée. Ce sera d’une saleté inénarrable mais on pourra désinfecter. Et rien que d’entrer dans cette maison aura son intérêt. Cette vieille fille autrefois jolie, devant épouser un officier qui s’est défilé quand sa fiancée est restée tâchée de la petite vérole, finissant sa vie toute seule dans une saleté horrible, couchant avec son fermier et même dit-on avec ses garçons de ferme, c’est une figure du pays disparue.

Pour cela il faudrait donc que tu n’arrives que vers le 10 et tu repartirais le 19. Tu vois si je suis raisonnable.

Je n’ai pas travaillé ce matin voulant me reposer. Je viens de travailler après le déjeuner jusqu’à ce que je sente une migraine s’installant, alors j’ai cessé : il est d’ailleurs 3 h ½ et j’ai dû être au travail vers 1 h ¼. Que c’est donc dur de mettre un sous-bois en train !!!

C’est au-dessus de mes forces !

Les champignons me semblent finis. Que je voudrais t’avoir là pour que tu en juges. J’ai peur d’y toucher ne voulant pas abîmer et ne sais si c’est bon ou très chiqué. En tous cas ça pourra toujours se brûler si c’est mauvais.

Je n’ai confiance dans les choses que je fais que quand j’ai beaucoup peiné dessus.

J’ai bien mal à la tête et au cœur, je ferme vite ma lettre pour aller sur mon lit.

Que ce mal de cœur m’eût inquiétée il y a deux jours !!!

Je suis tout à toi.

Ta Suze.

[Paris]

Mon amour

Il va être l'heure de déjeuner et j'achève juste de m'habiller. C'est que je profite de ce que tu n'es pas là pour faire les choses que tu me défends. J'ai lu hier soir ma pièce<sup>2</sup> à Bramson, il m'a raconté son voyage en Suède, bref il était 4 heures et demie quand je me suis couché. J'ai juste avalé mon café au lait à l'heure accoutumée, puis j'ai repiqué un somme jusqu'à onze heures.

Naturellement je n'ai encore rien tiré de bien précis de Bramson, mais je crois que l'impression a été très bonne. Chez lui les objections se hérissent toujours avant la louange. Il a eu l'air très emballé par le second acte, par le dernier aussi. Ses critiques vont surtout aux rôles de Catherine et de Lisa ; ce sont évidemment les moins bons. Par contre rien ne l'a choqué dans l'emprise que l'exemple de Grégoire prend sur Alain, là où surtout portaient les objections de Copeau.

Ce dernier que j'ai vu avant-hier ne m'a rien dit non plus, ni Drouin que j'ai vu hier au soir. Drouin jamais ne communique ses impressions et Copeau est trop préoccupé de sa propre carrière pour beaucoup s'intéresser à celle des autres.

J'étais allé chez Drouin savoir où était André dont je n'avais pas de nouvelles. Il paraît que leur beau-frère de Pau<sup>3</sup> vient de mourir. André et sa femme ont été l'enterrer et Madeleine paraît-il est de nouveau à Cuverville.

On m'a annoncé qu'André allait reprendre *Antée*<sup>4</sup>, Griffin<sup>5</sup> en faisant les frais. J'ai beaucoup insisté pour qu'on reprenne non le titre de cette revue belge, mais notre bon vieil *Ermitage*. En tout cas je dois dîner mercredi avec André chez Drouin et j'insisterai dans ce sens.

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> *Les Fils Louverné*.

<sup>3</sup> Dans une lettre du 27 octobre 1907, Eugène Rouart écrit à Gide : « *Veuille présenter mes respectueuses et sympathiques condoléances à ta belle-sœur.* » Voir la note 1 de la lettre du 1<sup>er</sup> novembre 1907 écrite par Jean.

<sup>4</sup> L'alliance entre Gide et Remy de Gourmont pour sauver *L'Ermitage* restera vaine au profit d'une autre revue : « *L'Ermitage se mourait, L'Ermitage était mort. [...] Ruyters, lui, avait préconisé une fusion entre L'Ermitage et une revue belge qui ne demandait qu'à marcher et à se ressourcer* », *Antée*. Alban Cerisier précise les raisons de ce choix : « *Créée en juin 1905 par deux jeunes amis de Gide, Christian Beck (le Lucien Bercaïl des Faux-Monnayeurs) et Henri Vandeputte, elle a déjà accueilli l'écrivain parisien dans ses sommaires ainsi que certains de ses proches. [...] Plus éclectique que L'Ermitage, peut-être plus « accessible » aussi, Antée accueille également des textes de mouvance symboliste [...]* » (Voir Auguste Anglès, *op. cit.*, p. 81., et Alban Cerisier, *Une histoire de La N.R.F.*, p. 41).

<sup>5</sup> Le poète symboliste Francis Vielé-Griffin (1864-1937) va essayer de porter ce projet de fusion. En effet, « *la plus sérieuse tentative de sauvetage sera conduite par l'insubmersible Vielé-Griffin, qui appelle à la création d'un consortium où le rejoindraient Gide, Ducoté et Merrill. [...] Une nouvelle série d'Antée voit ainsi le jour sous la direction de Ruyters en janvier 1908* ». Mais « *elle ne comptera qu'un seul numéro. Vielé-Griffin tentera un sauvetage ultime par la voie d'une fusion avec La Phalange de Jean Royère, revue néo-mallarméenne en plein essor [...] à l'occasion d'un banquet organisé par cette dernière le 25 janvier, auquel assisteront, un peu forcés, Gide, Schlumberger et Copeau. Mais le projet de fusion-acquisition de ces deux valeurs toutes symboliques tourne court.* » (Voir Alban Cerisier, *Ibid.*, pp. 44-45).

Ton projet me va tout à fait. Il ne faut en effet pas manquer la vente de M<sup>lle</sup> Pichard et n'en parler que le moins possible. Espérons qu'il n'y aura pas trop d'antiquaires. En tout cas j'apporterai de l'argent pour toute éventualité. J'ai trouvé ici les copies dactylographiées. Je vais en envoyer une à Théo<sup>6</sup>. Rien de Bardoux avec lequel je voulais organiser une lecture à Trarieux<sup>7</sup>. Je crois de moins en moins que ma pièce l'intéressera. Rien encore non plus pour la revue. Je tâcherai d'y passer ce soir, avant d'aller dîner rue Pierre-Charron.

Je me coule dans tes bras et bécote toute ta chère petite personne.

J.

293- SUZANNE A JEAN

[Lundi] 4 nov[embre 19]07

Bois-Salair

Je me sens d'humeur à te faire une petite querelle, ô monstre chéri. Ta lettre de ce matin n'était qu'une gaufrette : qu'est cela pour rassasier !

Heureusement qu'il y a un peu plus de vie en toi que n'en contiennent tes lettres et souvent tes récits. Tu écris j'ai vu Maurice, j'ai vu Conrad, je vais tâcher de voir Copeau etc., etc., sans quelques mots significatifs sur les uns ou les autres pour me dire où ils en sont, ce qu'ils t'ont apporté de neuf. Seuls quelques mots dans une lettre sur Dolléans m'ont replongée au vif de cette sympathique famille. Copeau, Maurice, Conrad ne sont pour moi d'après tes lettres que des habits pliés dans une armoire. Tu es en ce moment un autre homme que celui qui était à Bois-Salair : tu vis, tu t'agites, tu parles, tu écoutes, tu coudoies des gens, et rien ne m'en arrive par tes lettres. Il y manque la sensation de vie.

Ô quelle femme insupportable tu as !!!

Hier le dîner était ici ; grâce heureusement à un cachet d'aspirine ma migraine m'a quittée vers la fin du dîner. Mais j'étais grognon. Je me suis amusée à lancer un certain nombre d'idées que j'ai réellement sous une forme de paradoxes devant Anna<sup>1</sup> pour la faire grimper ; entr'autres sur l'ingratitude sur laquelle je comptais de la part de mes enfants. C'est délicieusement amusant de lâcher ainsi de temps à autre des choses qu'on pense mais de façon à ce que les gens puissent croire que vous vous moquez d'eux. Je déteste les gens qui font des cours et prennent des airs convaincus pour vous émettre leurs idées. J'aime que les gens ne soient jamais sûrs de ce que je pense au fond.

---

<sup>6</sup> Théo Sueur.

<sup>7</sup> Gabriel Trarieux (1870-1940) est un dramaturge et producteur de pièces de théâtre, qui connaît Gide depuis 1891.

<sup>1</sup> Anne-Marie Flavie Bazin dite Anna Bazin.

Ce matin je me suis levée fort tard et n'ai pas peint, voulant me garder pour cette après-midi. Le temps est gris et maussade, hier beau : je ne sais que devenir : je me décide à faire un plein air morne, cela commence à m'emballer comme ton et puis crac voilà le soleil : je transcris mon affaire en tons ensoleillés et continue bravement et patapouf le lendemain il fait gris. C'est à s'en arracher les cheveux. J'arrive à la conviction que mes champignons sont très vulgaires et pourtant ils me plaisent d'où désespoir de n'y rien comprendre.

J'ai retourné ta cadavéreuse effigie qui commence à m'impressionner et effacer ta chère figure. Seule, Sabine, entre en transports en voyant ce portrait « Loo, Popa, loo Popa !! »

Ô je t'aime tant et tant, et tant, je voudrais vraiment t'avoir apporté quelque chose.

Ta petite femme.

Suze.

294- JEAN A SUZANNE

[Mardi] 5 nov[embre 19]07<sup>1</sup>

[Paris]

Mon pauvre amour

Si je t'écris des lettres indifférentes c'est qu'en général j'ai à peine le temps de te griffonner quelques lignes. Je déblaie. Je veux voir le plus de gens possible pour en avoir fini. Et tout de suite j'en ai plus que je ne voudrais et plus un instant de tranquillité. Des courses inutiles où l'on ne trouve pas les gens qui vous mangent une moitié de la journée. Ainsi hier après-midi tout ce que j'ai fait de bon ç'a été de rédiger une circulaire pour le magasin de Bramson. Je sais bien que ces sortes de productions me donnent un mal infini et que j'y ai passé plusieurs heures. C'était d'ailleurs très nécessaire sentimentalement, car une fois de plus j'ai bouleversé ce pauvre garçon par mon incompréhensible attitude. Après les progrès qu'avait faits notre intimité pendant le dernier hiver, il ne pouvait pas comprendre mon silence de cet été. Remarque que je lui avais écrit une assez longue lettre à laquelle il ne m'avait répondu que par un mot contenant une pointe au sujet de l'annonce tardive des fiançailles de Daniel<sup>2</sup>.

J'avais plutôt évité de nouvelles lettres risquant d'y être ou insuffisant ou blessant sans le vouloir. Il a accusé une fois de plus mon indifférence pour tous et pour tout.

Maman seule était rentrée hier soir. Elle a commencé à batailler avec les Conrad au sujet du quartier où ils veulent se loger. Louise se défendait comme une petite poule en colère. « Je veux qu'il puisse revenir goûter à la maison sans quoi je ne le verrai plus du tout. » « Et la famille, et vos

---

<sup>1</sup> Inscription manuscrite de Jean Schlumberger au crayon de bois : « 07 ».

<sup>2</sup> Daniel Schlumberger s'est marié le 26 septembre 1907 avec Fanny de Turckheim.

relations ! » disait Maman. « Et moi donc, et Annette ! » disait Louise. Il me paraît bien sûr qu'elle ne cédera pas.

J'ai dû retourner déjeuner rue P[ierre]-C[harron] ce matin, afin de voir Papa. Je te parlerai d'un projet de séjour dans la montagne pour Marco. J'ai commencé par jeter les hauts cris mais je vais tout de même prendre des informations. Il est certain que Marco n'est pas tout à fait en voie de devenir un bel homme large et solide. Il risque un peu de suivre les traces paternelles et je sais ce que c'est que d'être gringalet. Avec moi on s'y est pris trop tard, vers quinze ans alors que ma croissance était terminée et ma petite puberté mûre déjà. Je suis persuadé qu'il faut s'y prendre beaucoup plus tôt. Il s'agirait d'une maison dans l'Engadine où l'on prend des enfants entre six et douze ans, espèce de petite école genre Liancourt<sup>3</sup>. Il est certain qu'il est en état de passer son hiver à Paris sans que cela lui fasse de mal mais il est aussi certain que nous ne le verrons pas prendre son essor.

Il risque vers février ou mars de devenir languissant et ce n'est pas Braffye ou Bois-Salair qui le transformeront. Mais rien ne presse. Nous réfléchirons à tout ceci.

L'architecte vient de passer. Il dit que Poussineau s'est déjà fait tirer l'oreille pour la cheminée. Je vais pourtant lui écrire.

Visite intéressante à M<sup>me</sup> Favre ce matin. Nous avons beaucoup causé et très bien. Elle m'a parlé de son fils<sup>4</sup> qui s'est converti et qui est tombé entièrement sous la coupe de Léon Bloy<sup>5</sup>. Elle redoute la même évolution pour Péguy qu'elle connaît bien et je ne suis pas très éloigné de croire qu'un beau jour Péguy pourrait tourner au catholicisme. Il faut que je tâche de le voir jeudi. Je crois que tu aurais plaisir à connaître M<sup>me</sup> Favre ; je lui ai demandé si cela ne pourrait pas s'arranger cet hiver. Elle a l'air de désirer véritablement nous mieux connaître.

Je file parce que je dîne chez Copeau et que je dois auparavant passer chez Buvelot<sup>6</sup> et à *La Revue nationale*.

*Envoie l'adresse de M<sup>me</sup> Decourcelle*. Les rideaux de mon cabinet sont introuvables. Sans doute chez un dégraisseur on va les réclamer en bas, mais ils n'y sont peut-être pas.

J'étais brûlé du désir de parler de ta peinture et j'ai tâché de l'assouvir chez les Van R[ysselberghe] mais trouvé personne. Je me vengerai tant bien que mal chez Copeau.

Ton incorrigible.

Homme.

---

<sup>3</sup> Dès décembre 1907, Marc Schlumberger sera pensionnaire au Lyceum Alpinum de Zuoz en Suisse.

<sup>4</sup> Jacques Maritain (1882-1973) est le fils de Geneviève Favre et de Paul Maritain.

<sup>5</sup> Le polémiste, critique, historien et romancier Léon Bloy (1846-1917) a été converti au catholicisme par Jules Barbey d'Aurevilly en 1869 et exerce, comme le craint M<sup>me</sup> Favre, une influence majeure sur Jacques et sa femme Raïssa Maritain mais aussi sur Georges Auric ou encore Georges Rouault.

<sup>6</sup> Achat et vente d'antiquités.



Bois-Salair

Mon très cher amour, j'ai le vague à l'âme ce soir, et au lieu de me coucher je commence par t'écrire.

J'ai le vague à l'âme parce qu'il a plu toute la journée. J'étais partie pour mon sous-bois par le temps le plus morose : juste le temps de salir un pinceau voilà la pluie : je continue quelques minutes, mais ça tombait pour de bon et j'ai dû battre en retraite.

Agacée j'ai voulu refaire une figure à Monique : elle posait gentiment, mais énervée je n'ai pu rien faire et ai dû gratter de nouveau. Alors j'ai fait des comptes, commencé une cravate de lingerie, écrit à M<sup>me</sup> Sautter pour la féliciter : Évelyne<sup>2</sup> a eu deux jumelles vivantes et bien après trente-six heures d'affreuses souffrances disait sa mère. Enfin après cette vertueuse journée je me sens dégoûtée de tout. Je ne sais même pas si un baiser de mon homme me remettrait. J'entends des torrents d'eau qui coulent : il n'y aurait qu'une chose que j'aimerais ce serait de me plonger dans un livre qui me prendrait tout entière et me transporterait ailleurs ; tel un Stevenson par exemple : mais ces régals sont de plus en plus rares, et ce ne sont pas les aventures d'un Sanine<sup>3</sup> qui en tiendraient lieu. Je regarde les livres que tu as laissés : il n'y en a guère qui me séduisent dans mon humeur particulière. C'est très joli de dire qu'on peut bien se passer de son homme : c'est entendu, on n'y pense pas, on s'en passe parfaitement et crac au moment où l'on s'y attend le moins une grande nostalgie vous prend de lui. On se dit : à cette minute il est quelque part : que fait-il ? Quelle expression a-t-il ?

Et un morne découragement vous prend de ce qu'il y a une telle distance entre vous et lui, que vous auriez beau vous égosiller, il ne vous entendrait pas et cela paraît stupide. Je veux bien qu'on ne soit pas toujours ensemble mais au moins à portée : que quand une envie folle vous vient de dire quelque chose à, de demander quelque chose à, ou tout simplement d'être embrassée par son homme l'on n'ait qu'à presser un ressort pour le voir apparaître.

Bon, je finirai ma lettre demain matin, je me sens trop ridicule et sentimentale ce soir : je vais tâcher de ne plus penser et me mettre à espérer une bonne longue lettre bien pleine demain matin. Je suis jalouse de toutes les vilaines personnes que tu vois et qui ne t'apprécient aucune comme tu devrais l'être !! Et toi, tu leur souris, tu es aimable, animé, causant, tu en embrasses quelques-unes et

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après la date ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Evelyne Sautter (1882-1910), mariée à Georges Guy (1876-1962), est la fille du pasteur Édouard Sautter et d'Albertine Gabrielle Paumier. Elle vient de donner naissance à deux jumelles, Jacqueline et Monique Guy.

<sup>3</sup> Dimitri Sanine est le protagoniste du roman psychologique *Eaux printanières* d'Ivan Tourgueniev. Voir la lettre du jeudi 31 octobre 1907 écrite par Jean.

ça me dégoûte quand je mendierai ce soir le plus petit baiser de toi et en ferai un tel cas !!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!

Là cette fois je vais me coucher.

Ne pense surtout pas, ô horreur, l'horrible pensée : que ce soir il y a chez moi du camélia blanc après les camélias rouges !

Mardi matin

Je suis un peu rassérénée ce matin : d'abord meilleure lettre plus substantielle qui ne s'ingurgite pas d'un coup, que j'ai pu lire et relire avec profit. Ensuite j'ai été prête à 9 h et ai bien travaillé jusqu'à la première cloche. J'ai commencé un autre sous-bois dans le brouillard et l'humidité du matin. Tout à l'heure je vais aller continuer mon autre sous-bois.

Je suis très émue de savoir quel sera le résultat de la lecture de ta pièce<sup>4</sup> à Trarieux ; non de son jugement qui ne m'importe, mais de savoir s'il pourra te servir d'intermédiaire : j'en doute. Je me méfie de ces auteurs à moins qu'une pièce les emballe complètement et j'ai peur que ce ne soit pas le cas. D'abord cette lecture va-t-elle pouvoir avoir lieu maintenant ; où sont tous ces gens ? Et le titre ?

Horreur, monstre épouvantable, veille jusqu'à 5 h du matin tant que tu voudras, cours comme un chat maigre, mais je te préviens que si tu m'arrives avec ton odieux teint jaune, tes yeux blancs et tes traits tirés je jette ton portrait commencé au feu.

Je ne trouve pas du tout que le rôle de Catherine soit un des moins bons, il est moins en relief mais juste et je te prie de ne pas être toujours d'avis du dernier qui parle.

Ce serait très bien si Gide reprenait *Antée* : je ne savais pas qu'il eût déjà dégringolé.

Maintenant je te laisse pour aller peindre et mettre mes pieds dans l'humidité. Je t'aime si complètement et suis une odieuse femme de t'écrire une si longue lettre qui va prendre de ton temps et t'obliger à penser à moi pendant dix minutes.

Ta Suze.

---

<sup>4</sup> *Les Fils Louverné*.

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne

Mon Jean, en lisant ta lettre ce matin j'ai aussi commencé à pousser les hauts cris à cette idée d'envoyer Marco en Engadine. Mais voici quatre heures que j'y réfléchis, que je retourne la chose et je ne serais pas loin de trouver la chose bonne ; naturellement il irait à Liancourt l'année suivante car j'y tiens beaucoup car ce qui me plaît le moins et me fait faire la grimace c'est que ce soit *suisse*. Tu sais l'antipathie que j'ai pour l'éducation et les manières suisses et la sympathie que j'ai pour les anglaises. Je parle souvent trop et à tort et à travers : quand je fais des sorties contre les Alsaciens je crois que c'est contre la tendance qu'ont beaucoup de s'incliner vers la Suisse et d'en revêtir l'esprit : ma visite à Strasbourg me l'a fait entrevoir : là je me suis sentie en sympathie : ce qui n'est pas allemand est français de tradition, d'esprit, formé par des monuments d'art *français*. Tout cela est mal dit et difficile à expliquer, c'est plus intuitif qu'autre chose. Je ne renierai jamais d'être alsacienne, mais j'ajouterai alsacienne de Strasbourg.

Par contre si certaines choses du caractère anglais me choquent, ils ne me font jamais éprouver d'horripilation. Et comme ils comprennent et savent prendre les enfants sans pédagogie !!

Une autre chose c'est de savoir s'il pourra continuer un peu l'anglais pour ne pas tout oublier en quelques mois.

Quelle bonne délicieuse lettre tu m'as écrite ! J'en ai été bourrelée de remords ; je devrais bien penser et me rappeler que tu n'as ni beaucoup de temps pour écrire, ni l'esprit très libre. À Paris on ne pense que par petites bribes et lorsqu'on est bien fatigué, c'est assommant d'avoir encore à écrire. Je ne serai plus impatiente, je te promets si je reçois des lettres toutes courtes.

Veux-tu bien, terrible, incorrigible homme, ne parler à *qui que ce soit* de ma peinture : j'aurai encore moins l'envie de rentrer à Paris : il n'y aura plus moyen de me décrocher d'ici. J'ai écrit hier soir huit pages à Madeleine Gide sans un mot sur ma peinture !!

Les rideaux de ton cabinet ainsi que la portière jaune du couloir sont en bas chez la teinturière, quand tu partiras donne donc à laver à Mina les rideaux de vitrage des deux fenêtres du couloir. Je crois me rappeler qu'ils sont crasseux.

Ce que tu me dis de Louise me ravit : il n'y a pas que moi dont les plumes se hérissent quand il est question de l'homme ! Pourtant elle m'écrit ce matin qu'ils ont vu un appartement qui leur plaît

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après l'inscription manuscrite au crayon de bois par Jean Schlumberger : [Nov 07]

beaucoup seulement bien loin de l'école rue Las Cases : où est-ce donc ? Cela me paraît terriblement XVI<sup>e</sup> arrondissement.

Temps gris, terne. J'ai beaucoup de peine à me tenir dans des tons mornes : j'ai peur que l'impression n'y soit pas ; que cela ne donne ni l'impression de gris, ni celui de soleil.

Je continue bravement mais j'ai eu bien froid ce matin.

Ô hier, j'aurais été bien inquiète, si je n'avais eu ce que tu sais. J'ai eu mal au cœur toute la journée avec des envies même d'explications !!

Adieu mon cher, cher adoré petit homme, essaye vraiment de ne pas te fatiguer : prends des voitures : mon collier de perles est là pour les jours de misère, puis ta pièce sera bientôt jouée et peut-être vendrai-je bientôt de la peinture.

Ta petite femme.

Suze.

297- JEAN A SUZANNE

[Mercredi] 6 nov[embre 19]07<sup>1</sup>

[Paris]

Ma pauvre petite

Je viens d'avoir pendant une grande heure les cris et les larmes de M<sup>me</sup> Bonnevay<sup>2</sup>. Comment s'est-elle procuré mon adresse ? Père lui avait paraît-il cité mon nom et ma rue, ou bien c'était un des Watteville<sup>3</sup>, et de concierge en concierge elle m'a découvert. Les pauvres gens semblent à la dernière extrémité. Elle voulait savoir si M. [Charles] Weyher avait reçu sa lettre de supplications. Elle craignait de l'avoir envoyée à une fausse adresse. Elle implorait qu'on lui fit faire le portrait de M<sup>me</sup> Mannberguer. Un petit paysage qu'elle devait faire pour Marthe était également prêt. Marthe lui avait promis 300 frs pour cette toile. Et voilà que M<sup>lle</sup> Weyher ne lui répondait pas. Elle a pour le 15 nov[embre] 150 frs d'objets mis en gage qu'il lui faut retirer sous peine de les perdre. Bref j'ai dû nous alléger de 100 francs, sachant qu'effectivement la famille s'était intéressée à ces gens et qu'ils semblaient ne plus avoir de quoi manger. Communique ces nouvelles car j'ai promis d'en faire part.

Enfin j'ai fait la connaissance de Ruyters<sup>4</sup>. On m'avait annoncé un petit homme blond, jeunet, presque un enfant. J'ai été tout surpris de trouver un garçon au beau regard clair, à l'expression

---

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Une artiste peintre dans le besoin.

<sup>3</sup> Alfred de Watteville (1853-1926) a pu donner l'adresse de Jean Schlumberger car il a été le gendre de Frédéric Mannberguer (1823-1891) et de Marie Adélaïde Louise Weyher.

<sup>4</sup> Le portrait d'André Ruyters (1876-1952) réalisé par Jean Schlumberger est nuancé par celui d'Alban Cerisier et montre davantage les contrastes d'une personnalité « de feu et de glace » : « *André Ruyters, trente-deux ans en 1908 et depuis*

concentrée, ayant dans la figure quelque chose de très émotionnant. André l'avait amené sur les boulevards où je l'ai rejoint avec Copeau, chez qui j'avais dîné. Il y avait là la vieille mère danoise<sup>5</sup>. L'air d'un rude rocher longtemps battu par la mer. La petite femme plus détendue, l'air plus heureux<sup>6</sup>. Ghéon est également venu à l'improviste, un coup de tête, nostalgie de Paris et écoeurement de Bray. Comme d'habitude un accouchement a été prétexté à M<sup>me</sup> Vangeon<sup>7</sup>.

La revue ne paraîtra qu'au commencement de janvier<sup>8</sup>. J'ai insinué à Lichtenberger que je pourrais bien faire une sorte de chronique générale, parlant d'un événement quelconque et en moralisant, dans l'esprit de Remy de Gourmont quand il est bon, ou mieux de Gide dans ses chroniques de *L'Ermitage*. Mon plein succès dans les négociations des papiers de Jules Favre<sup>9</sup> m'a tout de suite donné une petite situation. On sera payé 5 sous la ligne ce qui est assez joli. À propos d'argent j'oubliais de dire que M<sup>me</sup> Bonnevey avait emprunté à Louis le domestique 300 frs pour un mois avec 50 frs d'intérêt ce qui ferait du 200 % c'est de l'usure assez caractérisée. Je me suis occupé du fauteuil mais pas encore de l'atelier. Je n'arrive à rien faire de ce que je voudrais.

Je pense revenir dimanche à 2 h. Je file pour aller dîner chez Drouin. Ce que je voudrais ce soir être dans mon lit de Bois-Salair et m'y détendre et y reposer douze heures. Ce soir je dormirais mes bras autour de ce que j'aime.

J.

---

*peu français, [...] bien que misogyne et mauvais époux, est un homme à femmes, il faudra s'y faire. Dépassant la déconvenue, Gide répondra favorablement, avec la retenue d'usage mais non sans lyrisme et qualité d'âme, aux invites du jeune écrivain belge, fils d'un banquier bruxellois et d'une maîtresse lingère, à prendre part aux sommaires des revues où il exerce lui-même ses talents de poète, de conteur et de critique. Ruyters lui fait enfin sa visite à Paris en mars 1897 alors que s'achève au domicile gidien la mise au point des Nourritures. C'est de là que débute leur amitié (ils se tutoient désormais), dont témoigne une première correspondance abondante [...]. D'abord secrétaire particulier d'un colonel devenu banquier, il entre en janvier 1899 à la Banque d'Outremer, à Bruxelles, comme secrétaire du directeur, poste de confiance qu'il cherche pourtant à quitter dès 1905. Grâce notamment à l'intervention de Gide, très attentif à son parcours professionnel et impatient de le voir s'installer en France, il décroche un poste au siège parisien de la Banque d'Indochine, qu'il occupe à partir du 1<sup>er</sup> novembre 1907. »*

<sup>5</sup> Il pourrait s'agir de la mère de Jacques Copeau, Hélène Joséphine Armandine Verdier (1850-1924).

<sup>6</sup> Jean parle de la femme de Jacques Copeau qui est originaire du Danemark, Agnès Thomsen (1872-1950).

<sup>7</sup> La mère d'Henri Vangeon (Henri Ghéon) s'appelle Pamela Noémie Petit (1845-?).

<sup>8</sup> Dans sa lettre du 9 novembre 1907, Jean rajoute au crayon de bois le mot « l'Opinion ». Autrement dit, il s'agit ici de la parution de l'hebdomadaire politique *L'Opinion*, qui sera créé le 18 janvier 1908 par le futur président de la République, Paul Doumer (1857-1932) et par André Lichtenberger, qui sera le rédacteur en chef.

<sup>9</sup> Jean Schlumberger a rencontré Geneviève Favre chez Édouard Dolléans le samedi 2 novembre 1907. Il est allé la voir afin de savoir si celle-ci avait des inédits de son père et si c'était possible de les éditer.

Bois-Salair

Mon trésor d'homme aimé ;

Si tu reviens dimanche à 2 h je ne pourrai venir te chercher à la gare, car avec la messe le matin, le dîner à Fontaine, il n'y aura pas de voiture disponible. Fais ce que tu voudras : naturellement je serais aux anges de te voir arriver dimanche mais si tu crois préférable de n'arriver que lundi à cause de cela et de ta fatigue, je saurai patienter un peu plus.

L'état de fatigue dans lequel tu me sembles être me met à l'envers. Tu t'es déjà si peu reposé cet été, fait si peu de bien que cela me fait trembler de te voir ainsi te fatiguer dès le début.

Tu m'écris de trop délicieuses lettres depuis mon sermon : j'en suis bourrelée de remords : j'ajoute à tout ce que tu as à faire. Tant pis ne passe pas à l'atelier ; envoie-y Mina : elle prendra bien les mesures.

J'ai dit aux parents l'affaire des Bonnevay : Papa s'en occupe.

De tous, l'avis est que l'homme est très brave, honnête et malheureux. Marthe a quelques doutes sur la femme depuis quelques temps et en tous cas elle ne lui avait jamais promis ces 300 frs dont elle parle. C'est bien, tu as donné 100 frs mais ne donne plus : envoie-la crier chez Robert qui a de quoi à présent largement entretenir des miséreux et le portrait de la tante Mannberguer regarde Antoinette<sup>2</sup>.

Les cinquante lignes payées 5 sous me semblent le Pérou. Je calcule en vain dans ma tête ce que cela pourra bien faire par article en moyenne !

Que de choses tu auras à me dire à ton retour : tu y penseras pendant le long trajet en chemin de fer. Tu as la permission d'oublier les heures, les minutes, et les secondes où tu as fait les choses. Je t'en ferai grâce. Enfin tu auras eu une bonne soirée de Boulevard avec Gide, Copeau, Ghéon etc. C'est épouvantable ce que je crains de rentrer à Paris cette année. Je crains de revoir des gens : j'en ai la frousse : je n'ai pas la tête reposée : je crois que cela vient de notre été jamais seuls : d'abord Houlgate en famille, puis Braffye avec Blakeway et tout le Val-Richer plein, puis Bois-Salair, puis l'Alsace, puis re Bois-Salair.

Si on ne voit pas les gens tout le temps, l'on est quand même sur le qui-vive et on vient de les voir ou on va les voir : on n'a pas encore digéré ce qui a été dit qu'il faut entendre ou redire d'autres

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Robert de Watteville (1881-1950), banquier, est le fils de Claire Mannberguer (1859-1888) et d'Alfred de Watteville. La « tante Mannberguer » désigne Marie Adélaïde Louise Weyher. Ses parents sont Jean Godefroy Mannberguer et Antoinette Weyher.

choses. On finit toujours par penser contre quelqu'un, n'importe qui, tantôt l'un tantôt un autre : cela devient une habitude, une forme de pensée stupide et peu reposante. J'aurais une grande soif de revoir les gens si pendant un mois, de temps à autre on me les laissait *complètement* les oublier.

Le jour où je serai très neurasthénique, ce ne sera qu'une cure d'isolement qui pourra me remettre. C'est pour cela que les voyages me sont un tel repos, c'est qu'alors je suis *sûre* que personne ne peut déboucher.

De toi seul je n'ai jamais assez.

Je t'embrasse très doucement, très amoureuxment.

Ta Suze.

299- JEAN A SUZANNE

[Vendredi] 8 nov[embre 19]07<sup>1</sup>

[Paris]

Enfin j'ai une journée un peu plus paisible et peut-être qu'après six heures je vais pouvoir rester en paix devant mon feu. Et cette fois c'est une journée gâchée à des riens. J'ai dû visiter deux appartements pour Conrad l'un rue Séguier, l'autre rue Las Cases, aller chez le relieur et chez le doreur pour Maurice etc., etc. Je n'ai seulement pas pu me rendre encore à ton atelier.

On me dit également qu'Hélène Soulier<sup>2</sup> est à Paris pour deux jours encore et je ne sais pas si je parviendrai à la voir.

J'écris au directeur de la petite école en Engadine<sup>3</sup> ; je vais aussi tâcher de voir Zuber demain pour qu'il me dise s'il ne connaît rien d'analogue en France, au bord de la mer par exemple. Je suis persuadé que les hivers dans le midi, Rome ou Algérie auraient pour un petit comme Marco l'inconvénient de hâter trop la formation. Sa puberté sera bien assez précoce. Les climats du nord ou de la montagne n'ont pas cet inconvénient. Le gros ennui c'est que l'Engadine est au diable.

Dîné hier chez Barbey. Elle, très embellie, les traits plus pleins, tout à fait gentille dans une robe d'intérieur blanche<sup>4</sup>. Lui, étendu avec une crise d'entérocolite et une boule en caoutchouc sous son gilet. J'ai été consulté pour une série de questions d'ameublement. Conversation facile, grâce à elle ; j'avais passé dix minutes dans le bureau de Barbey et je ne savais comment parer au silence.

---

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Hélène (Tattet) Soulier est la femme de Gustave Soulier.

<sup>3</sup> Le D<sup>r</sup> Anton Velleman (1875-1962) est le directeur du Lyxeum Alpinum de Zuoz de 1904 à 1917. (Voir <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/d/D44318.php> ainsi que la *Correspondance (1907-1946)* entre Aline Mayrisch et Jean Schlumberger, éditée par Pascal Mercier et Cornel Meder, Publications nationales Luxembourg, 2000, p. 37).

<sup>4</sup> Georges Barbey a épousé Inès Micheli (1879-1970) le 30 novembre 1906.

Je ne puis pas jurer d'arriver dimanche. Veux-tu qu'il soit convenu que j'arriverai lundi : à 2 heures ? Je crains d'être trop surmené demain. Si je le puis, je t'arriverai en surprise dimanche. Mais n'y compte pas.

Qu'il fera bon passer encore quelques jours là-bas. Il n'y a pas de raison de revenir, sinon qu'il faut absolument se faire sa place dans la vie sous peine qu'on vous oublie. Tout le monde n'est pas aussi persuadé que ma petite femme que je suis un homme de mérite. Une fois que j'en aurai bien persuadé les autres il me sera permis de ne plus bouger de Braffye. J'ai en tout cas bien peu envie de voyager pour le moment.

Je t'aime.

J.

300- SUZANNE A JEAN

Samedi [9 novembre 1907]<sup>1</sup>

[Bois-Salair]

Mon vilain petit homme, je suis en ébullition depuis ce matin, mon sang et ma bile sont fort agités. 1° le facteur au lieu d'arriver à 9 h est arrivé à 10 h et demie. N'ayant pu me décider à aller peindre avant d'avoir eu ma lettre j'ai perdu toute une belle matinée. Secondo : deux points dans ta lettre m'ont mis hors de moi. Je suis furieuse, furieuse ! Ta famille n'a aucune délicatesse : je ne te donne exprès pas de commissions à faire ou le moins possible et en tremblant... et voilà que tu t'éreintes à courir les appartements pour Conrad, le relieur et le doreur pour Maurice ! J'ai envie de leur tordre le cou.

Et que fait donc le père Delpech<sup>2</sup> ! Et pourquoi Maurice ne peut-il s'occuper de ses propres affaires ! Je t'en veux pour ta bonté, mais surtout j'en veux à ceux qui croient que tu n'as rien à faire. Une autre fois, je te donnerai dix mille courses à faire puisque faute de celles-là tu fais le commissionnaire pour d'autres ! Second point qui m'a mise en colère : autant je comprends que tu aies besoin de voir des gens pour t'exciter au travail, autant je blâme en toi l'idée que ton mérite ne dépend en quelque sorte que des gens que tu verras. Laisse-les donc tranquilles, travaille, écris tes pièces, tes romans. Et si ce sont de vraies œuvres d'art elles perceront sans et malgré ces gens !! Cela me fâche parce que ce sont là les idées de tes parents et non les tiennes : ton orgueil (et tu en as) n'est pas bien placé ! C'est tellement plus amusant d'épater un jour les gens sans qu'ils s'y attendent. Et cela viendra pour toi. Et tous les gens auxquels tu n'auras pas fait de courbettes seront bien stupéfaits

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après l'inscription manuscrite au crayon de bois par Jean Schlumberger : [9/11] 07.

<sup>2</sup> Le père de Louise Delpech, Édouard Delpech (1850-1929), est rentier et maire de Clairac dans le Lot-et-Garonne.



et bien furieux. Que de gens, que de gens dont on entend dire dans leur entourage, dans leur milieu : ô tel ou tel a beaucoup de talent, il est très artiste, et ce personnage devient un petit centre et qu'en reste-t-il cent ans après ? Ah, non, non, non, tonnerre de mille tonnerres je ne veux pas qu'il en soit ainsi de toi. Tu vaux plus et mieux, crois-moi. Ne me dis plus de sottises pareilles et surtout n'en pense plus : vois des gens pour t'exciter au travail encore une fois, mais non pour soigner ta petite gloire. J'ai dit.

Et du coup je me sens un peu calmée de t'avoir ramené à des idées plus saines et plus dignes de toi et de nous.

Je t'aime avec une entière confiance.

Ta petite femme.

Suze.

301- JEAN A SUZANNE

[Samedi] 9 nov[embre 19]07

[Paris]

Mon pauvre rat chéri

Je ne sais absolument pas encore ce que je vais pouvoir faire. Il faut que je voie Zuber avant de partir. Il faut également que je revoie Lichtenberger qui m'invite à déjeuner pour mercredi avec quelques collaborateurs de la revue<sup>1</sup>. Je regrette beaucoup de manquer ce déjeuner, mais je ne puis partir si je n'ai pas pu causer un moment cet après dîner.

Ma journée est pleine comme un œuf. Ce matin j'ai couru chez le tapissier. La remise en état de nos vieux meubles est ruineuse. J'ai acheté un bois pour tante Jeanne. Ensuite j'ai couru à l'atelier. Il est décidément très spacieux, maintenant qu'on en a retiré les lits etc. Les murs sont couverts d'une tenture pas bien propre mais qui pourra rester. Voici les dimensions des fenêtres :

1.36.

1.36. X 1.80

1.30.

1.55.

Les fenêtres sont séparées par des montants qui obligent à faire des rideaux séparés pour chaque.

---

<sup>1</sup> La revue *L'Opinion*.

Peut-être irai-je ce soir à Samson<sup>2</sup> avec Rujters<sup>3</sup> et André. Dans ce cas je n'arriverais sans doute pas à partir demain matin.

J'ai encore passé ce matin dans les démolitions du Cherche-Midi<sup>4</sup>. Quel dommage que notre salon de Braffye soit parqueté. On trouverait là de magnifiques panneaux de vieux parquets pas plus chers que le sapin d'Herbert ni que le pavé. Je me demande si cela ne serait pas à acheter. Voyons d'abord ce que nous trouverons à Mayenne. Les conditions sont on ne peut meilleures. Tant mieux si on ne visite pas à l'avance cela arrêtera peut-être quelques antiquaires.

Que je voudrais t'embrasser demain !

J.

302- SUZANNE A JEAN

[Dimanche 10 novembre 1907]<sup>1</sup>

Bois-Salair

Mon très aimé petit homme,

Je suis épouvantée de tous ces rideaux que tu achètes : pour où bon sang ! Je pense qu'au moins ils sont très épatants et très peu chers et de cela tu ne parles.

Le damas rose me sourirait assez si très joli et peu ordinaire de ton. Nous devenons luxueux : de la toile à voile nous passons sans transition à la soie !!!

Je ne pense pas t'écrire une longue lettre aujourd'hui me sentant très bien, pour peindre. Je n'ai pu peindre ni hier après-midi, ni ce matin. J'avais la tête trop fatiguée : pendant plusieurs jours de suite j'avais travaillé régulièrement de trois heures et demie à quatre heures par jour, à ces deux paysages très difficiles, des tons peu familiers qui me donnent beaucoup de peine et m'occasionnent une vraie tension de l'esprit. Je n'aurais fait que du travail de manœuvre. Tandis qu'aujourd'hui ma tête est beaucoup plus fraîche. Mon cerveau est décidément de bien faible qualité, cela me désespère et me fait perdre toute confiance. Dès que je donne un effort un peu suivi, j'ai la tête lourde, les tempes serrées, les yeux qui me font mal à l'intérieur.

Ce n'est pas le mobilier de la ferme de M<sup>lle</sup> P[ichard] qui se vend mais une grande maison qu'elle avait à Mayenne : treize à quatorze pièces toutes remplies de meubles et de choses. J'ai eu de nouveaux détails sur elle.

---

<sup>2</sup> Le Samson est un restaurant parisien situé au 9, rue Jean-Marie Jégo.

<sup>3</sup> Jean écrit « Ruijters », puis, en surcharge, « Ruyters ». Auguste Anglès commente les deux graphies : « *André Ruijters, – selon l'orthographe que Gide s'obstinera à respecter, – ou Ruyters, – comme signa très vite le principal intéressé* ». (p. 32).

<sup>4</sup> La rue du Cherche-Midi est une voie qui traverse les 6<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> arrondissements de Paris.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après l'inscription manuscrite au crayon de bois par Jean Schlumberger : 9 nov. 1907.

Elle était très riche : sa mère et elle avaient maison à Paris où elles passaient deux à trois mois par an : M<sup>lle</sup> P[ichard] très élégante, prenant des leçons de musique du professeur à la mode. Par ses fiançailles avec un avocat (non officier) elle était entrée en relations avec Gambetta<sup>2</sup>.

À Mayenne on l'a cru même sa maîtresse, tellement qu'on croyait même à l'existence d'un enfant issu de cette liaison. Il n'en serait rien : on a retrouvé après la mort de M<sup>lle</sup> P[ichard] beaucoup de lettres de Gambetta et de Jules Ferry<sup>3</sup> dans ses papiers, mais ayant surtout trait à de grosses sommes d'argent que M<sup>lle</sup> P[ichard] auraient envoyées pour la défense nationale.

Voilà le tableau il y a trente ans. Les dernières années voilà une toute autre M<sup>lle</sup> P[ichard] : alcoolique, sale, vivant dans une ferme où partout sur l'escalier les marches étaient remplies de saletés de pigeons et de volailles, couchant avec un infect fermier ; ayant une simple petite couchette de fer dans sa chambre ; allant payer au b[ordel] de Mayenne les dettes qu'y contractait son fermier. La seule chose qu'on savait et qu'on disait d'elle en sa faveur c'est qu'elle était excessivement généreuse pour les pauvres. Elle a laissé une grosse fortune et de très belles terres, plus cette maison à Mayenne, qu'on vend. N'est-ce pas intéressant et ne se figure-t-on pas toutes sortes de choses.

Adieu, mon trésor tant aimé. Tu vois que je ne me plains pas d'une lettre courte ce matin.

Ma première déception n'a pas duré : j'ai vite pensé à tout ce qu'il y avait dans les bonnes longues lettres des autres jours et j'ai été tout émue en pensant que tu avais trouvé le temps de me les écrire malgré l'agitation de ta vie.

Je me coule dans tes bras et t'embrasse très, très très passionnément.

Ta Suze.

303- SUZANNE A JEAN

[Mercredi 13 novembre 19]07<sup>1</sup>

[Bois-Salair]

Que mon homme ne s'imagine surtout pas que je lui écris dans l'idée que cela pourrait lui faire le moindre plaisir. Non, je t'écris seulement pour te rappeler mes graines, pour que tu n'oublies pas de regarder avec soin mes rosiers nains, les nénuphars etc., et pour t'envoyer ci-inclus une lettre de M<sup>me</sup> Bonnard<sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> Léon Gambetta (1838-1882), avocat et homme politique, a fondé la Troisième République aux côtés de Jules Favre.

<sup>3</sup> Jules Ferry (1832-1893) est connu pour avoir rendu les écoles primaires laïques et gratuites et plus largement pour sa contribution active à l'histoire de la république française. Il sera, avec Léon Gambetta, l'un des contestataires du régime du maréchal Mac-Mahon.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Il pourrait s'agir de Marthe de Méligny (1869-1942), dite Maria Boursin, la femme et modèle de l'artiste peintre Pierre Bonnard (1867-1947).

Sur ce je ne puis m'empêcher de te dire que je t'aime follement malgré le peu de joie que tu en auras.

Ta Suze.

304- JEAN A SUZANNE

[Mercredi] 13 nov[embre 19]07<sup>1</sup>

Flers<sup>2</sup>

Pourquoi est-ce que je m'attendris sur ce petit scarabée que tu m'avais donné, que tu avais pris tant de soin à faire monter et que j'ai bêtement perdu, à [illisible], par une sotte fin de journée, pour n'avoir pas voulu rester avec toi... Et puis je repense à ma stupidité de l'automne dernier quand j'ai failli te faire tant de mal par des paroles maladroites où l'excès d'intérêt que je portais à ta peinture me poussait à te faire une espèce de querelle de dépit amoureux.

Voilà la pluie drue. Je me dis que du moins pour mon portrait mon absence ne sera pas nuisible.

Je n'ai pas encore ouvert un livre ou un journal. Je reste étendu sur la banquette du wagon où je suis seul et je pense à bien des choses... Je t'enveloppe de mes bras. Je t'y berce longtemps... longtemps...

J.

---

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Jean est en route pour Braffy.

[Val-Richer]<sup>2</sup>

J'avais emporté de quoi t'écrire hier en train, ma petite femme. Je comptais le faire à Caen. Je ne sais comment je me suis absorbé dans un malheureux quatrain, mais je n'ai plus pensé à autre chose.

Sitôt arrivé, je me suis fourré au lit, réservant pour ce matin les pénibles surprises.

Que je te dise tout de suite qu'il n'y en a pas – ou de petites. La nouvelle route n'est pas commencée !

Mais l'ancien bout est réparé et en partie sablé. La pierre est là et sitôt le temps sec on se mettra au nouveau morceau.

Les dégâts des lapins sont moindres qu'on n'aurait pu croire. Le petit jardin est bien protégé. Il n'y a que les poiriers et les rosiers de Bengale qui aient souffert.

Au rez-de-chaussée, à l'intérieur, il se trouve malheureusement que beaucoup de parties des vieux murs sont salpêtrées ce qui a complètement fait tomber la couleur. Il n'y a pas à remédier à cela. Il faudra couvrir ces parties-là avec des nattes. La salle à manger surtout a souffert. À part cela aucune fâcheuse nouvelle ; j'ai fricoté, j'ai admiré, j'ai vérifié si les portes n'avaient pas joué. J'ai trouvé notre petite maison plus que jamais délicieuse. Il y a *une* rose. Les plantes n'ont guère poussé puisque ce n'était encore que l'hiver.

Il y aura une foule de petits rangeages pour Mina<sup>3</sup>.

[Val-Richer]<sup>1</sup>

Mon pauvre rat

Que te dire ? Je fais faire une tranchée qu'on va bourrer de glaise. C'est l'existence même de la source qui est en jeu. Impossible de repartir avant que tout cela soit en ordre, car à quoi bon ce moulin, cette conduite etc., si l'eau nous échappe. Les maçons ont travaillé comme des crétins. Avec leurs airs de tout mieux savoir que les autres ils ont fait des bêtises sans nom. Il aurait fallu faire le fond du bassin en glaise et non pas en béton. Si l'eau passe sous ce bétonnage on sera obligé de tout

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : Château du Val-Richer. Cambremer. Lisieux. Calvados.

<sup>3</sup> Lettre non signée.

<sup>1</sup> Papier à en-tête : Val-Richer. Cambremer. Lisieux. (Calvados). L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

arracher ; ce sera une jolie histoire. Je n'ose pas promettre mon retour pour demain soir, car une fois la tranchée bouchée, il faudra que j'attende pour voir si la source se remplit.

Pas de dégâts dans notre petite maison. Les greffes ?? Je voudrais en voir d'autres pour savoir quelle figure elles devraient avoir. J'en ai vu quelques-unes qui sont vertes avec un petit bourgeon à tendances roses ; mais tout le reste noir, coriace, l'air plutôt renfrogné.

Le dîner s'est passé très bien. Nous étions aussi nombreux que les municipaux ce qui fait que la conversation n'a pas languie. François [de Witt] très brillant, donnant d'insistantes poignées de mains, chargeant chacun d'hommages pour sa moitié.

Gentille attention de François. En rangeant des livres à lui, il a retrouvé *Le Traité du Narcisse*<sup>2</sup> et *Les Poésies d'André Walter*<sup>3</sup> dont il m'a fait cadeau. Je ne sais trop comment il faut interpréter cette manifestation.

Est-ce désir de ne plus rien avoir à faire avec cette littérature et avec Gide ? Car, enfin, ils étaient très liés ; ces plaquettes portent des dédicaces. Il devrait y tenir par respect pour son propre passé<sup>4</sup>.

Je tâcherai de t'écrire encore ce soir, mais je ne sais si les lettres partiront.

J'envoie toujours ceci.

J'embrasse ma tendre, bien aimée petite femme.

J.

Aurai-je un mot par le courrier du soir ?

307- SUZANNE A JEAN

[Vendredi 15 novembre 1907]<sup>1</sup>

Bois-Salair

Mon amour, je me sens toute pleine de remords depuis ton départ : tu es si bon, si bon, si bon. Je suis comme un fondu au fromage, j'ai le cœur tout dilaté, tout onctueux, tout léger à ton égard. Je te recevrai si amoureuxment, tout humblement. Comment n'en serait-ce pas autrement après le chagrin que je t'ai fait, et ces deux exquis lettres que j'ai reçues hier !! C'était trop gentil !! Tu es plus qu'un amour et j'ai été une triple sotte. Cette histoire d'eau me fait rager. Je n'ose plus t'espérer jamais !

---

<sup>2</sup> André Gide, *Le Traité du Narcisse*, Éditions du Mercure de France, Paris, 1899.

<sup>3</sup> André Gide, *Les Poésies d'André Walter*, Librairie de l'Art indépendant, Paris, 1892.

<sup>4</sup> Frank Lestringant revient sur l'attitude de François de Witt envers son meilleur ami d'adolescence André Gide : « Il portait à André une amitié condescendante que ce dernier, avec les années, supporta de plus en plus mal. Peu à peu André le perdit de vue, d'autant que François réprouvait ses goûts, ses opinions et bientôt ses écrits. » (Voir André Gide *l'inquisiteur*, p. 76).

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Inscription manuscrite au crayon de bois par Jean Schlumberger : [Nov ? 07].

C'est certain qu'il faut que tu arranges cela et au plus vite. Quel dommage que tu n'aies Papa avec toi : il te dirait tout de suite ce qu'il faut faire et tu serais sûr que ce serait parfait. Il en était tout occupé ce matin et me demandait des tas d'explications que je ne savais pas trop lui donner.

Deux lettres de Cécile<sup>2</sup> : une à Mère avec rien dedans.

Je ne sais pourquoi Mère avait écrit aussi à ce sujet – et une à toi avec beaucoup de détails et de bons détails. Rien de Zuber. Dès que tu seras de retour, il serait bon d'écrire je crois et demander pour l'affaire des quatre mois et pour le trousseau nécessaire. Car il faudra s'en occuper sans beaucoup tarder. Je n'en ai pas parlé encore à Marco, mais lui ai parlé de l'école de Liancourt et lui ai demandé s'il aimerait y aller déjà cet hiver. Il a eu l'air d'en avoir parfaitement l'envie.

Je t'aime, tu sais ô combien, d'une façon même trop encombrante !!

Ta Suze.

Naturellement temps gris et clair aujourd'hui et pas mauvais hier !!

308- JEAN A SUZANNE

[Vendredi] 15 nov[embre 19]07<sup>1</sup>

[Val-Richer]

Tu es une bonne, chère petite femme de m'avoir tranquilisé ce matin par une lettre si délicieuse. Je commençais hier soir à me tourmenter tout à fait. Ne devais-je pas me rappeler ce que, l'année dernière, trois jours sans lettres avaient voulu dire ; et est-ce que je ne pouvais pas attendre toutes les folies ?...

Voici donc : je peux rentrer dimanche par le train qui quitte Caen à 1 h. J'estime qu'on aura fini dimanche matin. Il me paraît à peu près impossible que ce soit demain soir, car une fois le travail fini, il faut que je constate que le réservoir se remplit jusqu'au trop plein. Harel et le petit Leblanc travaillent à me remplir de glaise pilonnée deux tranchées autour de la source. Elle se trouvera ainsi emprisonnée.

Que je t'annonce une petite bonne nouvelle qui te consolera un peu de ne pas m'avoir. À ton prochain voyage ici tu trouveras six ou huit gros buis en boule sur hautes tiges.

---

<sup>2</sup> Cécile Brunshvicg (1877-1946), de son nom de jeune fille Kahn, est une militante féministe. Elle se mariera en 1899 avec le philosophe Léon Brunshvicg (1869-1944) tout en adhérant la même année à la Ligue des Droits de l'Homme. Muriel Pichon rappelle que « *l'affaire Dreyfus contribue sûrement à politiser la jeune femme qui se détache progressivement des organisations philanthropiques traditionnelles de la bourgeoisie.* » En 1909, elle se battra aux côtés de Marguerite de Witt en faveur du suffrage féminin en s'engageant à l'Union française pour le suffrage des femmes (UFSF). (Voir « Cécile Brunshvicg née Kahn, féministe et ministre du Front populaire » paru dans le vol. 45 des *Archives Juives* en 2012, pp. 131-134).

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

La pépinière d'Ondine du Pré d'Auge a fait faillite et l'on se procure tout ce qui reste là à très bon prix. Je vais tâcher d'avoir tous les buis en boule qui seront disponibles. On pourrait peut-être en avoir aussi pour Bois-Salair. Demande si on serait disposé à prendre pour une quinzaine de francs des buis déjà vieux qui valent certainement chez Croux<sup>2</sup> 75 francs. À en juger, les tiges ont plus d'un mètre et les boules 80 centimètres de diamètre.

Je viens de demander à Maman. Elle a pris elle-même six buis de sorte qu'il en restera juste six pour nous. J'achète aussi quelques rhododendrons très bon marché.

Demande tout de même.

Les François sont partis hier soir. Conversations très cordiales, sur la jeunesse actuelle, sur la réaction classique, etc. J'écris à Raeber<sup>3</sup> pour la question des quatre mois et des vêtements.

Tu ne me dis rien de ta peinture. Je me dis qu'au moins tu travailles tes paysages car il fait une bien jolie lumière.

J'embrasse ma raisonnable petite épouse, que je me réjouis bien d'avoir contre moi, chère, diabolique femme chérie.

J.

309- SUZANNE A JEAN

[Samedi 16 novembre 1907]<sup>1</sup>

[Bois-Salair]

Mon amour juste seulement un mot ; n'étant pas sûre que tu le recevras demain et seulement pour te dire quelques mots de mon tendre amour et te donner du courage si tu es encore retenu là-bas !!

Je pars pour Mayenne à l'instant voir ces choses de M<sup>lle</sup> Pichard : je n'en ai guère envie sans toi.

Ce qui me rend folle c'est qu'après toutes les preuves que je t'ai données de ma compréhension des choses et de mon peu de choquabilité, c'est l'idée que tu pourrais me ménager. Malgré mes larmes j'arriverais même à comprendre que tu me trompes si tu m'en parlais, mais j'aimerais mieux le savoir que de penser qu'il pourrait y avoir tout un autre toi que je ne connaîtrais pas.

Tu as encore trop peur de me blesser, j'ai peur.

Mon cher cher adoré Jean, si tu savais comme je t'aime.

---

<sup>2</sup> La pépinière Croux existe depuis 1679 et est implantée aujourd'hui à Grenouilly en Seine-et-Marne.

<sup>3</sup> Il pourrait s'agir de l'imprimeur et éditeur suisse Josef (Raeber) Räber (1860-1934), auquel Jean demanderait des renseignements concernant la rentrée prochaine de Marc dans une école suisse.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Inscription manuscrite au crayon de bois par Jean Schlumberger : [07 ?]



Ta femme.

Suze.

310- JEAN A SUZANNE

[Vendredi soir 15 novembre 19]07<sup>1</sup>

[Val-Richer]

Mon amour

Je voudrais être là toute la journée, pour guetter tes pensées et en chasser les mauvaises. J'ai tant de confiance en notre amour, qu'un doute de ta part me trouve désemparé et me bouleverse. Crois-tu que je puisse penser à autre chose ?

Si tu savais comme je voudrais arriver à ce que tu puisses connaître ma vraie affection et comme je redoute peu de ce côté-là.

J'embrasse tes deux yeux.

J.

Le train demain à 9 h 40 du soir.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

Val-Richer<sup>1</sup>

Je garde ta lettre sur mon cœur, précieusement. Est-ce que je ne sais pas quelle confiance je puis avoir en toi et que tu es capable de *tout* comprendre ? Si je compte si fermement sur l'avenir, crois-tu que cette certitude n'y soit pour rien ?

Quand mes amis me parlent de telle chose que disent-ils, jamais une femme ne peut accepter ou comprendre, je suis fier d'affirmer qu'entre ma femme et moi il n'y a rien que nous ne saurions aborder. Et crois-tu qu'on ne m'envie pas ?

J'arrive donc demain à Mayenne à 3 h 59. Tout est fini à la source. J'ai fait replacer la bonde ce matin mais il faut que je voie si l'eau coulera au trop plein et combien il faut de temps pour que le bassin se remplisse.

Homme<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Papier à en-tête : Val-Richer. Cambremer. Lisieux. (Calvados). L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> La correspondance s'interrompt du 17 novembre 1907 au 9 septembre 1908. Le couple restera à Paris durant cette période jusqu'en mars 1908. Ils iront ensuite à Venise en revenant par la Suisse afin de récupérer Marc Schlumberger. En mai 1908, ils s'établiront au Val-Richer pour cause de deuil car dans la nuit du 7 au 8 mai 1908, Jean perdra sa grand-mère maternelle Henriette Guizot (1829-1908). En juin, Suzanne passera quelques jours à Cuverville puis avec Jean elle y passera à nouveau une quinzaine de jours en août. Ensuite, Jean, Suzanne, Ghéon, Gide et Copeau iront en Angleterre entre le 7 et 12 septembre. Voir la lettre du 10 septembre 1908 écrite par Suzanne sur les impressions de ce voyage. (Voir la *Correspondance André Gide-Jean Schlumberger*, pp. 111-132).

1908

312- SUZANNE A JEAN

Jeudi [10 septembre 1908]<sup>1</sup>

[Brafy]

Mon pauvre amour

Je ne sais au monde où t'écrire, mais je sens tant que tu aurais besoin de toute ma passionnée tendresse que j'aime mieux envoyer ce mot à tout hasard que de m'en abstenir.

Ce voyage<sup>2</sup> a été tellement prodigieux, tellement riche que je ne puis pas croire que malgré cette douche de ce matin<sup>3</sup>, l'exaltation ne soit pas encore en toi comme elle est en moi et que tout cela ne te danse pas joyeusement dans la tête, si bien que tous ces embêtements ne te touchent qu'à fleur de peau.

Quand tu as dû partir ainsi si brusquement, je n'ai presque pas senti ton départ, tant je sentais que notre joie était à nous *deux* et qu'aucun être humain ne pouvait avoir de vraie prise sur nous à ce moment.

Le rapprochement qui s'opère dans les exaltations communes me donne raison lorsque je les crains, ces exaltations, pour toi avec d'autres : ceux qui n'y sont pas mêlés restent toujours en dehors : c'est cela qui unit et non le même lit partagé d'habitude, les mêmes petits intérêts, les mêmes repas ingurgités ensemble.

Ô mon amour que c'était bon ! J'espère tant que tu ne te forçais pas à le trouver aussi bon que moi et que ta joie était égale à la mienne.

Ta

Suze et non-Galathée pour toi.

---

<sup>1</sup> La date et le lieu ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Suzanne a vécu un été mouvementé au rythme des escapades des « six personnages en quête d'une revue ». Tout d'abord, elle est à Cuverville, les derniers jours d'août, dans le but de peindre pendant que Jean parlait littérature avec Gide et Drouin. Elle se retrouve, début septembre, embarquée avec Copeau, Gide, Ghéon sur un bateau vers Londres. L'anecdote veut que Copeau ait envoyé une carte à Ruyters, resté à Paris, avec la mention : « *Ce qu'on se fiche de la Revue Française !* » (Voir *André Gide et le premier groupe de La Nouvelle Revue Française*). André Gide fera aussi mention de ce voyage à son ami André Rouart : « *Cher ami, prodigieux voyage à Londres, avec Copeau, Ghéon, Jean Schlumberger et sa femme. Retour ce matin à Cuverville, où tout va bien.* » (Voir leur *Correspondance*, lettre du 12 septembre 1908, p. 301).

<sup>3</sup> Jean déclare dans sa lettre du 13 septembre 1908 à André Gide : « *Une terrible douche nous attendait au débarcadère de Trouville.* » En effet, son grand-père maternel, Conrad de Witt, était en train de traverser une crise de démence puisqu'« *il avait déclaré son intention de demander en mariage Mlle D., jeune fille de trente ans, immensément riche et assez intime amie de la famille. Il annonçait qu'il partait le jour même pour aller la rejoindre dans le Jura.* ». Auguste Anglès reprend les propos de Jean en affirmant que « *cette équipée aurait été évitée si dès le début ses parents avaient usé d'autorité ; et il grommelait, en pensant déjà peut-être à Saint-Saturnin : « Scrupules, etc. Âme serve décidément ».* C'est une période délicate pour Jean car : « *À peine rentré à Braffy* » écrit-il à Gide le 15 septembre 1908, « *il dut repartir pour l'Alsace, où venait de mourir son grand-père paternel : sur celui-ci, qui avait tenu ses frères et lui à distance par plat loyalisme allemand, il ne versa pas un pleur* ». Et il confessera même à son ami Gide : « *J'exagérerais en affectant même un petit chagrin.* » (Voir leur *Correspondance*, p. 130).

Il est près de 4 h et le menuisier n'a point paru.

Les maçons ont fini de poser et de cimenter.

313- SUZANNE A JEAN

[Samedi] 12 sept[embre 19]08<sup>1</sup>

[Brafy]

Je ne sais pas pourquoi, cette fois, ton départ m'a laissé sans forces : je crois que c'est sa brusquerie : je n'ai que l'envie de muser ou dormir afin que ton retour soit plus vite là. Cette séance du portrait de Louise<sup>2</sup> me paraît insupportable : j'avais déjà tant de peine à le mettre en train comme ça : je me sens si peu d'ardeur, si peu de confiance et j'aurais tant eu besoin de tout mon courage. Mais pourquoi te navrer, te désoler ainsi ; c'est stupide de ma part. Il faut mettre ça sur le compte d'un vague mal d'estomac qui me tient depuis deux ou trois jours.

Je voulais seulement t'écrire pour te demander de rapporter quelque chose pour la fête de Monique<sup>3</sup>. Elle voudrait une voiture de poupée : mais je crois qu'il y en a une dans la chambre d'en haut de la rue d'Assas : sans cela quelque petite affaire pour sa poupée.

Je t'aime tant et suis tout énervée bêtement.

Ta Suze.

Dire que je ne sais même pas où tu couches cette nuit, tant ce départ est précipité.

Je t'envoie ça à tout hasard rue d'Assas.

314- SUZANNE A JEAN

[Mercredi 16 septembre 1908] <sup>1</sup>

Bois-Salair

Mon amour aimé. Tu vois que je reste ici, quoique je n'aime pas l'idée que dans les moments ennuyeux et pénibles je ne sois pas avec toi. Et j'ai si peur de te voir t'esquinter par tous ces voyages. Si tu passes quelques heures à Paris n'oublie pas de me rapporter toutes les affaires d'automne qui sont sur le lit de Marco dans sa chambre. (Tout est ensemble). Et puis si tu avais une minute pourrais-tu me rapporter une palette pliante le plus grand format. Je n'ai décidément pas retrouvé celle prêtée à Ghéon<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> La date a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Sa belle-sœur, Louise Delpech, la femme de Conrad Schlumberger.

<sup>3</sup> Pour la fête de la saint Monique qui s'est déroulée le 27 août 1908.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après celle de Jean datée du 16 septembre 1908.

<sup>2</sup> Henri Ghéon commence à peindre en 1908. Deux de ses toiles seront exposées au Salon d'Automne de la même année : n° 769 et 770 : *Pois de senteur, myosotis et pensées* et *Prunes et melons*. (Voir aussi la *Correspondance André Gide-Henri Ghéon, 1904-1944*, p. 686).

Cela me paraît absolument incohérent d'être sans toi. Je t'ai dans le sang, dans la peau comme dirait Ch[arles]-Louis Philippe.

J'ai été vannée par le voyage hier et très reconnaissante à ton Père d'avoir pensé à me dire de ne pas venir. Parents et sœurs très heureux de me voir, si heureux qu'un bloc de pierre fondrait.

Adieu mon trésor, faut-il te dire encore combien je t'aime : je crois que c'est inutile.

Ta Suse.

315- JEAN A SUZANNE

[Mercredi] 16 sept[embre 19]08<sup>1</sup>

[Alsace]

Mon amour

Une ligne avant de monter au haut de la ville pour cette terrible cérémonie<sup>2</sup>. Ce sera d'ailleurs beaucoup moins affreux qu'on ne craignait. On a pu interdire tous les discours. Il y en aurait eu une quinzaine. Mais le défilé sera épouvantable. Deux mille cinq cents personnes précéderont le corbillard : tous les ouvriers de la fabrique, les élèves du lycée, des écoles primaires etc., etc. Nous défilerons flanqués chacun d'une excellence ou d'un ministre.

On m'appelle.

Télégraphie-moi rue d'Assas si je dois te rapporter quelque chose.

Je penserai à l'étoffe de l'habit de Marco.

J'espère partir demain matin, jeudi et arriver à Braffye vendredi à midi.

Adieu, je te serre contre moi tout amoureuxment.

J.

---

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger ainsi que le motif de la lettre : « Enterrement de Jean Schlumberger ». Papier bordé de noir.

<sup>2</sup> Après avoir été appelé à Braffye pour son grand-père maternel, Conrad de Witt, qui traversait une crise de démence, Jean devait partir pour l'Alsace car Jean de Schlumberger, son grand-père paternel, venait de décéder le dimanche 13 septembre 1908 à l'âge de 89 ans. Son père, Nicolas Schlumberger est le fondateur de la filature de coton *Nicolas Schlumberger & Cie*. Son fils Jean est devenu médecin mais aussi Conseiller d'État, Président de la Délégation d'Alsace-Lorraine ainsi que Membre du Conseil général du Haut-Rhin. Sa carrière diplomatique explique la cérémonie prodigieuse qui lui est réservée. En revanche, Jean écrira dans son œuvre autobiographique : « *Le monde de mes grands-parents de Witt est aussi rayonnant pour notre cœur que l'autre est gris et froid. Nous sentons qu'on nous y aime ; notre arrivée y est saluée comme une fête pour toute la maison. À vrai dire, mon grand-père Conrad et ma grand'mère Henriette sont associés, dans notre esprit, au bonheur des vacances et du séjour au Val-Richer dans le Calvados.* » Rappelons que quelques mois plus tôt, début mai, Jean perdait sa grand-mère maternelle, Henriette Guizot. Il en relatera également la souffrance dans cette même œuvre : « *Pour la première fois j'assistais à une agonie. [...] puis elle se laissa retomber avec un soupir d'infinie lassitude, qui fut son dernier.* » (Voir *Éveils*, p. 47 et pp. 70-71).

[Bois-Salair]

Mon amour, quoi t'écrire.

Suis morne et découragée, je patauge dans la peinture et me demande si ma façon de voir et de procéder ne sera pas l'empêchement à de plus grands progrès.

Qu'au moins je puisse me dire qu'à la rentrée les gens ne m'embêteront pas pour voir mon travail de l'été. Il y a des moments où l'on a besoin de patauger, de chercher, de produire des horreurs dans la solitude et ce serait un manque d'élégance de laisser voir ces choses aux autres pas plus qu'on ne leur montre ses digestions.

Décidément je suis trop nerveuse : cette nuit j'ai horriblement mal dormi ; peine à m'endormir, et une fois endormie réveils en sursaut... et pourtant je *n'avais pas peur* et je n'avais pas pensé un seul instant en me couchant : « Que c'est désagréable d'être seule la nuit à dormir. » Non, cette fois-ci c'est venu ce mauvais sommeil tout à fait spontanément. C'est comme si ta seule présence me donnait un grand calme dans tout le corps.

N'oublie pas de me rapporter de Paris : ton portrait, le paysage et l'encre qui est dans l'armoire à pharmacie dans le couloir, encre à écrire sur le linge.

Que te disent Œil<sup>2</sup>, Amande<sup>3</sup> et Barraca<sup>4</sup> en ce moment ?

Qu'Honfleur doit être beau par ce soleil !

Ta Suze.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Jean Schlumberger a ajouté au crayon de bois la date « 14 » et l'année « 18 » qui est erronée. Papier bordé de noir.

<sup>2</sup> Jean va rendre visite à « Œil », c'est-à-dire au docteur Joseph Charles Mardrus (1868-1949), mari de Lucie Delarue-Mardrus (1874-1945). Né au Caire en Égypte, il sera toujours sensible à l'orientalisme et confectionnera une traduction colossale, sous l'influence de Mallarmé, des *Mille et Une Nuits* sous le titre *Mille nuits et une nuit* en seize volumes et 116 contes.

<sup>3</sup> Princesse « Amande » est le surnom de Lucie Delarue-Mardrus. Cette puissante femme poétesse manie tous les arts avec aisance. Tantôt romancière, dessinatrice, essayiste, dramaturge, sculptrice, mais aussi critique littéraire et musicienne, elle recevra chez elle toutes les personnalités intellectuelles de son époque (Voir Christophe Dauphin, *Lucie Delarue-Mardrus, princesse Amande*, Recours au poème éditeurs, 2015). C'est grâce à ses poèmes qu'elle rencontrera Joseph Charles Mardrus avec lequel elle se mariera le 5 juin 1900.

<sup>4</sup> Un ami du couple Mardrus.

Honfleur

Mon amour, j'ai été sot de ne pas t'envoyer une ligne de Caen. Je pensais t'écrire en auto et te donner des nouvelles de chez nous, mais je comptais sans les retards et l'obscurité. D'ailleurs je suis arrivé ici trop tard pour le courrier.

Paisible voyage. Seul presque tout le temps. Tâché de trouver quelque chose à dire sur ces volumes de vers<sup>2</sup>. Charmante course en auto jusqu'à Braffye où je voulais m'arrêter, M<sup>lle</sup> Strasser n'étant pas au Val-Richer et n'ayant pu m'envoyer ce que je lui demandais. Il faisait déjà nuit, mais tout m'a semblé en bon ordre. Deux braves vaches broutaient au piquet l'excès de notre herbe. Les capucines avaient envahi les buis en pyramides. Les nouveaux soleils étaient en fleurs, celui qui est hors de la grille chargé de très petites fleurs à cœur jaune et l'autre, celui en plumes, surmonté de grappes de minuscules choses recroquevillées que j'ai prises pour des fleurs fanées.

Tout le monde très ahuri de cette visite de cinq minutes. Comme on n'avait pas eu la lettre de M<sup>lle</sup> Strasser on pensait que j'allais coucher.

La petite Marie<sup>3</sup> beaucoup moins gravement blessée qu'on n'avait cru d'abord, mais on n'est pas très sûr que deux de ses doigts fonctionneront très bien.

Arrivée ici vers huit heures.

De la route d'en bas on apercevait le Pavillon de la Reine<sup>4</sup> tout illuminé. Descendu à la ferme. Un grand gars s'est précipité sur ma valise et armé d'une lanterne m'a fait monter le petit chemin de chèvres. Comme j'arrivais dans l'allée de rosiers, j'ai entendu les portes du pavillon s'ouvrir, se refermer, s'ouvrir de nouveau, je pousse un cri ; pas de réponse. Puis au moment où j'atteins l'avenue de tilleuls voilà Mardrus qui se précipite comme s'il venait de m'entendre. Amade à sa table en train d'écrire, fort gentille en son costume de garçon – un peu trop de fesses, – mais gentille

<sup>1</sup> Il existe deux lettres datées du 14 octobre 1908 écrites par Jean. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Même si la correspondance entre Jean et Suzanne ne reprend qu'en septembre 1908, nous savons que le projet éditorial de *La Nouvelle Revue Française* commence à prendre forme comme en témoigne Frank Lestringant : « *L'adjectif « nouvelle » avait été ajouté, parce qu'avait existé vers 1830 une Revue française fondée par Guizot – hommage involontaire à l'arrière-grand-père de Schlumberger –, mais surtout par volonté de rénovation.* » (Voir André Gide *l'inquisiteur*, T. I., p. 626). L'apparition du premier numéro sous la direction d'Eugène Montfort « *était prévue pour le 1<sup>er</sup> novembre et la copie attendue entre le 10 et le 15 octobre dernière limite [...]* ». Mais, comme le précise Auguste Anglès, celui-ci sera reporté au « *15 novembre* » (Voir pp. 115-17). Jean est en charge de la rubrique *Poésie*, ce qui explique pourquoi il se concentre de nouveau sur la suite de ses poèmes, intitulée « *Sur les bords du Styx* », que nous retrouvons dans le premier numéro de *La N.R.F* en date du 15 novembre 1908, pp. 34-37. Cette même suite apparaîtra sous le titre « *Au bord du Styx* », dans son volume *Épigrammes romaines*, pp. 35-38 et pp. 43-50.

<sup>3</sup> Personne non identifiée.

<sup>4</sup> Le Pavillon de la Reine, aujourd'hui monument historique, était la demeure de la poétesse Lucie Delarue-Mardrus à Honfleur. Cet endroit se divise en deux parties : la ferme, qui peut accueillir une douzaine de personnes, et la bergerie, qui peut abriter quatre personnes.

tout de même. Tu te rappelles qu'à la lumière elle est mieux que de jour. Et plus animée que la première fois plus cordiale et enjouée. Vraiment l'accueil le plus charmant qui soit possible. Je me débarbouille dans le cabinet de toilette-placard, à l'aide d'un pain de savon qui sent le chypre, sous l'appareil demi cylindrique de la princesse. Puis à table. On parle et reparle de mon livre<sup>5</sup>, tandis qu'Œil enfonce dans ses pectoraux assiettes de soupe, montagne de riz, blocs de viande.

C'est une conversation à bâtons rompus, Mardrus « qui ne peut pas supporter l'attente » presse les questions destinées à me situer, à nous situer, dans le temps et l'espace : quand nous nous sommes mariés, si nous voulions avoir des enfants, où nous habitons, quel âge nous avons, comment j'ai fait mes études etc., etc. Couplet inattendu sur la beauté de la vie d'un pasteur protestant. Je ne m'acharne pas à détruire toutes ces illusions. Amande fait presque des excuses de ne t'avoir pas mieux reçue. Elle n'avait pas compris tout de suite. Ils s'étaient dit en nous voyant arriver : « Qu'est-ce que c'est que cette jeune fille qu'amène Gide ? »

Mais c'est toujours à mon bouquin qu'on en revient : la genèse de ce livre, quand et pourquoi je l'ai écrit. Si tu l'aimes. J'ai sorti ma petite profession de foi : que je ne pourrais écrire aucun livre sans me sentir pleinement d'accord avec toi et sans être persuadé que tu en saisis les plus secrètes intentions. Ils l'ont fait lire à un ami – Barraca sans doute – qui n'en a pas compris toute la riche complexité. Bref, il est évident que ce livre les a beaucoup intéressés, préoccupés et qu'ils en font un cas presque excessif. « C'est du Gide bien réussi », disent-ils, comme si l'autre ne l'était pas.

Et au fond je me rends compte qu'ils éprouvent une certaine gêne à l'égard d'André.

C'est un homme trop compliqué, devant lequel il faut avoir mille égards de conversation, mille précautions. « Et puis, me disait Mardrus, que voulez-vous ? Dès que nous sommes bien en train de causer, le voilà qui s'écrie : assez, Mardrus, je suis ébloui, je ne peux pas supporter une parole de plus... Alors vous comprenez que cela ne peut pas aller. »

Vers minuit on m'a reconduit à mon auberge, par un incomparable clair de lune qui rendait les pommiers semblables à des oliviers. J'ai fait un bon somme et je les attends à dix heures ce matin. Je dois leur lire *Le Dominateur*<sup>6</sup>, mes vers<sup>7</sup> et la petite pièce<sup>8</sup>.

Ils sont persuadés que je dois régénérer le théâtre ; en tout cas ils ont le sentiment juste qu'au fond je ne suis pas fait pour la tour d'ivoire et qu'il y a sous ce rapport une différence profonde entre

---

<sup>5</sup> *L'Inquiète Paternité*, qui est la suite d'*Heureux qui comme Ulysse...*

<sup>6</sup> Qui deviendra *Les Fils Louverné*.

<sup>7</sup> Dans une lettre du 19 août 1908, Jean écrit à Gide : « *M'esquinte à amorcer la seconde scène du Totentanz. Mais vu la peine que j'avais eue à faire démarrer la première, il est probable que cela finira par s'accrocher. Essayé, deux jours durant, d'améliorer les strophes que vous connaissez, mais ce fut un saccage. On verra plus tard.* » Comme Pascal Mercier le précisera, ce que Jean appelle la scène du Totentanz, « danse de mort », n'est autre que la suite de quatre poèmes qu'il nomme « Sur les bords du Styx » appartenant au volume des *Épigrammes romaines*. (Voir leur *Correspondance*, p. 126).

<sup>8</sup> *L'Amour, le Prince et la Vérité*.



le petit cénacle de *L'Ermitage* et moi. Mais évidemment ils ne représentent pas tout à fait ma couleur : « Oh, je déteste le classique, m'a dit Doudou<sup>9</sup>, cela m'embête. »

Les voici. Je t'adore, mon amour. Surtout travaille bien.

Je t'écrirai de longues lettres.

Je pense qu'à cette heure-ci par ce beau soleil, tu dois t'installer dans le petit jardin potager.

Que je t'aime !

J.

318- SUZANNE A JEAN

[Jeudi 15 octobre 19]08<sup>1</sup>

Bois-Salair

Mon petit homme aimé, pour une fois ta lettre était plantureuse, vivante, pas décevante : je l'ai lue et relue. Je pense que tu es à présent à Paris et me demande si malgré tout vers la fin de la journée d'hier tu n'avais pas un peu assez d'Œil et de la princesse<sup>2</sup>.

Ô ces femmes, j'étais sûre qu'elle serait plus aimable, une autre n'étant pas là : si différente d'elle, j'ai dû rudement la gêner ce jour-là.

Cette inquisition de Mardrus m'amuse prodigieusement : mon cher, il te faisait sonner comme ses faïences !!!

Je serais curieuse de savoir ce qu'ils auront pensé de tes deux pièces, surtout du *Dominateur* : j'attends avec une impatience fébrile ta lettre de demain et encore plus ton retour, car comme Œil, je ne puis supporter l'attente.

Je crois qu'au fond je suis un peu jalouse de cette journée que tu leur as donnée : je te vois avec tes yeux brillants, ton sourire, ton animation de certains jours et je t'adore ainsi et m'imagine qu'il doit en être ainsi de tous ceux qui te voient.

Temps désespérément gris, aujourd'hui. Rien à faire pour les sauges. Dormi encore mal : neurasthénie continue ; un été en somme perdu pour la peinture ; ai l'impression de la stérilité après ce printemps fécond. Jusqu'à présent j'allais de progrès en progrès mais il me semble que j'ai tout donné : que j'ai des défauts incoercibles qui m'empêcheront complètement d'aboutir à quoi que ce soit.

Je savais bien qu'il était prématuré d'exposer<sup>3</sup> avant de savoir si j'aurais le souffle nécessaire pour continuer.

---

<sup>9</sup> Doudou est le surnom que Joseph Charles Mardrus donne à son femme, Lucie Delarue-Mardrus.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger. Papier bordé de noir.

<sup>2</sup> De Joseph-Charles Mardrus et de Lucie Delarue-Mardrus.

C'est toi seul qui marchera de triomphe en triomphe, qui a la volonté de vivre, qui est au fond sûr de soi – mais c'est dans l'ordre que ce soit toi le supérieur : mon Dieu, que ferais-je d'un homme inférieur : j'ai bien trop besoin de tendresse et de protection.

Tu n'as pas besoin de longues lettres de moi.

Tu sais combien je t'aime.

Ta Suze.

319- JEAN A SUZANNE [2]

Mercredi soir [14 octobre 1908]<sup>1</sup>

En train [pour Paris]

Je reprends, mon amour, mon récit où je l'ai laissé à l'arrivée de l'Œil et de l'Amande. Quelle bonne et pleine journée et combien je t'ai regrettée ! Mais évidemment quelques heures passées seul avec eux étaient nécessaires pour que je puisse parler de toi, dire ce que je voulais, taire le reste. Je m'en suis très bien tiré. Ils ont la plus complète confiance en toi, se sentent d'avance à l'aise, savent que l'on peut parler de tout et en même temps j'ai coupé court à tous les soupçons. Me ramenant à la gare, Mardrus est entré plus avant dans les confidences : « J'ai tout de suite deviné dès le premier instant, qu'Amande avait un tempérament de jeune garçon... et il ajoute plus bas : Elle n'est femme que pour moi seul, pour moi seul ! » J'ai pris la balle au bond et j'ai aussitôt rétorqué que « tu étais au contraire aussi féminine que possible. » Mais comme j'avais d'autre part parlé de l'extraordinaire épanouissement qu'avait été le nôtre et de notre régime de liberté dans l'harmonie la plus intime, j'ai rejeté sur la peinture et la libre évolution esthétique toute ton émancipation. D'ailleurs, sois tranquille, je n'ai rien dit de trop et j'ai su faire continuer Mardrus : « Pour moi, elle est la femme unique et je peux bien vous le dire depuis mon mariage je n'ai pas couché avec une seule autre femme... je dis pas avec une seule autre *femme* ! »

D'ailleurs cette sorte de liberté de langage a duré tout le temps « Moi qui suis très étalon, disait Mardrus à table, et bien je n'ai jamais pu coucher deux fois de suite avec une juive. » Et l'Amande me montrant la statue de plâtre : « Une de mes amies dit que c'est une femme qui a tout le nécessaire. »

Une demi-heure avant mon départ j'ai obtenu la lecture de quelques sourates de la nouvelle traduction du Coran<sup>2</sup>. Lues par Mardrus avec toutes les ressources de gloussements, de susurrements,

---

<sup>3</sup> Suzanne exposera trois de ses toiles : *Jeune fille assise*, *Femme à la cruche* et *Zénia* (nos 1826-28) du 1<sup>er</sup> octobre au 8 novembre 1908, lors de la 6<sup>e</sup> exposition annuelle du Salon d'Automne.

<sup>1</sup> La date a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> La traduction du Coran par Mardrus attendra 1926 avant d'être éditée chez Fasquelle. (Voir Dominique Jullien, *Les Amoureux de Shéhérazade : variations modernes sur les Mille et une nuits*, Librairie Droz, 2009, p. 118).

d'éclats, de suspensions brusques, elles étaient *prodigieuses* de véhémence, de charme, de puissant lyrisme. « J'ai lu quelques-unes de ces traductions à un musulman fanatique qui affirmait que le Coran était intraduisible. Il m'a laissé lire en silence. Il était de plus en plus pâle. Et tout à coup il a bondi, m'a embrassé... sur la bouche ! Et s'est écrié : C'est plus beau qu'en arabe ! C'est plus beau ! »

### *Jeudi matin*

J'ai passé une bonne nuit de bon sommeil et [si ce] n'était que depuis trois semaines je digère mal cela irait tout à fait bien. Mais je vais avoir recours au tannigène<sup>3</sup>. D'ailleurs les repas Mardrus m'ont un peu fatigué l'estomac, non qu'ils fussent spécialement somptueux ni mal cuits, mais Mardrus vous sert des monceaux et comme il en mange de trois fois plus considérables on est presque honteux de protester pour soi.

Sitôt après le déjeuner je me suis mis à mes lectures. D'abord ma petite pièce qui a très bien porté. Amade surtout était très amusée et même épatée ; ces remarques sur la vérité qui nous paraissent élémentaires lui semblaient d'une finesse, d'une rareté...

*Le Dominateur* a moins bien porté. Je l'ai mal lu. J'étais ennuyé moi-même par un certain côté morne de cette pièce. J'en suis même assez démoralisé. Non, certes, je ne referai plus rien de semblable. Je suis autrement content d'*Ulysse*. Il est certain qu'en élaguant cette pièce comme je l'ai fait, je l'ai rendue plus correcte mais je l'ai laissée sans angles et sans joie. Cherchant à se mettre au point de vue du public ils m'ont fait tous les deux en somme les mêmes reproches qu'on m'a toujours faits ; expliquez mieux le côté matériel de la question, précisez lieux dates, chiffres : « Il faut se saisir des armes des cochons quand on veut prendre leur place. Il faut renverser les Bernstein<sup>4</sup> et compagnie et pour cela il faut oser s'emparer de leur public, par leurs moyens d'abord, bien que tout extérieurement. » D'ailleurs tout le temps de ma visite ce n'a été qu'une longue protestation contre la tour d'ivoire, l'attitude de Gide. « Il faut descendre dans la rue, disait Amade. » Et Œil reprenait : « Ce qui me plaît en vous c'est votre santé. Dès que j'ai vu votre maison j'en ai été persuadé. Rien de neurasthénique. Vous êtes un équilibré et par conséquent vous devez avoir une action sur le public. Vous n'êtes pas de ces êtres admirables mais monstrueux comme un Mallarmé

---

<sup>3</sup> Médicament utilisé dans les maladies gastro-intestinales.

<sup>4</sup> Henry Bernstein (1876-1953) est un auteur et dramaturge français. Il deviendra célèbre en 1906 grâce à son drame *Le Voleur*.

ou un Gide qui ne pourront jamais plaire qu'à des initiés<sup>5</sup>. » En somme mes lectures ont été visiblement pour eux, une petite déception. Ce qu'ils préfèrent de beaucoup c'est *Ulysse*.

Quant à leur attitude réciproque elle était b[eaucou]p plus simple et cordiale. Elle, gentille avec lui, pas poseuse, très simple et affectueuse avec moi.

Tu vois que je t'écris de longues lettres.

Ce matin je vais aller à l'atelier, me faire couper les cheveux puis je déjeunerai avec Drouin. Ensuite Copeau, Bramson et une tentative vers la rue Auber<sup>6</sup>.

Non, non, mon amour, ne te décourage pas. Nous sommes en bonne voie et puis je te déchargerai d'une partie de tes soucis matériels.

Il est certain que tu en as trop et la méthode d'Œil m'a fait réfléchir.

C'est un bien bon garçon.

J.

320- SUZANNE A JEAN

[Vendredi 16 octobre 1908]<sup>1</sup>

Bois-Salair

Mon amour d'homme,

Tes lettres sont délicieuses : mais je n'entends pas que tu deviennes l'œil du ménage, la bonne à tout faire, le dompteur etc. Tu prends bien assez ta part des soucis matériels car tu n'as pas beaucoup plus que moi l'âme ménagère, et je ne me vois pas non plus cueillant des roses seulement pour Éros.

---

<sup>5</sup> Il semble que le couple Mardrus adopte un comportement spécifique en fonction de qui ils reçoivent. En effet, André Gide leur fera une visite le 2 septembre 1909 et citera dans sa lettre à Jean un morceau de conversation qui témoigne de leur attitude particulière, dont Gide s'amuse : « *Simplement ce bout de dialogue :*

– *Les Jean Schlumberger m'ont chargé de vous exprimer leurs regrets de n'avoir pu venir. (Déjà j'avais parlé mariage, deuil, etc.)*

– *Ah ! Vraiment... mais dites-moi, Gide, là, vraiment, sérieusement, est-ce que vous croyez qu'ils le désiraient tant que ça !!!?*

– *Eh bien, je vous avouerai que je crois que Madame S. craint un peu que les regards de Jean ne s'égarerent un peu trop volontiers sur la Princesse...*

*Mardrus, exaltant, criant, courant, hurlant, vers la maison où s'apprête l'Amande : « Doudou ! Doudou ! Ma chérie ! Viens écouter ce que dit notre ami Gide ! ». Puis se tournant de nouveau vers moi il a répété douze fois de suite, pas plus, pas moins, sur tous les tons majeurs et mineurs de sa gamme : « Les femmes sont bêtes !! – Gide, les femmes sont bêtes !!! ». J'espère que vous ne m'en voudrez pas – je veux dire que la Bourgeoise [Suzanne Schlumberger] ne m'en voudra pas – de mon innocente pantalonnade, et qu'au contraire elle saura s'en divertir comme moi. En tout cas, vous avez désormais une excuse prolongée pour n'aller point les voir aussi longtemps qu'il vous ennuiera. » (Voir leur Correspondance, pp. 215-216).*

<sup>6</sup> Auprès des librairies parisiennes telle que Flammarion afin d'assurer la distribution de *La N.R.F.*

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après la deuxième lettre du 14 octobre 1908 écrite par Jean. Papier bordé de noir.

Cette journée a dû être étourdissante et j'espère encore un peu la vivre d'après tes récits : mais à mesure qu'elle s'éloignera de toi tu reprendras j'en suis sûre goût au *Dominateur* pour lequel tu te montres trop sévère sous l'influence Mardrus.

Tu ne me dis rien de tes projets Nozière<sup>2</sup>.

Je suis décidée à ne pas prendre cette Cohrane<sup>3</sup> : je n'aime pas le ton de sa lettre ; je ne trouve pas bien qu'elle ne m'ait pas écrit plus tôt et puis à la réflexion j'imagine que nous aurions des ennuis avec elle, et du moment que l'air de Genève ne lui convient pas l'air de Braffye pourrait très bien ne pas lui convenir.

Ces raisons-là sont idiotes.

Si tu reviens dimanche on peut aller te chercher à n'importe quelle heure, Marthe arrivant ce soir.

Je ne vois pas très bien comment une femme peut être femme ou garçon (à moins qu'elle ne soit conformée comme la statue). Le mot d'Œil : « Elle n'est femme que pour moi » ne me représente rien de précis.

Je ne sais plus même t'écrire : je suis dans les ténèbres et tu vas après des journées si remplies être dégoûté en retrouvant une momie.

Je t'aime.

Ta Suze.

321- SUZANNE A JEAN

[Mercredi] 4 nov[embre 19]08

[Bois-Salair]

Mon amour

Naturellement hier jour de ton départ un courrier monstre pour toi que je t'ai réexpédié. À 9 h du soir ai retrouvé tes manuscrits, vers, et *Heureux*. Cela m'a mis dans tous mes états : que faire ? N'osant pas confier à la poste sans prendre copie de tout. Enfin l'idée m'est venue de confier ces précieux manuscrits à Madame Dunstan<sup>1</sup> qui a d'autant plus compris mon anxiété que son cousin Tournemire voyage avec une caisse de ces manuscrits qu'il tient à la main et que c'est toute une affaire. Elle les a pris dans son sac de sorte que là ils ne courent pas grand risque. Tu n'auras que l'ennui d'aller les chercher. Mais tu as dû être terriblement ennuyé de ne pas avoir ton commencement d'*Heureux* avec toi : cela t'aura sans doute empêché de travailler. Je n'en ai pas cru

---

<sup>2</sup> Fernand Nozière (1874-1931) est un dramaturge français qui écrira sous le nom de Fernand Weyl ou Weil. Il se consacrera entièrement au théâtre en étant également critique dramatique au *Gil Blas*.

<sup>3</sup> Une domestique.

<sup>1</sup> Cousine anglaise de M<sup>me</sup> Tournemire. Voir la lettre du 2 juillet 1905 écrite par Suzanne.

mes yeux quand j'ai vu ces choses oubliées. J'ai cru à un subit déménagement de mon cerveau. Suis arrivée avec une demi-heure de retard hier à Mayenne et ai été contente d'avoir fait les courses importantes à Laval.

Ai reçu les 500 frs.

Matinée grise, après-midi belle.

T'aime.

Ta Suze.

322- JEAN A SUZANNE

[Jeudi] 5 nov[embre 19]08<sup>1</sup>

[Paris]

Mon amour

Je t'écris tranquillement car j'ai ma matinée à moi et pas encore mes manuscrits. Donc je ne travaille pas, bien que je m'y sente assez porté. J'ai été voir hier soir *L'Éveil du printemps*<sup>2</sup>. Je ne voulais pas attendre notre retour car il y a mille chances pour que la pièce quitte l'affiche dans peu de temps. J'y étais avec Gide, Copeau et Drouin. J'avais gardé de la lecture de ce petit drame l'impression la plus émouvante et je l'ai retrouvée en partie à la représentation. Le spectacle est bien réglé, malheureusement l'acteur qui fait le rôle d'un des gosses est exécrable. Il en fait une sorte de *Hamlet* emphatique et cela gêne bien des scènes. Mais toutes les petites filles sont excellentes. Il y a des scènes d'un pathétique extraordinaire. Évidemment l'on ne peut dire que ce soit un chef-d'œuvre. Il y manque surtout que l'auteur ait fait quelque autre drame. C'est un très heureux accident. Soirée cordiale, mais pas d'un brillant extraordinaire. Nous nous sommes séparés très tôt.

J'avais auparavant dîné avec André. C'est moi qui ai surtout parlé. J'ai raconté avec détails la visite Mardrus<sup>3</sup> qui l'a ravi. Puis il m'a redit une longue conversation qu'il avait eue le matin même avec le comte Kessler sur l'état de désorganisation et de mécontentement de l'Allemagne<sup>4</sup>. Kessler est persuadé que les gaffes de l'empereur ont exaspéré à tel point des pays comme la Bavière que pour un peu le conseil d'Empire demanderait la démission de Guillaume. Il ajoutait qu'en cas de

---

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Pièce de théâtre en trois actes de Frank Wedekind, jouée au Théâtre des Arts. (Voir *Comoedia* [en ligne], Arosa, Paul. « Théâtre des Arts. L'Eveil du Printemps ». N° 395 (1908/10/29) (A2, N395), Page consultée le 17 juillet 2017. <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7646048n/f3.item>, p. 3).

<sup>3</sup> Jean a rendu visite au couple Joseph Charles Mardrus et Lucie Delarue-Mardrus du mercredi 14 octobre 1908 au jeudi 15 octobre 1908 à Honfleur. Voir les deux lettres du 14 octobre 1908.

<sup>4</sup> Le comte Harry Kessler (1868-1937), diplomate et passionné d'art, s'est occupé de l'organisation de la conférence de Gide à Weimar en 1903. Il décrira dans ses *Cahiers* l'effondrement progressif de son pays d'origine : l'Allemagne. Les craintes de Kessler concernant l'abdication de Guillaume II, empereur de l'Allemagne et roi de Prusse, se révèlent fondées puisque, dix ans plus tard, celui-ci sera destitué de tous ses pouvoirs et le Traité de Versailles le déclarera officiellement comme responsable de la Première Guerre mondiale.

guerre il était persuadé que l'Allemagne recevrait une raclée ; que l'empereur ne tolérerait pas de généralissime en dehors de lui-même et qu'il était absolument incapable de conduire une campagne. Gide en était tout en ébullition et j'avoue que cela m'a causé une profonde joie.

Maintenant les embêtements et exaspérations :

Primo j'ai trouvé ici le *Mercur*e avec Salon par Charles Morice<sup>5</sup> ; rien de toi ! Ghéon<sup>6</sup> est nommé. Mais même pas ton nom. Je t'assure que cela me fait penser de plus en plus de bien de ta peinture. Mais j'enrage...

À propos de ta peinture j'ai déballé mon portrait et j'en suis enchanté ici. Il fait extrêmement bien et est d'une ressemblance extraordinaire. Je l'ai mis à côté du portrait de Marco. C'est un progrès extraordinaire. Mais je dois dire que j'ai retrouvé le portrait du petit avec grand plaisir.

Secondo. J'ai vu Montfort et je suis exaspéré contre lui. Il a de sa propre autorité supprimé le premier de mes quatre poèmes – celui qui te fait pleurer – sous prétexte qu'il avait déjà paru dans *La Grande Revue*<sup>7</sup>. Or c'est le meilleur et les trois autres n'ont aucun sens sans celui-là. Il fallait mettre une note en bas de page et tout était dit. Du coup je n'ai plus aucun plaisir à voir paraître ce premier numéro.

Après j'ai couru rue Auber toujours fermé, puis dans une autre rue similaire où il n'y avait que des monstres. J'en suis sorti tel que j'y étais entré.

Pas encore vu M<sup>lle</sup> Koeberlé<sup>8</sup>. Elle n'est pas libre cette après-midi. Je la verrai sans doute demain.

Je ne sais comment je caserai dans ces huit jours tout ce que je veux faire. Lundi j'irai à Suresnes voir Ferry<sup>9</sup>, l'aéropianisme. Ce matin je déjeune chez Barbey et je dînerai sans doute chez les Rysselberghe.

Adieu mon amour. J'ai reçu ta dépêche hier soir. J'espérais un mot de toi ce matin.

---

<sup>5</sup> Charles Morice (1861-1919) est l'un des représentants du symbolisme, poète et critique d'art français. Dans le numéro 273, tome 76 du *Mercur*e de France daté du 1<sup>er</sup> novembre 1908, Charles Morice revient dans son article « Art moderne » sur la 6<sup>e</sup> exposition annuelle du Salon d'Automne, pp. 155-66. <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k105584c/f163.item>. Ghéon, qui présentera deux de ses toiles, n<sup>os</sup> 769 et 770 : *Pois de senteur, myosotis et pensées* et *Prunes et melons*, fait effectivement partie du « bouquet de noms précieux » que Charles Morice dresse (p. 163), alors que Suzanne n'y est pas mentionnée bien qu'elle y expose trois de ses toiles.

<sup>6</sup> Dans une lettre d'André Gide à Eugène Rouart, le vendredi 2 octobre 1908, il est écrit : « [...] J'ai revu Ghéon hier, venu pour le vernissage du Salon d'Automne où deux toiles de lui sont exposées, – un Ghéon si découragé, si las que je me suis permis de lui donner le billet que tu m'avais fait avoir. » Ainsi, Gide a donné son billet afin que Ghéon puisse aller peindre chez Rouart, à Bagnols-de-Grenade, et que celui-ci « le remonte un peu ».

<sup>7</sup> Jean aurait souhaité faire publier à *La Nouvelle Revue Française* ses *Épigrammes romaines* composées de quatre poèmes. Or, Montfort ne veut que de l'inédit dans le premier numéro de la revue, c'est pourquoi il prendra l'initiative de supprimer « Les Amants malheureux », le premier poème du volume, déjà paru en octobre 1908 dans *La Grande Revue*, pp. 781-783. (Voir Pascal Mercier dans la *Correspondance* entre Jean Schlumberger et André Gide, p. 134).

<sup>8</sup> Elsa Koeberlé (1881-1950) est une poétesse et artiste peintre alsacienne ayant comme pseudonyme Sybil ou encore Sybil O'Santry. Jean présentera, en octobre 1909, dans le n<sup>o</sup> 9 de *La N.R.F.*, ses *Décors et Chants*, pp. 234-235.

<sup>9</sup> Jules-Jean Ferry (1844-1913) était passé par le biais de Jean Schlumberger pour avoir l'avis de Charles Louis Weyher concernant une machine qu'il avait inventée et appelée « le volateur ». La rencontre aura lieu le 12 janvier 1909.

Embrasse nos petits enfants.

Ah chérie, chérie que tout amour en dehors du tien est impossible.

J.

323- SUZANNE A JEAN

[Vendredi 6 novembre 1908] <sup>1</sup>

Bois-Salair

Comment, mon amour, n'as-tu rien eu de moi hier matin ?

Je t'avais pourtant écrit mercredi comme d'habitude. Et hier je ne t'ai écrit qu'une lettre toute sèche. Toi aussi, tu as tes embêtements ; seulement les tiens ne te couleront jamais à fond : tu as du sang Guizot<sup>2</sup> : et je lisais hier dans les lettres de ton aïeul à Lavergne<sup>3</sup> ce trait bien caractéristique de sa nature : « Heureusement pour moi, ma gaieté, si ma disposition peut s'appeler de la gaieté, ne dépend pas du tout du temps qu'il fait. Je jouis vivement du beau temps quand il est là, et je n'y pense guère quand il n'y est pas ».

Peu de sensibilité à l'ambiance !... Heureuses gens !!

Toi pourtant ton frère t'en a apporté un peu plus.

Ce silence sur mon salon me dérouté<sup>4</sup>.

J'aurais cru à toutes les critiques possibles et souvent justes... mais non à ce mutisme, si je ne commençais à me rendre compte qu'en somme on regarde beaucoup plus les signatures que les œuvres ; ce sont elles surtout qui intéressent. Si dans le *Journal de Colmar*<sup>5</sup> on a parlé de moi, c'est que mon nom alsacien les avait arrêtés... toujours le nom. Si les envois étaient signés tous de croix, que les critiques des salons seraient piquantes et inattendues !!!

Ces constatations me dégoûtent jusqu'à l'écœurement et me laisseront toujours indifférentes aux louanges comme aux critiques !!

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après celle du 5 novembre 1908 écrite par Jean.

<sup>2</sup> La mère de Jean Schlumberger, Marguerite de Witt, est la petite fille de François Guizot. (Voir François Guizot, *Lettres à sa fille Henriette (1836-1874)*, Paris, Perrin, 2002, Édition introduite et annotée par Laurent Theis, avec un essai biographique sur Henriette de Witt-Guizot par Catherine Coste).

<sup>3</sup> François Guizot entretiendra une relation épistolaire avec son chef de division au Ministère des Affaires étrangères ; Léonce de Lavergne (1809-1880) de 1838 à 1874. (Voir la *Correspondance de Guizot avec Léonce de Lavergne (1838-1874)*, publiée par Ernest Cartier, Paris, Plon, 1910).

<sup>4</sup> Malgré le fait que Suzanne expose trois de ses toiles au Salon d'Automne de 1908, aucune critique ne sera établie sur ses œuvres.

<sup>5</sup> Dans le *Journal de Colmar* du 15 octobre 1908, Pagnoza commente les trois tableaux de Suzanne exposés au Salon d'Automne : « Mme Schlumberger. *Des zinnias aux teintes variées ; puis deux études de nu au coloris heureux. Son portrait de femme, type oriental, tenant une poterie vernissée, mérite pourtant plus d'indulgence.* »



Autre cruche, âne etc., que ce Montfort : ne le laissez pas devenir grand manitou dans la revue. Quel dommage que ce n'ait pas été ce matin que tu déjeunais chez les Barbey : c'est idiot, cela t'aurait évité une course.

Marthe me demande si tu as écrit pour sa musique : elle t'envoie ses amitiés fraternelles et pense que tu fais la noce en grand !!??

Qu'est-ce que cela veut dire : les bois sculptés sont arrivés ici bien et dûment adressés : je crois que tout devait aller à Braffye : comment l'antiquaire aurait-il eu notre adresse ici.

Pardon, je viens de comprendre c'est le cadre Louis XVI de Rennes.

Je t'embrasse tant, et tant et tant et si doucement. Mon esprit est à toi et mon pauvre corps est ici sans qu'il serve à personne.

Ta Suse.

324- JEAN A SUZANNE

[Vendredi] 6 nov[embre 19]08

[Paris]

Mon pauvre petit

Je n'ai décidément pas le courage de repartir demain pour Bois-Salair. Quelque ennui que j'éprouve à te laisser seule avec les parents<sup>1</sup>. Je n'ai encore presque rien fait. Je dois voir Ferry lundi, mardi a lieu le comité de *La Nouvelle Revue*<sup>2</sup>. Je n'ai encore rien pu faire avec Pillot<sup>3</sup>. Vraiment ce serait déraisonnable au possible.

Hier j'ai porté tes deux cartons chez les Van Ryss[elberghe]. Combien j'ai eu raison de les emporter les deux ! Théo est tombé *en arrêt* devant les fleurs « Que c'est étonnant ! Mais regarde donc Maria ! Ces bleus, ces bleus mauve ! » Il a couru chercher un cadre d'or très pâle et je dois dire que l'effet était exquis. D'autant plus exquis que le cadre trop petit enlevait cinq centimètres au bas du tableau et c'était beaucoup mieux.

Dans mon portrait, il a été chipoté par la fenêtre. Mais le vêtement lui a paru excellent. « Et la peau lui saute du front, regarde Maria ! » Quant à ma figure on l'a jugée plus « aigüe » que ressemblante à proprement parler.

Autrement dit, des trouvailles d'observation et de rendu plus qu'un effet d'ensemble donnant absolument l'idée de moi. Je crois que ceci vient de ce qu'ils ne regardaient pas tout à fait d'assez près et qu'il y a encore une ou deux petites choses qui ne sont pas tout à fait à leur place.

---

<sup>1</sup> Les parents de Jean Schlumberger arriveront à Bois-Salair le 8 novembre 1908.

<sup>2</sup> La réunion pour préparer le deuxième numéro de *La Nouvelle Revue Française* se déroulera sans Gide, grippé.

<sup>3</sup> *Sic.* René Piot (1869-1934) est un peintre, fresquiste et décorateur de théâtre.

En somme impression *très bonne*.

J'avais auparavant déjeuné avec Barbey et j'ai plus tard vu Bramson après avoir passé par les magasins du Louvre où André m'avait signalé un arrivage d'estampes japonaises à des prix extravagants. Naturellement des tirages modernes, mais très bons. J'en ai acheté plus de soixante dont plusieurs en double ou triple pour cadeaux. Je voudrais en donner quelques-unes aux Sœur. Est-ce que Marthe n'en demandait pas pour son nouvel an ? Les plus chères étaient de 1 frs 40, les autres de 65 ou 95 centimes. Quelques Hokusai, mais surtout des Utamaro et des Hiroshige<sup>4</sup> : une douzaine de planches des *Cents vues* de Yedo que Van Rysselb[erghe] nous avait prêtés en cahier.

Le soir j'ai retrouvé Alfred<sup>5</sup>. Quelques histoires amusantes. Il raconte de façon drôle. Mais l'ordinaire déception. Demain je vois M<sup>lle</sup> Koeberlé. Elle me demande dans sa lettre si elle pourrait voir Gide. Zut.

Bramson en triste état.

Ce soir je dîne rue Pierre-Charron.

Je t'embrasse tendrement, tendrement.

J.

Merci pour les manuscrits. Je les ai. Je vais m'occuper des bottines et de Williams. Est-ce que tu as repris ton paysage ? Tu ne m'en dis rien.

325- SUZANNE A JEAN

Samedi 7 nov[embre 19]08<sup>1</sup>

Bois-Salair

Mon amour aimé, pas de lettre de toi ce matin : ces employés des postes n'ont pas d'entrailles... et on n'aura que le courrier tard ce soir !! Une autre chose dont je me plains c'est que lorsque tu es à Paris cela provoque de la constipation dans l'arrivée des journaux-revues, tels mon *Garden*, *Le Cri de Paris* et *Le Messager d'Alsace-L[orraine]*, trois journaux que je lis en général et toi pas. Ils restent accrochés rue d'Assas.

Dans mon dernier *Garden* il y a un article des plus intéressants sur la plantation et la taille des arbres fruitiers<sup>2</sup>.

---

<sup>4</sup> Une estampe est une image réalisée par impression grâce à une planche gravée, aussi appelée « Ukiyo-e ». Les artistes que Jean cite font partie de la première génération de l'estampe japonaise pendant la période EDO ou Yedo (aujourd'hui Tokyo) de 1600 à 1868. Utamaro confectionnait surtout des estampes de la vie quotidienne en élaborant des portraits, tandis que Hokusai et Hiroshige avaient une prédilection pour les paysages.

<sup>5</sup> Nous savons d'après les lettres suivantes qu'il ne s'agit pas de son cousin Alfred Schlumberger. Il pourrait s'agir d'Alfred Vallette ou encore Alfred de Watteville.

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

J'arriverai au V[al]-R[icher] avec une Passiflora sous mon bras que j'ai commandée à Mayenne. J'aurai donc mon emblème sur notre maison. Mon débarquement à Lisieux tient-il toujours pour mercredi ? La réparation du paravent n'avance pas fort, je vais m'y mettre tout à l'heure. J'ai eu un tas de bricoles à faire jusqu'à présent. Tu me diras si tu te chauffes rue d'Assas. Tu ne me dis plus rien de ton rhume.

Ta dépêche m'est arrivée ainsi traduite par le téléph. : Envoie-moi *Vie Chère Thérèse*<sup>3</sup> que j'ai annoté !!! Je te l'envoie aujourd'hui.

Pourquoi la veux-tu maintenant ou pour qui ??

Veux-tu regarder si dans notre armoire grande de la chambre tu ne trouves pas un petit tricot de soie rose à mettre sous mes corsages. Je n'en ai qu'un ici et j'en ai deux.

Tu me l'apporterais au Val-Richer.

Cela me dessèche plus que je ne saurais le dire de ne pas avoir eu ta lettre ce matin : cela me donne la tentation de t'oublier et d'en avoir fini avec l'amour et ses tourments : dans ce moment je m'exerce à ne plus penser que tu existes et pour cela il faut me plonger dans mille petites besognes médiocres où tu ne saurais avoir part. Peut-être que si tu m'abandonnais je ne me suiciderais pas, mais ce serait pire car je me suiciderais moralement : je m'exercerais à vivre si petitement, à remplir mon existence de si petits intérêts qu'il n'y aurait plus de place pour toi et que mon esprit ratatiné n'aurait plus de désir de toi, ni regrets, ni rien : il n'y aurait plus le souffle qu'il faut pour cela.

Voilà – le suicide réel serait plus noble.

Je t'embrasse partout et les fleurs et les fruits.

Ta Suze.

326- JEAN A SUZANNE

[Samedi] 7 nov[embre 19]08<sup>1</sup>

[Paris]

Mon amour

J'espère tant que ces deux jours vont te paraître beaucoup plus faciles que tu ne te l'étais imaginé d'avance. Il me serait bien pénible que cette visite fût pour vous tous un ennui. Mes journées

---

<sup>2</sup> Le magazine anglais *The English Garden* se consacre à l'agencement et à la beauté des jardins tout comme le magazine *Country Life* que Suzanne lisait déjà en 1899. On retrouve cet article dans *Trees & Shrubs for English Gardens*, by E.T. Cook, second edition, published by the "Country Life" library and George Newnes, 1908, page consultée le 20 novembre 2017, <http://www.gutenberg.org/files/32969/32969-h/32969-h.htm>.

<sup>3</sup> Jean aimerait « faire une note sur une Carmélite morte à Lisieux », c'est pourquoi il demande à Suzanne de lui faire parvenir l'*Histoire d'une âme*, écrit par Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus (1873-1897). Elle sera canonisée en 1925 et deviendra sainte Thérèse de Lisieux. Jean ne réalisera jamais cette note. (Voir la *Correspondance* entre André Gide-Jean Schlumberger, p. 136).

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

à moi passent avec une rapidité terrible, mais je ne perds pas mon temps. Le déjeuner que j'ai pris hier avec Montfort a pu être utile car nous avons bien causé. Les nouvelles de la revue sont assez inquiétantes. On comptait beaucoup sur le noyau d'abonnés de *L'Ermitage* et d'*Antée* et ne voilà-t-il pas que Ducoté n'a pas gardé le double des listes d'anciens abonnés de *L'Ermitage* et qu'on ne peut se procurer celles d'*Antée*. C'est très grave. Car nous ne sommes que trois à nous démener pour les abonnements : Montfort, Copeau et moi. Les autres donnent de la copie mais c'est tout. Je nous vois réunissant de la sorte cent cinquante abonnements mais guère plus. Et alors ? Comment trouver les six mille francs qu'il faudrait ?

J'ai manqué M. Pereire<sup>2</sup> auquel je voulais parler de la question, mais j'ai trouvé Yvonne<sup>3</sup> chez qui j'ai casé un abonnement à M<sup>me</sup> Devise<sup>4</sup>.

En chemin j'avais été m'informer des heures auxquelles reçoit Tristan Bernard<sup>5</sup> : tous les matins. J'aurai mes manuscrits dimanche soir et je tenterai l'aventure lundi matin.

Montfort m'a dit que Coolus<sup>6</sup> avait même indiqué dans une interview où l'on demandait son avis sur le Prix Goncourt que c'est à *Ulysse* qu'on aurait dû l'accorder.

J'ai dîné rue Pierre-Charron mais la raison l'emportant, je suis rentré me coucher au lieu d'aller au théâtre avec Maurice<sup>7</sup>. Ce matin je déjeune chez les Cambefort !

Puis Koeberlé, puis Bramson.

*Jamais* je n'ai ta lettre le matin. Comment cela se fait-il ? Je ne la trouve que le soir en rentrant. Je te roule dans mes couvertures et je t'embrasse toute.

J.

Que la chancelière est bonne. Je ne pourrais pas rester immobile à écrire, sans elle.

---

<sup>2</sup> Maurice Pereire (1867-1946), fils d'Émile II Pereire (1841-1913) et de Suzanne Élisabeth Jeanne Chevalier, est « administrateur de la [...] Société du Louvre, ainsi que de la Compagnie du Midi et de la Société hydroélectrique du Midi ». (Voir *Une élite parisienne : Les familles de la grande bourgeoisie juive (1870-1939)*, op. cit., p. 105).

<sup>3</sup> Yvonne Pereire est la fille de Maurice Pereire et de Rose Gauthey.

<sup>4</sup> On retrouve M. et M<sup>me</sup> Devise auprès de la famille Mallet et de la famille Pereire, lors du mariage de « M. Edmond Pieyre de Mandiargues avec M<sup>lle</sup> Solange de Blonay, fille du baron et de la baronne de Blonay ». Ils appartiennent à la société protestante. (Voir *Le Gaulois : littéraire et politique*, [en ligne], 1911/06/20 (Numéro 12302), page consultée le 9 août 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5350987/f2.item>, p. 2).

<sup>5</sup> Tristan Bernard (1866-1947), de son vrai nom, Paul Bernard, est connu pour ses succès au théâtre. C'est avec sa collaboration que Jean Schlumberger écrit sa comédie *On naît esclave*, sur laquelle nous reviendrons en octobre 1910.

<sup>6</sup> Romain Coolus (1868-1952), de son vrai nom René Max Weil, est un romancier, dramaturge mais aussi scénariste de film. Dans une lettre du dimanche 20 septembre 1908, André Gide déclare à Jean qu'il a parlé d'*Heureux qui comme Ulysse* « avec les Blum (à Étretat). Léon Blum nous dit que Bernard (Tristan) et Coolus « considèrent Heureux qui comme Ulysse... comme un chef-d'œuvre ». Ce en quoi, du reste, ledit Blum se défendait d'être de leur avis, etc., etc. Intéressant tout de même, n'est-ce pas ?... ». Fort de cette confiance rapportée, Jean essaye donc d'aller voir Tristan Bernard pour lui soumettre l'ébauche d'une pièce comique, *Une Maison bien servie*, qui deviendra *On naît esclave*.

<sup>7</sup> Schlumberger.

Bois-Salair

Mon amour aimé, figure-toi qu'il y a eu une lettre de toi perdue évidemment : *je n'ai rien reçu hier* et ce matin ta lettre écrite hier seule. Donc la lettre écrite vendredi n'est pas arrivée, car je ne puis croire que tu ne m'aies pas même écrit un chiffon de papier, griffonné n'importe où. C'est donc de la journée de jeudi dont je ne sais rien et du dîner Rysselberghe. J'étranglerais ces chemins de fer.

Et c'est tout simple si tu ne reçois pas mes lettres le matin, c'est qu'elles doivent manquer les correspondances. Blanche<sup>1</sup> avec ses enfants l'a manquée jeudi dernier à la Chapelle par le train de midi, elle n'est arrivée à Paris qu'à dix ou onze heures !

Tes parents sont arrivés ici hier vers cinq heures. Je ne suis pas trop irritée sauf quand ils commencent à me parler de ta revue : ils semblent y attacher beaucoup plus d'importance qu'ils ne devraient et par gentillesse, mais que trop empressés ! en ont déjà parlé aux François<sup>2</sup> !!!

Si tu as des embêtements côté famille, ce ne sera pas ma faute !! Dans la tienne on ne comprendra jamais que le meilleur moyen de vivre bien ensemble c'est de savoir taire certaines choses ou y peu appuyer, enfin ne pas vivre dans des maisons de verre. Devant mes parents ils ont commencé hier soir à parler de ta revue, heureusement j'y ai coupé vite court – mais j'ai été sur le gril, surtout que ta mère commençait sur le ton qu'on a en parlant de la nouvelle sensationnelle du jour. Le matin j'ai promené ton père aux rochers et au bord de l'étang. Causé seulement d'arbres, terrain, etc... enfin choses inoffensives. Ils vont à F[ontaine]-D[aniel] cet après-midi. Hier soir Marthe et moi les ont d'ailleurs quittés à huit heures et demie pour aller à la fête des ouvriers à F[ontaine]-D[aniel] : ta mère avait bien envie d'y venir, mais ton père l'a retenue. D'ailleurs nous sommes rentrées après onze heures et demie. Devant moi il y avait un gentil petit garçon, frimousse éveillée, cheveux bruns dans la figure l'air d'un petit Italien qui s'amusait bien. J'ai pensé avec attendrissement à toi en le regardant. Dans *Le Cri de Paris* j'ai vu que Briand<sup>3</sup>...

---

<sup>1</sup> Blanche Denis, fille de Gustave Denis, est une cousine maternelle de Suzanne.

<sup>2</sup> de Witt.

<sup>3</sup> Ce n'est pas dans *Le Cri de Paris* mais plutôt dans *Le Petit Parisien : journal quotidien du soir* que le garde des Sceaux Aristide Briand (1862-1932) est mentionné. En effet, nous sommes dans une période où les débats de l'Assemblée Nationale ont pour sujet l'abolition de la peine de mort. *Le Petit Parisien : journal quotidien du soir*, abolitionniste, rend compte de ces débats quotidiennement. On peut lire le 4 novembre 1908, dans le n° 11694 : « *La Chambre, conformément à une décision prise la semaine dernière consacra ses deux séances spéciales d'aujourd'hui, celle du matin et celle de l'après-midi, à la discussion du projet relatif à l'abolition de la peine de mort. [...] D'autre part, on prévoit l'intervention de M. Briand, ministre de la Justice, qui parlera au nom du gouvernement [...]* » <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5630500/f1.item>. D'ailleurs dans le n° 11695 du 5 novembre 1908, il est spécifié que : « *Partisans et adversaires de la peine de mort se livrent la bataille tant attendue dont l'issue intéresse autant, et même plus, les honnêtes gens que les assassins.* » <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k563051c/f1>. Rappelons qu'il faudra attendre le 18 septembre 1981 pour que la peine de mort soit abolie.

Et la moustache de Gide ?... Quand m'en parleras-tu<sup>4</sup> ?

Encore faute d'avoir suivi mes conseils tu vas peut-être te trouver dans le pétrin. Ne t'avais-je pas dit : « Tâche d'écrire à Toutain<sup>5</sup> pour le retenir. » Tu as voulu le faire par la ferme ; enfin tu as écrit à ce sujet à Mère et elle a lu Fontaine au lieu de Toutain, or ce nommé Fontaine ne travaille plus dans le pays : comme tous les ouvriers de la ferme sont occupés aux pommes : Mère a donné l'ordre à Georges de trouver un ouvrier pour jeudi... et Georges est froid envers Toutain... que va-t-il advenir : de l'ennui pour nous, peut-être pas d'ouvrier et à qui la faute ?

Marthe est persuadée que tu fais la noce à Paris, je le sens bien et les ménages Denis ne sont pas loin de le croire. J'ai envie de leur percer les yeux à la moindre allusion. Je n'en fais que sourire et dire : « c'est possible » ; mais j'ai envie de pleurer.

[Ne] m'enverras-tu pas le premier numéro de *La Nouvelle Revue* ou penses-tu par hasard que je vais attendre béatement jusqu'à mercredi... et encore pas sûre que tu l'apportes !!!!

Je serai à Samoa que je ne me sentirais pas plus loin. Je me demande quarante fois par jour pourquoi je reste ici et ce que j'y fais.

Et qu'est-ce que sont des lettres si on ne veut, si on n'y peut mettre de sa moelle. Je voudrais bien relire les lettres que tu m'écrivais, il y a quatre ans, lorsque j'étais à Montespieu<sup>6</sup> !! Que m'envoyais-tu de toi-même à ce moment : des *nouvelles + mortes*.

Quand je vois comme tu hésites, comme tu as peine à cacher la moindre chose à tes parents et que pour moi qui, s'il y avait un enfer, se ferait gaiement damner à cause de toi, tu en souffres bien moins, toutes proportions gardées, je ne puis l'admettre.

Mon pauvre amour pourquoi as-tu pris une femme trop passionnée. J'ai déjà faim de toi.

Ta Suze.

C'est l'esprit protestant, qui pèse sur tout avec la même égalité qui m'irrite chez tes parents. L'esprit français catholique prend au sérieux deux ou trois choses et le reste légèrement, et même les deux ou trois choses sérieuses il en parle avec esprit.

---

<sup>4</sup> Gide s'est rasé la moustache le 15 octobre 1908, le jour où il décréta que son roman *La Porte étroite* était terminé.

<sup>5</sup> Toutain est le jardinier du Val-Richer. Suzanne a raison de s'inquiéter car Jean se retrouvera sans jardinier. Voir la lettre du 24 mai 1909.

<sup>6</sup> Suzanne était partie à Montespieu, où elle séjourna du mercredi 9 novembre 1904 au moins au mercredi 16 novembre 1904, lors du décès de Françoise de Juge.

Bois-Salair

Mon trésor adoré, ta lettre de vendredi est arrivée ce matin : elle était allée à Mayence !! Cela n'est pas la première fois que cela arrive, pour des lettres adressées ici. Pourtant tu n'écris pas mal, mais Papa me soutient mordicus que tes « Mayenne » ne sont pas écrits assez gros et lisiblement. J'ai été bien contente d'avoir cette lettre perdue : elle était pleine de nouvelles ainsi que celle de ce matin. Tu es un amour de m'en écrire de telles. Alfred... c'est Alfred Schlum[berger] je pense... Pour la première fois ce matin j'ai trouvé mon paysage avec la couleur et l'atmosphère de l'an dernier, mais toute la semaine dernière ce n'avait pas été ça du tout. Et puis j'étais tout à plat ; l'effort pour ton portrait, ton départ, la perspective de la venue de tes parents, ces critiques qui ne parlent point de mon exposition m'avaient desséchée.

Je commence à croire que si les parents, les Cambefort, les François admirent ces toiles, elles doivent avoir un côté terriblement pompier qui refroidit les critiques échevelés de nos revues.

Cela m'intéressera passionnément de voir ton article sur Sœur Thérèse<sup>2</sup> et que tu as raison de faire ces critiques sur toute espèce de livre. Combien plus vivantes seront-elles que ces critiques dont on connaît les tournures de phrases d'avance et qui ne roulent que sur les Gérard d'Houville, Louis-Philippe, Renard etc., etc., et qui ne nous font rien connaître de plus.

Toujours rien de M[adeleine] Gide ! Elle doit être morte je crois.

À relire ta lettre je pense qu'Alfred doit être Alfred de S<sup>t</sup> Maxime ou S<sup>t</sup> Lazare, mais j'ignorais son prénom.

Je vais donc écrire à Cécile [Brunschvicg] pour les gants.

Tes parents sont bien partis ce matin. Ils n'ont guère été gênants surtout qu'ils venaient pour mes parents et que je n'ai pas senti la nécessité de rester toute la journée avec eux. Mais Mère très fatiguée, et Père très distrait.

Marthe dit de faire envoyer le Chopin relié.

J'arrive donc avec Mina, mercredi 7 h 10. Quel bonheur !!!!

Demain soir nous allons en troupe au théâtre de Mayenne voir *Madame Sans-Gêne*<sup>3</sup> !!! J'espère que ce sera follement cocasse !!! Quand ton absence ne me met pas à plat, c'est alors un besoin fou de faire la noce qui me prend.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Le mois et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Alors que Gide voulait que Jean fasse une note sur la mort de Raymond Laurent, celui-ci « préfère de beaucoup faire une note sur une Carmélite morte à Lisieux », mais cet article ne verra jamais le jour puisque peu de temps après sonnera la rupture de *La N.R.F.* avec Eugène Montfort.

<sup>3</sup> *Madame Sans-Gêne* est une pièce de théâtre en quatre actes écrite par Victorien Sardou et Émile Moreau créée en 1893.

Nous irons souper après le Théâtre, tout comme à Paris !! J'ai réclamé des hommes, on nous offrait d'abord que Paul<sup>4</sup> !!

Je t'aime tout de même.

Ta Suz.

329- JEAN A SUZANNE

[Mardi 10 novembre 1908]<sup>1</sup>

[En train]

Mon amour

Je t'écris dans une gare du chemin de fer de Ceinture via Auteuil. Croirais-tu que j'ai *oublié* hier soir de dîner et de passer la soirée avec André<sup>2</sup>. Je vais m'excuser ce matin et peut-être déjeuner avec lui. Faut-il que la visite à Ferry m'ait bouleversé !

J'ai dîné hier avec Maurice que j'ai quitté dès neuf heures pour aller me coucher. Marcel et M<sup>lle</sup> Witz étaient couchés avec grippe.

En passant chez Copeau pour prendre son ami Benjamin Constant<sup>3</sup> qui devait me conduire à Suresnes, j'ai porté quelques fleurs de ta part à la petite madame Copeau<sup>4</sup>. Elle a eu l'air touchée au possible. Elle était dans son lit avec deux nattes sur les oreilles vraiment si gentille et si brave !

Ce soir réunion du Comité de la revue. Auparavant je tâcherai de voir Pereire<sup>5</sup>, Charles Morice<sup>6</sup> (je passerai chez mon tailleur etc...).

Amusante histoire : M<sup>lle</sup> Meyer<sup>7</sup> ma dactylographe m'écrit qu'elle allait hier chez Tristan Bernard où elle travaille chaque jour, quand celui-ci lui passe un manuscrit et lui recommande de le

---

<sup>4</sup> Paul Denis.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Le mois et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> En effet, Jean était parti à Suresnes voir le « volateur » inventé par Jules Jean Ferry, comme il est écrit dans sa lettre du 5 novembre 1908. Par conséquent, il a oublié le rendez-vous qu'il avait avec André Gide. Celui-ci se posera même la question de savoir s'il ne s'était pas trompé de lieu de rendez-vous, dans sa lettre du 9 novembre 1908 : « *Que se passe-t-il, cher ami ? À présent voici que j'ai des craintes... Serait-ce gare Saint-Lazare que j'aurais fixé le rendez-vous ? Un bon petit dîner cependant vous attendait à Auteuil, d'où j'aurais été bien empêché de sortir, retenu par une forte grippe que j'ai rapportée de Cuverville et qui va me chambrer plusieurs jours.* » (Voir leur *Correspondance*, pp. 134-135).

<sup>3</sup> Jacques Copeau rencontrera Emmanuel Benjamin-Constant en même temps que Jean Croué ou encore Marcel de Porto-Riche lorsqu'il entrera au lycée Condorcet en 1889, selon Marc Sorlot (voir *Jacques Copeau, À la recherche du théâtre perdu*, Éditions Imago, 2011).

<sup>4</sup> Agnès Copeau (1872-1950) est la femme de Jacques Copeau. Elle a accouché le 23 octobre 1908 de son troisième enfant, Pascal Copeau. L'accouchement a été douloureux, comme le rapporte André Gide à Jean Schlumberger, dans sa lettre du 30 octobre 1908 : « *Savez-vous que Madame Copeau vient d'être très souffrante ; un curetage a été jugé nécessaire qui, depuis trois jours, la laisse très affaiblie. Elle se remet pourtant.* » Cela explique pourquoi elle est encore alitée. (Voir leur *Correspondance*, p. 134).

<sup>5</sup> Maurice Pereire, qu'il n'a pas pu voir le 7 novembre 1908, puisqu'il était absent.

<sup>6</sup> Le poète, essayiste et écrivain français Charles Morice (1860-1919) fait partie du comité du Salon d'Automne, section littéraire, aux côtés d'André Gide, de Charles-Louis Philippe ou encore Anna de Noailles.

<sup>7</sup> Dans son œuvre autobiographique, Jean revient sur sa collaboration inattendue avec Tristan Bernard grâce à l'entremise de Lucie Meyer. Cela commence par la découverte du manuscrit *Césaire* : « *écrit d'abord sous forme de monologue brownien, puis développé en deux actes [...]. Sachant que Tristan Bernard avait du goût pour le récit mentionné plus*



mettre en évidence pour qu'il n'oublie pas de le lire. À sa stupeur elle reconnaît la pièce qu'elle-même venait de terminer le matin même et pour laquelle elle avait fait faux bond à ce même Tristan Bernard la veille. Elle m'a promis de ne pas le lui laisser oublier. Il a bien ri de cette rencontre.

J'arriverai à Lisieux<sup>8</sup> à 6 h 50, quelques minutes avant toi. N'oublie pas d'amener la malle à reliure. Ta première hypothèse sur l'Alfred m'a bien amusé.

Ton détestable.

Homme.

330- JEAN A SUZANNE

[Mercredi] 18 novembre [19]08

[Paris]

Mon pauvre amour

Je t'ai mal dit adieu ; j'ai bêtement passé cette journée dans l'agitation et les inutilités, au lieu de rester près de toi et de penser à tant de choses... Et pourtant j'avais été heureux de combiner que nous puissions être ensemble à cette date, et dans quel esprit je l'attendais !... Mon cœur se fond, mon pauvre petit, quand je pense à cette année écoulée, à tant de vaillance, tant d'amour et d'exquise abnégation. Se peut-il que j'aie osé demander tant que cela et que tu m'aies accordé par-delà tout ce que j'avais jamais pu espérer : Ah, chérie, que tu me tiens fortement enchaîné par ta douceur !

Garde-moi dans tes bras ; je m'y sens si pacifié !

Et ne pouvoir même te rendre justice devant tout le monde.

Mon pauvre petit, comment m'acquitter ou même te persuader jusqu'au fin fond de l'âme de ce que tu es pour moi, mon unique adorée petite femme.

Pardonne-moi cette journée. Moi je ne me la pardonne pas.

Agir en tel désaccord avec ce qu'on sent ! Je t'aime tant et je t'attends si impatiemment !

J.

Sois d'une prudence extraordinaire.

---

*haut, je lui montrai, entre autres choses, une pochade inspirée par les petites tyrannies et rivalités de domestiques, qui faisaient notre amusement chez mes beaux-parents. J'y avais cherché le comique dans une symétrie sans doute outrée, et dans une langue que je m'imaginai de pure tradition moliéresque. A l'opposé de mon attente, il trouva que c'était un sujet magnifique mais traité sans l'ampleur dont il était digne ; et puisque la Comédie-Française lui réclamait depuis longtemps une pièce, il me proposa de l'écrire avec moi ». Mais avant d'en arriver à cette collaboration et à la naissance de *On naît esclave*, Jean devait se montrer patient et constant envers un homme qui oubliait parfois de travailler : « De temps en temps j'allais le voir dans la matinée. Toujours d'humeur charmante, il semblait n'avoir jamais rien à faire, prenait un tardif déjeuner, récitait du Corneille, racontait des histoires, faisait des mots. Sa fidèle secrétaire Lucie Meyer déployait mille ruses pour éconduire les fâcheux de toute sorte, parasites, bouquinistes, et le forcer de s'atteler à un travail quelconque. » (Voir *Éveils*, pp. 228-229).*

<sup>8</sup> Le couple va donc se retrouver à Lisieux (au Val-Richer) le mercredi 11 novembre 1908 jusqu'au 17 novembre 1908. Jean retournera à Paris et Suzanne à Bois-Salair.

Bois-Salair

Mon amour, je suis bien arrivée comme tu le vois et ai reçu ton cher petit mot ce matin. Pourquoi n'as-tu pas profité de ta dernière journée : je ne sais plus si j'en éprouve peine ou plaisir lorsque tu ne mets pas à profit ta liberté : tu sais trop quels sentiments contradictoires, tourmentés ; compliqués il y a en moi pour ne pas le comprendre.

J'ai trouvé les petits avec joie et j'ai été frappée de la beauté de notre fils.

Par contre Monique, maigrie, et Sabine plutôt enlaidie.

Comme je me réjouis de retrouver Braffye et d'y travailler.

Retrouvée dans mon cadre de jeunesse et ai peine à croire que je puisse avoir quelque talent !

Cela me paraît un rêve !

Je t'aime si entièrement.

Ta Suse.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Le mois et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger. Papier bordé de noir.

[Paris]

Mon amour

Je me sens dans les noirs. Je me croyais sûr que ma petite pièce<sup>2</sup> serait jouée quelque part cet hiver et qu'elle me rapporterait au moins un millier de francs. Voilà cet espoir qui échappe. Je fais des comptes et naturellement ça ne va pas du tout. Nous n'avons fait guère d'économies malgré le long séjour à Bois-Salair. Enfin on bouclera tout de même et tout s'arrangera, si de grosses tuiles ne nous tombent pas sur la tête – genre Br[amson]. Et puis si réellement l'Œuvre monte *Le Dominateur*, ou les deux pièces, ce sera tout de même une façon de sortir de l'ornière où je suis pour l'instant et cela pourra me conduire à autre chose<sup>3</sup>.

La vraie raison de ma mauvaise humeur c'est que cela ne va pas du tout à la revue<sup>4</sup>. J'ai vu hier André qui posait chez Rysselberghe. On se propose ce soir de casser les vitres. Un ultimatum sera posé à Montfort : il faudra qu'il accepte de soumettre tout ce qui paraîtra au comité de lecture et de n'y disposer que d'une voix, comme les autres, quand on votera sur le choix de la copie. S'il accepte on continuera cahin-caha. S'il refuse on verra. Gide offre, dans un an, de faire les frais d'une revue, mais il ne veut pas avant. Alors ils se sont mis dans la tête qu'on laisserait couler celle-ci, à moins que je n'en prise la direction. Me voilà donc dans de jolis draps. Il est extrêmement mortifiant pour moi de laisser tomber *La Revue Française*. D'autre part je n'ai aucune envie de me laisser mettre cela sur le dos à moins d'être absolument couvert au point de vue finances. Je te dis, je suis dans les

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> *L'Amour, le Prince et la Vérité*.

<sup>3</sup> *Le Dominateur*, qui deviendra *Les Fils Louverné*, ne sera joué que le 11 novembre 1913 à Paris par le Théâtre du Vieux-Colombier : « La pièce a été interprétée par Mmes Blanche Albane et Gina Barbieri, MM. Antoine Cariffa, Charles Dullin, Louis Jouvet et Roger Karl. » (Voir *Œuvres*, T. I., p. 236).

<sup>4</sup> En effet, le premier numéro de *La Nouvelle Revue Française* paru le 15 novembre 1908 comporte « deux pierres de scandale » sous forme d'articles : « Marcel Boulenger, qui avait déjà adopté dans *Le Figaro* le ton laudatif à propos de Bernstein, renchérisait sur le dithyrambe « En regardant chevaucher d'Annunzio », - titre qui à lui seul caracolait. Léon Bocquet, chargé de la rubrique Les Revues, faisait sous le titre « Contre Mallarmé » un sort à un article de Jean-Marc Bernard sur « L'Idée d'impuissance chez Mallarmé », « travail de démolition » dont il citait avec délectation les passages les plus sacrilèges. » Ces articles n'ont fait que soulever le problème majeur, qui est que « Montfort avait souhaité le « ralliement » d'une « génération » ; Schlumberger parlait d'un « groupe » mené par un « chef » : le malentendu était patent ». De plus, un manque d'investissement de la part d'André Gide rend les débuts de la revue difficiles. Dans sa lettre du mercredi 11 novembre 1908, Jean n'hésite pas à houspiller son ami afin qu'il produise, malgré sa grippe, quelques notices : « Que vous vous désintéressiez de la marche matérielle de la revue, c'est regrettable mais réparable. Que voulez-vous qu'on devienne si vous vous retirez du texte ? Si cette revue rime à quelque chose, c'est qu'elle pourra être la manifestation d'un groupe littéraire qui existe effectivement. Mais que voulez-vous que devienne ledit malheureux groupe si son chef évident, et sa seule valeur incontestée, le plante là ? Votre grippe vient tout à propos pour vous donner les quelques heures de loisirs nécessaire. La copie doit être rendue chez Montfort, dimanche à la première heure. » Gide s'exécute. Seulement un autre problème apparaît : l'emplacement de ses notices ne lui convient pas car elles sont « éparpillées » alors qu'« elles devraient paraître dès le prochain numéro, en tête des autres chroniques selon l'annonce faite dans le n°1, au complet, dans l'ordre indiqué par lui [...] ». La tension est palpable, Copeau et Jean se retrouveront chez Ruyters au 42, rue du Ranelagh, pour discuter de la réunion prévue le soir même. (Voir Auguste Anglès, *op. cit.*, pp. 118-120).

derniers noirs. Ce soir je dîne avec Copeau. Nous allons voir ensemble quelle politique tenir exactement et ce soir on livrera bataille. Je suis assez porté à croire qu'il vaut mieux que ça saute.

Le pauvre Péguy est malade. Il a eu la jaunisse et il en reste épuisé nerveusement. Il était de ceux qui croyaient la neurasthénie une maladie d'oisifs. Le voilà qui pleure toutes les nuits sans savoir pourquoi et qui s'épouvante de la situation des *Cahiers* très compromis, c'est vrai, s'il vient à manquer même trois mois. J'étais très ému de le voir ainsi et j'en voulais à cet imbécile de Duchesne<sup>5</sup> qui se paie des ballons et Dieu sait quelles stupidités, mais refuse à son ancien camarade de Normale les vingt mille francs qu'il lui faudrait pour travailler en toute tranquillité d'esprit. Et Péguy s'use en courses, démarches etc., pour arriver à joindre les deux bouts de son budget, sans d'ailleurs y parvenir.

As-tu trouvé sur la table de nuit où je l'avais oublié le reçu de [illisible]. Si tu l'as ramassé il faudrait l'envoyer à Maman.

Je t'en supplie, mon petit rat, soigne-toi bien et ne me donne pas d'inquiétudes de ce côté... Je vais passer une journée toute tranquille. Je déjeune à la maison puis je vais faire quelques rangeages : on ne me demande mon enquête sur le sentiment paternel que pour le 15 décembre<sup>6</sup>.

Je t'aime tant.

J.

---

<sup>5</sup> Jean mentionne l'attitude désobligeante de Pierre Duchesne-Fournet (1880-1965) : « [II] eut recours à moi pour tenter une démarche auprès de son ancien camarade de Normale [Péguy], mon opulent voisin de campagne D., qui lui avait prêté 10.000 francs lorsqu'ils étaient encore tous deux libres-penseurs, et qui lui en réclamait le remboursement [...] ». (Voir *Éveils*, p. 212).

<sup>6</sup> Jean explique la genèse de cette enquête : « L'Union pour la Vérité avait remplacé l'Union pour l'Action morale, fondée quelque quinze ans plus tôt par Paul Desjardins et un groupe de ses amis. Le choc de l'affaire Dreyfus avait fait éclater cette association [...]. Une partie de ses membres était allée vers Maurras et l'Action française, tandis que les autres persévéraient dans la recherche des disciplines qui assurent l'honnête conduite de la pensée et de la discussion. Le titre de l'Union avait changé, les conciliabules de l'impasse Ronsin s'étaient transportés rue Visconti, toujours aussi ennemi de la publicité [...]. Une coopération inattendue s'était pourtant produite. Desjardins avait découvert Pierre Hamp [...]. Nous nous étions connus, bien des années plus tôt, à l'Université populaire de Belleville. Les discussions qu'avait provoquées mon *Heureux* qui comme Ulysse... nous donnèrent l'idée qu'il y avait peut-être dans l'analyse de certains sentiments, le moyen d'amorcer d'intéressants échanges de vues entre les membres de l'association. Je proposai donc d'introduire un débat sur le sentiment paternel. » Dans son œuvre critique *Jean Schlumberger : Problematik und Stil des Gesamtwerkes*, Johanna Dorothea Hosbach montre que la thématique de cette enquête est au cœur de l'écriture schlumbergienne et que l'article paraîtra, non pas pour le 15 décembre 1908, comme il est écrit dans la lettre, mais le 1<sup>er</sup> mai 1909 : « *Das Vater-Sohn-Problem hat Schlumberger so sehr beschäftigt, daß er es 1909* (Bulletin du 1<sup>er</sup> mai 1909 de l'Union pour la Vérité) *zum Thema einer Studie macht : Enquête sur les sentiments : l'instinct paternel.* » « Le problème de la relation entre un père et un fils occupe tellement Jean Schlumberger qu'il fait l'objet d'une étude en 1909. » (Voir aussi *Œuvres*, T. I., p. 131).

[Bois-Salair]

Mon amour adoré

Que tes lignes même courtes m'ont fait plaisir ce matin ! C'était une reprise de contact. J'avais bien mal à la tête hier soir et était bien affamée. Une bonne panade et des œufs m'ont réconfortée et je me suis couchée très tôt. J'ai en somme très bien dormi étant exténuée sauf des cauchemars : M<sup>me</sup> Mayrisch<sup>1</sup> s'installait à Paris : présentations aux familles qui la trouvent charmante. Le soir dans le journal lecture d'une découverte faite au n° tel de la rue telle, à l'étage habité par M<sup>me</sup> M. de trois enfants nouveau-nés tués et cachés dans les murs de l'appartement : les dits enfants peints à l'huile en couleurs fraîches.

Moi au désespoir, prenant refuge auprès de toi dans ton lit. On sonne : impossibilité d'allumer bougie, enfin tu y arrives : c'est un ami de Maurice. Tu passes dans la pièce à côté et tout d'un coup je vois entrer M<sup>me</sup> Mayrisch toute pâle et défaite, cherchant à m'expliquer. Je me réveille alors et te cherche dans le lit à côté : puis tout un moment incapable de me rendre compte où je suis et enfin me ressaisissant me rappelle que je suis dans ma chambre à Bois-Salair.

J'ai été bien contente de revenir par ici : Marthe, morne, sans M<sup>me</sup> Dunstan et surtout Maman reprise de ces mêmes accidents d'il y a deux ans, nécessitant pansements et soins Morisset, et peut-être la perspective de l'enlèvement de la matrice.

Enfin famille noire.

Encore aucune nouvelle des Théo.

Cette Maria !!! Je suis contente de ne pas la voir cet hiver. Cette femme qui veut donner l'impression de la vie et qui n'en a pas réellement en elle. Le type de femme qui cause pendant... et qui dissertera sur ses sensations qui n'auront été qu'intellectuelles !

Quelles formules nous rapportera-t-on de l'Italie ??? Que je suis méchante !

Je t'aime tant, mon homme à moi.

Ta Suze.

---

<sup>1</sup> Aline de Saint-Hubert (1874-1947), dite « Loup » pour les intimes, est l'épouse de l'industriel Émile Mayrisch (1862-1928). Elle n'entretiendra pas moins de quarante-trois ans de relation épistolaire avec André Gide et trente-neuf ans avec Jean Schlumberger. Mais Aline Mayrisch est avant tout une femme militante qui combatta les injustices de la vie à travers la présidence de la Croix-Rouge du Luxembourg, la création de la Ligue contre la Tuberculose, la Ligue Anticancéreuse, tout en y associant l'amour des lettres et des langues car elle sera aussi la traductrice allemande de Gide. Jean commencera sa relation épistolaire avec celle-ci vers 1907.

[Paris]

Mon petit. La soirée d'hier a plutôt amélioré la situation. Nous nous étions entendus Copeau et moi pour mener l'attaque assez vivement ; mais dès le premier instant nous avons trouvé un Montfort souple, prêt aux concessions et auquel il n'était pas possible de chercher chicane. D'ailleurs s'il y avait à la rupture le grand avantage que Gide se serait intéressé complètement et financièrement à une revue qui lui aurait entièrement plu, il y avait d'autre part l'ennui que j'aurais dû me charger de la direction ce qui est au commencement une très lourde charge.

Je vois bien que Montfort passe à l'heure actuelle toutes ses après-midi à la revue.

J'avais dîné avec Copeau, chez lui. Sa femme est encore pâlotte mais bien gentille. Il y avait là sa mère<sup>2</sup>, une vieille ordinaire et sa sœur plutôt vulgaire. On s'étonne de lui voir à lui cette tenue, issu de cette famille. Il a été d'une cordialité affectueuse qui m'a fait le plus grand plaisir. Je ne retrouve plus rien en moi de l'agacement que j'éprouvais par moment pendant notre voyage à Londres<sup>3</sup>.

J'ai vraiment à son égard un grand fond de sympathie et d'amitié disponible.

Je n'ai fait que des rangements hier toute la journée. Les livres sont à peu près en ordre, les lettres triées et le coffre à peinture rangé !! Il est plein de buches.

Je pars pour Auteuil où je vais rendre compte à André de la réunion d'hier soir.

Quelle bonne lettre tu m'as écrite mon amour que n'étais-je là pour te prendre dans mes bras après ton cauchemar.

Homme.

Bois-Salair

Mon homme aimé

Je n'aime pas quand tu es dans tes noirs et tout ce que tu me dis de la revue et du Prince<sup>1</sup> etc., me navre également et c'est toujours l'histoire de Perrette qui recommence : tu portes ta pièce à Trist[an] Bernard et tu crois déjà palper dans ta poche les quelques milliers de francs qu'elle doit te

---

<sup>1</sup> La date a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Il y avait donc Hélène Joséphine Armandine Verdier (mère de Copeau) et l'une de ses deux sœurs, Marguerite ou Magdeleine Copeau (1886-1972).

<sup>3</sup> Du 7 au 11 septembre 1908, le couple Schlumberger avait voyagé avec Copeau, Gide et Ghéon à Londres.

<sup>1</sup> Eugène Montfort.

rapporter et tu sens sur ta tête le poids de la petite couronne de lauriers : j'inscris sur un papier vert le prix de chacune de mes toiles et très sérieusement je pensais en mettant les choses au pire que je retirerais quatre ou cinq cents francs de mes zinnias : nous plantons des rosiers à Braffye et déjà nous voyons guirlandes et touffes toutes fleuries !

Cela vous donne presque envie de rire.

Quant à ce que tu me dis de Duchesne-F[ournet] cela ne fait qu'augmenter le peu de sympathie que j'ai pour ce garçon : franchement c'est une moule et la plus bête qu'il y ait : comment peut-il refuser vingt mille francs à Péguy !!!

Cette poste me confond : j'ai reçu seulement hier soir la chère lettre que tu as dû mettre mercredi en arrivant à Paris, tandis qu'hier matin, celle datée de jeudi m'arrivait très exactement. Cette lettre d'hier soir m'a fait un si grand bonheur : je peux t'avouer à présent que ces huit jours au V[al]-R[icher] m'avaient déçue : j'en étais tout attristée, cela ne répondait pas. Je ne pouvais pas me dire que quelque chose fût arrivé pour que tu tiennes moins à moi ; mais ce qui m'irritait sourdement c'était les recommandations de tes parents de ne pas te laisser seul à Paris comme s'ils s'imaginaient voir un refroidissement entre nous.

J'attends avec une grande impatience la lettre qui me donnera des nouvelles de la revue, ce que vous aurez décidé.

Je ne puis te dire encore si c'est mercredi ou jeudi que j'arriverai : en arrivant ici j'ai été consternée d'apprendre que les petits Pouss[ielgue] partaient mercredi : je ne pouvais partir ce jour-là : eux sont six et nous quatre. Mais mardi est trop tôt pour tout ce qu'il y a encore à faire. Heureusement une lettre de Betsy dont la cuisinière vient de se casser une côte parle de remettre le départ de ses enfants d'un ou deux jours. Elle écrira fermement la date ce soir à Maman ; donc lundi je serai fixée.

Aujourd'hui je vais à Mayenne avec Marthe. Ma gorge est presque tout à fait guérie. Sauf de la croûte je mange presque tout avec aisance, et ne sens que par instant et très vaguement un peu de mal au côté droit de la gorge ; c'est même presque imperceptible aujourd'hui.

Je me sentirai plutôt fatiguée et cela uniquement de ne pas avoir assez mangé et comme je me lève tard et me couche tôt je reprendrai vite mes forces.

Ce sont dix cerisiers, six poiriers, deux pruniers et un pommier que nous avons commandés. L'annonce ici des boules de buis ont fait un énorme plaisir.

Ô oui chéri je te garde, je te garde dans mes bras, tout contre moi ; j'ai plus besoin de toi que jamais !! – et je ne te laisserai pas partir.

Ta petite femme.

Suse.

[Paris]

Mon petit

Gide a beaucoup mieux pris que je ne le pensais l'absence de rupture avec Montfort. Il a dit que puisqu'il en était ainsi, il n'y avait qu'une chose à faire c'est de donner chacun le maximum d'effort possible. Il m'a dit qu'il avait trouvé très bonne ma chronique<sup>2</sup> et que justement c'était beaucoup plus révélateur d'en faire une sur un livre inintéressant que sur une œuvre qui vous tient à cœur. Mais de mes vers, *rien. Personne* ne m'en a dit *une syllabe*. Je ne sais pas du tout s'ils semblent sans intérêt<sup>3</sup>. À les relire imprimés je les ai trouvés bons mais peut-être d'une qualité excessivement contenue et discrète et qui ne frappera que lorsque j'aurai un grand ensemble de cette valeur. Souvent une œuvre trop juste d'équilibre, une œuvre toute de volonté mais où la volonté a su se rendre imperceptible, ressemble à une œuvre terne ou facile. Ce n'est que par la répétition et l'ensemble qu'elle prend tout à coup une autorité extraordinaire.

Eh oui, c'est Perrette. Heureusement d'ailleurs, et que nous nous ennuerions si nous ne savions pas l'être !

Madeleine Gide a été très confuse de ne pas t'avoir écrit pour ton exposition. Elle est devenue toute rouge et j'ai dû la rassurer tant elle semblait ennuyée.

Je t'ai fait envoyer hier un numéro de la revue. Tu le communiqueras à tes parents puisqu'ils le désirent. On a fait des services si abondants, qu'il ne reste plus de numéros à envoyer à tous ceux que j'avais indiqués à Montfort. Je le regrette car cela va retarder la rentrée des abonnements. J'ai dîné à la maison hier et je me suis mis à mon enquête sur le sentiment paternel<sup>4</sup>. Ça a marché. Trois pages dans ma soirée. Je voudrais me débarrasser de ce travail et de mon article sur Saint-Ouen sur-Iton<sup>5</sup> afin d'avoir la tête libre et de reprendre *Ulysse*.

Je vais déjeuner rue Pierre-Charron, après avoir été trouver Ducoté<sup>6</sup> pour lui dire qu'on en était à la conciliation et qu'il ne fallait pour rien au monde qu'il donne sa démission comme il en avait l'intention à cause des articles de M[arcel] Boulenger et de Bocquet. Il était en effet déplorable

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger. Papier bordé de noir.

<sup>2</sup> Sa chronique de la poésie, dans laquelle il présente *Le Valet de Cœur*, par Tristan Klingsor, *Les Sèves Originaires*, par Roger Frêne ainsi que *La Divinité Quotidienne*, par Pierre Fons, dans le premier numéro de *La N.R.F.*, pp. 70-74.

<sup>3</sup> Sur les vers intitulés « Sur les bords du Styx », qui accompagnent sa chronique de la poésie, pp. 34-37.

<sup>4</sup> Voir la lettre du 20 novembre 1908 écrite par Jean.

<sup>5</sup> Aucun article sur la commune de Saint-Ouen-sur-Iton n'a été publié par Jean Schlumberger.

<sup>6</sup> Édouard Ducoté n'a pas apprécié les deux articles de Boulenger et de Bocquet paru dans le 1<sup>er</sup> numéro de *La N.R.F.* du 15 novembre 1908. De plus, sa présence au sein du groupe pose problème à Eugène Montfort car celui-ci « craint l'identification de La NRF à L'Ermitage et une connotation vieillotte et élitiste ». (Voir Alban Cerisier, *op. cit.*, p. 91).



surtout dans un premier numéro d'exalter d'Annunzio et d'éreinter Mallarmé. Ensuite j'irai voir Bramson qui ne sait pas encore que je suis ici et enfin je rentrerai pour travailler.

J'embrasse tes chers, chers yeux.

Homme.

337- SUZANNE A JEAN

Dimanche [22 novembre 1908]<sup>1</sup>

Bois-Salair

Mon cher amour

J'ai été enfin contente de recevoir ce matin votre revue. Je n'y ai encore que mis le nez : mais elle m'est sympathique d'aspect. Je n'ai encore lu que tes vers, dont décidément je crois que je préfère le un et le trois quoique je me rende de plus en plus compte qu'en poésie je suis bouchée et peu sensible. Ta chronique aussi m'a fait plaisir à lire. Puis j'ai beaucoup aimé « Les maladies » de Ch[arles]-L[ouis] Philippe<sup>2</sup>. C'est tout ce que j'ai encore lu. Je serais si heureuse si vous pouviez la continuer et que tu n'aies pas à t'en charger complètement : cela te prendrait trop de temps et tu ne pourrais rien faire d'autre.

Je suis ennuyée de ne rien recevoir des Théo<sup>3</sup> : on ne voudrait pas les presser, et d'un autre côté ils ne pensent sans doute pas que nous aimerions à être fixés vers le milieu de la semaine prochaine à cause de nos mouvements.

Ma gorge est à présent tout à fait, tout à fait guérie : je mange de tout sans la moindre égratignure. Seulement j'ai un désagréable sentiment de vide : cela manque de meubles !... et ceux qu'on a enlevés étaient si bien capitonnés !

Il était bien utile je t'assure que je revienne. Toutes les affaires des enfants vont être bien en ordre et je n'aurai plus à y penser tout en ayant la satisfaction de me dire que tout est bien rangé.

Il fait un temps triste et tempétueux aujourd'hui : mais encore si joli hier. C'est la lumière qui est particulière ici : souvent une lumière de Toscane, fine, légère, toute blonde et où les feuillages et silhouettes des arbres ont quelque chose de plus nerveux qu'en Normandie.

Hier en allant à Mayenne, j'ai eu de nouveau cette impression très forte et malgré un pâle, pâle soleil ; il y avait de la lumière, et les ors, les roux, les bruns, les verts, les mauves semblaient en matières précieuses.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après celle de Jean du 22 novembre 1908. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Charles-Louis Philippe, « Sur les maladies », dans le 1<sup>er</sup> numéro de *La N.R.F.*, pp. 14-20.

<sup>3</sup> Suzanne aimerait savoir s'ils vont pouvoir aller rendre visite à la famille Sueur à Mandelieu, mais Théo sera trop fatigué pour les accueillir.

Un beau mois de novembre je voudrais rester ici à peindre.

Je t'aime tant, mon amour !

Ta Suse.

Qu'as-tu fait de toutes mes croûtes<sup>4</sup> ?

J'espère que tu en auras brûlé une partie. Tu as le livre d'ordonnances, je crois : veux-tu s'il te plaît copier le liniment<sup>5</sup> à frotter Sabine quand elle tousse. Tu verras il y a plusieurs choses, de la Térébenth[ine]<sup>6</sup>, du gaïacol<sup>7</sup> etc.

Une fois copiée, mets-la sous enveloppe ; l'adresse de M<sup>me</sup> G. Hoffet : 3 quai S<sup>t</sup> Clair Lyon. Ta prose est inutile comme accompagnement.

338- SUZANNE A JEAN

Lundi 23 nov[embre] 1908<sup>1</sup>

[Bois-Salair]

Mon amour, me voici dans un embarras profond. Yvonne. Théo m'écrit qu'elle a peur que notre visite ne soit encore trop une fatigue pour Théo et que c'est plus raisonnable d'attendre encore. Donc pas de Mandelieu. Maintenant reste à savoir si Guebwiller se placera avant ou après Zuoz. Si c'est après, cela m'ennuierait que les enfants passent quatre jours à Paris ce qui serait le cas en arrivant mercredi avec eux et s'ils allaient directement à Zuoz, car dimanche soir est le 29. En arrivant jeudi ils n'auraient que trois jours à Paris : c'est tout ce qui est nécessaire et même trop, car ils me mettront tout en désordre rue d'Assas.

Je prépare tout comme pour partir mercredi, mais je voudrais que tu me télégraphies dès le reçu de ma lettre si je peux partir jeudi : les petits Pouss[ielgue] ne partant que samedi, je puis partir quand je veux.

Avec trois jours j'arriverai à les tenir suffisamment hors de la maison pour qu'ils n'aillent pas me farfouiller dans leurs vieux jouets et livres que j'ai tout rangés en juillet dernier et que je ne veux pas avoir à remettre encore une fois en ordre. Il leur suffit de si peu de temps pour remettre les armoires dans l'état d'écuries d'Augias !!

Maintenant si Guebwiller se place avant, il faudrait que j'arrive mercredi, car j'ai à faire avec les enfants pour deux jours à Paris. Tu vois si mon embarras est extrême : donc vite une dépêche.

---

<sup>4</sup> Suzanne parle de ses peintures.

<sup>5</sup> Le liniment oléo-calcaire est un produit naturel qui peut soigner la toux.

<sup>6</sup> La térébenthine est une oléorésine qui permet de stimuler les défenses immunitaires.

<sup>7</sup> Le gaïacol est un anti-inflammatoire et analgésique.

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

Madeleine Gide est donc à Paris ? Aura-t-elle reçu ma lettre envoyée du Val-R[icher] ?

Bonnes nouvelles de Théo : quelques crachats rouges, mais température 37 maximum et un sentiment de mieux qu'il n'avait pas éprouvé encore à Mandelieu cette année.

On va enlever les végétations à Jacqueline. Suit un dithyrambe sur cette jeune personne, son intelligence, sa raison, son ardeur à apprendre etc., etc., puis Yvonne continue « Et pendant ce temps Jean, votre chéri, s'*ennouie*<sup>2</sup> et suce son pouce plus que jamais, répète tous les mots sales qu'il connaît, enfile des histoires qui n'ont ni queue ni tête, griffe sa sœur et crache partout ».

Cela me réjouit tant que je vais répondre de suite à Yvonne que ce portrait loin de diminuer mon affection pour ce gosse me fait l'aimer davantage : elle va être indignée !

Je regrette Mandelieu, ce petit changement me disait beaucoup.

Si tu n'étais à Paris, je n'aurais guère envie d'y arriver.

Hier je suis restée entre 3 et 5 à regarder par la fenêtre, à me rincer l'œil tant les passages d'un ton à l'autre étaient fins et nuancés. J'en arrivais à la même exaltation voluptueuse que me donne certain Chopin. J'en étais tout excitée encore le soir et j'en sentais mes yeux qui dansaient. Les gens du dîner dominical ont dû me trouver l'air bien gai pour une veuve et ne [se] seraient pas doutés que c'était d'avoir regardé l'aspect du bois sous une pluie fine et de m'être plongée ensuite dans un bain à 42° où j'imaginai la présence de mon homme.

C'est ennuyeux qu'il n'y ait plus de numéros spécimen de la revue. Voici la liste envoyée par Marie Diemer.

Elle avait lu dans *Le Figaro* un éloge de la revue<sup>3</sup> : est-ce l'un de vous qui l'avez fait mettre ?

Elle a reçu un numéro spécimen.

Mon amour de petit homme, je voudrais être à Paris et ne pas y être... Je ne sais vraiment plus ce que je veux – peut-être t'embrasser... et même de cela en suis-je bien sûre ?

Malgré tout je sens au fond de moi-même un grand pessimisme, depuis l'an dernier : l'année dernière j'avais l'âcre volupté de sentir en moi une acceptation volontaire, mais peu à peu elle dégénère en acceptation presque indifférente et résignée laquelle, si elle s'accroît et s'applique à tout ce qui pourrait arriver, serait la mort de tout ce que je rêvais, la débâcle complète. J'aime encore mieux la souffrance aiguë, que cette tristesse vague, ce pessimisme qui s'accroche à tout en moi, qui me fait douter de toi, de moi, de tous les sentiments, de toutes les réussites, et même quelquefois de

---

<sup>2</sup> Sic.

<sup>3</sup> « Une nouvelle revue s'est fondée, que salueront avec infiniment de sympathie tous ceux qui aiment l'indépendance et la jeunesse. Elle s'appelle la Nouvelle Revue française, et elle a groupé une collaboration qui représente assez exactement, et avec un réel éclectisme l'élite de la nouvelle génération littéraire. Le premier numéro est tout à fait brillant et fait bien présager l'avenir. » (Voir l'article d'André Beaunier, « Les Revues », dans le *Figaro : journal non politique*, [en ligne], 1908/11/20, n° 325, page consultée le 20 novembre 2017, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k288280w/f5.item>, p. 5).

la longévité et de la force de mon amour pour toi. Voilà je te dis des choses dures : mais un de mes pessimismes est d'être amèrement certaine qu'aucun être humain ne peut être parfaitement franc vis-à-vis l'un de l'autre quand on s'aperçoit que soi-même on l'est si peu et si difficilement. Alors on renonce à lutter et c'est la résignation, la vieillesse, le manque de vie et une grande pitié vis-à-vis de tout enfant et être jeune.

Ta pauvre petite femme.

Suse.

339- JEAN A SUZANNE [1]

[Mardi] 24 nov[embre 19]08<sup>1</sup>

[Paris]

Un mot seulement. Je viens de faire le brouillon d'une longue lettre d'abattage à Montfort. Je casse tout et prends la direction de la revue<sup>2</sup>.

Cet animal n'a-t-il pas eu le front de me dire hier qu'il ne croyait pas à la vitalité de la revue, qu'il se réservait et n'osait encore demander d'abonnements autour de lui.

J'ai trouvé cela révoltant, moi qui ne cesse de me compromettre. Nous sommes tous fort montés. Je vais porter tout à l'heure ma lettre à Gide et si Montfort ne nous lâche pas la revue c'est nous qui nous en allons c'est-à-dire Gide, Drouin, Ruyters, Ducoté, Copeau et moi. Et dans un an Gide nous donne la galette pour faire une revue propre<sup>3</sup>.

Pas de lettre ce matin ! Je ne sais toujours pas quand tu rentres. Toute mon après-midi d'hier s'est passée en pourparlers avec les uns et les autres.

Ghéon est arrivé le soir, nous avons dîné ensemble. Il nous a lu une nouvelle médiocre. Je l'ai reconduit à la gare aussi innocent qu'il était venu.

Il faut que je parte.

Ton drôle d'homme<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Il existe deux lettres datées du 24 novembre 1908 écrites par Jean. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger. Papier bordé de noir.

<sup>2</sup> La veille, le lundi 23 novembre 1908, Jean a dîné avec Henri Ghéon, puis il a vu Eugène Montfort, avec lequel il s'est promené sur les Boulevards. Cette soirée marquera définitivement la rupture entre Montfort et le reste du groupe : « *Schlumberger est envoyé en émissaire, sous prétexte qu'il est celui du groupe qui connaît le mieux l'ennemi. [...] Montfort n'entend pas être le directeur de la revue de Gide ; il a en outre des doutes sur la viabilité de l'entreprise, n'ayant reçu que trois des huit mandats qu'on lui avait promis pour la mise de fonds initiale (c'est-à-dire à peine de quoi payer les frais d'impression du premier numéro) : jamais les listes d'abonnés d'Antée et de L'Ermitage ne lui auraient été transmises [...] Le 28 novembre, Ruyters peut annoncer à Copeau que Montfort a stoppé l'impression du deuxième numéro et a décidé de lui-même de partir.* » (Voir Alban Cerisier, *op. cit.*, p. 108).

<sup>3</sup> Même si « *La Nouvelle Revue Française [...] est aussitôt morte que née* », comme l'écrivait André Gide à Paul Claudel, cela n'empêchera pas, dès le lundi 7 décembre 1908 de discuter, galerie Georges Petit, du nouveau départ de la revue. Le groupe n'attendra pas un an comme Jean l'écrit.

<sup>4</sup> Jean joint à sa lettre une copie des comptes.

[Paris]

Je ne peux pas supporter une lettre comme celle d'aujourd'hui. Reviens tout de suite ou c'est moi qui plante tout là pour venir te rejoindre. Reviens demain ! Mon pauvre petit, c'est qu'il y a trop longtemps que nous sommes séparés. Je ne me plains pas de l'amertume de ce que tu dis ; je la préfère à ton silence. Mais je ne peux pas admettre... « La mort de tout ce que tu rêvais... » Mon pauvre pauvre amour, comment peux-tu dire cela ! Je ne suis donc *plus rien* parce que j'ai le malheur d'avoir un vice de nature. Et quand justement moi je sens que rien n'a de consistance et de poids en dehors de mon amour pour toi, en dehors de la vie à nous deux ! Je viens de trouver ta lettre. J'en suis si bouleversé que je ne parviens pas à mettre deux idées ensemble. Reviens tout de suite. Je vaudrais quelque chose. Ne dis pas que tu doutes de la longévité de ton amour alors que le mien est dans une telle angoisse. Comment peux-tu croire que jamais j'accepterais ce pessimisme en toi. Tu as écrit tout cela dans un moment de noir, toi si chérie, si pleine de richesses et si gosse ! Demain soir tu seras blottie dans mes bras et déjà tu t'effrayeras moins. Je sais bien quelle blessure je t'ai faite mais je sais aussi qu'il n'y a *rien* à quoi je ne sois prêt pour la guérir ou l'empêcher de trop te faire souffrir.

Mon unique, unique, unique amour.

J.

Je cours à la poste pour envoyer le télégramme.

Bois-Salair

Mon amour, je t'écris toujours en attendant ta dépêche.

J'espère que ma lettre sera bien arrivée ce matin. Ce brave petit Marco est tout marié à l'idée que nous pourrions ne pas aller les deux les conduire : il a fait tout un calcul pour savoir si avec tout l'argent qu'il a il ne pourrait pas payer le voyage de l'un de nous.

J'ai reçu ce matin une lettre de tante Jeanne qui a l'air de nous attendre avec plaisir.

J'ai retrouvé le calepin des ordonnances. À quatre heures j'irai faire mes visites d'adieu. Je suis tellement plongée dans le rangement du trousseau de Mon[ique] et Marco que je ne sais plus quoi te dire. J'ai au moins la satisfaction de les voir bien équipés et n'emportant que des affaires en bon état.

---

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

Décidément Ellen<sup>2</sup> est gentille et a été une grande aide pour ces arrangements. Elle comprend ce qu'on lui explique à demi-mots et le fait avec intelligence.

J'ai écrit aussi un tas de lettres : je sens mes affaires en ordre et cela me repose l'esprit.

C'est bien ennuyeux : voilà qu'il est deux heures passées et, toujours pas de dépêche de toi.

Voici 4 h et encore rien.

Adieu, mon amour, sera-ce demain ou jeudi<sup>3</sup>.

---

<sup>2</sup> Une nouvelle gouvernante.

<sup>3</sup> Lettre non signée. La correspondance s'interrompt du 24 novembre 1908 au 20 mai 1909. Suzanne rejoindra Jean à Paris le 25 novembre 1908. Ils y resteront jusqu'en avril 1909. Vers le 20 mai 1909, Jean partira pour Braffy alors que Suzanne sera à La Baule.

## 1909

342- SUZANNE A JEAN

Vendredi [21 mai 19]09<sup>1</sup>

Escoublac – La Baule  
Loire inférieure

Mon amour aimé, tu vois que je suis arrivée à bon port malgré mes émotions. Toute seule jusqu'au Mans. Du Mans à Angers une cabaretière à nœuds bleu pâle dans les cheveux eût été trop loquace si un sommeil profond n'était venu heureusement l'accabler.

À Angers j'ai retrouvé les petits Hoffet<sup>2</sup> qui étaient dans un wagon direct de Lyon à Nantes. C'est moi qui ai dû changer à Angers. À Nantes je les ai fait changer de train et fait déjeuner et nous sommes enfin arrivés ici sans encombre. Les nouvelles de Georges sont heureusement plus rassurantes : le jour du départ des enfants la fièvre a baissé considérablement.

Yvonne [Ferrand] est restée à Lyon, paraît-il, chez Alice jusqu'à ce que Georges puisse partir.

Le paysage vers Angers, Nantes et S<sup>t</sup> Nazaire me faisait beaucoup augurer du séjour ici. Mais hélas quelle déception.

La plage est genre Villers<sup>3</sup> moins les falaises et l'agrément des flaques d'eau et de la pêche à marée basse – moins aussi les coquillages : derrière la rangée de villas sont d'autres villas dont le Bel-Horizon<sup>4</sup> bâties parmi de mesquines dunes de sable plantées de pins rabougris sans caractère à la faible imitation d'Arcachon. Pas un rocher et rien. J'ai peu à peindre, pas même un petit port de rien du tout.

La seule chose qui me console un peu c'est que je suis vraiment utile : les bonnes seraient affolées. C'est moi qui dois tout décider, commander les repas, choisir les chambres, louer des lits, faire l'inventaire. Et tout cela avec un service hybride, d'autres habitudes que les miennes et une cuisinière sans aucune idée ni expérience pour les menus, les prix et les achats. Combien je pleure ma Mina. Vraiment je ne te conseille plus de venir ici, il n'y aurait rien pour toi... ou presque rien.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Suzanne se rend à La Baule pour pouvoir garder ses neveux : Hervé, Geneviève, Pierre, Violette et Jacques Hoffet, les enfants d'Alice et Georges Hoffet. En effet, son beau-frère souffre d'une congestion pulmonaire, ce qui obligera Suzanne à rester jusqu'au 11 juin 1909. Sa sœur, Alice, reste auprès de son mari à Lyon. Dans sa lettre du samedi 22 mai 1909, Jean écrit de Braffy à André Gide les dernières nouvelles : « *Il fait un temps incomparable et notre séjour eût été parfait sans les plus fâcheux contretemps. Ma femme vient d'être forcée de partir pour La Baule où elle a été installer cinq de ses neveux dont les parents sont gravement malades.* » (Voir leur *Correspondance*, p. 203).

<sup>3</sup> Du 15 juin 1903 au 11 juillet 1903 (dernière lettre provenant de Villers), Suzanne avait passé des vacances au cœur du Calvados à Villers.

<sup>4</sup> « Bel-Horizon » est la villa dans laquelle elle va vivre avec les petits Hoffet.

J'ai été assaillie à mon arrivée par une foule de garçons, bouchers, épiciers, jardiniers dont quelques-uns fort gentils.

Voilà tout.

Je t'écris sur la plage en gardant les enfants pendant qu'Edie<sup>5</sup> déballe.

Je t'embrasse, tristement et passionnément.

Ton S.

Ah ! Que tout est laid à habiter après Braffye et vous donne le spleen.

343- SUZANNE A JEAN

Samedi [22 mai 1909]<sup>1</sup>

[La Baule]

Mon cher amour, je vais me mettre à excursionner autour, sans cela je mourrai d'ennui dans cette baie sans toi avec la seule pensée obsédante des menus et des courses de ménage.

Demain matin je sauterai dans un train pour le Croisic<sup>2</sup> qui m'a l'air d'un port. J'emporterai ma boîte de pochade. Puis ainsi je ferai la côte à gauche et à droite. Peut-être même irai-je à Saint-Nazaire. Depuis que j'ai un peu d'espoir de sortir d'ici je me raccommode avec l'endroit qui est un endroit idéal pour les enfants comme sécurité et à cause des pins, très sain. Peut-être finirai-je par trouver dans les dunes quelque endroit propice pour la peinture. Mais que j'aimerais mieux être avec toi et ces excursions je les ferai plutôt comme un devoir pour avoir vu le pays aux alentours. C'est trop bête d'être en Bretagne et de rester assise à la villa ou sur une plage qui a si peu de caractère.

Je t'écris à la maison attendant la personne qui doit venir faire l'inventaire, opération dont je meurs d'ennui par avance. Certainement c'est une plage peu chère ; pour 400 francs, les Hoffet ont une villa trois fois grande comme la nôtre, « Les Algues » à Houlgate, autrement montée, plus grande qu'il ne la leur faut, avec gaz, placards, cabinets de toilette partout.

La seule chose qui m'empêche de me démoraliser ce sont les lettres d'Alice si contente de me savoir ici et si fatiguée de ses tourments, et la réelle utilité qu'il y a que tout soit bien arrangé pour les enfants. Ceux-ci sont d'ailleurs très sages et très confiants et gentils avec moi et semblent tout heureux de m'avoir.

Je n'ose appesantir trop ma pensée sur toi car je n'aurais plus de patience.

J'ai dormi onze heures cette nuit. J'avais à peine dormi la nuit dernière.

---

<sup>5</sup> Un domestique.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée.

<sup>2</sup> Le Croisic est une presqu'île qui contient un port entre deux rivières : la Loire et la Vilaine.



Un tout petit peu entre Mézidon et le Mans et hier ce fut une journée d'organisation très fatigante : trois fois j'avais été en ville faire des courses et me rendre compte des prix de la nourriture.

Tu sais que je suis bonne à pas grand-chose sans toi.

Je t'embrasse partout.

Ta Suze.

Pour l'adresse c'est mieux d'ajouter par Saint-Nazaire. Viens de recevoir ta délicieuse carte cela me retrempe : mais 500 frs de meubles m'inquiète... c'est la ruine !!

T'adore.

Ton S à la capucine brune.

344- SUZANNE A JEAN [1]

Dimanche [23 mai 1909]<sup>1</sup>

[La Baule]

Mon cher petit homme adoré

Il faisait gris et froid ce matin et je ne suis pas allée au Croisic. Je pense y aller demain matin. J'irai aussi un jour à Guérande qui m'a l'air d'une vieille ville fortifiée d'après les cartes postales et il faut dix minutes en chemin de fer d'ici.

Je voudrais qu'il fasse plus chaud : j'en profiterais pour prendre des bains et finir d'apprendre à nager. Il n'y a pas un chat de sorte que si le temps se faisait plus chaud on pourrait passer toute sa journée en peignoir sur le sable, surtout en allant vers la gauche où il n'y a plus d'habitations. Le temps a d'ailleurs l'air meilleur depuis midi. En tous cas si tu viens, apporte mon costume de bain et le tien si tu veux. Ils sont dans l'armoire à étoffe du salon de Braffye.

Ah ! Braffye ! J'ai des revenez-y terribles parfois : que deviennent les belles branches de roses de la haie ? A-t-on détruit les chenilles et pucerons ? Mes pêchers sont-ils soignés ?

Je pense que demain le petit jardin va commencer à se rapprocher.

Auras-tu été chez Lenormand<sup>2</sup> à Caen ? Oudin<sup>3</sup> sera-t-il venu ? Comment vont les deux petites ?

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Il existe deux lettres datées du 23 mai 1909 écrites par Suzanne.

<sup>2</sup> « M. Lenormand, de Caen » est un horticulteur marchand dont la spécialité est « la production des graines de fleurs d'automne ». (Voir *Mémoires de la Société d'agriculture, d'industrie, des sciences et des arts de l'arrondissement de Falaise, remplissant les fonctions de comice agricole*, [en ligne], 1890, page consultée le 10 août 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5487243s/f75.item>, p. 73).

<sup>3</sup> Il pourrait s'agir du jardinier Jean-Charles Oudin âgé de 76 ans. (Voir *Mémoires de la Société d'agriculture, d'industrie, des sciences et des arts de l'arrondissement de Falaise, remplissant les fonctions de comice agricole*. [En ligne], 1907, page consultée le 10 août 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5734539b/f36.image>, p. 34).

Je me sens si loin de toi et je me tâte pour sentir si je dors ou non.

Vois aussi à Paris par quelle voie il faut rentrer à Paris : Nantes - Le Mans me semble plus long que Nantes - Tours - Paris. C'est à voir si ce [n'est] pas plus cher.

Je ne reçois les lettres ici qu'à 3 ou 5 h. Donc je n'ai encore aujourd'hui de nouvelles de personne. Dois-je commencer à devenir nerveuse ??...

Comment vont tes entrailles ??

Je t'aime tant, tant, tant.

Il me vient au bout de la langue le goût d'une onctueuse chose.

Ta Suze

345- SUZANNE A JEAN [2]

Dimanche 3 h [23 mai 1909]<sup>1</sup>

La Baule

Je viens de recevoir tout un énorme courrier, ta bonne chère, exquise longue lettre, avec celles de Liancourt, les trois d'Yvonne du 15, 16 et 18 mai et une de Maman du 17 !!

C'est une congestion pulmonaire qui s'est déclarée chez Georges dimanche dernier<sup>2</sup>. Il a été évidemment très mal car la maladie s'attaquait à un homme surmené et qui traînait une grippe depuis la maladie de Violette<sup>3</sup>.

Ta famille est incroyable !! Je te garde toutes les lettres d'Yvonne, d'Alice, de Maman pour te montrer quel poids je leur ai enlevé en leur offrant de venir ici. Les enfants fatiguaient Alice, Violette ne mangeait plus et le docteur était pressé de la voir changer d'air. Et je me sens d'une telle utilité ici pour diriger tout et les enfants sont si contents de m'avoir, et cela donne à Alice et à Georges une telle tranquillité d'esprit qu'il faudrait être un monstre d'égoïsme pour regretter quoique ce soit : seulement ce n'est en effet pas dans le cadre bonnes œuvres et c'est peut-être même pour cela que je trouve cela plus excitant !

Tes acquisitions me mettent l'eau à la bouche : que je me réjouis de voir tout cela et quelle chance que cela se soit trouvé un vendredi !

Je t'embrasse tant et tant de fois, mon homme délicieux.

Depuis que ta lettre est arrivée le ciel est redevenu tout bleu et mon esprit tout léger.

Ta Suse.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Le lieu et l'année ont été ajoutés par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Suzanne savait que son beau-frère était souffrant mais elle ne savait pas encore de quoi. Ainsi, à cause du retard de la poste, elle n'apprendra qu'une semaine plus tard, après son arrivée à La Baule, que Gorges Hoffet est atteint d'une congestion pulmonaire.

<sup>3</sup> Violette Hoffet a failli succomber à une péritonite vers la fin mars 1909.

[La Baule]

Mon trésor d'homme ; hier j'étais presque joyeuse et j'avais des scrupules de l'être sans toi : le ciel était redevenu tout bleu, tout bleu. Alors après le goûter je suis partie, j'ai longé toute la plage et suis arrivée enfin à un tout petit port, mais enfin un port avec des barques de pêche : une rivière formant le petit port. Il faisait beau, beau et j'écoutais le bruit de la mer dont j'avais senti la nostalgie deux ou trois jours auparavant à Braffye.

Je m'étais arrêtée pour regarder cinq marins qui se battaient l'autre côté de la rive, tellement au bord de l'eau que je m'attendais à les y voir tomber. À ce moment un individu du pays a engagé la conversation avec moi : « Ah ces Bretons, ils se battent toujours ; c'est-à-dire ces Bretons, moi aussi je suis breton, mais je suis d'ici tandis qu'eux sont d'Auray : c'est leurs bateaux qui sont mouillés à l'entrée du port. Ah ! Ils ne vous diront rien ni à moi, c'est toujours entr'eux qu'ils se battent. Seulement faut pas s'en mêler. Au Croisic où ils sont bien plus nombreux, quand le gendarme les voit se battre à un bout de la rue, il s'en va à l'autre. Un brigadier qui a voulu s'en mêler a été abîmé pour un mois. »

Il fait merveilleux aujourd'hui si cela continue demain je prendrai un bain dans la mer : je voudrais finir d'apprendre à nager et si tu venais nous pourrions faire des concours natatoires. Décidément je me raccommode avec l'endroit et l'odeur de tous ces pins au soleil est délicieuse.

Je ne puis seulement encore travailler, mon esprit est tout chaotique encore par ces changements brusques et tant que je n'aurai pas satisfait mon désir de voir les alentours dans certain rayon à la ronde je ne pourrai me fixer sur rien.

Ce matin je n'ai pu encore aller au Croisic : il fallait que j'attende la blanchisseuse et il fallait aller en ville choisir le beurre de table, et m'occuper d'une nouvelle location de villa pour juillet, les Hoffet ne pouvant probablement garder celle-ci.

Comme je suis ici pour m'occuper des enfants je fais passer mon agrément après le leur. D'ailleurs mes heures libres ne sont pas si nombreuses ; jusqu'à présent une partie de la matinée se passait en course et ma correspondance est très lourde avec une lettre quotidienne à toi et à Alice, une presque quotidienne à Maman, des cartes postales en plus.

J'en ai tous les jours pour deux à trois heures de temps pris.

Hier j'ai dû aider à soigner de terribles coups de soleil : les enfants ont la peau si fine que c'est chaque saison de mer la même chose. Hier soir le petit Jacques pleurait tant que j'ai dû prendre

---

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

Violette chez moi dans mon lit pour la nuit. Le lit est un immense lit où nous aurions dormi parfaitement si Violette dormait tranquille : mais ce n'a été que tortillements, gémissements, et dès que je commençais à m'assoupir un vigoureux coup de pied me rappelait à la réalité de la vie.

Je pense aujourd'hui à Toutain<sup>2</sup> qui arrange le jardin. Je voudrais bien pouvoir voir de quoi cela aura l'air.

Je t'aime mon amour et t'embrasse partout.

Ta Suse.

N'oublie pas d'apporter costume de bain et bonnet rouge (mouchoir caoutchouté) si tu viens.

J'ai envie d'être de nouveau triste : le courrier de 3 h qui m'a apporté ta lettre hier vient de passer et rien de toi. J'en suis toute de mauvaise humeur et la vie me semble de nouveau affreuse.

347- SUZANNE A JEAN

[Mardi] 25 mai [1909]

La Baule<sup>1</sup>

Mon trésor d'homme, j'espère que la poste m'apportera deux lettres de toi aujourd'hui, car je n'en ai pas eu hier.

Je ne t'écrirai pas une longue lettre aujourd'hui car il me faut aller visiter des villas, une dépêche des Hoffet me disant qu'ils ne peuvent garder « Bel-Horizon » pour lequel on leur demande neuf cents francs en juillet. D'ailleurs c'est inutilement grand pour eux et comme maison et comme jardin. J'espère pouvoir leur trouver pour six cents, prix qu'ils ne veulent pas dépasser, quelque chose d'aussi bien et moins considérable. Mais ce sont là de grosses décisions à prendre pour une pauvre petite femme comme moi !!

Mon bain est renforcé au fond de mon cœur : le vent s'est élevé et il fait gris et plus froid qu'hier au lieu de plus chaud. Je n'ai non plus été au Croisic ce matin.

Je crois que je me monte le bourrichon de temps en temps et me vois partant en guerre, mais le moment venu un tel ennui me prend à faire ces excursions toute seule que je recule toujours sous un prétexte ou un autre. Cet après-midi après goûter, tous les pieds étant encore invalides je les emmène à âne dans la forêt.

Ah ! Mon pauvre amour : je rentre éreintée d'une tournée de chalets, la tête en compote et il faut que j'écrive vite à Alice avant 4 heures et quart. Ta lettre sera donc fort écourtée, je t'écrirai plus demain.

---

<sup>2</sup> Souvenons-nous, dans sa lettre du 8 novembre 1908, Suzanne avait peur que Jean se retrouve sans jardinier, car celui du Val-Richer, Toutain, n'avait pas été prévenu à temps. Jean écrit le samedi 22 mai 1909 à Gide : « *Je travaille fort mal. L'ouvrier sur lequel je comptais fait défaut. Impossible en ce pays dépeuplé d'en dénicher un autre. Me voilà forcé de beaucoup jardiner et je suis dans un bienheureux abrutissement.* » (Voir leur *Correspondance*, p. 202).

<sup>1</sup> Le lieu a été ajouté au stylo par Jean Schlumberger. Papier bordé de noir.

Heureusement en rentrant j'ai trouvé tes deux chères bonnes lettres et une de Maurice qui dit bien que Marco lui a semblé beaucoup moins gai qu'à Zuoz.

Je suis submergée par la correspondance, toutes mes facultés s'y écoulent.

Une lettre de Marthe également tout à l'heure qui me demande une réponse immédiate.

Je t'embrasse de toute ma tendresse ; je t'enveloppe de tout mon amour.

Ta Suse.

Et c'est demain ta fête !! Ta première fête<sup>2</sup> sans moi et cette pauvre lettre pour te fêter : demain ce sera une très longue que<sup>3</sup>

348- SUZANNE A JEAN

[Jeudi] 3 juin [1909]

[La Baule]

Mon amour aimé, délices de mon âme, je suis rentrée villa « Bel-Horizon » avec une migraine violente : était-ce le temps orageux, le chagrin de ton départ, la fatigue ou le vin, je ne sais ; mais j'ai dû me coucher sans dîner et après avoir soulagé mon cœur plusieurs fois dans ma cuvette. Heureusement j'ai bien dormi et ne me sens qu'un peu vaseuse ce matin et la tête affaiblie.

Et toi, j'espère que tu n'auras pas été trop fatigué.

Il pleut aujourd'hui et le temps se rafraîchit.

Cette fois-ci j'ai tellement savouré ta présence, je t'ai eu tellement à moi toute seule sans l'énervement des interruptions possibles que je ne puis presque pas même être triste aujourd'hui, je suis encore trop pleine de toi !

Et puis je pense à la joie que tu vas faire à notre petit Marco<sup>1</sup> aujourd'hui et cela me fait plaisir.

Tâche pourtant d'aller aux représentations russes<sup>2</sup> : c'est un spectacle dont nous nous réjouissons, au moins que toi, tu n'en sois pas privé même dusses-tu y mettre trente francs.

Je t'écrirai plus longuement demain, aujourd'hui tu es encore trop près, trop au-dedans de moi pour que je puisse extérioriser mon amour pour toi.

Ta Suse.

---

<sup>2</sup> Jean Schlumberger fêtera ses 32 ans sans Suzanne.

<sup>3</sup> Lettre incomplète. Jean va rejoindre Suzanne à La Baule avant de repartir dès le 2 juin pour Paris.

<sup>1</sup> Comme il est écrit dans la lettre du mardi 25 mai 1909, Maurice Schlumberger a envoyé une lettre à Suzanne pour la prévenir qu'il n'avait pas trouvé Marc en grande forme. De ce fait, Jean va aller voir son fils à l'École de l'Ile de France au château de Liancourt.

<sup>2</sup> Il s'agit des premières représentations de la compagnie des Ballets russes créée par Serge Diaghilev (1872-1929) en 1907, qui se dérouleront au Théâtre du Châtelet.

[La Baule]

Mon homme aimé, j'ai reçu ta bonne lettre de Liancourt à midi et je l'ai lue et relue comme tu le penses, et à présent Marco ne m'apparaît presque plus à l'état de point noir.

Que te dire de ma journée d'hier : elle fut assez morne la secousse de la migraine m'ayant abêtie. J'écrivais pourtant six lettres et après le goûter je commençais une étude de Pierrot à contre-jour sur la plage. Cette nuit assez agitée ayant pris du café qu'on avait continué à me faire, j'ai été prête tard. Par la fenêtre de mon cabinet de toilette, en costume sommaire j'ai choisi, marchandé, et assisté au dépècement d'une grosse raie et d'un merlu, une vieille bonne femme opérant au milieu des cinq petits Hoffet, des quatre bonnes fort excitées par ce dépeçage.

Il fait plus froid ce matin et il a encore plu. Le soleil brille à présent mais à travers de gros nuages.

Que je suis contente d'entendre la baronne<sup>1</sup> jugée sévèrement. Non seulement elle me dégoûte par l'épaisseur de son esprit mais aussi par son genre « bonnes œuvres ».

Quand paraît le roman de Gide<sup>2</sup> ??

Je te découpe dans *Le Temps* le feuilleton de Lalo sur *Ivan le Terrible*<sup>3</sup> et un entrefilet sur les Essayeurs<sup>4</sup>.

Je ne sais pas si je serai moins idiote demain et pourrai mieux t'écrire. Je commence à croire que toute ma substance grise est partie, tu sais comment.

Pardon pour cette pauvre lettre. Je t'aime encore, pourtant.

Ta Suze.

---

<sup>1</sup> Personne non identifiée.

<sup>2</sup> Le 12 juin 1909 sera achevée l'impression de *La Porte étroite*. Le roman sera édité au *Mercure de France*, à Paris, en 1909.

<sup>3</sup> Voir Pierre Lalo, « Feuilleton du *Temps* du 1<sup>er</sup> juin 1909 : La Musique ; Au Châtelet : la *Pskovitaine* (Ivan le Terrible) ». *Le Temps* [en ligne]. N° 17506 (1909/06/01), page consultée le 2 novembre 2017. <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2397574/f3.item>, p. 3).

<sup>4</sup> « *Les Essayeurs donneront leur prochain spectacle les 27 et 28 mai au Théâtre des Arts. Il se composera des pièces suivantes : Aimée, un acte de M. Jehan Bouvelet, et l'Eclipse, trois actes de M. Jacques Nayral.* » « Théâtres ». (Voir *Le Temps* [en ligne]. N° 17489 (1909/05/15), page consultée le 2 novembre 2017. <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2397404/f3.item>, p. 3).

[La Baule]

Mon homme aimé, grande excitation ce matin : en arrivant sur la plage vers dix heures pour tâter mon envie de bain, la mer était tout à fait basse et je vois un homme du pays avec un filet pêchant dans la mer : je crie aux enfants : « Vite les filets, si vous voulez prendre des crevettes il faut y aller maintenant » et en effet à chaque coup de filet nous prenions, deux, trois, même quatre énormes crevettes : nous en avons tout un petit plat et encore il n'y avait qu'Hervé et Violette avec moi et armés de minuscules filets.

Je t'ai bien regretté. L'eau était exquise : si seulement j'avais été en costume de bain je m'y serais plongée toute. C'est une affaire d'entraînement pour moi : de ma chambre une angoisse invincible me prend à l'idée de me plonger dans le froid et une fois que j'y suis, que j'ai de l'eau plus haut que les genoux, j'éprouve une sensation exquise et ne demande qu'à m'y rouler tout entière. Si je n'avais peur d'en trop faire j'irais me baigner à 4 heures et demie. Et puis surtout ce qui m'arrête, c'est d'avoir à prévenir d'avance le baigneur : si je savais nager, ce serait tout différent, seulement même nageotter : j'irais en costume de bain au bord de l'eau et finirais sûrement par y entrer jusqu'au cou. Hier après le goûter j'ai emmené Hervé au Pouliguen. Il avait été insupportable avec ses frères et sœurs, spécialement Violette qu'il avait bousculée, d'où irritation de la plaie et dérangement du pansement qu'il a fallu refaire. Aussi avec Edie nous avons décidé qu'après le goûter il fallait lui faire faire une bonne marche. Tu penses bien que je n'ai pas hésité une demi-seconde dans quel sens nous irions et ce fut délicieux.

Toutes les barques de pêches étaient au port avec leurs hommes. Quatre barques à voiles rouge-brun les hissaient pour partir. Hervé et moi ne pouvions nous arracher du quai : nous les avons regardées quitter le quai l'une après l'autre, les avons suivies sortant du chenal et vues prendre la mer. Et comme il était tard nous sommes revenus au pas de course à « Bel-Horizon ». J'ai promis à Hervé de le mener au Croisic et nous retournerons un jour au Pouliguen pour y passer plus longtemps. Tu vas être content : nous pourrons dorénavant dire que nous avons donné à Sabine un nom de famille. Maman m'écrit qu'Henri Oesinger a envoyé à Papa la généalogie des Weyher prise aux archives de Strasbourg depuis ... (chiffre illisible) : une des aïeules s'appelait Sabine et plusieurs Suzanne<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Henri Oesinger, un propriétaire de Strasbourg, est un parent éloigné de la famille Weyher car on le retrouve aux côtés d'Alfred de Watteville lors des « *obsèques de M<sup>me</sup> veuve Mannberguer, née Weyher* », le 28 janvier 1904. (Voir *Le Gaulois : littéraire et politique*, [en ligne], 1904/01/28, n° 9602, page consultée le 24 mai 2018, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k532397z/f2.item>, p. 2).

Je ne vois rien d'autre à te dire aujourd'hui sinon que ta lettre était délicieuse, que je t'aime puissamment, que j'attends avec impatience ta lettre de demain et que tu es mon homme très aimé.

Ta Suse.

Je m'attache décidément beaucoup à Violette : c'est une chic petite nature, nerveuse, fine, avec beaucoup de caractère et de cœur.

351- SUZANNE A JEAN

Lundi matin 7 juin [1909]

La Baule

Mon amour, je commence ma lettre dès ce matin : il pleut implacablement d'une petite pluie fine. J'ai reçu ta lettre de samedi avec mon petit déjeuner ce matin : lettre peu nourrissante mais dont je n'ose me plaindre puisque tu t'en excuses. J'en espère une plus substantielle à midi.

Tu ne me dis rien de la rue Auber – ni du dîner à Auteuil<sup>1</sup>, ni de la revue. Je voudrais aussi plus de détails sur une représentation possible de toi en Alsace.

Et que pensent Gide et Ghéon des représentations russes ? Et à laquelle iras-tu ?

J'ai de l'ouvrage sur la planche : ces demoiselles Hoffet m'ont élue portraitiste de leurs poupées : hier j'ai commencé celui de M<sup>lle</sup> Rose, poupée de Violette, tandis qu'elle-même tentait à côté de moi le portrait de celle de Ginette.

La fin de la séance a été marquée par un incident : Hervé, en maniant derrière mon dos mes tubes de couleurs, en a fait rendre à un beau cadmium foncé tout son contenu sur ses mains. Il a fallu le gratter au couteau, le laver au savon noir etc... et c'est justement une magnifique couleur à sept francs le tube, mais que j'emploie rarement heureusement d'ailleurs.

Voici ta lettre d'hier elle est bien arrivée à midi : aurais-tu par hasard confié ta lettre de samedi aux bonnes avant 6 h : dans ce cas il faudrait les sabouler : l'enveloppe de samedi portait :

20.30 Et celle d'hier 17.30

5.6 6.6

09 09

Donc 20.30 c'est 8 h ½ et 17.30 5 h ½.

Ce pauvre Marco avec ses dents ! Mais les autres nouvelles de lui m'ont réjouie.

Et voici d'ailleurs longtemps qu'il ne m'a écrit ce qui est le meilleur des signes.

La Rochefoucauld<sup>2</sup> n'est pas aussi sot que tu le dis car le texte est un peu différent je crois : « Il y a beaucoup de bons mariages mais peu de délicieux. » Voilà qui justement ne serait pas sot.

<sup>1</sup> Jean a dîné le vendredi 4 juin 1909 à la villa Montmorency chez les Gide.

<sup>2</sup> François, duc de La Rochefoucauld affirme exactement dans ses *Réflexions ou Sentences et Maximes morales* en 1664 : « Il y a de bons mariages, mais il n'y en a point de délicieux. »



Il fait très froid aujourd'hui, hélas, mon bain ! Je m'en veux d'avoir été lâche plusieurs jours possibles et je sais que j'en ragerai tout l'été.

Je m'en vais retourner au portrait de M<sup>lle</sup> Rose qui m'amuse beaucoup.

Je t'aime pas peu.

Ta Suze.

Ta famille s'inquiète-t-elle toujours de ta fidélité à mon égard ?? Je leur ai fait une sortie violente à ce propos cette nuit entre 2 et 3 h du matin.

352- SUZANNE A JEAN

[Mardi] 8 juin 1909

La Baule<sup>1</sup>

Mon homme aimé, j'ai reçu les cinquante francs et ta chère lettre tout à l'heure. Voici je suis presque certaine (j'attends encore les dernières nouvelles de Georges) de partir d'ici vendredi. Je pourrai avancer le pansement de Violette d'un jour. J'arriverai par le train que tu as pris : je n'en vois pas d'autre. Il est bon à partir de Nantes mais pour aller à Nantes il me faut ou prendre un train allant convenablement, mais par lequel j'ai trois heures à attendre à Nantes, ou un train tortue qui me met à 2 h 47 à Nantes en partant d'ici à midi !! Près de trois heures pour faire ce trajet. Pourtant c'est à cela qu'il me faudra probablement me résoudre.

Ce matin rien à faire comme pêche : une grosse sole, un microbe, cinq crevettes et un bébé sardine. Avec cela de l'eau glaciale et de grosses vagues qui vous mouillaient jusqu'à la taille. J'y suis restée seulement une heure : la pêche était trop peu excitante et l'eau trop froide à la longue. Le temps est d'ailleurs gris et l'air froid.

Louise [Delpech] me plaît bouillante, mais je la crains plus docile au fond, ne sachant se défendre entre son mari et sa belle-mère et ses parents n'étant que des mollusques.

Je boue à mon tour de t'entendre émettre un pareil jugement : « On a parlé de Marcel pas très emballé sur demoiselle L[aurans] mais qui d'autre part est dans un marasme veule *dont il faut effectivement le tirer à tout prix.* »

Que c'est navroirement famille, une semblable façon de parler. Alors quoi le marier pour le marier<sup>2</sup> !! Mais c'est à vous faire prendre le mariage en horreur ! Qu'on lui trouve donc une position

---

<sup>1</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, 78.

<sup>2</sup> Les parents de Jean Schlumberger ont décidé qu'il était temps de marier Marcel Schlumberger, qui n'a pas l'air favorable à l'idée de prendre pour épouse Jeanne Laurans (1889-1983), appelée « demoiselle L. » dans la lettre. Ainsi, cela provoque l'énervement de Louise Delpech, femme de Conrad Schlumberger, et de Suzanne qui crient toutes deux au mariage forcé. Malgré le fait que Marcel ne soit pas « très emballé », il se mariera avec la demoiselle le 10 août 1909.

et un collage si on veut, un peu intéressant ; cela ne le lierait pas pour toute sa vie, ni la malheureuse non plus ! Et qu'il se marie plus tard quand il sera plus vivant et plus homme !!

Que me dis-tu, vilain ; tu veux m'attendre pour ces soirées russes ? Je croyais qu'elles étaient à quinze francs la place ?

Trouvé dans *Tristram Shandy*<sup>3</sup> au milieu d'autres choses d'ailleurs quelquefois assez amusantes ce passage bon à servir à ta famille : « Un homme de bon sens ne dit jamais tout ce qu'il pense en causant ; et un auteur, qui connoît les limites de la décence et de la politesse, sait aussi où il doit s'arrêter. Il doit respecter la pénétration et le jugement du lecteur, et lui laisser toujours le plaisir d'imaginer et de deviner quelque chose. Je déteste un livre qui me dit tout, et l'on voit bien que j'écris le mien d'après ma manière de penser. »

Je ne vois plus rien à te dire aujourd'hui. Je t'aime de la tête aux pieds et t'embrasse de même.

Ta Suse.

353- SUZANNE A JEAN

[Jeudi 10 juin 19]09<sup>1</sup>

[La Baule]<sup>2</sup>

Ô, cher amour, voici ta bonne, délicieuse lettre. Dire que cet odieux facteur bavardait avec la cuisinière à côté pendant que je me rongais derrière la vitre à l'attendre.

Toi, une coquille vide ! C'est moi : qui ne suis qu'un automate sans toi. Ce que tu me dis de la revue me ravigote.

Oui, j'ai fini par écrire à Madeleine G[ide] pour la remercier de sa carte et pour la mort de sa tante dont elle me parlait<sup>3</sup>. Quand serait-ce qu'ils viendraient à Braffye ? Et pourquoi Domi ne les accompagnerait-il pas<sup>4</sup> ? Pour ne pas le laisser seul à Cuverville. On donnerait aux Gide les deux chambres du bas et à Domi, celle que je destine cette année à Marco.

Toujours de bonnes nouvelles des petites.

Je t'embrasse tout.

Ta Suse.

---

<sup>3</sup> Laurence Sterne (1713-1868) a écrit en sept ans neuf volumes de *Life and Opinions of Tristram Shandy, Gentleman* en 1784. Le passage traduit par M. Frénais est : « Un homme de bon sens ne dit jamais tout ce qu'il pense en causant, & un auteur, qui connoît les limites de la décence & de la politesse, sait aussi où il doit s'arrêter. Il doit respecter la pénétration & le jugement du lecteur, & lui laisser toujours le plaisir d'imaginer & de deviner quelque chose. Je déteste un livre qui me dit tout, & l'on voit bien que j'écris le mien d'après ma manière de penser. » (Voir chapitre XXXVIII, p. 227).

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, 78.

<sup>3</sup> Lucile Keitinger (1832-1909), décédée le 19 mai, était mariée à Édouard Henry Rondeaux (1825-1882).

<sup>4</sup> André et Madeleine Gide viendront du 7 au 10 juillet 1909 à Braffy, accompagnés du neveu d'André, Dominique Drouin, fils de Marcel Drouin et Jeanne Rondeaux. (Voir la lettre 222 d'André à Jean Schlumberger le samedi 3 juillet 1909, dans leur *Correspondance*, p. 210).

Dès que ta lettre est là je me sens joyeuse jusqu'au soir et le soir je me mets à attendre celle du lendemain.

Inutile de m'écrire demain, car je pars à midi I, vendredi.

S.S.

354- SUZANNE A JEAN

[Vendredi 11 juin] 1909<sup>1</sup>

[La Baule]<sup>2</sup>

Mon amour tellement aimé, si tu t'attends à une longue lettre aujourd'hui, tu seras volé. Tu m'auras le soir, que cela te suffise. Mon cœur est déjà tout trépidant à l'idée de te ravoir ; il me semble qu'il y a si longtemps que je ne t'ai vu : je ne sais pas si je serai douce : l'absence cette fois-ci a été un peu trop longue pour que notre revoir ne me rende pas un petit peu méchante.

Je suis ravie : Alice m'annonce leur arrivée pour mercredi matin : comme cela je n'aurai pas le moindre remords à m'en aller demain. Et la maison sera moins affolée : toutes ces femmes s'imaginaient que, moi, partie, les pires catastrophes allaient fondre sur les enfants !

Mon trésor adoré, je ne peux penser qu'à mon retour !!

Je m'imagine un petit peu, j'ai un vague soupçon que tu m'as conté une blague encore en disant que tu avais déjà été au magasin des Batignolles : je me figure que c'est une adresse qu'on te donna le jour même où tu y es allé ; probablement Eug[ène] R[ouart] que tu vis ce jour pour parler de Muller<sup>3</sup>. Je ne t'en voudrai pas pour cela mais seulement de vouloir encore me rouler.

Ton insupportable inquisiteuse.

Suze<sup>4</sup>.

355- SUZANNE A JEAN

[Vers la fin juillet 1909]<sup>1</sup>

Brffy<sup>2</sup>

Mon amour aimé

Après une matinée et une demi-journée de pluie presque perpétuelle, la soirée a été belle. C'est curieux comme dès que tu n'es plus là les journées me paraissent plus longues !

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, 78.

<sup>3</sup> Il pourrait s'agir de Marie-Thérèse Muller (1890-1989), dite « Marie-Thère », une amie d'Élisabeth Van Rysselberghe (1890-1980).

<sup>4</sup> Suzanne va rejoindre Jean à Paris. Comme convenu, ils recevront du 7 au 10 juillet 1909 Madeleine, André Gide et Dominique Drouin à Brffy.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, Paris. Le lieu a été ajouté au crayon de bois par Jean Schlumberger.

Le petit Leblanc<sup>3</sup> a loin d'avoir fini mais cela fera *très bien* ce trou comblé et la bosse enlevée derrière est un gain énorme : ce serait à voir si peu à peu en y faisant travailler huit jours chaque année nous ne pourrions arriver à aplanir un peu les bosses trop *conspicuous*<sup>4</sup>.

Je t'écris en partie pour que tu ailles dans la chambre des petites et que tu rafles dans le bas du *placard* près de la porte tout ce que tu trouveras en fait de chaussures : *c'est important*. Car je crois qu'il y en a que je puis donner et un petit enfant est venu m'en demander ce matin : je lui ai donc dit de repasser mercredi.

Je t'en prie ne te fatigue pas trop : tu es à peine remis, encore convalescent et je m'inquiète des imprudences que tu es capable de faire ! Il fait si bon ici, mais surtout lorsque tu y es.

Que j'ai aimé ces soirées où toi dans ton lit, je te lisais – tu t'endormais si candidement !!!

Ta femme.

Suze.

356- SUZANNE A JEAN

[Jeudi 22 juillet 1909]<sup>1</sup>

Braffye

Mon amour aimé

Ne t'attends pas à une longue lettre : c'est même te gâter que t'écrire !

J'ai déjeuné ce matin au Val-Richer et à présent je veux abattre une série de lettres pour n'y plus penser.

Il fait morne et gris. J'ai sur mon cœur une fleur de passion, donnée tout à l'heure par ta mère : une « jalousie » ne devrait-elle pas être plutôt ma fleur aujourd'hui !

On est venu ce matin de chez Harel graisser le moulin : le réservoir est déjà plein tant la roue tourne avec furie. J'ai rendu le tuyau d'arrosage : la vis d'amorce était trop petite : tu juges de ma déception quand j'ai voulu l'essayer hier soir, tel un enfant avec un nouveau jouet !

Mes parents arrivent décidément dimanche. Je pense que tu auras cette lettre à ton réveil demain matin et c'est seulement pour que tu me sentes un peu près que je te l'envoie. Si par hasard tu ne pouvais prendre le train de 3 h 50 demain il faudrait prévenir M<sup>lle</sup> Strasser 20 rue de l'Isly par dépêche pour qu'elle s'arrange pour prendre le même train que toi. Si elle ne reçoit rien elle doit prendre celui de 3 h 50.

Je t'aime amoureusement.

---

<sup>3</sup> L'un des ouvriers du Val-Richer.

<sup>4</sup> Trop visibles.

<sup>1</sup> La date a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

Ta petite femme.

Suse.

Tu sais ! C'est vraiment bête que tu aies commandé un plus gros poids pour la pendule, depuis ce matin elle marche sans le poids de la cuisine !!

357- SUZANNE A JEAN

Vendredi 3 septembre 1909<sup>1</sup>

Bois-Salair

Mon amour d'homme

Reçu ton petit mot ce matin. Suis toujours un peu troublée les premiers jours par le changement d'atmosphère et me réfugie en ton souvenir pour conserver ma stabilité. Suis arrivée hier le plus mauvais jour, jeudi, jour de grand goûter à B[ois]-S[alair]. Sur le pas de la porte une foule hétéroclite : mes quatre sœurs, parents, neveux, Nelly<sup>2</sup>, Camille Gruau, Juliette Pelon etc.

Heureusement le reste est resté au tennis et j'ai été me terrer dans ma chambre et la salle de bain en attendant que les peuples se dispersent.

Car F[ontaine]-D[aniel] bat son plein, tous y sont... l'objet de tes désirs également<sup>3</sup>. Je ne l'ai pas vu mais m'en suis enquis. Très changé, dit-on, avec moustache, l'air d'avoir plutôt vingt ans que dix-sept. Ses yeux auront-ils pourtant, et ses joues rougissantes toujours, la même séduction ??

---

<sup>1</sup> La date a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Il pourrait s'agir de Nelly Roman (1845-1929). Sa fille, Louise Foëx est mariée avec Jules Pinhède (1879-1916) dont l'un des frères, Frédéric Pinhède (1877-1930) est marié avec Edmée Alice Charlotte Gruau (1887-1974) qui est la fille de Camille Gruau et de Marie Marguerite Colin.

<sup>3</sup> Étrange insinuation de la part de Suzanne... Souvenons-nous, au retour d'Italie en 1904, l'amitié entre Jean Schlumberger et André Gide, s'ouvrant sur des confidences, a pris un nouvel essor. Jean écrira le 6 novembre 1904 : « *Au moment de descendre au bateau, vous brûliez de savoir si ç'avait eu lieu. Une sorte de pudeur ne m'arrêtait pas de dire oui, mais une honte cruelle m'empêchait d'avouer non. Dépit de n'avoir pas été davantage au-devant des occasions, de ne m'être montré guère moins gauche que je ne le suis avec une fille. J'ai apporté un excessif entêtement à ne débiter qu'en beauté, et au seul ciocarò [habitant de la région Ciociaria à Rome] en question je demandais autre chose que de passagères « mollitiae » [douceurs]. Il y a eu d'abord quelque volupté à prolonger ce jeûne ; aujourd'hui ce ne m'est plus qu'un insupportable supplice et ma fringale se contentera de la moindre pâture. Je m'émerveille de me trouver neuf devant la vie, avec de furieux appétits, dans le ravissement de nouveaux sens intacts. Sans doute plus tard envierai-je cette seconde jeunesse, plus vraiment jeune que la première, plus excessive et plus joyeuse, épanouissement et revanche, éclatement d'une vie étouffée dans une discipline contre-nature, vie morne qui se désespérait de sa médiocre émotivité. Je vous dois beaucoup, mon ami. Je n'essaie pas d'établir combien. Je vous demanderai beaucoup encore : plus d'un conseil pratique, puis surtout de me faire connaître quelques-uns de vos amis, soucieux que je suis de m'affermir par de nouveaux liens sociaux, si les anciens, très relâchés, devaient se rompre. » En réponse à cela, Gide déclarera le 9 novembre 1904 : « *Voilà des mois que je demande ce mot qu'enfin vous vous décidez à me dire. Faut-il que je vous en remercie ?... Si pressenti qu'il fût, je l'ai lu avec une émotion indicible. Oui, je le pressentais, et je ne pense pas que cela vous étonne ; pour la première fois, pourtant, le dernier jour, quelques phrases de vous auraient pu me faire douter.* » (Voir leur *Correspondance*, pp. 44-45). Frank Lestringant condense ces aveux en cette phrase significative : « *Ce qui rendit leur complicité indéfectible, ce fut la découverte de leurs goûts sexuels communs.* » Néanmoins, bien que « *ce secret ne fût dévoilé qu'après sa mort en 1968, à l'âge de 91 ans* » concernant Jean Schlumberger, l'insinuation de Suzanne nous montre qu'elle savait, ou tout du moins, qu'elle soupçonnait les attirances homosexuelles de son mari. (Voir *André Gide l'inquisiteur*, T. I., pp. 520-521).*

Pour mes châssis j'en voudrais quelques-uns, trois ou quatre, dans les dimensions 65 x 80 et plus grands forme *figure* : j'en ai cinq ou six plus petits. Ce serait pour le cas où je voudrais faire de grands panneaux de fleurs. Mais ne dépasse pourtant pas des tailles un peu normales : je ne me vois pas encore couvrant deux mètres carrés, les plus grands ne pourront donc être qu'un peu plus grands que mes sauges.

Celle-ci pas encore en fleurs mais apporte-les moi car elles le seront en octobre. Apporte aussi deux tubes blanc *épais* n°6.

J'enroule mes bras autour de toi.

Apporte aussi une boucle de ceinture jais noir que tu trouveras dans le tiroir de *droite* de l'armoire de notre chambre.

Ta Suse.

358- SUZANNE A JEAN

[Lundi] 6 sept[embre] 1909<sup>1</sup>

Cuverville

Mon amour aimé

Comme je pense à toi et comme je t'aime et comme j'aimerais t'avoir ici. Cuverville est plus joli que jamais, des fleurs exquises partout, un vrai paradis. Il ne me faudrait que toi, pour me sentir dans mes très bons jours. Et la propreté de la maison me consterne.

Pour les boiseries ici elles sont toujours peintes en deux tons de gris et c'est ravissant. Le cabinet d'André est vert, d'un vert plus bleu que celui de notre salle à manger, mais aussi en deux tons. Il faut je crois que le ton clair soit un peu plus clair que le modèle et le foncé un peu plus foncé. Les panneaux intérieurs doivent être plus clairs et l'entourage foncé.

Tout le monde est charmant ici mais mon cœur est trop plein de toi pour qu'Amadou<sup>2</sup> me fasse la moindre impression.

J'ai joué hier soir au tennis avec lui comme une moule.

Je t'embrasse tendrement, tendrement et dans tous les coins et recoins.

Ta Suse.

---

<sup>1</sup> La date a été modifiée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Amadou est un ouvrier de Cuverville.

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>2</sup>

Mon homme aimé, alors je n'aurai pas de lettre de toi aujourd'hui et il va me falloir attendre à demain et Dieu sait si même demain avec cette maudite poste fermée le dimanche, j'aurai quelque chose à me mettre sous la dent. Enfin pour ne pas me trouver trop à plaindre je me dis que tu as dû trouver des embêtements et des démarches à faire de tous côtés, mais cela contribue alors à me désoler davantage, non plus pour moi, mais pour toi. D'où désolation de toutes façons.

Je me demande même si aujourd'hui tu ne serais pas à Paris pour la revue.

Quels peuvent être ces deux tableaux reçus : j'en ai l'estomac dans les talons – et par quelle voie le sais-tu ? Pendant qu'ils y étaient, ils auraient pu aussi bien tout refuser et me laisser en paix<sup>3</sup>.

Je me dessèche sans toi : à présent que ma versificomanie semble passée je suis de nouveau toute à toi, tendre, douce, aimante. Cette sale histoire m'avait irritée plus que je ne saurais le dire. J'en devenais folle et hypocondriaque tout à fait.

J'ai été ce matin à la recherche de pommiers en pommes. Mais cela n'a pas l'air d'exister cette année : les fleurs peu abondantes, les fougères pas jolies, et le temps incertain.

Voilà le bilan pour la peinture.

J'aspire tant à ton retour et à jouir de toi tranquillement : mais ce n'est là qu'une vaine aspiration puisque le 27 tu repars : ces allées et venues me fatiguent le cœur décidément. Heureusement j'ai eu ton petit mot écrit de Croisilles – Harcourt.

Rien toujours de Féron<sup>4</sup>.

Ta Suze.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Le mois et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Papier à en-tête.

<sup>3</sup> Suzanne vient d'apprendre que deux de ses toiles vont être exposées pour la 7<sup>ème</sup> édition du Salon d'Automne 1909, qui se déroulera du 1<sup>er</sup> octobre au 8 novembre 1909, mais Suzanne restera à Bois-Salair pendant le vernissage. Dans sa lettre du 8 septembre 1909, Gide annonce à Jean : « *J'ai parlé à Desvallières et Jourdain de Madame Jean Schlumberger – mais ai envoyé à Ghéon, de qui je parle également, les deux lettres ouvertes (car je n'avais pas les adresses). Je lui écris aussitôt pour que, s'il en est temps encore, il rajoute le nom de Weyher.* » (Voir leur *Correspondance*, p. 217).

<sup>4</sup> Le teinturier Féron est un des plus gros clients de l'entreprise Toiles de Mayenne. (*Tissu Topique : Toiles de Mayenne à Fontaine-Daniel depuis 1806, op. cit.*, p. 66.)

360- SUZANNE A JEAN

Samedi [25 septembre 1909]<sup>1</sup>

[Bois-Salair]

Mon tendre amour, je suis arrivée ici hier soir sans incidents ni accidents avec vingt-cinq minutes de retard seulement. J'ai lu *Cranford*<sup>2</sup> tout le long de la route achevant les dernières lignes à la Chapelle. C'est très bon, très anglais par exemple et très féminin. Vie d'une petite ville de province durant un laps de quinze ans environ sans histoire que la vie quotidienne des vieilles filles et femmes de Cranford. Beaucoup de sentimentalité, d'indulgence et optimisme, affectueuses envers ces vieilles tempérées par de l'humour. La fin moins bonne, un peu trop de frères qu'on retrouve, de domestiques se dévouant, de gens brouillés qu'on raccommode. J'aurais peur de t'en voir agacé.

Dans un catalogue de rose j'ai découvert Paul Transon : « Hybride wichuriana variété à feuillage très brillant, fleurs en bouquets rose vif carné ».

Hier soir quand nous sommes montés nous coucher j'étais croulante de sommeil et j'ai dormi, dormi ayant eu encore la force d'avoir une petite pensée pitoyable pour toi dans notre appartement sale, froid et mal rangé encore<sup>3</sup>.

Faut-il commander les ifs chez Levazeux ou attendre<sup>4</sup>.

Que je voudrais avoir de bonnes nouvelles de Théo [Sueur]. Le petit mouvement fiévreux depuis l'opération m'ennuie terriblement.

Que nous étions bien tous seuls chez nous : moi, du moins.

Ton S.

361- SUZANNE A JEAN

[Mardi] 28 septembre [19]09<sup>1</sup>

[Bois-Salair]

Cher amour. Nous aurons une abondance de fleurs à Braffye, l'an prochain. Je viens de faire déjà une commande d'oignons divers, lis, glaïeuls, iris à me porter samedi à la gare de Caen et j'ai marqué pour novembre quantité de bonnes plantes vivaces colorées, pas trop hautes et variées.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après la suivante, celle du 28 septembre 1909. Jean Schlumberger a faussement daté la lettre en ajoutant au crayon de bois « 1911 ».

<sup>2</sup> La romancière anglaise Elizabeth Gaskell (1810-1865) a écrit *Cranford* entre 1851 et 1853.

<sup>3</sup> Jean sera à Paris du 27 septembre au 2 octobre 1909.

<sup>4</sup> Levazeux est un pépiniériste et horticulteur à Mayenne. (Voir la *Liste des pépiniéristes établie conformément à l'article 9, § 6 de la Convention phylloxérique de Berne : rendue exécutoire en France par le décret du 15 mai 1882 / Ministère de l'agriculture*, [en ligne], 1900, page consultée le 25 mai 2018, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6356455h/f68.image>, p. 64).

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.



J'ai reçu la note de Levazeux ce matin : elle monte à 46 frs 25 et quelle chance ! J'ai dû marquer à la pépinière un if de plus... il y en a justement dix sur la facture. Ma braffite est très aigüe.

À l'heure où je t'écris, je pense avec mélancolie que tu es avec Marco sur le chemin de la gare du Nord. Je vais écrire un petit mot à celui-ci aussi ne t'en écrirai-je pas bien long.

Et d'ailleurs qu'as-tu à faire de longues lettres dans le tourbillon de ces jours-ci : mes bras seront ouverts samedi pour t'étreindre et ce sera bien meilleur.

Ta Suse.

362- JEAN A SUZANNE

[Mardi] 28 sept[embre 1909]<sup>1</sup>

Gare du Nord

Mon chéri

Je viens de mettre notre pauvre gosse dans son train. Ce fut lamentable. Tout le matin, il avait été très silencieux sauf pendant quelques instants où l'exposition d'aéroplanes ou les livres d'images de M<sup>me</sup> Van Rysselberghe l'avaient distrait. Mais à partir du moment où nous avons quitté la rue Laugier<sup>2</sup> cela n'a plus été du tout : voix entrecoupée, retenant encore ses sanglots mais ne se laissant plus aller à aucune conversation. C'est sur le quai que la crise a commencé, par des plaintes d'abord, puis par une crise où il ne se possédait plus. Je t'assure qu'il me fallait de la fermeté pour ne pas le ramener tout bonnement rue d'Assas. Le pauvre petit sentait terriblement combien il est différent des autres : « Tu vois comme ils rient tous ; ils n'ont pas de chagrin ; je ne comprends pas comment ils font ; pourquoi est-ce que je ne prends pas des leçons à Paris, je serais près de mon papa et de ma maman. »

Et c'est vrai qu'il n'y avait pas un gosse qui eut l'air seulement mélancolique. « Je veux que tu viennes avec moi. Je veux que tu viennes jeudi. » J'étais sur le point de me laisser attendrir et de partir pour Liancourt<sup>3</sup>. Heureusement le départ du train ne m'en a pas laissé le temps et j'ai tout juste

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Ajout d'un point d'interrogation à côté de la date au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Le couple Van Rysselberghe est installé depuis novembre 1902 à la villa Aublet, au 44, rue Laugier à Auteuil, pour un bail de douze ans.

<sup>3</sup> Déjà, en novembre 1907, il était question que Marc Schlumberger quitte Bois-Salair pour suivre sa scolarité à l'École de l'Île de France au château de Liancourt. Dans le n° 11 de *L'École de l'Île de France, château de Liancourt* créé par Les Amis de l'Histoire, « D'un clocher à l'autre », on retrouve l'histoire de l'école « *A Villiers, dans l'Eure, [...]* » où « *Edmond Demollins et quelques professeurs avaient ouvert une école très moderne basée sur l'Éducation plus que sur les programmes en vigueur dans les collèges et les lycées de l'époque.* » Les noms de « *Bedel, Neel, Hawkins, Thomas...* [...] *seront la colonne vertébrale de cet établissement hors du commun.* » <http://fr.calameo.com/books/00090079042af9c7a0fc1>

pu fourrer Marco dans le compartiment de M. Thomas<sup>4</sup>. Ce qui est fâcheux c'est que des camarades risquent de se moquer de sa mine lamentable.

J'écris à Hawkins<sup>5</sup> pour le prévenir. Au besoin j'irai jeudi à Liancourt bien que cela me gêne beaucoup.

À part cela, très gentil dîner chez M<sup>me</sup> Van Rysselberghe. Théo absent mais remplacé par Gide, que je dois retrouver ce soir. On a poussé des cris à l'idée que tu ne serais pas là pour le vernissage.

Je me sens bien peu en humeur de faire la noce.

Mon pauvre amour ne te mets pas trop dans les noirs au sujet de Marco.

Il est naturel que sortant de Bois-Salair...

Je t'embrasse tendrement tendrement.

J.

363- SUZANNE A JEAN

Mercredi [29 septembre 1909]<sup>1</sup>

Bois-Salair

Mon amour, je suis consternée de ta lettre.

Le pauvre petit ! Si seulement il y avait là un garçon qu'il connût ou avec lequel il puisse se lier : les Hoffet y mettrait volontiers Hervé mais le prix rend<sup>2</sup> [...] renoncer à une école de ce genre pour lui.

Je suis très abattue par cette histoire : le temps y est propice aussi car il pleut à verse depuis ce matin : justement quand je m'étais décidée à me mettre à un bol de roses dans les tons crème et rose, ce qui rappelle le plus par leur pulpe et leur nuance les tons nacrés de la chair.

Je t'envoie ci-inclus la lettre de Férey<sup>3</sup>. J'ai envoyé un petit mot par le premier courrier à Férey pour lui dire que tu étais à Paris mais que je savais que tu serais au Val-Richer en tous cas dès samedi matin. J'ai pensé bien faire en marquant de l'empressement à ne pas le laisser le bec dans l'eau, ce pauvre homme, car tu n'auras sa lettre que demain matin. Je n'ai naturellement envoyé que trois lignes, très polies mais ne faisant aucune allusion au reste de sa lettre qui est pour toi.

Je t'embrasse de tout mon corps.

---

<sup>4</sup> Monsieur P. Thomas est un professeur de l'école de Liancourt.

<sup>5</sup> « Monsieur Hawkins est né en Angleterre en 1876. Sortant de Cambridge, Monsieur Hawkins commença sa carrière d'éducateur à un âge où la plupart des jeunes gens n'ont pas fini leurs études. Monsieur Hawkins fut appelé par Demollins mais souvent deux êtres à la personnalité marquée se tolèrent difficilement. Ils ont besoin de commander et s'impatientent de ne pas être compris. [...] L'École de l'Île de France naquit avec le siècle sur un vieux domaine. Toutes les idées étaient neuves en matière d'éducation et d'internat. On innovait. Pendant quatorze ans, Monsieur Hawkins, de 1900 à 1914, construisit son école. » (Voir notes précédentes).

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après la date ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> À partir de ce mot, il manque une partie de la lettre.

<sup>3</sup> Ouvrier agricole de la ferme du Val-Richer.

Je t'en prie ne reviens pas bredouille, sans cela je serai *excessivement* énervée.

Ta Suze.

364- SUZANNE A JEAN

[Jeudi] 14 octobre [19]09<sup>1</sup>

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>2</sup>

Mon homme aimé

Je suis en face de mon papier, ne trouvant rien à te dire.

Je suis tout émue par un poil de ta moustache que je viens de trouver sur ta table à écrire et je le suce amoureusement.

Ce ne furent hier que ténèbres, trombes et déluge : aujourd'hui matin clair mais après-midi nuageux. Je me sens à deux cents lieues de toi et cela me coupe tout. Au fond sauf d'être avec toi et juste le voyage, je ne regrette guère d'être restée : il y aurait eu trop de gens à voir<sup>3</sup> et je ne suis pas d'humeur ces temps-ci à faire effort pour sortir de ma coquille, toute ma réserve de forces s'usant à essayer de sortir du marasme noir avant l'hiver.

Je t'embrasse tout entier.

Ta Suse.

365- SUZANNE A JEAN

[Vendredi 15 octobre 1909]<sup>1</sup>

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>2</sup>

Mon amour, je viens de découvrir après deux heures que la poste est partie, que ce petit paquet contenait de chers Stevenson tandis que je croyais tout simplement que c'était le Bernard que tu me renvoyais : Tu aurais été récompensé de ta pensée délicate en entendant mon cri à cette découverte « Mon amour ! » et ce cri s'adressait à toi et non à Stevenson comme tu pourrais le croire.

Cela tombe d'autant mieux que Stevenson a toujours été un excitant et qu'aujourd'hui je suis de nouveau au fond de l'eau. Hier très belle journée, j'avais fini les sauges le matin, tendu une toile pour le lendemain et préparé une exquise nature morte avec coloquintes, roses, et petits tapis japonais mais le temps est gris et morne. Le temps tu le comprends bien me ferait moins si j'avais pu

---

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Papier à en-tête.

<sup>3</sup> Suzanne préfère rester à Bois-Salair plutôt que d'être à Paris pour le vernissage du Salon d'Automne. Jean est à Paris.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Le mois et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Papier à en-tête.

sortir des couleurs boueuses, mais n'en étant pas encore sortie, le manque de lumière ne fait que m'y embourber davantage.

Nous avons reçu ce matin la nouvelle d'un second petit Barbey : un enfant de neuf livres, écrit Georges et dont la mère reste très démolie par sa mise au monde.

Une lettre aussi de Périer Mercet annonçant un encaissement de 49.75 sur oblig[ation] Autriche<sup>3</sup>. Je te mets son papier de côté. Sans cela rien d'autre. Je suis moisie depuis hier soir : j'aurais sûrement eu cela en chemin de fer !

Je t'enroule dans mes bras.

Ta Suse.

366- SUZANNE A JEAN

[Samedi 16 octobre 1909]<sup>1</sup>

[Bois-Salair]<sup>2</sup>

Mon amour

C'est à se jeter dans l'eau tant le temps ne veut pas s'égayer et mettre un peu d'espoir dans mon cœur. Si ce temps persiste je me mettrai bravement demain à une pochade grise dehors, car dans la maison il fait trop noir pour rien tenter. Je ne m'y mets pas aujourd'hui, les bonnes anglaises allant à Mayenne et j'ai à chercher l'endroit où je piquerai mon chevalet (l'ombrelle sera inutile !!)

Hier soir j'ai dévoré la moitié du *Travels with a donkey*<sup>3</sup> : c'est exquis et dans un chapitre intitulé « *A night among the pines* » voilà ce que le cher homme écrit : « ... *And yet even while I was exulting in my solitude I became aware of a strange lack. I wished a companion to lie near me in the starlight, silent and not moving, but ever within touch. For there is a fellowship more quiet even than solitude, and which, rightly understood, is solitude made perfect. And to live out of doors with the woman a man loves is of all lives the most complete and free.* » Peut-être le « woman » est-il de trop mais le sentiment est le même...

---

<sup>3</sup> Il s'agit d'un encaissement de la banque *Périer, Mercet et C<sup>ie</sup>* concernant des actions souscrites par Jean en Autriche.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Le mois et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas.

<sup>3</sup> Robert Louis Stevenson, *Travels with a Donkey in the Cévennes*, 1879. Jacques Blondel en fait la traduction d'après le texte en anglais mis au point par Gordon Golding, commentaire de Jacques Poujol, avant-propos de Philippe Joutard dans *Journal de Route en Cévennes*, première édition intégrale à partir du manuscrit de R. L. Stevenson, Club Cévenol et Édouard Privat, 1978. Le passage que Suzanne cite se trouve dans le chapitre Haut Gévaudan (suite) et porte comme sous-titre "Une nuit sous les pins": "*Pourtant tout en prononçant ces mots, je pris conscience d'un manque étrange. J'aurais pu souhaiter une compagne près de moi sous les étoiles, silencieuse et immobile, si vous voulez, mais toujours proche et à portée de la main. Il y a, en effet, après tout, une présence plus paisible même que la solitude et qui, bien comprise, est la solitude portée à son point de perfection. La femme qu'un homme a appris à aimer totalement, corps et âme, avec une entière compréhension, n'est plus une autre personne dans le sens d'une gêne.*" (pp. 92-93).

Je suis, je dois avouer, assez contente d'avoir échappé au souper de famille : m'identifier à Stevenson dans ses voyages solitaires me plaît davantage dans mon humeur actuelle.

Ai reçu une lettre de Levavasseur<sup>4</sup> peu concluante quant au myrobolan, je repenche fortement vers l'épine quitte à attendre plus longtemps notre haie. J'ai écrit à Mina que où qu'elle soit qu'elle m'écrive quand elle sera à Paris ou si elle y est à présent, car elle a écrit à Aline qu'elle habitait au 104 rue d'Assas à présent : n'aurait-elle pas donné son adresse au concierge ?

Justin part heureusement lundi : il est d'une humeur massacrate et brutalise sa femme : celle-ci, la pauvre, a un épanchement de synovie.

Je t'aime tant mon amour et me suis endormie hier soir en pensée dans tes deux bras et j'y étais si bien.

Ta Suse.

367- JEAN A SUZANNE

Samedi soir [16 octobre 1909]<sup>1</sup>

Strasbourg, Wissembourg<sup>2</sup>

Mon amour,

Je t'écris en attendant le retour de M<sup>me</sup> de Noailles qui s'est attardée à Wissembourg<sup>3</sup>.

Je l'avais retrouvée devant le monument avec le petit Franck<sup>4</sup>, son ami Gallimard<sup>5</sup> qui avait dû venir à Braffye voir Gide cet été. Très aimable, très enfant gâté jabotant comme un oiseau, mais

---

<sup>4</sup> Théodore Levavasseur (?-1907) est un horticulteur et pépiniériste à Ussy, dans le Calvados. Ses fils, « *ses dignes continuateurs* », feront prospérer l'entreprise de leur père. (Voir *Liste des pépiniéristes établie conformément à l'article 9, § 6 de la Convention phylloxérique de Berne : rendue exécutoire en France par le décret du 15 mai 1882 / Ministère de l'agriculture*, [en ligne], 1900, page consultée le 29 mai 2018, *op. cit.*, p. 26., ainsi que le *Bulletin de l'Association pomologique de l'Ouest*, [en ligne], 1907 (A25, FASC1), page consultée le 29 mai 2018, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5572837j/f41.image>, p. 37).

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Le mois et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger mais celui-ci s'est trompé d'année car il a situé l'évènement en 1908.

<sup>2</sup> Lettre écrite sur une note de l'Hôtel National Strasbourg (Alsace), Fedier & C<sup>ie</sup>, Prop.

<sup>3</sup> Jean se trouve à Wissembourg dans le Bas-Rhin pour l'inauguration du monument érigé « aux soldats morts pour la patrie, en 1870 ». L'inauguration se déroulera du 16 au 17 octobre 1909. Dans les archives départementales du Bas-Rhin, les propos de Marie-Noëlle Denis sont repris pour illustrer la genèse de cette commémoration dans l'article « Cultures et sociétés en Europe », (UMR du CNRS n° 7043), *Revue des sciences sociales* n° 35, 2006, Université Marc Bloch, Strasbourg : « *En Alsace, en novembre 1907, s'est constitué un comité pour édifier sur la colline du Geisberg un monument à la mémoire de tous les Français tombés à Wissembourg. L'idée vient du peintre de Wissembourg, Auguste Spinner, et le Statthalter (alors Wedel) ne s'oppose pas au projet. Le monument conçu par Albert Schultz (sculpteur alsacien) rappelle le souvenir des défaites de 1870, mais aussi les victoires françaises de 1706 ou 1793. Il représente une victoire ailée adossée à un obélisque couronné d'un coq gaulois. Aux angles du socle, des coiffes militaires rappellent les défenses héroïques du site par le maréchal de Villars en 1705-1706, Hoche en 1793 et le général Douay en 1870. Le bronze utilisé provient des canons de la citadelle de Belfort. En revanche, les emblèmes évoquant les régimes français sont détruits au dernier moment.* »

La cérémonie : « *eut un succès inattendu. Plus de 50 000 Alsaciens-Lorrains chanteront la Marseillaise sous les yeux effarés des autorités allemandes, démontrant leur esprit de revanche. Mais en septembre 1940, les nazis dynamiteront le monument. Toutefois, la maquette du monument est conservée au musée Westercamp de Wissembourg.* » (Voir [http://www.petit-patrimoine.com/fiche-petit-patrimoine.php?id\\_pp=67544\\_13](http://www.petit-patrimoine.com/fiche-petit-patrimoine.php?id_pp=67544_13)).

comme un oiseau qui fait beaucoup de bruit. Elle m'a aussitôt demandé de venir ce soir me disant qu'elle m'avait écrit une belle lettre qui jamais n'était partie.

Je t'ai tout le temps regrettée aujourd'hui. L'émotion a été très forte, très noble : un admirable soleil d'automne donnait aux grandes vues de plaine une splendeur extraordinaire. Comme nous étions partis de très bonne heure, nous avons pu visiter très bien la petite ville de Wissembourg, un joyau d'art français avec la grande maison où Marie Leszczynska passa son enfance<sup>6</sup>, son petit hôtel de ville par Louis XV, sa sous-préfecture. Le tout entouré d'un rempart et resserré sur quelques hectares.

Puis nous avons entendu la cérémonie à l'église protestante où un sermon en français, un autre en allemand furent prononcés, très émus l'un et l'autre, sans aucune faute de tact. Après déjeuner sur les remparts, rendez-vous au nouveau monument. Déjà rien qu'à entendre la marche de Sambre et Meuse le cœur vous bat. Tout le monde est assez nerveux, d'émotion d'abord et de crainte des gaffes. Puis les discours commencent un peu longs, mais en général bien. On sent une foule trépidante composée surtout d'anciens soldats français qui ont repris leurs costumes de paysans. Mais quand le monument est dévoilé et qu'on entonne la Marseillaise c'est un frémissement dans toute l'assistance. Les gens n'y tiennent plus. Ils sentent bien qu'on ne peut pas chanter, mais les paroles leur viennent au gosier et un grand murmure en sourdine accompagne la musique militaire. Ce fut tout à fait beau. Le reste un peu longuet jusqu'à la visite au château du Geisberg<sup>7</sup> qui fut le centre de la bataille de Wissembourg, bijou du XVIII<sup>e</sup> siècle, aujourd'hui une ferme et dont les murs, les balustres, les pavillons qui décoraient les jardins à la française sont encore à demi démolis par les obus.

---

<sup>4</sup> Jean retrouvera à Wissembourg Anna de Noailles, son ami le poète Henri Franck (1888-1912), qui est aussi l'ami de son petit frère Maurice Schlumberger avec lequel il partage les bancs de l'École libre des Sciences politiques. Henri Frank s'essayera aussi « à l'écriture en entretenant également une étroite correspondance tant avec des condisciples comme le philosophe chrétien Gabriel Marcel qu'avec de grands aînés – Léon Blum, André Spire, Maurice Barrès et surtout Anna de Noailles. » (Voir le volume 43 des *Archives Juives*, 2010, pp. 145-48).

<sup>5</sup> Ce jour-là, Jean fera également la rencontre de Gaston Gallimard (1881-1975) : « *Gaston Gallimard était camarade de mon jeune frère Maurice et d'Henri Franck pour qui j'avais beaucoup d'amitié. Parmi ses condisciples qui s'acheminaient tous vers des carrières précises, seul Gallimard restait hésitant. D'autres ont décrit l'étrange bohème familiale dans laquelle il avait grandi et qui était propre, tout au moins, à former le goût d'un garçon. Milieu très averti, où l'on collectionnait la meilleure peinture, les belles éditions et où l'on avait ce vernis de théâtre et de boulevard, spécifique d'un certain Paris. Lui-même avait été secrétaire de Robert de Flers, ce qui était une préparation à tout et à rien. A vingt-cinq ans, à défaut d'une culture spécialisée, il avait ce flair qui permet de ne pas se tromper sur la qualité d'une œuvre et d'aller droit au meilleur, non pour des motifs raisonnés mais par une sorte de gourmandise. Pour tirer parti de ses dons, il avait besoin d'un cadre tel que le nôtre, tout comme nous avions besoin d'un collaborateur tel que lui, jeune, désintéressé, prêt à faire le don libéral de son travail et de son temps.* » (Voir *Éveils*, p. 214-215).

<sup>6</sup> Aujourd'hui cette construction localisée 7, rue Stanislas est une maison de retraite. La princesse polonaise Marie Leszczynska (1703-1768) quitta cette demeure le 3 juillet 1725 afin de se marier avec Louis XV.

<sup>7</sup> Le château de Geisberg était au cœur du conflit entre la France et l'Allemagne en 1870, il est classé monument historique depuis 1992.

C'est bouleversant. Ce n'est pas le hérissément de chauvinisme qu'on éprouve en Allemagne. C'est quelque chose d'autrement douloureux. On voudrait amener là tous les imbéciles qui croient en deux mots résoudre tous les problèmes.

Papa et Maman s'étaient décidés à venir. Il y avait en outre les jeunes Turckheim<sup>8</sup> et les François, comme tu aurais vibré, pleuré, mon rat chéri. Tout le temps je te souhaitais près de moi. Et comme au retour, quand les fortes émotions étaient passées tu aurais blagué ton pauvre homme. Il n'existe pas de plus délicieux costume que celui des paysans du Bas-Rhin : grand chapeau breton en feutre, mais sans rubans, pantalon noir, très ajusté et à pont, petite veste courte comme au Pays Basque qui ne descend pas au-dessous des hanches, noire également, sur un gilet de velours, ou une simple chemise blanche souple qui se termine par un haut col à pince fermé par une cravate noire. 18 h 30. Cela a une élégance, une finesse. Les hommes sont presque tous maigres, très droits, d'un joli type nation. Et les gosses, les gosses... les gosses ! Le Haut-Rhin ne donne aucune impression de cela<sup>9</sup>.

368- SUZANNE A JEAN [1]

Dimanche 17 oct[obre 19]09<sup>1</sup>

Bois-Salair<sup>2</sup>

Mon cher amour, voilà qui me console de ne pas être partie avec toi : depuis hier soir je suis embellie par une belle fluxion : j'avais eu un peu mal aux dents jeudi et vendredi et hier ma joue gauche s'est mise à enfler et aujourd'hui j'eusse été jolie à Wissembourg avec cette figure de travers.

Temps de pluie implacable depuis cette nuit.

Je mijote depuis deux jours un petit projet qui me plairait autrement que bijoux pour les cheveux et dentelles. Sais-tu que Pâques tombe le 25 mars en 1910 ? Que nous aurons Marco trois semaines : qu'il fera bien cru et humide encore pour Braffye et surtout ayant un peu de nerf de la guerre ce serait une année à en profiter. Pour ne pas garder Marco à Paris, pour donner un peu d'air de mer aux petites. Pourquoi n'irions-nous pas dans un petit trou marin tranquille d'Italie nous baigner, nous promener en mer etc ? Nous aurions six mois devant nous pour découvrir l'endroit rêvé, chaud, tranquille, pas cher, propre, et pas loin de choses inconnues à voir, car nous pourrions en emmenant Ellen, laisser les enfants un jour ou deux jours de temps à autre à l'hôtel. Ce serait une

---

<sup>8</sup> Il s'agit des frères et sœurs de Fanny de Turckheim, mariée depuis 1907 à Daniel Schlumberger : Amélie de Turckheim (1877-1964), Élisabeth de Turckheim (1879-1940), Anne de Turckheim (1881-1971), le baron Édouard de Turckheim (1885-1969), Bernard de Turckheim (1886-1977) et Frieda Agnès de Turckheim (1887-1984).

<sup>9</sup> Lettre non signée.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après la date ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas. Il existe deux lettres datées du 17 octobre 1909 écrites par Suzanne.

idée à travailler. Si un empêchement survenait, tant pis ; mais dans le cas où cela serait possible ce serait ennuyeux d'avoir tout à combiner en huit jours.

Pas encore d'offre de cuisinière. Peut-être pourrais-tu t'informer en Alsace auprès de tante Jeanne ou tante Élise<sup>3</sup>. Tu sais les qualités essentielles requises : propreté, honnêteté, bon caractère et activité.

Je t'envoie ci-inclus une lettre de Verbeke<sup>4</sup>.

N'ayant reçu aucune indication de toi je t'envoie cette lettre à Ottrott.

Je me sens si terriblement loin de toi et aujourd'hui dimanche je ne recevrai pas de lettre de toi !

Je t'aime tant !

Ta Suse.

369- JEAN A SUZANNE

Lundi matin [18 octobre 1909]<sup>1</sup>

Wissembourg<sup>2</sup>

Je reprends ma lettre d'hier soir. J'avais mal regardé l'indicateur de sorte que j'ai à piocher une demi-heure à la gare. Je ne me pardonnerai jamais d'avoir planté là Schmid<sup>3</sup> et Kuhlmann<sup>4</sup> pour cette pécore<sup>5</sup>.

Ah, mon pauvre chéri, que nous sommes donc indécrottables. Petit dîner tout à fait simple dans une espèce d'auberge : outre la Muse, Koeberlé, Franck, Gallimard, le dessinateur Pierre Hepp<sup>6</sup> et

<sup>3</sup> Élise Caroline Mieg (1871-1947) est la femme de Jacques Nicolas Schlumberger (1864-1942), oncle de Jean.

<sup>4</sup> Édouard Verbeke (1881-1953), ancien imprimeur d'Antée, deviendra celui de *La N.R.F.* Andries Van den Abeele présente cet imprimeur novateur : « *Au cours des années 1906 et 1907 une maison d'édition opérait à Bruges sous le vocable Arthur Herbert Ltd. Qui donc se cachait derrière ce nom et comment se fait-il que cette maison s'installa à Bruges ? Notre recherche s'est dirigée en premier lieu vers l'Imprimerie Sainte-Catherine d'Édouard Verbeke [...], un des fils de l'imprimeur Pieter Verbeke-Loys. En effet, tous les livres édités par Arthur Herbert sortirent de ses presses et portaient comme adresse « Porte Sainte-Catherine », la même que celle de l'imprimeur. Édouard Verbeke [...] avait parfait ses connaissances d'imprimeur en Angleterre et il y était devenu à tel point anglophile qu'il avait anglicisé son prénom en Edward. [...] En 1905 il s'établit, indépendamment de son père et de ses frères, près de la Porte Sainte-Catherine et continua à entretenir des relations avec des imprimeurs anglais.* » (Voir son article « Une maison d'édition brugeoise : Arthur Herbert (1906-1907) », *Textyles*, [en ligne], n° 23, 2003, page consultée le 22 juillet 2017, URL : <http://textyles.revues.org/796> ; DOI : 10.4000/textyles.796). Jean Schlumberger saluera la qualité du travail du premier imprimeur de *La N.R.F.*, : « [...] notre fidèle Verbeke sut donner à nos livres un aspect plaisant. Il disposait de beaux caractères Cheltenham et Old Face qu'on n'avait encore guère vus en France et son papier d'alfa, qui s'est montré invulnérable au temps, était une nouveauté. » (Voir *Éveils*, p. 214).

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Le mois et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger mais celui-ci s'est trompé d'année car il a situé l'évènement en 1908.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas.

<sup>3</sup> Willy Schmid est un ami d'enfance de Jean Schlumberger. Musicien, il composera dans la rubrique *Musique* une note dans le n° 66 de *La N.R.F.*, paru le 1<sup>er</sup> juin 1914, sous le titre *Deux œuvres récentes de Claude Debussy*.

<sup>4</sup> Il pourrait s'agir de Pauline Frédérique Kuhlmann (1833-1910), qui est l'une des filles de l'industriel et enseignant chimiste alsacien Frédéric Kuhlmann (1803-1881).

<sup>5</sup> La pécore ou encore la « Muse » désigne la comtesse de Noailles.

<sup>6</sup> Pierre Hepp (1882-1948) est un journaliste, critique d'art et secrétaire de *La Revue de Paris* en plus d'être dessinateur.



encore deux autres jeunes gens. M<sup>me</sup> de N[oaïlles] éreintée par la journée, à un niveau de nervosité extraordinaire, n'a pas arrêté d'être « étincelante ». Dieu merci, pas de théories ou de discours ; de l'esprit tout le temps, de l'esprit d'oiseau, par instant tout à fait drôle et aigu mais le reste du temps, sans queue ni tête. Des enfantillages à tout prix, faisant dix fois éteindre et rallumer le lustre, changer son assiette, ouvrir les fenêtres, trempant sa cigarette dans son verre – à gifler. La pauvre Koeberlé faisait l'effet d'une sage petite poule à côté d'un cacatoès. Avec ça fagotée ! Un chapeau de feutre brun en forme de casque avec formidables plumes vert pomme, un monstre<sup>7</sup>.

En somme l'air d'une Ventura qui serait trépidante au lieu d'être morne.

On s'est mis à table à dix heures. Heureusement car il n'y a pas eu besoin de soirée après cela. J'ai été content de faire la connaissance de Hepp – mais avec elle tu peux être tranquille, ça n'aura pas de conséquence et Bucher<sup>8</sup> peut dormir sur ses deux oreilles.

Voici mes mouvements :

Demain *mardi* : Guebwiller.

*Mercredi* : je serai à Ottrott pour déjeuner.

J'y passerai la journée et le lendemain matin.

*Jeudi* : après-midi à Strasbourg.

Dîner chez Koeberlé et probablement départ le soir même pour Paris. Mais ce n'est pas sûr. Peut-être voyagerai-je de jour vendredi si je n'ai pas assez dormi les jours précédents. Et j'irai voir Marco dimanche. Je résiste à une convocation pressante d'assister ce jour-là, à l'inauguration du monument Ch[arles] Guérin à Lunéville<sup>9</sup>.

Je suis assez remué par ce voyage en Alsace. J'entrevois la possibilité d'une série d'épigrammes alsaciennes d'un intérêt tout local mais d'une esthétique très neuve pour le genre<sup>10</sup>.

Adieu, le plus exquis des gosses...

Voici mon train.

J.

---

<sup>7</sup> Jean a dessiné le chapeau en filigrane dans sa lettre.

<sup>8</sup> Le docteur Pierre Bucher (1869-1921) sera responsable du centre de renseignement de Réchésy de 1914 à 1918. Il est notamment le principal fondateur du Musée alsacien de Strasbourg avec Léon Dollinger et il dirigera de 1901 à 1914 avec Charles Spindler et Elsa Koeberlé, « *poétesse et rédactrice* », la *Revue Alsacienne illustrée*. Il entretiendra une correspondance avec Anna de Noailles de 1906 à 1917. C'est un homme qui cherchera à promouvoir la France dans le cœur des Alsaciens allemands. (Voir Christine Muller dans *Femmes d'Alsace*, Le Verger éditeur, 2017).

<sup>9</sup> Le poète Charles Guérin (1873-1907) est mort dans sa ville natale de Lunéville en Meurthe-et-Moselle. Le 24 octobre 1909 aura lieu l'inauguration d'un monument en sa mémoire par MM. Daillion et Lachenal.

<sup>10</sup> Qui apparaîtront sous le titre « Poèmes de Jean Schlumberger », dans la *Revue Alsacienne illustrée*, et qui seront repris dans le volume *Épigrammes romaines* n° 3 et n° 8.

[Bois-Salair]<sup>2</sup>

Chéri, ta dépêche est arrivée ce soir à F[ontaine]-D[aniel] après le dîner. S'il ne m'avait fallu me tenir devant une trentaine de personnes j'aurais pleuré désespérément comme un pauvre petit gosse. Cela m'a semblé tout d'un coup si idiot de n'avoir pas été là avec toi « Grande émotion, temps splendide ». Ces mots ont dressé un tel mur entre nous d'un coup, sentir à la minute un tel désaccord entre nos deux cœurs aujourd'hui, tandis que le tien battait à l'unisson avec d'autres étrangers au mien, cela me fait souffrir avec une telle acuité.

Ma journée à moi a été si croupissante, il a tant plu et il faisait aussi noir dehors qu'au-dedans de moi. Une envie folle me prend de partir, de te rejoindre n'importe où, peut-être à Paris.

Ô ces lettres qui mettent deux jours à venir me rendent malade.

Et tout le travail qu'il faudra pour à ton retour nous remettre d'accord, tous ces jours qu'il me faudra essayer de revivre à travers ce que tu me raconteras.

Mais pourquoi restes-tu encore deux jours à Guebwiller ? Je me sens si seule ce soir, si triste, si angoissée.

Je me crois quelquefois guérie du danger de trop t'aimer mais ce soir tous mes membres brûlants et malades d'impatience me crient trop fort le contraire.

Lundi matin

Je me réveille assez requinquée ayant décidé d'aller te retrouver à Paris<sup>3</sup>. Comme cela j'aurai encore à peu près fraîches tes impressions d'Alsace. Je me ferai aussi humble, aussi discrète, aussi peu encombrante que possible à Paris : si nous habitons rue Pierre-Charron tu pourras rentrer aussi tard que tu veux et la journée, j'ai découvert tant de courses à faire que non seulement mon voyage me semble plausible mais à présent tout à fait indispensable.

Voici je pars donc mercredi avec Alice, ravie de m'emmener. Je couche avec elle rue Ampère. Le lendemain nous faisons des courses ensemble toute la journée et je dîne encore avec elle.

Le soir elle part et je vais chercher un gîte pour la nuit soit rue Pierre-Charron, soit chez Yvonne Ferrand.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Jean Schlumberger a ajouté au crayon de bois « 18 oct 09 », mais, comme Suzanne a écrit « Dimanche soir », nous datons cette lettre du 17 octobre 1909.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas.

<sup>3</sup> Finalement Suzanne ne partira pas rejoindre Jean.

Nous irons voir quand tu seras là les Théo ensemble ; j'irai dimanche à Liancourt et nous reviendrons ici. Lundi ou mardi. Tu ne seras pas ainsi impatient de me voir (????) et tu feras à Paris plus tranquillement ce que tu as à faire. Peut-être irai-je voir mes choses au Salon d'Automne quoique j'ai un peu peur d'un coup de massue.

Je n'aurais vraiment pas pu attendre jusqu'à lundi !!!

Je t'aime tant, et tant.

Ta Suze.

371- SUZANNE A JEAN

[Mardi] 19 octobre [19]09<sup>1</sup>

Bois-Salair<sup>2</sup>

Tu ne mérites guère que je persiste dans mon dessein de te rejoindre à Paris, monstre, et si je le fais c'est parce que je sais que je me punirais plus moi-même que toi en restant à t'attendre ici. Qu'est-ce que c'est que cette petite misère de carte postale que tu m'as envoyée ? Je comprends que tu n'aies eu le temps de m'envoyer qu'une ligne mais tu pouvais me l'envoyer sous enveloppe ou en carte lettre, mais non ainsi ouvert à tous regards. J'en suis si indignée que pour me venger, après avoir biffé soigneusement l'écriture, je vais la donner à Louise Sibille<sup>3</sup>.

Je commence à être à bout et ne pouvoir plus supporter mon isolement et quand par-dessus le marché le facteur n'apporte que des petites saletés sans un mot amoureux comme cette carte de ce matin, je deviens enragée.

Très ennuyeuses et mauvaises nouvelles de Théo [Sueur] : il vient d'avoir une hémoptysie à laquelle Rist ne comprend rien : le voilà à plat et Yvonne toute démontée.

C'est navrant.

Demain je ne t'écris pas, je ne sais où tu seras. J'espère que tu me diras le jour et l'heure de ton arrivée à Paris.

Je crois que je ne t'aime plus.

Ta Suze.

---

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas.

<sup>3</sup> À sa cousine Louise Waddington (1854-1918) qui est mariée avec Maurice Sibille (1847-1932).

372- SUZANNE A JEAN

Mercredi [20 octobre 1909]<sup>1</sup>

Bois-Salair  
Par Mayenne  
Mayenne<sup>2</sup>

Mon cher amour aimé

Je veux au moins que ce chiffon de papier t'apporte le plus vite possible un enveloppant et si tendre baiser de ta petite femme, de ta gosse si sotté quelquefois. J'ai maintenant des remords de t'avoir gâté ton voyage... un peu.

J'avais un tel désir de partir avec toi : depuis un mois je m'étais si bien embourbée de mille raisons pour être sûre de ne pouvoir t'accompagner et au dernier moment je me suis regimbée contre ce filet auquel j'avais si bien travaillé. Mais maintenant c'est passé, et je t'aime tout simplement, sans regret aucun.

Mon regret eût été d'avoir cédé et d'être partie.

J'espère que tu vas les électriser là-bas et qu'ils te monteront chiquement le *P[rince]*, *l'A[mour]*, et la *V[érité]*<sup>3</sup>.

Je t'aime, t'aime, t'aime.

Ta Suze.

Ci-inclus un tas de paperasses dont je n'ai su quoi faire<sup>4</sup>.

373- JEAN A SUZANNE

[Dimanche] 21 [novembre 1909]<sup>1</sup>

[Paris]<sup>2</sup>

Mon amour

Il faut encore que je t'embrasse. J'entre dans un bureau de poste pour t'écrire cette sottise. Je t'aime d'un si tendre et si fort amour.

Tu vas bien pester de ne pas trouver les poêles installés. J'hésite entre plusieurs modèles et les fumistes sont impossibles à décrocher.

Je vais tout à l'heure dîner chez les Daniel et demain Liancourt m'occupera toute la journée.

Homme.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée.

<sup>2</sup> Papier à en-tête.

<sup>3</sup> Le titre de cette pièce de théâtre de Jean Schlumberger est *L'Amour, le Prince et la Vérité*.

<sup>4</sup> Jean rejoindra Suzanne à Bois-Salair et repartira vers le 19 novembre 1909 sur Paris.

<sup>1</sup> La date a été ajoutée au stylo par Jean Schlumberger d'après le cachet postal.

<sup>2</sup> Adresse du destinataire : Madame Jean Schlumberger. Bois-Salair. Par Mayenne. Mayenne.

374- SUZANNE A JEAN

[Dimanche 28 novembre 1909]<sup>1</sup>

En train de Liancourt à Paris<sup>2</sup>

Mon amour,

T'ai-je assez mal embrassé ce matin avant de te quitter ! Je déteste ces départs hâtifs : cela vous laisse une impression de sécheresse ! Et avec cela je suis arrivée vingt-cinq minutes en avance au train.

J'ai trouvé notre petit vraiment en excellent état surtout moral : il a causé beaucoup plus avec moi, très à l'aise et très gentiment ; m'a récité des fables ; lu une dictée dont il avait aimé l'histoire, montré les plans de sa scie circulaire. Mais toujours avec un plaisir très visible de me revoir et de parler de la maison dont il parle plus volontiers. Quant au physique il a toujours des plaques de gourme<sup>3</sup> et je l'ai trouvé maigri et les yeux battus.

Sans pour cela avoir réellement mauvaise mine.

Je t'aime tant.

Ta Suse.

375- SUZANNE A JEAN

[Lundi] 29 nov[embre 190]9<sup>1</sup>

[Paris]<sup>2</sup>

Je rentre de Montreuil et me dépêche de t'écrire la réjouissante rencontre de ce matin. Scène : bureau de tramway av[enue] de l'Observatoire.

M<sup>me</sup> J.S. entrant rapidement prendre un numéro d'ordre aperçoit la moitié inférieure d'un costume féminin gris, vaguement entrevu quelque part et dont la propriétaire a une altercation avec le chef de bureau ; sujet : contestation à propos de l'endroit où s'arrête Montrouge gare de l'Est. La partie supérieure de la dame devient soudain visible et M<sup>me</sup> S. reconnaît l'incomparable M<sup>me</sup> Vangeon<sup>3</sup> ! M<sup>me</sup> S. se fait petite, petite et se tient cachée soigneusement derrière un montant du bureau attendant la fin de l'orage. Exit, enfin de l'obstinée et agitée dame : l'employé haussant les épaules et se tournant vers moi : « Elles en ont des caboches, ces vieilles !!! » J'en ai ri jusqu'à Montreuil.

---

<sup>1</sup> La date a été ajoutée par Jean Schlumberger d'après le cachet postal.

<sup>2</sup> Adresse du destinataire : Monsieur Jean Schlumberger. Val-Richer. Par Cambremer. Calvados.

<sup>3</sup> C'est ce que provoque une infection de la peau appelée « impétigo ».

<sup>1</sup> La date a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas.

<sup>3</sup> La mère d'Henri Ghéon.

Trouvé les Théo [Sueur] étonnants, très gais, pleins d'entrain.

Oublié de t'écrire ce matin qu'en allant à Liancourt j'ai ragé sur un article de Deherme<sup>4</sup> dans le bulletin de l'Act[ion] M[orale] sur *La Porte étroite*. Idiot et d'un terre à terre ! Il finit son article par une apologie du positivisme !

J'en ai fait plusieurs onces de bile.

Je t'adore, toi.

Ta Suse<sup>5</sup>.

---

<sup>4</sup> Le typographe Georges Deherme (1870-1937) participe avec Paul Desjardins à la création de *L'Union pour l'Action morale* et fonde la première Université populaire. Son article sur *La Porte étroite*, le nouveau texte de Gide, apparaît dans le n°1 de *Correspondance mensuelle* publié par l'Union pour la Vérité en date du 1<sup>er</sup> octobre 1909. On retrouvera cet article dans le n°46 de la revue dans *La Coopération des idées* dont il est le directeur le 16 février 1910 : « Sans doute, si le subjectivisme mystique mène à toutes les vésanies et au suicide, l'objectivisme empirique nous conduit aussi directement à l'idiotisme, comme le fait remarquer Auguste Comte, « en comprimant la spontanéité mentale sous prétexte de réalité ». Mais entre le scientisme imbécile et le mysticisme divagueur, « écueils permanents de la raison humaine », il y a la plus parfaite des synthèses, la plus compréhensive et la plus complète des religions : le positivisme. » (Voir pp. 218-225).

<sup>5</sup> La correspondance s'interrompt du 30 novembre 1909 au 28 février 1910. Pendant cette période le couple est à Paris car le « directeur admirable » de *La N.R.F.*, qu'est Jean Schlumberger prépare activement les prochains numéros de la revue. Vers la fin février 1910, le couple passera quelques jours en Belgique avant que Jean parte seul à Berlin afin de trouver des librairies qui puissent « envisageai[en]t la création d'une maison européenne d'édition ». Ce projet éditorial appelé « L'Ermitage » proposé par Franz Blei ne verra jamais le jour. (Voir la *Correspondance* entre André Gide et Jean Schlumberger, *op. cit.*, pp. 223-233).

376- JEAN A SUZANNE

[Mardi 1<sup>er</sup> mars 1910]<sup>1</sup>[Berlin]<sup>2</sup>

Voici les maisons de Berlin qui commencent à défiler. Je viens de passer une nuit charmante, confortablement couché dans un sleeping. Grâce à une série de retards j'ai manqué ma correspondance à Cologne.

Forcé d'y coucher et de n'arriver à Berlin que ce soir j'ai préféré sauter dans le Nord Express et payer un formidable supplément. Dans ce pays les trains n'attendent pas, même pas cinq minutes et si on a du retard on ne le rattrape pas c'est la règle. Me voilà déjà hérissé.

À l'hôtel. Je continue à me hérisser. Aline a envoyé [en] recommandé les spécimens de *La N.R.F.* On ne me les livrera que contre un *passport* !! C'est la règle. Or comme je n'en ai pas il faudra que je revienne à l'hôtel juste à l'heure fixée par ces messieurs.

À ce soir une autre lettre.

Ci-joint le bulletin de Marco et des cartes pour les *Essayeurs*<sup>3</sup>. Tâche d'aller à l'une des représentations et envoie l'autre carte à P[ierre] de Lanux<sup>4</sup> 6, rue Franklin.

Veux-tu mettre à la poste une douzaine de recouvrements pour l'étranger qui sont tout près dans le tiroir supérieur de la commode. Enveloppes jaunes.

Je t'aime.

J.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Le mois et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas.

<sup>3</sup> « [...] les « Essayeurs » remettent à vendredi 4 et à samedi 5 la répétition générale et la première représentation d'*Après le voile et de Fra Angelico*. » (Voir « Théâtres ». *Le Temps* [en ligne]. N° 17778 (1910/03/02). Page consultée le 8 novembre 2017. <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k240040q/f3.item>).

<sup>4</sup> Pierre Combret de Lanux (1887-1955) était secrétaire de Gide avant de le devenir pour *La N.R.F.* en 1909. Frank Lestringant décrit ses différentes fonctions, associées étroitement à celles de Jean Schlumberger, alors directeur de la revue : « Pierre [de Lanux], à partir de 1909, partagea son temps entre la villa Montmorency où il prenait ses ordres de Gide, et l'appartement bourgeois de Jean Schlumberger, rue d'Assas, qui servait tout à la fois de siège et de dépôt à la revue. Jean Schlumberger, dont Pierre de Lanux se trouvait être le lointain cousin, était la providence de La NRF et son principal bailleur de fonds, mais aussi, au quotidien, l'homme à tout faire. Dans le salon, les exemplaires de *réverse* s'empilaient sous le piano à queue, et il fallait se mettre à quatre pattes pour aller les chercher, tâche qui était dévolue à Pierre, plus souple et plus agile. L'excellent Schlumberger corrigeait les épreuves, déballait les volumineux paquets arrivés de Bruges, mettait sous enveloppe, timbrait, expédiait les exemplaires destinés aux auteurs et aux premiers abonnés, rédigeait les lettres de refus accompagnant les manuscrits retournés. Il fallait encore faire la chasse aux abonnés, démarcher à domicile les amis, les connaissances, les notabilités du tout-Paris littéraire. Pour ce labeur ingrat de commis-voyageur, Schlumberger, timide et sur la réserve, était mal préparé. » (Voir André Gide *l'inquisiteur*, op. cit., p. 644).

[78, rue d'Assas]<sup>2</sup>

Cher amour bien aimé, quelle joie de recevoir ta lettre ce matin : j'étais toute angoissée de t'avoir laissé ainsi peu bien ; je songeais tout le temps à ce long voyage que tu avais devant toi, toute la nuit en chemin de fer ; moi-même je me sentais si fatiguée qu'il me semblait impossible que tu ne le fusses pas encore bien davantage. Mais avec ta lettre et la pensée que tu es arrivé enfin à Berlin et une extrêmement longue bonne nuit pour moi-même, la vie me paraît moins noire et beaucoup moins noire qu'avant notre voyage. Je me sens toute détendue, le cerveau clair, actif, équilibré : il y avait des mois que je ne m'étais sentie si d'aplomb. Hier soir en arrivant j'étais morte à moitié. À Bruxelles, je m'étais précipitée dans un coin d'un compartiment vide avant qu'une nouvelle foule ne s'engouffre, ne réfléchissant pas que la marche du train allait changer de sens. Tout le train est envahi et mon compartiment par les Américains miteux de l'hôtel du Miroir à Bruxelles<sup>3</sup> ! Et l'une des femmes menaçait de dégobiller tout le temps du voyage !

D'ailleurs après avoir fortement pesté intérieurement l'emporté et l'ineptie de ces gens après quatre mois de voyage dans toute l'Europe comme le certifiaient les étiquettes de leurs valises, ont fini par m'amuser. Ils prenaient des grands tas de charbon pour des fortifications et d'autres choses de cet acabit. Comment ces gens finissent par se retrouver chez eux c'est un mystère et on admire leur toupet à se mettre ainsi en route ne sachant comme langue que leur abominable américain et étant fort bêtes par surcroît.

Ici j'ai trouvé peu de lettres pour la revue : deux demandes de spécimen et un abonnement : P[ierre] de Lanux vient de venir : il a trois autres nouveaux abonnements. Personne lundi à ta réception. Trouvé une invitation à déjeuner chez les Ducoté pour le 8 et une à dîner pour le même jour chez les Yvan Moricand<sup>4</sup>. J'ai refusé les deux sous prétexte que tu ne serais pas de retour de Berlin.

J'irai demain voir Marco, car j'ai également trouvé deux lettres de Hawkins, l'une m'annonçant que le petit était à l'infirmerie avec un mal de gorge sur le caractère duquel le médecin ne pouvait se prononcer et la seconde disant que le petit était beaucoup mieux, la fièvre et le mal de

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Le mois et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas.

<sup>3</sup> Il s'agit de l'hôtel du Grand Miroir, situé au n° 30-32 de la rue de la Montagne, à Bruxelles, qui est aujourd'hui la Maison des Notaires.

<sup>4</sup> Ivan Moricand (1885-1923) et sa femme Yvonne Boudon (1887-1967). Le père de celle-ci, René Boudon (1855-1935) est marié depuis 1885 avec Élisabeth Sophie Françoise Gaillard de Witt (1856-1944), fille de Pierre Ulysse Gaston Gaillard (1823-1898) et d'Élisabeth Adélaïde Wilhelmine de Witt (1826-1901), grande tante de Jean Schlumberger puisqu'elle est la sœur de Conrad et Cornélis de Witt.



gorge presque passés. J'y vais plutôt donc pour tenir un peu compagnie à Marco dans le cas où il serait encore à l'infirmerie et pour qu'il ne se sente pas abandonné. Tout à l'heure vais me mettre à la recherche de bonnes. Mais je veux garder malgré tout ma sérénité et pour cela je me réfugie dans tes bras et dans le souvenir de toutes les heures exquises que nous venons de passer ensemble.

Ne te fatigue pas.

Et je t'attends avec tant d'amour.

Ta Suze.

Cet article t'est envoyé par Péguy<sup>5</sup> dans une enveloppe contenant trois numéros de *L'Écho de Paris*.

378- JEAN A SUZANNE

Berlin, le [jeudi] 3 mars 1910<sup>1</sup>

Mon amour

Je me félicitais déjà que Quillot<sup>2</sup> ne fût pas venu quand hier soir une lettre de lui m'annonce son arrivée pour ce soir. Tant pis pour lui, qu'il se débrouille. Je ne resterai pas ici pour le piloter. Hier j'ai vu Meier-Graefe<sup>3</sup> l'ancien directeur de la « Maison Moderne » et de *L'Art décoratif* ! (avant Soulier). C'est un excellent intermédiaire qui connaît bien France et Allemagne et qui aurait

---

<sup>5</sup> Il pourrait s'agir de l'article de Maurice Barrès, paru dans *L'Écho de Paris* du 14 février 1910, intitulé « Réponse à un germanophile », qui est dans la continuité de la pensée de Barrès, selon laquelle la culture française serait en train de dominer la culture allemande en Alsace-Lorraine. Il rappelle qu'« il n'y a que deux familles en Alsace et en Lorraine qui aient été anoblies par l'empereur. MM Schlumberger et Jaunez ont dû accepter des titres de noblesse en qualité de président de la délégation d'Alsace-Lorraine. C'est une nécessité de la fonction. Mais les enfants de M. von Schlumberger n'ont jamais cessé de s'appeler Schlumberger tout court. Ils ne veulent pas avoir d'autre titre au respect de leurs concitoyens que celui qui s'attache naturellement à une des familles qui ont créé la prospérité et la haute réputation de l'industrie alsacienne. La littérature française compte parmi ses jeunes talents les plus sûrs, le petit-fils de l'honorable M. von Schlumberger, qui a signé Jean Schlumberger un récit de tout premier ordre, Heureux qui comme Ulysse... ». Dès le lendemain de la publication de l'article, dans sa lettre du 15 février 1910, le directeur des *Cahiers* écrit : « Mon cher Schlumberger, je suis venu vous demander si vous avez lu l'article de Barrès dans *L'Écho de Paris* d'hier. » (Voir le *Bulletin d'informations et de recherches*, [en ligne], L'Amitié Charles Péguy, 1979/01, (A2, N5), page consultée le 14 août 2018, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k96093129/f53.item>. p. 51).

<sup>1</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas.

<sup>2</sup> Maurice Quillot (1870-1944) est un ami d'enfance d'André Gide. Celui-ci lui dédiera ses *Nourritures terrestres*. Quillot et Schlumberger s'étaient déjà rencontrés le 2 février 1910 afin de s'entretenir sur le projet de *L'Ermitage*. Toutefois, Jean ne semble pas réceptif à l'arrivée de Quillot, celui-ci ne parlant pas un mot d'allemand. (Voir les propos de Pascal Mercier dans leur *Correspondance*, p. 263).

<sup>3</sup> Julius Meier-Graefe (1867-1935) est un écrivain et critique d'art allemand. Il dirigera dès 1894 la revue d'art et de littérature *Pan*. Il mettra un point d'honneur à s'ouvrir sur le monde et sur les artistes étrangers en ouvrant une galerie d'art à Paris en faveur de l'impressionnisme appelée « La Maison Moderne », « boutique où le Parisien peut venir meubler son habitation, acheter des œuvres d'art, des bibelots ou des accessoires de mode ». « Il se consacre ensuite avec passion à la défense de l'Art nouveau, grâce à la création d'un périodique publié en deux versions à Munich et à Paris à partir de 1898 : *Dekorative Kunst / L'Art décoratif* ». (Voir l'article de Bertrand Mothes, « La Maison Moderne de Julius Meier-Graefe » dans Catherine Méneux, Emmanuel Pernoud et Pierre Wat (éd.), *Actes de la Journée d'études Actualité de la recherche en XIXe siècle*, Master 1, Années 2012 et 2013, Paris, site de l'HiCSA, mis en ligne en janvier 2014, page consultée le 8 novembre 2017, <https://hicsa.univ-paris1.fr/documents/file/4-Mothes-Maison%20moderne.pdf> et l'article de Fabienne Fravallo, « Julius Meier-Graefe », *Histoire par l'image* [en ligne], consulté le 8 novembre 2017. URL : <http://www.histoire-image.org/etudes/julius-meier-graefe>).

pu nous éviter bien des fausses démarches. L'affaire n'est pas du tout telle que Gide l'a toujours présentée. C'est une entreprise qu'il faut fonder et lancer avec un homme capable et beaucoup d'efforts. Je crains que Quillot ne soit pas du tout ce qu'il faut.

Aujourd'hui je revois Meier-Graefe et je commence mes tournées de libraires pour la revue.

Je reprends ma lettre le soir, au théâtre, dans un entracte. Quelles journées ! Je trouve naturellement qu'il est trop bête d'être ici et de ne rien voir. Il faut te dire que, couché à 10 heures, je me suis levé à 9 heures et demie du matin. Cela m'a fait une journée très courte. Un déjeuner chez Meier-Graefe et une longue visite à l'exposition de peinture française, celle où l'empereur a prêté tous ses Lancret et ses Watteau<sup>4</sup>, exposition du XVIII<sup>e</sup> siècle français où il y a beaucoup de choses venues de Paris, d'admirables Gobelins etc., mais aussi les merveilleuses peintures que contiennent les châteaux impériaux, des Watteau, des Fragonard.

Le théâtre commence ici à 7 heures et demie ; on a un long entracte pour manger un peu.

Pas d'autres entractes et d'excellentes places pour cinq marks.

Je n'ai encore été qu'au *Deutsches Theater*, celui qui donne des mises en scènes simplifiées dans le genre de celles que la troupe allemande nous a données à Paris.

J'ai une dizaine de libraires à voir. De plus je voudrais voir le musée de peinture ancienne et moderne<sup>5</sup>. En outre Potsdam je n'irai pas à Munich car Blei est à Vienne. Il est donc bien probable que je partirai d'ici, lundi. Je doute que je puisse rien faire d'utile pour la maison d'édition mais je voudrais travailler un peu pour la revue.

Naturellement j'ouvre les yeux tant que je peux. L'atmosphère de la ville entière est suspecte... suspecte... Des jeunes gars à tous les coins de rues. Ici on les appelle « Puppen » (poupées) ; tous les soldats vous font de l'œil. Curieux, curieux, tant de singularités dont naturellement on ne devine pas le mode d'emploi.

---

<sup>4</sup> En 1900 « Guillaume II aurait [...] décidé d'activer l'envoi des tableaux et objets d'art qui figurent dans ses galeries de Potsdam. Et on annonce leur arrivée pour le 6 avril. Il y a 50 tableaux parmi lesquels 6 Watteau, 10 Lancret, 20 Chardin, des Boucher, des Nattiers, des bustes de Houdon et de magnifiques Gobelins qui furent offerts par Louis XV à Frédéric-le-Grand. » Certes, il s'agit d'œuvres envoyées en France pour l'Exposition Universelle de Paris en 1900, mais la description de ces œuvres prêtées correspond à celles que l'on retrouve lors de l'exposition d'art français du XVIII<sup>e</sup> siècle à Berlin. Julius Meier-Graefe écrit : « Pour un moment, la Pariser Platz, à Berlin, voit son nom doublement justifié : vis-à-vis de l'ambassade de France, à l'Académie royale, les artistes français du XVIII<sup>e</sup> siècle se sont installés. » Jean a donc pu observer certaines œuvres appartenant à l'Empereur d'Allemagne comme *La Danse*, *L'Amour à la campagne*, *Concert de Watteau*, *La Camargo dansant*, *Danse à la Fontaine de Pégase* de Lancret ou encore *Vénus*, *Mercur* et *l'Amour* de Boucher. (Voir « Paris : les tableaux des empereurs à l'Exposition » dans le journal quotidien *La Croix*, [en ligne], n° 5196, (1900-03-24), p. NP. Page consultée le 8 novembre 2017. <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k218926k.texte.f4.langES> ainsi que l'article de Julius Meier-Graefe dans *La Gazette des Beaux-Arts*, n° 3, 52<sup>e</sup> année, 1910, page consultée le 8 novembre 2017. [http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/gba1910\\_1/0283?sid=f4e217247fdffb77e2a3b3e04299ebcc](http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/gba1910_1/0283?sid=f4e217247fdffb77e2a3b3e04299ebcc), pp. 262-272).

<sup>5</sup> À la Pinacothèque que l'on nomme aujourd'hui *Alte Pinakothek*.

Je n'ai encore vu que le musée des antiques<sup>6</sup>. Il y a de très belles choses, entre autres des stèles grecques de la plus belle époque. Tout est fort bien présenté ; mais tout de même le Louvre est autre chose. Je termine ma lettre dans un café ! Ce matin j'ai dû déjeuner sans eau ! pas de thé dans l'après-midi – de l'eau nulle part.

J'avale des chopes de bière les unes sur les autres. Je me sens gonflé comme un vénérable tonneau mais à part ça je vais à merveille<sup>7</sup>.

379- SUZANNE A JEAN

Paris, le [jeudi 3 mars 1910]<sup>1</sup>

[78, rue d'Assas]<sup>2</sup>

Mon trésor adoré, impossible pour moi d'aller aux *Essayeurs* ; j'ai trop à faire et d'ailleurs avec qui aller ? J'ai envoyé à P[ierre] de Lanux un billet et à Jacques Rivière<sup>3</sup> l'autre ne sachant au monde à qui l'envoyer. Madeleine Gide offre de prendre la réunion de dimanche à la villa puisque tu ne seras probablement pas là. J'accepte. Impossible de décrocher Mad[eleine] Gide. Elle me demande de venir ! – mais je n'ai pas une minute. Je cours les bureaux et les renseignements et je voudrais tant peindre à la place et arriver à garder en moi l'émotion, la sérénité, la ferveur de ces cinq jours de voyage !

Pour compliquer le tout tante Suzanne parle du mariage d'Henriette<sup>4</sup> pour le 11 avril et me demande Monique comme demoiselle d'honneur. Je lui ai demandé la permission d'attendre ton retour pour lui donner ma réponse. Il faudrait d'abord être sûr des dates, et du mariage et de la rentrée à Liancourt. Rien ce matin ni hier soir dans le courrier pour la revue. Ai reçu la note de Duncombe : 230 frs !

Les étains sont là.

Je ne peux plus supporter qu'Ellen [soit] dans ma maison. Aline m'agace au plus haut point : elle aurait bien pu au moins se démener pour me trouver quelqu'un ! J'ai eu l'idée avant-hier d'en

---

<sup>6</sup> Il s'agit du *Pergamonmuseum*, le musée de Pergame, qui est l'un des plus prestigieux du monde grâce à ses œuvres antiques reconstituées dans leur taille réelle.

<sup>7</sup> Lettre non signée.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas.

<sup>3</sup> C'est la première fois, dans cette correspondance, que Jacques Rivière (1886-1925) est mentionné alors que Jean Schlumberger et André Gide l'avaient rencontré le 15 décembre 1908, lors d'une visite au peintre André Lhote. Jacques Rivière ne sera pas seulement essayiste et romancier. En effet, il assurera le secrétariat de *La N.R.F.* de 1911 à 1914 (après Pierre de Lanux) avant d'en devenir le directeur en 1919 jusqu'à son décès le 14 février 1925 de la fièvre typhoïde. Le couple Schlumberger se liera très vite d'amitié avec le couple Rivière car Isabelle Rivière (1889-1971), de son nom de jeune fille Fournier, sœur de l'auteur du *Grand-Meaunes*, deviendra une véritable amie de Suzanne.

<sup>4</sup> Henriette Cambefort (1888-1966) est la fille de Suzanne de Witt (1866-1934), cousine de Marguerite de Witt, et de Charles Adrien Cambefort (1858-1919). Elle se mariera non pas le 11 avril 1910, mais le 9 avril 1910 avec Pierre Schweisguth (1885-1940) à Paris.

parler aux concierges et à la teinturière de la petite poste : par eux je vais pouvoir peut-être avoir au moins une femme de chambre, et on m'a donné l'adresse d'un très bon bureau, paraît-il, dans le quartier. Concierges et teinturière ont poussé les hauts cris à l'idée saugrenue d'Aline. Tout le monde a l'air de considérer qu'elle fait une telle bêtise et en souffrira que je me mets presque à le souhaiter vivement. Pourvu que quelque pieuse personne ne la recueille pas comme le petit converti.

Je viens de monter à mon atelier... Hélas que Rysselberghe avait raison... que le peu de choses que j'ai fait cet hiver est de la saleté pure !!!! Avec les yeux encore imprégnés de véritable peinture que toutes mes peintures même les moins mauvaises m'ont semblé non seulement vides, creuses, maussades, mais absolument inexistantes en fait de peinture.

Seuls quelques morceaux du torse de la petite Louise de l'an dernier peuvent être considérés comme un *point de départ possible*. Il faut avant tout, pour moi, essayer de faire de la belle peinture sur une construction solide. La ressemblance etc., qu'importe au début. J'ai besoin de tout oublier de mes pignochages et recommencer depuis le début ! Mais pour cela il me faudrait de longues journées tranquilles avec le cerveau complètement libre et cela ne peut être encore ces jours-ci.

Je t'aime tout entier.

Ta Suze.

380- SUZANNE A JEAN

Paris, le [vendredi 4 mars] 1910<sup>1</sup>

[78, rue d'Assas]<sup>2</sup>

Mon trésor unique, qu'auras-tu dit de l'arrivée de Quillot !!! Espérons qu'il en sortira quelque chose.

Le matin j'ai reçu enfin un mot de Mad[eleine] Gide après une seconde lettre suppliante de ma part. Elle m'envoie quantité de douces paroles mais ne peut venir déjeuner : c'est à vous décourager de tout.

Depuis deux matins je suis prête dès l'aube ; je t'écris dans mon train de Liancourt vingt minutes avant le départ après avoir au préalable expédié plusieurs lettres de la rue d'Assas, passé par la rue Washington prendre des renseignements cuisinière.

Ce soir je dîne rue Ampère.

Que je voudrais donc avoir vite expédié toutes ces choses matérielles : je serais en si belle humeur pour peindre et il fait si beau depuis deux jours !

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas.

C'est vraiment étonnant le bien que m'a fait ce voyage : j'étais certainement atteinte d'un peu de neurasthénie depuis cet automne et ces cinq exquis jours m'ont comme insufflé une autre nature. C'est qu'aussi en voyage tu peux être tout à moi et moi tout à toi sans autre souci ni distraction et c'est si reposant.

Je finirai cette lettre à mon retour de Liancourt.

Trouvé Marco en bon état, levé, dehors mais teint navet et maigri.

Les vacances seront malheureusement du 23 mars au 12 avril : il n'y aura rien comme végétation encore !

Je t'enveloppe de toute ma plus chaude tendresse.

Ta Suze.

381- JEAN A SUZANNE

Berlin, le [vendredi] 4 mars 1910<sup>1</sup>

Quelle journée, mon chéri.

Depuis ce matin j'ai fait le commis voyageur, entrant dans les librairies, proposant ma marchandise, plaidant en sa faveur, me faisant souvent recevoir à peine poliment. J'ai organisé des dépôts dans sept librairies. J'en ai six encore à voir demain. Entre temps j'ai fait un tour au musée de peinture moderne.

Deux étages entiers consacrés à l'Allemagne. Misère ! De telles horreurs que, dégoûté, j'allais partir sans monter au grenier. Ma conscience m'a sauvé. Là j'ai trouvé de très belles œuvres françaises : Manet, Renoir, Courbet, jusqu'à du Vuillard et du Maillol. Pas en grand nombre, mais d'excellente qualité. Il me reste encore à voir le musée de peinture ancienne ; je tâcherai d'y aller demain.

Je t'écris en attendant Quillot que j'ai pu plaquer toute la journée, mais avec lequel je vais dîner et passer la soirée. À l'opéra probablement. Ensuite peut-être ferai-je semblant d'aller me coucher et m'échapperai-je pour voir certains bars curieux qu'on m'a indiqués.

Ne crains rien : les apaches n'existent pas à Berlin. On les passe à tabac de manière à les décourager définitivement.

Je ne trouve pas l'article de Barrès<sup>2</sup> bien fameux, à peine agréable. Je ne voudrais pas être traité de « petit sorbonnard ». Il m'a l'air d'avoir pour le style de Péguy un ton condescendant tout à fait déplacé.

---

<sup>1</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas. Le lieu et la date ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Il s'agit de l'article envoyé par Péguy. Voir la lettre du 2 mars 1910 écrite par Jean.

Voici Quillot.

Adieu ma tendre petite femme.

J.

382- SUZANNE A JEAN

[Samedi 5 mars 1910]<sup>1</sup>

[78, rue d'Assas]<sup>2</sup>

Cher amour, si c'est lundi ton retour ce sera bientôt là.

Depuis deux jours il fait superbe : je ne fais que penser à Braffye. La pluie est vraiment une horrible démoralisante chose, sauf en voyage où tout est supportable. Décidément notre petite fugue a dû bien me remonter pour que j'aie pu hier arrêter une cuisinière et donner congé à Rose<sup>3</sup> sans trop de battements de cœur. J'étais même presque gaie surtout que dans le premier omnibus après cette grave décision le conducteur m'a remis un sou troué – ce qui ne m'arrive jamais. Pense que le seul trèfle à quatre feuilles trouvé dans mon existence l'a été quelques mois avant notre mariage ; il y a là de quoi vous rendre superstitieux.

Non, décidément, ces « puppen » cela ne me dit rien. Je vois des yeux faïence, des cils blonds, des joues trop blanches et roses !

Ne bois pas trop de bière, je suis persuadée que c'est une boisson très malsaine moralement et physiquement. Tu me reviendras ennuyeux comme un pédagogue si tu t'en alourdis trop.

Ce matin je déjeune enfin chez Violon<sup>4</sup> et irai faire quelques rasoires visites dans la B[onne] S[ociété] P[rotestante]<sup>5</sup>.

Je t'aime d'une grande passion.

Ta Suze.

383- JEAN A SUZANNE

Berlin, le [samedi] 5 mars 1910<sup>1</sup>

Mon amour

J'ai continué toute la matinée mon métier de quémendeur ; j'ai déniché un commissionnaire qui me déchargera de toute comptabilité. Nous verrons ce que tout cet effort va donner. Peut-être

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas.

<sup>3</sup> Une domestique.

<sup>4</sup> Nous savons que cette femme habite dans le sud de la France.

<sup>5</sup> La Bonne Société Protestante (BSP) ou la Haute Société Protestante (HSP) est une expression qui est née au XIX<sup>e</sup> siècle et qui désigne les membres de familles bourgeoises protestantes qui se soutiennent mutuellement dans les affaires.

<sup>1</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas.

rien. Je me rends compte qu'ici l'on trouve notre revue un peu spécialement littéraire, pas assez ouverte à toutes les questions de culture.

Enfin j'ai reçu ce matin les mots de recommandation de Gide pour les personnes que je voulais voir ici : Haguenin<sup>2</sup> et M<sup>me</sup> Curt Hermann<sup>3</sup>. Je ne pourrai certainement pas tout liquider aujourd'hui et ces gens sont en somme plus importants à voir que les libraires. Il faut que ce voyage inutile pour *L'Ermitage*<sup>4</sup>, soit profitable à *La N.R.F.* Ce que je ferai peut-être, c'est de brûler Cassel<sup>5</sup> où je pensais m'arrêter pour voir le musée. Mais en consultant l'indicateur, il me semble qu'il me faudrait passer deux nuits en chemin de fer.

Cela dépendra un peu de mon abrutissement. En tout cas je partirai d'ici *lundi soir* et si je fais la route d'une traite, je t'arriverai pour dîner.

Je n'ai pas été au théâtre hier soir. J'avais eu l'intention d'entendre *les Maîtres-Chanteurs*<sup>6</sup>, mais je n'ai plus trouvé que des places chères. En outre comme j'avais été auparavant au bain je n'aurais pas eu le temps de dîner. Il faut être à sa place à 7 h 25, autrement on n'entre plus. Presque chaque soir il me faut choisir entre le théâtre ou le dîner. Je tâcherai aujourd'hui de m'y mieux prendre. J'entraîne Quillot à une comédie en allemand, à laquelle il ne comprendra pas grand-chose j'en ai peur.

Hier soir nous nous sommes contentés d'aller au café.

Très ordinaire. Ce qui me sauve c'est que je dors le matin jusqu'à neuf heures ou neuf heures et demie.

Je t'écris dans un restaurant où je déjeune.

---

<sup>2</sup> Émile Haguenin (1872-1924) est un « *connaisseur de l'Allemagne pour avoir enseigné à l'université de Berlin de 1901 à 1914, et sous ses ordres un groupe de jeunes normaliens* ». Il avait été aussi le camarade de Normale de Marcel Drouin. (Voir Marion Aballéa dans son article « Une diplomatie de professeurs au cœur de l'Allemagne vaincue : la mission Haguenin à Berlin (mars 1919-juin 1920) », *Relations internationales*, 2012/2 n° 150, DOI : 10.3917/ri.150.0023. Page consultée le 10 novembre 2017. URL : <https://cache.univ-tln.fr:3917/revue-relations-internationales-2012-2-page-23.htm>, pp. 23-26).

<sup>3</sup> M<sup>me</sup> Curt Herrmann. Son mari, Curt Herrmann (1854-1929) est un mécène allemand et « *un peintre qui représente à lui tout seul le néo-impressionnisme en Allemagne ; grand ami de Théo [Van Rysselberghe], de [Maurice] Denis [...]* » comme le décrira André Gide dans sa lettre du 1<sup>er</sup> mars 1910 à son ami Jean. La question est de savoir pourquoi Jean doit s'entretenir avec la femme du peintre. Gide explique : « *Mettez sur votre carte avec « Directeur de La N.R.F. » que vous venez lui apporter de nos nouvelles à tous ; ce genre de présentation est celui qui convient. Mais c'est Madame Herrmann qu'il faut voir, lui n'étant d'aucune conversation ; elle, abonnée de La N.R.F., très bas-bleu, reçoit, etc.,* ». (Voir leur *Correspondance*, pp. 264-265).

<sup>4</sup> En effet, Jean devait rencontrer l'éditeur allemand Samuel Fischer (1859-1934), l'éditeur de Gerhart Hauptmann, afin de lui parler du projet éditorial « *L'Ermitage* », mais celui-ci est absent.

<sup>5</sup> « *On distingue à Cassel le musée de Frédéric (Fridericianum), où se trouve une bibliothèque, un cabinet d'antiques, d'objets d'arts et d'histoire naturelle ; une galerie de tableaux qui renferme des chefs-d'œuvre rapportés de Paris en 1815 ; le château de Bellevue et celui du prince électeur ; les casernes qui servent aujourd'hui d'hospice ; l'observatoire bien situé ; l'Opéra ; le château-fort transformé en prison d'état ; la promenade du Thiergarten, et le grand parc appelé Aue (plaine) ou Augarten, etc.* » (Voir le volume 15 de *l'Encyclopédie des gens du monde : répertoire universel des sciences, des lettres et des arts : avec des notices sur les principales familles historiques et sur les personnages célèbres, morts et vivants*, Artaud de Montor, Treuttel et Würtz, 1841).

<sup>6</sup> *Les Maîtres-Chanteurs de Nuremberg* (Die Meistersinger von Nürnberg) est un drame musical en trois actes de Richard Wagner composé en 1868.

Je vais tâcher de voir le musée de peinture ancienne puis j'irai chez M<sup>me</sup> Curt Hermann. Demain c'est une excursion à Potsdam avec les Meier-Graefe. Ces relations ne sont pas à négliger pour moi.

Peut-être encore un mot ce soir. Que ta lettre de ce matin m'a fait plaisir. Oh mon chéri que l'on a de plaisir à t'aimer !

Tâche tout de même de travailler. Qu'au moins quand je chôme, toi tu travailles !

Je t'aime.

J.

384- JEAN A SUZANNE

[Dimanche 6 mars 1910]<sup>1</sup>

[Berlin]<sup>2</sup>

Mon rat chéri, que je peste de te voir absorbée par ces idiotes préoccupations de bonnes. C'est stupide, car le choix dans un bureau de placement est bien hasardeux et jusqu'ici nous n'avions pas eu à tâter de cette marchandise. Il faut bien dire que nous avons été assez gâtés jusqu'ici, sauf pour les Anglaises.

Je viens d'avoir un long entretien d'affaires avec un intermédiaire de Leipzig. Je crois que notre marché va être bien organisé. À une heure les Meier-Graefe m'attendent pour m'emmener à Potsdam, entre temps j'espérais retourner au musée de peinture, mais naturellement il n'ouvre qu'à midi !

J'y étais déjà allé hier. Écrasant ! De tout, et d'admirables choses. Presque aussi important que la National Gallery. Une série d'Italiens qui ne contient peut-être pas de pièces uniques mais qui est fort belle, des Vélasquez, des Rembrandt, des Franz Hals (tout à fait beaux ceux-là), les plus admirables Vermeer, de tout ! Ce n'est certes pas le Louvre, mais quand on pense que ce musée est tout nouveau où n'iront-ils pas ! Et tout est admirablement présenté. Des salles sobres avec quelque encadrement de porte rapporté d'Italie ou d'Espagne, une ancienne table au milieu de la pièce avec une statue ou une vasque de marbre.

C'est cosu et vraiment d'excellent goût.

Entendu hier soir une comédie d'Hermann Bahr<sup>3</sup>, assez amusante ma foi. J'ai passablement plaqué Quillot qui est vraiment très gentil, mais bien insupportable.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Le mois et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Adresse de l'expéditeur : Central-Hôtel Berlin : am Central Bahnhof Friedrichstrasse. Telephon Amt I, 9191, 9192u9193. Hôtel I. Ranges 500 Zimmer u. Salons. Telegramm Adresse : Central-Hôtel Berlin.

<sup>3</sup> La comédie en trois actes intitulée *Das Konzert*.



Je veux encore répondre à la lettre de Ruyters.

Je pars demain à 10 h du soir et j'arriverai à Paris à 4 h je crois.

Je t'adore tant.

Que tu as donc été gentille la nuit du caviar ! Si tu pouvais te douter comme ici les femmes sont dépourvues de piquant ! On s'explique bien des choses...

J<sup>4</sup>.

385- JEAN A SUZANNE

[Mercredi 5 octobre 1910]<sup>1</sup>

[Paris]<sup>2</sup>

Mon chéri, je suis en métro pour me rendre à Montreuil. Je viens de déjeuner avec Gide et Ghéon et la matinée s'est passée à confectionner une note sur *Forse Che si*<sup>3</sup>. Dans mon courrier de ce matin, un mot de Rouché me demandait de passer à *La Grande Revue* demain après-midi. Malheureusement ce n'est pas une invitation spontanée mais une réponse à une demande de rendez-vous qu'hier j'avais déposée chez lui. Tout de même ce n'est pas mauvais signe. Je suis de plus en plus désireux d'avoir quelque chose de joué cet hiver car vraiment *On naît esclave* est bien clairet pour un début et je n'ai pas envie de cette étiquette-là<sup>4</sup>.

Très gentille soirée avec Rivière et Fournier hier au soir, j'ai joué Boris d'un bout à l'autre, tant bien que mal, mais heureux de rencontrer tant d'enthousiasme pour une œuvre qui de plus en plus me paraît capitale.

Je voudrais bien, mon amour t'écrire demain soir une lettre optimiste, peut-être tout sera-t-il dans l'eau. Toute la matinée je travaillerai avec Tristan. Nous n'irons voir Féraudy<sup>5</sup> que juste avant déjeuner. Je voudrais pouvoir améliorer les entrées, sorties etc.

---

<sup>4</sup> La correspondance s'interrompt du 7 mars 1910 au 4 octobre 1910. Le couple passera les vacances de Pâques à Braffy. Jean et Suzanne reviendront ensuite à Paris. Ils participeront à la première décade littéraire de Pontigny, fondée par Paul Desjardins, du 31 juillet au 9 août. Ils s'établiront le reste du mois à Braffy avant que Jean ne parte pour Troyes le 3 septembre et qu'il retrouve Suzanne à Bois-Salair.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Le mois et l'année (fausse) ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, Paris.

<sup>3</sup> Note composée par Jean Schlumberger sur « *Forse che si, forse che no*, par Gabriele d'Annunzio (Calmann-Lévy) » qui paraîtra dans le n° 23 de *La N.R.F.*, le 01/11/1910, pp. 611-613.

<sup>4</sup> C'est pour sa « petite pièce » *l'Amour, le Prince et la Vérité* qu'il retrouvera le directeur de la revue bimestrielle *La Grande Revue* et du Théâtre des Arts, Jacques Rouché. Là encore, c'est une déception car : « [II] me proposa de monter cette pièce, à la condition toutefois que P. J. Toulet pût ajouter des rehauts d'esprit à mon texte trop terre-à-terre ». Jean refusera cette collaboration au profit de sa nouvelle pièce *La Mort de Sparte*. (Voir *Éveils*, p. 228).

<sup>5</sup> Maurice de Féraudy (1859-1932) est à la fois dramaturge, acteur, metteur en scène et sociétaire de la Comédie-Française (1887-1929). Il s'entretiendra avec Jules Claretie (1840-1913), administrateur du Théâtre-Français (1885-1913), à propos de la pièce de Jean Schlumberger *On naît esclave* écrite avec Tristan Bernard. La pièce sera jouée le 4 avril 1912 au Théâtre du Vaudeville à Paris.

Bref les procédés d'exposition terriblement peu originaux de cette pièce. C'est tellement peu ce que je cherche moi-même ! Enfin on verra.

Est-ce que tu songes à ta peinture ? Tu avais dit que lorsque les Poussielgue seraient partis... Je ne veux pas te tarabuster mais tu sais combien j'y pense.

Comme je vais reprendre avec fièvre *La Mort de Sparte* !

Je n'aime que toi.

J.

386- JEAN A SUZANNE

Paris, le [jeudi 6 octobre 1910]<sup>1</sup>

[Paris]<sup>2</sup>

Mon amour, je profite de cinq minutes pendant lesquelles Tristan Bernard est allé s'habiller, pour t'écrire. Nous venons de revoir ensemble les corrections que je proposais. Il y en a beaucoup qu'il approuve d'autres qu'il conteste pour des raisons scéniques et auxquelles je ne me rends pas tout à fait. Mais je suis bien décidé à le laisser faire puisqu'il est impossible que j'arrive jamais à imprimer à ces trois actes la marque de ce que je fais<sup>3</sup>.

Nous allons chez Féraudy tout à l'heure.

Passé hier la soirée avec Kassner. Nous avons grand plaisir à causer. Je crois que c'est l'homme qui estime le plus haut ma justesse de jugement. Et naturellement je me sens plein de sympathie pour le sien. Nous avons été au promenoir des Folies Bergères et assis dans un coin nous avons fort bien causé<sup>4</sup>.

Passé la fin de la journée d'hier à Montreuil. Théo très fatigué. Il sent toutes ses facultés diminuer peu à peu de force et de vie. C'est très cruel. Le médecin leur affirme que le poumon n'est pas en mauvais état, mais que croire ?

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. L'année (fausse) a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger. C'est grâce au commentaire de Pascal Mercier dans la *Correspondance* entre Jean Schlumberger et André Gide que nous datons cette lettre. (Voir p. 290).

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, Paris

<sup>3</sup> Souvenons-nous, dans sa lettre à Suzanne du 7 novembre 1908, Jean cherchait à faire connaissance avec Tristan Bernard par le biais de sa dactylographe, Lucie Meyer. À la suite de nombreux entretiens, une comédie naîtra, intitulée *On naît esclave*, sur laquelle Jean reviendra avec le goût amer d'une collaboration ratée : « *Un bel été pourtant, ayant fini par se mettre à l'œuvre, il m'envoya, dans ses langes dactylographiques, l'enfant de notre hasardeux mariage. Sitôt que je l'eus démailloté, la vue du petit bâtard me consterna. Mon « magnifique sujet » s'était dilué en un ruisselet dont le courant était bien mince pour entraîner pendant trois actes l'attention d'auditeurs tant soit peu épris d'émotions théâtrales. Tristan Bernard me demandait bien d'apporter à son texte toutes les améliorations qui me viendraient à l'esprit ; mais que pouvais-je y greffer, qui n'en gâtât ce qu'il avait de mieux : sa bonhomie sans prétention. Qu'allaient penser mes amis de la sourcilleuse N.R.F. ? » (Voir *Éveils*, pp. 229-230).*

<sup>4</sup> Voir la lettre du 10 février 1911 de Jean à Suzanne concernant l'influence positive et créatrice de cette discussion entre les deux hommes.

On croit que la fièvre de Jacqueline était due à de l'entérite de sorte que provisoirement Yvonne ne part pas pour la Suisse.

Je continue après déjeuner. Féraudy a été charmant. Aucune impossibilité à priori. La pièce lui sera remise dans trois jours. Il la lira et en parlera à Claretie. C'est en bonne voie.

Vu Rouché. Quelle bête. Quelle bête !

Il m'a demandé si je ne pourrais pas rajouter une pièce plus forte dans ce cadre charmant, si je ne connaissais pas M. Fouratte et si celui-ci ne pourrait pas rajouter çà et là des mots d'esprit. Il n'y a donc rien de fait. Rien non plus de refusé. Peut-être jouera-t-il cela plus tard. Je ne tiens pas tant que çà à essayer les plâtres et à partager la fortune de Bouhélier<sup>5</sup>.

À demain soir, mon chéri<sup>6</sup>.

Je n'ai qu'une idée c'est de me nettoyer de toutes ces sottises près de toi.

Ton J.

387- SUZANNE A JEAN

Dimanche [30 octobre 1910]<sup>1</sup>

Bois-Salair

Mon pauvre amour aimé !

Que ces chemins de fer sont horripilants ! Comme tu as dû ronger ton frein tout le long de la route. Hier matin petites averses : j'ai préparé un dessin de la percée, prise du salon pour un éclairage intéressant.

Après déjeuner trois coups de pinceaux à Maman et Monique dans une obscurité croissante qui a été le prélude d'un déluge, de tonnerre, d'éclairs. Ne pouvant rien faire de mieux, j'ai été avec Maman à F[ontaine]-D[aniel] prendre des nouvelles des malades divers de la famille.

Je me suis endormie tard très émue par Péguy<sup>2</sup>. Réveillée tôt j'entends la pluie, pourtant j'espère une éclaircie vers midi car j'ai bien envie de travailler. Les teintes d'automne sont de plus en plus belles et sont autrement stimulantes que ces vilains verts et ces éclairages d'été.

Je viens de recevoir une très gentille lettre de M<sup>lle</sup> Street<sup>3</sup> : je m'étais un peu montée contre elle ne recevant pas de réponse et sa lettre m'a refundue.

---

<sup>5</sup> Stéphane-Georges Lepelletier de Bouhélier, dit Saint-Georges de Bouhélier (1876-1947) est un poète, romancier mais aussi auteur dramatique français. Il composera le plus grand succès du Théâtre des Arts en 1910, *Le Carnaval des enfants*, qui sera joué pour la première fois le 25 novembre 1910.

<sup>6</sup> Jean va rejoindre Suzanne à Bois-Salair.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après le jour de naissance de Geneviève Schlumberger. Le lieu et l'année (fausse) ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc* de Charles Péguy, débutait en 1897, a été édité aux *Cahiers de la Quinzaine* le 11 janvier 1910.

<sup>3</sup> Une gouvernante anglaise.

Elle m'écrit qu'ayant eu des ennuis divers très grands avec sa famille elle redoutait de rentrer à Paris et que des amis la pressant de rester en Angleterre elle s'y décide d'après ma lettre, mais qu'elle sera toujours prête à s'occuper de mes enfants avec joie le jour où je pourrais en avoir besoin.

Je t'aime beaucoup plus que tu ne le sauras jamais.

Ta Suze.

Que dis-tu de la naissance d'une fille chez les Marcel<sup>4</sup> ? C'est à croire que les Schlumberger vont vraiment s'éteindre !

388- SUZANNE A JEAN

Lundi [31 octobre 1910]<sup>1</sup>

[Bois-Salair]

Mon amour,

Je suis accablée par les lettres à écrire. Quand je crois avoir fini il m'en vient d'autres à écrire et depuis ton départ je me sens d'une activité dévorante pour peinture, couture, lecture. Mais ces malheureuses lettres me retiennent comme un poids.

Hier malgré la pluie j'ai peint de 2 heures à 4 heures la percée.

Le ciel s'annonce très bien et le reste assez. Ce matin il fait beau : j'ai commencé une nouvelle route de la Lande et espère pouvoir finir Fontaine-Daniel et Maman et Monique. Surtout ces dernières car je voudrais recommencer un groupe en plus grand, dans une autre position etc. J'avance le Péguy tous les soirs. Je combats un rhume avec de l'aspirine.

Je t'envoie ci-inclus une lettre et les factures demandées.

Pour les serviettes de bain à Marco. Il faudrait lui en envoyer deux de notre armoire à linge de Paris.

Ellen me dit n'avoir en effet trouvé qu'un peignoir de bain au petit qu'elle a mis dans sa malle. Le second doit être égaré soit à Braffye soit à Liancourt. C'est ennuyeux.

Je t'embrasse très à la hâte mais si tendrement.

Ta Suse.

---

<sup>4</sup> Marcel Schlumberger et Jeanne Laurans auront trois enfants. Geneviève Schlumberger naîtra le 29 octobre 1910.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après la lettre précédente. L'année (fausse) a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

[Paris]<sup>2</sup>

Oui, certainement, amène le père David<sup>3</sup>. Tant mieux si nous pouvons faire faire un peu plus de travail que nous ne pensions. On fera venir de Caen de quoi occuper à planter tous les bras dont nous disposerons. Et ce sera l'occasion de faire changer la terre tout autour du pressoir.

J'écris en allant à Montreuil. Quelques courses chez les agents de publicité ont été vaines jusqu'à présent. Ce n'est pas facile à trouver.

Déjeuner avec Gide hier. Il m'a dit que je ne me doutais pas combien le fait d'être toujours entouré de découragés comme Iehl<sup>4</sup>, Drouin, Philippe, Ghéon, avait à son insu gêné sa production et combien le fait de nous sentir si allants Copeau et moi le mettait dans de bonnes dispositions.

La soirée s'est passée chez les Van Ryss[elberghe]. Elle, vieillie, toute blanche, la figure assez ravagée : « Elle est complètement déragée » m'a dit André sans que j'aie pu en tirer davantage. Naturellement la conversation avec le ménage réuni a été très cordiale sans rien révéler.

Je suis terriblement pressé de me remettre au travail car je suis malheureusement arrêté dans une des scènes les plus considérables du drame et je ne parviens plus à travailler en omnibus ou en marchant.

J'essayerai tout de même, si nous passons huit jours au Val-Richer de réamorcer le travail. Grâce au père David je serai dispensé d'une partie du bêchage.

Je vais tâcher ce soir de voir Noailles et de passer chez Desjardins bien que je doute de rencontrer ni l'un ni l'autre. Demain je vois Raverat<sup>5</sup>, je déjeune avec Lanux, j'écoute la conférence de Gide sur Philippe. Le soir dîner de *La N.R.F.*

Ne pars que si tu es débarrassée de ta grippe. Je t'attendrai à 7 h 10<sup>6</sup>.

Je t'embrasse toute.

J.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après la conférence de Gide sur *Charles-Louis Philippe* organisée par le Salon d'Automne et prononcée le 5 novembre 1910. (Voir Daniel Moutote, *Le Journal de Gide et les problèmes du moi (1889-1925)*, Slatkine, 1998, p. 224.)

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, Paris.

<sup>3</sup> Jean Schlumberger a ajouté au crayon de bois un astérisque au-dessus de « père David » : « ouvrier agricole ».

<sup>4</sup> L'écrivain Jules Iehl (1875-1951), plus connu sous le pseudonyme de Michel Yell, a rencontré Gide, Charles-Louis Philippe et Marguerite Audoux en 1900. Il est effectivement décrit comme étant quelqu'un de taciturne : « [...] on peut enfin noter l'extrême pessimisme de Michel Yell – pessimisme bien perçu et rendu par son aîné, et qui est indissociablement lié à une frilosité quasi pathologique, doublée d'indécision constante et d'impuissance à agir ». (Voir *Dynamiques du conflit*, Actes du colloque des 20, 21 et 22 novembre 2002 à Lorient du CRELL (Centre de recherche en littératures, linguistique et civilisations, dir. Bernard-Marie Garreau, Université de Bretagne-Sud, 2003, p. 3).

<sup>5</sup> L'industriel Georges Raverat (1860-1939) est un conseiller financier de Paul Desjardins.

<sup>6</sup> Suzanne va rejoindre Jean à Paris, puis le couple s'établira à la fin du mois à Bois-Salair. Le couple sera de nouveau à Paris de décembre à janvier. Le 14 décembre, Jean fera la lecture de sa nouvelle pièce de théâtre *La Mort de Sparte* à Auteuil devant Gide et Jacques Rivière.

## 1911

390- JEAN A SUZANNE [1]

[Samedi 21 janvier 1911]<sup>1</sup>

[En train pour Cannes]<sup>2</sup>

Amour, te griffonne une ligne dans un coin de mon wagon. Il est cinq heures et j'atteins seulement Rambouillet ! Dès la Chapelle plus d'une heure de retard et quand nous sommes arrivés au Mans l'express en était déjà loin comme tu penses.

J'espère qu'à 6 heures et demie je pourrai encore acheter les balles de Marco mais dans un magasin anglais, un samedi soir, j'en doute.

Remercie Mère pour son chocolat comme je n'ai pu attraper au Mans qu'un sandwich, j'ai fait fête aux tablettes.

J'ai relu mes deux actes<sup>3</sup>. Oui le second manque terriblement de conflit tragique. Il y a plus d'action que de drame. Mais il y a peut-être remède.

Croirais-tu qu'il y avait beaucoup plus de coquilles dans le 1<sup>er</sup> acte que dans le second ! Mais quel rafraîchissement des yeux que de lire mes phrases dans ton écriture. Cela m'aide beaucoup à les reprendre. Tu étais si délicieuse hier à ma table.

Homme.

391- SUZANNE A JEAN

Paris, le [samedi 21 janvier 1911]<sup>1</sup>

[Paris]

Mon amour aimé, si passionnément, trop aimé, tu vois je fais ce que tu me demandes : ce soir mon cœur est si gros, si plein d'eau qui voudrait sortir que je le déverse tout sur ce papier sans cela j'éclaterais. Et cependant je voulais être brave, je croyais l'être et ce soir je me sens pitoyable. Quand je remue, que je me raisonne, cela va, je me monte ; et puis tout d'un coup cette même angoisse m'étreint, celle uniquement de l'animal fidèle qui ne peut vivre sans la présence du maître. Bien sûr que pouvant te rappeler je ne le ferai pas, je suis trop contente que tu installes le mieux possible notre

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Il existe deux lettres datées du 21 janvier 1911 écrites par Jean.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas. Vers le 18 janvier 1911, Jean écrit à Gide : « *Je serai à Cannes samedi matin. Adresse provisoire : Hôtel Grande-Bretagne, Le Cannet (A[lpes]-M[aritimes])*. » (Voir leur *Correspondance*, p. 347). Pascal Mercier notera que Jean avait également prévenu Copeau, dans une lettre inédite du 17 janvier 1911, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, pour lui annoncer son départ pour Cannes, où il sera pendant trois semaines à cause de la santé fragile de Marc.

<sup>3</sup> De *La Mort de Sparte*.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après la lettre précédente. Inscription manuscrite au crayon de bois par Jean Schlumberger : « début » avant 1911.

petit Marco et que tu te reposes à fond, mais cela n'exclut pas la soif intense de ta présence et la peur instinctive de tous ces jours solitaires. Et personne n'est assez déraisonnable pour comprendre cela, quel plaisir ai-je à voir des gens qui ne pourraient sympathiser, qui me traiteraient de folle, de monstrueuse égoïste. Seul, le tact de ce brave Hawkins m'a remontée et aussi une délicieuse lettre de tante Jeanne. Si on savait tout ce qu'avec de la tendresse spontanée l'on pourrait obtenir de moi : cela pourrait même être dangereux !

Je suis contente, mon amour, que loin de tes parents tu vas pouvoir prendre des mesures sages et vues de haut avec l'aide des Théo<sup>2</sup> et de Sauvage<sup>3</sup>. Cette camisole a achevé de m'irriter et j'en suis à vouloir l'interdire : car livré à lui-même, ce petit à Liancourt (où il dormait d'ailleurs, la fenêtre ouverte) la mettrait très irrégulièrement, ce qui serait pire et de plus étant donné sa façon de dormir, cela le mettrait en une telle rage que cela aurait de bien plus grands inconvénients ! Cette éducation à la « camisole » (le mot en lui-même est d'ailleurs si grotesque) me consterne pour un garçon et un fonds de santé ne se constitue point par cela : il faut le soleil, les vagues salées, le corps nu bronzé à l'air, la vie rude dans un beau climat tonifiant !

Voilà, je ne soigne pas avec le dévouement d'Yvonne Sueur mes enfants et ne puis alors envoyer comme elle tout le monde promener en imposant ma façon de faire.

Je suis aussi irritée à me sentir un tel monstre d'ingratitude vis-à-vis de tes parents qui certainement sont excellents et ne regardent pas à leur argent, mais je voudrais que pour<sup>4</sup>.

Je t'embrasse comme toi et moi seuls savons le faire.

Ton S.

Naturellement embrasse des tas de fois mon petit Marco.

392- JEAN A SUZANNE [2]

[Samedi] 21 janv[ier 19]11<sup>1</sup>

[Cannes]

Ma petite femme

Je suis ennuyé parce que Marco ce soir avait de la température, 37,7. Peut-être a-t-il eu un peu froid cette après-midi... Hier, malgré la fatigue il n'en avait eu aucune, ce qui était bon signe.

---

<sup>2</sup> La famille Sueur réside à Mandelieu-la-Napoule, à une vingtaine de minutes de Cannes.

<sup>3</sup> Il s'agit du D<sup>r</sup> Sauvage « *de Cannes-le-Cannet* » qui s'occupe de la tuberculose de Théo Sueur lorsqu'il réside à Mandelieu. (Voir les *Annales de thérapeutique dermatologique et syphiligraphique et de prophylaxie antivénéérienne*, [en ligne], 1907, (A1907), page consultée le 16 août 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6553170q/f124.item>., p. 116).

<sup>4</sup> Lettre incomplète.

<sup>1</sup> La date a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

Ma journée s'est passée à la visite de villas sauf une qui pourrait aller, je n'ai vu que des horreurs. L'intérieur ou les abords immédiats de Cannes sont odieux. Il faut faire vingt minutes de marche avant de trouver un endroit où s'asseoir. Je continuerai demain.

Je viens seulement de me dire que les lettres mises le soir à Paris ne sont pas distribuées ici le matin, car je n'ai rien de toi encore. Et voilà que je commence à me tourmenter.

Si tu voyais ce que contient cet hôtel ! des monstres. Rien que de vieilles Anglaises dyspeptiques ou de vieux amiraux tuberculeux, pouah ! et les rues ! quel ennui morne. Tout ce que le littoral peut avoir d'un peu vivant se porte vers Nice ou Monte-Carlo. Ici il n'y a que le genre B[onne] S[ociété] P[rotestante] qui ne sort qu'en auto.

J'ai été un peu remonté par la visite de Franck<sup>2</sup>. Il est encore obligé de se soigner minutieusement. Il ne fait que quelques pas à pied. Le matin il se promène en voiture. Je vais de temps en temps lui coller Marco. Cela le tiendra à l'air sans qu'il ait à marcher.

Marco commence à devenir bien amusant. Parfois il est encore empoté comme un tout petit enfant. Ainsi pendant le voyage je le suppliai de boire à son dîner. Non, il n'avait pas soif. Il n'a consenti qu'à prendre une gorgée. Naturellement deux heures plus tard il a commencé à gémir : jamais il ne pourrait dormir s'il n'avait pas à boire. J'ai fini par trouver de l'eau à Tarascon. Mais d'autres fois je lui trouve l'esprit avisé, curieux, pas du tout dépourvu d'humour.

Il écoute tout ce qu'on dit, et, ce qui me plaît, il pose des questions.

As-tu vu Madeleine Gide ? Sois courageuse mardi et reste à la maison. J'enverrai des nouvelles aux parents pour qu'ils te laissent tranquille.

Parle-moi beaucoup de toi et de tes chagrins chérie.

J'en serai si fier et si transporté d'attendrissement ! Mais ne compte pas sur deux lettres par jour. J'ai beau ne rien faire, la journée est finie sans que je reste une heure devant ma table. J'espère que je vais reprendre bonne mine.

Bonsoir, mon exquisite gosse chérie. Je vais me coucher tandis que toi tu restes à lire à la lampe.

J.

---

<sup>2</sup> Jean témoigne de son amitié avec le « neveu d'Henri Bergson », le normalien Henri Franck (1888-1912) : « *Nous nous vîmes quotidiennement en 1911, au Cannet où j'avais emmené mon petit garçon pour le guérir d'une queue de grippe, et où Franck, hébergé chez un médecin, soignait sans méthode la tuberculose qui devait l'emporter.* » (Voir ses *Œuvres*, T. I., p. 300).



[Paris]

Mon amour aimé si passionnément, je viens de relire ta lettre vingt fois. Je vis tellement près de toi que je n'ai rien à te raconter : il me semble que je me chauffe à votre soleil, que je sens les mimosas et que je suis beaucoup plus avec vous là-bas qu'ici.

J'ai reçu ta lettre ce matin par le courrier de 11 heures. Je n'ai donné aucun ordre pour le courrier de la revue : ce P[ierre] de Lanux est si brouillon<sup>1</sup> que les choses que je puis faire je les fais avec bonheur : cela me donne l'impression de t'être au moins un peu utile ici. J'aimerais même en être aux temps héroïques de la revue et avoir toutes les adresses à écrire : car les besognes matérielles qui ne demandent aucun travail d'émotion me calmeraient mieux que tout.

Je sais par M[adeleine] Gide<sup>2</sup> qu'André a dû trôner seul hier dans une loge de l'Odéon à cinq places qu'il avait retenue pour *L'Inquiète*, tous les amis manquants, toi, Copeau, Drouin, Ghéon. « S'il n'a pu entraîner au dernier moment *les Rysselberghe* (M<sup>me</sup> toute seule, ce serait un peu peu, lui ai-je dit – ou... un peu trop...) » (citation lettre M[adeleine] Gide). Ne manque pas de me parler 1° des Théo [Sueur] naturellement 2° de Sauvage, et 3° surtout de Franck !

Il faut absolument que Marco soit à proximité des Théo ; ce petit ne peut vivre en ermite pendant six semaines entre ses grands-parents, habitué à la vie de collège. Il faut qu'il puisse rire et jouer et à défaut de camarades de son âge il pourrait se contenter de Jacqueline et Jean [Sueur].

(Tu peux dire à Marco que son stylo est rudement mauvais !!!)

Lundi matin

Mon amour, heureusement la lettre de Marco est arrivée un peu avant la tienne ce matin, car celle que tu m'as envoyée n'était guère substantielle et tu ne me dis rien de toi-même, ni de ton rhume et de ta fatigue.

<sup>1</sup> Effectivement, Pierre Combret de Lanux n'est pas à l'aise avec sa fonction de secrétaire de *La N.R.F.*, comme le dit déjà Gide, dans sa lettre du 21 juin 1909, adressée à Jean : « *Suivez-vous l'affaire Remy-Renard ; lisez-vous les monstrueux plaidoyers, le réquisitoire du président... ? [...] Il faut tâcher de se les procurer. Je n'ose charger de cela Pierre de La N[ux] qui est fort peu habile à découvrir et à dépister [...].* » Ou encore, lors de la distribution de *La N.R.F.* auprès des libraires, on peut lire le 8 janvier 1910, sous la plume de Gide, ce triste constat : « *Il faudrait faire la même visite au Flammarion de à côté du Hammam, de l'Avenue de l'Opéra, et de sous l'Odéon. Pierre [de Lanux] doit y passer, mais il n'est pas... suffisant. Si je n'étais pas repassé derrière lui sur les Boulevards, c'eût été comme s'il n'avait rien fait.* » (Voir leur *Correspondance*, p. 206 et p. 237).

<sup>2</sup> En effet, dans une lettre datée de la mi-janvier, André Gide informe Jean qu'il a « *cinq places de loge : Copeau, Marcel [Drouin], Ghéon, Mme Théo [Van Rysselberghe]. Il est bien entendu que vous en prenez deux de votre côté* ». Il était convenu que chacun ait une place réservée pour assister à la représentation de *L'Inquiète Paternité*, mise en scène par Jean-Richard Bloch (1884-1947), lors des « *matinées du samedi* » sous la direction d'Antoine au Théâtre national de l'Odéon. Or, Gide s'est retrouvé tout seul du fait du départ de Jean et Marc pour Cannes. (Voir leur *Correspondance*, p. 346).

Tu es parti juste au seul moment de l'année où nous aurions pu dormir ensemble ! J'accumule les vêtements sur mon lit, je m'y blottis aussi ramassée que possible, je me garde d'ouvrir la fenêtre et malgré toutes ces précautions, je me réveille plusieurs fois avec des petits vents coulis frais qui me coulent le long des épaules.

Je ne me plains pas trop aujourd'hui quoique sans soleil le temps est moins noir que samedi et hier.

Je t'en prie fais ce que tu peux pour la villa à la Napoule<sup>3</sup> si c'est possible comme prix et comme dispositions intérieures, exposition etc. Tu peux vraiment mettre en avant Théo dont la vie est menacée et qui se réjouit de cette unique occasion de bien connaître Marco ; et ton désir que le petit puisse garder un souvenir très vivant et très enrichissant pour le reste de son existence de son parrain.

Pense aussi, mais, cela sans le dire, quel agrément pour nous et quelle joie pour eux : ce sera le portrait d'Yvonne, de Jean que je pourrai faire, le voisinage de Violon à Pâques etc., etc.

Ô homme insupportable : tu as critiqué l'endroit où je mettais la clef de la caisse à camphre et à présent je ne la retrouve pas : où l'as-tu mise : j'en ai absolument besoin et en suis très pressée : réponds-moi par *retour du courrier sans faute*.

J'écris à Marco de t'embrasser un peu comme je voudrais pouvoir le faire, mais j'entrerais dans bien plus de détails.

Ton S.

La lettre de Marco était vraiment extraordinairement rédigée, tout à fait vivante. Il écrira des lettres bien mieux je crois que son père !

394- JEAN A SUZANNE

[Lundi] 23 janvier. Soir. [19]11<sup>1</sup>

[Cannes]

Mon pauvre amour, je crois que je suis aussi bête que toi. Pendant les repas que je prends seul à la salle à manger, je lis et relis tes lettres. Aujourd'hui je suis gâté : une lettre ce matin et une autre à 4 heures. C'est à 4 heures qu'on reçoit les lettres mises à la levée du soir à Paris.

À cette heure Marco dort. Nous avons fait avant le dîner une partie de bésigue et après, mettant bout à bout de vagues souvenirs, je lui ai montré une patience de carte qui l'a ravi<sup>2</sup>. Il aime assez son

---

<sup>3</sup> Suzanne aimerait que Jean choisisse une villa près de Mandelieu-la-Napoule afin que Marc soit au plus proche de la famille Sueur et en particulier de son parrain ; Théo Sueur.

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Le Solitaire par exemple.

rôle de petit malade intéressant. Le groom était venu lui demander ce qu'il prendrait pour son dîner. Il a en mon absence choisi sur le menu. Il a été sensible à ce que Franck lui proposât de le prendre en voiture tous les matins, mais il a été surtout sensible, pauvre petit, aux tendresses que ta lettre contenait pour lui. Écris-lui un mot directement.

Ce soir il avait 38. Je suis ennuyé, non que ce rhume ait la moindre importance, mais il lui faudra sans doute rester au lit demain encore et c'est très assujettissant. Il est bien raisonnable, ne geint pas quand je le laisse seul. Au fond ces quelques jours que nous passerons tous seuls ensemble augmenteront beaucoup sa confiance en moi ; ils en feront quelque chose de presque physique.

Et il y aura d'autres petits profits encore. J'espère qu'à me voir me laver et tenir ma chambre en ordre, il prendra idée de faire de même.

Je voudrais tant savoir, mon chéri, si tu as grimpé comme il faut au tutoiement d'Yvonne ! Quelle cruauté que de te taquiner dans un tel moment. Oui, indignée que l'autre Yvonne, la Moricand, me tutoyât, elle m'a fait une si gentille scène de jalousie que je n'ai pu faire autrement que de lui proposer même traitement. Et elle a accepté trouvant que décidément nous étions mûrs pour cela. Seulement si tu savais comme nous sommes empêtrés. Ça sort tout ce qu'il y a de plus mal<sup>3</sup>.

Je n'ai pas trouvé Théo en mauvais état. Il se sent mieux qu'en décembre. Mais son père très abattu par la grippe est intraitable et l'atmosphère nerveuse de la maison est épouvantable. Leur installation est charmante et je comprends qu'ils y soient attachés. Il était trop tard pour visiter la villa de la Napoule. Elle est d'ailleurs assez loin de chez eux : trente-cinq minutes à pied et sans aucun moyen de transport. En ce sens Cannes est plus rapproché. Je ne désespère pas d'y trouver quelque chose de bien.

Et maintenant écoute moi bien : je crois que si je trouvais tout de suite quelque chose de bien, je t'enverrais une dépêche. Tu ferais tes malles, celles des deux petites et d'Hélène et tu prendrais le train. Tu passerais quinze jours avec les petites, nous tâcherions de trouver une cuisinière de fortune ; et nous laisserions nos trois enfants aux parents. Et ma foi si elle consentait à voyager en 3<sup>ème</sup> tu pourrais emmener Mina.

Il est vraiment idiot, sous prétexte de leçons, de garder des enfants dans ce sale Paris. J'ai tort de te parler de ce projet avant qu'il soit réalisable. Tu vas te monter la tête et peut-être il n'en résultera rien. Mais je ne voudrais pas que pour quelques stupides questions de lessive ou autres tu ne pus pas partir.

Pressens un peu tes femmes puisque nous ne faisons rien sans leur agrément. Et dis-moi ce que tu penses du projet. Puisque nous sommes décidés à amener nos filles il n'y a pas augmentation de

---

<sup>3</sup> Jean se demande si Suzanne va être jalouse car Yvonne Sueur, la femme de Théo Sueur, veut dorénavant que Jean la tutoie puisqu'il tutoie Yvonne Moricand, la femme de son cousin Ivan Moricand.

dépense de ce côté. Ton voyage et éventuellement celui de Mina, c'est tout. Et voilà qui n'est pas une énorme affaire.

Je veux encore écrire ce soir à Madeleine Gide pour la remercier d'être si gentille et à M<sup>me</sup> Franck<sup>4</sup> pour lui donner des nouvelles de son fils.

J'espère que tu es dans ton lit. Tu ne sais pas comme tu es proche de moi à tant de moments de la journée !

Homme.

[Mardi] 24 janv[ier].

Perdu mon temps ce matin pour aller voir une villa au diable vert. Je continue cette après-midi. Marco a reçu un colis de jouets et il recommence des parties de carte indéfiniment. Je puis donc le laisser seul quelques heures. Il avait 37.2 ce matin ce qui le force à rester encore au lit. C'est un peu de grippe, il a les yeux courbaturés. Rien d'inquiétant mais c'est bien gênant.

Homme.

395- SUZANNE A JEAN

[Mardi 24 janvier 1911]<sup>1</sup>

[Paris]

Chéri, je t'ai déjà envoyé trois lettres depuis ton départ, une samedi, une dimanche et une hier. Mais des doutes me sont venus depuis sur l'adresse que j'y dois mettre, ayant feuilleté samedi soir l'horaire des chemins de fer pour examiner les heures possibles de ton retour j'ai vu qu'il existait un Cannet près de Toulon.

Voudrais-tu me donner ton adresse exacte : jusqu'à présent j'adresse les lettres : Hôtel de Grande-Bretagne, le Cannet, Cannes, Alpes-Maritimes ; est-ce bien cela ? Je t'écris en rentrant du collège Sévigné<sup>2</sup> où je viens de conduire les petites. Il fait si noir encore que je n'ose monter à l'atelier. Je ne sais ce que donnera ce portrait : je n'ai jamais travaillé si lentement et péniblement. Ton portrait à toi est *exécrable* et ne me fait même pas le plaisir que j'en attendais comme souvenir.

Ai reçu ce matin une très gentille et cordiale lettre de Maria [Van Rysselberghe], et une d'Agnès Copeau<sup>3</sup>. Tous s'inquiètent et nous plaignent.

---

<sup>4</sup> Berthe Lange (1865-1932) est la mère d'Henri Franck.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Le mois et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Le collège Sévigné, fondé en 1880, est un établissement privé laïque qui se situe au 28, rue Pierre Nicole à Paris.

<sup>3</sup> Agnès Copeau (1872-1950), de son nom de jeune fille Thomsen, est mariée depuis le 30 juin 1902 à Jacques Copeau. Jean Schlumberger revient sur l'amitié triangulaire qui naîtra entre Suzanne, Agnès Copeau et Madeleine Gide : « *Elles*

Je ne sais encore quand je verrai Madeleine Gide.

Je suis contente que tu sois sensible à l'humour de Marco : nos trois enfants en ont et surtout gardons-nous de le leur étouffer comme on a fait systématiquement pour vous si vous [n'] en avez jamais eu, ce dont je doute, étant donné vos ancêtres. Ô que c'est long d'attendre entre chaque lettre vingt-quatre heures et il n'y a même pas encore huit jours que tu es parti !!

J'ai envoyé promener les dîners du mardi jusqu'à ton retour : je préférerais le faire d'un coup. Comme je suis déjà brûlée cela m'est égal !!

J'espère que tu ne décideras rien pour les villas avant d'avoir vu les Théo et reçu ma lettre où je te suppliais de considérer à fond la question de la Napoule qui serait tellement mieux. Et vraiment Théo a tous les droits de réclamer son filleul près de lui.

Tu ne m'en dis pas assez sur Franck, son enthousiasme sur *La Mort de Sparte*<sup>4</sup> etc., etc.

Je suis assoiffée de nouvelles. Comme c'est ennuyeux cette température de Marco. Si je pouvais être sûre qu'on me laisserait la liberté de soigner mon propre enfant moi-même, j'irais le faire à ton retour.

Le peu que j'aie vu de Cannes me semble en effet odieux et puisque pendant le séjour des parents ils auront l'auto qu'est-ce que cela peut leur faire d'être à une demi-heure de Cannes. Et quand l'auto sera repartie et que nous y serons, ce n'en sera que mieux d'être loin des Clémentines (?), des vagues cousins et de la B[onne] S[ociété] P[rotestante] !!!!!!!!!!!!!

Tu ne veux décidément dans aucune de tes lettres me parler de ton rhume, de ton sommeil, de ta fatigue, de ton appétit etc., etc., etc.

---

*étaient trois amies, unies par une tendresse profonde, elle, Madeleine Gide et Agnès Copeau. Et certes ce qu'il y avait chez ma femme de primesautier, de hardi, contrastait singulièrement avec le repliement craintif d'« Alissa », et avec la souriante égalité de la nordique Agnès, toujours prête à s'évader vers les royaumes imaginaires qu'ouvrent les livres. Mais toutes les trois se plaisaient dans une réserve à peine concevable aujourd'hui, pénombre ménagée autour de leur vie intime, et qui leur semblait la naturelle protection de toute délicatesse du cœur. Si l'accord qui régnait dans la première équipe de la N. R. F. fut si robuste, on ne dira jamais assez combien il fut soutenu par l'attachement réciproque de ces trois femmes. Sans intervenir jamais dans le travail des hommes, elles étaient là. Et l'atmosphère avait une qualité particulière, simplement parce qu'elles y respiraient. » (Voir ses Œuvres, T. III., Paris, Gallimard, 1959, p. 187).*

<sup>4</sup> Le drame en trois actes, *La Mort de Sparte*, a été lu pour la première fois le 14 décembre 1910 chez Gide à Auteuil. Jean dédiera cette tragédie à sa grand-mère, Henriette Guizot, et en décrira les étapes successives dans ses Œuvres : « *La Mort de Sparte fut achevée en 1910. Acceptée par Antoine, elle fut successivement annoncée au programme de l'Odéon pour les saisons 1911-1912, 1912-1913, 1913-1914. Mais c'est seulement en 1921 qu'elle fut représentée, sur la scène du Vieux-Colombier, admirablement montée par Copeau. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elle parut intempestive. On était victorieux et las, on voulait oublier tout ce qui rappelait la guerre, on ne songeait qu'à se détendre dans une sécurité enfin reconquise. Quel intérêt trouver à cette sombre histoire, à cette Sparte avec laquelle on était heureux de n'avoir aucune ressemblance ?* » Jean précise également que son souhait était de créer un processus identificatoire entre ses personnages et son public : « *Ce qui m'attachait à Cléomène, aux hommes et aux femmes de son entourage, ce ne sont pas leurs démêlés sentimentaux, c'est leur ressemblance avec nous-mêmes. Autrement dit, tout dépendait de savoir si le public reconnaîtrait quelque chose de son propre destin dans celui de ces Spartiates.* » (Voir ses Œuvres, T. I., pp. 318-322).

Hier il a neigé, ou plutôt il est tombé une espèce de pluie gelée odieuse. Ce matin l'air est lourd de neige, le froid est moins vif mais plus désagréable. Je pense que le soleil continue pour vous puisque tu ne m'en dis rien.

Je t'aime toujours tendrement, beaucoup trop même.

Ton S.

Je reçois ta seconde lettre à l'instant et je pars tout de suite faire envoyer des jeux tranquilles à Marco. Que je suis ennuyée que tu sois garde-malade : ce n'est point là ton rôle et dès que tu te sentiras reposé je propose d'aller te remplacer : nous nous croiserons à la gare de Cannes ou sur la route ; tant pis.

Le manuscrit du M. portant lisiblement son nom et son adresse, je lui envoie directement le numéro contenant l'article sur Péguy que je viens de trouver<sup>5</sup>.

Ton S.

396- SUZANNE A JEAN

[Mercredi 25 janvier 1911]<sup>1</sup>

[Paris]

Mon amour, j'ai été aujourd'hui comme tu le demandes choisir des jeux tranquilles pour Marco. Il y en a deux ou trois qui sont envoyés de chez Smith et qui se jouent à deux ou trois ou quatre personnes (tous peuvent se jouer à deux). D'un autre magasin je fais envoyer une petite imprimerie, un jeu que nous aimions beaucoup et qui se joue seul (cela s'appelle je crois le solitaire, la règle du jeu est dans le petit tiroir) et une grande boîte de petites planchettes et des plans pour fabriquer différents petits objets. Ne lui donne pas tout à la fois. Gradue savamment. Tout est envoyé en ton nom.

Je te copie ci-joint une composition de français de Monique que j'ai découvert dans son cahier d'école qui m'a tiré une larme d'attendrissement ; elle a eu un sept pour celle-là. Seulement sans fautes d'orthographe et sans l'écriture enfantine cela perdra un peu de son charme. Ce qui m'y plaît c'est la naïve sincérité.

Composition française de Monique. *Sujet* : mon portrait.

---

<sup>5</sup> Nous n'avons pas assez d'éléments pour savoir de qui il s'agit. Néanmoins, trois numéros de *La N.R.F.* correspondent à ce qui a pu être envoyé par Suzanne car ce sont tous des écrits sur Charles Péguy. Le premier est de Michel Arnauld (Marcel Drouin) intitulé « Les Cahiers de Charles Péguy », *La N.R.F.*, n° 10, 01/11/1909, pp. 258-283. Vient ensuite une note du même auteur, « Notre jeunesse, par Charles Péguy (Quinzaine de la Pléiade), *La N.R.F.*, n° 21, 01/09/1910, pp. 342-345. Et une note d'Henri Ghéon sur « Victor-Marie, comte Hugo (le dernier cahier de Charles Péguy), *La N.R.F.*, n° 24, 01/12/1910, pp. 795-798.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Le mois (faux) et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

Plan : 1° portrait physique 2° mes vêtements 3° mes défauts, 4° mes qualités 5° conclusion.

Moi, je ne suis pas grande pour mon âge. J'ai des cheveux blonds, mais pas aussi blonds qu'avant. Je crois que j'ai les yeux gris ou bruns. Je n'ai pas de grandes mains, mes cheveux sont courts, mais pas tout à fait. Mes bras ne sont pas longs, ni courts, mes jambes sont la même chose.

Quand je vais à l'école j'ai un tablier brun et blanc sans longues manches. J'ai des bas et des souliers.

Je n'obéis pas toujours à Maman ni à Ellen. Je suis quelquefois gourmande et même je dis des mensonges pour ne pas être grondée. Je grogne quelquefois, je ne suis pas très ordonnée. Je me mets en colère quand on me taquine, je crois que c'est tout ; j'ai souvent les mains sales à la campagne.

J'aime mes parents et ma famille, je suis propre, je ne suis pas colère. J'aime les histoires de Jules Verne comme *l'Ile mystérieuse* ou *Cinq semaines en ballon*.

Tout ce que je voudrais être c'est un garçon. Je voudrais me corriger de mes défauts pour faire plaisir à Maman et à Ellen.

J'ai peur qu'à ton retour tu ne me retrouves transformée en iceberg : je gèle toute la journée : pour me réchauffer et faire circuler mon sang j'ai beaucoup marché aujourd'hui et malgré cela j'avais deux doigts morts avant le dîner. J'ai également mes premières engelures aux pieds de l'hiver. Je crois que c'est le manque d'homme pour me secouer qui m'arrête ainsi la circulation du sang.

Je viens avant [de] dîner de me casser la tête et celle de Monique pendant deux heures sur un devoir d'allemand auquel elle ne comprenait rien et moi non plus car il était question d'accusatif, de génitif etc., de plur[iel], de masculin, de mots inconnus, tout en pot-pourri. Dorénavant je vais m'entendre avec M<sup>me</sup> Mellon<sup>2</sup> en attendant ton retour : elle a une Allemande qui pourra nous tirer d'affaire les jours difficiles, peut-être.

Mercredi matin

Ils ne se sont pas tenus tranquilles ! On m'a délégué Louise ce matin<sup>3</sup>.

Je ne bous pas : je suis seulement attristée. Il suffit d'être sincère pour n'être plus comprise. Tu avais raison : j'aurais dû dire que j'étais souffrante, on m'aurait crue. Je dis que je veux travailler, que je me lève de bonne heure pour cela, que je n'accepte aucune sortie le soir étant fatiguée etc., et tout cela semble de mauvaises raisons.

---

<sup>2</sup> Berthe Mirabaud (1856-1946) est mariée avec Jacques Paul Mellon (1844-1915). L'un de leurs fils, Jean Mellon, est marié avec une cousine maternelle de Suzanne, Nicole Velay.

<sup>3</sup> En réponse à la lettre du 21 janvier 1911 de Jean dans laquelle il écrivait : « *J'enverrai des nouvelles aux parents pour qu'ils te laissent tranquille.* »

Mais assez je reçois ta lettre et je l'aime tant. Non mon amour, je n'ai pas grimpé cette fois : un peu étonnée de ce tutoiement d'Yvonne, mais j'ai peur de ne plus savoir être jalouse. Seulement si tu tutoies Yvonne, je vais être obligée d'en faire de même pour Théo et comment le pourrais-je ? Cela me donne des coliques d'émotion.

Tu ne t'imagines pas comme ta lettre était gentille.

Je suis prête à tout sur dépêche de toi, même à me jeter par la fenêtre, tu le sais bien. Je viens de sonder Hélène : elle semble n'être sensible qu'à une chose : au désir de soigner Marco, elle-même et cela me touche infiniment : disant que ce garçon vaut la peine qu'on s'occupe de lui. En tout cas, plutôt que de te laisser seul garde-malade, je pourrais venir passer les derniers quinze jours et chercherais à m'arranger pour les leçons de Monique. En tout cas je suis complètement à tes ordres.

Il y avait de si gentilles phrases pour moi dans ta lettre que j'irais au bout de la terre.

Demain je vais déjeuner avec Sab[ine] et Monique chez Madeleine G[ide].

Toujours rien de ta santé.

Je pense que Marco recevra la lettre de Monique avant que tu reçoives celle-ci.

Je te couvre de baisers. Embrasse Marco aussi tendrement que je le ferais, et dis-lui combien je suis fâchée de le savoir au lit.

Ton S.

Cette pauvre Monique geint tout le temps : ma lettre à Marco n'est pas une belle lettre. Je n'aurais pas dû la lui envoyer, il va la trouver très vilaine.

397- SUZANNE A JEAN

Paris, le [jeudi 26 janvier] 1911<sup>1</sup>

[Paris]

Mon trésor aimé, le télégramme que je t'ai envoyé ce matin provenait donc de réflexions après une visite de Père hier, lequel quand j'ai parlé du séjour possible des petites là-bas en même temps qu'eux semblait enchanté, mais à Ellen il a objecté tout le temps : « Ce ne serait pas utile, on serait déjà trop nombreux, le danger est toujours d'avoir trop de domestiques etc. »

Moi insistant, disant que je n'enverrai pas les petites sans Ellen, il repartait : « et puis on ne sait pas combien de chambres de domestiques il y aura », moi déclarant que je désirais qu'Ellen soit près des petites ou dans leur chambre et tout près de Marco. Il n'a pas eu du tout l'air de comprendre.

Je t'assure que j'étais très douce mais ferme, car ce pauvre père me faisait pitié, tout raccroché maintenant à l'idée d'avoir encore les petites et l'espoir fou de nous garder nous ! Mais cela j'ai

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.



essayé de déraciner tout de suite. Il disait : « Mais vous resterez là-bas avec nous ». Je répondais : « Eh, non, mon Père je reviendrai à Paris avec Jean. »

« Eh ! disait Père, je pensais que Jean retournerait seulement trois ou quatre jours à Paris, et reviendrait auprès de nous !!! » Et puis j'en ai entendu : « Je pensais que vous resteriez à Cannes jusqu'en mai puis reviendriez en Normandie ». Mais j'ai été je t'assure douce.

Si nous nous décidions tout de même à faire séjourner les enfants en notre absence à Cannes, il faudrait faire comprendre qu'Ellen est absolument chargée de tous les soins matériels et qu'elle a toute notre confiance et qu'on doit lui laisser de l'initiative.

Que c'est difficile de t'écrire pendant que Monique peste et lambine sur des problèmes. Je finirai ce mot chez les Gide, car j'espère trouver ta lettre en descendant, sans cela je serai obligée de rentrer dare-dare.

L'idée que les petites allaient pouvoir partir ont beaucoup chagriné Papa et Maman. Mais ils ont somme toute très bien pris la chose, très bravement. Mais si elles partaient j'aimerais donc qu'elles puissent passer encore ce dernier dimanche chez eux, tu comprends.

Une autre chose m'a agacée hier : Père, quand je parlais de la possibilité de laisser les petites seules ici sous la garde d'Ellen et Mina, avait l'air effaré et me répétait : « Nous verrons, nous verrons, mais ne partez pas sans nous le dire ».

Tu comprends que si je les faisais déménager, je les enverrais rue Ampère !

Avant de partir villa revois ta lettre. Tu comprendras impossibilité partir avant lundi si avec petites puisque parents Weyher ne les reverront plus avant peut-être septembre<sup>2</sup> !

398- SUZANNE A JEAN

[Vendredi 27 janvier 1911]<sup>1</sup>

[Paris]

Chéri, après avoir réfléchi toute la nuit et avoir été en causer ce matin avec Maman, la seule solution sage me paraît de faire attendre jusqu'à fin mars les enfants ici. Un conflit inévitable se produirait entre Mère et Ellen et nous ne pourrions donner raison à cette dernière.

Impossible de faire déjeuner Sabine à part : ils s'y refusent catégoriquement et de plus Louise m'a dit que Mère ne pouvait souffrir Ellen. Je dis donc que je pars seule et que nous causerons de la venue possible des enfants et déciderons de cela quand nous serons ensemble.

Ellen ne serait guère d'utilité près de Marco, Père et Mère décidés à surveiller eux-mêmes jusqu'aux moindres petits détails !!

---

<sup>2</sup> Lettre non signée.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Le mois et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

Je vais te télégraphier tout à l'heure quel train je prends ; j'espère celui de 2 h 25 demain. Pour les leçons de Monique j'ai arrangé avec l'école : elle ira à l'étude de 3 à 4 et on l'y aidera pour ses leçons sans que cela nous coûte un sou de plus comme c'est prévu dans le programme.

Je laisse les petites en toute tranquillité, elles se portent parfaitement.

Les Gide ont été exquis hier mais te raconterai cela mieux. Il paraît que tu as écrit à Madeleine Gide une lettre qui les a fait verser des larmes d'attendrissement. Il paraît que ton écriture même y ressemblait à la mienne !

Je vais prévenir Papa et Maman décidément de mon départ pour demain, et mener les petites chez Mère, prendre le thé et les prévenir que je pars. L'attaque subite de Père contre Monique a aussi un peu pesé dans la balance.

Je t'apporterai tout ce qu'il faut pour embellir la villa. Je viens de recevoir ta dépêche qui ne répond pas bien à la mienne. J'étais hier soir au téléphonage qui allait très mal : Père et Mère étaient obligés de tant crier que je ne pouvais guère communiquer avec toi.

Adieu chéri, je sors retenir ma place, prendre mon billet et dimanche matin je serai auprès de toi.

Ta Suze<sup>2</sup>.

399- SUZANNE A JEAN

[Mercredi] 8 février [1911]<sup>1</sup>

Valence<sup>2</sup>

Mon amour, quelles exquises journées. Je rentre baignée de ta tendresse et me sens tout autre, légère, heureuse, enrichie et prête à t'attendre huit jours s'il le faut.

Il y a eu ce soir une lumière admirable depuis Avignon, une lumière de Canaletto<sup>3</sup>. Décidément la lumière du soir est bien préférable à celle du matin. Je t'écris mal étant avec deux bavardes Américaines mais je t'embrasse tout.

Ton S.

Embrasse Marco comme il faut pour moi.

---

<sup>2</sup> Suzanne part seule à Cannes afin de rejoindre Jean et Marc. Elle repartira pour Paris en faisant une halte à Lyon pour voir sa sœur Alice Hoffet le 7 février 1911.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après le cachet postal. Inscription manuscrite au crayon de bois par Jean Schlumberger : « [8/2] ».

<sup>2</sup> Adresse du destinataire : Monsieur Jean Schlumberger. Villa Soleil. Chemin de Bellevue. Alpes-Maritimes. Cannes.

<sup>3</sup> Une lumière digne du peintre Antonio Canal, dit Canaletto (1697-1768).

[Paris]

Mon trésor aimé, cette lettre t'arrivera le dernier jour de Cannes. Je suis sûre que ce pauvre petit Marco s'attendrira à ton départ.

Ma journée à Lyon s'est passée délicieuse hier – et une fois de plus nous nous sommes tout à fait bien retrouvées en nous félicitant de ne pas habiter la même ville. J'ai l'esprit trop vaseux encore de ma nuit en chemin de fer pour expliquer ce sentiment, mais vraiment je crois que tu le comprends toi.

Il faisait un temps ravissant et la vue de leurs fenêtres donnant sur le Rhône deux fois large comme la Seine avec des bancs de sable et de cailloux, l'eau bleue verte, les lointains mauves et dorés et des vols de mouettes tout le temps, est vraiment tout à fait jolie.

J'ai dormi comme une marmotte cette nuit de 1 h à 6 h ce matin ayant pu m'allonger complètement, étant seule avec une autre dame à partir de Dijon. Mais avant !! Deux insupportables Anglaises à lèvres inexistantes, de simples fentes taillées au couteau leur servant de bouche, encombrant tout le wagon de leurs bagages, et passant leur temps à ouvrir la fenêtre, à fermer le chauffage, à nous geler enfin, un pauvre monsieur, l'autre dame et moi. Je n'aime pas les wagons étouffés mais vraiment cela était trop et surtout pas un mot d'excuse. Nous étions je crois trop estomaqués les autres voyageurs pour rien dire et quant à moi je voulais voir jusqu'où cela irait, me promettant à l'occasion de faire une sortie en anglais. Elles parlaient d'ailleurs parfaitement le français et le parlaient de temps en temps entr'elles.

Cela m'a changée de mes charmantes Américaines de la veille et d'un brave homme de Miramas également charmant.

J'ai entrevu les petites ce matin à leur réveil et avant leur départ pour l'école, très heureuses de mon retour, toutes tendres et câlines. Ellen très soulagée aussi de me revoir, se plaignant que les petites aient été tout le temps invitées et qu'elles commençaient à en être très fatiguées.

Il fait magnifique aujourd'hui, mais à mon arrivée à la gare il faisait encore tout nuit.

J'attends Violon aujourd'hui.

Chéri, je ne t'ai pas écrit hier, passant cette seule journée chez Alice et t'ayant mis un petit mot à mon arrivée à Lyon. Mais je n'ai cessé de penser à toi, à toute la tendresse dont tu m'as imbibée.

J'attends à présent avec sérénité ton retour et me retrouve avec émotion au milieu de tous les chers meubles de ton cabinet de travail.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Le mois et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

Je t'aime vraiment déraisonnablement.

Ton S.

401- JEAN A SUZANNE

Paris, le [vendredi] 10 fév[rier] 1911

[Villa Soleil, Cannes]<sup>1</sup>

Mon amour, je n'attends pas de lettre de toi pour t'écrire car je vais à Mandelieu après déjeuner et le soir il serait trop tard.

Je me sens assez en veine ce matin.

Je ne sais pourquoi l'idée de remettre sur pied les deux actes de *Césaire*<sup>2</sup> m'embêtait assez. Je m'y suis attaqué hier soir et en deux heures j'ai refait tout le commencement. C'était la seule partie qu'il fallait chambarder. Le reste ne demande que des retouches. Je n'en aurai pas pour plus de huit jours. Une fois ces deux actes dactylographiés l'horizon sera de nouveau dégagé et je pourrai songer à quelque grande machine.

Ce sera vraisemblablement l'*Homme Heureux*<sup>3</sup> qui ne mûrira pas beaucoup plus tout seul tandis que mon *Retz*<sup>4</sup> est encore dans les limbes les plus pâles. Et je ne voudrais pas faire à la suite deux pièces historiques<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, Paris.

<sup>2</sup> Voir la lettre du 17 juin 1907 écrite par Jean concernant les différentes étapes de la genèse textuelle de sa pièce de théâtre d'abord intitulée *Dépossession sentimentale* et qui deviendra *Césaire ou la Puissance de l'esprit*.

<sup>3</sup> *Un Homme heureux*, « récit [qui] ne devait être ni une apologie ni une confession, mais une confidence », traverse le temps puisqu'il accompagnera l'auteur pendant la guerre : « Affecté à une compagnie d'aérostiers, je tirai meilleur parti des journées sombres ou venteuses pendant lesquelles on n'osait faire monter la « saucisse ». (...) J'eus à certains moments assez de tranquillité pour reprendre contact avec le début de cet Homme heureux auquel je travaillais quand la guerre éclata. (...) Mes yeux ne supportant plus les entières journées d'observation à la jumelle, je répondis à l'appel du docteur Bucher qui souhaitait m'attirer dans son équipe de Réchézy, et mon roman fut abandonné pour des années. Après ma démobilisation, c'est la remise en marche du *Vieux-Colombier* qui m'accapara, de sorte qu'entre les premières et les dernières pages d'*Un Homme heureux* il s'écoula plus de sept ans. Je ne crois pas que les expériences si diverses et si mûrissantes de la vie aux armées aient modifié la ligne du livre. Il appartient à l'avant-guerre, et c'est pourquoi je le place avant certains écrits dont chronologiquement la publication précéda la sienne. » (Voir ses *Œuvres*, T. II., pp. 71-72).

<sup>4</sup> Dans ses *Œuvres*, Jean Schlumberger commente son désir de réécrire les *Mémoires* de Jean-François Paul de Gondy, cardinal de Retz (1613-1679) afin de proposer une fin puisque l'œuvre originale se termine brutalement, comme coupée dans son élan. Mais surtout, Jean cherche à comprendre pourquoi il a été attiré par les écrits de ce « prélat cynique » plutôt que par ceux d'un autre. Cela a été provoqué par deux événements. D'abord par la lecture de *l'Oraison funèbre de Michel Le Tellier* par Bossuet, dans lequel celui-ci évoque la figure du cardinal : « phrase inoubliable, une des plus amples que jamais orateur ait soulevée de son souffle, et qui fait pardonner à son auteur bien des pensées médiocres, gonflées de vent. Comment n'aurais-je vu qu'un moraliste perspicace et brillant dans « cet homme si fidèle aux particuliers ; si redoutable à l'État, d'un caractère si haut qu'on ne pouvait ni l'estimer, ni le craindre, ni l'aimer, ni le haïr à demi ; ferme génie que nous avons eu, en ébranlant l'univers, s'attirer comme une dignité qu'à la fin il voulut quitter comme trop chèrement achetée, etc. » Avec quelle magnificence Bossuet, déroulant sa période, la faisant rebondir, en laisse enfin déferler la vague ! » Vient ensuite une conversation qu'il a eue avec Rudolf Kassner, souvenir qu'il ne peut dater, sur le fait que sans la vue et l'ouïe nous ne pouvons pas émettre de jugements satisfaisants sur Autrui, ce à quoi Jean objecta la myopie de Retz : « Et nous parlâmes longtemps du personnage. Quoiqu'il parût bien le connaître, je ne pense pas qu'à son propos il m'ait rien dit de très exaltant ; mais quand je le ramenai à son hôtel, ce fut

J'ai reçu de Copeau une carte assez découragée. Rouché se dérobe. Copeau s'énerve, tâche d'atteindre Gémier<sup>6</sup> pour pouvoir faire chanter l'autre. Naturellement cette question des *Karamazov* est pour lui très urgente, le budget de l'année prochaine étant certainement établi en partie sur les droits d'auteur<sup>7</sup>.

À propos la lecture des *Karamazov* a lieu chez les Théo [Van Rysselberghe] demain à 3 heures (samedi). Tâche d'y aller. On croirait que tu te désintéresses de tous mes amis.

Même si tu ne peux pas entendre le tout, vas-y.

J'attends la famille ce soir et pense les quitter demain à 4 heures. J'irais dîner avec les Pillot<sup>8</sup> à Nice. Je verrais Pillot dans *Le Costaud des Épinettes*<sup>9</sup> et le lendemain matin je filerais sur Toulon ou Marseille. Tout ceci est encore un peu dans le vague. Les horaires sont rétifs.

Ton garçon va toujours. Nous avons commencé l'herbier et un aquarium dans un bain de pied en porcelaine. C'est la grande passion de l'instant, avec ce malheureux jeu d'oie-ballons que je trouve extrêmement stupide. Le latin ne lui cause presque pas de difficultés. Je crois que nous irons très vite à partir d'avril.

L'analyse n'a donné aucune trace d'albumine.

Le temps s'est couvert, il fait très froid. Une lumière de Paris.

Que cela diminue tes regrets.

Tâche de profiter de l'élan acquis pour te remettre à ton portrait.

Je t'embrasse comme je sais le faire.

Homme.

---

*avec le sentiment qu'entre ce Retz et moi quelque chose était engagé, une partie qu'il faudrait me décider à jouer un jour ou l'autre.* » (Voir T. III., pp. 65-69).

<sup>5</sup> En effet, Jean venait de terminer *La Mort de Sparte*.

<sup>6</sup> Jacques Copeau cherche à faire jouer son adaptation théâtrale des *Frères Karamazov* de Dostoïevski en en parlant avec Firmin Gémier (1869-1933), « ancien comédien d'Antoine et de Lugné-Poe, » qui deviendra de 1906 à 1919 le directeur du Théâtre-Antoine. (Voir Armel MARIN, « GÉMIER FIRMIN - (1869-1933) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 16 novembre 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2126/encyclopedie/firmin-gemier/>).

<sup>7</sup> C'est auprès de Jacques Rouché (1862-1957), alors directeur du Théâtre des Arts, que Jacques Copeau aura gain de cause car finalement la répétition générale aura lieu le 5 avril 1911 et la première représentation se déroulera le 6 avril 1911. La mise en scène est d'Arsène Durec ; adaptation de Jacques Copeau et de Jean Croué. Les décors sont de Maxime Dethomas. Charles Dullin jouera Smerdiakov, Arsène Durec sera Ivan et Fernande Van Doren tiendra le rôle de Katerina Ivanovna.

<sup>8</sup> Pillot est un comédien du Théâtre du Gymnase, qui jouera le rôle de Lazare dans la pièce *Marie-Magdeleine* de Maurice Maeterlinck en 1913.

<sup>9</sup> La comédie en trois actes *Le Costaud des Épinettes* a été créée par Tristan Bernard et Alfred Athys. La première représentation a eu lieu au Théâtre du Vaudeville le 14 avril 1910.

402- JEAN A SUZANNE

Paris, le [samedi] 11 fév[rier] 1911<sup>1</sup>

[Villa Soleil, Cannes]<sup>2</sup>

Mon amour

Voici la famille déballée<sup>3</sup>. Il y a eu naturellement hier soir quelques critiques de Papa sur la villa, sur sa grandeur etc. Mais dans l'ensemble ils ont l'air contents. Je crois qu'ils vont demander aux Léon et à Véréna de venir<sup>4</sup>. Ce serait parfait.

J'ai passé la matinée à leur donner toute espèce de renseignements. Sans doute vais-je partir à quatre heures pour Nice et de là j'irai demain à Toulon ou Marseille.

Notre petit garçon est un amour. Par moments il fait le bêta, mais il a des attentions délicates, des prévenances. Tout cela me paraît former un ensemble qui donnera quelque chose de bien. Et avec quelle avidité il mord à tout ce qu'on lui laisse entrevoir. Chaque jour je me félicite qu'il soit à Liancourt car notre atmosphère serait pour lui bien trop mûrissante.

Chérie, je t'embrasse de ta chère bouche à tes chères jambes.

Ton Homme.

403- JEAN A SUZANNE

[Dimanche] 12 fév[rier] 1911

Nice – Toulon

Ma bien aimée femme.

C'est comme je te le dis : si je m'arrête à Toulon sous cette bruine, c'est bien pour ne pas me mépriser moi-même car pour l'audace que je me sens aux tripes... Peut-être pousserai-je jusqu'à Marseille avant la nuit. Mais comme faute d'une autre adresse j'y descendrai à l'honnête terminus et il n'y a pas là de quoi affoler l'imagination. Heureusement ma malle est enregistrée pour Toulon sans quoi je crois que je ne sortirais plus de ce wagon-ci. Et puis j'ai eu une nuit assez courte n'étant sorti du théâtre qu'à minuit et demi. Je tâcherai de dormir et je ferai avec plaisir demain le voyage de jour. J'espère avancer ma petite pièce<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Le lieu et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, Paris.

<sup>3</sup> Les parents de Jean Schlumberger viennent d'arriver à Cannes afin de s'occuper de Marc. Jean peut ainsi repartir sur Paris et rejoindre Suzanne. Le couple repartira ensuite sur Cannes le 23 mars 1911.

<sup>4</sup> L'oncle de Jean, Léon Schlumberger ainsi que sa femme appelée tante Jeanne et leur fille Véréna.

<sup>1</sup> *Césaire*.

Je suis content d'avoir été à Nice. J'ai fait une grande joie aux Pillot et j'ai été content de la façon dont il a joué. Je te raconterai demain soir comment je pensais à toi dans l'avenue de la gare à Nice.

L'Homme.

Quelle délicieuse lettre j'ai reçue de toi juste avant de partir. Je t'assure que je ne songeais pas à en vouloir à ce courrier parce qu'il ne m'apportait aucune lettre de Gide.

Notre pauvre petit était bien ému. Il ne me lâchait pas. Mais les parents semblent disposés à faire tout ce qu'ils pourront pour l'amuser.

Hélas quelle pluie !

404- JEAN A SUZANNE

[Mercredi] 5 avril 1911<sup>1</sup>

[Paris]

Mon amour, comme je ne sais si j'aurai le temps de t'écrire cette après-midi, je t'envoie une ligne avant mon arrivée. Hélas depuis Montereau nous voici sous des rafales de neige ! Que sera-ce dans Paris !

J'ai fait un voyage charmant. Le train était plein aussi bien en seconde qu'en troisième. J'ai donc gardé le billet que j'avais d'abord pris et j'ai magnifiquement dormi. Mais en outre j'ai eu la joie de voyager avec Cyrille<sup>2</sup> ! Un Cyrille un peu plus rude et plébéien que le mien, mais à part cela, lui-même ! La voix, un imperceptible bégaiement, une certaine dureté de trait. Nous avons beaucoup causé et si je n'ai rien tiré de lui de particulièrement intéressant comme renseignements, tout en lui m'intéressait. Il revenait de Saïgon, de même qu'un simple marin, beau parleur qui malheureusement n'a pas quitté sa place malgré mes efforts pour l'attirer dans le couloir. Celui-là aurait plus causé. Outre cela trois Marseillaises et un mâle de même espèce, tous très gais et suffisamment bien élevés. Au réveil la cordialité a été charmante, on a bu à la ronde du vin rouge du quartier maître, chacun a pris une tranche de saucisson du marin, et mes cigarettes<sup>3</sup> ont fait le tour du compartiment.

Voici que la neige a cessé, mais il va faire froid. Pas plus toujours qu'à Marseille où soufflait hier un mistral affreux. Ce qui me contrariait le plus c'est la pensée qu'il ne devait pas faire

---

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Un homme qui ressemble à Cyrille, le personnage principal de son roman *L'Inquiète Paternité*.

<sup>3</sup> Jean fume des Three Castles.

beaucoup plus chaud à Cannes et que tu ne pouvais pas peindre<sup>4</sup>. Tu devais dire : et cette vague de chaleur qu'annonçait Sauvage.

Je t'aime juste comme tu es, mon bien aimé chéri, juste, juste, il n'y faut plus rien changer.

Homme.

405- JEAN A SUZANNE

Paris, le [jeudi] 6 avril 1911<sup>1</sup>

[Paris]<sup>2</sup>

Mon amour chéri, que je me suis senti attendri en trouvant hier au soir ces fleurs qui m'attendaient. Je les ai tout de suite mises dans l'eau. J'ai pensé que tu avais été les acheter pour moi, mon chéri, et que tu te préoccupais de la façon dont je pouvais être campé. C'est stupide comme cela m'a fait plaisir.

Je revenais de la rue Ampère où j'avais pu aller dîner. Tout le monde a été pour moi de la plus grande gentillesse, depuis les parents qui manifestaient pour les *Karamazov* un intérêt démesuré jusqu'à Yvonne qui se confondait en excuses d'avoir oublié ton beurrier. Toute l'après-midi, je l'avais passée au théâtre on [était] dans un café avec Copeau. Gide assez noir, persuadé que le quatrième acte, qui en effet est plus faible, gâtait tout ; et il essayait d'obtenir qu'on le supprimât entièrement. C'est comme de vouloir enlever le dernier acte de *La Mort de Sparte*, exactement. J'ai fait mon possible pour qu'on n'embêtât pas ce pauvre Copeau de changements irréalisables et qu'on ne parlât que des points de détail qui peuvent effectivement être améliorés séance tenante.

Copeau dit sans cesse : « Ah si en écrivant la pièce j'avais eu l'expérience que j'ai maintenant. » Ils reconnaissent tous que j'avais raison ; qu'il faut se faire jouer, fût-ce pour se voir sur la scène. Gide tout le premier. Je crois tout de même que cette expérience va un peu rabattre la superbe de nos intransigeants.

On ne peut pas savoir encore comment le grand public va réagir ; mais, ce qui est bon signe, *L'Illustration* est venue le soir même de la générale demander la pièce à Copeau<sup>3</sup>. C'est donc qu'elle escomptait un succès. Et c'est toujours trois mille balles dans la poche de Copeau.

---

<sup>4</sup> Suzanne restera à Cannes pendant plusieurs mois et « prêter son atelier pendant ce temps à André Lhote ». (Voir Auguste Anglès, *André Gide et le premier groupe de la Nouvelle Revue Française, T. II : L'âge critique, 1911-1912*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des idées », 1986, p. 41).

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger. Jean date cette lettre du 7 avril 1911. Il s'agit vraisemblablement du 6 avril 1911.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, Paris.

<sup>3</sup> Louis Nazzi fera une critique élogieuse de la représentation des *Frères Karamazov* le 6 mai 1911 dans *L'Illustration théâtrale* : « Rarement, sur un théâtre parisien, voire des plus fameux, par la combinaison exacte et juste des valeurs d'ombres et de lumières, des attitudes et des gestes avec l'expression des sentiments ou des instincts en jeu, sensation d'art fut donnée, aussi pleine, aussi intense que tout au long de ces cinq actes sur la petite scène du Théâtre des Arts. »



On dit que l'article de Brisson sera bon<sup>4</sup>.

Je viens d'aller acheter un grand nombre de journaux. Presque tous sont excellents. Comme on pouvait s'y attendre Nozière et Paul Souday sont hostiles<sup>5</sup>.

Je ne sais pourquoi ce n'est pas Blum qui a écrit l'article de *Comoedia*<sup>6</sup>.

Je retourne ce soir au Théâtre des Arts avec Maman.

J'ai décidément télégraphié à Schmid de venir ici. Je crois que c'est mieux. Rentré à Cannes je n'aurai qu'une idée, c'est de m'absorber dans mon travail et dans mon amour. Je t'aime jusque dans mon abrutissement de ce matin qui me tient comme hébété.

Par-dessous le fatras tu es là, mon chéri.

J.

406- SUZANNE A JEAN

[Vendredi 7 avril 1911]<sup>1</sup>

[Villa Soleil, Cannes]<sup>2</sup>

Mon amour d'homme aimé, je n'ai pas encore le *Comoedia* d'aujourd'hui, mais viens de lire un article très élogieux dans *Paris-journal*<sup>3</sup> et tu peux penser le plaisir que cela m'a fait car après tout nous vivons tous un peu suspendus au succès de la première pièce jouée d'un des nôtres !

---

(Voir *L'Illustration théâtrale*, 7<sup>e</sup> année, n° 179, p. 32 et Françoise Péliisson-Karro, *Régie théâtrale et mise en scène : L'Association des régisseurs de théâtre (1911-1939)*, Presses Universitaires du Septentrion, 2016, p. 374).

<sup>4</sup> Dans la chronique théâtrale du *Temps*, l'article d'Adolphe Brisson paru le 10 avril 1911 se révèle laudatif : « *La pièce extraite par MM. Jacques Copeau et Jean Croué des Frères Karamazov, de Dostoïewski, a vivement touché le public. Elle est par elle-même très émouvante ; elle résume avec clarté un livre touffu, compliqué, plein d'événements, et elle ne l'affaiblit pas, ne le dénature pas ; elle en contient tout le suc, en restitue l'atmosphère ; enfin – dernier mérite et ce n'est pas le moindre – elle donne l'impression non d'une adaptation superficielle, trop « francisée », mais d'une œuvre originale [...].* » (Voir *Le Temps*, [en ligne], n° 18180, page consultée le 16 novembre 2017, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k240451p/f1.item>., pp. 01-02).

<sup>5</sup> Dans son article paru dans *L'Intransigeant* dans « La Semaine Dramatique », Nozière reconnaît que MM. Jacques Copeau et Jean Croué : « *ont établi un plan simple et logique [...]. Cependant leur adaptation aurait peut-être été plus fidèle à l'esprit de Dostoïewski s'ils n'avaient pas été aussi attachés à la lettre. Ils ne dominent pas le livre qu'ils adorent. Ils n'en tirent pas toujours l'essentiel qui est la pensée et la philosophie du maître.* » (Voir *L'Intransigeant*, [en ligne], 1911/04/10, n° 118699, page consultée le 29 novembre 2017, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k785948x/f1.item>.)

<sup>6</sup> Louis Nazi composer un autre article pour *Comoedia*, où il déclare : « *Il m'en coûte un peu, je dois l'avouer dès l'abord, de penser tant de bien d'une adaptation théâtrale et de me trouver, presque malgré moi, dans l'obligation morale de le dire, avec toute la force que l'on doit. Le beau rôle, pour la critique, c'eût été d'avoir à défendre Dostoïewski contre des agresseurs et de jeter l'alarme. Il faut renoncer à cette attitude avantageuse : le génie, pour un coup, n'a pas eu à souffrir. Le drame large, d'une humanité grondante et, par endroits, d'une insurpassable grandeur, que MM. Jacques Copeau et Jean Croué ont extrait du chef-d'œuvre de Dostoïewski, Les Frères Karamazov, est, du point de vue scénique qui nous occupe, une œuvre originale, d'une marche et d'une concentration singulières, d'une unité et d'une ordonnance nouvelles, indépendantes du roman [...].* » (Voir *Comoedia*, [en ligne], 7 avril 1911, 5<sup>e</sup> année, n° 1285, page consultée le 16 novembre 2017, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7653783v/f1.item>., p. 01).

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Le mois et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, Paris.

<sup>3</sup> Suzanne se trompe de journal car aucun article dans le *Paris-Journal* ne fait mention de la représentation des *Frères Karamazov*. Il peut s'agir néanmoins des journaux comme *La Critique indépendante*, *Le Monde artiste*, *Les Temps*

Il fait heureusement beau aujourd'hui, pas encore chaud, mais du soleil et peu de vent. Le temps d'hier m'eût rendu folle à la longue. Temps sinistre, froid, gris. Et c'est affreux, mais le départ de Père me soulage vraiment : son départ a été quelque chose d'inénarrable : pas la plus minime décision sur laquelle il ne soit revenu trois ou quatre fois et avec cela une certaine impatience à la moindre décision qu'on voulait prendre pour lui. Il semblait perdu et mon agacement était très tempéré par une grande pitié !

J'ai dû aller trois fois en ville hier et cela avec les leçons des enfants suffit à vous manger une journée. Je sens que s'il fait beau et que je ne suis pas dérangée je *pourrai* travailler. Mais je crains comme la peste l'arrivée des Conrad<sup>4</sup>. Il faudra que ce soit tout à fait entendu que nous ne passions pas la soirée d'habitude tous ensemble, et que de même les enfants ne soient pas tout le temps accrochés ; que les miens puissent aller à Mandelieu par ex[emple] sans les petites Conrad etc., etc., Marco et Monique d'ailleurs ont maugré à l'arrivée d'Annette.

Ils semblent vouloir être sages aujourd'hui. Depuis deux jours ils étaient détestables. Mais dès le dîner hier soir ils ont été tout différents.

D'ailleurs ces brusques changements de température doivent agir sur les nerfs. Cette nuit espérant mieux dormir, je suis montée en haut, mais j'ai encore moins bien dormi : j'ai entendu sonner 11 h, 12 h, puis 5, 6, et 7 h.

Yvonne [Sueur] a téléphoné hier quand j'étais sortie : de bien meilleures nouvelles : Théo allait bien mieux disait Yvonne (à Marco qui était à l'appareil) il n'avait eu que 38° au lieu de 39.3 ou 39.4 des jours précédents.

Je suis ennuyée de séances de dentiste que je vais être obligée de commencer à moins qu'il ne puisse faire le travail en une fois : il m'est arrivé hier un petit accident qui pourrait avoir de fâcheuses conséquences si je n'y veillais de suite.

Je t'aime tant mon amour, et je t'embrasse tout entier si passionnément.

Ton S.

---

nouveaux, *Le Rappel*, *Le Ménestrel*, le *Figaro*, *La Lanterne* ou encore *La Vie artistique* car les articles sur le spectacle sont élogieux.

<sup>4</sup> Les Conrad, c'est-à-dire Conrad Schlumberger, sa femme Louise Delpech, et leurs enfants Annette et Dominique Schlumberger, arriveront à Cannes en début mai 1911.

[Paris]

Mon amour, j'ai cru que je ne parviendrais pas à t'écrire tant ce lendemain de générale est absorbé par les remaniements à faire au dernier moment. Je vais passer la journée au Théâtre des Arts et je te griffonne ceci chez André.

Comme je te le télégraphiais le succès a été grand hier soir. Les deux premiers actes sont admirables le troisième et le cinquième très beaux. Malheureusement le quatrième qui est de Croué marque un fléchissement évident. Je crains que ce ne soit par là qu'on attrape la pièce. Il est brusquement fait pour un public populaire alors que tout le reste ne peut s'adresser qu'au meilleur public. Nombreux rappels, des applaudissements au cours de chaque acte. Quand Durec<sup>1</sup> est venu annoncer les noms des auteurs il était dans un tel état, il s'était tellement épuisé à jouer la folie d'Ivan qu'à peine il a pu parler. Tous les amis y étaient ; les ennemis aussi. Mon impression hier soir était excellente. Ce matin elle est un peu moins bonne. André est très noir. Il ne pense pas que le public y morde.

Je suis hors d'état de te faire un récit détaillé. Van Doren *admirable* en Katherina<sup>2</sup>, Margel insuffisante<sup>3</sup>. Smerdiakov<sup>4</sup> de premier ordre et tous les autres suffisants. Dimitri<sup>5</sup> même très bon. Un malheureux Aliocha<sup>6</sup>. Les décors tout à fait réussis. Le salon de Katherina est une merveille de composition et d'éclairage.

À une heure et demie on s'est retrouvé à la sortie. Morne réunion dans une brasserie encombrée de la mère Copeau<sup>7</sup>, de la mère Croué etc.

Ce matin je ne me suis réveillé qu'à 10 heures et demie d'où mon affolement car je déjeunais chez André. Une auto m'a emporté chez Tristan. Rien de fait. Je suis consterné. Voilà qu'il est de nouveau question de Gémier. Pas encore de date prise pour comité de lecture. Féraudy, croit-on, pas encore rentré. L'avantage de Gémier c'est qu'en relation avec lui je pourrais lui coller *Césaire*. Tristan voit Gémier lundi. Je ne saurai rien d'ici là. Je ne sais pas non plus ce que je vais avoir à faire pour la revue. J'espère que demain tout se sera éclairci.

---

<sup>1</sup> Le metteur en scène, acteur et auteur dramatique Arsène Durec (1873-1930).

<sup>2</sup> L'actrice Fernande Van Doren (1877-1964) joue le rôle de Katherina Ivanovna.

<sup>3</sup> Juliette Margel joue Grouchenka.

<sup>4</sup> Le metteur en scène, directeur de théâtre et acteur Charles Dullin (1885-1949) joue Smerdiakov.

<sup>5</sup> Le comédien Michel Balfort (1882-1984), plus connu sous le pseudonyme de Karl Roger, joue Dimitri.

<sup>6</sup> Laumonier joue Aliocha.

<sup>7</sup> La mère de Jacques Copeau, Hélène Joséphine Armandine Verdier (1850-1924), est mariée à Victor Joseph Copeau (1840-1901).

Mon pauvre amour, ne t'énerve pas trop. Dis-toi que tu serais très malheureuse ici. Paris est sous la neige. Depuis ce matin il n'arrête pas de neiger. Et un froid !

Je te serre dans mes bras étroitement ! Étroitement.

Homme.

408- JEAN A SUZANNE

Paris, le [samedi] 8 avril 1911<sup>1</sup>

[Paris]<sup>2</sup>

Mon amour, je suis un peu abruti ce matin, car les *Karamazov* ont fini assez tard hier au soir et Schmid est arrivé assez tôt ce matin.

La représentation s'est bien passée. Salle pas tout à fait pleine, mais chaude. Au foyer on était enchanté de la presse qui presque unanimement a été bonne. J'avais amené Maman qui a été très épatée. Les Marcel<sup>3</sup> étaient également là. Mon impression a été encore meilleure que la première fois. Pendant un entracte j'ai été rejoindre Copeau dans la loge de Margel. Quelle insupportable femme. Pas sotté ; mais uniquement préoccupée de son succès, de savoir si Van Doren n'en a pas eu davantage, si Copeau ne lui a pas offert un plus beau bouquet qu'à elle-même, etc. Insupportable.

La plus grosse tuile, c'est le désaccord entre Papa et Maman au sujet de la présidence de la ligue du suffrage<sup>4</sup>. Maman voudrait que j'intervienne. Je voudrais moi que Maman renonçât. Mais pratiquement c'est assez difficile. Je vais tâcher de la voir encore aujourd'hui, pour tâcher d'éviter une discussion tendue demain avec Papa.

Comme Schmid ne vient que pour moi, je ne puis le semer. C'est trois mauvais jours à passer, jusqu'à ce que les notes soient parties.

Schmid très affectueux, content de me voir. Je me sens très près de lui. Au lieu que sa visite soit une charge en ce moment elle me détendra.

Il paraît que la petite Rivière est enceinte et mal conformée<sup>5</sup>. On sera obligé, à un moment donné, de lui faire l'opération césarienne.

Je vais retrouver tantôt tous les amis à déjeuner avant la pièce de Duhamel<sup>6</sup>. Mais je n'y irai pas, j'ai trop à faire.

---

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, Paris.

<sup>3</sup> Marcel Schlumberger et Jeanne Laurans.

<sup>4</sup> Marguerite de Witt-Schlumberger va prendre la présidence de l'Union française pour le suffrage des femmes (UFSF), créée en 1909, jusqu'à son décès en 1924, contre l'accord, semble-t-il, de son mari Paul Schlumberger. (Voir Cécile Formaglio, « *Féministe d'abord* » : *Cécile Brunschvicg (1877-1946)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Archives du féminisme », 2014, p. 334).

<sup>5</sup> Isabelle Fournier (1889-1971), sœur d'« Alain-Fournier », est mariée à Jacques Rivière depuis le 24 août 1909. Elle donnera naissance par césarienne à Jacqueline Rivière le 23 août 1911.

Si tu savais comme j'ai la tête vide tu me pardonnerais ma pauvre lettre.

Pas de lettre ce matin. Je pense l'avoir à 4 heures.

J'embrasse tes chers yeux et je m'en sens tout rafraîchi.

Homme.

409- SUZANNE A JEAN

Samedi [8 avril] 1911<sup>1</sup>

[Villa Soleil, Cannes]

Mon amour si tendrement, si passionnément aimé, j'ai tout chaud de ta lettre. Et le plaisir que t'ont fait mes pauvres petites fleurs ont dépassé ce que j'en attendais. Je m'étais tant réjouie à te les envoyer. J'ai lu ce matin l'article de *Comoedia* et suis comme vous intriguée de savoir pour[quoi] il n'est pas signé de Blum<sup>2</sup> ? Il m'a paru d'ailleurs excellent et très enthousiaste. Je suis ravie de cela et avec le beau temps cela me remet les esprits : il n'y a que toi que je voudrais ici et les C[onrad] au d[iable].... mais chut.

Les enfants sont aujourd'hui à la Napoule avec les petits Sueur.

Je n'ai pas été aujourd'hui à Mandelieu, Sauvage y allant.

Je suis ravie parce que j'ai trouvé pour me rendre en ville un chemin beaucoup plus court, plus pittoresque et en dehors de la B[onne] S[ociété] P[rotestante] et des autos. Il passe derrière le Mont-Chevalier. J'y suis montée par la même occasion, la place là-haut était populaire : je te la recommande au besoin ; et les rues grouillent d'enfants. La vue est très belle.

D'après ta lettre si tu fais venir Schmid à Paris je vois qu'il faut que je m'arme de patience et reçoive le déballage C[onrad] avant mon amour.

Mais dis-moi à peu près quand tu reviens pour que je te fasse porter de chez Guichardaz<sup>3</sup> les deux toiles dont j'aurais besoin.

Apporte-moi aussi les jupons blancs (il y en a deux ou trois non repassés) dans le coffre de ton cabinet<sup>4</sup>.

---

<sup>6</sup> « La direction de l'Odéon maintient la date du samedi 8 avril en matinée pour la première représentation du cinquième spectacle des « matinées inédites » : La Lumière, pièce inédite, en quatre actes, de M. Georges Duhamel. » (Voir *Le Temps* [en ligne], 1911/04/07, n° 18177, page consultée le 17 novembre 2017, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2404480/f3.item..>, p. 3).

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après la date ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger : « [8/4/11] ».

<sup>2</sup> C'est Louis Nazzi qui écrira un article dans *Comoedia*. Voir la lettre du 6 avril 1911 écrite par Jean.

<sup>3</sup> La maison Guichardaz est une entreprise qui vend des articles de peinture et des toiles.

<sup>4</sup> Lettre non signée.

[Villa Soleil, Cannes]

Mon cher amour, comme je m'y attendais, je n'ai pas eu de lettre de toi aujourd'hui.

Je la trouverai demain avec mon petit déjeuner et cela me donne l'envie d'aller dormir tout de suite pour que le matin arrive plus vite.

Je suis contente parce que je me sens toute autre à présent que j'ai secoué l'atmosphère paralysante des familles. Mon premier acte d'énergie hier a été de changer de boulanger. J'ai écrit un certain nombre de lettres, fait une grosse commande d'habits pour Marco, ce qui prend toujours un certain temps, m'occupe tout autrement des enfants et ai enfin commencé à travailler.

Je mets en train un portrait de Sab[ine]. Elle est assise dehors, par terre avec son chapeau, mais je ne sais pourquoi s'entête à vouloir poser les mains jointes dans une attitude d'extase : elle y tient tant qu'elle vient voir si je dessine ses mains. Et disait-elle (car ce portrait selon elle doit être pour Madeleine G[ide]). « Marraine croira que je prie. »

Elle était roulante un moment ; ses yeux au ciel, ses mains jointes et sa microscopique bouche un peu serrée. Mais je ne crois tout de même pas que je vais lui donner cet air dévot auquel elle semble tant tenir.

Yvonne m'avait demandée à Mandelieu aujourd'hui. Théo est mieux, l'auscultation meilleure : on les sent un moment détendus.

Il va falloir que j'aille avec les enfants demain remercier tante Céline<sup>2</sup> qui, ce matin, leur a fait apporter d'immenses œufs de Pâques tout remplis de fruits, confits, chocolats etc. Ils n'en avaient jamais eu de si gros, je crois.

J'ai porté faute de mieux aux Théo le numéro de *Comoedia* sur les *Frères K[aramazov]*.

Nouveaux hôtes de Cannes : la mère Chardon et ses deux filles<sup>3</sup>. Quant à Titine Gastambide<sup>4</sup> je continue à la rencontrer tous les deux jours au moins !

Et cela m'exalte comme tu peux le croire !

*Lundi matin* : mon cœur saigne en lisant tes lettres ; je te vois courant, travaillant tes notes, discutant avec les familles. Pourquoi n'est-ce pas Conrad qui se charge du différend entre tes parents et pourquoi est-ce sur toi que tombent les corvées ?

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Le mois et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Tante Céline (1841-1916) est la femme d'Adolphe Schlumberger, oncle de Jean.

<sup>3</sup> Il pourrait s'agir de la femme et des deux filles du romancier, docteur en droit, Maître des requêtes au Conseil d'État ainsi que Président du conseil de réseau des chemins de fer de l'État, Henri Chardon (1861-1939).

<sup>4</sup> Antoinette, dite « Titine » Gastambide (1888-1976) est la fille de Jules Gastambide (1846-1944), fondateur de la « Société des avions et moteurs Antoinette ».

Et tu ne me dis rien d'Antoine et du *Dominateur*<sup>5</sup> ?

Je voudrais tant te serrer un instant dans mes bras, si tendrement, si chaudement que tu sortirais de là tout frais et reposé.

Je suis contente que Schmid soit là, dis-le lui, mais aussi mon désappointement si je ne dois pas le voir cette année.

Je suis consternée de ce que tu me dis de la petite Rivière. Sont-ils destinés à ne jamais avoir d'enfants ? Et sont-ils très démontés par l'attente de cette opération ?

J'en suis vraiment très émue.

Mon amour, amour d'homme, si tu savais comme je n'ai envie que d'une chose : sentir tes deux chères lèvres sur les miennes et tout ton corps contre le mien. Et cela quand ?

Ton S.

411- SUZANNE A JEAN

Lundi soir [10 avril 1911]<sup>1</sup>

[Villa Soleil, Cannes]

Eh, oui certainement mon cher trésor bien aimé, je tâche de deviner entre tes lignes le jour possible de ton retour. Mais que cela ne t'alarme, ni te presse.

Quand je suis seule comme en ce moment, cela va beaucoup mieux. Je puis penser sans distraction à toi tout le jour et les journées monotones passent tellement plus vite. Rien ne me fait du bien comme ces heures solitaires.

Le portrait de Sabine s'annonce bien et pour le moment je renonce au paysage qui est certes bien tentant dans ce pays, mais que décidément je ne sens pas.

J'entreprends une série de petits bouquets : les fleurs m'affolent ici.

J'ai commencé avec joie des renoncules blanches dans un petit pot bleu. Cela va.

Mais quand je me rends compte à quel point j'ai besoin de solitude, de temps disponible pour travailler, je suis accablée, car jamais je n'en aurai assez. C'est une chose tellement intérieure, que j'ai si peu au bout des doigts, qui me coûte de tels efforts !

Si vraiment je pouvais être tranquille comme maintenant jusqu'à ton arrivée, l'attente ne serait pas terrible. Mais ces C[onrad] qui vont s'abattre avec grand bruit et fracas avant toi !!! Et quand tu viendras ce ne sera plus cela, de bonnes soirées tous deux ensemble, des repas pas trop longs, ni bruyants.

---

<sup>5</sup> La pièce de théâtre en quatre actes appelée le *Dominateur*, puis *Celui qui domine sur son cœur*, pour enfin devenir *Les Fils Louverné*, sera montée par Jacques Copeau, en son Théâtre du Vieux-Colombier, le 11 novembre 1913.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Le mois et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

Mais enfin, mon amour, finis bien d'abord tout ce que tu as à faire plutôt que de repartir encore une fois : ce voyage est trop ennuyeux et trop coûteux.

Tu ne pourrais pas m'envoyer *La N.R.F.* du 1<sup>er</sup> avril<sup>2</sup> ?

Je sens que ce soir je me fondrais d'amour dans tes bras si seulement tu étais là.

Je t'embrasse passionnément et si tendrement, et si longuement, et si doucement.

Ton S.

412- SUZANNE A JEAN

Mardi soir [11 avril 1911]<sup>1</sup>

[Villa Soleil, Cannes]

Mon homme aimé, j'espère que demain je trouverai à mon réveil une plus longue lettre que ton microbe petit mot de cet après-midi qui m'a tout de même fait plaisir mais qui m'a laissée sur ma faim.

Mais je ne pouvais être de mauvaise humeur aujourd'hui il faisait trop beau ; s'il pouvait seulement faire ce temps pendant les trois cent soixante-cinq jours de l'année, je ne serais presque plus jamais grognon. J'ai bien travaillé : suis contente du portrait de Sabine. J'aurais mieux travaillé si je n'avais pas été interrompue à 3 h par la visite d'Emmanuel Schlumberger<sup>2</sup> et le rendez-vous avec le dentiste chez lequel je dois retourner toute la matinée demain et puis ce sera fini.

J'ai acheté *Le Temps* pour l'article de Brisson qui m'a mise assez en colère. Il n'est décidément pas intelligent : on voit que tout en sentant vaguement l'excellence de la pièce, elle le dépasse de beaucoup<sup>3</sup>.

J'ai bouilli aussi de la bêtise de Rouché si ce petit entrefilet est exact. Va-t-il prématurément faire cesser les *Kara[mazov]* pour nous donner du Tolstoï cuisiné par M. J[ean]-José Frappa<sup>4</sup>. Comme si la réussite des *Kara[mazov]* tenait à l'origine russe de la pièce<sup>5</sup>. Non quelle brute !!

---

<sup>2</sup> Le sommaire du n° 28 de *La N.R.F.* du 1<sup>er</sup> avril 1911 propose quelques notes de Jean Schlumberger ainsi qu'une traduction : « *L'Enfant de l'amour*, par Henry Bataille (Porte Saint-Martin) », pp. 607-610 ; « *La Maison pauvre*, par André Lafon (Bibliothèque du Temps Présent) », pp. 613-614 ; « *Le Masque de fer*, par Sébastien-Charles Leconte (Mercure de France) », pp. 614-616 ; « *Le Guignol lyonnais* (Théâtre de Monsieur) », p. 626 ; « Exposition de l'Académie Ranson », p. 628 et la traduction de « *Valet de chambre*, par Anton Tchekhov (Calmann-Lévy) », pp. 632-633.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Le mois et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Emmanuel Schlumberger (1854-1916) est un cousin de Jean Schlumberger. Son père, Nicolas Schlumberger (1815-1888) est le frère de Jean de Schlumberger (1819-1908), grand-père de Jean. Emmanuel est marié depuis le 9 août 1892 avec Isabelle Monnier (1869-1952). Ils auront cinq filles.

<sup>3</sup> Voir la lettre du 6 avril 1911 écrite par Jean.

<sup>4</sup> Jean-José Frappa (1882-1939) est un dramaturge et un journaliste (rédacteur au *Monde illustré* et rédacteur en chef de *Fémina*).

<sup>5</sup> Au cas où la pièce n'aurait pas le succès escompté, Rouché prévoit de mettre une pièce de Frappa à l'affiche.



Je viens de télégraphier aux Conrad qui me télégraphiaient de retenir Pauline pendant leur séjour. Ce serait stupide s'ils amènent deux bonnes [et] que je n'en fais rien : on sera bien assez ainsi à la cuisine et c'est bien l'avis de Mina.

Marco et Monique pestent tant qu'ils peuvent contre la venue d'Annette. Je leur ai dit que c'était bien leur faute et qu'ils n'avaient qu'à ne pas la laisser s'accrocher à eux et ne pas s'occuper d'elle. Je pense et espère que Louise ne se froissera pas si les enfants vont à Mandelieu ou à la Napoule par exemple sans Annette et Dominique : ces jours-là franchement elles pourront bien s'amuser seules.

Je t'écris toujours le soir pour être sûre que ma lettre partira avant midi. Je commence à trouver le temps long et les lettres arrivent déjà si vieilles de nouvelles !

Je reçois à la minute un second télégramme de Louise : ils ne viennent qu'avec une bonne et je ne suis pas du tout sûre de pouvoir avoir Pauline !

Il va falloir que je m'occupe de cela demain, mais je ne sais au monde ce que je ferais si Pauline n'était pas libre.

Là, je vais me coucher, mais j'aimerais tant ce soir m'étendre dans tes bras et que tu me caresses les cheveux.

Ton S.

Mercredi matin

Cher amour, je me réveille d'extrêmement mauvaise humeur. J'espérais la lettre de toi que tu m'annonçais en plus des trois lignes écrites lundi matin et le facteur ne m'a rien apporté.

Me va-t-il falloir attendre 4 h !

Et le matin je ne puis arriver à secouer le poids des Conrad. C'est surtout Louise et Annette qui m'agacent et me pèsent, je ne sais pourquoi.

Ton petit sauvageon.

S.

[Paris]

Mon amour, une tuile affreuse. Les Marcel rappliquent après les Conrad. Ils arriveront je pense dimanche matin pour huit jours. Ils avaient l'air assez confus de leur indiscretion, ne demandant que le coucher, promettant d'aller prendre leurs repas chez leur grand-mère. Pauvre chéri, quelle tête vas-tu faire ! Louise était dans un état de fureur épique. Nous en serons quittes pour nous enfermer chez nous, mais je suis irrité en pensant au surplus de dérangement qui en résultera pour toi et qui viendra t'entraver encore.

Je crois qu'il faut mettre les Marcel dans la chambre de Marco et fourrer pour ces huit jours Marco dans la chambre qu'avait Philippe. Qui sait si, avec deux ménages, nous ne serons pas plus libres qu'avec un seul.

Je commence à avoir réglé bien des choses, mais j'ai encore devant moi deux journées très pleines. Le désir d'être avec Schmid le plus possible ne simplifie pas les choses. Aujourd'hui j'ai déjà fait de la correspondance j'ai eu une visite de Dumont-Wilden<sup>2</sup> qui me rapportait mon manuscrit. (Rien à faire à Bruxelles) ; j'ai passé un moment chez Lhote<sup>3</sup> qui a une bien gentille petite femme et qui est d'une reconnaissance touchante pour l'atelier. Il m'a montré de curieux dessins mais rien de magistral. Puis j'ai vu Trarieux qui m'a longtemps parlé de la situation d'Antoine qu'il cherche à rétablir. En effet une commandite emporterait l'acceptation de *La Mort de Sparte*<sup>4</sup>. Tout cela est bien délicat. De là j'ai sauté chez Barbey. J'ai décidément pris deux parts dans le nouveau syndicat de Vancouver<sup>5</sup>. C'est une grosse somme, mais je ne la crois pas imprudemment risquée. Lucien marche, Conrad s'engage à fond, ton père s'est décidé. J'espère que, d'ici deux ans, nos affaires s'en trouveront sensiblement améliorées.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Le mois et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Louis Dumont-Wilden (1875-1963) est un journaliste belge, critique et essayiste. Il composera un article sur Jean Schlumberger dans *Le Messager d'Alsace-Lorraine*. Voir la lettre du 27 décembre 1911 écrite par Jean.

<sup>3</sup> C'est en 1909 que le peintre André Lhote (1885-1962) épousera sa première femme Marguerite Hayet.

<sup>4</sup> Jean Schlumberger aimerait faire jouer *La Mort de Sparte*. Le dramaturge Gabriel Trarieux pourrait être un intermédiaire idéal puisqu'il a déjà fait jouer l'une de ses pièces, *Joseph d'Armathée*, en 1898, au Théâtre Antoine. Néanmoins, même si « *La Mort de Sparte fut achevée en 1910. Acceptée par Antoine, elle fut successivement annoncée au programme de l'Odéon pour les saisons 1911-1912, 1912-1913, 1913-1914. [...] c'est seulement en 1921 qu'elle fut représentée, sur la scène du Vieux-Colombier, admirablement montée par Copeau* ». (Voir ses *Œuvres*, T. I., pp. 321-322).

<sup>5</sup> Jean s'engage ici à verser une somme apparemment importante dans un placement immobilier au sein de l'entreprise « Franco-Canadian Trust Company Limited » de Vancouver. Charles Weyher, Conrad Schlumberger, Lucien Ferrand ainsi qu'André Gide feront de même, comme il est écrit dans la lettre de celui-ci datée du 19 avril 1911 : « *J'ai fait envoyer les 30.000 à l'adr[esse] indiquée par vous.* » (Voir leur *Correspondance*, p. 374).

Et maintenant je te griffonne ceci dans un café avant d'aller chez Cerf <sup>6</sup> le consulter sur la formation de notre société d'éditions.

Tu dois en avoir le vertige, mon chéri, et t'imaginer que je suis tout fondu. Mais non, car je n'économise pas sur les véhicules et je ne sors jamais tard le soir.

Mon billet est pris. Je pars vendredi à 2 h 25 et je serai à Cannes à 9 heures du matin<sup>7</sup>. Si tu savais combien je me réjouis ; je voudrais être dans le train ; mais je laisserais derrière moi bien de l'inachevé.

Les nouvelles des *Karamazov* continuent à être bonnes, mais la salle n'est encore toujours qu'à demi pleine.

Adieu, mon amour de chère femme. Ne te laisse pas accabler par les perspectives de famille.

Travaille pour l'amour de ton homme. L'histoire de Saby m'a bien réjoui. Embrasse mes trois mioches.

J.

414- JEAN A SUZANNE

[Jeudi] 13 avril [19]11<sup>1</sup>

[Paris]

Mon délicieux amour, tes lettres sont toutes soulevées de tendresse ; tu ne sais pas comme elles sont belles et comme elles m'émeuvent. Je n'ai eu celle d'hier qu'à neuf heures du soir. Elle est arrivée au milieu d'une lecture de *La Mort de Sparte* que je faisais à Schmid. Je te sentais toute présente.

Je viens de passer chez les Conrad. Écris tout de suite à Louise si les trois enfants ont eu la varicelle afin qu'ils puissent eux-mêmes faire des plans. Garde quand même Pauline à cause des Marcel si tu le juges à propos. Je pense que les Conrad arriveraient dans une huitaine si nous pouvons les recevoir.

Tout à l'heure je vais retrouver Étienne<sup>2</sup>. Je suis préoccupé de cette rencontre, car je crois que je ne lui cacherai qu'à demi ma mauvaise impression. C'est très grave. J'en ai longuement parlé avec

---

<sup>6</sup> Chez l'avocat Joseph Cerf (1874- ?) dans le but d'établir les contrats relatifs à l'association entre la revue *La N.R.F.*, et les Éditions de La N.R.F. qui en découlent. Cela fait un certain temps que Jean cherche un éditeur pour la revue qu'il trouvera en la personne de Gaston Gallimard. Bien que cela en coûte à André Gide, qui écrira le 19 avril 1911 à Jean : « [...] si insupportable que soit le dérangement [...] il est indispensable que nous tirions au clair cette affaire et ne nous avançons que sur un sol éprouvé ». Les contrats seront signés le 27 et 31 mai 1911. (Voir leur *Correspondance*, p. 373).

<sup>7</sup> Jean va rejoindre Suzanne et ses enfants à Cannes.

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

les Barbey qui sont moins pessimistes que nous mais qui l'ont moins vu. Je sais bien que si je ne parle pas, personne ne le fera. Il ne faudrait pas qu'Étienne après avoir annoncé à ses amis sa résolution d'épouser M<sup>me</sup> A. se sentît comme enchaîné par ses propres paroles. Peut-être que si ses pensées les moins avouées trouvaient un allié elles oseraient se manifester davantage. Peut-être ne pourrai-je rien dire. Je ne puis rien prévoir. Je sais que si je disais ma pensée tout entière il en serait bouleversé.

Dans l'après-midi je verrai Péguy<sup>3</sup>, Desjardins<sup>4</sup> et Drouin. Après cela j'aurai fini. Ma matinée de demain sera consacrée à Schmid et aux petits rangements.

Je comprends si bien cette nécessité du recueillement pour toi. Je saurai de mieux en mieux le faire respecter. Mon chéri, je t'entourerai de silence. Il faudra bien qu'on n'empêche pas ta vie de porter ses fruits.

Il faut que je parte pour rejoindre Mellon.

Tu vas me trouver bien affamé...

Homme.

415- SUZANNE A JEAN

[Mercredi 3 mai 1911]<sup>1</sup>

Cannes<sup>2</sup>

Mon chéri, j'ai vraiment été trop sotté : j'aurais dû insister davantage pour ne reprendre que le train de première : c'eût été je crois moins fatigant pour moi et du moment que tu n'as pas mieux profité de tes trois heures de liberté ! ....

J'avais si gros cœur à te laisser ainsi, il me semblait que nous n'avions presque pas joui de Toulon et il me semblait tout le temps que tu y étais gêné par moi !... enfin ; j'ai dû courir pour attraper mon train, ai dû me tenir debout en troisième jusqu'à la gare suivante et le mortel ennui de ce train qui ne vous fait grâce d'aucune halte ! Résultat : migraine carabinée au retour trop avancée

---

<sup>2</sup> Étienne Mellon fait partie de la famille de Suzanne car son frère, Henri Mellon, aura sept enfants dont un, Jean Mellon, qui se maria avec Nicole Velay, petite cousine du côté maternel de Suzanne. Finalement, Étienne Mellon ne se maria jamais.

<sup>3</sup> Jean Schlumberger aimerait fournir au prochain numéro de *La N.R.F.* une partie du second volume du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* de Péguy. Toutefois, ce dernier « s'est aussitôt fait anguille ; il a gémi » et « a pris l'air méfiant d'un paysan qui croit qu'on va lui demander de l'argent ». (Voir la *Correspondance* entre Jean Schlumberger et André, *op. cit.*, p. 376).

<sup>4</sup> Sa rencontre avec Paul Desjardins est liée à la préparation des prochaines décades de Pontigny, qui se dérouleront du 19 au 28 août 1911 sur le thème : « Art et Poésie : Libres conversations sur le *Tragique* ». En résumé : « *Entre 1910 et 1939, tout ce que la France compta d'écrivains, d'historiens, de philosophes, participa aux « Décades de Pontigny », des rencontres intellectuelles d'horizons très divers organisées durant l'été, dans le cadre de l'abbaye de Pontigny par son propriétaire de l'époque, Paul Desjardins.* » (Voir [http://expositions.bnf.fr/gallimard/grand/gal\\_040.htm](http://expositions.bnf.fr/gallimard/grand/gal_040.htm)).

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Le lieu et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, Paris.

pour pouvoir conserver de l'aspirine, vomissements bilieux à plusieurs reprises : bref obligée de me coucher à 7 heures sans dîner.

Ce matin après avoir dormi comme une masse je suis guérie, seulement un peu vaseuse.

Vais à Mandelieu cet après-midi tout de même mais, avec divers à faire avant bain Marco, impossible travailler Eucalyptus ce matin.

Espère pouvoir me lever 6 heures demain.

Les enfants travaillent mollement.

Je t'aime tant mais te sentais trop hier comme quelqu'un qui mène un enfant à un plaisir quelconque sans en jouir soi-même pour pouvoir en moi-même être tout à fait heureuse.

Ton S.

416- JEAN A SUZANNE

[Jeudi 4 mai 1911]<sup>1</sup>

[Villa Montmorency]<sup>2</sup>

Je ne sais, mon pauvre amour, quand je pourrai bien t'écrire. Pas un instant je ne suis seul. Ce matin s'est passé avec Gallimard et Cerf, cette après-midi avec les collaborateurs de *La N.R.F.*<sup>3</sup> Et je vais sortir un moment avec Copeau. Ce sera tout. Ni affaires personnelles, ni fantaisie d'aucune sorte.

Mon pauvre petit, comment as-tu pu avoir l'impression que je ne m'amusais pas à Toulon ? C'est au contraire après ton départ que ma présence dans cet endroit n'a plus eu de sens.

Mais je reconnais que j'ai été au-dessous de tout.

Je suis très bien installé. Les Gide sont aux petits soins et je gagne un temps considérable à me trouver ici. Les œillets ont eu un succès énorme. L'histoire des mains jointes de Sabine a ravi Madeleine et consterné André.

Vu hier l'exposition Ingres<sup>4</sup>. Perplexe, perplexe !

Ma pauvre petite femme, pensé que tu attends ma lettre et que tu ne reçois qu'un griffonnage. Mais je t'y envoie des baisers de quoi nous donner un second garçon.

Homme.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Le mois (faux) et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Gide propose vers le 25 avril 1911 à Jean de « *descendre à Auteuil* ». (Voir leur *Correspondance*, p. 380).

<sup>3</sup> Voir la lettre du 11 avril 1911 écrite par Jean.

<sup>4</sup> L'exposition Ingres a débuté le mercredi 26 avril 1911 : « *L'exposition organisée au profit du musée Ingres s'ouvrira mercredi à deux heures à la galerie Georges Petit.* » (Voir *Le Temps* [en ligne], n° 18195, 1911/04/25, page consultée le 20 novembre 2017, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k240466x/f3.item.>)

[Villa Soleil, Cannes]<sup>2</sup>

Mon cher amour,

Je n'ai pas réussi à me lever ce matin à 6 h ayant mal dormi les premières heures de la nuit. D'ailleurs étant encore un peu fatiguée hier de ma migraine si je travaille bien ce matin et cet après-midi à mes deux portraits ce sera un grand progrès sur hier où je n'ai été qu'à Mandelieu et y ai très mal travaillé en partie à cause de Jean qui était comme une teigne, en partie à cause de la lumière, en partie à cause de mon état vaseux et enfin à cause du temps orageux.

Les enfants sont en train de travailler. Je les ai tant grondés hier soir sur leur désobéissance etc., que je crois qu'ils vont devenir plus sages en tout cas pour quelques jours.

On organise un ouvrage pour Monique et de la lecture pour Marco.

Je t'écris vite voulant aller tôt à l'Eucalyptus.

Il fait magnifique : une journée à aller aux îles mais nous y allons samedi.

Je suis vide de pensée mais non d'amour, ô si tendre, pour toi.

Ton S.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Le mois et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, Paris.

[Villa Soleil, Cannes]

Mon amour très aimé, je suis si contente que tu aies passé une nuit pas trop éreintante en chemin de fer, et que tu puisses avancer un peu tes affaires à Paris<sup>2</sup>.

Hier j'ai été à Mandelieu mais n'ai travaillé qu'au portrait de Jean, insupportable de nouveau. Je vais travailler à celui d'Yvonne aujourd'hui (hier Sauvage était à Mandelieu pour musique).

Ai vu Théo que je n'avais pas vu depuis longtemps : il m'a fait une bien mauvaise impression quoiqu'il ne fût pas spécialement mal. Je te sens comme un poisson dans l'eau à la villa aussi je n'éprouve pas le besoin de dépenser sur toi un trésor de tendresse et m'apitoyer sur ton sort. Il vaut mieux te laisser un peu à jeun. Marco ce matin a fait du calcul et une dictée c'est pourquoi il n'y a pas de devoir de latin. Je t'écrirai plus longuement ce soir.

Ton S.

---

<sup>1</sup> La date a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger : « [5/11/11] ».

<sup>2</sup> Jean est à Paris depuis le 3 mai afin d'établir la constitution légale de la société des Éditions de la N.R.F.

[Villa Soleil, Cannes]<sup>2</sup>

Mon amour d'homme

Je t'écris ce soir ne sachant pas si demain matin j'en aurai le temps. Ce sera la grande expédition aux îles avec bonnes, enfants etc. J'emporterai une boîte à pochades mais crains que la mer, les coquilles, le pataugeage enfin me sollicitent plus que la peinture surtout dans un temps si court.

Théo hier m'a chargé de te dire qu'il avait fait un versement chez Bethmann.

J'ai bien travaillé au portrait d'Yvonne mais n'ai pas voulu travailler à celui de Jean, la lumière étant mauvaise.

Il paraît que Sauvage hier, aux dires d'Yvonne, s'est montré entreprenant envers moi ! Je ne m'en étais point aperçue, mais paraît-il, il ne se montre jamais vis-à-vis d'un étranger comme il l'a fait avec moi.

Si c'est vrai c'est que probablement j'étais dans un de mes jours conquérants car Théo hier également m'a demandé brusquement « Pourquoi avez-vous l'air si gaie aujourd'hui quand Jean n'est pas là » ... et il a ajouté « Vous êtes très chic ! » et a continué en me taquinant sur toutes les paroles aimables qui me seraient adressées sur le chemin de Mandelieu à Cannes. Là-dessus j'ai raconté l'histoire de Mère et de Jeanne qui les a faits, Yvonne et Théo, rouler. Et m'en ont raconté une meilleure encore sur M<sup>me</sup> Chardon.

Marco a repris ses 600 grammes perdus mystérieusement. Il a enfin pris goût à la lecture anglaise et a découvert la joie des histoires dans son chatterbox<sup>3</sup>. Il lit dans son lit le matin, sur la plage et étendu après le déjeuner. C'est un énorme gain. J'étais sûre que cela viendrait tout d'un coup mais quel progrès cela va lui faire faire pour son anglais et quelle mine de lectures ! Enfin depuis deux jours ils sont sages.

Quelle mauvaise petite lettre je t'ai écrite ce matin, mais mon cerveau était vide.

N'oublie pas à Braffye de parler à Caroline de Rose, la chienne.

Samedi matin

---

<sup>1</sup> La date a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Adresse du destinataire : Monsieur Jean Schlumberger. Chez Monsieur Gide, 18<sup>bis</sup> Av. des Sycomores, Villa Montmorency, Paris XVI<sup>e</sup>.

<sup>3</sup> Un « chatterbox », « moulin à paroles », était un livre en anglais comportant des histoires courtes et des illustrations pour favoriser l'apprentissage de la langue.



Nous avons une chance pour cette expédition aux îles : il fait magnifique, une mer d'huile pour Louise et l'air frais : c'est exquis après trois jours orageux et voilés.

A 7 heures et quart ce matin je me promenais dans le jardin Luynes<sup>4</sup> à regarder les palmiers.

Je t'embrasse tant que de mon côté il y aurait de quoi aider à la réussite du second fils !

Ton petit.

S.

420- JEAN A SUZANNE

[Vendredi] 5 [mai 19]11<sup>1</sup>

[Villa Montmorency]

Mon chéri

J'emporte dans ma poche ton petit bloc et je t'écris en métro ou en omnibus sans quoi je ne pourrai de nouveau t'envoyer que deux lignes. Mes journées sont pleines mais je ne suis pas fatigué du tout. Je dors délicieusement. Le silence de la villa la nuit est rafraîchissant. On entend le matin chanter les coqs. Ne crois pas que je me sente prêt à déménager, je veux seulement que tu me sentes au repos et dans la verdure. Une chose doit aussi te rassurer, c'est l'impossibilité qu'éprouve André à veiller.

Ce que c'est que de ne pas avoir d'enfants. Si tu voyais l'asservissement que ces sept chiens et chats imposent aux Gide tu en serais consternée pour eux. André court d'une porte à l'autre au moindre miaulement. Le soir il installe ses chats dans leur corbeille. Madeleine se précipite sur des torchons car il n'y a pas que chez nous que les chats vomissent. C'est un souci perpétuel. À peine s'ils osent quitter la villa tous les deux ensemble.

Hier toute l'après-midi nous avons travaillé pour la revue. C'est tout juste si vers les six heures, nous nous sommes échappés pour aller passer un instant chez Desjardins. Comme tu peux penser il a remercié Gide, il m'a remercié, il t'a fait remercier. Pourquoi, je n'en sais trop rien. Parce que nous irons à Pontigny et pour être sûr de ne pas être de reste. Il a eu de petits spasmes à la pensée qu'il pourrait être admis à une lecture de *La Mort de Sparte* sans d'ailleurs insister le moins du monde pour prendre jour.

Je viens de voir Tristan. Rien de fait. Rien à faire du côté de Gémier et rien d'amorcé pour le Français<sup>2</sup>. Il n'est pas encore arrivé à voir Claretie ; si bien qu'il lui a envoyé une demande officielle

---

<sup>4</sup> Selon l'inventaire général du patrimoine culturel réalisé par la région Provence-Alpes-Côte d'Azur en 1983, le jardin Luynes appartenait au château de Luynes, dont la propriétaire était la duchesse de Luynes, avant que ce ne soit la duchesse de Noailles qui en soit la dépositaire.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. La date et l'année ont été ajoutées au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> La Comédie-Française.

de rendez-vous. Il pense savoir quelque chose lundi prochain. Que c'est bizarre ! Est-ce indolence, est-ce qu'il rencontrerait des obstacles réels ? En tout cas je crois qu'il ne peut plus être question de rien pour cette saison, ce qui enlève à la combinaison une grande part de son intérêt.

Ce pauvre Copeau est bien éreinté pour tous les ennuis que lui a valus sa pièce. C'est une lutte de tous les jours. Ce soir j'y retournerai avec André et les Van Rysselb[erghe]. Durec a lâché son rôle ce qui détraque tout à fait l'interprétation.

Je crois avoir fait un choix très heureux en Gallimard pour le mettre à la tête des éditions. Il ne fait pas de phrases mais il est actif et compétent. Je viens de déjeuner avec lui. Nous nous étions retrouvés chez Franck qui a bien mauvaise mine. Heureusement on va le faire partir pour Durtol<sup>3</sup>. Pourvu qu'il ne soit pas trop tard ! Il en est encore à avoir peur d'un sanatorium parce qu'il craint d'y prendre la tuberculose !

Voilà où l'on en arrive avec ces mensonges absurdes.

Si tu savais comme la lumière est morne ! Il y a du soleil mais qu'il est tamisé, misérable ! De toute l'année tu ne retrouveras pas une lumière comme celle dont tu jouis. Je me réjouis tant pour l'Eucalyptus ! Je sens tellement bien que le jour où ton œuvre s'imposera, elle montera du coup si haut. Il y a tant de race dans ce que tu fais et tant de personnalité, quoi que tu en penses. On sera fatigué des synthèses artificielles bien longtemps avant d'en avoir assez de ta peinture.

Je sors de chez Trarieux. La combinaison marche. Il y a toute chance pour qu'elle aboutisse. Il verra Antoine lundi ou mardi et selon l'humeur où il le trouvera, il parlera ou ne parlera pas. Peut-être Antoine ayant de l'argent acceptera-t-il la pièce sans demander d'argent. Personne ne peut savoir.

Je t'embrasse, mon amour, de tout mon corps et de toute mon âme.

Homme.

421- JEAN A SUZANNE

[Samedi] 6 mai [19]11<sup>1</sup>

[Villa Montmorency]

Ma femme bien aimée, je t'écris avant de sortir une lettre vide d'événements puisqu'il ne s'est presque plus rien passé entre ma lettre d'hier et celle-ci. J'ai manqué M<sup>me</sup> de Noailles mais j'ai malheureusement trouvé dans son antichambre le petit Pierre Hepp qui m'a dit d'un air de maître de maison : « Elle ne va pas pouvoir vous recevoir ; elle a son médecin » et le misérable ne m'a lâché qu'une demi-heure plus tard.

---

<sup>3</sup> Au sanatorium de Durtol, situé au Puy-de-Dôme.

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

Je suis donc arrivé de bonne heure chez les Théo [Van Rysselberghe], plus cordiaux que jamais. Pas beaucoup de peinture dans l'atelier mais plus d'ardeur que jamais au travail. Tout le monde s'est enquis de toi et t'envoie toutes les gentilles du monde. Agnès Copeau était de la partie. Tout de suite après dîner on est allé aux *Karamazov*<sup>2</sup>. Salle presque pleine, un peu moins chaude que la dernière fois. Quelques immondes créatures rigolant çà et là. L'interprétation toujours très bonne. Durec avait repris son rôle et la nouvelle franchement se montre très satisfaisante. Les recettes montent peu à peu et se tiennent toujours autour de mille francs, le samedi on fait mille trois cents. C'est au moment où la pièce atteindra son maximum que Rouché la supprimera<sup>3</sup>. Il erre d'un air morne dans les couloirs, consterné au fond, que la pièce ne soit pas un four. C'est le 12 que doit passer Vaudoyer. Les *Kara[mazov]* seront repris en octobre<sup>4</sup>.

Toute ma matinée s'est passée en correspondance pour la revue. Je n'ai encore pu *rien* faire pour le numéro, revue des revues, notes, etc. Dieu sait quand je vais pouvoir me décrocher ! En tout cas, je ne vais pas à Braffye.

Je voudrais tant travailler à côté de toi. Il y a une si grande paix près de toi.

J.

422- SUZANNE A JEAN

[1]

[Dimanche] 7 [mai 19]11<sup>1</sup>

[Villa Soleil, Cannes]<sup>2</sup>

Mon cher homme à moi,

Je ne m'attendais guère à recevoir une si longue et bonne lettre de toi que celle d'hier après-midi : j'ai dû la lire plusieurs fois avant de la savoir par cœur. Et je me réjouis de plus en plus que tu sois logé à la villa... Seulement tu vas prendre tant de goût à un ménage tenu si parfaitement que le désordre et l'incapacité de ta femme en ces matières vont te paraître encore plus terribles.

---

<sup>2</sup> « Encore un succès de théâtre publié par l'Illustration : les Frères Karamazov qu'on [a]pplaudit chaque soir au théâtre des Arts. » (Voir *Le Temps*, [en ligne], 1911/05/07, n° 18207, page consultée le 21 novembre 2017, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2404781/f3.image.r>).

<sup>3</sup> Effectivement, *Les Frères Karamazov* seront remplacés le 17 mai 1911 par la pièce de théâtre *Niou* et par *La Nuit persane* : « Ce soir : Au théâtre des Arts à neuf heures très précises, répétition générale de : *Niou, pièce en trois actes et neuf tableaux de M. Ossip Dymof, adaptation française de MM. Serge Persky et Lenormand.* » Puis, par « *La Nuit persane, comédie en deux actes, en vers, de M. J.-L. Vaudoyer.* » (Voir *Le Temps*, [en ligne], 1911/05/17, n° 18217, page consultée le 21 novembre 2017, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k240488c/f5.item>).

<sup>4</sup> Précisément le 4 octobre 1911 : « *Au théâtre des Arts, à huit heures et demie, réouverture, avec les Frères Karamazov, de MM. Jacques Copeau et Jean Croué, d'après Dostoïevski.* » (Voir *Le Temps*, [en ligne], 1911/10/04, n° 18356, page consultée le 21 novembre 2017, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2406299.item>).

<sup>1</sup> La date a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger. Il existe deux lettres datées du 7 mai 1911 écrites par Suzanne, une le matin et une le soir.

<sup>2</sup> Adresse du destinataire : Monsieur Jean Schlumberger. Chez Monsieur Gide, 18<sup>bis</sup> Av. des Sycomores, Villa Montmorency, Paris XVI<sup>e</sup>.

Nous avons passé une journée délicieuse hier à Sainte-Marguerite<sup>3</sup> : il faisait délicieux et merveilleux comme temps : je l'ai regretté un peu pour ma peinture, car c'était une belle journée au milieu d'une série de jours voilés et le temps un peu gris a recommencé aujourd'hui. Mais d'un autre côté les enfants en ont tant joui et à patauger ainsi dans ces rochers par ce beau temps on sentait qu'ils se faisaient vraiment du bien.

Je suis assez déçue et quelquefois agacée par Louise : mon impression de cet été se confirme : elle est somme toute peu vibrante, étonnée par des idées qui nous semblent vitales et au fond un peu pot-au-feu. Je la vois d'ailleurs extrêmement peu, guère qu'aux repas.

Marco vient de m'apporter une infecte tisane de feuilles de roses de sa confection qu'il déclare exquise et très engraisseuse. Il a d'ailleurs une mine magnifique ce matin : je crois que c'est sa journée d'hier dans les rochers.

Je vais à présent vite à mon Eucalyptus mais désolée de la lumière.

Je t'embrasse tout entier avec tout ce qu'il y a en moi de tendresse.

Ton S.

Naturellement chacune de mes lettres est bourrée de messages tendres et amicaux pour l'un et l'autre Gide.

423- SUZANNE A JEAN

[2]

Dimanche soir [7 mai 1911]<sup>1</sup>

[Villa Soleil, Cannes]

Mon amour d'homme,

La journée d'aujourd'hui a été morne : temps désespérément gris ; Yvonne en visite à Cannes, Jean parti se promener. Ai été me réfugier au jardin Luynes, dessiner. Je suis de plus en plus amoureuse du petit bois de bambous et ai surpris une jeune pousse au moment où elle fait des racines : figure-toi les jeunes racines en deux couronnes, non encore tournées vers la terre, mais positivement en érection, toutes gonflées, d'un rose violacé des plus suspects, faisant éclater la gaine bronzée et jaillissant de la tige de bambou d'un vert éclatant. Il faut que tu voies cela, c'est prodigieux.

D'ailleurs toute cette végétation inconnue pour moi me passionne chaque jour davantage et si j'avais la facilité des Japonais j'en remplirais des cahiers de dessins. J'ai découvert une plante à la villa Luynes, plante cultivée je crois, mais pas bien jolie jusqu'à présent mais qui m'intéresse par son

---

<sup>3</sup> Située seulement à quelques minutes en bateau de Cannes, l'île Sainte-Marguerite est la plus grande des deux îles de Lérins, couvrant à elle seule près de 152 hectares de forêt.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Le mois et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

mode de végétation bizarre : on dirait des « queues de chat » avec des petites fleurs rouges au bout de chaque poil. Aussi une plante grimpante genre bignonia bien jolie.

Et les rosiers sont encore si jolis et les palmiers prennent de grands airs de plus en plus fatigués.

Mais pas un brin de soleil sur tout cela aujourd'hui.

Vraiment après avoir vu le mois de mai ici j'y pourrais encore moins retourner en janvier, février, ou mars. Et cela doit devenir de mieux en mieux jusqu'en septembre.

Tu ne t'imagines pas l'odeur des myrtes hier à Sainte-Marguerite !

Je laisse ma lettre ouverte pour répondre à la tienne que je n'aurai que demain matin.

Après une pluie torrentielle cette nuit, le soleil a reparu.

Mais ta lettre m'a rendue morne : tout ce que tu as encore à faire pour la revue décourage mon attente. Je commence à pousser de gros soupirs et à sentir mes bras bien vides.

Ton S.

424- JEAN A SUZANNE

[Lundi] 8 mai [19]11

[Paris]

Mon amour, voici je crois que mes plans se précisent.

J'ai un dernier rendez-vous chez Cerf jeudi à 11 heures. Je tâcherai de prendre le train de 2 h 20. Sinon je prendrai celui de 7 h 25, le soir.

Quelle lamentable vie je mène ! pas un instant de détente dans quelque chose de tranquille ou d'intelligent. Il y a pourtant un pas de fait. J'ai reçu ce matin ce mot de Trarieux : « J'ai vu Antoine. Je crois que la chose est possible. J'ai acquis en tout cas la conviction de sa grande et sincère estime pour votre pièce qu'il m'a vantée. Il m'est agréable de vous le dire. Tout cela se décidera d'ici l'été<sup>1</sup> ». Voilà qui va bien. Par contre j'ai vu Tristan ce matin. Claretie le lanterne, préfère ne pas le voir cette semaine-ci mais la prochaine. Rien donc à faire pour cette saison.

Magnifique réunion mensuelle de *La N.R.F.* chez Gide hier au soir. Une trentaine de personnes. La villa est admirablement conçue pour ces sortes de réceptions.

Impossible de faire de grands cercles. Une quantité de groupes et les plus grandes facilités pour passer de l'un à l'autre. La comtesse est arrivée au plus beau moment. On craignait un peu qu'elle ne disloquât la réunion mais au contraire elle a été charmante de tact et de gentillesse.

Elle m'a demandé quand elle pourrait enfin te connaître.

---

<sup>1</sup> Voir la lettre du 11 avril 1911 écrite par Jean.

Cette réunion a commencé à midi pour se prolonger jusqu'à 7 heures. C'était abrutissant mais nous avons fait d'excellente besogne. Nous nous rendons mieux compte du grand zèle qui entoure la revue et de la force morale que nous représentons.

Maman me prête l'auto cette après-midi. J'en profite pour faire une série de courses.

Que tu as été gentille d'envoyer samedi ta lettre de bonne heure je l'ai encore eue hier matin. Elle m'a un peu rafraîchie de mes tracas.

Je t'aime tant mon chéri.

J.S.

425- JEAN A SUZANNE

Paris, [vers le 9 mai] 1911<sup>1</sup>

[Paris]<sup>2</sup>

Ma causerie de Strasbourg avance<sup>3</sup>. Je rentrerai à Cannes l'ayant terminée et je pourrai me mettre tout de suite au deuxième chapitre d'*Ulysse*<sup>4</sup>.

Que je voudrais travailler, mon amour !

*Retz* me trotte par la tête.

Il faut filer pour chez Cerf.

Adieu, mon amour chéri.

Homme.

426- SUZANNE A JEAN

Mardi matin [9 mai 1911]<sup>1</sup>

[Villa Soleil, Cannes]<sup>2</sup>

Mon homme aimé, je t'écris ce matin avant le petit déjeuner après une bonne nuit de sommeil comme je n'en avais pas eue depuis plusieurs jours.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après la lettre suivante écrite par Suzanne, datée du 9 mai 1911. Inscription manuscrite au crayon de bois par Jean Schlumberger : « Fév / mai 1911 ».

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, Paris.

<sup>3</sup> Le D<sup>r</sup> Pierre Bucher a invité Jean Schlumberger à venir prononcer une conférence sur « La Crise de l'Art dramatique » à Strasbourg, prévue le 28 mai 1911.

<sup>4</sup> Jean travaille sur l'*Épilogue d'Heureux qui comme Ulysse*, qui correspond à la troisième partie d'*Ulysse*. Les titres des œuvres de Jean ont tendance à évoluer jusqu'en définitive le tout formera *L'Inquiète Paternité*. Il fera la lecture de cet *Épilogue* le 9 août 1911 à Cuverville.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après le cachet postal et l'inscription manuscrite de Jean Schlumberger au crayon de bois « 9/5/11 ».

<sup>2</sup> Adresse du destinataire : Monsieur Jean Schlumberger. Chez Monsieur Gide, 18<sup>bis</sup> Av. des Sycomores, Villa Montmorency, Paris XVI<sup>e</sup>.

Ta lettre d'hier m'a mise en ébullition : tu m'y dis que tu rentreras ici ta conférence achevée : la veille tu m'avais écrit que tu ne savais quand tu pourrais te décrocher n'ayant pu travailler encore à aucune note pour la revue, ni fait le dépouillement des revues !

Enfin je me suis calmée un peu réfléchissant que peut-être tu ne pouvais mettre ta conférence sur pieds qu'à Paris, cause documents etc.

Je soupçonne tout de même que le confort physique et moral de la villa ne t'aiguillonne pas vers le retour comme un séjour campé dans la poussière rue d'Assas.

Revu Théo [Sueur]<sup>3</sup> hier : toute autre impression : il était très en forme, les yeux gamins, me taquinant. Nous nous sommes disputés sur le livre de Giraudoux<sup>4</sup> qui les horripile. « Il n'y a rien dedans, ni style, ni caractère, ni psychologie, ni fantaisie etc. » J'ai trouvé Yvonne le leur lisant d'une voix lente et sacramentelle qui aurait tout juste pu être supportable pour du Gide ou la *Bible*. Il a parlé avec sévérité des lettres de Ch[arles]-Louis Philippe<sup>5</sup> et a commencé à attaquer Dostoïevski. Là alors, j'ai vraiment bondi, comme tu te le figures aisément.

Marco se torture la tête sur une lettre à M. Hawkins, et n'y met aucun zèle.

Il me reproche à l'instant de t'en écrire beaucoup trop long.

Il fait beau aujourd'hui : je cours à mon Eucalyptus qui a reçu seulement deux coups de pinceau hier.

Impossible de trouver dans Cannes le numéro de samedi l'*Illustration*, contenant les *Frères Kara[mazov]*<sup>6</sup>.

Je commence à avoir une terriblement grande soif de toi.

Ton S.

---

<sup>3</sup> Inscription manuscrite de Jean Schlumberger.

<sup>4</sup> Il pourrait s'agir du premier roman de Jean Giraudoux (1882-1944) *Provinciales* (1909) ou du recueil de nouvelles ; *L'École des indifférents* (1911).

<sup>5</sup> Il s'agit des *Lettres de jeunesse* de Charles-Louis Philippe (1874-1909) qu'André Gide récupérera en avril 1910 par le biais de Henri Vandeputte et qui seront publiées dans cinq numéros de *La N.R.F.* : en novembre 1910, dans le n° 23, pp. 536-567 ; en décembre 1910, dans le n° 24, pp. 691-715 ; en mars 1911, dans le n° 27, pp. 337-369 ; en avril 1911, dans le n° 28, pp. 582-606 puis en mai 1911, dans le n° 29, pp. 664-692.

<sup>6</sup> Contenant l'article de Louis Nazzi, dans le n° 179 de l'*Illustration théâtrale*. Voir la première lettre du 7 avril 1911 écrite par Jean.

[Braffy]

Ma femme bien aimée, j'ai trouvé, somme toute, Braffye en excellent état. Je n'y ai passé que trois heures ! J'étais lâche à l'idée de ne rentrer à Auteuil qu'à une heure du matin. Aussi suis-je bravement reparti à 4 heures. Je n'ai donc pu que jeter un coup d'œil.

Dans le jardin presque tout a poussé mais les chenilles ont fait beaucoup de mal aux rosiers nains. Je prends par ordre.

Rosiers de Bengale tous prospères, entre deux il pousse deux plantes je ne sais plus quoi.

Iris de Florence en fleurs. Figuier orné de belles feuilles.

Passiflore prospère ; citronnelle repousse du bas. Des campanules naines déjà fleuries. Quelques plantes n'ont pas poussé : lobelias entre autres.

En face, tous les lis, tous les pieds d'alouette sont superbes. Les rosiers prospèrent sauf Girod de l'Ain qui est mort. Il faut te dire qu'il fait très sec depuis un mois. Quand il viendra un peu de pluie bien des choses se mettront à pousser, et la mauvaise herbe aussi. Il n'y en a pas encore beaucoup. Les poiriers vont bien. Les bordures de mignardises sont bouleversées par les mulots. Ancolies et bergamotes envahissent la plate-bande et étouffent tout le reste.

Il y a des plantes qui restent aussi petites que l'an dernier, d'autres poussent bien. Les oreilles d'ours m'ont l'air sauvées. Les myosotis prospèrent. Tous les Norbert et les Richardson vont bien<sup>1</sup>. Le jasmin id[em]. Tous les groseilliers repris et couverts de fleurs. Pas de rosiers morts. Les campanules du nord poussent. On ne voit rien ni des pois de senteur vivaces ni de quelques plantes intermédiaires entre les Norbert. La chermesina semble crevée ; les autres clématites poussent. Hortensias et cerisiers hors d'affaire. Pas de buis morts ; beaucoup de pousses sur presque tous, bien que les lapins les aient maltraités et que les chenilles s'y soient mises. Les ellébore reprennent assez bien ; il n'y a pas de lacunes dans la bordure. La rhubarbe glorieuse. (J'ai fait planter les deux autres).

Du côté du pressoir, peu de dégâts. Quelques cordons un peu endommagés c'est tout. Les poiriers en espalier se couvrent de feuilles ; les groseilliers de fleurs. Les violettes et autres petites plantations auront un peu plus à souffrir des pieds d'ouvriers et des lapins, mais c'est sans importance. Il pousse beaucoup de choses.

Ce que j'ai vu des greffes offre un mélange de déboires et de satisfaction. Beaucoup de petites pousses sont parties. Beaucoup d'autres trouées par les chenilles.

---

<sup>1</sup> Ce sont deux types de géranium.



D'autres gelées et entre autres des greffes que nous pensions hors d'affaire l'an dernier et qui ne se sont pas trouvées assez fortes pour braver le froid. Tous nos arbres fruitiers poussent.

La haie est par endroits très abîmée. Il y aura beaucoup de vides à remplir. Le grillage sera achevé dans quelques jours et nous pourrons respirer.

La disparition d'un des grands poiriers est un désastre pour l'hémicycle. Tout le mystère en est détruit. Il faudra replanter en toute hâte. Un ennui aussi c'est que la lisse avait été espacée de la haie de façon que les bestiaux ne puissent la brouter.

Maintenant qu'il y a du treillage cet espace devient inutile et l'herbe n'y sera qu'incommode. Tant pis. Le treillage du côté de la mare n'est pas beau ; il faudra le cacher sous des roses.

Quant à ton atelier, il avance peu à peu et je n'y ai eu aucune déception. Le plafond est plâtré ; la paroi aux boiseries est achevée. La fenêtre du côté du sud est réussie. Il reste à faire les parois, le pavage, la porte.

Je n'ai rien décidé pour les piles de briques. On ne peut les faire qu'en notre présence.

Les plus beaux pommiers sont en fleurs. Le temps était beau, très chaud, orageux ! On se plaint du sec !! Je n'ai pas eu le temps de faire la révision de la maison.

Les iris Kaempferi jettent en masse leurs premières feuilles.

Oublié de regarder les nénuphars.

Le train trépide tant que je ferme ma lettre.

Ces petites nouvelles te feront plaisir plus même que des baisers.

J'y en ajoute quand même.

Homme<sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> Jean va revenir à Cannes après n'avoir passé que « trois heures » à Braffy. Il repartira à Paris le 23 mai 1911.

[Villa Soleil, Cannes]<sup>2</sup>

Mon amour aimé,

Alors ce serait mon avant-dernière lettre ? Quelle joie de pouvoir me raccrocher à un jour pour ton arrivée : je me vois déjà sur le quai de la gare attendant ce train avec les battements de cœur que je connais si bien.

Tu ne me dis pas si le jour de cette imposante réunion Madeleine Gide a paru et s'il y a eu confrontation avec la Comtesse ?

Je sors des *Frères Kara*[*mazov*] et suis très émue, c'est tout ce que je sais en dire aujourd'hui tant je suis prise.

Très découragée du portrait de Jean : travaille avec nervosité à celui d'Yvonne. Mais quand tu seras là, tout ira mieux.

Après de la pluie hier le beau temps semble être revenu.

Les enfants continuent à être très sages : il faut absolument organiser pour eux une vie régulière et ce sera très important à Braffye cette année où Marco ne sera pas en vacances.

Mais que je suis bête : ceci est ma dernière lettre !!!

Que je t'aime !!

Et que je saurai être douce et pas trop impatiente de savoir tout ce que tu as fait et pensé pendant ces jours d'absence.

Embrasse pour moi les Gide... en pensée naturellement.

Ton S.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après le cachet postal. Inscription manuscrite au crayon de bois par Jean Schlumberger : « 13 mai 11 ».

<sup>2</sup> Adresse du destinataire : Monsieur Jean Schlumberger. Chez Monsieur Gide, 18<sup>bis</sup> Av. des Sycomores, Villa Montmorency, Paris XVI<sup>e</sup>.

429- JEAN A SUZANNE

[Mardi 30 mai 1911]<sup>1</sup>

[Paris]<sup>2</sup>

Mon amour

Bien qu'il m'en coûte terriblement, je préfère rester à Paris demain et ne pas y revenir avant vendredi. Tant pis pour l'*Heure espagnole* de Ravel à l'Opéra-Comique<sup>3</sup>.

J'ai vu Ruyters et nous devons avoir demain un petit dîner pour célébrer son retour. D'autre part, Maurice part pour le Canada dans huit jours et je ne puis le voir que demain après-midi. Manqué aussi Tristan que je retrouverai demain.

Consternation : la cuisinière ne vient pas. Je t'ai télégraphié mais as-tu son adresse ?? Quelle histoire ! La fruitière ne sait pas où elle habite !

Je t'embrasse, mon amour et je voudrais bien être près de toi ce soir.

J.

430- SUZANNE A JEAN

[Vers le 1<sup>er</sup> juin 1911]<sup>1</sup>

[Braffy]

Mon amour d'homme chéri,

Je ne sais plus si c'est la peine de t'écrire. Je nage dans l'allégresse : j'ai donc l'espoir de te voir arriver cette semaine. Tu me parlais si peu de retour que je n'arrivais même pas à m'imaginer une date probable !!... Il me semblait que je ne te reverrais peut-être plus jamais<sup>2</sup>.

Il est d'ailleurs temps que tu reviennes : les journées vont, mais les soirées deviennent intenable. Les bonnes vont se coucher tous les jours plus tôt. Aujourd'hui il est 8 heures et demie et déjà plus un bruit dans la maison. Au bout d'une heure de ce silence, toute seule ici en bas, je commence à m'énerver : et je trouve en haut une boule froide et une tisane glacée.

J'atteignais péniblement 10 h les premiers soirs, puis 9 heures et demie mais ce soir il me faudra monter à 9 h !

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, Paris.

<sup>3</sup> On annonce successivement à l' « Opéra-Comique [...] *mardi, jeudi et samedi*, Thérèse, l'Heure espagnole » auxquelles Jean ne pourra assister car il partira à Braffy du 2 au 9 juin 1911. (Voir *Le Monde artiste : théâtre, musique, beaux-arts, littérature* [en ligne], « Les affiches de la semaine : Paris », 1911/05/27, (A51, N21), page consultée le 28 novembre 2017, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5455712h/f6.item>, p. 322, ainsi que dans le n° 22 du 1911/06/03, page consultée le 28 novembre 2017, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54557165.item>, p. 338).

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Jean arrivera le lendemain à Braffy et y restera jusqu'au 9 juin 1911.

J'ai été enchantée de l'article de Régnier<sup>3</sup>.  
Je ne sais si cette lettre t'arrivera avant ton départ.  
Je t'embrasse des flottes.  
Ton S.

431- JEAN A SUZANNE

[Mardi 13 juin 1911]<sup>1</sup>

[Paris]<sup>2</sup>

Mon chéri, je t'écris seulement pour que tu aies un tendre baiser demain matin, car je ne sens plus ma tête tant je suis abruti d'avoir colligé des adresses et parcouru des articles de revues. Je crois que je n'irai même pas aux Ballets<sup>3</sup> ; je suis sans curiosité. Je n'ai que le désir de me replier sur moi et de ne plus penser à tout le reste. Il n'y a de repos et de fraîcheur que près de toi.

J.

432- JEAN A SUZANNE

Paris, le [mercredi] 14 juin 1911

[Paris]<sup>1</sup>

Mon amour, je ne pourrai sûrement pas rentrer demain jeudi. Mon meilleur espoir est de prendre le train de 3 h 20 *vendredi*. Sinon ce sera pour samedi matin. J'amènerai avec moi la cuisinière.

Je te remercie de m'avoir télégraphié la place des clefs. Il me tardait de prendre de l'eau de l'œuf, par pure prudence vu que je continue d'aller très bien. J'étais couché hier à neuf heures avec ce velours dans le ventre, ce qui m'a procuré le meilleur des sommeils.

Jusqu'ici ma lèvre plate n'a pas grand succès<sup>2</sup>. Maurice m'a trouvé beaucoup trop vieux pour de tels essais. Bramson m'a trouvé affreux et méconnaissable. De temps en temps quelqu'un s'écrie : « C'est stupéfiant comme ça le rajeunit » ; mais aussitôt un autre de s'exclamer : « Comme

---

<sup>3</sup> Il s'agit de la note faite par Jean Schlumberger sur *Le Miroir des Heures*, par Henri de Régnier (*Mercur*), dans le n° 29 du 1<sup>er</sup> mai 1911 de *La N.R.F.*, pp. 755-757.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après le cachet postal. Inscription manuscrite au crayon de bois par Jean Schlumberger : « [13/6/11] ».

<sup>2</sup> Adresse du destinataire : Madame Jean Schlumberger. Braffye. Cambremer. Calvados.

<sup>3</sup> Dans *Le Temps* du 7 juin 1911, on lit : « *Les ballets russes. Ils sont revenus, les danseurs des ballets russes, sous la conduite de M. Serge de Diaghilef. Depuis le jour où ils ont paru pour la première fois, Paris les a adoptés ; il manquerait quelque chose à son printemps s'ils faisaient défaut. [...] Au Châtelet, à huit heures et demie précises, première représentation (soirée de gala) des ballets russes.* » Et, dans *Le Temps* du 14 juin 1911 : « *Le deuxième spectacle des ballets russes commence ce soir et l'on en lira plus bas le beau programme.* »

(Voir *Le Temps*, « Théâtres », [en ligne], <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2405099/f5.item>, et <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k240516h/f4.image>).

<sup>1</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, Paris.

<sup>2</sup> Inscription manuscrite de Jean Schlumberger au crayon de bois : « rasé moustache ».

il a l'air plus âgé ! » Les Cambefort pas très chauds mais pas épouvantés non plus. Nous verrons ce que diront Copeau et M<sup>me</sup> Théo que je n'ai encore vus ni l'un ni l'autre.

Je t'écris en train, en allant à la Ferté. Je me réjouis de voir Copeau<sup>3</sup> tranquillement. Je voudrais seulement que ce fût un peu plus long. Il faut encore que je trouve moyen de rencontrer Ruyters et je n'ai guère le cœur de partir sans avoir été à Montreuil<sup>4</sup>. Ce n'est qu'en voyant maintenant mes amis, que la longue solitude de l'été ne sera pas un appauvrissement.

Je n'ai encore pu m'occuper de rien en fait de courses, emballages, etc. Quand je songe à tout ce qui me reste à faire, je crains que la libération ne soit que pour samedi. C'est long.

Mais comme nous serons récompensés par le repos qui suivra ! Je pense que lundi l'histoire du porte-monnaie sera enterrée<sup>5</sup>.

Je ne devrais pas m'en plaindre car elle m'a valu auprès de mes amis un succès extraordinaire.

As-tu recommencé à peindre ?

J'ai bien de la nostalgie après ton cher corps, mon chéri.

J.

---

<sup>3</sup> Depuis le 1<sup>er</sup> octobre 1910, la famille Copeau s'est installée dans un village appelé le Limon, près de La Ferté-sous-Jouarre.

<sup>4</sup> Voir Théo Sueur.

<sup>5</sup> Dans ses *Œuvres*, Jean revient sur l'histoire du porte-monnaie : « *Le vendredi 2 juin, en me ramenant à Braffy, de la gare où il est venu me chercher avec sa voiture, Dolet me raconte les divers événements qui agitent le pays : il y a notre chienne Walda qu'on a retrouvée après six jours de disparition (...) – Et puis, Monsieur ne sait peut-être pas que le porte-monnaie de Mme Jean a été volé ?* » Effectivement, Suzanne a été victime du vol de son porte-monnaie. Les employés de la ferme sont interrogés et très vite le coupable pourrait bien être un certain Auguste Arnaud, employé de la ferme. Seulement le jeune homme se contredit et ne décrit pas scrupuleusement la manière dont il a volé l'objet, ce qui intrigue Jean, qui le croit innocent. Auguste Arnaud se serait dénoncé pour protéger un camarade : « *Le jeune Julien Vincent, dit Rongear, va avoir quinze ans. Son père, qui est venu chez moi élaguer les haies et planter des arbres, travaille à la journée ; c'est un homme intelligent, au regard hardi et sensuel.* » Cette histoire passionnera l'écrivain qui s'en inspirera pour composer le traité *L'Enfant qui s'accuse* : « *A la fin du printemps de 1914, je mis au net les notes que j'avais prises au jour le jour, trois ans plus tôt, pour ne pas risquer d'oublier quelque incident de la curieuse affaire à laquelle nous avons été mêlés, ma femme et moi. Ce fut mon dernier travail avant la grande coupure de la guerre. Ces notes n'avaient eu d'autre but que de fixer mes souvenirs, pour l'éventualité où cette histoire de vol rebondirait. Elle n'eut pas de suites, mais comme ce fragment de journal, communiqué à quelques amis, leur avait paru constituer un document psychologique intéressant, je le fis paraître en 1927, dans une série de petits « traités ». Je dus me défendre contre certains lecteurs qui s'obstinaient à prendre pour un récit imaginaire ce cas de délinquance enfantine, auquel le hasard avait donné l'aspect d'une nouvelle bien composée. En revanche les spécialistes des « mentalités primitives », à qui je lus mon traité pendant une décade de Pontigny, jugèrent le cas tellement banal qu'ils m'épargnèrent le soupçon de l'avoir inventé.* » (Voir T. II., pp. 43-47). Jean racontera aussi dans le n° 74 du 01/11/1919 de *La N.R.F.* (pp. 876-907) cet événement créateur d'œuvre.

[Braffy]

Mon amour, non décidément Braffye a bien moins de charme sans toi, et je t'attends avec impatience. Tu trouveras Captain Christy rose pâle en fleur et une des plus jolies : M. Paul Lédé qui est *ravissante*, une des meilleures introductions de l'automne dernier dans le jardin ; et, saine, se tenant bien et d'un coloris chaud. C'est curieux mais il semblerait que c'est au nord de la maison que les roses réussissent le mieux. En tous cas c'est là que sont Drisut, Grace Darling, Paul Lédé, Druschki ! Serait-ce parce qu'il y a moins de plantes vivaces autour à se nourrir de la même terre ! En tous cas il serait bon je crois de renourrir sérieusement les plus vieilles plates-bandes.

Je viens de faire chez Clark et Vilmorin une commande de graines : c'est dommage de ne pas utiliser toutes ces belles plates-bandes nouvelles pour faire des semis pour l'an prochain.

J'ai commandé des pavots, des scabieuses, des pois de senteur, des pyrèthres, des giroflées, des œillets, etc.

Rien de neuf à propos du jeune A[uguste].

Je t'aime et t'attends extrêmement.

Ton S.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

[Brafy]

Mon amour d'homme, je commence à t'attendre avec une grande impatience, beaucoup pour toi et aussi parce que Marco est beaucoup moins sage depuis deux ou trois jours, que bientôt pour le piano si ces cahiers ne se dépêchent pas d'arriver je ne saurai plus quoi faire faire aux enfants et ai peur de lasser leur bonne volonté.

Aussi pour la cuisinière car j'ai peur qu'Ellen ne se fatigue avec cette cuisine et nous commençons à être à court d'idées. Si j'avais écrit à Flammarion directement pour le livre de recettes, je l'aurais eu depuis longtemps. Je ne sais ce qu'ils fabriquent aux Cahiers et s'ils prennent le même temps pour envoyer la musique ce sera insupportable. Je n'ai toujours pas reçu les premiers livres que tu avais commandés ! Et aucune lettre d'eux !

Les foins qui n'en finissent pas avec toute la famille A. autour de la maison m'énervent horriblement aussi<sup>2</sup>. Ils ont commencé lundi : ils sont quatre et un beau soleil et ce n'est pas encore fini.

J'ai été aussi suprêmement agacée par ce petit freluquet de Maurice « te trouvant trop vieux !... pour de tels essais ! » (Le coupage de moustaches !) Tu verras que quand ces mal-murs auront trente-cinq ans ils se considéreront extrêmement jeunes. Comme si Gide ou Van Rys[selberghe] étaient plus jeunes quand ils ont fait la même chose. Et toujours cette question d'âge qui m'horripile chez mes beaux-frères et belles-sœurs et que je trouve si mesquine.

Ai-je jamais l'idée un instant de réaliser que Madeleine Gide a onze ans de plus que moi et que je pourrais la considérer comme une vieille femme ! Est-ce que je [ne] songe jamais à me féliciter d'être plus jeune qu'Agnès Copeau ou que les Théo Van Rys[selberghe] ! Tout cela est une question de caractères.

On se trouve de plain-pied avec tel ou tel nom à cause de la similitude d'âge, mais à cause d'une similitude intérieure et intime. Si Maurice se sent des sentiments de respect envers toi cela ne peut tenir qu'à ta valeur et non à ton âge !

Voilà ! J'ai dit et je me tais.

Je t'embrasse tout entier.

Ton S.

Apporte de l'encre à stylo.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Par rapport aux travaux de la ferme qui ne sont pas encore terminés.

[Paris]<sup>2</sup>

Mon amour, Georges m'a dit que le brigadier était passé hier soir et qu'il avait à nouveau interrogé Auguste, lequel *a avoué* avoir remis le porte-monnaie ! Il paraît que le brigadier n'était pas très content de ma lettre au procureur parce que j'y disais vouloir admettre l'hypothèse que l'objet ait pu être égaré par toi. Mais il n'y a pas de mal. Nous aurons fait tout ce qu'il était possible pour n'avoir pas la moindre chose sur la conscience. Il n'y a donc plus qu'à laisser aller les choses. Il est probable qu'on fera une contre-enquête. Mais ne t'en agite pas. De toute façon je puis rentrer sur un télégramme de toi.

J'attends le communiqué du juge de paix que tu auras sans doute reçu aujourd'hui et j'écrirai tout de suite que je suis absent mais prêt à rentrer s'il y a urgence.

Je t'embrasse de mes lèvres les plus nues.

J.

Donne à Marco ses timbres s'il est sage. Sinon bernique.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, Paris.



[Brafy]

Mon amour aimé

J'ai pensé à toi tout le jour hier, et le soir en m'endormant et ce matin en me réveillant : je suis pénétrée de ta bonté, de ta douceur, de ton calme dans cette dernière semaine d'embêtements.

Je dois dire que ces timbres de Marco collant d'une façon si curieuse, tandis qu'avant ils n'adhéraient même pas et que depuis lundi où ils sont dans la petite armoire à clefs *humide* ils restent complètement indépendants les uns des autres, cela me paraît assez bizarre. Quoi il aurait suffi de quatre nuits dans cette chambre sèche pour qu'ils soient réduits à cet état de pâte. Ce serait une expérience à refaire d'ailleurs.

Les enfants ont reçu leurs graines ; et sont dans la lune de miel. Ce pauvre Marco seulement hier en grimant sur une barrière s'est entré dans le dessus du pied une grosse écharde de bois en partie pourrie. Avec une aiguille flambée, Ellen en travaillant dedans, a pu enlever la plus grosse partie mais il en reste encore, nous croyons. Le petit a vraiment été je dois le dire étonnant de patience et de courage, et vraiment cette petite charcuterie n'avait rien de réjouissant. Naturellement si le pied enflait et que quelque chose se présentait de suspect, je le mènerai chez Oury<sup>2</sup>.

Rien de neuf comme rose ouverte. Si, trois Persian Yellow dans la haie. Cette note jaune fait autant d'effet que le rouge et beaucoup plus que le rose. J'étudie les semis à faire tout de suite : c'est le moment.

Je crois qu'il vaudrait mieux faire venir les graines de pyrèthres de Clark : c'est le moment de semer et ce sera plus économique que des petits plants. Les pavots également.

Je t'embrasse tant.

Ton S.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Le mois et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Le D<sup>r</sup> Oury exerce depuis 1898 à Lisieux.

[Paris]<sup>2</sup>

Mon chéri

Je t'envoie la convocation d'Auguste.

J'ai télégraphié au juge de paix que j'étais à Paris et qu'il m'était à peu près impossible d'être à Cambremer demain, que je le priais donc de remettre notre convocation à la fin de la semaine ou à la suivante ; que je prenais sur moi de prévenir le jeune Arnaud mais que celui-ci resterait à sa disposition sur simple coup de téléphone. Je m'étonnerais fort si le juge de paix me faisait venir malgré cela.

Grand effet de ma moustache à la villa [Montmorency]. André s'est écrié qu'il en sentait son affection pour moi grandie, que ma figure avait beaucoup plus de caractère et qu'il me parlerait bien plus facilement. Madeleine s'est écriée : « Vous êtes idiot ». Textuel ! Puis elle a ajouté : « Ça vous va aussi mal qu'à lui<sup>3</sup> ». Jeanne Drouin, elle, a fait une grimace, puis a convenu que ça ne m'allait pas mal mais que ça me donnait l'air curé.

Maurice, a simplement déclaré que cela devenait trop à la mode.

Nous avons passé ensemble une très bonne soirée. Je l'ai mené voir la<sup>4</sup>.

[Brafy]

Mon amour aimé,

Cette histoire d'Auguste est à rendre fou des gens plus raisonnables que nous. S'il n'a pas fait le coup, comment avouerait-il à présent qu'il l'a fait puisqu'une porte de sortie lui était grande ouverte même coupable. C'est vraiment une psychologie extraordinaire qu'a ce garçon !

Le pied de Marco avait été inquiétant hier soir : il était enflé et la plaie ne suppurait pas. Nous lui avons fait une compresse d'eau chaude boriquée qu'il a gardée mouillée toute la nuit et ce matin le pied est tout désenflé et la plaie suppure. Il va rester étendu aujourd'hui avec des compresses et je crois bien que l'intervention d'Oury sera inutile.

Mais hier soir j'ai eu peur.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, Paris.

<sup>3</sup> De son côté, André Gide s'était rasé la moustache en octobre 1908.

<sup>4</sup> Lettre incomplète.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Le mois et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

Aussi avec cela et l'histoire d'Auguste ai-je eu de la peine à m'endormir et j'ai rêvé toute la nuit d'accidents épouvantables de chemin de fer.

Je suis soulagée à l'idée de la cuisinière, quoique pour la paix de la maison je préfère n'en avoir que deux. Pas de Servet<sup>2</sup> aujourd'hui : il paraît aussi qu'on va l'employer incessamment au garage pour un pavage. Herbert n'est pas venu ni samedi « rapport » à une table à arranger, ni aujourd'hui rapport à un appartement de poulets où entre je ne sais quelle bête malfaisante. Il doit venir après cela toute la semaine.

J'ai bêché hier une des plates-bandes sous la fenêtre des enfants et j'ai eu la joie de sauver une petite Gaura bien malade.

Les Polyanthas Eugénie et Léonie Lamesch seront je crois en fleur à ton arrivée. J'ai tout bien arrosé hier soir pour activer la sève. On finit de couper nos foins : tu pourras circuler le long de tes haies avec facilité.

Ai reçu les photos Albin. Sais-tu que les grandes me déçoivent un peu à cause du papier qui fait comme un petit carrelage : tandis que les grands médaillons sont tout à fait bien. Mais pourquoi n'y en a-t-il pas de toi et Marco.

Je crois tout à fait que pour Maman par exemple un grand médaillon de 4 frs de moi et des enfants serait tout aussi bien qu'une grande à 11 frs. Et cela nous permettrait de donner un peu davantage de grands médaillons ; quoique le groupe des enfants je le trouve meilleur en petit.

Je regrette qu'on n'ait pas pu tirer des petits médaillons têtes de Marco et Monique profils tirés de la grande où ils jouent aux cartes.

Ils sont tellement jolis : et c'est si dommage que Sabine y ait l'air d'une dinde.

Non décidément je t'aime mieux avec moustaches et ne peux penser à toi qu'ainsi.

C'est Gide qui est idiot.

Je t'envoie la réponse Denniel et ai pris les mesures pour si tu voulais commander tout de suite : il y a cinq mètres de longueur en comptant le bout qui va dans la cuisine.

J'embrasse tes chères lèvres que je réimagine un peu plus charnues.

Ton S<sup>3</sup>.

---

<sup>2</sup> Servet et Herbert sont des employés de la ferme.

<sup>3</sup> Jean sera à Braffy le 29 juin 1911 et repartira pour Paris le 3 juillet 1911. Il semble que le couple ait rendu visite à M<sup>me</sup> de Noailles durant cette période. (Voir les deux lettres suivantes de Suzanne).

439- SUZANNE A JEAN<sup>1</sup>

[Début juillet 1911]<sup>2</sup>

[En route pour Braffy]

Mon amour

J'arrive à Serquigny à moitié cuite et n'existant à peine.

J'ai lu un peu de la revue, les journaux et pense surtout tout le temps à toi que j'aime plus violemment que jamais.

Ce que j'ai dû t'agacer par ma sottise hier chez la comtesse !

Ton S.

---

<sup>1</sup> Adresse du destinataire : Monsieur Jean Schlumberger. 78, rue d'Assas, Paris 6<sup>e</sup>.

<sup>2</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Inscription manuscrite au crayon de bois par Jean Schlumberger : « (Juin ?11) ».

[Braffy]

Oublié naturellement de mettre ma lettre à Lisieux. Georges était à la gare avec la petite auto. Quelle chaleur en train mais quelle paix ici ; que cela vous repose de M<sup>me</sup> de N[oailles].

Trouvé ici la jolie petite édition d'*Isabelle* à mon adresse, dédicacée de la main de Gide : j'en suis très touchée<sup>2</sup>.

Les enfants vont bien et sont sages.

Suis emballée sur mes monardes qui sont décidément une *splendide* plante d'un rouge extrêmement particulier et riche.

Que je t'aime, mon amour.

Ton S.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. La date et le lieu ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Dans sa lettre du 4 juillet 1911, Gide écrit à Jean : « *Je me suis permis d'envoyer ma petite édition d'Isab[elle], dédicacée à votre femme, à Braffye.* » (Voir leur *Correspondance*, p. 401).

[Cuverville]

Mon amour

Je profite de ce que je suis réveillé un peu trop tôt pour t'écrire avant que personne circule dans la maison<sup>2</sup>. Je n'ai pas trop bien dormi cette nuit parce que le départ prématuré de Gallimard nous a forcés à discuter jusque tard dans la nuit (oh, pas plus de minuit) et parce que j'ai retrouvé ensuite le fâcheux duel contre moustiques.

Je t'assure, mon chéri, que tout le monde te regrette beaucoup. Madeleine m'a dit qu'elle était bien tourmentée de cette séparation qu'elle nous imposait, qu'elle avait cherché de toutes les manières à combiner ses chambres mais que Cuverville était arrivé à son maximum d'extensibilité. J'habite la chambre du premier qui s'ouvre juste en face de l'escalier, celle qui a une grosse corbeille de fleurs sculptée en relief au-dessus de la glace.

Tout le monde c'est-à-dire Drouin et Ruyters m'ont paru se délecter de leur flemme ; mais la soirée d'hier était trop agitée. Je n'ai pas pu me rendre compte du véritable état des esprits.

Madeleine, très maigre, m'a paru fatiguée. Sa sœur Valentine tient plutôt de son côté, c'est-à-dire qu'elle n'a pas l'aspect empâté de M<sup>me</sup> D[rouin]. Mais la figure est moins haute, moins intelligente, on ne peut pas dire plus douloureux, mais moins noblement douloureux.

La course en auto eût été charmante si nous n'avions pas marché à cette allure. Le chauffeur est remarquablement prudent, ralentit à tout croisement, corne sans cesse. Mais quand c'est droit il file.

J'avais le cœur gros de te laisser aux prises avec tout ce monde, de sentir le portrait de Marco arrêté. J'espère que les F[errand] ne vont pas s'éterniser ce matin.

Important : Domi serait disponible si tu veux un peu plus tôt<sup>3</sup>. Je te télégraphierai afin qu'indirectement la famille soit au courant.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après la lettre de Gide du 23 juillet 1911 à Jean Schlumberger. Le lieu et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Gide a pour projet de réunir l'équipe de *La N.R.F.*, à Cuverville, déclare-t-il le 23 juillet 1911 à Jean Schlumberger : « [...] toute la N.R.F. (à savoir les Ruyters, vous, Gallimard et Pierre [de Lanux]) en plus de mes deux belles-sœurs, et de tous leurs enfants, ainsi que nous nous le proposons. » Toutefois, il est difficile de réunir tout le monde au même moment, par exemple, le 1<sup>er</sup> août 1911 Gide, désolé, écrira à Jean : « *Que vous dire ? Si je comprends bien votre lettre, vous n'êtes libre que du 7 au 11. Élargissez de votre mieux ce laps et accourez.* » Jean arrivera donc vers le 8 août 1911 à Cuverville et ne repartira que le 11 août 1911. (Voir leur *Correspondance*, p. 411-415). Suzanne n'accompagnera pas son mari car il n'y a plus assez de place à Cuverville et restera à Braffy.

<sup>3</sup> Dominique Drouin (1898-1969), le premier enfant de Jeanne et Marcel Drouin, est le filleul d'André Gide. Toujours dans sa lettre du 23 juillet 1911, il écrit : « *Domi[nique Drouin] vient d'être assez souffrant. On vous a dit : indigestion – mais c'est une reprise très vive d'entérite, qui heureusement est arrêtée déjà, mais le laisse affaibli. Peut-être vous proposerai-je de l'amener moi-même à Braffye s'il vous est aisé de m'y recevoir aussi.* »

Ma bien aimée petite femme, que je voudrais t'avoir ici. J'embrasse tes chers tristes yeux.

J.

442- JEAN A SUZANNE

[Mercredi 9 août 1911]<sup>1</sup>

[Cuverville]

Je me sens tout soulagé à penser que tu es de nouveau dans le calme, que peut-être tu travailles et qu'en tout cas tu n'es plus astreinte aux frais et à l'agitation. L'on ne saurait dire qu'ici ce soit la tranquillité. Lectures diverses pour la revue pendant toute la matinée d'hier et course à Étretat dans l'après-midi. Par cette lumière les falaises étaient *fantastiques*. M<sup>me</sup> Ruyters eut la prétention de nous suivre dans des escalades à travers les rochers. Il fallait grimper à des échelles et sa robe était assez étroitement entravée. Tu devines le spectacle. Il fallut tout retrousser jusqu'aux cuisses. Le pantalon était en cellular, d'un transparent ! Pendant vingt bonnes minutes, quelque discrétion qu'eussent nos yeux, il fallut bien nous résigner à voir. Heureusement qu'Amadou était resté sur la plage ! Ruyters pour punir sa femme de s'être imposée si indiscrètement la laissait se débrouiller entre Gide et moi.

Ce matin, lecture de l'*Épilogue*<sup>2</sup>. Un peu de déception, je crois. On s'attendait à quelque chose de plus important ; mais les critiques ne portent que sur des vétilles. Drouin conseille vivement d'intituler tout le volume *L'Inquiète Paternité*, titre central, significatif et qui risque beaucoup moins que l'autre de sembler un amusement de littérateur. Je crois que je vais m'y décider. La première partie garderait son ancien titre. J'étais un peu gêné de mettre dans le commerce un livre dont le titre était si capricieux, si difficile à expliquer, si incommode à prononcer.

Je mets cette lettre incomplète sous enveloppe parce qu'on va jouer au tennis et que je crains qu'elle ne parte pas.

J'ai télégraphié au sujet de Domi pour que la famille se trouve mise au courant sans que tu aies à demander l'auto.

Je t'embrasse tant et tant !

J.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Le lieu et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> L'*Épilogue* du roman *Heureux qui comme Ulysse*, qui finira par s'intituler *L'Inquiète Paternité*. Voir la lettre reclassée du 9 mai 1911 écrite par Jean.

Cuverville

Mon amour

Je profite pour t'écrire du nap du maître. Il vient de me jouer de façon divine la première ballade de Chopin après des barcarolles de Fauré. Comme je t'aurais voulue près de moi ! Je ne te cacherai pas, mon chéri, qu'on t'espère un peu ici avant Pontigny<sup>2</sup> ; on voudrait que tu passes par ici quitte à arriver un jour en retard à la décade. Madeleine m'a demandé ce matin si je n'avais pas oublié de te l'écrire.

Le temps passe terriblement vite. Nous avons une quantité de manuscrits à lire ; les soirées sont presque tout entières perdues en promenades et en bavardage. Ce n'est pas notre vie de Braffye ou de Bois-Salair si laborieuse et si complètement utilisée. Mais je ne perds pas mon temps. Il était urgent d'aviser pour nos éditions et pour la copie.

Je dors beaucoup moins bien que chez nous. Ce n'est pourtant pas l'excitation. La chaleur certainement est forte, mais pas intolérable ; il y a des moustiques, mais qui piquent à peine. Alors à quoi ça tient-il, mon amour ?

Claudé a traduit pour nous des poèmes de Coventry Patmore<sup>3</sup> qui sont du dernier érotisme. Naturellement il s'agit de l'âme qui se laisse pénétrer par Dieu. Mais quels spasmes ! Il y a de forts admirables passages et du galimatias incroyable.

J'ai refusé de retourner à Étretat aujourd'hui et je crois que mon abstention a retenu tout le public mâle. Je voulais avancer le travail de la revue.

Quand tu recevras ceci je serai à rôtir en train à 11 h 30 je suis censé entrer en gare Saint-Lazare. Là je saute dans une auto et me fais trimbaler à Montreuil et je reprendrai à 3 h et demie le train pour Troyes. Je coucherai à l'hôtel de l'Écu, je crois que c'est le nom<sup>4</sup>. En tout cas en cas de besoin Papa connaît la maison.

<sup>1</sup> La date et le lieu ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Avant la décade de Pontigny qui aura lieu du 19 au 28 août 1911 sur le thème « Art et Poésie : Libres conversations sur le Tragique ».

<sup>3</sup> Dans sa lettre du 23 avril 1911, André Gide parlait déjà des poèmes de Coventry Patmore (1823-1896) à son ami Jean : « J'écris à Valéry Larbaud. Si par hasard son étude sur Coventry Patmore se trouvait prête, nous pourrions la faire passer en juin avec les traductions de Claudé, ce qui nous permettrait de redonner en automne le nouveau drame de Claudé [...]. » Il faudra attendre septembre 1911 et octobre 1911 pour voir apparaître dans les n<sup>os</sup> 33 et 34 à *La N.R.F.*, l'étude de Valéry Larbaud, pp. 273-297 puis pp. 398-419, accompagnée des poèmes de Coventry Patmore traduits par Paul Claudé, pp. 298-308 et pp. 385-397. (Voir leur *Correspondance*, p. 379).

<sup>4</sup> Toujours dans la *Correspondance* qu'il entretient avec Gide, nous remarquons qu'à la même période de l'année précédente, Jean programait un voyage à Troyes : « Je dois être à Troyes le 3 sept[embre]. » Comme tous les ans, nous apprend Pascal Mercier, Jean fait une visite à la bonneterie de Troyes car son père lui a cédé des capitaux sous forme d'hypothèque dans une affaire concernant « la production d'articles faits de boucles successives ». (Voir p. 307). <https://www.jschweitzer.fr/la-vie-%C3%A0-troyes/la-bonneterie/> De plus, dans le volume 1 d'*Enquête parlementaire sur*



Étienne [Mellon] doit me retrouver samedi, au train de 6 h 25.

Mais tu sais qu'il n'est pas gênant, et qu'il est plein de vénération pour notre amour, et qu'il t'admire, ce qui ne nuit pas. Il n'est pas le seul, mon chéri.

J.

444- JEAN A SUZANNE

[Vendredi 11 août 1911]<sup>1</sup>

[Cuverville]

Mon amour,

Ta lettre d'hier est arrivée le soir, comme André me jouait du Fauré, du Dukas, du Bach. Deux ou trois fois dans la journée je l'avais réclamée. « Voilà une réclamation que je fais souvent en vain » dit André. Tu penses s'y j'étais honteux d'être mis à son régime. Quand Madeleine m'a remis ta petite enveloppe en disant : « Voilà la plus jolie écriture du monde » elle avait un sourire qui voulait dire qu'elle savait bien m'apporter un plaisir. Et pendant plus d'une heure, tandis qu'André continuait à jouer j'ai gardé sans l'ouvrir ta lettre dans ma main. C'était un peu comme si nous écoutions la musique ensemble. Et je ne l'ai lue que dans ma chambre.

Aujourd'hui c'est l'affreuse journée de la réception mensuelle. Il y aura je pense beaucoup de monde. On a considérablement élargi le cercle des invitations et ce sera plus abrutissant que jamais<sup>2</sup>.

445- JEAN A SUZANNE

[Mardi] 5 sept[embre 19]11

[Paris]

Mon amour

J'ai fort mal dormi. C'est en partie ton absence, en partie l'attente de cette conversation avec Antoine. Je me tiens prêt à toutes les déceptions.

Je ne suis sorti que pour aller déjeuner. Toute ma matinée s'est passée avec Gallimard et Pierre [de Lanux] à prendre des décisions pour les éditions et le numéro. Puis je viens seulement de terminer la révision des épreuves de *L'Inquiète Paternité*<sup>1</sup>. C'est Ruyters qui les a maintenant. Il va

---

*le régime économique, France. Commission d'enquête sur le régime économique « Industries textiles. Coton. », A. Wittersheim et Cie, 1870, il y est question de Jean de Schlumberger (grand-père paternel de Jean) en tant que « filateur à Guebwiller, membre de la chambre de commerce de Mulhouse », ce qui rappelle l'aspect familial des affaires Schlumberger. (Voir p. 1111).*

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, Paris. Le lieu et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Lettre non signée. Jean retournera à Paris après la décade de Pontigny et Suzanne s'établira à Bois-Salair.

<sup>1</sup> Afin que son roman *L'Inquiète Paternité* soit publié dans les Éditions de la N.R.F.

les épilucher à son tour. Étant donné tout ce qu'il me reste à faire, je ne puis espérer arriver à Bois-Salair avant vendredi<sup>2</sup>. Car il faut tout de même que j'aille chez Théo<sup>3</sup>.

Ça y'est. *La Mort de Sparte* est acceptée. Elle passera dans les matinées du samedi mais sera reprise le soir. Antoine a été d'une gentillesse extrême. Il était prêt à jouer *Le Dominateur* si je voulais mais craignait que je ne fusse écrasé entre d'autres pièces grises, tandis que, dit-il, *La Mort de Sparte* éclatera de façon unique dans toute sa série<sup>4</sup>. Il y a certains avantages à passer dans les matinées bien qu'on y soit dans une promiscuité fâcheuse. D'abord j'aurai une date fixe ; je ne pourrai pas être remis à l'année prochaine comme je risquerais de l'être. Verhaeren poirote bien depuis deux ans<sup>5</sup>. Je suis arrivé juste au bon moment. L'épreuve de l'affiche était déjà composée. J'y figurais pour le 15 avril, c'est-à-dire pendant le fâcheux moment de Pâques. J'ai pu me faire avancer de deux mois. Pas question jusqu'ici de commandite ! Il faudra que je voie Trarieux pour cela...

J'ai déjà parlé de la vieille Tessandier c'est chose entendue ainsi que Joubé<sup>6</sup>.

Enfin, au total, je suis bien content. Je tâcherai que mes représentations ne soient pas escamotées ; mais il y a aussi des avantages à la combinaison actuelle.

Je te griffonne ceci dans le bureau de poste du Luxembourg, c'est l'heure de la levée.

Je t'adore.

J.

446- JEAN A SUZANNE

[Lundi] 25 sept[embre 1911]

Theneuille<sup>1</sup>

Tu aurais bien ri en voyant mon arrivée à Theneuille hier au soir<sup>2</sup>. Je m'étais informé dans le train s'il y avait une auberge dans cet endroit. « Il y en a quatre, me dit un brave garçon, mais la

---

<sup>2</sup> Jean arrivera à Bois-Salair le samedi 9 septembre 1911 et repartira vers le 23 septembre 1911.

<sup>3</sup> Théo Sueur.

<sup>4</sup> *La Mort de Sparte* vient d'être acceptée par André Antoine (1858-1943), le directeur du Théâtre de l'Odéon (1906-1914), et sera programmée pour février 1912.

<sup>5</sup> Le poète symboliste Émile Verhaeren (1855-1916), ami de Gide depuis 1897, devra attendre le 4 mai 1912 pour que sa « tragédie lyrique », *Hélène de Sparte*, soit représentée au Théâtre du Châtelet à Paris.

<sup>6</sup> Jean aimerait que la comédienne Aimée Tessandier (1851-1923) et l'acteur de théâtre et de cinéma Romuald Joubé (1876-1949) jouent dans *La Mort de Sparte*.

<sup>1</sup> Inscription manuscrite de Jean Schlumberger au crayon de bois : « Inauguration buste de Philippe » précédée d'un point d'interrogation à la place de l'année.

<sup>2</sup> Jean est à Theneuille afin de se rendre à Cérilly pour assister à l'inauguration du buste de Charles-Louis Philippe réalisé par le sculpteur Antoine Bourdelle. Valery Larbaud et Jean se retrouveront à la suite de cette inauguration à un banquet : « Après une messe solennelle à l'église de Cérilly, deux discours sont prononcés au cimetière par le philosophe Jacques Chevalier et par Émile Guillaumin. Les amis de Philippe se réunissent ensuite à l'hôtel du Commerce pour un banquet où G. Jean-Aubry remarque Valery, L.-P. Fargue, Francis Jourdain et Jean Schlumberger. » (Voir Le volume 132 d'*Histoire des idées et critique littéraire* « Léon-Paul Fargue » de Louise Rypko Schub, Librairie Droz, 1973, p. 106).

meilleure est celle de Cozard ; là vous serez bien ». Et me voilà rêvant déjà d'une bonne petite chambre blanche et d'un plantureux dîner comme ceux de M[*illisible*]. Je sors de la gare ; nuit épaisse ; il bruine. Impossible d'apercevoir devant moi aucun chemin. Une ombre passe, je lui demande ma route ; on m'indique une masse d'arbres encore plus sombre que le reste. « Quand vous serez sorti de sous les arbres, c'est tout droit, puis à gauche. » Je me risque. En effet on voit un peu plus clair. Je suis sur une grande route bordée d'arbres. J'y fais deux cents mètres, il pleut à verse, ma valise est lourde. Pas une lueur à l'horizon. J'ai peur de m'être trompé. Il me semble être en rase campagne. Heureusement une carriole me rejoint. « Oui, c'est bien le chemin, me crie le garçon qui m'a renseigné en wagon. Mais montez donc, nous allons vous y déposer. » Je grimpe derrière la voiture et m'installe sous un énorme parapluie qui couvre quatre personnes. Quelques maisons éparses ; çà et là des lumières. Enfin on m'arrête devant une auberge qui me fait à peu près l'impression du café de la promenade. « Nous descendons aussi, disent mes protecteurs, nous allons tous prendre un verre. » J'entre dans une cuisine où des rouliers sont attablés. Je ne sais à qui m'adresser. Finalement j'apostrophe une femme assez avenante qui mange avec les autres et qui me paraît la patronne. « Pouvez-vous me donner à coucher ? » - « Ah c'est pas de chance, dit-elle, justement ce monsieur vient de prendre la dernière chambre. Je n'ai pas d'autre lit. C'est du malheur. On n'aime pas laisser les gens sur la route par ce temps. » Ces paroles me donnent la chair de poule. « Et où trouverai-je à me loger ? » - « Ah je ne sais pas. Il y a bien madame Claudier qui [a] une chambre à deux lits. Dans l'un, elle loge un ouvrier, peut-être pourriez-vous avoir l'autre ». Je sors terriblement démoralisé. Il pleut plus que jamais. Mais je n'ai pas fait cinquante mètres qu'on me rappelle : « Hé, revenez donc ! » Je rentre, décidé à m'accommoder du moindre banc. « Dites donc, me dit la patronne, je n'y pensais pas. Il y a un voiturier qui couche ici d'habitude mais il est justement absent ce soir. Vous pourriez prendre son lit. Il y a un autre roulier qui couche dans la même chambre. C'est toujours mieux que rien ». Je suis du même avis. Je dépose mes paquets dans un coin et je vais m'asseoir près des gens de la carriole. Je ne puis faire moins. « Vous acceptez bien quelque chose ? » On est flatté de mon offre. « Un cognac ». « Moi aussi ». Va pour un cognac dis-je en frémissant à l'idée de commencer par-là mon dîner. J'avale mon verre. Mais voilà qu'on veut me rendre la politesse. « Qu'est-ce qu'on pourrait vous offrir qui vous fasse plaisir ? » Je parviens à grande peine à éviter cette nouvelle épreuve. Mes gens s'en vont et je me mets à table. Soupe au pain, lapin de choux, mange-tout, fromage de brebis. Pas mauvais somme toute. Conversation générale : cherté de la vie, curés qui couchent avec les femmes des bedeaux, sécheresse etc. J'y prends part de mon mieux. C'est dimanche soir et tout ce monde en a son compte. « Qui veut faire une manille maintenant ? » Je tremble d'avoir à avouer que je ne sais pas y jouer. Je parle d'une nuit blanche et de 600 kilomètres en chemin de fer et je réclame avec un mélange de désir et d'affreuse

appréhension le lit du roulier. Je suis prêt à tout ; soupente infecte, vermine, puanteur. Mais non. La chambre est assez grande, propre. J'ai un lit aux draps immaculés. Il y a même une cuvette, grande comme une tasse, et une serviette. Je n'ose me dévêtir complètement, de crainte de voir réapparaître le possesseur du lit et d'avoir à déguerpir. Mais enfin je m'installe le mieux possible. Bientôt mon compagnon s'amène. C'est un homme d'une trentaine d'années, sympathique, pas plus soûl qui n'est nécessaire le dimanche. Nous faisons la causette. Il dit que son métier est dur. Qu'il n'a quelquefois que deux heures pour dormir quand il faut repartir de grand matin. « C'est malheureux tout de même d'être comme ça ; mais qu'est-ce que vous voulez, tous les autres métiers me dégoûtent. Moi j'aime les chevaux ». Et il continue. « Il y a trois choses que j'aime : ma femme, ma fille, et mes chevaux. Ma femme d'abord naturellement, ma fille ensuite et mes chevaux, pas bien loin derrière je vous assure ». Il me parle de ses bêtes. « Chacune d'elles vient toute seule quand je l'appelle par son nom. Et vous verrez, si vous êtes levé demain avant que je parte. Je vous les montrerai. On voit tout de suite même quand on ne s'y connaît pas que c'est des chevaux bien soignés ». Au moment d'entrer dans son lit il prend ses bottes et va les mettre devant la porte. « Elles sont toutes neuves, dit-il et ça ne sent pas bon. » Cette attention me paraît charmante.

Là-dessus on se souhaite bonne nuit et je m'endors profondément.

À trois heures, mon roulier se lève, pour aller panser ses bêtes. Vers cinq heures je l'entends qui revient à pas de loup. C'est apparemment pour voir si je suis levé et s'il ne pourra pas me montrer ses chevaux. Je suis touché, mais j'affecte un ronflement impitoyable que discrètement mon homme respecte. Je me lève à sept heures. Je fais ma toilette dans ma tasse et je t'écris ceci, bien reposé, en attendant la patache<sup>3</sup> qui doit me mener à Cérilly. J'ai tout de même passé une bien meilleure nuit que sur les banquettes de ces petits chemins de fer et dans les salles d'attente.

Je ferme cette lettre ne sachant si je pourrai la continuer à Cérilly.

Homme.

447- JEAN A SUZANNE

[Mardi] 26 sept[embre] 1911]

[Vers Paris]<sup>1</sup>

Je ne sais, mon amour, si je parviendrai à t'écrire dans ce train qui me ramène de Vichy à Paris. La crainte d'avoir à passer quatre ou cinq heures dans ces petits chemins de fer à voie étroite m'a fait accepter l'offre de Larbaud de rentrer dans son auto à Vichy. Je n'étais pas fâché de passer une journée avec lui, estimant que nos relations feraient plus de progrès qu'en six mois à Paris.

---

<sup>3</sup> Une patache est une voiture hippomobile lourde et lente.

<sup>1</sup> Inscription manuscrite de Jean Schlumberger : « Buste de Philippe » précédée de « 11 ? » pour l'année.

Que te dire de la cérémonie ? Elle n'a été ni assez intime pour être émouvante, ni assez solennelle pour produire une grande impression dans le pays.

Au sortir de Theneuille une de ces archaïques pataches qu'on s'étonne de rencontrer autre part que dans des musées, m'a fait faire six petits kilomètres en une heure et demie. Je me trouvais avec un brave instituteur qui venait lui aussi à l'inauguration et qui avait connu Philippe à Cérilly pendant les vacances. Conversation sans grand intérêt ; mais gain de temps grâce aux renseignements que je recueille. La patache m'arrête devant le principal hôtel où une immense table est dressée. Le personnel est dans un affairément extrême. On m'indique le chemin qui conduit chez M<sup>me</sup> Philippe<sup>2</sup>. Cérilly est un grand bourg de trois mille habitants.

Dans une petite rue montante une toute petite maison resserrée entre deux plus grosses. Une seule fenêtre et une porte de façade. Le crépi est tout neuf d'un bleu verdâtre assez vif. Sans doute a-t-il été refait pour la cérémonie. J'entre<sup>3</sup>. Il n'y a dans la salle que des femmes : M<sup>me</sup> Philippe, M<sup>me</sup> Tournayre<sup>4</sup> avec cinq ou six amies. Ce sont aussitôt des effusions à la fois touchantes et pénibles car j'ai bien l'impression que ces deux malheureuses femmes ont la tête tournée, surtout la fille qui se met à jouer à la bourgeoise et qui parle de ses relations de Paris. À l'en croire Marthe serait sa plus intime amie. On m'a montré la maison, la petite chambre de Philippe. J'avais eu déjà tant de descriptions que je n'éprouvais ni surprise, ni à vrai dire d'émotion. Et puis, tout de suite, M<sup>me</sup> Ph[ilippe] m'a pris dans un coin pour me raconter ses doléances contre « cette Marguerite Audoux<sup>5</sup> ». À l'en croire c'est elle qui aurait volé tous les manuscrits, tous les livres dédicacés. C'est cependant durant cette heure passée entre la mère et les Tournayre que j'ai fait le seul travail utile de la journée. J'ai parlé des éditions et certainement, en me voyant en chair et en os ces deux paysannes ont dû prendre confiance. Je n'ai pas le rôle sentimental de Fargue ou Francis Jourdain que la vieille embrasse tant qu'elle peut sur les deux joues, mais j'ai une situation d'affaires privilégiée.

Avec un peu de retard arrivent deux autos de Vichy : la mère Larbaud<sup>6</sup>, Fargue<sup>7</sup>, Jourdain, Gignoux<sup>8</sup>, des journalistes. Pas de Gallimard. Grand déjeuner offert par la famille Ph[ilippe]. Belles

---

<sup>2</sup> La mère de Charles-Louis Philippe est Jeanne Philippe, née Déchâtre (1843-1914).

<sup>3</sup> Depuis 1937, la maison natale de Charles-Louis Philippe est devenue un musée éponyme se situant au 5, rue Charles-Louis Philippe à Cérilly.

<sup>4</sup> M<sup>me</sup> Tournayre, née Louise Philippe, est la sœur jumelle de Charles-Louis. Elle est mariée depuis 1895 avec un boulanger de Bourbon-l'Archambault, Léon Tournayre. (Voir Renaud Camus, *Demeures de l'esprit II La France du Sud-Ouest*, Fayard, 2008 et Yvonne Knibiehler, Martine Sagaert, *Les Mots des mères : du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Robert Laffont, 2016).

<sup>5</sup> Marguerite Audoux (1863-1937), née Marguerite-Marie Donquichotte, rencontre Charles-Louis Philippe par l'entremise de son compagnon Jules Iehl. Philippe l'a aidée à confectionner son œuvre autobiographique *Marie-Claire*, roman qui remportera le Prix Fémina en 1910.

<sup>6</sup> Isabelle Bureau des Etivaux est la mère du romancier, poète et écrivain Valery Larbaud (1881-1957), originaire de Vichy.

<sup>7</sup> Le poète et écrivain Léon-Paul Fargue (1876-1947) fait partie des amis de Charles-Louis Philippe. Tous ces intellectuels forment le « groupe de Carnetin ».

pièces montées en saint-honoré, œuvres sans doute de Tournayre. Je suis assis à côté de Guillaumin<sup>9</sup> que j'avais grande envie de connaître. C'est l'auteur de *La Vie d'un simple*. Écrivain paysan dont les livres ne sont pas sans mérite mais dont le visage rude et le regard illuminé sont plus intéressants encore.

Malgré tout, repas morne. J'avais en face de moi Jourdain dont la tête médiocre m'agaçait et qui tous les quelques instants se remettait à pleurer avec Fargue. Leur attitude était à peine correcte ; haussements d'épaules beaucoup trop visibles dès qu'ils croyaient constater une fausse note, surtout pendant le toast d'un brave curé, évidemment assez rigolo et qu'il fallait écouter en souriant. De temps en temps M<sup>me</sup> Tournayre venait vers nous : « Trouvez-vous le dîner bon ? Est-ce à votre goût ? » La mère Philippe mangeait comme quatre. La joie lui creusait l'estomac. C'était le plus beau jour de sa vie.

Au cimetière longs discours des gens du pays et trop peu de discours parisiens. L'effet sur les gens de Cérilly aurait pu être beaucoup plus fort. Tout le monde néanmoins a paru content. On est retourné à la maison Philippe d'où les autos nous ont bientôt remportés.

Pas de stations. La suite à demain.

Je vais tâcher de piquer un petit somme.

Je t'embrasse avant de m'endormir.

Ton Homme.

C'est aujourd'hui l'anniversaire civil.

Douze ans, mon chéri, que j'ai tous les droits<sup>10</sup> !

448- SUZANNE A JEAN

[Lundi 25 septembre 1911]<sup>1</sup>

Bois-Salair

Mon amour, ce courrier est resté accroché je ne sais où : ta lettre n'est pas arrivée ce matin : j'espère l'avoir ce soir. Je suis assez bête pour attendre encore après douze ans de mariage le courrier

---

<sup>8</sup> Régis Gignoux (1878-1931) est un journaliste et auteur dramatique.

<sup>9</sup> Émile Guillaumin (1873-1951) publie *La Vie d'un simple* chez Stock, en 1904. Ce paysan, proche de ses terres bourbonnaises, sera un ami de Charles-Louis Philippe. Dans le n° 14 de *La N.R.F.* consacré à Charles-Louis Philippe du 15 février 1910, il lui rendra hommage avec son article « Charles-Louis Philippe en Bourbonnais », pp. 207-217.

<sup>10</sup> Cela fait douze ans que Suzanne et Jean Schlumberger sont mariés.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après leur anniversaire de mariage. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

avec des battements de cœur comme une tendre fiancée ou une amante émue. Tout est donc noir et il pleuvine d'ailleurs pour de vrai.

Je vais à Mayenne conduire Monique à sa leçon et expliquer pour ses nouveaux livres et le programme à suivre que je reçois régulièrement tous les quinze jours.

Il n'y a rien de tel que de laisser reposer les cerveaux des enfants : Sabine après un congé de dix jours sait mieux ses notes qu'à mon départ !

Je me sens très terne : d'ailleurs tu as assez à faire pour t'émoustiller.

Qu'il te suffise de penser de temps à autre dans tes moments perdus qu'il y a au fond d'un bois à sept heures de trajet des lèvres chaudes et des bras enveloppants prêts à t'accueillir.

Ton S.

449- SUZANNE A JEAN

Mardi [26 septembre 1911]<sup>1</sup>

Bois-Salair

Mon amour

Je ne vois vraiment pas grand-chose à te dire aujourd'hui. Le bois est exquis de teinte, à faire perdre l'esprit à des têtes plus fortes que la mienne et mes fougères auxquelles j'ai travaillé ce matin me dégoûtent.

Je suis plongée dans la guerre de 70.

Mon rhume se solidifie, je ne suis plus une fontaine ambulante.

Je suis bien inquiète de tous ces tripotages qu'on fait à Théo et suis si noire à son endroit que je commence à me demander si son air joyeux et serein ne serait pas l'illusion qui précède souvent une fin prochaine. Mais, non, il vaut mieux n'y pas croire et au contraire espérer comme eux.

Maman demande si tu as (mais je suis presque sûre que non) la partition de *La Damnation de Faust* de Berlioz. Si non, tu es prié de l'acheter à ses frais et de l'apporter avec toi.

Je pense et espère presque que je ne te manque pas et pourtant... !

Pourquoi n'aurais-tu plus Tessandier pour Cratésiclée : je ne veux pas du tout que tu aies cette Grumbach si elle n'est pas bien pour ce rôle<sup>2</sup> !

Je me coule contre toi, car tu seras peut-être au lit encore quand ma lettre t'arrivera.

Ton S.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Suzanne ne souhaite pas que l'actrice de théâtre et de cinéma Jeanne Grumbach (1871-1947) joue le rôle de Cratésiclée, la mère de Cléomène dans *La Mort de Sparte*, mais préfère de toute évidence la comédienne Aimée Jeanne Tessandier.

Paris<sup>1</sup>

Mon amour, Marco est arrivé en très bon état, avec seulement une heure de retard. Nous avons fait très bon ménage, petit dîner au Duval avec épinards et gâteaux de riz, lecture du compte-rendu de la catastrophe de Toulon<sup>2</sup>. À neuf heures nous étions tous les deux au lit.

Je lui ai proposé ce matin de l'emmener où il voudrait, mais il n'a pas d'idée. Il ne veut en tout cas pas aller au musée du Louvre. Je l'ai donc envoyé à la gare Montparnasse chercher sa malle à la consigne. Il sera bien forcé de se débrouiller. Nous irons à la gare du Nord, puis nous ferons nos emplettes.

Passé un long moment, hier, au Théâtre des Arts, avec Copeau. Je l'ai trouvé dans une grande effervescence : projets de théâtre. Il voudrait se mettre à la tête d'une entreprise. Il dit, ce qui est vrai, qu'on n'imagine pas la quantité de dévouement que l'on rencontrerait si l'on voulait véritablement faire œuvre d'art. Il doit me parler de tout cela ce soir ; nous dînons ensemble. Évidemment je ne suis que trop disposé à me laisser tourner la tête par un projet de ce genre<sup>3</sup>.

Peut-être au dernier moment se passera-t-il ce brusque miracle qui fait qu'après les plus informes répétitions tout se trouve au point pour la générale.

J'ai peu dormi, comme tu le penses et cette après-midi je n'ai rattrapé qu'une heure. Déjeuné chez les Conrad. Je l'ai tâté pour une commandite éventuelle. Seigneur, quelles objections et quelle timidité quand il s'agit de ses sous ! Ensuite j'ai vu Péreire, d'une gentillesse extrême. Je l'ai tâté à son tour. Gentil, gentil, mais quelle peur de s'engager à quoi que ce soit. Tu vois, rien de bien encourageant.

Croirais-tu qu'au moment où Jenny de Neufville passait dans un couloir vitré de sa villa en portant sa nouvelle petite fille, le vent a défoncé le châssis de la fenêtre qui est tombé sur elles et un morceau de vitre a complètement scalpé le bébé d'un mois. La peau de la tête était rabattue sur la figure et ne tenait plus qu'à peine à hauteur du nez. Il est prodigieux que cerveau ni yeux n'aient été

---

<sup>1</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, Paris.

<sup>2</sup> Le cuirassé « Liberté » a explosé « le 25 septembre, à l'aube, une formidable explosion détruisait la Liberté, tuant environ 250 hommes, en blessant 200 ; les débris, projetés par l'explosion, endommageaient gravement la République, et causaient d'importantes avaries à la Démocratie, à la Vérité et à la Justice ». (Voir *Le Génie civil : revue générale des industries françaises et étrangères*, [en ligne], 1911/10/14 (A31, N24, T59), Page consultée le 28 novembre 2017 <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64904780.item>, p. 481).

<sup>3</sup> Copeau souhaite révolutionner le théâtre moderne à travers la création, avec Jean Schlumberger, du Théâtre du Vieux-Colombier en automne 1913. (Voir l'article « Un essai de rénovation dramatique : le Théâtre du Vieux-Colombier » de Jacques Copeau dans le n° 57 de *La N.R.F.*, paru le 01/09/1913, pp. 337-353 et Robert Kopp et Peter Schnyder, *Gide, Copeau, Schlumberger. L'art de la mise en scène*, « Les Cahiers de la NRF », Série Entretiens des Treilles, Gallimard, 2017).



atteints. Il paraît qu'on a pu recoudre la peau et que l'enfant est presque remise. Tu ferais bien d'écrire un mot.

Voilà. Je pars pour la générale. Ghéon est désolé de ne pas t'y avoir<sup>4</sup>.

Ah, mon chéri, que je me sens plus en paix près de toi !

J.

451- JEAN A SUZANNE

[Vendredi 13 octobre 1911]<sup>1</sup>

[Paris]

Mon amour chéri, je suis bien ennuyé de ne pas t'arriver demain soir. Mais il n'y a pas moyen. La seconde épreuve de *L'Inquiète P[aternité]* m'a beaucoup retardé. Je tenais à la revoir très minutieusement et j'y ai encore découvert quelques puces et loupettes.

Maintenant j'ai donné le bon à tirer. C'est fini ; plus moyen de déplacer des virgules. Tant pis pour les incorrections qui peuvent encore rester.

J'ai travaillé hier soir avec Lucie Meyer. Elle dactylographie avec une rapidité extraordinaire. Je lui dictais mon texte. Toute la fin est un peu improvisée, pleine par conséquent de petites bavures, mais comme mouvement général je crois que ça y est.

Je suis persuadé que tu seras ravie de ta cuisinière. Elle m'a l'air d'être la bonne volonté même. Il paraît seulement qu'elle a un peu besoin d'être encouragée. Il faut la suivre pour l'empêcher de s'empêtrer dans les détails ; mais elle accepte toutes les observations. Son langage sera une joie de tous les jours. Mais elle ne craint pas les mots propres. Elle disait après avoir cassé le fond de deux ou trois biberons : « Je n'y comprends rien ; ces bouteilles ont un sort attaché au cul ». Elle le dira devant les petits. Mais nous trouverons moyen de nous arranger.

Jusqu'ici je n'ai pas du tout souffert du froid. D'ailleurs j'ai du bois sous la main. Je dors et digère.

En rentrant de Liancourt, je t'enverrai un mot pour te dire comment j'aurai trouvé Marco.

Donc, sauf dépêche, je serai à Mayenne mardi à 6 heures. Ce sera bien bon.

J.

---

<sup>4</sup> Il s'agit de la répétition générale des *Frères Karamazov* avant la réouverture du Théâtre des Arts prévue pour le mercredi 4 octobre 1911 : « *Au Théâtre des Arts, à 8 h. 30, réouverture avec les Frères Karamazov, de MM. Jacques Copeau et Jean Croué, d'après Dostoïevski.* » (Voir *L'Univers*, « Théâtres & Concerts », n° 15459, Page consultée le 29 novembre 2017, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k714593/f1.item>., p. 4).

<sup>1</sup> Lettre reclassée car faussement datée à l'origine. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

Paris<sup>2</sup>

Mon amour, je rentre de Liancourt avec un fort mal de tête. Copeau, voulant me faire causer avec Durec m'a tenu cette nuit jusqu'à deux heures. J'ai mal dormi et par là-dessus, les pendules de Liancourt battant la breloque, je suis parti cinq minutes trop tard de sorte que j'ai dû faire toute la course au trot.

J'ai trouvé Marco enrhumé et un peu maigri. Naturellement la fameuse température n'avait pas été prise une seule fois et les places de hockey n'avaient pas été modifiées. Je crois que Hawkins a la meilleure volonté, qu'il donne des ordres, mais qu'on ne les exécute pas. Marco néanmoins très gai ; il a d'excellentes notes et ne se plaint de rien. Il prend régulièrement sa drogue et va prendre l'autre. La pilule avait été oubliée samedi. J'ai vu sa chambre qui est excellente. Ils y sont six. M. Thomas est paraît-il toujours injuste, mais les rapports paraissent moins tendus. Je crois que pour nous rassurer nous ferons bien, au milieu du trimestre, de le ramener une fois à Paris et de le faire ausculter.

Au moment où je partais Yvonne [Sueur] est arrivée avec Jean de sorte qu'il n'a pas eu à se plaindre de sa journée.

Il paraît que la rupture est consommée entre Durec et Rouché. Celui-ci se retire, exaspéré de n'être pas maître chez lui. Il va prendre un autre théâtre ; on parle du Vaudeville.

Il serait donc question que Durec conservât le Théâtre des Arts et que Copeau en eût la direction morale<sup>3</sup>. On est en train de tâter à droite et à gauche ; pour voir si l'on pourrait réunir des fonds. Le grand avantage de la combinaison c'est qu'on acquerrait un théâtre tout remonté et mis en état tandis que partout ailleurs il y aurait des frais énormes avant qu'on puisse songer à rien entreprendre. Il est terrible que la question se soit posée de façon aussi urgente. Il y a bien des points noirs, mais quel appui ce serait pour nos carrières à tous ! C'est cinq ou six ans de gagnés sur les délais dans lesquels nous risquerions de languir encore longtemps. Mais sois tranquille : de toute façon je n'appartiendrais à la combinaison que comme dixième roue du char. Aucune responsabilité personnelle et aucun asservissement.

Que je serais bien, ce soir, dans tes bras ! Je rentre toujours mardi à 6 heures.

J.

---

<sup>1</sup> Lettre faussement datée à l'origine et reclassée.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, Paris.

<sup>3</sup> Ces projets entre Arsène Durec et Jacques Copeau n'aboutiront jamais. De plus, Jacques Rouché restera à la tête du Théâtre des Arts jusqu'en 1913.

453- JEAN A SUZANNE

[Dimanche 15 octobre 1911]<sup>1</sup>

Paris<sup>2</sup>

Mon chéri, avant de sortir, une tendre pensée pour toi. Je ne sais où je trouverai cet après-midi un moment de loisir.

Je suis mal impressionné de Nazzi, non pour sa gentillesse qui me paraît grande, mais pour son zèle qui me semble déficient. Il est arrivé chez Gide avec trois quarts d'heure de retard et n'a apporté qu'une revue des revues absolument insuffisante<sup>3</sup>. Nous l'avons gardé à dîner et la conversation a été très agréable. Je dois le revoir lundi.

J'ai terminé ma soirée à l'Odéon où je veux aller le plus possible afin de me rendre compte des ressources de la troupe. Excellente représentation de *M. de Pourceaugnac*. La salle ne pouvait s'empêcher de rire mais au fond je crois qu'elle n'était pas contente ; j'entendais tout autour de moi : « Vraiment, pour l'Odéon ! Ça n'est pas bien fort. Qu'est-ce qu'on y apprend ? Ça n'est pas une pièce à thèse, ça ! Il y a des comédies de Molière qui sont intéressantes mais celle-là dépasse les bornes. » Vilbert l'acteur de café-concert faisait un Pourceaugnac extrêmement drôle<sup>4</sup>.

Je pars pour le Salon d'Automne<sup>5</sup>.

Dès que je suis dans les noirs, mon esprit va vers toi, mon amour.

J<sup>6</sup>.

454- SUZANNE A JEAN

Mardi [17 octobre 1911]<sup>1</sup>

Mon amour,

Un peu plus et je ne recevais pas ta lettre écrite de Liancourt hier. Elle avait été oubliée à Mayenne ! C'est par hasard le cocher passant tard à la poste à qui on l'a donnée. Tu juges de ma joie,

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après la date de la représentation de *M. de Pourceaugnac* au Théâtre de l'Odéon et d'après l'inscription manuscrite au crayon de bois par Jean Schlumberger : « Oct 11 ».

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, Paris.

<sup>3</sup> Louis Nazzi, de son vrai nom Louis Nazzirulli (1884-1913), participera aux revues *Sincérité* et *Hommes du jour*. Dans la *Correspondance* entre Jacques Copeau et Louis Jouvet (1911-1949), l'annotation 308 de la lettre 109 nous informe qu'il était aussi « *écrivain et journaliste dans plusieurs organes de presse, notamment Le Journal et Comoedia. Copeau avait été assez proche de Nazzi avant la Première Guerre, puisqu'il avait même été question, en 1911, sur sa proposition, de l'engager comme secrétaire de rédaction de La NRF, avant que Jacques Rivière ne soit choisi pour cette fonction* ». Cela explique pourquoi il avait rendez-vous avec André Gide et Jean Schlumberger.

<sup>4</sup> « *A l'Odéon, à partir de ce soir, Musotte sera accompagnée de Monsieur de Pourceaugnac (avec la musique de Lulli) pour les représentations de M. Vilbert dans le rôle de Pourceaugnac.* » (Voir *Le Temps*, « Théâtres », n° 18366, 1911/10/14, Page consultée le 29 novembre 2017, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k240639n/f4.item>).

<sup>5</sup> La 9<sup>e</sup> exposition annuelle du Salon d'Automne se déroule du 1<sup>er</sup> octobre au 8 novembre 1911 au Grand-Palais des Champs-Élysées.

<sup>6</sup> Jean Schlumberger rejoindra Suzanne à Bois-Salair le mardi 17 octobre 1911.

<sup>1</sup> Lettre non datée et reclassée.

car j'avais déjà eu un petit désappointement le matin, et quant au second courrier je n'avais rien non plus, j'ai pesté ferme.

Par ce même courrier extraordinaire j'ai eu une carte postale de Tunisie de Marcel. Ce timbre de l'étranger et cette écriture si semblable à Maurice m'ont donné une forte commotion, simplement parce que j'y voyais le passé rétabli dans toute sa simplicité comme quand il m'envoyait un « tapa », une lettre annonçant le tapa ou une carte postale de son T. M. sans aucune timidité. N'empêche je vais remercier Marcel : c'est peut-être du vice : mais les lettres de mes beaux-frères me font bien plus de plaisir que celles de leurs femmes !

Ô mon amour, je t'aime si profondément.

Ton S.

N'oublie pas ma robe noire qui est sur la toilette dans la chambre de Marco.

455- JEAN A SUZANNE

Paris, le [mercredi] 1<sup>er</sup> nov[embre 1911]<sup>1</sup>

[Paris]<sup>2</sup>

Mon bien aimé chéri

Je reviens d'un lugubre enterrement<sup>3</sup> sous une pluie cinglante qui rendait inutiles les parapluies. Je m'y suis laissé entraîner par les Conrad et je dois dire qu'ils avaient raison. Toute la famille y était. Aussi bien mon après-midi était vacante et je comptais simplement la consacrer au travail. Théo ne pouvait me recevoir cette après-midi et Copeau seulement demain.

Longue visite ce matin à Tristan Bernard. Cordial et gentil comme à l'ordinaire, mais je commence à mieux saisir nos différences de point de vue. Nous avons parlé de presque tous les auteurs juifs et au fond *il les admire*. Entre autres celui qui nous semble le plus frelaté, Pierre Wolff<sup>4</sup>. Il y aura tôt ou tard une mise au point nécessaire. Il suffirait d'ailleurs de *La Mort de Sparte* pour cela. Plus de malentendus possibles après une manifestation aussi nette.

Il a déjeuné hier avec Claretie, mais celui-ci n'avait encore pas lu ; il doit le revoir dans quatre ou cinq jours.

Assez irritante conversation avec Conrad à déjeuner. J'en suis venu à lui déclarer tout net que je n'avais rien à voir avec les gens qui ne me respectaient pas comme écrivain. Ça l'a renversé et il

---

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger. Jean s'est trompé de jour car il est écrit dans la lettre originale « mardi » alors qu'il s'agit du mercredi 1<sup>er</sup> novembre 1911.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, Paris.

<sup>3</sup> Il s'agit de l'un des membres de la « famille polytechnicienne » de Billy. Cette famille a des liens généalogiques avec la famille Grand d'Esnon.

<sup>4</sup> Pierre Wolff (1865-1944) est un auteur dramatique, scénariste et librettiste.

m'a répondu qu'il avait autant d'orgueil que moi, mais qu'il ne se gobait pas. Je suis très content d'avoir été aussi catégorique.

Grand plaisir par contre à la conversation de Marié<sup>5</sup>. Nous avons dîné ensemble. C'est un isolé qui n'a qu'un ami à Paris, aucun à Landrecies, qui malgré cela est arrivé à un grand raffinement de culture. Je crois que cette rencontre avec moi était dans sa vie une sorte d'événement. La conversation était un peu décousue, comme celle d'un isolé qui cherche avec avidité des points de contact. J'éprouve un vrai respect pour un courage aussi simple et peu phraseur.

Ce soir je dîne avec Kassner et je vais d'ici là mettre au net les corrections que j'ai faites à mon second acte pour en faire une lecture à Copeau demain. Je crois que j'ai, pour deux scènes, fait sortir le pathétique qui y était latent<sup>6</sup>.

L'interruption du travail m'a du coup rendu le sommeil. Ces deux dernières nuits j'ai dormi dix heures. Croirais-tu que depuis mon arrivée je n'ai pas été au théâtre ni nulle autre part le soir mais au lit avec l'espoir de travailler le lendemain.

Si tu savais la joie que j'ai à penser que tu travailles !

Tu es ma vraie et unique femme.

J.

456- SUZANNE A JEAN

Mercredi [1<sup>er</sup> novembre 1911]<sup>1</sup>

[Bois-Salair]

Mon homme aimé,

Je suis tout irritée de la conversation de Conrad comme si j'y assistais. L'orgueil de Conrad me paraît l'antipathique : orgueil Schlumberger qui me révolta dès le début, parce qu'ils sont mieux nés (?) plus intelligents (?) plus riches que d'autres = orgueil Mallet<sup>2</sup>. Mais orgueil de l'œuvre qu'on a en soi à faire est-ce de l'orgueil et surtout est-ce se « gober » ?

---

<sup>5</sup> Lucien Marié (1883-1915) enseigne à l'École Primaire Supérieure Professionnelle à Landrecies, dans le Nord. Dans sa lettre du 27 mai 1910, André Gide répond à son ami Jean, qui déjà, avait pris l'initiative de parler de cet « isolé », « [...] dont l'exil, la maladie, la solitude forment l'inspiration » afin de le faire publier dans la revue : « [...] Oui, j'avais lu avec intérêt – et mieux que de l'intérêt – les proses de M. L[ucien] Marié. Sa lettre que vous me communiquez chauffe encore ma sympathie. On peut très bien publier cela, me semble-t-il. Et il faut rentrer en relations suivies avec lui ». (Voir leur *Correspondance*, p. 279 et le volume 1 de *l'Histoire de la poésie française XX<sup>e</sup> siècle* de Robert Sabatier, Albin Michel, 1982, p. 125).

<sup>6</sup> Ayant refusé la collaboration avec Rouché pour sa « petite pièce » *L'Amour, le Prince et la Vérité*, Jean se concentre essentiellement sur *La Mort de Sparte*.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après la précédente.

<sup>2</sup> Comme l'orgueil du banquier Gérard Mallet, ami d'enfance de Jean Schlumberger.

Je suis bien contente de ne pas partir demain pour Lisieux. Je n'ai dormi cette nuit que grâce à des doses successives d'aspirine. Ce matin je vais heureusement mieux : ma gorge est moins irritée, mes porte-manteaux (épaules) moins douloureuses.

Le temps est meilleur aussi : hier c'était l'abomination de la désolation. Un vent à tout arracher et des trombes d'eau.

Les leçons de Monique se font très régulièrement et facilement. Le matin elle me récite sa table de multiplication et lit un chapitre d'histoire de France pour repasser ce qu'elle a appris. L'heure et demie de la journée s'emploie à une opération de calcul, un devoir de grammaire, une dictée ou copie, de la géographie etc.

Elle est en somme assez sage et le peu qu'elle saura sera bien su.

Je commence à penser à toi avec langueur.

Ta Suze.

457- JEAN A SUZANNE

[Jeudi] 2 nov[embre 1911]<sup>1</sup>

Paris<sup>2</sup>

C'est d'abord à toi que je viens, mon amour. Je me sens joyeux car je crois que je vais pouvoir liquider beaucoup de travail, voir beaucoup de monde et rester au moins encore jusqu'au 20 à Bois-Salair, peut-être plus longtemps. Je suis dans une grande ardeur de travail. Je tiens quelque chose de trop grand pour ne pas m'y acharner sans arrêt. Je sens même déjà combien cette ampleur et ce lyrisme ont nourri mon style et comme je pourrais aborder un sujet moderne avec plus d'ampleur et de générosité. J'ai pu consacrer hier deux heures à mon second acte. Il est devenu meilleur. Il y avait dans plusieurs endroits des pâtés de phrases mortes qui obstruaient les meilleures scènes<sup>3</sup>.

Depuis ma lettre d'hier je n'ai vu que Kassner. Il dit qu'il n'y a que trois personnes avec qui il puisse causer : Rilke<sup>4</sup>, un anglais et moi. Et c'est extraordinaire comme nous nous trouvons de plain-pied. Moi qui si souvent ne peux sortir une phrase ou une riposte, je parviens mal à maîtriser l'abondance de ce que j'ai à dire. Kassner est le premier homme chez qui je trouve ce sens de la grandeur humaine, ce coup d'œil pour distinguer dans l'histoire ceux qui furent de très grands hommes. Sa conversation est une des plus toniques que je connaisse.

---

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, Paris.

<sup>3</sup> Toujours ses corrections sur *La Mort de Sparte*.

<sup>4</sup> Le poète autrichien Rainer Maria Rilke (1875-1926).

Ci-joint la lettre de Caroline. Cette pénurie de main d'œuvre est insupportable. On aurait plus de facilité en mars – et je suis sûr qu'à la ferme ils ne savent pas chercher. Si nous en sommes réduits au petit Leblanc pour deux jours, ne fais pas venir de nouveaux arbres c'est-à-dire décommande les châtaigniers.

Nous aurons assez à faire avec le jardin, les rosiers et les poiriers. Tu peux faire venir le figuier qui ne donnera pas de peine ; le sol est prêt. On se servira un peu des garçons jardiniers, mais c'est ennuyeux car la famille sera là.

Je t'aime encore mieux que tu ne croies. J'embrasse tes chers yeux.

J.

Informe-toi tout de même auprès de Gauthier s'il n'y aurait pas d'ouvriers disponibles pour quatre ou cinq jours sans lui payer le voyage.

458- JEAN A SUZANNE

[Vendredi] 3 nov[embre] 1911<sup>1</sup>

[Paris]<sup>2</sup>

Mon chéri, avant tout ne quitte pas Mayenne avant que cette grippe soit tout à fait finie. Tu voudrais travailler au jardin à Braffye et tu risquerais de tomber malade. Moi j'arriverai dimanche soir à 7 heures, mais remets ton voyage à lundi si tu n'es pas tout à fait solide. Caroline m'écrit que nous aurons le petit Leblanc lundi matin.

Les jours passent et il me reste tant à faire ! Je suis de plus en plus décidé à tout envoyer promener pour travailler à tout prix. Il faut que j'arrive au bout. Le reste n'a pas d'importance. Je comprends que le mot de Conrad t'ait fait bouillir. Il me prouve tout simplement que j'ai toujours été trop gentil, trop modeste et que j'aurais dû davantage leur poser mes conditions. J'ai une fois de plus senti à cet enterrement Billy combien ces gens me sont insupportables, combien j'ai honte de moi rien que d'avoir marché à côté d'eux comme leur égal. Je suis bien décidé, cet hiver, à réduire encore la dose que j'en prends.

Admirable journée à la Ferté. L'installation est délicieuse. La maison un peu mesquine mais le vieux jardin exquis, le pays très beau, et le vieux moulin où travaille Copeau très genre Braffye. Nous avons eu le temps de faire nos deux lectures et je crois que nous sommes pleinement contents l'un de l'autre. Les deux actes des *Karam[azov]* sont une œuvre limpide, puissante et d'une beauté dramatique et de langue ! Et de son côté Copeau a été *très épaté*. Il est resté sans objections, très

---

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, Paris

ému, et ce qui m'a ravi c'est qu'il n'a pas eu le sentiment que le second acte fit trou. Nous nous sommes sentis très rapprochés.

La pauvre petite Agnès sans cuisinière, se débrouillant bravement et se réjouissant beaucoup que tu viennes voir sa maison.

Vu la directrice de Sévigné<sup>3</sup>. Cela va tout à fait. Trois heures le matin. Rien l'après-midi. Jeudi libre. Aucun devoir en 9<sup>e</sup>. Un tout petit problème en 8<sup>e</sup>. On la mettrait en 9<sup>e</sup> pendant huit jours pour la mettre en 8<sup>e</sup> si on voit qu'elle peut suivre. Cela vaut mieux que d'avoir à la faire descendre. Je recevrai programmes détaillés mais aucune inquiétude à avoir, tout s'arrangera sûrement.

Je vais aujourd'hui tâcher de voir Desjardins, Péguy, l'agence de publicité pour *La N.R.F.*, etc.

Que je voudrais, mon chéri, que tu fusses fière de ton homme !

J.

459- JEAN A SUZANNE

[Samedi 4 novembre 1911]<sup>1</sup>

[Paris]<sup>2</sup>

Je viens d'écrire à Marco que je n'irai pas le voir demain, que j'irai dimanche prochain. Car je prévois qu'il faudra prolonger jusque-là mon séjour ici. J'ai trop de gens à voir. Je pense qu'en rentrant le 13 je pourrais encore passer quinze jours à Bois-Salair ce qui serait parfait.

Vu Tristan ce matin. On nous fait des propositions brillantes du côté de la Comédie-Royale<sup>3</sup>. T[ristan] n'est pas très disposé et moi j'ai renchéri sur ses objections.

Les avantages sont qu'on serait joué tout de suite, qu'on aurait Huguenet pour tenir le rôle du domestique<sup>4</sup> et qu'on exigerait de gros droits d'auteurs. Ce soir un dernier effort sera tenté du côté de Claretie.

Retourné aux *Karamazov* hier soir avec Maurice<sup>5</sup>. Bonne conversation avec Durec pendant le quatrième acte.

---

<sup>3</sup> À « la mort de Mathilde [Salomon le 17 septembre 1909], Sévigné échoit à la coopérative des professeurs qui élisent un conseil d'administration nommant la directrice. Celle-ci est Thérèse Sance qui, agrégative puis enseignante de latin, lettres, histoire et philosophie dans l'établissement, allait le diriger pendant trente ans, célibataire dévouée à sa tâche. » (Voir Françoise Thébaud, *Une traversée du siècle. Marguerite Thibert, femme engagée et fonctionnaire internationale*, Humensis, 2017).

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, Paris.

<sup>3</sup> Inauguré en 1901, ce théâtre dédié au rire est appelé aujourd'hui Comédie-Caumartin. Rappelons que la comédie *On naît esclave* sera représentée pour la première fois le 4 avril 1912 au Théâtre du Vaudeville.

<sup>4</sup> Le comédien Félix Huguenet (1858-1926) ne jouera jamais dans *On naît esclave*. C'est le comédien Jean Joffre (1842-1944) qui jouera le rôle du domestique.

<sup>5</sup> « 8 h. ½ - Les Frères Karamazov, pièce en cinq actes, de Jacques Copeau et Jean Croué, d'après le roman de Dostoïewski. » (Voir *Comoedia*, [en ligne], « Théâtre des Arts », 1911/11/03, (A5, N1495), page consultée le 1<sup>er</sup> décembre 2017, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7654416q/f6.item>, p. 6).



On renonce au Théâtre des Arts ou du moins on ne le réserve que comme ressource désespérée. Il est toujours sérieusement question des Folies dramatiques.

En vain je cours après la Noailles pour m'assurer son nouveau roman mais je l'ai encore manquée<sup>6</sup>. Quel gâchage de temps. J'essaierai de nouveau ce soir après avoir travaillé pour la revue avec Lanux. J'ai trouvé moyen hier de bien travailler pour moi. Ma seconde scène avance un peu. Elle me donnera autant de mal que si j'avais à l'écrire en vers précieux. Une fois la moitié de l'acte établie, ça ira tout seul.

Une des raisons qui me fait différer ma visite à Liancourt c'est qu'on donne demain *Rodogune* à l'Odéon<sup>7</sup>. Encore une occasion de voir ces braves gens avec des casques et des mollets. Mais je ne voudrais pas la manquer.

Je t'embrasse si tendrement mon cher amour.

J.

460- SUZANNE A JEAN

[Mardi 7 novembre 1911]<sup>1</sup>

Bois-Salair

Mon amour aimé

Tu ne m'as jamais dit quand paraîtra *L'Inquiète Paternité*<sup>2</sup> ?

Je me réjouis aussi comme toi que la Comédie-Royale soit écartée : il vaut tellement mieux attendre et débiter au Français<sup>3</sup> ! Français et Odéon ce ne serait pas mal comme coup d'attaque !

Nous avons eu notre concert hier par une lugubre journée de pluie. Les artistes devaient arriver à minuit à Mayenne et par suite d'un train déraillé aux Essarts ne sont arrivés qu'à 4 h du matin ! Ils ont donné leur concert et sont repartis le soir même à 10 h après avoir dîné à Fontaine. Au programme M. Lenormand<sup>4</sup>, une violoniste, une chanteuse (M<sup>me</sup> Mellot Joubert<sup>5</sup>) et un chanteur M. Viprat ou Vilrat<sup>6</sup> qui a tourné la tête à ta belle-mère en premier, et puis à toutes les jeunes filles dont Germaine, Marthe, Thérèse Bazin et deux petites Velay : un grand gaillard brun, rasé bien fait, très

---

<sup>6</sup> La dernière publication de la comtesse dans *La N.R.F.* date du 1<sup>er</sup> novembre 1911 dans le n° 35 intitulée *Hymne*. Par conséquent Jean n'obtiendra jamais le « nouveau roman » de cette dernière.

<sup>7</sup> À l' « Odéon, 8 h. ½ [...] *Dimanche* : *Rodogune*. » (Voir dans *Le Temps* [en ligne], « Théâtres », 1911/11/05, n° 18388, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt68k240661n/f5.item>).

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après la date de la répétition générale de la pièce de théâtre écrite par Henri Ghéon : *Le Pain*. Inscription manuscrite au crayon de bois par Jean Schlumberger « [6/7 – 11/11] ».

<sup>2</sup> *L'Inquiète Paternité* sera éditée en 1911 aux Éditions de la NRF avec un achevé d'imprimer le 27 octobre 1911.

<sup>3</sup> À la Comédie-Française.

<sup>4</sup> Le compositeur français René Lenormand (1846-1932).

<sup>5</sup> La chanteuse lyrique française Charlotte Mellot-Joubert (1877-1956).

<sup>6</sup> Le ténor Jacques Viprat.

aimable, causant, l'air d'un acteur bien, genre Pillot un peu plus sur la réserve. Et je crois que c'est ce petit côté acteur qui lui donnait un certain piment aux yeux de ces dames. Dîner à côté de ce genre d'homme ne leur était jamais sans doute arrivé. D'ailleurs il était fort bien en son genre mais de ce bien qui ne peut plaire qu'aux femmes, et un peu mûres, peut-être quarante ans.

À force de granules des Vosges je crois que je coupe un rhume de cerveau.

Mes fougères n'ont guère fait de progrès en mon absence : elles se sont plutôt appauvries ; il faut que je les nourrisse et vais m'y mettre.

Je t'aime avec une telle soif de toi par instant.

Ton S.

Reçu une suave lettre de Madeleine Gide, déçue d'apprendre que j'étais partie.

Est-ce [ce] soir la première du *Pain*<sup>7</sup> ?

Je n'ai encore rien vu dans les journaux. Tu serais gentil de m'envoyer l'article de *Comoedia* lorsqu'il aura paru.

461- JEAN A SUZANNE

[Mercredi] 7 nov[embre] 1911

[Paris]<sup>1</sup>

Mon chéri, je suis bien abruti. Quelle nuit ! À neuf heures on commence à répéter le troisième acte dont on n'a jamais encore essayé la figuration et les bruits de foule<sup>2</sup>. Plus d'une heure se passe à la photographie du décor. À minuit on se décide à essayer le cinquième. Rouché circule dans la salle avec de petits ricanements et des haussements d'épaules. Tout le monde le supplie de remettre d'un jour sa générale. Il s'y refuse absolument. Ça ira comme ça pourra. On se remet à répéter avec acharnement. Les acteurs n'en peuvent plus. Les créatures fidèles à Rouché filent tout simplement de sorte que distribution et figuration sont complètement disloquées. Durec à bout de nerfs est sur le point de tout envoyer promener. Karl, furieux qu'on soit obligé de tout subordonner aux décors et aux éclairages, ne dit son rôle que du bout des lèvres. Heureusement Rouché finit par aller se coucher.

Mais le chef de figuration vient dire que s'il paye ses hommes ce soir, il n'aura plus personne le lendemain et il se sauve. On répète une heure encore sans savoir ce qu'on va faire de ces cinquante voyous au moment de vider le théâtre. À quatre heures on donne rendez-vous pour l'après-midi.

---

<sup>7</sup> C'est bien le 7 novembre 1911 qu'a lieu la répétition générale de la pièce de théâtre écrite par Henri Ghéon, *Le Pain*, au théâtre des Arts. Jeanne Rosny jouera le rôle de « Jeanne Franc », Roger Karl celui de « Pierre Franc » et Charles Dullin sera « Finet ».

<sup>1</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, Paris.

<sup>2</sup> Inscription manuscrite de Jean Schlumberger au crayon de bois : « Le Pain de Ghéon ».

Nous mettons nos manteaux et sortons sans avoir l'air de rien. Mais on arrête Durec au passage. « Qui va nous payer ? Il faut qu'on nous paye. Nous voulons trente sous. Nous ne partirons pas sans notre argent. » Il n'y a plus dans le théâtre que quatre ou cinq machinistes et cinq ou six acteurs et actrices avec lesquels nous faisons groupe autour de Durec. Celui-ci parle. Les cinquante apaches commencent à se monter la tête. On se demande si on cherchera la police, mais avant qu'elle soit là tout peut être cassé dans le théâtre. Les bruits de foule sont cette fois beaucoup plus convaincus que dans l'émeute du *Pain*. « Y'a qu'à grimper dans le théâtre disent les plus hardis. On ne pourra plus nous en déloger. » Au bout d'une demi-heure ils sont plus excités et nous n'avons pas fait un pas. Il y a là tout un tas de miséreux, qui effectivement ne savent pas où aller coucher sans leurs vingt sous, car Rouché par économie recrute sa figuration de plus en plus bas. Finalement nous fouillons tous nos poches et nous arrivons à rassembler cinquante francs ; car impossible à cette heure-là de faire de la monnaie. Le paiement a lieu sans trop d'incidents mais les figurants se massent dans la rue. Pourrons-nous sortir ? Enfin ils se décident à s'éloigner.

Que va-t-il arriver aujourd'hui<sup>3</sup> ?

462- JEAN A SUZANNE

[Mercredi 8 novembre 1911]<sup>1</sup>

Paris<sup>2</sup>

Eh bien, mon chéri, tout s'est passé aussi bien que possible. Pas d'accrocs. La figuration s'est bien comportée. Tous les passages de grand lyrisme ont soulevé beaucoup d'applaudissements. Mon impression personnelle est assez mêlée. Il y a des longueurs, des scènes sans mouvement ascendant, une grande monotonie psychologique, une répétition fastidieuse des mêmes effets. C'est une preuve de plus que les scènes de foule où tout le monde crie ne produisent aucune émotion.

Ce qui vaut dans cette pièce ce sont les parties purement poétiques, les couplets du boulanger pétrissant, ou chantant les moissons. Karl a d'ailleurs fait un admirable boulanger. Devant un auditoire populaire, je crois que le succès pourrait être grand ; mais précisément le Théâtre des Arts n'est accessible qu'aux bourgeois.

Ghéon est extraordinaire d'enthousiasme. Il circulait derrière les décors en criant : « Je vous disais bien que ça porterait comme du Rostand. Mais c'est bien meilleur. » Tu vois d'ici la mère Vangeon, sa fille, son frère et les deux petits dans une avant-scène. La petite Agnès Copeau bien gentille et très occupée de ce que tu deviens.

---

<sup>3</sup> Lettre non signée.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Le mois et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger. Inscription manuscrite : « Le Pain ».

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, Paris.

Je serais bien surpris quand même que la pièce fît longue carrière au Théâtre des Arts. Je vais voir ce soir ce qui se passera. Ce pauvre Ghéon ne s'occupe pas du tout de sa salle.

Je t'envoie ci-joint des coupures du *Matin*<sup>3</sup> et de *Comoedia*<sup>4</sup>. Le Porto-Riche est de Copeau !

Je passe avec Copeau une partie de la journée de demain pour étudier le projet de théâtre qu'il a rédigé. Le soir j'entendrai *David Copperfield* à l'Odéon<sup>5</sup>.

Oui, ta lettre est arrivée quand je dormais encore.

Je me suis levé à onze heures. Que doit penser la concierge ? Mais quelle mauvaise vie, mon chéri ; on s'énerve, on s'agite on ne travaille pas... Sans doute ne resterai-je pas bien longtemps à Bois-Salair, mais tu reviendras un peu avec moi ?... Le sommeil est si différent quand tu es tout près.

J.

Vu les Mardrus, assez touchants de gentillesse.

Mais oui, parfaitement.

463- SUZANNE A JEAN

Jeudi [9 novembre 1911]<sup>1</sup>

Bois-Salair

Mon homme aimé, ce que tu dois devenir maigre, terreux à ce régime et ce qu'il va falloir dormir ici pour te refaire : au moins quinze heures par jour !!

Ce pauvre Ghéon : j'attends avec impatience les nouvelles de la première, que je vois annoncée dans tous les journaux.

J'ai été fâchée, oui fâchée en recevant ta lettre hier soir, qu'au lieu de dormir tu m'aies écrit six pages sur cette répétition ! Dans ces cas-là écris-moi quatre mots et dors le reste. Je pense que la soirée de mardi aura été toute aussi fatigante et autrement émotionnante.

---

<sup>3</sup> La critique de Georges de Porto-Riche est élogieuse dans *Le Matin* : « *C'est une œuvre puissante et claire, généreuse, pleine à la fois de réalité et de poésie. La langue en est saine, la construction logique, le mouvement impétueux. Elle a vivement réussi hier à la répétition générale.* » (Voir *Le Matin : derniers télégrammes de la nuit*, [en ligne], « Répétition générale », 1911/11/08, n° 10116, page consultée le 4 décembre 2017, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k569971h/f3.item>, p. 3).

<sup>4</sup> La critique de Léon Blum dans *Comoedia* est également laudative : « [...] *cette pièce est noble, pathétique, chaleureuse, et je me réjouis du beau succès d'émotion poétique et humaine qu'elle a recueilli. [...] Faut-il ajouter que Le Pain est présenté avec le goût parfait que le Théâtre des Arts apporte à toutes choses. Le Théâtre des Arts est en train de devenir le Théâtre de l'art, tout court.* » (Voir *Comoedia*, [en ligne], 1911/11/09, (A5, N1501), page consultée le 27 août 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7654422f/f3.item>, p. 3).

<sup>5</sup> On annonce à l'Odéon, le mercredi 8 novembre 1911, *David Copperfield*. (Voir *Comoedia*, [en ligne], « Odéon », 1911/11/05, (A5, N1497), page consultée le 4 décembre 2017, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7654418j/f6.item>, p. 6).

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

Je me représentais ce matin l'état de Ghéon, s'épongeant, cramoisi, les yeux plus étincelants que jamais. Et M<sup>me</sup> Vangeon ; j'espère qu'elle ne vous sera pas restée entre les bras avec une crise de nerfs. Madeleine Gide a dû être embrassée et vous tous d'ailleurs !!!!

J'ai honte d'être ici dans tout ce calme et aussi ennui et regret : voilà deux dates importantes pour toi, la première des *Karamazov*, et celle-ci ; importantes pour vous tous, et je n'aurai pas été à côté de toi : c'est tout à fait idiot : et malgré l'intérêt et l'émotion de la représentation des *Kara[mazov]* j'aurais dû m'arranger pour assister bien plutôt à la première du *Pain* !!

J'en suis inconsolable aujourd'hui et n'ai plus goût à rien.

Il ne me reste qu'une grande soif de toi.

Ton S.

464- JEAN A SUZANNE

[Jeudi 9 novembre 1911]<sup>1</sup>

[Paris]<sup>2</sup>

Je pars pour Saint-Germain afin de voir Maurice Denis et de tâcher de lui souffler ou plutôt de souffler à *L'Occident* l'édition de son livre<sup>3</sup>.

Bonne soirée hier. Public un peu moins chaud mais toujours très pris par l'acte du fournil. Ghéon d'un optimisme presque gênant aux yeux des étrangers et des ennemis. Il a trop l'air de croire que c'est arrivé. Dans des articles assez réservés il voit des ovations. Il pense tenir la gloire et le cache trop peu. J'espère que je serai plus clairvoyant et que je distinguerai plus lucidement les applaudissements des amis de ceux du public véritable.

Passé une partie de la représentation dans la loge d'Isadora avec laquelle Copeau est au mieux. Bien coiffée, maquillée à point, pas trop éclairée, elle était tout à fait charmante. Elle doit commencer à danser samedi<sup>4</sup>. On compte sur elle pour notre théâtre !

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, Paris.

<sup>3</sup> Maurice Denis publiera ses nouvelles *Théories, 1890-1910. Du symbolisme et de Gauguin vers un nouvel ordre classique* à la Bibliothèque de l'Occident en 1913 et non à *La N.R.F.*, comme Jean Schlumberger et Gide l'auraient souhaité. Ce dernier écrira à la mi-novembre 1911 à son ami : « Avez-vous parlé à Maurice Denis de son volume, que je crois qu'avec un peu de douceur il ne serait pas malaisé de décrocher ? » (Voir leur *Correspondance*, p. 442).

<sup>4</sup> La danseuse Isadora Duncan (1878-1927) se produira au théâtre du Châtelet, comme le souligne *Le Ménestrel* : « Nous allons revoir miss Isadora Duncan au Châtelet. On annonce sept matinées données par la célèbre danseuse. A chacune d'elles, un orchestre considérable, composé de plus de cent exécutants des Concerts-Colonne, conduit par M. Gabriel Pierné, accompagnera et soulignera les danses si esthétiques d'Isadora Duncan. » Jacques Copeau a rencontré la danseuse pendant son séjour à Londres, voyage qui a débuté le 17 octobre 1911, afin de présenter *Les Frères Karamazov* au directeur du Théâtre de sa Majesté, Herbert Tree. (Voir *Le Ménestrel : journal de musique*, [en ligne], « Paris et départements », 1911/11/04 (A77, N44) - 1911/11/10, page consultée le 4 décembre 2017, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k56186468/f6.item>, p. 351 et Marc Sorlot, *Jacques Copeau : à la recherche du théâtre perdu*, Imago, 2011, p. 41).

Levé tard, bâclé mon courrier ; passé chez Rivière et me voici à la gare un peu en avance pour mon train. Ce soir je vais voir *David Copperfield* à l'Odéon.

*Écris-moi rue Pierre-Charron ; j'y compte habiter de demain soir à lundi.*

Ta lettre est si bonne, chaque matin et je serais si à point pour faire un bon mari. Magnifique même.

Ton Homme<sup>5</sup>.

465- SUZANNE A JEAN

[Vers le mercredi 10 novembre 1911]<sup>1</sup>

Bois-Salair

Mon amour si tendrement aimé malgré le ciel bleu je suis toute mélancolique. Je ne voudrais pas tes lettres autres et elles me rendent tristes. J'ai peur de cet hiver agité, de cette vie en dehors, j'ai peur que nous nous éloignons l'un de l'autre sans nous en rendre compte. Je crois pourtant que tu me reviendras toujours, mais je ne me sens plus ni assez jeune, ni plus assez enthousiaste pour ne pas craindre de souffrir.... Et je crains que lasse de trembler toujours je m'étudie à t'aimer moins passionnément et que toute ma soif de tendresse soit reportée sur mes enfants.

C'est injuste tout ce que je t'écris là, car tu es si délicieux avec moi : mais aussi ce ne serait pas l'un ou l'autre qui chercherait à s'éloigner, mais c'est la vie, les différences de caractère, de tempérament s'accroissant avec l'âge qui sournoisement quand on est las pourraient vous séparer !

L'article du *Temps*<sup>2</sup> est bien peu chaud et celui de *l'Echo de Paris*<sup>3</sup> encore moins. C'est encore celui de Blum<sup>4</sup> qui me paraît le plus exact.

Va, tu ne trouveras pas facilement des bras aussi enveloppants que les miens à certains jours.

Mais peut-être pour toi y a-t-il en réserve une grande passion qui te détachera de moi ?...

Ton S.

Quand tu viendras apporte-moi un petit étui rose qui se trouve oublié dans mon tiroir du cabinet de toilette « Pommade pour les lèvres Roger Gallet ». Mets-le dans une poche d'un de tes habits pour être plus sûr. Et n'oublie pas de rapporter la malle.

---

<sup>5</sup> Suzanne rejoindra Jean à Paris du 13 novembre 1911 au 19 novembre 1911.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après l'article de Léon Blum dans *Comoedia* sur *Le Pain*. Le mois (faux) et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> L'article se termine par cette conclusion : « Deux rôles seulement tiennent toute la pièce. Aussi sont-ils écrasants. M. Roger Karl (*Pierre Franc*) a de robustes épaules. Il a en Mme Rosny-Derys (*Jeanne Franc*) une digne compagne. La foule hurle et vocifère tout le long de la pièce ; elle est faite de figurants qui sont naturalistes à souhait. » (Voir *Le Temps*, [en ligne], 1911/11/09, (Numéro 18392), page consultée le 27 août 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2406655/f5.item.>)

<sup>3</sup> Il n'existe pas d'article dans *L'Écho de Paris* concernant la pièce de théâtre *Le Pain*.

<sup>4</sup> Voir la lettre précédente.

Bois-Salair

Encore une fois, l'Ouest-État m'a transportée saine et sauve et sans retard. Mais que ce trajet est long par un jour morne et par des jours où la nuit arrive à 4 h !

J'ai voyagé avec trois grenouilles de bénitier à vous dégoûter du catholicisme à jamais : ce que leurs langues marchaient et il n'était question que de messes, du Saint-Père, de petites histoires de sœurs etc., depuis le Mans jusqu'à la Chapelle. Avant le Mans il n'y en avait qu'une venue comme moi de Paris, lisant son bréviaire, égrenant son chapelet tout le long du chemin.

J'ai trouvé les petites en bon état, Sab[ine] malheureusement avec une crise d'urticaire à la figure.

J'ai reçu ce matin les 500 frs de Bethmann.

Cher amour, que j'ai été agitée pendant ces cinq jours près de toi : je me le reprochais à tout instant, mais je ne pouvais me résoudre à t'abandonner dans la crasse et le désordre.

Tu aimes que cela soit bien tenu et tu n'aimes pas que ta femme s'y noie, alors comment faire ??

Je ne pourrais supporter ce nouveau séjour ici si mon départ n'était pas fixé à lundi.

Je m'étends le long de toi.

Ton S.

Désirée dit que les rideaux de ton cab[inet] de trav[ail] sont dans la bonnetière de la salle à manger, mais j'en doute.

Ils ne sont en tous cas pas au sale.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée.

[Paris]<sup>1</sup>

Mon bon chéri

Je te donne le pucelage du nouveau bec de mon stylo ; il est encore un peu coriace mais avec de l'exercice il deviendra plus voluptueux.

Déjeuné chez M<sup>me</sup> Mayrisch avec M<sup>me</sup> Maus<sup>2</sup> et M. Martersteig le directeur des Théâtres de Leipzig<sup>3</sup>. C'est un brave vieil homme, intelligent et qu'il pourra n'être pas inutile d'avoir quelques jours dans sa manche.

M<sup>me</sup> Maus m'a parlé de toi. « Jamais je n'ai vu quelqu'un que j'aime autant regarder. Elle est d'une fraîcheur ! Elle semble avoir dix-huit ans. Ses traits sont si jolis. » J'ai dû piquer un touchant fard de satisfaction. Car les éloges de cette grosse-là sont tout à fait désintéressés. Et ma foi cette grosse-là était tout à fait appétissante dans de belles fourrures avec un petit bonnet rond en zibeline.

Hier soir lecture de *La Mort de S[parte]* à Maurice et à Riboud<sup>4</sup>. Il était tard quand nous avons fini aussi les ai-je laissé filer sans que nous ayons pu causer du tout. Moi j'ai eu excellente impression de mon troisième acte. Il va maintenant très bien. La première et la dernière scène, les deux que j'ai remaniées n'accrochent plus un seul instant et la dernière apporte un surcroît d'émotion. J'osais à peine espérer tant d'effet après des scènes déjà si tendues. Je crois que Riboud était bien pris. Je suis moins sûr de Maurice qui regardait à droite et à gauche. Mais tant pis pour lui.

Trouvé Bramson dans sa chambre d'hôtel, petit trou noir donnant sur une courette, bien misérable. Il tousse et a la fièvre. Je lui ai apporté un bel exemplaire de luxe de *L'Inquiète Paternité* qui lui a fait un plaisir démesuré. Je te quitte pour aller dîner à la villa. Croirais-tu que j'aie failli ne plus trouver de place pour la matinée de *Britannicus*<sup>5</sup>. Par bonheur un strapontin est rentré au dernier moment. J'avais bien flairé le conseil municipal, mais ce n'est que pour dimanche. Je pense partir dimanche matin<sup>6</sup>. Il était bien bon de t'avoir !

J.

<sup>1</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78 rue d'Assas, Paris.

<sup>2</sup> La traductrice Madeleine Thérèse Anne Élixa (1874-1944), veuve de Gustave Gevaert (1862-1903), épousera en secondes noces le critique d'art, écrivain cofondateur de *L'Art moderne* et ami de Théo Van Rysselberghe, Octave Maus (1856-1919). (Voir [http://data.bnf.fr/12866239/octave\\_maus/](http://data.bnf.fr/12866239/octave_maus/)).

<sup>3</sup> Le comédien, écrivain et directeur de théâtre allemand Max Martersteig (1853-1926) a comme ex-épouse, la comédienne Gertrud Eysoldt (1870-1955), qui est une amie d'Aline Mayrisch.

<sup>4</sup> Maurice Schlumberger et son ami lyonnais Camille Riboud (1886-1939). Ce dernier deviendra banquier puis président de la Société lyonnaise de dépôts de comptes courants et de crédits industriels. (Voir [http://data.bnf.fr/13172644/camille\\_riboud/](http://data.bnf.fr/13172644/camille_riboud/)).

<sup>5</sup> La pièce de théâtre *Britannicus* écrite par Racine sera représentée le jeudi 23 novembre 1911 au théâtre de L'Odéon : « Jeudi (mat.) : Britannicus ». (Voir *Le Temps* [en ligne], « Théâtres », 1911/11/20, n° 18403, page consultée le 19 décembre 2017, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k240676w/f6.item>).

<sup>6</sup> Jean est conseiller municipal de Saint-Ouen-le-Pin depuis le mois d'octobre 1909.



Bois-Salair

Mon amour, je suis bien ennuyée que tu ailles dimanche pour ce conseil : j'espérais tant que tu pourrais aller voir notre miochillon à Liancourt. Ce petit misérable ne m'a pas encore écrit et mon esprit bat la campagne surtout quand je constate ce temps abominable, humide, gris, froid, merveilleux pour les microbes.

Que j'aime notre cuisinière avec son fils « je suis si heureuse au milieu de lui ! »

Il faudra conserver cela pour les Théo.

J'aime aussi qu'on te fasse des petits compliments sur ta femme lorsqu'elle est absente. Tu t'en souviens alors avec des yeux plus bienveillants. Je ne suis pas jalouse de l'appétit causé par M<sup>me</sup> Maus.

À tout considérer je préférerais beaucoup pour toi celle-là à la Comtesse. Au moins ce serait franc, joyeux, de bon aloi, sans tirades lyriques, sans simulation de grande passion tragique qui te ferait croire que tu es un héros.

Je te regrette beaucoup ici, j'aurais voulu que tu sondes le peintre anglais ; très gentil et très, très possible pour Marthe mais cela ne marchera pas et je le regrette. *Très laid*, blond roux sans cils et pas le genre Don Juan pour lui plaire. Mais garçon de quarante ans, ayant beaucoup roulé, Irlandais, ayant fait sa médecine, ayant été en Allemagne, aux Indes, beaucoup lu et je crois avec intelligence parlant de Hardy avec admiration<sup>2</sup>, connaissant tout Bernard Shaw<sup>3</sup> etc., mais ne sachant pas se faire valoir et tout cela ne sort que par bribes surtout que ni mes parents, ni Lou<sup>4</sup>, ni Marthe ne savent le faire causer. Un peu amateur j'ai peur. Je n'ai pas vu sa peinture encore mais ai entendu la musique, des chœurs à quatre voix sur de vieilles ballades irlandaises, et dans lesquelles on sent qu'il a surtout admiré la vieille musique française.

Je ne sais pourquoi mais ai une vague idée qu'il doit *en* être ou comprendre *cela*, dans sa façon d'être avec les femmes et mille petits détails. Ce qui me plaît c'est qu'on sent surtout que c'est un garçon qui ne donne pas tout le premier jour, loin de là. Seulement je suis persuadée qu'il n'y a rien à faire.

Il a vingt mille de rentes et vend sa peinture. Protestant. Maman n'y est pas hostile : ce serait plutôt M[arthe] ! ... et lui, je n'en sais rien.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après la lettre précédente. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> L'écrivain anglais Thomas Hardy (1840-1928).

<sup>3</sup> L'auteur et critique dramatique Bernard Shaw (1856-1950).

<sup>4</sup> Graphie incertaine. Personne non identifiée.

Je me blottis dans tes chers bras.

Ton S.

Je pars pour Mayenne avec Monique : les autres sont à Hardanges.

469- JEAN A SUZANNE

[Jeudi 23 novembre 1911]<sup>1</sup>

[Paris]<sup>2</sup>

Amour chéri, je me sens à la fois courbatu et exalté à la suite de ma première leçon de boxe. J'ai le corps léger et la tête lourde. Je crois que je m'y remettrai très facilement grâce à la gymnastique suédoise qui m'a empêché de me trop rouiller.

La soirée d'hier n'a pas été très favorable à Ghéon<sup>3</sup>. Sauf aux moments lyriques, M<sup>me</sup> Mayrisch se montrait très résistante, et Martersteig acceptait mal ce mélange de réalisme et de poésie.

Rien à faire dans son théâtre pour cette pièce. Il dit qu'en Allemagne on en a joué plusieurs du même genre. La salle, assez hostile ne s'est réchauffée qu'à l'acte du fournil. Les recettes continuent à être médiocres, dans les mille francs. On craint que le *Palais de Han* ne passe dès le milieu de la semaine prochaine<sup>4</sup>.

Pas grand-chose à tirer de Martersteig. Il met son amour-propre à écorcher du français au lieu de me parler allemand tout simplement. Aussi la conversation ne peut-elle rien donner. À minuit nous avons été prendre un chocolat à la taverne de l'Olympia, sur hiut<sup>5</sup> de M<sup>me</sup> M[ayrisch]. Beaucoup de grues montrant leurs tétons et un allemand metteur en scène à Berlin qui nous est tombé dessus, fat, agressif parlant du succès de ses pièces et des millions dont dispose son théâtre. Là-dessus Martersteig a parlé de l'organisation du Nouveau théâtre de Leipzig, de ses systèmes électriques, de sa scène tournante, de sa salle en hémicycle... C'en était écœurant. Tout ce luxe pour ce néant qu'est leur art dramatique allemand. On enrage quand on pense à la pauvreté de nos moyens matériels en regard de ce déploiement de force imbécile.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après la parution de l'article de Louis Nazzi dans *Comoedia*.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, Paris.

<sup>3</sup> Sa tragédie « populaire », *le Pain*, continue à être programmée au Théâtre des Arts puisque les affiches de la semaine de la revue *Le Monde artiste : théâtre, musique, beaux-arts, littérature* annoncent respectivement le 18 novembre 1911, (A51, N46, p. 722) et le 25 novembre 1911, (A51, N47, p. 738) : « *Théâtre des Arts : le Pain*. » Inscription manuscrite au crayon de bois par Jean Schlumberger : « Le Pain ».

<sup>4</sup> *Le Chagrin dans le palais de Han* est un drame en cinq actes, d'après Ma-Tcheu-Yen, repris par Louis Laloy. Représentée pour la première fois au Théâtre des Arts le 9 juin 1911, elle tiendra de nouveau l'affiche le 8 décembre 1911 : « *Théâtre des Arts, 9 h. – Le Chagrin dans le palais de Han*. » La première lettre de la *Correspondance* entre Jacques Copeau et Louis Jouvet (1911-1949), nous apprend même que la pièce sera jouée le 7 décembre 1911 avec Louis Jouvet dans le rôle du ministre. (Voir *La Lanterne : journal politique quotidien* [en ligne], « Spectacles d'aujourd'hui », 1911/12/08, (N12647, A34), page consultée le 12 décembre 2017, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7514119k/f4.item>).

<sup>5</sup> Graphie incertaine.

Rien de bien nouveau pour le théâtre sinon que la Scala<sup>6</sup> est disponible (presque en face le Théâtre Antoine). Je ne sais comment est la salle. Copeau vient à Paris demain nous devons dans la soirée revoir avec lui la rédaction définitive de notre programme<sup>7</sup>. Je crois que M<sup>me</sup> Mayrisch marchera pour une petite somme.

Je dîne ce soir chez Maus pour le tâter, non pas lui qui est bien trop avare, mais ses connaissances.

Je t'envoie l'article de Nazzi sur *Nos Directions*<sup>8</sup>.

Mon pauvre chéri toujours tourmenté.

Je t'enferme dans mon cœur comme dans une armoire bien close.

Ton J.

470- JEAN A SUZANNE

[Samedi] 25 [novembre 1911]<sup>1</sup>

[Paris]<sup>2</sup>

Mon chéri

J'ai devant moi une de ces bêtes de journées où il me faudra courir sans arrêter. C'est la première des *Jardins de Murcie*<sup>3</sup>, le second spectacle inédit. J'y vais avec André qui est en train de relire les notes du prochain numéro.

Ensuite j'ai des épreuves à corriger puis vient Copeau qui dîne avec moi.

---

<sup>6</sup> La Scala-Paris, salle de spectacle située au 13, Boulevard de Strasbourg à Paris, se trouve en face du Comoedia et du Théâtre Antoine.

<sup>7</sup> Voir l'article de Jacques Copeau dans le n° 57 de *La N.R.F.*, 01/09/1913, intitulé « Un essai de rénovation dramatique : le Théâtre du Vieux-Colombier », pp. 337-353.

<sup>8</sup> L'article de Louis Nazzi revient sur le recueil d'articles d'Henri Ghéon *Nos Directions* sur un ton laudatif : « Voici un recueil d'essais, harmonieux dans sa diversité, d'une écriture précise et ferme et d'une pensée inquiète à la fois et sereine, éprise avant tout de beauté, et, comme elle se présente à nous, « sincère en face d'elle-même ». A toutes les pages, on y reconnaît l'empreinte d'une intelligence d'artiste, tout imprégnée de sensibilité et qui est en sympathie avec le monde des formes et des idées. [...] M. Henri Ghéon nous offre, aujourd'hui, groupés sous le titre : *Nos Directions les essais qu'il écrivit pour L'Ermitage et qu'il donne à La Grande Revue et à La Nouvelle Revue Française. Ceux qui les ont lus, dès leur parution, et à mesure que la pensée de l'artiste enfonçait ses racines et amplifiait son feuillage, ceux-là mêmes auront plaisir et profit à lire ces pages claires et nourries, ardentes et concertées.* » (Voir *Comoedia* [en ligne], « Le théâtre et les lettres », 1911/11/22, (A5, N1514), page consultée le 12 décembre 2017, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k76544352/f3.image>, p. 3).

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après la première représentation à L'Odéon de la pièce de théâtre écrite par José Feliu y Codina (1847-1897), *Aux jardins de Murcie*. Inscriptio manuscrite au crayon de bois de Jean Schlumberger : [11/12], année erronée.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, Paris.

<sup>3</sup> « *Samedi (matinée), abonnement, Aux Jardins de Murcie (1<sup>ère</sup> représ.)* » (Voir *Le Monde artiste : théâtre, musique, beaux-arts, littérature* [en ligne], « Les affiches de la semaine », 1911/11/25, (A51, N47), page consultée le 19 décembre 2017, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54557966/f6.item>, p. 738).

Très bonne conversation avec M<sup>me</sup> Mayrisch hier soir. Nous sommes rentrés à pied de chez les Maus jusqu'au Palais Royal. Elle s'est montrée très franche, très camarade, vraiment authentique. Je me sens pour elle beaucoup de sympathie. Tu sais que tu n'as pas à t'en affoler.

Riboud était venu prendre le thé auparavant. Il m'a touché par sa gentillesse. Très emballé sur *La Mort de Sparte* et furieux contre Maurice qu'il trouve beaucoup trop froid. « Et d'ailleurs d'une façon générale sur votre compte a-t-il ajouté. Nous l'avons attrapé Franck et moi. Jean n'est pas du tout ton frère ; mets-toi en tête que c'est un grand homme ! »

Je te redis ça à toi parce que le mouvement qui le lui faisait dire était gentil.

Très bien la cook. Elle nous a fait d'excellentes bouchées à la reine et un très bon fricot.

Voilà mon amour il faut que je file.

J.

C'est bien à six heures lundi ?

Comme on te recevra bien !

471- JEAN A SUZANNE

[Dimanche 26 novembre 1911]<sup>1</sup>

[Paris]<sup>2</sup>

Je ne pourrai pas t'écrire, mon amour en rentrant de Braffye car la lettre ne te parviendrait plus. Ceci est pour embrasser tes chers yeux et leur redonner ce brillant qui y met la tendresse.

Les *Jardins de Murcie* ont eu un gros succès. C'est une pièce espagnole assez bonne, ma foi, sans aucune nouveauté et qui n'a que faire dans des spectacles d'avant-garde. Je souhaite qu'Antoine la joue le soir. Ce sera un bon précédent. En tout cas le public ne se déshabituera pas de venir le samedi. C'est quelque chose. La presse sera sans doute excellente. Il n'est pas mauvais pour moi qu'on voie dans les représentations du samedi autre chose que des essais... Autre point important : la pièce est fort bien jouée et parfaitement mise au point.

Copeau a passé la soirée avec moi. Très affectueux. Nous avons fait beaucoup de projets pour la revue.

Je n'ai pas la patience d'écrire beaucoup. Tu penses bien que je serai avec toi dans notre petite maison.

Homme<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après la précédente. Lettre écrite au crayon de bois.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, Paris.

<sup>3</sup> Suzanne va rejoindre Jean à Paris le 27 novembre 1911 accompagnée de sa sœur Marthe et de son fils Marc afin qu'il se refasse une santé, elle repartira ensuite à la fin décembre 1911 à Biarritz, à l'Hôtel Pavillon Alphonse XIII, en laissant Monique et Sabine à leur père.

472- SUZANNE A JEAN

Mardi [26 décembre 1911]<sup>1</sup>

[Bordeaux, gare S<sup>1</sup> Jean]<sup>2</sup>

Mon amour, combien je déteste ce train qui m'éloigne à chaque kilom[ètre] un peu plus loin de toi.

Triste le paysage sous la pluie mais joli. Train un peu trop omnibus s'arrêtant dans des petits patelins sans importance.

Viens de finir *M[onsieur] des Lourdines* que j'ai aimé<sup>3</sup>.

Nous approchons de Bordeaux.

Je pense à toi avec tant de tendresse et ne puis comprendre les choses dures dites hier sauf à cause de cette porte refermée impitoyable qui me désespère en me remémorant tant de cris après toi.

Ton S.

473- JEAN A SUZANNE

[Mardi 26 décembre 1911]<sup>1</sup>

[Paris]<sup>2</sup>

Mon amour

J'ai passé ma matinée à rédiger un essai de réponse à l'article de Pierrefeu<sup>3</sup>. J'ignore encore si je le lui proposerai.

Je discuterai demain la chose avec Gide.

Puis j'ai déjeuné avec Monique. Puis j'ai fait un somme. Et maintenant je pars pour chez ma bonne Lucie Meyer à laquelle je vais dicter *Le Bien public*<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après le cachet postal. Carte pneumatique. Le mois et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Adresse du destinataire : Monsieur Jean Schlumberger. 78, rue d'Assas. Paris VI<sup>e</sup>.

<sup>3</sup> Alphonse de Châteaubriant (1877-1951) remportera le Prix Goncourt en 1911 avec son premier roman *Monsieur des Lourdines*.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après l'article de Pierrefeu dans *L'Opinion*. Le mois et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, Paris.

<sup>3</sup> « Dans *L'Opinion* du 23 décembre, Jean de Pierrefeu rend compte de *L'Inquiète Paternité de Schlumberger* sous le titre : « *L'Immoraliste et son disciple* ». Il y développe la thèse, promise à un bel avenir, selon laquelle Gide exercerait sur ses amis, ou plutôt ses affidés, une influence pernicieuse, voire satanique. En conséquence, il explique *L'Inquiète Paternité* comme une application de *L'Immoraliste*. Fier de sa découverte, Pierrefeu conclut : « *Le jour est venu. Grâce à M. Jean Schlumberger nous connaissons la doctrine secrète du maître*. » Cela explique pourquoi Jean tente de rédiger un essai de réponse, qu'il enverra d'ailleurs à Gide, puisqu'on peut lire dans sa lettre du 29 décembre 1911 : « *Je trouve votre réponse à Pierrefeu excellente – assez cinglante même et meilleure que je ne la pouvais souhaiter*. » Toutefois, Jean préférera ne rien envoyer. (Voir Frank Lestringant, *op. cit.*, p. 702 et la *Correspondance* entre Gide et Jean, p. 455).

<sup>4</sup> La « pochade » ou farce intitulée *Le Bien public* écrite par Jean Schlumberger pour le théâtre populaire sera dédiée à Tristan Bernard. (Voir Johanna Dorothea Hosbach, *op. cit.*, p. 77 et Jean Schlumberger, *Théâtre*, Gallimard, 1943, p. 277).

Je t'embrasse bien étroitement.

Homme.

474- JEAN A SUZANNE

[Mercredi] 27 déc[embre 1911]<sup>1</sup>

[78, rue d'Assas (VI<sup>e</sup>)]<sup>2</sup>

Ma femme chérie

J'en ai appris de bien drôles, hier chez M<sup>me</sup> de Noailles, sur Bernardin et Bauffremont<sup>3</sup>. Elle a eu maille à partir avec eux. Ils lui ont fait toutes les misères imaginables après la mort de Charles Demange<sup>4</sup>. Ils voulaient tuer tout le monde, Bucher, M. de Noailles, Hepp, Corpechot<sup>5</sup>, quant au prince il est le mari d'une danseuse ! Nous avons bien ri et j'ai été content de pouvoir prendre les devants afin qu'en cas d'attaques nous ayons pour nous un noyau de défenseurs tout avertis.

Je crois que je vais me décider à porter à *L'Opinion* un petit article que j'ai écrit hier sur la nécessité de poser des problèmes psychologiques nouveaux. Je viens de le lire à Rivière qui l'a trouvé très intéressant. Je le lirai encore à Gide et je tâcherai de le faire passer<sup>6</sup>.

Vu Tristan ce matin. Je lui ai remis *Le Bien public* qui vraiment me paraît très drôle. Le commencement est moins bon, mais les deux derniers tiers sont d'une fantaisie que je crois neuve.

Je l'ai trouvé en train de déménager ses livres dans une nouvelle bibliothèque. Chaque fois que j'avais dans le corridor j'entendais un cri sortir de sous une robe de chambre mauve et une perruque rousse ; c'était M<sup>me</sup> T[ristan] B[ernard]<sup>7</sup> qui s'enfuyait à ma vue. Mais la minute d'après elle était de nouveau là.

Par la même occasion j'ai été réclamer à Druet nos photos.

---

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Papier à en-tête.

<sup>3</sup> Le capitaine et historien Léon Bernardin (1878-1914) et le prince de Bauffremont.

<sup>4</sup> Les amis de l'écrivain Charles Demange (1884-1909) en veulent à Anna de Noailles car elle serait la cause de son suicide. En effet, le neveu de Maurice Barrès conservait pour la comtesse un amour unilatéral qui le poussera à se loger une balle de revolver dans la tête. Barrès venait de rompre avec Anna de Noailles lorsque celle-ci se rapprocha du neveu, ce qui a été considéré comme une volonté de vengeance. Dans sa biographie de l'abbé Mugnier, Ghislain de Diesbach relate les circonstances et les causes de ce déploiement de haine envers la comtesse : « *En cette année 1911, ils ont l'intention de publier un recueil d'hommages à Charles Demange, où le rôle néfaste de Mme de Noailles sera souligné. La famille Noailles, en particulier son mari, et la princesse de Chimay, sa sœur, lui ont conseillé de ne plus répondre aux lettres des amis de Charles Demange et de laisser l'affaire s'assoupir, mais devant la menace d'une publication imminente, Mme de Noailles veut se justifier. Elle a conservé les lettres de Charles Demange et menace à son tour de les publier afin de prouver qu'il n'y avait jamais eu entre eux autre chose qu'une simple amitié, comme avec tant d'autres jeunes gens, notamment ceux qui l'attaquaient ainsi. Elle rompt le silence qu'elle observait depuis longtemps à l'égard de Barrès pour lui annoncer sa résolution, puis, avec un certain courage, après avoir eu d'ailleurs, le 2 avril 1911, de longues explications avec les amis de Charles Demange, elle se rend le 9 chez la mère de celui-ci, assez décontenancée par cette visite et refusant de l'entendre. C'est alors qu'elle songe au rôle de médiateur que pourrait jouer l'abbé Mugnier.* » (Voir Ghislain de Diesbach, *L'abbé Mugnier : le confesseur du Tout-Paris*, Perrin, 2013).

<sup>5</sup> Le journaliste et écrivain Lucien Corpechot (1871-1944).

<sup>6</sup> Il n'y aucune autre mention concernant ce « petit article ».

<sup>7</sup> Suzanne Rebecca Bomsel (1869-1928) est mariée depuis le 3 novembre 1887 avec Paul dit Tristan Bernard.

*Le Messenger d'Alsace-L[orraine]* veut publier en tête de son numéro du 1<sup>er</sup> janvier, un article de Dumont-Wilden sur mes livres. Ils veulent un portrait à l'appui<sup>8</sup>.

---

<sup>8</sup> Louis Dumont-Wilden, « Un écrivain alsacien : M. Jean Schlumberger », *Le Messenger d'Alsace-Lorraine*, n° 377 (Tome VIII, n° 1), 9<sup>e</sup> année, 6 janvier 1912. Le portrait « à l'appui » dont parle Jean sera celui fait par Suzanne. Nous reproduisons intégralement l'article en question afin d'appréhender au mieux comment l'écrivain Jean Schlumberger était perçu en ce début d'année 1912 : « *L'Alsace a donné beaucoup d'écrivains à la littérature française et l'on a analysé trop souvent le service inestimable qu'ils rendirent à la culture française en filtrant, pour ainsi dire, à son usage, ce qui, dans la culture germanique, était assimilable, était utile à des Français, pour qu'il soit nécessaire d'y revenir ici. Mais depuis que le traité de Francfort a rendu impossibles le contact intime et les échanges amicaux entre les deux civilisations, les Alsaciens n'ont pas renoncé au rang éminent qu'ils avaient dans les lettres en France. Soit qu'ils persistent comme M. Henri Lichtenberger ou M. Henri Albert à faire connaître à la France ce qu'elle peut trouver d'utile dans la pensée allemande – un Nietzsche, par exemple – soit qu'ils apportent à la littérature d'imagination cette bonne humeur, cette ironie intimiste, ce bon sens savoureux que l'on a dit germanique, mais qui est proprement alsacien. Dans la dernière génération littéraire, les écrivains alsaciens de naissance ou d'origine sont aussi nombreux que dans les générations précédentes et leur talent est aussi purement, aussi nettement français que celui des écrivains venus de n'importe quelle autre province. N'est-ce pas le vieux goût français de la psychologie pour elle-même, par exemple, que l'on trouve dans l'œuvre fine et précieuse de M. Schlumberger, qui porte un nom cher à toute l'Alsace ? Peut-être trouverait-on dans l'attrait qu'il éprouve pour les raffinements de pensée et de sentiment une trace de ses origines protestantes et le souvenir de cette faculté de théologie de Strasbourg, où l'on subtilisa avec tant d'art et de hardiesse sur les questions de morale et de religion, mais cette passion d'explorer avec franchise et avec netteté les replis les plus secrets du cœur humain n'est-elle pas la vieille passion française entre toutes ? Les gens de lettres, du temps du Roman de la Rose, les gentils seigneurs et les aimables dames qui les lisaient l'éprouvaient déjà, comme l'auteur exquis de La Princesse de Clèves et la tradition est ininterrompue, en somme, de Guillaume de Loris à nos analystes contemporains. Dès ses débuts, qui remontent à quelques années déjà, M. Jean Schlumberger manifesta cette curiosité pour les psychologies raffinées et compliquées. Son premier roman Le Mur de verre, c'était l'histoire de deux âmes très fines qui cherchent à se comprendre, à se saisir, à se pénétrer au travers du mystérieux « mur de verre » qui sépare les personnalités ; livre tout d'analyse, plein de remarques très fines et comme orné de petits tableaux moraux d'une forme très travaillée et souvent parfaite. De tels romans ne s'écrivent pas à la grosse. M. Schlumberger, après avoir donné entre temps ses exquises Épigrammes romaines vient seulement, après sept années, de publier un roman nouveau. Il est vrai que la première partie de son livre L'Inquiète paternité, avait paru, dans les Cahiers de la Quinzaine, la seconde dans la Nouvelle revue française, et que chacune d'elles formait, en somme, un tout. Mais, à lire l'ensemble de ce singulier ouvrage, à goûter son unité de style, on se demande comment il a pu être fragmenté, et c'est précisément la merveille de l'art de M. Schlumberger que d'avoir pu nous faire accepter cette fragmentation. L'Inquiète paternité, c'est la douloureuse histoire d'une famille qui a été moralement détruite par les fautes de quelques-uns des siens. Ces fautes pèsent lourdement sur le héros du livre, Cyrille. Il a perdu la foi en soi-même, le ressort de toute dignité morale, et sa crainte constante est de voir renaître en son fils les instincts funestes qu'il a cru découvrir en lui-même. Aussi, s'enivre-t-il d'une joie singulière quand il apprend que l'enfant qu'il a cru son fils n'est pas son fils, mais celui d'un ami qu'il a toujours admiré, et qui est mort. Mais cette joie, personne ne la comprend ; ni sa femme, qui ne peut admettre le pardon paradoxal qu'il lui accorde, et qui voit dans sa conduite une sorte de vengeance raffinée, ni l'enfant, l'adolescent mis au courant par hasard de tout ce funeste passé. En vain, le pauvre homme s'efforce de reconquérir ce cœur juvénile auquel il s'est donné. Quand le jeune homme qui a enfin compris l'étrange conduite de Cyrille est reconquis, il est trop tard : il meurt d'un accident, et le mari et la femme, si longtemps séparés par un funeste malentendu, ne se retrouvent que pour se résigner en commun. Il fallait le goût exquis de Schlumberger pour éviter ce qu'un tel sujet a d'étrange et d'inquiétant, pour donner la vie à ces âmes exceptionnelles, mais il y est parvenu merveilleusement, grâce à la fois à la sincérité et à l'artifice d'un art fait d'autant de déduction que d'observation. Dépouillé de tout vain ornement, scrupuleusement réduit à l'essentiel, son roman garde une vivacité de ton, une vie intime, tout à fait surprenante. Pas de descriptions, à peine quelques indications de lieu ; ni dissertations, ni analyses, mais des dialogues extrêmement serrés, de petites phrases brèves, mais toutes décisives, et pleines de dessous riches de signification, des scènes vivement menées, presque des scènes de théâtre, et qui, dans tous les cas, décèlent les dons dramatiques les plus rares. Un tel livre en effet apparaît comme un acheminement nécessaire de l'auteur vers le théâtre, et aussi, c'est au théâtre que s'est consacré depuis M. Schlumberger. Mais, de même qu'il n'a donné de roman que sous une forme très nouvelle, de même il s'est refusé à enfermer son art et sa pensée dans les formes convenues du théâtre contemporain. Ce qu'il cherche, ce qu'il a peut-être bien trouvé, c'est un théâtre sans hors-d'œuvre et sans remplissage, un théâtre qui cherche son intérêt dans les problèmes d'une psychologie où les passions éternelles prendraient la forme de nos inquiétudes modernes. Ce théâtre ne trouve pas aisément où se faire jouer, mais à un créateur de neuf, tout vient à point s'il sait attendre, et il y a dans l'œuvre, dramatique encore non jouée de M. Schlumberger une formule pleine d'avenir. M. Schlumberger d'autre part fait partie du comité de direction de La Nouvelle Revue Française, une des plus vivantes assurément parmi toutes nos revues littéraires, une des revues qui se sont efforcées avec le plus de clairvoyance de coordonner, dans un sens*

Voilà qui est très opportun.

Les petites sont bien gentilles. Après déjeuner, elles passent une heure dans mon cabinet. Tout m'a l'air d'aplomb dans la maison.

Ta phrase sur la porte refermée m'a fait venir les larmes aux yeux.

Ma pauvre petite femme, aucun tourment que je t'ai causé ne sera perdu. Ce sont autant de nouveaux liens qui me tiennent.

J.



Portrait de Jean Schlumberger, réalisé par Suzanne Schlumberger avant 1911<sup>9</sup>.

---

*français, les efforts si longtemps incohérents d'une littérature qui cherchait à se renouveler. Il y joue le rôle le plus actif, et l'on peut dès à présent voir en lui une des physionomies les plus intéressantes et les plus originales d'une génération qui joint au goût de la nouveauté, le respect de la tradition. Un Alsacien sait toujours ce qu'il doit au XVII<sup>e</sup> qui a commencé à le dégermaniser. »*

<sup>9</sup> Il s'agit du portrait dont parle Jean dans la lettre ci-dessus, illustrant l'article de Louis Dumont-Wilden « Un écrivain alsacien : M. Jean Schlumberger », paru dans *Le Messager d'Alsace-Lorraine*, le 6 janvier 1912.



[Biarritz]

Mon amour aimé, depuis que je suis ici je déplore que notre petit bonhomme soit allé à Cannes au lieu d'ici. Quel autre air ! Le vent est fort, les lames se brisent sur les rochers et avec cela le fond de l'air, oui parfaitement, le fond de l'air est doux comme une caresse et c'est plein d'endroits tout près de la mer où l'[on] est complètement à l'abri du vent. Après quatre mois d'ici il aurait été trempé. Nous l'avons été ce matin et pas au figuré par une grosse lame au bout d'une digue !

Le petit est déjà plus rose et a mangé ses deux déjeuners avec une faim d'ogre. Seulement il est dans une veine mélancolique : j'ai peur qu'il ne souffre plus que nous ne le croyons de cet éloignement perpétuel de la maison. Il ne s'en plaint pas ou du moins que par des petites choses à côté et par un petit air trop sérieux et un peu ennuyé. J'ai dû même le secouer ce matin à cause de cela.

Je suis furieuse contre Zuber : on refuse ici à l'établissement de donner des bains salés un peu fort sans ordonnance d'un médecin. Je vais donc être obligée d'en consulter un ici à cause de cela : je vais prendre celui qu'Antoinette<sup>2</sup> a ici car pour économiser 10 ou 20 francs ce serait vraiment dommage de ne pas faire la cure complète.

L'hôtel est très bien, nourriture parfaite pour enfants, et il est tout à fait à l'abri du vent.

Il n'y a malheureusement pas de soleil et jusqu'ici pour mon goût personnel je préfère Saint-Jean-de-Luz qui est moins ville mais moins abrité aussi je crois.

Je t'embrasse si tendrement.

Ton S.

Veux-tu dire à Ellen de te faire un paquet des grosses bottines de chasse de Marco : il doit en avoir deux paires une avec le bout rapporté, c'est celle-là que nous voudrions. Il faudrait faire un paquet séparé pour chaque pied et l'envoyer par la poste à moins de nous l'envoyer en colis postal avec le golf sur table que Marthe et Marco désireraient beaucoup.

Tu enverrais Désirée porter le paquet.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Le lieu et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Personne non identifiée.

[Hôtel Pavillon Alphonse XIII]<sup>2</sup>

Mon amour, je commence à trouver de la plus grosse bouffonnerie tous les détails qu'on apprend sur le lieutenant et le prince<sup>3</sup>. Je ne puis penser à ces deux grotesques personnages sans me dilater d'hilarité !

Le temps continue à être doux, doux : la mer est forte mais chose curieuse sans l'ombre de vent aujourd'hui.

Marco sur le lit de Marthe fait un puzzle. Il a pris son premier bain ce matin de quatre degrés de sel : son sixième et septième seront de dix degrés. Après cela le docteur le reverra et lui fera une nouvelle ordonnance. Je suis tombée sur un gentil docteur l'air sérieux et consciencieux et qui dit que les dix-huit bains que Marco prendra seront une très bonne cure surtout en cette saison où la cure marine est plus active qu'au printemps.

Il lui recommande naturellement d'être beaucoup sur la plage. Cette affaire de docteur nous coûtera encore 40 frs et chaque bain coûte 2 frs 25 en seconde classe !

Je te reviendrai samedi par un train qui arrive vers 7 h du soir à Paris et qui part d'ici ô horreur à 6 h 33 du matin !

Le petit semble déjà plus gai. Il chantait ce matin en s'habillant mais fait un peu l'enfant gâté.

Quelle bonne chose, excellente, que cet article dans *Le Messager d'Alsace-Lorraine*, que je suis contente.

Je t'aime tant, mon amour.

Ton S.

Il fait si doux que nous vivons les fenêtres grandes ouvertes dès 7 h du matin !

Il y a aujourd'hui un pâlisime soleil.

Embrasse très fort les petites pour moi.

Ton S.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après la proposition d'article sur Jean Schlumberger par *Le Messager d'Alsace-Lorraine*. Le mois et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger. Inscription manuscrite : « dater avec article LDW », en référence à l'article de Louis Dumont-Wilden. Adresse du destinataire : Monsieur Jean Schlumberger. 78, rue d'Assas. Paris. France.

<sup>2</sup> Papier à en-tête.

<sup>3</sup> Nous avons vu précédemment que le lieutenant Léon Bernardin et le prince de Bauffremont s'étaient querellés avec la comtesse de Noailles en 1909, à propos du décès de Charles Demange.

[Biarritz]

Mon amour, après une étude approfondie et désolée de l'indicateur je ne vois de possible que le train partant de Biarritz à 5 h 49 soir et arrivant le lendemain matin à 7 h 58 à Paris. Je dormirai en train et il a l'immense avantage de me faire rester presque une journée de plus avec Marco sans vous en beaucoup faire pâtir.

Demain nous allons à Fontarabie<sup>2</sup> : je ne puis résister à refaire cette course et voir cette ville que tu as vue et que Sabine m'a empêchée de visiter avec vous.

Je m'y prépare comme à un pèlerinage et je suis émue de revivre des impressions d'il y a sept ans !

Je t'aime tant mon amour.

Ton S.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée.

<sup>2</sup> Voir l'annexe A.

478- JEAN A SUZANNE

[Jeudi 28 décembre 1911]<sup>1</sup>

[Paris]<sup>2</sup>

Mon amour

Je ne fais que toucher barre rue d'Assas. Je vais porter au *Messenger* ma photo et ensuite j'irai voir Desjardins. Le dîner d'hier soir n'a pas eu lieu, tout le monde étant absent.

Je reviens de Montreuil. Théo est étonnant. Il remue, parle fort, travaille. Il a déjà repris mille cinq cent grammes. L'air qu'on lui a injecté la dernière fois semble avoir opéré un nouveau refoulement du poumon. Il a repris toute son ardeur.

Tu penses si nos récits les ont intéressés.

À part ça, rien de nouveau. La revue sera prête à temps. Je commence à ruminer ma chronique théâtrale qui n'a pas le droit d'être médiocre<sup>3</sup>.

J'ai ouvert par mégarde cette lettre d'Agnès Copeau.

Tu es ma paix et mon sûr refuge. Si tu savais quelle force je trouve en toi et comme je suis prêt à tenir tête à tout l'univers.

Homme.

479- SUZANNE A JEAN

Vendredi [29 décembre 1911]<sup>1</sup>

[Biarritz]<sup>2</sup>

Cher amour, la journée s'annonce radieuse pour notre course à Fontarabie. Nous partons à 11 h moins un quart, déjeunerons à Hendaye et reviendrons pour le dîner. Marco chante à tue-tête : il est sur son lit ayant pris ce matin son bain salé à 8 h. Il aura eu deux heures pour se reposer après et je crois vraiment qu'étant en bon état cette petite course ne peut que lui faire du bien. L'air est d'une pureté admirable et *sans poussière*. L'air est aussi enveloppant ici qu'il est hostile en cette saison à Cannes. Je suis émue à l'idée de revoir Hendaye etc., et ma pensée ne te quittera pas.

Ton S<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après les inscriptions manuscrites de Jean Schlumberger : « dater avec article ».

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, Paris.

<sup>3</sup> Pour le n° 37 de *La N.R.F.*, du 1<sup>er</sup> janvier 1912, Jean composera trois notes dans sa chronique théâtrale : « *La Brebis perdue*, par Gabriel Trarieux (Comédie Française) », pp. 99-101, « *Les Sauterelles*, par Émile Fabre (Vaudeville), pp. 101-103, et « *Aux jardins de Murcie*, par José Felin y Codina (Odéon) », pp. 106-107.

<sup>1</sup> Lettre non datée et reclassée d'après le cachet postal et d'après les inscriptions manuscrites de Jean Schlumberger : « 29/12 », année erronée.

<sup>2</sup> Adresse du destinataire : Monsieur Jean Schlumberger. 78, rue d'Assas. Paris.

<sup>3</sup> Le couple se retrouvera à Paris jusqu'en avril 1912.

## SANS DATE 1911

480- SUZANNE A JEAN

Bois-Salair<sup>1</sup>

Je me f... de la peinture, mon amour, et de tout le reste. Voici ce qui me paraîtrait sage : que j'arrive lundi ou mardi : que notre cuisinière puisse venir mardi ou mercredi matin : je l'installe, je lui fais nettoyer une partie de la maison (ton cabinet de travail, de toilette chambre etc.) je la mets au courant ; et je repars le samedi ou lundi suivant pour revenir avec Désirée le lundi d'ensuite pour de bon. Et les petites rentreraient le 2. Mais pour rien au monde ne veux-je demeurer rue P[ierre]-C[harron]<sup>2</sup>.

Tu peux te figurer qu'avant d'arriver à cette solution, j'ai commencé par être complètement démontée. Toute la nuit en rêve tu m'avais fait pleurer : réveillée, puis rendormie, au moment où Désirée frappait à ma porte, je rêvais qu'on venait m'annoncer qu'il t'était arrivé un accident.

Tout le jour hier, j'ai languie après toi et j'avais formé le si beau projet d'aller lundi te chercher en surprise à la Chapelle !

Seulement, chéri, je ne me sens pas le droit de me plaindre quand je pense à Agnès Copeau et les nouveaux sacrifices que cette entreprise théâtrale va lui coûter. Je ne peux penser à cette pauvre petite femme avec sang-froid et chaque fois qu'il est question de son mari, je revois le visage si doux, si lumineux, mais si triste et fatigué qu'elle avait à Pontigny. Et quant à Madeleine Gide !!!

Avec l'exemple de ces deux femmes là, j'arriverai peut-être à ne pas trop te faire sentir le poids d'une femme et de trois enfants.

J'ai pressenti un peu Maman pour mon départ : elle a poussé des cris à l'idée que tu ne reviendrais pas et me charge de te dire que tu es insupportable.

Si je ne repartais pour B[ois]-S[alair] que le lundi 20 (à cause de Marco que j'irais voir le dim[anche]) il serait peut-être mieux que je ne me mette en route que mardi quoique je ne tienne plus bien en place ici maintenant que je sais que tu ne reviendras plus.

Je t'aime encore plus que tout au monde.

Ton S.

---

<sup>1</sup> L'année 1911 a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Chez ses beaux-parents.

481- JEAN A SUZANNE

Une ligne seulement car je me méfie de l'œil de mon voisin, qui par pure distraction pourrait se promener sur mon papier. Encore une fois, voilà que je t'abandonne et qu'en brave petite femme tu ne marottes pas !

Mon amour, je t'embrasse comme ce matin.

J.

## 1912

482- JEAN A SUZANNE

[Dimanche] 31 mars 1912

[78 rue d'Assas (VI<sup>e</sup>)]<sup>1</sup>

Je viens de déblayer une pile de prospectus et de vieilles lettres, je vais pouvoir me mettre à ma correspondance ; mais d'abord il faut que je te dise que tu es mon amour béni.

En fiacre, Schmid m'a dit : « Je la trouve de plus en plus épatante, votre femme. Je regrette de ne l'avoir pas si bien compris il y a quelques années. Ces quelques jours de solitude ont été exquis. »

Et moi, comme tu penses bien, j'ai entamé le petit cantique dont je ne sais pas me défendre en pareille occasion.

Voyage occupé par la lecture de la nouvelle version de *Vin de Champagne*<sup>2</sup>.

C'est vraiment excellent. Rien de sensationnel dans le courrier que j'ai trouvé ici.

Je pense avec tendresse aux petits fricotages auxquels tu te livres. Ne manque pas de faire beaucoup de dessins des enfants et des pochades avec la petite boîte.

Ci-joint, la lettre de Maurice que j'avais reçue à mon dernier séjour ici, ainsi qu'une de Théo.

Sens-toi bien chaudement aimée.

J.

---

<sup>1</sup> Papier à en-tête. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Pierre Hamp, *La Peine des hommes : Marée fraîche, Vin de champagne*, Éditions de La Nouvelle Revue Française, Paris, 1913.

[78 rue d'Assas (VI<sup>e</sup>)]<sup>1</sup>

Mon tendre amour, je viens de faire avec Schmid une série de courses à travers Paris : architecte du théâtre, Salomon<sup>2</sup>, Kessler. C'est joie que de se démener, maintenant qu'on sait qu'on ne nous soufflera plus l'affaire. Nous avons une fois de plus visité la salle hier au soir, et vraiment on peut en faire quelque chose<sup>3</sup>.

Ai-je besoin de te dire qu'Antoine n'est toujours pas rentré<sup>4</sup>, ou plutôt qu'il ne rentre que ce soir. Convelaire<sup>5</sup> m'a affirmé l'authenticité de cette absence. Il ne faut pas espérer le voir avant vendredi.

Nous avons encore fait ménage à trois cette nuit, mais c'est la dernière. Copeau repart ce soir et Schmid aura déménagé quand tu rentreras. J'ai lu le quatrième acte à Copeau. Il est content. Il a soulevé quelques objections, mais qui ne portent pas. Souligner autant que possible le mouvement général de l'acte, c'est tout ce que j'en conserve. Dès que j'aurai une heure devant moi, je mettrai au net ces quelques pages et vogue la galère.

Dis à mes trois petits qu'ils sont des amours de prendre soin de leur maman et de ne pas la faire enrager. Je les embrasse bien tendrement.

Je vais tâcher de commander le liège cet après-midi pour que les travaux ne se trouvent pas arrêtés.

La pièce de Bernstein<sup>6</sup> est très supérieure à tout ce que cet homme a jamais écrit. Il présente vraiment un caractère neuf ; les moyens de présentation ne sont pas assez renouvelés, mais c'est quand même tout autre chose que ce qu'on avait vu jusqu'ici.

Je vais recevoir tout à l'heure le jeune Kohler<sup>7</sup> qui m'amène un de ses amis qui doit écrire un article sur Gide et que je dois tuyauter.

Je t'attends toujours samedi à 4 h<sup>8</sup>.

<sup>1</sup> Papier à en-tête. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Charles Salomon (1862-1936), docteur en droit et traducteur de Tolstoï, est un ami de Jacques Copeau.

<sup>3</sup> Le jeudi 4 avril 1912, aura lieu au Théâtre du Vaudeville à Paris la répétition générale ainsi que la première représentation d'*On naît esclave*, la comédie en trois actes de Jean Schlumberger et de Tristan Bernard.

<sup>4</sup> Souvenons-nous, les répétitions de *La Mort de Sparte* devaient commencer le 25 février 1912. Elles seront repoussées au 25 mars, puis vers fin avril. Finalement, la pièce ne sera jouée qu'en 1921 au Théâtre du Vieux-Colombier.

<sup>5</sup> « M. Convelaire [...] [est] le fidèle régisseur général d'Antoine. » (Voir *L'Intransigeant*, [en ligne], 1914/06/17, n° 12390e2, page consultée le 27 juin 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k787129p/f3.item>, p. 3).

<sup>6</sup> « *Le nouvel ouvrage dramatique de M. Henry Bernstein* », *L'Assaut*, a été représenté pour la première fois au Théâtre Gymnase, le 2 février 1912. (Voir *Comoedia*, [en ligne], 1912/02/03, (A6, N1587), page consultée le 8 décembre 2017, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7647537w/f1.image>, p. 1).

<sup>7</sup> Il pourrait s'agir d'Eugène Kohler (1887-1969), professeur à la Faculté des lettres de Strasbourg.

<sup>8</sup> La famille se retrouvera à partir du samedi 6 avril 1912 à Braffy afin de passer ensemble les vacances de Pâques. Jean repartira vers la mi-avril sur Paris et Suzanne restera avec les enfants à Braffy.



On te fera une belle fête, mon tendre amour bien aimé. Tu verras.

Ton J.

484- SUZANNE A JEAN

[Lundi 15 avril 1912]<sup>1</sup>

[Brafy]

Mon amour aimé, j'attendais ta lettre ce matin avec une impatience que tu t'imagines facilement. Elle m'a été douce et claire comme tes chers yeux, quand une pensée clandestine ne vient pas les faire briller d'un éclat tout particulier....

Voici. Non, ne compte pas sur moi mardi : je considèrerais comme une lâcheté de courir te retrouver : j'ai absolument besoin d'être un peu tranquille, de me reprendre, de me prouver à moi-même et à toi que je ne suis pas complètement une chiffre.

D'ailleurs depuis que tu es parti je suis un peu moins nerveuse : il me serait encore absolument impossible de peindre mais je commence à m'occuper à de petites choses : chercher des pommes de pin avec les enfants, prendre part à leur concours de mots, replanter la bordure de pensées blanches. J'ai de la répugnance à remplir mes journées : monotones, elles me semblent passer plus rapidement et m'amener à samedi plus vite. Par contre je pousse mes bonnes à tout nettoyer, encaustiquer, faire briller pour que la maison soit propre à notre retour : avant le départ nous passerons la salle à manger au rouge. Je me fais des scrupules de vouloir faire passer si vite ces journées qui sont des journées de vacances et de bon temps pour nos petits.

Chéri, j'ai peur de m'être trop laissée aller avec toi : je suis quelquefois si irritée, si agacée que tu n'aies pas l'air de te douter à quel point je suis tourmentée, impressionnable, instinctive, troublée, compréhensive jusqu'à l'écœurement même quelquefois. Et alors après, me sentant mieux comprise et t'ayant convaincu que je n'étais pas un simple enregistreur de tes paroles, pouvoir nous promener comme l'autre soir en silence, émus et joyeux et si près l'un de l'autre.

J'ai abandonné mon lit pour le tien : le mien est trop grand quand je suis seule et qu'il fait froid : le tien m'enveloppe avec plus de tendresse : mais quelle drôle de forme à ton matelas.

Il t'arrive toujours une quantité de coupures que je te garde : je t'en envoie pourtant une tout de suite : elle me parut émaner d'un admirateur inconnu prodigieux d'intelligence quant à ce qu'il dit de toi ! Je m'en réjouissais toute la soirée, toute la nuit et au réveil, quand tout à coup : « Mais c'est [Camille] Riboud, que je suis bête ! » évidemment... cet admirateur lyonnais inconnu c'eût été trop

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée.

extraordinaire : mais pourtant le reste de l'article n'est pas épatant, ou alors Riboud l'aurait fabriqué d'après les comptes-rendus des journaux ?

Je t'envoie épreuves de l'*Illustration*. Pardonne cette pauvre lettre : je ne voudrais qu'appuyer ma tête contre toi, sentir tes bras autour de moi, et tes mains me caressant les cheveux.

Ton S.

485- SUZANNE A JEAN

Mardi [16 avril 1912]<sup>1</sup>

[Brafy]

Mon homme aimé,

Que je te voudrais aujourd'hui ici : il fait merveilleux : un temps de bord de mer ou plutôt un de ces temps qu'on doit avoir en pleine mer certains beaux jours : un vent léger, et caressant.

Ce serait pitié de faire rentrer les enfants avant samedi. D'ailleurs aujourd'hui les événements m'eussent empêchée de voyager : c'est bien la première fois depuis de longs mois que cela se passe dans la solitude, l'obscurité, et les cendres comme il convient.

Les quatre petits lapins vivent toujours et progressent terriblement. Les autres doivent être morts car rien n'a été dérangé au terrier. Tout pousse à vue d'œil, la haie sera verte à mon départ. J'ai refait la bordure de pensées blanches hier : nettoyé la bordure de fraisiers et soigné mes pêchers qui ont terriblement la cloque. Les buis poussent avec une rapidité folle.

Je ne sais plus que souhaiter pour l'Odéon.

D'ailleurs je ne sais plus rien, ma tête est parfaitement vide.

Je ne sens plus rien qu'un immense désir d'être dans tes bras.

Merci pour le *Paris-journal* et l'article d'Eron-Charles<sup>2</sup>.

Il n'y a pas de numéro de *La Revue hebdomadaire* ici.

Je t'aime d'une tendresse si chaude.

Ton S.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Inscription manuscrite au crayon de bois par Jean Schlumberger : « (11/4 ?) [Avril] 1911 ».

<sup>2</sup> Graphie incertaine.

[Brafy]

Mon amour,

Pas de lettre de toi ce matin, j'attends avec impatience le second courrier. Il fait encore plus beau qu'hier. Avons très bien vu l'éclipse : tout est devenu sinistre. À travers des verres fumés nous avons pu commencer à la suivre dès 11 h 20. Vers midi on n'y voyait presque plus c'est ainsi qu'elle a été pour nous en son plein<sup>2</sup>.

Hier pendant une heure et demie Caroline<sup>3</sup> a déversé son cœur. J'ai dû prendre la défense de Mère, de ses œuvres, réconforter Caroline en lui assurant que j'étais certaine que tes parents avaient une réelle affection et une grande confiance en Georges et elle. Ils ont été froissés par un de ces tas de petits manques d'égard etc. Caroline a dû reconnaître que dans les grandes occasions, Mère s'était montrée pleine de cœur à son égard, était auprès d'elle à la naissance de ses cinq enfants. Ces pauvres gens ! On voit que si on avait fait pour eux le quart de ce que mes parents ont fait pour leurs gens ou la moitié de ce que nous avons fait pour les nôtres ils lècheraient la poussière de nos pieds en adoration.

J'ai taillé un peu les buis ce matin, fini les fraisiers.

Toute ma vie n'étant qu'en toi, il ne reste pas grand-chose de ta pauvre petite femme ici.

Ton S.

78 rue d'Assas (VI<sup>e</sup>)<sup>2</sup>

Longue journée d'abrutissement passée à corriger les épreuves d'*On naît esclave*. J'avais été pour cela le matin chez Tristan Bernard. Mais il y a eu tant d'interruptions qu'aucun travail n'était possible. On n'imagine pas quel capharnaüm est cette maison. Tout le monde bavarde, circule, fait du potin. Seule la brave Meyer travaille. À chaque nouvel arrivant T[ristan] B[ernard] montre ses livres romantiques. Ce matin il y avait en plus l'éclipse...

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après l'éclipse solaire du 17 avril 1912 et l'inscription manuscrite au crayon de bois par Jean Schlumberger : « [17/4] 1912 ».

<sup>2</sup> Suzanne a ajouté un dessin représentant l'éclipse.

<sup>3</sup> Caroline et Georges semblent être un couple de domestiques.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après l'éclipse solaire. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Papier à en-tête.

J'avais envoyé promener la famille qui remplaçait le dîner du soir par un déjeuner à Saint-Germain d'où l'on devait voir l'éclipse totale. Je me suis contenté de la regarder du Boulevard Malesherbes d'où elle devait être beaucoup plus curieuse.

Tu n'imagines pas ce qu'est devenu *On naît esclave* ! De tous les côtés les acteurs rajoutent des répliques. Le balai mécanique sert à de nouvelles farces. Les scènes deviennent informes. Le public glousse d'aise aux clowneries, mais les parties comiques n'existent plus. Tout le commencement du trois s'enlève à la vapeur et n'a plus aucun sens. C'est bien heureux que la pièce quitte l'affiche<sup>3</sup>. On avait coupé la scène de Burette<sup>4</sup>. L'acte allégé en était meilleur mais il perdait de sa signification. C'est çà et là qu'il aurait fallu couper une phrase.

Dans les épreuves que j'ai corrigées seul j'ai fait quelques petites amputations, mais c'est bien peu de chose. Enfin, qu'il n'en soit plus question. Faisons autre chose et de qualité meilleure.

Ce soir je vais me coucher en sortant de table et tâcher de dormir douze heures pour éviter tes injures.

Amour très cher, que tes lettres sont charmantes, et écrites à merveille comme dirait M<sup>me</sup> de Sévigné, et si vivantes et fraîches.

Je tâcherai de voir Antoine demain. Y parviendrai-je ?

Oui vraiment je n'en croyais pas ta lettre au sujet du camélia rouge. Voilà du moins une bonne chose de liquidée avant ton retour.

Moi je pars pour dîner avec Bramson voilà encore une chose qui sera liquidée.

Homme.

---

<sup>3</sup> À partir du 22 avril 1912, *On naît esclave* sera remplacé par *Éducation de prince* de Maurice Donnay. Ce changement de programme est lié à l'insuccès de la pièce de Pierre Berton, *Mioche*, jouée avant *On naît esclave*. Dans sa lettre du 10 avril 1912 à Gide, Jean exprime sa déception : « À la vérité nous avons eu beaucoup de malchance ; le spectacle était mal composé et nous héritons chaque soir de M. Berton un public exaspéré et fatigué qui écoute fort mal une pièce aussi unie que la nôtre. J'ajoute qu'elle est trop longue : le premier acte porte en plein, le second ennuie pendant les deux tiers et le troisième marche à peu près. [...] J'espérais que devant l'accueil que le public a fait à Mioche on remplacerait aussitôt l'affiche par une pièce du répertoire, en attendant qu'on monte deux actes qui nous tiendraient compagnie. Il ne semble pas que ce doive être le cas. On nous traînera quinze jours dans des conditions déplorables. » (Voir *Le Temps* [en ligne], « Théâtres », 1912/04/22, n° 18556, page consultée le 11 décembre 2017, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2408317/f5.item>., et leur *Correspondance*, p. 485).

<sup>4</sup> Le comédien de théâtre et de cinéma Edmond Duquesne (1849-1918) joue le rôle de Burette.

488- SUZANNE A JEAN

Jeudi [18 avril 1912]<sup>1</sup>

[Brafy]

Que tu me désoles et combien peu de choses suffit à te satisfaire, mon amour. Depuis ton départ je m'applique à t'écrire les lettres les plus quelconques, les plus froides pour que tu ne sois pas troublé par ma grande soif de toi et tu declares que mes lettres sont « charmantes et si vivantes et fraîches ». Je crois que c'est là une petite phrase pour m'encourager, écrite sur le coin d'une table d'un Duval avec aucun souvenir d'aucune de mes lettres.

Merci des journaux : voilà mon intérêt passionné pour les récits de naufrage réveillé : quelle horreur<sup>2</sup> !!

Ici je continue la toilette des buis et ne décolère pas contre moi-même qui ne sais plus jouir toi absent de ce beau temps et de ces derniers jours de campagne. J'attends samedi avec une impatience que rien ne peut calmer et voilà quinze jours que j'aurai ainsi gâtés par ma propre faute.

Ton S.

Nous continuons nos tournois de mots finissant en *a* ou en *ou* ou en *i* etc., avec les enfants et je joue avec grand plaisir au volant. Voilà l'état où je dégringole sans toi<sup>3</sup> !!!

489- SUZANNE A JEAN

Vendredi [19 avril 1912]<sup>1</sup>

[Brafy]<sup>2</sup>

Eh, non, mon pauvre amour, je n'ai pu prendre aucun plaisir à notre petite maison. Ah, si seulement tu avais été là, si nous avions pu passer seulement deux jours seuls ici. Je me suis retenue tous ces jours de te crier de revenir ne serait-ce que vingt-quatre heures, car je savais que tu le ferais si c'était possible. Les journées et les soirées me paraissent de plus en plus interminables : demain soir me semble ne devoir jamais arriver et encore je sais que je ne t'aurai pas encore repris demain soir c'est plus long que cela d'habitude. À mesure que les jours passent tes lettres sont moins pleines,

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après le cachet postal et l'inscription manuscrite au crayon de bois par Jean Schlumberger : « [18/4] 1912.

<sup>2</sup> C'est dans la nuit du 14 au 15 avril 1912 que le *Titanic* a sombré : « *Le naufrage du Titanic constitue bien la plus effroyable catastrophe maritime que l'on ait eu à enregistrer jusqu'à présent. [...] Il y avait à bord du Titanic, 325 passagers de première classe, 275 passagers de deuxième classe et environ 1.200 passagers de troisième classe. Son équipage comprenait 800 à 900 hommes. [...] Tout espoir a été abandonné de retrouver vivants d'autres passagers ou marins du Titanic que ceux que transportait le Carpathia.* » (Voir *La Lanterne : journal politique quotidien*, [en ligne], 1912/04/18, n° 12779, page consultée le 11 décembre 2017, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7515169s/fl.item>. p. 1).

<sup>3</sup> Inscription manuscrite de Suzanne au dos de l'enveloppe : « *Me renvoyer S.V.P. recette huile de ciste. Aurai peut-être encore le temps de m'en occuper si facteur vient à temps samedi.* »

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après le cachet postal.

<sup>2</sup> Adresse du destinataire : Monsieur Jean Schlumberger. 78, rue d'Assas, Paris, 6<sup>e</sup>.

m'apportent de moins en moins ce dont j'aurais tant besoin. Je deviens de plus en plus nerveuse : il m'a fallu garder la lampe allumée toute la nuit. Je n'ai courage à rien et le peu que je fais c'est uniquement pour tuer le temps. Et j'enrage d'être ainsi : ah si seulement tu avais pu revenir : j'aurais eu alors tant de joie à tout. Je me sens misérable, misérable et j'ai tant besoin de tes bras autour de moi. Et il me faut tant de labeur pour obtenir de toi un de ces regards dont je suis si gourmande. Et il me semble tellement que le jour où je serai trop fatiguée pour veiller sur notre tendresse elle se disloquera tout doucement. Il a suffi que je t'envoie des lettres toutes retenues pour que les tiennes ne répondent plus.

Ton pauvre petit famichon.

S.

Cela m'est égal de te désoler à présent : car tu recevras ceci quelques heures avant notre arrivée<sup>3</sup>.

Je rouvre ma lettre : je viens de recevoir ton télégramme. Quelle folle je suis : mon cœur battait fort, fort en l'ouvrant. J'espérais contre toute attente y lire : j'arrive ce soir partons seulement dimanche ou lundi !

Et même pas un petit mot où je te sente tout entier, ce qui d'ailleurs je le sais est impossible par télégramme.

Je viens de trouver la recette<sup>4</sup> demandée dans une pile rangée par mégarde ailleurs.

490- JEAN A SUZANNE

[Après le vendredi 30 août 1912]<sup>1</sup>

[Paris]<sup>2</sup>

Mon chéri

Je suis parvenu à voir d'un coup presque tous les amis, car Gide était à Paris et je l'ai vu chez Ruyters. Il part... mais ne sait pas encore pour où... Il s'est fait donner une lettre de change circulaire bonne pour l'Italie aussi bien que pour l'Asie mineure. Il paraît que l'Orient-Express marche de nouveau mais je me figure bien qu'au premier accroc c'est pour l'Italie qu'il partira<sup>3</sup>.

---

<sup>3</sup> Suzanne et les enfants repartent à Paris. Le couple partira pour Tanger le 3 juin 1912 et reviendra sur Paris début juillet 1912. Suzanne partira pour Bois-Salair à la fin septembre 1912. (Voir la *Correspondance* entre André Gide et Jean Schlumberger, p. 488).

<sup>4</sup> Voir la lettre précédente.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après la décade de Pontigny qui s'est déroulée du 21 au 30 août 1912 sur le thème du roman.

<sup>2</sup> Jean est de passage à Paris mais retournera rapidement à Bois-Salair. (Voir la *Correspondance* entre André Gide et Jean Schlumberger, p. 494).

<sup>3</sup> Gide serait probablement à Florence « *dans une grotte des Apennins* ». (Voir Auguste Anglès, T. II., *op. cit.*, p. 381).

Tu n'imagines pas la comédie chez les Manau. Au bout d'un quart d'heure, irruption chez moi de Herminie :

« Ah monsieur, qu'ils disent, qu'est-ce qu'on lui a fait. Ma bonne Herminie, qu'est-ce qu'on lui a donné à manger ? Non mais tâtez ses jambes ! Monsieur, ils sont assis devant elle et ne font que la regarder. Ma pauvre Herminie, dit M<sup>me</sup> Manau, quelle mine elle a ! Et elle raconte, et elle raconte. C'est trop, ah monsieur, oui c'est une autre Jeannette etc. »

Ce matin irruption du père Manau avec Jeannette<sup>4</sup>.

« Voici une jeune demoiselle qui a été bien malheureuse et qui vient vous remercier avant de partir pour la campagne. Elle vient d'écrire à ses petites amies. Cela va faire leurs délices... »

Après tout, je ne sais pas pourquoi je t'écris ces sottises, ni sur un si sale papier.

J'attends la communication avec Jacques Rivière auquel il faut que je téléphone.

Je ne sais pas encore quel train je vais prendre. Ça dépendra de ce qu'il y aura à faire au théâtre où je n'ai pas encore été.

Ah non, je ne vais pas m'éterniser ici.

J.

491- JEAN A SUZANNE

[Jeudi 26 septembre 1912]<sup>1</sup>

[Paris]<sup>2</sup>

Me voici presque arrivé, mon amour. Le voyage était bien commencé, vis-à-vis d'un Marconist<sup>3</sup> anglais, né à Constantinople et qui se dirigeait sur Saint-Nazaire. Mais depuis la Chapelle c'est du dernier morne, et *Adam Bede*<sup>4</sup> n'est pas fait pour me réveiller. Quelle masse, quelle magnifique et presque intolérable absence de hâte ! L'impartialité est en effet supérieure et ne manque pas de puissance, mais quelle bavarde !

Et pendant tout mon voyage je n'ai pas lu deux cents cinquante pages. Il y en a huit cents.

Dis à nos filles que je les renie et que puisqu'elles ne se sont pas levées pour me dire adieu, j'en prendrai deux autres de rechange.

Ahabtike<sup>5</sup>.

JS.

---

<sup>4</sup> Il ne nous a pas été possible d'identifier ces personnes.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après le cachet postal.

<sup>2</sup> Adresse du destinataire : Madame Jean Schlumberger. Bois-Salair. Par Mayenne. (Mayenne).

<sup>3</sup> Lecture incertaine.

<sup>4</sup> *Adam Bede* est le premier roman de George Eliot (1819-1880) écrit en 1859.

<sup>5</sup> Voir la première lettre du 19 janvier 1906 écrite par Jean. Il écrit « Ahabtike » lorsqu'il est à la douane.

Bois-Salair

Mon amour aimé

L'enterrement de Bréhin<sup>1</sup> ce matin sans l'indéfinie messe dans une église glaciale, eût été une cérémonie bien touchante. La bière recouverte d'un simple drap blanc, une couronne et une croix de fleurs naturelles posées dessus a été portée jusqu'à l'église d'abord puis jusqu'au cimetière par une escouade de huit gaillards en blouse, voisins ou amis de bonne volonté, qui se relayaient quatre par quatre toutes les huit ou dix minutes, le cercueil posant directement sur leur épaule. Alice et moi avons suivi à pied suivant notre intention, le cortège grossissant de carrefour en carrefour : tous gens authentiquement émus et silencieux. À une ferme une vieille servante ou peut-être la fermière elle-même en costume de travail s'est mise à genoux sur le bord de la route au passage du corps.

L'aîné des petits Bréhin sanglotait à faire pitié comme un vrai pauvre petit gosse.

En somme partis d'ici à 8 h moins 20 nous étions de retour à onze heures un quart. Le père Desvaux<sup>2</sup> était charmant en redingote et chapeau noir à grands bords, l'air d'un vieux gentleman. Il continue à se nourrir avec délices des écureuils que lui tuent les garçons, tantôt en fricassée, en gibelotte, en ragoût.

L'ennui c'est que j'ai pris mal à la tête et que voilà une journée de peinture sur laquelle je comptais, perdue. Et j'étais si en train, excitée même hier soir, décidée à reprendre mon paysage de chênes en plus grand sur toile et ayant travaillé comme une négresse hier et pleine d'espoir, de désir de travailler du paysage et de découvrir pourquoi je n'y arrive pas.

Il faisait magnifique sur la route de Saint-Georges et malgré le vent aigre les porteurs marchaient d'un si bon pas qu'il n'y avait pas moyen de prendre froid et c'est tout juste si on pouvait les suivre.

Je t'embrasse et t'aime si tendrement.

Ton S.

---

<sup>1</sup> Personne non identifiée.

<sup>2</sup> L'abbé Desvaux, « curé de Damigny (Orne), [est aussi le] secrétaire de la Société historique et archéologique de l'Orne [...] ». (Voir le *Bulletin religieux de l'Archidiocèse de Rouen*, [en ligne], 1908/07/18, (A7, N29), page consultée le 28 août 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k63324423/f8.image>, p. 782).



Je tiens à avoir une tombe la plus simple possible, cachée par des plantes, lierre et rosiers et le moins de mon nom possible dessus<sup>3</sup>. Ces grands monuments ne sont qu'une gêne pour les vivants, une violence à leur souvenir : du moins qu'on puisse redevenir anonyme après sa mort.

Arrange-toi pour que personne de la famille sache que je serai à Paris du lundi au jeudi.

493- JEAN A SUZANNE

Paris, le [vendredi] 27 sept[embre] 1912]

Paris<sup>1</sup>

Me voici bien à court de choses intéressantes à te raconter, mon amour, car je t'écris avant de sortir ne sachant quand je pourrai le faire plus tard. J'ai trouvé tout dans un retard effrayant. Gallimard s'est attardé en Allemagne et Tronche<sup>2</sup> n'est pas encore là. C'est incompréhensible. Le déménagement n'est pas encore commencé. Comment on va se débrouiller je n'en sais rien. De l'extérieur la boutique est attrayante, d'un vert gazon des plus appétissants.

J'irai dire adieu à Maurice cet après-midi il part pour le Havre à quatre heures avec Papa qui revient d'Alsace. Maman, en tournée féminine<sup>3</sup>, les rejoindra. Nous avons essayé, hier soir, d'entendre *Manon*<sup>4</sup>. Je pensais trouver une musique pas méchante mais assez agréable. C'est presque impossible à écouter tant c'est factice et sans signification.

---

<sup>3</sup> Suzanne décèdera le 7 septembre 1924 des suites d'un cancer du sein contre lequel elle se battra près de sept ans. Jean Schlumberger décrira dans *In Memoriam* la longue agonie de sa femme et terminera son ouvrage par cette conclusion lapidaire : « Pour tous ceux qui sont réunis, c'est devant ce coffre de chêne et devant ces couronnes que commence le deuil. Ils s'étonnent de nous voir les yeux brillants. Elle ne souffre plus ! Comprenez qu'elle ne souffre plus ! Route vers le cimetière du village. Landes de la Mayenne, lisière des bois, fermes derrière les haies, soleil de septembre ! Regarde l'éclatante et douce lumière que tu chérissais. Regarde par nos yeux, qui sont ouverts ! » (Voir Jean Schlumberger, *In Memoriam*, Éditions Gallimard, Paris, p. 82).

<sup>1</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 1, rue Saint-Benoît, Paris, 6<sup>e</sup>. Plusieurs déménagements se sont succédés depuis l'association de la revue à l'éditeur Marcel Rivière débutée en octobre 1910. Cette alliance « [...] permet d'instaurer une gestion plus professionnelle et de fonder une maison d'édition ». Cela a comme conséquence quelques changements d'adresse : « Désormais la couverture de la NRF porte l'adresse des Éditions Rivière (31, rue Jacob). La rédaction de la revue dispose d'un local non loin de là pour recevoir ses collaborateurs (rue Bonaparte). En mars 1912, l'équipe emménage dans un bureau avoisinant celui de Rivière (1, rue Saint-Benoît). » (Voir Maaike Koffeman, *Entre classicisme et modernité : La Nouvelle Revue Française dans le champ littéraire de la belle époque*, Rodopi, 2003, p. 49).

<sup>2</sup> À peine deux ans après leur collaboration, *La N.R.F.* quitte Marcel Rivière et s'installe dans les locaux du 35-37, rue Madame, à Paris. Le groupe venait d'apprendre que Marcel Rivière souhaitait également fonder une maison d'édition pour une autre revue, *L'Indépendance*. Gustave Tronche (1884-1974), le « beau-frère d'André Lhote », va devenir le directeur commercial des éditions lors de ce déménagement rue Madame. (Voir Alban Cerisier, *Une histoire de « La NRF »*, *op. cit.*, p. 177).

<sup>3</sup> Anne Gruner Schlumberger décrit sa grand-mère, présidente de l'UFSF depuis 1909, Marguerite de Witt-Schlumberger : « Elle guerroyait contre la pornographie, « qui salit l'âme de nos enfants » ; contre la prostitution, « qui désagrège la famille », contre l'alcoolisme, « qui tue la race » ; contre les blandices de la ville, « qui dépeuplent nos campagnes » ; contre la dénatalité, « qui tue froidement la France » ; etc., etc. » (Voir Anne Gruner Schlumberger, *La Boîte magique ou les Sources du pétrole*, Arthème Fayard, 1977).

<sup>4</sup> L'« Opéra-Comique » donnera à « 8 heures. – *Manon, opéra-comique en cinq actes et six tableaux (d'après l'abbé Prévost), par H. Meilhac et Philippe Gille, musique de Massenet.* » (Voir *Comoedia* [en ligne], « Les Théâtres », 1912/09/26, (A6, N1822), page consultée le 11 décembre 2017, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7652606d/f6.item>).

Au bout de deux actes nous n'en pouvions plus. Et moi qui pensais que cette musique me stimulerait pour me jeter dans mon troisième acte !

Décidément cette action est réservée à la musique de cirque. Morale : nous irons au cirque, mon chéri, tant que nous le pourrons.

Je vais déjeuner avec Marcel, dîner avec Gallimard. Si je le puis j'irai nager. Demain j'aurai la femme de ménage pour nettoyer un peu, afin que tu n'arrives pas trop dégoûtée.

Ce brave Hawkins est passé hier pour emmener Marco au théâtre. Je n'étais pas à la maison mais j'ai trouvé sa carte.

Maurice m'a dit que Marco ne l'avait jamais remercié pour ses timbres. Honte à ce paresseux qui ne recevra plus rien.

On lit Galsworthy parmi les amis de Maurice. *The man of property* avait donné l'idée de lire *The Patrician*<sup>5</sup> au sujet duquel nous n'avons pas eu de peine à nous mettre d'accord.

Ce beau soleil me remplit de plaisir beaucoup moins parce qu'il me réchauffe que parce qu'il te rend joyeuse et te supplie de noter les belles couleurs qu'il compose pour toi.

On croirait que c'est ta mère qui a écrit cette belle phrase.

Ton Homme.

494- SUZANNE A JEAN

Samedi [28 septembre 1912]<sup>1</sup>

Bois-Salair

Mon homme aimé, je tourne comme un ours en cage ce matin dans ma chambre : il a plu ce matin et il fait sombre et repleut de temps à autre depuis le déjeuner.

Heureusement j'ai eu ta bonne lettre ce matin pour me reconforter.... et me désoler un peu aussi car quand pourras-tu revenir à cause de ce maudit magasin. C'est effrayant ce que les gens inexacts font perdre de temps à ceux qui ne le sont pas.

S'il doit faire mauvais je serai presque contente de la diversion de ce séjour à Paris.

Je suis encore bien vaseuse aujourd'hui me ressentant vaguement de la migraine d'hier que le brusque changement de temps avait sûrement amenée.

Je ne sais si je ne m'abuse mais il me semble que Marco est mieux ces derniers temps, le teint clair, les yeux plus vifs, les joues plus roses et plus grasses. Je lui donne son dernier bain salé ce soir.

---

<sup>5</sup> Le romancier John Galsworthy (1867-1933) qui composera en 1911 *The Patrician*, s'intéresse à la « peinture de la haute société anglaise de l'époque, passionnément attachée à la propriété », selon les propos de Louis Bonnerot. (Voir Louis Bonnerot, « Galsworthy John (1867-1933) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 12 décembre 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/john-galsworthy/>).

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Inscription manuscrite au crayon de bois par Jean Schlumberger : [juil] 12.

Tu as joliment bien fait de prendre la femme de ménage pour nettoyer : je la crois une très brave femme et travaillant vite.

Nous occuperons nous de nos appareils électriques ?

Nous serons je pense rue d'Assas vers 6 h moins un quart avec Marco.

Je t'aime malgré les ténèbres environnantes.

Ton S<sup>2</sup>.

495- SUZANNE A JEAN

Vendredi [25 octobre 1912]<sup>1</sup>

[Bois-Salair]

Mon amour

Je suis seule doublement depuis ce matin : Alice vient de partir appelée auprès d'Hervé qui a la scarlatine. Jusqu'à nouvel ordre ses enfants restent ici.

J'ai fort mal dormi cette nuit étant dans une grande exaspération contre la nurse sans faits nouveaux d'ailleurs, agitée par le départ d'A[lice], et j'ai rêvé que depuis treize ans tu me trompais avec une personne qui tenait le milieu entre M<sup>me</sup> Mayrisch et Alice, très sympathique d'ailleurs. Elle m'apprenait que cela datait même de deux [ans] avant notre mariage, je pleurais beaucoup, abondamment, elle aussi, sachant toutes deux que cet état de choses continuerait inévitablement et moi éprouvant un sentiment de haine mélangé d'une grande sympathie, émotion et d'une grande désespérance. Voilà les rêves qu'on fait en l'absence de son homme.

Violette (le portrait) est dans une telle période de poisse que j'y peux à peine travailler : la couleur ne prend plus mais je crois que j'en sortirai à peu près sans que cela soit le chef-d'œuvre encore ni même la meilleure de mes études.

Je vais tout à l'heure à Mayenne chez Jenny [Clénet] prendre le thé : elle sera bien déçue de me voir arriver sans Alice et je ramènerai Marthe.

Pour Marco : il faut t'enquérir de son Lipiodol<sup>2</sup>.

Friction Térébenthine.

M. Hawkins.

Si la cuisine est plus propre (discrètement).

---

<sup>2</sup> Après un séjour à Paris, la famille s'établira à Bois-Salair puis Jean repartira à Paris vers le 25 octobre 1912.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après celle du 26 octobre 1912 écrite par Jean. Inscription manuscrite au crayon de bois par Jean Schlumberger : (20 ? /10) 12.

<sup>2</sup> Le lipiodol est une « *huile iodée a usage thérapeutique* ». (Voir Bonnemain Bruno, Guerbet Michel. « Histoire du Lipiodol (1901-1994) ou Comment un médicament peut évoluer avec son temps ». In *Revue d'histoire de la pharmacie*, 83<sup>e</sup> année, n° 305, 1995. pp. 159-170. Page consultée le 12 décembre 2017, DOI : [10.3406/pharm.1995.4238](https://doi.org/10.3406/pharm.1995.4238) [www.persee.fr/doc/pharm\\_0035-2349\\_1995\\_num\\_83\\_305\\_4238](http://www.persee.fr/doc/pharm_0035-2349_1995_num_83_305_4238)

Voir si ses dents sont bien brossées.

Demander où en sont ses verrues.

S'il s'entend toujours avec Ruspoli et Pierre Sicard et dans quelle maison est ce dernier.

Ce qu'il a fait des 20 frs du tennis.

Comment va son piano etc., mais pour tout le reste tu verras les profs. N'oublie pas la question du trimestre en Angleterre.

J'ai tant travaillé à la tapisserie depuis hier que les quatre *knuckles*<sup>3</sup> de la main droite sont en sang, éraflés par le dur canevas. Et Père qui m'accusait jadis d'avoir de petites mains parce que je ne faisais rien avec !

Je me roule dans tes bras et cela me remet un peu de baume au cœur.

Ton S.

496- JEAN A SUZANNE

[Samedi] 26 oct[obre 19]12

[Paris]

Tu me désoles, mon pauvre amour ; quand tu ne sais plus de quoi t'inquiéter dans la réalité, tu trouves moyen de faire d'affreux rêves dont tu restes impressionnée toute la journée suivante. Au moins cette fois as-tu eu le bon goût de me prêter une amie « entre Alice et M<sup>me</sup> Mayrisch » et non quelque abominable créature comme c'est ton habitude.

La répétition générale de Duhamel a eu lieu hier<sup>1</sup>. Salle comble. Antoine avait fait beaucoup de réclame, annoncé qu'il avait découvert un nouveau de Curel, tout cela très imprudemment. Le public a écouté avec une remarquable patience, mais avec ennui. Le premier acte qui était amusant à la lecture et même assez émouvant a complètement fichu le camp. On n'en a plus perçu que les grosses ficelles. Quant aux parties poétiques, ou à celles de nébuleuse psychologie, elles sont restées dans un morne accablant. C'est l'histoire d'un fils de grand homme écrasé par la gloire de son père et qui découvre avec ivresse qu'il est en réalité le fils d'un homme médiocre. J[ean]-Richard Bloch<sup>2</sup> est venu me trouver les bras au ciel : « Mais c'est un coup de massue pour Duhamel ; il n'a fait que renverser *L'Inquiète Paternité* ». C'est un peu ce qu'on disait de tous les côtés. En réalité Duhamel n'avait certainement pas fait ce rapprochement, ni moi-même.

---

<sup>3</sup> Articulations.

<sup>1</sup> La pièce en trois actes de Georges Duhamel, *Dans l'ombre des statues*, sera jouée pour la première fois le samedi 26 octobre 1912 au Théâtre national de l'Odéon. (Voir *Le Monde artiste : théâtre, musique, beaux-arts, littérature* [en ligne], « La semaine théâtrale », 1912/11/02, (A52, N44), page consultée le 12 décembre 2017, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5456813k/f9.image>).

<sup>2</sup> Jean-Richard Bloch s'était occupé de la mise en scène de *L'Inquiète Paternité* lors de sa représentation au théâtre de l'Odéon.

Évidemment la pièce ne tiendra pas. Espérons qu'Antoine ne va pas s'en mettre en rogne. Je ne l'ai pas encore vu. Chose consternante, Van Doren part en tournée pour tout le mois de novembre ! Si je passe maintenant qui va-t-on me coller ?

Déjeuné avec André que j'ai cueilli à son train et qui m'a raconté son voyage en Italie<sup>3</sup>. Dîner chez Ruyters avec le même André et Copeau. Un malheureux Ruyters écrasé de travail. Il paraît que les actions d'aluminium qu'il m'a fait prendre ont déjà monté de 500 frs à 700. C'est joli. Je le retrouverai lundi et c'est mardi que j'irai au Limon pour lire ma pièce à Copeau. Je cherche un titre. Peut-être, dit Copeau, y aurait-il moyen de faire passer cette pièce tout de suite au Théâtre des Arts où ils n'ont rien<sup>4</sup>. Ce serait bien de frapper un second coup aussitôt après *La Mort de Sparte*. Je tâcherai de voir Antoine aujourd'hui.

Tout le monde demande de tes nouvelles et te comble d'amitiés.

Homme.

497- SUZANNE A JEAN

Samedi [26 octobre 1912]<sup>1</sup>

[Bois-Salair]

Mon amour, il pleut : je continue à être de mauvaise humeur et je me suis tant fait de bile ce matin à propos des petites que je me suis positivement donnée mal à la tête et que j'ai dû prendre de l'aspirine qui ne m'a pas tout enlevé.

Je crois que nous allons être obligés de nous séparer de cette nurse et cela pour plus que l'agacement et l'exaspération dans laquelle elle me met : mais à cause de son entêtement stupide et de la mauvaise influence morale qu'elle aurait sur les petites : Monique devient rechigneuse et tout son côté charmant d'élan affectueux est en train de disparaître. Hier soir à l'arrivée de Marguerite les quatre petits Hoffet attendaient au haut de l'escalier en robe de chambre pour l'accueillir et l'embrasser : quand je suis montée un quart d'heure après, nos deux petites dans leur chambre

---

<sup>3</sup> Dans sa lettre du 22 octobre 1912, Gide s'impatiente de retrouver Jean pour lui parler de son voyage d'un mois en Italie : « *Donc, moi aussi, j'arriverai à Paris vendredi, et vous retrouverai soit dans l'après-midi de ce jour à l'Odéon (si rép. gén. de Duhamel), soit samedi matin à La N.R.F., soit à 10h ½ (déjeunerions-nous ensemble peut-être ?). Mille choses à vous dire, comme vous pouvez penser !* » (Voir leur *Correspondance*, pp. 494-495).

<sup>4</sup> Toujours dans la même lettre, Gide s'exclame : « *Grande joie de savoir votre travail bouclé* ». Jean vient de terminer ce qui aura pour titre final la pièce de théâtre *Les Fils Louverné*. L'auteur reconnaît que sa source d'inspiration pour cette œuvre réside dans ses propres rapports fraternels : « *Le sujet venait pourtant bien de mon propre fonds ; il tenait par maintes fibres à des choses qui m'avaient toujours préoccupé, à certains contrastes de mon caractère avec celui de mon frère Conrad. Mais j'ignorais encore qu'une des faiblesses les plus ordinaires du théâtre consiste à mettre l'art scénique au service de la psychologie et non la psychologie au service de l'art. J'avais d'abord appelé ma pièce « Celui qui domine sur son cœur », et c'était bien le titre qui convenait ; mais Copeau lui trouvait une odeur de mauvaise littérature et finit par me faire accepter celui qu'il suggérait.* » (*Éveils*, pp. 243-244).

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Inscription manuscrite au crayon de bois par Jean Schlumberger : [7/9] oct 12.

mangeaient leur dîner comme deux vieilles *spinster*<sup>2</sup> égoïstes. Je dis à la nurse que dès que le dîner sera fini elles aillent tout de suite dire bonsoir à Marguerite : une demi-heure après, elles n'y étaient pas encore allées : et c'est si peu gentil surtout que Monique aimait beaucoup Marguerite. Et cela dans une masse de petites choses. Que diable ! Que ces petites se portent un peu moins bien mais qu'elles aient plus de vie, de générosité et qu'elles pensent moins à leur estomac, leur froid. Je parie tout ce que tu voudras que si elles, nos petites ne vont pas se promener c'est bien parce que leur nurse ne veut pas marcher et aussi ne veut pas avoir de bottines à nettoyer. Elle est douillette, paresseuse, bête et égoïste. Je ne sais ce que nous ferons mais vraiment elle me rend la vie amère et surtout parce que je découvre le mal qu'elle pourrait faire insidieusement aux enfants et de plus elle n'est pas franche. Je la renverrai bien volontiers à ses clergymen !

Ne te fais pas de soucis, toi, de cela. Je m'en tirerai bien encore une fois. Mais je pleure mon Ellen vingt fois par jour et je le savais bien.

Je te raconterai les histoires d'Alsace à ton retour. On ne comprend pas l'air calme de tante<sup>3</sup> soupçonnant sa vie. H. aurait été en somme un détraqué, pas de mœurs, mais à force de brasser des affaires.

Je t'envoie ci-inclus une liste de livres du collègue Sévigné. Vois-donc si dans le pupitre de Monique il n'y en a pas quelques-uns. Car l'histoire me semble par ex[emple] la même que l'an dernier. Commande le reste. Très à la hâte.

Je t'embrasse à la hâte.

Ton S qui t'aime.

Embrasse très, très fort Marco pour moi.

Ton S.

498- JEAN A SUZANNE

[Dimanche] 27 oct[obre 19]12

78, rue d'Assas (VI<sup>e</sup>)<sup>1</sup>

Mon chéri, je viens de passer toute l'après-midi à Liancourt je ne prends que le train de cinq heures. J'ai vu longuement Montassut<sup>2</sup> et Hawkins. Il y a du grabuge dans l'école par suite de

---

<sup>2</sup> Vieilles filles.

<sup>3</sup> Graphie incertaine.

<sup>1</sup> Papier à en-tête.

<sup>2</sup> « À l'École de l'Île de France, tous vivent ensemble ce qui permet à celui qui aurait quelque difficulté de compréhension d'être vite repris en main et à son rythme. Nouveauté aussi, les élèves logent, mangent et dorment dans des « maisons » avec un professeur et une « mère » qui n'est pas forcément professeur : la maison de M. Montassut et de Mademoiselle Henry. » (Voir l'article *L'École de l'Île de France. Au château de Liancourt*, op. cit., p. 5).

divergences de vues entre Scott<sup>3</sup> et Hawkins. H[awkins] a failli se retirer. Il a refusé en tout cas de continuer à diriger les études pour ne rester que chef de maison et ne plus s'occuper que du chant et des jeux. Je crois que le différend réside surtout en ceci que H[awkins] estime déplacée la stricte discipline des classes une fois que les enfants sont dans leur maison c'est-à-dire comme en famille. Là il ne veut plus de punitions mais des rapports tout affectueux. Scott reproche à ce système de ne pas assez endurcir les enfants et il agit de toutes ses forces en sens contraire.

H[awkins] m'a confié que dans les autres maisons tout était chambardé et qu'il avait eu b[eaucou]p de peine à garder les élèves de cinquième qu'il avait avec lui. Mais il en a fait une question de cabinet. Scott et lui ont mis la même somme d'argent dans l'école, mais H[awkins] s'est laissé jouer comme un grand enfant qu'il était en laissant stipuler qu'en cas de discorde, l'école reviendrait à S[cott] comme au promoteur de l'idée. Il n'a jamais songé à faire abolir cette clause et maintenant il est pincé.

M[ontassut] m'a paru terriblement pion. J'ai retrouvé le ton doctoral et tatillon du proviseur de Condorcet. Mais son intervention en études pourrait n'être pas inutile pour la discipline de Marco. Je vois qu'on le considère comme l'enfant gâté de l'école qui a su conquérir tout le monde et auquel on passe toutes ses fantaisies. Ses voyages de dentiste sont devenus « ses voyages à Paris » et il éblouit ses camarades des récits de ce qu'il a vu. C'est surtout pour cela qu'on veut y mettre le holà. Enfin on réduira ces courses le plus possible. Il paraît que Choquet<sup>4</sup> veut lui mettre un nouvel appareil en bas – ce que j'ignorais.

Colloque également avec Nicolet<sup>5</sup>, plus gras et plus sale que jamais. Il m'a tenu une éternité sur la pelouse à m'expliquer sa conception du baptême, ânonnant comme s'il était en chaire et se dandinant d'une jambe sur l'autre. Mais je faisais lentement demi-tour sous prétexte de suivre le match et dans l'espoir de me décoller ; mais il tournait autour de moi, de sorte que j'ai dû filer pour de bon.

Marco en très bon état. Bonne mine. Pas un appétit dévorant, mais il avait eu le matin, disait-il, des coliques. Son meilleur ami est Ruspoli avec lequel il a inventé de pêcher dans l'étang. Sicard est en baisse ; Boxhorn<sup>6</sup> aussi. Cette instabilité sentimentale est un peu fâcheuse. À mon égard il a été d'une tendresse assez vive.

---

<sup>3</sup> « Messieurs Scott et Hawkins venus d'Angleterre en passant par les Roches assuraient les méthodes d'éducation anglo-saxonnes. »

<sup>4</sup> Le D<sup>r</sup> Choquet est dentiste depuis 1894. (Voir *Guide Rosenwald*, [en ligne], 1912 (A26), page consultée le 28 juin 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9814466d/f230.item>, p. 206).

<sup>5</sup> Monsieur G. Nicolet est le « pasteur de l'Eglise réformée évangélique de Montrouge, chargé du culte protestant à l'école ». (Voir l'article *L'École de l'Île de France. Au château de Liancourt*, op. cit., p. 30).

<sup>6</sup> Lecture incertaine.

J'ai parlé de Biarritz et de l'Angleterre. Hawkins très coulant ; proposant qu'on l'emmène deux mois en hiver. Le pion beaucoup plus ergotant, niais pour la forme.

Passé hier une bonne partie de l'après-midi et de la soirée à travailler rue Madame. Il y a b[eaucou]p à faire. Tu n'imagines pas l'incurie que [Marcel] Rivière apportait à nos affaires et Tronche a besoin qu'on l'aide. Je doute que je puisse rentrer avant jeudi. Je comptais dîner chez les Conrad mais ils ne sont pas rentrés<sup>7</sup>.

499- SUZANNE A JEAN

Dimanche [27 octobre 1912]<sup>1</sup>

[Bois-Salair]

Mon amour aimé, j'attends avec impatience des nouvelles de tes pièces !

J'avoue que je suis un peu noire... il faut, tu sais que je le sois, pour quelque chose... quant à l'Odéon surtout depuis que je sais que Van Doren ne sera même pas là en novembre.

Il fait beau aujourd'hui !... On a peine à y croire après les déluges et noirceurs de la dernière semaine.

Les petites travaillent à présent très sagement. Je vais à Contest tout à l'heure avec Mademoiselle : promenade promise que nous devons faire avec Alice. J'emmène les quatre grandes filles et le goûter. La nurse file doux et a un air larmoyant et contristé : elle était encore de fort mauvaise humeur hier soir. Il y a aussi de quoi : en deux jours je lui impose quatre fois ma volonté.

Tonnellier doit venir ici dans deux ou trois jours, je lui parlerai.

Je t'embrasse en t'enveloppant si tendrement dans mes bras, lesquels savent n'être pas toujours épineux.

Ton S.

---

<sup>7</sup> Lettre non signée.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Inscription manuscrite au crayon de bois par Jean Schlumberger : [Sept] 12.



500- JEAN A SUZANNE

[Lundi 28 octobre 1912]<sup>1</sup>

78 rue d'Assas (VI<sup>e</sup>)<sup>2</sup>

Mon amour si tendre, il me faut bien du courage pour me cramponner à Paris. Mais ma présence ici était bien nécessaire. Plusieurs personnes que je voulais voir sont absentes, mais je fais néanmoins du bon ouvrage. Hier j'ai eu une longue conférence avec Mühlfeld<sup>3</sup> qui est vraiment aussi serviable que possible. L'inévitable Curtius<sup>4</sup> était là ; il a pris une action et promis d'en faire prendre autour de lui deux ou trois. Je vais écrire demain une dizaine de lettres de la part de Mühlfeld.

Déjeuné hier avec Gide et Gallimard dans un petit restaurant chinois qui s'est ouvert Boulevard Montparnasse. Nous y avons mangé des algues, des champignons curieux, des confitures de haricots, toutes sortes de choses excellentes.

Un André affectueux avec lequel je me suis longtemps trimballé à travers Paris. Nous avons surtout parlé du groupe de *La N.R.F.* et du théâtre. Je crois que je l'ai pleinement rassuré. Moi aussi, parbleu, je tiens à notre groupe, je sais qu'il est unique en France et que depuis la Renaissance on n'a rien vu de semblable.

Pour arriver de bonne heure, je prendrai samedi le *premier* train. Je déjeunerai donc avec vous.

Ce matin déjeuné chez Conrad, demain chez le vrai baron.

Dîner chez tes parents, puis avec Ghéon demain pour voir la pièce de Duhamel.

Adieu, ma femme passionnée et chérie. Il faut que j'aille voir dans quels sous-sols ce pauvre Bramson broie du noir.

Amitié à Schmid.

J<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> Lettre faussement datée à l'origine et reclassée. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Papier à en-tête.

<sup>3</sup> Il s'agit de Jeanne Meyer Mühlfeld (1875-1953), veuve de l'ancien directeur de la *Revue blanche*, Lucien Mühlfeld (1870-1902). Surnommée « la Sorcière » par Valéry et Gide, elle tenait un salon au 12, rue Galilée à Paris, où le Tout-Paris allait chaque jour à l'heure du thé.

<sup>4</sup> Le philologue allemand Ernst Robert Curtius (1886-1956).

<sup>5</sup> Jean viendra passer quelques jours à Bois-Salair pour la Toussaint et repartira sur Paris le 4 novembre 1912.

Chartres

Je me suis tout de même arrêté à Chartres ayant vu dans *Comoedia* que *Faust* n'était pas encore pour cette semaine<sup>1</sup>. J'espère que je n'ai pas fait une sottise. Le dépôt est organisé chez le meilleur libraire de Chartres. Il m'est resté trois quarts d'heure pour la cathédrale. Ce qui m'a, cette fois, frappé plus que tout, ce sont les vitraux. Toute autre impression qu'au Mans parce qu'il n'y a pour ainsi dire pas de fenêtres blanches et que les verrières sont les seules notes de couleur.

Je t'envoie deux détails de vitraux que tu pourrais laisser à Bois-Salair avec les photos égyptiennes.

De Mayenne à Chartres j'ai repris ma pièce<sup>2</sup> : que de petites choses à mettre au point ! Que de phrases à refaire, qui sont froides et auxquelles il faut arriver à donner un frisson de vie.

Mon pauvre petit, tu étais si misérable, hier soir, assise sur la pierre de l'âtre.

Si tu crois qu'après un été si beau (je ne parle pas du soleil) un été où tu t'es retrouvée si jeune, si fervente, je te laisserai retourner dans des noirs. Non, mon amour tu n'auras pas à batailler.

D'ici huit jours il faudra bien que quelque chose se décide et qu'on mette une pièce en répétition à défaut de *La Mort de Sparte*.

J'ai repris à Chartres un bien morne train omnibus mais ce n'est pas pour longtemps.

J.

---

<sup>1</sup> *Faust* ne sera représenté que le vendredi 20 décembre 1912 au Théâtre de L'Odéon : « Jeudi. – Soirée. – Répétition générale de Faust. Orchestre et chœurs colonne. Vendredi. – Première représentation de Faust. Orchestre et chœurs colonne. Samedi. – Faust. Orchestre et chœurs colonne. » (Voir *Comoedia* [en ligne], « Odéon », 1912/12/18, (A6, N1904), page consultée le 18 décembre 2017, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k76526851/f6.item>).

<sup>2</sup> *Les Fils Louverné*, dont il venait de faire la lecture à Jacques Copeau le 29 octobre 1912.

[Bois-Salair]

Mon amour, tu ne me dis rien de ton intérieur, et si tu te sentais bien en chemin de fer.

Je n'ai pas encore reçu les détails de vitraux dont tu me parles ; seulement ton exquise lettre.

Ah bien oui le temps merveilleux d'hier !!!

Dès deux heures il y avait une vilaine lumière même pas belle, une lumière grise, plate, sans finesse, un peu lumière d'éclipse et aujourd'hui pluie torrentielle et froide comme de la neige fondue. Par ce gâchis je vais à Mayenne ; mais n'y serai pas longtemps et me fourrerai dans un bain brûlant au retour.

Je t'envoie Désirée et j'espère que tu te sentiras vite confortable.

Si elle manque de choses à faire : les couvertures de laine de nos lits ont besoin d'être rebordées : elle achèterait pour cela au Bon Marché du ruban de soie à cet usage.

Ton S.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après les détails de vitraux que Suzanne doit recevoir. Voir la lettre précédente. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

503- SUZANNE A JEAN

Mercredi [6 novembre 19]12<sup>1</sup>

[Bois-Salair]

Mon amour, impossible de trouver ces lettres de Cnoblock<sup>2</sup> à moins que tu ne m'en aies dit la cachette en deux mots illisibles sur le revers de l'enveloppe.

Je viens de parcourir le bois avec Monique à la recherche de Marthe, des petits Hoffet, de la chasse et de sangliers. Nous n'avons rien vu, rien retrouvé de tout cela.

J'approuve le poêle tout en regrettant le feu et l'électricité.

Viens de recevoir les beaux détails des vitraux de Chartres : les deux têtes sur le même sont surtout saisissantes.

Merci pour les solfèges.

M[arthe] et moi dînons ce soir au Fragnès avec Georges, Élisabeth et Henri<sup>3</sup>.

Je t'aime très tendrement.

N'oublie pas Marco demain jeudi. Embrasse-le pour moi.

Ton S.

504- JEAN A SUZANNE

[Jeudi] 7 nov[embre 1912]

[Paris]

Quel jour viens-tu, mon amour ? Je voudrais bien y penser d'avance !... Bien que je n'aie guère le temps de penser à quoi que ce soit. Encore une longue entrevue avec Bramson hier après-midi. C'est une volonté absolue de ne pas sortir du dilemme : continuation ou disparition définitive.

Je cherche s'il n'y a pas moyen tout de même qu'il continue. Il possède de la marchandise qui vaut une certaine somme.

Je sais que Barbey sera tout prêt à prendre sa part d'une nouvelle avance. Que de sursauts déchirants dans ce petit corps que la vie n'a pas encore achevé de broyer !

Il va partir pour Londres ce soir.

Selon les dispositions où il trouvera Brangwyn<sup>1</sup>, on prendra une décision définitive.

Je vais le revoir tout à l'heure.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> La librairie Cnoblock.

<sup>3</sup> Georges Hoffet, Élisabeth Poussielgue et Henri Denis.

<sup>1</sup> Jacques Bramson est « *l'agent étranger* » du peintre, graveur et illustrateur anglais Frank Brangwyn (1867-1956). ([https://archive.org/stream/frankbrangwynhis00spar/frankbrangwynhis00spar\\_djvu.txt](https://archive.org/stream/frankbrangwynhis00spar/frankbrangwynhis00spar_djvu.txt)).

Étienne [Mellon] m'avait demandé de dîner avec lui. Nous avons causé très longtemps. Je crois qu'il a pour moi une affection réelle. Il sait en tout cas très bien me faire causer – ce qui me procure un assez agréable sentiment d'intelligence et d'éloquence.

Le paquet de lettres de Cnoblock est dans un papier d'emballage brun. Je suppose qu'il se trouve dans la bibliothèque de mon cabinet.

Je quitte Marco. Il avait bonne mine, mais il était d'une tendresse assez languissante et il traînassait dans les escaliers plus que jamais. Malgré des questions réitérées, il m'a affirmé qu'il n'avait rien. Je crois que cette mélancolie venait de ce que son nouvel appareil<sup>2</sup> lui faisait assez mal et de ce que j'avais dû refuser de le conduire à l'exposition des aéroplanes. J'ai pensé que pour le coup Montassut se plaindrait.

Br[amson] vient d'effectuer quelques ventes. Voilà qui va peut-être décider des choses.

Je n'arrive pas à écrire ma chronique<sup>3</sup> qui m'embête d'une façon extraordinaire.

Il sera bon mon amour, de t'embrasser pour de vrai.

Veux-tu écrire à Germaine pour la remercier. Je suis d'avis de retenir les chambres de la baigneuse. Les vacances commencent le 23. Il faut vite partir le 19 ou le 20<sup>4</sup>.

J.

505- SUZANNE A JEAN

Jeudi [7 novembre] 1912<sup>1</sup>

[Bois-Salair]

Mon amour aimé, pas plus que les journaux tu ne me donnes des nouvelles de l'Odéon ! et probablement tu n'en sais pas davantage qu'eux. Pourtant cette semaine-ci quelque chose devrait se décider. Je suis contente de penser que Désirée te transforme la vie : j'en étais bien sûre et j'aurais dû déjà te l'envoyer. Je ne comprends plus rien au temps : aujourd'hui brusque changement : il fait magnifique. Mais un rhumatisme dans la jambe hier et une névralgie de tête le soir et toute la nuit aurait dû me faire prévoir ce changement. Mais tout est terriblement dépouillé.

Il n'y a presque plus matière à peinture pour moi. J'ai fini *Madeleine j[eune] f[emme]* hier soir<sup>2</sup> : je continue à trouver tout le caractère de Madeleine une perfection d'un bout à l'autre, mais le

---

<sup>2</sup> Son nouvel appareil dentaire. Voir la lettre du 27 octobre 1912 écrite par Jean.

<sup>3</sup> Pourtant, Jean parviendra à écrire deux articles dans sa chronique du Théâtre : « *Dans l'ombre des statues*, par Georges Duhamel (Odéon) » paru dans le n° 48 du 01/12/1912, pp. 1079-1084 et « *Bagatelle*, par Paul Hervieu (Comédie Française), pp. 1085-1086, dans le même numéro ainsi qu'une note sur « Le Molière du XX<sup>e</sup> siècle : Bernard Shaw par Augustin Hamon (Figuière), pp. 1106-1107.

<sup>4</sup> La famille Schlumberger passera les vacances d'hiver à Biarritz.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> *Madeleine jeune femme* est un roman de René Boylesve paru en 1912.

côté Voulasne, Emma, mort de Pipette etc., peinture de milieu un peu trop sommaire, fond de tableau sans intérêt, contrastes sans finesse et il y en a pourtant tant dans le caractère de Madeleine.

Je t'aime tu sais combien.

Ton S.

506- JEAN A SUZANNE

[Vendredi] 8 nov[embre 19]12

[Paris]

Mon amour, j'ai vu hier Antoine ou plutôt j'ai insisté pour le voir, ce qui l'a fait sortir de son antre, les cheveux en désordre. « Je suis dans *Faust* ! (Il dit *Fost*). Je ne puis m'occuper de rien ! Je suis dans *Faust* ! » Et il me répétait cela quatre fois, comme si c'était le plus satisfaisant des arguments. Je sais qu'il doit jouer à Monte Carlo le *Sylla* de Pierre Mortier<sup>1</sup>, une mortelle tragédie antique et je pense qu'il la fera passer avant son départ. C'est la pire chose à jouer avant *La M[ort] de S[parte]*. Pour *Faust* on n'a pas encore répété dans les décors, par conséquent nous en avons encore au moins pour quinze jours. C'est dire qu'il ne sera question de rien pour novembre.

Je m'arrache les cheveux sur ma chronique. Je voulais y travailler hier soir. À dix heures je ne tenais plus les yeux ouverts. Ce matin j'ai écrit deux lignes. Et toute l'après-midi je devrai trotter. Je ne puis me dispenser de donner un coup de main rue Madame. Il faut faire des recouvrements et tout mettre en ordre. [Jacques] Rivière avec toute sa bonne volonté est empêtré dans les chiffres autant que tu le serais toi-même<sup>2</sup>. Tronche a bien assez à faire avec les livres et l'organisation des dépôts<sup>3</sup>. Quant à Gallimard, sa mère est très malade.

Désirée travaille tant qu'elle peut. Elle a pris la femme de ménage pour laver les fenêtres et cirer. Quand tu viendras tout sera propre. Comment s'appelle l'homme des tapis ? Si tu le sais par cœur pourrais-tu lui écrire qu'il les renvoie ?

Aperçu ce brave Ghéon. Demain je lui lis ma pièce<sup>4</sup> ainsi qu'à Rivière.

Chère, chère femme, ma force et mon rafraîchissement !

J.

---

<sup>1</sup> Antoine a fait part dans *Le Temps* de son programme de la saison 1912-1913 et a mentionné dans ses « matinées du samedi et soirées du lundi » : « *Sylla, 5 actes, en vers, de M. Alfred Mortier* » et non pas de Pierre Mortier comme l'écrit Jean Schlumberger. Nous retrouvons aussi « *La Mort de Sparte, 5 actes, de M. Jean Schlumberger.* » qui, nous le savons, sera sans cesse repoussée pour être annulée. (Voir *Le Temps* [en ligne], 1912/09/11, n° 18697, page consultée le 28 novembre 2017, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k240975f/f5.item>).

<sup>2</sup> Jacques Rivière est le secrétaire de *La N.R.F.* depuis le 11 décembre 1911.

<sup>3</sup> Dans une lettre du 30 novembre 1912, Gide félicite Jean sur la gestion de la revue même si celui-ci n'est plus le directeur : « *Bravo pour ces dépôts que vous organisez ainsi ; je me réjouis surtout d'apprendre que cela offre si peu de difficultés (ou mieux : qu'on rencontre somme toute peu de résistance)* ». (Voir leur *Correspondance*, p. 497).

<sup>4</sup> *Les Fils Louverné*.

Bois-Salair

Mon homme aimé, je me demande en quel coin obscur peut s'égarer les lettres. Rien de toi ce matin ni de personne, pas même le moindre petit prospectus, Marthe non plus et Maman idem : seuls *Le Temps* et une lettre pour Mademoiselle. Je suis persuadée que perpétuellement les lettres restent en souffrance. Heureusement on va à Mayenne cet après-midi : mais ta lettre m'apprendra-t-elle quelque chose de nouveau sur l'Odéon : silence toujours dans les journaux.

Je suis tellement plongée dans mes arrangements de robes, de guimpes etc., que j'en deviens ridicule.

Mais je sais aussi qu'une partie de mon confort, de mon activité dépend de si j'ai ou n'ai pas à toute occasion des affaires en état.

Je suis morne et attends ta lettre avec impatience.

Ton S.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

[Bois-Salair]

Mon amour, j'ai les pensées les plus homicides contre Antoine : c'est l'être que je déteste le plus au monde en ce moment : je voudrais le tenir à moitié noyé dans un bassin, lui me suppliant de le tirer de là et moi l'enfonçant, le piquant de plus en plus au bout d'un bâton et lui criant : voilà pour n'avoir pas monté *La Mort de Sparte* au moment voulu et le meilleur quant au succès !

Je me sens en une grande colère.

Seconde colère contre la poste : tu as dû m'écrire jeudi : que contenait cette lettre ? Probablement tu me donnais des nouvelles de Marco ? Et peut-être quelques nouvelles sensationnelles. Je n'ai reçu ce matin qu'une lettre de vendredi. Donc rien hier matin, ni hier soir et le sentiment que cela doit être une lettre importante égarée.

Je suis furieuse, mais retourne tes poches : peut-être l'as-tu simplement oubliée.

[Impossible de retrouver le nom du marchand de tapis qui a les nôtres. *Phrase biffée*]<sup>2</sup>

Je viens de retrouver nom et adresse dans le bottin me rappelant que c'était rue Vivienne ! Je viens donc d'écrire comme tu me le demandes.

Ton S.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Voir la lettre du 8 novembre 1912 écrite par Jean.



[Bois-Salair]

Mon amour,

C'était trop absurde cette lettre qui a mis deux jours pour venir ici : et justement une importante. J'espère n'avoir pas fait une sottise en écrivant tout de suite à la baigneuse pour retenir les chambres<sup>2</sup> ! Mais j'ai pensé à tout le temps perdu en allées et venues de cette lettre.

J'écris à Germaine par ce même courrier pour la remercier chaudement.

J'exècre Antoine de plus en plus et ne trouve plus de supplice assez terrible pour lui. J'ai l'impression que *La Mort de Sparte* est une trop grosse machine à monter pour lui et que ça l'embête. Il montera bien du Shakespeare parce qu'il y a le nom qui le rassure sur la valeur de l'œuvre.

Par contre je chéris tendrement Ghéon, Rivière, Gallimard, Duhamel qui ont été émus à la lecture de *Celui qui*<sup>3</sup> etc. Ce sont de braves gens.

Je suis contente à l'idée que peut-être tu es allé à Liancourt aujourd'hui.

J'ai le sentiment qu'il faudrait en ce moment un peu plus s'occuper de Marco.

Tendrement je te serre contre moi.

Ton S.

C'est mardi 6 h que je débarque avec la nouvelle cook.

Tu peux m'écrire encore une ligne demain pour me soutenir pendant le voyage. J'ai trouvé les lettres de Cnoblock : mais il y en a de quoi faire un colis postal ! et ne puis te les envoyer aujourd'hui.

Je me demande si cela ne vaut pas mieux que je te les apporte mardi. Sans cela envoie demain matin une dépêche et je t'en ferai deux paquets par la poste que tu auras chance de recevoir mardi matin.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Afin de retenir les chambres à Biarritz pour y passer les vacances d'hiver. Voir la lettre du 7 novembre 1912 écrite par Jean.

<sup>3</sup> *Celui qui domine sur son cœur* deviendra *Les Fils Louverné*.

510- SUZANNE A JEAN

Lundi [11 novembre 19]12<sup>1</sup>

[Bois-Salair]

Ceci seulement pour te dire que je suis bien fâchée d'avoir usé mes méninges à t'écrire hier et couru à F[ontaine]-D[aniel] porter ma lettre puisqu'aujourd'hui tu n'es pas à Paris.

2° J'écris à la gare Montp[arnasse] pour retenir un coupé à deux places pour mon arrivée puisque j'aurai cuisinière et bagages.

Je crois me réjouir sans arrière-pensée de te retrouver.

Ton S<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Suzanne rejoindra Jean à Paris le 12 novembre 1912. On retrouvera ensuite Jean à Saint-Malo le 23 novembre 1912.

Hôtel de l'univers  
Saint-Malo, place Chateaubriand<sup>2</sup>

Femme bien aimée, je crois que ce petit voyage ne me donnera rien de ce que j'étais venu en chercher, mais qu'il me donnera beaucoup par ailleurs. J'ai passé une nuit plutôt mauvaise par la faute d'une puce. Tout ira bien si je peux me rattraper cette nuit.

Il faisait déjà noir quand je suis arrivé hier. C'était très étonnant. J'ai longuement erré sur les remparts déserts où je n'ai rencontré qu'un pouilleux à jambe de bois. Mais le vent sentait bon, le ciel était admirable. J'étais dans une exaltation extraordinaire. Je me disais qu'il fallait profiter de chaque seconde puisque chacune était payée d'un tout petit chagrin de ma chère femme...

Le soir j'ai voulu tenter d'un cinéma. Mais c'était une salle grande comme les cacaudières<sup>3</sup> et presque vide. Je suis donc simplement rentré me coucher. Ce matin je suis resté étendu sur les galets à penser à mon roman<sup>4</sup>.

Je vais y retourner. Mon bonhomme s'embarquera à Saint-Malo ce sera très bien. Quel dommage que je n'aie pas connu cette ville plus tôt. Comme elle aurait eu du caractère à l'arrière-plan de *L'Inquiète Paternité* ! Comme ça allait bien à Cyrille d'être malouin<sup>5</sup> !

Sois tranquille, je ne ferai pas d'imprudences.

Il n'y a plus aucun service de bateau pour nulle part. Et puis je reviendrai bientôt.

J<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Papier à en-tête.

<sup>3</sup> « *Les celliers [de l'église de Fontaine-Daniel] du XIII<sup>e</sup> siècle subsistent encore ; ils présentent une grande salle voûtée d'arêtes, séparée en deux parties dans le sens de la longueur par des piliers à chapiteaux. Ce sont « les Cacaudières », du nom des grandes barriques, les caques, qui conservaient le hareng consommé dans l'abbaye.* » (*Tissu Topique : Toiles de Mayenne à Fontaine-Daniel depuis 1806, op. cit.*, p. 23.)

<sup>4</sup> Il s'agit du roman *Un Homme heureux*, (inscription manuscrite au crayon de bois par Jean Schlumberger) dont le personnage principal est Blaise Eydiu. Schlumberger écrit : « *Le récit a pour cadre la Mayenne, où la famille de ma femme avait ses attaches et où je faisais de fréquents séjours. J'en aimais la lumière fine, les bois, le sol de granit qui annonce déjà la Bretagne. Fontaine-Daniel, avec sa vieille demeure, ses fermes, sa petite usine campagnarde, m'a fourni tous les éléments dont j'ai composé mon Bois-Thibert. (...) D'un voyage d'affaires en Colombie Britannique, mon frère Maurice rapporta quelques vues des grandes forêts de séquoias où subsistaient encore des arbres millénaires. Au musée de South Kensington mon imagination avait été vivement frappée par une coupe transversale prélevée sur un de ces troncs, gigantesque disque qui occupait tout un mur de la salle et sur lequel, en comptant les veines du bois, on avait inscrit les événements dont elles avaient été contemporaines. J'en savais assez pour oser situer en Amérique un des principaux épisodes du livre.* » (*Œuvres*, T. II., Paris, Gallimard, 1958, p. 73).

<sup>5</sup> Johanna Dorothea Hosbach note la ressemblance entre Cyrille, le personnage principal de *L'Inquiète Paternité*, et Blaise Eydiu et montre que ce nouveau roman est un livre problématique qui soulève autant de questions qu'a pu le faire *L'Inquiète Paternité* : « *Un Homme Heureux ist ein problematisches Buch, ein Buch voller Fragezeichen, und Blaise Eydiu zeigt eine ferne Verwandtschaft mit Cyrille, dem Einzelgänger, den das große Publikum auch nicht verstand.* » « *Un Homme Heureux est un livre problématique, un livre qui pose beaucoup de points d'interrogation, d'autant plus que Blaise Eydiu marque une parenté lointaine avec Cyrille, le solitaire que le grand public n'a pas compris.* » (Voir ses *Œuvres*, T. II., 1958, p. 73 et Johanna Dorothea Hosbach, *Jean Schlumberger : Problematik und Stil des Gesamtwerkes*, p. 89).

[Lyon]

Ce n'est que ce soir en train que je puis t'écrire. J'espère que ma lettre ne t'arrivera pas trop tard. Je me suis senti tout dérouté quand j'ai réalisé que j'étais complètement hospitalisé par la famille Riboud et que j'allais prendre avec elle tous mes repas. Camille m'avait averti combien était difficile la conversation du fait de la surdité de M<sup>me</sup> R[iboud]<sup>1</sup> et en effet j'ai d'abord été très gêné. La pauvre femme n'entend rien quand on ne lui parle pas en face et très fort. Quand elle vous regarde, on ose bien se lancer, mais on ne sait comment commencer dans les autres moments.

Après dîner elle m'a montré ses bibelots, des porcelaines et des dentelles. Dès qu'on est seul avec elle, elle, est charmante, enjouée, étonnamment vivante pour quelqu'un qui vit dans sa terrible solitude, et si visiblement reconnaissante du petit effort qu'on fait pour qu'elle entende !

Aujourd'hui j'ai surtout circulé chez les libraires : les libres penseurs sont assez accueillants, mais tu n'imagines pas les librairies catholiques. Des gens bougons, des vieilles en robes noires dans les coins. Rien à faire. « Oh nous ne connaissons pas, ce ne sont pas des titres qu'on nous demande. » J'ai établi quelques petits débouchés nouveaux et noué quelques relations un peu plus serrées avec quelques libraires bien disposés ; c'est quelque chose.

En dehors de ces courses je n'ai eu le temps d'aller qu'une heure au musée qui contient de très belles choses : un Véronèse de toute beauté parmi d'autres toiles remarquables<sup>2</sup>. Quant aux Puvis de l'escalier, ils sont infiniment plus beaux que ceux d'Amiens<sup>3</sup>. Il y en a même deux qui sont simplement admirables. Je t'ai bien regrettée, mon chéri, car tu aurais été contente. Je ne trouve d'ailleurs pas que Lyon manque de caractère. Un peu de brouillard rendait le Rhône et la Saône immenses et donnaient un caractère assez fantastique aux grandes bâtisses. Si tu avais pu voir le

---

<sup>6</sup> Le couple devra partir pour Lausanne afin que Marc se fasse opérer de l'appendicite par le chirurgien César Roux (1857-1934) à la clinique Rosemont. Pendant sa convalescence, Suzanne restera à la pension Clarence, 11, rue Beau-Séjour à Lausanne, « maison de 1<sup>er</sup> ordre. Position centrale. Cuisine de famille, Régimes. Repas servis par petites tables. Dernier confort. Grande terrasse. Prix modérés. Pension dep. 6 fr. Arrangements p. familles. – chambres dep. 2 fr. 50. Repas dep. 2 fr. 50. – Portier à la Gare. – Téléphone 16-16. Mme Liaudat, prop ». (Voir *Le Journal officiel de l'alimentation*, [en ligne], 1916/10/05 (A18), page consultée le 30 août 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6557934v/f5.item>).

<sup>1</sup> Marguerite Riboud née Bourgeot (1856-1946) est mariée depuis 1877 avec Antoine Riboud (1847-1923), président de la Société Lyonnaise de dépôts et administrateur de la Banque de France.

<sup>2</sup> Jean a visité le Musée des beaux-arts de Lyon et a observé l'huile sur toile *Bethsabée au bain* de Véronèse (1528-1588).

<sup>3</sup> Quatre peintures ont été réalisées par Pierre Puvis de Chavannes (1824-1898) pour orner l'escalier du Musée des beaux-arts de Lyon : « *Au début des années 1880, la ville de Lyon confie à Pierre Puvis de Chavannes la décoration de l'escalier monumental nouvellement créé dans l'angle sud-est du musée. Quatre compositions, peintes sur toile dans l'atelier, puis marouflées à leur emplacement définitif, forment l'un des plus beaux ensembles décoratifs réalisés par l'artiste et l'une des œuvres marquantes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.* » Le peintre a aussi réalisé pour le Musée de Picardie à Amiens, « *dans l'escalier qui mène au premier étage, de larges toiles marouflées [...] [qui] évoquent le travail, le repos, la Picardie nourricière (Ave Picardia Nutrix) et les « jeux » pour la patrie (Pro Patria Ludus)* ». (Voir <http://www.blue-waide.eu/fr/partenaires/musee-de-picardie/>, page consultée le 2 juillet 2018).

grand plaisir que j'ai fait à Riboud en passant avec lui une partie de cette journée tu m'aurais pardonné mon crochet par Lyon.

L'idée de recommencer demain avec Dolléans<sup>4</sup> m'accable un peu. Pourvu qu'il ne soit pas trop crampon. Je lui ai télégraphié que je descendrais à la Cloche, mais peut-être viendra-t-il me prendre à la gare et m'emmener chez lui.

Tu aurais aussi été touchée de la naïve admiration que Riboud te porte et l'on sent bien que c'est l'opinion de toute la « famille ». Tu passes pour la femme qu'on ose à peine espérer rencontrer une fois dans sa vie.

Et ils ont bien raison, mon amour.

J'ai reçu à Lyon le nouveau numéro de la revue ; il me met bien en rogne par certains articles, surtout celui de tête ; genre poème en prose intolérable<sup>5</sup>.

J'embrasse mon bonhomme dans son lit et je lui recommande de bien aimer sa Maman.

J.

513- SUZANNE A JEAN

Vendredi 6 déc[embre 19]12<sup>1</sup>

[Lausanne]<sup>2</sup>

Mon amour aimé,

Je n'ai pas grand-chose à te dire. Marco continue à aller parfaitement : il est un peu jaune et maigre mais c'est tout. Sommeil, température excellents et il n'a plus mal du tout.

La garde me dit hier que s'il se lève le quatorzième jour probablement il pourra partir le mardi ou mercredi suivant. Donc pour Biarritz je ne serais pas d'avis de lambiner beaucoup et que penserais-tu alors puisque toi et Ellen êtes rue d'Assas de faire revenir les petites le lundi 16 ou mardi 17 ? Je pourrais partir avec les quatre alors mercredi soir ou jeudi ?

Il fait bien plus froid depuis ton départ : hier soir j'étais littéralement morte de sommeil : à 9 h j'étais au lit et à 9 h 05 endormie, mais d'un sommeil agité parce que tu n'étais plus là.

Hier revenant de la gare j'ai croisé le D<sup>r</sup> Bégoune<sup>3</sup> ? Une heure après au chevet de Marco il me dit sévèrement : « Où alliez-vous ? » Réponse « Je venais de conduire mon mari à la gare et

---

<sup>4</sup> Inscription manuscrite au crayon de bois par Jean Schlumberger : (à Dijon).

<sup>5</sup> Il s'agit du n° 48 de *La N.R.F.*, paru le 01/12/1912, qui s'ouvre sur le poème en prose *Larmes de la Volupté* de P.F. Roche, pp. 949-969.

<sup>1</sup> La date a été ajoutée par Jean Schlumberger d'après le cachet postal.

<sup>2</sup> Adresse du destinataire : France. Monsieur Jean Schlumberger. Poste Restante. Côtes d'Or. Dijon. Adresse de l'expéditeur : Pension Clarence. Rue Beau Séjour 11, Lausanne. M<sup>me</sup> Liaudat, Propriétaire.

<sup>3</sup> Le docteur Lazare Bégoune est un collaborateur du docteur César Roux. Il est aussi son beau-frère puisque le docteur Roux est marié depuis 1884 avec Anna Bégoune.

remontais à la pension pour chercher quelque chose ». (Inutile de l'embrouiller avec l'Oerlikon<sup>4</sup>). Et lui encore plus sévère : « Vous n'avez alors pas du tout pris le chemin qu'il fallait et de plus cela vous faisait monter par la rue la plus raide de tout Lausanne. »

Reçu ce matin une dépêche des braves Ryssel[berghe] pour féliciter Marco.

Rien à faire à la piscine d'ici : une buanderie pour populo.

Je retourne chez Marcotin<sup>5</sup>.

Ai reçu ta lettre. Je te vois pestant contre le P.L.M<sup>6</sup>. mais n'oublie pas que les Français sont des latins tout comme l'Espagne et l'Italie et que l'ordre, la propreté et le confort que nous aimons en Suisse nous [les] retrouvons et aimons en Angleterre, en Hollande, en Belgique, probablement en Suède et en Danemark.

C'est bien ennuyeux de lire la vie dans les océans sans Larousse illustré.

Marco vient de recevoir des puzzles d'Yvonne Ferrand. J'en suis fort aise : décidément le bésigue ne m'intéresse pas. J'ai dû y jouer toute la fin de l'après-midi d'hier.

Je t'aime tant mon amour : nous garderons tout de même quelques bons souvenirs d'ici mais que je voudrais te savoir à Paris !!!

Accable les Dolléans d'amitiés pour dix ans.

Ton S.

514- JEAN A SUZANNE

Paris, le [samedi] 7 déc[embre] 1912

[Paris]<sup>1</sup>

Me voici, mon amour, installé dans un bon train, pas fâché de commencer la dernière étape. Je ne regrette pas les quelques heures passées à Dijon. Ne trouvant pas Dolléans à la gare hier au soir et rien à la Cloche j'ai pensé qu'il était absent. Mais comme je sortais le matin le portier m'a remis un mot me priant de venir le plus tôt possible. J'arrive place Saint-Michel vers dix heures. On me fait entrer dans le cabinet de travail et j'entends aussitôt une voix, dans la chambre à côté, qui crie : « Mais vous m'avez donné un gilet qui ne va pas avec mon veston ! » Enfin arrivée d'Édouard, sentant le médicament et me demandant aussitôt si je ne lui trouvais pas très mauvaise mine.

Détails interminables sur sa toux, sa fatigue, bref le Dolléans des jours de neurasthénie. Heureusement la crise ne semble pas grave et il y a un certain progrès pour ce qui est du sens du ridicule. Mais je me suis cru reporté aux temps héroïques lorsque, quelques moments plus tard, la

<sup>4</sup> Oerlikon est un quartier de Zurich en Suisse.

<sup>5</sup> Voir Marc Schlumberger.

<sup>6</sup> La ligne de Paris-Lyon à Marseille-Saint-Charles *via* Dijon et Lyon est aussi appelée la « Ligne PLM ».

<sup>1</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, Paris.

petite qui a quinze mois, ayant fait une flaque sur le parquet, Édouard s'est précipité vers la porte : « Venez Alice ! Cocotte a fait un beau pipi ! »

Mais dans l'ensemble j'ai trouvé un homme sincèrement heureux que je sois venu, prévenant et affectueux.

Quant à sa femme je me suis senti pour elle une croissante sympathie. Rajeunie, mise avec beaucoup de goût, discrète, intelligente. Je lui ai promis que tu la préviendrais de l'heure de ton passage pour qu'elle puisse venir te dire bonjour à la gare. N'oublie pas, ce ne serait pas gentil (11 Place Saint-Michel). L'atmosphère de la maison me paraît rapidement un peu trop renfermée ; mais avec le moment d'aération que j'ai pris dans l'après-midi, c'était supportable.

Le musée contient quelques beaux bibelots, de beaux dessins, mais peu de belle peinture<sup>2</sup>. Quant aux libraires, ma visite était urgente. Les renseignements de Tronche sont terriblement inexacts. Il ne m'indiquait même pas le libraire principal et fondait tout son espoir sur un autre qui n'aurait même pas accepté nos livres.

Mon train s'arrête assez souvent : Les Launes, Saint-Florentin etc. Il m'a semblé être en pays ami quand hier dans la nuit j'ai entendu crier « Beaune ! » « Chagny ! » Ces arrêts me paraissent désormais avoir une raison d'être.

J'espère que demain il n'y a pas réunion de *La N.R.F.* et que je vais pouvoir, dès le premier jour, amorcer mon travail.

Oui, je suis d'avis de faire revenir les petites comme tu dis.

Oublié de te dire qu'hier, montant dans un tramway, je suis tombé sur Alice Waddington ! Elle a eu en me voyant une rougeur charmante et le sourire énorme du petit Maurice<sup>3</sup> m'a prouvé que j'avais bonne presse dans la famille.

Je crois que je vais dormir, j'ai un compartiment pour moi tout seul.

Bonsoir, mon amour.

J.

515- SUZANNE A JEAN

Samedi [7 décembre 1912]<sup>1</sup>

Pension Clarence

---

<sup>2</sup> Jean a visité le Musée des beaux-arts de Dijon.

<sup>3</sup> Alice Waddington (1895-?) et son petit frère Maurice Waddington (1901-?), sont des cousins du côté maternel de Suzanne.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

Grosse déception pour moi aujourd'hui : rien de toi au petit déjeuner : palpitante j'attends le repas de midi et demi : assiette encore vide et me voici à la clinique ayant à attendre jusqu'à mon retour 7 h à Clarence.

Une garde étant partie on a eu besoin de celle de Marco dès hier matin : j'ai donc eu sa note bien raisonnable 41 frs : six jours et demi à 6 frs, plus deux jours de blanchissage.

C'est à présent la f[emme] de ch[ambre] qui fait la chambre et monte les repas. Je viens un peu plus tôt le matin pour la toilette, surveille les repas de midi, 4 h et 6 h. Mais comme je passe davantage d'heures auprès du bobéchon j'ai institué que j'écrirai mes lettres près de lui. On le dégrafe demain. Voici, j'ai vu l'infirmière en chef hier et l'ai interrogée sur le départ de Marco. D'après elle si l'enfant était de Lausanne, il pourrait partir dès lundi ou mardi mais avec un long voyage devant lui cela ne pourra probablement être que mercredi. Il faut que Marco passe le mardi à la consultation et que le D<sup>r</sup> Roux lui signe sa feuille de départ.

Je me sens assez morne quoiqu'heureuse de ce débarras d'appendice.

Je n'ai pas reçu de réponse de Zurich pour l'électricité : seraient-ils comme en France et aurait-il fallu mettre un timbre pour la réponse<sup>2</sup>.

Reçu ce matin une lettre de M<sup>me</sup> Bardoux<sup>3</sup> : « Si votre mari est à Paris qu'il nous envoie un tube pour s'inviter à déjeuner : excepté le mardi et le jeudi, il trouvera Jacques ».

Ci-inclus une lettre de la chère Meyer.

De Marco je ne tire pas grand-chose pour toi « que je t'embrasse, qu'il (toi) est bien gentil etc. » tout cela assez vaguement étant plongé dans les découpages envoyés par les Théo.

Moi, je me coule doucement dans tes bras et tu reconnais que ce n'est pas mauvais.

Ton S.

516- SUZANNE A JEAN

[Dimanche] 8 déc[embre] 1912

Pension Clarence

Mon amour, j'ai trouvé ta lettre hier soir à table : j'étais bien contente ! Aujourd'hui c'est dimanche : j'ai quitté la pension avant l'arrivée du courrier.

On ne dégrafa Marco que demain. Il continue à aller parfaitement bien mais ma présence ici devient plus nécessaire : il n'y aurait plus personne pour surveiller ses repas : hier personne n'est

---

<sup>2</sup> Jean avait écrit le 4 décembre 1912 à l'entreprise Baumann, Kölliker & C<sup>o</sup> de Zurich afin de recevoir un catalogue de vente. Cette première centrale électrique Suisse est alors en pleine expansion. En 1912, la société parvient à électrifier des lignes ferroviaires et à créer des lignes aériennes ainsi que des réseaux locaux. Pour la réponse de Zurich, voir la lettre du 10 décembre 1912 écrite par Suzanne.

<sup>3</sup> Jacques Bardoux est marié avec Geneviève, Henriette Marie Georges-Picot (1876-1949).



venu lui donner son califig<sup>1</sup> et je vois que sa température n'est plus prise régulièrement. C'est moi qui fais sa toilette et remets son lit en ordre. Ce soir pourtant l'infirmier va venir faire son lit de fond en comble.

Je tâcherai pourtant d'aller voir le musée<sup>2</sup> lorsque j'aurai un peu moins de lettres à écrire. Je suis assez confuse de l'opinion de « la famille » sur moi : s'ils savaient les pauvres comment je te traite souvent, combien je suis acariâtre quelquefois, veule etc. !!

Et pourtant je ne vaudrais que par la confiance et l'affection qu'on peut avoir pour moi !

Notre bobéchon sur ta recommandation de bien aimer sa maman m'a embrassée jusqu'à ce que j'en perde le souffle.

Si nous partons le 20 ou 21 pour Biarritz il faudrait peut-être s'enquérir des billets de famille : je sais qu'il en existe.

Puis si tu vois le menuisier tâche de lui faire arranger la planche pour mes chapeaux et les tiens d'ailleurs.

Toujours rien de Zurich.

De retour à la pension j'y ai trouvé un courrier fabuleux ! Six lettres ! Les deux tiennes, une de Maman, de Violon, d'Yvonne et de Van Rys[selberghe] que je t'envoie parce qu'elle est pleine de choses gentilles pour ta femme et Marco.

Cet intérieur Dolléans me fait tout de même frémir et je vois le père s'extasiant chaque matin sur les digestions de sa fille ! Sois tranquille je note tout de suite de prévenir sa femme à mon retour si je passe à Dijon à une heure catholique.

Oublié de te dire que je suis passée au cercle littéraire le jour où tu me l'avais recommandé mais le concierge n'était au courant de rien. J'ai oublié depuis mais ne manquerai pas d'y retourner demain.

J'ai une stupide névralgie aujourd'hui : je pense que c'est l'air vif qui me l'a donnée.

Je vais donc écrire à Maman à propos des petites. Elles sont sages et vont bien.

Violon encore bien patraque.

Bégoune continue à demander des questions hors de propos. Quel curieux type !

Je retourne chez notre petit que j'ai laissé tout heureux de la dégustation d'une glace à la vanille ! Mais c'est vrai il veut te l'annoncer lui-même.

Ô mon amour une fois que je serai de retour de Biarritz que nous tâcherons de passer un bon, gai et vivant hiver !

---

<sup>1</sup> Le califig est un sirop de figues qui aide à maintenir l'équilibre de la santé.

<sup>2</sup> Il s'agit sans doute du musée des Beaux-Arts de Lausanne.

Je pense avec joie que tu dois être heureux aujourd'hui au milieu de tes livres et chères paperasses, ta chancelière aux pieds, le poêle ronflant et Désirée t'apportant du café après le déjeuner, car j'espère bien que tu déjeunes rue d'Assas.

Ton S.

517- SUZANNE A JEAN

Lundi [9 décembre 1912]<sup>1</sup>

Clinique Rosemont

Mon homme aimé,

J'ai trouvé à midi ta lettre de Paris : je ne m'attendais guère à la recevoir avant ce soir.

Je t'écris un peu tard parce que j'ai dû dessiner et peindre cinq têtes pour les bonhommes historiques de Marco auxquels il travaille avec un zèle que j'encourage. Vraiment ce petit est bien facile et délicieux à avoir à soi tout seul. À part sa toilette, ses repas à servir et trois parties quotidiennes de bésigue je puis écrire toutes mes lettres auprès de lui sans entendre une plainte : il lit ou colle ses bonhommes.

On lui a enlevé ses agrafes hier vers 5 h : l'infirmier est arrivé poussant une petite voiture comme celles des buffets de gare : chargée de pots, de bassins, d'instruments de toutes espèces. Le docteur Bégonne a apparu à sa suite et avec une pince a enlevé les deux agrafes que Marco garde comme des reliques.

Si nous faisons une économie en venant ici nous y gagnons aussi un amour de petite cicatrice presque invisible à ce qu'il m'a semblé : d'après Marco, celle d'Hervé est deux fois plus longue avec des bourrelets. D'ailleurs M<sup>lle</sup> Köhler<sup>2</sup> m'avait déjà dit que les cicatrices de Roux étaient particulièrement petites et nettes. Le petit a encore un pansement, mais il sera enlevé mercredi.

Il me semble que je viens de recevoir un soufflet : je viens de passer au cercle littéraire : non seulement tes revues étaient chez le concierge, mais on me les a rendues avec ta lettre *décachetée* (cela au moins heureusement !)

Pardon ! Je viens d'ouvrir ta lettre et il y a ceci ajouté de la main du bibliothécaire :

« En vous remerciant de votre proposition, nous renonçons à nous abonner à la N<sup>elle</sup> Revue Française. »  
Le Bibliothécaire.  
W. Cart.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Une infirmière.

Quelles moules !

Je pense avoir Miss Watermann<sup>3</sup> demain ou mercredi à déjeuner.

J'ai dû lui téléphoner mais quel labeur ! Son accent américain était incompréhensible : ce n'est qu'en la faisant parler en anglais que j'ai pu saisir l'essentiel.

Marco ne croit pas avoir les timbres grecs.

Il faudrait aussi s'occuper de la malle de Marco restée à Liancourt et aviser au mieux. Est-ce qu'Ellen avec explications ne pourrait pas aller la chercher plutôt que toi (elle n'a jamais été malheureusement à Liancourt).

Marco recommande qu'on pense à son album à timbres dans sa commode et qu'on essaie de retrouver sa raquette qui doit être dans son dortoir (dit-il).

Et moi je demande à ce que la lingère y mette le ou les sweaters gris de l'école pour Biarritz.

Je crois que c'est tout ce que j'ai à te dire aujourd'hui.

J'ai demandé à Maman de correspondre directement avec toi pour le retour des petites.

Je ne me sens pas un courage énorme pour repartir à Biarritz. Il n'y a que la mine verdichonne et maigrichonne de notre bobéchon qui me donne ce courage.

J'habite toujours pension Clarence. Ne fais donc pas attention à l'en-tête de ma lettre.

Ton S.

518- JEAN A SUZANNE

Paris, le [mardi] 10 déc[embre] 1912

[Paris]<sup>1</sup>

Mon amour,

Je quitte, pour t'écrire, le commencement d'un *Dialogue avec Thucydide*<sup>2</sup> auquel je veux m'atteler dès maintenant. Je suis tellement exaspéré de la *Foi*<sup>3</sup> de Rivière et de toutes les bondieuseries dont on nous tanne, que je n'y tiens plus ; il faut que ça sorte.

---

<sup>3</sup> Une amie de Suzanne Schlumberger.

<sup>1</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78 rue d'Assas, Paris.

<sup>2</sup> Qui deviendra l'article « En lisant Thucydide » en tête du n° 53 du 01/05/1913 de *La N.R.F.*, pp. 709-717. Jean mentionne souvent la figure de l'historien athénien. Michel Leymarie explique pourquoi : « *Sont vantés chez le Grec « cette héroïque clarté », « cette honnêteté toute neuve » et « ce royal besoin d'être juste, ce mépris pour tout ce qui n'est pas la pleine sonorité du réel ». Bien des années plus tard Schlumberger juge encore que celui-ci, qui a su « juger son époque comme s'il la voyait avec le recul d'un siècle », était « la plus haute expression à laquelle puisse atteindre la probité d'esprit ». La référence à Thucydide court dans sa correspondance avec Gide, qui est, comme son ami, sensible à « la conscience thucydidienne ». Le romancier n'appelle-t-il pas son ami « mon cher vieux Thucydide » ? Les deux hommes se mirent et s'admirent dans l'historien. » (Voir Albert Thibaudet : « l'outsider du dedans », Presses Universitaires Septentrion, 2006, p. 80).*

<sup>3</sup> L'article de Jacques Rivière intitulé « De la foi » sera publié en novembre et décembre 1912 à *La N.R.F.* Dédié à Paul Claudel, il prône la foi et propose une réflexion sur le catholicisme.

J'en ai assez de ce ridicule malentendu. À qui plaît-il ? À Gide et à Rivière. Ghéon, Copeau, Ruyters n'y tiennent aucunement, Drouin non plus. Alors pourquoi lâcher chez nous les moines mendians et les prêcheurs de croisades. Je dois voir Gide et Copeau tout à l'heure. Il est probable que je serai plus calme après avoir causé avec eux. Pour le moment je bous.

Je puis à peine écrire tant je me promène de long en large, tant je harangue tantôt le piano, tantôt la lampe. Comme je voudrais leur dire leur fait, à tous ces pêcheurs en eau trouble, à tous ces défenseurs de la malhonnêteté d'esprit ! Le malheur c'est que, dans la revue, ce soit un protestant qui s'élève contre le catholicisme. Au besoin je prendrai un pseudonyme, bien que ça me dégoûte.

Ah, mon chéri, je voudrais être près de toi, car je sais bien que tu sentirais comme moi. Ton jugement est si sain, mon amour, qu'on ne croirait pas que tu puisses être amoureuse avec ce bon sens.

Il paraît que Péguy est brouillé avec Pesloüan et avec les Laurens<sup>4</sup> ! Pesloüan lui a proposé un volume de vers qu'il n'a pas cru bon de publier. D'où brouille. Et Pesloüan a entraîné les Laurens. Quel monde ! Voilà leurs amitiés. Un dépit de vanité jette tout par terre. Comment Péguy va-t-il reformer son parti ? Pour faire la pige à Pesloüan il vient de donner un cahier de vers ! Sauf une ou deux petites pièces, c'est une grande litanie aussi embêtante que les *Géorgiques Chrétiennes*<sup>5</sup>.

Hier soir, j'ai été voir la pièce de Bataille *Les Flambeaux*<sup>6</sup>. Lui aussi, comme Bernstein, il cherche à s'élever vers les sujets nobles. Quelques passages ne sont pas manqués, mais il y a là bien du toc. Ce n'est pas jailli d'une âme foncièrement honnête. Trop de mots. Les sentiments vraiment grands sont plus discrets.

Ne suffirait-il pas d'écrire à M<sup>lle</sup> Barret qu'elle veuille bien envoyer la malle de Marco. Il n'y a pas besoin d'aller la chercher !

As-tu réponse de la baigneuse de Biarritz.

Mais je compte bien, mon amour, que tu ne vas rester là-bas que peu de jours.

Ah oui, nous aurons un hiver bien rempli, sans soucis pour toi, je te jure.

On fera tous les deux de bon ouvrage et on mettra de côté toute vie morte.

J.

---

<sup>4</sup> Charles Lucas de Pesloüan (1878-1952) est un ingénieur des chemins de fer et des Mines, ami et éditeur de Charles Péguy. Il deviendra le cousin de Barrès en épousant Paule Couche. Il publiera une note dans le n° 15 de *La N.R.F.* paru le 01 mars 1910 : « Les poètes du passé, à l'intention de certains du présent », pp. 411-14.

<sup>5</sup> *Les Géorgiques Chrétiennes* est un poème lyrique de Francis Jammes publié en 1911.

<sup>6</sup> Jean s'est rendu au Théâtre de la Porte Saint-Martin afin d'assister à la représentation de la pièce d'Henry Bataille *les Flambeaux* à 8 h ½. (Voir *Le Temps* [en ligne], « Théâtres », 1912/12/09, n° 18786, page consultée le 21 décembre 2017, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k241065k/f6.item>).

Pension Clarence

Mon homme aimé,

J'ai ramené hier après-midi Marco à la pension, lui, en avait grande envie. Tout le monde, gardes, infirmiers, interne, etc., avait l'air de trouver cela très faisable : ce vieux Bégoune, seul, s'est fait tirer l'oreille et ne m'a pas donné une permission absolument nette, alors je l'ai prise sans lui : aujourd'hui je vais à la consultation avec Marco et essaierai de voir Roux plutôt que Bégoune.

Hier j'ai promené un peu Marco au soleil et nous avons été en tramway : il marchait comme un petit vieux les jambes flageolantes. Il a sa plus mauvaise mine ce qui du coup me redonne l'envie de le voir vite à Biarritz.

Nous avons eu deux journées humides de printemps : boue aux pieds, air doux, soleil chaud. Aujourd'hui il pleut misérablement.

C'est vrai je me suis encore disputée avec Bégoune pour le jour du départ : « Pourquoi pas jeudi, m'a-t-il dit ».

Oublié de te dire aussi qu'il m'a arraché la quasi promesse que tu lui envoies *L'Inquiète Paternité*.

Tu n'aurais qu'à le lui envoyer Docteur Bégoune, clinique Rosemont.

Le jeune Amstein, compagnon de chambre de Marco rêve de voir les ballets russes. Décidément fort sympathique ce jeune homme. Grand admirateur de Debussy, de Dukas.

Ils sont tous parents dans cette boîte : M<sup>me</sup> Knecht<sup>2</sup> est donc sœur du D<sup>r</sup> Roux, et Bégoune est frère de M<sup>me</sup> Roux.

Depuis dimanche on ne patine plus à Sainte-Catherine ! Je n'y aurai donc été qu'une fois.

Ceci sera ma dernière lettre avant demain soir ! Quelle chance.

J'ai une soif terrible de toi.

Et pourtant ce climat m'a rendue d'une chasteté qui m'étonne moi-même !

Je retourne au bésigue de Marco : il vient de prendre un bain et je monte la garde pour qu'il ne se lève pas avant midi.

Il faudra faire attention qu'il ne sorte pas trop rue d'Assas parce que ce qui semble le fatiguer le plus c'est de monter et descendre les escaliers. Cela tire, dit-il, sur sa cicatrice.

Qu'on sera bien demain soir près de toi.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Le mois et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Augustine Knecht-Roux est la sœur cadette de César Roux. Elle est aussi directrice administrative de la clinique Rosemont, ouverte par son frère.

Ton S.

Le bobéchon t'embrasse.

520- JEAN A SUZANNE

Paris, le [mercredi] 11 déc[embre 1912]

[Paris]<sup>1</sup>

Mon amour

Je ne comprends pas comment tu ne reçois pas mes lettres exactement, car elles sont toujours parties à temps, sauf peut-être dimanche.

Parlons d'abord de choses pratiques : il y a séance de conseil municipal dimanche<sup>2</sup>. Comme j'ai manqué les trois dernières et que j'ai toutes chances de manquer celles du printemps je me décide à y aller. J'écris donc à Mère que je préférerais ne recevoir les petites que *lundi*. J'ajoute que s'il y a quelques difficultés pour l'emballage et le tri de nos hardes je pourrais au besoin atteindre Bois-Salair le lundi matin et ramener les petites. Écris-moi en tout état de cause à qui il faut donner des pourboires à Bois-Salair. Je partirai d'ici samedi après-midi afin de m'arrêter à Évreux.

Mais oui, croirais-tu que j'ai reçu dimanche matin une dépêche de ma famille me demandant de passer rue P[ierre]-C[harron] dans la journée, sans autres précisions. J'y suis couru croyant à quelque important événement. Ils croyaient simplement que j'étais rentré depuis trois ou quatre jours. J'y retourne ce soir. Il paraît que les Handjery<sup>3</sup> y seront !

Hier, journée très pleine. Retrouvé Gide, Copeau et Ghéon rue Madame. Il paraît que le numéro a produit sur l'ensemble du public une impression excellente ! Gide ni Copeau n'avaient grand goût pour les *Larmes de volupté*, mais Drouin les trouve admirables ! Une fois de plus il faut en conclure qu'on ne peut contenter tout le monde et que le numéro qui me satisferait pleinement mécontenterait une bonne partie du public.

Approbation complète à l'égard de ma chronique qu'on a trouvée juste et habile<sup>4</sup>.

Je vois que la *Foi* agace un peu tout le monde. Mon *Thucydide* sera pour février. En attendant, je vais écrire une courte chronique sur la *Marie-Madeleine* de Hebbel<sup>5</sup>. Copeau nous donne un grand article sur Bataille<sup>6</sup>.

---

<sup>1</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78 rue d'Assas, Paris. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Jean est conseiller municipal de Saint-Ouen-le-Pin depuis octobre 1909.

<sup>3</sup> Il pourrait s'agir de la fille de Nicolas Handjery (1836-1900), président de la région Leignitz-Saxe et Chamberlain à la cour de Prusse, Lydie Handjery (1864-1943) et de son mari Georges Emmanuel Filipescu.

<sup>4</sup> Jean a publié deux articles dans sa chronique du Théâtre : « *Dans l'ombre des statues*, par Georges Duhamel » (Odéon), pp. 1079-1084 et « *Bagatelle*, par Paul Hervieu » (Comédie Française), pp. 1085-1086 dans le n° 48 du 01/12/1912 de *La N.R.F.*

J'ai dîné à Auteuil. André et Madeleine étaient plus affectueux l'un que l'autre. Les *Caves* seront terminées dans deux ou trois semaines<sup>7</sup>. André m'a fait de la musique. Le groupe de *La N.R.F.* tient plus solidement que jamais.

Il paraît que dans la brouille de Péguy c'est ce dernier qui a tout le vilain rôle. Il a exploité Pesloïan et les Laurens autant qu'il a pu, puis il les a débarqués. C'est une des plus éclatantes preuves de sa petitesse et de sa vilénie.

Oui, ce petit commence à être un brave petit compagnon et je crois que nous n'avons pas pris la mauvaise voie pour nous l'attacher. J'ai bien de la fierté en réserve pour lui.

Adieu mon amour. Il faut que je travaille.

J.

521- SUZANNE A JEAN [1]

[Mercredi matin 11 décembre 1912]<sup>1</sup>

[Pension Clarence]

Mon amour, n'ayant pas un brin de papier pour écrire aujourd'hui à la clinique j'emploie le dos de cette lettre que j'ai à t'envoyer<sup>2</sup>. Le catalogue je te l'envoie également par le même courrier. Je viens d'avoir Watermann très gentille fille à déjeuner et elle est repartie à 2 h 25. J'ai trouvé ta lettre à midi ainsi que ta carte. Étant à la clinique je ne pourrai t'envoyer ces renseignements que demain.

Je crois que tu as raison de ne pas trop laisser *La N.R.F.* devenir une sacristie<sup>3</sup> : autant l'un peu simple mangeur de curés qu'est Hamp me semble exagéré autant aussi il ne faudrait pas que cela sente le cierge, l'encens, l'eau bénite croupissante !

Je te vois si bien bouillir dans ton cabinet et j'aime tant tes indignations et les discours que tu adresses aux objets inanimés.

---

<sup>5</sup> Que l'on retrouvera dans le n° 49 de *La N.R.F.* en janvier 1913, pp. 139-142 sous le titre « *Marie-Madeleine* de Hebbel ».

<sup>6</sup> Pourtant, le prochain article de Copeau dans le n° 49 de *La N.R.F.* portera sur « Francis de Miomandre », pp. 132-138.

<sup>7</sup> Ou plutôt en 1914, date à laquelle la sortie paraîtra d'abord à *La N.R.F.*, en quatre parties : dans le n° 61 du 01/01/1914, p. 5-73, dans le n° 62 du 01/02/1914, pp. 220-304, dans le n° 63 du 01/03/1914, pp. 438-485, puis dans le n° 64 du 01/04/1914, pp. 645-704 avant d'être éditée par Gallimard la même année.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Il existe deux lettres datées du 11 décembre 1912 écrites par Suzanne, une le matin et une le soir.

<sup>2</sup> Voir la lettre du 7 décembre 1912 écrite par Suzanne. Il s'agit de la réponse de la société Baumann, Kölliker & C° de Zurich datée du 6 décembre 1912 : « *Im Besitze Ihrer w. Postkarte vom 4.ds. Übersenden wir Ihnen mitfolgend unseren Katalog über elektr. Beleucht ungskörper mit Preisliste zu Ihrer gefl. Bedienung. Wir hoffen gerne, dass Sie unter der Auswahl etwas Passendes finden & uns mit Ihrem geschätzten Auftrage beehren werden. Den Katalog erbitten wir uns nach Gebrauch höfl. Retour. Wir empfehlen uns Ihnen & zeichnen hochachtungsvoll.* » En d'autres termes : « *Nous avons bien reçu votre carte du 4 décembre. Vous trouverez ci-joint notre catalogue de lumières électriques avec la liste des prix. Nous espérons que vous trouverez quelque chose de convenable et nous sommes honorés par avance de votre future commande. Nous vous prions de bien vouloir nous retourner le catalogue après utilisation. Avec tout notre respect.* »

<sup>3</sup> En réponse à l'article de Jacques Rivière *De la Foi*.

J'ai une chose importante à te dire :

1° d'après une lettre de Maman ce matin, je vois qu'elle n'a pas encore mes lettres la priant de renvoyer les petites quand il lui sera commode et de décider cela directement avec toi.

2° J'ai reçu une lettre assez pleurnicheuse de la pintade blanche<sup>4</sup>, disant que juste au moment de Noël c'était bien dur de s'en aller, qu'elle serait partie en octobre si elle avait su parce qu'à ce moment on trouve des places tandis qu'il faudra attendre fin janvier. Elle n'a pas absolument tort et je trouve qu'il ne faudrait pas lui supprimer ses étrennes et les arrondir peut-être un peu pour la défrayer un petit peu de ses dépenses à la « Home » où elle irait. Si tu penses comme moi, nous lui devons donc un mois complet soit 86 frs que je lui dois du 1<sup>er</sup> déc[embre] pour nov[embre], plus ses quinze jours en déc[embre] 43 frs plus la somme que tu jugeras. Il faudrait mettre tout cela dans une enveloppe que tu lui donneras de la main à la main si elle débarque avant moi à Paris, avec son certificat que je vais préparer ce soir et t'envoyer également.

Cher amour il ne faut pas me jurer de ne pas me faire de soucis. Le moment où ils arrivent on se retrouve toujours des réserves de forces qu'on croyait usées : c'est l'angoisse, l'attente de ce que l'on pressent, le doute qui est la partie la plus dure. Tu sais que je t'aime si tendrement.

Ton S.

522- SUZANNE A JEAN [2]

Mercredi soir [11] déc[embre 1912]<sup>1</sup>

Pension Clarence

Mon amour,

J'ai le sentiment de t'avoir écrit une pauvre froide ratatinée petite lettre de la clinique.

Mais j'étais bousculée : j'avais déjà écrit des lettres ce matin près de Marco et j'avais abandonné ce pauvre petit à l'heure de son déjeuner jusqu'à 2 heures et demie à cause de Watermann et il y avait son thé, de la lecture qu'il attendait avec impatience ainsi que son bésigue.

Ces docteurs sont impatientants : d'après M<sup>lle</sup> Köhler il faudrait arriver à voir Roux pour le départ, Bégoune étant bien plus sévère que le Grand chef d'après elle. Bégoune interrogé ce soir sur le départ a été vague<sup>2</sup> : « Quel train prendrez-vous ? Celui de 3 h il fera froid le soir à l'arrivée de Paris. Il vaudrait mieux prendre un train de nuit avec couchettes pour que le petit soit étendu mais il fera froid aussi le matin etc. » Bref je crois que je prendrai le train de 3 h ayant obtenu de Marco la

---

<sup>4</sup> Une ancienne gouvernante nommée Silcox.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Le mois et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Présence d'une tache d'encre sur la lettre avec l'explication de Suzanne : « C'est le stylo de Marco qui vient de faire ces cochonneries en se dévissant ! »



bonne parole qu'il ne tenait à voir que pendant la première heure : nous avons toujours droit à deux places et je puis laisser la mienne vide pour que le petit s'étende et rester moi dans le couloir si par malheur le train était bondé ce qui pourrait arriver avec les vacances de Noël.

Je ne sais plus du tout ce que nous pouvons avoir de chambres chez Maria Montagut<sup>3</sup> : Violon assez patraque sourit assez à l'idée de venir à Biarritz : le prix de pension lui convient : elle pourrait arriver le 26 et si je lui ai demandé c'est que je suis presque sûre qu'en se serrant nous pourrions toujours nous arranger et j'ai suffisamment abandonné cette pauvre petite souvent pour pouvoir l'aider un peu et lui faire plaisir.

J'étais de nouveau un peu démoralisée ce soir : les jours commencent à me peser loin de toi : mon grand désir est de reprendre Marco à Clarence et Köhler avait l'air de dire que je le pourrais dès dimanche mais il faut déjouer Bégoune !

Notre ami le jeune russe<sup>4</sup> réellement très sympathique est parti aujourd'hui et demain on va nous mettre un monsieur ni jeune, ni vieux : c'est fort désagréable maintenant que j'étais habituée aux habitudes du russe.

Ce bésigue est enchanté : chaque jour rien qu'avec trois parties : entre nous deux nous avons au moins une ou deux fois le 500 !!

Je commence à prendre en grippe toutes les têtes de la pension y compris le Baron !

Ils y sont tous : les trois jeunes solitaires aussi dont je contemple les trois profils contemplant, eux, les deux jeunes gens près de la fenêtre.

Marco semble avoir envie de *l'Histoire de l'Alsace* pour les enfants par Hansi<sup>5</sup> : je [vais] voir si elle a paru.

Ci-inclus le certificat de Silcox<sup>6</sup> : s'il te paraît terne fais-en un à ta guise.

Je me précipite pour donner cette lettre ce soir au portier.

Ton S.

523- SUZANNE A JEAN

[Jeudi 12 décembre 1912]<sup>1</sup>

Clinique Rosemont

Mon amour aimé,

Je commence à t'écrire : je trouverai probablement ta lettre à midi et demi.

---

<sup>3</sup> La baigneuse de Biarritz.

<sup>4</sup> Le jeune Amstein. Voir la lettre du 10 décembre 1912 écrite par Suzanne.

<sup>5</sup> *L'Histoire d'Alsace racontée aux petits enfants*, Oncle Hansi, 1912.

<sup>6</sup> Voir la lettre du 11 décembre 1912 écrite par Suzanne.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Inscription manuscrite au crayon de bois par Jean Schlumberger : 12/12.

Je suis consternée après inspection de l'indicateur hier soir : je ne vois absolument que deux bons trains de jour l'un à 6 h 42 (!) du matin arrivant à 2 h 25, et l'autre, celui de 3 h, arrivant le soir à 11 h.

Où est celui de 8 h du matin ?

Il faut que je m'informe : même Marco consulté trouve celui de 6 h 42 amer.

J'ai fait des rêves étranges cette nuit : nous dînions chez la Noailles ; après dîner elle se fourre au lit et toi à côté sous les mêmes draps. Un peu interloquée et embarrassée de ma personne je m'assieds sur le bord de ce même lit voulant avoir l'air à mon aise : ceci me vaut un mouvement d'impatience de la comtesse dont je froisse les couvertures et draps brodés. Une seule chose m'ennuyait en tout cela c'était la sotte figure que je faisais, mon rôle de tiers sans esprit et j'en étais toute morfondue !

Je sais depuis plusieurs jours par *L'Écho* que ni Vildrac, ni *Cauët* n'ont eu le prix et que le nom de Hamp avait été également prononcé. Quel est l'inconnu qui a eu le prix<sup>2</sup> ?

Rien de neuf de Marco, toujours sage, gai, gentil avec sa mère.

J'ai tant de plaisir à ces journées calmes près de lui, je me sens une telle tendresse pour ce petit : il y a, je crois, en lui un tel merveilleux mélange de nos deux enfances que cela m'émeut constamment et je ne trouve pas cette fois mon exil trop dur, j'aime mieux te l'avouer. Je suis de plus en plus troublée ou plutôt émue en constatant continuellement combien tous les sentiments de tendresse, d'amitié, d'admiration, d'amour physique sont subtilement proches !

Écoute, chéri, je crois que je préfère que tu envoies tes lettres clinique Rosemont : les deux courriers de Paris arrivant à 10 heures et demie le matin et 2 heures et demie le soir ; très rarement le matin avant 9 h. Or je suis de retour à la clinique avant deux heures et comme ta lettre n'était pas au courrier de 10 heures et demie, je ne la trouverai que ce soir à moins d'aller la chercher. C'est peut-être ce que je ferai aujourd'hui quoique je sente la visite de Roux dans l'air et que je serais curieuse de le voir.

Nous t'embrassons tous les deux bien fort et tu sais tout ce que j'y ajoute.

Ô incorrigible : j'ai appris que dès dimanche tu déjeunais dehors. J'avoue que je m'y attendais un peu d'ailleurs.

Ton S.

Que faut-il faire pour Zurich : ou as-tu trouvé l'analogie à Paris ?

---

<sup>2</sup> André Savignon a remporté le 5 décembre 1912 le Prix Goncourt avec son roman *Filles de la pluie*.

[Paris]<sup>2</sup>

Mon chéri

Il paraît que les nouvelles politiques sont très graves. Je viens de recevoir une ligne de Ruyters me conseillant de retirer de la banque tout ce que je puis d'argent. Michel a vu Poincaré qui ne lui a pas caché la tension extrême où l'on se trouve<sup>3</sup>.

J'ai perdu hier le plus beau de mon temps à écrire des lettres et à régler des factures. Boxe et dîner de famille. J'ai voulu parler des chevaux d'Elberfeld et j'ai rencontré un scepticisme qui m'a fait aussitôt fermer le bec<sup>4</sup>. Voilà la différence : quand j'en avais parlé à Auteuil, j'ai trouvé chez André comme chez Madeleine un intérêt passionné. On n'en finissait pas de me faire raconter le détail de toutes les expériences.

À ce propos, si tu n'as pas renvoyé à Schmid sa revue, prends-en donc le titre et tâche de trouver, au commencement de l'article, l'indication du livre qu'a publié Krall<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Le mois et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, Paris.

<sup>3</sup> Le 18 octobre 1912, la Ligue balkanique déclare la guerre à la Turquie et remporte un franc succès au point qu'un armistice sera demandé par l'Empire Ottoman le 3 décembre 1912. Déjà, lors d'un voyage en Russie en août 1912, le Président du Conseil français, Raymond Poincaré (1860-1934), qui deviendra Président de la République en 1913, avait déclaré concernant l'union balkanique : « *C'est un traité qui conduit à la guerre.* » Malgré cette demande d'armistice ainsi que la tentative vaine de la France de calmer la situation à travers une conférence effectuée à Londres en janvier 1913, une deuxième guerre balkanique éclatera. (Voir Jean-Jacques Becker « La guerre dans les Balkans (1912-1919) » dans *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 71, 2003, page consultée le 22 décembre 2017, [www.persee.fr/doc/mat\\_0769-3206\\_2003\\_num\\_71\\_1\\_914](http://www.persee.fr/doc/mat_0769-3206_2003_num_71_1_914), p. 6).

<sup>4</sup> Remy de Gourmont a publié le 9 juin 1912 un article portant sur l'intelligence et la sensibilité des animaux, intitulé « Les chevaux qui parlent », que l'on retrouve sur le site des Amateurs de Remy de Gourmont, [http://www.remydegourmont.org/de\\_rg/autres\\_ecrits/revues/depechedetoulouse/chevaux.htm](http://www.remydegourmont.org/de_rg/autres_ecrits/revues/depechedetoulouse/chevaux.htm) : « *Il y a quelques années on exhiba à Berlin un cheval savant, âgé de huit ans, qui souleva un véritable enthousiasme. [...] Hans, c'est le nom de ce précurseur, appartenait à un ancien professeur de mathématiques, M. Von Osten, qui avait eu la patience de lui donner, comme à un enfant, une éducation complète. Ayant foi en son cheval qui lui avait montré des signes certains d'intelligence, il avait fini par lui apprendre à lire et à compter, en se servant de signes conventionnels. Le cheval répondait aux questions qu'on lui posait, stimulé, non par une cravache, mais une parole persuasive, la caresse, les morceaux de sucre ou de carotte. Comme il travaillait même en l'absence de son maître, avec n'importe quelle autre personne, tout soupçon de subterfuge, d'un truc, devait être éliminé. [...] C'était trop, beaucoup trop pour un cheval. Il fallait trouver une explication et on résolut d'en confier la recherche à une commission scientifique, composée de professeurs, de directeurs de cirque et de jardin zoologique, de vétérinaires. [...] L'on décida que les facultés psychiques de Hans consistaient seulement en la faculté d'associer les mouvements de l'expérimentateur et ses propres mouvements. [...] Quoiqu'il en soit, la question Hans fut considérée comme désormais sans intérêt et son maître, M. Von Osten étant mort sur ces entrefaites, inconsolable du discrédit jeté sur son cheval, on ne devait plus parler de l'intelligence des chevaux, quand surgit, il y a quelques semaines, M. Karl Krall et son livre, Les Animaux pensants. M. Krall est un riche commerçant d'Elberfeld, qui s'occupe beaucoup de sciences naturelles et de psychologie. Pendant que se poursuivait le procès de Hans devant la commission scientifique, il avait été un de ceux qui doutaient de la valeur de l'examen qu'on lui faisait subir. [...] Et se mit à l'étudier longuement. Il acheta donc en 1908 deux étalons arabes et entreprit avec une admirable patience leur éducation selon la méthode Von Osten perfectionnée par lui. Ce sont les résultats de cette éducation qu'il a exposés dans son livre Les Animaux pensants.* »

<sup>5</sup> Karl Krall, *Denkende Tiere : Beiträge zur Tierseelenkunde auf Grund Eigener Versuche ; Der Kluge Haus und Meine Pferde Muhamed und Zarif ; mit Abbildungen nach eigenen Aufnahmen*, Leipzig, Engelmann, 1912.

Pas de lettre de toi ce matin. Je n'arrive pas à mettre sur pied ma chronique, non qu'elle soit difficile, mais je suis dérangé tout le temps. Je veux cependant tâcher de voir Desjardins cet après-midi.

Je songe, chérie, combien j'aime ce que tu m'as dit de Marco. Ce sentiment maternel qui grandit avec l'enfant et qui est fait de tout autre chose qu'un bestial instinct, c'est bien celui-là qui peut se marier avec tous nos autres sentiments, si riches, si mêlés de mille sentiments secondaires.

Il faut que je parte pour la banque.

Que de choses nous aurons à nous dire mon amour.

Voici encore un télégramme de Gide m'avisant que ça se gâte<sup>6</sup>.

J.

525- SUZANNE A JEAN

Vendredi [13 décembre] 1912<sup>1</sup>

Pension Clarence  
Lausanne<sup>2</sup>

Figure-toi que depuis hier me voilà avec des journées entières de temps libre sur les bras et qu'au premier instant j'en ai été tout étourdie. Hier donc vers 2 heures et demie M<sup>me</sup> Knecht arrive tout essoufflée et agitée dans la chambre du bobéchon : « Madame, me dit-elle, je viens vous demander un grand service : cela vous serait-il très ennuyeux qu'on déménage votre petit et qu'on le mette dans la même chambre qu'un jeune homme, mon neveu : on aurait besoin de celle-ci pour une petite fille, cas d'appendicite à opérer d'urgence. » Tu penses quelle fut ma réponse : aussitôt branle-bas, rangement, rassemblement des nippes de Marco, l'infirmier arrive, l'emporte et nous voilà dans une grande chambre sombre, chaude, les deux lits n'ayant entr'eux qu'un petit couloir juste suffisant pour ma chaise.

Naturellement tu penses que je ne vais pas y passer mes journées entières dans cette chambre et ennuyer le jeune homme et de plus dès hier un quart d'heure après être installé j'ai vu mon Marco avec cet air sérieux et important qu'on a au début d'une nouvelle amitié : une certaine timidité et au fond un désir qu'un tiers ne s'immisce pas. Ce jeune homme, neveu de Roux, semble fort gentil, un peu Suisse à mon goût : il a dix-sept ans et est musicien : il a été opéré, lui, il y a dix jours. Marco et

---

<sup>6</sup> Où l'on peut lire : « *Mon cher Jean, Ruyters vous écrira de son côté, je pense, pour vous avertir de l'opportunité qu'il y aurait, dans le doute où la « situation » nous laisse, à mettre dans son tiroir une provision d'argent liquide – ce que j'ai fait ce matin. Il ne serait pas mauvais sans doute que Gallimard prît de même quelques précautions pour que La N.R.F. ne coure pas le risque, si la situation se gâte complètement (CE QUI EST À CRAINDRE) – le risque, dis-je, de ne pouvoir payer Verbeke, Copeau, Rivière ou ses collaborateurs.* » (Voir leur *Correspondance*, p. 499).

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après l'inscription manuscrite de Jean Schlumberger : « (13/12/12) 1912 ».

<sup>2</sup> Inscription manuscrite de Jean Schlumberger.

lui font très bon ménage, je les laisse. Il y a aussi beaucoup plus d'infirmiers et de f[emmes] de chambre qui viennent faire le service dans cette chambre aussi le petit n'est-il plus du tout abandonné.

J'ai passé ma matinée dans la ville et au musée : rien. Un Vallotton paysage et pas des meilleurs<sup>3</sup>. Figure-toi que cette vie sédentaire me rend presque enragée à la longue : que je ne puis m'enfermer à la pension pour lire et écrire toute la journée aussi vais-je après cette lettre aller patiner à Sainte-Catherine à trois quarts d'heure d'ici en tramway. C'est la distraction qui m'a semblé la moins coûteuse 1 fr. 20 de tramway entrée comprise au patinage et, je pense, pas grand-chose pour la location des patins, et c'est ce qui secouera le plus mon trop plein de santé.

Schmid m'ayant fait vaguement espérer qu'il reviendrait je n'ai pas encore renvoyé les chevaux savants : titre du livre de Karl Krall : *Denkende Tiere* un fort volume de cinq cent trente-deux p[ages] illustré, Leipzig, Engelmann.

L'accueil que tes récits ont eu rue P[ierre]-C[harron] ne m'étonne guère : c'est si souvent chez les gens croyants (comme ils s'appellent) que se rencontre le plus de scepticisme ou chez des gens comme Père et Conrad qui n'osent rien démolir parce qu'ils sont foncièrement sceptiques et que cela leur est désagréable que leur intelligence et leur bon sens soient loin d'avoir encore tout embrassé.

Le nom des Demoiselles de Montreux (librairie Française est M<sup>lle</sup> Descombes<sup>4</sup> et leurs commissionnaires à Paris : Gaulon, rue Madame.)

J'espère que ma lettre t'arrivera à temps avant ton départ pour le V[al]-R[icher].

J'ai envoyé directement les pourboires pour B[ois]-S[alair] à Maman il y a trois jours.

Ne m'écris plus à la clinique Rosemont puisque je n'y suis plus guère et que j'espère prendre Marco ici dimanche soir ou lundi.

Je ne sais rien de neuf pour le départ toujours fixé momentanément à mercredi 3 h, arrivée 11 h soir. Marco n'est toujours pas levé mais reprend meilleure mine.

Ton S.

---

<sup>3</sup> Suzanne a visité le Musée cantonal des Beaux-Arts de Lausanne qui « conserve la plus grande collection au monde d'œuvres de Félix Vallotton ». (Voir <https://wp.unil.ch/fvallotton/>).

<sup>4</sup> Il s'agit de différentes librairies suisses dans lesquelles Jean souhaite faire la publicité de *La N.R.F.* À ce jour, la Nouvelle librairie Descombes située au 48, Avenue de Champel, 1206 Genève, Suisse est définitivement fermée.

[Paris]<sup>1</sup>

Mon amour

Et la journée s'est passée sans que j'aie pu t'écrire. Ma chronique m'a pris jusqu'au dernier moment j'ai tout juste encore pu la recopier. C'est d'ailleurs très peu de chose : trois pages de la revue<sup>2</sup>. J'ai juste pu rejoindre Gide et Ghéon avec lesquels je dînais et qui m'ont entraîné au concert Bach. J'étais au-dessous de tout. Impossible d'écouter. J'ai cependant perçu quelques belles choses dans un concerto brandebourgeois qui doit être admirable<sup>3</sup>. Mais je suis parti avant la fin et je te griffonne ceci en métro.

J'ai fait hier visite à Desjardins. Il m'a lu des pages admirables qui paraîtront dans son *Calendrier manuel*<sup>4</sup>. C'est extraordinaire comme ces passages sont différents, lus ainsi, ou rangés et numérotés avec commentaires dans le tohu-bohu de cet agenda. Il m'a dit : « Est-ce donc Claudel qui vous a imposé l'article de Rivière et *La N.R.F.* adopte-t-elle officiellement la doctrine du Maître ? » C'est un peu l'effet que cette profession de foi produit sur tout le monde<sup>5</sup>.

Je dînais à la maison et je m'étais mis au travail quand on sonne, passé neuf heures. C'était ce brave Hawkins qui dînant dans le quartier était venu aux nouvelles. Jamais il ne m'a paru plus brave, plus sain, même plus charmant et jamais plus dépourvu de nuances et de subtilité. Sa délicatesse morale est toute négative, toute en respect de soi et en pudeur. Nous avons beaucoup parlé de questions sexuelles. Je pensais qu'il allait me sortir des choses nettes et je l'ai trouvé presque un peu gêné, n'osant pas nommer les choses par leur nom et s'en remettant de cette surveillance sur les parents, sur l'abbé et sur le pasteur.

Il avait de petites pointes à l'égard des confessions de deux ou trois heures que M. Montassut sait soutirer de ses élèves : « Moi, disait-il, je leur parle pendant deux minutes, ma montre sur ma table. Je leur dis : jeune homme, s'il y a quelque chose de trouble dans votre vie débarrassez-vous-

<sup>1</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, Paris. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Il s'agit toujours de sa « *courte chronique sur la Marie-Madeleine de Hebbel* ». Voir la lettre du 11 décembre 1912 écrite par Jean.

<sup>3</sup> Les concertos brandebourgeois sont un ensemble de *Six Concerts à plusieurs instruments*, d'après le titre que Bach donnera de son œuvre en 1721.

<sup>4</sup> Dominique Fernandez revient sur l'originalité du *Calendrier manuel des Serviteurs de la Vérité* écrit par Paul Desjardins, « dont les fascicules parurent entre 1907 et 1914 » : « le Calendrier manuel divise l'année en douze mois, à chacun desquels correspondent des vertus spécifiques : « Initiative, Courage » pour janvier, « Acceptation de la Loi » pour février, « Discipline de la Raison » pour mars, « Rajeunissement perpétuel » pour avril, « Admiration, Joie » pour mai, « Objectivité, Simplicité » pour juin, « Lutte pour le droit » pour juillet, « Révolution et Sacrifice » pour août, « Entraide, Amour » pour septembre, « Repliement, Scrupule » pour octobre, « Souvenir, Continuité » pour novembre, « Patience, Silence » pour décembre. » (Voir Dominique Fernandez, *Ramon*, Grasset, 2009).

<sup>5</sup> Souvenons-nous, l'article de Jacques Rivière, *De la foi*, est dédié au fervent catholique Paul Claudel.

en. Je sais que vous êtes un chic type. Vous y parviendrez sans difficultés. Si ça continue à vous embêter venez me le dire. Adieu. » Et je ne suis pas sûr que ce ne soit pas la bonne méthode. Il redoute les confidences qui lèvent tous les voiles ; il craint que l'élève n'en sorte diminué. C'est sympathique.

Je pars demain samedi à midi, je m'arrête à Évreux et je serai au Val-Richer pour dîner. Peut-être rentrerai-je par Rouen pour y placer ma marchandise. En tout cas je serai là pour recevoir les petites.

Les nouvelles d'aujourd'hui semblent montrer une Serbie plus docile. André reste d'un pessimisme noir et y trouve une certaine volupté.

Je termine ce mot sur un banc de la station N[otre] D[ame] des Champs.

Mon chéri, tu m'effraies avec ton Biarritz.

Est-ce que tu veux y passer les trois semaines ? Enfin nous en causerons il n'y a pas besoin de commander les billets longtemps d'avance.

Ma bien aimée, je te serre tendrement fortement sur moi, j'ai grand faim de ton cher cher visage.

J.

527- SUZANNE A JEAN

[Samedi 14 décembre 19]12<sup>1</sup>

[Pension Clarence]

J'ai reçu ce matin *La N.R.F.*, ai vite feuilleté pendant mon petit déjeuner et comprends ta consternation ayant aperçu que *La Foi* de Rivière n'était pas comme je le croyais la confiance en la vie, en ce qu'on ne sait pas ou quelque chose d'approchant, mais la foi catholique !

Cela m'a l'air en effet un peu terrible !...

Il faut que je m'occupe de la toilette de Marco... Il me charge de te dire qu'il va très, très bien et que tu es bien gentil. J'ai reculé devant le livre de Hansi ! 15 frs et me suis rabattue sur des volumes à 1 frs : *Quentin Durward*<sup>2</sup>, des vieilles légendes de France etc.

Notre enfant dévore et je suis très étonnée de tout ce qu'il a déjà lu à Liancourt.

Le libraire musical en dessous de Tarin s'appelle *Foetisch Frères* rue de Bourg<sup>3</sup>.

Je t'enverrai l'autre renseignement cet après-midi.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Walter Scott, *Quentin Durward*, 1823.

<sup>3</sup> La librairie musicale Foetisch Frères, créée en 1804, est aujourd'hui définitivement fermée. Elle tenait effectivement résidence au 6, rue de Bourg, 1003 Lausanne en Suisse.

Je t'aime passionnément.

Ton S.

528- SUZANNE A JEAN

Samedi soir [14 décembre 1912]<sup>1</sup>

Pension Clarence

Mon amour, je t'écris vite un mot ce soir pour que tu l'aies sûrement lundi à temps. Je suis extrêmement vaseuse ce soir et tu le comprendras lorsque tu sauras qu'après ma journée de patinage j'ai été tenue éveillée jusqu'à 4 h cette nuit par une soirée qui se donnait ici dans la pension. Voyant que je froisserais M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> Liaudat si je n'y paraissais pas, j'y ai fait figure jusqu'à 11 heures et demie ! sans danser tu penses bien !

C'était d'ailleurs très simple, quatre décolletés en tout et tous les pensionnaires y assistaient ou y dansaient : je me serais fait seulement bêtement remarquée en restant dans ma chambre.

J'ai surtout causé avec les Russes et Polonaises fort excitées et scandalisées par les danses *two steps* de *grizzly bear*<sup>2</sup> que dansaient fort indécentement toute la soirée l'Anglaise à cheveux jaunes de notre table voisine et une de ses amies. « Mais, Madame, danse-t-on à Paris comme cela, mais c'est horrible ! » M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> Liaudat étaient fort troublées aussi.

Puis M<sup>me</sup> Liaudat s'épanouissait : « Ce qui me fait plaisir ce soir c'est que nous avons réussi à réunir une jolie société, une jolie société ! » Et si tu avais vu le ramassis de *bag fish*<sup>3</sup> et de jeunes gens monstrueux !

Seule une jeune Anglaise invitée, fraîche, saine comme il faut, faisait tache. Et le tapeur ! Je le réserve pour la fin : un nouveau-né devenu vieux, un être *ghastly*<sup>4</sup> ; aveugle, tout voûté, chauve avec une tête en pain de sucre comme Marco à sa naissance ; avec un sourire imbécile. Un moment on lui a servi un repas, mettant les assiettes sur le piano devant lui : il mangeait avec ses doigts férocement et je l'ai entrevu un instant fourrant une tranche de jambon entière dans sa bouche.

Quant à ma première journée de patinage j'en avais été ravie : un soleil admirable : pas trop de monde : les premiers pas difficileux mais j'ai vite retrouvé le petit peu que je savais : au début j'ai été fort touchée par une toute vieille dame Anglaise sans patins qui voulait absolument m'aider dans mes premiers pas chancelants. Seulement j'ai eu rudement mal aux chevilles.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée.

<sup>2</sup> Dans les années 1910, les danses américaines fondées sur les mouvements des animaux ont une connotation populaire. L'une d'elles, *grizzly bear*, est marquée par les pas de l'ours.

<sup>3</sup> Sachet de poisson.

<sup>4</sup> Épouvantable.



Aujourd'hui cela a été raté dans les grands prix. J'ai d'abord manqué un premier tramway que je voulais prendre, le second a eu une panne : il pleuvait là-haut et ayant promis à Marco de retourner à la clinique plus tôt ce soir j'ai fait tout ce trajet Lausanne – Sainte-Catherine et retour sans pouvoir patiner ! J'étais furieuse de rage ! Il y aura tant de monde demain que je crois que je ne pourrai pas y retourner.

Marco s'est levé ce soir à 5 h : a été de son lit à la chaise longue deux fois, a dîné sur la chaise longue. Il était très excité et assez pitre. Roux était passé dans la journée lui enlever le pansement : la cicatrice ne sera rien mais pour le moment ce n'est pas très joli, étant entourée de sang extravasé.

Je n'étais pas là au moment de l'enlèvement du pansement. Roux aurait dit que dès que le petit aurait pris l'air une ou deux fois et aurait fait une course en tramway il pourrait partir pour Paris.

Donc si tu ne reçois rien d'autre attends nous *ferme* mercredi soir 11 h.

Je n'aurais pas donné la moitié de son mois à Nurse Blanche comme elle n'est entrée que fin mai, mais probablement 25 ou 30 frs. Si tu lui arrondis la somme qu'on lui doit comme gage de 50 frs ce ne serait pas mal : vois si tu veux donner même 75 de plus : ce qui serait alors tout à fait joli et lui payerait trois semaines de son home à 25 frs par semaine. Je suis presque sûre que Maman va lui faire un cadeau aussi, ce qui fait qu'il ne faudrait pas exagérer.

Je me réjouis tant de t'embrasser : j'en avais une soif si grande aujourd'hui !

Je vais me couler au lit et m'endormir !

Ton S.

529- SUZANNE A JEAN

Dimanche soir [15 décembre 19]12<sup>1</sup>

[Pension Clarence]

Mon amour, tu m'as écrit une si douce lettre, exquise : il y avait bien longtemps que tu m'avais écrit non pas d'aussi douces choses, mais aussi spontanées et surtout imprudentes... Sois tranquille je les ai serrées si au fond de mon cœur ces bonnes choses que moi-même je ne serais pas toujours sûre de les avoir entendues.

Je t'écris ce soir bien tranquillement et à peu près calmée d'une rage qui m'a empoisonnée toute la fin de l'après-midi. Il faisait magnifique, très boueux aux pieds, mais un air de printemps et un soleil radieux. Il était entendu que Marco pouvait sortir une heure et de préférence en auto qui le secouerait moins qu'une voiture.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

Personne ni à l'hôtel, ni à la clinique ne peut me renseigner sur le prix d'une heure en auto : on me dit « ça le marque au compteur ! » Je me dis : j'en aurai au plus pour une douzaine de francs. Tant pis, c'est la première sortie : on ne peut s'asseoir, il fait trop humide et impossible de faire marcher le petit une heure de suite. Je fais demander une auto, j'embobine le petit avec une boule aux pieds et nous faisons une exquise promenade ; le compteur n'était pas visible. En arrivant à la clinique je cherche des yeux le compteur aux pieds du conducteur : 27 frs 55 !!!

J'ai cru y voir trouble : M<sup>me</sup> Knecht à laquelle j'ai dû demander un surplus d'argent n'en revenait pas non plus et a fait chercher son mari pour savoir si ce prix fabuleux pouvait être exact. Il a prétendu que cela se pouvait.

Mais sois tranquille demain nous irons un peu à pied et un peu en tramway.

En poussant fort à la roue, peut-être aurions-nous pu partir mardi mais je n'ose pas à cause de Marco : il est terriblement difficile de le tenir depuis qu'il est levé : il a le diable au corps et à la clinique il est encore possible de le faire rester tranquille : il ne rêve que pirouettes et gambades et on m'a bien recommandé de faire attention les premiers temps de crainte d'une hernie.

Il avait joliment mauvaise mine habillé et après la course en auto, mais dès qu'il a été recouché il était bien plus rose qu'il ne l'avait encore été et a mangé énormément : d'abord à goûter en abondance du gâteau de fête de son voisin de lit qui avait aujourd'hui dix-huit ans puis son dîner : sa soupe, trois morceaux de jambon, du macaroni et un énorme morceau de gâteau à la crème.

J'ai pensé avec attendrissement plusieurs fois aujourd'hui à notre petite maison dont je pense tu as dû faire au moins une fois le tour.

Je t'écris encore sur du sale papier une lettre dégoûtante : j'ai oublié ma provision chez Marco, cet après-midi. Et je me gêne l'écriture à force d'écrire.

Mon amour, ma dose de patience à vivre loin de toi commence à être bien à bout.

Ton S.

530- JEAN A SUZANNE

[Mi-décembre 1912]<sup>1</sup>

[Brafy]<sup>2</sup>

Amour chéri

Il était grand temps que je vienne. Le garde s'est foulé le genou et ne s'occupait plus de rien. Aussi depuis deux jours ne s'occupait-on plus de la haie. Aujourd'hui on s'y est remis. On va

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, Paris.

commencer à tendre le grillage ce qui demandera encore un certain temps et la plantation ne se fera pas en un instant.

Les rosiers ont été plantés ce matin. C'est de la camelote de dernier ordre : déjà ce que nous avions eu il y a quinze jours n'était pas beau, mais c'est pire : de misérables petits églantiers, gros comme le petit doigt, tout tordus et d'une longueur ridicule. Ce ne sont pas du tout des demi-tiges de sorte que l'effet est complètement raté. Nous en serons quittes pour les remplacer un jour ou l'autre.

Les buis m'ont l'air d'aller bien mais les ifs sont misérables. Je crains de ce côté-là des déboires. Plusieurs sont complètement jaunes et fanés. Dans le jardin par contre toutes les plantations semblent prospères.

L'état moral des parents est très bas<sup>3</sup>. J'ai eu une longue conversation avec Papa hier soir. Il reconnaît la justesse de tout ce qu'on lui dit mais il ne veut prendre aucun rôle actif, ni auprès des petits pour les ramener dans le sens de Maman, ni auprès de Maman pour lui faire comprendre que c'est ridicule. « Nous sommes très déprimés, dit-il. » « Je sais bien que c'est moi qui aurais dû conduire tout cela » m'a-t-il avoué.

Rien encore avec Maman. Je pense que ce sera pour ce soir avant le dîner. « Ta mère ne s'en remettra jamais, m'a encore dit Papa. Que veux-tu, elle a senti que je l'abandonnais. » Voilà ce que c'est que de vivre l'un à côté de l'autre sans se douter davantage de ce qui se passe chez son partner !

Il faut que je remonte surveiller mon homme. On tue quelques lapins. Aman en a pris quatre au piège. Le fils Férey en a tué deux. Mais qu'il y a encore à faire !

Je t'embrasse toute.

Homme<sup>4</sup>.

531- SUZANNE A JEAN

Dimanche [22 décembre 19]12<sup>1</sup>

[Biarritz]<sup>2</sup>

Amour aimé : quel splendide soleil et quel air caressant nous accueillent ici : je ne voudrais pas m'en réjouir sans toi et je ne puis empêcher un léger épanouissement après l'atmosphère suisse !

Il nous a fallu changer hier à Bordeaux et à la Négresse ! L'important est que les enfants sont arrivés sans fatigue !

---

<sup>3</sup> Inscription manuscrite de Jean Schlumberger : « suppression particule ». Jean-Luc Eichenlaub déclare : « *En marge de l'acte de naissance de Jean Schlumberger figure la mention de l'annulation, après la Première Guerre mondiale, de la particule.* » (Voir Gilbert-Lucien Salmon, *Jean Schlumberger et la Nouvelle Revue Française*, Actes du colloque de Guebwiller et Mulhouse des 25 et 26 décembre 1999, L'Harmattan, 2004, p. 12).

<sup>4</sup> Monique et Sabine arriveront le lundi 16 décembre 1912 à Paris. Elles partiront le samedi 21 décembre, accompagnées de leur mère et de leur frère pour Biarritz afin de passer les vacances d'hiver au soleil.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Le lieu et l'année ont été ajoutés au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 1, rue Saint-Benoît, Paris, 6<sup>e</sup>.

La boîte à thé nous a rendu des services inappréciables : j'ai préparé un succulent bouillon pour le dîner qui a été vivement apprécié par tous y compris un petit espagnol de quinze ans venant d'Angleterre aussi petit de taille et bébé d'apparence que Marco, ne sachant que sa langue et l'anglais, voyageant tout seul depuis la veille au matin et n'ayant pour toute provision que des sandwiches. Il allait à Bilbao rejoindre son père.

Je crois que nous serons parfaitement ici : l'air et le soleil entrent largement dans toutes les pièces, les gens paraissent très complaisants et la nourriture bonne.

Dis-moi exactement le jour et l'heure de ton arrivée.

Puis

1° Demande à Désirée deux petits cols en Irlande (dentelles) restés dans ma boîte à mouchoirs : à m'apporter.

2° Envoie-la rue Vignon je crois 28 (?) acheter un seau de miel des Abiés d'environ deux à trois kilos (miel brun) que tu nous apporteras.

3° Le masticateur de Marco pour Sab (Désirée l'a).

4° Qu'elle cherche des morceaux étoffes de soie blanche restés des *robes de soie blanche* des petites : tu diras que c'est de la soie ressemblant à celle dont sont faits les petits cache-corsets de Madame ; et ces morceaux doivent se trouver dans la commode du salon. (À m'apporter).

5° Qu'elle découpe la *guimpe* de ma robe noire, à m'apporter la guimpe *seulement*.

Je t'embrasse si tendrement.

Ton S.

Je me sens toute bête sans toi.

532- JEAN A SUZANNE

[Dimanche] 22 déc[embre 19]12

[Paris]

Meilleur de tous les amours

Je viens d'avoir à déjeuner ce brave Istel<sup>1</sup> qui est toujours aussi cordial et solide qu'autrefois et toujours aussi peu soucieux de nuances. C'est de toute la bande celui dont je suis le plus loin intellectuellement, ou plutôt dont *La N.R.F.* est le plus loin, car il semble au contraire que ce que j'écris lui plaise et compte pour lui. Évidemment l'atmosphère de la Colombie britannique prépare mal à goûter notre attitude littéraire. Par contre ce que m'a dit Hermann Schmid<sup>2</sup> de notre autorité à

---

<sup>1</sup> C'est avec le banquier André Istel (1887-1966) et Louis Noyer que Maurice Schlumberger créera en 1919 la Société Schlumberger, qui deviendra en 1925 la banque Schlumberger et C<sup>ie</sup>.

<sup>2</sup> Personne non identifiée.

Genève m'a fait le plaisir le plus vif. Son exemplaire circule de main en main et nous avons des lecteurs qui ne sautent pas une ligne.

Tu aurais été édifiée en me voyant ce matin prendre mon thé dans mon lit. J'avais l'intention d'y passer toute ma matinée pour achever de cuire mon rhume mais mon stylo a trouvé bon de faire une tache sur mon drap ce qui m'a forcé à me lever en hâte pour recourir au sel d'oseille.

Je n'étais sorti hier que pour aller chez Barbey et de là à la répétition de l'*Annonce faite à Marie*<sup>3</sup>. J'y ai retrouvé les Rivière, Ghéon, M<sup>me</sup> Théo. Je n'ai entendu que le prologue et le premier acte. Ce n'était pas absolument ridicule, mais presque tout le temps bien pâle et faible. Cela manquait de rudesse et de grandeur. Ma foi j'ai chargé Ghéon de me renseigner sur la suite et je suis rentré me coucher.

Cette représentation permettait de se rendre compte à quel point certaines fortes scènes de Claudel peuvent être prenantes au théâtre. On s'en doutait. Et également à quel point certaines fioritures lyriques gâtaient le mouvement général.

Je suis en train de corriger les copies de Lucie Meyer qui sont, cette fois, assez défectueuses. Je me casse la tête à la recherche de mon malheureux titre<sup>4</sup>. Si tu ne reçois pas de dépêche, c'est que j'arrive *mardi soir*. Que ce sera bon d'être au bord de la mer. Quand même je ne devrais rester que deux jours, j'irai te rejoindre et j'en profiterai bien, je t'assure.

Homme.

533- SUZANNE A JEAN

Lundi [23 décembre 1912]<sup>1</sup>

Biarritz<sup>2</sup>

Mon amour,

Nous voici à lundi 1 h 30 et je ne sais encore rien de toi : j'espère qu'avant ce soir j'aurai un mot.

Sans cela ça va bien. Les enfants ont vu le docteur : les bains commenceront demain. Il fait bon et nous sommes très tranquilles. J'ai commencé à leur lire le *Sergent Bourgogne*<sup>3</sup> que Marco et

---

<sup>3</sup> « *A l'Œuvre, à 8 heures ¼ précises (théâtre Malakof), première représentation de l'Annonce faite à Marie, mystère en quatre actes et un prologue de M. Paul Claudel : MM. Lugué-Poe, Anne Vercors ; Magnat, Pierre de Craon ; Roger-Karl, Jacques Hury ; Mmes Lara, Violaine ; Marcelle Frappa, Mara ; Franconi, la mère. – Comparses : MM. Corney, l'apprenti ; Durthal, le maire ; Jouvey, un ouvrier ; Chabrier, un ouvrier ; Mlles Maës, une femme ; Jackson, une femme.* » (Voir *Le Temps* [en ligne], n° 18800, du 1912/12/23, page consultée le 8 janvier 2018, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k241079f/f5.item>).

<sup>4</sup> *Les Fils Louverné*.

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée. Inscription manuscrite au crayon de bois par Jean Schlumberger : Biarritz 23/12/12.

<sup>2</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 1, rue Saint-Benoît, Paris, 6<sup>e</sup>.

Monique écoutent avec grand intérêt. Mon sommeil est rattrapé et je t'attends avec impatience. J'espère que nous ferons quelques courses ensemble. Nous laisserons les naïades et le triton à leurs bains et ferons, nous, des expéditions.

Je me réjouis comme une gosse de ton arrivée et n'ose trop m'en réjouir de peur que cela n'arrive pas.

Impossible d'en écrire davantage : ce saut de Lausanne ici me brouille l'esprit.

Ton S.

534- JEAN A SUZANNE

[Mardi] 24 déc[embre] 1912

[Paris]<sup>1</sup>

Mon amour

La lecture à Janvier n'a *rien* donné<sup>2</sup>. Ce salop est arrivé en retard en annonçant qu'il ne pourrait entendre qu'un acte. J'en ai lu la moitié, Copeau l'autre moitié – et ma foi pas très bien.

Moi avec mon rhume j'avais une voix impossible. Après dix pages, Janvier demande : « Qui donc est Sylvie ? J'ai d'abord cru que c'était la jument. »

Il a emporté le reste, mais certainement il ne sortira rien de tout ça.

À moins que mon rhume ne devienne intolérable je pars demain matin.

Mais si tu reçois une dépêche ne t'alarme pas. Ce sera un retard de prudence pour ne pas vous donner la grippe à tous et être forcé moi-même de garder la chambre. Je vais me fourrer au lit à quatre heures pour activer cette cuisson.

Je ne suis pas bon à autre chose.

J'espère au moins que l'atmosphère est belle, et qu'elle te plaît, mon amour, et qu'elle te caresse comme tu le mérites bien. Je voudrais bien la remplacer demain soir.

J.

---

<sup>3</sup> Adrien Bourgogne (1785-1867) *Mémoires du sergent Bourgogne (1812-1813)*, (sixième édition) publiés d'après le manuscrit original par Paul Cottin et Maurice Hénault, 1910.

<sup>1</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, Paris.

<sup>2</sup> Jean a fait la lecture de ses *Fils Louverné* à Jean-Louis Janvier (1871-1954) ou Jean-Louis Nugeyre, l'acteur de théâtre, metteur en scène et également directeur de tournée.

[Biarritz]<sup>2</sup>

Je t'écris à tout hasard pour le cas où encore demain tu ne viendrais pas. Pourquoi ne me disais-tu pas dans tes lettres que tu étais fiévreux : je ne croyais qu'au rhume de cerveau.

Le ciel s'est obscurci, l'air ne me caresse plus depuis que j'ai reçu ta dépêche.

Je me sens un non-sens ici, une incohérence, etc., que tu sois malade loin de moi me rend idiote.

Je suis déçue, furieuse de l'échec Janvier auquel je ne m'attendais pas.

Enfin tout me semble noir.

Ton S.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée d'après le cachet postal. L'année a été ajoutée au crayon de bois par Jean Schlumberger.

<sup>2</sup> Adresse du destinataire : Monsieur Jean Schlumberger. 78 rue d'Assas. Paris VI<sup>e</sup>.

[Thermes Salins  
Biarritz]<sup>2</sup>

Mon amour, te dire que je trouve cela gai d'attendre ! non ! et d'un autre côté te faire commettre une imprudence non ! non plus.

Mais quand je vois ce beau soleil tueur de microbes, cette douceur d'atmosphère ici, je suis toute triste et ai peur que cela se gâte avant que tu sois là !!!

Mes jambes flageolent sous moi de déception, je ne puis me mettre à rien, j'ai envie de rager, de tuer le temps n'importe comment et j'ai envie de te faire une scène ce qui serait abominable, mon pauvre amour ! Mais aussi tu me parles du mouchoir autour du cou et du cachet pris à temps ! Pour une fois que tu ne l'as pas fait, ce n'était pas ce jour qu'il aurait fallu essayer. Et puis tu sais très bien que quand je ne suis pas là tu te soignes en dépit du sens commun ! La sottise était d'être sortie samedi soir, de t'être levé dimanche et lundi.

Je me sens idiote ici sans toi : j'en ai eu assez de Lausanne !

Et qu'est-ce à présent que [cette] histoire de Schmid qui devait venir à Paris ? Tu ne m'en avais rien dit et je ne comprenais pas à moins question théâtre pourquoi il était question que tu ne puisses rester que deux jours ici.

J'ai envie d'étrangler le soleil : il m'agace de briller ainsi : je le trouve bête et stupide de ne pas comprendre. Nous ne fêtons pas Noël aujourd'hui : peut-être est-ce féroce mais je trouve que les enfants peuvent souffrir de l'absence de leur père : il n'y a eu ni souliers dans la cheminée, ni rien.

J'ai peur de t'effrayer par ma lettre, mais tu la recevras heureusement trop tard demain matin pour faire un coup de tête et partir quand même.

Il faudra bien que je trouve de la patience jusqu'à vendredi soir.

Une fois ici je ne te lâcherai plus et nous retournerons ensemble à Paris. Et je te préviens que cela ne sera pas avant le 2 janvier au plus tôt !

Ton S.

---

<sup>1</sup> Lettre non datée à l'origine et reclassée.

<sup>2</sup> Papier à en-tête.



## SANS DATE 1912

537- SUZANNE A JEAN

Mercredi

Bois-Salair

Mon amour aimé, où es-tu ?

Je continue à t'écrire à Paris.

Depuis une heure je suis dans l'allégresse, je chante un hymne à Van Ryssel[berghe] et lui élève un petit autel dans mon cœur à l'ombre du tien. Tout cela à cause du merveilleux décapant grâce auquel j'ai rendu deux palettes à leur état vierge et cela sans peine. Elles avaient sur elles pour au moins 20 frs de couleur.

Je continue à être en bouillants esprits et t'attends avec une grande impatience. Il pleut pour changer mais je ne crois pas que cela m'empêche de peindre.

Ton S.

Que c'est inouï le *Nigger de Narcissus*<sup>1</sup> !!!

538- SUZANNE A JEAN

Dimanche

Bois-Salair

Mon amour pluie diluvienne ce matin. Mais j'espère que ce n'est là que de l'orage ; il tonnait hier et d'ici mon retour le temps se remettra.

On en a tout de même assez de cette eau et cela m'ennuie pour la rentrée de Marco à Liancourt, c'est si mauvais pour lui cette humidité.

Je me demande si je ne vais pas être obligée de rester jusqu'à vendredi matin tant mes sœurs me chargent de courses et en somme jusqu'à mardi 3 h je n'en pourrai faire aucune sans compter les visites Choquet, recherches d'institutrices (j'ai écrit trois lettres pour cela le jour de ton départ) et aussi j'aurais voulu profiter pour aller au Louvre voir un peu de peinture etc. Et d'un autre côté si le temps redevient possible je n'aurai qu'une grande hâte de revenir ici.

Nous allons être très seuls, Alice, toi et moi en plus des parents. Marthe partant mardi pour Rennes pour l'Alsace où Antoinette écrit [qu'] une amie est dans un tel état de dépression physique et moral qu'il lui faudrait absolument quelqu'un de sa famille auprès d'elle.

---

<sup>1</sup> *The nigger of the « Narcissus »* est un roman anglais, publié en 1898 par Joseph Conrad (1857-1924). Voir réédition *Le Nègre du Narcisse*, Gallimard, « L'Imaginaire », 1983.

Si Schuman ne dépasse pas 30 frs tu peux le commander pour ici et on en serait très content.

J'aurai une série de courses pour Marco mardi matin à moins que je n'arrive à les faire demain entre Choquet et Zuber.

Je me réjouis tout de même pour demain.

Ton S.

539- JEAN A SUZANNE

[Paris]<sup>1</sup>

Évidemment mon amour attend son baiser du matin. Il dit comme toujours : non, non ; mais il l'attend.

Je ne regrette rien, mon amour. Je ne regrette que les heures mornes quand il y en a. Nous serons si vite morts ! Usons de nos yeux, de nos mains, de tout notre corps. Ne permettons pas qu'il y ait des journées indifférentes. Il y a plus de paix pour nous dans cette exaltation que dans l'immobilité des autres.

Homme.

---

<sup>1</sup> Papier à en-tête : *La Nouvelle Revue Française*. 78, rue d'Assas, Paris.

## BIBLIOGRAPHIE

La bibliographie qui suit s'appuie sur de multiples sources, comme la bibliographie réalisée par Pascal Mercier dans *Notes sur la vie littéraire* de Jean Schlumberger, celle de Johanna Dorothea Hosbach dans *Jean Schlumberger : Problematik und Stil des Gesamtwerkes*, ou encore les bibliographies réalisées par Jean Schlumberger dans l'édition de ses *Œuvres* complètes ainsi que les sommaires de *La Nouvelle Revue Française* disponibles en ligne sur <http://www.lanrf.fr/>. Nous avons décidé de ne pas mentionner ici toutes les publications de Jean Schlumberger au sein du *Figaro* ou dans d'autres revues, amplement renseignées par Pascal Mercier dans *Notes sur la vie littéraire*.

### 1. CORRESPONDANCES DE JEAN SCHLUMBERGER ET AUTOUR DE JEAN SCHLUMBERGER

#### a. Correspondances publiées

BREITBACH, Joseph, SCHLUMBERGER, Jean, *Briefwechsel 1940-1968 : Man hätte es von allen Dächern rufen sollen*, édition Alexandra Plettenberg et Wolfgang Mettmann, Berlin, Matthes et Seitz Berlin, 2018.

COPEAU, Jacques, JOUVET, Louis, *Correspondance (1911-1949)*, édition Olivier Rony, Paris, Gallimard, « Les Cahiers de la NRF », 2013.

GIDE, André, AMROUCHE, Jean, *Correspondance 1928-1950*, édition Guy Dugas et Pierre Masson, Presses Universitaires de Lyon, « André Gide », 2010.

GIDE, André, BLEI, Franz, *Briefwechsel 1904-1933*, bearbeitet von Raimund Theis, Akademie der Wissenschaften und der Literatur, Mainz, 1997.

GIDE, André, DENIS, Maurice, *Correspondance 1892-1945*, édition Carina Schäfer et Pierre Masson, Paris, Gallimard, 2006.

GIDE, André, GHÉON, Henri, *Correspondance 1897-1903*, T. I., texte établi par Jean Tipy, introduction et notes d'Anne-Marie Moulènes et Jean Tipy, Paris, Gallimard, 1976.

GIDE, André, GHÉON, Henri, *Correspondance 1904-1944*, T. II., texte établi par Jean Tipy, introduction et notes d'Anne-Marie Moulènes et Jean Tipy, Paris, Gallimard, 1976.

GIDE, André, PHILIPPE, Charles-Louis, *Correspondance avec Charles-Louis Philippe et sa famille : 1898-1936*, édition Martine Sagaert, Centre d'études gidiennes, Université Lumière, Lyon II, 1995.

GIDE, André, ROUART, Eugène, *Correspondance 1893-1901*, T. I, édition David H. Walker, Presses Universitaires de Lyon, 2006.

GIDE, André, ROUART, Eugène, *Correspondance 1902-1936*, T. II, édition David H. Walker, Presses Universitaires de Lyon, 2006.

GIDE, André, RUYTERS, André, *Correspondance 1895-1950*, T. I : 1895-1906, édition Claude Martin, Presses Universitaires de Lyon, 1990.

GIDE, André, RYSSELBERGHE, Maria Van, *Correspondance 1899-1950*, édition établie, présentée et annotée par Peter Schnyder et Juliette Solvès, Paris, Gallimard, Série André Gide (n° 23), « Les Cahiers de la NRF », 2016.

GIDE, André, SCHLUMBERGER, Jean, *Correspondance (1901-1950)*, édition de Peter Fawcett et Pascal Mercier, Paris, Gallimard, « Blanche », 1993.

MARTIN, Claude, *André Gide, correspondance générale (1879-1951) : répertoire, préface, index et notices*, Volume 1, Centre d'études gidiennes, Université Lyon II, 1985.

MARTIN DU GARD, Roger, *Correspondance générale (1896-1913)*, T. I, édition Maurice Rieuneau avec André Daspre et Claude Sicard, Paris, Gallimard, 1980.

MAYRISCH, Aline, SCHLUMBERGER, Jean, *Correspondance 1907-1946*, édition établie, présentée et annotée par Pascal Mercier et Cornel Meder. Luxembourg, Publications nationales, ministère de la Culture, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, 2000.

RIVIERE, Jacques, SCHLUMBERGER, Jean, *Correspondance 1909-1925*, édition de Jean-Pierre Cap, Lyon, Centre d'études gidiennes, 1980.

#### **b. Correspondances dans des fonds d'archives**

<http://www.calames.abes.fr>

<http://www.les-treilles.com>

<http://bljd.sorbonne.fr>

<http://www.mediatheque-bourges.fr>

<https://archivesetmanuscrits.bnf.fr>

## **2. ŒUVRES COMPLÈTES DE JEAN SCHLUMBERGER**

*Œuvres*, Paris, Gallimard, 1958 – 1962 (7 volumes).

### 3. ŒUVRES PAR GENRE

#### - Poésie

*Poèmes des Temples et des Tombeaux*, Paris, Mercure de France, 1903.

*Épigrammes romaines* (*Épigrammes romaines. Idylles. Au bord du Styx.*), Paris, Bibliothèque de l'Occident, 1910.

#### - Théâtre

Avec BERNARD, Tristan, *On naît esclave*, Paris, *l'Illustration théâtrale*, 1912.

*Dépossession sentimentale*, publié dans la revue *Antée*, 1907.

*Les Fils Louverné*, Paris, Éditions de la N. R. F., 1914.

*La Mort de Sparte*, Paris, Gallimard, 1921 (Répertoire du Vieux-Colombier), compris dans : *Théâtre*, Paris, Gallimard, 1943.

*Césaire ou la Puissance de l'esprit*, publié dans la *Nouvelle Revue Française* (novembre 1921), puis chez Gallimard, 1927, compris dans : *Théâtre*, Paris, Gallimard, 1943.

*L'Amour, le Prince, la Vérité*, Paris, Éditions « Au Sens Pareil », 1927, compris dans : *Théâtre*, Paris, Gallimard, 1943.

*Saint-Saturnin*, Paris, Gallimard, 1931.

*Théâtre*, Paris, Gallimard, 1943.

*La Tentation de Tati*, compris dans *Théâtre*, Paris, Gallimard, 1943.

*Le Marchand de cercueils*, compris dans : *Théâtre*, Paris, Gallimard, 1943.

*Le Bien public*, compris dans *Théâtre*, Paris, Gallimard, 1943.

*Un Miracle de Notre-Dame*, compris dans *Théâtre*, Paris, Gallimard, 1943.

*Divertissements*, Paris, Gallimard, 1943.

*Pochades*, Paris, Gallimard, 1943.

*Le Visiteur de minuit*, Paris, L'Avant-scène, *Fémmina-théâtre*, n° 166, 1958.

#### - Roman

*Le Mur de verre*, Paris, Librairie Ollendorff, 1904, puis dans *Plaisir de France*, août 1950.

*Heureux qui comme Ulysse*, Paris, *Cahiers de la Quinzaine* (Dix-septième cahier de la septième série), 1906.

*L'Inquiète Paternité*, Paris, Éditions de la N. R. F., 1911. Nouvelle édition chez Gallimard en 1933.

*Un Homme heureux*, Paris, Gallimard, 1920.

*Le Camarade infidèle*, Paris, Gallimard, 1922.

*Le Lion devenu vieux*, Paris, Gallimard, 1924, rééd. « L'Imaginaire », 2000.

*Au Bivouac*, dans *Le Navire d'Argent*, décembre 1925, puis orné de bois et illustré par Élie Grékoff, Plaudite Amici, Paris, 1951.

*Les Yeux de dix-huit ans*, Paris, Gallimard, 1928.

*Saint-Saturnin*, Paris, Gallimard, 1931.

*Histoire des quatre potiers*, Paris, Gallimard, 1935.

*Stéphane le glorieux*, Paris, Gallimard, 1940.

*Passion*, Paris, Gallimard, 1956.

#### - Textes à caractère autobiographique

*Éveils*, Paris, Gallimard, 1950.

*Rencontres : Feuilles d'agenda, Pierres de Rome*, Paris, Gallimard, « Blanche », 1968.

*In Memoriam* suivi de *Anniversaires*, Paris, Gallimard, « Blanche », 1991.

*Notes sur la vie littéraire, 1902-1968*, établies par Pascal Mercier, Paris, Gallimard, « Les Cahiers de la NRF », 1998.

#### - Essais

*Dialogues avec le corps endormi*, Les amis d'Édouard, Librairie Champion, 1925, puis, Paris, Gallimard, 1927.

*Traité*s, comprend *L'Enfant qui s'accuse, Césaire ou la Puissance de l'esprit, Dialogues avec le corps endormi*, Paris, Gallimard, 1927.

*Sur les frontières religieuses*, Paris, Gallimard, 1934.

*Plaisir à Corneille (promenade anthologique)*, Paris, Gallimard, 1936.

*Essais et dialogues*, Paris, Gallimard, 1937.

*Jalons*, Paris, Le Sagittaire, 1942.

*Nouveaux Jalons*, Paris, Le Sagittaire, 1943 et 1945.

*Le Procès Pétain. Blessures et séquelles de la guerre*, Paris, Gallimard, 1949.

*Madeleine et André Gide*, Paris, Gallimard, « Blanche », 1956.

#### - Avant-propos aux œuvres suivantes

BREITBACH, Joseph, *Clément*, Paris, P. Seghers, (Sarcelles, Impr. de Sarcelles), 1958.

BREITBACH, Joseph, Programme de *La Jubilaire*, Théâtre des Arts-Hébertot, 15 septembre 1960.

DELCOURT, Marie, *La Vie d'Euripide*, Paris, Gallimard, 1930.

Catalogue de l'exposition « Portraits et études de Théo Van Rysselberghe ». Galerie La Main gauche, 15 janvier - 4 février 1958.

#### - Préfaces aux œuvres suivantes

FERRAND-WEYHER, Yvonne, *Chants et pleurs dans le vent*, Rodez, Subervie, 1961.

MALTHE-BRUUN, Kim, *Lettres de Kim Malthe-Bruun, L'enfance de Kim*, par Vibeke Malthe-Bruun. Traduit par H. Rott de Neufville et Alice Synnestvedt, Paris, Fontainebleau, 1953.

MARTIN DU GARD, Roger, *Les Thibault*, Monte-Carlo, A. Sauret, 1960.

NAVILLE, Jacques, *Lettres de François Guizot et de la Princesse de Lieven (1836-1846)*, « Les Influences féminines dans la vie de François Guizot », Paris, Mercure de France, 1963.

PRINTZ, Adrien, *Chronique Lorraine : 1940-1944*, Paris, Denoël, 1945.

SPINDLER, Paul, *La Bourgeoisie alsacienne : études d'histoire sociale*, « Une Bourgeoisie qui a bonne conscience », Société Savante d'Alsace et des régions de l'Est, Strasbourg, 1954.

#### - Présentations littéraires

GIDE, André, *Ainsi soit-il, ou Les jeux sont faits*, Liège, P. Aelberts, 1951.

GILBERT, Jean, « À Pontigny avec Paul Desjardins par Jean Gilbert », *Le Mercure de France*, 1<sup>er</sup> août 1950.

HEUSS, Theodor, *Friedrich Naumann und die deutsche demokratie*, Insel-Verlag, 1960.

SCHLUMBERGER, Jean,

Catalogue *Éditions originales*, librairie Gallimard, 15, boulevard Raspail, Paris, VII<sup>e</sup>, mai 1933.

*Deux Lettres de Fr. Von Raumer à Guizot*, Paris, *La N. R. F.*, mars 1935.

« Le Ménage de Gide », présentation de l'article de Pierre de Lanux, *Le Figaro littéraire*, 13 décembre 1952.

« Ce qu'était un amour "qui s'est calomnié lui-même"... Le vrai visage de "l'Emmanuèle" de Gide », *Le Figaro littéraire*, 16 juin 1956.

« Soif d'absolu », *Connaissance du théâtre*, Catalogue des expositions Copeau, du Festival de Sarlat et du Théâtre de France-Odéon, octobre 1959.

Catalogue *Éditions originales*, n° 30, librairie Gallimard, 15 boulevard Raspail, Paris VII<sup>e</sup>, avril 1959.

« Clefs pour Jacques Copeau », *Le Figaro littéraire*, 7 novembre 1959.

« Le Cinquantième de *La Nouvelle Revue Française* », Catalogues de l'exposition de Milan (du 13 février au 12 mars 1960) et Zurich (du 25 juin au 9 juillet 1960).

*Théâtre* de Pierre Corneille. Le Livre de Poche, 1964.

#### - Présentations picturales

Catalogue de l'exposition *Œuvres de Suzanne Weyher (Mme Jean Schlumberger 1878-1924)*. Galerie Druet, 6-17 avril 1925.

Catalogue de l'exposition *Quelques pastels de Simon Bussy*. La Maison des amis des livres, 10 au 30 juin 1929.

Catalogue de l'exposition *Alexandre Mohr. Peintures et aquarelles*, Galerie Poyet, 53, rue de La Boétie, Paris, 17 mars au 5 avril 1939.

Catalogue de l'exposition *Portraits et études de Théo Van Rysselberghe*. Galerie La Main Gauche, 1, rue Thérèse à Paris 1<sup>er</sup>, 15 janvier au 4 février 1958.

*La princesse ensorcelée* : présente soixante illustrations en couleurs par Élie Grékoff. Librairie Marcel Sautier, 1962.

#### - Entretiens, interviews, concernant partiellement ou totalement Jean Schlumberger

AMROUCHE, Jean, *André Gide (1869-1951) Les jeunes années : (1891-1909)*, [disque audio], Compacts Radio France, Paris Cedex 16, 1996.

BERNARD, Marc, émission consacrée au 50<sup>ème</sup> anniversaire de *La Nouvelle Revue Française* diffusée dans « Les grandes revues littéraires », [audio], le 20 avril 1959, 46 min 36s, chaîne France 3 Nationale. <https://www.ina.fr/audio/PHD99259945>

BOURDET, Denise, « Jean Schlumberger », *La Revue de Paris*, juin 1964.

DEBRIX, J. R., « Confidences de Jean Schlumberger », *La Vie en Alsace*, 1934.

ROBERT, Jacques, « À propos de *Jalons* son dernier livre Jean Schlumberger (Grand prix de l'Académie Française) nous parle du journalisme », *Le Journal*, 11 août 1942.

STÉPHANE, Roger, Interview de Jean Schlumberger, émission « Portrait souvenir », réalisée par Jacques Demeure, [vidéo], 1<sup>er</sup> janvier 1964, 57 min 04s. <https://www.ina.fr/video/CPF86634926>

« Les Travaux des écrivains », *Le Figaro littéraire*, 1<sup>er</sup> juin 1946.

« Portrait de Jean Schlumberger et les débuts de la *N.R.F.* », *Paru*, février-mars 1949.

« Ingen Kunst taaler nogen Art af Baand », *Berlingske Tidende*, Copenhague, 25 avril 1950.

« Entretien avec J. Schlumberger », *André Gide* de L.-P. Quint, Stock, 1952.

« Nous rigolons, nous les anciens », *Arts*, 17 septembre 1953.



- « Ein Franzose über Europa », *Die Tat*, Zürich, 14 novembre 1953.
- « Le Grand prix national des lettres : “Jean Schlumberger vous êtes entré dans l’immortalité” avait prédit Charles Péguy en 1908 », *Combat*, 18 mai 1955.
- « Jean Schlumberger reçoit le Grand prix national des lettres », *Le Figaro littéraire*, 21 mai 1955.
- « Schlumberger – Grand prix national des lettres – a démenti André Gide », *Samedi-Soir*, 25-31 mai 1955.
- « Devant un micro. Conversation avec Jacques Brenner », *Les Cahiers des Saisons*, avril 1956.
- « À Cuverville : Madeleine et André Gide », *Le Havre Libre*, 31 juillet 1956.
- « Jean Schlumberger à l’heure des œuvres complètes », *Le Figaro littéraire*, 25 janvier 1958.
- « La première équipe », *France-Observateur*, 26 février 1959.
- « La N. R. F. a cinquante ans : Jean Schlumberger évoque pour vous les débuts d’une grande aventure de l’esprit », *Paris-Normandie*, 6 mars 1959.
- « Comment Jean Schlumberger s’est fait le censeur de ses Œuvres », *Le Figaro littéraire*, 4 février 1961.
- « Débuts de *La NRF*. Conversation avec Jean Schlumberger ». *Gide* de Jean-Jacques Thierry, NRF, Collection La Bibliothèque idéale, 1962.
- « Confidences sur trois pièces », *Le Figaro*, 4-5 avril 1964.

#### - Spectacles à partir des textes de Jean Schlumberger

- On naît esclave*, mise en scène de Jean Schlumberger et Tristan Bernard, Théâtre du Vaudeville, Paris, le 04 avril 1912.
- Les Fils Louverné*, mise en scène de Jacques Copeau, Théâtre du Vieux-Colombier, Paris, le 11 novembre 1913.
- Césaire*, mise en scène de Gaston Baty, Baraque de la Chimère, Paris, le 03 mai 1922.
- La Tentation de Tati*, mise en scène de Jean Mercure, Théâtre Édouard VII, 1949.
- Césaire* et *Les Yeux de dix-huit ans*, mises en scène de Jean-Paul Cisife, Théâtre des Mathurins-Marcel Herrand, Paris, le 09 avril 1964.

#### - Autres contributions de Jean Schlumberger à des ouvrages collectifs

- BAUSSAN, Charles, BÉLIARD, Octave, *et al.*, *Recueil. Dossiers biographiques Boutillier du Retail. Documentation sur Henri Ghéon*, Paris, Le Correspondant, 1914-1945.
- BERGSON, Henri, DAVY, G., *et al.*, *Discours prononcés sur la tombe d’Henri Franck le 27 février 1912*, 1912.

FABULET, Louis, GIDE, André, *et al.*, *Œuvres choisies* de Walt Whitman, 2<sup>e</sup> éd., Éditions de la NRF, 1918.

GIDE, André, MAUROIS, André, *et al.*, « Les Amis de Shakespeare and Company », *Le Mercure de France*, août-septembre 1963.

LEBESQUE, Morvan, « Le Théâtre national populaire », Hommage à Maurice Betz, Souillac, *Le Point*, n° 52, mars 1957.

MENIL, Dominique de, *Conrad Schlumberger, sa vie, son oeuvre*, Paris, 1949.

MEYER, Robert, *Émile Mayrisch : précurseur de la construction de l'Europe*, Lausanne, Centre de recherches européennes, 1967.

« Gide et les débuts de La N.R.F. », *Hommage à André Gide, Le Capitole*, 1928.

« Un Art de l'accueil », *Qu'est-ce que la littérature ? Hommage à Charles Du Bos*, Plon, 1945.

« Il y a seulement trente ans » : *Hommage à la résistance P.T.T., Palmes*, 1945.

« Ce congrès doit être un acte », *XXIV<sup>e</sup> Congrès de Fédération internationale P.E.N.*, Centre Universitaire Méditerranéen, Nice, 14 au 19 juin 1952.

« Dictionnaire-enquête sur les écrivains protestants », *Réforme*, 11 avril 1953.

« André Gide : Persönlichkeit und Werk », *Deutschland-Frankreich*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1954.

« Hommage », *Les Amis de Charles-Louis Philippe*, décembre 1959.

« Pontigny et La Nouvelle Revue Française », *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny*, P. U. F., 1964.

« Souvenirs d'une constellation », *Colpach*, Luxembourg, Amis de Colpach, 1978.

#### **4. NOTES ET CHRONIQUES DANS LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE**

##### **- Notes et chroniques théâtrales concernant les œuvres suivantes**

Tristan Bernard : *Le Poulailleur*, février 1909.

Les Représentations du *Schauspielhaus* de Düsseldorf, avril 1909.

Paul Hervieu : *Connais-toi*, mai 1909.

Jules Renard : *La Bigote* ; Tristan Bernard : *Auteurs, acteurs, spectateurs*, décembre 1909.

Émile Verhaeren : *Deux drames*, janvier 1910.

M. Giacosa : *Comme les feuilles* (Odéon), février 1910.

Henry Bataille : *La Vierge folle*, avril 1910.

H. de Balzac : *L'École des ménages* (Odéon), mai 1910.

*Coriolan* monté par Antoine, juin 1910.

*Trois pièces de Tristan Bernard*, août 1910.

MM. Paul Bourget et Serge Basset : *Un Cas de conscience* ; Leconte de Lisle : *Les Érinyes au Théâtre-Français*, septembre 1910.

Henrik Ibsen : *Hedda Gabler* (Théâtre de l'Oeuvre), *Odéon*, février 1911.

Henry Bataille : *L'Enfant de l'amour*, *L'Enfant de l'Amour* ; *Le Guignol lyonnais*, avril 1911.

Maurice Maeterlinck : *L'Oiseau bleu*, mai 1911.

Deux reprises au Théâtre Français : *Le Demi-Monde* et *Le Roi s'amuse*, juillet 1911.

Léon Tolstoï : *Le Cadavre vivant*, novembre 1911.

M. de Max dans *Le Typhon* (Théâtre Sarah Bernhardt) ; *Odéon*, décembre 1911.

Gabriel Trarieux : *La Brebis perdue* (Comédie-Française) ; Émile Fabre : *Les Sauterelles* (Théâtre du Vaudeville) ; José Felin y Codina : *Aux Jardins de Murcie* (*Odéon*), janvier 1912.

Edmond Sée : *La Brebis* (Théâtre Michel), Rosemonde et Maurice Rostand : *Un Bon petit diable*,

MM. Charles Hell et Auguste Villeroy : *Les Frères Lambertier* (*Odéon*), février 1912.

Marie Lenéru : *La Redoutable* (*Odéon*), Henri Bernstein : *L'Assaut* (Théâtre du Gymnase), Lucien Népoty : *Les Petits* (Théâtre Antoine), mars 1912.

Bernard Shaw : *La Profession de Mme Warren* (Théâtre des Arts), avril 1912.

Maurice Donnay : *Le Ménage de Molière* (Comédie Française), Shakespeare : *Troilus et Cressida* (*Odéon*), mai 1912.

Émile Verhaeren : *Hélène de Sparte*, juin 1912.

*Iphigénie et Poil de carotte* (Comédie Française), *Sumurun* (Vaudeville), juillet 1912.

Sophocle : *Les Traqueurs*, traduit par Th. Reinach, octobre 1912.

À propos de *La Reine Margot* : Le Drame historique, novembre 1912.

*Dans l'Ombre des Statues* (*Odéon*), *Bagatelle* (Comédie Française), décembre 1912.

Hebbel : *Marie-Madeleine* (Théâtre des Arts), janvier 1913.

*Faust* (*Odéon*), Paul Claudel : *L'Annonce faite à Marie* (Théâtre de l'Œuvre, février 1913.

Bernard Shaw : *On ne peut jamais dire* (Théâtre des Arts), Maurice Donnay : *Les Éclaireuses* (Marigny), Paris, *N. R. F.*, mars 1913.

*Twelfth Night* (Savoy Theatre), avril 1913.

*Le Secret* (Bouffes Parisiens) ; Gabriele D'Annunzio : *Francesca da Rimini*, mai 1913.

Gabriele D'Annunzio : *La Pisanelle ou la Mort parfumée* ; Tristan Bernard : *La Gloire ambulancière*, juillet 1913.

Moussorgsky : *La Khovanchtchina*, août 1913.

Edmond Sée : *Petits Dialogues sur le théâtre et l'art dramatique*, septembre 1913.

O.-W. Milosz : *Miguel Mañara* (Représentation du Théâtre Idéaliste), avril 1914.

*Midsummer Night's Dream* au Savoy Theatre, mai 1914.

Henri Ghéon : *L'Eau de vie* ; Shakespeare : *La Nuit des Rois* au Vieux-Colombier ; *Le Film de l'Expédition Scott* (Théâtre Réjane), juillet 1914.

*La Collection Camondo*, août 1914.

La reprise de *Pelléas et Mélisande* (Opéra-Comique), juillet 1919.

Sacha Guitry : *Mon père avait raison*, février 1920.

*Athalie* (Théâtre Sarah Bernhardt), juin 1920.

Henri Ghéon : *Le Pendu dépendu* (Théâtre Balzac), octobre 1920.

*Le Médecin malgré lui* (Théâtre du Vieux Colombier) ; Paul Raynal : *Le Maître de son cœur* (Odéon), décembre 1920.

*Les Ballets Suédois* (Théâtre des Champs-Élysées) ; Strindberg : *Les Créanciers* (Théâtre de l'Oeuvre) janvier 1921.

*L'Ouverture de la Comédie Montaigne-Gémier*, février 1921.

*Deux pièces de M. Maeterlinck* (Théâtre Moncey), mars 1921.

Marie Lenéru : *La Paix* (Odéon), mai 1921.

Anton Tchekhoff : *L'Oncle Vania* (Théâtre du Vieux Colombier) ; Paul Claudel : *L'Annonce faite à Marie* (Comédie Montaigne), juin 1921.

Jean-Jacques Bernard : *Le Feu qui reprend mal* ; Shakespeare : *Mesure pour mesure*, traduit par Guy de Pourtalès, octobre 1921.

F.-P. Alibert : *Marsyas ou la Justice d'Apollon*, juillet 1922.

Ivan Tourguéniev : *Le déjeuner chez le Maréchal de la noblesse*, *Un Mois à la campagne*, novembre 1922.

MM. Léon Régis et François de Veynes : *Bastos le hardi*, juillet 1923.

Jean Cocteau : *La Machine infernale* (Comédie des Champs-Élysées), mai 1934.

Shakespeare : *Comme il vous plaira* (Théâtre de l'Atelier et Théâtre des Champs-Élysées), novembre 1934.

André Obey : *Le Trompeur de Séville*, mars 1937.

*Le Couronnement de Poppée* (Opéra-Comique), dans « l'Air du Mois », février 1938.

G. Fessard : *Théâtre et Mystère*, Gabriel Marcel : *La Soif*, janvier 1939.

#### - Notes et chroniques littéraires

M. Tristan Klingsor : *Le Valet de cœur* ; M. Roger Frêne : *Les Sèves originaires* ; M. Pierre Fons : *La Divinité quotidienne*, novembre 1908.

Considérations ; Mme Marie Dauguet : *Les Pastorales*, février 1909.  
 Pierre Hamp : *La Peine des Hommes* ; André Lafon : *Poèmes Provinciaux* ; Jean Dominique : *L'Aile mouillée*, mars 1909.  
 M. Guy Lavaud et la confidence sentimentale ; Pierre Loti : *La Mort de Philae*, avril 1909.  
 Abel Hermant : *Chronique du Cadet Coutras* ; Jean Richepin : *Les Réfractaires*, mai 1909.  
 A. de Bersaucourt : *Louis Le Cardonnel* ; Raphaël Cor : *M. Anatole France et la pensée contemporaine*, juillet 1909.  
 Paul Leclerc : *À la mémoire d'Emmanuel Delbousquet, Jouets de Paris*, septembre 1909.  
 René Boylesve : *La Jeune Fille bien élevée* ; Francis Éon : *Trois années* ; Mlle Elsa Koeberlé : *Décors et chants* ; Fagus : *Discours sur les préjugés ennemis de l'histoire de France*, octobre 1909.  
 Daniel Halévy : *La Vie de Frédéric Nietzsche*, décembre 1909.  
 Rémy Belleau : *Les Amours et Nouveaux Eschanges de pierres précieuses* ; *Les Plus Belles Pages de Tristan l'Hermite*, janvier 1910.  
 G. Delahache : *La Carte au liseré vert* ; Claude Lorrey : *Deux Poèmes et Poésies* ; C.- Francis Caillard : *Les Sagesses* ; Charles-Louis Philippe : *La Bonne Madeleine et la pauvre Marie*, février 1910.  
*Quelques revues*, mars et avril 1910.  
*Jean Moréas*, mai 1910.  
 Paul Bourget : *La Dame qui a perdu son peintre* ; Daniel Halévy : *Apologie pour notre passé*, juin 1910.  
 Tristan Klingsor : *Chronique du Chaperon et de la Braguette* ; Paul Drouot : *Sous le vocable du Chêne*, juillet 1910.  
 Maurice Barrès : *Adieu à Moréas* ; Jean Variot : *La Très Véridique Histoire de deux gredins*, août 1910.  
 Tristan Derême : *Petits Poèmes* ; Léon Bocquet : *Les Branches lourdes*, septembre 1910.  
 Gabriele D'Annunzio : *Forse che si, forse che no* ; Lucie Delarue-Mardrus : *Comme tout le monde*, novembre 1910.  
 Constantin Photiadès : *George Meredith* ; Lafcadio Hearn : *Feuilles éparses de littératures étrangères* ; Claude Lorrey : *Stances, sonnets et chansons* ; Frédéric Nietzsche : *Pages choisies*, janvier 1911.  
 Colette Willy : *La Vagabonde* ; André Spire : *J'ai trois robes distinguées* ; *Traductions*, mars 1911.  
 André Lafon : *La Maison pauvre* ; Sébastien-Charles Leconte : *Le Masque de fer* ; Anton Tchekhov : *Valet de chambre*, avril 1911.

MM. Maurice Barrès et Paul Lafond : *Le Gréco* ; Henri de Régnier : *Le Miroir des heures* ; Jean Giraudoux : *L'École des Indifférents* ; François Porché : *Humus et poussière* ; J. Billiet : *Les Visages de l'Égypte*, mai 1911.

Pol Simonnet : *Poèmes*, juin 1911.

René Chalupt : *La Lampe et le miroir*, juillet 1911.

Daniel Thaly : *Le Jardin des Tropiques* ; O. W. Milosz : *Les Éléments* ; Lafcadio Hearn : *Chita, un souvenir de l'île dernière*, août 1911.

Louis Piérard : *En Wallonie* ; Louis Éven : *Flânes rustiques et marines*, septembre 1911.

Eugénie de Guérin : *un cahier inédit du Journal*, octobre 1911.

Pierre Champion : *La Vie de Charles d'Orléans* ; Albert de Bersaucourt : *François Coppée, Contre Thomas Hardy*, novembre 1911.

Franz Toussaint : *Le Jardin des caresses* (traduit de l'arabe), décembre 1911.

*La Victoire des vaincus* par L. Dumont-Wilden et L. Souguenet ; *Henri Franck*, avril 1912.

Valéry Larbaud : *La Chanson du Vieux Marin* ; Selma Lagerlöf : *Le Merveilleux Voyage de Nils ; Holgersson Virilités (Maximes et pensées de Napoléon Bonaparte)*, introduction de Jules Bertaut, mai 1912.

La Princesse de Bibesco : *Alexandre asiatique ou l'Histoire du plus grand bonheur possible*, juin 1912.

Raphaël Cor : *Essais sur la sensibilité contemporaine*, septembre 1912.

Anatole France : *Les Dieux ont soif* ; Jacques Jary : *Essai sur l'art et la psychologie de Maurice Barrès* ; Henri Martineau : *L'Itinéraire de Stendhal* ; M. de Curel : *Pensées choisies*, octobre 1912.

Augustin Hamon : *Le Molière du XX<sup>e</sup> siècle : Bernard Shaw*, décembre 1912.

Edmund Gosse : *Portraits and Sketches*, février 1913.

Camille Mauclair : *De l'Amour physique* ; Henri Bidou : *L'Année dramatique*, mars 1913.

Maurice Maeterlinck : *La Mort*, avril 1913.

*En lisant Thucydide*, mai 1913.

Albert Thibaudet : *Les Heures de l'Acropole*, Louis Carpeaux : *Pékin qui s'en va*, Abel Hermant : *Essais de critique*, juin 1913.

René Gillouin : *Essais de critique littéraire et philosophique* ; La Comtesse de Noailles : *Les Vivants et les Morts ; Le Théâtre du Vieux Colombier*, septembre 1913.

Gérard Mallet : *Heures et rêves* ; Édouard Dolléans : *Le Chartisme*, octobre 1913.

Ernest Psichari : *L'Appel des armes*, novembre 1913.

Roger Martin du Gard : *Jean Barois* ; Léon Werth : *La Maison blanche*, janvier 1914.

*Louis Nazzi*, février 1914.

Pierre Hamp : *L'Enquête*, avril 1914.

Maxime Gorki : *Contes d'Italie*, traduits de S. Persky, juin 1914.

*Lettre à un Historien* ; R.-L. Stevenson : *Les Nuits des îles* ; *Lettre à un historien*, juillet 1920.

Jean Giraudoux : *Adorable Clio*, novembre 1920.

Georges Duhamel : *Confession de minuit*, janvier 1921.

La Comtesse de Noailles : *Les Forces éternelles*, André Hallays : *Autour de Paris*, deuxième série, février 1921.

Louis Artus : *La Maison du sage*, avril 1921.

Paul Laffitte : *Jéroboam ou la Finance sans méningite*, juillet 1921.

Louis Hémon : *Maria Chapdelaine* ; Gabriel Marcel : *Le Cœur des autres*, août 1921.

F.-P. Alibert : *La Complainte du Cyprès blessé*, septembre 1921.

*André Gide et ses Morceaux choisis*, janvier 1922.

André Hallays : *Madame de Sévigné* ; Gérard Mallet : *Poèmes de guerre et Poèmes en prose*, préface de J.-L. Vaudoyer, février 1922.

Rudyard Kipling : *Lettres de voyage*, mai 1922.

J. Portail : *Androlite*, juin 1922.

*La Vie de Monsieur Du Gay-Trouin écrite de sa main* ; Le capitaine de corvette G. von Hase : *La Bataille du Jutland vue du « Derfflinger »* ; Marie Gevers : *Ceux qui reviennent*, juillet 1922.

André Hallays : *Jean de La Fontaine*, octobre 1922.

Henry de Montherlant : *Le Paradis à l'ombre des épées*, mars 1924.

Alfred Fabre-Luce : *La Victoire*, septembre 1924.

Edmond Jaloux : *L'Alcyone* ; Pierre Lièvre : *Jeunesse se fane*, juin 1925.

Joseph Delteil : *Jeanne d'Arc*, juillet 1925.

Jean Rostand : *De la vanité et de quelques autres sujets* ; Ernest Tisserand : *Cabinet de portraits ; Pan ! dans le mille*, novembre 1925.

Lucien Maury : *Babel*, décembre 1925.

Jean Prévost : *Plaisirs des Sports*, janvier 1926.

René Boylesve ; Marie Delcourt : *Les Traductions des Tragiques grecs et latins en France depuis la Renaissance*, février 1926.

Pierre-Jean Jouve : *Paulina 1880*, mars 1926.

*Correspondance* de Jacques Rivière et de Paul Claudel, avril 1926.

René Crevel : *Mon corps et moi*, mai 1926.

Henry de Montherlant : *Les Bestiaires*, juin 1926.

F.-P. Alibert : *Le Chemin sur la Mer*, août 1926.

Henri Bremond : *La Poésie pure*, Robert de Souza : *Débat sur la Poésie*, Henri Bremond : *Prière et Poésie*, janvier 1927.

Georges Duhamel : *Le Journal de Salavin*, mars 1927.

Raymond de Mas : *Méditations profanes sur l'état de grâce*, avril 1927.

André Maurois : *Vie de Disraeli* ; Marcel Arland : *Les âmes en peine*, juillet 1927.

*Testament* ; Natsume Soseki : *La Porte*, février 1928.

Benjamin Constant : *Les Chevaliers* ; Jules Borély : *Mon plaisir au Maroc*, mars 1928.

Robert Godet : *En marge de « Boris Godounof »*, juillet 1928.

Agrippa d'Aubigné : *Sa vie à ses enfants* ; Léon Letellier (1859-1926), décembre 1928.

*Correspondance : Lettre à Jean Paulhan*, février 1929.

Jean Prévost : *Les Épicuriens français* ; *Nous marchons sur la mer* ; *Faire le point*, juillet 1931.

Ramon Fernandez : *André Gide*, septembre 1931.

Rudolf Keller : *Deutschland und Frankreich*, novembre 1931.

Friedrich Sieburg : *Frankreichs rote Kinder, Vendée*, février 1932.

Louis Artus : *Paix sur la Terre ?* avril 1932.

E. R. Curtius : *Deutscher Geist in Gefahr* ; Mabel Barker : *Utilisation du milieu géographique*, mai 1932.

Robert de Traz : *À la poursuite du vent*, juin 1932.

Jean Prévost : *Rachel*, décembre 1932.

*La Comtesse de Noailles*, juin 1933.

André Maurois : *Mes songes que voici* ; *Introduction à la méthode de Paul Valéry*, juillet 1933.

Le Comte H. Kessler : *Walter Rathenau*, septembre 1933.

Marcel Arland : *Les Vivants*, juillet 1934.

Robert de Traz : *Les Heures du silence*, août 1934.

Josef Breitbach : *Rival et rivale*, février 1935.

*Gide rue Visconti*, dans « l'Air du Mois », mars 1935.

Thomas More : *L'Utopie*, janvier 1936.

Ramon Fernandez : *L'Homme est-il humain ?* août 1936.

*Accès à Claudel*, décembre 1936.

Emmanuel Chabrier : *Le Roi malgré lui*, avril 1937.

Alain : *Souvenirs de guerre*, décembre 1937.

Charles Du Bos : *Approximations*, avril 1938.

*Charles Du Bos*, septembre 1939.

Les revues : *Mass und Wert*, février 1940.



*Les Maries et les Marthes*, mars 1940.  
*Paul Desjardins*, avril 1940.  
*Tout comme on avait rouvert... : Gide*, novembre 1951.  
*Genèse d'un livre (Le Lion devenu vieux)*, janvier 1953.  
*Nielle*, août 1955.  
*Le Vaisseau de Thésée : Larbaud*, septembre 1957.  
*Songerie autour d'un Art poétique : Supervielle*, octobre 1960.

#### - Notes et chroniques artistiques

*Les Eaux-fortes de F. Brangwyn ; Miss Isadora Duncan*, mars 1909.  
*Le Symbolisme et M. Julien Ochsé ; Exposition Louis Süe*, mai 1909.  
*Exposition des Cent Portraits ; Exposition Élie Nadelmann*, juin 1909.  
*Pastiches gothiques*, juillet 1909.  
*À propos de quelques expositions*, août 1909.  
*Poètes-musiciens*, octobre 1909.  
*Le Règne de l'Artiste*, février, mars 1910 et juin 1911.  
*J.-C. Holl : Après l'Impressionnisme*, février 1910.  
*Exposition Félix Vallotton ; Quelques Aquarelles de René Piot*, mars 1910.  
*La Flore et la Pomone de Maillol*, août 1910.  
*Marcel Chabrier*, octobre 1910.  
*Exposition H. Simmen*, février 1911.  
*Exposition de l'Académie Ranson*, avril 1911.  
*Joseph Billiet : Les Visages de l'Égypte*, mai 1911.  
*La Crise de l'Art dramatique ; Paul Signac : De Delacroix au Néo-impersonnisme ; André Girodie : Martin Schongauer*, août 1911.  
*Jules Lagneau : Simples notes pour un programme d'union et d'action*, octobre 1911.  
*La Guerre de France et le premier Siège de Paris (Cahiers de la Quinzaine)*, novembre 1911.  
*Exposition d'art persan*, août 1912.  
*L'affaire Parsifal*, octobre 1912.  
*Exposition Théo Van Rysselberghe*, juillet 1913.  
*Opéra de Moussorgski : La Khovanchtchina*, août 1913.  
*Exposition Paul Jouve (Galerie Haussmann)*, juin 1914.  
*La collection Camondo*, juillet 1914.

*Sur le Parti de l'Intelligence*, octobre 1919.  
*Le Docteur Pierre Bucher*, avril 1921.  
*Pitoëff et la fondation à Paris d'un théâtre de répertoire étranger*, août 1922.  
*Pierre Drieu la Rochelle : Mesure de la France*, février 1923.  
*Le Sommeil de l'esprit critique*, mars 1923.  
*La Sincérité de Jacques Rivière*, avril 1925.  
*Théo Van Rysselberghe*, février 1927.  
*Madeleine Maus : Trente années de lutte pour l'Art*, juin 1927.  
*L'Oeuvre de Théo Van Rysselberghe*, janvier 1928.  
*D'un certain manque d'imagination*, décembre 1930.  
*B. Lavergne : Esquisse des problèmes franco-allemands*, février 1932.  
*Enterrements*, dans « l'Air du Mois », décembre 1933.  
*Faut-il causer ? et Assemblées*, dans « l'Air du Mois », janvier 1934.  
*Province*, dans « l'Air du Mois », avril 1934.  
*Élections au village*, dans « l'Air du Mois », novembre 1934.  
*Note sur la politique*, décembre 1934.  
*Société de poésie*, Paris, *N. R. F.*, février 1935.  
*Pontigny*, Paris, *N. R. F.*, décembre 1935.  
*Rencontre pendant la guerre* (Thibaudet), juillet 1936.  
*Raphaël ou les Valeurs centrales*, novembre 1936.  
*Misérabilisme ; Eugène Montfort*, février 1937.  
*Penser avec les mains*, avril 1937.  
*Reprises*, dans « l'Air du Mois », juillet 1938.  
*Contre l'humiliation*, novembre 1938.  
*Premier mort ; Mobilisation des campagnes, le premier mois*, « l'Air du Mois », novembre 1939.  
*Actualités rétrospectives. Documents sur le patriotisme français : Desjardins-Stewart ; Miles : Deutschlands Kriegsbereitschaft und Kriegsaussichten*, décembre 1939.  
*Pour saluer l'année nouvelle*, janvier 1940.  
*Vieille France et l'art*, décembre 1958.  
*Cinquantenaire*, février 1959.  
*Rencontres : Visite de L.-L. conduit par Jacques Rivière – Veille d'élection présidentielle chez Anna de Noailles – Marcel Proust – Drieu la Rochelle*, août 1967.

## 5. ŒUVRES DE SUZANNE WEYHER-SCHLUMBERGER

D'après le catalogue de l'exposition de ses œuvres réalisée à la galerie E. Druet, 20 rue Royale, du lundi 6 au vendredi 17 avril 1925 :

### - Portraits

#### Famille

- « Mme Georges H. », sa sœur Alice Weyher mariée à Georges Hoffet.
- « Enfant aux mains jointes », sa fille Sabine Schlumberger, filleule de Madeleine Gide.
- « Annette », Anne Grüner Schlumberger, fille de Louise et Conrad Schlumberger.
- « La lecture », son fils Marc Schlumberger en train de lire.
- « Marc S. (pastel) », son fils Marc Schlumberger.
- « Mlle Sabine S. (pastel) », sa fille Sabine Schlumberger.
- « Mlle Monique S. (pastel) », sa fille Monique Schlumberger.
- « Jean S. (pastel 1923) », son mari Jean Schlumberger.

#### Amis

- « Théo van R. (trois têtes) », « Mme Théo van R. (pastel) ».

#### Autres

- « Enfants à la fenêtre (1907) », « Fillette en blanc », « Homme à l'habit de velours », « Maddy », « Fillette aux groseilles », « Tête de fillette (fragment) », « L'artiste par elle-même », « Le peintre au travail », « Mme Jules D. (pastel) », « Mlle Maiène C. (pastel) », « Le petit François ».

#### Nus

- « Magali couchée », « Jeune garçon », « Magali au divan », « Femme couchée (pastel) », « Femme endormie », « Nu en plein air ».

### - Paysages

- « Verger normand », « Eucalyptus », « Pommier en fleurs », « Saint-Georges-Buttavent », « Chênes sous l'orage », « Sous-bois », « Chênes-liège », « Pin devant la mer », « Baie de Saint-Clair », « Amandier en fleurs », « Amandiers au couchant », « Maisonnnette à Saint-Clair », « Montagne au

couchant », « La pinède », « Braffye », « Le rocher au soleil », « Le rocher à mi-ombre », « Le nuage blanc », « Agaves »

#### **- Natures mortes**

« Cinéraires », « Azalée », « Anémones » (deux tableaux), « Zinnias », « La poupée », « Nénuphars », « Fougères (trumeau) », « Roses » (neuf tableaux), « Boîte chinoise », « Bouquet », « Capucines » (quatre tableaux), « Violettes », « Gloxinias », « Oignons », « Corbeille à ouvrage », « Plante grasse », « Mufliers ».

## **6. CRITIQUES SUR ET AUTOUR DE JEAN SCHLUMBERGER**

### **Ouvrages sur Jean Schlumberger**

BERENCE, Fred, *Le cri de la France : Jean Schlumberger*, Paris, Egloff, 1948.

CAP, Jean-Pierre, *Techniques et thèmes dans l'œuvre romanesque de Jean Schlumberger*, Genève, Perret-Gentil, 1971.

DELCOURT, Marie, *Jean Schlumberger essai critique*, 5<sup>e</sup> édition, Paris, Gallimard, 1945.

KOPP, Robert, SCHNYDER, Peter (dir.), *Gide, Copeau, Schlumberger. L'art de la mise en scène*, Les Entretiens de la Fondation des Treilles, Paris, Gallimard, « Les Cahiers de la NRF », 2017.

LAMBERT, Jean, *Remarques sur l'œuvre de Jean Schlumberger*, Alger, Fontaine, « Liberté de l'esprit », 1942.

MERCIER, Pascal, SALMON, Gilbert-Lucien, (dir.), *Jean Schlumberger et La Nouvelle Revue Française : Actes du colloque de Guebwiller et Mulhouse des 25 et 26 décembre 1999*, Paris, L'Harmattan, 2004.

OUELLET, François, *En marge. Relire vingt-cinq romanciers méconnus du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Nota Bene, 2011.

SHORTALL-STEVENSON, Joyce, *Jean Schlumberger « Éveils », a Historical Autobiography*, Thèse, Université Caroline du Nord, Wilmington, 2004.

### **Articles papiers sur Jean Schlumberger**

ANGLES, Auguste, BOISSONNAS, Édith, *et al.*, « Hommage à Jean Schlumberger », *La Nouvelle Revue Française*, 17<sup>e</sup> année, n° 195, 1<sup>er</sup> mars 1969.

- ANGLES, Auguste, « Jean Schlumberger ou le Mur de verre », repris dans *Circumnavigations*, Presses Universitaires de Lyon, 1986.
- ARLAND, Marcel, « Jean Schlumberger dans la pénombre », *Les Nouvelles Littéraires*, 46<sup>e</sup> année, n° 2145, 31 octobre 1968.
- ARCHAMBAULT, Paul, BLONDEL, Maurice, *et al.*, *Témoins du spirituel*, n° 24, *Cahiers de la Nouvelle Journée*, Paris, Bloud & Gay, 1933.
- BRENNER, Jacques, « Le dernier des six », *Le Nouvel Observateur*, n° 201, 16-22 septembre 1968.
- BRENNER, Jacques, « Un directeur de conscience », *Le Monde*, n° 7399, 27-28 octobre 1968
- BRENNER, Jacques, « Un disciple qui n'avait pas de maître », *Le Figaro Littéraire*, n° 1174, 4-10 novembre 1968.
- GALEY, Matthieu, « Un aristocrate de bon ton : *Rencontres*, de Jean Schlumberger », *Le Monde des Livres*, n° 7374, 28 septembre 1968.
- GROSSER, Alfred, « Mort à l'âge de quatre-vingt-onze ans : L'écrivain Jean Schlumberger fut un des fondateurs de *La Nouvelle Revue Française*, » *Le Monde*, n° 7399, 27-28 octobre 1968.
- HOSBACH, Johanna Dorothea, *Jean Schlumberger: Problematik und Stil des Gesamtwerkes*, Genève, Librairie E. Droz, 1962.
- KANTERS, Robert, « Un témoin parmi les mandarins », *Le Figaro Littéraire*, n° 1174, 4-10 novembre 1968.
- ROMAINS, Jules, « Un classique modeste », *Le Figaro Littéraire*, n° 1174, 4-10 novembre 1968.
- VERNEY, Alain, « The progress of Jean Schlumberger », *Time & Tide*, vol. 24, n° 45, 10 novembre 1945.
- WHARTENBY, H. Allen, « Form in Jean Schlumberger's *Les Yeux de dix-huit ans* », *Romance Notes*, vol. 9, n° 2, 1968.

### **Ouvrages autour de Jean Schlumberger**

- ALDEN, Douglas W., BROOKS, Richard A., *A Critical Bibliography of French Literature, vol. 6 : The Twentieth Century in Three Parts*, Syracuse University Press, 1980.
- ARLAND, Marcel, *Essais et nouveaux essais critiques*, Paris, Gallimard, « Blanche », 1952.
- ARLAND, Marcel, *Lettres de France*, Paris, Albin Michel, « Bibliothèque », 1991.
- BARDOUX, Jacques, *La Fondation Universitaire de Belleville*, Paris, Alcan, 1901.
- FELTKAMP, Ronald, *Théo Van Rysselberghe : Monographie et catalogue raisonné*, Paris, Les Éditions de l'Amateur, 2003.
- GOURBIN, Bernard, *Les inconnus célèbres de Normandie*, Éditions Cheminements, 2007.

GRÜNER SCHLUMBERGER, Anne, *La boîte magique ou les Sources du pétrole*, Paris, Arthème Fayard, 1977.

MERCIER, Lucien, *Les Universités populaires, 1899-1914*, Éditions de l'Atelier, 1986.

PÉNAULT, Pierre-Jean, *Du Val-Richer à la Roque-Baignard : François Guizot, André Gide, Jean Schlumberger*, Éditions du Pays d'Auge, 1962.

### Articles numériques

COSTE, Bénédicte, « De la fondation universitaire de Belleville (1899) à l'École des Roches (1933) : Jacques Bardoux et l'éducation », *Les Études Sociales*, 2012/2 (n° 156), p. 7-30. DOI : 10.3917/etsoc.156.0007. URL : <https://www.cairn.info/revue-les-etudes-sociales-2012-2-page-7.htm>

DENIS, Paul, « Inquiète paternité », *Revue française de psychanalyse* [en ligne], 2002/1, vol. 66, p. 119-128. DOI : 10.3917/rfp.661.0119. URL : <https://cache.univ-tln.fr:2057/revue-francaise-de-psychanalyse-2002-1-page-119.htm>

GALLIMARD, Antoine, « L'éditeur entre l'encre et l'écran. Entretien avec Antoine Gallimard », *Le Débat*, 2012/3 (n° 170), p. 5-24. URL : <https://www.cairn.info/revue-le-debat-2012-3-page-5.htm>

GUAY, Patrick, « Jean Schlumberger », *Nuit blanche*, pp. 24-27, 2007. URL : <https://www.erudit.org/en/journals/nb/2007-n106-nb1134364/19980ac.pdf>

HUARD, Raymond, « François Guizot, *Lettres à sa fille Henriette (1836-1874)* », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique* [en ligne], 93 | 2004, mis en ligne le 09 juillet 2009, consulté le 17 mai 2018. URL : <http://journals.openedition.org/chrhc/1207>

MAURIAC, François, « *La Mort de Sparte*, pièce en trois actes et vingt tableaux de M. Jean Schlumberger, au théâtre du Vieux-Colombier », *Mauriac en ligne*, consulté le 1<sup>er</sup> juin 2018, <http://mauriac-en-ligne.u-bordeaux-montaigne.fr/items/show/680>.

PARETO, Vilfredo, « La fondation universitaire de Belleville », dans *Mythes et idéologies. Œuvres complètes : Tome VI*, sous la direction de Pareto Vilfredo. Genève, Librairie Droz, « Travaux de Sciences Sociales », 1984, p. 195-196, consulté le 1<sup>er</sup> août 2017. URL : <https://www.cairn.info/mythes-et-ideologies--9782600040280-page-195.htm>

PÉREZ, Carmen Camero, « *L'enseveli* de Jean Schlumberger ou l'écriture d'une voix agonisante », *Cahiers de Narratologie* [en ligne], 10.1 | 2001, mis en ligne le 27 octobre 2014, consulté le 29 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/narratologie/6948>

ROBIN, Christelle, « Conrad et Marcel Schlumberger : une aventure industrielle originale », *Bulletin de la Sabix* [en ligne], consulté le 25 octobre 2016, 34 | 2003, mis en ligne le 24 août 2010, URL : <http://sabix.revues.org/422>

## 7. OUVRAGES SUR L'ÉDITION ET LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

ANGLES, Auguste, *André Gide et le premier groupe de La Nouvelle Revue Française, La formation du groupe et les années d'apprentissage, 1890-1910*, Tome I, Paris, Gallimard, 1978.

ANGLES, Auguste, *André Gide et le premier groupe de La Nouvelle Revue Française, L'âge critique 1911-1912*, Tome II, Paris, Gallimard, 1986.

ASSOULINE, Pierre, *Gaston Gallimard, Un demi-siècle d'édition*, Éditions Balland, 1984.

BESSARD-BANQUY, Olivier, *La fabrique du livre : l'édition littéraire au XX<sup>e</sup> siècle*, Presses Universitaires de Bordeaux, « Histoire », 2016.

CABANIS, José, *Dieu et la NRF (1909-1949)*, Paris, Gallimard, « Blanche », 1994.

CABANIS, José, *Le Diable à la NRF (1911-1951)*, Paris, Gallimard, « Blanche », 1996.

CABANIS, José, *Autour de Dieu et le Diable à la NRF*, notules, Sables, 1996.

CERISIER, Alban, *Une histoire de la NRF*, Paris, Gallimard, Hors-série Connaissance, 2009.

CERISIER, Alban, *Gallimard : un éditeur à l'œuvre*, Paris, Gallimard, « Découvertes Gallimard », 2011.

CORNICK, Martyn, *Intellectuals in History : The Nouvelle Revue Française under Jean Paulhan, 1925-1940*, Rodopi, 1995.

DAGAN, Yaël, *La NRF entre guerre et paix (1914-1925)*, Paris, Tallandier, 2008.

HEBEY, Pierre, *L'esprit NRF (1908-1940)*, Paris, Gallimard, 1990.

HEBEY, Pierre, *Sur la NRF durant l'Occupation, La Nouvelle Revue Française des années sombres. Juin 1940 - Juin 1941. Des intellectuels à la dérive*, 1992.

KOFFEMAN, Maaike, *Entre classicisme et modernité : La Nouvelle Revue Française dans le champ littéraire de la belle époque*, Rodopi, 2003.

KOPP, Robert (dir.), *La place de « La NRF » dans la vie littéraire du XX<sup>e</sup> siècle (1908-1943)*, Les entretiens de la Fondation des Treilles, Paris, Gallimard, « Les Cahiers de la NRF », 2009.

LACOUTURE, Jean, *Une adolescence du siècle, Jacques Rivière et la NRF*, Paris, Le Seuil, 1994.

LEYMARIE, Michel, *Albert Thibaudet : « l'outsider du dedans »*, Presses Universitaires Septentrion, 2006.

MORINO, Lina, *La Nouvelle Revue Française dans l'histoire des lettres (1908-1937)*, Paris, Gallimard, « Blanche », 1939.

OUELLET, François, *La littérature précaire, de Pierre Bost à Pierre Herbart*, Éditions Universitaires de Dijon, « Écritures », 2016.

SCHNYDER, Peter, (dir.), *L'homme-livre. Des hommes et des livres – de l'Antiquité au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Orizons, « Universités », 2007.

## 8. OUVRAGES DE GIDE ET SUR ANDRÉ GIDE

ALIBERT, François-Paul, *En marge d'André Gide*, portrait et fac-similé de l'auteur, Paris, Les Œuvres Représentatives, 1930.

BOISDEFFRE, Pierre de, *Vie d'André Gide 1869-1951 essai de biographie critique, T. I. : Avant la fondation de la N.R.F., 1869-1909*, Librairie Hachette, 1970.

*BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE*, « Hommage à Marcel Drouin pour le cinquantenaire de sa mort (1943-1993) », XXVI<sup>e</sup> année, vol. XXI, n° 99, juillet 1993.

*BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE*, « André Gide documents inédits, pages retrouvées », XLIX<sup>e</sup> année, n° 189-190, printemps 2016.

*BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE*, « 3<sup>ème</sup> journées Catherine Gide : Maria Van Rysselberghe, itinéraire d'une femme libre », XLIX<sup>e</sup> année, n° 191-192, automne 2016.

DELAY, Jean, *La Jeunesse d'André Gide, tome I : (1869-1890)*, Paris, Gallimard, « Blanche », nouvelle édition, 1992.

DELLA CASA, Martina, (dir.), *André Gide, l'Européen*, Paris, Classiques Garnier, 2019.

GIDE, André, *Et Nunc Manet in te*, suivi de *Journal intime*, Suisse, Ides et Calendes, 2<sup>e</sup> éd., 1947.

GIDE, André, *La Symphonie pastorale*, Paris, Gallimard, « Folio », 1972.

GIDE, André, *Si le grain ne meurt*, Paris, Gallimard, « Folio », 1972.

GIDE, André, *Journal, tome I : 1887-1925*, nouvelle édition d'Éric Marty, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », n° 54, 1996.

GIDE, André, *Journal, tome II : 1926-1950*, nouvelle édition de Martine Sagaert, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », n° 104, 1997.

GIDE, André, *Journal : Une anthologie (1889-1949)*, choix et présentation de Peter Schnyder avec la collaboration de Juliette Solvès, Paris, Gallimard, « Folio », n° 5369, 2012.

LAMBERT, Jean, *Gide familial*, Paris, Julliard, 1985.

LESTRINGANT, Frank, *André Gide l'inquisiteur, Le ciel sur la terre ou l'inquiétude partagée 1869-1918*, T. I, Flammarion, « Grandes Biographies », 2011.

MARTIN, Claude, *André Gide ou la vocation du bonheur (1869-1911)*, T. I, Librairie Arthème Fayard, 1998.

MASSON, Pierre, WITTMANN, Jean-Michel, *Dictionnaire Gide*, Paris, Éditions Classiques Garnier, 2011.

MOUTOTE, Daniel, *Le Journal de Gide et les problèmes du moi (1889-1925)*, vol. 33 de Publications de la Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Montpellier, Slatkine, 1998.



PRÉVOST, Jean-Pierre, *André Gide : Un album de famille*, Paris, Gallimard, 2010.

RYSSELBERGHE, Maria Van, *Les Cahiers de la Petite Dame*, notes pour l'histoire authentique d'André Gide, T. I., 1918-1929, préface d'André Malraux, Paris, Gallimard, « Cahiers André Gide », n° 4, 1973.

RYSSELBERGHE, Maria Van, *Je ne sais si nous avons dit d'impérissables choses*, Une anthologie des *Cahiers de la Petite Dame*, édition de Peter Schnyder, Paris, Gallimard, « Folio », n° 4425, 2006.

SAGAERT, Martine, SCHNYDER, Peter, *André Gide : l'écriture vive*, Presses Universitaires de Bordeaux, « Horizons génétiques », 2008.

SAGAERT, Martine, SCHNYDER, Peter, (dir.), *Actualités d'André Gide*, Actes du colloque de Toulon, Paris, Honoré Champion, 2012.

SCHNYDER, Peter, *Permanence d'André Gide. Écriture – Littérature – Culture*, Paris, L'Harmattan, « Critiques littéraires », 2007.

## 9. SUR LA THÉORISATION DU GENRE ÉPISTOLAIRE & L'ÉCRITURE DE L'INTIME

### Ouvrages

ALTMAN, Janet Gurkin, *Epistolarity : Approaches to a Form*, Ohio State University Press, 1982.

ARNOUL, Élisabeth, BARDET, Jean-Pierre, et al., *Les écrits du for privé en Europe, du Moyen Age à l'époque contemporaine : enquêtes, analyses, publications*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, « Mémoires vives », 2010.

ARTIERES, Philippe, KALIFA, Dominique, *Histoire et archives de soi*, Publications de la Sorbonne, 2002.

BIAGIOLI, Nicole, KAPLAN, Marijn S., (dir.), *Le travail du genre à travers les échanges épistolaires des écrivains : Épistolarité et généricité*, L'Harmattan, « Thyrses », n° 8, 2015.

BOSSIS, Mireille, PORTER, Charles A., (dir.), *L'Épistolarité à travers les siècles. Geste de communication et / ou d'écriture*, Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1990.

BOSSIS, Mireille, *La lettre à la croisée de l'individu et du social*, Actes du colloque de l'Institut National de la Recherche Pédagogique à Paris, 14-15-16 décembre 1992, Paris, Kimé, « Détours littéraires », 1994.

BRAY, Bernard, *L'art de la lettre amoureuse, des manuels aux romans (1550-1700)*, Paris, La Haye, Mouton, 1967.

- CHARTIER, Roger, (dir.), *La Correspondance. Les usages de la lettre au XIX<sup>e</sup> siècle*, Fayard, « Grandes études historiques », 1991.
- DAUPHIN, Cécile, POUBLAN, Danièle, *et al.*, *Ces bonnes lettres : Une correspondance familiale au XIX<sup>e</sup> siècle*, Albin Michel, « Bibliothèque Albin Michel Histoire », 1995.
- DAUPHIN, Cécile, POUBLAN, Danièle, *La lettre mise en scène dans les gravures 1800-1920*, PU Rennes, « Art & Société », 2009.
- DIAZ, Brigitte, *L'épistolaire ou la pensée nomade : formes et fonctions de la correspondance dans quelques parcours d'écrivains au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF, 2002.
- DIAZ, Brigitte, SIESS, Jürgen, (dir.), *Correspondances de femmes (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, « L'épistolaire au féminin », Actes du colloque de Cerisy-la-Salle, 1<sup>er</sup>-5 octobre 2003, Centre de Recherche « Textes / Histoire / Langage », Presses Universitaires de Caen, 2006.
- DUCHATELET, B., LEGUILLOU, L., *Petit guide de l'éditeur de correspondances (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Centres brestois du Greco 53 du C.N.R.S., Brest, 1986.
- GRANDBOIS, Alain, *Correspondance*, édition critique par Bernard Chassé, Presses de l'Université de Montréal, 2003.
- GRASSI, Marie-Claire, *Lire l'épistolaire*, Paris, Dunod, 1998.
- GUILLAUMONT, François, LAURENCE, Patrick, (dir.), *Les écritures de la douleur dans l'épistolaire de l'antiquité à nos jours*, Tours, Presses Universitaires François-Rabelais, « Perspectives Littéraires », 2010.
- HAROCHE-BOUZINAC, Geneviève, *L'épistolaire*, Paris, Hachette, « Contours Littéraires », 1995.
- HAROCHE-BOUZINAC, Geneviève, *Lettre et réflexion morale. La lettre, miroir de l'âme*, Paris, Klincksieck, « Bibliothèque de l'âge classique », 1999.
- KAUFMANN, Vincent, *L'Équivoque épistolaire*, Paris, Éditions de Minuit, « Critique », 1990.
- KHOUZEIMI, Sami, *L'Interaction épistolaire au XVIII<sup>e</sup> siècle. Etude réalisée à partir de trois dialogues épistolaires : Voltaire & Mme du Deffand, Jean-Jacques Rousseau & Malesherbes, Benjamin Constant & Isabelle de Charrière*, Thèse de doctorat en Langues littératures françaises, sous la direction de Geneviève Haroche-Bouzinac, École doctorale Sciences de l'homme et de la société, Orléans, 2013.
- LEJEUNE, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, « Poétique », 1997.
- MARTIN, Philippe, *La correspondance : Le mythe de l'individu dévoilé ?* Presses universitaires de Louvain, 2015.
- MELANÇON, Benoît, POPOVIC, Pierre, *Les femmes de lettres : Écriture féminine ou spécificité générique ?* Centre universitaire de lecture sociopoétique de l'épistolaire et des correspondances (CULSEC), Département d'études françaises, Université de Montréal, 1994.

- PLANTÉ, Christine, *L'épistolaire, un genre féminin ?* Paris, Honoré Champion, 1998.
- SEOK PARK, Jin, *Les thèmes et l'écriture épistolaire de la correspondance entre Jean-Jacques Rousseau et Malesherbes*, Thèse de doctorat en Littérature française, sous la direction de Michel Launay, Nice, 1996.
- SIESS, Jürgen, (dir.), *La lettre entre réel et fiction*, Paris, SEDES, « Questions de littérature », 1998.
- SOHN, Anne-Marie, (dir.), *La correspondance, un document pour l'Histoire*, Publications de l'Université de Rouen et du Havre, « Cahiers du GRHIS », 2002.

### Revues papier

*Épistolaire, Revue de l'A.I.R.E.*,

- « La lettre et le rêve », Paris, Honoré Champion, n° 29, 2003.
- « Éditer les correspondances », Paris, Honoré Champion, n° 33, 2007.
- « L'épistolaire à La Nouvelle Revue Française 1909-1940 », Paris, Honoré Champion, n° 34, 2008.
- « Éros dans la lettre », Paris, Honoré Champion, n° 43, 2017.
- « André Gide dans ses lettres », Paris, Honoré Champion, n° 45, 2019.

*La Faute à Rousseau, Revue de l'autobiographie*,

- « Intime, privé, public », APA, n° 51, juin 2009.
- « Masculin / Féminin », APA, n° 64, octobre 2013.
- « Correspondances », APA, n° 79, octobre 2018.
- « Archiver l'intime », APA, n° 81, juin 2019.

### Articles numériques

- BOUTIER, Jean, CHAPRON, Emmanuelle, « Utiliser, Archiver, Éditer. Usages savants de la correspondance en Europe, XVIIe-XVIIIe siècles. » *Bibliothèque de l'école des chartes*, 2013, tome 171, pp. 7- 49. URL : [www.persee.fr/doc/bec\\_0373-6237\\_2013\\_num\\_171\\_1\\_464300](http://www.persee.fr/doc/bec_0373-6237_2013_num_171_1_464300)
- BRUNET, Manon, « Réseau, lettre et édition critique : pour une anthropologie littéraire », *Tangence*, 2004, n° 74, pp. 71-96. URL : <https://www.erudit.org/fr/revues/tce/2004-n74-tce774/009207ar/>
- CHEVALÉRIAS, Marie-Paule, « Intimité et lien intime », *Le Divan familial*, 2003/2 (N° 11), p. 11-23. URL : <https://www.cairn.info/revue-le-divan-familial-2003-2-page-11.htm>
- CUGNO, Alain, « L'intime », *Études*, 2003/12 (Tome 399), p. 621-631. DOI : 10.3917/etu.996.0621. URL : <https://www.cairn.info/revue-etudes-2003-12-page-621.htm>

DAUPHIN, Cécile, « Ecriture de l'intime dans une correspondance familiale du XIX<sup>e</sup> siècle », *Le Divan familial*, 2003/2, n° 11, p. 63-73. DOI : 10.3917/difa.011.0063. URL : <https://cache.univ-tln.fr:2057/revue-le-divan-familial-2003-2-page-63.htm>

DAUPHIN, Cécile, « Les correspondances comme objet historique. Un travail sur les limites », *Sociétés & Représentations*, 2002/1, n° 13, p. 43-50. DOI : 10.3917/sr.013.0043. URL : <https://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2002-1.htm-page-43.htm>

DAUPHIN, Cécile, POUBLAN, Danièle, « De l'amour et du mariage. Une correspondance familiale au XIX<sup>e</sup> siècle », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 31 décembre 2011, n° 34, p. 125-136. URL : <https://journals.openedition.org/clio/10277#quotation>

DIAZ, Brigitte, « Poétique de la lettre dans les Lettres d'un voyageur », *Recherches & Travaux*, 70 | 2007, 41-54. URL : <https://journals.openedition.org/recherchestravaux/177?lang=en#quotation>

DIAZ, Brigitte et José-Luis, « Le siècle de l'intime », *Itinéraires* [en ligne], 2009-4 | 2009, mis en ligne le 02 septembre 2014, consulté le 22 février 2018. URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/1052> ; DOI : 10.4000/itineraires.1052

DIAZ, José-Luis, « Le XIX<sup>e</sup> siècle devant les correspondances », *Romantisme* [en ligne], consulté le 2 mai 2018, 1995, n° 90. "J'ai toujours aimé les correspondances..." pp. 7-26., [www.persee.fr/doc/roman\\_0048-8593\\_1995\\_num\\_25\\_90\\_3049](http://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_1995_num_25_90_3049).

DIAZ, José-Luis, « Quelle génétique pour les correspondances ? », *Genesis (Manuscrits-Recherche-Invention)* [en ligne], consulté le 27 novembre 2019, 1991, n° 13, pp. 11-31, [www.persee.fr/doc/item\\_1167-5101\\_1999\\_num\\_13\\_1\\_1115](http://www.persee.fr/doc/item_1167-5101_1999_num_13_1_1115)

DUPOND, Marie, "Des principes d'édition aux principes d'éditorialisation". Site "La correspondance inédite du géomètre Gaspard Monge (1746-1818)". Consulté le 28/11/2019 sur la plateforme EMAN <http://eman-archives.org/monge/des-principes-ddition-aux-principes-dditorialisation>

FERREYROLLES, Gérard, « L'épistolaire, à la lettre », *Littératures classiques*, 2010/1 (N° 71), p. 5-27. DOI : 10.3917/licla.071.0005. URL : <https://cache.univ-tln.fr:2057/revue-litteratures-classiques1-2010-1-page-5.htm>

FOLEY, Susan, « « J'avais tant besoin d'être aimée ... par correspondance » : les discours de l'amour dans la correspondance de Léonie Léon et Léon Gambetta, 1872-1882 », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [en ligne], 24 | 2006, mis en ligne le 01 décembre 2008, consulté le 02 mars 2018. URL : <http://journals.openedition.org/clio/4242> ; DOI : 10.4000/clio.4242

GHYSLAIN, Lévy, « Une machine amoureuse : les lettres de Kafka à Felice », *Topique*, 2005/1 (no 90), p. 27-41. DOI : 10.3917/top.090.0027. URL : <https://www.cairn.info/revue-topique-2005-1-page-27.htm>

GRASSI, Marie-Claire, « Des lettres qui parlent d'amour », *Romantisme* [en ligne], consulté le 17 novembre 2019, 1990, n° 68, Amours et société, pp. 23-32, [www.persee.fr/doc/roman\\_0048-8593\\_1990\\_num\\_20\\_68\\_6123](http://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_1990_num_20_68_6123)

HAROCHE-BOUZINAC, Geneviève, « Dames et cavaliers, doctes, épistoliers ordinaires », *Littératures classiques*, 2010/1 (N° 71), p. 67-90. DOI : 10.3917/licla.071.0067. URL : <https://cache.univ-tln.fr:2057/revue-litteratures-classiques1-2010-1-page-67.htm>

HOOCK-DEMARLE, Marie-Claire, « L'épistolaire ou la mutation d'un genre au début du XIX<sup>e</sup> siècle » *Romantisme*, 1995, n° 90. "J'ai toujours aimé les correspondances..." pp. 39-49. URL : [www.persee.fr/doc/roman\\_0048-8593\\_1995\\_num\\_25\\_90\\_3051](http://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_1995_num_25_90_3051)

LEBARBÉ, Thomas, MEYNARD, Cécile, « Nouvelles pratiques éditoriales, nouvelles lectures : les enjeux de l'édition électronique de manuscrits littéraires », *Mémoires du livre* [en ligne], vol. 1, n° 1, 2009, consulté le 28 novembre 2019. URL : <https://www.erudit.org/fr/revues/memoires/2009-v1-n1-memoires3559/038635ar/>

MBODJ-POUYE, Aïssatou, « Écrire pour d'autres, écrire pour soi », *Le fil de l'écrit : Une anthropologie de l'alphabétisation au Mali* [en ligne]. Lyon : ENS Éditions, 2013 (généré le 27 novembre 2019). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/enseditions/5088>>. ISBN : 9782847884135. DOI : 10.4000/books.enseditions.5088.

MONTANDON, Alain, « Le « savoir-vivre » épistolaire », *Cahiers d'Études Germaniques* [en ligne], 70 | 2016, mis en ligne le 17 décembre 2017, consulté le 14 février 2018. URL : <http://journals.openedition.org/ceg/843> ; DOI : 10.4000/ceg.843

MUNCK, Marie-Françoise de, « Les femmes écrivent l'amour. Amour et sexualité dans la littérature féminine contemporaine », *La Cause freudienne*, 2008/3 (N° 70), p. 129-142. DOI : 10.3917/lcdd.070.0129. URL : <https://www.cairn.info/revue-la-cause-freudienne-2008-3-page-129.htm>

ORAISON, Paul, « La relation épistolaire », *Médium*, 2007/1 (N°10), p. 106-121. DOI : 10.3917/mediu.010.0106. URL : <https://cache.univ-tln.fr:2057/revue-medium-2007-1-page-106.htm>

PAILLARD, Christophe, « La correspondance de Voltaire et l'édition de ses œuvres. Problème de méthodologie éditoriale », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 2012/4 (Vol. 112), p. 859-872. DOI : 10.3917/rhlf.124.0859. URL : <https://www.cairn.info/revue-d-histoire-litteraire-de-la-france-2012-4-page-859.htm>

PION, Alexandra, « Chapitre III. Désirer, c'est imaginer », *Stendhal et l'érotisme romantique* [en ligne]. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2010 (généré le 08 novembre 2018). URL : <http://books.openedition.org/pur/40497>

PROCHASSON, Christophe, « Les correspondances : sources et lieux de mémoire de l'histoire intellectuelle », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [en ligne], 8 | 1991, mis en ligne le 18 mars 2009, consulté le 27 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/2824> ; DOI : 10.4000/ccrh.2824

ROUSSEL, Déborah, « Ovide épistolier », *L'information littéraire*, 2004/4 (Vol. 56), p. 48-51. URL : <https://cache.univ-tln.fr:2057/revue-l-information-litteraire-2004-4-page-48.htm>

SCHMID, Jean, « Passion amoureuse et clivage du moi » : une théorie de la passion est-elle possible ? », *Psychothérapies*, 2008/3 (Vol. 28), p. 189-200. DOI : 10.3917/psys.083.0189. URL : <https://www.cairn.info/revue-psychotherapies-2008-3-page-189.htm>

SIMONET-TENANT, Françoise, « Aperçu historique de l'écriture épistolaire : du social à l'intime », *Le français aujourd'hui*, 2004/4 (n° 147), p. 35-42. DOI : 10.3917/lfa.147.0035. URL : <https://www.cairn.info/revue-le-francais-aujourd-hui-2004-4-page-35.htm>

WALTHER, Yan, « Les manuscrits brûlent (matérialité de l'écrit dans les poèmes épistolaires de Iosif Brodskij) », *Études de lettres* [en ligne], 4 | 2009, mis en ligne le 15 décembre 2012, consulté le 27 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/edl/322>

## 10. SUR L'HISTOIRE DES MENTALITÉS, SUR L'HISTOIRE DES FEMMES, SUR L'ÉDUCATION ET LE PROTESTANTISME

### Ouvrages

ADLER, Laure, *Dictionnaire intime des femmes*, Paris, Stock, 2017.

ADLER, Laure, *Secrets d'alcôve : Histoire du couple de 1830 à 1930*, Paris, Hachette, 1983.

ARIÈS, Philippe, DUBY, Georges, *Histoire de la vie privée : De la Révolution à la Grande Guerre*, Tome IV, Paris, Éditions du Seuil, 1999.

AUFFRAY, Danièle, *et al.*, *Feux et lieux : histoire d'une famille et d'un pays face à la société industrielle*, Paris, Éditions Galilée, 1980.

BARD, Christine, CHAPERON, Sylvie, *Dictionnaire des féministes. France XVIII<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle*, Presses Universitaires de France, 2017.

BERNARD, Claudie, *Penser la famille au XIX<sup>e</sup> siècle, 1789-1870*, Université de Saint-Etienne, 2007.

BONNET, Marie-Jo, *Les Femmes artistes dans les avant-gardes*, Paris, Odile Jacob, 2006.

DUBY, Georges, PERROT, Michelle, *et al.*, *Femmes et histoire*, colloque organisé par Georges Duby, Michelle Perrot et les directrices de « L’histoire des femmes en Occident », la Sorbonne, 13-14 novembre 1992, Paris, 1993, disponible sur : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k48033881>

FATH, Sébastien, *Du ghetto au réseau : le protestantisme évangélique en France (1800-2005)*, Labor et Fides, 2005.

FOURNIER, Martine, *Histoires de pionnières*, Sciences Humaines, 2018.

GRANGE, Cyril, *Une élite parisienne : Les familles de la grande bourgeoisie juive (1870-1939)*, Paris, CNRS Éditions, 2016.

GUBIN, Eliane, *Le siècle des féminismes*, Éditions de l’Atelier, 2004.

KALIFA, Dominique, *La véritable histoire de la Belle Époque*, Fayard, « Divers Histoire », 2017.

KNIBIEHLER, Yvonne, *Les pères aussi ont une histoire*, Paris, Hachette, 1987.

KNIBIEHLER, Yvonne, *Histoire des mères et de la maternité en Occident*, Paris, Presses Universitaires de France, 2<sup>e</sup> éd., « Que sais-je ? », 2004.

KNIBIEHLER, Yvonne, NEYRAND, Gérard, *et al.*, *Maternité et parentalité*, Ecole des Hautes Etudes en Santé Publique, 2004.

KNIBIEHLER, Yvonne, SAGAERT, Martine, *Les Mots des mères du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2016.

MORLEY, Jean-Paul, *1871-1984, la Mission populaire évangélique : les surprises d’un engagement*, Éditions Olivetan, 1993.

PERROT, Marguerite, *Le mode de vie des familles bourgeoises : 1873-1953*, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 2<sup>e</sup> éd., 1982.

POLONY, Natacha, *L’homme est l’avenir de la femme*, JC Lattès, 2008.

RIPA, Yannick, *Les Femmes*, Le Cavalier Bleu, 2002.

SMITH, G., (dir.), *Éduquer les enfants – une vision protestante de l’école*, Québec, Les Éditions du Sommet, 1998.

### Articles numériques

BATTAGLIOLA, Françoise, « Les réseaux de parenté et la constitution de l’univers féminin de la réforme sociale, fin XIX<sup>e</sup>- début XX<sup>e</sup> siècle », *Annales de démographie historique*, 2006/2, n° 112, p. 77-104. DOI : 10.3917/adh.112.0077. URL : <https://www.cairn.info/revue-annales-de-demographie-historique-2006-2-page-77.htm>

BERGONNIER-DUPUY, Geneviève, BOUISSOU, Christine, « Une approche de l’expérience et de l’identité parentales par l’étude des spécificités des discours des hommes et des discours des



femmes », *Connexions* [en ligne], n° 82, 2004, pp. 185-201, <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01254485/document>

BERTHIAUD, Emmanuelle, « Le vécu de la grossesse aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles en France », *Histoire, médecine et santé* [en ligne], 2 | automne 2012, mis en ligne le 01 décembre 2013, consulté le 28 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/hms/282>

BERTHIAUD, Emmanuelle, « Grossesse désirée, grossesse imposée : le vécu de la grossesse aux XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles en France dans les écrits féminins privés », *Histoire, économie & société*, 2009/4 (28<sup>e</sup> année), p. 35-49. URL : <https://www.cairn.info/revue-histoire-economie-et-societe-2009-4-page-35.htm>

BOULET, François, « Être parisien et protestant aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles », *Être Parisien* [en ligne]. Paris : Éditions de la Sorbonne, 2004 (généré le 19 février 2018). URL : <http://books.openedition.org/psorbonne/1443>

BURGUIÈRE, André, « Mentalités, *histoire* », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 30 octobre 2018. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/mentalites-histoire/>

CABANEL, Patrick, ENCREVÉ, André, « De Luther à la loi Debré : protestantisme, école et laïcité », *Histoire de l'éducation* [en ligne], 110 | 2006, mis en ligne le 01 janvier 2011, consulté le 05 novembre 2018. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/1341>

DEPLOIGE, Simon, « L'émancipation des femmes », *Revue néo-scholastique* [en ligne], 9<sup>e</sup> année, n°33, 1902. pp. 53-94. URL : [www.persee.fr/doc/phlou\\_0776-5541\\_1902\\_num\\_9\\_33\\_1731](http://www.persee.fr/doc/phlou_0776-5541_1902_num_9_33_1731)

DUFIEF, Anne-Simone, « Devenir femme ? L'éducation des filles dans l'œuvre des Goncourt », *Cahiers Edmond et Jules de Goncourt*, n° 15, 2008. Les Goncourt moralistes. pp. 123-141. URL : [www.persee.fr/doc/cejdg\\_1243-8170\\_2008\\_num\\_1\\_15\\_1003](http://www.persee.fr/doc/cejdg_1243-8170_2008_num_1_15_1003)

FERRY, Nicole, « Devenir mère, une formidable rencontre », *Spirale*, 2008/3 (n° 47), p. 157-165. DOI : 10.3917/spi.047.0157. URL : <https://www.cairn.info/revue-spirale-2008-3-page-157.htm>

FONTANINI, Christine, « Huit filles à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [en ligne], 18 | 2003, mis en ligne le 11 octobre 2006, consulté le 27 février 2018. URL : <http://journals.openedition.org/cliio/616> ; DOI : 10.4000/cliio.616

FREYERMUTH, Estelle, « L'éducation musicale des filles à Strasbourg au XIX<sup>e</sup> siècle », *Genre & Histoire* [en ligne], 2 | Printemps 2008, mis en ligne le 16 juin 2008, consulté le 07 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/genrehistoire/260>

GALLAND, A., « Le Protestantisme à Condé-sur-Noireau (Calvados) et dans le bocage normand : De La Révocation à Napoléon I<sup>er</sup> (1685-1812). » *Bulletin De La Société De L'Histoire Du Protestantisme Français (1903-)*, [en ligne] vol. 61, n° 2, 1912, pp. 97–139. JSTOR, [www.jstor.org/stable/24287871](http://www.jstor.org/stable/24287871).



GROS, Frédéric, « Foucault Michel - (1926-1984) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 30 octobre 2018. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/michel-foucault/>

HERLEM, Pascal, « À propos de la critique littéraire psychanalytique », *Le Coq-héron* [en ligne], 2010/3 (n° 202), p. 32-49. DOI : 10.3917/cohe.202.0032. URL : <https://www.cairn.info/revue-le-coq-heron-2010-3.htm-page-32.htm>

HULAK, Florence, « En avons-nous fini avec l’histoire des mentalités ? », *Philonsorbonne* [en ligne], 2 | 2008, consulté le 15 février 2018. URL : <http://journals.openedition.org/philonsorbonne/173>

KEMPF, Hervé, « Ariès Philippe - (1914-1984) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 30 octobre 2018. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/philippe-aries/>

KNIBIEHLER, Yonne, « Féminisme et maternité », *La revue lacanienne*, 2007/2 (n° 2), p. 11-17. DOI : 10.3917/lrl.072.0011. URL : <https://www.cairn.info/revue-la-revue-lacanienne-2007-2-page-11.htm>

LE CAMUS, Jean, « Le lien père-bébé », *Devenir*, 2002/2 (Vol. 14), p. 145-167. DOI : 10.3917/dev.022.0145. URL : <https://www.cairn.info/revue-devenir-2002-2-page-145.htm>

MOREL, Marie-France, « L'amour maternel : aspects historiques », *Spirale*, 2001/2, n° 18, p. 29-55. URL : <https://www.cairn.info/revue-spirale-2001-2-page-29.htm>

MÜLLER, Bertrand, « Annales école des », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 30 octobre 2018. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/ecole-des-annales/>

PERNOUD, Régine, « Bourgeoisie française », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 31 octobre 2018. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/bourgeoisie-francaise/>

ROGERS, Rebecca, « Les femmes dans l'enseignement des langues vivantes : éléments pour une histoire à construire » [en ligne], *Ela. Études de linguistique appliquée*, 2006/2, n° 142, p. 135-149. URL : <https://www.cairn.info/revue-ela-2006-2.htm-page-135.htm>

ROGERS, Rebecca, « L’éducation des filles : un siècle et demi d’historiographie », *Histoire de l’éducation* [en ligne], 115-116 | 2007, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 27 février 2018. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/1422>

RUOLT, Anne, « Le modèle d’éducation lancastérien, un dispositif éducatif protestant ? », *Carrefours de l’éducation*, 2013/1 (n° 35), p. 145-161. URL : <https://www.cairn.info/revue-carrefours-de-l-education-2013-1-page-145.htm>

SHERIFF, Mary D., « Pour l’histoire des femmes artistes : historiographie, politique et théorie », *Perspective* [en ligne], 1 | 2017, mis en ligne le 31 décembre 2017, consulté le 27 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/perspective/7155>

VERJUS, Anne, « La paternité au fil de l'histoire », *Informations sociales*, 2013/2 (n° 176), p. 14-22.  
DOI : 10.3917/inso.176.0014. URL : <https://www.cairn.info/revue-informations-sociales-2013-2-page-14.htm>

SIMONET-TENANT, Françoise, « Aperçu historique de l'écriture épistolaire : du social à l'intime », *Le français aujourd'hui*, 2004/4, n° 147, p. 35-42. DOI : 10.3917/lfa.147.0035. URL : <https://www.cairn.info/revue-le-francais-aujourd-hui-2004-4.htm-page-35.htm>

## 11. OUVRAGES GÉNÉRAUX

ARIÈS, Philippe, *Le Temps de l'Histoire*, Paris, Seuil, 1986,

BARTHES, Roland, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil, 1977.

BONNER, Mitchell, *Les Manifestes littéraires de la Belle époque : 1886-1914*, anthologie critique, Seghers, 1966.

CHAUBET, François, *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny*, Paris, Presses Universitaires Du Septentrion, 2000.

COMPAGNON, Antoine, *La seconde main ou le travail de la citation*, Paris, Seuil, 1979.

COPEAU, Jacques, *Les Registres du Vieux Colombier*, Registres III, T. I, établis par Suzanne Maistre Saint-Denis et Marie-Hélène Daster, Notes de Norman Paul, Paris, Gallimard, 1979.

COPEAU, Jacques, *Les Registres du Vieux Colombier*, Registres IV, T. II America, Textes recueillis et établis par Marie-Hélène Dasté et Suzanne Maistre Saint-Denis, Documentation, notes et index de Norman Paul, Préface et notices de Pascal Copeau, Dessins et plans de Louis Jouvét et Lucien Aguetand, Paris, Gallimard, 1984.

FERNANDEZ, Dominique, *L'arbre jusqu'aux racines : Psychanalyse et création*, Paris, Grasset, « Le Livre de Poche Biblio », nouv., éd., 1992.

FOUCAULT, Michel, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des Sciences Humaines », 1969.

FOUCAULT, Michel, *Les Mots et les choses*, Paris, Gallimard, « Tel », 1990.

GENETTE, Gérard, *Seuils*, Paris, Seuil, « Poétique », 1987.

JAUBERT, Anna, *La lecture pragmatique*, Paris, Hachette, 1990.

MARTIN DU GARD, Roger, *Journal, textes autobiographiques (1892-1919)*, T. I, Paris, Gallimard, 1992.

SAGAERT, Martine, *Balade dans le Var, Sur les pas des écrivains*, Paris, Éditions Alexandrines, 2010.

SAPIRO, Gisèle, *La guerre des écrivains ; 1940-1953*, Paris, Fayard, 1999.

SAPIRO, Gisèle, *Sociologie de la littérature*, Paris, Édition La Découverte, « Repères », 2014.

SAUVERVERZAC, Jean-François de, *Françoise Dolto : Itinéraire d'une psychanalyse*, Flammarion, 2011.

WINOCK, Michel, *Le siècle des intellectuels*, Paris, Éditions du Seuil, 1999.

## 12. RECHERCHES SPÉCIFIQUES LIÉES AUX ANNOTATIONS

### Ouvrages

AHRENS, Anna, *Der Pionier : Wie Louis Sachse in Berlin den Kunstmarkt erfand*, Böhlau Verlag Köln Weimar, 2017.

ANDERSEN, Hans, *Contes*, textes choisis, traduits et présentés par Régis Boyer, Paris, Gallimard, 1992.

AULETTA, Ken, *The Art of Corporate Success : The Story of Schlumberger*, Open Road Media, 2015.

BARBILLON, Claire, *Les Canons du corps humain au XIX<sup>e</sup> siècle : L'Art et la Règle*, Paris, Odile Jacob, 2004.

BARRETT BROWNING, Elizabeth, *Sonnets portugais*, traduction de l'anglais et présentation par Claire Malroux, Paris, Le Bruit du temps, 2009.

BENOIST, Alain de, *Les Cahiers du Cercle Proudhon*, Avatar Éditions, 2007.

BERTRAND, Dominique, GÉLY-GHEDIRA, Véronique, *Rire des dieux*, Clermont Ferrand, Presses Universitaires Blaise-Pascal, « Recherches du CRLMC », 2000.

BILLINGTON, Josie, DAVIS, Philip, *Elizabeth Barrett Browning : Selected Writings*, Oxford University Press, 2018.

BILLOT, Antoine, *Barrès ou La volupté des larmes*, Paris, Gallimard, « L'un et l'autre », 2013.

BONNEFIS, Philippe, REBOUL, Pierre, GUILLERM, Jean-Pierre, *Des mots et des couleurs*, vol. 2, Presses Universitaires Septentrion, 1979.

BRIDIER, Sophie, *Le cauchemar : étude d'une figure mythique*, Presses Paris Sorbonne, 2002.

CAMUS, Renaud, *Demeures de l'esprit II La France du Sud-Ouest*, Paris, Fayard, 2008.

CARNOY, Henry, *Dictionnaire biographique international des écrivains*, Georg Olms Verlag, 1987.

CHARLE, Christophe, *Théâtre en capitales : Naissance de la société du spectacle à Paris, Berlin, Londres et Vienne 1860-1914*, Paris, Albin Michel, 2015.

COURTOIS, Alphonse, LIGARAN, *Histoire de la Banque de France : et des principales institutions françaises de crédit depuis 1716*, Ligarán, 2016.

DAUPHIN, Christophe, *Lucie Delarue-Mardrus, la princesse Amande*, Recours au poème éditeurs, 2015.

Encyclopédie des gens du monde : *répertoire universel des sciences, des lettres et des arts : avec des notices sur les principales familles historiques et sur les personnages célèbres, morts et vivants*, vol. 15, Treuttel et Würtz, 1841.

EPSTEIN, Simon, *Les Dreyfusards sous l'Occupation*, Paris, Albin Michel, 2014.

EWAN, Elizabeth L, INNES, Sue, REYNOLDS, Sian, *et al.*, *Biographical Dictionary of Scottish Women*, Edinburgh University Press, 2007.

FERNANDEZ, Dominique, *Ramon*, Paris, Grasset, 2009.

FLEURY, Laurent, *Le TNP de Vilar : Une expérience de démocratisation de la culture*, Presses Universitaires de Rennes, 2015.

FRABOULET, Danièle, *Quand les patrons s'organisent : Stratégies et pratiques de l'UIMM 1901-1950*, Presses Universitaires Septentrion, 2007.

GLORIEUX, Jean-Paul, *Novalis dans les lettres françaises à l'époque et au lendemain du symbolisme (1885-1914)*, Leuven University Press, 1982.

GRENOUILLEAU-PÉTRÉ, Olivier, *Abolir l'esclavage : Un réformisme à l'épreuve (France, Portugal, XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)*, Presses Universitaires de Rennes, 2015.

HEYER, Vincent, *Le front oublié : Seppois et ses proches alentours dans la Première guerre mondiale*, Éditions CSV, 2008.

JULLIEN, Dominique, *Les amoureux de Shéhérazade : variations modernes sur les Mille et une nuits*, Librairie Droz, 2009.

KESSLER, Harry (Comte), *Journal : Regards sur l'art et les artistes contemporains, 1889-1937*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2017.

LECLER, Éric, *L'opéra expressionniste*, Peter Lang, 2010.

LEDUC, Jean, *Histoire de la France : l'enracinement de la République 1879-1918*, Paris, Hachette Supérieur, « Carré Histoire », 1991.

LEIGHTON, Joseph Harlan, *René Bazin et l'Alsace*, Thèse pour le Doctorat de l'Université présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg, Éditions F.-X. Le Roux, Strasbourg, 1953.

LOTH, Gisèle, *Un rêve de France : Pierre Bucher, une passion française au cœur de l'Alsace allemande, 1869-1921*, Nuée bleue, 2000.

MILLE, Raoul, *Le Roman de Marie Bashkirtseff*, Paris, Albin Michel, 2016.

MULLER, Christine, *Femmes d'Alsace*, Le Verger éditeur, 2017.

- PÉLISSON-KARRO, Françoise, *Régie théâtrale et mise en scène : L'Association des régisseurs de théâtre (1911-1939)*, Presses Universitaires du Septentrion, 2016.
- PHILIPPOT, Didier, *Flaubert*, Presses Paris Sorbonne, 2006.
- PRETI, Monica, *Delicious Decadence ? The Rediscovery of French Eighteenth-Century Painting in the Nineteenth Century*, réimprimée, Routledge, 2017.
- PROHASKA, Wolfgang, *Kunsthistorisches Museum, Vienna : The Paintings*, vol. 2, illustrée, réimprimée, révisée, C.H. Beck, 2004.
- PUDLOWSKI, Gilles, *L'Alsace des écrivains*, Éditions Alexandrines, 2016.
- ROLLAND, Romain, *La Vie de Michel-Ange*, Suresnes, E. Payen, printer, 1906.
- ROTH, François, *Alsace-Lorraine : Histoire d'un pays perdu*, Paris, Tallandier, 2016.
- ROUX, César, « *Un si petit homme* » : lettres à Anna Bégoûne et à quelques autres correspondants, Édition d'en bas, 2003.
- RYPKO SCHUB, Louise, *Léon-Paul Fargue*, Librairie Droz, 1973.
- SABATIER, Robert, *Histoire de la poésie française XX<sup>e</sup> siècle*, vol. 1, Paris, Albin Michel, 1982.
- SANTIAGO, Jorge P., *Rio et la ville clandestine : anthropologie et littérature de Lima Barreto*, Éditions Le Manuscrit, 2009.
- SORLOT, Marc, *Jacques Copeau : à la recherche du théâtre perdu*, Paris, Imago, 2011.
- STEVENSON, Robert Louis, *Journal de route en Cévennes*, première édition intégrale à partir du manuscrit de R. L. Stevenson. Traduction par Jacques Blondel d'après le texte anglais mis au point par Gordon Golding. Commentaire de Jacques Pujol. Avant-propos de Philippe Joutard, Club Cévenol et Édouard Privat, 1978.
- SWIFT, Jonathan, *Les Voyages de Gulliver*, Library of Alexandria, 1928.
- THÉBAUD, Françoise, *Une traversée du siècle. Marguerite Thibert, femme engagée et fonctionnaire internationale*, Humensis, 2017.
- TRAUBNER, Richard, *Operetta : A Theatrical History*, Routledge, 2004.
- VERLEYSEN, Catherine, *Maurice Denis et la Belgique : 1890-1930*, Universitaire Pers Leuven, 2010.
- VIERHAUS, Rudolf, *Deutsche Biographische Enzyklopädie : Schlumberger - Thiersch*, vol. 9, Walter de Gruyter, 2011.
- WINOCK, Michel, *Flaubert*, Paris, Gallimard, 2013.

## Articles numériques

ABALLÉA, Marion, « Émile Haguenin de l'université à la diplomatie : trajectoire berlinoise et médiation franco-allemande (1901-1924) », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande* [en ligne], 47-2 | 2015, mis en ligne le 13 décembre 2017, consulté le 25 octobre 2018. URL : <http://journals.openedition.org/allemande/314> ; DOI : 10.4000/allemande.314

ABEELE, Andries Van den, « Une maison d'édition brugeoise : Arthur Herbert (1906-1907) », *Textyles* [en ligne], mis en ligne le 13 juin 2012, consulté le 22 juillet 2017, URL : <http://journals.openedition.org/textyles/796> ; DOI : 10.4000/textyles.796.

ADAM, Paul, « Les Lions », Paris, Ernest Flammarion, 1925, consulté le 22 mai 2017, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2031991>

ARISTOPHANE, *Lysistrata*, illustrations d'Aubrey Beardsley, The University of Adelaide Library, 1896, <https://ebooks.adelaide.edu.au/b/beardsley/aubrey/lysistrata/>

AROSA, Paul, « L'Éveil du Printemps, pièce en trois actes et quinze tableaux, de Frank Wedekind au Théâtre des Arts », *Comoedia* [en ligne], A2, n° 395, 1908/10/29, p. 3, consulté le 17 juillet 2017, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7646048n/f3.item>.

AUCOUTURIER, Michel, « Tolstoï Léon Nikolaïevitch - (1828-1910), *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 7 février 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/leon-nikolaievitch-tolstoi/>

AVRIL DE SAINTE-CROIX, G., « Mlle Witz », *L'Action féminine : bulletin officiel du Conseil national des femmes françaises* [en ligne], 1914/02 (A6, N32) - 1914/12 (A6, N36), février 1914, p. 679, consulté le 27 mars 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6559418n/f89.image>.

BAILLAUD, Lucien, « Les chemins de fer et l'heure légale », *Revue d'histoire des chemins de fer* [en ligne], mis en ligne le 5 avril 2011, consulté le 27 juillet 2017, URL : <http://journals.openedition.org/rhcf/416> ; DOI : 10.4000/rhcf.416

BARREAUX, Jacques des, « Le Théâtre », *L'Intransigeant* [en ligne], n° 12390<sup>e</sup>, 17 juin 1914, p. 3, consulté le 27 juin 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k787129p/f3.item>.

BECKER, Jean-Jacques, « La guerre dans les Balkans (1912-1919) », *Matériaux pour l'histoire de notre temps* [en ligne], n° 71, 2003. Les peuples des Balkans face à l'histoire et à leur histoire. pp. 4-16, consulté le 22 décembre 2017, DOI : <https://doi.org/10.3406/mat.2003.914> URL : [www.persee.fr/doc/mat\\_0769-3206\\_2003\\_num\\_71\\_1\\_914](http://www.persee.fr/doc/mat_0769-3206_2003_num_71_1_914)

BELOUET, Guy, « Vollard Ambroise - (1868-1939) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 18 septembre 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/ambroise-vollard/>

BELZANE, Guy, « *Connaissance de l'Est*, Paul Claudel – Fiche de lecture », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 4 mai 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/connaissance-de-l-est/>

BERTHIER DE SAUVIGNY, Guillaume de, « Perier Casimir - (1777-1832) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 6 octobre 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/casimir-perier/>

BESSION, Jean-Louis, « *Nathan le Sage*, Gotthold Ephraim Lessing – Fiche de lecture », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 16 mai 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/nathan-le-sage/>

BIET, Christian, « *Mémoires, Cardinal de Retz* – Fiche de lecture », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 16 novembre 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/memoires-cardinal-de-retz/>

BLONDEL, Raoul, « Renseignements divers », *Revue de thérapeutique médico-chirurgicale : journal des connaissances médico-chirurgicales* [en ligne], A74, n° 1, 1<sup>er</sup> janvier 1907, p. 36, consulté le 4 mai 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5478185t/f50.item>.

BLUM, Léon, « David Copperfield », *Comoedia* [en ligne], A5, n° 1501, 9 novembre 1911, consulté le 4 décembre 201, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7654422f/f1.item>.

BLUM, Léon, « Le Pain », *Comoedia* [en ligne], A5, n° 1501, 9 novembre 1911, p. 3, consulté le 27 août 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7654422f/f3.image>.

BODY, Jacques, « Giraudoux Jean - (1882-1944) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 22 novembre 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/jean-giraudoux/>

BOIVIN, Michel, « Guizot en Pays d'Auge : M. Guizot et Le Val-Richer » *Le Pays d'Auge. Annales de Normandie*, 38<sup>e</sup> année, n° 1, 1988. Aspects de l'histoire de Caen, consulté le 17 décembre 2017, [www.persee.fr/doc/annor\\_0003-4134\\_1988\\_num\\_38\\_1\\_2055](http://www.persee.fr/doc/annor_0003-4134_1988_num_38_1_2055)

BONNEROT, Louis, « Galsworthy John - (1867-1933) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 12 décembre 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/john-galsworthy/>

BOUNOURE, Vincent, « Jarry Alfred - (1837-1907) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 20 mai 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/alfred-jarry/>

BOYER, Régis, « Björnson Björnstjerne - (1832-1910) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 25 juillet 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/bjornstjerne-bjornson/>

BRAUNSTEIN, Florence, « *L'Orestie*, Eschyle – Fiche de lecture », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 7 août 2018. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/l-orestie-eschyle/>

BRISSON, Adolphe, « Chronique théâtrale », *Le Temps* [en ligne], consulté le 16 novembre 2017, n° 18180, 10 avril 1911, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k240451p/f1.item>.



*Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Française* (1903-2015), « Le pasteur et professeur Raoul Patry », vol. 84, n° 1, janvier-mars 1935, pp. 51-53, <https://www.jstor.org/stable/24291091>

CADOT, Michel, « Tourguéniev Ivan Sergueïevitch - (1818-1883) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 10 juillet 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/ivan-sergueievitch-tourgueniev/>

CASO, Jacques de, « Pradier Jean-Jacques dit James - (1790-1852) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 4 mai 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/pradier-jean-jacques-dit-james/>

CATTANI, Paola, « Le Christ au Gethsémani de Charles Péguy entre Pascal et Renan », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 2013/2, vol. 113, p. 341-356. DOI : 10.3917/rhlf.132.0341. URL : consulté le 29 novembre 2017, <https://www.cairn.info/revue-d-histoire-litteraire-de-la-france-2013-2-page-341.htm>

CHARBONNIER, Gil, « La poétisation du document chez Charles-Louis Philippe », *Fabula / Les colloques*, Ce que le document fait à la littérature (1860-1940), consulté le 20 juin 2018. URL : <http://www.fabula.org/colloques/document1758.php>

CHARRIER, Landry, « La *Revue de Genève*. Hantise de la décadence et avenir de l'Europe (1920-1925) », *Études Germaniques*, 2009/2, n° 254, p. 363-374. DOI : 10.3917/eger.254.0363. URL : <https://www.cairn.info/revue-etudes-germaniques-2009-2-page-363.htm>

CHÉRON, Raoul, « Nécrologie », *Le Gaulois : littéraire et politique* [en ligne], n° 9602, 28 janvier 1904, p. 2, consulté le 24 mai 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k532397z/f2.item>.

CHEVALIER, Paul-Émile, « Semaine Théâtrale », *Le Ménestrel : journal de musique* [en ligne], A77, n° 15, 15 avril 1911, p. 115, consulté le 29 novembre 2017, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5618596t/f3.item>.

CHEVREL, Yves, « Naturalisme », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 14 février 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/naturalisme/>

CLAUDEL, Paul, « Les Muses », *Vers et prose : recueil trimestriel de littérature* [en ligne], 1905/06 (T2)-1905/08, juin 1905, pp. 7-26, consulté le 5 mai 2017, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k58523192/f5.image>.

COMPAGNON, Antoine, « Régnier Henri de - (1864-1936) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 19 avril 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/henri-de-regnier/>

COMPAGNON, Antoine, « Brunetière Ferdinand - (1849-1906) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 26 avril 2017. Disponible sur <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/ferdinand-brunetiere/>



COMPAGNON, Antoine, « Moréas Jean Papadiamantopoulos dit Jean - (1856-1910) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 20 mai 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/moreas-jean-papadiamantopoulos-dit-jean/>

COMPAGNON, Antoine, « Bernstein Henry - (1876-1953) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 13 juillet 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/henry-berstein/>

COMPAGNON, Antoine, « Morice Charles - (1861-1919) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 17 juillet 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/charles-morice/>

CORPET, Olivier, « Revue de Paris », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 26 avril 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/revue-de-paris/>

COTTEGNIES, Line, « *Le Docteur Faust*, Christopher Marlowe – Fiche de lecture », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 12 septembre 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/le-docteur-faust/>

COUTIN, Cécile, FEUERHAHN, Nelly, « Forain Jean-Louis - (1852-1931) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 2 mai 2017. Disponible sur <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/jean-louis-forain/>

CUNISSET-CARNOT, « L'exposition Ingres », *Le Temps* [en ligne], n° 18195, 25 avril 1911, consulté le 20 novembre 2017, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k240466x/f3.item>.

DEFRADAS, Jean, « Aristophane (-445 - -380) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 16 mai 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/aristophane/>

DEL REGATO, J. A., « Henri Coutard, M. D. 1876-1950 », *Radiology* [en ligne], n° 5, vol. 54, mai 1950, p. 758, consulté le 2 août 2018, <https://doi.org/10.1148/54.5.758>

DEMET, Michel-François, « Hebbel Friedrich Christian - (1813-1863) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 23 mai 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/friedrich-christian-hebbel/>

DENIS, Maurice, *Théories, 1890-1910 : Du Symbolisme et de Gauguin vers un nouvel ordre classique*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, Bibliothèque de « l'Occident », 1913, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k96931928>

DILLMONT, Thérèse de, « Encyclopédie des ouvrages de dames », Dornach, consulté le 22 mai 2017, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k62794921/f655.item>.

DUVAL, André, « Dominicains », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 29 avril 2017. Disponible sur <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/dominicains/>

DUVEAU, Georges, « Édouard Dolléans (1877-1954) », *Revue d'Histoire Moderne & Contemporaine*, tome 1, n° 4, octobre-décembre 1954, pp. 322-323, [www.persee.fr/doc/rhmc\\_0048-8003\\_1954\\_num\\_1\\_4\\_2593](http://www.persee.fr/doc/rhmc_0048-8003_1954_num_1_4_2593)

ÉGLISE CATHOLIQUE, Diocèse (Rouen), « Le Clergé et la Science », *Bulletin religieux de l'Archidiocèse de Rouen* [en ligne], A7, n° 29, 18 juillet 1908, p. 782, consulté le 28 août 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k63324423/f8.image>.

ÉNARD, Jean-Pierre, « Bernard Paul dit Tristan - (1866-1947) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 17 juillet 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/bernard-paul-dit-tristan/>

ERICH, Karl, « étranger : l'Anneau de Gygès », *Le Monde artiste : théâtre, musique, beaux-arts, littérature* [en ligne], A46, n° 3, 21 janvier 1906, p. 41, consulté le 13 octobre 2017, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54590820/f9.item>.

FAVARD, Émile, « Les Riboud père et fils : les élans du cœur et la loi de la calculette », *Les Echos*, 7 mai 1996, [https://www.lesechos.fr/07/05/1996/LesEchos/17143-046-ECH\\_les-riboud-pere-et-fils--les-elans-du-coeur-et-la-loi-de-la-calculette.htm#](https://www.lesechos.fr/07/05/1996/LesEchos/17143-046-ECH_les-riboud-pere-et-fils--les-elans-du-coeur-et-la-loi-de-la-calculette.htm#)

FERRARI, « Mariages : Mlle Jenny Pereire », *Figaro : journal non politique* [en ligne], n° 274, 1<sup>er</sup> octobre 1901, p. 2, consulté le 26 janvier 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2856466/f2.item>.

FERRARI, « Mariages : M. Daniel-Léon de Schlumberger », *Figaro : journal non politique* [en ligne], n° 305, 1<sup>er</sup> novembre 1907, p. 2, consulté le 2 février 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k287893z/f2.item>.

FLUCHÈRE, Henri, « Marlowe Christopher - (1564-1593) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 19 avril 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/christopher-marlowe/>

FOUCART, Jacques, « Rubens Pierre Paul - (1577-1640) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 15 mai 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/pierre-paul-rubens/>

FOUCART, Jacques, « Bruegel Pieter II, dit Bruegel d'Enfer (1594-1638) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 16 mai 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/pieter-ii-bruegel/>

FRAVALO, Fabienne, « Julius Meier-Graefe », *Histoire par l'image* [en ligne], consulté le 31 août 2017, URL : <http://www.histoire-image.org/etudes/julius-meier-graefe>

GADOFFRE, Gilbert, « Claudel, Paul », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 28 août 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/paul-claudel/>

GARRIGUES, Jean, « Ferry Jules - (1832-1893) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 11 juillet 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/jules-ferry/>

GAULMIER, Jean, « Renan Ernest - (1823-1892) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 9 février 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/ernest-renan/>

GLASER, Ph. Emmanuel, « Les Revues », *Figaro : journal non politique* [en ligne], n° 325, 20 novembre 1908, p. 5, consulté le 20 novembre 2017, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k288280w/f5.item>.

GOETZ, Adrien, « Cellini Benvenuto - (1500-1571) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 26 avril 2017. Disponible sur <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/benvenuto-cellini/>

GONNAUD, Maurice, « Emerson Ralph Waldo - (1803-1882), *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 7 février 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/ralph-waldo-emerson/>

GORÉ-CARACCIO, Jeanne-Lydie, « Fénelon François de Salignac de La Mothe - (1651-1715), *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 29 septembre 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/fenelon-la-mothe/>

GRAVE, J. « Théâtre », *Les Temps nouveaux* [en ligne], A17, n° 25, 21 octobre 1911, p. 6, consulté le 29 novembre 2017, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6491395g/f6.image>

GRIMAL, Pierre, « Pétrone, lat. Titus Petronius Niger (mort en 65/66) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 22 mai 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/petrone-lat-titus-petronius-niger/>

GUIDE ROSENWALD [en ligne], « Docteurs des départements », A19, 1905, p. 436, consulté le 16 avril 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k98125419/f468.item>.

HADOT, Pierre, « Ambroise de Milan (339-397) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 14 février 2017. Disponible sur <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/ambroise-de-milan/>

HÉBRARD, Adrien, « Dernières nouvelles, L'audience du conseil de guerre, Questions au Général Mercier », *Le Temps* [en ligne], n° 13958, 25 août 1899, p. 4, consulté le 7 février 2017, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2361159/f4.item>.

HÉBRARD, Adrien, « Nouvelles de l'étranger : Alsace-Lorraine », *Le Temps* [en ligne], n° 15462, 16 octobre 1903, p. 2, consulté le 24 avril 2017, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2376578/f2.item>.

HÉBRARD, Adrien, « Théâtres : les Ballets russes », *Le Temps* [en ligne], n° 18238, 7 juin 1911, consulté le 24 novembre 2017, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2405099/f5.item>.

HÉBRARD, Adrien, « Théâtres : Matinées du samedi et soirées du lundi », *Le Temps* [en ligne], n° 18697, 11 septembre 1912, consulté le 28 novembre 2017, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k240975f/f5.item>.

HÉBRARD, Adrien, « Théâtres : Rodogune », *Le Temps* [en ligne], n° 18388, 5 novembre 1911, consulté le 29 novembre 2017, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k240661n/f5.item>.

HÉBRARD, Adrien, « Théâtres : l'Annonce faite à Marie », *Le Temps* [en ligne], n° 18800, 23 décembre 1912, consulté le 8 janvier 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k241079f/f5.item>.

HÉBRARD, Adrien, « Théâtres des Arts : Le Pain », *Le Temps* [en ligne], n° 18392, 9 novembre 1911, consulté le 26 juin 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2406655/f5.item>.

HÉBRARD, Adrien, « Dons aux musées nationaux », *Le Temps* [en ligne], n° 20027, 6 mai 1916, consulté le 3 août 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2425327/f5.item>.

HÉROS, Eugène, « Le naufrage du Titanic », *La Lanterne : journal politique quotidien* [en ligne], A35, n° 12779, 18 avril 1912, consulté le 11 décembre 2017, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7515169s/f1.item>.

HEUGEL, Henri, « Nouvelles Diverses », *Le Ménestrel : journal de musique* [en ligne], A77, n° 44, 4 novembre 1911, p. 351, consulté le 4 décembre 2017, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k56186468/f7.item>.

HORNIG, Dieter, « Bahr Hermann - (1863-1934) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 17 mai 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/hermann-bahr/>

HUBERT, G., « Voyage autour de la mairie de Mayenne : Dr Morisset », *Bulletin de la Commission historique et archéologique de la Mayenne*, 1925, *Bulletin de la Société d'histoire de la pharmacie*, 14<sup>e</sup> année, n° 52, 1926. pp. 305-306. URL : [www.persee.fr/doc/pharm\\_0995-838x\\_1926\\_num\\_14\\_52\\_1651\\_t1\\_0305\\_0000\\_5](http://www.persee.fr/doc/pharm_0995-838x_1926_num_14_52_1651_t1_0305_0000_5)

JESNÉ, Fabrice, « Les Balkans, l'Europe et les guerres de 1912-1913 », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 2012/3, n° 107, p. 1-2, consulté le 22 décembre 2017, URL : <https://www.cairn.info/revue-materiaux-pour-l-histoire-de-notre-temps-2012-3-page-1.htm>

KLAUBER, Véronique, « Curtius Ernst Robert - (1886-1956) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 8 décembre 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/ernst-robert-curtius/>

KNYFF, Gaëtan de, « Mariages », *Le Matin : derniers télégrammes de la nuit* [en ligne], n° 6686, 16 juin 1902, p. 5, consulté le 25 janvier 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5589053/f5.item>.

KOROBOV, Youri, « Les relations militaires franco-russes de 1870 au lendemain de la guerre russo-japonaise », *Revue historique des armées* [en ligne], 245 | 2006, mis en ligne le 25 novembre 2008, consulté le 22 décembre 2017. URL : <http://journals.openedition.org/rha/5612>

KUNSTLER, « Nathan le Sage », *Le Monde artiste : théâtre, musique, beaux-arts, littérature* [en ligne], A46, n° 4, 28 janvier 1906, p. 58, consulté le 11 octobre 2017, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5459083d/f10.item>.

KUNSTLER, « Torquato Tasso », *Le Monde artiste : théâtre, musique, beaux-arts, littérature* [en ligne], A46, n° 4, 28 janvier 1906, p. 58, consulté le 13 octobre 2017, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5459083d/f10.item>.

LACAS, Hélène, « Curel François de - (1854-1928) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 16 mai 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/francois-de-curel/>

LACAS, Pierre-Paul, « Tournemire Charles - (1870-1939) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 28 août 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/charles-tournemire/>

LA COSTE-MESSELIÈRE, Marie-Geneviève de, « Pollaiuolo Antonio Benci dit (1432-1498) ». *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 26 avril 2017. Disponible sur <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/antonio-benci-dit-pollaiuolo/>

LA COSTE-MESSELIÈRE, Marie-Geneviève de, « Carpaccio Vittore (1460 env.-1526) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 26 avril 2017. Disponible sur <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/vittore-carpaccio/>

LA COSTE-MESSELIÈRE, Marie-Geneviève de, « Canaletto Antonio Canal dit (1697-1768) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 15 novembre 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/canaletto/>

LALO, Pierre, « Feuilleton du Temps du 1<sup>er</sup> juin 1909 : Ivan le Terrible », *Le Temps* [en ligne], consulté le 2 novembre 2017, n° 17506, 1<sup>er</sup> juin 1909, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2397574/f3.item>.

LARIVAILLE, Paul, « Arétin L' - (1492-1556) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 4 mai 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/l-aretin/>

LECERCLE, Jean-Jacques, « Hardy Thomas - (1840-1928) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 21 décembre 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/thomas-hardy/>

LECLERCQ, Jules, « Les Origines des Républiques Sud-Africaines », *Revue des deux mondes* [en ligne], consulté le 9 février 2017, 1900/05-1900/06, mai 1900, pp. 594-627, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k431770c/f625.item>.

LE GOFF, Hervé, « Daguerre Louis Jacques Mandé - (1787-1851) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 4 mai 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/louis-jacques-mande-daguerre/>

LEGRAND, J., « En Alsace : triple expulsion », *Le Radical* [en ligne], A17, n° 4, 4 janvier 1897, p. 2, consulté le 2 février 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k76100872/f2.item>.

*Le Journal officiel de l'alimentation* [en ligne], « Hôtels recommandés de Suisse », consulté le 4 juillet 2018, A18, 5 octobre 1916, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6557934v/f5.item>.



LE MALÉFAN, Pascal, « Léon Marillier, figure de la psychologie naissante (1862-1901) », *Bulletin de psychologie*, 2005/2, n° 476, p. 267-280. DOI : 10.3917/bupsy.476.0267. URL : <https://www.cairn.info/revue-bulletin-de-psychologie-2005-2-page-267.htm>

*Le Monde illustré, Miroir du monde* [en ligne], « Jean-José Frappa est mort », consulté le 21 août 2018, n° 4263, A83, 21 octobre 1939, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6201633f/f4.item>.

LE MOUCHEUR DE CHANDELLES, « Olympia – *Country Girl* », *Le Journal amusant : journal illustré, journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.*, [en ligne], n° 280, 5 novembre 1904, p. 12, consulté le 27 mars 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5508874r/f12.item>.

LE RIDER, Jacques, « *Poésie et Vérité*, Johann Wolfgang von Goethe – Fiche de lecture », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 10 juillet 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/poesie-et-verite/>

LERNER, Henri, « Gambetta Léon - (1838-1882) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 11 juillet 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/leon-gambetta/>

LE ROUX, Gaston, « Arrivée du Tsar à Dunkerque », *Le Matin* [en ligne], n° 6416, 19 septembre 1901, consulté le 24 février 2017, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k558651c/f1.item>.

Les Amis de l'Histoire, « D'un clocher à l'autre », *L'Ecole de l'Île de France Au Château de Liancourt* [en ligne], consulté le 7 novembre 2017, n° 11, <https://fr.calameo.com/read/00090079042af9c7a0fc1>

LE WATTMAN, « Le Monde », *L'Intransigeant* [en ligne], consulté le 16 mai 2018, n° 9624, 20 novembre 1906, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k784334x/f4.item>.

MARIN, Armel, « Favre Jules - (1809-1880) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 10 juillet 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/jules-favre/>

MARIN, Armel, « Briand Aristide - (1862-1932) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 18 juillet 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/aristide-briand/>

MARIN, Armel, « Gémier Firmin - (1869-1933) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 16 novembre 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/firmin-gemier/>

MARSY, Émile, « Echos : mariage Harry Floyd », *Le Rappel* [en ligne], consulté le 2 février 2018, n° 12297, 11 novembre 1903, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k75473925/f3.item>.

MERLIN, Christian, « Lully Jean-Baptiste - (repères chronologiques) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 25 septembre 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/lully-reperes-chronologiques/>

MICHEL, Alain, « Tacite (55 env.-120) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 21 avril 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/tacite/>

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE, « Noms et Prénoms des horticulteurs-pépiniéristes », *Liste des pépiniéristes établie conformément à l'article 9, § 6 de la Convention phylloxérique de Berne : rendue exécutoire en France par le décret du 15 mai 1882* [en ligne], 1900, p. 64, consulté le 25 mai 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6356455h/f68.image>

MIRAL, Léon, « Chronique Dramatique », *Le Rappel* [en ligne], consulté le 29 novembre 2017, n° 15002, 8 avril 1911, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k75471786/f3.item>.

MOTHES, Bertrand, « La Maison Moderne de Julius Meier-Graefe » dans Catherine Méneux, Emmanuel Pernoud et Pierre Wat (éd.), *Actes de la Journée d'études Actualité de la recherche en XIX<sup>e</sup> siècle*, Master 1, Années 2012 et 2013, Paris, site de l'HiCSA, mis en ligne en janvier 2014. URL : <https://hicsa.univ-paris1.fr/documents/file/4-Mothes-Maison%20moderne.pdf>

MOUREY, Gabriel, « Les Salons de 1903 (Société des Artistes Français) », *La Renaissance latine* [en ligne], 1903/04 (A2, T2, N4) – 1903/06 (A2, T2, N6), pp. 687-696, consulté le 19 avril 2017, <http://visualiseur.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k80157v>

NAKOV, Andréi, « Corrège (1489 env.-1534) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 19 mai 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/corregue/>

NAZZI, Louis, « Les Frères Karamazov », *Comoedia* [en ligne], , A5, n° 1285, 7 avril 1911, consulté le 16 novembre 2017, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7653783v/f1.item>.

NAZZI, Louis, « Le Théâtre et les Lettres : « Nos Directions, par M. Henri Ghéon », *Comoedia* [en ligne], A5, n° 1514, 22 novembre 1911, p. 3, consulté le 12 décembre 2017, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k76544352/f3.item>.

NICAULT, Catherine, « Mathilde Salomon, pédagogue et pionnière de l'éducation féminine. (Phalsbourg, 14 décembre 1837 – Paris, 15 septembre 1909) », *Archives Juives*, 2004/1, vol. 37, p. 129-134. URL : <https://www.cairn.info/revue-archives-juives-2004-1-page-129.htm>

NICOU, Pascaline, « *La Jérusalem délivrée*, Le Tasse – Fiche de lecture », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 20 avril 2018. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/la-jerusalem-delivree/>

NOESSER, Laura, « Boutet de Monvel Maurice - (1851-1913) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 15 septembre 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/maurice-boutet-de-monvel/>

NOZIÈRE, « Théâtres : Les Essayeurs », *Le Temps* [en ligne], n° 17489, 15 mai 1909, consulté le 8 novembre 2017, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2397404/f3.item>.

NOZIÈRE, « La Semaine Dramatique », *L'Intransigeant* [en ligne], consulté le 29 novembre 2017, n° 11226, 10 avril 1911, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k785948x/f1.item>.

NYS, Carl de, « Pergolèse, Jean-Baptiste », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 10 mai 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/jean-baptiste-pergolese/>

OSTER, Daniel, « Gourmont Remy de - (1858-1915) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 17 mai 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/remy-de-gourmont/>

PACHET, Pierre, « Amiel Henri-Frédéric - (1821-1881) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 26 mai 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/henri-frederic-amiel/>

PALLUCCHINI, Anna, « Titien (1488 env.-1576) ». *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 26 avril 2017. Disponible sur <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/titien/>

PÂRIS, Alain, « Franck César - (1822-1890) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 10 mai 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/cesar-franck/>

PASQUIN, « Les Coulisses : Théâtres », *La Lanterne : journal politique quotidien* [en ligne], A34, n° 12403, 8 avril 1911, p. 3, consulté le 29 novembre 2017, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k75133211/f3.item>.

PÉNIN, Marc, « Gide Charles - (1847-1932) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 23 mai 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/charles-gide/>

PÉPIN, Jean-François, « *Tristram Shandy*, Laurence Sterne – Fiche de lecture », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 21 juillet 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/tristram-shandy/>

PETIT, Jacques, « Bloy Léon - (1846-1917) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 10 juillet 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/leon-bloy/>

PEYRE, Henri, « Taine Hippolyte - (1828-1893) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 15 septembre 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/hippolyte-taine/>

POULAT, Émile, « Sabatier Auguste - (1839-1901) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 9 février 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/auguste-sabatier/>

PORTO-RICHE, Georges de, « Répétition générale », *Le Matin : derniers télégrammes de la nuit* [en ligne], n° 10116, 8 novembre 1911, p. 3, consulté le 4 décembre 2017, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k569971h/f3.item>.

PRÉFECTURE DE POLICE, *Liste des docteurs en médecine, officiers de santé, sages-femmes, chirurgiens-dentistes et pharmaciens : exerçant dans le ressort de la Préfecture de police* [en ligne], 1<sup>er</sup> janvier 1914, p. 162, consulté le 11 avril 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6558158t/f164.image>

PRÉVOT, Gérard, « Maeterlinck Maurice - (1826-1949) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 26 mai 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/maurice-maeterlinck/>



RENARD, Georges, « Souvenirs d'un opéré », *La Semaine littéraire : revue hebdomadaire* [en ligne], A20, n° 950, 16 mars 1912, p. 121, consulté le 2 juillet 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5527710q/f1.item>.

RENUCCI, Paul, « Dante Alighieri - (1265-1321) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 9 février 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/dante-alighieri/>

REZVANIAN, Mohammad Hassan, « KHAYYĀM 'UMAR (1021 env.-env. 1122) ». *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 26 avril 2017. Disponible sur <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/umar-khayyam/>

ROCHEFORT, Henri, « Manifestation dreyfusarde », *L'Intransigeant* [en ligne], consulté le 6 février 2017, n° 6980, 24 août 1899, p. 2, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k781693q/f2.item>.

ROMILLY, Jacqueline de, « Eschyle (-525 env. -456) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 10 juillet 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/eschyle/>

ROMILLY, Jacqueline de, « Thucydide (-460 env. -env. -400) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 7 décembre 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/thucydide/>

ROTONDI, Pasquale, « Bramante (1444-1514) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 19 mai 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/bramante/>

RUTSCHOWSCAYA, Marie-Hélène, « Antinoé », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 3 mai 2017. Disponible sur <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/antinoe/>

SED-RAJNA, Gabrielle, « Saadia Ben Joseph ou SA'ADYĀH IBN YŪSUF AL-FAYYŪMĪ (882 ou 892-942) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 22 mai 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/saadia-ben-joseph-sa-adyah-ibn-yusuf-al-fayyumi/>

SERIGNY, « Deuil », *Figaro : journal non politique* [en ligne], consulté le 2 août 2018, n° 308, 4 novembre 1926, p. 2, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k294944b/f2.item>.

SIMON, Alfred, « Théâtre Occidental – La scène », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 17 novembre 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/theatre-occidental-la-scene/>

SOCIÉTÉ astronomique de France, « Communications écrites », *L'Astronomie : revue mensuelle d'astronomie, de météorologie et de physique du globe et bulletin de la Société astronomique de France* [en ligne], consulté le 16 avril 2018, 1905/01 (T19) - 1905/12, janvier 1905, p. 18, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k96408857/f30.item>.

SOCIÉTÉ d'agriculture, d'horticulture, d'industrie, des sciences et des arts de l'arrondissement de Falaise, « Exposition de Pont-L'Évêque », *Mémoires de la Société d'agriculture, d'industrie, des sciences et des arts de l'arrondissement de Falaise, remplissant les fonctions de comice agricole* [en ligne], consulté le 10 août 2018, 1890, p. 72, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5487243s/f74.item>.

SOCIÉTÉ nationale des beaux-arts, *Catalogue illustré du salon de 1899*, Paris, Librairie d'Art Ludovic Baschet, A10, 1899, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k202505c/f3.image>

SOUGY, Louis, « Le Mois Théâtral », *La Vie artistique : revue d'information des collectionneurs et des artistes* [en ligne], consulté le 29 novembre 2017, avril 1911, p. 75-76, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5524674c/f50.item>.

STOULLIG, Edmond, « La Semaine Théâtrale : Théâtre des Arts ; *Les Frères Karamazov* », *Le Monde artiste : théâtre, musique, beaux-arts, littérature* [en ligne], A51, n° 14, 8 avril 1911, pp. 212-214, consulté le 29 novembre 2017, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5455686g/f8.image>

STOULLIG, Edmond, « La Semaine Théâtrale : Odéon ; *Dans l'ombre des statues* », *Le Monde artiste : théâtre, musique, beaux-arts, littérature* [en ligne], A52, n° 44, 2 novembre 1912, pp. 693-694, consulté le 12 décembre 2017, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5456813k/f9.image>.

STOULLIG, Edmond, « La Semaine Théâtrale : *Polyeucte* », *Le Monde artiste : théâtre, musique, beaux-arts, littérature* [en ligne], A45, n° 24, 11 juin 1905, p. 372, consulté le 28 mars 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5459809m/f4.item>.

STRAUSS, Léon, « Guillaume II (1859-1941) - empereur d'Allemagne (1888-1918) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 17 juillet 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/guillaume-ii/>

SURDIN, Dina, « Sabatier Paul - (1858-1928) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 11 avril 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/sabatier-paul-1858-1928/>

TANVILLE, De, « Le Monde : nécrologie », *Gil Blas* [en ligne], A27, n° 9383, 21 juin 1905, consulté le 6 février 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7521136f/f2.item>.

TERRASSE, Antoine, « Nabis », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 8 décembre 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/nabis/>

THÉPOT, André, « Frédéric Kuhlmann : industriel et notable du Nord, 1803-1881 » *Revue du Nord* [en ligne], tome 67, n° 265, Avril-juin 1985. Industrialisation de la France. Aspects et problèmes XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles. pp. 527-546, consulté le 6 novembre 2017, [www.persee.fr/doc/rnord\\_0035-2624\\_1985\\_num\\_67\\_265\\_4125](http://www.persee.fr/doc/rnord_0035-2624_1985_num_67_265_4125)

TIERSOT, Julien, « En Allemagne », *Le Ménestrel : journal de musique* [en ligne], A58, n° 36, 4 septembre 1892, pp. 282-284, consulté le 12 décembre 2017, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5614512w/f4.item>.

TINAYRE, Marcelle, « Hellé », *La Revue de Paris* [en ligne], 1899/05 (A6, T3) - 1899/06, mai 1899, pp. 487-538 (1<sup>ère</sup> partie), pp. 699-736 (2<sup>ème</sup> partie), <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k174499/f489.image> puis, 1899/07 (A6, T4) – 1899/08, juillet

1899, pp. 25-53 (3<sup>e</sup> partie), pp. 329-371 (fin), consulté le 22 janvier 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k17450h/f49.image>.

TOULOUSE, Édouard, « D<sup>r</sup> Gosselin », *Revue de psychiatrie : médecine mentale, neurologie, psychologie* [en ligne], 1904/01 (SER3, A8, T8, N1) – 1904/12 (SER3, A8, T8, N12), janvier 1904, p. 141, consulté le 20 avril 2018, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6460948r/f157.item>.

TRAMAR, Comtesse de, « Mariages : M. Gustave Soulier », *Gil Blas* [en ligne], consulté le 29 janvier 2018, A23, N7987, 30 septembre 1901, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k75367815/f2.item>.

TRESSAN, Philippe, « L'explosion du cuirassé « Liberté » en rade de Toulon », *Le Génie civil : revue générale des industries françaises et étrangères* [en ligne], A31, N24, T59, 14 octobre 1911, pp. 481-487, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64904780/f1.item>.

UN MONSIEUR DE L'ORCHESTRE, « La Soirée », *Figaro : journal non politique* [en ligne], consulté le 29 novembre 2017, n<sup>o</sup> 97, 7 avril 1911, p. 6, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k289178j/f6.item>.

UNIVERSALIS, « Fête-Dieu ou Fête du Saint-Sacrement », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 19 avril 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/fete-dieu-fete-du-saint-sacrement/>

UNIVERSALIS, « Satyres & Silènes », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 15 mai 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/satyres-et-silenes/>

UNIVERSALIS, « Gallimard Gaston - (1881-1975) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 24 juillet 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/gaston-gallimard/>

UNIVERSALIS, « Duse Eleonora - (1858-1924) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 11 octobre 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/eleonora-duse/>

VAISSE, Pierre, « Dürer Albrecht - (1471-1528) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 15 mai 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/albrecht-durer/>

VAISSE, Pierre, « Holbein Les », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 15 mai 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/les-holbein/>

VALDOR, Robert, « Feuilleton Dramatique », *La Critique indépendante : théâtres, concerts, arts, littérature : organe de la défense des intérêts et des droits du public* [en ligne], A6, n<sup>o</sup> 10, 1<sup>er</sup> mai 1911, p. 3, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k63648403/f3.item>.

WAHL, Alfred, « Bethmann-Hollweg Theobald Von - (1856-1921) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 9 février 2018. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/theobald-von-bethmann-hollweg/>

WEISBEIN, Nicolas, « Le problème religieux de Tolstoï », *Revue de l'histoire des religions* [en ligne], consulté le 7 février 2017, tome 159, n° 2, 1961, pp. 205-224, [www.persee.fr/doc/rhr\\_0035-1423\\_1961\\_num\\_159\\_2\\_7629](http://www.persee.fr/doc/rhr_0035-1423_1961_num_159_2_7629)

ZADORA, Élisabeth, « Beardsley Aubrey Vincent - (1872-1898) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 16 mai 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/aubrey-vincent-beardsley/>

ZAMPETTI, Pietro, « Mantegna Andrea - (1431-1506) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 16 mai 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/andrea-mantegna/>

ZIMPFER, Nathalie, « *Les Voyages de Gulliver*, Jonathan Swift – Fiche de lecture », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 14 septembre 2017. URL : <http://cache.univ-tln.fr:2055/encyclopedie/les-voyages-de-gulliver/>

### 13. PRINCIPAUX SITES INTERNET CONSULTÉS, CLASSÉS PAR THÉMATIQUES

#### Recherche historique

<http://www.affairedreyfus.com/> : Un site de ressources consacré à l'histoire de l'Affaire Dreyfus

<http://www.culture.gouv.fr/> : Ministère de la Culture

<http://ife.ens-lyon.fr/ife> : Institut Français de l'Éducation

<https://www.eglise-protestante-unie.fr/montparnasse-plaisance-p71616> : Église Protestante Unie de France communion luthérienne et réformée

<https://www.cehibrux.be/> : Cercle d'Histoire de Bruxelles

<https://www.museeprotestant.org> : Musée virtuel du Protestantisme

<http://www.sabix.org/bulletin/b34/robin.html> : Société des Amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de l'École Polytechnique

<http://www.crdp-strasbourg.fr/bnpa/> : Base Numérique du Patrimoine d'Alsace

<http://www.davel.vd.ch/suchinfo.aspx> : Description des Archives cantonales vaudoises sous forme électronique

<https://www.dmc.com/fr/p-dmc-histoire.html> : Histoire de l'entreprise Dollfus-Mieg & Compagnie

<https://www.toiles-de-mayenne.com/> : L'histoire de l'entreprise française à Fontaine-Daniel

<https://www.openedition.org/> : Portail de publication en sciences humaines et sociales en ligne

<http://www.assemblee-nationale.fr> : Présentation de l'Assemblée nationale

<http://www.chateauversailles.fr/> : L'histoire du château de Versailles

<https://www.prixgoncourt.org/> : L'histoire du prix Goncourt

<https://www.herodote.net/> : L'histoire des origines à nos jours

<http://www.elysee.fr> : Le site de l'Élysée

### **Recherche artistique**

<http://www.salon-automne.com/fr/accueil/> : La Société du Salon d'Automne

<https://www.parisinfo.com/> : Site officiel de l'Office du Tourisme et des Congrès

<https://www.louvreens.fr/> : Site officiel du Musée du Louvre-Lens

<http://www.amisdulouvre.fr/> : Site officiel de la Société des Amis du Louvre

<http://www.cerclesaintleonard.com> : Les Amis de Léonardsau et du Cercle de Saint-Léonard

<http://expositions.bnf.fr/index.php> : Les Galeries Virtuelles de la Bibliothèque nationale de France

<https://www.wga.hu> : Web Gallery of Art

<https://www.lesarchivesduspectacle.net/> : Moteur de recherche pour les arts de la scène

<http://www.mba-lyon.fr> : Musée des Beaux-Arts de Lyon

<https://wp.unil.ch/fvallotton/> : Fondation Felix Vallotton

<https://www.inha.fr/> : Institut National d'Histoire de l'Art

<https://madparis.fr/> : Musée des Arts Décoratifs

<https://www.nationalgallery.org.uk/> : L'histoire de l'Art Européen

### **Recherche patronymique**

<http://www2.culture.gouv.fr/documentation/leonore/recherche.htm> : Archives Nationales : Base de données Léonore

<http://siprojuris.symogih.org/> : Système d'information des professeurs de droit (1804-1950)

<http://data.bnf.fr/> : Des fiches de références sur les auteurs, les œuvres et les thèmes

<http://www.koechlin.net/index.php/fr/> : Site officiel de la famille Koechlin

<https://francearchives.fr/> : Portail National des Archives

<https://prosopo.ephe.fr> : Dictionnaire Prosopographique de l'École Pratique des Hautes Études

<https://huguenots-france.org/> : Le portail de la généalogie protestante en France

<https://www.idref.fr/> : Identifiants et Référentiels pour l'enseignement supérieur et la recherche

<https://www.siv.archives-nationales.culture.gouv.fr> : Salle des inventaires virtuelle

<http://archivesenligne.archives.cg54.fr/> : Archives départementales de Meurthe-et-Moselle

<http://www.archives.nancy.fr/> : Archives municipales de Nancy

<http://dictionnairedesorientalistes.ehess.fr> : Dictionnaire des orientalistes de langue française

<https://andre-lhote.org/> : Site officiel d'André Lhote

<http://saebi.isgv.de/> : Biographie de la Saxe

<http://www.patronsdefrance.fr/> : Système d'Information Patrons et Patronat Français  
<http://www.hls-dhs-dss.ch/index.php> : Dictionnaire historique de la Suisse  
<http://www.oxforddnb.com/> : Oxford Dictionary of National Biography  
<http://www.biographien.ac.at> : Encyclopédie biographique autrichienne  
<http://www.academie-francaise.fr/> : Le site officiel de l'Académie française  
<https://en.geneanet.org/> : Site de généalogie  
<https://www.ancestry.fr/> : Site de généalogie  
<https://archives.lamayenne.fr/> : Archives départementales de la Mayenne  
<http://archives.tarn.fr/index.php?id=881> : Archives départementales du Tarn  
<http://www.archivesdepartementales.puydedome.fr/> : Archives départementales du Puy-de-Dôme  
<http://fondationrilke.ch/> : Site officiel de la Fondation Rainer Maria Rilke  
<https://www.deutsche-biographie.de> : Base de données réunissant ADB (Allgemeine Deutsche Biographie) et NDB (Neue Deutsche Biographie) sur plus de 730 000 personnalités allemandes  
<https://www.univie.ac.at/bahr/> : Notice bibliographique sur Hermann Bahr

### **Recherche géographique**

<http://www.allemagnevoyage.com/index.html> : Allemagne  
<http://www.annuaire-mairie.fr/rue-saint-georges-buttavent.html> : Mayenne  
<http://www.lespyrenees.net/> : Les Pyrénées  
<http://www.ville-domfront.fr/> : Domfront  
<http://www.roscoff-tourisme.com/> : Roscoff  
[http://www.houlgate-tourisme.fr/web/decouvrir\\_houlgate.html](http://www.houlgate-tourisme.fr/web/decouvrir_houlgate.html) : Houlgate  
<http://www.labaule.fr/> : La Baule  
<http://www.lecroisic.fr/> : Le Croisic  
<https://www.monasteredeboissalair.com/activites> : Monastère de Bois-Salair  
<https://www.thermes-saujon.fr/la-station-thermale/150-ans-d-experience/> : Les Thermes de Saujon  
<https://www.villamedici.it/fr/> : Villa Médicis, Académie de France à Rome  
[http://www.ville-naves.fr/?page\\_id=149](http://www.ville-naves.fr/?page_id=149) : Le Château de Navès  
<https://www.guizot.com/fr/ses-lieux/le-val-richer/> : Le Val-Richer  
<http://www.villers-sur-mer.fr/> : Villers-sur-Mer en Normandie  
<http://collegesevigne.org/> : Le Collège Sévigné  
<https://www.ot-mandelieu.fr/> : Mandelieu  
<http://www.cannes-destination.fr/visites-incontournables/iles-lerins-cannes> : Cannes



<http://www.lausanne.ch/fr/> : Lausanne

### **Recherche documentaire**

<https://www.oclc.org/fr/worldcat.html> : Base de données bibliographiques en ligne de l'OCLC (Online Computer Library Center)

<https://www.profession-spectacle.com/> : L'actualité des métiers du spectacle vivant, de l'audiovisuel et du cinéma

<http://www.sudoc.abes.fr/xslt/> : Catalogue du Système Universitaire de Documentation

<https://bibliotheques-specialisees.paris.fr> : Portail des Bibliothèques Municipales Spécialisées

<http://www.bnf.fr/fr/acc/x.accueil.html> : Bibliothèque nationale de France

<https://www.amisldm.org/biographie/> : Association des Amis de Lucie Delarue-Mardrus

<http://132.227.201.10:8086/> : Observatoire de la vie littéraire

<https://ecritures.univ-lorraine.fr/presentation/partenaires/centre-detudes-gidiennes/bulletin-des-amis-dandre-gide> : Sommaires du *Bulletin des Amis d'André Gide*

<http://agora.qc.ca> : Encyclopédie de L'Agora

<https://ccfr.bnf.fr> : Catalogue Collectif de France

<https://digi.ub.uni-heidelberg.de> : Archives de l'Université de Heidelberg

<http://www.ina.fr/> : Archives vidéo et radio

<http://bu.univ-angers.fr/accueil> : Bibliothèque et archives Université d'Angers

<https://viaf.org/> : Fichier d'autorité international virtuel

<http://www.societehistoriquedelisieux.fr/> : Société Historique de Lisieux

<http://www.bdsp.ehesp.fr/> : Banque de données en Santé Publique

<http://bibliotheque.aisne.com> : Bibliothèque départementale de l'Aisne

<https://www.britannica.com/> : Encyclopédie Britannique

<http://www.conservatoire.gouv.qc.ca/> : Conservatoire de musique et d'art dramatique

<http://www.item.ens.fr> : Equipe autobiographie et correspondance

<http://www.univ-brest.fr/cecji/> : Centre d'étude des correspondances et des journaux intimes

<http://www.epistolaire.org> : Association Interdisciplinaire de Recherches sur l'Epistolaire

<http://gidiana.net/> : Site consacré à André Gide

[https://www.andregide.fr/index.php?option=com\\_content&view=article&id=25&fb70569fec1a53f423a1fca266c4507=50dcb07405b0eeb258bbc960d3813b44](https://www.andregide.fr/index.php?option=com_content&view=article&id=25&fb70569fec1a53f423a1fca266c4507=50dcb07405b0eeb258bbc960d3813b44) : Centre dédié à la recherche sur André Gide

<https://www.ebooksgratuits.com/> : Livres électroniques gratuits

<https://www.edition-originale.com> : Livres anciens, bibliophilie, œuvres d'art

<https://www.bibliotheques-clermontmetropole.eu> : Catalogue des bibliothèques et médiathèques de Clermont Auvergne métropole

<http://e-gide.blogspot.com> : Site gidien

<https://www.gutenberg.org> : Bibliothèque de livres appartenant au domaine public, version électronique

<https://archive.org/> : Internet Archive est une bibliothèque numérique

<https://archivesdunord.com/> : Librairie ancienne et moderne parisienne spécialisée dans l'histoire de l'art et le Nord

<http://www.lanrf.fr/> : Sommaire de *La Nouvelle Revue Française*

<https://www.fondation-catherine-gide.org/presentation> : La Fondation Catherine Gide

<https://www.les-treilles.com/> : La Fondation des Treilles

<http://www.calames.abes.fr/pub/> : Catalogue en ligne des archives et des manuscrits de l'enseignement supérieur

<http://www.gallimard.fr/> : Site de la maison d'édition

<http://www.autopacte.org/> : Site proposé par Philippe Lejeune

<https://www.fabula.org/> : La recherche en littérature

<http://www.ens.fr/> : École normale Supérieure

<https://www.ehess.fr/fr> : L'École des Hautes Études en Sciences Sociales

<http://www.item.ens.fr/> : Institut des textes et manuscrits modernes

<http://www.cnrs.fr/fr> : Centre National de la Recherche Scientifique

<https://www.imec-archives.com/> : Institut Mémoires de l'édition contemporaine

### **Autres recherches**

<http://www.cnrtl.fr/portail/> : Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales

<http://www.larousse.fr/> : Encyclopédie et dictionnaires gratuits en ligne

<http://www.lefigaro.fr> et <https://www.franceculture.fr>: Actualités



## ANNEXE

**Annexe A :** Jean Schlumberger participera le 17 octobre 1909 à l'inauguration du monument « aux soldats morts pour la patrie », en 1870 à Wissembourg. Photographie de presse. Agence Roll.  
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b69124961>



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Annexe B : Lettre 37 de Suzanne à Jean datée du 11 juin 1900 (avec enveloppe).



Annexe C : Lettre 93 de Suzanne à Jean datée du 23 mai 1903 (avec enveloppe).



à 9 h 1/2 j'étais dehors avec  
 Marc & il ressortira cet  
 après-midi après son  
 goûter avec Alice. Tu as  
 je ne sais ce que tu as  
 fait de la lettre de Reville  
 impossible de la retrouver.  
 J'en conclus que tu l'as  
 perdue mais tu aurais  
 dû me le dire. J'en suis  
 très ennuyé car tu m'as  
 dit qu'elle était perdue.  
 Il fait horriblement chaud,  
 les nuages s'annoncent  
 et je pense que tout cela  
 annonce un orage.  
 J'ai peur que tu ne  
 sois très fatigué, j'ai  
 si peur un ce matin j'ai  
 été idiote de ne pas laisser  
 la porte ouverte sur la cour.  
 Je pense qu'en ce moment  
 tu es peut-être à notre petite  
 maison. n'y vois pas trop  
 de difficultés, pense comme  
 nous y serons bien chez  
 nous, que cela simplifiera  
 bien des choses, que nous  
 y pourrions recevoir nos  
 amis, passer l'hiver  
 si nous voulons etc etc -  
 Tâche de trouver quelque  
 chose de gentil à dire  
 de ma part à Carolin.  
 Elle et son mari ont  
 été toujours si complaisants  
 pour nous.  
 Prompts toi d'air pur,  
 de la vue des bois, des  
 lointains, des fleurs.





Boule toi dans l'écrite et  
reviens - moi plus fâché que  
jamais

Tout craignait ce sylvaire à  
tout heures allumés

On ne peut guère dire  
cela encore de toi. Tu n'es  
malheureusement pas faite  
absolument sur le modèle  
de Satyre du Père Hugo  
mais tu es pourtant un  
peu de la famille quoi.  
que dégoûtée, civilisée  
christianisée. Ça te scanda-  
lise un peu... Tu  
m'adores, dis, au fond tout  
de même -

Il est bien sûr que je  
ne pourrais pas vivre longtemps  
sans toi et j'ai la folie de  
vouloir t'aimer aussi amou-  
reusement

Annexe D : Lettre 231 de Suzanne à Jean datée du 21 janvier 1906 (avec enveloppe).



Paris  
21 janvier 1906

Non mon amour je ne peux pas vivre  
d'amour en amour comme tu le  
voudrais. Mais qu'importe il y a  
des fois où j'ai vécu autrement et  
que je ne suis pas en souffrance avec  
intimité. cela simplement. Je ne puis  
pas vivre et aimer en amour la force de  
raison que je t'ai dit hier et sur les  
quelles il est inutile que je sois  
Heureusement même même. Je n'ai  
rien fait à ma lettre en train. Je  
te dis j'ai été hôte des fleurs à Mère  
pour la fête. J'y ai eu ma petite minute  
d'agacement à cause de mon amour  
de petit honneur. Mais me demandant  
si tu t'occupes toujours de Belleville  
et si tu n'as pas remplacé cela par rien  
(Suzanne)



apointant qu'il était toujours bien re-  
quittable lorsque on ne s'occupait que  
de soi !!! Cette idée fixe qu'on  
doit des autres... !!! Enfin tu  
parles de la petite femme à qui on  
avait inévitablement et est devenue de  
glace entièrement. Le seul un  
peu bon moment a été la fois après  
dîner chez Madeleine Gide. J'y ai  
été à pied. Je l'ai trouvée ayant  
également passé une mauvaise he-  
ure. La lecture de Baedeker  
m'a fait plutôt du mal que du  
bien. Que de Peeters, Duran, Sollier  
vous allez voir à Vienne, un Capaccio  
des Tiliens etc etc. Et les deux Pina  
les Regies de Munich. J'en devine  
tout simplement à croire. Madeleine  
Gide veut croire qu'un jour elle  
ira à Vienne et verra cette collection  
de peintures mais quand à moi

je ne me laisse même pas de ces  
espoirs de voir ce que tu a vu, et y  
a tant d'autres voyages que tu n'as  
pas encore faits. O ma de terre  
mur de pierre plutôt, quel plaisir  
de ne pas croire à son existence!  
Madeleine croit avoir fait tout la  
dernière hier soir que je suis une  
amoureuse est ce vrai? Elle prétend  
qu'après elle n'en est pas une. J'ai  
été scandalisée d'apprendre qu'elle n'en  
voyait à son mari les fois qu'une  
carte correspondance et elle stupéfaite  
que je t'écrive tous les jours. J'en  
10 pages. Elle prétend que je suis fai-  
ble que je te gêne trop et que cela  
ne t'ennuiera que dans un âge à  
me quitter. Mais que veux tu quand  
tu es là et est ma consolation que  
de t'écrire. C'est ma principale oc-  
cupation. J'y pense tout le reste  
heures et j'y pense tout le reste.

au temps. Il me semble que tu  
peux avec toi au moment où je  
cris. Nous sommes toutes les deux  
assez méchantes pour voir avec que  
fond de nous. Même nous espérons  
que nous n'aurons pas beau temps!  
Je t'ai quittée à 10h. Pour revenir  
via Danthorn, Courcelles & Pleisance.  
Avec son imagination elle avait  
vu de me voir parler toute seule,  
en traversant quelque vallée qui  
me poursuivait et m'a fait former  
jusqu'à la dernière agrafe de  
de ma jacquette d'astrakhan pour que  
j'ai un air bien naïf & modeste.  
Si vous recevez la Baedeker comen-  
cer, on Madeleine Gide je t'en dis  
rien en cela. Ce serait trop de  
bonté de notre part et je ne participe  
néanmoins à cet envoi.  
Aujourd'hui je vais prendre mon  
grand courage et lancer ces mau-  
vaises lettres. Ce sera une occupa-

Tout aussi naïf que le temps que  
est à la pluie et à la neige fondue.  
Je donnerai une ampoule. Demain  
déjeuner avec Madeleine Gide et si  
le temps est possible visite à la  
maison d'Aubeuil. Pauline doit  
venir ensuite me voir et je dirai que  
Pierre Chauvin quoique cela m'amuse  
peu. Pour mardi sur cela est  
arrangé avec Barbey. - Le soir je  
rétiens ma lampe qu'entre 11h 1/2  
et meurt à pour être sûr de ne  
pas m'endormir trop tôt avant les  
autres je n'ai pas sommeil. - Le  
gros livre de Bardoux est arrivé pour  
toi. Je vais lui écrire un mot pour  
lui dire que tu es à Vienne & lui  
expliquer que tu ne l'as pas encore  
renvoya. Qu'importe à ce que j'appelle la  
question. Il n'y a rien que la chose.  
Sur son cheval puis dans un  
cortège ce qui est d'un effet amer.  
Vant. Il a l'air assez pour nous faire  
voir son album des vues de la ville  
avec des effets et m'attardés des fois.



Jardin de la villa sous la neige. Cela  
 vous donne froid. Ce qui m'a réveillé  
 c'est que Marco a très bien réussi  
 me semble dit. Il m'a dit que  
 tout était bon. La villa Borghese  
 (mais je n'attache pas grande impor-  
 tance aux noms) et qu'il retournerait  
 tout la villa aux deux jours. Les  
 musées de montage qu'il a la villa  
 il l'a fait pour la musée du Capitole  
 tout de nous l'évions mais voir la  
 louve. Non il la souvient que  
 nous de sa visite au Capitole -  
 Enfin il arrive à l'instant un  
 fait part de sa venue à son petit  
 André Frey le 19 janvier et  
 que sa femme Sophie  
 Les charmes des enfants ne sont  
 presque plus rien je les garde au  
 four et tout encore à la maison par  
 précaution et à cause de l'horrible  
 temps - Mais hier sur la lettre  
 mise à Munich en arrivant et ce

matin celle de Munich. Mais ce qui  
 est un peu terrible c'est de ne pas  
 savoir d'avance ce que vous allez faire  
 pour pouvoir penser à toi dans le  
 moment où tu fais les choses. Je  
 suis prise de désespoir en songeant que  
 nous ne sommes encore que dimanche!  
 Je n'ai pas encore lu. peut-être  
 mais je pourrais m'y mettre aujour-  
 d'hui.

Adieu mon amour, pardonne moi  
 de t'aimer tant et de me méprendre  
 un peu trop pour cela je t'embrasse  
 tendrement tendrement sur tes  
 yeux, ta bouche et partout.

La Suzanne

Il paraît que l'actrice qui joue dans  
 le roi Candide est très folle. J'aimerais  
 savoir au sujet qu'elle fait laide et vieille.  
 Que devient Bougie rose? -

Annexe E : Lettre 373 (reclassée) de Jean à Suzanne datée du 21 novembre 1909 (avec enveloppe).



21/05

Mon amour  
 il faut encore que je t'embrasse. Je  
 te dans un bureau de poste pour  
 t'écrire cette lettre. Je t'aime d'un  
 si tendre et si fort amour.

Tu vas bien penser de ne pas trou-  
 ver les poils installés. J'hésite entre  
 plusieurs modèles et les premiers sont  
 impossibles à décrocher.

Je vais tout à l'heure dîner chez  
 les Daniel et demain Liancourt  
 m'occupera toute la journée

H. Mmes

Annexe F : Lettre 422 de Suzanne à Jean datée du 7 mai 1911 (avec enveloppe).



tendresse  
 ton S.  
 Naturellement -  
 Chacune de mes  
 lettres est couverte  
 de messages tendres  
 et amicaux pour  
 l'un et l'autre  
 Gide. 7/5/44

Mon cher homme à moi,  
 Je ne m'attendais guère à  
 recevoir une si longue et  
 bonne lettre de toi que celle  
 d'hier après-midi : j'ai dû  
 la lire plusieurs fois avant  
 de la savoir par cœur. Et  
 je me réjouis de plus en plus  
 que tu sois logé à la villa...

seulement tu vas perdre  
 tant de goût à un ménage  
 tenu si parfaitement que le  
 désordre et l'incapacité de  
 la femme en ces matières  
 vont le peraitre encore plus  
 terribles.

Nous avons passé une journée  
 délicieuse hier à St. Marguerite.  
 il faisait délicieux et merveilleux  
 temps comme d'habitude : je l'ai  
 regretté un peu pour ma  
 peinture car c'était une  
 belle journée au milieu

d'une série de jours soles et  
 le temps un peu gris a  
 recommencé aujourd'hui. Mais  
 d'un autre côté les enfants en  
 ont tant joué et à pétauger  
 ainsi dans les rochers par ce  
 beau temps on se dirait qu'ils  
 se faisaient vraiment du  
 bien.

Je suis assez déçue et quelquefois  
 agacée par Louise : mon impres-  
 sion de cet été se confirme :  
 elle est somme toute peu vébran-  
 te, étonnée par des idées qui



nous semblent vitales et au  
fond un peu poë. au-feu.

Te la vois d'ailleurs extrême-  
ment peu, guère qu'aux repas.

Marc vient de m'apporter  
une infecte tisane de feuilles  
de roses de sa confection qu'il  
déclare exquise et très engage-  
sante. Il a d'ailleurs une  
mine magnifique ce matin :  
je crois que c'est sa journée  
d'hier dans les rochers.

Te vois à présent vite à  
mon eucalyptus mais déshabillé  
de la lumière.

Te l'embrasse tout entier avec  
tout ce qu'il y a en moi de

# INDEX DES NOMS PROPRES, DES ŒUVRES ET DES PÉRIODIQUES DANS LA CORRESPONDANCE

## A

Adam, Paul, 439  
 Amstein, 707, 711  
 Andersen, Hans Christian  
     *What the Moon Saw*, 214  
 Anderson, Dr, 358  
 Annunzio, Gabriele, d', 352, 520  
     *Forse che si, forse che no*, 567  
     *Triomphe de la Mort (Le)*, 220  
 Antée, 445, 472, 507  
 Antoine, André, 598, 602, 608, 611, 631, 632, 657, 674, 682, 683, 692, 694, 695  
 Armand-Delille  
     Hélène, 410  
     Maurice, 247, 248, 357, 434, 438  
     Paul, 357, 375  
 Armfield, Elizabeth, Louise, 380  
 Arnaud, Auguste, 435, 621, 622, 624, 625  
*Art décoratif (L')*, 123, 367, 401, 560  
 Artaria, Franz, 421  
 Audoux, Marguerite, née Marguerite-Marie Donquichotte, 635

## B

Bach, Jean-Sébastien, 631, 716  
     *Petits Livres de notes d'Anna Magdalena Bach*, 237  
 Baedeker, Karl, 406, 436  
 Bahr, Hermann, 566  
     *Dialogue sur le Tragique*, 415  
 Balfort, Michel dit Karl Roger, 595  
 Ballet, Gilbert, Dr, 383, 388, 389, 390, 391  
 Barbey, Georges, 210, 223, 227, 230, 283, 379, 381, 407, 413, 449, 477, 501, 504, 505, 600, 602, 603, 690, 723  
 Bardoux  
     Jacques, 367, 407, 429, 436, 468, 702  
     Mme Jacques, née Geneviève Georges-Picot, 702  
 Barraca, 492, 494  
 Barret, Mlle, 706  
 Barrett Browning, Elizabeth  
     *Sonnets portugais*, 165  
 Bashkirtseff, Marie, 269  
 Bataille, Henry, 708  
     *Flambeaux (Les)*, 706  
 Bazin  
     Germaine, 357, 648  
     Marthe, 648  
     Philippe Gaston, 355, 356, 358, 601  
     Roger, 297  
     Suzanne, 357, 452  
     Thérèse, 648  
 Beardsley, Aubrey Vincent  
     *Lysistrata*, 405

Bégoune, Dr, 699, 703, 704, 707, 708, 710, 711  
 Bénédicte, Mme, 434  
 Béranger, René, 376  
 Berlioz, Hector  
     *Damnation de Faust (La)*, 637  
 Bernard, Paul, dit Tristan, 506, 510, 511, 568, 569, 595, 608, 612, 618, 642, 646, 660, 673  
     *Amants et voleurs*, 411  
     *Costaud des Epinettes (Le)*, 587  
 Bernardin, Léon, 660  
 Bernstein, Henry, 496, 706,  
 Berville, Jules, 310  
 Besnard, Albert, 349, 353, 371, 373  
 Björnson, Björnstjerne  
     *Gant (Un)*, 179  
 Blakeway, Miss, 203, 454, 476  
 Blei, Franz, 404, 405, 408, 414, 415, 416, 560  
 Bloch, Jean-Richard, 682  
 Blum, Léon, 591, 595, 653  
 Bocquet, Léon, 518  
 Bodereau, Mme, 383  
 Bonjean, Georges, 335  
 Bonnard, Mme, 481  
 Bonneval, Mme, 474, 475  
 Bouffé, Mme, 261, 262  
 Boulenger, Marcel, 518  
 Bourgeois, André, 429  
 Bourgeon, Mme, 259, 261  
 Bourgogne, Adrien  
     *Mémoires du sergent Bourgogne*, 723  
 Boutet de Monvel, Maurice, 358  
 Bouvier, Auguste, 297, 321  
 Boyer, Paul, 164  
 Boylesve, René  
     *Madeleine jeune femme*, 691  
 Bramson, Jacques, 220, 223, 227, 230, 272, 315, 321, 353, 361, 375, 386, 420, 430, 432, 434, 440, 448, 463, 467, 469, 498, 504, 506, 519, 618, 654, 674, 687, 690, 691  
 Brancovan, Michel Constantin Bibesco-Bassaraba de, 334  
 Bréhin, 678  
 Brisson, Adolphe, 591, 598  
 Brueghel, Pieter, l'Ancien, 414, 415, 418, 419, 421  
 Brunetière, Ferdinand, 334  
 Brunschvicg, Cécile, 485, 510  
 Bucher, Pierre, 661  
 Bureau des Etivaux, Isabelle, mère de Valéry Larbaud, 636  
 Bylandt, Mlle de, 457

## C

*Cahiers de la Quinzaine (Les)*, 385, 515  
 Calame, M., 344  
 Cambefort  
     Charles, 179, 304, 507, 510, 620

Henriette, 350, 562  
 Mme Charles, née Suzanne de Witt, 379, 562  
 Oscar, 350, 352  
 Capron, Adela, 331  
 Carpaccio, Vittore, 333, 421  
 Carrière, Eugène, 429  
 Carrière, Louis Norbert, 200  
 Carriès, Jean, 373, 375  
 Cellini, Benvenuto, 328  
 Cerf, Joseph, 602, 605, 612, 613  
 Cézanne, M., 358, 361  
 Cézanne, Paul, 330  
 Chardon, Mme, 607  
 Charles, Eugène, dit Silvain, 343  
 Châteaubriant, Alphonse de  
   *Monsieur des Lourdines*, 660  
 Chaulin-Servinière  
   Lucien, 199  
   Mme Chaulin-Servinière, née Armande Granger, 180  
 Chopin, Frédéric, 247, 510, 522, 630  
 Choquet, Dr, 728, 729  
 Claretie, Jules, 339, 570, 608, 612, 643, 647  
 Claudel, Paul, 630, 717, 724  
   *Annonce faite à Marie (L')*, 724  
   *Connaissance de l'Est*, 372  
   *Muses (Les)*, 384, 385  
   *Ville (La)*, 337  
 Clénet, Jenny, 187, 246, 439, 681  
 Codina, José Féliu y  
   *Aux Jardins de Murcie*, 658, 659  
 Colet, Louise, 266  
 Colin, Charles, 210  
*Comoedia*, 593, 596, 598, 649, 688  
 Conrad, Joseph  
   *Nigger of the Narcissus (The)*, 728  
 Constant, Benjamin, 511  
 Copeau  
   *Frères Karamazov (Les)*, 126, 588, 592, 595, 600, 602, 610, 614, 617, 646, 647, 652  
   Jacques, 432, 445, 465, 467, 468, 470, 474, 476, 499, 501, 507, 511, 515, 517, 523, 572, 576, 588, 592, 595, 596, 605, 609, 620, 639, 641, 643, 644, 646, 651, 652, 658, 659, 670, 683, 706, 709, 725  
   Mme Jacques, née Agnès Thomsen, 511, 517, 580, 610, 622, 647, 650, 667, 668  
 Corneille, Pierre  
   *Rodogune*, 648  
   *Country Life*, 244  
 Couple de domestiques du Val-Richer  
   Caroline et Georges, 281, 673  
 Courbet, Gustave, 564  
 Coutard, Henri, 336  
*Cri de Paris (Le)*, 505, 508  
 Croué, Jean, 594  
 Curel, François de, 682

## D

Dagan, Henri, 432  
 Daguerre, Louis Jacques Mandé, 380

Dante, Alighieri  
   *Divine Comédie (La)*, 208  
 Darmesteter, Mary, 286  
 Debussy, Claude, 708  
 Decourcelle, Mme, 389, 470  
 Delachaux, Olga, 344  
 Delannoy, Mlle, 242  
 Delpech, Edouard, 478  
 Denis  
   Alice, fille de Gustave, 357  
   Eugénie, dite Euge, 156, 157, 167, 170, 174, 175, 181, 186, 187, 190, 195, 247, 248, 300  
   Georges, 299, 300, 454  
   Gustave, 195, 198, 357  
   Henri, 167, 690  
   Mme Georges, née Elisabeth Bacot, 198  
   Mme Gustave, née Eugénie Reine Merle d'Aubigné, 252, 464  
   Mme Paul, née Anne-Marie Flavie Bazin, dite Anna, 189, 357, 468  
   Paul, 156, 511  
   Simone, 201, 435  
 Denis, Maurice, le peintre, 280, 424, 434, 652  
 Depitre, Edgar, 465  
 Descombes, Mlle, 716  
 Desjardins, Paul, 572, 603, 608, 647, 667, 715, 717  
   *Calendrier manuel des Serviteurs de la Vérité*, 717  
 Desmolières, Juliette, 208, 212  
 Desvaux, Abbé, 678  
 Devise, Mme, 507  
 Dickens, Charles  
   *David Copperfield*, 651, 653  
 Diderot, Denis  
   *Jacques le Fataliste*, 396  
   *Religieuse (La)*, 396  
 Diemer, Marie, 405, 413, 416, 522  
 Dillmont, Thérèse de, 437  
 Doll, Albert, 343, 347, 348, 353, 357, 369, 374, 375, 455  
 Dolléans  
   Édouard, 290, 291, 292, 293, 384, 385, 430, 440, 463, 465, 468, 699, 700, 701, 703  
   Léonie Marthe, 465  
   Mme Édouard, née Edulphie Adèle Marcelle Loye, 465  
 Domesticité (La)  
   Aimée, 440  
   Aline, 238, 246, 250, 265, 274, 277, 284, 286, 288, 289, 292, 307, 309, 331, 338, 376, 437, 443, 444, 462, 548, 557, 562  
   Augustine, 224, 235  
   Benoît, 222  
   Blanche, 720  
   Cohrane, 500  
   Daisy, 383, 422, 431, 438  
   Désirée, 654, 664, 668, 689, 692, 693, 704, 723  
   Ellen, 550, 562, 571, 578, 582, 583, 584, 585, 587, 621, 623, 664, 684, 699, 705  
   Gazé, Mlle, 272  
   Gertrude, 249  
   Jeanne, 422  
   Lina, 392

Louis, 475  
 Marie-Louise, 277, 285, 296, 302  
 Mina, 344, 345, 350, 364, 365, 375, 379, 433, 437, 444, 452, 456, 473, 475, 510, 526, 548, 578, 579, 584, 600  
 Nurse, 203, 207, 212, 213, 218, 231, 232, 246, 265, 327, 335, 344, 345, 347, 356, 358, 362, 365, 367, 371, 389, 391, 437  
 Rose, 321, 344, 390, 565  
 Silcox, 711, 712  
 Street, Mlle, 570  
 Doren, Fernande Van, 595, 596, 682, 686  
 Dostoïevski, Fiodor, 614  
 Drouin  
   Dominique, 537, 628, 629  
   Marcel, 318, 409, 467, 475, 499, 500, 522, 572, 576, 602, 628, 629, 706, 709  
   Mme Marcel, née Jeanne Rondeaux, 624, 628  
 Druet, Eugène, 661  
 Duchêne, Achille, 456  
 Duchesne-Fournet, Pierre, 518  
 Ducoté, Édouard, 318, 332, 507, 523, 559  
 Duhamel, Georges, 682, 687, 695  
 Duhamel, Mme, 439  
 Dukas, Paul, 631, 708  
 Dullin, Charles, 595  
 Dumas, André, 334  
 Dumont-Wilden, Louis, 602, 662  
 Duncan, Isadora, 652  
 Dunstan, Mme, 500, 516  
 Durec, Arsène, 609, 610, 641, 647, 649, 650  
 Dürer, Albrecht, 405, 406, 414  
 Duval, Mathias  
   *Histoire de l'anatomie plastique (l')*, 326, 328

## E

*Echo de Paris (L')*, 559, 653, 713  
 Eliot, George  
   *Adam Bede*, 677  
 Emerson, Ralph Aldo, 200  
*English Garden (The)*, 505, 506  
*Ermitage (L')*, 467, 475, 495, 507  
 Eschyle  
   *Roi d'Agamemnon*, 450

## F

Fargue, Léon-Paul, 636  
 Fauré, Gabriel, 631  
 Favre  
   Geneviève, 465, 470  
   Jules, 465  
*Fémina*, 410  
 Féraudy, Maurice de, 569, 570, 595  
 Ferrand  
   Jean, 297, 362  
   Lucien, 190, 209, 215, 222, 225, 235, 262, 302, 321, 345, 347, 355, 356, 358, 361, 362, 365, 371, 372, 375, 378, 379, 381, 383, 394, 395, 602

Mme Lucien, née Yvonne Weyher, 178, 181, 183, 190, 191, 216, 220, 222, 237, 242, 244, 249, 254, 262, 294, 298, 299, 301, 304, 307, 309, 310, 319, 347, 353, 354, 355, 356, 358, 359, 361, 362, 363, 364, 365, 378, 381, 388, 394, 448, 457, 462, 522, 526, 529, 553, 592, 700, 703  
 Ferry, Jules, 480  
 Ferry, Jules-Jean, 504, 511  
*Figaro (Le)*, 522  
 Flaubert, Gustave, 266, 269, 308, 435  
 Floyd  
   Ashburnham, 324  
   Harry, 280, 287, 299  
   Mme Harry, née Adèle de Neufville, 280, 299, 301, 307, 324, 371  
   Roderick, 324  
 Forain, Jean-Louis, 373  
 Fournier, Henri-Alban dit Alain, 568  
 Fragonard, Jean-Honoré, 561  
 Franck, César, 401  
 Franck, Henri, 551, 575, 576, 578, 580, 609, 659  
 Frappa, Jean-José, 600  
 Frauger, Edmond, 316  
 Frey  
   André, 331, 339, 407  
   Hugues, 407  
   Mathilde, Laure, 343, 386  
 Fuster, Edouard, 210  
 Fuster, Mlle, 276, 278, 279, 282, 283, 284

## G

Galafrés, Elsa, 408, 409, 415  
 Gallimard, Gaston, 551, 605, 609, 628, 632, 636, 679, 687, 693, 695  
 Galsworthy, John  
   *Patrician (The)*, 680  
 Gambetta, Léon, 480  
 Ganderax, Louis, 334  
 Garrick, David  
   *Country Girl (The)*, 331  
 Gaskell, Elizabeth  
   *Cranford*, 542  
 Gastambide, Antoinette, dite Titine, 598  
 Gauguin, Paul, 373  
 Gémier, Firmin, 595, 608  
 Ghéon, Henri, 345, 346, 350, 351, 352, 354, 365, 384, 388, 449, 474, 475, 476, 490, 501, 523, 535, 567, 568, 571, 572, 576, 639, 640, 650, 651, 652, 656, 657, 687, 693, 695, 706, 708, 709, 716, 717, 723  
   *Chansons d'aube*, 412  
   *Eau de Vie (L')*, 354, 388  
   *Nos Directions*, 658  
   *Pain (Le)*, 345, 649, 650, 652  
 Gide  
   André, 298, 299, 301, 309, 318, 320, 322, 324, 331, 332, 335, 336, 345, 354, 365, 371, 373, 394, 395, 398, 399, 400, 401, 403, 404, 409, 412, 413, 414, 415, 417, 418, 421, 423, 424, 432, 436, 438, 449, 453, 454, 463, 467, 472, 474, 475, 476, 479, 484, 495, 498, 499, 501, 502, 505, 509, 511, 514, 517, 519, 523, 535, 537, 541,

545, 548, 560, 566, 568, 572, 576, 584, 585, 590, 592,  
594, 595, 605, 608, 609, 611, 612, 614, 617, 621, 624,  
625, 627, 629, 631, 642, 658, 660, 661, 670, 676, 683,  
687, 706, 709, 710, 714, 715, 716, 718  
Madeleine, 398, 400, 402, 406, 407, 410, 411, 416, 418, 420,  
422, 430, 432, 467, 473, 510, 519, 522, 537, 562, 563,  
575, 576, 579, 580, 583, 585, 597, 605, 608, 617, 622,  
624, 628, 630, 631, 649, 652, 668, 710, 714  
Mme Charles, née Anna Im Thurn, 423  
Paul, 332, 336, 337, 342, 433  
Gilligan, Georges Goyer, 402  
Goethe, Johann Wolfgang von  
*Faust et Le second Faust*, 327  
*Poésie et Vérité*, 450  
*Roi des aulnes (Le)*, 222  
*Torquato Tasso*, 421  
Goncourt, Edmond et Jules de, 464, 507  
Gonse, Louis, 350  
Gosselin, Dr, 424, 431, 433, 434, 436  
Gourmont, Remy de, 415, 475  
Grand d'Esnon  
Henri, 261  
Madeleine, 201  
*Grande Revue (La)*, 502, 568  
Grasset, Bernard, 273  
Grout, Frankline, 435  
Gruau  
Camille, 302, 457, 540  
Charlotte, 307  
Grumbach, Jeanne, 638  
Guillaumin, Émile  
*Vie d'un simple (La)*, 636  
Guizot, François, 333, 503

## H

Hals, Franz, 567  
Hamp, Pierre, 710, 713  
*Peine des hommes, Marée fraîche, Vin de champagne (La)*,  
669  
Handjery, Lydie, 709  
Hansi, Oncle  
*Histoire d'Alsace racontée aux petits enfants (L')*, 712  
Hardy, Thomas, 656  
Hauptmann, Gerhart  
*Âmes Solitaires*, 179, 181, 184  
*Voiturier Henschel (Le)*, 241  
Hawkins, M., 559, 574, 614, 641, 679, 681, 684, 685, 717  
Hayem, Henri, 235  
Hebbel, Friedrich  
*Anneau de Gygès (L')*, 423  
*Marie-Madeleine*, 709  
Hepp, Pierre, 551, 552, 609, 661  
Heredia  
José Maria de, 266, 273, 308, 310  
Marie de, 510  
Herrmann, Curt, Mme, 566, 567  
Hervieu, Paul, 317, 320, 339, 413  
Hirosighe, 505  
Hoffet

Geneviève, 307, 309, 535  
Georges, 178, 179, 183, 190, 206, 258, 267, 293, 299, 302,  
391, 426, 521, 526, 529, 530, 531, 690  
Hervé, 184, 213, 248, 303, 321, 387, 391, 534, 535, 545,  
681, 704  
Mme Hoffet, née Alice Weyher, 178, 183, 184, 189, 191,  
206, 213, 234, 248, 257, 267, 299, 307, 309, 319, 323,  
391, 446, 447, 448, 454, 526, 527, 529, 530, 532, 538,  
553, 587, 678, 681, 682, 686, 728  
Violette, 321, 529, 531, 534, 535, 536, 681  
Hohenzollern, Guillaume II de, 341,  
Hokusai, 505  
Holbein, Hans le Jeune, 406, 414  
Hoppner, John, 381  
Hugo, Victor  
*Satyre (Le)*, 275  
Huguenet, Félix, 647

## I

Ibsen, Henrik  
*Brand*, 185, 200  
*Canard Sauvage (Le)*, 177, 179, 188  
*Rosmersholm*, 177, 179, 182  
Iehl, Jules  
*Cauët*, 713  
*Illustration théâtrale (L')*, 592, 614, 672  
*Indicateur de l'Ouest (L')*, 224  
Istel, André, 723

## J

Jammes, Francis  
*Géorgiques Chrétiennes (Les)*, 706  
Janvier, Jean-Louis, 725, 726  
Jarry, Alfred  
*Ubu Roi*, 432  
Johnston, Daisy, 179  
Joubé, Romuald, 632  
Jourdain, Francis, 636  
Juge de Montespieu  
Françoise de, 186, 203, 238, 254, 259, 260, 289, 294  
Françoise, Louise et Henriette de, 325  
Henriette de, 256, 259, 262, 263, 328, 330, 381  
Louis de, 261  
Louise de, 256, 257, 259, 261, 262, 263, 264, 328  
Mme Paul de, née Mathilde Velay, 199, 203, 254, 255, 256,  
257, 325, 328  
Paul de, 186, 187, 333

## K

Kassner, Rudolf, 413, 418, 569, 644, 645  
Kastler, Roger et Jean, 384  
Kessler, Harry, 501, 670  
Khayyam, Umar, 325  
Kipling, Rudyard  
*Livre de la jungle (Le)*, 438  
Knecht-Roux, Augustine, 708, 715, 721  
Koeberlé, Elsa, 502, 505, 507, 551, 552  
Kohler, Eugène, 670

Köhler, Mlle, 704, 711, 712  
Krall, Karl, 716

*Denkende Tiere*

*Beiträge zur Tierseelenkunde auf Grund Eigener  
Versuche ; Der Kluge Haus und Meine Pferde  
Muhammed und Zarif*, 716

Kramer, Léopold, 409, 421

Krieger, Mlle, 203

Kutschera, Viktor, 409

## L

La Rochefoucauld, François duc de, 535

Labori, Fernand, 182, 184, 195

Laclos, Choderlos de

*Liaisons Dangereuses (Les)*, 379

Laforgue, Jules

*Moralités légendaires*, 338, 340

Lalo, Pierre, 533

Lancret, Nicolas, 560

Lange, Berthe, mère d'Henri Franck, 579

Lanux, Pierre de, 558, 559, 561, 572, 576, 632, 648

Larbaud, Valery, 635

Laumonier, 595

Laurens

Jean-Paul, 332, 710

Jean-Paul et Paul, Albert, 706

Paul, Albert, 332, 404

Lautrec, Toulouse, 330

Leblanc, Georgette, 410

Lenormand, René, 648

Lessing, Gotthold Ephraim

*Nathan le Sage*, 409

Leszczynska, Marie, 549

Levazeux, 543

Lhote

Mme André, née Marguerite Hayet, 602

Liaudat, Mlle, 719

Liaudat, Mme, 719

Lichtenberger, André, 475, 479

## M

Maillol, Aristide, 564

Mallarmé, Stéphane, 405, 498, 520

Mallet, Gérard, 447, 644

Manet, Édouard, 564

Mannberguer, Mme Frédéric, née Marie Adélaïde Louise

Weyher, 474, 476

Mardrus

Joseph-Charles, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 651

Mme Joseph-Charles, née Lucie Delarue, dite Princesse

Amande, 493, 494, 495, 496, 497, 498

Margel, Juliette, 595

Marié, Lucien, 644

Marillier, Léon, 230, 239

Maritain, Jacques, 470

Marlowe, Christopher

*Tragical History of Doctor Faustus (The)*, 277

Martersteig, Max, 655, 657

Martigny, Mlle, 368

Massari, M., 355

Ma-Tcheu-Yen

*Chagrin dans le palais de Han (Le)*, 657

*Matin (Le)*, 242, 277, 651

Maupassant, Guy de, 326

Maus

Mme Octave, née Madeleine Thérèse Anne Elisa, 655, 656

Octave, 658, 659

Mayrisch, Aline, 516, 655, 657, 658, 659, 681, 682

Meier-Graefe, Julius, 560, 567

Mellon

Etienne, 603, 631, 691

Mme Jacques Paul, née Berthe Mirabaud, 582

Mellot-Joubert, Charlotte, 648

Mercier, Auguste, 195

*Mercur de France (Le)*, 384,

*Messenger d'Alsace-Lorraine (Le)*, 505, 662, 665, 667

Meyer, Lucie, 512, 640, 660, 673, 702, 724

Michel-Ange, 328

Micheli, Inès, femme de Georges Barbey, 477

Miersch Golay, Mme, 245

*Mille et Une Nuits (Les)*, 412

Mirabaud, Geneviève, 292

Mistral, Frédéric

*Mireille*, 340

Monnier, Mlle, 439

Montagut, Maria, 712

Montassut, M, 691, 717

Montfort, Eugène, 502, 504, 507, 514, 517, 519, 523

Montmort, Renée de, 371, 380

Moricand

Ivan, 559

Yvonne, 578

Morice, Charles, 502, 511

Morisset, Martial, Dr, 307, 309, 459

Mortier, Alfred

*Sylla*, 693

Mourey, Gabriel, 279

Mühlfeld, Jeanne Meyer, 687

Musset, Alfred de

*Histoire d'un merle blanc*, 327

## N

Nazzirolli, Louis, dit Louis Nazzi, 642

Neufville, 367

Gérard de, 242, 249, 287, 367, 369

Mme Gérard de, née Jenny Pereire, 639

Nietzsche, Friedrich, 174, 413

Noailles, Anna de, 548, 551, 572, 609, 627, 648, 661, 713

*Nouvelle Revue Française (La)*, 504, 509, 514, 522, 523, 535,  
542, 557, 559, 566, 572, 599, 612, 647, 687, 701, 710, 717,  
718, 723

Nozière, Fernand, 592

## O

*Occident (L')*, 652

Oesinger

Henri, 534  
 Maurice, 398, 452  
 Oeuvres d'André Gide  
*Caves du Vatican (Les)*, 710  
*Poésies d'André Walter (Les)*, 484  
*Porte étroite (La)*, 533, 557  
*Traité du Narcisse (Le)*, 484  
*Roi Candaule (Le)*, 317, 403, 409, 415, 421  
 Oeuvres de Jean Schlumberger  
*Amour, le Prince et la Vérité, (L')*, 352, 360, 495, 514, 555, 568, 644  
*Bien public (Le)*, 660, 661  
*Caducée (Le)*, 296, 301, 306, 320, 338, 350, 352, 354, 360  
*Dépossession sentimentale*, deviendra *Césaire ou la Puissance de l'esprit*, 444, 445, 587, 590, 595  
*Désirable (La)*, 322  
*Dominateur*, puis *Celui qui domine sur son cœur*, deviendra *Les Fils Louverné*, 436, 449, 452, 455, 467, 472, 495, 514, 598, 683, 688, 693, 695, 724, 725  
*En lisant Thucydide*, 706  
*Épigrammes romaines*, 322, 325, 327, 463, 494, 495, 502  
*Heureux qui comme Ulysse*, deviendra *L'Inquiète Paternité*, 340, 347, 348, 354, 360, 361, 363, 392, 394, 403, 430, 434, 495, 507, 613, 629  
*Homme heureux (Un)*, 322, 588, 697  
*Mort de Sparte (La)*, 569, 573, 580, 592, 602, 603, 608, 632, 643, 644, 645, 659, 683, 688, 693, 694, 695  
*Mur de verre (Le)*, 255, 259, 267, 310, 412  
*On naît esclave*, 507, 512, 568, 569, 647, 674  
*Poèmes des temples et des tombeaux*, 252, 295, 310, 502  
*Sur les bords du Styx*, 494, 495  
*Opinion (L')*, 475, 479, 661  
 Oudin, Jean-Charles, 528  
 Oury, Dr, 624  
 Ouvriers de Cuverville  
 Amadou, 629  
 Ouvriers de la ferme du Val-Richer  
 Aman, 722  
 David, 572  
 Férey, 545, 722  
 Gauthier, 646  
 Harel, 451, 453, 456, 457, 486, 539  
 Herbert, 318, 625  
 le Sain, 455  
 Leblanc, 450, 455, 486, 539, 646  
 Oscar, 311  
 Servet, 625  
 Toutain, 509, 531

## P

*Pages Libres*, 242  
*Paris-journal*, 593  
 Pass, Mme, amie d'Édouard Dolléans, 290  
 Patmore, Coventry, 630  
 Patry  
 André, 251, 321  
 Raoul, 459  
 Péguy, Charles, 470, 515, 518, 559, 564, 570, 571, 581, 603, 647, 706, 710

Pelon  
 Juliette, 540  
 Mme Roland, née Blanche Denis, fille de Gustave, 170, 300, 395, 464, 508  
 Pereire, 367  
 Maurice, 507, 511, 639  
 Mme Henry, née Léontine Stoppani de, 369, 378  
 Yvonne, 507  
 Pergolèse, Jean-Baptiste, 401  
 Pesloüan, Charles Lucas de, 706, 710  
 Philippe  
 Charles-Louis, 492, 510, 520, 572, 614, 635  
 Mme Philippe, née Jeanne Déchâtre, mère de Charles-Louis, 635, 636  
 Pichard, Mlle, 466, 467, 480, 487  
 Pierrefeu, Jean de, 660  
 Pillot, 504, 589, 590, 649  
 Poincaré, Raymond, 714  
 Poinot, Maffeo Charles, 375  
 Poquelin, Jean-Baptiste, dit Molière  
*Monsieur de Pourceaugnac*, 642  
 Porto-Riche, Georges de, 651  
 Poussielgue  
 Elisabeth, 690  
 Eugène, 321  
 Gérard, 248, 253, 321, 463  
 Justin, Henri Daniel, 201, 255, 257, 258, 259, 260, 264, 388, 395, 426, 548  
 Madeleine, 457  
 Mme Justin, née Élisabeth Weyher, dite Betsy, 188, 242, 247, 257, 258, 259, 260, 262, 264, 518  
 Sarah Vulliamy, la mère de Justin, 263, 452  
 Poussin, Nicolas, 408  
 Pozzi, Samuel, Dr, 272  
 Prévost, Abbé  
*Manon Lescaut*, 679  
 Puvis de Chavannes, Pierre, 698

## Q

Quillot, Maurice, 560, 563, 564, 566, 567  
 Quinault, Philippe  
*Armide*, 364

## R

Rabutin-Chantal, Marie de, dite Madame de Sévigné, 674  
 Racine, Jean  
*Polyeucte*, 343  
 Raeber, Josef, 486  
 Raoul Du Seigneur, 369, 432  
 Raphaël, 328  
 Ravel, Maurice  
*Heure espagnole (L')*, 618  
 Régnier, Henri de, 410, 619  
*Double Maîtresse (La)*, 265  
 Reinach, Mme, 429  
*Relèvement social*  
*organe de la Ligue française de la moralité publique (Le)*, 235

Rembrandt, Harmenszoo Rijn van, 414, 567  
*Renaissance latine (La)*, 279  
 Renan, Ernest  
   *Vie de Jésus (La)*, 208, 228  
 Renard, Jules, 510  
 Renoir, Auguste, 330, 564  
*Revue de Paris (La)*, 162  
*Revue des deux mondes (La)*, 176, 210, 220, 252, 436  
*Revue hebdomadaire (La)*, 672  
*Revue nationale (La)*, 470  
 Riboud  
   Camille, 655, 659, 671, 672, 698, 699  
   Mme Antoine, née Marguerite Bourgeot, 698  
 Richemond, Pierre, 295  
 Riquetti de Mirabeau, Sybille de, dite Gyp, 297  
 Rist, Edouard, Dr, 380, 554  
 Rivière  
   Jacques, 561, 568, 653, 661, 677, 693, 695, 717, 724  
     *De la foi*, 706, 709, 718  
   Mme Jacques, née Isabelle Fournier, 596, 598  
 Rivière, Marcel, 685  
 Rivoire, André, 334  
 Roche, P. F.  
   *Larmes de volupté*, 709  
 Rolland, Romain  
   *Vie de Michel-Ange*, 410, 420, 422  
 Rondeaux, Valentine, 628  
 Ronsard, Pierre de, 432  
 Rostand, Edmond, 650  
 Rouart, Eugène, 363, 365, 367, 373, 538  
 Rouché, Jacques, 568, 570, 588, 600, 610, 641, 649, 650  
 Roux, César, Dr, 702, 704, 707, 708, 711, 713, 715, 720  
 Rubens, Pierre Paul, 405, 406, 408, 417  
   *Kermesse ou noce au village (La)*, 418  
 Ruspoli, 681, 685  
 Ruyters, André, 474, 480, 522, 567, 617, 619, 628, 629, 631,  
   676, 683, 706, 713  
 Ruyters, Mme, 629  
 Rysselberghe  
   Maria Van, 504, 516, 544, 545, 580, 620, 724  
   Théo et Maria Van, 470, 502, 508, 572, 576, 588, 609, 700  
   Théo Van, 333, 405, 503, 513, 562, 621, 703, 728

## S

Saadia Ben Joseph, dit Saadi ou Sadi, 436  
 Sabatier, Auguste, 219, 435  
 Sabatier, Paul, 176, 200  
   *Vie de Saint-François d'Assise*, 292  
 Sacchetto, Rita, 415, 416  
 Saint-François d'Assise, 176  
 Sardou, Victorien  
   *Madame Sans-Gêne*, 510  
 Sautter  
   Edouard, 151, 184, 199, 369  
   Evelyne, 471  
   Mme Edouard, née Albertine Gabrielle Paumier, 471  
 Sauvage, Dr, 462, 574, 576, 591, 597, 606, 607  
 Schlumberger  
   Agnès, 248, 324, 338, 342

Anne, dite Annette, 382, 469, 594, 600, 601  
 Conrad, 194, 219, 228, 323, 338, 382, 436, 451, 453, 465,  
   468, 469, 477, 478, 593, 598, 599, 600, 601, 602, 603,  
   639, 643, 644, 646, 686, 687, 716  
 Daniel, 194, 244, 252, 275, 281, 290, 322, 323, 331, 338,  
   375, 469, 555  
 Dominique, 600  
 Emmanuel, 600  
 Ernest Charles de, 349  
 Ernest de, 177, 338  
 Gaspard, 399  
 Geneviève, 571  
 Gustave, 440  
 Jacques, 339  
 Jean de, 313  
 Léon de, 162, 589  
 Marc, 240, 242, 246, 247, 248, 250, 251, 252, 262, 265, 273,  
   274, 276, 277, 279, 282, 283, 284, 285, 288, 289, 290,  
   293, 294, 297, 298, 303, 309, 321, 324, 327, 329, 338,  
   341, 345, 346, 347, 349, 350, 352, 357, 360, 364, 372,  
   378, 394, 399, 402, 407, 409, 410, 422, 425, 431, 438,  
   441, 442, 443, 444, 445, 452, 453, 461, 463, 469, 472,  
   477, 485, 491, 492, 502, 524, 532, 533, 535, 537, 544,  
   545, 550, 552, 558, 559, 563, 571, 573, 574, 575, 576,  
   577, 579, 580, 581, 583, 585, 586, 594, 597, 600, 601,  
   604, 606, 607, 611, 614, 617, 621, 622, 623, 624, 625,  
   628, 639, 640, 641, 643, 647, 664, 665, 666, 667, 668,  
   679, 680, 681, 684, 685, 690, 691, 694, 695, 699, 700,  
   702, 703, 704, 705, 707, 708, 711, 712, 713, 715, 716,  
   718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 728, 729  
 Marcel, 367, 375, 464, 511, 536, 595, 601, 603, 643, 679  
 Maurice, 191, 328, 332, 337, 342, 367, 375, 468, 477, 478,  
   507, 511, 516, 532, 618, 619, 621, 622, 624, 643, 647,  
   655, 659, 669, 679, 680  
 Mme Adolphe, née Céline Rowcliffe, 339, 598  
 Mme Conrad de, née Henriette Guizot, 340  
 Mme Conrad, née Louise Delpech, 329, 343, 354, 469, 473,  
   491, 536, 582, 585, 600, 601, 603, 608, 611  
 Mme Daniel, née Fanny de Turckheim, 281  
 Mme Ernest de, née Caroline Trautmann, 238, 249, 274,  
   275, 399  
 Mme Jacques de, née Elise Mieg, 314, 551  
 Mme Jean de, née Clarisse Dollfus, 339  
 Mme Léon de, née Jeanne de Witt, 337, 343, 349, 391, 479,  
   524, 551, 574  
 Mme Marcel, née Jeanne Laurans, 536  
 Mme Paul, née Marguerite de Witt, 210, 331, 332, 390, 393,  
   402, 405, 411, 424, 433, 469, 485, 595, 673, 679, 722  
 Mme Pierre, née Hélène Denis, 201, 244, 247, 300  
 Monique, 244, 246, 252, 253, 262, 268, 277, 279, 284, 286,  
   289, 290, 293, 297, 309, 321, 327, 338, 346, 347, 374,  
   375, 383, 399, 402, 410, 427, 431, 438, 441, 443, 445,  
   446, 447, 448, 461, 471, 513, 524, 562, 570, 571, 581,  
   582, 583, 584, 585, 594, 600, 606, 625, 637, 645, 657,  
   660, 683, 684, 690, 724  
 Paul, 316, 348, 390, 393, 424, 589, 679, 716, 722  
 Pauline, 170, 244, 248, 296, 298, 307, 309, 311, 334, 340,  
   348, 364, 367, 390, 391, 407, 410, 411, 465, 600, 601,  
   603  
 Pierre, 201, 338, 342, 359



Sabine, 110, 382, 387, 402, 417, 424, 431, 440, 444, 449, 457, 469, 513, 521, 534, 583, 585, 597, 599, 600, 602, 605, 625, 637, 654, 666, 723  
 Véréna, 349, 589  
 Schmid, Hermann, 723  
 Schmid, Willy, 593, 595, 596, 597, 598, 601, 603, 669, 670, 687, 714, 716, 727  
 Scott, M., 685  
 Scott, Walter  
   *Quentin Durward*, 718  
   *Woodstock ou le Cavalier*  
     *Histoire de l'année mille six cent cinquante et une*, 199  
 Second-Weber, Eugénie, 343  
 Shaw, Bernard, 656  
 Sibille, Louise, 554  
 Sicard, Pierre, 681, 685  
 Sigwart, Mlle, 203  
 Sophocle  
   *Œdipe Roi*, 276  
 Souday, Paul, 592  
 Soulier  
   Gustave, 189, 194, 244, 560  
   Mme Gustave, née Hélène Tattet, 244, 477  
 Stapfer, Albert, 200  
 Stendhal  
   *Rouge et le Noir (Le)*, 308  
 Sterne, Laurence  
   *Tristram Shandy*, 537  
 Stettler, Marthe, 326, 329, 334  
 Stevenson, Robert Louis, 471, 546, 547  
   *Travels with a donkey*, 547  
 Strasser, Mlle, 456, 494, 539  
 Sueur  
   Jacqueline, 377, 384, 522, 570, 576  
   Jean, 522, 576, 577, 606, 607, 611, 617, 641  
   Mme Théo, née Yvonne Rau, 226, 237, 244, 249, 271, 377, 380, 384, 448, 462, 521, 522, 554, 570, 574, 577, 578, 583, 594, 598, 606, 607, 611, 614, 617, 641  
   Théo, 173, 192, 204, 244, 261, 271, 338, 339, 341, 342, 359, 366, 376, 377, 380, 384, 386, 465, 467, 505, 516, 520, 522, 543, 554, 557, 569, 574, 576, 583, 598, 606, 607, 614, 638, 643, 667  
 Sully-Mounet, Jean, 343  
 Swanzy, Annie, 273, 300, 301  
 Swift, Jonathan  
   *Voyages de Gulliver (Les)*, 364, 370

## T

Tacitus, Publius Cornelius, dit Tacite, 286  
 Taine, Hippolyte  
   *Histoire de la littérature anglaise*, 364  
 Tasse (Le)  
   *Jérusalem délivrée (La)*, 410, 420  
 Temps (Le), 313, 401, 402, 431, 533, 600, 653, 694  
 Tessandier, Aimée, 632, 638  
 Théâtre (Le), 410  
 Thérèse de Lisieux  
   *Histoire d'une âme*, 506  
 Thomas, P., 544, 641

Tinayre, Marcelle  
   *Hellé*, 162  
 Titus Petronius Niger, dit Pétrone, 436  
 Tolstoï, Léon Nikolaiévitch, 200  
 Tourgueniev, Ivan  
   *Eaux printanières*, 460, 463  
 Tournayre  
   Mme Léon, née Louise Philippe, 635, 636  
 Tournemire, Mme Charles, née Alice Georgina Taylor, 380  
 Trarieux, Gabriel, 472, 602, 609, 612, 632  
 Tronche, Gustave, 686, 693, 701  
 Trouvé, Roger, dit Roger Karl, 649, 650  
 Turckheim  
   Les frères de Fanny de, 550

## U

*Union pour l'Action Morale (L')*, 557  
 Utamaro, 505

## V

Vallentin, Richard, 409, 415, 417  
 Vallotton, Félix, 716  
 Van Gogh, Vincent, 414, 419  
 Vangeon, née Pamela Noémie Petit, mère d'Henri Ghéon, 474, 556, 650, 652  
 Vaudoyer, Jean-Louis, 610  
 Vélasquez, Diego, 421, 567  
 Velay  
   Guy, 261  
   Jean, 261  
   Maxime, 261  
 Velleman, Anton, Dr, 477  
 Ventura, Marie, 433, 552  
 Verdier, Hélène Joséphine Armandine, mère de Jacques Copeau, 474, 517, 595  
 Verhaeren, Émile, 632  
 Vermeer, Johannes, 567  
 Verne, Jules  
   *Cinq semaines en ballon*  
   *Voyage de découvertes en Afrique par trois Anglais*, 582  
   *Île mystérieuse (L')*, 582  
 Véronèse, Paul, 698  
 Vers et prose, 384, 385, 401  
 Vie heureuse (La), 410  
 Vildrac, Charles, 713  
 Villeneuve  
   François de, 260  
   Mme Louis de, née Simone de Carayon-Latour, 258  
 Vinci, Léonard de, 326, 328  
 Viprat, Jacques, 648  
 Vuillard, Édouard, 564

## W

Waddington  
   Albert Pendrell, 434, 438, 454  
   Alice, 701  
   Charles Pendrell, 211, 212, 215, 224, 227, 351, 362, 369  
   Maurice, 701

Mme Albert Pendrell, née Pauline Ferrand, 353  
Mme Charles Pendrell, née Marie Denis, 210, 235, 351, 356,  
362  
Wagner, Richard  
*Maîtres-Chanteurs de Nuremberg (Les)*, 566  
Ward, Mary Augusta  
*Robert Elsmere*, 181  
Watermann, Miss, 705, 710, 711  
Watteau, Antoine, 561  
Watteville  
Alfred de, 474  
Robert de, 476  
Wedekind, Frank  
*Éveil du printemps (L')*, 501  
Weisse, Adolf, 409  
Weyher  
Albert, 211, 212  
Antoinette, 476  
Charles Louis, 151, 211, 321, 355, 435, 474  
Marthe, 151, 153, 154, 155, 156, 164, 167, 183, 185, 186,  
187, 189, 191, 206, 207, 209, 211, 213, 216, 218, 222,  
228, 231, 235, 242, 244, 247, 257, 258, 259, 260, 280,  
287, 298, 299, 302, 355, 362, 364, 371, 380, 381, 410,

426, 440, 443, 474, 475, 500, 504, 505, 508, 509, 510,  
516, 518, 532, 635, 656, 664, 665, 681, 690, 694, 728  
Mme Charles Louis, née Blanche Denis, 164, 178, 183, 194,  
203, 210, 218, 223, 395, 435, 454, 464, 570, 571  
Whistler, James Abbott McNeill, 349  
Whyte, Janet, Miss, 419  
Witt  
Conrad de, 338, 451, 453, 456  
Cornélis de, 185  
François de, 177, 185, 304, 452, 484, 508, 510, 550  
Witz, Mlle, 337, 340, 343, 376, 379, 511  
Wolff, Pierre, 643

## Z

Zaremba, Agnès Maria Caroline, dite la Sorma, 453  
Zimmermann, Pierre-Joseph-Guillaume, 380  
Zola, Émile  
*Débâcle (La)*, 238  
Zuber, Alfred, 287, 350, 352, 357, 365, 367, 477, 479, 485,  
664